



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





TABLE

POUR

LES MEMOIRES.

TOME DIXIEME.

RECHERCHES sur le Philosophe Thalès. Par M.
l'Abbé DE CANAYE. Page 1.

Recherches sur Anaximandre. Par M. l'Abbé DE
CANAYE. 21

Recherches sur la vie & sur les ouvrages d'Archiloque.
Par M. l'Abbé SEVIN. 36

Recherches sur la vie d'Empedocles. Par M.
BONAMY. 54

Memoire sur la vie & sur les ouvrages de Panætius. Par
M. l'Abbé SEVIN. 75

Recherches sur la vie & sur les ouvrages de Thrasyllus. Par
M. l'Abbé SEVIN. 89

Dissertation sur Titus Labienus. Par M. DE
CHAMBORT. 98

T A B L E.

ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ ΔΙΑΛΟΓΟΣ ΠΕΡΙ
ΜΟΥΣΙΚΗΣ. *Dialogue de Plutarque sur la
Musique, traduit en François. Avec des Remarques.*

Par M. BURETTE. 111

*Remarques sur le Dialogue de Plutarque touchant la
Musique.* Par M. BURETTE. 180

*Réflexions sur l'Andromaque d'Euripide, & sur l'Andro-
maque de Racine.* Par M. RACINE. 311

Dissertation sur la Tragédie de Rhéfus. Par M.
HARDION. 323

*Remarques critiques sur le Traité de Plutarque, ΠΕΡΙ
ΤΥΧΗΣ.* Par M. l'Abbé SALLIER. 338

*Quatrième Ode des Olympiques de Pindare, à Psaumis
de Camarine, vainqueur à la course des Chars.* Par
M. l'Abbé SALLIER. 347

*Ode cinquième Olympique de Pindare, au même Psaumis,
sur trois victoires qu'il avoit remportées, l'une à la
course équestre, l'autre à la course du char attelé de
chevaux; la troisième à la course du char attelé de
mules.* Par M. l'Abbé SALLIER. 352

*Réflexions sur un ancien Phenomène celeste, observé au
temps d'Ogygès.* Par M. FRERET. 357

*De l'antiquité & de la certitude de la Chronologie Chi-
noise.* Par M. FRERET. 377

T A B L E.

Dissertation sur quelques Camps connus en France sous le nom de CAMPS DE CÉSAR. Par M. l'Abbé DE FONTENU.

Première Partie. Sur le Camp qui est près de Dieppe. 403

Seconde Partie. Sur le nom que porte le Camp de Dieppe, appelé la Cité de Lime, & sur le Camp de Saint Leu d'Esseran. 422

Troisième Partie. Du Camp de Pequigny sur la Somme. 436

Dissertation sur un Monument de la huitième Légion d'Auguste. Par M. SCHEPFLIN. 457

Dissertation sur une Médaille de Gordien-Pie, & sur l'histoire de la Ville de Sinope, où cette Médaille a été frappée. Par M. l'Abbé DE FONTENU. 465

Recherches sur les Poètes couronnez, Poëtæ laureati. Par M. l'Abbé DU RESNEL. 507

Examen critique d'une opinion de M. le Comte de Boulainvilliers, sur l'ancien gouvernement de la France. Par M. DE FONCEMAGNE. 525

Memoire sur la Chronique de Morigny, & sur les Auteurs qui l'ont composée. Par M. DE LA CURNE DE S.^{TE} PALAYE. 541

Memoire sur la vie du Moine Helgaud, sur l'E'pitome de la vie du Roy Robert, & sur trois fragments qui sont imprimez à la suite de cet E'pitome, dans la

T A B L E.

<i>Collection des Historiens de France.</i>	Par M. DE LA	
CURNE DE S. ^{TE} PALAYE.		553
<i>Memoire sur deux Ouvrages historiques concernant Louis VII: intitulez, l'un, Gesta Ludovici VII Regis, filii Ludovici Grossi; & l'autre, Historia gloriosi Regis Ludovici, filii Ludovici Grossi, ab anno 1137. usque ad annum 1165. & sur les Auteurs de ces Ouvrages.</i>	Par M. DE LA CURNE DE S. ^{TE} PALAYE.	563
<i>Memoires pour servir à l'histoire de Robert d'Artois.</i>	Par M. LANCELOT.	
<i>Première Partie.</i>		571
<i>Seconde Partie.</i>		635
<i>Memoire sur la vie de Froissart.</i>	Par M. DE LA CURNE DE S. ^{TE} PALAYE.	664
<i>Memoires pour la vie de François Philéphe.</i>	Par M. LANCELOT.	691

MEMOIRES

MEMOIRES DE LITTERATURE,

*Tirez des Registres de l'ACADEMIE ROYALE
des Inscriptions & Belles Lettres.*



RECHERCHES SUR LE PHILOSOPHE THALÈS.

Par M. l'Abbé DE CANAYE.

VOYQUE mon but principal soit d'examiner dans ce Mémoire les Opinions philosophiques de Thalès, je n'ay pas cru néanmoins devoir obmettre entièrement ce qui regarde l'origine de ce Philosophe; le temps dans lequel il a vécu, & ce que différents Auteurs nous racontent de ses voyages. Comme les opinions de l'esprit sont liées dans tous les hommes

16. de Fe-
vrier 1731.

Tome X. A

avec ce qui a quelque rapport à eux, il n'est guères possible de sçavoir exactement ce qu'ils ont pensé, sans estre au fait de ce qui a pû contribuer en quelque chose à déterminer leurs idées. Or tout y contribué, le climat, l'éducation, la société dans laquelle on vit, le personnage qu'on y fait; & si chacune de ces circonstances, prise séparément, ne décide pas en entier du caractère de nos pensées, au moins n'en est-il aucune qui ne concoure à le former.

*Antiques.
Traité de la
Musique.*

Deux hommes illustres dans des genres différents ont porté le nom de Thalès; le plus ancien des deux, originaire de Crete, estoit un Poëte de réputation, dont le peuple chantoit volontiers les vers: il avoit vû Homère & Lycurgue, il avoit même, selon Aristote, donné des leçons à ce Législateur de Sparte, & Pausanias, aussi bien que Plutarque, parle de certains Cantiques de sa façon, qu'on mêloit aux cérémonies instituées pour conjurer la peste qui désoloit le Peloponnese.

C'est ce Thalès qu'Eusebe confond avec le Philosophe de Milet, & qu'il place à la septième Olympiade vulgaire, c'est-à-dire, plus de cent ans après la mort de Lycurgue, dont néanmoins, au rapport d'Ephorus, de Strabon & de Plutarque, il estoit contemporain.

En conséquence de cette méprise, Eusebe attribué ridiculement à Thalès le Poëte, l'invention des Sciences, dont, par rapport aux Grecs, Thalès de Milet fut le pere. Il fut en effet le premier d'entre eux qui tenta de réduire sous une forme systématique, les opinions différentes que les Phéniciens avoient répandues dans la Grece; & peu content de ne les tenir que de la seconde main, il voulut aller les puiser lui-même dans leurs sources, je veux dire en Egypte, la mere des Sciences, & l'Ecole de tout l'Univers.

Thalès estoit originaire de Phénicie, de la famille des Thélides descendant de Cadmus. Diogene-Laërce qui paroît indiquer sur cela le témoignage d'Hérodote, dit que le pere de Thalès s'appelloit Examius, & sa mere Cléobule; mais Hérodote n'a jamais fait aucune mention des parents de Thalès, il ne parle de l'origine de ce Philosophe que dans sa Clio, & voicy le

DE LITTERATURE.

3

le passage : αὐτὴ γαίῃμι Θαλίῳ ἀνδρὶς Μιλησίῃ ἐγένετο ἀνέκαδιν γένος ἰόντος Φοίνικος. Il n'est question là, comme on le voit, ni d'Examius ni de Cléobule.

Quatre cens ans avant la naissance de Thalès, les ancêtres quittèrent la Phénicie, vinrent s'établir à Athènes gouvernée alors par Codrus pere de Nélée & de Médon. A peine estoient-ils arrivez, que le trône devint vacant, par le dévouement de Codrus. Nélée voulut y monter, mais l'Oracle prononça en faveur de Médon; & Nélée, à la tête de ceux qui voulurent bien s'attacher à luy, passa en Carie, où il fonda la ville de Milet. Les Thélides avoient eu le courage de l'y suivre; il sentit tout le prix d'une pareille résolution, & leur donna par reconnoissance le droit de bourgeoisie dans sa nouvelle ville.

Pausan. in Ach.

Ælian. Var. hist. lib. 8. 5.

Diogene-Laërce tombe icy dans deux méprises également inexcusables; il prétend que Nélée chassé de Phénicie, paya du droit de bourgeoisie l'amitié généreuse de Thalès, qui sacrifiant sa fortune à celle de ce Prince malheureux, l'avoit accompagné dans son exil. Ces deux faits prouvent que cet Auteur n'estoit pas mieux instruit des aventures de Nélée, que de ce qui estoit arrivé aux ancêtres de Thalès. Nélée n'avoit point esté chassé de Phénicie, il avoit quitté l'Attique sur la réponse d'un oracle qui l'excluoit du trône; & Thalès est postérieur à Nélée de plus de quatre cens ans. Codrus en effet est antérieur à Solon de 477. ans, la naissance de Thalès précède de trois ans celle de Solon; Codrus est donc de 474. ans plus ancien que Thalès, & par conséquent Nélée, qui à la mort de Codrus son pere estoit en âge de luy succeder, est antérieur à Thalès de plus de quatre cens ans: cet anachronisme, tout grossier qu'il est, n'a point frappé Isaac Casaubon, qui uniquement attentif à la première bévue de Diogene-Laërce, n'a songé qu'à la corriger, en substituant dans le passage où elle se trouve, le terme d'ἐκπεσόν à celui de ἐκπεσόντι. Voici les deux passages : ὅτι ἦλθε σὺν Νειλέῳ ἐκπεσόντι Φοίνικης, c'est Diogene-Laërce qui parle : ὅτι ἦλθε σὺν Νειλέῳ ἐκπεσόν Φοίνικης, c'est Casaubon qui corrige, & qui ne s'apperoit pas qu'il met sur le compte de Thalès un événement faux par luy-même, & qui supposé vrai, le précéderoit

*Isaac Casaub.
comm. in lib. 1.
Diog. Laërt.*

de quatre cens ans. S'il estoit permis de corriger ce passage conséquemment à la verité des faits, il faudroit lire ainsi : *ἐπολιτογραφήθησαν ὃ ἐν Μίλητω ὅτι ἦλθεν σὺν Νειλέῳ ἐκπε-
σόντι ἐξ Ἀθήνης*. Pour lors le droit de bourgeoisie tomberoit non sur Thalès même, mais sur ses ancêtres; & l'on entendroit aisément ce qu'ajoute Diogene-Laërce, que plusieurs croyoient que Thalès estoit de famille Milefienne. Il n'est point étonnant en effet que quelqu'un passe pour estre originaire d'un pays, où sa famille est établie depuis quatre cens ans.

*Denys d'Halicarn.
liv. 3. pag.
170.*

Ce fut la première année de la trente-cinquième olympiade; c'est-à-dire, 641. ans avant l'Ere Chrestienne, que naquit Thalès, un an avant l'Archontat de Damasias, qui, comme nous l'apprend Denys d'Halicarnasse, commandoit à Athènes, pendant que Rome obéissoit à Ancus-Martius le quatrième de ses Rois. Diogene-Laërce nous a transmis fidèlement cette époque, qu'il avoit trouvée dans les Chroniques d'Apollodore, & qui avant que d'estre devenue constante par la Chronique de Paros, estoit généralement abandonnée de tous les Sçavants. Ils s'accordoient tous à ramener le commencement de Thalès à celui de l'Archontat, mais ils arrivoient au même but par des routes toutes opposées; les uns, comme Sigonius & Vossius, faisoient naître ce Philosophe un an plus tard, & les autres, comme Meursius, Scaliger & le P. Petau, installaient l'Archonte un an plus tôt.

Hérod. Clio.

Le rang considérable que tenoit à Milet la famille de Thalès; le déterminà à s'appliquer d'abord aux affaires du gouvernement, & la supériorité de son génie luy fit faire dans ce genre des progrès qui luy acquirent bientôt la confiance de ses concitoyens; il fit bien voir qu'il la méritoit toute entière, par la sagesse de ses conseils. Hérodote nous a conservé le détail d'un plan de gouvernement qu'il donna aux Ioniens, infiniment capable de réunir les intérêts de leurs villes particulières, & d'assurer ainsi la liberté de toute la Nation. Il ne rendit pas, selon Diogene-Laërce, un service moins important à ceux de Milet. Croesus, selon luy, alors en guerre avec Cyrus, & bientôt après son esclave, sollicita toute l'Ionie d'entrer dans sa querelle, & d'opposer à la

DE LITTERATURE.

5

rapidité des conquêtes de cet ennemi commun, une digue qui pût en arrêter le cours. Thalès fut consulté, & éclairé par sa prudence sur la destinée de ces deux rivaux, il exhorta les Ioniens à ne point entendre aux propositions flatteuses du Roy de Lydie; mais le moment de leur décadence estoit arrivé. Milet seul défera à un avis si sage; tout le reste de l'Ionie séduite ou entraînée par l'exemple des Lacédémoniens, prit parti pour Croesus, & ce peuple né, ce semble, pour estre le plus heureux de toute la Grece, paya de sa liberté sa desobéissance à Thalès.

Mais, par malheur, ce fait est démenti par la Chronologie d'Apollodore, à laquelle il me paroît qu'on doit s'en tenir sur ce qui regarde Thalès. Ce sçavant Chronologue ne luy donne que 78. ans de vie; il est mort, sur ce pied-là, la seconde année de la 54.^e olympiade, 563. ans avant Jesus-Christ. M. Freret a prouvé très-solidement dans sa Dissertation sur les Rois de Lydie, que la première année du regne de Croesus tombe sous l'an 559. & que le commencement de la guerre de ce Prince contre Cyrus, est de l'an 547. avant l'Ère Chrestienne; il s'ensuit de là que dans le système d'Apollodore, Thalès est mort quatre ans avant le regne de Croesus, & seize ans avant la guerre de ce Prince contre Cyrus, dans laquelle Diogene-Laërce place le conseil en question.

*Diog. Laërt.
in vita Thal.*

L'Histoire ne s'accorde point sur le mariage de Thalès; les uns disent qu'il passa sa vie dans un celibat philosophique, selon quelques autres, il eut d'une femme dont on ignore le nom, un fils nommé Cybissus: on gagne un bon mot à s'en tenir à l'autorité des premiers. Ils racontent que sa mere le pressant souvent de se marier pendant qu'il estoit encore jeune, il luy répondoit toujours que le temps n'estoit pas encore venu; & ils ajoutent qu'il luy tint si long-temps ce langage, qu'à la fin il se trouva en âge de répondre à ses dernières instances, que le temps estoit passé; moyennant quoy il échappa aux embarras d'un état dans lequel sa patience auroit esté sûrement plus exercée que ses talents.

Mais il ne tient qu'à nous de donner un motif plus louable à la continence de Thalès. Solon, au rapport de Plutarque, fit un

Plut. in Solon.

voyage exprès à Milet pour voir ce grand homme. La conversation tomba sur le mariage, & Solon ne put s'empêcher de luy témoigner l'étonnement où il estoit, de son indifférence à cet égard; Thalès n'opposa pour lors que le silence aux reproches, mais quelques jours après il se vengea. Un homme qu'il avoit bien instruit, & qui se disoit revenu tout récemment d'Athènes, l'aborda pendant qu'il s'entretenoit avec Solon; celuy-cy curieux de sçavoir ce qui s'estoit passé depuis son départ, dans une ville où il avoit laissé un fils tendrement aimé, luy demanda des nouvelles: je n'ay vû, luy répondit le Milesien, dans le séjour que j'ay fait à Athènes, que l'enterrement d'un jeune homme regretté de toute la ville, & mort pendant l'absence de son pere, qui, disoit-on, estoit en voyage. Eh comment, s'écria Solon, appelez-vous ce pere infortuné? on m'a dit son nom, continua l'autre, mais je l'ay oublié: ne seroit-ce point Solon, reprit en tremblant le Philosophe éperdu? c'est luy-même, répondit le Milesien; Solon alors fit éclatter le plus affreux desespoir, se frappa la tête, s'arracha la barbe & les cheveux: consolez-vous, luy dit Thalès, vostre fils se porte bien; mais convenez que j'ay bien fait de m'épargner la foiblesse que vous venez de montrer.

Les raisons qui avoient empêché Thalès de se donner des chaînes, luy firent préférer une vie douce & tranquille aux emplois les plus brillants. Animé d'un desir vif de connoître la Nature, il l'étudia assidûment dans l'heureux loisir que luy donnoit une retraite exacte, impénétrable au tumulte, mais ouverte à tous ceux que l'amour de la verité, ou le besoin de ses conseils luy amenoit: il n'en sortoit que très-rarement; c'estoit pour aller prendre un repas frugal chez Thrasibule son ami, qui devint par ses talents Roy de Milet, dans le temps du Traité que les Milesiens firent avec Alyatte II. Roy de Lydie.

*Herodot. Clio,
pag. 5. edit. H.
St.*

Ce fut dans cette espèce de sanctuaire que Thalès acquit ces connoissances & cette vertu, qui luy firent partager le titre de sage avec les plus grands hommes de son temps. Cet événement raconté différemment par les Auteurs qui en ont parlé, est rapporté fort au long par Diogene-Laërce, qui le place à la 3.^e

année de la 49.^e olympiade, sous un Damafias Archonte, que Saumaïse a confondu avec celui qui gouvernoit 57. ans auparavant. On peut voir dans la vie de Solon, le détail des voyages que Plutarque fait faire au Trepied, à la Table ou à l'Urne que les sept Philosophes se renvoyèrent par modestie, & qui fut enfin consacrée à Apollon Ismenien.

La vie délicieuse que menoit Thalès, toute capable qu'elle estoit de le fixer à Milet, ne put cependant l'y retenir. Les acquisitions qu'il avoit faites dans sa solitude, ne firent que l'exciter à de nouvelles recherches; & ne pouvant trouver dans sa patrie de quoy perfectionner, ou étendre des connoissances qu'il ne devoit qu'à ses travaux, il prit le parti d'aller enlever aux étrangers de quoy mettre la Grece en état de se passer d'eux. Je ne parleray point icy des voyages de Thalès en Crete & en Phénicie: comme nous ne les tenons que de sa lettre à Phérécyde, dont Saumaïse & le P. Petau ont démontré la supposition, je diray seulement qu'il passa en Egypte dans un âge assez avancé, selon Plutarque & Jamblique. Il s'adressa aux Prêtres de Memphis, qui cultivoient avec un soin extrême les sciences que leurs peres avoient inventées; il apprit sous ces grands Maîtres la Géometrie, l'Astronomie & la Philosophie toute entière; mais c'est-là une de ces exagérations si ordinaires à Plutarque. Hérodote nous apprend que Thalès avoit prédit aux Ioniens le jour & le moment de cette Eclipsé fameuse, qui sépara les armées des Medes & des Lydiens, commandées par Cyaxare & Alyatte: or cette Eclipsé est rapportée par le P. Petau, à la 44.^e année de Thalès, époque constamment antérieure à son voyage d'Egypte, aussi-bien que celle d'une autre Eclipsé qui fut totale, comme il l'avoit prédit, & qui arriva en 585. la 56.^e année de son âge.

Un disciple de cette espèce ne l'est pas long-temps; aussi Thalès passa-t-il bien vite des leçons aux découvertes, & ses Maîtres de Memphis apprirent de luy le moyen de mesurer exactement les immenses Pyramides qui subsistent encore. L'Egypte estoit gouvernée pour lors par Amasis, Prince qui aimoit les Lettres, parce qu'il estoit luy-même fort instruit. Il fit tout le cas qu'il

*M. Raim.
Lettre sur le
Gout.*

devoit du mérite de Thalès, & luy donna des marques publiques de son estime; mais ce Philosophe n'avoit pas ce qu'il falloit pour se maintenir à la Cour. Les grands talents ne vont pas avec la souplesse, & ceux qui sont nez pour mériter les graces, ne sont pas faits pour les demander. Thalès estoit grand Astronome, grand Géometre, excellent Philosophe, mais mauvais Courtisan; la manière trop libre dont il déclamoit contre la tyrannie déplut à Amasis, & luy fit prendre contre luy des impressions de défiance & de haine, qu'il ne se mit pas trop en peine d'effacer, & qui furent suivies peu de temps après de sa disgrâce entière: la Grece en profita. Thalès quitta la Cour, & revint à Milet repandre dans le sein de sa patrie les tresors de l'Egypte. On ignore combien il vécut depuis son retour; il mourut, comme nous l'avons déjà dit, dans la 2.^e année de la 54.^e olympiade, âgé de 78. ans, au milieu du spectacle des Jeux Gymniques. Son corps fut mis dans un petit champ, dont les Milesiens firent depuis une Place publique, au milieu de laquelle ils luy élevèrent une statuë, dont l'inscription contenue en deux vers, ne faisoit mention que de ses talents astronomiques; c'estoit en effet, si j'ose le dire, le côté de son mérite le plus frappant.

La Sphere.

On l'avoit vû, avec étonnement, donner une nouvelle forme à l'Univers. Le Ciel perdoit, pour ainsi dire, entre ses mains son immensité; elle estoit venue se resserrer dans l'enceinte étroite d'une machine, qui l'exprimoit néanmoins toute entière. Il distribuoit le Ciel en cinq parties circulaires, deux petites, deux moyennes & une grande, coupées toutes à angles droits par deux grands cercles, dont l'un servoit à séparer la partie du monde actuellement éclairée de celle qui ne l'est pas, & l'autre à marquer le point précis où le Soleil se trouve chaque jour; quand il est au milieu de sa course: les deux plus petites de ces cinq portions inégales & circulaires ne se trouvent jamais sur la route de cet Astre. Renfermé entre les deux moyennes, il parcourt l'intervalle qui les sépare, en traçant obliquement autour de la grande portion qui partage cet intervalle, un cercle lumineux, qui fait tout à la fois la mesure de l'année & la différence des saisons.

Mais

DE LITTERATURE.

9

Mais Thalès avoit fait encore plus; il avoit déterminé la grandeur du diametre du Soleil, aussi-bien que celui du cercle qu'il paroît décrire autour de la terre; car il est clair que dans le passage où Diogene-Laërce dit que Thalès voit trouvé le diametre du Soleil égal à la 720.^e partie du Globe lunaire, il est clair, dis-je, qu'il faut mettre Ζωδιακου à la place de σελή- *Laert. in Vit.* νιακος; en sorte qu'il faut lire ainsi tout le passage: & περὶ τοῦ τῆ ἡλίου μέγας τοῦ Ζωδιακου ἱπτακοσιῶν & εἰκοσὶν μέγεος ὑπορῆνατο. En effet, le Zodiaque, ou, ce qui est la même chose, le cercle que le Soleil décrit autour de la terre étant de 360. degrez, & le diametre du Soleil n'étant que de trente minutes, c'est-à-dire, de la moitié d'un de ces degrez, il est démontré que le Soleil ne peut parcourir la totalité de ce cercle, qu'en changeant de place 720. fois, selon toute l'étendue de son globe.

On pourroit encore corriger ce passage, en substituant le mot de πρὸς au terme περὶ, πρὸς τὸ τῆ ἡλίου μέγας τοῦ τῆ σελήνης, *supple.* μέγας ἱπτακοσιῶν & εἰκοσὶν μέγεος ὑπορῆνατο. Il faut même convenir que cette seconde correction a sur la première l'avantage de faire moins de violence au texte, dans lequel il paroît que le but de Diogene-Laërce est de donner le rapport de grandeur établi par Thalès, entre le Soleil & la Lune, considerez relativement à la solidité de leurs globes: c'est le sentiment de Bouillaud, dont l'autorité sur cette matière doit être d'un très-grand poids. Revenons à Thalès.

Il distribua en jours & en parties de jour, le temps que le Soleil employe à parcourir l'intervalle qui sépare les deux solstices; & il évalua en degrez & en portions de degré, l'arc du grand cercle compris entre ces deux points. Il détermina exactement la grandeur des angles que forme l'obliquité de l'écliptique par rapport à l'Equateur; & il apprit aux Navigateurs à préférer pour se conduire, la petite Ourse à la grande, parce qu'en effet, quoique moins sensible, elle indique plus sûrement qu'elle le vrai Nord du monde.

Ce seroit sortir de mon sujet, que d'entrer dans un plus grand détail sur des matières qui n'en sont, pour ainsi dire,

que l'accessoire; il me suffira de transcrire icy un passage d'Apulée, qu'on peut regarder comme une espèce de précis des connoissances de Thalès dans le genre des Sciences

*Apul. Florid.
pag. 361.*

exactes, Thales Milesius ex septem illis sapientiâ memoratis viris facile princeps, fuit enim Geometriæ penes Græcos primus inventor, & naturæ rerum certissimus explorator, & astrorum peritissimus contemplator; maximas res parvis litteris reperit, temporum ambitus, ventorum flatus, stellarum meatus, tonitruum sonora miracula, syderum obliqua curricula, solis annua reverticula; idem lunæ, vel nascentis incrementa, vel senescentis dispendia, vel delinquentis obstacula: idem sane jam proclivi ætate divinam rationem de sole commentus est quam ego non didici modo, sed etiam experiundo comprobavi, quoties sol magnitudine sua circum quem permeat metiatur: idipsum à se recens inventum Thales memoratur edocuiffe Mandraitum Priensem, qui nova & inopinata cognitione impendio delectatus, optare jussit quantam vellet mercedem sibi pro tanto documento rependi: satis, inquit Thales sapiens, fuerit mihi mercedis, si id quod à me didicisti cum proferre ad quospiam cæperis tibi non adsciveris, sed ejus inventi me potius quam alium repertorem prædicaveris. Récompense frivole pour les ames communes, mais qui prouve bien la verité de cette réflexion de Tacite: *Sapientibus cupido gloriæ novissima exuitur.* Mais il est temps d'examiner les opinions que Diogene - Laërce prête à Thalès, sur l'Immortalité de l'ame, sur la Création, sur la Providence, sur la Science & sur la Présence de Dieu.

*Tacit. de Helv.
Prisc.*

II.^{de}
PARTIE.

Si les faits qui paroissent le moins capables d'altération, parviennent rarement jusqu'à nous sans acquérir ou perdre quelque chose entre les mains de ceux qui se chargent de nous les transmettre, quel fond peut-on faire sur l'histoire éparse çà & là d'opinions philosophiques peu intéressantes pour le gros des hommes? ténébreuses même dans leurs inventeurs, susceptibles par conséquent d'interprétations différentes; toujours faussées & toujours rendues relativement à la mesure d'intelligence & de sagacité, ou de l'Historien qui les rapporte, ou au moins de ceux qui luy servent de garants. Qu'un homme, en effet, dont on raconte de grandes choses ait existé ou non, qu'une bataille

d'où dépendoit la destinée de tout un peuple ait esté gagnée ou perduë, qu'une nation entière soit sortie triomphante ou assujettie d'une guerre avec ses voisins, il paroît facile de s'assurer de ces sortes d'évenemens. Leur extrême simplicité d'une part, leur grande importance de l'autre, semblent en garantir la certitude; & si les circonstances qui les accompagnent sont susceptibles de quelques légères variations, au moins croit-on pouvoir compter que leur célébrité, quant à l'essentiel, sçaura les mettre également à couvert de l'ignorance & de l'oubli.

Cependant, qu'on étudie, je ne dis pas ces siècles malheureux, qui n'ont à vous offrir que des débris échappés du naufrage de tous les faits; mais qu'on lise avec attention les histoires les plus constantes, qu'on examine scrupuleusement les évenemens qui y jouent, si j'ose m'exprimer ainsi, le plus grand rôle, combien en trouvera-t-on peu qui puissent soutenir une critique sévère? & ne conviendra-t-on pas que dans les tems les plus tranquilles, la plus grande partie des faits se perd pour nous sans ressource, dans les préjugés, l'ignorance & la mauvaise foy de ceux qui s'attachent à les recueillir?

Mais s'il est si difficile de sçavoir au juste comment s'est passée une action d'importance & d'éclat, si une sage défiance est bien placée même à l'égard de celles dont tout conspire à assurer la mémoire, quel jugement devons-nous porter de ces histoires où l'on se picque de nous rendre un compte exact de ce qu'ont pensé des hommes séparés de nous par des milliers d'années, & de l'historien même par plusieurs siècles; & le moyen de démêler entre des opinions très-souvent contradictoires, celle qu'a tenu précisément un Philosophe abstrait, souvent peu d'accord avec luy-même, & à qui on peut faire dire, sans craindre d'estre démenti, ce qu'on auroit dit à sa place, c'est-à-dire, ce qu'on voudroit qu'il eût dit? telle est la situation de quiconque voudra donner l'histoire des anciens Philosophes. Éternellement occupé à concilier entr'elles les traditions de l'Historien & les principes du Philosophe avec eux-mêmes, quelle peine n'aura-t-il pas à former un corps de doctrine dont toutes les parties se correspondent exactement, une hypothèse dans

laquelle les conséquences bien tirées s'enchaînent naturellement avec les principes? Et s'il est assez heureux pour y réussir, qu'il sçache alors que ce système est son ouvrage, & non pas celui du Philosophe à qui, par bienfaisance, il est obligé d'en faire honneur.

J'aurois donc tort de prétendre donner icy les véritables sentimens de Thalès, & j'ose dire qu'il seroit injuste de l'exiger; je ne me propose que d'examiner sur quel fondement on a pû trouver dans le Chef de l'Ecole Ioniennne, une Metaphysique aussi suivie, & presque aussi chrestienne que celle de nos Philosophes les plus religieux: je tâcheray de prouver qu'elle n'estoit pas tout-à-fait si pure; nos Dogmes, au reste, ne perdent rien à n'avoir pas esté soutenus par des Sages que la véritable lumière n'éclairoit pas, & on peut leur enlever, sans scrupule, des veritez qui tiennent tout ce qu'elles sont d'une autorité qu'ils ignoroient.

L'Eau estoit, selon Thalès, le principe de tous les Estres; cette opinion, à parler exactement, n'estoit point à luy, il la tenoit ou des Egyptiens ou des anciens Poëtes de la Grece: Homère avoit dit avant luy, que les Dieux mêmes devoient leur origine à l'Océan: *Ὠκεανὸν τιθεῖν ἄρ' ἄρ' ἐκ μὲν Τηθύος*. Plutarque assure que la plus grande partie des anciens Physiciens appelloient l'eau Cahos; *ὠδά τις χάσις*, adjoute-t-il, en citant ce vers d'Hésiode: *Ἡ τοι μὲν ὠδὴν χάσις ἄρ' ἔσται*. En τὴν ὠδὴν ἰλὺς κατῆλθε, dit Orphée dans Athenagore; il faut pourtant convenir que le terme de Cahos dont se sert Hésiode, est communément employé pour désigner ou un assemblage bizarre & confus de toutes sortes de principes: *Quem dixere cahos, rudis indigestaque moles*, ou pour exprimer l'espace même qui renfermoit ce mélange: *ἢ γὰρ φασὶ χάσις τὸν τόπον ἀπὸ τῆς χωρητικῆς αὐτὸν ἢ τὸ ἐν αὐτῇ νομορμῶν*. Mais au fond, il nous importe peu que Thalès ait exprimé par un autre terme l'opinion même d'Hésiode; ce qu'il y a de certain, c'est que le système de Thalès à cet égard, estoit, selon Strabon, celui des Philosophes Indiens, qui s'imaginoient que l'eau simple & homogène dans toutes ses parties, pouvoit recevoir une infinité de

*Iliad. lib. 14.
Plut. in tract.
an ignis an aqua
utilior.*

*Hesiod. theog.
vers. 676.*

*Athenag. pag.
16.*

*Sen. Empi.
hypot. lib. 3. c.
16.*

*Strab. l. 15.
pag. 733.*

formes différentes, & devenir par là la matière des corps les plus opposez, tels que sont l'eau & le feu. Cette prodigieuse flexibilité de l'eau paroïssoit chimérique à Lactance, qui ne pouvoit comprendre que les qualitez qui caractérisent le feu, pussent sortir du sein d'un élément qui les exclut toutes; mais il ne voyoit pas que tout assemblage de parties est susceptible d'une infinité d'arrangements, & que c'est tel arrangement qui décide de la nature de tel corps. Il faut cependant avouer que la matière première d'Aristote a un grand avantage sur l'eau de Thalès, celle-cy estoit un des quatre Éléments, par conséquent matière déterminée, & forcée de perdre sa forme pour en produire d'autres, au lieu que la matière première les attendoit toutes du mouvement, qui n'avoit qu'une opération très-simple à faire pour l'y amener.

Mais comment cette eau s'y prenoit-elle pour changer d'état, comment faisoit-elle pour se revêtir des formes particulières d'air, de feu, de bois? estoit-ce par rarefaction, se condensoit-elle, cette puissance de se condenser ou de se rarefier estoit-elle essentielle ou intrinsèque à l'eau, l'empruntoit-elle d'un estre qui disposât d'elle en souverain? ces questions auroient sans doute embarrassé Thalès, & il auroit eu d'autant plus de peine à s'en tirer, qu'il n'osoit peut-estre pas dire crûment que l'eau estoit ce principe éternel & incréé, qu'il appelloit Dieu dans son premier Apophthegme; car enfin, quoy qu'en dise Diogene-Laërce, quelque religion qu'il mette dans les réponses qu'il fait faire à ce Philosophe, il n'est pas bien clair qu'il ait supposé un Dieu créateur de l'Univers, qui le gouvernât par sa sagesse, qui l'éclairât par sa présence, qui le remplit de son immensité.

Tertullien, *in Tractatu ad Nationes*, liv. 11. dit précisément que Croesus ayant demandé à Thalès ce qu'il pensoit des Dieux, celui-cy après avoir hésité long-temps, prit le parti de ne rien répondre. Je sçais que d'autres mettent cette aventure sur le compte de Simonide; mais la méprise de Tertullien prouve toujours qu'au moins de son temps la réputation de Thalès du côté de l'orthodoxie, n'estoit pas infiniment bien établie.



Stanley n'oppose à l'autorité de ce Pere, que le premier Apophthegme tiré de Diogene-Laërce, *πρῶτον ὅτι ὁ Θεός*, copié à la vérité par Clement d'Alexandrie, mais devenu par là-même incapable de faire une autorité distinguée de la première. Il est vray que Cicéron, dans son premier Livre de la Nature des Dieux, dit que Thalès admet d'un côté l'eau, comme le principe de toutes choses, & de l'autre un Dieu, qui par le moyen des formes différentes qu'il donne à cette eau, produit les corps. *Thales Milesius qui primus de talibus rebus quæsit, aquam dixit esse initium rerum, Deum autem qui ex aqua cuncta fingeret*; mais il est bon de remarquer que le même Cicéron, deux pages auparavant, attribué à Anaxagore d'une manière parfaitement exclusive, le système d'un Dieu créateur. *Inde Anaxagoras qui accepit ab Anaximene disciplinam, primus omnium rerum descriptionem & modum mentis infinitæ vi ac ratione designari ac confici voluit*. Il est encore plus précis dans son second Livre des Questions Académiques; *Princeps Thales, dit-il, cui sex reliquos concessisse primas ferunt, ex aqua dixit constare omnia, at hoc Anaximandro populari ac sodali suo non persuasit, is enim infinitatem naturæ dixit esse à qua omnia gignerentur: post ejus auditor Anaximenes infinitum aëra, sed ea quæ exorirentur definita, gigni autem terram, aquam & ignem, tum ex his omnia. Anaxagoras materiam infinitam, sed ex ea particulas inter se minutas, eas primum confusas, postea in ordinem adductas mente divina*. Adjoûtez à ces deux passages de Cicéron, si clairs, si développez, si propres par conséquent à démontrer que le premier ne prouve rien, puisqu'il suppose comme constant un fait évidemment & longuement démenti par les deux autres; adjoûtez, dis-je, le témoignage de Platon *in Phæd.*, de Tertullien, *de An.* de Clement Alex. *Strom.* l. 2. d'Eusebe, *Præp. Evang.* l. 4. c. 14. de Themistius, *or.* 15. de Proclus, *in Tim. Plat.* de Simplicius, *in Arist. de Phys. ausc.* dont on retrouve l'équivalent dans ces paroles de S. Augustin: *Iste autem (Thales) putavit aquam esse rerum principium & hinc omnia elementa mundi, ipsumque mundum & quæ in eo gignuntur existere, nihil autem huic operi quod mundo considerato tam admirabile aspicimus ex divina mente præposuit.*

Aristote dit positivement que ce qui fit regarder comme un homme d'un grand sens le Philosophe Anaxagore, ce fut le langage qu'il tint sur la production des Estres, dont il fit honneur à une intelligence toute-puissante, en cela bien supérieur,

Arist. de Mund.

ajoute-t-il, à tous les Physiciens qui l'avoient précédé : *νόῳ δὲ πρὶς εἰπὼν ὅτι καὶ πάντα ἐν τοῖς ζώοις καὶ ἐν τῇ φύσει τὸ αἶνον καὶ τὸ κόσμος ἐκ τῆς ταύτης πίπτει, οἷον κίεον ἰφαίη παρ' εἰκῇ λεγόντας πρὸς ἀρετήν. Φανερόν μὲν οὖν ὅτι Ἀναξαγόραν ἴσμεν ἀλάμβανον τοῦτον τὸν λόγον.* Plutarque, dans la Vie de Periclès, attribué à Anaxagore, comme à son premier inventeur, le système d'une intelligence productrice de l'Univers : *ὅτι τοῖς ὅλοις ὡς ὅτι καὶ τὴν ἑστὴν αἰατὴν διακοσμήσειεν ἀρχὴν ἀλλὰ νόῳ ἐπίστησι.* Remarquons en passant que Plutarque entend icy par le terme de *ἀρχήν*, cause efficiente, De cette observation dépend la justesse de la réflexion que je proposeray dans un moment, sur l'usage que Thalès a fait de la même expression. Plutarque qui nous a laissé la réponse que Thalès fit à ceux qui luy demandèrent quelle estoit la plus belle de toutes les choses, luy fait bien dire, avec Diogene-Laërce, que c'est le Monde ; mais il n'ajoute point, comme luy, que c'est parce qu'il est l'ouvrage de Dieu : *ποίημα γὰρ Θεοῦ.* La raison qu'il en donne est bien différente ; c'est que, dit-il, tout ce qui est dans l'ordre fait partie du Monde. Enfin Diogene-Laërce luy-même dans la Vie d'Anaxagore, démontre sans réplique le tort qu'il a, d'attribuer à Thalès l'hypothèse d'un Dieu créateur : *ὡς ὅτι, καὶ ὅλην νόῳ ἐπίστησι, ἀρχαίματος οὐκ ἐστὶ τὸ ἀνίστασθαι τὸ ὅλον ἡδὲως ἐκ μαγαλοφρονίας ἡμυνόμενον· πάντα γὰρ καὶ ἢ ὁμοῦ, εἴτα τοῖς ἰδίων αὐτὰ διακοσμήσει.*

Voilà, ce me semble, plus d'autoritez qu'il n'en faut, pour prouver que le second Aphorisme de Thalès est une espèce de bon mot que Diogene-Laërce luy a prêté, sur la foy de quelques Historiens peu instruits ou mal entendus, & que ce Philosophe n'a jamais cru que le Monde fût l'ouvrage de Dieu. Mais sans avoir recours à cette foule de passages qui conspirent à nous en convaincre, voyons s'il ne seroit pas possible de montrer que Thalès a regardé l'eau comme la cause efficiente de toutes

choses ; opinion certainement exclusive de toute création.

Il est certain que le mot ἀρχή pris dans la signification la plus étroite, exprime la cause efficiente. Stanley, Aldobrandin, Ménage & tous les autres Commentateurs de Diogene-Laërce, conviennent de ce principe, & avouent que c'est en conséquence de cette acception philosophique du mot ἀρχή, que plusieurs ont cru que Thalès avoit regardé l'Eau comme la cause efficiente de tout, & par conséquent comme Dieu, ou, pour m'exprimer plus exactement, comme quelque chose d'équivalent, & qui le dispensoit d'admettre un Être qui présidât à la production de l'Univers. Le sens dans lequel Plutarque prend cette expression, ne permet pas de douter qu'il n'ait cru que Thalès y avoit attaché la même idée, & non celle de cause matérielle, comme l'ont prétendu tous les Modernes.

Plutarque, en parlant de certains Philosophes qui ne reconnoissoient point de Providence, & qui imputoient au Destin inévitable ou à la Fortune, la production & le gouvernement du Monde, ajoute qu'un pareil système est infiniment moins sensé que celui d'Anaxagore, qui le premier a soutenu qu'une Intelligence décide de l'arrangement de l'Univers. Voilà trois causes, deux ridicules, une raisonnable, que Plutarque exprime toutes trois par le même mot ἀρχή, qui par conséquent doit signifier la même chose dans les trois systèmes que ces trois causes différencient ; or le terme ἀρχή signifie certainement cause efficiente dans l'hypothèse d'Anaxagore, il doit donc avoir la même signification dans le système des Philosophes que Plutarque lui compare, c'est-à-dire, qu'il doit signifier dans tous la cause efficiente. Mais Thalès avoit philosophé avant Anaxagore, il étoit donc compris dans le nombre de ceux sur lesquels Plutarque donne l'avantage à ce dernier. Le système de l'Eau est donc un de ceux que Plutarque oppose à celui d'Anaxagore ; il faut donc que par le terme ἀρχή, dont il se sert pour exprimer le genre de cause imaginé par Thalès, il entende la cause efficiente ; sans cela le parallèle ne seroit point exact, & la supériorité d'Anaxagore sur les Philosophes qui l'avoient précédé, ne seroit plus qu'une chimère. En un mot,
l'Eau

L'Eau devoit estre au système de Thalès, ce que la Fortune, le Destin & l'Intelligence estoient à celui d'Anaxagore & de ses prédécesseurs; mais le Destin, la Fortune & l'Intelligence estoient certainement cause efficiente dans les différents systèmes: l'Eau l'estoit donc aussi dans l'opinion de Thalès.

J'ajoutéray icy un passage de Saint Augustin, dans lequel *De Civit. Dei.* ce Pere dit expressément qu'Anaximene regardoit l'Air comme le principe des Dieux mêmes: *Anaximenes omnes rerum causas infinito aëri dedit, nec Deos negavit aut tacuit, non tamen ab ipsis aërem factum, sed ipsos ex aëre ortos credidit.* Anaximene, selon Cicéron, ne s'écarta des principes d'Anaximandre son maître, qu'en ce qu'il donna à l'Air ce que ce dernier attribuoit à l'infinité de la Nature; & le même Auteur nous assure qu'Anaximandre luy-même ne différa de Thalès dont il avoit été le disciple, qu'en ce qu'il substitua à l'Eau l'infinité de la Nature: il s'ensuit évidemment de là, que Thalès pensoit à l'égard de l'Eau, ce que les deux autres pensoient à l'égard de l'Air & de l'infinité de la Nature. Il est vrai que Cicéron dans son second Livre de la Nature des Dieux, dit qu'Anaximene supposoit que l'Air estoit engendré, quoyque Dicé: *Anaximenes Deum statuit aëra, eumque gigni & esse infinitum, &c.* ce qui ne s'accorde pas avec l'autorité de S. Augustin, que nous venons de rapporter; mais outre que les qualitez que Cicéron attribué dans le même endroit à l'Air d'Anaximene, telles que l'immensité & l'infinité, sont incompatibles avec la génération, le passage des Questions Académiques que nous avons déjà cité, montre bien ou que Cicéron oublioit quelquefois ce qu'il avoit dit, ou que dans le cas présent les termes de *gigni* & *d'esse* n'estoient peut-estre que deux synonymes réunis, pour rendre la phrase plus nombreuse.

Quoy qu'il en soit, il paroît que ces anciens Philosophes; semblables à cet égard aux anciens Poètes, n'exprimoient pas toujours par le terme de Dieu, ce qu'ils regardoient comme incréée, ou comme cause efficiente de tout, puisque souvent ils appelloient de ce nom des Estres qu'ils croyoient produits: ainsi, dans ces premiers Métaphysiciens, le terme de Dicé

n'étoit, à parler exactement, qu'une expression vague & indéterminée, qui recevoit la fixation précise de la nature du sujet qu'on désignoit par ce terme; c'étoit un mot consacré à exprimer l'idée abstraite de vertu, de production, de puissance & de causalité, qu'on répandoit d'abord sur tous les Estres, & qui ensuite détachée d'eux par l'extrait qu'on en faisoit, devenoit un Estre à part, distingué de tous les autres. Par là l'effet & la cause portoient également le nom de Dieu, mais dans des sens différens; ainsi, quand Anaximene disoit que Jupiter étoit Dieu, que l'Air étoit Dieu, il n'entendoit pas la même chose, puisqu'il regardoit l'Air comme le principe des Dieux mêmes, principe qu'il supposoit éternel, incréé, immense, dans un mouvement perpétuel, c'est-à-dire que, selon lui, l'Air étoit la cause unique qui, par une opération essentielle, immanente & continuë, produisoit sans cesse une infinité d'effets, au nombre desquels il rangeoit les Dieux. C'étoit au fond le Panthéisme de presque tous les Anciens, attribué par Strabon à Moïse même, & renouvelé de nos jours par Spinoza, qui ne refuse ni le nom de Dieu, ni celui de cause à la substance unique, qui, selon lui, forme par son développement la collection de tous les Estres. C'est ce système que Cicéron décrit si bien dans ces paroles du second Livre de la Nature des Dieux: *omnium autem rerum quæ naturâ administrantur seminator & sator & parens, ut ita dicam, atque educator est mundus, omniaque sicut membra & partes suas nutritur & continet.* C'est en suivant ce dogme, soutenu actuellement par les Philosophes Chinois, & qui n'est que l'extension du principe d'Anaximene & de Thalès, qu'on peut dire avec Manilius:

*At manet incolumis Mundus, suaque omnia servat,
Quem nec longa dies auget, minuitve senectus,*

*Idem semper erit, quoniam semper fuit idem;
Non alium videre patres, aliumve minores
Aspicient, Deus est qui non mutatur in ævum.*

Croiroit-on que ce dernier hémistiche fût cité par Onzelius,

commentateur de Minutius Felix, pour prouver que l'unité de Dieu est une vérité que les Payens mêmes n'ont pas ignorée.

Revenons à Thalès, & concluons de tout ce que nous venons de dire, qu'il ne tenoit qu'à luy d'appeller Dieu ce qu'il regardoit comme premier principe, puisqu'il le prenoit pour la cause increée de tout, qualité qui constituë le caractère distinctif de ce que nous appellons Divinité; & ainsi, quand Thalès disoit que Dieu estoit la plus ancienne de toutes les choses, parce qu'il n'estoit point engendré, il est vraysemblable que par ce terme, qui n'emportoit point alors l'idée d'une intelligence, il désignoit d'une manière abrégée la nature & les proprieté de son premier principe.

Il seroit à souhaiter que les Sçavants de Hall, qui ont dit de si belles choses sur la Secte Ionienne, eussent bien voulu exercer une partie de leur sagacité sur ce qui a fait la matière des réflexions précédentes. Je suis persuadé que le premier Apophthegme de Thalès ne les auroit point empêché de le déclarer matérialiste, puisque malgré la réponse qu'on luy fait faire dans le second sur la Création, & dans le troisième sur la Providence, ils n'ont pas laissé de le mettre avec Epicure, Anaximandre & Anaximene, dans la seconde classe des Athées qui contestent ces attributs au souverain Estre : *hi tres universi conveniunt in eo quod principium omnium rerum sit aliquid simile, quod ortæ fuerint res nulla Dei opera, solius Naturæ sponte, qui est gradus Atheismi Epicureus.* Ils n'auroient pas du moins hésité sur son matérialisme à l'égard de l'Âme, s'ils eussent donné quelque attention au reproche que luy fait Aristote, d'en accorder une à l'aimant.

Les maximes de Thalès sur la connoissance qu'ont les Dieux des plus secrètes pensées des hommes, & sur leur présence en tous lieux, ne doivent pas faire plus d'illusion que le reste de sa doctrine; le Philosophe sortoit quelquefois de ses méditations abstraites pour se rendre au devoir du citoyen : il ne se picquoit alors que d'estre utile à la société, & il sacrifioit sans peine à ses besoins l'exaétitude du raisonnement. C'estoit dans ces vûes qu'il inspiroit aux autres la crainte des Dieux qui ne l'effrayoient

guères, sa conduite à cet égard estoit très-louable ; & Ciceron en la motivant, luy a donné en son second Livre des Loix, tous les éloges qu'elle mérite : *melius Græci atque nostri, qui ut augerent pietatem in Deos, easdem illas urbes quas nos incolere voluerunt, affert enim hæc opinio religionem utilem civitatibus, si quidem illud bene dictum est à Pythagora doctissimo viro, tum maxime pietatem & religionem versari in animis cum rebus divinis operam daremus, & quod Thales qui sapientissimus inter septem fuit homines, existimare oportere Deos omnia cernere, Deorum omnia esse plena: Fore enim omnes castiores, &c.*

RECHERCHES SUR ANAXIMANDRE.

Par M. l'Abbé DE CANAYE.

LE peu de soin que les Anciens ont pris de nous transmettre exactement, & avec étendue, les opinions philosophiques d'Anaximandre & d'Anaximene, m'avoit déterminé d'abord à vous entretenir du système d'Anaxagore, & à placer les réflexions que j'avois faites sur sa doctrine, immédiatement après celles que j'ay eu l'honneur de vous lire sur les Dogmes de Thalès. Mais venant à penser que les extrémités de la distance qui sépare ces deux Philosophes, touchent à des systèmes très différents, j'ay cru qu'on estoit en droit de me demander compte du milieu même de l'intervalle, tout vuide qu'il est, & qu'il estoit naturel de supposer qu'Anaxagore n'avoit peut-estre pensé si différemment de Thalès, que parce qu'Anaximandre & Anaximene se trouvoient entre Thalès & luy. Dans cette vûe, j'ay ramassé le plus soigneusement qu'il m'a esté possible, tout ce qu'on trouve éparé çà & là sur Anaximandre & Anaximene; de cette collection, qui se réduit à peu de choses, j'ay tâché de former une espèce de corps systématique d'opinions, que je divise en deux classes. Je placeray les opinions physiques dans la première: j'examineray dans la seconde les hypothèses métaphysiques, & je feray sur les unes & sur les autres des réflexions pour lesquelles je vous demande toute vostre indulgence.

Je commenceray par Anaximandre, qui après la mort de Thalès, son compatriote & son maître, devint le Chef de l'Ecole Ionienne; il estoit fils de Praxiade, & non de Praxidame, comme le dit Clement Alexandrin. Diogene-Laërce, qui le fait fleurir sous Polycrate tyran de Samos, & qui luy donne, ainsi qu'Apollodore, dans ses chroniques, un peu plus de soixante-quatre ans de vie, place l'événement de sa mort à la seconde

Assemblée
publique
22. d'Avril
1732.

I.^{re} PARTIE.

*Ensch. Prap.
Evang. l. 100.
Simpl. Comar.
in Phys.*

*Ælian. Var.
Hist. lib. 3. c.
17.*

année de la cinquante-huitième Olympiade, ce qui fixe à la troisième année de la quarante-deuxième, l'époque de sa naissance. Nous ne trouvons rien dans les Auteurs, du détail de ses actions ; le seul Elïen parle d'une Colonie qu'Anaximandre avoit conduit de Milet à Apollonie, & en conséquence, le met au nombre des Philosophes qui descendoient quelquefois des plus hautes spéculations, pour devenir dans la société commune des Citoyens utiles à leur patrie.

Ses discours n'ont pas été recueillis avec plus de soin, l'unique réponse de ce Philosophe, que Diogene-Laërce ait fait passer jusqu'à nous, prouve plus de simplicité de mœurs que de talent pour l'apophthegme. On rapporta à Anaximandre que quelques enfants s'estoient moquez de sa façon de chanter, il se contenta de répondre, que par considération pour eux, il chanteroit mieux à l'avenir. N'est-il pas estonnant qu'un pareil trait ait pu se sauver de l'oubli, pendant que nous ignorons presque tout ce qu'il a pensé ? Nous sçavons cependant qu'il imaginait la terre suspendue au milieu de l'univers, & agitée d'un mouvement de rotation, dont le centre estoit celui du monde même^a : mais on ne convient pas de la figure qu'elle avoit dans l'hypothèse de ce Philosophe. Selon Diogene-Laërce, il la supposoit sphérique^b ; Eusebe, au contraire, nous assure qu'il la croyoit de forme cylindrique^c, & il ajoute que la hauteur de ce cylindre, ou, ce qui est la même chose, la profondeur de la terre estoit égale, suivant ce système, au tiers de sa largeur.

La terre ainsi suspendue, au centre de l'univers, estoit environnée, dans la doctrine d'Anaximandre, d'une sphere de feu, dont l'enceinte renfermoit l'air, qui enveloppe immédiatement le globe terrestre, de la même manière à peu près, que l'écorce embrasse l'arbre, dont elle couvre la surface. Le tissu de cette sphere, formé de l'assemblage, ou plustost du mélange

^a ὅτι ἔστιν ἡ γῆ μετρώμενος, ὡς κεντρικῆς
ὡς δὲ τῆς κέντρικης μέτρον. Eud. in
Hist. Astro.

^b μέτρον πάλιν γῆς κεντρικῆς, κέντρικον

πάλιν ἐπὶ κέντρικον, οὕτως σφαίρικον.
Diogen. Laert. in Anaximand.

^c ὅτι πάλιν δὲ φασὶν τῆς γῆς ὅσον
πάλιν γῆς κεντρικῆς. Euf. l. 1. c. 8.

du chaud & du froid, destiné de toute éternité à enfanter le monde, estoit rompu en quelques endroits, par des intervalles circulaires, au milieu desquels brilloient les globes enflammés du Soleil, de la Lune & des Astres; c'est ainsi qu'Eusebe^a renferme en peu de mots l'abrégé d'un système que Plutarque a détaillé dans plusieurs chapitres de son second livre de *Placitis Philosophorum*^b. Imaginez-vous, dit-il, en parlant du Soleil, (au vingt-deuxième de ces chapitres) la rouë du grand char, ou un grand cercle fait comme elle, vingt-huit fois plus grand que la terre, dont l'orbite creux en dedans est rempli de feu, ce feu n'a qu'une issue, pratiquée dans la circonférence de cet orbite; c'est une ouverture dont le diamètre est égal à celui du globe terrestre, par laquelle s'élance continuellement un torrent de flammes d'autant plus impetueux, qu'en égard à son prodigieux volume, le passage par lequel il sort est fort étroit.

Au moyen de cette figure, il estoit fort aisé à Anaximandre d'expliquer toutes les opérations du Soleil, son lever, son coucher, ses éclipses; il n'avoit besoin pour ces dernières que de fermer de temps en temps cette espèce de bouche qui vomissoit le feu, dont cet astre est composé, & en présentant successivement les différents points de l'orbite dans lequel il enchâssoit le Soleil aux diverses parties de la terre, il leur dispensoit tour à tour la lumière & les ténèbres.

Au reste, il est difficile de concilier cette extrême grossièreté de Physique, avec le grand nombre d'inventions dont Diogène-Laërce fait honneur à Anaximandre; il trouva, selon luy, l'art de construire des Cadrans solaires, dont il fit une heureuse épreuve à Lacédémone. Cette ingénieuse découverte luy servit

^a Ἐχεν δὲ πούτῳ βάθος ὅσον αὐτῷ πάλιν ὥς τὸ πλάτος· φησὶ δὲ πάλιν πῶς αἰθέριον γένεσθαι θερμὸν πρὸς ψυχρῷ φλογὸς ἐκείνου ἀποκρίνεται, καὶ ἀπὸ τῆς γῆς αἰεὶ αἰεὶ καὶ ἀπὸ τῆς θάλασσης· ὅς ἀποκρίνεται καὶ εἰς πᾶσι λαμπροῦς κύκλους, ὑποκρίνεται δὲ αὖτις καὶ πάλιν καὶ πάλιν καὶ πάλιν αἰεὶ αἰεὶ. *Ibid.*

^b Περὶ οὐσίας ἡλίου. Κύκλον εἶναι ὁκτωκατακταπλάσιον τῆς γῆς ἀμφοτέρωθεν τῆς γῆς ἀπὸ τοῦ πλάτους καὶ ἀπὸ τοῦ πλάτους ἔχοντα κοίλιν, πλήρη πυρὸς, τῆς κατὰ τὸ μέρος ἀποκρίνεται ἀπὸ τοῦ πλάτους ὡς ἀπὸ τοῦ πλάτους αἰετῶν, καὶ αὖτις αἰετῶν καὶ πάλιν καὶ πάλιν αἰετῶν. *Plut. de plac. Phil. lib. 2. cap. 20.*

à exprimer les conversions du Soleil, l'égalité des jours & des nuits; c'est-à-dire, que parmi les Grecs il eut la gloire de connoître le premier les tropiques & les équinoxes, aussi-bien que de réduire à des principes fixes la variété régulière des saisons; enfin, il fut le premier qui détermina la circonférence de la mer & de la terre, & il ne dut qu'à son génie la construction de la sphere. Suidas va encore plus loin, & fait Anaximandre auteur d'un corps entier de Géométrie^a, & c'est icy que Saumaïse donne des éloges au traducteur d'Eusebe^b, pour avoir rendu le terme d'*ωροσ* par celui de *tempestatum*, & non pas de *horarum*, comme Isaac Casaubon & Scaliger prétendoient qu'il falloit le traduire. Saumaïse persuadé que dès le temps d'Anaximandre on avoit inventé quelques instruments de mathématique, utiles, à la vérité, mais insuffisants, soutenoit que ce Philosophe n'avoit fait que les rendre plus complets, en y ajoutant celui que Diogene-Laërce désigne par le mot *γνώμονα*, instrument qui, à l'aide des premiers qu'il perfectionnoit, servoit à marquer exactement les points des solstices & des équinoxes, les méridiens & les saisons, mais dont l'usage ne pouvoit encore s'étendre, jusqu'à tracer dans un cadran la route que tient le Soleil, depuis le moment de son lever jusqu'à l'instant qu'il se couche; puisque, selon luy, les Grecs n'avoient connu la distribution du temps en heures, & par conséquent la construction des cadrans solaires, que plus de deux cens ans après Anaximandre.

Si ce fait estoit bien solidement établi, il est évident que l'interprétation donnée par Saumaïse, aux paroles de Diogene-Laërce, seroit préférable à celle même que le texte paroît

^a Εὐρί δὲ ἡ γνώμωνα ὥροσ, ἡ ἱστορίη ἐπὶ τῇ σφαιρῇ ὡς Λακταίμωνι τρεπὰς πὲρ ἰσημερίας σημειοῦσα, ἡ ὁροσκόπια καποσθίασ, ἡ γῆς, ἡ πλανήτων θέμιττον ὥροσ ἐξαίρει, ἀλλὰ ἡ σφαιρῇ καποσθίασ. Diogen. Laert. in Anaximand.

Πρῶτος δὲ ἰσημερίας εὐρί ἡ ὁροσ-

κόπια, ἡ πῶς γλῶσσι μισσητάρι κείδαι, ἡ γνώμωνα εἰσάγαγε ἡ ὁλοσ γνομωνίας ὑποτύπωσι ἰδειξιν. Suid. in Anaxim.

^b Τοὺς ὥροσους γνώμονας καποσθίασας ὥροσ ἀγαγῶσι τρεπὰς πὲρ ἡλίου ἡ κρείων ἡ ὥρον ἡ ἰσημερίας. Euseb. Præpar. Evangel. cap. 14.

demander,

demandeur, & qu'au lieu de rendre, avec Scaliger, autorisé à cet égard par Pline & par Suidas, les termes de *γνώμαν* & de *συναριθρ*, par ceux de style & de cadran solaire, il faudroit les prendre pour des expressions, qui détachées de la phrase où elles se trouvent, ne désignent qu'un instrument en général, dont les qualitez particulières sont déterminées par le total du discours.

Mais, sans entrer icy dans la querelle de Saumaïse & de Scaliger, dont on peut voir le détail dans les *exercitationes Plinianaë*, pag. 633. & suivantes, il paroît que la distribution des jours par heures a esté connue chez les Grecs avant l'époque que luy donne Saumaïse. En effet, on lit dans les choses mémorables de Xenophon un passage, dans lequel, non seulement le jour, mais la nuit même, est divisée en parties exprimées par les termes d'heures. *Comme le Soleil lumineux par luy-même, dit cet auteur, nous fait connoître distinctement tous les objets qu'il éclaire, & en particulier les heures qui partagent le jour, & que les ténèbres au contraire rendent la nuit obscure, les Astres pendant la nuit repandent la lumiere qui nous sert à en distinguer les heures*^a. Rien n'est plus positif que ce passage de Xenophon, & ne prouve plus clairement que de son temps le terme d'heure estoit employé bien communément pour signifier une portion ou du jour ou de la nuit; or il est constant qu'entre Xenophon & Anaximandre il n'y a pas deux cens ans d'intervalle, même en suivant le calcul de Diogene-Laërce, qui place ce dernier à la 94.^e olympiade.

Mais on trouve dans Anacréon^b la même expression d'ἡρα, employée précisément dans la signification qu'elle n'a eue chez les Grecs, au dire de Saumaïse, que deux cens ans après Anaximandre, c'est-à-dire, que deux cens ans après Anacréon luy-même, puisqu'ils estoient contemporains l'un & l'autre de Polycrate, de Cyrus & de Cambyse.

Il est constant d'ailleurs que les Grecs tenoient des Babyloniens

^a Οὕτως ἔστιν ὁ δὲ ἥλιος φωτιστὴς
ὡς πᾶς τι ἡρα πᾶς ἡμέρας ἡμῖν καὶ
πᾶσα πᾶσα σφαιρίζει, ἡ δὲ νύξ ὅσῃ τὸ
σκιανιστὴν αἰμα, σκοτεινὰ ὄντι, ἡρα ἡ

τῇ νυκτὶ ἀναράνηται, ἃ ἡμῖν πᾶς ἡρα
τῆς νυκτὸς ἐμφανίζει. Xen. in Mem.

^b Μεσονυκτίως πᾶσι ἡραῖς σφαιροῦται
ὅτ' ἡρα πᾶς ἡδύ. Anacr. Od. 3.

la connoissance du Pole, du Gnomon, & la distribution du jour en douze parties *. En supposant même que les Grecs n'ayent commencé à avoir de commerce avec ces peuples qu'au temps de la prise de Babylone par Cyrus, & de la ruine de cet Empire, il est évident que la connoissance des douze parties du jour est beaucoup plus ancienne chez les Grecs que ne le prétend Saumaïse, dans l'endroit même où il leur refuse celle des heures, aussi bien que l'usage du mot qui depuis leur a servi à les exprimer. Voyons maintenant comment les termes de γνῶμων & de σιαθήρ ont été entendus par les Auteurs qui ont voulu nous en donner une idée exacte.

Vitruve, liv. 1. chap. 6. dit que le γνῶμων des Grecs est la même chose que leur σιαθήρ: *aneus Gnomon indagator umbræ, qui grace Sciather dicitur.* Cette définition supposée, & reçue par Saumaïse, comme il paroît qu'elle l'a été, le système de ce Sçavant est insoutenable; & l'endroit de Diogene-Laërce, expliqué conséquemment à son hypothèse, n'a aucun sens raisonnable, voicy pourquoi: Diogene-Laërce dit qu'Anaximandre plaça à Lacédémone le Gnomon dont il estoit l'inventeur, & qu'il le mit, οὗ ἔστι σιαθήρον: dans l'opinion de Saumaïse, le Gnomon n'est autre chose qu'un instrument propre à indiquer les Meridiens, les points des Equinoxes & des Solstices; selon Vitruve, le Sciather est synonyme de Gnomon; il faut donc que Saumaïse traduise ainsi: *Anaximandre trouva le premier un instrument qui marquoit les points des Tropiques, des Solstices, des Equinoxes, &c. & il le plaça à Lacédémone, au milieu des instruments qui servoient au même usage, c'est-à-dire, qui marquoient aussi les points des Solstices, des Equinoxes, &c.* ce qui est puérile. On pourroit, ce semble, d'abord rejeter sur Vitruve le ridicule que j'impute à Saumaïse, & dire que la signification du Gnomon & du Sciather étant absolument la même, selon cet Auteur, il est forcé luy-même de traduire ainsi: *Anaximandre plaça au milieu des styles de Lacédémone le style qu'il avoit inventé;* mais il est aisé de justifier Vitruve, en supposant avec luy que le

* Πόλον μὲν γ', ὃ γνῶμων, ὃ τὰ λανίαν ὑμᾶτον ἔλκεται. Herod. Euterp. p. 57. Edit. Steph.

Gnomon est le style du cadran, & le Sciather le cadran luy-même, c'est-à-dire, l'espace dans lequel on place le style; car alors ces deux termes seront synonymes dans un sens, & ne le seront pas dans un autre: ils ne seront pas synonymes en rigueur, c'est-à-dire, qu'ils ne signifieront pas précisément la même partie numérique du même tout, mais ils le seront, en ce que chacun des deux reveillera l'idée du tout, dont l'un & l'autre désignent des parties différentes. L'idée de style emportera l'idée de cadran, & réciproquement l'idée de cadran emportera celle de style.

Pline, liv. 2. ch. 76. s'exprime ainsi: *Urmbrarum hanc rationem, & quam vocant gnomonem inveniit Anaximenes Milefius, Anaximandri, de quo diximus, discipulus, primusque horologium quod appellant scioterion Lacedæmone ostendit.* Que Pline transporte icy à Anaximene ce que les autres attribuent à Anaximandre, peu importe dans la question présente; il suffit qu'il ait traduit le terme de Sciather par celui d'*horologium*, qu'il faut prendre dans une certaine latitude, c'est-à-dire, pour quelque chose qui indique les heures. On peut conclurre de tout cela, que Saumaïse a peut-estre eu tort de contester à Scaliger l'usage que Pline & Vitruve supposent qu'on a fait parmi les Grecs de l'instrument, ou du Gnomon inventé par Anaximandre, mais aussi qu'il a eu raison de soutenir que le même instrument servoit encore à marquer les méridiens, les points des tropiques & des équinoxes, puisqu'il est constant par toute l'antiquité, que les opérations dans lesquelles on se propoisoit la recherche & le développement de toutes ces choses, s'exécutoient par le Sciather, moyennant quoy le Gnomon, ou le Sciather d'Anaximandre aura esté employé à un double usage, & aura réuni par ce moyen les qualitez que Saumaïse & Scaliger lui distribuent séparément, qualitez qui sont nettement renfermées dans le passage de Diogene-Laërce. Au reste, quand je dis qu'Anaximandre inventa luy seul cet instrument merveilleux, je ne prétends pas avancer un fait incontestable; je sçais, au contraire, que ces paroles *ἐῖς τὴν ὁρὰν τῆς σκιαθέρου ἐν Λακεδαιμονίᾳ*, peuvent également signifier, ou qu'Anaximandre alla exécuter à Lacédémone une machine de son invention, au

milieu de laquelle il avoit placé un style, ou qu'ayant inventé le style, il alla le placer dans des machines qui étoient déjà dans Lacédémone ; interprétation qui déroberoit à Anaximandre une partie de sa gloire, mais enfin qui est au moins aussi fondée que la première.

*Dissertat. sur
Thalès.*

A l'égard de l'obliquité du Zodiaque, dont Pline attribue la découverte à ce Philosophe, *obliquitatem ejus (Zodiaci) intellexisse, hoc est rerum fontem aperuisse, Anaximander Milesius traditur primus olympiade quinquagesima octava* ; il est clair, & je crois l'avoir prouvé, qu'il en devoit la connoissance à Thalès : Pline luy-même, au douzième chapitre de son second Livre, assure que Thalès est le premier d'entre les Grecs qui ait développé la nature des Éclipses, comme il le prouva, adjointe-t-il, par la prédiction de celle qui arriva la quatrième année de la quarante-huitième olympiade, l'an de Rome CLXX. *apud Græcos autem primus investigavit naturam Thales Milesius, olympiadis XLVIII. anno quarto prædicto solis defectu, qui Alyatte rege factus est, anno urbis conditæ CLXX.* N'est-il pas étonnant qu'un auteur aussi instruit que Pline, tombe dans une méprise à faire croire qu'il ignoroit que la prédiction des Éclipses suppose nécessairement une connoissance exacte de la situation de l'écliptique, & par conséquent de son obliquité.

L'ib. 2. c. 12.

La théorie d'Anaximandre sur la lune, sur les étoiles fixes & sur les planetes, n'avoit rien de plus exact que son système du Soleil ; il plaçoit les fixes & les planetes au-dessous de la lune, qui n'avoit au-dessus d'elle-même que le soleil, semblable à elle en figure, mais d'un volume beaucoup plus grand ^a.

Elle n'étoit, aussi-bien que le Soleil, qu'un feu renfermé dans la concavité de l'Orbite d'un cercle dix-neuf fois plus grand que la terre ; cette espèce de canal circulaire étoit percé dans l'un de ses points, c'étoit par cette ouverture que se dégorgeoit une portion de la substance enflammée de la lune, qui venoit à disparaître quand le cercle qui la portoit présentait au spectateur

^a Ἀναξίμανδρος ἀνωτέρω τοῦ πάντων τοῦ ἡλίου τίχεται, μετὰ αὐτὸν δὲ πῶς σφύλλει, ὑπὸ δὲ αὐτοῦ πα-
 · ἀπὸ αὐτῆς δὲ ἀστέρων ἔν τις παίρνεται.
Plut. lib. 2. de plac. cap. 15.

tout autre point que celui qui servoit de passage à ses feux^a : il s'ensuivoit de cette hypothèse, que la lune estoit un corps lumineux essentiellement & par luy-même, comme le soleil ; aussi Anaximandre ne mettoit-il d'autre différence entre la lumière de l'un & de l'autre, que celle du plus ou du moins de vivacité, du moins Plutarque nous l'assûre ainsi^b : Diogene-Laërce, au contraire, dit que ce Philosophe appelloit la lune *Λυδοφαιή*, parce que, selon luy, elle empruntoit du soleil même tout l'éclat dont elle brilloit^c. *In Anaxim.*

A laquelle de ces deux autorités doit-on s'en tenir ? préférera-t-on Diogene-Laërce à Plutarque, Plutarque l'emportera-t-il sur Diogene-Laërce ? suspendrons-nous enfin nostre jugement à l'égard du fait sur lequel ces deux Auteurs sont si opposés ? ce seroit sans doute le parti le plus sage à prendre, mais ce n'est pas peut-être le plus aisé ; rien ne coûte tant à l'esprit que de ne pas croire quelque chose, dans les cas mêmes où toute espèce de croyance est aussi peu importante que fondée : l'équilibre où nous retient le pyrrhonisme le plus raisonnable, nous fait envisager trop clairement nostre ignorance, & c'est un objet sur lequel nous n'avons pas le courage de fixer long-temps nos regards. Cette réflexion en amène naturellement une autre, que j'ay souvent faite sur l'usage où sont les anciens Auteurs, de donner à cinq ou six personnes différentes la qualité exclusive d'inventeurs de la même chose ; cela marque bien l'embarras où ces premiers compilateurs estoient, sur la préférence des autorités qui leur servoient de garants : au lieu de leur insulter, plaignons leur sort, qui deviendra le nostre, si nous voulons instruire nos neveux de ce que nous avons appris de nos peres ; & sûrs de ne pouvoir donner à ceux qui nous suivent, que ce que nous tenons nous-mêmes de nos devanciers, n'imputons point

^a Ἀναξίμανδρος κίνητον εἶναι ἰντα-
κροδιαπλασάμενον τῆς γῆς, ὡς αὖτε τὸ
ἡλίου, πάλιν πρὸς, ἐκλείπει δὲ κατὰ
τὰς ἐκτεροφάς τῃ τρέχει· οὕτως γὰρ
εἶναι ἀρμαπείῳ τρέχει κοίλῳ ἔχοντι
ὡς ἀφ' ἑαυτοῦ, ὃ πάλιν πρὸς ἔχοντι

μὴν ὀκτανόμῳ. *Ibidem*, capite 25.

^b Ἀναξίμανδρος ἰδίον ἔχειν φῶς
(σπληνῶ) ἀραιότερον δὲ πῶς. *Ibid.*
cap. 27.

^c Ἀπὸ ἡλίου φωσιζομένη. *Diogenes*
Laert. in Anaximand.

à ceux qui ont esté avant nous, une obscurité que leurs prédécesseurs les ont forcez de nous transmettre.

II. de
PARTIE.

L'Eau estoit le premier principe de toutes choses dans la doctrine de Thalès, & ce Philosophe ne croyant pas qu'on pût se former une idée claire de quelque chose d'indeterminé, estoit tombé dans l'inconvénient de resserrer l'origine commune des Elements mêmes, dans les bornes étroites d'un Element particulier. Anaximandre sentit toute l'irrégularité d'un procédé si peu philosophique, & rendit au premier principe des Estres la généralité & l'étendue, dont Thalès avoit eu la foiblesse de le dépouiller; il substitua l'infini à l'Eau, en fit le germe universel, tira de son sein immense un nombre infini d'Estres, qui s'y replongeoient successivement pour en sortir de nouveau, & former par une chaîne non interrompue d'existence, de corruption & de renaissance, l'éternité de l'Univers. Ἀναξίμανδρος ὃ ὁ Μιλήσιος φησὶ τῶν ὄντων τὴν ἀρχὴν εἶναι τὸ ἀπείρον· ἐκ γὰρ τούτου πάντα γίνεσθαι, καὶ εἰς τὸ αὐτὸ πάντα φθίβεσθαι. οὐδὲ γὰρ ἡμιπαύσαι ἀπείρους κόσμους, καὶ πάλιν φθίβεσθαι εἰς τὸ οὐδὲν γίνεσθαι, λέγει οὕτως· ὅτι τί ἀπείρον ὄντι; ἵνα μηδὲν ἐλλείπη ἢ ἡμισὶς ἢ ὑφισταμένη. *Plut. lib. 1. de plac. Phil. cap. 3.* Je ne sçaurois m'empêcher de remarquer icy en passant, que ces dernières paroles, ἵνα μηδὲν ἐλλείπη ἢ γίνεσθαι ἢ ὑφισταμένη, ont esté très-mal entendues par le traducteur de Plutarque, qui ne sçachant pas que γίνεσθαι ὑφισταμένη est une phrase consacrée à exprimer le principe commun dont tout le reste emprunte son existence, a remplacé cette façon de parler claire & précise, par cinq ou six mots latins qui renferment deux idées contradictoires: *ne aliquando*, dit-il, *ortus rerum deficiant atque subsistat*, pendant qu'il falloit dire, *ne omnino pereat origo per quam omnia subsistunt*, & à la lettre, *origo faciens omnia subsistere*. Moyennant cette traduction, on peut se passer de corriger la fin de ce passage, comme a fait Viger, (dans la Préparation Evangelique, liv. 14. chap. 14.) qui prenant μηδὲν, adverbe, pour *nil*, l'article féminin ἢ repeté, pour la troisième personne singulière du subjonctif d'εἶμι, & adjoûtant un καὶ après ἐλλείπη, traduit ainsi: *ne aliquid pereat, sed ortus rerum semper subsistat.*

En effet, si c'étoit-là le sens de Plutarque, cet auteur auroit dit tout à la fois le ouy & le non, puisqu'après avoir établi la corruption des Mondes d'Anaximandre, comme un des points fondamentaux de son système, il imputerait à ce Philosophe d'avoir imaginé l'infini, comme un moyen de les rendre incorruptibles; il est vraisemblable que Viger luy-même ne concevoit pas trop que la substance perpétuelle de la matière qui fait le fonds de tous les Estres, n'empêche pas que chacun d'eux ne périssè à sa manière, en perdant par le dérangement de ses parties, la forme déterminée qui le différencioit de tous les autres.

Plutarque, après avoir ainsi exposé la doctrine d'Anaximandre sur le premier principe, luy reproche deux choses: premièrement, de n'avoir pas déterminé la nature de son infini; secondement, de n'avoir pas admis d'agent dont la puissance eût suppléé au défaut d'activité qui est essentiel à la matière. Il seroit à souhaiter, pour l'honneur de Plutarque, que le premier de ces deux reproches fût aussi fondé que le second.

En effet, comment comprendre que la matière, c'est-à-dire, un Estre purement passif, ainsi que le suppose Plutarque, au moins en cet endroit, puisse par sa propre vertu se mouvoir, se modifier, se diversifier à l'infini, passer de la privation générale de toute espèce de qualité, à des formes caractéristiques & exclusives l'une de l'autre, les quitter ensuite successivement pour se replonger dans le premier cahos, d'où un nouveau mouvement propre & intrinsèque comme le premier, le fera sortir encore. Une pareille hypothèse, il faut l'avouer, est beaucoup plus difficile à soutenir que celle d'un agent sage & éclairé, qui faisant sortir la matière du sein même de sa puissance, l'arrange, la divise en autant de parties qu'il luy plaît, assigne à chacune d'elles la forme la plus convenable à ses desseins; en un mot, exerce sur elle en mille & mille manières, l'activité inépuisable qu'il tire de son propre fonds: ce dénouement estoit sans doute bien digne d'un grand Philosophe, & nous ne devons pas douter qu'il n'eût épargné bien de l'embarras à Anaximandre; mais malheureusement ce n'est pas là le système que Plutarque oppose au sien, & voicy encore un endroit où le traducteur, sans doute

par zele pour le dogme de la Création, a cru le voir nettement exprimé dans un passage où il n'en fut jamais question. Α καρπίνει οὖν τιμὴ μὲν ὕλῃ ἀποφανόμενος, τὸ δὲ ποιῶν αἶνον

Euseb. Præp. Evang. lib. 14. cap. 14. αἰαροῶν· τὸ γὰρ ἀποιεῖν οὐδὲν ἄλλο ἢ ὕλη εἶναι· οὐ δύνα) δὲ ἢ ὕλη εἶναι ἐνέργεια, ἐὰν μὴ τὸ ποιῶν ὑπόσῃ). Il est évident que le terme de ποιῶν est pris là absolument & sans regime, moyennant quoy il signifie non la cause créatrice des choses mêmes, mais seulement la cause motrice. Les paroles qui terminent le passage en sont une démonstration complete; la matière, dit Plutarque, n'a point par elle-même d'efficacité qui luy soit propre; l'inaction, le repos est son partage, & elle ne peut en sortir que par l'intervention d'une cause qui la mette en mouvement: εἰ δύνα) δὲ ἢ ὕλη εἶ) ἐνέργεια, αἶν μὴ τὸ ποιῶν ὑποκίνηται. Il faut donc, au lieu de traduire avec Xilandre, dans Plutarque, *materia, nisi causa efficiens accedat, rem creare nullam potest*, & avec Viger, dans Eusebe, *materia, nisi causa efficiens adfuerit, reipsa & actu esse non potest*, ce qui est encore plus deraisonnable; il faut, dis-je, traduire ainsi: *materia non potest esse efficax, nisi ageus supponatur*, & rendre ainsi tout le passage.

„ Anaximandre est reprehensible, en ce qu'il ne suppose que la
 „ matière, sans reconnoître l'opération d'un agent distingué d'elle,
 „ car l'infini d'Anaximandre n'est autre chose que la matière; or la
 „ matière ne peut avoir d'efficacité que celle qui luy est communi-
 quée par une cause qui la fasse agir, » J'espere qu'on voudra bien me pardonner ce petit écart, en faveur du genre que je traite, dans lequel les différences les plus légères en apparence, sont d'une importance capitale pour le fond des systemes qui en sont l'objet. Je suis persuadé d'ailleurs qu'on ne peut trop exciter la défiance des lecteurs à l'égard des traductions, & qu'on ne doit pas laisser échapper l'occasion de leur prouver combien elle est raisonnable. Revenons à Anaximandre.

Il n'est pas si aisé de justifier Plutarque, sur le reproche qu'il luy fait, de n'avoir pas déterminé assez précisément la nature de son premier principe; on ne peut concevoir, au contraire, comment un esprit exact peut accuser de peu de précision un Philosophe, qui ayant à parler de quelque chose qui n'est ni cecy ni cela,

cela, en donne une idée qui ne marque que la généralité, sans la placer dans aucune des classes particulières qui en sont des modifications, c'est-à-dire, des retrécissements; or telle est la nature de la première origine des choses, de ce fonds commun à tous les Êtres; de cette base homogène sur laquelle portent dans chacun d'eux, les différences ou spécifiques ou individuelles qui les distinguent: en un mot, tel doit être le premier principe, considéré d'une manière abstraite, tout ce qui le resserre, tout ce qui le détermine, tout ce qui lui fait perdre cette généralité, ce vague qui en fait l'essence, le dénature & l'anéantit: après cela, Plutarque peut-il exiger d'Anaximandre qu'il donne de son premier principe une définition positive, qui le détruiroit nécessairement? Ne devoit-il pas, au contraire, sçavoir gré au disciple, d'avoir senti la méprise de son maître, qui en donnant à l'Eau la qualité de premier principe, la rendoit par là exclusive d'elle-même? Ne voyoit-il pas enfin, qu'il implique contradiction, qu'aucun corps particulier, tel que l'Eau, l'Air, la Terre, &c. soit le premier principe de tous les corps, & qu'on auroit été fondé à demander à Anaximandre, quelle étoit l'origine de celui-là même qu'il auroit regardé comme tel, par rapport à tous les autres! Cicéron qui se connoissoit en absurdité, au moins aussi bien que Plutarque, & qui rapporte comme lui la doctrine d'Anaximandre sur le premier principe, se garde bien d'en faire une critique si peu raisonnable; & il ne paroît point surpris que Thalès n'eût pas pû persuader son disciple de sa doctrine à l'égard de l'Eau: *Thales ex aqua dixit constare omnia, at hoc Anaximandro populari ac sodali suo non persuasit, is enim infinitatem naturæ dixit esse à qua omnia gignerentur.*

Cicero. Quæst.
Acad. lib. 2^o.

Mais non seulement Anaximandre supposoit la matière infinie, dans la vûe d'assurer des fonds inépuisables à l'immense fécondité de la nature, il faisoit encore précéder & suivre chacun des Mondes particuliers qu'elle enfantoit successivement, d'une infinité d'autres Mondes, qui tour à tour alloient se perdre dans son sein, & y reprendre de quoy devenir eux-mêmes le premier principe de ce qu'ils avoient été. Je suis persuadé qu'il faut entendre ainsi les termes de *κόσμος ἀντίκωστος* dont se

servent Plutarque, Diogene-Laërce & Eusebe, & non dans le sens que l'ont entendu les trois quarts de leurs Interpretes : comme ce point particulier a esté plus amplement traité par Eusebe que par les autres, je me contenteray de vous rapporter icy un passage tiré du 8.^e chapitre de sa Préparation Evangelique, sur lequel je feray quelques réflexions.

« Après Thalès vint Anaximandre son ami, qui prétendit » que l'Infini estoit la cause de la génération & de la corruption » de toutes choses ; les Cieux, selon luy, & une infinité de Mon- » des estoient formez du même principe, & il adjoûtoit que la » génération estoit fort antérieure à la corruption, toutes ces » choses se succédant les unes aux autres, par une espèce de cir- » culation qui se faisoit de toute éternité. » Il est constamment question dans ce passage, de trois espèces d'Infinis bien distinguez les uns des autres, un Infini en grandeur, cause & premier principe de tout, τὸ ἀπείρον φάναι ἢ αἰτία πάντων ἔχειν τῆς τῶ πάντος γενέσεως καὶ φθορῆς. D'un Infini en nombre, πὺς ἀπείρους ἀπείρους ὄντας κόσμους. Enfin d'un Infini en durée : ὅτι ἀπείρου αἰῶνος ἀακυκλουμένων πάντων αἰώνων. Et ces trois infinis sont tellement arrangez, que le second est le produit du premier, comme le troisième est le résultat du second : de l'infini en grandeur sort une succession infinie de Mondes, qui forment eux-mêmes une durée qui n'a ni commencement ni fin.

Diog. Laert.
in Anaxim.

De là, cette immutabilité de tout compatible avec le changement des parties : τὰ μὲν μέρη μεταβάλλειν, τὸ δὲ πᾶν ἀμείωτον εἶναι. Le premier infini, c'est-à-dire, l'infini tout entier en grandeur ne change point, parce que ne produisant à chaque instant qu'une certaine quantité d'effets, ou plustost ne perdant jamais de luy-même, ou, ce qui est la même chose, de sa généralité vague, qu'une quantité égale à celle des Estres produits, il ne change jamais que par des altérations partielles, incessamment compensées par un pareil nombre d'Estres antérieurement produits, qui cedant la place aux survenants, vont se replonger dans le chaos du premier principe, s'y dépouillent en y rentrant de leurs formes particulières, redeviennent une partie de luy-même, égale à celle qu'il vient d'employer, & réparent ainsi,

par une circulation sans fin, les pertes continuelles que luy coûte une fécondité qui ne s'épuise jamais.

Et voilà ce qui me détermine encore à croire qu'Anaximandre n'admettoit point de simultanéité ou de synchronisme dans l'existence de ces Mondes qu'il supposoit en nombres infinis; car l'infini de ces Mondes coexistants étant certainement équivalent à l'infini en grandeur, l'infini en grandeur auroit esté forcé de changer tout entier, en se revêtant tout à la fois, pour la production de ces Mondes, d'une infinité de formes, ce qui luy auroit fait perdre le caractère de son estre, qui consiste à n'en avoir aucune: en un mot, la coexistence de ces Mondes infinis en nombre entraîne nécessairement la transmutation simultanée de tout l'infini en grandeur, & par conséquent la ruine entière du système d'Anaximandre, qui croyoit le total à l'abri des changements que les parties prises en détail, pouvoient éprouver tour à tour.

Je pourrois adjoûter encore, que la circulation de ces Mondes, si clairement marquée dans Eusebe, *ἀνακυκλιζόμενοι πάντων αὐτῶν*, est incompatible avec leur existence contemporaine, mais je n'ay déjà que trop long-temps abusé de vostre patience; je sens combien de pareils détails ont de sécheresse par eux-mêmes, & je suis très convaincu de mon impuissance à les rendre moins ennuyeux: je finiray donc par un passage de Themistius à la gloire d'Anaximandre. « Il fut, dit-il, le premier entre les Grecs qui osa s'élever au-dessus de la mauvaise honte que leurs plus grands hommes avoient eûe jusques-là, de mettre au jour un ouvrage de leur façon; il ne se crut point deshonoré en faisant part au public de ce qu'il avoit composé sur la Nature, & il fit évanouir par son courage à cet égard, un préjugé dont la durée nous auroit sans douté coûté bien cher ».

* Οὔτι δ'ἀνέστησεν ὡς ἴσμεν Ἑλλήων λόγον ἔκτετακται, ἀλλὰ φήσας συζηταμένην· ὅτιν δὲ εἰς οὐκείδης καθεύδει, τὸ λόγους συζητῶνται. Themist. Orat. 26.



R E C H E R C H E S
SUR LA VIE ET SUR LES OUVRAGES
D'ARCHILOQUE.

Par M. l'Abbé S E V I N.

17. de Mars
1733.

Herod. pag. 5.

*Ælian. Var.
hist. lib. 9. cap.*

Synef. p. 156.

Scal. in Euseb.

GYGÈS occupoit le trône de Lydie, lorsque les Poëtes d'Archiloque commencèrent à faire du bruit dans les diverses Provinces de la Grece. Tel est le sentiment d'Hérodote, dont le témoignage doit en quelque manière décider la question. Moins éloigné du temps auquel vivoit ce Poëte célèbre que les autres Écrivains, il se trouvoit plus à portée qu'aucun d'eux de consulter les monuments propres à le guider dans de semblables recherches ; il est constant d'ailleurs que les ouvrages d'Archiloque estoient alors entre les mains de tout le monde. Là, au rapport d'Elie & de Synésius, il entroit dans un détail très circonstancié des particularitez de sa vie les plus remarquables. S'imaginera-t-on que parmi ce grand nombre de faits il n'y en eût pas un seul à la faveur duquel Hérodote se vît en estat de démêler l'époque dont il vouloit instruire la postérité ? Pour moy, j'ay de la peine à me le persuader, surtout quand je considère que cet Historien employe les expressions les moins équivoques : on va en juger. *Il est fait mention de Gygès, dit-il, dans les Trimètres d'Archiloque, qui florissoit sous le regne de ce Prince.* A entendre parler Joseph Scaliger, ce raisonnement pêche contre toutes les règles de la Dialectique. Un Auteur raconte les actions de quelque Prince, donc l'un & l'autre sont contemporains ! Il est visible, adjointe cet habile critique, que jamais conséquence ne fut moins exacte. C'est ce que personne ne s'avisera de luy contester ; mais cette accusation est un peu hasardée : le passage dont il s'agit renferme deux propositions ; la première, que le nom de Gygès se rencontroit dans les Trimètres d'Archiloque ; la seconde, que

quelques-unes de ses Poësies avoient esté publiées du vivant de ce Prince, & ces deux propositions ne présentent point du tout le sens que Scaliger prétend donner au texte d'Hérodote: Ecrivain trop judicieux pour tomber dans une méprise également absurde & grossière, il auroit bien dû nous conserver la date précise de la naissance d'Archiloque; peut-estre néanmoins ne seroit-il pas absolument impossible d'en déterminer le temps, à quelques années près, & cela sur la foy d'un Oracle qui se lit encore aujourd'huy dans la Préparation d'Eusèbe de Césarée. Il y est rapporté que des affaires importantes obligèrent les Pariens de députer à Delphes Télésiclès pere d'Archiloque. L'Oracle, interrogé, commença par prédire à Télésiclès que la gloire de son fils passeroit jusqu'aux siècles les plus reculez: il luy ordonna ensuite d'exhorter ses citoyens à envoyer une Colonie dans l'Isle de Thasos. Il résulte de là que la naissance d'Archiloque & la fondation de Thasos sont des événements qui ne sçauroient estre séparés que par un intervalle assez médiocre. Or Clement d'Alexandrie, d'après Denys, chronologiste très renommé, place dans la quinzième Olympiade l'establissement des Pariens à Thasos; & par conséquent Cicéron a pû, conformément aux loix de la bonne chronologie, assurer qu'Archiloque est venu au monde sous le regne de Romulus. Telle est la signification naturelle du mot *fuit*, qui répond à celui d'*ἦν*, terme dont vraysemblablement s'estoit servi l'Ecrivain grec, que copioit cet Orateur: autrement la faute seroit inexcusable. Lors de la mort de Romulus, Archiloque estoit encore enfant, & il est évident que son nom ne sçauroit avoir esté connu avant l'avènement de Tullus Hostilius à la Couronne; c'est ce qu'a bien appercû Cornelius Népos: témoin ce passage, dont on est redevable à l'attention d'Aulu-Gelle, *Archilochum autem Nepos Cornelius tradit, Tullo Hostilio Romæ regnante, jam tum fuisse poematis clarum & nobilem*. Les chronologistes grecs luy avoient frayé le chemin, Tatien, du moins, qui dans ses supputations suit presque toujours des guides respectables par leur ancienneté, rapporte à la vingt-troisième olympiade, les ouvrages qui ont acquis à Archiloque

Eusèb. Prep.
pag. 227.

Clem. Alexan.
Strom. lib. 1.
pag. 398.
Cicer. Tuscul.
pag. 3.

Aulu-Gell. p.
792.

Tatian. p. 245.

une si haute réputation. Que penser après cela de l'inadvertance de Solin, qui le fait contemporain des Curions, fameux Orateurs Romains, postérieurs constamment de quelques siècles à cet illustre Poète. Il estoit fils de Télésiclès, qui tenoit un rang considérable dans Paros sa patrie, la commission dont il fut honoré en est une preuve convaincante. On a vu déjà que ses citoyens l'avoient mis à la tête de la députation, qui estoit chargée de consulter l'Oracle, au sujet d'une Colonie que la République, suivant toutes les apparences, souhaitoit établir à Thasos, Isle située dans le voisinage de la Thrace. Télésiclès, en son particulier, dut estre très satisfait du succès de son voyage. Ce fut à cette occasion que la Prestresse de Delphes luy annonça que le nom de son fils seroit à jamais mémorable. Une prédiction dont les plus modestes alors auroient tiré vanité, probablement ne fut point oubliée dans les Poésies d'Archiloque, il n'y avoit obmis aucune des circonstances qui pouvoient luy faire quelque honneur : & graces à son attention, l'on sçait que Tellis estoit son bisayeul. Il est à présumer que la naissance ou les qualitez personnelles avoient rendu ce Tellis extrêmement recommandable : Archiloque se seroit-il avisé de compter parmi ses ancêtres un homme obscur & entièrement ignoré ? On ne connoît point aujourd'huy quel estoit le Tellis dont il s'agit ; & il paroît même que du temps de Pausanias on n'estoit guères mieux informé de ses aventures. La seule chose qu'on puisse inférer du passage de cet Auteur, c'est que Tellis faisoit son séjour à Paros, & qu'il accompagna Cléobée, lorsque cette Prestresse résolut d'instituer dans l'Isle de Thasos les mystères de Cérès. Il est aisé de démêler à travers toutes ces ténèbres, que les Pariens avoient peu de maisons plus distinguées que celle d'Archiloque ; Télésiclès son pere en ternit l'éclat par un mariage inégal, il avoit épousé une Esclave qui s'appelloit Enipo. Les Grecs regardoient avec un souverain mépris ces sortes d'alliances, & la honte en rejaillissoit jusques sur les enfants, qui par là se trouvoient souvent exposez aux plaisanteries de leurs compatriotes : l'Enipo dont je parle fut la mere d'Archiloque. Dès la plus tendre jeunesse, un goût

*Archil. apud
Pausan. lib. 10.
pag. 866.*

*Ælian. l. 10.
cap. 13.*

dominant l'engagea à cultiver la Poësie, dont les charmes n'étouffèrent point en luy le desir de se signaler dans le métier de la guerre. On a remarqué cy-dessus que les Pariens avoient envoyé une Colonie à Thasos : les nouveaux habitants, non contents de posséder tranquillement une Isle riche & abondante, songèrent bien-tôt à s'aggrandir aux dépens de leurs voisins. Les premiers efforts des armes Thasiennes tombèrent sur Strymé & Galepsus, elles furent emportées. Les Saiens, peuples de Thrace, à qui le pays appartenoit, formèrent le dessein de chasser les estrangers des places dont ils s'estoient injustement emparez ; la guerre se fit avec vigueur, & malgré les secours des Pariens, la République de Thasos essuya quelques disgraces. Archiloque servoit dans ces troupes auxiliaires, & bien luy en prit de s'estre, comme la pluspart des Grecs, exercé à la course, la vitesse de ses pieds le déroba à la poursuite des ennemis, cependant il se vit obligé de jeter son bouclier, dont le poids l'embarassoit extrêmement dans sa fuite, il le confesse luy-même : *J'ay perdu mon bouclier, dit-il, mais j'ay conservé ma vie, & il ne me sera pas mal-aisé d'en recouvrer un meilleur que le premier.* Ces tours ingénieux ne le justifèrent point dans l'esprit du Public ; les Loix establies dans la pluspart des Estats de la Grece, punissoient sévèrement ceux des Citoyens qui, lors d'une déroute, abandonnoient leur bouclier : & on ne choque jamais impunément des maximes universellement reçues, & consacrées par les avantages qui en reviennent à la société. En effet, ces vers, quoyque très-bien tournez, attirèrent à leur auteur les affronts les plus sanglants. La curiosité l'avoit conduit à Sparte, à peine les Magistrats furent-ils informez de son arrivée, qu'ils luy ordonnèrent de sortir de la ville dans le moment même ; c'est ainsi que Plutarque le rapporte. Si l'on en croit Valère-Maxime, les traits obscènes & mordants qu'Archiloque avoit répandus dans ses Poësies, le firent bannir de Lacédémone. Ces deux narrations peuvent estre véritables, du moins elles ne sont point opposées. Je ne voudrois pas cependant accuser Archiloque de lâcheté ; de quel front un homme entièrement décrié de ce

*Plut. tom. 2.
pag. 239.*

*Idem ibidem.
Valer. Max.
lib. 6. cap. 3.*

*Plut. tom. 2.
pag. 627.
Athen. p. 653.
Dio Chrys. p.
309.
Ga'en. t. 12.
pag. 483.*

côté-là, eût-il osé se donner à la face de toute la Grece le titre glorieux de serviteur du Dieu Mars? luy seroit-il convenu de s'élever avec tant de hauteur contre ces guerriers, qui ne sont occupez que du soin de leur parure? Ajoûtez à cela, que depuis la défaite des Thasiens, Archiloque ne discontinua pas de porter les armes, & qu'enfin il mourut en combattant valeureusement pour la deffense de sa patrie. Cecy posé, l'abandon du bouclier ne sera pas un manque de courage de la part d'Archiloque. La résistance l'exposoit à un danger inévitable, & sans aucun fruit pour la République, qui par là auroit esté privée d'un citoyen, dont les services pouvoient luy estre très-utiles dans des occasions plus heureuses. Il faut avouer pourtant que la bravoure dont Archiloque fait parade, n'est appuyée que sur son propre témoignage, & son témoignage, peut-estre, ne paroîtra pas une preuve bien décisive. Les Poètes de son caractère se font rarement un scrupule de dire, & beaucoup de bien d'eux-mêmes, & beaucoup de mal d'autrui. Quoy qu'il en soit, les Saïens, après bien des batailles, cédèrent aux habitants de Thasos les villes de Strymé & de Galepsus; ils en estoient encore les maîtres, au rapport d'Herodote, lorsque Xerxès porta la guerre dans le sein de la Grece. Le traité conclu, les Pariens reprirent le chemin de leur patrie, & Archiloque les y suivit: il devint alors passionnément amoureux de Néobulé fille de Lycambe, qui s'engagea solennellement à la luy donner en mariage. Archiloque se flattoit des plus douces espérances, lorsqu'un concurrent plus riche vint luy enlever le cœur de sa maîtresse. Ni elle, ni Lycambe son pere ne furent point à l'épreuve de l'intereff; malgré des serments souvent réitérez, on ne balança point à congédier le Poète, qui dès ce moment là n'écoula plus que son ressentiment, il éclata par diverses pieces de vers, que la rage & le desespoir avoient dictées. La médisance & la calomnie y estoient également employées, il attaqua sans ménagement la sagesse de Néobulé & de ses sœurs; ce qui, selon la remarque judicieuse de l'Auteur d'une Epigramme de l'Anthologie, ne sçauroit guères se concilier avec les vifs empressements dont avoit esté accompagnée la recherche d'Archiloque.

Ambol. p. 336.

d'Archiloque. L'infortuné Lycambe fut accablé des coups que ce Poëte luy portoit continuellement. Les vers qui le mettoient en pieces estoient entre les mains de tout le monde, & on les chantoit publiquement : une persécution si cruelle rendit la vie odieuse à Néobulé, & suivant quelques Ecrivains, à ses sœurs mêmes, qui, à l'exemple de leur pere, se pendirent de douleur. Archiloque, fier de ces premiers succès, ne ménagea plus personne, & chaque jour on voyoit éclore des ouvrages sanglants contre ceux de ses citoyens qui avoient eu le malheur de luy déplaire. De ce nombre furent Chidus, Charilas & Periclès, dont Aristide, Eustathe, & quelques autres nous ont conservé les noms. De quoy n'est point capable un Poëte, qui aux talents de l'esprit ne joint pas les qualitez du cœur. Archiloque, dans Elien, se fait gloire d'avoir déchiré la réputation de ses amis, & de ne s'estre pas épargné luy-même. Des caractères si pervers sont le fleau de la société; cependant Archiloque, au jugement de Dion Chrysostome, est un présent que le Ciel a fait aux hommes, pour les ramener à la pratique de la vertu. Il faut l'avouer, cette réflexion est digne d'un sophiste; mais des gens sensés se donneront bien de garde d'admettre des principes qui autoriseroient les calomnies les plus atroces. Il est permis de s'élever contre le vice, il ne le fut jamais de deshonorer autrui : il semble pourtant qu'Archiloque s'estoit fait une loy de respecter la mémoire des morts, & il seroit à souhaiter que la plupart des Ecrivains eussent la même délicatesse. Au reste, l'acharnement contre les vivants luy suscita un nombre prodigieux d'ennemis, & les desordres auxquels il se livroit sans réserve, achevèrent de luy aliéner l'esprit de ses citoyens. Il estoit parvenu à séduire une partie des femmes & des filles de Paros, mais ses conquestes auroient eu moins de charmes pour luy, si le Public les eût ignorées. Il prit donc le soin de l'en instruire dans ses poësies, & cela, avec si peu d'égards pour les bien-séances & pour l'honnêteté, que l'Empereur Julien crut devoir en interdire la lecture aux Prestres du Paganisme. Une conduite si dérangée le réduisit bien-tost à la plus affreuse pauvreté, il chercha vainement des secours dans la generosité de

Aristid. tom. 2.

pag. 294.

Eust. in Hom.

pag. 1630.

Dio Chrysost.

pag. 397.

Archil. apud

Clem Strom. l.

6. pag. 73.

Julian. p. 549.

ses compatriotes. Abandonné de tout le monde, il se flatta de trouver à Thasos un asyle contre les disgrâces de la fortune. Quelque temps avant que de quitter sa patrie, il luy estoit arrivé un malheur qui l'avoit sensiblement affligé, c'estoit la mort de son beau-frere, qu'une violente tempeste avoit fait périr au milieu des flots. Il composa à ce sujet un Poëme, dont les anciens parlent avec de grands éloges, la douleur y estoit exprimée de la manière la plus touchante. Persuadé néanmoins que les suites du chagrin sont toujours funestes, il finissoit par y dire que des torrents de larmes ne rendroient pas le sort de son beau-frere plus heureux, & que loin de se consumer par d'inutiles regrets, il alloit désormais chercher dans le vin & dans les plaisirs des remèdes à ses afflictions. Je reviens au voyage qu'Archiloque fit à Thasos : il comptoit infiniment sur la reconnaissance d'une Colonie, qui devoit en partie son établissement à Télésiclès son pere, luy-même l'avoit bien servie dans la guerre contre les peuples de la Thrace. De si belles espérances ne tardèrent pas à s'évanouir, & personne ne s'empressa de luy procurer les soulagemens dont il avoit besoin. Il eut beau représenter aux Thasiens que l'Oracle luy avoit commandé de se retirer dans leur Isle, ils furent sourds, & à ses prières, & aux ordres du Dieu qui présidoit à Delphes. De l'humeur dont estoit Archiloque, des procédés si durs ne pouvoient demeurer impunis ; peu touché des bienfaits, il ressentoit vivement les injures, & il ne tint pas à luy que les Thasiens ne suivissent l'exemple de Lycambe & de ses filles : le desir de se venger de leur ingratitude produisit plusieurs piéces de vers très insultantes, & les habitants de Thasos se repentirent sans doute d'en avoir mal usé avec un Poëte, dont les plus riches présents auroient à peine suspendu la malignité. Tant d'indifférence de la part de ses compatriotes, l'obligea d'avoir recours aux autres peuples de la Grece. On a déjà observé que les Lacédémoniens ne voulurent pas même luy permettre de coucher dans leur ville. Il fut plus heureux à Olympie, la célébration des jeux y attiroit des Spectateurs de toutes parts, un pareil théâtre estoit digne de sa grande réputation : il en

*Plut. rom. 2.
pag. 33.*

soutint merveilleusement l'éclat par l'hymne à l'honneur d'Hercule, dont Pindare & plusieurs Anciens ont transmis la mémoire à la postérité. La musique, ainsi que les paroles, estoient de la composition d'Archiloque: tous les Auditeurs admirèrent son habileté en l'un & en l'autre genre. Non content de cultiver la Poésie avec un succès prodigieux, il fit dans la Musique des découvertes également curieuses & importantes: je n'entreprendray pas de les expliquer icy; un de nos sçavants Confrères, aussi profond dans la connoissance de cet Art que je le suis peu, a démêlé avec autant d'érudition que de justesse, les changements & les augmentations, dont la Musique avoit obligation aux lumières d'Archiloque. Il estoit difficile que des pièces travaillées par un maître tel que luy, ne fussent infiniment agréables aux Grecs, amateurs passionnez de nouvelles découvertes. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'hymne dont il s'agit estoit encore destinée, du temps de Pindare, à célébrer le triomphe de ceux qui avoient remporté des victoires aux Jeux Olympiques. La gloire qu'Archiloque s'y estoit acquise contribua beaucoup, suivant toutes les apparences, à luy regagner le cœur des Patriens. Il retourna dans sa patrie, qui, quelque temps après, eut le malheur de le perdre: il fut tué, au rapport de Plutarque, par un certain Calondas natif de Naxos. Cet Auteur ajoute qu'il portoit le surnom de Corax. Héraclide en fait son nom propre, & d'autres l'appellent Archias. Si la plupart des Grecs ne furent pas fâchez d'estre délinquans d'un Censeur incommode, les Dieux en revanche parurent s'intéresser à la mort d'Archiloque: en voicy la preuve. Calondas étant venu à Delphes, l'Oracle luy ordonna de sortir du Temple; vous avez trempé vos mains, luy dit-il, dans le sang du serviteur des Muses & du mien. Le meurtrier, qui ne se croyoit pas coupable, prit la liberté de représenter au Dieu que les Loix autorisoient la défense de soy-même, & qu'il s'estoit vu contraint de garantir ses jours aux dépens de ceux d'un ennemi qui le pressoit sans relâche, & sous les coups duquel il seroit tombé infailliblement. Ces remontrances, quoyque très-raisonnables, ne furent point écoutées d'abord. Enfin,

*Plut. tom. 2.
pag. 460.*

*Heracl. p. 18.
Oenom. apud
Euseb. præpar.
pag. 228.*

Plat. tom. 2. pag. 460.
Suid. tom. 1. pag. 346.
Oenom. apud Euseb. prapar. pag. 228.
Orig. adv. Cel. pag. 124.
Aristot. Rhet. lib. 2. 505.
Anthol. p. 212.
Vell. Pat. l. 1. cap. 5.
Firm. p. 173.

après bien des supplications, l'Oracle eut la bonté de recevoir ses excuses, mais en même temps il luy commanda d'appaiser les manes d'Archiloque. Œnomaus & Origene trouvent très-mauvais que les Dieux se soient déclarés si hautement en faveur d'un homme, que des vices honteux & une médisance effrénée rendoient indigne de leur protection. Quelque sujet que les Pariens eussent de se plaindre de leur Citoyen, ils ne laissèrent pas de luy décerner de grands honneurs. Sa mémoire ne fut pas en moindre vénération dans le reste de la Grece; on y célébroit tous les ans, & nous en avons la preuve dans une Epigramme de l'Anthologie, on y célébroit, dis-je, l'anniversaire de la naissance d'Homère & d'Archiloque, ils estoient regardez l'un & l'autre comme les deux plus excellents Poètes que la Nation eût produits, témoins ces paroles de Velleius Paterculus, *Neque quemquam alium cujus operis primus Author fuerit, in eo perfectissimum prater Homerum & Archilochum reperiemus.* Chacun d'eux avoit des Rapsodes qui chantoient leurs vers dans les Assemblées publiques de la Grece: le fait est rapporté par Athenée, & rien, à mon avis, ne fait mieux voir jusqu'à quel point on estimoit leurs ouvrages; il ne faut donc pas s'étonner si parmi les themes de nativité des plus illustres personnages, on trouve celui d'Archiloque dans les livres de Firmicus. Il l'avoit tiré, sans doute, des anciens Astrologues Grecs, qui prétendoient, à la faveur des regles de leur art, deviner, quoyqu'après coup, les mortifications que l'humeur satirique de ce Poète devoit nécessairement luy causer. Jamais Ecrivain ne fut plus mordant, & de là est venu ce proverbe si connu *Αρχιλογον πατὶς*, proverbe dont le sens naturel est, qu'irriter Archiloque, & marcher sur un serpent, c'estoit s'exposer à un danger à peu-près égal. Je ne serois pas éloigné de croire que les calomnies & les obscénitez répandues dans ses Poèmes avoient beaucoup contribué à leur perte: ce qu'il y a de vray, c'est qu'aucun d'eux n'est échappé aux injures du temps; & à peine reste-t-il aujourd'huy quelques titres de ce grand nombre d'ouvrages qu'il avoit composés.

Dans le compte que je me suis proposé d'en rendre, je

commenceray par une pièce de luy, où estoient contenuës ses aventures particulières. Synesius est celuy des anciens qui parle le plus clairement de ce morceau ; il assure qu'Archiloque & Alcée avoient employé leur éloquence à écrire chacun sa propre vie, & qu'à l'aide de ce travail, la postérité conservoit encore le souvenir de leurs peines & de leurs plaisirs. Il résulte de ce texte, qu'Archiloque avoit rassemblé dans un Poëme les divers événements qui le regardoient, & que ce Poëme, du temps de Synesius, estoit entre les mains de tout le monde : c'est-là probablement que Critias avoit puisé tant de particularitez qui font si peu d'honneur à la mémoire du Poëte Parien. Écoutons Élien : « Critias reproche à Archiloque d'avoir dit beaucoup de mal de luy-même ; sans le soin qu'il a pris de se démasquer aux yeux de toute la Grece, sçauroit-on qu'Enipo sa mere estoit une esclave ? sçauroit-on que chassé de Paros par une affreuse pauvreté, il fut contraint de se jeter entre les bras des Thasiens, qui bientoist après l'eurent en horreur ? sçauroit-on enfin que ses amis, également comme ses ennemis, estoient l'objet de sa médisance ? N'est-ce pas luy qui nous a instruit de ses adultères, de ses derèglements & de ses débauches outrées ? & ce qui est encore plus honteux, d'autres que ce Poëte nous ont-ils appris que par la dernière des lâchetes il avoit abandonné son bouclier ? » Un détail si circonstancié appartient visiblement, si je ne me trompe, à l'ouvrage que Synesius indique ; on ne sçauroit nier qu'Archiloque n'y raconte avec beaucoup de franchise les choses les plus propres à ternir sa réputation : Critias néanmoins luy fait un crime de sa sincérité, & véritablement le ton de plaisanterie avec lequel il parle de ses mauvaises actions, en développant la dépravation de son cœur, doit naturellement exciter l'indignation de ceux qui ont quelques sentiments d'honneur & de vertu. Rien de moins mesuré que les fragments de cette production d'Archiloque, citez par les Anciens. Il n'est aucun de ces fragments qui ne soit en vers hexamètres & pentamètres. Nicéphore scholiaste de Synesius est donc inexcusable, d'avoir mis le Poëme dont il s'agit au nombre des Poëmes héroïques.

Mais de tous les ouvrages d'Archiloque, il n'y en avoit pas

où les regles des bienséances eussent été violées plus ouvertement que dans les Epodes, c'est le titre que portoit le recueil des différentes pièces dans lesquelles il déchiroit impitoyablement Lycambe, Néobulé sa fille, & plusieurs autres Parisiens, distinguez ou par leurs emplois ou par leur naissance. Les critiques modernes sont extrêmement partagés sur la véritable

*Gali. tom. 4.
pag. 704.
Arist. tom. 1.
pag. 980.*

signification du mot Epode. Dans les Poësies grecques, l'Ode estoit divisée en strophe, antistrophe & l'épode, qui en faisoit constamment la dernière partie. Il est indubitable que l'Epode prise en ce sens, ne sçauroit convenir à la collection que j'examine présentement, & là-dessus chaoun a bâti des systèmes à sa manière; le mieux fondé de tous, à mon avis, est celui qu'adopte M. Dacier: il prétend d'après Marius Victorinus, que dans ces pièces d'Archiloque, un grand vers en précédait toujours un petit, & que ce petit vers, qui s'appelloit Epode, avoit donné le nom à tout l'ouvrage. Il ne sera pas inutile de copier les paroles de Victorinus*, qui sont très-propres à éclaircir la question. L'Epode, dit-il, est la troisième partie, ou la fin de l'Ode Lyrique, c'est pourquoy ce qui suivoit après la strophe & l'antistrophe estoit appelé Epode, du grec *ἐπὶ δὲ ἄν*, qui signifie chanter après, & de là ce nom a passé aux Odes qui ont deux vers inégaux; car comme dans la Poësie lyrique l'Epode finissoit le chant; de même dans ces odes le vers est fini par le petit vers, qui est par cette raison appelé Epode. En quoy il est parfaitement d'accord avec les autres Grammairiens, sur le témoignage desquels, ce me semble, de pareilles contestations doivent être décidées. Les écrits en question subsistoient alors, ils les avoient vûs, ils en connoissoient la disposition, & dès lors on doit les écouter préféralement aux Critiques modernes, qui n'ont eu aucun de ces avantages. Il est donc incontestable que le petit vers qui marchoit toujours à la suite d'un plus grand, constituoit la nature

* *Victor. pag. 2555. Epodos est tertia pars aut periodus Lyricæ odes, igitur quæ post strophem & antistrophem Epodon dicebatur: ἐπὶ δὲ ἄν quidem, ut super canere. Idinc sumptum*

vocabulum in has Epodas quæ binos versus impares habent, nam ut illæ canticum finiebant, sic hæc sensum versu insequenti.

de l'Epode : mais estoit-il absolument nécessaire que de ces deux vers l'un fût trimetre & l'autre dimetre, c'est-à-dire, que le premier fût un vers iambe de six pieds, & le second de quatre ? M. Dacier s'est déclaré en faveur de ce sentiment, qui néanmoins me paroît destitué de toute vraisemblance. Les Anciens sont les seuls juges, au tribunal desquels on puisse en appeller dans ces sortes de disputes ; or ils comprennent dans la classe des Epodes, certains vers qui n'ont rien de commun ni avec les trimetres ni avec les dimetres : *ex. gr. βαρυσταχίδης*, qui fait la moitié d'un pentametre, entroit, suivant Hephæstion, dans les Epodes d'Archiloque. Terentianus Maurus admet la même mesure précédée d'un dactyle.

*Heph. Ench.
pag. 2250.
Terent. pagina
2422.*

*Premisso hexametro dulcem subnectit Epodon,
Talis Epodus erit.
Tibia docta precor, tandem mihi dicere versus
Desine Menalios.
Hoc doctum Archilochum tradunt genuisse magistri,
Tu mihi, Flacce, sat es.*

Ce texte n'est point équivoque ; icy le premier vers est hexametre, & le second semi-pentametre. De cet arrangement naissoit une Epode, & par conséquent elle n'embrassoit point le trimetre & le dimetre comme parties essentielles. Son caractère distinctif estoit le grand & le petit vers ; permis après cela de choisir le genre de vers qui convenoit le plus au goût & à l'inclination des Poëtes : la preuve de la liberté dont ils jouissoient là-dessus, se trouve dans le même Terentianus Maurus.

*Terent. pagina
2430.*

*Talis carminibus Flacci reperitur Epodos,
Laudabunt alii claram Rhodon aut Myrilenen ;
Aut Ephefum, bimarisque Corinthi
Mænia, vel Baccho Thebas, vel Apolline Delphos
Insignes, aut Thessala Tempe ;
Namque pedes primos versu si reddo secundo,
Integer hexametros stabit, nec fiet Epodos.*

Si ces deux témoignages de Terentianus estoient moins précis,

Terent. pagin.
2438.

il me seroit aisé de faire venir à son secours Diomedé, Marius Victorinus & Plotius ; je me contenteray de renvoyer les lecteurs aux divers endroits de ces Grammairiens, qui peuvent éclaircir la difficulté ; & ceux qui voudront bien les consulter, acheveront de se convaincre que le petit vers précédé d'un grand, constituoit la nature des pièces épodiques, & que ces pièces recevoient des vers dont la mesure estoit très-différente de celle des trimetres & des dimetres. Ce qui a engagé M. Dacier dans l'opinion contraire, est un passage de Terentianus, dans lequel, à l'occasion des dimetres, il dit :

*Tales trimetris subdidit Flaccus suis,
Ut carmina ostendunt decem,
Ibis liburnis inter alta navium,
Amice, propugnacula ;
Archilochus isto sevit iratus metro
Contra Lycambem & filias.*

Il conclut de là que, selon ce Grammairien, les dix premières Odes d'Horace ont donné le nom à tout le livre, car, adjoint-il, quoyque dans les autres odes, si on en excepte les deux dernières, il y ait aussi un petit vers après un grand, ces odes ne sont pas pourtant proprement épodes, parce que, comme je viens de l'expliquer, on ne donnoit ce nom qu'aux pièces qui avoient un dimetre iambique après un iambique trimetre, comme dans les Poësies d'Archiloque. Ce n'est pas là le sens des paroles de Terentianus, qui bien examinées, signifient seulement qu'Horace dans les dix premières odes de son cinquième livre, n'a employé que des trimetres & des dimetres ; il n'a jamais prétendu que les pièces qui suivoient des mesures différentes ne fussent pas de véritables Epodes, autrement il se contrediroit lui-même. Les textes alleguez cy-dessus sont évidents, & ne sçauroient en façon du monde se concilier avec les hypothèses de M. Dacier ; il contrediroit encore les autres Grammairiens, qui citent sous le titre d'Epodes des morceaux d'Archiloque, écrits en vers de plusieurs espèces, & aucun d'eux ne s'est

est avisé de les appeller des Epodes improprement dites. J'aurois néanmoins beaucoup de penchant à croire que les vers iambiques de six & de quatre pieds regnoient principalement dans les odes qu'Archiloque avoit composées contre Lycambe & contre ses filles, raison qui vraysemblablement leur a fait donner le nom d'iambes par quelques Auteurs, témoins ces vers d'Horace :

*Horat. Epist.
lib. 1. epist. 14.*

————— *Parios ego primus iambos*

Ostendi Latio, numeros, animosque secutus

Archilochi, non res & agentia verba Lycambem.

C'est dans le même sens qu'Ovide dit :

*Ovid. in Ibin.
vers. 53.*

Postmodo si perges, in te mihi liber iambus

Tincta Lycambeo sanguine tela dabit.

Ne pourroit-on pas inferer de là, que l'ouvrage d'Archiloque estoit connu sous le nom de Trimetres, & que cette dénomination devoit son origine aux vers de six pieds, dont la plupart des odes en question estoient composées. Harpocracion fait mention des trimetres de ce Poète, qui peut-estre néanmoins appartenoint à des pièces absolument différentes; & la raison de ne point prononcer affirmativement là-dessus, est que parmi les fragments qui nous restent de luy, il y a quatre trimetres qui ne sont coupez par aucun petit vers. Ce qui pourtant ne prouve pas invinciblement que ce fragment-là même ne puisse se rapporter aux Epodes : dans celles d'Horace, ne se trouve-t-il pas des odes entières en vers iambes de six pieds ? & probablement il a suivi l'exemple d'Archiloque, qui paroît en avoir publié quelques-unes dont la mesure, du commencement à la fin, estoit uniforme ; j'en juge par un lambeau de ce Poète, qui se lit dans Stobée, il est de neuf vers tous égaux : Aristote qui rapporte le premier de ces vers, assure qu'il estoit tiré d'une des pièces d'Archiloque contre Lycambe, & l'on sçait que le desir de se venger de ce Parien, donna naissance aux Epodes. Il est constant que Plutarque en attribue l'invention à Archiloque, & les Anciens depuis ont cité sous ce titre le recueil d'odes

*Plut. tom. 2.
pag. 1141.*

qu'il avoit publiées dans le deſſein de deſhonoré & la mémoire de Lycambe, & celle de pluſieurs de ſes citoyens. Elles ſont ſouvent désignées par le nom d'ἐπώδης ou d'ἐπώδη, & quelquefois par celui d'ἐπώδη, comme dans Hephæſtion & dans Zenob. p. 140. Ce que néantmoins je ſoupçonnerois aſſez volontiers être une faute de copiſtes, qui à la place d'ἐπώδη η, ou Epode ſeptième, ont ſubſtitué ἐπώδη, en réuniffant enſemble ces deux mots. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Auteurs latins écrivent toujours *Epodos*, ſoit qu'ils parlent des odes d'Archiloque, ſoit qu'il ſoit queſtion de celles d'Horace, qui le premier des Romains porta dans ſa patrie un genre de Poëſie que les Grecs ſeuls avoient cultivé juſqu'alors. Je croirois cependant que Caton l'avoit prévenu; Plutarque le déclare en termes formels: Caton, ſelon luy, emporté par la colére & par la jeuneſſe, compoſa contre Scipion, & cela dans le goût d'Archiloque, des iambes extrêmement ſatiriques & picquants; accuſera-t-on Plutarque de s'être trompé? il ſeroit mal-aifé de le prouver, & beaucoup plus naturel de dire que ces ſatires de la façon de Caton, n'étoient point venues à la connoiſſance d'Horace. Combien d'Ecrivains, très-inſtruits d'ailleurs, ignorent les ouvrages de ceux qui les ont devancés de quelques ſiècles.

Plut. rom. 1.
pag. 762.

Les chagrins que les épodes d'Archiloque luy avoient cauſés dans le ſein de ſa patrie, ne furent pas capables de le guerir du penchant malheureux qui l'entraînoit, comme malgré luy, du côté de la ſatire. La ſituation peu avantageuſe de ſes affaires, & la haine univerſelle de ſes citoyens l'avoient obligé de chercher un aſyle à Thaloſ; la mauvaiſe humeur l'y ſuivit, il ne ſe borna point à maltraiter les perſonnages les plus conſidérables de la République; l'île même dont ils étoient habitants ne fut point ménagée: la peinture peu favorable qu'il fait de ſon territoire, dût vivement offenſer les Thaliens. Je n'en veux pas d'autre preuve que les deux ou trois fragments de ce morceau, qui ſe liſent encore aujourd'huy dans les écrits des Anciens. Les vers de ces fragments ſont des iambes trimètres, & à peu près dans le goût des épodes, dont par cette raiſon-là même je n'ay pas cru devoir les ſéparer.

Cependant Archiloque ne s'étoit point renfermé dans ce genre de Poësie-là seul; on avoit de luy des Elegies, ou plustost des pièces composées en vers, dont le premier estoit hexametre, & le second pentametre; pièces qui dès lors n'ont rien de commun avec cette espèce de Poëme qu'on appelle ordinairement Poëme Elegiaque. Ce qu'il y a de vray, c'est qu'on n'apperçoit aucun vestige de plainte & d'amour dans les fragments de cet ouvrage d'Archiloque qui sont venus jusqu'à nous.

Celuy qu'il avoit publié lors du naufrage de son beau-frere, estoit de même écrit en vers hexametres & pentametres. Longin, critique très-judicieux, donne une grande idée de cette pièce; voicy comment il en parle. « Mais Homère ne met pas « pour une seule fois devant les yeux le danger où se trouvent les « matelots, & les représente, comme en un tableau, sur le point « d'estre submergez à tous les flots qui s'élèvent, & imprime jus- « ques dans ses mots & ses syllabes, l'image du péril. Archiloque « ne s'est point servi d'autre artifice dans la description du nau- « frage. » On ignore maintenant quel estoit le titre de cette pro- « duction d'Archiloque; les passages de Longin, le seul auteur qui en fasse mention, ne fournissent point matière à des con- jectures: le premier en cite deux vers, dont la mesure, comme je viens de le dire, est constamment elegiaque, & par consé- quent Tossius n'auroit pas dû rapporter à ce Poëme le fragment qui se rencontre dans Héraclide; Archiloque, je l'avouë, y décrit un naufrage, mais quelle liaison imaginer entre des vers elegiaques & des vers trochaïques?

Au reste, les veilles de ce Poëte ne furent pas toujours con- sacrées à des sujets profanes; il fit aussi des hymnes à l'honneur des Dieux. Celle qui contenoit les louanges d'Hercule luy attira les applaudissements de toute la Grece; il la chanta luy-même dans l'assemblée des Jeux Olympiques; & il eut la satis- faction de recevoir de la main des juges une couronne, qui d'ordinaire estoit la récompense du veritable mérite. C'est la seule des hymnes d'Archiloque dont on ait connoissance au- jourd'huy, à moins pourtant qu'on ne place dans la même classe ses Dithyrambes & ses *Iobacchi*. En effet, ces deux espèces

*Pind. Olymp.
Od. 9. v. 1. ub.
& ibi schol.*

de Poèmes estoient uniquement destinées au culte de Bacchus, avec cette différence cependant, que les expressions peu usitées, les constructions bizarres & les figures hardies employées dans les Dithyrambes, les rendoient toujours obscurs, & souvent inintelligibles. Les *Iobacchi* estoient & plus simples & plus naturels; on les nommoit ainsi des mots *Io, Io, Bacche*, qui entroient à différentes reprises dans la composition de ces hymnes.

Il ne sera pas si facile de démêler quel estoit le Telephe *Athen. p. 111.* qu'Athenée met au nombre des ouvrages d'Archiloque. Le titre paroît indiquer une pièce de théâtre, auquel cas le Telephe ne sçauroit estre de la façon de ce Poète. Il est incontestable; & personne, je pense, ne s'avisera de le revoquer en doute, il est incontestable, dis-je, que de son temps la Comedie & la Tragedie estoient des amusements inconnus à la Grece. Il s'ensuit de là, ou qu'Athenée s'est trompé, ou que son texte est corrompu. Il est démontré que les Ecrivains de l'antiquité ont beaucoup souffert de l'inadvertance des copistes; & je ne serois pas éloigné de soupçonner que dans cet endroit-cy le nom d'Archiloque a pris la place de celui d'Archippus, Poète comique de grande réputation. Il faut convenir néanmoins, que le Telephe ne se trouve point parmi les pièces dont les Auteurs grecs luy font honneur; mais leur silence ne prouve pas que ce morceau d'Archippus ne fût point cité ailleurs. A peine restet-il maintenant quelques parcelles de cette quantité prodigieuse de productions dont la Grece avoit enrichi la republique des Lettres, & il en est même plusieurs dont les titres sont demeurés ensevelis dans les ténèbres de l'oubli; malheur dont la beauté des Poèmes d'Archiloque ne les a point garanties; car je ne puis m'imaginer que celles dont on vient de rendre compte, soient les seules qui fussent sorties de sa plume, conjecture qui pourroit se fortifier par le témoignage de plusieurs Grammairiens; qui prétendent qu'Archiloque avoit employé toutes les différentes espèces de vers dont ils ont laissé les regles. Bien des Sçavants regretteront que la barbarie des siècles passez les ait privés des ouvrages de ce Poète, véritablement dignes de l'immortalité; tel est le jugement qu'en ont porté les Ecrivains les

plus habiles de l'antiquité; Homère & Archiloque, au jugement de Velleius Paterculus, avoient atteint, chacun en leur genre, le souverain degré de la perfection; il parloit en quelque manière d'après Cicéron, qui ne balançoit point à le placer parmi les Poètes du premier ordre. Le même Orateur, dans une de ses Epîtres, a eu soin de nous apprendre que le Grammairien Aristophane, critique rigide jusqu'au scrupule, avoit coutume de dire que le plus long des Poèmes d'Archiloque estoit celui qui luy paroissoit le meilleur; il est assez vraysemblable que la lecture d'Homère avoit infiniment contribué à le former. Dion Chrysostome & Longin assûrent qu'il s'estoit particulièrement attaché à imiter un si excellent modèle; le passage de ce Rheteur allegué cy-dessus, est une preuve que le succès avoit répondu aux espérances d'Archiloque. Les connoisseurs admiroient dans ses Poësies, la force extraordinaire des expressions, la vivacité des images, la noblesse & la magnificence des pensées.

Cicér. de Orat.

cap. 1.

Cicér. ad Att.

lib. 16. Epist.

11.

Dio Chrysost.

pag. 149.

Quint. lib. 10.

cap. 2.

R E C H E R C H E S
S U R
LA VIE D'EMPEDOCLE.

Par M. B O N A M Y.

30. de Juillet
1733.

Les vies des Philosophes, composées par Diogene-Laërce, sont remplies de tant de choses douteuses & incertaines, les faits sont si peu circonstanciés, la narration si abrégée, & les sentiments des Philosophes rapportez avec si peu d'exactitude, qu'on peut encore travailler sur le même sujet qu'il a traité, soit pour démêler le vrai du faux, soit pour mettre plus d'ordre & de suite qu'il n'en a mis. C'est en particulier ce défaut d'ordre qui rend la narration obscure, froide & languissante; en sorte que ses vies, quoique précieuses, par la quantité des faits qu'elles nous apprennent, & par les sentiments des Philosophes qu'elles nous indiquent, ne peuvent passer que pour des Mémoires confus, mal digerez, & quelquefois indignes des grands hommes dont Diogene fait l'histoire.

Empedocles est un de ceux qui y sont le plus défigurés; & après avoir lû ce qu'en dit cet Auteur, on ne sçait encore à quoy s'en tenir pour ce qui regarde sa famille, ses sentiments, ses mœurs & son caractère d'esprit. C'est donc pour dire quelque chose de précis de ce Philosophe, que j'ay entrepris les recherches que j'auray l'honneur de communiquer à la Compagnie.

Empedocles, Philosophe Pythagoricien, estoit d'Agrigente ville de Sicile. Tous les Auteurs sont d'accord de sa patrie, & quand ils ne nous en diroient rien, Empedocles nous l'apprendroit luy-même; mais ils ne s'accordent pas tous sur le nom de son pere. Hippobote, Timée, Hermippus & Apollodore le font fils de Meton, qui estoit fils d'un autre Empedocles. Ce grand-pere de nostre Philosophe avoit eu de la reputation; il

estoit d'une naissance illustre, & avoit élevé des chevaux, comme on l'apprend d'Héraclides, sans doute pour courir dans les jeux olympiques : & l'on ne doit point trouver étrange de voir son mérite relevé par cet endroit ; c'estoit une chose honorable dans ce temps-là, puisqu'on voit dans les Odes de Pindare, que quand ce Poëte n'a rien à dire de mieux des vainqueurs dont il estoit chargé de célébrer les victoires, il se répand en louanges sur leurs chevaux & ceux qui les avoient élevez. Telle est, par exemple, l'épithète d'ἵπποχαρμαν, que ce Poëte donne dans sa première Olympique, à Hieron tyran de Syracuse, sur quoy le Scholiaste fait cette remarque : καλὸς ὃ τὸ ἐπίδεται τῆς βασιλείᾳ δὲ τὸ ἵπποτροφεῖν.

Mais Empedocles n'avoit pas besoin de cette louange étrangère ; il avoit luy-même remporté le prix de la course à cheval à la 71.^e olympiade, au rapport d'Eratosthenes, qui le dit sur le témoignage d'Aristote. *Diogen. Laërt.*

Des Auteurs aussi graves que ceux que je viens de nommer, sembloient devoir nous fixer sur la famille d'Empedocles : cependant Diogene-Laërce parle d'une lettre de Telauges fils de Pythagore, à Philolaüs, qui faisoit Empedocles fils d'Archinome. Il est vray qu'il n'estoit pas certain que cette lettre fût de Telauges, & je ne sçais si cet Empedocles ne seroit pas le tragique, neveu de nostre Philosophe. Quant à l'historien Satyrus, qui disoit dans ses vies, qu'Empedocles estoit fils d'Exenete ; & qu'il avoit eu aussi un fils du même nom, je crois qu'on doit entendre d'Empedocles le grand-pere, ce que dit cet historien : il seroit aisé de le prouver, par ce qu'il adjoûte qu'Exenete le fils avoit remporté le prix de la lutte ou de la course à pied, dans la même olympiade où Empedocles son pere avoit remporté le prix de la course à cheval ; car on vient de voir que cela ne peut convenir qu'au grand-pere de nostre Philosophe : aussi Apollodore dit-il que cet Empedocles estoit différent du Philosophe. C'est ainsi, si je ne me trompe, qu'on peut expliquer ce que dit Diogene de la famille d'Empedocles le Pythagoricien. *Ibidem.*

De là on peut sçavoir à peu-près le temps où il est venu au

monde, car, selon Diogene, il floriffoit dans la 84.^e olympiade; & en luy donnant alors 45. ans, ce qui me paroît assez naturel, il a dû naître au commencement de la 73.^e olympiade, ce qui s'accorderoit avec ce que dit Alcidas, que Zenon d'Elée & Empedocles estoient en même-temps disciples de

In Zenone. Parmenides: or Suidas nous apprend que Zenon d'Elée estoit disciple de Parmenides dans la 78.^e olympiade, mais Zenon d'Elée devoit estre alors plus âgé qu'Empedocles. Enfin, un autre synchronisme qui appuye encore le sentiment de Diogene-

Suid. in Melit. Laërce, c'est que Melitus orateur Athénien, qui fut un des accusateurs de Socrate, vîvoit du temps d'Empedocles & de Zenon d'Elée, suivant Suidas, & que dans la même olympiade où Empedocles floriffoit, il commandoit les Samiens, & remporta la victoire dans un combat naval contre Sophocles qui commandoit les Athéniens.

*Aulu-Gell lib.
7. cap. 21.*

On pourroit cependant m'objecter un passage d'Aulu-Gelle, qui fait fleurir nôtre Philosophe dans le temps que la famille Fabienne fut détruite auprès du fleuve de Cremer, dans la guerre des Veientins, car cette défaite arriva la première année de la 76.^e olympiade; or il est certain que dans ce temps-là Empedocles estoit très-jeune. Gerard Vossius que ce passage a embarrassé, se seroit facilement tiré de cette difficulté, s'il avoit fait attention à ce qui suit dans Aulu-Gelle, où cet auteur rapporte aussi la création des Decemvirs au temps où floriffoit Empedocles. Voicy comme il s'exprime: *Menennio Agrippa, Marco Horatio Pulvillo Consulibus, bello Veiente apud fluvium Cremeram ab his sex & trecenti Patricii Fabii cum familiis suis universi ab hostibus circumventi perierunt. Juxta ea tempora Empedocles Agrigentinus in Philosophiæ naturalis studio floruit. Romæ autem per eas tempestates Decemvros legibus scribundis creatos constitit.*

Il est aisé de juger qu'Aulu-Gelle, dans cet endroit, n'a pas prétendu marquer précisément dans quel temps floriffoit Empedocles, puisque les paroles qui suivent ce qui regarde ce Philosophe, peuvent aussi-bien se rapporter au temps auquel il floriffoit, que celles qui précèdent; & c'est même à la création des

des Decenvirs qu'il faut rapporter ce temps, car cette création qui est postérieure d'environ 28. ans à la défaite de Cremere, se rencontre dans la 3.^e année de la 82.^e olympiade, c'est-à-dire, cinq ans avant la 84.^e olympiade.

Ainsi, il faut conclure que Timée & ceux qui l'ont suivi ont eu tort, de faire Empedocles disciple de Pythagore, qui devoit avoir près de quatre-vingt ans la première année de la 68.^e olympiade, comme il est aisé de le prouver par Diodore de Sicile & par Diogene-Laërce. Il faut donc s'en tenir aux témoignages de Théophraste & d'Alcidamas, qui le font disciple de Parmenides, dont il fut l'imitateur & l'émule. Il fréquenta ensuite les assemblées des Pythagoriciens, soit sous Telauges fils de Pythagore, comme le croit Vossius, soit, comme le veut Dodwel, sous un autre Pythagore disciple du premier; mais je crois que ce ne fut qu'après son retour de ses voyages, car Empedocles voulut aller à la source de la science, & l'apprendre chez les peuples que les Grecs nommoient Barbares. Pline le met au nombre de ceux qui s'exilèrent de leur pays pour apprendre la magie, comme avoit fait Pythagore.

*Diodor. Sicul.
lib. 13.
Diogeu. Vit.
Pythagor.*

*De Poet. græc.
Biblioth græc.
Fabric. tom. 1.
pag. 465.*

*Hist. Nat. lib.
30. cap. 1.*

Empedocles estoit Philosophe, Poète, Historien, Medecin & Théologien, instruit dans l'école des Prêtres Egyptiens. C'en estoit trop pour n'estre pas cru magicien; car, comme l'a remarqué Apulée, examiner avec curiosité l'ordre & l'arrangement du monde, en sorte qu'on pût prédire par les regles de l'Astronomie, quelque changement dans la nature; avoir des idées élevées des Dieux & célébrer leur bonté, cela suffisoit pour estre accusé de magie, c'est-à-dire, pour estre accusé de pouvoir changer l'ordre des éléments, comme si pour sçavoir qu'un événement doit arriver, on estoit la cause qui le produisoit; *eos verò vulgò magos nominant, quasi facere etiam sciunt quæ sciunt fieri.*

Apul. Apolog.

Nous pouvons donc croire, sans trairdre de nous tromper; que la magie d'Empedocles estoit la science qu'il rapporta de ses voyages. Nous ne sçavons pas en quel temps il les fit; mais il y a apparence qu'il estoit de retour à Agrigente plusieurs années avant la 84.^e olympiade. Il fut cause d'un reglement que firent les Pythagoriciens, pour interdire l'entrée de leurs

assemblées aux Poètes épiques. La raison qu'en apporte Néanthes, est qu'il avoit composé un Poème où il divulguoit leur doctrine, c'est-à-dire, qu'il y parloit plus clairement que ne faisoient les Pythagoriciens dans leurs énigmes & leurs symboles, qu'ils ne faisoient point difficulté de rendre publics, mais de telle sorte que le commun des hommes n'en estoit pas plus sçavant; d'où vient que Diogene dit que jusqu'à Philolaüs, les dogmes des Pythagoriciens avoient esté ignorez. C'est de ces explications qu'il faut entendre ce que dit Plutarque, que les Pythagoriciens n'écrivoient jamais leurs préceptes, & se contentoient de les enseigner de vive voix à ceux qu'ils en croyoient dignes. Estoit-il en effet convenable que des mysteres si saints, comme ils en estoient persuadez, fussent divulguez par des lettres mortes?

*Diogen. Laërt.
Vit. Pythagoræ.*

*Plutarch. vit.
Numæ.*

Je ne sçais si le reglement des Pythagoriciens eut un effet retroactif par rapport à Empedocles; ce qui est certain, c'est que tous les Auteurs le mettent au nombre des plus fameux Philosophes de cette École. Il ne fixa pas tellement son séjour à Agrigente sa patrie, qu'il ne voyageât encore dans les autres villes de Sicile, en Italie & en Grece. Il estoit à Thurium ville d'Italie, dans la 84.^e olympiade, puisque Glaucus nous apprend qu'il y estoit venu quelque temps après qu'elle eut esté bâtie; or la fondation de cette ville est de la 3.^e année de la 83.^e olympiade, selon Diodore de Sicile.

*Diodor. Sicul.
lib. 13.
Diog. Laërt.*

Empedocles s'appliquoit non-seulement à composer des ouvrages, mais encore à reformer les mœurs de ses concitoyens; car tel estoit l'usage des Pythagoriciens, & il ne tint pas à Empedocles de faire à Agrigente ce que Pythagore avoit fait à Crotone: les mœurs des Agrigentins luy donnèrent lieu d'exercer ses talents, mais dans une ville comme Agrigente, pouvoit-il esperer de rendre tous les hommes honnêtes gens? Cette ville, à laquelle Empedocles donne le surnom de grande, estoit plongée dans le luxe & la débauche; on y comptoit, selon Diogene-Laërce, huit cens mille habitants, ce qu'il ne faut pas entendre de la ville seule, mais encore de son territoire; car Diodore de Sicile qui la décrit telle qu'elle estoit dans le temps qu'elle fut ruinée par les Carthaginois, c'est-à-dire, quelques

années après la mort d'Empedocles, n'y comptoit que deux cens vingt mille hommes. C'est de cet Auteur que nous pouvons le mieux apprendre l'état d'Agrigente dans ce temps, & il ne fera peut-être pas inutile de donner icy une idée de cette ville, afin qu'on voye quels compatriotes avoit Empedocles.

La plus grande partie du territoire d'Agrigente estoit plantée d'oliviers & de vignes; les fruits qu'il produisoit faisoient son commerce avec Carthage, car il n'y avoit point alors de plans en Afrique, & les Agrigentins gagnèrent des richesses immenses par ce commerce. La magnificence & la solidité des bâtimens & des Temples, répondoient à ces richesses; le luxe, qui les accompagne toujours, se faisoit remarquer dans leurs habits précieux, les ornemens, les meubles d'or & d'argent, & dans leur vie molle & effeminée. Un lac de sept stades de tour & de vingt pieds de profondeur, qu'on avoit creusé auprès de la ville, fournissoit abondamment à leurs tables le poisson & les oiseaux aquatiques dont ils avoient besoin dans leurs festins. C'est cette solidité des bâtimens & cette vie molle, qui faisoit dire à Empedocles que les Agrigentins bâtissoient leurs maisons comme s'ils y devoient toujours demeurer, & qu'ils faisoient éclater leur prodigalité dans leurs repas, comme s'ils devoient mourir le lendemain. On peut juger de la splendeur & de la magnificence de cette ville, par ce que dit Diodore de Sicile du triomphe d'Exenete, lorsqu'après avoir remporté le prix de la course dans les jeux olympiques, il entra dans la ville monté sur un char, suivi de trois cens autres chars traînez chacun par deux chevaux blancs: & ce qu'il rapporte encore des noces de la fille d'Antisthènes, ne nous en donne pas une moindre idée, car Antisthènes régala tous les citoyens, chacun dans les quartiers de la ville où ils demeuroient; plus de huit cens chars à deux chevaux, sans compter les cavaliers de la ville & des environs, qui estoient invitez aux noces, ornoient la pompe, & composoient le cortège de la mariée. Tout le monde sçait l'histoire de ces jeunes gens, qui ayant fait la débauche dans une maison, s'imaginoient estre dans une galere, & jetterent tous les meubles par les fenêtres, comme pour allegier le vaisseau au milieu de la tempête:

*Athen. lib. 2.
pag. 37.*

n'étant pas encore desenyvrez le lendemain, ils prirent pour des Tritons & des Dieux marins, les Magistrats qui estoient venus appaiser ce desordre. Mais rien ne fait mieux connoître le luxe & la mollesse des Agrigentins, que la deffense qu'on fut obligé de faire à ceux qui estoient commandez la nuit pour deffendre la ville contre les attaques des Carthaginois; cette deffense portoit que chaque homme n'auroit pour se coucher qu'une peau de chameau, un pavillon, une couverture de laine & deux oreillers. Les Agrigentins trouvèrent ce decret très-dur, & on peut juger par là, dit Diodore, quelles estoient les mœurs des Agrigentins. Cet Auteur remarque cependant que parmi ces citoyens livrez au luxe, il y avoit d'honnêtes gens qui faisoient un bon usage de leurs richesses. Tel estoit ce Gellias, qui avoit fait bâtir plusieurs appartements dans sa maison, pour y recevoir les étrangers. Il y avoit aux portes de la ville des hommes, qui invitoient de sa part ceux qui arrivoient, à venir loger chez luy; il y reçut en un seul jour cinq cens cavaliers de Gela, à qui il fit présent d'habits. Plusieurs citoyens suivirent son exemple, ce qui fit dire à Empedocles, ravi de voir renouveler les mœurs & les coûtumes des premiers hommes, que la ville d'Agrigente estoit un port assuré où les étrangers estoient reçûs avec honneur & avec bonté.

Tels estoient les Agrigentins, parmi lesquels demouroit Empedocles, Philosophe Pythagoricien, c'est-à-dire, un homme qui faisoit son étude particulière de la recherche de la verité, qui pratiquoit la vertu & l'enseignoit aux autres. L'autorité qu'il s'estoit acquise sur ses concitoyens ne luy fit pas naître le desir de dominer sur eux, & la vénération où il estoit à Agrigente ne luy servit qu'à y faire regner, autant qu'il put, la paix & le bon ordre. On luy offrit l'autorité suprême, mais il n'estoit pas assez ambitieux pour préférer à un état médiocre & tranquille, un état qui fait toujours des jaloux. Ennemi déclaré de la tyrannie, il faisoit punir sans miséricorde quiconque osoit faire paroître dans sa conduite qu'il y tendoit. Un Agrigentin l'avoit invité à manger chez luy; l'heure du repas estant venue, il demanda pourquoy on ne servoît pas, c'est, dit le maître de

Diogen. Laërt.

la maison, qu'on attend le Ministre du Conseil. Cet Officier arriva en effet quelque temps après, & on le fit Roy du festin. Il se comporta d'une manière si insolente pendant le repas, qu'Empedocles soupçonna qu'il y avoit entre ce roy du festin & celui qui l'avoit invité, quelque complot pour rétablir la tyrannie : il falloit que le soupçon fût bien fondé, puisqu'Empedocles, qui n'avoit rien dit pendant le repas, ayant fait appeller le lendemain ces deux hommes devant le Conseil, ils furent condamnés à mort.

Cette action donna du crédit à Empedocles dans le gouvernement d'Agrigente : son premier soin fut de faire cesser les divisions qui regnoient parmi les Agrigentins, & de leur inspirer de se regarder tous comme égaux, & comme citoyens d'une même ville. Il porta ensuite son attention à reprimer l'insolence des principaux de la ville, & à empêcher qu'on ne dissipât le trésor public : pour luy, il employoit ses revenus à marier les filles qui n'avoient point de dot.

Diogen. Laërt.

*Plutarch adr.
Celonien, pagin.
1226.*

L'amitié ne pouvoit rien sur son esprit, lorsqu'il s'agissoit de choses qui estoient contraires au bon ordre qu'il vouloit établir. Acron, fameux Medecin qu'il avoit mis en réputation, ayant demandé au Conseil un lieu pour y élever un monument à son pere, Empedocles n'eut pas la complaisance de déferer aux desirs de son ami ; il s'y opposa, en faisant voir combien cette distinction tendoit à introduire l'envie & la jalousie. Ce fut par le même motif de l'amour de l'égalité entre les citoyens, qu'il fit casser le Conseil composé de mille citoyens les plus riches ; il le rendit triennal, & fit en sorte qu'on en accorda l'entrée à ceux du peuple, ou au moins à ceux qui estoient dans la disposition de favoriser le gouvernement démocratique.

*Plin. hist. nat.
lib. 79. cap. 1.
Diog. Laërt.*

Une pareille conduite ne pouvoit qu'attirer à Empedocles l'inimitié de bien des gens. Les Pythagoriciens, en général, estoient regardez comme des hommes incommodes dans le commerce de la vie : on tâchoit de les rendre suspects au peuple, en faisant passer leurs assemblées pour des rendez-vous de mutins & de séditieux qui ne cherchoient qu'à mettre le trouble dans l'Estat, pour pouvoir plus aisément s'en rendre les maîtres.

*Diod. Sicul. in
Excerpt. Valef.
Porphyr. vit. Py-
thag. & Jamblich.
vit. ejusd.
lib. 1. cap. 35.*

C'est ainsi qu'on parloit des Pythagoriciens de Crotone du temps de Pythagore ; on peut voir dans la vie de ce Philosophe, ce qu'il eut à souffrir de Cylon Crotoniates, qui n'ayant pû estre admis au nombre de ses disciples, parce que Pythagore avoit remarqué dans son caractère d'esprit & dans ses mœurs, des dispositions contraires à celles qu'il exigeoit, fit tant d'efforts pour décrier les Pythagoriciens, qu'il vint enfin à bout d'exciter le peuple contr'eux, & de les faire tous brûler dans la maison de Milon où ils s'estoient refugiez. Empedocles ne fut guères mieux traité, comme on le verra dans la suite : on trouvoit mauvais qu'il fût environné de jeunes gens, qu'il fût habillé d'une façon singulière, qu'il eût toujours un visage sérieux & grave, & qu'il ne se communiquât point à tout le monde ; c'estoit, dans l'esprit de certaines personnes, des indices de fierté, & des marques certaines qu'il vouloit devenir le tyran de ses compatriotes.

*Diog. Laërt.
Suidas.*

Mais un Pythagoricien tel qu'Empedocles, qui faisoit profession de suivre exactement ces préceptes si sages de morale, connus sous le nom de vers dorez, ne devoit point estre ébranlé par les discours de ses ennemis ; aussi continua-t-il à employer pour le bien de ses concitoyens, ses talents pour le gouvernement, & sa science, c'est-à-dire, les connoissances qu'il avoit de la Philosophie, de la Physique & de la Medecine, au risque de passer pour un magicien.

J'ay déjà dit que Pline le met au nombre de ceux qui faisoient profession d'enseigner secretement cet art de tout temps si décrié ; aussi Gorgias fameux orateur de Leontium en Sicile, assûroit-il, au rapport de l'historien Satyrus, qu'il avoit assisté à ses operations magiques : *αἰς αὐτὸς παρὲν τοῦ Εμπεδοκλῆος γοητεύον*. C'est, adjointe cet Orateur, ce qu'il promet aussi dans des vers, où il enseigne non-seulement les remèdes pour la vieillesse & les maladies, mais encore l'art de faire souffler les vents & de les apaiser à sa volonté, de faire venir la sécheresse, tomber la pluye, & enfin de retirer les morts des Enfers.

Diogen.

Le mot *γοητεύον* dont se sert Diogene-Laërce, nous feroit croire que ce n'estoit pas de la magie naturelle qu'Empedocles

estoit accusé, mais de celle qui consistoit à produire des effets extraordinaires par des pratiques superstitieuses, ce qui nous donneroit d'Empedocles l'idée d'un Charlatan. Diogene rapporte en effet des vers qui renferment ces belles promesses dont parloit Gorgias, mais je crois que toute cette magie bien examinée, se réduira à la connoissance qu'il avoit de la Nature, & qu'il pouvoit dire ces paroles que Boëce adresse à la Philosophie, *atque hoc ipso affines fuisse videmur maleficio, quod tuis imbuti disciplinis.*

Voicy donc des preuves de la magie d'Empedocles: Diogene-Laërce, ou plustost l'historien Timée, raconte que les vents Etesiens soufflant avec violence, caufoient du dommage aux fruits de la terre, & que ce Philosophe ayant fait écorcher des ânes, fit faire des outres de leurs peaux, ἀσυνὲς ποτῖσσι: on les étendit sur les collines & sur le sommet des montagnes pour recevoir le vent, & le vent ayant cessé de souffler, le surnom de chasse-vent, καλυπτήρας, en resta à Empedocles. Il sembleroit, en lisant ce fait dans Diogene-Laërce, qu'Empedocles auroit fait faire des outres pour y renfermer le vent, & c'est en effet ce qu'ont cru plusieurs Auteurs: mais par le récit de Plutarque, de Clement d'Alexandrie & de Suidas, il paroît qu'il ne s'agissoit que de boucher une ouverture de montagne, d'où sortoient des exhalaisons infectées qu'un vent du midy pouffoit vers le territoire d'Agrigente; & que cette ouverture ayant esté fermée, les habitants n'en ressentirent plus d'incommodité. On voit que la magie ne devoit pas avoir beaucoup de part à cette operation, & qu'il n'y en avoit pas plus, que dans ce qu'il fit à Selinunte qu'il délivra aussi de la peste, causée par la puanteur des eaux d'un fleuve qui faisoit mourir les Selinuntiens, & empêchoit leurs femmes d'accoucher facilement. Il fit entrer à ses frais dans ce fleuve, deux petites rivières qui en adoucirent les eaux, & qui leur ôtèrent leur mauvaise qualité, peut-estre en détrempant leur viscosité, comme l'explique Naudé, & en fai-

Plutarch. de curios. p. 525. tom. 2.

Clement Alex. lib. 6. Stromat.

Apolog. pour les grands hommes accusés de Magie.

C'est cependant sur ces faits & d'autres semblables, qu'est établi le merveilleux des actions d'Empedocles & des autres

Jamblich. vit. Pythagor. Pythagoriciens. Les tremblements de terre prédits infaillement, la peste chassée, la violence des vents & des tempêtes apaisée, les flots de la mer & des fleuves rendus tranquilles, afin que les disciples d'Empedocles pussent les passer sans danger. Ce sont les talents que Jamblique attribué à nostre Philosophe comme à Pythagore; mais les faits réduits à leur simplicité, & la grande connoissance qu'Empedocles avoit de la Nature, auroient fait disparoître le merveilleux aux yeux des personnes éclairées.

Plutarch. vit. Nicias. Il faut cependant avouer que les Pythagoriciens contribuoient eux-mêmes à entretenir les ignorants dans leur erreur, en mêlant souvent les rites & les cérémonies de la Religion Egyptienne, dans des actions toutes naturelles, afin qu'on crût qu'elles y entroient pour quelque chose, & en cachant les raisons véritables de ce qu'ils faisoient ou prédisoient : c'est ainsi qu'ils en usoient avec la multitude ignorante, qui non-seulement n'estoit pas en état de comprendre les causes & les raisons des effets naturels, mais qui vouloit même les admirer sans les comprendre : aussi Plutarque a-t-il remarqué que les premiers Philosophes qui découvrirent la cause des éclipses de Lune, ne l'enseignèrent qu'en tremblant à leurs disciples, & avec un grand secret. Ils n'osoient divulguer au peuple une chose si simple, qu'il s'obstinoit à regarder comme un mystère; car on s'imaginoit que c'estoit aller sur les droits de la Divinité, que d'attribuer les événements de la Nature à des causes qui agissent nécessairement, & selon un cours réglé. Anaxagore, qui le premier osa parler en Philosophe des éclipses de Lune, eut tout lieu de s'en repentir, car il fut mis en prison, & ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté que Periclès l'en tira. Protagore fut obligé de s'enfuir d'Athènes pour la même raison.

Il faut donc passer aux Pythagoriciens ce faux merveilleux qu'ils estoient obligés de répandre sur leurs actions, de crainte d'avoir le même sort que les deux Philosophes dont je viens de parler. Empedocles n'auroit pas esté épargné plus qu'un autre, luy qui mettoit, pour ainsi dire, à profit l'étendue de ses connoissances en faveur des hommes; il n'y avoit pas jusqu'à la Musique dont il ne tirât parti.

Il estoit

Il estoit à Gela chez son ami Anchitus, lorsqu'on vint l'avertir qu'un jeune homme en fureur & outré de douleur vouloit tuer cet ami, parce qu'en qualité de Juge de la ville, il avoit condamné à mort le pere de ce jeune homme. Empedocles tâcha de luy remettre l'esprit par ses discours, & n'y ayant pas réussi, il y joignit le son de sa lyre aussi inutilement, jusqu'à ce qu'ayant tout d'un coup changé de modulation, il chanta ce vers du 4.^e livre de l'Odyssée,

*Diog. Laert.
Jamblich. vit.
Pythagoræ.*

Νηπιυδὲς τ' ἀχρόντε κακῶν ὅπι' ἄλῃδον ἀπάντων.

Alors la fureur du jeune homme se trouva calmée, & Empedocles ayant ainsi sauvé la vie à son hôte, se fit un ami du jeune homme, qui fut dans la suite un de ses plus fameux disciples. L'Interprete d'Hermogenes & Saint Basile, citez par Vossius, rapportent aussi cet effet admirable de la Musique; mais ils disent que ce jeune homme vouloit tuer son pere, ce qu'on pourroit entendre du fils d'Anchitus même, nommé Pausanias, qu'Empedocles aimoit tendrement, & à qui il dédia ses livres de Physique : cette supposition ne s'accorde pourtant pas avec le récit que je viens de faire, sur le témoignage de Jamblique.

*Vide Vossium,
lib. de Music. p.
45. in-quarto.*

Quoy qu'il en soit de celui sur qui Empedocles opera ce changement, il suivit en cela l'exemple des autres Pythagoriciens, qui se servoient de la Musique comme d'un remede souverain pour les maladies de l'esprit, & même pour certaines maladies du corps. Ils avoient des airs particuliers, composez pour chasser la tristesse, la melancolie & la colere; ils en avoient d'autres aussi pour exciter les passions raisonnables, & ils se servoient pour cela, selon Jamblique, de vers choisis des Poësies d'Homère & d'Hésiode: mais ils ne regardoient comme veritable Musique, que celle qui marchoit la voix avec les instruments, & de tous les instruments, ils n'approuvoient que la lyre: la flûte, selon eux, avoit un son trop violent; ils la regardoient comme un instrument plus propre à mettre en fureur, qu'à ramener les hommes aux bonnes mœurs.

*Jamblich. vit.
Pythagoræ,*

La Medecine ne servit pas peu aussi à rendre Empedocles recommandable; on peut même dire qu'elle contribua plus que

toute autre chose, à le faire passer pour magicien, puisque c'est par son moyen qu'il opera son chef-d'œuvre de magie, je veux dire, la resurrection de Paruhia, femme d'Agrigeme. Héraclides avoit fait un livre exprès sur ce miracle, intitulé *Ἡράκλειδος ἀπὸ τῆς ἀνῆλθους*; plusieurs Auteurs en font mention, & c'est de cet ouvrage que parle Plîne: *hinc pertinet*, dit-il, *nobile illud apud Græcos volumen Heraclidis, septem diebus femina exanimis ad vitam revocata*. Origenes l'apporte même en exemple, pour prouver que la resurrection n'est pas impossible; mais il faut voir sur quelles autoritez cette resurrection est appuyée. Héraclides estoit regardé dans l'antiquité, comme un homme qui aimoit le merveilleux, & qui ne se plaçoit qu'à raconter des choses extraordinaires, & même quelquefois hors de toute vraisemblance: Hermippus conte la chose plus simplement, car il se contente de dire que cette femme ayant esté abandonnée des Medecins, fut guérie par Empedocles. Il y a apparence cependant qu'elle fut tenue pour morte, puisqu'Héraclides, au rapport de Galien, disoit que les Medecins examinerent si elle l'estoit effectivement. Empedocles qui estoit habile dans leur art, pouvoit n'y estre pas trompé, d'autant plus que cette femme, qui estoit sans pouls & sans respiration, & qui ressembloit en tout à une personne morte, avoit toujours un peu de chaleur vers les parties du cœur: *τῆς καρτῆς ἐὰν μὴταλφειλάσθῃται, τὸ βροχίον ἔχει διαμμένη καὶ τὸ μέγα μέρη τῶ στήθετος*. Ainsi, Empedocles put luy donner quelques remèdes qui la tirèrent de la léthargie: voilà le miracle réduit à sa juste valeur. Pour ce qui est des circonstances qu'Héraclides y avoit adjointes, on peut dire, avec Galien, qu'il est difficile de croire comment cela a pû se faire; *ἀνοσιαν ἔχει πολλὰν ὅπως γίγνηται*. Ce grand Medecin qui avouë luy-même avoir esté soupçonné à Rome d'estre magicien, pour avoir guéri en moins de deux jours une personne, d'une fluxion dont Erasistrats n'avoit pû venir à bout, sçavoit bien que sans la magie on pouvoit, par le moyen de son art, faire des cures plus admirables.

Cependant cette guérison, ou, comme le vouloit Héraclides; cette resurrection, mit le comble à la gloire & à la réputation

Galien. de levis
affectus, lib. 6.

Lib. 2. contra
Celsum.

Lib. 7. c. 52.

d'Empedocles; on ne le regarda plus à Agrigente que comme un homme divin; & les Selimuntiens, depuis qu'il les avoit delivrez de la peste, n'en avoient pas une moindre idée. Ils ne firent pas même difficulté, un jour qu'ils le rencontrèrent, de se jeter à ses genoux, & de l'honorer comme un Dieu.

Il me paroît que ce furent-là les dernières actions éclatantes d'Empedocles en Sicile, car c'est quelque temps après qu'Hippobote & Diodore d'Ephese le font partir pour aller se précipiter dans le gouffre du Mont Etna. S'il falloit les en croire, c'étoit afin de ne pas perdre l'occasion de passer pour un Dieu, en disparoissant tout d'un coup, tandis que la mémoire de ce qu'il venoit de faire estoit encore récente. Mais les Auteurs, qui ne convenoient point de cette étrange folie, nous apprennent qu'il se retira dans le Peloponnese. Il y alloit dans le temps des jeux olympiques, & il y remporta même une fois le prix de la course du char; on ne sçait pas au reste en quelle olympiade cela arriva. Ce fut en cette occasion qu'il offrit un bœuf fait de myrrhe, d'encens & de parfums les plus précieux, qu'il distribua à ceux qui estoient présents, parce qu'en qualité de Philosophe Pythagoricien, il n'avoit garde de contribuer à la destruction d'un animal. Il y avoit une loy ancienne qui permettoit d'offrir de ces victimes faites par art; & le bœuf que Pythagore offrit en sacrifice, lorsqu'il eut découvert que le quarré de l'Hypotenuse d'un triangle rectangle est égal aux quarrés des deux côtes, estoit un bœuf de pâte, selon Porphyre. Cette coutume pouvoit venir d'Egypte, où il estoit permis à ceux qui n'avoient pas le moyen d'offrir un pourceau vivant, d'en faire un de pâte; après l'avoir fait cuire, ils l'offroient en sacrifice, comme on l'apprend d'Hérodote. *Athen. lib. 5.*

J'avois d'abord cru qu'il falloit entendre d'Empedocles le grand-pere, ce fait rapporté par Athenée; mais ayant fait réflexion que l'Empedocles qui avoit remporté le prix à la 71.^e olympiade, avoit couru sur un seul cheval, *κάλῃσι*, au lieu que celui dont parle Athenée avoit couru dans un char, *ἵππῳ*, j'ay cru que nostre Philosophe avoit bien pû se mettre sur les rangs dans les jeux de la Grece: d'autant plus que les Pythagoriciens, *Vit. Pythagor.*

non-seulement n'étoient pas ennemis de ces jeux, mais s'exerçoient même tous les jours à la course, à la lutte, & à d'autres exercices qui pouvoient contribuer à la santé du corps.

Lorsqu'Empedocles alloit aux jeux olympiques, on ne parloit que de luy; ses louanges faisoient le sujet ordinaire des conversations. Le Chantre Cléomenes y chantoit ses Purgations, comme nous l'apprennent Athenée & Diogene-Laërce. C'étoit un usage ancien de chanter ainsi en public les vers des grands Poètes, comme ceux d'Homère, d'Hésiode, d'Archiloque, de Mimnerme, de Phocylides & d'autres.

Ces Purgations d'Empedocles estoient un Poème de trois mille vers hexamètres, sur les devoirs de la vie civile, le culte des Dieux & les préceptes de Morale; c'est au moins le jugement qu'il en faudroit porter, si elles ne contenoient que les mêmes choses que nous lisons dans les vers dorez, qui, selon M. Fabricius, faisoient partie des Purgations d'Empedocles. Cependant Hiérocles, qui a fait un excellent commentaire sur ces vers, ne les attribue pas à un seul Auteur, mais il les regarde, pour ainsi dire, comme le symbole de la Secte Pythagoricienne, qu'on disoit le matin & le soir: ὅλα τῷ ἱεροῦ συλλόγου ἀπόρρητα κοινόν. M. Fabricius, qui les croit une production d'Empedocles, d'après l'ancien Auteur du Traité des Nombres, Θεολογικῶν ἀριθμητικῶν, y trouve le style, la dialecte & cette expression favorite de ce Philosophe, ἴασιαι ἀθανάτους. C'est ce qui le détermine à les luy donner: mais il falloit que ces Purgations renfermassent d'autres choses que celles que nous lisons dans les vers dorez, où l'on ne voit rien qui puisse y faire soupçonner la magie, comme, au rapport d'Apulée, on la trouvoit dans les Purgations d'Empedocles. Peut-estre y avoit-il mêlé quelque chose de la Physique, de la Medecine & des cérémonies religieuses des Egyptiens & des Chaldéens; au moins voyons-nous que dans les premiers vers que Diogene nous a conservez, Empedocles y parle de ce grand nombre de personnes qui le suivoient, les unes pour apprendre l'avenir, les autres pour estre guerries de leurs maladies: & c'étoit sur ces vers qu'Héraclides se fondeoit, pour donner à Empedocles les

*Flitocl. comm
in carm. aurea.*

*Bibliot. grac.
tom. 1.*

Apo'log. Apulei.

noms de Medecin & de Devin. Mais, quoy qu'il en soit de ce soupçon, je crois qu'on ne peut mieux connoître ces Purgations, que par ce que nous apprend Hiérocles du système théologique de Pythagore.

On appelloit cet ouvrage Purgations, *καθάρσις*, parce qu'il contenoit des préceptes qui enseignoient le moyen de purifier l'ame, & de la perfectionner. Il n'y a, dit Hiérocles, que la vertu & la verité qui puissent operer la purgation & la perfection de la nature humaine : la vertu, en reprimant l'excès des passions, & la verité, en dissipant les ténèbres de l'erreur, & en donnant la forme divine à ceux qui sont disposez à la recevoir. Pour parvenir à cet état, il falloit deux opérations différentes, selon les deux parties que les Pythagoriciens concevoient dans l'ame, la partie intelligente, qu'ils appelloient esprit, & la partie corporelle, qu'ils appelloient corps lumineux, ou char de l'ame. Cette dernière partie, & c'est par elle qu'on commençoit, estoit purifiée par les abstinences, les initiations & les pratiques religieuses qu'il falloit observer, selon les rites des Egyptiens & des Chaldéens. La partie intelligente estoit purifiée par les Mathematiques, la Dialectique, en un mot, par la connoissance de la verité, qui operoit la parfaite delivrance de l'ame.

C'est la doctrine qui devoit estre renfermée dans les Purgations d'Empedocles, qui furent soupçonnées d'enseigner la magie ; & en effet, c'estoit-là la magie religieuse dont faisoient profession les Philosophes Jamblique, Porphyre, Plotin & d'autres : mais cela n'empêche pas que, suivant le sentiment de M. Fabricius, les vers dorez ne fissent partie des Purgations qui estoient divisées en plusieurs chants, que Cléomenes réunit en un seul corps.

La manière dont Empedocles commençoit cet ouvrage, me paroît estre un adieu aux Agrigentins, puisqu'il leur annonce qu'ils ne le verront plus parmi eux comme un homme mortel, mais qu'il s'en va dans les villes florissantes, où il sera honoré des hommes & des femmes. Ce debut ne feroit croire qu'il l'auroit composé dans le temps qu'il s'estoit retiré dans le Peloponnese ;

car Empedocles étant allé, suivant sa coutume, aux jeux olympiques, trouva à son retour les esprits indisposés contre lui. Les enfants de ceux à l'ambition desquels sa probité, son désintéressement & sa fermeté avoient été un obstacle, s'opposèrent à son entrée dans Agrigente, en sorte qu'il fut obligé de s'en retourner dans le Peloponnèse. C'est ce que l'historien Timée rapportoit comme une chose certaine, aussi-bien que sa mort dans le lieu de son exil : c'est pourquoy, adjointe-t-il, le genre & le temps de sa mort sont incertains : *ὅθεν αὐτῷ ἐπὶ πλεονεχίᾳ ἀδελόν ἐστι*. Apollodore, d'après Aristote, dit qu'il est mort à l'âge de soixante ans, & il prétend que ceux-là ne sçavoient point l'histoire d'Empedocles, qui rapportoient qu'il s'étoit enfui d'Agrigente à Syracuse, & qu'il avoit porté les armes avec les Syracusains contre les Athéniens, puisqu'il étoit déjà mort, ou qu'il étoit trop vieux. Or Diodore de Sicile marque deux expéditions des Athéniens contre les Syracusains ; la première, à la seconde année de la 88.^e olympiade, & la seconde, à la seconde année de la 91.^e olympiade. C'est à cette seconde expédition qu'il faut rapporter ce que dit Apollodore, qu'Empedocles étoit déjà vieux, puisqu'il auroit eu alors soixantedouze ans ; ainsi, s'il est mort à l'âge de 60. ans, comme le dit Aristote, il sera mort vers la première année de la 88.^e olympiade, un an avant que les Athéniens entrassent en Sicile, ce qui confirme le sentiment que j'ay avancé au commencement de ma Dissertation, qu'Empedocles étoit né dans la soixante-treizième olympiade.

Quant à la manière dont il mourut, les sentiments étoient partagés ; les uns disoient qu'étant monté dans un chariot pour aller à une grande assemblée qui se tenoit à Messine, ou bien Messène, car on peut fort bien entendre de Messène ville du Peloponnèse, ce que dit Néanthes, il tomba du chariot, & se cassa la cuisse ; les autres qu'il étoit tombé dans la mer, & qu'il s'étoit noyé. Diodore de Trezene prétendoit qu'il s'étoit pendu : enfin le plus grand nombre des Auteurs nous le représentent comme un fou & un ambitieux, qui s'est jeté dans le

gouffre du mont Etna, afin, disent-ils, de passer pour un Dieu : c'est ainsi qu'en parle Horace, après ces Auteurs,

De arte poetica.

*Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Influit.*

Quand on fait seulement réflexion à la vie & aux mœurs d'Empedocles, & des Pythagoriciens en général, on a de la peine à concilier une conduite aussi sage que la leur avec une mort si extravagante ; & quand même le fait seroit plus vraisemblable, le motif qu'on attribue à Empedocles, de finir ainsi ses jours, pourroit-il trouver croyance dans les esprits ? J'avoue que, malgré le ridicule de ce genre de mort, si on vouloit se déterminer par le plus grand nombre des Auteurs qui en parlent, on seroit contraint de le croire véritable : mais 1.^o Timée s'inscrit en faux contre cette mort ; il cite Pausanias, ce fils d'Archias ami d'Empedocles, qui non-seulement n'en faisoit aucune mention, quoique la proximité du lieu ne luy permit pas de l'ignorer, s'il estoit vrai principalement qu'on eût trouvé la pantoufle d'Empedocles, qui pouvoit constater le fait, mais qui de plus avoit écrit contre ceux qui publioient une chose si peu digne d'un aussi grand Philosophe. 2.^o Les sentiments différens entre lesquels sont partagez les Auteurs, font voir que cette mort dans le mont Etna, n'estoit pas un fait avéré. 3.^o Il y a apparence que les ennemis d'Empedocles firent courir ce bruit pour le décrier ; car la vertu, la pureté de ses mœurs, la science profonde & la grande réputation, estoient propres à luy attirer des envieux, comme pouvoient estre quantité de Scavans de son temps que son mérite offusquoit : *quam magnum mirantium, tam magnus invidentium est populus.* C'est sans doute pour ces raisons que plusieurs Auteurs parmi les anciens, comme Strabon, ont traité de fable cette mort d'Empedocles.

Sens. de vna beata.

Pour ce qui est du motif qu'on luy attribue, d'avoir voulu passer pour un Dieu dans la postérité, il avoit pu donner lieu à cette accusation : on voit que Timée luy reproche son orgueil & son amour propre, *αὐτοῦ καὶ φιλοῦντος*, parce qu'il avoit

Diogen. Laert.

dit qu'il seroit un Dieu immortel, & qu'il ne converseroit plus, comme un homme mortel, avec les autres hommes. C'est au commencement de ses Purgations qu'il s'exprimoit ainsi, en parlant aux Agrigentins ;

Εἴ γὰρ δ' ὑμῖν θεὸς ἀμβροτός σιν ἐπὶ θνητὸς
Πολεῦμα μετὰ πᾶσι ττημι μῆρος.

Mais il ne falloit point prendre le mot *Dieu* à la lettre, car, selon le dogme des Pythagoriciens touchant la Divinité, il ne signifioit point ce que les ennemis d'Empedocles vouloient luy faire signifier. Ces Philosophes croyoient un Estre suprême, éternel, qui avoit fait toutes choses ; au-dessous de ce Dieu, ils admettoient des Dieux immortels, qui avoient toujours les mêmes pensées & les mêmes sentiments que le Dieu qui les avoit créés, & dont ils estoient les images inaltérables, étant incapables d'aucune pente au mal. Dans le second rang, ils plaçoient les Héros ; c'estoit une espèce moyenne de Dieux entre les Dieux immortels & les Dieux mortels, c'est-à-dire, les âmes des hommes ; car ils les mettoient au troisiéme rang, & leur donnoient le nom de Dieux mortels, lorsque par leur vertu elles estoient arrivées à l'Ether pur, ou au lieu qui est immédiatement au-dessous de la lune. C'estoit-là la place qu'ils assignoient aux âmes bienheureuses, qui, selon Socrates, vont avec les Dieux jouir d'une félicité éternelle, sans estre obligées de passer par des corps d'hommes ou d'animaux.

Fig. 60. adn.
Mauhepus.

Cela supposé, il est aisé de voir si on devoit faire un crime à Empedocles, d'avoir dit qu'il alloit estre un Dieu : aussi Sextus Empiricus s'est-il élevé contre ceux qui ont cru que ce Philosophe parloit ainsi par vanité, & par un orgueilleux mepris des autres hommes. Il ne s'exprimoit ainsi, dit-il, que parce qu'il s'estoit conservé pur au milieu de la vie débordée des Agrigentins ; θεὸν αὐτὸν θεωρητέον ἐπὶ μόνος καθεστὼν ἀπὸ κακίας τηρήσας τὸν νότον & ἀντιδόλωτον, & qu'il esperoit recevoir la récompense de sa vertu. C'est en effet le sens des paroles d'Empedocles, comme on le peut voir par l'explication que fait Hiérocles des deux derniers vers dorez : *lorsque vous aurez laissé*
vostre

vostre corps, disoit Empedocles, & que vous serez parvenu à l'Ether pur, alors vous serez un Dieu immortel, incorruptible, & vous ne serez plus sujet à la mort.

Ἡ'ν ἀπολείψας σῶμα ἐς αἰθέρ' ἐλεύθερον ἔλθης

Ἐσσιαι ἀθάνατος θεὸς ἄμβροτος, ὅτι ἐπὶ θνητός.

Que deviendra donc celuy qui est arrivé à l'Ether pur, demande Hiérocles? il sera ce que ces vers luy promettent, un Dieu immortel: non un Dieu immortel par nature, car comment se pourroit-il que celuy qui n'a fait du progrès dans la vertu que depuis un certain temps, & dont la déification a commencé, devînt égal aux Dieux qui sont de tout temps? C'est pour en marquer la différence, que l'Auteur, après avoir dit, vous serez un Dieu immortel, adjoûte, incorruptible, & que la mort ne dominera plus, afin qu'on entende une déification qui se fait par le seul dépouillement de ce qui est mortel.

Telle estoit donc la divinité à laquelle Empedocles esperoît parvenir par la pureté de ses mœurs. Quant à son esprit & aux connoissances dont il estoit orné, on ne peut en parler plus avantageusement que fait Lucrece, qui assurément se devoit connoître en mérite. Il dépeint Empedocles comme un homme Lib. 5. v. 727, qui estoit au-dessus de l'humanité, comme l'ornement de la Sicile, à laquelle il faisoit plus d'honneur que tout ce qu'elle renfermoit d'admirable.

Quæ cum magna modis multis miranda videtur

Gentibus humanis regio.

Nil tamen hoc habuisse viro præclarius in se,

Nec sanctum magis & mirum, carumque videtur.

Carmina quin etiam divini pectoris ejus

Vociferantur & exponunt clara reperta,

Ut vix humanâ videatur stirpe creatus.

Lucrece a en vûe dans ces derniers vers, les trois Livres de la Nature, qu'Empedocles avoit adressez à Pausanias, & qui avec les Purgations, composoient cinq mille vers. Il avoit aussi fait un Livre sur la Medecine, en six cens vers. Pour ce qui est de son Histoire Persique, ou le passage de Xerxès dans la Grece,

sa fille, ou sa sœur la jeta au feu, comme un ouvrage auquel Empedocles n'avoit pas mis la dernière main : elle en avoit fait de même à l'égard d'un hymne d'Apollon, mais contre son gré. Néanthes luy attribuoit encore des Tragedies, elles estoient au nombre de quarante-trois; mais Heraclides fils de Scrapion, en fait auteur un autre Empedocles : c'est apparemment le fils de la sœur de nostre Philosophe, qu'on a surnommé le tragique. Comme aucun des Anciens n'a parlé du Traité de la Sphere, que nous avons encore aujourd'huy, & qui passe sous le nom d'Empedocles, on n'en peut rien dire de certain. Il est le premier, selon Aristote, qui ait traité des préceptes de la Rhetorique; il en donna même des leçons, dans le temps que Zenon d'Elée enseignoit la Dialectique. Il imita Homère, soit pour la force de la diction, soit pour les metaphores & les figures du style poétique.

Lib. de audiendis Poetis.

Quant aux vers d'Empedocles, Plutarque prétend que ce n'estoit que de la prose cadencée; τὰ δ' Ἐμπεδοκλέους ἔπη... λόγῳ εἰσι καὶ ῥυθμῷ ὡς ποίησις, ὥσπερ ὄχημα, τὸν ὅλον & τὸ μέρος ἵνα τὸ πρὸς ἀφύρωσι : mais il y a apparence que Plutarque ne veut parler icy que des livres de la Nature ou de la Physique : nous avons un très-grand nombre de fragments des ouvrages de ce Philosophe, que Plutarque, Clement d'Alexandrie & d'autres nous ont conservez, par lesquels il est aisé de juger qu'Empedocles avoit le génie poétique.

La dialecte dont il s'est servi, est l'Ionique, comme il est aisé de s'en convaincre, & il est étonnant que Menage, qui pouvoit au moins en juger par les vers que Diogene-Laërce rapporte, soutienne qu'Empedocles, & comme Agrigentin & comme Pythagoricien, s'est servi de la dialecte Dorique. Il est vray que Pythagore & ses disciples préféroient cette dialecte aux autres, mais il n'est pas moins vray qu'Empedocles n'a point écrit dans cette dialecte.



M E M O I R E
SUR LA VIE ET SUR LES OUVRAGES
D E P A N Æ T I U S.

Par M. l'Abbé SEVIN, .

PANÆTIUS a été, sans contredit, un des plus célèbres 15. de Juin
Philosophes de la Secte Stoïcienne. Quoique né dans un 1731.
siècle fécond en grands hommes, il ne fut inférieur à aucun de
ceux qui par d'excellentes productions méritèrent alors les ap-
plaudissements des Grecs & des Romains. Il seroit mal-aisé de
marquer bien précisément en quel temps il vint au monde; je
serois néanmoins assez porté à croire que ce fut environ l'an
cent quatre-vingt-dix avant Jésus-Christ. Les liaisons de
Panætius avec Polybe supposent à peu-près le même âge; & il
est constant que la naissance de Polybe répond à la quatrième
année de la cent quarante-troisième olympiade. Suidas distin- *Suid. tom. 3.*
gue deux Panætius, l'ancien & le jeune. Le premier, selon luy, *pag. 18.*
avoit composé plusieurs Traitez de Philosophie. Le second
estoit fils de Nicagoras, & precepteur de Scipion l'Africain; or
le precepteur, ou plustost l'ami de Scipion, est justement celui
auquel les Anciens font honneur de ces divers ouvrages de
Philosophie; & aucun d'eux ne s'est avisé de le désigner par
l'épithete de jeune. Il y a plus, c'est que Porphyre le donne *Porphy. in*
constamment à un Panætius, Mathematicien, & dont il cite *Harin. Ptolem.*
quelques fragments; preuve certaine que Suidas a confondu *p. 224. 267.*
Panætius le Mathematicien avec celui qui fait le sujet de ce *269.*
Discours. Il estoit Rhodien, & ses ancêtres avoient commandé
les armées de la République. Strabon de qui on tient ce fait, *Strab. p. 998.*
ajoute que quelques particuliers de la même famille s'estoient
acquis beaucoup de gloire dans les jeux publics de la Grece.
On sçait que les victoires qui s'y remportoient, estoient

infiniment honorables, & que l'éclat en rejaillissoit jusques sur la posterité la plus reculée du vainqueur. Panætius excité par ces exemples domestiques, répondit parfaitement aux soins que l'on prit de son éducation. Il se livra tout entier à l'étude de la Philosophie; l'inclination, peut-être les préjugés, le déterminèrent en faveur de la Secte des Stoïciens, alors très-accreditée.

*Cic. de Divin.
lib. 1. pag. 9.*

Antipater de Tarse fut son maître; il l'écouta en homme qui connoissoit les droits de la raison : & malgré la déférence aveugle avec laquelle les Stoïciens recevoient les décisions des fondateurs du Portique, Panætius abandonna sans scrupule, celles qui ne luy parurent pas suffisamment établies. Il estoit persuadé sans doute, que dans la recherche de la vérité, les lumières du bon sens doivent toujours éclairer nos pas, & que les génies les plus étendus ne laissent pas quelquefois de prendre des routes qui les conduisent imperceptiblement à l'erreur. Ce qu'il y a de constant, c'est que le desir d'apprendre fut la passion dominante de Panætius. Dans la vûe de la satisfaire, il quitta Rhodes, peu touché des avantages auxquels sembloit le destiner la grandeur de sa naissance. Les personnes les plus distinguées en tout genre de littérature se rassemblaient ordinairement à Athènes, & les Stoïciens y avoient une école fameuse. Panætius la fréquenta avec assiduité, & devint enfin le plus ferme appui du Portique. Les Athéniens résolus de se l'attacher, luy offrirent le droit de bourgeoisie; il les en remercia: un homme

*Procl. in Hesiod. pag. 131.
Antipat. apud
Plutar. tom. 2.
pag. 1034.*

modeste, leur dit-il, au rapport de Proclus, doit se contenter d'une seule patrie. En quoy il imitoit Zenon, qui dans la crainte de blesser ses citoyens, ne voulut point accepter la même grace. Le nom de Panætius ne tarda guères à passer les mers. Les sciences, depuis quelque temps, avoient fait à Rome des progrès considérables: les Grands les cultivoient à l'envi, & ceux que leur naissance ou leur capacité avoient mis à la tête des affaires, également jaloux de la gloire & du bien de la République, se faisoient un honneur de les protéger efficacement. Voilà les circonstances dans lesquelles Panætius vint à Rome. Il y estoit ardeniment souhaité; la jeune noblesse courut à ses

leçons, & il compta parmi les disciples les Lælius & les Scipions. Une amitié tendre les unit depuis, & Panætius, comme le témoignent plusieurs Ecrivains, accompagna Scipion dans ses diverses expéditions. En revanche, cet illustre Romain lui donna, dans une occasion éclatante, des marques de la confiance la plus flatteuse. Polybe jusques-là n'avoit esté de tous ses voyages; mais Panætius fut le seul sur lequel il jeta les yeux, lorsque le Senat le nomma son Ambassadeur auprès des Rois & des peuples alliez de la République: voicy comment en parle Cicéron. *Ego autem cum græcas litteras, Marcum Catonem in senectute didicisse acceperim, Publii autem Africani historię loquantur in legatione illa nobili quam obiit, Panætium unum omnino comitem fuisse, nec litterarum græcarum, nec Philosophię jam ullum auctorem requiro.* Les courses des Pirates, l'affermissement de la paix & la reforme des abus qui pouvoient troubler la tranquillité publique, estoient les prétextes apparents de cette ambassade; mais dans le fond, le Senat vouloit connoître le gouvernement intérieur, les maximes, les forces des Royaumes & des peuples qui donnoient encore quelque ombrage à la grandeur Romaine. Plutarque nous a conservé la mémoire du voyage que Scipion fit alors en Egypte; & la manière dont il raconte la chose, montre jusqu'à quel point Scipion consideroit Panætius: écoutons Plutarque*. *Clitomachus rapporte qu'ayant esté envoyé luy troisième, par le Senat, avec ordre d'examiner les actions justes & injustes des hommes, & de considerer de près la situation où se trouvoient les villes, les Nations & les Royaumes, il vint à Alexandrie, & sortit du vaisseau la tête enveloppée de son*

Cic. Acad. lib.
2. cap. 2.

Strab. p. 985.

* Plut. tom. 2. pag. 200. Εκπιμπόνηται δ' αὐτὴν ὑπὸ τῆς βουλῆς, τρέπον, ὡς φησι Κλεινάρχος, αἰσχροπῶν ὄρεσιν, καὶ ἀπομύνην ἐφορῶντα, πόλεων, ἐθνῶν, βασιλείων ἐπίσκοπον, ὡς εἰς Ἀλεξάνδρειαν ἦεν, καὶ τῆς τοῦ αὐτοῦ ἐξουσίας ἐβάδιζε, κατὰ τῆς κεφαλῆς ἔχων τὸ ἱμάτιον, ἵσχιον ἀποκαλύψασθαι οἱ Ἀλεξανδρεῖς, καὶ δειξάμενοι αὐτῷ

τὸ πρῶτον ἀποκαλύψαντες κραυγὴν καὶ κρότον ἐποίησαν. τῷ δὲ βασιλεῖ μόλις ἀμυλῶντος βαδίζουσι αὐτῷ δι' ἀρχῆαν καὶ τρυφὴν τῷ σωματι, ὁ Σκιπίων ἀτρέμα πρὸς τὴν Παναίτιον ψευδέσας εἶπεν· ἤδη πὶ τῆς ἐπιδημίας ἡμῶν Ἀλεξανδρεῖς ἀπολελεύκασιν, δι' ἡμᾶς γὰρ ἐωράκασιν τὴν βασιλέα.

habit. Les Alexandrins qui estoient accourus en foule sur le rivage, supplièrent Scipion de vouloir bien se montrer, & de satisfaire l'envie extrême qu'ils avoient de le voir; il se découvrit le visage à l'instant, & le peuple luy en témoigna sa reconnaissance par des battemens de mains, & des cris de joye. Cependant Ptolémée que la mollesse & l'inaction rendoient très-pesant, avoit beaucoup de peine à suivre Scipion, qui l'ayant remarqué, dit tout bas à Panætius; ma presence a déjà procuré un bien aux Alexandrins, ils ont vû leur Roy marcher. Quelques Critiques prétendent que le nom de Clitomachus a pris icy la place de celui de Posidonius; leur raison est qu'Athénée qui rapporte le fait en question, & Plutarque luy-même, dans un autre de ses ouvrages, s'appuyent tous les deux du témoignage de ce dernier auteur. Mais s'ensuit-il de là que Clitomachus n'ait pas transmis à la postérité le même événement? auquel cas, ne sera-t-il pas aisé de répondre, que Plutarque a eu recours dans ses apophthegmes, à l'autorité de ce Philosophe, & à celle de Posidonius, dans un autre Traité. Quoy qu'il en soit, les liaisons de Panætius avec Scipion, furent avantageuses aux Rhodiens, qui employèrent souvent, avec succès, le crédit de leur compatriote. On a déjà observé que l'amour des sciences l'avoit engagé à quitter son pays; il n'y retourna jamais, si l'on en croit Cicéron, & à en juger par les apparences, il faisoit son séjour tantost à Rome, tantost à Athènes. * Interrogé dans l'une de ces deux villes, par un jeune homme, si le sage aimeroit; à l'égard du sage, repartit-il, c'est ce que nous examinerons une autre fois: quant à vous & à moy, qui sommes encore bien éloignez de la sagesse, ne nous livrons pas à une passion extrêmement vive, jamais maîtresse d'elle-même, & toujours dans la dépendance d'autrui. On lit dans Suïdas que Panætius mourut à Athènes; l'année de sa mort est entièrement ignorée, les Anciens gardent là-dessus un profond

Athen. pagin.
273.
Plut. tom. 2.
pag. 777.

Plut. tom. 2.
pag. 814.

* *Eleganter mihi videtur Panætius respondisse adolescentulo cuiusdam quaerenti, an sapiens amaturus esset! De sapiente, inquit, videbimus: mihi & tibi qui adhuc à sapientia*

longe absumus, non est committendum, ut incidamus in rem commotam, impotentem, alteri emancipatam, vilem sibi.

silence : & Ciceron s'est contenté de dire que Panætius a vécu trente ans après avoir publié le Traité des Offices. Malheureusement on ne sçait pas en quel temps cet ouvrage a paru. Les gens de lettres regrettèrent infiniment la perte de ce grand Philosophe, & pendant quelques siècles on célébra le jour de sa naissance par un repas, que ses disciples fondèrent vraisemblablement. Il y en eut plusieurs qui se distinguèrent beaucoup, tels furent Apollonius, Posidonius, Apollodorus, Mnesarchus, Vigellius & Rutilius. Athen. p. 186.

Dans l'impossibilité de porter plus loin ces recherches sur la vie de Panætius, & cela faute de monuments qui puissent me guider, je vais rendre compte des ouvrages qui luy ont mérité les éloges de toute l'antiquité. Ciceron, juge très-éclairé, admirait les productions de ce Philosophe, & les Romains, à son exemple, en faisoient un cas tout particulier ; témoins ces vers de l'Ode 29. du Livre premier : Strab. p. 962.
Cic. de Divin.
lib. 1. pag. 9.
Suidas, voc.
A'mm.
Cic. de Orat.
lib. 1. p. 278.
Cic. ibid. pag.
46.
Cic. de Clar.
orat. pag. 46.

*Cum tu coemptos undique nobiles
Libros Panætii, Socraticam & domum
Mutare loricis Iberis,
Pollicitus meliora, tendis.*

Je rassemblerois aisément plusieurs autres passages également favorables à Panætius, mais il suffira de remarquer que les plus sçavants hommes ont extraordinairement loué ses ouvrages. Il en avoit composé un grand nombre, dont pas un seul n'est parvenu jusqu'à nous ; & à peine les titres de quelques Traitez ont-ils échappé à l'injure du temps. C'est par ces Traitez-là que je finiray mon discours. Examinons maintenant ceux dont il ne reste que de légères indications dans les écrits des Anciens. On ne trouve, par exemple, citez nulle part, les morceaux de Panætius qui regardoient la Physique ; & néanmoins, comment revoquer en doute leur existence, après le témoignage formel de Phaniás, auteur contemporain ? témoignage dont on est redevable aux soins de Diogene-Laërce : *Phaniás disciple de Posidonius, dit-il, assure que Panætius & Posidonius commencent par les* Laërt. lib. 7.
pag. 390.

matières de Physique. Ne pourroit-on pas conclure de là, que ces deux Stoïciens avoient publié un corps entier de Philosophie, à la tête duquel paroïssoit la Physique? Il en résulte du moins, que Panætius avoit éclairci plusieurs questions qui en faisoient partie. C'est-là vraisemblablement qu'il établissoit l'éternité du monde, quoyque vivement combattuë par les fondateurs de la Secte Stoïcienne. En effet, Zenon, Cléanthes & Chrysippe prétendoient que le feu devenu le plus fort, subjugueroit un jour les autres éléments; que l'univers seroit consumé, & que de ses cendres, pour ainsi dire, il en renaîtroit un autre qui luy seroit entierement semblable. Ce système ne fut point du goût de Panætius, & malgré des autoritez si respectables, il soutint hautement, au rapport de Philon & de Diogene-Lacrice, que le monde estoit incorruptible. Mais, si je ne me trompe, le disciple garda avec ses maîtres plus de mesures, que ne semblent l'insinuer ces deux Ecrivains: content de faire valoir ses raisons, il ne condamna point l'opinion de Zenon, & s'expliqua toujours en homme qui doutoit, & qui ne vouloit rien affirmer. Il seroit mal-aisé de donner un autre sens à ces paroles de Cicéron dans le second livre de la Nature des Dieux; *Ex quo eventurum nostri putant, id de quo Panætium addubitare dicebant, ut ad extremum omnis mundus ignesceret, cum humore consumpto neque terra ali posset, nec remeare aer, cujus ortus aqua omni exhausta esse non posset: ita relinqui nihil præter ignem, à quo rursus animante, ac Deo renovatio mundi fieret, atque idem ornatus oriretur.* Or Cicéron avoit lû les ouvrages de Panætius, & dès lors il estoit plus en état que personne, de nous apprendre quel estoit le sentiment de ce Philosophe par rapport à l'éternité du monde. Posidonius & Boëtius l'adoptèrent depuis, & on trouve dans Philon une partie des raisons qui avoient engagé le dernier à rejeter l'opinion de Zenon & de Cléanthes. L'un & l'autre enseignoient encore que la Zone Torride estoit inhabitée; Panætius cependant, selon Achilles-Tatius, ne balançoit point à les attaquer dans sa Physique. Là probablement estoit agitée la question de la nature de l'ame, qui dans tous les temps

*Laert. lib 7.
pag. 190.*

Phil. pag. 947.

*Cic. de Nat.
Deor. lib. 2. p.
215.*

*Achill. Tat.
Isag. in Phæd.
pag. 169.*

temps a partagé les Philosophes du Paganisme. Les disciples de Platon mettoient l'immortalité de l'ame au nombre de ces dogmes, dont la verité ne sçauoit estre contestée; Zenon, au contraire, & Panætius à son exemple, assûroient que jamais opinion ne fut moins fondée que celle-là. Ce qui a un commencement, disoit-il, doit aussi avoir une fin; & quelle apparence de nier que l'ame ait eu un commencement, si l'on fait réflexion que souvent les enfants ressembtent à leurs peres, & quant à la figure extérieure, & quant aux facultez de l'esprit. Cette ressemblance ne prouve-t-elle pas évidemment, que l'ame, ainsi que le corps, est l'ouvrage de la génération, & que par conséquent elle a eu un commencement? *Vult enim quod nemo negat, quic-*

*Cic. Tusc. lib.
1. pag. 69.*

quid natum sit interire, nasci autem animas, quod declarat eorum similitudo qui procreantur, quæ etiam in ingeniis, non solum in corporibus appareat. A ce premier raisonnement, Cicéron en joint un second, tiré du même Philosophe, & conçu à peu-près en ces termes: ce qui sent de la douleur est sujet aux maladies & aux dérangements; ce qui est sujet aux maladies & aux dérangements l'est aussi à la mort: or l'esprit sent de la douleur, donc il n'est pas immortel. *Alteram autem offert rationem, nihil esse quod doleat, quin id ægrum esse quoque possit; quod autem in morbum cadat, id etiam interiturum: dolere autem animas, ergo etiam interire.* Il faut avouer que ces arguments sont un peu foibles; & je ne doute presque pas que le morceau dont il s'agit n'en contint de plus forts & de plus concluants. Panætius avoit traité la question dans toute son étendue; la preuve en est, qu'il répondoit aux difficultez qui pouvoient se former contre son système. L'autorité de Platon avoit quelque chose de bien embarrassant pour un homme, qui se faisoit gloire de respecter ce Philosophe jusqu'à la vénération: on sçait que dans le Phædon, son dessein est d'établir l'immortalité de l'ame. Mais Panætius, dans la crainte qu'un nom si célèbre ne donnât trop d'avantage à ses adversaires, aima mieux dire que ce Dialogue estoit fausement attribué à Platon: sentiment que personne avant Panætius, ne s'estoit avisé de soutenir, & que personne n'a soutenu

*Laërt. lib. 2.
pag. 117.*

depuis. En effet, il est aisé, suivant la remarque d'un Poëte de l'Anthologie, de reconnoître dans le Phædon, les graces, les finesſes, & cette beauté de ſtyle, qui fait le caractère diſtinctif des ouvrages de Platon. Il y avoit, ce me ſemble, un parti plus judicieux à prendre, & ce parti eſtoit de réfuter les arguments de Platon: les plus grands hommes ne ſont point en droit de prétendre à l'infaillibilité, & en matière de Philoſophie principalement, les raiſons décident, & les mauvaiſes ne doivent jamais paſſer à l'abri de l'autorité. Je croirois néanmoins que Panætius n'aſſûroit pas poſitivement que le Phædon fût un dialogue ſuppoſé; l'immortalité de l'ame, comme on l'a déjà obſervé, en fait le ſujet, & Panætius, dans Cicéron, paroît convenir que Platon l'enſeignoit. *Credamus igitur Paſſatio à Platone ſuo diſſentienti: quem enim omnibus locis divinum, quem ſapientiſſimum, quem ſanctiſſimum, quem Homerum Philoſophorum appellat, hujus hanc unam ſententiam de immortalitate animorum non probat.* Platon, au jugement de Panætius, eſt l'Homère des Philoſophes; ſes ouvrages ſont divins, & l'immortalité de l'ame eſt le ſeul article de ſa doctrine auquel il ne puiſſe pas ſouſcrire. On ne doit pas eſtre ſurpris, après un éloge ſi magnifique, que Proclus en faſſe un Platonicien: je ne ſerois pas même éloigné de penſer qu'il avoit publié des commentaires ſur le Timée, & que ces commentaires ſubiſtoient encore du temps de Longin, qui, ſuivant le témoignage de Proclus, réfutoit une des explications de Panætius. Il examinoit le texte de ſon auteur, & en philoſophe & en critique; du moins lit-on dans Euiſtathe, qu'il adoptoit certaines leçons préféablement à d'autres, & cela ſur la foy des anciens manuscrits: il ſe pourroit bien faire pourtant, que cette remarque eût rapport à quelques autres dialogues éclaircis par Panætius. Parmi les morceaux de ce Philoſophe, dont il ne reſte que de légères indications, celui de la divination eſtoit un des plus curieux & des plus intéreſſants: la ſuperſtition à qui elle devoit la naiſſance, en avoit multiplié les eſpèces preſqu'à l'infini; & les Philoſophes, loin d'oppoſer une digue à la credulité du vulgaire, l'entretenrent par les raiſonnements

Anthol. p. 94.

*Cic. Tuſc. lib.
2. pag. 69.*

*Procl. in Tim.
pag. 50.*

*Euiſt. in Hom.
tom. 3. pagin.
1946.*

les plus capables de le séduire. La plupart cependant se bornèrent à combattre en faveur des divinations que la religion sembloit avoir autorisées; mais les Stoïciens, qui ne pouvoient se résoudre à perdre un seul des arguments propres, selon eux, à établir l'existence de la divinité, prétendirent que les Dieux, toujours attentifs au bien des hommes, avoient rempli l'univers de signes, qui les conduisoient infailliblement à la connoissance de l'avenir: & ces signes, preuves incontestables de la Providence, au jugement du Portique, renversoient sans ressource le système des Athées. C'est ainsi que raisoïnoient les Stoïciens, dont les plus célèbres avoient défendu avec un zèle très-ardent la certitude des divinations les plus équivoques & les plus absurdes. Les fondemens sur lesquels estoit appuyé ce sentiment, ne parurent pas solides à Panætius, qui le rejetta formellement, si l'on en croit Diogene-Laërce. Je ne sçaurois néanmoins estre de son avis quant à cet article; Cicéron, plus versé que luy dans les écrits des Stoïciens, assure que Panætius, par menagement sans doute pour les Zenons & pour les Cléanthes, n'avoit pas nié absolument la divination, & que toutes les objections tendoient seulement à la rendre douteuse: *Sed à Stoïcis vel princeps ejus disciplinæ, Posidonii doctor, discipulus Antipatri, degeneravit Panætius. Nec tamen ausus est negare vim esse divinandi, sed dubitare se dixit. Quod illi in aliqua re, vel invitissimis Stoïcis, facere licuit, id nos ut in reliquis faciamus, à Stoïcis non concedetur: præsertim cum de quo Panætio non liquet, reliquis ejusdem disciplinæ Solis luce videatur clarius.*

*Cic. de Divin.
lib. 1. pag. 9.*

Examinons maintenant ceux des ouvrages de Panætius dont les titres n'ont point esté ensevelis dans l'oubli. Ils rouloient tous sur des matières de Morale, si cependant vous en exceptez le traité des Sectes, partie historique, partie philosophique. Il devoit estre composé de plusieurs volumes, car l'auteur se proposoit d'instruire le public, & de la vie & de la doctrine des Philosophes qui avoient vécu jusqu'à son temps: telle est l'idée que nous en donnent les fragments qui restent de cet ouvrage. Quant au premier article, quoy de plus clair que le témoignage d'Athénée?

*Athen. lib. 13,
pag. 556.*

*Aristoph. schol.
Ran. v. 1539.*

Panætius, à ce qu'il écrit, y soutenoit que Socrate n'avoit point eu deux femmes. Autre prétention de nostre Stoïcien, au rapport du Scholiaste d'Aristophane, c'est que les railleries sanglantes de ce Poëte, tomboient sur un Socrate très-différent de celui dont on a tant vanté la sagesse. Je ne voudrois pas garantir la justesse de cette remarque; mais que le fait soit véritable ou qu'il soit faux, ne s'ensuit-il pas que les actions des anciens Philosophes n'avoient point paru à Panætius indignes de la curiosité du public! La seconde proposition n'est pas moins aisée à établir. Il s'agit de faire voir que dans l'ouvrage en question, on exposoit les dogmes particuliers à chaque Secte; Diogene-
*Laërt. lib. 2.
par. 130.* Laërce en fournit la preuve. Epicure & Aristippe faisoient consister le souverain bien dans la volupté, les expressions estoient les mêmes: cependant la signification que leur assignoient ces Philosophes, constituoit, au jugement de Panætius, deux systèmes très-différents. Ses recherches, après tout, ne s'estoient pas uniquement renfermées dans la discussion de la vie & de la doctrine des Philosophes qui l'avoient devancé. A l'aide de la critique, il prononçoit sur la vérité, ou sur la supposition des traitez qui portoient leurs noms. Selon luy, les Elegies faites à l'occasion de la mort de Cimon, estoient du Physicien Archelaüs. Parmi les morceaux divers qu'on attribuoit à Zenon, il n'y avoit que les Lettres qui luy appartenissent légitimement: & la plupart des productions que le public donnoit aux disciples de Socrate, avoient été fabriquées par des fourbes & par des imposteurs. Un ouvrage tel que celui-là seroit bien nécessaire aujourd'huy; les nuages qui dérobent à nostre vûe les sentiments des anciens Philosophes, disparoîtroient, & il ne seroit pas impossible de suivre les progrès des connoissances humaines: le nombre des volumes en a probablement causé la perte. Il estoit aisé de copier Diogene-Laërce, écrivain peu methodique, médiocrement éclairé, & dont l'ouvrage ne sauroit entrer en parallèle avec celui que Panætius avoit composé.

*Plut. tom. 1.
pag. 481.*

*Laërt. lib. 7.
par. 163.*

Le sort de son traité de la Providence n'a pas été plus heureux. Graces à Ciceron, on sçait aujourd'huy que Panætius

avoit travaillé sur cette matière : *Epitomen*, dit-il, *Bruti Cæli-*
norum velim mihi mittas, & à *Philoxeno*, Παναίτιος ὁ ἐὶ ἀρεσβολας.
 Mais on ignore quel estoit l'ordre que l'auteur y avoit suivi ; les
 Anciens ne s'expliquent pas là-dessus, & il ne reste de ce traité
 aucun fragment, qui puisse nous aider à faire quelques décou-
 vertes.

Je diray à peu-près la même chose d'un autre morceau de
Panætius, intitulé ὁ ἐὶ εὐθυμίας, & dont on chercheroit inutile-
 ment le titre ailleurs que dans les écrits de *Diogene-Laërce*. *Laër. p. 562.*
 Les Grecs entendent par le mot εὐθυμία, cette situation de
 l'esprit que la bonne & la mauvaise fortune, la maladie & la
 santé, les biens & les maux ne sçauroient altérer ; *Senèque* sera
 mon garant : voicy ses paroles. *Hanc stabilem animi sedem,*
Græci εὐθυμίας vocant, de qua Democriti volumen egregium est.
Ego tranquillitatem voco, nec enim imitari, & transferre verba ad
illorum formam necesse est. Res ipsa de qua agitur aliquo signanda
nomine est, quod appellationis græcæ vim debet habere, non faciem.
Ergo quærimus, quomodo animus semper æqualis, secundoque
cursum eat, propitiusque sibi sit, & sua lætus aspiciat, & hoc gau-
dium non interruptat, sed placido statu maneat, non attollens se
unquam, nec deprimens. Id tranquillitas erit. L'ouvrage de *Dé-*
mocrite, dont parle *Senèque*, non plus que celui de *Panætius* ;
 ne sont pas venus jusqu'à nous ; mais *Senèque* & *Plutarque*
 peuvent y suppléer en quelque façon : l'un & l'autre ont écrit
 sur le même sujet, de dessein prémédité, & je ne doute presque
 pas qu'ils n'aient mis en œuvre les plus beaux endroits des
 Auteurs qui les avoient précédés.

Le morceau que *Panætius* avoit intitulé, de la manière de
 supporter avec constance la douleur & les afflictions, ne doit
 point estre séparé de celui dont on vient de rendre compte :
 rien de plus lié que ces matières, puisque la douleur est celui de
 tous les accidents qui contribuent le plus à déranger la tranquillité
 de l'esprit. Voicy, suivant *Cicéron*, quelle estoit l'œconomie
 de cet ouvrage. L'Auteur commençoit par définir le terme de
 douleur ; il en développoit ensuite la nature, & après avoir fait

voir combien l'imagination avoit de part à ses opérations, il proposoit les moyens les plus propres à en rendre les atteintes moins formidables : *Itaque homo imprimis ingenuus & gravis, dignus illa familiaritate Scipionis & Lælii Panætius, cum ad Quintum Tiberonem de dolore patiendō scriberet, quod esse caput debebat, si probari posset, nunquam posuit non esse malum dolorem : sed quid esset, & quale quantumque in eo inesset alieni ; deinde quæ ratio esset perferendi : cujus quidem, quoniam Stoïcus fuit, sententiâ, condemnata mihi videtur esse immanitas ista verborum.* Il n'y avoit pas de Stoïcien qui ne sôûtint opiniâtement que la douleur n'étoit pas un mal. A les entendre parler, le Sage pouvoit estre heureux au milieu des supplices les plus cruels. Il estoit difficile que des maximes si outrées, & démenties par le témoignage des sens, en imposassent à un esprit raisonnable ; le sage, ainsi que les autres hommes, ressent les atteintes de la douleur, mais il n'en est point accablé. Panætius convaincu de cette vérité, ne balançoit pas à rejeter l'Apathie, quoique le dogme favori du Portique ; Aulu-Gelle l'assûre en termes positifs, & cela vraisemblablement d'après le morceau en question. Il estoit écrit en forme de lettre, & adressé à un Romain célèbre, nommé Quintus Tubero : il y faisoit de grands éloges & du Poëme d'Appius Cæcus, & d'un traité du Deuil, écrit par Crantor, Philosophe Académicien.

Cic. de Fin. pag. 229.
Gell. p. 258.

Celui des Offices, que Panætius publia à la fleur de son âge, ne fut pas reçu avec de moindres applaudissements, il devoit estre composé de quatre livres ; Cicéron de qui on tient cette circonstance, ajoute que le dernier n'avoit jamais paru, quoique l'auteur eût vécu trente ans depuis la publication de son ouvrage, dont Cicéron expose le plan dans une de ses lettres :

Libro 16. τὸ πρὸς τὴν κατὰ φύσιν, quatenus Panætius, absolvi duobus. Illus tres sunt, sed cum initio divisisset ita, tria genera exquirendi officii esse, unum cum deliberemus honestum an turpe sit, alterum utile an inutile, tertium cum hæc inter se pugnare videantur, quomodo judicandum sit : qualis causa Reguli, redire honestum, manere utile, de duobus primis præclare disseruit, de tertio pollicetur se deinceps :

Epist. 11.

Sed nihil scripsit. Eum locum Posidonius persecutus. Il seroit inutile d'examiner plus en détail l'écrit dont il s'agit. Cicéron a copié Panætius, & les Offices de Cicéron sont entre les mains de tout le monde. Il me suffira donc d'avertir qu'Aulu-Gelle nous a conservé un fragment assez long de cet ouvrage; c'est-là, si je ne me trompe, que se trouvoit aussi celui que rapporte Stobée dans son second livre. Gell. 624.
Stob. tom. 2.
pag. 160.

Il y a bien de l'apparence que Panætius, outre le morceau des Offices, avoit publié un Traité de la République; ma conjecture est fondée sur ces paroles de Cicéron: *sed hujus loci de Magistratibus sunt propria quadam, à Theophrasto primum, deinde à Dione Stoïco quæsitâ subtilius.* Att. *Ain tandem! etiam à Stoïcis ista tractata sunt.* Mar. *Non fere nisi ab eo quem modo nominavi, postea à magno homine, & imprimis erudito Panætio.* On y voit, à la vérité, que Panætius avoit examiné très au long les devoirs des Magistrats; mais de la manière dont s'exprime Cicéron, immédiatement après, il y a tout lieu de penser que l'ouvrage estoit intitulé *De la République*; & cela est d'autant plus probable, qu'il insinue que l'écrit de Panætius portoit le même titre que celui de Théophraste: or est-il qu'aucun des Anciens ne parle d'un traité des Magistrats de la façon de ce Philosophe, & plusieurs d'eux font mention de celui de la République.

De quelle utilité ne seroient pas aujourd'hui ces diverses productions de Panætius! Le choix des matières fait honneur à son discernement, & il est visible que l'auteur, dans presque tous ses traitezz, s'est proposé de travailler à rendre les hommes plus vertueux. Il faut avouer, à la louange des Stoïciens, que moins occupez que les autres Philosophes, de spéculations frivoles, & souvent dangereuses, ils consacroient leurs veilles à l'éclaircissement de ces grands principes de la Morale, qui sont le plus ferme appui de la société; mais la plupart avec un médiocre succès. Le commun des lecteurs estoit rebuté par l'obscurité & la sécheresse qui regnoient dans les écrits des Cléanthes & des Chrysippes. L'exemple des fondateurs du Portique

ne séduisit point Panætius; attentif aux intérêts du public, & persuadé que l'utile ne passe d'ordinaire qu'à la faveur de l'agréable, il répandit dans ses ouvrages les graces & les ornemens dont ils estoient susceptibles. Je ne dis rien icy que d'après Cicéron, qui d'accord avec les plus éclairez des Anciens, insinue en plusieurs endroits, que Panætius à la solidité des raisonnemens, avoit joint la beauté & l'élégance du style.

R E C H E R C H E S
SUR LA VIE ET SUR LES OUVRAGES
DE THRASYLLE.

Par M. l'Abbé SEVIN.

LES Sciences frivoles, & quelquefois préjudiciables au bien de la société, ne sont pas toujours celles qui conduisent le moins sûrement à la fortune. L'histoire en fournit un exemple célèbre dans la personne de Thrasyllé, qui fut uniquement redevable de son élévation à l'étude de l'Astrologie judiciaire. Le succès avec lequel il avoit cultivé un art si peu digne d'occuper de bons esprits, luy procura la connoissance de Tibère. Ce Prince, quoique naturellement très-réservé, honora Thrasyllé de sa confiance la plus intime, & il sut la conserver jusqu'à sa mort, qui ne précéda que d'un an celle de l'Empereur. Je serois tenté d'en conclure, que l'un & l'autre estoient à peu-près de même âge, & que par conséquent la naissance de Thrasyllé doit estre placée dans la 184.^e ou dans la 185.^e olympiade. Le nom de son pere est entièrement ignoré: quant à sa patrie, il estoit de Phlius ville du Peloponnèse.

2. de May
1732.

Plutarque le dit en termes formels, & ses paroles ne sçauroient estre entendues que du Thrasyllé qui fait le sujet de ce discours. Il avoit, au jugement de plusieurs Ecrivains, composé de sçavants ouvrages sur la Musique: & ces ouvrages suivant le témoignage de Plutarque, appartenoient à Thrasyllé de Phlius. Il ne faut donc pas le confondre, comme font quelques Critiques, avec un Historien de même nom cité dans le traité des Fleuves, & natif de Mendès. L'un estoit Grec, & l'autre Egyptien. D'ailleurs les livres de ce dernier contenoient quantité de fables & de contes puériles, qui répondroient mal à la réputation d'un Philosophe & d'un Mathématicien tel que Thrasyllé. Ses liaisons avec Tibère commencèrent à Rhodes. L'amour de la Philosophie en fut le prétexte. C'est le sens à peu près que présente ce

Plut. tom. 2.
pag. 113.

Suet. in Tib. cap. 14.

texte de Suetone : *Thrasylum quoque Mathematicum, quem ut sapientiæ professorem contubernio admoverat, tunc maxime expertus est.* La prudence demandoit que l'un & l'autre travaillassent à écarter les soupçons qu'Auguste pouvoit former de leur liaison. Car le Prince destinoit alors ses petits-fils à la succession de l'Empire : & de quel œil auroit-il envisagé des conférences, qui tendoient à développer les mystères les plus cachez de l'avenir ? Il y a bien de l'apparence que Thrasylle jusques-là n'avoit pas fait profession ouverte de l'Astrologie judiciaire. En effet,

Tac. ann. l. 6. cap. 21.

on lit dans Tacite que Tibere ne consultoit jamais Thrasylle que dans les endroits de sa maison les moins accessibles. Non content de le consulter, il eut la curiosité de s'instruire sous un si grand Maître, des principes de cette prétendue science. Si l'on

Dio Cass. pag. 555.

en croit Dion Cassius, il y fit des progrès considérables. Cependant on ne voit nulle part, que ce Prince ait donné des preuves de son habileté en ce genre : soit qu'il ne comptât que médiocrement sur ses lumières, soit que des occupations plus importantes ne luy permissent pas de se livrer à des calculs ennuyeux & fatigants, il aima mieux s'en rapporter à ceux de Thrasylle, sans les avis duquel il ne formoit aucune entreprise. Mais l'amitié de Tibere pensa lui coûter cher. Il luy avoit communiqué une partie de ses projets, & dans la juste crainte que le secret ne fût trahi, il résolut de faire périr celui qui en estoit le dépositaire : ce qui le fortifioit dans ce dessein, c'est le peu de justesse de certaines prédictions de Thrasylle, que

Suet. in Tib. cap. 14.

l'événement n'avoit pas confirmées. Écoutons Suetone : *Thrasylum quoque Mathematicum . . . tunc maxime expertus est, affirmantem nave provisæ gaudium afferri ; cum quidem illum durius, & contra prædicta cadentibus rebus ut falsum, & secretorum temere conscium, & ipso momento, dum spatietur una, præcipitare in mare destinasset.* Il obmet icy quelques circonstances qui nous ont esté conservées par les autres Historiens. Voicy, par

Tacit. loc. cit.

exemple, comment Tacite raconte la chose. Il prétend que Tibere, dans la vûe de s'assurer de la vérité des connoissances astrologiques de Thrasylle, le conduisit en des lieux fort escarpez ; un esclave les précédoit, & à certain signal il devoit précipiter

le Philosophe dans la mer. Pendant le cours de la promenade ce Prince commença par luy faire diverses questions sur ses prétentions à l'Empire. Se tournant ensuite du côté de Thrasylle: Sçavez-vous, luy dit-il, le mois & le jour précis de votre naissance? A ces mots Thrasylle ayant examiné la position & les distances des Astres, s'arrête d'abord, la frayeur le saisit, il s'écrie enfin : Un danger presque inévitable menace mes jours. Alors Tibere l'embrasse, & luy proteste que désormais il n'a rien à craindre. Que l'on compare maintenant le recit de Dion Cassius avec celui de Tacite, il ne sera pas mal aisé de se convaincre que ces deux Ecrivains ont suivi les mêmes Mémoires. Je ne sçais dans quelles sources le Scholiaste de Juvenal a trouvé que Thrasylle prévint par la fuite les desseins de Tibere : il est le seul des Anciens, qui fasse mention de cette particularité ; & dès-lors elle doit paroître peu vraisemblable. Thrasylle eût-il osé se flater que sa sortie de Rhodes le mettroit à couvert du ressentiment d'un Prince puissant & vindicatif? Mais toutes réflexions faites, je penserois volontiers que les paroles de ce Grammairien ne doivent point estre prises à la rigueur. Ignoret-on que les Ecrivains postérieurs à la bonne latinité, ne se sont pas toujours piqués d'une exactitude scrupuleuse? Le terme de *fugit* dont se sert le Scholiaste, peut avoir plusieurs acceptions : & le sens en est peut-estre, que Thrasylle avoit évité la mort par ses réponses; auquel cas le Commentateur seroit d'accord avec Dion Cassius & Tacite. Ce dernier ne dit pas un mot du vaisseau, qui venoit annoncer à Tibere la permission de retourner à Rome. Ennuyé du séjour de Rhodes, il attendoit les ordres de la Cour avec la plus vive impatience, lorsque Thrasylle à l'aspect d'un vaisseau qui cingloit en pleine mer, l'assûra que ses desseins alloient estre accomplis : fait appuyé sur le témoignage de Dion Cassius & de Suetone. Tibere après une semblable prédiction conçut la plus haute idée des lumieres de son Astrologue, qui depuis fut comblé & de ses bienfaits & de ceux d'Auguste. Il honoroit les Sçavants d'une protection particulière, & les plus distinguez estoient souvent admis à sa table. Suetone rapporte que cet Empereur dans un repas prononça

Dion Cass. pag. 554.

*Dion Cass. pag. 555.
Suet. in Tib. cap. 14.*

Suet. in Aug. cap. 98.

un vers grec, & que s'adressant à Thrasyllle il luy demanda de quel Poëte il le croyoit. N'est-on pas en droit de conclurre de ce passage, que Thrasyllle avoit joint l'étude des belles lettres à celle de la Philosophie? Tant de talents réunis le mirent fort avant dans les bonnes graces d'Auguste, qui le chérissoit à l'égal d'Areus. Il appelloit souvent ces deux Philosophes, non pour

Them. p. 108. examiner ensemble, à ce que dit Themistius, les moyens de s'immortaliser par la construction de superbes édifices : des objets plus relevez faisoient le sujet de leurs entretiens, dans lesquels on n'agitoit jamais que les questions propres à former les mœurs, & à inspirer l'amour de la vertu. Tibere n'eut pas les mêmes égards que son prédecesseur pour les sages avis de Thrasyllle, & l'inhumanité de cet Empereur auroit entierement deshonoré la mémoire du Philosophe, si, comme le remarque

Julian. p. 489. l'Empereur Julien, les maximes répandues dans les ouvrages de ce sçavant homme n'eussent esté autant de preuves incontestables de la bonté de son cœur, & de la droiture de ses intentions. Il ne s'en tint pas là : les Auteurs du temps attestent que plusieurs illustres Romains furent redevables de leur conservation à la sagesse de Thrasyllle. Les défiances de Tibere augmentoient avec l'âge, & le desir d'assurer à sa maison l'autorité souveraine, excita un violent orage contre les membres du Senat les plus distinguez & par la naissance, & par le mérite personnel. On les arrêta, & ils auroient péri infailliblement, si Thrasyllle n'eût pas trouvé le secret de persuader à l'Empereur que les Astres luy promettoient une vie extrêmement longue. Ce que l'on souhaite avec ardeur est cru aisément. Tibere convaincu de la vérité de cette prédiction, différa toujours d'im-

*Dio Cass. pag. 638.
Suet. in Tit. cap. 62.*

moler à ses soupçons un si grand nombre de victimes. Enfin il fut attaqué de la maladie qui le conduisit au tombeau : & malgré la violence du mal, il rejetta constamment les secours de la Medecine. Ce Prince s'imaginoit follement que la mort respecteroit les décisions de son Astrologue. Mais si Thrasyllle, en dérobant à la cruauté de Tibere une partie du Senat, rendit à la Republique un service important, il en diminua le prix en quelque maniere par le soin qu'il prit de sauver Caius, le seul

monstre capable de faire regretter son prédecesseur. Il le craignoit, les vœux des peuples sembloient luy ouvrir le chemin du Thrône : il consulta donc Thrasyllle, qui luy répondit que Caligula ne parviendroit jamais à l'Empire. Graces à l'attention de Suetone, une particularité si curieuse n'est pas demeurée ensevelie dans les ténèbres de l'oubli. Il l'avoit apprise de son pere, & son pere la tenoit des Courtisans les mieux instruits des secrets du cabinet. *Avum meum*, dit cet Historien, *narrantem puer audiebam causam operis ab interioribus aulicis proditam, quod Thrasyllus Mathematicus, anxio de successore Tiberio, & in verum nepotem proniori, affirmasset non magis Caium imperaturum, quam per Baianum sinum equis discursurum.* Quoy qu'il en soit, Caius ne put pas donner des marques de sa reconnoissance à Thrasyllle, qui mourut la quatrième année de la 204^e. Olympiade, un an précisément avant Tibere. Ce sçavant homme laissa un fils, qui, comme luy, se nomma Thrasyllle. Son habileté dans l'Astrologie judiciaire luy acquit beaucoup de réputation; &, suivant Tacite, il eut l'honneur de prédire à Neron, que les Dieux devoient un jour le placer sur le thrône des Césars. Ne seroit-ce pas de Thrasyllle le fils qu'il faut entendre ces vers de Juvenal?

*Suet. in Cal.
cap. 19.*

*Tac. Ann. lib.
6. cap. 21.*

*Juven. Satyr.
6. vers. 472.*

*Illius occurfus etiam vitare memento
In cujus manibus, seu pingua succina tritas
Cernis Ephemeridas : quæ nullum consulit & jam
Consulitur, quæ castra viro patriamque petente,
Non ibit pariter numeris revocata Thrasylli.*

Ce qu'il y a de constant, c'est que Juvenal a pû le connoître particulièrement, & il paroît d'ailleurs qu'il n'estoit gueres moins versé que son pere dans cet art trompeur & frivole.

Il en avoit fait sa principale occupation, on ne voit pas du moins qu'il eût cultivé les autres Sciences : en cela bien différent de l'ancien Thrasyllle, qui les avoit presque toutes embrassées, ainsi qu'on l'a déjà observé. Je n'en veux pas de meilleure preuve que les morceaux divers de cet Auteur citez dans les

*Diog. Laërt.
lib. 3. cap. 56.*

*Diog. Laërt.
lib. 3. cap. 61.*

*Allin. tract. 2.
Bibl. grac. pag.
48.*

écrits qui sont parvenus jusqu'à nous. Admirateur de Platon, il avoit travaillé avec beaucoup d'application à répandre un nouveau jour sur le système de ce Philosophe, & c'est dans la vûe de rendre la lecture de ses ouvrages plus utile, qu'il avoit jugé à propos de les disposer par Tétralogies : nom qui doit son origine au Théâtre, car on appelloit Tétralogies quatre pièces d'un Poëte tragique qui se ressembloient assez quant au sujet, & dont la dernière estoit satyrique. Si l'on en croit quelques Auteurs, Platon, de Poëte devenu Philosophe, suivit cet arrangement dans la composition de ses Dialogues. J'ay bien de la peine néanmoins à m'imaginer que ce sentiment là soit véritable. La raison de le revoquer en doute est que si l'ordre dont il s'agit eût esté de la façon de Platon même, le Grammairien Aristophane ne se seroit point avisé de partager les Dialogues de ce Philosophe en Trilogies; une entreprise si téméraire auroit soulevé contre luy tous les Platoniciens. Cependant on ne trouve nulle part qu'aucun d'eux luy ait reproché d'avoir par cette division, renversé de fond en comble celle que leur Maître avoit établie, quoyque plus à portée que tous les Grammairiens du monde de distribuer ses propres ouvrages suivant leur ordre naturel. Autre réflexion qui ne détruit pas moins formellement l'opinion de ces Critiques, c'est la remarque que fait le Platonicien Albinus dans son introduction; Dercyllides & Thrasylle, à ce qu'il prétend, en imaginant les Tétralogies, avoient suivi les circonstances des temps, & le caractère des personnages que Platon fait intervenir dans ses Dialogues. Ils estoient persuadés l'un & l'autre, que par-là ils conduiroient les lecteurs plus sûrement à l'intelligence de la Philosophie Platonicienne. Donc Platon n'est pas auteur des Tétralogies : méthode dont l'invention, si je ne me trompe, ne scauroit estre légitimement contestée au Grammairien Aristophane. En effet, les Tétralogies ne diffèrent des Trilogies qu'en ce que les dernières obmettent la pièce satyrique, qui luy paroîtroit vraisemblablement peu convenir à la dignité & à la gravité des productions philosophiques. Cependant Thrasylle moins scrupuleux, préfera les Tétralogies : convaincu sans doute que

cette division seroit plus utile que la précédente : mais je ne crains pas d'avancer que les amateurs de Platon ne tiroient pas de grands secours des Tétralogies de Thrasyllé. On en voit le plan dans Diogene Laërce, qui n'a pas eu l'attention de nous apprendre si ces Tétralogies formoient un ouvrage à part. Peut-estre faisoient-elles partie de quelque morceau plus considérable, de la vie de Platon par exemple, à laquelle, suivant les apparences, il avoit travaillé. Ne seroit-il pas naturel de le conclurre d'un passage du même Diogene, qui assure sur la foy de Thrasyllé, que Platon rapportoit son origine à Neptune, & que le Dialogue de ce Philosophe, intitulé *Α'ντακαί*, luy estoit faussement attribué ? Ces deux circonstances supposent en quelque manière une vie de Platon publiée par Thrasyllé, & qui probablement servoit d'introduction aux divers morceaux, qu'il avoit composez dans le dessein de rendre la Philosophie Platonicienne plus claire & plus intelligible. Porphyre sera mon garant quant à ce grand nombre de traitez dont il est question maintenant. Thrasyllé, selon luy, avoit embrassé presque tous les sujets, qui depuis ont exercé la plume du célèbre Plotin : mais, au jugement de Longin, Plotin les avoit maniez avec beaucoup plus d'exactitude & de pénétration. Il ne faut point oublier icy, & cela d'après Porphyre, que les principes de Pythagore estoient la base de toutes les explications de Thrasyllé. Il croyoit donc que Platon, en copiant cet ancien Philosophe, s'estoit uniquement proposé d'éclaircir les expressions mystérieuses à la faveur desquelles les Pythagoriciens déroboient leur doctrine à la connoissance du vulgaire : en quoy il a esté imité par les Philosophes du second & du troisième siècle, qui, sous le nom de Platoniciens, avoient adopté les dogmes de Pythagore : comme si le système de l'un avoit une liaison nécessaire avec celui de l'autre. Je ne doute presque pas que Thrasyllé n'ait le premier imaginé cette prétendue connexité, dont on n'apperçoit pas le plus léger vestige, ni dans les écrits d'Aristote & de Cicéron, ni dans ceux des Auteurs qui les ont précédéz. A l'égard de Thrasyllé, il estoit si fort enthousiasmé d'une découverte qui luy appartenoit en propre, que par tout le Pythagorisme se

*Diog. Laërt.
lib. 3. cap. 61.*

*Idem lib. 9.
cap. 37.*

*Long. apud
Porp. in vita
Plot. pag. 130.*

*Diog. Laërt.
lib. 9. cap. 38.*

présentoit à sa vûë. Là, comme dans une source féconde, disoit-il, Démocrite avoit puisé la doctrine qui luy acquit depuis tant de réputation. Il seroit à souhaiter que les morceaux de Thrasyllé, qui pourroient en fournir les preuves, eussent échappé à l'injure des temps. On avoit de luy de doctes Commentaires sur les ouvrages de Démocrite, malheureusement ces Commentaires ne subsistent plus aujourd'huy : Diogene Laërce est le seul des Anciens qui en fasse mention, & il adjoute que l'Auteur avoit divisé par Tetralogies les écrits de ce Philosophe.

*Plut. tom. 2.
pag. 1136.
Theo. p. 74.
137. 145.
Nicom. p. 67.
Porph. p. 266.*

Tant d'attachement à la secte de Pythagore avoit produit sans doute les différents traitez sur la Musique dont Plutarque, Théon de Smyrne, Nicomaque & Porphyre font honneur à Thrasyllé : mais aucun d'eux n'a eu la précaution d'en conserver les titres, si pourtant on excepte Porphyre, qui cite celui des sept tons. Il paroît cependant que Thrasyllé n'avoit pas toujours frappé au but, Nicomaque du moins & Théon relevent quelques fautes de cet Ecrivain : si c'est avec fondement, j'en laisse la décision à un de nos sçavants confreres, plus versé que per-

*Achill. Tat.
Ilag. pag. 36.*

sonne dans la Musique des Anciens. Il y a dans Achille Tatius un fragment de Thrasyllé touchant le mouvement harmonique des Globes : matiere qui, dans le systeme de Pythagore, est entièrement du ressort de la Musique. Il se pourroit bien faire néanmoins que ce fragment eût esté tiré de quelqu'un des traitez astronomiques que Thrasyllé avoit donnez : tel estoit celui

Bid. p. 139.

dans lequel, au rapport d'Achille Tatius, il examinoit la nature & les propriétés du Soleil. Quant à ses ouvrages astrologiques, à peine s'en est-il sauvé quelques parcelles du naufrage. Porphyre, ou plustost Antiochus dans son introduction au Tetrabible, & Demophile citent trois ou quatre morceaux des livres d'Astrologie dont Thrasyllé avoit fait part au public, qui luy estoit encore redevable d'un traité de Chronologie. N'est-on pas en droit de le conclurre du premier livre des Stromates de

*Clem. Alex.
Strom. lib. 1. p.
40.*

Clement d'Alexandrie qui, sur la foy de Thrasyllé, compte 73. ans depuis le déluge jusqu'à l'embrasement du Mont Ida, & à l'invention du fer. Je ne répondrois pas néanmoins que ce calcul ne fût de Thrasyllé de Mendès allegué cy-dessus. On voit

voit de luy divers ouvrages remplis de fables à la vérité, mais dont pourtant il ne sera pas inutile de donner icy une note abrégée. L'Auteur du Livre des Fleuves, par exemple, nous apprend que le Thrasylle en question avoit écrit sur les Pierres, & que dans ce morceau il faisoit mention de celles que les Anciens connoissoient sous le nom de Philadelphes. *Les Monts Hæmus & Rhodopé produisent, dit-il, les pierres appelées Philadelphes : elles sont de couleur de corbeau, & ressemblent assez à l'homme quant à la figure. Placées séparément, chacune d'elles se brise, dans le moment même qu'on prononce leur nom, ainsi que le raconte Thrasylle de Mendès dans son troisième Livre des Pierres : il en parle encore plus exactement dans son Traité des Evenemens tragiques.* C'est le titre d'une autre de ses productions également pleine de contes puériles. On ne sçauroit guères porter un jugement plus favorable de ses Egyptiaques : là estoit contenu ce que dit Stobée de quelques pierres du Nil semblables à une fève, à la vûë desquelles les chiens cessent d'aboyer : de plus elle avoit la propriété de chasser les démons ; & il suffisoit de les approcher des narines des possédez. Cet Ecrivain adjoute, & toujours d'après Thrasylle, qu'on trouvoit dans le même Fleuve des pierres nommées *κόλλωτις*, certaines hirondelles que Pline désigne par le nom de *riparia*, & Marcellus Empiricus par celui de *ripariola*, les employent à la construction d'un mur qui préserve l'Egypte contre les inondations du Nil. Pline, à quelques circonstances près, rapporte la même merveille, mais il ne marque pas de qui il la tient : cependant il cite Thrasylle dans un autre endroit, & cela à l'occasion des remèdes propres à guérir les morsures des scorpions : remèdes qui par leur absurdité font voir clairement que celui qui les prescrit ne sçauroit estre différent de Thrasylle de Mendès.

Stob. p. 5

*Plin. lib. 10.
pag. 467.*



D I S S E R T A T I O N
S U R
T I T U S L A B I E N U S.
 Par M. DE CHAMBORT.

Assemblée
publique
3. d'Avril
1731.

QU'EL QUE brillant qu'ait été le mérite des grands hommes qui contribuèrent à la chute de la République Romaine, & à la changer, après sa chute, en une puissante Monarchie; la postérité n'a pas laissé périr la mémoire de ceux dont la valeur & la constance s'opposèrent à cette grande révolution, & qui tâchèrent par toutes sortes de moyens de soutenir la liberté mourante.

Cette noble & juste idée a fait que les anciens Auteurs ont mis au jour, non seulement la vie de Jules César & d'Auguste son successeur, mais encore celles de Pompée, de Caton d'Utique & de Marcus Brutus, qui combattirent si fortement les vastes desseins de ces nouveaux Monarques.

Titus Labienus dont j'auray l'honneur d'entretenir aujourd'hui la Compagnie, fut, comme eux, défenseur de l'Etat républicain de sa patrie : il a eu tant de part à tout ce qui s'est passé dans les derniers temps de la République, qu'il est assez surprenant que jusqu'icy personne ne nous ait donné un récit de sa vie, qui se trouve liée avec les plus grands événements du siècle auquel il a vécu.

On ne connoît guères cet illustre Romain que par les Commentaires de César : là, nous voyons qu'après la Préture, seconde dignité de la République Romaine, il fut Lieutenant général de ce Proconsul, dans le gouvernement des Gaules. Dans cet employ, Labienus contribua beaucoup aux conquêtes de César, qui étendirent les bornes de l'Empire jusqu'au Rhin & à l'Océan. Il marqua alors dans toutes les occasions qu'il eut de se signaler, tant de prudence & de valeur,

que ceux qui font la comparaison de César avec Alexandre, le croient supérieur à Parménion, compagnon des victoires de ce dernier, & prétendent que si le Sénat & le Peuple Romain avoient donné à Labienus le commandement en chef des Provinces & des Armées qu'ils confièrent à César, il auroit fait les mêmes conquêtes que fit ce fameux Capitaine.

La conquête des Gaules estant finie, Labienus zélé pour la liberté publique, abandonna le parti de César : il ne voulut pas estre complice de sa désobéissance aux ordres du Sénat, qui luy avoit commandé de désarmer; & bien loin de le suivre lorsqu'il tourna ses armes contre sa patrie, il alla joindre Pompée, entre les bras duquel Rome s'estoit jettée, & à qui le Sénat avoit commis sa défense. Cette action parut alors si glorieuse & si digne d'un bon Citoyen, que Cicéron, dans une de ses Lettres à Atticus, regarde Labienus comme un héros, & dit qu'il y a long-temps qu'aucun Citoyen n'a fait d'action si illustre. *Labienum ñega judico. Facinus jam diu nullum civile prædarius.*

Ce sont là les endroits les plus éclatants de la vie de Labienus; j'en ferai le détail en temps & lieu : le reste de sa vie est moins connu du public, il ne laisse pas de mériter son attention, & d'estre rempli de faits assez intéressants, pour estre recueillis & mis en ordre, pour luy en faciliter la connoissance.

Titus Labienus naquit sur la fin de l'an de Rome 654. ou au commencement de l'année suivante : il n'y a pas d'Auteur qui marque positivement cette date; mais c'est une conjecture nécessaire que je tire de l'Oraison de Cicéron pour C. Rabirius, que nostre Labienus accusa d'avoir commis cette année 654. un crime de haute trahison, *perduellionis*. Cicéron défenseur de Rabirius, objecte à Labienus qu'il a entrepris cette accusation sans avoir consulté les regles de la prudence; que cette affaire est plus ancienne que son âge, & qu'elle estoit finie avant qu'il fût né : *Imprudenter laberis, causam enim suscepisti antiquiorem memoria tua, quæ causa ante mortua est quàm tu natus esses.* D'un autre costé, Labienus ayant esté Preteur l'an

de Rome 695. & estant nécessaire, pour posséder cette dignité, d'avoir quarante ans, suivant les Loix qui regloient l'âge que l'on devoit avoir pour entrer dans les Magistratures, il faut nécessairement mettre la naissance de Titus Labienus au temps où je la fixe.

La famille où naquit Titus Labienus, estoit dans l'Ordre des Chevaliers Romains, du nombre de celles qui estoient fort attachées au parti populaire. Son père portoit, comme luy, le nom de Titus Labienus, il avoit un oncle paternel nommé Quintus Labienus, qui fut tué à Rome dans la sédition qu'excita le Tribun Apuleius Saturninus, il avoit des freres : cette famille estoit originaire d'une petite ville nommée Cingulum, bastie sur des rochers dans la province de Picenum, aujourd'huy la Marche d'Ancone. Les peuples qui habitoient cette ville sont nommez par Pline les Cingulitains : les Labienus-y estoient très-anciennement établis. Silius Italicus fait mention d'un Labienus natif de Cingulum, qui fut tué à la bataille de Cannes en défendant le Consul Paul Emile son général : Labienus fit rebâtir cette ville à ses dépens, & elle subsiste encore aujourd'huy sous le nom Italien de Cingolo : tous ces faits sont constants. Le nom de la famille de Titus Labienus fait plus de difficulté entre les Sçavants ; car il n'y a pas d'apparence que le nom de Labienus en fût le véritable nom ; c'estoit un surnom attaché à la branche de la famille dont il estoit descendu. Suivant les raisons alléguées par Sigonius, les noms de toutes les familles Romaines estoient terminez en *ius* & non en *us* avec une consonne précédente. Cette réflexion a fait, que Paul Manuce, avec la sagacité ordinaire, a découvert que *Titus Labienus* se nommoit *Atius*, & qu'il estoit de la Maison *Atia* ou *Attia*, & il l'appelle toujours *Titus Attius Labienus*.

Une preuve que Titus Labienus estoit issu de la famille *Attia*, est que pendant qu'il fut Tribun du peuple, il fut auteur de la Loy qui donnoit au peuple la nomination des Sacerdotes vacants : or cette Loy fut nommée la Loy *Attia* du nom du Tribun Titus Attius Labienus, qui la proposa, & qui la fit approuver, suivant le sentiment de tous les Sçavants.

Ces raisons n'avoient pas empêché Fulvius Urfinus premier Auteur du Recueil des familles Romaines, dont nous avons des Médailles, de les négliger, & de soutenir que notre Titus Labienus estoit sorti d'une famille particuliere qu'il nomme *Labiena*: cette erreur a esté corrigée par Charles Patin dans la nouvelle édition qu'il a donnée du Recueil de Fulvius Urfinus, avec plusieurs augmentations considérables. Sous le titre de la famille Attia, ce sçavant Antiquaire nous explique deux Médailles rares, l'une de Marcus Attius Balbus, & l'autre de Quintus Labienus: cela luy fait diviser cette famille Attia en deux branches, l'une des Balbus, & l'autre des Labienus. Dans la première branche il met Marcus Attius Balbus Preteur, natif d'Aricie ville du Latium, lequel, selon Suetone, estoit du côté de sa mere, proche parent de Pompée, & qui épousa Julie l'une des sœurs de César, dont il eut Attia mere d'Auguste. Dans la seconde branche, Patin met notre Titus Labienus & son fils Quintus Labienus surnommé le Parthique. Si Patin a prétendu ne parler que des branches de la Maison Attia, dont il nous reste des Médailles, il a raison de la diviser ainsi en deux branches seulement; mais s'il a voulu dire qu'il n'y avoit que ces deux branches en ce temps-là dans la Maison Attia, il se trompe: car dans le siècle où Jules César a vécu, il y avoit encore d'autres Attius renommés pour leur éloquence & pour leur valeur. Le premier est un Titus Attius Pisaurensis, qui fut l'accusateur de Cluentius, que Cicéron défendit, & qu'il eut bien de la peine à faire déclarer innocent; Cicéron met cet Attius natif de Pesaro, au rang des bons Orateurs de son temps, & dit qu'il estoit exact & abondant dans ses discours: *dicebat accurate & copiose*. Le second est P. Attius Varus, qui se rendit maître de l'Afrique au nom de Pompée, & qui, s'estant joint au Roy Juba, défit Curion Lieutenant de César. Le troisième est un Attius Pelignus, qui, au commencement de la guerre civile, vouloit défendre la ville de Sulmone contre César; il ne put le faire, parce que les habitants de cette ville ne voulurent pas s'exposer à soutenir un siège contre un Vainqueur si assuré du succès de ses armes:

Le dernier est un Attius Rufus, qui à la veille de la bataille de Pharsale accusa Afranius Lieutenant de Pompée, de trahison pour la perte de l'armée d'Espagne.

Telle estoit la Maison Attia, dans laquelle Titus Labienus avoit pris naissance : l'éducation qu'il y reçut, fut celle qu'on donnoit aux jeunes Romains qui aspiraient aux grands emplois. L'art de parler en public & l'art de la guerre estoient ceux auxquels ils s'attachoient le plus. Les Maîtres qui l'instruisirent dans l'art de parler, nous sont inconnus : il falloit bien que Labienus possédât cet art, au moins dans un certain degré, puisqu'il fut Tribun du peuple avec grande réputation : il fut de ceux qui sçavoient émouvoir les esprits de la multitude contre les Grands ; & il fut obligé de parler contre Hortensius & Ciceron pour soutenir les prérogatives de l'ordre plébéien.

Pour l'art militaire, il en acquit une grande connoissance, & il y joignit une grande expérience. L'empressement que César eut d'en faire le premier de ses Lieutenants, & la confiance qu'il eut en luy, en sont des marques bien certaines. Suivant Ciceron, Labienus fit les premières campagnes dans l'Asie Mineure : on appelloit premières campagnes (*prima stipendia*) les années que les jeunes Romains avoient coutume d'employer au métier de la guerre après avoir pris la robe virile, jusqu'à ce qu'ils fussent en l'âge de pouvoir estre admis à demander les Magistratures. Il servit dans les armées qui furent envoyées contre les peuples de Cilicie sous le Proconsul P. Servilius : ces peuples habitans un pays montueux & voisin de la Mer, voyant l'embarras où estoient les Romains par la longueur de la guerre contre Mithridate, prirent la résolution de faire des courses sur terre & sur mer dans leur voisinage : ils firent fortifier des places pour leur servir de retraite. Leurs courses maritimes s'étendoient dans la Mer Egée, autour de l'Isle de Crete & du Péloponnèse, dans la Mer Ionienne, & dans la Mer de Cyrene le long de l'Afrique : leurs courses de terre s'étendoient dans la Pamphylie, dans la Carie & dans la Lycie : ils avoient amassé de grandes richesses par leurs pillages,

Ils les avoient retirées dans leurs Villes. P. Servilius les défit premièrement sur la mer, & les renferma dans la Cilicie; ensuite il les assiégea dans leurs villes: les plus fortes de ces villes estoient Oricum, Phaselis, Olympe & Maure: Servilius prit & démolit ces places. La prise d'Maure luy parut une si belle conquête, qu'il en prit le nom d'Mauricus; le Senat luy confirma ce surnom, en luy accordant les honneurs du triomphe.

Titus Labienus servant sous ce Général eut part à ces grandes actions: Ciceron l'en fait souvenir dans son Oraison pour Rabirius, *P. Servilius quo tu Labiene, Imperatore meruisti*. Une guerre aussi vive sur mer & sur terre, fut une excellente leçon pour un jeune guerrier: ces batailles avec des peuples si belliqueux & si opiniâtres, ces combats dans des pays montueux & ferrez, ces sièges de villes que la nature & l'art rendoient fortes, l'instruisirent de toutes les ruses & de toutes les finesse de la guerre. Après une telle étude des choses militaires & tant d'expérience dans la guerre, Labienus retourna à Rome pour entrer dans la Magistrature. On ne sçait pas l'année de la Questure ni des premiers emplois qu'il obtint.

L'année que Labienus fut Tribun du peuple, est plus certaine: elle concourt avec celle du Consulat de Ciceron & de C. Antonius, qui commença le premier jour de Janvier de l'an de Rome 691. Cela estant, Labienus & ses Collègues avoient pris possession de leurs charges de Tribuns du peuple le dix Décembre de l'année précédente, suivant l'usage ordinaire de la République. Les Tribuns du peuple estoient au nombre de dix, les Auteurs anciens ne nous ont conservé les noms que de quatre Collègues de Labienus, sçavoir, Servilius Rullus, Titus Ampius, L. Bestia, & L. Cecilius. Le nom de ces quatre Tribuns est fort connu dans l'histoire Romaine, aussi-bien que celui de Labienus. Rullus se fit connoître par la proposition du renouvellement des Loix Agraires. Ciceron empêcha que cela n'eût lieu, par trois Oraisons qu'il fit contre ce Tribun, & dans le Senat & dans l'Assemblée du peuple; ces Oraisons sont venues jusqu'à nous. Titus Ampius est celui qui, après la bataille de Pharsale, alla à Ephèse pour

enlever en faveur de Pompée, l'argent qui estoit en dépôt dans le temple de Diane, son dessein ne put réussir par la promptitude avec laquelle César se rendit à Ephèse en poursuivant Pompée dans sa fuite. L. Bestia favorisa toujours Catilina & ses adhérents pendant son Tribunat : il prétendoit que toutes les recherches que faisoit Cicéron pour découvrir cette conjuration, estoient un effet de la haine personnelle contre Catilina. L. Cecilius fut celui de tous les Tribuns de cette année qui fut le plus favorable aux Patriciens.

Titus Labienus rendit son Tribunat célèbre par trois actions principales ; la première fut l'accusation du Sénateur Rabirius ; la seconde, la Loy Attia des Sacerdotes ; & la troisième, les honneurs qu'il procura au grand Pompée vainqueur de Mithridate.

L'accusation formée par Titus Labienus contre Rabirius fit un grand bruit à Rome : Suetone prétend que ce fut Jules-César, qui sous main avoit invité Labienus à se rendre accusateur de Rabirius. Le titre de l'accusation estoit le crime de haute trahison commis par Rabirius, pour avoir tué dans une sédition arrivée en l'an de Rome 654. le Tribun Apuleius Saturninus. Tout le monde sçait que la personne des Tribuns du peuple estoit sacrée & inviolable. Labienus avoit un intérêt particulier dans cette affaire ; son oncle paternel Quintus Labienus avoit esté tué dans cette sédition avec le Tribun dont il estoit ami & partisan. Labienus soutenoit que Rabirius estoit digne de mort suivant les Loix.

On nomma d'abord pour Duumvirs ou Commissaires pour informer de cette affaire, deux hommes ennemis de Rabirius, sçavoir Jules César & Lucius César son parent ; ces Duumvirs déclarèrent Rabirius dûëment atteint & convaincu du crime dont il estoit accusé, & le firent juger digne de mort. Rabirius appella de ce premier jugement au peuple : le peuple étant assemblé, Labienus, en qualité de Tribun du peuple, fit une harangue pour soutenir son accusation, il s'étendit sur la noirceur du crime commis par Rabirius, il exagéra les privilèges attachez à la personne des Tribuns, il soutint qu'ils se communiquoient
à tous

à tous ceux qui les accompagnoient dans la fonction de leur employ, qui estoit le principal appuy de la liberté des Citoyens : il fut écouté très-favorablement.

Rabirius fut défendu par les plus éloquents personnages, Hortensius & Cicéron : Hortensius renferma sa défense dans des preuves particulieres, il fit voir que Rabirius n'estoit point coupable des crimes dont Labienus l'accusoit, & qu'on ne pouvoit justement le convaincre d'avoir commis les meurtres qu'on luy imputoit. Cicéron parla dans cette affaire en qualité de Consul, il soutint que le Tribun Apuleius Saturninus, & toutes les personnes qui l'avoient accompagné, y compris l'oncle paternel de Labienus, estoient tous des séditieux qui avoient alors troublé la paix publique par les Loix injustes qu'ils propofoient : que le Senat, pour éviter leurs violences, avoit ordonné aux Consuls C. Marius & Valerius Flaccus, de faire prendre les armes à tous les bons citoyens, & d'agir ainsi qu'ils le jugeroient à propos pour le salut de l'Estat. Cet Arrest ayant esté mis à execution, tous les honnestes gens suivirent les Consuls : le Tribun Saturninus, & le Preteur Servilius Glaucia avec leurs complices, s'emparèrent du Capitole, les Consuls les y assiégèrent & les forcèrent d'en sortir ; ils périrent avec tous leurs associez dans le tumulte qui arriva, & dont ils estoient eux-mêmes la cause.

Cette accusation capable de réveiller les animosités entre les nobles & les Plébéiens, auroit tourné à l'avantage de Labienus, nonobstant l'éloquence des défenseurs de Rabirius, mais elle fut assoupie, si nous en croyons Dion, par l'adresse & la prudence de Quintus Metellus Celer, Preteur & Augur. Il fit enlever l'étendard Romain que l'on mettoit sur le haut de la tour du Janicule pendant les Comices, ainsi l'assemblée du peuple étant interrompue & remise à une autre fois, les Patriciens sauvèrent Rabirius ; & le Tribun Labienus ne trouva pas à propos de poursuivre une accusation qui excitoit de si grands troubles dans la République : il sacrifia au bien général de sa patrie, la vengeance de son oncle paternel Quintus Labienus.

A l'égard de la loy touchant les Sacerdotes vacants dont Titus Labienus fut auteur, il faut se souvenir que le Roy Numa instituteur de toutes les cérémonies religieuses chez les Romains, avoit établi des Collèges de Pontifes & de Prêtres. Ces assemblées furent long-temps composées des seuls Patriciens : cet usage fut changé l'an de Rome 433. l'honneur du Sacerdoce & du Pontificat fut communiqué aux Plébeïens par la Loy

Liv. 10. Ogulnia. Cette Loy, selon Tite-Live, fut proposée par deux Tribuns du peuple, nommez Q. & Cn. Ogulnius. Le même Roy Numa avoit aussi ordonné que les Collèges des Pontifes rempliroient les Sacerdotes qui viendroient à vaquer parmi eux : ce dernier usage dura plus long-temps : on voulut l'abolir l'an de Rome 609. Licinius Crassus Tribun proposa une Loy pour donner au peuple le droit de remplir les Sacerdotes vacants : Lélius, alors Préteur, s'opposa à la Loy proposée par le Tribun, il parla avec tant de force contre cette nouveauté dans l'assemblée du peuple, que la Loy fut rejetée. Cicéron, dans son traité des Orateurs illustres, & dans son traité de l'Amitié, parle de ce discours de Lélius. Mais l'an de Rome 651. le Tribun Domitius Ænobarbus, chagrin contre les Pontifes qui luy avoient refusé le Sacerdoce vacant parmi eux par la mort de son pere, fit passer une Loy par laquelle on attribua au peuple le droit de remplir les places vacantes dans les Collèges des Pontifes & des Prêtres. Cette Loy *Domitia* fut du nombre de celles qui furent cassées par Sylla : ce Dictateur, par une de ses Loix Cornéliennes, rétablit l'ordonnance du Roy Numa sur l'élection des Pontifes & des Prêtres, & ôta au peuple le droit de les nommer. Labienus, pendant son Tribunat, renversa cette Loy de Sylla ; & par une Loy, nommée la Loy *Attia*, du nom de sa famille, il fit rendre au peuple le droit de nommer aux Sacerdotes vacants comme avoit fait la Loy *Domitia*.

Pour les honneurs que Titus Labienus, étant Tribun du peuple, procura à Pompée, l'histoire Romaine nous apprend qu'après la fin de la guerre contre Mithridate, qu'il termina si avantageusement pour la République, & si glorieusement pour

luy, Titus Labienus & Titus Ampius Tribuns du peuple, n'attendirent pas le retour de Pompée à Rome, pour les luy faire accorder. Sur les premières nouvelles qu'ils reçurent des avantages que ce Général avoit remportez, & pendant son absence, ils firent passer une Loy, par laquelle il estoit permis à Pompée de porter une couronne de laurier, avec tous les ornemens du triomphe dans les Jeux du Cirque, & aux Jeux Sceniques une pareille couronne de laurier avec la robe bordée de pourpre. Pompée ne voulut user de cet honneur extraordinaire qu'une seule fois, & ce fut encore trop; car cette distinction ne manqua pas de luy attirer l'envie de plusieurs des principaux Romains jaloux de ses grandes prospérités. C'est Velleius Paterculus qui nous instruit de ce détail. Charles Pascal, dans son traité des Couronnes, dit qu'on accorda à Pompée par ce décret, des Couronnes d'or, parce qu'il lit dans le passage de Velleius, au lieu des mots de *Corona laurea*, ceux de *Corona aurea*. Mais Pascal se trompe, suivant Lipsé, qui a fait le premier cette heureuse correction dans le texte de cet auteur: il n'y a pas d'apparence que les Tribuns du peuple permissent à personne l'usage des Couronnes d'or depuis l'abolition de la Royauté après l'exil des Tarquins. D'ailleurs cette manière de lire ce passage de Velleius est confirmée par un passage de Dion, qui dans son livre trente-septième, dit qu'on accorda à Pompée le droit de porter une Couronne de laurier dans toutes les assemblées, ce que Dion explique par le mot Grec de *ἀνδροπορεῖν*; or ce mot de *ἀνδροπορεῖν* ôte toute l'équivoque qu'on pourroit faire sur la matière de la Couronne dont Pompée avoit droit d'orner sa tête dans les assemblées publiques.

Cette bonne volonté des Tribuns du peuple envers Pompée, ne doit pas être regardée comme un empressement flatteur pour faire leur cour à ce conquérant dans une occasion illustre: elle estoit fondée sur deux raisons très-pertinentes. La première estoit leur reconnoissance pour les bienfaits qu'ils avoient reçus de Pompée, c'estoit luy qui, dans son premier Consulat qu'il avoit exercé avec M. Crassus, l'an de Rome 684. avoit rétabli en son entier la puissance des Tribuns du

peuple que le Dictateur Sylla avoit si fort diminuée, qu'il n'en avoit laissé que le nom & l'image sans aucun effet. La seconde raison estoit que les Tribuns du peuple estoient en quelque façon les auteurs de la gloire de Pompée, parce qu'ils luy avoient procuré les grands emplois qui luy avoient donné occasion de l'acquérir. Le Tribun Aulus Gabinius avoit fait donner à Pompée le commandement général sur la mer Méditerranée, pour la destruction des Pirates qui tenoient toute cette Mer, & qui empêchoient le commerce de toutes les nations qui y confinent. Gabinius luy avoit fait donner le droit de commander dans une partie des provinces limitrophes. C. Manilius, autre Tribun du peuple, avoit publié une Loy par laquelle il avoit fait déclarer Pompée Général pour faire la guerre à Mithridate & à ses alliez, avec une autorité presque souveraine dans l'Asie mineure, & dans toutes les provinces de l'Orient jusqu'à l'Euphrate & la mer Caspienne. Ces loix Gabinia & Manilia avoient eu dans Rome bien des contradicteurs de la part des premiers du Senat Romain, lorsqu'elles avoient esté proposées.

Le temps du Tribunat de Labienus estant fini, il monta par degrez aux Magistratures suivantes, qui estoient l'Edilité & la Préture; il fut Préteur l'an de Rome 695. Cette année est célèbre par le Consulat de Jules-César & de Bibulus. Le premier de ces Consuls ayant esté gendre de Cinna & estant neveu de Marius par sa tante Julie, estoit regardé depuis long-temps comme chef du parti populaire: il y avoit long-temps que Sylla avoit prédit qu'il y avoit dans Cesar plusieurs Marius, Titus Labienus luy estoit fort attaché par cette raison. On nommoit en ce temps-là à Rome tous les ans huit Préteurs, suivant les Loix de Sylla: chacun de ces Préteurs avoit un département particulier, on ignore celuy qu'eut Labienus. Au sortir de cette Magistrature il n'obtint pas de province à gouverner: il auroit pû prétendre à la Gaule Narbonnoise ou Transalpine, alors composée de l'étendue de pays qu'occupent aujourd'huy la Savoye, le Dauphiné, la Provence & le Languedoc; ce gouvernement de la Gaule Transalpine estoit

souvent donné à des Préteurs : l'ambition de César luy ôta cette ressource ; ce Consul s'estant fait donner le gouvernement de la Gaule Cisalpine & de l'Illyrie ; par la Loy publiée en sa faveur par le Tribun Vatinius, le Senat luy donna encore celui de la Gaule Transalpine, & Titus Labienus fut obligé de se contenter d'estre Lieutenant de César dans son gouvernement.

Le détail des actions de Labienus dans cet employ, pourroit fournir la matière d'une ample dissertation, je me contenteray, en attendant, de les indiquer icy en peu de mots : la durée de la guerre que César fit pour la conquête des Gaules, fut de huit années ; nulle de ces années ne se passa sans estre marquée par quelque action remarquable de Labienus.

Dès la première campagne César voulant empêcher les Suisses de sortir de leur pays, & ayant fait faire un retranchement depuis le Lac de Geneve jusqu'au Mont Jura, il commit la défense de ce retranchement à Labienus. Dans la seconde campagne, Labienus donna avis à César des mouvements des peuples de la Gaule Belgique, & il eut beaucoup de part à la victoire que César remporta sur les Nerviens, les plus belliqueux d'entre ces peuples. Dans la troisième campagne, César détacha Labienus avec un corps de Cavalerie, pour aller dans le pays de Trèves empêcher les Germains de passer le Rhin. Dans la quatrième campagne, César envoya Labienus avec les Legions revenues d'Angleterre, contre ceux de Théroouanne, qui avoient insulté les soldats Romains. Dans la cinquième campagne, César s'estant embarqué pour l'Angleterre, laissa Labienus dans les Gaules avec trois legions & deux mille chevaux ; César, à son retour, envoya Labienus du côté de Trèves avec une légion, avec laquelle il combattit & tua Induciomar qui estoit venu pour l'attaquer avec une armée de Gaulois & de Germains. Dans la sixième campagne, Labienus sçachant que ceux de Trèves attendoient un secours des Germains, trouva le moyen de les surprendre avant la venue de ce secours, & de se rendre maître de la cité de Trèves. Dans la septième campagne, les principaux peuples de la Gaule s'estant unis contre les Romains, & ayant élu pour chef Vercingetorix

Seigneur Auvergnat, à qui ils fournirent des troupes très-nombreuses, César détacha Labienus avec quatre légions; Labienus marche avec ce corps d'armée le long de la Seine & vient camper près de la ville des Parisiens, dont il ne put se rendre maître, il remonte à Mehem, où il passe la Seine, & défait une armée de Gaulois commandée par Canulogene; ensuite ayant appris que César avoit levé le siège de Gergovic, & qu'il venoit du côté de Sens après avoir passé la Loire, Labienus alla au-devant de luy, & joignit ses troupes à celles de César. Alors César ayant défait les Gaulois dans plusieurs combats de cavalerie, il obligea Vercingetorix leur Général, de se renfermer dans Alexia; Labienus rendit de grands services pendant le siège de cette Ville. Dans la huitième campagne, César envoya encore Labienus contre ceux de Trèves avec deux légions, Labienus les défit dans un combat de cavalerie, & les Germains qui leur avoient amené du secours, il prit prisonniers tous leurs chefs.

Cette victoire de Labienus termina la guerre que César faisoit aux peuples de la Gaule, qui, par ce moyen, se trouva entièrement soumise au joug des Romains.

ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ

ΔΙΑΛΟΓΟΣ

ΠΕΡΙ ΜΟΥΣΙΚΗΣ.

DIALOGUE

DE PLUTARQUE

SUR LA MUSIQUE,

TRADUIT EN FRANÇOIS.

AVEC DES REMARQUES.

Par M. BURETTE.

DIALOGUE DE PLUTARQUE

SUR

LA MUSIQUE.

INTERLOCUTEURS DU DIALOGUE,

ONÉSICRATE, SOTÉRIQUE, LYSIAS.

^{1.1} **L**A femme de Phocion ^{1.2} surnommé l'homme de bien, ^{1.3} disoit qu'elle n'avoit point de plus riche parure, que les actions guerrières de son mari. Pour moi je regarde comme l'ornement le plus précieux, non-seulement de ma personne, mais de tous ceux qui m'appartiennent, la sérieuse attention de ^{1.4} mon precepteur * *Onésicrate* à cultiver les lettres. En effet, si d'un côté, nous sçavons, que les exploits les plus éclatants des grands Capitaines sont capables de sauver des périls les plus pressants quelques troupes, quelque ville, quelque nation, & cela ^{1.5} sans les rendre meilleures : nous trouvons de l'autre, que l'érudition, qui fait l'essentiel du bonheur, & qui est la source de la prudence, devient par-là d'une utilité, qui ne se borne pas au bien particulier d'une famille, d'une ville ou d'un état, mais qui s'étend à tout le genre humain. Ainsi donc, plus la science, par l'avantage qu'on en recueille, l'emporte sur les talents militaires; plus elle mérite, qu'on ait soin d'en renouveler le souvenir.

1.^{er} de Fevr.
1723.

* Voyez les
Remarques.

^{2.1} Le second jour des Saturnales, ^{2.2} Onésicrate donna un festin, où il invita quelques amis très versés dans la Musique. C'estoient Lysias, ^{2.3} l'un de ceux qui recevoient pension de lui, & Sotérique d'Alexandrie. Après les cérémonies religieuses pratiquées en pareille occasion, Onésicrate s'adressant aux convives; Ce n'est point au milieu d'un repas qu'on doit, leur dit-il, rechercher ^{2.4} quelle est la cause

Tome X.

P



α ἱπῶροι. P. ὁ ἀνδρόπου φωνῆς (ἔφη) ὁ, ἢ ποτ' ἔστιν, ὡς ἑταίροι, καὶ ὅτι ζῆται, ὅς συμπολὺν· (χολῆς γὰρ ἡ φωνὴ πλεονέκτης δέεται τὸ θεώρημα) ἐπεὶ δ' ὁρίζεται ὅτι φωνὴν οἱ ἀριστοὶ γραμματικοί, ἀέρεα πεπληγμένοι ἀδιδόντες ἀκροῖ, τυγχάνουσιν τε αἱ εἰς ἐζητητικὰς καὶ γραμματικὰς, ὡς τέχνης ὅτι περὶ τοῦ γραμματικῆς καὶ φωνῆς δημιουργίαν, καὶ ἑταίρων τῇ ἀναιμνήσει, ἰδὼν δὲ ἡ μὲν αὐτὴν δὲ ἑταίρους ἀνέχουσα ὡς φωνὴ ὅτι περὶ τὴν.

b φωνὴ ἐπι-
τήμη. R. I.

Οἱ μὲν γὰρ ὅτι μοιτικῆς ὑμνήν γὰρ βίσεως καὶ περὶ ἡρώδου ἀνδρόπου καὶ γραμματικῆς ἀνέχουσι μόνους ὅς ἑταίρους φωνῆς θεοῖς. Ἰούτο γὰρ καὶ ὅς ὅμοιος ἐπεσημνῆται, ἐν οἷς λέγει.

Οἱ δὲ περὶ τὴν μοιτικῆς ὑμνήν γὰρ βίσεως καὶ περὶ ἡρώδου ἀνδρόπου καὶ γραμματικῆς ἀνέχουσι μόνους ὅς ἑταίρους φωνῆς θεοῖς. Ἰούτο γὰρ καὶ ὅς ὅμοιος ἐπεσημνῆται, ἐν οἷς λέγει.

ἄγε δὲ ὡς ὅς μοιτικῆς ὑμνήν γὰρ βίσεως καὶ περὶ ἡρώδου ἀνδρόπου καὶ γραμματικῆς ἀνέχουσι μόνους ὅς ἑταίρους φωνῆς θεοῖς. Ἰούτο γὰρ καὶ ὅς ὅμοιος ἐπεσημνῆται, ἐν οἷς λέγει.

c γράσσει
ἀνδρόπου. P.

d χρίσμα. P.

Ταῦτα μὲν εἶπεν ὁ διδάσκαλος, ὁ γὰρ Λεοῖας ὡς λαβὼν, ὡς πολλοῖς (ἔφη) ἐζητητικῶν περὶ τὴν μοιτικῆς ἀνέχουσι μόνους ὅς ἑταίρους φωνῆς θεοῖς. Ἰούτο γὰρ καὶ ὅς ὅμοιος ἐπεσημνῆται, ἐν οἷς λέγει.

e περὶ φωνῆς.
P. R. 2.

Ἡ ὅμοιος δὲ ἐν τῇ σιναγωγῇ ὅς ὅμοιος μοιτικῆς, ὡς καὶ ὅμοιος ἀνέχουσι μόνους ὅς ἑταίρους φωνῆς θεοῖς.

de la voix humaine. Cette question, pour estre discutée, demande une sorte de loisir, où règne plus de sobriété. Mais puisque les meilleurs Grammairiens définissent la voix, un air que la percussion rend sensible à l'ouïe; & qu'examinant hier en quoi consiste la Grammaire, nous trouvâmes que c'est un art, qui enseigne à exprimer par des traits ou des lignes les divers sons de la voix, & qui les met en reserve pour la mémoire: voyons quelle est, après la Grammaire, la seconde science, à laquelle il convient le mieux de traiter de la voix.

J'estime, pour moi, que c'est la Musique. Car c'est un acte de pieté & l'un des principaux devoirs des hommes, de chanter les louanges des Dieux, qui, par une grace particuliere, leur ont accordé à eux seuls l'usage d'une voix articulée; & c'est aussi ce ^{2.5} qu'Homère a bien fait connoître par ces vers, où il dit, *que les Grecs passèrent la journée à se rendre Apollon propice, en lui chantant une belle Hymne, où ils célébroient sa puissance; & que ce Dieu les écoutoit avec plaisir.* Vous autres donc ^{2.6} qui estes initiez à la Musique, rappelez à la compagnie, qui le premier a fait usage de cet art, comment il s'est accru & perfectionné avec le temps, quels ont été les plus célèbres de ceux qui en ont fait profession, enfin quelles & combien grandes sont les utilitez qu'on en tire.

Ainsi parla Onésicrate; & Lysias lui répondant; Vous proposez, (dit-il,) une question, qui a déjà fait le sujet des recherches de plusieurs sçavants. ³ La plupart des Platoniciens & les plus habiles Péripatéticiens se sont appliquez à traiter de l'ancienne Musique, & à montrer comment elle s'est corrompue. ⁴ Ceux qui ont excellé dans la Grammaire & dans l'Harmonie, ont encore approfondi avec beaucoup de soin cette matière. Mais ils sont peu d'accord entre eux dans ce qu'ils en ont écrit.

⁵ Héraclide, dans son recueil touchant la Musique, dit ^{6.1} qu'Amphion fils de Jupiter & d'Antiope, instruit par son pere, inventa le jeu de la ^{6.2} cithare, & la Poésie, dont le chant

Φησιν ^{6.1} Ἀμφίωνα ὅτι οἶσται, τὸν Δίος καὶ Ἀνιόπης, τῷ
πατρὸς δηλονότι διδάξαντες αὐτόν. πεσοῦσθαι δὲ Ἰσίδωρον ἐν ⁷ τῷ
ἀναγραφῆς τῷ ἐν Σικυωνί ἀποκειμένῃ, δι' ἧς ἑξὶς τε ἱερείας
ἑξὶς ἐν Ἀργαίᾳ καὶ ἑξὶς ποιητῶν καὶ ἑξὶς μουσικοῖς ὀνομάσθαι. καὶ δὲ
αὐτὴν ἡλικίαν καὶ ⁸ Λίον τὸν ἑξὶς Εὐβοίας θρῆνοις πεποικημένα
λέγει, ^{9.1} καὶ Ἀνδρῶν τὸν ἑξὶς Ἀργηδόνος τῷ Βοιωτίας, ^{9.2} ὕμνος,
¹⁰ καὶ Πιέριον τὸν ἐν Πιερίας, τὰ παλαιὰ ἑξὶς μούσας ποιήματα,
ἀλλὰ καὶ ^{11.1} Φιλαμμωνα τὸν ² ἀδελφόν, Ληϊδῆς τε καὶ
Ἀρτέμιδον καὶ Ἀπόλλωνος ^b ἡμεῖς δηλῶσαι ἐν μέλεσι,
^{11.2} καὶ ἄλλους πολλοὺς παλαιὰ τὰ ἐν Δελφοῖς ἱερῶν εἶναι.

^a Δελφόν.
T.V.R. 1.2.3.
^b γέννησιν. P.

¹² Θάμωνα δὲ τὸν ἡμῶν Θράκη, ὁφθαλμοῦ καὶ ἐμμε-
λέστερον πόμπων τῷ τότε ἄσσει, ὡς ἑξὶς μούσας, καὶ ποι-
ητῶν, εἰς αἰῶνα κεισθῆναι. πεποικημένα δὲ Ἰσίδωρον ἱσορῶν
Τιτάνων πατρὸς ἑξὶς θεοὺς πόλεμον. γεγενῆσθαι δὲ καὶ ¹³ Δη-
μόδοκον Κερκυραῖον παλαιὸν μουσικόν, ὃν πεποικημένα ἱλίσ-
τε πόμπων, καὶ Ἀφροδίτης καὶ Ἡφαιστου γάμον. ἀλλὰ μὲν
καὶ ¹⁴ Φήμιον Ἰθακήσιον, νόστον τῷ ἀπὸ Τροίας μετ' Ἀγα-
μέμνονος ἀνακομιθέντων ποιῆσαι.

¹⁵ Οὐ λευκυμηνίῳ δὲ τῷ τῷ παρὰ τῶν ποιημάτων
λέξιν, καὶ μέτρον οὐκ ἔχοντα, ^{16.1} ἀλλὰ κατὰ τὸν ^{16.2} Σπινθάρου
τε καὶ τῷ ἀρχαίων μελοποιῶν, ¹⁷ οἱ ποιῶντες ἔπη, τῶν τοῖς μέλεσιν
παλαιῶν καὶ γὰρ ¹⁸ τῷ Τερπιδόδρον ἔφη καθαροδικῶν ποιητῶν
^c τῶν τῶν. ¹⁹ νόστον, ^{20.1} καὶ νόστον ἑκάστον ἑξὶς ἑπεί ^c τοῖς ἑαυτῶν καὶ
ἑξὶς Ὀμήρου μέλεσιν παλαιῶν, ^{20.2} ἀδὲν ἐν ἑξὶς αἰῶσιν.
ἀποφῆσαι δὲ Ἰσίδωρον λέγει ὀνόματα πολλοῦ ἑξὶς καθαροδικῶν
νόμοις. ὁμοίως δὲ Τερπιδόδρον ^{21.1} Κλονίῳ, τὸν πολλοὺς συνησά-
^d παλαιῶν. ^{21.2} καὶ αὐλοφθόγους νόμοις καὶ ^{22.1} καὶ ὁροσφάδια, ἐλεγεῖον
^{R. 3.} τε καὶ ἑπὶ ποιητῶν γεγενῆσθαι, ^{22.2} καὶ Πολύμηστον τὸν Κολοφώνιον
τὸν μὲν Ἰσίδωρον ἡμῶν αὐτοῖς χρῆσθαι ποιήμασι.

convient à cet instrument : ce qu'il prouve ⁷ par un registre conservé à Sicyone, d'après lequel il nomme les Prêtresses, les Poètes & les Musiciens d'Argos. Il ajoute qu'en ce même temps, ⁸ Linus de l'isle d'Eubée, composa des chants plaintifs ; ⁹ qu'Anthès, originaire d'Anthèdon en Béotie, fit des ¹⁰ Hymnes, & que ¹⁰ Piérius, natif de Piérie, fit des Poèmes sur les Muses. Il dit, outre cela, que ¹¹ Philammon * de Delphes chanta en vers la naissance de Latone, celle de Diane & d'Apollon, & qu'il fut le premier qui établit ¹² des chœurs de danse & de Musique autour du Temple de Delphes.

* Voyez les Remarques.

Le même auteur écrit encore que ¹³ Thamyris, Thrace de nation, eut la voix la plus sonore & la plus mélodieuse de son temps ; en sorte que, selon les Poètes, il osa défier au combat les Muses mêmes, & qu'il mit en Musique la guerre des Titans contre les Dieux : que ¹⁴ Démodoque de Corcyre, autre Musicien de l'antiquité, en fit autant de la prise de Troye, aussi bien que des noces de Vénus & de Vulcain ; & que ¹⁵ Phémios d'Ithaque chanta le retour des Grecs, qui revinrent de ce fameux siège avec Agamemnon.

Heraclide observe de plus, ¹⁶ que le stile de tous ces Poèmes n'étoit pas une prose dégagée de toute mesure poétique ; mais ¹⁶ qu'il étoit semblable à celui de ¹⁶ Stésichore & d'autres Poètes anciens, ¹⁷ qui après avoir composé des vers, y ajustoient la Musique. ¹⁸ Il assure que Terpandre, ¹⁹ compositeur de *Nomes* ou d'airs qui se jouoient sur la *cithare*, ²⁰ notoit la Musique sur les vers de chacun de ses *Nomes*, de même que sur les vers d'Homère, ²⁰ pour les chanter ensuite dans les jeux publics ; & qu'il fut le premier, qui imposa des noms à ces airs de *cithare* : ²¹ qu'à son exemple, Clonas premier auteur des *Nomes* ou des airs de flûte ²¹ & des cantiques adressez aux Dieux sous le nom de *Profodies*, composa des Poésies, les unes élégiaques, les autres épiques, & que ²² Polymnesté de Colophon, qui vint après lui, fit usage de ces mêmes genres de Poésies.

Οἱ δὲ νόμοι οἱ κατ' αὐτοὺς, ἀγαθὸν ὀνομαστέον, ^{21.1} αὐ-
 λωδικοὶ ἦσαν, ^{21.3} ἀποθέτος, ἑλεγοί, ^{23.2} κωμῳχός,
^{21.4} χορινός, ^{23.3} κηπίων ^{23.4} τε καὶ διῶς, ^{21.5} καὶ τρι-
 μελής. ὑπερθε δὲ χρόνων ^{21.2} καὶ τοῦ ² πολυμεσεία καλοῦ-
 μένα ἐξελθόντα. ^{24.1} οἱ δὲ τῆς καθαρωδίας νόμοι πρῶτον
 πολλὰ χρόνῳ τῷ αὐλωδικῷ κατετάθησαν ὅτι Τέρπιδρος.
 ἐκείνος γὰρ τοῖς καθαρωδικοῖς πρῶτος ὠνόμασε, Βοιωτῶν
 ἦνα καὶ Αἰόλιον, Ἑσχαῖον τε καὶ ὀξύ, κηπίονα τε καὶ
 Τέρπιδριν ³ καλὴν, ἀλλὰ μὲν καὶ ^{24.2} τετραοῖδον.
 πεπαιγμένη δὲ τῷ Τέρπιδρῳ καὶ ²⁵ πρῶτον καὶ καθαρωδικῇ
 ἐν ἔπειν. ὅτε δὲ οἱ καθαρωδικοὶ νόμοι οἱ πάλαι ἐξ ἑκῶν
 σκωῖσαντο, ²⁶ Τιμόθεος ἐδήλωσε. τοῖς γὰρ πρῶτοις νόμοις
 ἐν ἔπειν ἀμφιγυῶν, διδυραμβικῇ λέξει ἦδεν, ὅπως μὴ
 ἀγνοῦς φασὶν ὁραιομῶν εἰς πλὴν ἑσχαίου μοισικῶν.
 εἶκοι δὲ κατ' αὐτὴν πλὴν τέχνῳ πλὴν καθαρωδικῇ ὁ Τέρπιδρος
 διδύκωνται. τοῦ πόθου γὰρ τετραοῖς ἐξῆς νενικηκώς ἀνα-
 γέγραπται. καὶ τοῖς χρόνοις δὲ σφόδρα παλαιός ἐστίν.
 πρῶτον γὰρ αὐτὸν ²⁸ Ἀρχιλόχῳ ἀποφανῆ ²⁷ Γλαύκῳ
 ὁ ἐξ Ἰταλίας, ²⁹ ἐν συγχρόμῳ ἔτι καὶ πρὶν τοῦ
 χαίρων ποιητῶν τε καὶ μοισικῶν. φησὶ γὰρ αὐτὸν δούτερον
 ἡμεῶν μὲν τοῖς πρῶτοις ποιησάμενος αὐλωδίδην.

a Πολυμνί-
 α. R. 3.

b Τέρπιν-
 δρον. P. R.
 3. 1.

c Ἰταλίας
 συγχρόμῳ
 τῷ, P.

²⁹ Ἀλέξανδρος δ' ἐν τῇ στυαγωγῇ τῷ πρὶν Φρυγίας,
 κρούμενος. ³⁰ Ὀλυμπιον ἔφη πρῶτον εἰς τοῖς Ἑλλήνας
 κρούσαι, ἔτι δὲ καὶ ³¹ τοῖς Ἰθαίοις θακύναι. ³² Ὑάγριν δὲ
 πρῶτον αὐλῆσαι. ἔπειτα τὸν αὐτοῦ ἦν ³³ Μαρσύαν, εἶτα
 Ὀλυμπιον. ἐξηλωκέναι δὲ τὸν Τέρπιδρον Ὀμήρου μὲν τοῦ
 ἔπει, ³⁴ Ὀρφείῳ δὲ τοῖς μέλη. ὁ δὲ Ὀρφεὺς ἔδινε φαίνε
 μεμνημένος. ἔδει γὰρ καὶ γέγονε, εἰ μὴ οἱ τῷ αὐλωδικῷ
 ποιηταί. τοῖσι δὲ κατ' αὐτὸν ὁ Ὀρφεὺς ἔργον ἔειπεν.

Or, mon cher Onésicrate, ^{23.1} les airs qui se jouoient sur la flûte; au temps de ces Musiciens, estoient ^{21.3} l'*Apothétos*, les *Elégiaques*, ^{23.2} le *Comarchios*, ^{21.4} le *Schæmion*, ^{23.3} le *Cépionien*, ^{23.4} le * *Ténédien* & ^{21.5} le *Trimelès* ou l'air à trois modes. Dans la suite, on composa les airs nommez ^{22.2} *Polymnestiens*. ^{24.1} Quant à ceux qui se jouoient sur la *cithare*, l'origine en est beaucoup plus ancienne, & remonte jusqu'à Terpandre. Ce fut lui qui le premier leur donna des noms; & de ce nombre furent le *Béotien* & l'*Eolien*, le *Trochée* & l'*Aigu*, le *Cépionien*, le *Terpandrien*, & même ^{24.2} le *Tétracédios* ou l'air à quatre chants. Ce même Terpandre fit aussi pour la *cithare* ²⁵ des *Proèmes* ou des Hymnes en vers héroïques. Or que ces airs de *cithare* fussent anciennement composés selon la mesure des vers hexamètres, ²⁶ Timothée l'a montré suffisamment; puisqu'il chanta ses Poësies Dithyrambiques, en y mêlant d'abord de ces vieux airs, afin qu'il ne parût pas avoir tout d'un coup enfraint les loix de l'ancienne Musique. On peut dire que Terpandre excella dans l'art de jouer de la *cithare*, puisqu'il remporta quatre fois de suite le prix aux jeux Pythiques, ainsi que les registres de ces jeux en font foi. Il doit aussi passer pour très-ancien; car ²⁷ Glaucus d'Italie, dans son traité des Poëtes & des Musiciens de l'antiquité, le place avant ²⁸ Archiloque, & assure qu'il vivoit immédiatement après ceux, qui les premiers composèrent pour la flûte.

* Voyez les Remarques.

²⁹ Alexandre, dans ses mémoires sur la Phrygie, dit ³⁰ qu'Olympe fut le premier, qui apprit aux Grecs l'art de toucher les instruments à cordes: ce que leur communiquèrent aussi ³¹ les Dactyles du mont Ida: ³² qu'Hyagnis fut le plus ancien joueur de flûte; que ³³ son fils Marfyas lui succéda, & à celui-ci Olympe: que Terpandre dans ses vers imita Homère, & dans ses chants, ³⁴ Orphée. Pour ce dernier, il ne paroît avoir imité personne. Car avant lui, on ne trouve que des compositeurs d'airs pour la flûte; & c'est à quoi les ouvrages d'Orphée ne ressemblerent nullement.

α ὀλίγων. P.

b παρὰ δὲ
δοτῶν. R. 3.c ὑπὲρ Τερ-
πιδόρου. P.

Κλονᾶς δὲ ὁ τῷ αὐλωδικῶν νόμων ποιητής, ὁ αὖ ὀλίγων
ὑπερὶ Τερπιδόρου γυμνῶμος, ὡς μὲν Ἀρχαῖδες λέγουσι,
Τελεάτης ἰω, ὡς δὲ Βοιωτοὶ, Θεβαῖος. μὲν δὲ Τέρπανδρον
καὶ Κλονᾶν Ἀρχιλόχος^b πρῶτα δίδωται ἡγεῖσθαι. ἄλλοι δὲ ἴνες
τῷ συγγραφέων³⁵ Ἀφιδάλον φασὶ Τριζυγίον πρότερον
Κλονᾶ πρὶν αὐλωδικὴν συστήσασθαι μουσικήν. γαργέναι δὲ καὶ
Πολύμνησον ποιητὴν, Μέλητος τῷ Κολοφωνίῳ υἱόν. ^{36.1} ὃν
Πολύμνησον τε καὶ Πολυμνήστην νόμοις ποιῆσαι. παρὲν δὲ
Κλονᾶ ὅτι τὸ σπουδαιότερον νόμον καὶ χορινῶνα πεποιηκώς εἶη,
μνημονόουσι οἱ ἀναγεγραφότες. τῷ δὲ Πολυμνήστου καὶ
^{213.2} Πίνδαρος καὶ ⁸⁶ Ἀλκμαῖον οἱ τῷ μελῶν ποιητῶν
ἐμνημονόωσαν. ἵππας δὲ τῶν νόμων τὴν καθαρωδικῶν τὴν^c ὑπὲρ
Τερπιδόρου πεποιημένων ^{36.2} Φιλάμμωνα φασὶ τὸν ἀρχαῖον
τὸν Δελφὸν συστήσασθαι.

Τὸ δ' ὅλον ἡ μὲν καὶ Τέρπανδρον καθαρωδία, καὶ
μέχρι τῆς ³⁷ Φρυγίδος ἡλικίας πρυτανεύει ἀπλή. πρὶν
οὕτω διετέλει. ὃ γὰρ ἐξέειπεν τὸ παλαιὸν οὕτω ποιῆσθαι
τὰς καθαρωδίας ὡς νῦν, ὅσπερ μεταφέρειν τὰς ἀρμονίας καὶ
πρὶν ῥυθμούς. ὃ γὰρ τοῖς νόμοις ἐκείνῳ διετήθειον ³⁸ πρὶν
οἰκείαν εἶναι. δὲ καὶ τῷ πρὶν ἐπωνυμίαν εἶχον. νόμοι γὰρ
προσηγορεύοντο, ἐπεὶ δὲ οὐκ ἐξέειπεν πρῶτα βάλειν καὶ
ἐκείνους νενομισμένους εἶδος τῆς τέχνης. τὰ γὰρ πρὶν τοῖς
θεοῖς ὡς βούλονται ἀφοσιωσάμενοι, ἐξέβαινον δι' οὓς ἐπὶ τε
πρὶν Ὀμήρου ἔειπεν ἄλλων ποίησιν. δὴλον δὲ τοῦτ' ἐστὶν ὅτι
τῷ Τερπιδόρου προνομίων.

^{39.1} Εὔποιήθη δὲ καὶ ὁ γῆμας τὴν καθαρωδίαν καὶ Κηπίωνα
τὸν Τερπιδόρου μαθητὴν. ^{39.2} ἐκλήθη δὲ Ἀσίας, ὅτι κεχεῖται
τοῖς Λεσβίοις αὐτῇ καθαρωδίᾳ πρὶν τῇ Ἀσίᾳ κατεκινῶν-
τας. τελειώθη δὲ ⁴⁰ δὲ Γερίκλιδος φασὶ καθαρωδὸν νικήσας

Clonas

Clonas, l'un de ces compositeurs, & qui vivoit peu de temps après Terpandre, estoit de Tégée, s'il en faut croire les Arcadiens, ou de Thèbes, s'il faut s'en rapporter aux Béotiens. On tient communément qu'Archiloque vint après Terpandre & Clonas. Mais quelques auteurs écrivent ³⁵ qu'Ardale de Trézène, plus ancien que Clonas, avoit réduit en art la Musique pour les flûtes; & que le Poète Polymnestre de Colophon & fils de Mélès, ^{36.1} avoit aussi composé les *Nomes* qui portent son nom. A l'égard de Clonas, les registres des jeux publics le font auteur des airs nommez *Apothétos* & *Schænon*: & quant à Polymnestre, ^{213.2} Pindare & ⁸⁶ Alcman Poètes lyriques en ont fait mention. L'on dit aussi que ^{36.2} l'ancien Philammon de Delphes composa quelques-uns des *Nomes* employés depuis par Terpandre pour la *cithare*.

En général, la Musique propre à cet instrument, & qui sous Terpandre estoit des plus simples, garda ce même caractère de simplicité jusqu'au temps de ³⁷ Phrynis. Car il n'estoit pas permis anciennement, comme il l'est aujourd'hui, de composer sur la *cithare* des airs à discrétion, ni de rien changer dans le jeu de cet instrument, soit pour l'harmonie, soit pour le rythme ou la cadence. En effet les Musiciens avoient grand soin de conserver à chacun de ces anciens airs ³⁸ le ton qui lui estoit propre. De là vient qu'on appelloit ces chants *Nomes*, c'est-à-dire *loix*, *modèles*, parce qu'ils avoient tous différens tons qui leur estoient affectez, & qu'on regardoit comme des règles invariables, dont on ne devoit point s'écarter. C'est ainsi que ces Musiciens, après avoir offert aux Dieux les prémices de leurs chants, comme ils le jugeoient à propos, passoient aussi-tôt à la Poësie d'Homère & à celle des autres Poètes, comme il paroît manifestement par les *Proëmes* de Terpandre.

^{39.1} La *cithare* *, au temps de Cépion disciple de celui-ci, reçut une nouvelle forme; ^{39.2} & on lui donna le nom d'*Asiade*, parce que chez les Lesbians voisins de l'Asie, on fit grand usage de cet instrument. On assure aussi que ⁴⁰ Périclité, le dernier des joueurs de *cithare* qui remporta le prix aux ⁴¹ jeux

* Voyez les Remarques.

ἐν Λακεδαιμόνι 4¹ Καρφία, ὃ γένος ὄντα Λεσβίον. Τούτου
 δὲ τελευτήσαντος τέλος λαβὼν Λεσβίοις ὃ συνεχές τ' ἔχ-
 τινὺ καθαρωδίαν ἀφαιδύχης. ὅιοι δ' ἡλικιωμένοι νομίζουσι
 κατὰ τὴν ἡλικίαν ^a Τερπιδόδω 42¹ Ἰππώνακτα γηγενεῖα·
 φαίει δ' Ἰππώνακτος καὶ Περικλήτος ὃν παρσβύτιος.

^a Τερπιδό-
 δω. R. 2.

^b νόμοις
 P. R. 1. 2. 3.

^c πρὸ τῆς φα-
 σίας. P.
^d εἶνα δὲ πρὸς.

^e πρὸ τῆς φα-
 σίας. P.
 R. 3.

^f Θαλήτας. P.

^g ὡς ἡγή-
 ῃ. P.

Εἰπὼν δ' οὗτοι αὐλωδικοὺς νόμους καὶ καθαρωδικοὺς ὁμοῦ τοῖς
 ὄρχαμοις ἐμπροσθενέμεθα, μετὰ δὲ ποσὶν ὅτι 42² ^b νόμοις
 τοῖς αὐλωδικοῖς. λέγει δ' ὅτι τὸν παρσβύτιον Ὀλύμπου,
 αὐλητικὸν ὄντα τ' ἐκ Φρυγίας, ποιῆσαι νόμον αὐλητικὸν εἰς
 Ἀπόλλωνα τ' καλούμενον 43 Πολυκέφαλον. εἶ) δ' τ' Ὀλύμπου
 τοῦτον φασὶν ^d εἶνα τ' ἀπὸ τ' παρσβύτου Ὀλύμπου τ' Μαρσύου
 πεποιμένους εἶς τοῖς θεοῖς τοὺς νόμους. εἶ) γὰρ παιδικὰ γένος
 Μαρσύου, καὶ τ' αὐλοῦσιν μαζὴν πρὸ αὐτῶν, τοῖς νόμοις
 τοῖς 44 ἀρμονικοῖς ὁξυμέλειον εἰς τ' Ἑλλάδα, οἷς νῦν ἡλικίαν
 οἱ Ἑλλήνες ἐκ τ' ἑορτῆς τ' θεῶν. ἄλλοι 45 δ' ἡ Κράττιος εἶνα
 φασὶ τ' πολυκέφαλον νόμον, γένος δὲ μαζὴν τοῦ Ὀλύμπου.
 46 ὁ δὲ Περικλῆς Ὀλύμπου φησὶν εἶ) τ' νεωτέρου τ' νόμου
 τοῦτον. τὸν δὲ καλούμενον 47 ἀρμάτιον νόμον λέγειν ποιῆσαι
^e ὁ παρσβύτος Ὀλύμπου ὁ Μαρσύου μαζητής. τ' δὲ Μαρσύου
 φασὶ ἄλλες Μάουσιν καλεῖσθαι. οἱ δ' εἰ, ἄλλοι Μαρσύου. εἶ)
 δ' αὖτε Ἰσχυρίδης υἱὸν τ' παρσβύτου φησὶν εἶ) τινὺ αὐλητικὸν
 τέχνην. εἶ) δ' εἶναι Ὀλύμπου ὁ ἀρμάτιος νόμος, ἐκ τ' Γλαύ-
 κου ἀναγραφῆς τ' ὑπὸ τ' ἀρχαίων ποιητῶν, μαζὴν αὖτε
 καὶ ἐπὶ γοῆν ὅτι Στράτιος ὁ Ἰμεραῖος, ὅτε Ὀρφέα, ὅτε
^f Θαλήτας. P. Τερπιδόδω, ὅτε 50 Ἀντίλοχον, ὅτε 51¹ ^f Θαλήτας ἐμμε-
 σατο, ἀπὸ Ὀλύμπου, χρηστέμενος τῶν ἀρματίων νόμων καὶ τῶν
 48 ἑτέρων δάκτυλον εἶ) δὲ, 49 οἱ ἄλλοι εἶ) ὁρθεῖν νόμον φασὶν
 εἶ). ἄλλοι δὲ ἄλλες 51² ὑπὸ Μουσῶν ὁ ὡς ἡγή-
 ῃ. P. γηγενεῖα γὰρ ἄλλες ὄρχαμοις αὐλοῦσιν Μουσεί.

Carniens à Lacédémone, estoit originaire de Lesbos, & qu'à sa mort finit chez les Lesbiens la succession non-interrompue des joueurs de *cithare*. Ceux-là se trompent, qui croient ⁴² qu'Hippônax ait esté contemporain de Terpandre. Il semble même que Périclité soit plus ancien qu'Hippônax.

Après avoir exposé conjointement ce qui concerne les anciens *Nomes* de flûte & de *cithare*, passons maintenant à ceux ⁴³ qui appartiennent en particulier à la flûte. On dit qu'Olympe, dont nous avons parlé plus haut, joueur de flûte & Phrygien d'origine, composa sur cet instrument, à l'honneur d'Apollon, ⁴⁴ l'air appelé *Polycéphale*. D'autres prétendent que l'Olympe auteur de cette pièce, descendoit du premier, qui fut disciple de Marsyas, & compositeur de plusieurs *Nomes* ou cantiques pour les Dieux. Car ce premier Olympe, qui estoit chéri de Marsyas, apprit de lui à jouer de la flûte, & porta aux Grecs ⁴⁵ les chants enharmoniques, dont ils se servent encore aujourd'hui dans les fêtes des Dieux. Quelques-uns soutiennent que le *Nome Polycéphale* est l'ouvrage de ⁴⁶ Cratès disciple d'Olympe. Mais Pratinas assure que cet air est d'un Olympe plus moderne; & pour ⁴⁷ le *Nome* appelé *Harmatios* ou *du char*, il passe pour estre de l'ancien Olympe disciple de Marsyas. Quelques-uns disent que ce Marsyas s'appelloit *Massès*; d'autres qu'il se nommoit véritablement *Marsyas*, & qu'il estoit fils d'*Hyagnis*, qui le premier inventa l'art de jouer de la flûte. Or qu'Olympe soit auteur de l'air *du char*, on peut l'apprendre du recueil de Glaucus touchant les anciens Poëtes; & l'on y trouvera aussi que Stésichore d'Himère, en faisant usage de ce même air exécuté ⁴⁸ suivant le rythme dactylique, & qui (selon quelques-uns) participe ⁴⁹ du *Nome Orthien* (ou de l'air du *haut-ton*;) ne prétendit imiter en cela ni Orphée, ni Terpandre, ni ⁵⁰ * Archiloque, ni ⁵¹ Thalétas; mais qu'il ne se proposa d'autre modèle qu'Olympe. Il y en a qui attribuent cet air aux ⁵² Mysiens, en supposant d'anciens joueurs de flûte originaires de ce pays-là.

* Voyez les Remarques.

Καὶ ὁ δὲ ἀρχαῖος νόμος, καλούμενος ⁵² Κραδίας,
 ὃν Φησιν Ἰππώναξ ^{53.1} Μίμνερμον αὐλῆσαι. ἐν ἀρχῇ γὰρ
² ἐλεγεία ² μεμελοποιημένα οἱ αὐλωδοὶ ἦδον. τούτου δὲ δηλαῖ ἡ τ'
³ ^{53.2} ^b Παναθηναίων γραφή ἡ περὶ τ' μουσικῆς ἀρχαῖος. γέγρατε
⁴ δὲ καὶ ⁵⁴ Σακκάδας Ἀργαῖος ποιητὴς μελῶν τε καὶ ἐλεγείων
^c μεμελοποιημένων. ὁ δὲ αὖτις, καὶ ποιητὴς ἀρχαῖος, καὶ τῷ
 Πύθια πρὸς νεικικῶς ἀναγέγραπται. τούτου καὶ Πίνδαρος
 μνημονεύει. τόνων γὰρ βίῳ ὄντων καὶ Πολύμνησον καὶ Σακκάδαν
 τ' τε Δωρεῖα καὶ Φρυγίαν καὶ Λυδίαν, ἐν ἑκάστῳ τῶν εἰρημύων
 ὧν εὐφροσύνη ποιήσεται φασὶ τ' Σακκάδαν, διδάσκειν ἄδην
 τ' χορὸν δώσειν μὲν τ' περὶ τὴν, Φρυγίαν δὲ τ' δούτερον, λυδίαν
 δὲ τ' τρίτην. καλεῖται δὲ βίμερῃ τὸν νόμον τούτου δὲ τ' μετα-
 βολῇ. ἐν δὲ τῇ ἐν Σικυῶνι ἀναγγραφῇ τῇ περὶ τ' ποιητῶν
 Κλονᾶς θυρετὴς ἀναγέγραπται τῷ τριμερῶς νόμῳ.

Ἡ μὲν οὖν περὶ τῆς κατὰ τὰς τ' περὶ τ' μουσικῆς ἐν τῇ
 Σπάρτῃ, Τερπιδόρου καταστῆσθαι, γέγραπται, τῆς δούτερος
 δὲ Ὀδύσεως τε ὁ Γορτυνίος, καὶ ⁵⁵ Ξεινόδαμος ὁ Κυθήριος,
 καὶ ⁵⁶ Ξενοκρίτος ὁ Λοκρός, καὶ Πολύμνητος ὁ Κολοφώνιος καὶ
 Σακκάδας ὁ Ἀργαῖος, μέγιστα αἰτίαν ἔχουσιν ἡγήμενοις γυνεῶν.
^d τούτων γὰρ ^d εἰσηγησαμένων πᾶσι περὶ ⁵⁷ τῶν ^e γυμνοπαίδας τῶν
^e ἐν Λακεδαιμόνι, λέγει ^f καταστῆναι πᾶσι περὶ τῶν ⁵⁸ ἀποδείξας
^f τῶν ἐν Ἀρχαῖα, τ' δὲ ἐν Ἀργαῖ ⁵⁹ πᾶσι ἐνδυμάδια καλούμενα.
^g ἥσαν δὲ οἱ περὶ Ὀδύσεως τε καὶ Ξενοδάμου καὶ Ξενοκρίτου,
^h ποιητῶν ⁶⁰ παλαιῶν. οἱ δὲ περὶ Πολύμνησον, τ' ὀρθῶν καλε-
ⁱ μένων. οἱ δὲ περὶ Σακκάδαν, ἐλεγείων. ὁ δὲ Ξενοδάμου
^{61.2} ὑπορχημάτων ποιητῶν γεγενῆσθαι φασὶ καὶ ὁ παλαιῶν,
^g ^{61.1} κατὰ τὸν Πραπίαν. καὶ αὐτὸν δὲ τῷ Ξενοδάμου ⁸ ἀπο-
^h μνημονεύει ⁱ ἄσμα ὃ ἐστὶ Φανερῶς ὑπόρχημα. κέχρηται δὲ πᾶσι
 γὰρ τ' ποιήσεως αὐτῆς καὶ Πίνδαρος. ὁ δὲ παλαιὸς οὗτος δὲ φανερῶς

² μελωποι-
 μένα. P.
³ μελοποι-
 μένα. R. 3.
^b παρ' Ἀθη-
 ναίων. R. 2.
^c μεμελο-
 ποιημένων. P.

^d ἡγησαμέ-
 νων. R.
^e γυμνο-
 ποιίας παίδας.
 R. 2.
^f καταπα-
 ῖναι. R. 1. 2. 3.

^g ἀπομνημο-
 νεύοντα ὅς ἐστι
 φανερῶς. P.

Il est encore parlé ⁵² d'un ancien *Nome* appelé *Cradias*, que ^{53.1} Mimnerme, au rapport d'Hippônax, jouoit sur la flûte. Car dans les premiers temps, les Musiciens accompagnoient de cet instrument des Elegies mises en Musique, ainsi qu'on le peut voir par le registre ^{53.2} des Panathénées concernant les prix de cette espèce distribués dans cette fête. ⁵⁴ Il y eut aussi un Sacadas d'Argos compositeur de Poësies lyriques & d'Elegies *chantantes*; inscrit d'ailleurs sur la liste en qualité de bon Poëte, & comme ayant gagné trois fois le prix aux jeux Pythiques. Pindare en fait mention. L'on dit donc que ce Sacadas composa une *strophe* (ou un *couplet*) sur chacun des trois tons ou modes usitez de son temps & de celui de Polymnesté, c'est-à-dire sur le Dorien, le Phrygien & le Lydien; qu'il apprit aux chœurs à les chanter en ce même ordre, & que cet air s'appelloit *Trimelès* (à trois modes) à cause de ces trois changemens de modulation. Cependant Clonas est inscrit comme auteur de ce *Nome* dans le registre de Sicyone concernant les Poëtes.

On doit aux soins de Terpandre le premier établissement de la Musique à Sparte; & c'est avec justice qu'on fait honneur du second à Thalétas de Gortyne, à ⁵⁵ Xénodème de Cythère, à ⁵⁶ Xénocrite de Locres; à Polymnesté de Colophon & à Sacadas d'Argos. Ceux-ci, ayant introduit à Lacédémone des *Nomes* ou des airs pour ⁵⁷ les *Gymnopédies* ou *danfes nuës*; on en fit autant en Arcadie pour ⁵⁸ les *danfes démonstratives*; & parmi celles d'Argos, pour ⁵⁹ les *Endymaties*, ou *danfes vétuës*. Thalétas, Xénodème & Xénocrite composoient ⁶⁰ de ces cantiques nommez *Péans*, destinez pour la guerre & pour la victoire: Polymnesté s'appliquoit aux airs *Orthiens*; & Sacadas travailloit dans le genre élégiaque. D'autres assurent ^{61.1} que Xénodème estoit compositeur, non de *Péans*, mais ^{61.2} d'*Hyporchèmes* ou d'airs à danser; ainsi que Pratinas; & l'on produit de ce même Xénodème un cantique, lequel est manifestement un *Hyporchème*. Pindare lui-même a cultivé cette sorte de Poësie; & les ouvrages font voir qu'il y avoit de la différence

ἔχ' ὁρὸς τὰ ὑπορχήματα, τὰ Πινδαρου ποιήματα ἐκλώσθ.
γράφει γὰρ καὶ πάντα καὶ ὑπορχήματα.

a ὡ δὲ πρὸς
ἑρτίῳ νόμῳ. P.
R. 2. 3.

Καὶ ⁶² Πολύμητος ὁ αὐλοδίκαιος νόμους ἐπαίησεν. * ὡς ὁ
ἑρτίῳ τῇ μελοποιίᾳ κέχρητο, καθάπερ εἰ ἀρμονικὴ φασιν.
ὅτι ἐχρῆτο δ' ἀκριβοῶς εἰπεῖν. ὃ γὰρ εἰρήνευσεν οἱ ἀρχαῖοι ἡ
τοῦ ἐκείνου. καὶ τοῦ Θόλητα ὁ Κρητὸς, εἰ παμνίων γεγνήσθαι
ποιητῆς, ἀμφισβητεῖται. Γλαύκος γὰρ μετ' Ἀρχιλόχῳ

b πρὸς Ἀρχι-
λόχῳ. P.

φάσκων γεγνήσθαι Θόλητον, μαμυμῶσθαι μὲν αὖτε φησὶ τὸ
Ἀρχιλόχῳ μέλη, ὅτι ὁ μακρότερον ἐκτεῖναι, καὶ ⁶³ Μα-
ρωνία καὶ Κρητικὸν ῥυθμὸν εἰς τὴν μελοποιίαν ἐπέειπεν. οἷς Ἀρχι-
λόχῳ μὴ κεχρησθῆναι, ὅτι οὐδὲ Ὀρφέα, οὐδὲ Τέρπουμνον.

c πρὸς Ὀλύμ-
που. P.
d ἐξηγήσα-
ται. P.
e Ξενοκρά-
της. P. R. 1. 2.
3.

ὅτι γὰρ ὁ Ὀλύμπευ αὐλοῦστος, Θόλητον φασὶν ἐξηγήσασθαι
τοῦτα, καὶ δοῦναι παιπτήν ἀγαθὴν γεγενῆσθαι. τοῦτο δ' ὁ Ξενοκρίτου,
ὅς μιν ὁ γῆρος ὅτι Λοκρῶν τὸν Ἰταλίας, ἀμφισβητεῖται εἰ
παμνίων ποιητῆς γένηται. ⁶⁴ ἡρώικῶν γὰρ ὑποθέσεων τράγικα
ἐχρῆσθαι παιπτήν γεγενῆσθαι φασὶν αὖτε. ὅτι καὶ πινυς ⁶⁴ δι-
θυράμβους καλῶν αἰσῶν τὰ ὑποθέσεις. περὶ οὗτοι δὲ τῇ
ἡλικίᾳ φησὶν ὁ Γλαύκος Θόλητον ὁ Ξενοκρίτου γεγενῆσθαι.

f Ξενοκρά-
της. R. 1. 3.

Ὀλύμπος δὲ (ὡς ⁶⁵ Ἀεὶδῶνός φησιν) ὑπολαμβανέσθαι
ὑποπὶ μοιτικῶν ⁶⁶ ὅτι ἀρμονίᾳ γῆρας διρεπὴς γεγνήσθαι.

g τοῦτο οὐκ ἐ-
στίν. P.

τὰ γὰρ ὅτι οὐκ ἐστὶν πᾶσι, ὅτι οὐκ ἐστὶν καὶ χρωματικῶν. ὡς
ὑπονοῶσι δὲ πᾶσι διρεπὴς τοιαύτου πινυ ἀγαθῶν. ⁶⁷ αἰα-
τρεφόμενοι τὸ Ὀλύμπῳ ἐν τῷ ἀφ' ὧν, ⁶⁸ καὶ ἀφ' ὧν ἀφ' ὧν

h τὸ μέλος
πολλὰς ἐπὶ
πᾶσι διρεπὴς
λιχάνον, κα-
ταμαθεῖν, ὅτι
P.

ὁ μέλος πολλὰς ἐπὶ πᾶσι διρεπὴς παρυσκῶν, τοῦτο μὲν
ἀπὸ τῆς παρυσκῶν, τοῦτο δὲ ἀπὸ τῆς μεσῆς, καὶ τοῦ ἀφ' ὧν
νοῦν. ⁶⁹ ἀφ' ὧν λιχάνον, ⁶⁹ κατὰ μαθεῖν ὁ καλὸς ὁ ἥθος,
καὶ ὅτι τὸ ἐν τῷ ἀφ' ὧν σιωπῆς σύστημα θαυμάσιον καὶ
ἀποδεξάμενοι ἐν τούτῳ, ⁷⁰ ποιῶν ὅτι τὸ Δωρεῖα πόνος. ⁷¹ ὅτι
γὰρ τὸ ἀφ' ὧν ἰσχύον, ὅτι τὸ ἀφ' ὧν χρωματικῶν ἀπὸ τῶν, ἀλλὰ

i παρυσκῶν.
R. 3.

k πρὸς. R. 1.

entre les *Péans* & les *Hyporchèmes*; car il a écrit en l'un & en l'autre genre.

⁶² Polymnesté composa aussi des *Nomes* pour la flûte, & employa dans celui que l'on appelle *Orthien*, la *Mélopée* ou Musique vocale, comme le disent nos Musiciens. Mais nous ne pouvons en parler bien précisément, parce que les anciens ne nous en apprennent rien. Quant à Thalétas de Crète, l'on doute qu'il ait composé des *Péans*. Car Glaucus, après avoir dit que Thalétas étoit postérieur à Archiloque, adjoint qu'il imita les chants de celui-ci; mais qu'il leur donna plus d'étendue, & qu'il fit entrer dans sa *Mélopée* ⁶³ le rythme Maronien & le Crétois; rythmes, dont ni Archiloque, ni Orphée, ni Terpandre ne s'étoient jamais servis. On tient en effet que ce fut d'après Olympe que Thalétas fit ces additions au jeu de la flûte, & que d'ailleurs il fut estimé comme un excellent Poète. A l'égard de Xénocrite, originaire de Locres en Italie, on n'est pas certain qu'il ait été compositeur de *Péans*. ⁶⁴ Car on prétend qu'il traita * d'un stile empoullé des sujets héroïques; & que c'est pour cela que quel-

* Voyez les Remarques.

ques-uns qualifient ces sujets du nom de ⁶⁴ Dithyrambes. Du reste, Glaucus fait Thalétas plus ancien que Xénocrite.

Olympe, ainsi que l'écrit ⁶⁵ Aristoxène, est regardé par les Musiciens comme l'auteur ⁶⁶ du genre enharmonique. Car avant lui toutes les Musiques étoient renfermées dans les deux genres diatonique & chromatique. On conjecture qu'Olympe parvint à cette découverte par quelque moyen tel que celui-ci. ⁶⁷ En parcourant de l'aigu au grave les divers sons de la flûte, selon le genre diatonique, ⁶⁸ & conduisant souvent sa modulation jusqu'à la *parhypate* (ou au 2.^d son) tantôt en partant de la *paramése* (ou du 5.^e son) tantôt en partant de la *mése* (ou du 4.^e) & passant par dessus le *lichanos* (ou le 3.^e) ⁶⁹ il sentit l'agrément de cet usage; & plein d'admiration pour le système de chant construit suivant cette analogie, il y donna son approbation, ⁷⁰ & y composa sur le ton Dorien: ⁷¹ ne mêlant dans cette composition rien qui fût particulier au genre diatonique ni au chromatique*; mais

* Voyez les Remarques.

ὅθεν τῆς ἀρμονίας· εἰ δ' αὖτε παρὰ τῆς ἀρμονίᾳ ἴσῃται.

2 ἀπεικά-
σι. R. 3.

72 Τίθεσι γὰρ τούτων παρὰ τὸν ἀσπιδεῖον, 73 ἐν ᾧ οὐδεμία τῆς διαρρέσεων τὸ ἴδιον ἐμφαίνει, 74 εἰ μὴ τις εἰς 76 τὸν στυλῶτερον ἀσπιδεῖον βλέπων 75 αὖτε ἴσῃται ἀφ' ὧν εἰ 2 ἀπεικάσι. 78 δὴλον δ' ὅτι καὶ ψαλμοὶ καὶ ἐκμελές θῆσι ὁ ἴσῃται πηλός. 79 ψαλμοὶ μὲν, ὅτι διέσφι ἐλατῶν ὅτι ἴσῃται τῆς παρὰ τὸν ἡγεμόνα χειρὸς. 80 ἐκμελές δέ, ὅτι καὶ 77 εἰ τις ἐν τῇ τῆς ἴσῃται διωάμει ἡγεῖται τὸ τῆς στυλῶτερου ἀσπιδεῖου ἴδιον, συμβαίνει αὖ δύο ἐξῆς ἡγεῖται ἀφ' ὧν, ὁ μὲν, ἀσπιδεῖον, τὸ δέ, στυλῶτερον. 81 τὸ γὰρ ἐν τῇ μέσῃ ἐναρμονίᾳ πυκνόν, ᾧ καὶ ἡγεῖται, ὅτι δοκεῖ τῆς ποιητοῦ εἰ. 82 ῥαδίον δ' ὅτι στυλῶτερον εἰ τις ἀρχαῖος πῖνος ἀσπιδεῖος ἀκούσῃ· ἀσπιδεῖον γὰρ βούλεται εἰ καὶ τὸ ἐν τῇ μέσῃ ἡμιτόνιον. ὁ μὲν οὖν παρὰ τῆς ἐναρμονίᾳ, ἴσῃται. 83 ὅτερον δέ τὸ ἡμιτόνιον διηρέτη, ὅτε ἴσῃται Λυδοῖς καὶ ἐν τοῖς Φρυγίοις. φαίνεται δ' ὅτι λυμπος ἀξήσας μοισικῶν, παρὰ ἀξήσας ἡ καὶ ἀγνοῦμενον ἴσῃται τῆς ἐμπροσθεν εἰσ-
αγαγεῖν, καὶ ἀξήσας ἡγεῖται τῆς Ἑλληνικῆς καὶ καλῆς μοισικῆς.

b ἀξήσας
πῖ. R. 3.

c εἰσῃται
πῖ. R.

Εἴτι δέ τις καὶ παρὰ τῆς ῥυθμῆς λόγος. 84 ἡ γὰρ πῖνα καὶ εἶδη ῥυθμῆς παρὰ τῆς ῥυθμῆς, ἀλλὰ μὲν καὶ μελοποιῶν τε καὶ ῥυθμοποιῶν. 85.1 παρὰ τῆς μὲν γὰρ ἡ Τερπιδόρου καμνοτομία καλὸν πῖνα εἶπεν εἰς πῖνα μοισικῶν εἰσῃται. 85.2 Πολύμητος δέ μετὰ τὸν Τερπιδόρου εἶπεν καὶ ᾧ ἐξήσας, καὶ αὖτε μῆτις ἐξήσας τῆς καλῆς τύπου. ὡσαύτως δέ καὶ Θαλήτης καὶ Σακράδας.

y meitant

y mettant seulement quelque chose, qui tenoit déjà de l'enharmonique. Tels furent chez lui les premiers essais de ces sortes de chants.

En effet, ⁷² ils y rangent d'abord le cantique *Spondée*, ⁷³ auquel nulle des divisions du tétracorde ne nous fait voir quel autre genre que l'enharmonique pourroit estre propre. ⁷⁴ A moins qu'ayant égard ⁷⁶ au *Spondiasme* trop fort, ⁷⁵ quelqu'un ne se figurât, que ce *Nome* fût dans le diatonique, ⁷⁷ ou qu'il ne le voulût mettre * au chromatique *tonique*. ⁷⁸ Mais il est évident, que quiconque le mettra ainsi, le supposera faux & hors de mélodie: ⁷⁹ faux, parce qu'il est plus petit d'un dièse que le ton voisin du principal: ⁸⁰ hors de mélodie, parce qu'il arriveroit que deux * *ditons* (ou tierces majeures) se trouveroient placés de suite, l'un *incomposé*, l'autre composé. ⁸¹ Car pour l'enharmonique *ferré* ou *dense* qu'on employe aujourd'hui sur les *mésés* (ou 4.^{es} sons) il ne semble pas estre de l'invention de ce Poète. ⁸² Cela se comprendra plus facilement, si l'on entend jouer de la flûte, suivant l'ancienne méthode. Car il faut, en ce cas-là, que le demi-ton des *mésés* soit *incomposé*. Voilà donc quelle a esté l'origine des chants enharmoniques. ⁸³ Ensuite on partagea en deux le demi-ton dans le mode Lydien & dans le Phrygien. En un mot, il paroît qu'Olympe fit des augmentations dans la Musique, en y introduisant quelque chose de nouveau & d'inconnu à ceux qui l'avoient précédé; en sorte que l'on doit le regarder comme le maître de la belle Musique, chez les Grecs.

* Voyez les Remarques.

* Voyez les Remarques.

Il y a aussi quelque chose à dire touchant les rythmes. ⁸⁴ Car on en a inventé de nouveaux genres & de nouvelles espèces, qu'on a jointes aux anciennes; & comme les Musiciens ont fait des découvertes dans la *Mélopée* ou dans le tour & la conduite du chant, ils en ont fait aussi par rapport au rythme ou à la cadence. La première innovation faite dans la rythmique, & dont on est redevable à Terpandre, y fit entrer ^{85.1} une forme de rythme qui a sa beauté. ^{85.2} Après Terpandre, Polymneste innova aussi dans ce même genre, en se conformant toujours à un beau modèle. Thalétas & Sacadas en usèrent de même.

DE LITTÉRATURE. • 131

Car ils firent voir leur capacité dans la composition des rythmes, sans s'écarter de la belle manière. ^{85.3} On a encore une nouvelle espèce de rythme établie par ⁸⁶ Alcman, & une autre due à * Stésichore, lesquelles ne s'éloignent pas non plus du beau caractère. ⁸⁷ Pour Créxus, Timothée, ⁸⁸ Philoxène & les autres Poètes leurs contemporains, ^{89.1} ils devinrent plus hardis, & donnèrent dans les nouveautez, s'attachant au rythme connu présentement sous les noms ^{89.2} de *Philanthrope* & de *Thématique*. ⁹⁰ Car il est arrivé, que le petit nombre de cordes, la simplicité & la gravité dans la Musique, la font paroître aujourd'hui bien surannée.

* Voyez les Remarques.

Après vous avoir entretenus le mieux qu'il m'a été possible, (ajouta Lysias) des commencemens de cet art, de ses premiers inventeurs & de ceux qui l'ont enrichi & perfectionné de siècle en siècle, je bornerai-là mon discours. Je laisse à traiter cette même matière à Sotérique notre ami, qui non seulement a fait une étude particulière de la Musique, mais qui possède outre cela toute l'*Encyclopédie*. Car pour moi, j'ai toujours cultivé par préférence dans cet art, la partie qui demande l'exécution de la main.

Lysias ayant ainsi terminé ce qu'il avoit à dire, Sotérique parla de cette manière. Vous nous avez engagé, sage Onésicrate, à discourir sur un art d'autant plus respectable, qu'il semble être plus chéri des Dieux. Pour moi je fais grand cas du sçavoir de Lysias mon maître, & j'admire sur-tout sa mémoire dans le dénombrement qu'il vient de nous faire des inventeurs de l'ancienne Musique, & des auteurs qui en ont traité. J'observerai seulement, qu'il ne tire les preuves de ce qu'il établit sur ce point, que du témoignage des seuls écrivains : au lieu que, selon moi, l'invention d'un art si utile ne peut être l'ouvrage d'un homme, mais qu'on doit l'attribuer à un Dieu tel qu'Apollon, orné de toutes les qualitez les plus estimables.

11. de Juillet
1724.

⁹¹ C'est lui, en effet, qui a inventé, non seulement la *cithare*, mais encore la flûte, dont quelques-uns mal-à-propos font honneur à l'un de ces trois Musiciens, Marfyas, Olympe, Hyagnis.

R. ij

δύο, δὲ ἐκ τῆς γῆρας καὶ τῆς θυσίας αἱ παρρηγοῖαι μὲν
αὐτῶν τὰς θεῶν, καὶ ἀπὸ τῶν ἄλλων τε καὶ ⁹² Ἀλφειὸς ἐν ἡνι
τῆς ὕμνων ἱστορίας. ⁹³ καὶ ἡ ἐν Διῶν δὲ τῶν ἀγαλλμασιν αὐτῶν
ἀφιδρυσις ἔχει ἐν μὲν τῇ δεξιά, πόρον, ἐν δὲ τῇ ἀριστερῇ
Χαρίτας, τῆς τῆς μουσικῆς ὁργάνων ἐκείνην ἢ ἐξουσίαν. ἡ
μὲν γὰρ λύσαν κρατεῖ, ἡ δὲ αὐτοῖς, ἡ δ' ἐν μέσῳ παρ-
χειμνίῳ ἔχει τὰς σφαιρὰς σφαιρὰς. ὅτι δὲ εἴη ὅτι ἐμὸς ὁ
λόγος, ⁹⁴ Ἀνικλῆς καὶ ⁹⁵ Γ' εὖρος ἐν ⁹⁶ τοῖς ὁπιφανείαις
παρὶ τούτων ἀφηγήσαντο. ⁹⁷ ὅτε δὲ παλαιὸν ἐστὶ τὸ ἀφιδρυμα
τούτο, ὥστε τοῖς ἐργασαμένοις αὐτῷ, τῆς κατ' Ἡρακλέα
μερόπων φασὶν εἶναι. ἄλλα μὲν καὶ ⁹⁸ τὰς κατὰ κριμύζοντι
παίδι τὴν Τεμπικὴν δαφνίαν εἰς Δελφοὺς παρὰ μὲν
αὐλητῆς. καὶ ^{99.1} τὰ ἐξ Ὑπερβορέων δὲ ἱερὰ μὲν αὐτῶν
καὶ συνείδων καὶ κινάρας εἰς τὴν Διῶν φασὶν τὸ παλαιὸν
τέλλεσθαι. ἄλλοι δὲ καὶ αὐτῶν ^{99.2} τὸν θεὸν φασὶν αὐλῆσαι,
καὶ ἀπὸ ἱστορίας ὁ ἄριστος μελῶν ποιητῆς Ἀλκμάν. ἡ ¹⁰⁰ δὲ
Κόρινθα καὶ διδαχτῶν φησὶ τὸν Ἀπόλλων ἔσθ' Ἀθηνᾶς
^a ἄριμα. P. αὐλῆν. σεμνὴ οὖν καὶ πόρτα ἡ μουσική, θεῶν ^a ἄριμα ἔσθ'.

Εὐχρηστέον δ' αὐτῇ οἱ παλαιοὶ καὶ τὴν ἀξίαν ὥστε
καὶ τοῖς ἄλλοις ὁπτιηδύμασι πᾶσιν. οἱ δὲ νῦν τὰ σεμνὰ
αὐτῆς παρὰ τῆς ἀνδρώδους ἐκείνης καὶ
κασιόας, καὶ τοῖς φίλης, ¹⁰¹ κατὰ γὰρ καὶ καὶ αὐτῶν
εἰς τὰς ἡμέρας εἰσαχθῆσι. τοιάρτοι ¹⁰² Πλάτων ἐν τῇ
τεττῇ τῇ πολιτείας δυαχερίνῃ τῇ αὐτῇ μουσικῇ. ¹⁰³ τὴν
γὰρ Λύδιον ἀρμονίαν παρὰ τῆς, ὅτι ^b ὅξθα καὶ ὁπτιηδύμας
παρὰ τῶν Ἀρμένων.

Ἡ καὶ τῇ παρὰ τὴν σύστασιν αὐτῆς φασὶν Ἀρμένωδον ἡνὰ
ἡμέρᾳ. ¹⁰⁴ Οὐλύμπον γὰρ παρὰ τὸν Ἀρμένωδον ἐν τῇ παρὰ τὴν
παρὰ μουσικῆς ἐπὶ τῇ ^b Πύθωνι φησὶν ἐπικηδύμας αὐλῆσαι λυδιστῶν.

^b Πύθωνι
φησὶν. P.

Une préface de ce que j'avance, c'est que toutes les danses & tous les sacrifices qui composent le culte de cette Divinité, se font au son des flûtes, comme divers auteurs le témoignent, ⁹² Alcée entr'autres, dans quelque-une de ses Hymnes. ⁹³ De plus, la statuë d'Apollon à Délos empoigne un arc de la main droite, & de la gauche porte les trois Graces, chacune desquelles tient un instrument de Musique, celle-ci une lyre, celle-là des flûtes, & celle du milieu un chalumeau qu'elle embouche. Et pour vous montrer que ce discours n'est point de ma façon, je vous dirai ⁹⁴ qu'Anticlès & ⁹⁵ Ister rapportent la même chose, dans ⁹⁶ leurs livres des *apparitions* d'Apollon. ⁹⁷ Cette statuë passe même pour estre si ancienne, qu'on prétend que ceux qui l'ont érigée estoient des Méropes contemporains d'Hercule. D'ailleurs, ⁹⁸ le jeune garçon qui porte à Delphes le laurier de Tempé, est accompagné d'un joueur de flûte : & l'on dit ⁹⁹ que les offrandes qu'envoyoient anciennement à Délos les Hyperboréens, y estoient conduites au son des flûtes, des chalumeaux & de la *cithare*. D'autres assurent ¹⁰⁰ qu'Apollon lui-même jouoit de la flûte ; & c'est l'opinion d'Alcman excellent Poète lyrique. ¹⁰¹ Corinne ajoute, que ce Dieu avoit appris de Minerve à jouer de cet instrument. La Musique est donc vénérable en toute manière, puisque les Dieux en sont les inventeurs.

Aussi les anciens l'ont-ils pratiquée, en lui conservant toute sa dignité, ainsi qu'ils ont fait dans l'usage de tous les beaux arts. ¹⁰² Mais nos modernes, rejetant ce qu'elle avoit de grave & de majestueux, au lieu d'une Musique mâle, noble & divine, en produisent sur les théâtres une autre, qui n'est qu'efféminée & badine. ¹⁰³ De là vient que Platon (au 3.^e livre de sa République) ¹⁰⁴ donne l'exclusion à l'Harmonie Lydienne, & paroît indigné contre une telle Musique, comme se chantant sur un ton trop aigu, & n'estant propre qu'aux lamentations.

En effet, telle fut la première institution. Car, au rapport d'Aristoxène (dans son premier livre touchant la Musique) ¹⁰⁵ ce fut sur le mode Lydien que l'ancien Olympé composa l'air de flûte, qui exprimoit une plainte funèbre sur la mort de Python.

α ῥῥα.
P. R. 1. 2.

134

MEMOIRES

Εἰσὶ δ' οἱ ¹⁰⁵ Μελενιππίδην ὅπου τῷ μέλει α' ῥῥα αὐταὶ
φασι. Πίνδαρος δ' ¹⁰⁶ ἐν παμῶσιν ὅτι τοῖς Νιόβης γάμοις
Φησὶ Λύδιον ἁρμονίαν ᾠδοῦν διδραχμῶν. ἄλλοι ¹⁰⁸ δ' Τό-
ρῃον ᾠδοῦν τῇ ἁρμονίᾳ χρῆσασθαι, καὶ αὐτῶν ¹⁰⁷ Διονύσιος
ὁ Ἰάμβος ἰσχυρεῖ.

b deest.
R. 1.

Καὶ ἡ μίξολυδὸς δὲ παθητικὴ ὡς ἐστὶ, τραγωδίαις ἀρ-
μόζουσα. Ἀριστοτέλης δὲ φησὶ ¹¹⁰ Σαπφῶ ᾠδοῦν διδραχμῶν
¹⁰⁹ πλὴν μίξολυδῇ, πρὶν ἢ τοῖς τραγωδοποιῶσι μαθεῖν.
λαβόντας γε μὴν αὐτοὺς συβρίξαι τῇ δωριεῖ. ἐπεὶ ἡ μὲν ὅ
μεγαλοφωνία καὶ ^b ἀξιομαχικὴν ἀποδίδουσι, ἡ δ' ὅ παθητικὴν.
μέμικται δ' ἡ δὴ τοῦτον τραγωδία. ἐν δ' τοῖς ἰσχυροῖς τοῖς ἁρ-
μονικοῖς ¹¹¹ Πυθοκλείδην φασὶ τὸν αὐλητὴν διρετὴν αὐτῆς
γεγενῆσθαι. ¹¹² Λύσις δὲ ¹¹³ Λαμπεργκλῆα τὸν Ἀθιναῖον,
¹¹⁴ στυγνὸν οἶον ὅτι ἐκ ἐλευθέρου ἔχοντα ἡ δὴ ἐλευθέρου ὅπου χρῆναι
ἀποφύγετε ὅτι, ἀλλ' ὅτι τὸ ὅτι, τοῦτον αὐτῆς ἀφ' ἑαυτῶν
¹¹⁵ τὸ γῆμα οἷον τὸ ἀπὸ πρῶτης οἷον ὅτι ὡς αὐτὴν ὡς αὐτῶν.
ἀλλὰ μὲν καὶ ¹¹⁶ πλὴν ἐπαρμυδρίῳ λυδῇ, εἴτε ἐν αὐτῇ
τῇ μίξολυδῇ, ᾠδοῦσιν οὖσαν τῇ ἰάδῃ, ὑπὸ ¹¹⁷ Δά-
μωνος ἡγήσασθαι φασὶ τῷ Ἀθιναίου.

c παλιπιδὼν
φυλακῇ. R. 3.

¹¹⁸ Τούτων δὲ τῶν ἁρμονικῶν, τῆς μὲν θρηνητικῆς ὕμνος
ἔστι, τῆς δ' ἐκλελυμένης, εἰκότως ὁ Πλάτων ᾠδοῦσιν
σάμνος αὐτῇ, πλὴν δωριεῖ ὡς πολεμικῇ ἀνδράσι καὶ
σώφροσιν ἀρμόζουσιν εἴλετο. οὐ μὰ Δία ¹¹⁹ ἀγνοήσας
(ὡς Ἀριστοτέλης φησὶ ἐν τῇ δόξῃ τῶν μουσικῶν)
οἷον καὶ ἐν ἐκείνῃς ἡ χρῆσις μὲν πρὸς ^c πολιτείαν
φυλακικὴν. πάλιν γὰρ πρὸς τῇ μουσικῇ ὁπότερη
Πλάτων, ἀχρυστῆς γῆρμος ¹²⁰ Δραχμῶν τῷ Ἀθιναίῳ,
καὶ Μετέλλου τῷ Ἀκροχόρῳ. ἀλλ' ἐπεὶ (ὡς πρὸς ἐκείνῃ)
πολύ τι σμικρὸν ἐστὶ ἐν τῇ δωριεῖ, τοῦτον πρὸς ἐκείνην.

Quelques-uns regardent ¹⁰⁵ Mélanippide comme l'auteur de ce mode; ¹⁰⁶ & Pindare écrit dans ses *Péans*, au sujet des noces de Niobe, * qu'Anthippe fut le premier, qui fit entendre cette Harmonie. Quelques autres, comme ¹⁰⁷ Denys sur-nommé l'Ambe, disent que ce fut ¹⁰⁸ Torébe.

* Voyez les Remarques.

¹⁰⁹ L'Harmonie Mixolydienne a aussi quelque chose de pathétique; ce qui la rend propre aux Tragédies. Aristoxène estime que l'invention en est due à ¹¹⁰ Sapho, & que c'est d'elle que l'ont apprise les Poètes tragiques, lesquels dans la suite ont joint cette Harmonie à la Dorienne; parce que celle-ci a de la magnificence & de la noblesse, que celle-là remue les passions, & que la Tragédie est un mélange de ces expressions différentes. Ceux qui ont fait l'histoire de l'Harmonie, écrivent que la Mixolydienne fut inventée par ¹¹¹ Pythoclide joueur de flûte. Suivant le témoignage de ¹¹² Eufis, ¹¹³ Lamprocle Athénien ¹¹⁴ s'étant aperçu que cette Harmonie n'avoit pas la disjonction, où presque tous les Musiciens la croyoient, mais que cette disjonction se faisoit plus haut; ¹¹⁵ en disposa la figure ou l'échelle de manière, qu'elle s'étendoit de l'aigu au grave, comme qui diroit de la *paramése* à l'*hypate des hypates* (ou à la plus basse corde.) Mais on prétend de plus, ¹¹⁶ que l'Harmonie Hypolydienne, contraire s'il en fut jamais à la Mixolydienne, puisqu'elle approche fort de l'Ionienne, fut imaginée par ¹¹⁷ l'Athénien Damon.

¹¹⁸ Or l'une de ces Harmonies étant plaintive, & l'autre molle ou efféminée; c'est avec raison que Platon les rejetant toutes deux, fit choix de la Dorienne, comme de la plus convenable à des hommes courageux & tempérants. Non certainement, comme l'observe Aristoxène, (dans son second livre sur la Musique,) ¹¹⁹ que ce Philosophe ignorât, qu'il se trouve dans ces mêmes Harmonies quelque chose d'utile au maintien du gouvernement. Car Platon s'étoit fort appliqué à l'étude de la Musique, ayant été disciple ¹²⁰ de Dracon l'Athénien & de Métellus d'Agrigente. Mais comme l'Harmonie Dorienne se distingue par la gravité (ainsi que nous l'avons dit plus haut;) de-là vient qu'il lui donna la préférence.

οὐκ ἤγνοε δὲ ὅτι πολλὰ Δωρία ¹²³ πρῆνεια ἄλλα Ἀλκ-
μαῖνι καὶ Γῆνιδάρῳ, καὶ ¹²¹ Σιμωνίδῃ, καὶ ¹²² Βακχυλίδῃ
πεποιήται· ἄλλα μὲν ^a καὶ ἔτι ^b παρσοῖα καὶ παῖνες,
καὶ μὲν τῷ οὖν δὲ ¹²⁴ τραγικοῖς οἴκῳ ποτὲ ὅπῃ τῷ Δωρίου.
τρόπου ἐμελωδῆσάν, καὶ ἴνα ἐρωτικά. δέηρκει δ' αὐτῶν
¹²⁶ τὰ εἰς τὸν Ἀρίων καὶ Ἀθωαῖν, καὶ ¹²⁵ τὰ σπονδεία.
ὅτι πρῶτον γὰρ ταῦτα ἰκανὰ ἀνδρὸς σάφρονος ψυχῇ.
καὶ πᾶσι τῷ Λυδίου δὲ οὐκ ἤγνοε, καὶ πᾶσι τῆς Ἰάδου.
ἠπίστατο γὰρ ὅτι ἡ τραγωδία ταύτη τῇ μελοποιίᾳ
κέρχεται.

Καὶ οἱ παλαιοὶ δὲ πρῶτες οὐκ ἀπείρως ἔχοντες πασῶν
τῶν ἀρμονιῶν, εἰσὶν ἐχρησάμενοι. οὐ γὰρ ἡ ἀγνοία τῆς
ἰσχυρῆς φωνῆς καὶ ὀλιγοχρῆστας ^d αὐτοῖς αἰτία γένηται,
οὐδὲ δι' ἀγνοίαν οἱ πᾶσι Ὀλύμπου καὶ Τερπιδόρου, καὶ οἱ
ἀκλουθησάμενες τῇ ὑπόψει παρσαμένσιν, ^e πᾶσι τὴν πολυ-
χρῆσταν τε καὶ ποικιλίαν. μὲν γὰρ τὸν τῷ Ὀλύμπου τε καὶ
Τερπιδόρου ποιήματα, καὶ τῶν ὑποπείσιν ὁμοιοῦσιν πρῶτων.
^f δὲ οὖν. ¹²⁷ πείχοντα ^f γὰρ οὐτὰ καὶ ἀπλᾶ ἀφ' ἑαυτῶν τῶν ποικίλων
καὶ πολυχρῶν, ὥς ¹²⁸ μηδένα δυνάσασθαι μιμήσασθαι τὸν
Ὀλύμπου ἔπον. ὑπερίσταν δὲ ὑποπείσιν ἐν τῷ πολυχρῶν
τε καὶ πολυῖν καὶ ἀγνοομένους.

¹²⁹ Ὅτι δὲ οἱ παλαιοὶ οὐ δι' ἀγνοίαν ἀπείχοντο τῆς
πείτης ἐν τῷ σπονδείῳ ἔπον, φανερόν ποιεῖ ἡ ἐν
τῇ κρούσει ^g γινόμενη χρῆσις. ¹³⁰ οὐ γὰρ αὖ ποτε αὐτῇ
πᾶσι τῷ πρῶτον πᾶσι κεχρησθαι συμφώνως, μὴ γινώ-
σκοντες τῷ ^h χρῆσιν. ¹³¹ ἄλλα δὲ ἤλθον ὅτι τὸ τῷ κέλλοις
ἤθος ὃ γίνεσθαι ἐν τῷ ⁱ σπονδείῳ ἔπον ἀπ' αὐτῶν τῆς
πείτης ἐξαίρεσιν, ποῦτ' ἢ τὸ τῷ αἰσθησιν αὐτῶν ἐπὶ τῇ
ὅπῃ τὸ ἀφ' ἑαυτῶν τὸ μέλος ὅπῃ τῷ πᾶσι γινώσκων.

Il n'ignoroit

a ὅπῃ. R. 3.

b παρσοῖα-

δα. P. 2.

c οἴκῳ π-

π. P.

d αὐτοῖς α-

πᾶσι γίνεσθαι.

T. V. B. P.

e παρσα-

μεν. T.

f δὲ οὖν. P.

g γινόμενη.

P.

h φύσιν.

R. 3.

i σπονδεία-

κα. P.

Il n'ignoroit pas non plus, qu'Alcman, Pindare, ¹²¹ Simonide & ¹²² Bacchylide avoient composé sur le ton Dorien, non seulement plusieurs ¹²³ *Parthénies*, (ou airs à chanter pour des filles,) mais aussi des *Profodies* & des *Péans*; ¹²⁴ & qu'on avoit mis quelquefois en Musique sur ce même mode des plaintes tragiques & quelques chansons amoureuses. ¹²⁵ Mais il se contentoit d'admettre les cantiques *Spondées* ¹²⁶ & ceux qui se chantoient en l'honneur de Mars & de Minerve. Ils suffisoient en effet, pour fortifier l'ame d'un homme, qui fait profession de la tempérance. Platon connoissoit aussi l'Harmonie Lydienne, de même que l'Ionienne; & il sçavoit que l'on employe cette *Mélopée* dans la Tragédie.

En un mot, quoique tous les anciens fussent instruits des différentes Harmonies; ils ne faisoient usage que de certaines. Car ce n'est point par ignorance, qu'ils se sont ainsi mis à l'étroit, en se réduisant à un petit nombre de cordes: & ce n'est point faute de connoissance, qu'Olympe, Terpandre & leurs disciples ont retranché la multiplicité de ces cordes & la variété dans les chants. C'est de quoi rendent témoignage les airs de ces deux Musiciens & de tous ceux qui ont suivi leur méthode. Car tout simples que sont ces airs, ¹²⁷ qui ne roulent que sur trois cordes, ils l'emportent tellement sur ceux où elles sont variées & multipliées, que ¹²⁸ nul compositeur ne peut imiter la manière d'Olympe, & qu'ils restent tous derrière lui, malgré la diversité des cordes & des modes dont ils se servent.

¹²⁹ Or une preuve évidente, que ce n'est point par ignorance que les anciens se sont abstenus de la *trite* en chantant le mode *spondiaque*; c'est qu'ils ont employé ce son ou cette corde dans le jeu des instruments. ¹³⁰ Car ils ne s'en seroient jamais servis, en la mettant en consonnance avec la *parhypate*, s'ils n'eussent connu l'usage qu'on en pouvoit faire. ¹³¹ Mais il est manifeste, que le caractère de beauté, qui naît du retranchement de cette *trite* dans le mode *spondiaque*, est ce qui les a déterminés, comme par sentiment, à conduire leur modulation jusqu'à la *paranète*, en passant par-dessus la *trite*.

¹³² ὁ αὖτις δὲ λόγος καὶ παρὶ τῆς νήτης. καὶ γὰρ τῷ τῷ παρὸς
 ῥῶν πλὴν κροῖσιν ἐχρῶντο, καὶ παρὸς τῷ θανάτῳ ἀφάτων
 καὶ παρὸς μέσῃ συμφώνων· καὶ δὲ τὸ μέλος οὐκ ἐφαίνετο
 αὖτις οἰκεία ^α τῷ ^α ἀποδείακῳ ἔργῳ. οὐ μόνον δὲ
^α ἀποδεία-
 κῶ. P.
^β σωτημμή-
 νον. P.
^γ σωτημμένων.
 R. 1.
^δ λειχανόν. P.
 ῥύτοις, ἀλλὰ καὶ ^{133.1} τῇ ^β σωτημμένου νήτι οὕτω κέχρηται
 πόρτες. καὶ μὴ γὰρ πλὴν κροῖσιν αὐτῶν διεφάνητο παρὸς
 τε τῷ θανάτῳ, καὶ παρὸς τῷ θανάτῳ, καὶ παρὸς ^γ λιχανόν.
 καὶ ὅτι τὸ μέλος, ^{133.2} καὶ ἀνὰ μὲν διὰ τῷ χρησασθῆναι,
 ὅτι τῷ γινώσκοντι αὐτῶν ἦν. δῶλον δὲ εἶναι καὶ ἐκ τῶν
^δ ἐγόντων. Φρυγίων, ^{133.3} ὅτι οὐκ ^δ ἠγάθῃ τῷ ^ε Οὐλύμπου τε καὶ τῷ
 R. 3.
^ε Οὐλύμπου
 καὶ τῶν. P.
^ζ καὶ τὸ πρὸς
 τῶν ὑπατῶν,
 ὅπ. P. R. 1. 2.
 αἰχλασθησάντων ἐκείνῳ. ἐχρῶντο γὰρ αὐτῇ ὅτι μόνον καὶ τῷ
 κροῖσιν, ἀλλὰ καὶ καὶ τὸ μέλος ἐν ¹³⁴ τοῖς μητέροις καὶ ἐν πῶσι
 τῷ φρυγίων. δῶλον ὅτι ¹³⁵ καὶ ^ε τῷ παρὶ ὑπατῶν, ὅτι οὐ
 δι' ἀγνοίας ἀπέχρηστο ἐν τοῖς δωείοις ^ζ τετραγώνου ῥύτου.
 αὐτῆς ὅτι τῷ λοιπῶν τῶν ἐχρῶντο, δηλονότι εἰδότες.
 ἀλλὰ δὲ πλὴν τῶν ἡτοῦ φυλακῆν ἀφῆρται ὅτι τῷ Δωείου
 τῶν πμῶντες τὸ καλὸν αὐτῶν.

Οἷον καὶ ὅτι τῷ τῆς τραγωδίας ποιητῶν. ^{136.1} τῷ
 γὰρ χρωματικῶς γινώσκει καὶ τῷ ῥυθμῷ τραγωδία μὴ
 οὐδέπω ^ε καὶ τῇμερον κέχρηται. κινάρεα δὲ πολλὰ
^ε μέλει καὶ
 τῇμερον. R. 3.
 ἡμεῖς παρὸς τῶν τραγωδίας οὕσα, ἐξ ὧν καὶ ἐχρή-
 σατο. τὸ δὲ χρῶμα ὅτι παρὸς τῶν ἐν τῇ ἀρμονίᾳ,
 σαφές. δὲ γὰρ δηλονότι καὶ πλὴν τῆς ἀνδροπίτης φύσεως
 ἐστὶν καὶ χρῶμα τὸ παρὸς τῶν λέγειν. καὶ γὰρ
 αὐτῶν πλὴν τῷ γινώσκοντι φύσιν οὐκ ἐστὶν ἕτερον ἕτερον
 παρὸς τῶν. Εἰ δὲ τῷ ^{136.2} Αἰγύλιον ἢ ¹³⁷ Φρυγίαν φαίη
 δι' ἀγνοίας ἀπεχθῆσθαι τῷ χρωματῶς, ἀλλὰ γε οὐκ ἀν-
 ἀτοπος εἶη; ὁ γὰρ αὖτις καὶ ¹³⁸ Παλκεῖν δὲ εἶποι ἀγνοίας
 τὸ χρωματικὸν γινώσκει. ἀπείχετο γὰρ καὶ εἶπε ὡς ἐπὶ πολλῶν

¹³² On doit en dire autant de la *nète*. Car ils l'ont employée dans le jeu des instruments, tantost en dissonance avec la *paranète*, tantost en consonnance avec la *mése*. Mais dans la mélodie ou le chant, ils n'ont pas jugé ce son convenable au mode *spondiaque*. ^{133.1} Ils en ont usé de même, par rapport à la *nète* du tétracorde conjoint. Car en jouant des instruments, ils la mettoient en dissonance avec la *paranète* & la *paramése*, * & en consonnance avec la *mése* & avec le *lichanos*. Mais dans le chant, ^{133.2} ils n'osoient s'en servir, à cause du mauvais effet qu'elle produisoit. Il paroît encore par la Musique Phrygienne, ^{133.3} que cette corde n'étoit pas inconnue à Olympe, ni à ses disciples. Car ils en faisoient usage, non seulement pour le jeu des instruments, mais aussi pour le chant, dans ¹³⁴ les cantiques consacrez au culte de la Mère des Dieux, & dans quelques autres, usitez parmi les Phrygiens. ¹³⁵ Il est visible de plus, quant aux *hypates*, que ce n'est point par ignorance, que dans le mode Dorien, ils se sont abstenus d'employer le tétracorde, qui prend la dénomination de ces *hypates*; puisqu'ils s'en servoient dans tous les autres modes. Mais ils le retranchoient du Dorien, pour mieux garder le propre caractère de celui-ci, dont ils estimoient la beauté.

* Voyez les
Remarques.

Il est arrivé quelque chose de semblable par rapport aux Poètes tragiques. ^{136.1} Car la Tragédie n'a jamais admis le genre chromatique ni le rythme, & n'en use pas même aujourd'hui. Cependant la *cithare*, plus ancienne de plusieurs générations que la Tragédie, a mis l'un & l'autre en usage dès les commencements. Or il est clair que le genre chromatique est plus ancien que l'enharmonique. Car on doit compter cette ancienneté, du temps où les hommes se sont avisés d'imaginer & d'employer quelque'un de ces genres; puisqu'à n'en considérer que la nature, l'un n'est pas plus ancien que l'autre. Si donc quelqu'un assureroit, que c'est faute d'avoir connu le chromatique, ^{136.2} qu'Eschyle & ¹³⁷ Phrynique ne l'ont point mis en œuvre; n'y auroit-il pas de l'absurdité dans une pareille proposition? En effet, on pourroit dire aussi, que ¹³⁸ Pancrate ignoroit ce même genre chromatique, puisqu'il s'en est abstenu dans la plupart

τούτου, ἐχρήσατο δ' ἐν ἡσιν. οὐ δὲ ἀγνοῖαι οὗτω δηλο-
νόη, ἀλλὰ διὰ τὴν παρὰ τὴν ἀπείχετο. ἐξήλθον γὰρ
(ὡς αὐτὸς ἔφη) τὸν Πινθηαρῆτον τε καὶ Σιμωνίδειον
ἔσπον, καὶ καθόλου τὸν Σχολῶν καλούμενον ὑπὸ τῶν
νῦν.

Οὗ αὖτε δὲ λόγος καὶ πᾶσι ¹³⁹ Τυρταίου τε τῆ Μα-
^a Ἀνδρην. ἡνέως, καὶ ¹⁴⁰ Ἀνδρέα τῆ ^b Κορινθίου, καὶ ¹⁴¹ Θε-
^{R. 3.} ^b Κορινθίου. σύλλου τῆ ^c Φλιασίου, καὶ ἑτέρων πολλῶν, οὓς πᾶσι
^{P.} ^d ^{142.1} ἴσμεν διὰ τὴν παρὰ τὴν ἀπεχρήματους χρώματός τε
^c Φλιασίου. καὶ μετὰ βολῆς καὶ πολυχρησίας καὶ ἄλλων πολλῶν ἐν μέσῳ
^{P.} ^d ὡμα. P. ὄντων ῥυθμῶν τε καὶ ἀρμονιῶν καὶ λέξεων καὶ μελοποιίας
καὶ ^{142.2} ἑρμηνείας. αὐτίκα ¹⁴³ Τηλεφάνης ὁ Μεγαρεὺς
οὕτως ἐπολέμησε τῆς σύριγγος, ὥστε τοὺς αὐλοποιούς οὐδ'
ἔπιπτεῖναι πῶποτε εἶδαν ὅτι τοὺς αὐλοῦς, ἀλλὰ καὶ τῆ
Πυθικῆς ἀγῶνος μάλιστα διὰ τῶν ἀπέστη. καθόλου δ'
εἴς τις πᾶσι μὴ χρῆσθαι τεκμαίρεται, καθάγουσται
^c αὐτὸς πρὸς τὸν ¹⁴⁴ Δωρειωνίῳ τῆ Ἀντι-
^{141. P. R. I.} νῦν κατὰ γνώσκων· οἷ, τῆς μὲν ¹⁴⁴ Δωρειωνίῳ τῆ Ἀντι-
χριδείου ἔσπου κατὰ φρονιμῶν, ἐπεὶ δὲ οὐ χράνται
αὐτῶν. τῆς δ' ^{145.1} Ἀντιχριδείων τῆ Δωρειωνίου διὰ τὴν
αὐτῶν αἰτίας· τῆς δ' καθαρωδῶν ^{145.2} τῆ Τιμοθέου ἔσπου.
^f ἀποφοιτή-
^{146. P.} χεδν γὰρ ^f ἀποπεφοιτήκασιν εἴς τε ¹⁴⁶ τὰ κατήματα, καὶ
εἰς τὰ ¹⁴⁷ Πολυεῖδου παιήματα.

Γὰρ δὲ αὖ εἰς πᾶσι καὶ πᾶσι τῆς ποικιλίας ὁρθῶς τε καὶ
ἐμπείρως ὁπισθοποῖν, πᾶσι τότε καὶ τῶ νῦν σιγῶν, ὅθεν
δὲ ἐν χρήσιν οὐσὲν καὶ τότε τῶν ποικιλίαν. ¹⁴⁸ τῆ γὰρ πᾶσι
τῶ ῥυθμοποιίας ποικιλία οὕση ποικιλωτέρη, ἐχρήσθη οἱ
παλαιοί. ἐπὶ μὲν γὰρ τῶ ῥυθμικῶν ποικιλίαν, καὶ τῶ πρὸ
^g προημαπ-
^{149. R. 3.} τῶς ^g ¹⁴⁹ χροσμαπικῆς δὲ διὰ λόγους τότε ποικιλωτέρη νῦν.

de ses ouvrages. Mais s'en étant servi dans quelques-uns, il s'ensuit que ce n'est nullement par ignorance, mais que c'est par choix qu'il a évité de l'employer. Il imitoit donc dans ses compositions (comme il le déclaroit lui-même) le caractère de Pindare & de Simonide, & en général ce que les modernes appellent l'ancien caractère.

On peut faire le même raisonnement au sujet de ¹³⁹ Tyrtée le Mantinéen, ¹⁴⁰ d'André de Corinthe, ¹⁴¹ de Thrasyille de Phlionte & de quantité d'autres. ^{142.1} Car nous savons que c'est de dessein prémédité qu'ils se sont tous abstenus du chromatique, des nuances, de la multiplicité des cordes, ainsi que de plusieurs autres pratiques vulgairement usitées en Musique, telles que certains rythmes, certains modes, certaines paroles & certaines sortes de *Melopée* & ^{142.2} d'exécution ou de tablature. Par exemple, ¹⁴³ Téléphane de Mégare * avoit tant d'aversion pour l'usage des *anches*, qu'il ne permit jamais aux facteurs de flûte d'en appliquer sur ces instruments; & ce fut la principale raison, qui l'empêcha de disputer le prix en ce genre aux jeux Pythiques. En général, si, de ce qu'une chose n'a point été pratiquée, l'on vouloit en conclure qu'elle a été ignorée; l'on pourroit, sur ce principe, taxer trop légèrement d'ignorance plusieurs de nos contemporains: entr'autres les partisans ¹⁴⁴ de Dorion, par rapport au mode Antigénidien, dont ils ne se servent point, parce qu'ils le méprisent: les sectateurs ^{145.1} d'Antigénide, par rapport au mode Dorionien pour la même raison; & les joueurs de *cithare*, par rapport ^{145.2} au mode de Timothée. Car ils se sont jettés presque tous ¹⁴⁶ dans les rhapsodies, & dans les compositions ¹⁴⁷ de Polyide.

* Voyez les Remarques.

D'autre part, si l'on examine avec exactitude & en connoissance de cause ce qui concerne la variété dans la Musique, & si l'on compare l'ancien usage au nôtre à cet égard; on trouvera que dès lors cette variété avoit cours. En effet, ¹⁴⁸ les anciens l'ont employée dans la composition des rythmes, laquelle en est le plus susceptible; d'où il paroît, qu'ils faisoient cas de cette variété rythmique: ¹⁴⁹ & la manière de toucher les instruments étoit aussi dès ce temps-là très-diversifiée.

^{150.1} οἱ μὲν γὰρ νῦν, φιλομαθεῖς, οἱ δὲ τότε, φιλόρ-
 ρυθμοί. δηλοῖ δὲ οὗ ὅτι οἱ παλαιοὶ οὐ δι' ἀγροίαν, ἀλλὰ
 διὰ περσείρεσιν, ἀπέχοντο τῶν κεκλασμένων μελῶν. καὶ
 ἢ θαυμαστοί; πολλὰ γὰρ καὶ ἄλλα τῶν κατὰ τὸν βίον
 ὁπτιηδολογῶν οὐκ ἀγνοῖται μὲν ὑπὸ τῶν γεωμετρῶν,
 ἀπηλλοτριώσαι δὲ αὐτῶν, ^{150.2} τῆς χειρὸς ἀφαιρεθείσης,
 διὰ τὸ εἶς ὅσα ἀπορετὰς δεδειγμένοι.

¹⁵¹ Οὗ δὲ ὁ Πλάτων οὔτε ἀγροία, οὔτε ἀπειρία τὰ
 ἄλλα πρῆντα, ἀλλ' ὡς οὐ παρόντα τοιαύτη πολιτεία,
 δείξομεν ἕξῃς, ὅτι ἐμπειροῦς ἀρμονίας ἔστι. ἐν γὰρ τῇ
 ψυχρογία τῇ ἐν τῇ Τμησίᾳ πῶς τε πρὸς τὰ μετέπειτα
 καὶ μοιτικὴν ἀποδιδῶν ἐπεδείξατο ὡς πῶς, ¹⁵² Καὶ μετὰ
 α πὲρ δ. π. ταῦτα συνεπλήρου ἂν τὰ τε διπλάσια καὶ τὰ τριπλάσια
 ἀφασήματα, μίρας τε ἐκείνων ἀποτέμνων, καὶ ἡγεῖς εἰς
 τὸ μεταξύ τούτων ὥς ἐν ἐκείνῳ ἀφασήματι δύο εἶναι με-
 σότητας. ἀρμονικῆς γὰρ ἡ ἐμπειρίας τοῦτο τὸ παροίμεν,
 ὡς αὐτίκα δείξομεν.

¹⁵³ Τριῖς εἶσι μεσότητες αἱ παρ' ὧν λαμβανέται
 ὅλα μεσότης, ᾠδὴμητικὴ, ἀρμονικὴ, ^b γεωμετρικὴ.
 τούτων ἡ μὲν ἴση διττὴ, ὑπερέχει καὶ ^c ὑπερέχεται, ἡ δὲ
 ἴση λόγῳ, ἡ δὲ ὅτε λόγῳ, ὅτε διττὴ. ὁ γὰρ Πλάτων
 πῶς ψυχικὴν ἀρμονίαν τῇ περὶ τῶν στοιχείων, καὶ τὴν
 αἰτῶν τῆς παρὰ ἄλληλα ἕξ ἀνομοίων συμφωνίας δείξαι
 ἀρμονικῶς βουληθεὶς, ἐν ἐκείνῳ ἀφασήματι δύο μεσότη-
 τας ψυχικὰς ἀπέφηνε καὶ τὴν μοιτικὴν λόγον. τῆς γὰρ διὰ πασῶν
 ἐκ μοιτικῆς συμφωνίας δύο ἀφασήματα μέγα εἶναι συμβέβη-
 κεν, ὧν πῶς ἀναλογίαν δείξομεν. ¹⁵⁴ ἡ μὲν γὰρ διὰ πασῶν
 ἐν διπλασίονι λόγῳ θεωρεῖται. ποιήσας δ' εἰκόνας χάριν
 τὸν διπλασίονι λόγον κατ' ἀριθμὸν τὰ ἕξ καὶ τὰ δώδεκα.

^b γεωμετρικὴ
 καὶ τ.
^c περὶ χῆμα.
 B. 3.

1501 Car au lieu que les Musiciens aujourd'hui s'appliquent particulièrement à perfectionner la théorie de leur art; ils cultivoient autrefois le rythme ou la cadence. Il est donc évident, que c'est de propos délibéré, & non par ignorance, que les anciens ont évité les chants rompus ou pleins de diminutions. Qu'y a-t-il en cela de surprenant? Pareille chose est arrivée dans plusieurs des professions utiles à la vie, où 1502 certains usages, quoique très-connus, ont été retranchés, parce qu'on s'est aperçu qu'ils choquoient en quelque façon la décence.

151 Maintenant, pour montrer que ce n'est ni faute de connoissance, ni faute d'expérience, que Platon a rejeté certaines Musiques; mais que c'est uniquement parce qu'il les jugeoit peu convenables à l'espèce de gouvernement qu'il vouloit établir: nous allons faire voir, que ce Philosophe estoit très-versé dans la science de l'Harmonie. C'est donc en décrivant la création de l'ame, dans son Timée, qu'il fait paroître combien il s'estoit appliqué aux Mathématiques & à la Musique, lorsqu'il s'exprime en ces termes: 152 *Il (Dieu) remplit ensuite les intervalles doubles & les triples, retranchant de-là quelques parties, qu'il mit entre ces mêmes intervalles; en sorte qu'il se trouvoit deux milieux dans chacun.* Car ce début marque de l'habileté en fait d'Harmonie, comme nous le prouverons incontinent.

153 Il y a trois milieux primitifs, d'où se prennent tous les autres; l'arithmétique, l'harmonique & le géométrique. Le premier surpasse & est surpassé d'un nombre égal; le second, d'une raison égale; le troisième ne surpasse & n'est surpassé ni de raison égale ni de nombre égal. Platon voulant donc démontrer harmoniquement l'accord des quatre éléments qui composent l'ame, & la cause de cette symphonie réciproque entre des natures si dissemblables; établit, par rapport à l'ame, deux milieux en chaque intervalle, suivant la raison harmonique. Car dans la consonnance de l'octave en Musique, il se trouve deux intervalles moyens, dont nous allons faire voir l'analogie. 154 On peut en effet considérer l'octave comme étant en raison double; & pour rendre cette raison plus sensible, on peut prendre les nombres six & douze.

ἔστι ὃ τούτο τὸ ἄξιωμα ἀπὸ ὑψάτης μέσων ἐπὶ νήτιο διεζωγμένων. ὅντων οὖν τῶν ἑξ καὶ δώδεκα ἄκρων, ἔχει ἡ μὲν ὑψάτη μέσων, τὸν τῶν ἑξ ἀριθμὸν, ἡ δὲ νήτη διεζωγμένων, τὸν τῶν δώδεκα.

¹⁵⁵ Λαβὼν δὲ λοιπὸν χρὴ παρὸς τούτοις ἀριθμοὺς τοὺς μετὰξὺ πίπλοντας, ὧν οἱ ἄκροι, ὁ μὲν, ἑπίτετρας, ὁ δὲ, ἡμιόλιος φαίνεται. εἰσὶ γὰρ ὁ τ' ὀκτώ καὶ τ' ἐννέα. τ' γὰρ ἑξ τῶν μὲν ὀκτώ, ἑπίβριτα, τῶν δὲ ἐννέα, ἡμιόλια. ὁ μὲν ἐν ἄκρον, τοῖς το, πὸ δ' ἄλλο τὸ τ' δώδεκα, τ' μὲν ἐννέα ἐπίβριτα, τ' δ' ὀκτώ ἡμιόλια. ¹⁵⁶ Τούτων οὖν τ' ἀριθμῶν ὅντων μετὰξὺ τ' ἑξ καὶ τ' δώδεκα, καὶ τ' ἑξ πασῶν ἀξιώματων, ἔκ τ' ἑξ τετάρων καὶ τ' ἑξ πέντε συσχετῶς, δὴλον ὅτι ἑξ ἡ μὲν μέση τ' τ' ὀκτώ ἀριθμὸν, ἡ δὲ πρᾶμειση τ' τ' ἐννέα. ¹⁵⁷ Τούτου γνομένου ἔξ

^a διεζωγμένων ἡ ὑψάτη παρὸς μέσων ὡς πρᾶμειση παρὸς νήτην ^a διεζωγμένων. ἀπὸ γὰρ πρῶτης μέσων ἑξ τετάρων ἐπὶ μέσων, ἀπὸ δὲ πρᾶμεισης ἐπὶ νήτην ^b διεζωγμένων ἑξ πασῶν. ἡ αὐτὴ δὲ ἀναλογία καὶ ἐπὶ τ' ἀριθμῶν ὁρίσκει. ὡς γὰρ ἔχει τὰ ἑξ παρὸς τὰ ὀκτώ, ὅπως τὰ ἐννέα παρὸς τὰ δώδεκα. καὶ ὡς ἔχει τὰ ἑξ παρὸς τὰ ἐννέα, ὅπως τὰ ὀκτώ παρὸς τὰ δώδεκα. ἐπίβριτα γὰρ τὰ μὲν ὀκτώ τ' ἑξ, τὰ δὲ δώδεκα, τ' ἐννέα. ἡμιόλια δὲ τὰ μὲν ἐννέα, τ' ἑξ, τὰ δὲ δώδεκα, τ' ὀκτώ. ἀρκέσει τὰ εἰρημνύα εἰς τὸ ἐπιδεδύχεναι ὡς ^c παρὸς τὰ. ^c Εἴχε ^c παρὸς τὰ μαθήματα ἀποδιδῶν καὶ ἐμπειρίᾳ Πλάτων.

Ὅτι γὰρ σεμνὴ ἡ ἀρμονία, καὶ πρῶτον καὶ μέγα, ¹⁵⁸ Ἀριστοτέλης ὁ Πλάτωνος τῷ λέγει. Ἡ δὲ ἀρμονία ὅσιν ἔρασι, πρὸς φύσιν ἔχουσα θεῖον καὶ καλὸν καὶ ^d δαμονία. ¹⁵⁹ τετραμερὴς δὲ τῇ δυνάμει πεφυκῆα, δύο μεσότηας ἔχει, ἀριθμητικὴν τε καὶ ἀρμονικὴν. φαίνεται τε τὰ μέρη αὐτῆς, καὶ τὰ μεγέθη καὶ αἱ ὑπερχαί, καὶ ἀριθμὸν καὶ ἰσομερίᾳ. ὅτι γὰρ ^c ῥήματα. ^c ὅτι τετραγώνους ῥυθμίσει τὰ μέλη. ταῦτα μὲν τὰ ^c ῥήματα.

Or cet

Or cet intervalle est compris entre l'*hypate* du tétracorde moyen & la *nète* du tétracorde disjoint. Six & douze étant donc les deux extrêmes, l'*hypate* du tétracorde moyen aura le nombre six, & la *nète* du tétracorde disjoint aura le nombre douze.

¹⁵⁵ Il ne reste plus qu'à prendre, outre ces nombres, ceux qui tombent entre deux, & dont les extrêmes se trouvent l'un en raison sesquitière, l'autre en raison sesquialtère, c'est-à-dire huit & neuf. Car six est à huit en raison sesquitière, & à neuf en raison sesquialtère. Tel est l'un des extrêmes; & l'autre (douze) est à neuf en raison sesquitière; & à huit, en raison sesquialtère. ¹⁵⁶ Ces deux nombres tombant donc entre six & douze, & l'intervalle de l'octave résultant de celui de la quarte & de celui de la quinte; il est clair, que la *mése* répondra au nombre huit, & la *paramése* au nombre neuf. ¹⁵⁷ Cela posé, l'*hypate* sera à la *mése* comme la *paramése* à la *nète* du tétracorde disjoint. Car l'*hypate* du tétracorde moyen est à la quarte de la *mése*; & la *paramése* est à la quarte de la *nète* du tétracorde disjoint. Le même rapport se rencontre dans les nombres: car six est à huit, comme neuf est à douze; & six est à neuf, comme huit est à douze. Or la raison de huit à six, de même que celle de douze à neuf, est sesquitière; & la raison de neuf à six, comme celle de douze à huit, est sesquialtère. Ce que nous venons de dire suffira pour montrer, combien Platon s'étoit attaché à l'étude des Mathématiques, & combien il s'y étoit rendu habile.

¹⁵⁸ Aristote, disciple de Platon, regarde l'Harmonie comme quelque chose de noble, de grand & de divin, & voici comme il s'en explique: *l'Harmonie, (dit-il,) est céleste; la nature en est divine, pleine d'une beauté qui ravit l'ame & l'élève au-dessus de sa condition.* ¹⁵⁹ *Divisible naturellement en quatre parties, elle a deux milieux, l'un arithmétique & l'autre harmonique. Ses parties, leur grandeur & l'excès dont l'une surpasse l'autre ou en est surpassée, s'expriment par des nombres, & ont une égalité de mesure: car les chants roulent & sont compris dans l'étendue de deux tétracordes.* C'est ainsi que parle Aristote.

160 Συναρτῶν τὴν αὐτῆς τὸ σῆμα ἔλεγον ὅτι μέρει ἀνο-
μοίων, συμφωνοῦντων μόνον πρὸς ἀλλήλας. ὅθεν μὲν καὶ
τὰς μεσότητας αὐτῆς καὶ τὴν ἐξισομετρίαν λόγον συμφωνεῖν. τὴν
γὰρ νέαν, πρὸς τὴν ὑπάτην ὅτι διπλασίονα λόγου ἡρμωσμένον,
τὴν δὲ παλαιάν συμφωνίαν ἀποτελεῖν. 161 ἔχον γὰρ (ὡς πρὸς
εἰσομένην) τὴν νέαν, δώδεκα μονάδων, τὴν δὲ ὑπάτην, ἕξ. τὴν δὲ
πρῶτον συμφωνεῖν πρὸς ὑπάτην καὶ τὴν ἡμιόλιον λόγον,
ὅθεν αὖτε μονάδων. τῆς δὲ μέσης ὀκτὼ εἰς μονάδας ἐλέγξαντο.
συγκρίναντες τὴν δὲ ὑπάτην τὴν μουσικῆς τὰ κυριώτατα ἡμετέριον
συμβαίνει, τὴν τε δὲ τεταμένην, ὅτι ἐστὶ καὶ τὴν ἡμιόλιον λόγον,
καὶ τὴν δὲ πέντε, ὅτι ἐστὶ καὶ τὴν ἡμιόλιον λόγον. καὶ τὴν δὲ παλαιάν,
ὅτι ἐστὶ καὶ τὴν διπλασίονα. ὅθεν καὶ τὸν ἐπολύδον σάξεον, ὅς
ἐστὶ καὶ τὸν ὑπὸ τὴν νέαν λόγον, τὴν αὖτε 162 ὑποφωχίαν ὑποφ-
ωχίαν καὶ ὑποφωχίαν τὴν ἀρμονίας τὰ μέρη ὑπὸ τὴν μέρει, καὶ
τὰς μεσότητας ὑπὸ τὴν μεσότηταν, ἡσυχία τε καὶ ὡς ἀεθμοῖς
ὑποφωχίαν, καὶ καὶ τὴν γεωμετρικὴν διῶκεται συμβαίνει.

a αὐτῆς δ' ὑποφωχίαν. P.
b συμβαίνει. P. R. 1. 3.

163 Ἀποφανὴ γὰρ αὐτῶν Ἀριστοτέλης τὰς διωνύμους
ἐχούσας τριακόντας, καὶ τὴν μὲν νεάτην, τὴν μέσης ὅτι τριῶν μέρει
αὐτῆς ὑποφωχίαν. τὴν δὲ ὑπάτην ὑπὸ τὴν πρῶτον μέσης ὑποφ-
ωχίαν ὁμοίως. ὡς γίνεσθαι τὰς ὑποφωχίας τὴν πρὸς τὴν τριῶν
γὰρ αὐτῶν μέρεσιν ὑποφωχίαν καὶ ὑποφωχίαν. 164 τριῶν γὰρ αὐτῶν
λόγοις ἄλλοι τὴν μέσης καὶ πρῶτον μέσης ὑποφωχίαν καὶ ὑποφωχίαν
ὑποφωχίαν καὶ ἡμιόλιον. τριακόντη δὲ ὑποφωχίαν ἐστὶν ἡ ἀρμονική.
ἡ δὲ τὴν νεάτης ὑποφωχίαν καὶ τὴν μέσης καὶ ἀριθμητικὸν λόγον
ἴσως μέρει τὰς ὑποφωχίας ἐμφανέσθαι. ὡσαύτως καὶ ἡ πρῶτον μέσης
τὴν ὑπάτης. τὴν γὰρ μέσης ἡ πρῶτον μέσης καὶ τὴν ἐπολύδον λόγον ὑποφ-
ωχίαν. πάλιν ἡ νεάτης τὴν ὑπάτης διπλασία ἐστὶν, ἡ δὲ πρῶτον μέσης
τὴν ὑπάτης ἡμιόλιος, ἡ δὲ μέσης ἐπὶ τριῶν πρὸς ὑπάτην ἡρμωσται.
Καὶ τριῶν μὲν μέρεσιν καὶ τριῶν παλῶσιν καὶ καὶ τὴν Ἀριστοτέλει

d καὶ ἡ πρῶτον μέσης τῆς ὑπάτης ἡμιόλιος, ἡ δὲ μέσης ἐπὶ τριῶν πρὸς ὑπάτην ἡρμωσται. P.

¹⁶⁰ Il adjoûte, que le corps de l'Harmonie est un composé de parties dissemblables, qui s'accordent pourtant les unes avec les autres : mais que les milieux de cette Harmonie s'accordent suivant la raison arithmétique, parce que le son le plus haut étant en raison double par rapport au plus bas, produit la consonnance de l'octave. ¹⁶¹ Car celle-ci (comme nous l'avons dit plus haut) a la *nête* de douze unitez, l'*hypate* de six, & la *paramése* accordée avec l'*hypate* en raison sesquialtère, de neuf unitez. Pour la *mése*, nous avons déjà dit qu'elle en a huit. Or c'est de tout cela que résultent les principaux intervalles de la Musique; sçavoir la quarte, qui est en raison sesquitieree, la quinte qui est en raison sesquialtère, & l'octave qui est en raison double. La raison sesquiocave, qui est celle du ton, s'y conserve aussi. ¹⁶² Il arrive de là, que les parties différentes de l'Harmonie se surpassent & sont surpassées réciproquement des mêmes quantitez; qu'il en est ainsi des milieux, les uns par rapport aux autres; & le tout, conformément à l'excès qui se trouve dans les nombres, & à la proportion harmonique.

¹⁶³ Aristote assure donc, que ces excès réciproques sont dans les proportions suivantes : que la *nête* surpasse la *mése* d'une troisième partie, & que l'*hypate* est surpassée de la même quantité par la *paramése*; en sorte que ces excès sont relatifs. Car les grandeurs surpassent & sont surpassées du même nombre de parties. ¹⁶⁴ C'est ainsi que les raisons, suivant lesquelles les extrêmes de la *mése* & de la *paramése* se surpassent & sont surpassés, se trouvent les mêmes, sçavoir, la raison sesquitieree & la sesquialtère. Or cet excès est harmonique. Mais les excès de la *nête* & de la *mése* sont du nombre de ceux qui consistent dans une égale partie, suivant la proportion arithmétique. Il en est de même de la *paramése*, par rapport à l'*hypate*. Car la *paramése* surpasse la *mése* en raison sesquiocave. De plus, la *nête* est à l'*hypate* en raison double; la *paramése* à l'*hypate*, en raison sesquialtère; & la *mése* à l'*hypate*, en raison sesquitieree.

Telle est donc, suivant Aristote, la constitution de

l'Harmonie, tant en ses parties, qu'en ses quantitez; ¹⁶⁵ & il la compose très-naturellement elle & toutes ses parties *, de l'infini, du fini & du pair-impair. En effet, si on la prend dans toute son étendue, elle tient du nombre pair, étant divisible en quatre parties, qui en sont les termes. Si l'on envisage ses parties & ses proportions, on y trouve le pair, l'impair & la pair-impair. Car le pair se rencontre dans la *néte*, qui est de douze unitez; l'impair, dans la *paramése*, qui est de neuf unitez; le pair, dans la *mése*, qui est de huit unitez; le pair-impair dans l'*hypate*, qui est de six unitez. C'est ainsi que l'Harmonie, en vertu des excès & des proportions, qui régissent entre les différentes parties dont elle est composée, se trouve d'accord avec elle-même, & avec toutes ces parties.

* Voyez les Remarques

Mais, outre cela, ^{166.1} les sensations qui se font dans nos corps, ne s'accomplissent pas sans quelque sorte d'Harmonie. Sur-tout, celles qui peuvent passer pour célestes & divines, & qui mettent les hommes en commerce avec la Divinité, c'est-à-dire la vue & l'ouïe, font appercevoir de l'Harmonie, par l'entremise du son & de la lumière. ^{166.2} Il en est de même des autres sensations, qui suivent celles-là. Elles sont toutes réglées selon les loix de l'Harmonie, en qualité de sensations: car elles n'opèrent rien sans ce secours; quoiqu'elles soient plus foibles que les premières, sans en être pourtant dépendantes. Quant à celles-là, comme elles n'agissent dans l'homme qu'en conséquence du concours divin, & conformément aux règles de la proportion; elles sont de leur nature, & plus vives, & plus parfaites.

Il est donc manifeste, par ce que nous venons de dire, que ce n'étoit pas sans fondement, que les anciens Grecs avoient soin, sur toutes choses, d'être instruits dans la Musique. Ils croyoient en effet qu'on pouvoit par-là former le cœur des jeunes gens, en y introduisant une sorte d'harmonie, qui pût les porter à tout ce qui est honnête; rien n'étant plus utile que la Musique, pour exciter en tout temps à toutes sortes d'actions vertueuses, & principalement lorsqu'il s'agit d'affronter les périls de la guerre. Aussi les uns employoient-ils les flûtes en cette occasion; témoin les Lacédémoniens, chez qui

13. de Juillet
1725.

τὸ καλοῦντο 167 Κατόρθον πύλῃτο μέλους, ὅποτε τοῖς πο-
λεμίοις ἐν κόσμῳ παροήσαντο μαχησόμενοι. 168 οἱ δὲ καὶ
πρὸς λύσει ἐπόικον ἢ παρόσαντο τὴν πρὸς τοῖς ἐλαπίσι,
κατὰ τὴν ἐπερωτῆσιν μέχρι πολλοῦ χρησιμεύοντες τῷ ἔργῳ
τούτῳ τῆς ὅτι τοῖς καλεμικαῖς κινδυνόους ἐξόδοι Κρήτες.
οἱ δὲ ἐπὶ καὶ κατ' ἡμᾶς σάλπινξι διετελεῖσι χρωόμενοι.

a πρὸς τὴν
Σθενίων. P.

Ἀργεῖοι δὲ πρὸς a τὴν 169 ἤν Σθενίων ἤν καλοῦντο
πρὸ αὐτοῖς πάλιν ἐχρῶτο τῷ αἰλῷ. τὸν δὲ ἀγῶνα
ποῦτον ὅτι Δασαῖ μὲν τὴν ἀρχὴν τελευτῶσι Φασιν, ὅτερον
δὲ ἀνατελευτῶσι δὲ Σθενίων. οὐ μὲν ἀλλὰ ἔτι καὶ τοῖς

b παρσαυλῆ-
σαι. P.
παρσαυλῆσαι.
R. 3.

170 πεντήκοντος νεόμισται b παρσαυλῆσαι, 171 ὅθεν μὲν
κεκρυμμένον, οὐδ' ἀρχαῖον οὐδ' οἷον ἐοικετο πρὸς τοῖς ἀν-
δράσιν ἐκείνοις, ὥστε τὸ ὑπὸ Ἰέρωνος πεποιημένον πρὸς
τίμῃ ἀγωνίᾳ θεωρεῖται, ὃ ἐκαλεῖτο ἐσδρομῆ. ὁμοῦ δὲ καὶ
c ἀδινῆς ὄν. P. Eἰ c ἀδινῆς π καὶ ὃ κεκρυμμένον, ὅν δὲ παρσαυλῆσαι.

172 Ἐπὶ μὲν τοῖς ἔπ ἀρχαιοτέρων ὁδῶν εἰδέναι φασὶ
τοῖς Ἑλλήνας τὴν θαλασσίαν μοῖσσαν. ὅλιαν δὲ αὐτῆς τίμῃ
ἔτι τελευτῶν πρὸς τε θεῶν τιμῇ, καὶ ἢ ἤν νέων παιδείαν
πρὸς λαμβάνεσθαι, μηδὲ τὸ πρὸς τὸν ἥδη θεῶν πρὸς
τοῖς ἀνδράσιν ἐκείνοις κατεσκεύασμένου, ἀλλὰ ἐπὶ τῆς
μουσικῆς ἐν τοῖς ἱεροῖς ἀναγεφορμῆς, ἐν οἷς τιμῇ τε τῇ
θείῳ ὅτι αὐτῆς ἐποιεῖτο, καὶ ἢ ἀγαθῶν ἀνδρῶν ἐπαίνοις.

173.1 εἰκὸς δὲ εἶ), ὅτι ὁ θεῶν ὅτερον καὶ ὁ θαλάσσιον πολὺ
πρὸς τὸν θεοῦ τίμῃ παρσαυλῆσαι ἔλαβεν. ὅτι μὲν
τοῖς ἤν κατ' ἡμᾶς χρόνῳ 173.2 ὁσούτων ὅτι δέδωκε ὁ τῆς
ἀφροσύνης εἶδος, ὥστε τῇ καὶ παιδείᾳ καὶ ἔργῳ μετρίᾳ
μετρίᾳ μηδὲ ἀπὸ τῆς εἶ), πρὸς δὲ τοῖς μουσικῆς ἀπὸ
μείνους πρὸς ἢ θαλασσίαν d παρσαυλῆσαι μοῖσσαν.

d παρσαυλῆ-
σαι. R. 2.

174 Εἰποι πρὸς, ὡς τὸν, οὐδὲν οὐκ ὑπὸ τῇ ἀρχαίᾳ

l'on jouoit sur cet instrument ¹⁶⁷ le cantique de Castor, lorsqu'ils marchaient en bataille contre l'ennemi. ¹⁶⁸ Les autres alloient au combat au son de la lyre; & c'est ainsi (dit-on) que les Crétois en ont usé fort long-temps, dans leurs marches militaires. Plusieurs, encore aujourd'hui, se servent des trompettes en pareil cas. Les Argiens, dans les jeux qu'ils appelloient ¹⁶⁹ *Sthéniens*, mettoient la flûte en œuvre, pour animer les lutteurs. On dit que ces jeux furent d'abord instituez pour Danaüs; & qu'ils furent ensuite rétablis en l'honneur de Jupiter *Sthénien*. C'est une loi encore présentement de jouer de la flûte ¹⁷⁰ dans les combats du *Pentathle*. A la vérité, ¹⁷¹ on n'y joue rien de fort choisi, rien qui tienne de l'antiquité, ou qui ressemble à ces airs, que l'usage avoit consacré chez nos ancêtres; tel que celui qu'avoit composé Hiérax pour ces sortes de jeux, & qu'on nommoit *Endromé*, (*Courante*.) Mais enfin on y joue toujours de la flûte, quelque foible & quelque peu choisie que soit aujourd'hui une telle Musique.

¹⁷² Si l'on remonte à des temps encore plus reculez, on trouvera que les Grecs n'avoient alors aucune connoissance de la Musique du théâtre. Ils employoient uniquement cet art au culte des Dieux & à l'éducation de la jeunesse. On ne s'estoit point encore avisé de dresser chez eux des théâtres, & toute leur Musique estoit tournée du côté des sacrifices & des autres cérémonies religieuses, dans lesquelles on chantoit des cantiques à l'honneur des Dieux, & les louanges des grands hommes. ^{173.1} Il paroît même assez probable, que ce mot *théâtre*, qui est d'un usage plus récent, & celui de *théorein*, qui est beaucoup plus ancien, & qui veut dire *estre Spectateur*, pourroient bien l'un & l'autre tirer leur origine du mot *Théos*, qui signifie *Dieu*. Quant à notre temps, ^{173.2} la Musique y est si différente de ce qu'elle estoit autrefois, qu'on y a perdu la pratique, & même le souvenir de celle, qui servoit à régler les mœurs; & que tous ceux qui s'appliquent à cet art, se jettent absolument dans la Musique théâtrale.

¹⁷⁴ Mais, (dira quelqu'un,) est-il vraisemblable que les anciens

παρσεξέδρηται καὶ κεκαρηνοτόμηται; φημὶ καὶ αὐτὸς ὅτι παρσε-
 ξέδρηται. ἀλλὰ μὲν τὸ συμφορὴ καὶ παρέποντες. οἱ γὰρ
 ἰσθητόσμετες τὰ τοιαῦτα Τερπιδόδω μὲν ¹⁷⁵ πλὴν τε Δώριον
 νήπιον παρσεπλήσθη, οὐ χρησάμενον αὐτῇ τῇ ἔμπροσθεν
 καὶ τὸ μέλος. καὶ τὸν ¹⁷⁶ μιζολύδιον δὲ τὸν ὅλον παρσε-
 ξέδρηται λέγειται, καὶ ¹⁷⁷ τὸν τῆς ὀρθίου μελαδίας ἔσπον
 τὸν καὶ τοὺς ὀρθίους παρσε τὸν ὀρθιον σημάτων ἔσχατοι. εἰ
 δὲ, καὶ τὰ Πίνδαρος φησι, καὶ ¹⁷⁸ τῇ σχολίᾳ μελῶν
 Τερπιδόδω δῖρετής ἰω, ἀλλὰ μὲν καὶ ¹⁷⁹ Ἀρχίλοχος
 πλὴν τῇ πεμπτῶν ῥυθμοποιίᾳ παρσεξέδρη, καὶ ¹⁸⁰ ἢ εἰς
 αὐτῶν. R. τοὺς οὐχ ὁμογενεῖς ῥυθμούς ^a ἔσασιν, καὶ ¹⁸¹ πλὴν παρσε-
 ξέδρηται, ¹⁸² καὶ πλὴν παρσε τοῦτα κροῦσιν. παρσε
 δὲ αὐτῶν ¹⁸³ τὰ τε ἐπὶ δα, καὶ ¹⁸⁴ τὰ περὶ ἀμέδω, καὶ ¹⁸⁵
 ὅ παρσεκρίν, καὶ ὅ ¹⁸⁶ παρσεδιακρὸν ἀποδιδόται, καὶ
¹⁸⁷ ἢ τὸ παρσε αὐξήσεις, ἔσχατοι ὅ ¹⁸⁸ καὶ ὅ ἐλεγεῖον,
 b ἐπὶ μετὰ. παρσε δὲ τοῖς ἢ τε ¹⁸⁹ τὸ ἰαμβεῖον παρσε τὸν ^b ἐπὶ μετὰ
 R. πάμωνα ἔσχατοι, καὶ ἢ ¹⁹⁰ τὸ πύξημῶν ἡρώου, εἰς τε ^c τὸν
 c π. R. 3. παρσεδιακρὸν, καὶ ^d τὸν κρηνικόν.

Εἴη δὲ τῇ ¹⁹¹ ἰαμβεῖον, τὸ τὰ μὲν λέγεσθαι παρσε ^h
 κροῦσιν, τὰ δὲ ἀδελφῶν, Ἀρχίλοχόν φασι καὶ ἀδελφῶν, εἴη
 οὕτω χρησάμενος τοὺς βαλκύν ποιητάς. ¹⁹² Κρέξον ὅ λαβόντα
 e διούμαστον. εἰς ^c διούμαστον ^f χρησάσθαι ἀγαγεῖν. οἶόντα δὲ καὶ πλὴν
 R. 3. καὶ οὐκ ἔστιν ἢ ἔσχατοι ὅ δὲ τὸν τοῦτον παρσε τὸν δῖον, τοὺς ὅ ἀρχαίους
 f χρησάσθαι. R. 1. παρσε τὰ παρσε τὰ κρηνικόν. ^{193.1} g Πολυμνήσων ὅ τὸν ὅ ἔσχατοι
 g Πολυμνή-
 τω. P. λύδων νὸν ὀνομαζόμενον τὸν ἀνὰ λυκάσας, ^{193.2} καὶ ἢ ^h ἔσχατοι
 h ἔλκων. P. καὶ πλὴν ἐκβολῶν πολὺ μείζω πεποιημέναι φασὶν αὐτῶν. ¹⁹⁴ καὶ
 R. 1. αὐτῶν ὅ τὸ Ὀλυμπίων ἐκφών, ὃ δὲ τὸ ἀρχὴν ⁱ ἔλκων
 i ἔλκων
 μούσης ἀποδιδόται. P. τε καὶ νομικῆς μούσης ἀποδιδόται, ^k πὶ, τε τῆς ἀρμονίας
 k π. P. γένος ἐξέδρηται φασι, καὶ ^{195.1} τὸ ῥυθμῶν τὸν τε παρσεδιακρὸν, ὅ
 n'ayent

n'ayent rien inventé dans la Musique, & n'y ayent rien adjouté de nouveau? J'avoue qu'ils y ont introduit des nouveautez; mais toujours sans blesser la gravité ni la décence. Car ceux qui ont traité de ces choses historiquement, ¹⁷⁵ attribuent à Terpendre l'usage de la *nète* Dorienne, que les Musiciens avant lui n'admettoient point dans le chant. On dit aussi ¹⁷⁶ que le mode Mixolydien a esté entièrement trouvé après les autres; ¹⁷⁷ de même que celui de la mélodie * *orthienne* ^{* Voyez les Remarques.} composée selon ces deux rythmes, l'*orthien* & le *trochée-sématique*. Que si, comme l'assure Pindare, Terpendre a esté l'inventeur ¹⁷⁸ des chants *Scoliens*, ¹⁷⁹ Archiloque l'a esté aussi du rythme des trimètres, & a de plus enseigné le premier ¹⁸⁰ la manière de chanter en passant d'un rythme dans un autre de différent genre; ¹⁸¹ la *paracataloge*, ou le dérangement des sons: ¹⁸² la manière d'accommoder à tout cela le jeu des instrumens à cordes. On lui attribue encore ¹⁸³ les Epodes, ¹⁸⁴ les *tétramètres*, ¹⁸⁵ le * *Crétique* & ¹⁸⁶ le *profodiaque*, ¹⁸⁷ l'augmentation du premier, & , suivant quelques-uns, ¹⁸⁸ l'Elégie: par-dessus tout cela, ¹⁸⁹ l'extension de l'iambique jusqu'au *paon épibate*, & ¹⁹⁰ celle de l'héroïque augmenté jusqu'au *profodiaque* & au *Crétique*.

On prétend aussi, ¹⁹¹ que l'exécution musicale des vers iambiques, dont les uns ne font que se prononcer pendant le jeu des instrumens, au lieu que les autres se chantent, est dûe au même Archiloque: que les Poètes tragiques l'ont depuis mise en usage; & que ¹⁹² Créxus l'ayant adoptée, l'introduisit dans les Dithyrambes. On croit encore que celui-ci est le premier, qui ait fait entendre séparément du chant le jeu des instrumens: car chez les anciens, ce jeu accompagnoit toujours la voix, son pour son. ¹⁹³ On donne à Polymnestre l'invention du mode nommé présentement Hypolydien; & l'on assure qu'il y ^{193.2} augmenta de beaucoup le relâchement & la tension des cordes. ¹⁹⁴ On assure de plus, que cet Olympe, que l'on regarde comme l'inventeur ou le maître de cette Poésie musicale appelée *nomique* chez les Grecs, a trouvé le genre *enharmonique*; ¹⁹⁵ le rythme *profodiaque*, suivant

a κέχρηται.
cod. Ald. B. P.
K. 1.

ὃ ὅτ' Ἀ'ρεως νόμος, ^{195.2} καὶ τ' ἡρξον ὃ πολλὰ ^a κέχρηται
ἐν τοῖς μηδείοις. ἔτι οἱ ἦ καὶ ἐν ^{195.3} βακχεῖον Ὀ'λυμπον
οἶοντα δῖον κέναι. ¹⁹⁶ δῆλον δ' ἔκαστον τῆς ἀρχαίων μελῶν ὅτι
ταῦτα οὕτως ἔχῃ.

¹⁹⁷ Λάσος ἦ ὁ Ἑρμιονίδης εἰς τὴν διθυραμβικὴν ἀγωγὴν
μετὰ τῆς τοῦ ῥυθμοῦ, καὶ τῇ τ' αὐτῶν πολυφωνίᾳ κατε-
χουλεύσας, πλείους τε φθόγγοις καὶ διεργίμμενοις χρυσάμηνος
εἰς μετὰ τὴν τ' παρ' οὐκ ἔχον ἤγαγε μουσικὴν. ὁμοίως δὲ καὶ
Μελανιππίδης ὁ μελοποιὸς ἐπιγυμνάμηνος, ὅτε ἐνέμεινε τῇ
παρ' οὐκ ἔχον μουσικῇ, ἀλλ' ὅτε Φιλόξενος, ὅτε Τιμόθεος. Ἐπὶ
γὰρ ἐπὶ φθόγγοις τ' λύρας ὑπερχύσας, ἕως εἰς Τέρπουδρον τ'
Αἰνιόσῃον, διεργίμμεν εἰς πλείους φθόγγους. ἀλλὰ γὰρ καὶ αὐλητικὴ
ἀπὸ ἀπλῆς εἰς ποικιλωτέρας μετεβέβηκε μουσικῇ. ὅτε γὰρ
παλαιόν, ἕως εἰς Μελανιππίδην, τ' τ' διθυραμβῶν ποιητὴν, συμ-
βεβήκει τοῖς αὐληταῖς παρὰ τὴν ποιητῶν λαμβανόν τοῖς μεθοῖς
παρὰ τῶν ὡνιστούσης δηλονότι τ' ποιήσεως, τ' δ' αὐλητῶν ὑπε-
ρετίνων τοῖς διδασκαλοῖς. ὕστερον ἦ καὶ ποῦτο διεφθάρη, ὡς ¹⁹⁸ καὶ
^b φερεκράτη. ^b φερεκράτη τ' κωμικὴν εἰσαγαγεῖν τ' ¹⁹⁹ μουσικὴν ἐν γυναικείᾳ
ἐν γυναικείᾳ, ὅτι κατεκτισμένην τὸ σῶμα. ποιεῖ δὲ τ' διχομοσιάζον
ἐκ πεντηκονταμετρητῆς ἀπὸ τῆς λώβης, καὶ ²⁰⁰ τ' ποιήσιν λέγουσιν.

b φερεκράτη.
P.

c λέγων. R. 2.

c Λέξω μὲν ὅτε ἀκούει. σοὶ τε γὰρ κλύει
Ἐμοὶ τε λέξαι θυμὸς ἡδονῶν ἔχῃ.

²⁰¹ Ἐμοὶ γὰρ ἦρξε τῆς κακῶν Μελανιππίδης

Ἐν τοῖσι παρ' οὐκ ἔχον, ²⁰² ὅς λαβὼν ἀπὸ κῆ με,
Χαλαρωτέρας τ' ἐποίησε χορδαῖς δώδεκα.

²⁰³ Ἀλλ' οὐκ ὅμως ἔπ' ἡμῶν ἡμῶν ἀποχρῶν ἀνὴρ
Ἐμοίγε παρ' οὐκ ἔχον νῦν κακῶν.

²⁰⁴ Κινησίας δὲ ὁ κατὰ τοὺς Α'πικῶς

²⁰⁵ Ἐξαρμονίους καμπὰς ποιεῖν ἐν τ' εὐφραῖς

DE LITTERATURE. 155

lequel se chante le *Nome* ou cantique de Mars; le ¹⁹⁵ *rhythme choréique*, dont on faisoit grand usage dans le culte de la Mère des Dieux; & selon le sentiment de quelques-uns, ¹⁹⁶ le *rhythme Bachique*. Il est donc manifeste, que tels sont les changements arrivez dans l'ancienne Musique, par rapport à chacun de ces airs.

¹⁹⁷ Mais *Lafus* natif d'*Hermione*, ayant transporté les rythmes dans la Poësie dithyrambique, & en même temps ayant multiplié les sons de la flûte dont il l'accompagnoit; causa par cette variété de sons trop desunis, un grand changement dans l'ancienne Musique. De même le Poëte-Musicien *Mélanippide*, qui vint ensuite, ne s'en tint pas à cette Musique ancienne, non plus que *Philoxène* & *Timothée*. Celui-ci adjoûta de nouvelles cordes à la lyre, qui n'en avoit eu que sept jusqu'à *Terpandre* d'*Antissé*. Le jeu de la flûte devint aussi beaucoup plus varié, de simple qu'il estoit auparavant. Car anciennement, & cela jusqu'à *Mélanippide* Poëte dithyrambique, les joueurs de flûte recevoient des Poëtes mêmes leur salaire; la Poësie estant alors considérée comme la principale actrice, & les joueurs de flûte ne passant que pour des ministres, qui lui estoient subordonnez. Mais cet usage se pervertit dans la suite; & de-là vient, que le Poëte conîque ¹⁹⁸ *Phérécrate* fait paroître sur la scène ¹⁹⁹ la Musique en habit de femme, & le corps déchiré de coups. La Justice l'interroge sur la cause de ce mauvais traitement; ²⁰⁰ & la * Musique lui répond en ces termes:

* Voyez les Remarques.

Je vous l'apprendrai très volontiers : car je n'aurai pas moins de plaisir à vous le dire, que vous en aurez à l'entendre.

²⁰¹ Celui que je regarde comme la première source de tous mes maux, est *Mélanippide*, ²⁰² qui a commencé à m'énervier, & qui par le moyen de ses douze cordes, m'a renduë beaucoup plus lâche. ²⁰³ Cependant cet homme * ne suffisoit point encore, pour me réduire à l'état malheureux que j'éprouve maintenant. Mais ²⁰⁴ *Cinésias*, ce maudit Athénien, m'a tellement perduë & défigurée, en introduisant dans les strophes de ses Dithyrambes ²⁰⁵ des inflexions de voix dépourvuës de toute harmonie,

* Voyez les Remarques.

- α αἰσίον. P.
 β Α'είσερ' αὐτῶ. P.
 γ οὐτως. R. 3.
 δ ὡς ὅμως.
 R. 3.
 ε Φρυγίς. P.
 R. 1. 2. 3.
 ς Διέφθορεν. P.
 γ πινταχόρ.
 δοις. R. 3.
 h αὐτὸν γάρη.
 P.
 i ἢ γὰρ R. 3.
- Α' πολώλεχ' μ' οὕτως, ὥτε τῆς πατήσας
 Τῶν διθυράμβων, καὶ δ' αὖ ἐν αἰσῖσι,
 β Α'είσερ' αὐτῶ φαίνε' αὖ δεξιά.
 206.1 Α'λλ' οὐκ ἂν εἴποις γ οὕτως, δ ὡς ὅμως ὅμως.
 ε 206.2 Φρυγίς δ' ἴδ' ἐν ἐρρίστον ἐμβαλὼν τῆα
 Κάμπῳ με καὶ ἐρέφον, ὅλῳ ε' διέφθορεν
 Εἰ δ' πέντε χορδαῖς δώδεκα ἀρμονίας ἔχον.
 207 Α'λλ' οὐκ ἔμοιγε χ' εἴτ' ὡς ἀποχρῶν β ἀπὸρ.
 i Εἰ γὰρ ἔκ' ἀξήμῳρτεν, αὐτῆς ἀνέλαβεν.
 208.1 Ο' δὲ Τιμόθεός μ', ὃ φιλήσῃ, καὶ τρώουσα,
 καὶ ἀφ' ἑκείνου αἰχμα. ποῖος αὐτοῦ
 Τιμόθεος; 208.2 Μιλήσιός τις Πυρρίδας
 Κακὰ μοι πῦρ ἔχεν εἴτ' ἀποχρῶν οὐς λέγων,
 Παρελήλυθ' ἄγων 208.3 οὐκ ἀπέλθεις μυρμηκίας.
 k Καὶ αὐτῷ χι ποῦ μοι 208.4 βαδίζουσα μῶν,
 Α'πέλυσε, 208.5 κατέλυσε χορδαῖς δώδεκα.
 209 Καὶ Α'εἰσοφάνης ὁ κωμικὸς μνημονεύει Φιλοξένου, καὶ φησὶ
 ὅτι εἰς τοὺς κυκλίους χορὰς μέλῃ ἐισπνέετο. ἢ ὅτι μουσικὴ λέγει τὰ ὅλα,
 210 Ε'ξαρμονίους ὑπερβολαίους τε ἀνθρώπους
 Καὶ ἡλῶντας, ὥστε τε αἰς φαφάδας ὅλῳ
 l δεστ R. 3. i Κάμπῳ με κατεμέτωσε.
 Καὶ 211 ἄλλοι δὲ κωμωδοποιοὶ ἐδίδξαν τὴν ἀποπτίαν τῇ μὲν
 αὐτῇ τ' μουσικῇ καὶ τῇ κεκερματικῇ.
 212 Ο'π' δὲ πάλιν αἰς ἀγῶνας καὶ αἰς μεθόσας ἀγῶνας
 ἢ ἀφ' αὐτοῦ γίνεσθαι, δῆλον Α'εἰσοφάνους ἐποίησε. ἢ γὰρ αὐτῶ
 αὐτῶ ἡλικίαν φησὶ 213.1 Τελεία τῶν Θεσπιάων συμβῆναι νέω
 μ' ὄντι, βαφῆται δὲ τῇ καλλιῇ μουσικῇ καὶ μετὰ ὅλα τε τῇ
 βιδοκίμοις, καὶ δὴ καὶ τὰ 213.2 Πινδαρόν, 214 τὰ τε Διονυ-
 m κεκέν. P. σίς τ' Θεσπιάων, καὶ 215 τὰ Λάμωρ, καὶ τὰ Πραπίν, καὶ τ' λοι-
 πῶν ὅσοι τ' λυρικῶν ἀνδρες ἐγέροντο ποιῆσαι κρυμάτων ἀγαθῶν.

que ce qui est à * gauche paroît estre à droite , comme dans l'usage des boucliers. ^{206.1} Vous ne l'auriez jamais dit : il m'estoit pourtant cruel à tel point. Mais ^{206.2} Phrynis, par l'abus de je ne sais

* Voyez les Remarques.

quels roulements qui lui sont particuliers, me faisant fléchir & pirouetter à son gré, & voulant trouver dans le nombre de * sept cordes douze harmonies différentes, m'a totalement corrompue. ²⁰⁷ Toutefois ce n'estoit point encore assez qu'un tel homme, pour

* Voyez les Remarques.

achever ma ruine. Car s'il lui échappoit quelques fautes, du moins savoit-il les réparer. ^{208.1} Mais il falloit un Timothée, ma

très-chère, pour me mettre au tombeau, après m'avoir honteusement déchirée. LA JUSTICE. Quel est donc ce Timothée ?

LA MUSIQUE. ^{208.2} C'est ce * rousseau, c'est ce Milésien, qui par mille outrages nouveaux, & surtout par ^{208.3} ses fredons extravagants, a surpassé tous ceux dont je me plains. S'il lui arrivoit de me rencontrer en quelque lieu ^{208.4} marchant seule, il me relâchoit aussi-tôt, il me démontoit, ^{208.5} & me partageoit en douze cordes.

* Voyez les Remarques.

²⁰⁹ Le Poète comique Aristophane fait aussi mention de Philoxène, & assure que ce Musicien avoit fait entrer l'usage des chansons dans les danses qui se font en rond : sur quoi la Musique s'exprime ainsi : ²¹⁰ C'est lui, qui me rendant plus lâche, plus molle & plus flexible qu'un chou, m'a entièrement remplie de * fredons discordants, trop aigus, & qui n'ont rien que de profane & de licencieux. ²¹¹ Les autres Poètes comiques ont fait voir manifestement, combien est absurde l'entreprise de ceux, qui dans la suite, en disséquant la Musique, pour ainsi parler, l'ont réduite en traits & en diminutions.

* Voyez les Remarques.

²¹² Or que la première éducation & les premiers préceptes contribuent beaucoup à régler ou à dépraver les mœurs, & les goûts pour les arts ; Aristoxène l'a montré bien clairement par l'exemple qui suit. ^{213.1} De son temps, (dit-il,) Télésias de Thèbes avoit dès sa jeunesse esté nourri dans la bonne & saine Musique ; ayant appris les airs ou les cantiques des maîtres les plus célèbres, surtout ceux de ^{213.2} Pindare, de ²¹⁴ Denys le Thébain, de ²¹⁵ Lamprus, de Pratinas & des autres lyriques, qui ont excellé dans la composition des chants propres à estre accompagnés par les instruments à cordes.

καὶ αἰλῆσαι δὲ καλῶς, καὶ πρὸς τὰ λοιπὰ μέρη τῆς
 συμπαύσης παιδείας ἰκανῶς ἀγαπονηθεύσαι. πρῶτα δὲ αἰτῶ
 δὲ πρὸς τῆς ἀκμῆς ἡλικίας, οὕτω σφόδρα ἐξαπατηθεύσαι

a κατὰ φρονή-
 σαι μὲν T. V.
 b αἰσθητέον.
 cod. Ald.

ὑπὸ τῆς σκητικῆς τε καὶ ποικίλης μοιτικῆς, ὡς ^a κατὰ
 φρονῆσαι τῇ καλῶν ἐκείνων ἐν οἷς ^b ἀρετὰ φη, τὰ φιλο-
 ξένου δὲ καὶ Τιμοθέου ἐκμασθάνειν, καὶ ὅτων αὐτῶν τὰ

c αὐτῶν P.

ποικιλώτατα καὶ πλείστη ^c ἐν αὐτοῖς ἐχρῆται κακοδομίαν.
 ὁρμήματα τε ὅτι τὸ ποιεῖν μέλη, καὶ ἀγαπαιώμενον
 ἀμφοτέρων τῇ ἔργον, ὅτε Πηδαρείου καὶ Φιλοξενείου,
²¹⁶ μὴ διωκόμενα κατὰ τοῦ ἐν τῷ φιλοξενεῖω γένει.
 γὰρ ἡμεῖς δὲ αἴτιον πρὸς ἐκ παλαιὸς καλλίστην ἀγωγὴν.

Εἰ οὖν τις βούλεται μοιτικῇ καλῶς καὶ κεκριμένως
 χρῆσθαι, ἔνθα ἔχον ἀπομιμνῆσθαι ἔργον. ἀλλὰ μὲν καὶ
 τοῖς ἄλλοις αὐτῶν μαθημασιν αἰσθητέον, καὶ φιλοσοφίαν
 ὁπτισησάτω παρὰ τὴν αὐτὴν γὰρ ἰσχυρὴ κρίνει τὸ μοιτικῇ
 πρὸς μὲν καὶ τὸ χρῆσιμον. ²¹⁷ πρὸς γὰρ ὅτων μερῶν
 εἰς αὐτὴν διήρηται πρὸς καλῶν ἀγαθῶν ἢ πᾶσα μοιτικῇ,
 ἀφ' ὅτου, χρώματος, ἀρμονίας, ^{218.1} ὁπτισησάτω χρῶ-
 σι τῆς τοῦτοις χρωμῆς ποιήσεως ἔνθα μοιτικῇ πρὸς αὐτῶν,
 καὶ τῆς ^{218.2} ἐρμηνείας τῆς τὰ πεποιημένων πρὸς διδούσης
 ἐπιβολῆς.

Πρῶτον μὲν οὖν κατὰ τοῦτον ὅτι πᾶσα μάθησις τῇ πρὸς τὴν
 μοιτικῇ, ἔστι μοῖς ὅτι πρὸς πρὸς αὐτῶν πρὸς αὐτῶν πρὸς αὐτῶν
 τῇ διδασκαλίαν ἔχον τῇ μαθησάμεν μαθητέον ὅτι. μὲν ὅ
 ὅτι ἐν τῇ μαθησάμεν ὅτι πρὸς πρὸς αὐτῶν ἀγωγὴν τε καὶ
 μάθησιν ὅτι πρὸς πρὸς αὐτῶν ἔργον ἀγαθῶν, ἀλλὰ οἱ
 μὲν πολλοὶ εἰκὴ μαθησάμεν ὅτι αὐτῶν διδασκαλίᾳ ἢ ὅτι μαθησάμεν
 ἀφ' ὅτου. ²¹⁹ οἱ δὲ σινετοὶ ὅτι εἰκὴ ἀποδοκιμαίεσθαι, ²²⁰ ὅτι πρὸς

Il avoit appris de plus à jouer parfaitement de la flûte, & avoit travaillé à s'instruire suffisamment des autres parties de l'art dont il est question. La fleur de sa jeunesse étant passée, il fut tellement séduit par la variété & les gentillesces de cette Musique de théâtre, qu'il vint à mépriser les beautés de celle, dans le goût de laquelle on l'avoit élevé. Il se mit à étudier les compositions de Philoxène & de Timothée, choisissant encore parmi ces sortes de pièces, celles qui estoient le plus chargées de broderies, & qui portoient davantage le caractère de la nouveauté. Mais voulant ensuite composer lui-même, & ayant essayé de le faire dans le goût de Pindare & dans celui de Philoxène; ²¹⁶ il ne put jamais réussir dans ce dernier: & la seule cause en estoit la bonne instruction, qu'on lui avoit donnée dès sa plus tendre jeunesse.

Quiconque voudra donc s'appliquer à la Musique avec un juste discernement, qu'il se propose toujours l'ancienne manière pour modèle. Mais qu'il se remplisse en même temps des autres connoissances nécessaires, & qu'il prenne surtout la Philosophie pour guide. Car elle seule est capable de décider quelle sorte de Poësie peut convenir à la Musique & lui estre de quelque usage. En effet, ²¹⁷ comme il y a trois genres, suivant lesquels toute la Musique se divise en général, sçavoir le diatonique, le chromatique & l'enharmonique; ^{218.1} celui qui s'adonne à cet art, doit non seulement connoître quelle espèce de Poësie met en œuvre chacun de ces genres, mais encore avoir acquis la ^{218.2} facilité d'exprimer sur le papier ses compositions.

Il faut donc concevoir en premier lieu, que tout ce qui s'apprend en Musique, forme dans celui qu'on instruit, une sorte de routine ou d'habitude, qui ne lui permet point encore de démêler pourquoi on lui montre telle ou telle chose. Il faut considérer outre cela, qu'à cette première instruction l'on ne joint pas d'abord le dénombrement des divers modes; mais la plupart apprennent au hazard & sans distinction, ce qui leur plaît ou à leurs maîtres. ²¹⁹ Cependant ceux qui se piquent de prudence, n'approuvent nullement cette conduite; ²²⁰ témoin

Λακεδαιμόνιοι ὁ παλαιόν, καὶ Μαρπηεὺς καὶ Πελλωεῖς.
 Ἔνα γὰρ πῖνα ἔβπον ἡ πῶτελως ὀλίγες ἐκλεξάμενοι,
 ὅς ὄοντο πωρὸς τῶν τῶν ἡτῶν ἐπιδυόρῳσιν ἀρμότῃεν, αὐτῇ
 τῇ μοισικῇ ἐχρῶντο.

α πατρῶς. Ρ.

² Φανερόν δ' ἂν ἡμοίῃ, εἴ τις ἐκάστη ἐξετάζοιτο τ' ὅτι-
σημῶν, ἕνος ὅτι θεωρητική. ²²¹ δὲλον γὰρ ὅτι ἡ μὲν ἀρμονική,
ἡμῶν τε τῶν ὅς ἡρμοσμένου, καὶ ἀφιστημάτων καὶ συστημάτων
καὶ φθόγων καὶ τόνων καὶ μεταβολῶν συστηματικῶν ὅτι γνωστική.
παρρητωρῶ ὅτι ἐκείνη τῶν πρὸς αὐτὴν οὐκ ὄντων τε. ²²² ὡς τ'

Ὁ Μύσις,
μύσις, μέ-
τρσις. Ρ.

μοναχοῖς. R.

3.

μοῦσ. abbr.

οὐδὲ ζητεῖν πῶς αὐτῆς τὸ ἀφαιρῆναι δυνάσασθαι, πότερον οἰκείως εἴληphen ὁ ποιητής, ὁμοίον εἰπεῖν ὡς¹ μούσους, ἢ ὡς δώριον τόνον ἔπει² τὴν ἄρχην, ἢ τὴν μυζολυδίων τε καὶ Δωρίων ἔπει³ πῶς ἔκδασσιν, ἢ ὡς ὡσφρόνιον τε καὶ φρόνισιν ἔπει⁴ πῶς μέσση. ^{222.2} ὅ γὰρ ἀφαιρῆναι τῇ ἀρμονικῇ ποσειδωνιαίᾳ πορὶς τῶν ποιητῶν, ποσειδωνία δὲ πολλῶν ἑτέρων. ²²³ πῶς γὰρ τῆς οἰκειότητος δυνάμειν ἀγνοῖ. ²²⁴ οὔτε γὰρ τὸ χρυσόμαχόν γένος, αὐτὲ τὸ ἐναρμόνιον ἥξει ποτὲ ἔχον τὴν τῆς οἰκειότητος δυνάμειν τελείαν, καὶ κατ' ἡμῶς τὸ πᾶν πεποιθότου

Смѣна В. и

^c μέλος, ἥθος ὁπταίνονται, ἀλλὰ ἴδωτο τῷ περὶ τοῦ ἔργου.

d N. P.

225 φαυλοῖν δὲ ὅτι ἔτερον τὸ συστήματις ἢ φωνὴ τῆς αἰ τῶς

ε δαπάνη

R. 2.

• συστήματι πελασποδιαθείσης μελοποιίας, ὡς ἡς οὐκ ἔστι θεωρησέτω τῆς ἀρμονικῆς ποσειδωνίας. ²²⁶ ὁ αὐτὸς δὲ λέγει καὶ ὡς ἡν ἰσχυρῶν. οὐτοὶ γὰρ ἰσχυροὶ τὴν τῆς τελείας οἰκειότητος δυνάμειν ἡδὲ ἔχοντες αὐτὰ.

227 Τὸ γὰρ οἰκείως αἰεὶ λεγόμενον, πρὸς ἡθὺς ἡ βλέποντες λέ-
 Γομεθ. ὅπου ᾧ φανερὸν ἀγίασ^ε σπουδασίᾳ, ἢ μίξιν, ἢ ἀμφο-
 τερα. 228 ὅτι Ὁ λυμπαὺς θεὸς ἀρμόνιον χυλὸς ἐπὶ Φρυγίας πόλιν τεθῆν,

απόδειξη. Ε

παύσῃ· ἐπὶ δ' αὖτ' ἐμὴν ψαλμῶν· ὅτι ὁ ἀρχὴς τῆς ἡμέρας ἐξ ἔμπροσθεν
ἐπὶ τῇ ᾧ ἂν ἰσχυρῶς ἔσται· 229 ὁ ἀρχὴς τῆς ἡμέρας ἐξ ἔμπροσθεν

les Lacédémoniens autrefois, les Mantinéens & les Pelléniens. Car ayant fait choix d'un seul mode, ou tout au plus d'un très-petit nombre de ceux, qu'ils jugeoient les plus propres à régler les mœurs; ils s'en tenoient à cette sorte de Musique.

Or si l'on examine chaque science en particulier, on connoît clairement quel en est l'objet. ²²¹ Il est manifeste, par exemple, que la science Harmonique se propose pour objet les divers genres d'Harmonie, les intervalles, les systèmes, les sons, les tons ou modes, & les nuances ou changements systématiques; & qu'il ne lui est pas possible de porter ses vûes plus loin.

^{222.1} En sorte qu'on ne doit point en exiger, qu'elle puisse discerner si le Poète en a usé d'une manière convenable en fait de Musique, lorsqu'il a pris le mode Hypodorien pour le commencement, le Mixolydien & le Dorien pour la fin, l'Hypophrygien & le Phrygien pour le milieu de sa pièce.

^{222.2} Car l'Harmonique ne s'étend pas jusques-là, & elle a besoin du secours de plusieurs autres connoissances. ²²³ Elle ignore en effet, ce qui constitue la force & la vertu de la convenance ou propriété; & ²²⁴ ni le genre chromatique, ni l'enharmonique ne porteront jamais avec eux cette force de la convenance dans toute la perfection, & telle qu'elle puisse faire sentir le véritable caractère du chant. Mais cela dépend de l'industrie de l'ouvrier. ²²⁵ Il est clair de plus, que l'intonation d'un système est différente d'un chant composé dans ce système; & que la considération de celui-ci n'est point du ressort de l'Harmonique. ²²⁶ Il faut dire la même chose des rythmes. Car il n'y en a aucun, qui porte avec soi la force de la parfaite convenance.

²²⁷ Quand nous parlons de convenance ou de propriété, c'est toujours par rapport au caractère: & nous disons que ce caractère résulte, ou de la composition, ou du mélange, ou de tous les deux. Par exemple, ²²⁸ Olympe a composé dans le genre enharmonique sur le mode Phrygien, en y mêlant le *paon épibate*: & c'est ce qui a produit le caractère qui se fait sentir au commencement du *Nome* ou cantique de Minerve. ²²⁹ Car Olympe continuant d'y employer la *mélopée* &

ρυθμοποιίας, τεχνικῶς τε μετὰληφθῆναι τῷ ῥυθμοῦ μόνον αὐτῇ, καὶ ῥυθμολογίας ἑξαχμίου ἀπὸ πάμωτος, σιωπῇ δ' Οὐλύμπου ἐναρμόνιον ἦμος. ἀλλὰ μὲν καὶ ²³⁰ τῷ ἐναρμονίου ἦμοις καὶ τῷ Φρυγίου τόνου διαμελῶντων, καὶ πρὸς ἑτέροις τῷ συστήματι παμῶτος, μετὰλλω ἀμφοτέρωθεν ἔρχεται δ' ἦθος. ²³¹ ἢ γὰρ χαλουμενὴ ἀρμονία ἐν ταῖς Α' Ἰωνῶν νόμῳ πολλὸν διέσκηκε δ' ἦθος τῆς ἀναπείρας.

Εἰ οὖν θεωρήσῃς τῆς μουσικῆς ἐμπείρῳ δ' κρινόν, δύναιτο ὅτι ἔστω αὐτῇ ὁ ἀκριβὴς ἐν μουσικῇ. ²³² ὁ γὰρ εἰδὼς τὸ δαρεῖν ἀπὸ τῆς κρίσεως ὅτις αὐτῇ τῆς ² κρίσεως αὐτῇ οἰκειότητά ἐκ εἴσεται ὁ ποιῶν· ἀπὸ δ' ἦθος σώσει. ²³³ ἐπεὶ καὶ πρὸ αὐτῆς τῇ Δωρίων μελοποιῶν ἀπεργάζεται πότερον ὅτι διαγνωστικὴ ἢ ἀρμονικὴ θεωρηματεία (κατὰ τὴν πινὲς οἶον) τῇ Δωρίων) ἢ ὅ. ὁ αὐτὸς δὲ λόγος καὶ πρὸ τῆς ῥυθμικῆς ὁπερὶ τῆς πάσης. ὁ γὰρ εἰδὼς ὅτι πάμωτος, πλὴν τῆς χρησεως αὐτῇ οἰκειότητά ἐκ εἴσεται, ²³⁴ ὅθεν αὐτῇ μόνῳ εἰδέναι τῇ τῇ πάμωτος ^b ξυώσιν. ²³⁵ ἐπεὶ καὶ πρὸ αὐτῆς τῇ παμωτικῶν ῥυθμοποιῶν ἀπεργάζεται, πότερον ὅτι διαγνωστικὴ ^c ἢ ῥυθμικὴ θεωρηματεία ἑτέρων (κατὰ τὴν πινὲς φασιν) ^d ὅθεν ἀφαινεῖται μέγας ἑτέρου. ἀναλίσκον οὖν διὰ τὸ ὑπερβαίνειν γνώσεως ὑπερβαίνει τῷ μέλλοντι διαγνωσέσθαι τὸ, τε οἰκεῖον καὶ τὸ ἀλλότριον· πρὸς τὸν μὲν, τῇ ἦθος ὅθεν ἔσεται ἢ σιωπῇ γεγνήσθαι· ἐπειτα, πούτων ὅθεν ὅν ἢ σιωπῇ. ὅτι ἰδὼν οὖν οὐδ' ^e ἢ ἀρμονικὴ, οὐδ' ἢ ῥυθμικὴ, οὐτε ὅθεν ὅθεν μία τῇ κατὰ τὸ μέγας λεγόμενων, ἀντὶ τῆς αὐτῇ κατὰ αὐτῇ τῇ ἦθος εἴ) καὶ γνωστικὴ καὶ τῇ ἄλλων κριτικὴ, διακρίσθαι τὸ εἰρημνῆα.

^e οὐδ' ἔρμην.
τῇ. P.
εἰ οὐδ' μία. P.

²³⁶ Τελὼν δ' ὅτων ἡμῶν εἰς αὐτὴν διακρίσθαι τὸ ἡρμωσμένον, ὅτων τοῖς τε τῇ συστηματικῶν μεγέθεσι καὶ τοῖς τῇ φθόγῳ διωάμεσιν, ὁμοίως γ' καὶ τῇ τῇ τετραγώνῳ, ²³⁷ πρὸς ἐνὸς μόνου οἱ παλαιοὶ

la rythmique, avec la seule différence de changer artistement le rythme, & de mettre un *trochée* à la place d'un *paon*; en sorte que ²³⁰ le genre enharmonique & le mode Phrygien demeurassent invariables, aussi bien que le système entier de l'Harmonie; le caractère n'a pas laissé de recevoir un changement considérable. En effet, ²³¹ dans ce cantique de Minerve, * ce qui s'appelle le corps de la pièce est fort différent du prélude, quant au caractère.

* Voyez les Remarques.

Si donc celui qui est versé dans la Musique joint à cette connoissance un goût sûr; il pourra certainement se vanter de posséder toute la finesse de son art. ²³² Car celui qui connoît le mode Dorien sans estre en estat de discerner la convenance ou la propriété de l'usage qu'on en peut faire, travaillera sans sçavoir ce qu'il fait, & ne conservera pas même le caractère. Et cela est d'autant plus vrai, ²³³ qu'au sujet de la *mélopée* Dorienne on doute si la notion en appartient à l'Harmonique (comme quelques-uns le prétendent) ou si elle ne lui appartient pas. On doit en dire autant de toute la science rythmique. Car celui qui connoît le *paon* ignorera la convenance de l'usage qu'on en peut faire, ²³⁴ parce que toute la science se réduit à cette espèce de rythme; ²³⁵ & que l'on doute même si la rythmique embrasse la théorie des rythmes *paoniens* (comme l'assurent quelques-uns,) ou si elle ne s'étend pas jusques-là. Il faut donc de nécessité, que celui qui veut se rendre capable de distinguer dans une pièce de Musique ce qu'il y a de propre d'avec ce qu'il y a d'étranger, possède au moins ces deux connoissances; premièrement celle du caractère, dans lequel la pièce a esté composée; ensuite celle des diverses choses, qui entrent dans cette composition. C'en est assez pour faire voir que ni l'Harmonique, ni la rythmique, ni quelqu'autre partie que ce puisse estre de la Musique, ne suffit point par elle-même, pour bien démêler le caractère convenable, & pour juger sainement de tout le reste.

²³⁶ Quoique l'Harmonie se divise en trois genres, égaux quant à l'étendue des systèmes & à la puissance des sons ainsi que des tétracordes: ²³⁷ les anciens n'ont cependant traité que

ἐπαραγματεύσασθε, ἐπειδὴ ὥς τε ὡς ἡρώματα, ὥς τε ὡς
 δὲ ἡρώτου οἱ ὡς ἡμῶν ἐπεκρίπτω, ἀλλὰ ὡς μόνου τῷ
 ἐναρμονίου, καὶ αὐτὸς ὡς ἐν τῷ μέγας συστήματα, ὡς
 καλουμένου διὰ πασῶν, ²³⁸ ὡς μὲν τῆς ἡρώας διεφέροντο,
 ὡς δὲ τῷ μίαν ἐπὶ αὐτῶν πῶς ἀρμονίας σχεδὸν πᾶντες
 συνεφώνοιεν.

Οὐκ ἂν οὖν ποτε σιμῶδι τῷ ὡς τῷ ἀρμονικῇ παραγμα-
 τεῖαν ὁ μέγας αὐτῆς τῆς γνώσεως αὐτῆς παρεληλυθώς,
 ἀλλὰ ἐκαστὸς ὡς καλουμένων τῶν τε καὶ μέγας ἐπιτήμης,
 καὶ τῷ σιμῶδι σώματι τῆς μουσικῆς, καὶ τῶν τῶν μερῶν
 μίξεσσι τε καὶ σιμῶσι. ὁ γὰρ μόνον ἀρμονικῶς ὡς ἐκαστὸς
 ὡς πῶς ἡνί. ²³⁹ καὶ οὖν μὲν οὖν εἶπεν, ὁμοδρομεῖν δὲ πῶς τε
 αἰσθῆσιν καὶ πῶς διὰ τῶν κρίσιν τῶν τῆς μουσικῆς
 μερῶν, καὶ μήτε ὡς ἀλγῶν, ὁ ποιοῦσιν αἱ ὡς πετεῖς τε καὶ
 φερόμενοι τῷ αἰσθήσεων, μήτε ὡς εἰσὶν, ὁ ποιοῦσιν αἱ βρα-
 δεῖαι τε καὶ δυσκίνητοι. ²⁴⁰ γὰρ δὲ ποτε ὡς ἡνί αἰσθήσεων
 καὶ ὁ σιμῶδι ὡς τῷ σιμῶδι φερόμενοι, καὶ ὡς εἰσὶν αἱ
 αὐτῶν καὶ ὡς πετεῖς διὰ ἡνί φησὶν ἀνωμαλίας. ὡς
 αρετέον ἐν τῆς μελλούσης ὁμοδρομεῖν αἰσθήσεως αὐτῶν.

²⁴¹ Αἰεὶ γὰρ ἀνακρίων τεῖα ἐκαστὸς ἐπὶ τῷ πῶς ποτε
 αἶμα εἰς πῶς ἀλγῶν, φερόμενοι τε καὶ ἡρώτων καὶ συλλαβῶν
 ἢ ἡρώτων. σιμῶσι δὲ ἐκ τῶν μὲν καὶ τῶν φερόμενοι ποτεῖας
 ὁ ἡρώτων γινώσκονται, ἐκ δὲ τῆς καὶ ἡρώτων, τῶν ἡρώτων.
 ἐκ τῶν τῶν ἡρώτων ἢ συλλαβῶν, ὁ λεγόμενος. ²⁴² ὁμοῦ
 δὲ ὡς ἀντιθέτων αἶμα τῶν τῶν αἰσθήσεως ἐπιφορεῖν ἀνακρίων
 ποτεῖας. ἀλλὰ μὲν καὶ ἐκαστὸς φερόμενοι, ὡς ἐκαστὸς ἐκαστὸς
 διωκόμενος τῶν αἰσθήσεως, ὡς ἐκαστὸς εἰρημῶν, ὡς
 α. π. R. 2. καλουμένων α τε διωκόμενοι τῶν καὶ ἐκαστὸς, καὶ σιμῶσι πῶς
 αἰσθῆσιν αὐτῶν καὶ ὁ μὲν.

d'un seul de ces genres. En effet, nos ancêtres n'ont porté leurs vûes ni sur le chromatique, ni sur le diatonique; mais ils ont uniquement considéré l'enharmonique, & cela, dans le seul système de l'octave. ²³⁸ Car ils disputoient entr'eux, sur ce qui constituoit le chromatique; au lieu qu'ils disoient, presque tout d'une voix, qu'il n'y avoit qu'un seul genre enharmonique.

Celui-là ne possédera donc jamais parfaitement l'art Harmonique, qui voudra se borner à cette seule connoissance. Il doit pénétrer non seulement dans les autres parties de la Musique, mais aussi dans le corps entier de cette science, pour examiner le mélange & la composition de ces parties. Car celui qui n'entend que l'Harmonique, se trouve circonscrit dans ce seul genre de théorie. ²³⁹ Il faut donc, à parler en général, que le sentiment & la raison concourent dans le jugement que l'on porte sur les différentes parties de la Musique; en sorte que le sentiment ne prévienne point la connoissance par des sensations trop vives, & qu'il ne vienne point aussi trop tard au secours de celle-ci par des sensations trop languissantes. ²⁴⁰ Il arrive quelquefois que l'un & l'autre vice, c'est-à-dire la lenteur & la précipitation, se rencontrent dans certaines sensations, & cela par une irrégularité naturelle. Il faut donc retrancher du sentiment tout ce qui pourroit s'opposer à son parfait concours avec la raison.

²⁴¹ Or il est nécessaire que trois choses au moins frappent en même temps l'ouïe, sçavoir le son, le temps ou la mesure, & la syllabe ou la lettre. Il arrivera donc que le progrès ou la suite des sons fera connoître la modulation harmonieuse, que celui des temps fera sentir le rythme, & que celui de la lettre ou des syllabes fera entendre les paroles ou le discours.

²⁴² Comme ces divers progrès se font conjointement, il faut de nécessité, que le sentiment les accompagne. Aussi est-il visible, que le sentiment ne pouvant appercevoir séparément chacune de ces trois choses; il ne lui est guères possible de les suivre en particulier, & de discerner ce qu'elles ont ou n'ont pas de vicieux.

Premièrement donc il faut prendre connoissance de la suite ou continuité. Car elle doit nécessairement être l'objet de la puissance ou faculté de juger. ²⁴³ En effet, le bon & le mauvais ne consistent pas en certains sons, en certains temps, en certaines lettres ou certains mots considérez séparément; mais dans la suite ou continuité de ces trois choses; puisque ce bon & ce mauvais ne résultent que du mélange que l'on fait pour certain usage, de différentes parties regardées comme exemptes de composition. Voilà donc pour ce qui concerne la suite ou continuité.

²⁴⁴ Il faut observer, outre cela, que l'habileté en Musique ne suffit pas pour en bien juger. Car il n'est pas possible qu'on devienne parfait Musicien & excellent juge, par l'assemblage de toutes les connoissances qui semblent faire partie de la Musique. ^{245.1} De ce nombre sont la ^{245.2} pratique des instruments & ^{245.3} celle du chant; ^{245.4 & 5} l'exercice, qui donne la finesse du sentiment, je veux dire, cette expérience ou cet usage, qui conduit à l'intelligence de la belle modulation & du rythme: par-dessus tout cela, ^{245.6} la science rythmique & ^{245.7} l'harmonique; la ^{245.8} théorie concernant le jeu des instruments, ^{245.9} la diction & les autres parties de la Musique, s'il y en a quelques-unes de plus. ²⁴⁶ Or il faut tâcher de découvrir; pourquoi il n'est pas possible, que le concours de toutes ces connoissances forme un bon juge.

* La première cause vient de ce que, parmi les diverses parties de la Musique soumises au jugement, les unes doivent être envisagées comme ayant atteint le but qu'on s'y propose; les autres, comme ne faisant encore qu'y conduire. On peut mettre au nombre des premières, ce qui, dans chaque pièce ou composition, est chanté, joué sur la flûte, joué sur la cithare: ou l'exécution de chacune de ces choses, telle que le jeu de la flûte, le chant & le reste. Il faut ranger parmi les secondes, ce qui a rapport à tout ce que l'on vient de spécifier, & qui n'en est qu'une pure dépendance. De ce genre sont les parties de l'exécution même. * En effet, lorsqu'on entendra jouer de la flûte, ²⁴⁷ on pourra juger si les flûtes sont d'accord ou non,

* Voyez les Remarques.

Voyez les Remarques.

καὶ πότερον ἢ δὲ ἀλεχέως σαφές, ἢ πυναντίον. Τούτων δ' ἕκαστον
 μέρος ἐστὶ τῆς αὐλητικῆς ἐρμηνείας, ὃ μέντοι τέλος, ἀλλ'
 ἔνεκα τῶν τέλους γινόμενον. ὡς αὖτε αὖτε γὰρ αὖτε καὶ αὖτε αὖτε
 πᾶντα κριθήσεται ὅτι τῆς ἐρμηνείας ἥτος, εἰ οἰκεῖον ἀποδίδωμι
 ὡς αὖτε ἀπορηθέντι ποιήματι, ὃ ἢ μεταχειρίσασθαι καὶ ἐρμη-
 νεύσαι ὃ ἐνερῶν ὃ βεβούληται. ὃ αὖτος δὲ λόγος καὶ ὅτι
 τῶν παλαιῶν τῶν ὑπὸ τῆς ποιητικῆς σηματοδοτῶν ἐν τοῖς
 ποιήμασιν.

a παρὰ ποδο-

δίνπ. R. 2.

b ὃ καὶ μετα-

χειρίσασθαι. P.

c βούλεται.

R. 3.

Αἵ τε οὖν ἡτῶν μάλιστα φροντίδα πεποιημένοι οἱ πα-
 λαῖοι, ὃ σεμνὸν καὶ ἀπερίεργον τῆς ἑρχαίας μουσικῆς
 ὡς ἐπὶ τῶν. Αἱ ῥαίους μὲν γὰρ καὶ χέλασιν ὅτι τῶν αἱ ποτε
 φασὶ τῇ εἰς τὴν μουσικὴν ὡς ἀνομία, ^{248.1} ζημιώσασθαι τε
 ἐν ὅτι χρησάμεθα ὡς τῶν τοῖς πλείοσι τῶν ἐπὶ αἱ χέλασιν
 πρὸ αὐτοῖς χερδῶν, καὶ ^{248.2} ὡς ἀμειξολυγὰς εἶναι ὅτι
 χρησάμεθα. ²⁴⁹ Γ' ὑδαγέρας δ' ὃ σεμνὸς ἀπεδοκίμαζε τὴν
 κρίσιν τῆς μουσικῆς τὴν αἱ τῆς αἱ ἀθήσεως. ^f νῦν γὰρ
 ὡς λεπίλῳ τὴν αὐτῆς ἑρετὴν ἐφασκεν ὡς. ²⁵⁰ τοιγάρτοι τῇ
 μὲν ἀκρῇ ὅτι ἐκρίνει αὐτῶν, τῇ δὲ ἀναλογικῇ ἀρμονία.
 αὐταρκές τ' εἰσόμεζεν μέγιστον τῶν αἱ πασῶν εἶσαι τὴν τῆς
 μουσικῆς ὅτι τῶν.

d ἐπὶ τῶν. P.

c ποτὶ φασ.

P.

f νῦν. P.

g λεπίλῳ. P.

h ἐπὶ γὰρ.

cod. Ald.

²⁵¹ Οἱ δὲ νῦν ὅτι μὲν καλλίσον τῶν γῆρας, ὃ ὡς μάλιστα
 δὲ σεμνότητι ὡς τοῖς ἑρχαίοις ἐσπουδάξω, πᾶν τελευτῶς
 πρὸ χρησάμεθα, ὡς μὲν τῇ τυχερῶν ἀντήληψιν τῇ ἀρμονίᾳ
 δὲ ζημιώσασθαι τοῖς πολλοῖς ὡς ἀρχῇ. οὕτω ὃ ἑρχαῖος ἀφ-
 κείναι καὶ ῥατῆμους, ὡς μὲν ἐμφασιν. νομίζειν. πρὸ ἑρχαῖον
 καὶ ὅλου τῇ ὡς τῇ ἀθήσειν πιπτόντων τῇ ἀρμονίᾳ διέσπιν,
 εἰς οὐρανὸν δ' αὐτὴν ὅτι τῇ μελωδικῶν. πεφλυαρκεῖται τε
 τοῖς δὲ αὐτοῖς πᾶσι τοῦτο, καὶ τῇ γῆρας τοῦτο καὶ χερημύοις.
 si l'expression

si l'expression en est distincte & nette, ou si elle ne l'est pas. Or chacune de ces choses fait partie de ce qui s'appelle exécution, dans l'art de jouer de la flûte; & sans en être la fin ou le but, elle ne laisse pas d'y conduire. Car ce sera par rapport à toutes ces circonstances & à plusieurs autres semblables, que l'on jugera, si le caractère de l'exécution est propre à la pièce que l'auteur a entrepris de composer & de faire exécuter.

●* Il faut à cette première cause en joindre une seconde, qui vient de la Poësie, laquelle se trouve dans un cas tout pareil à celui de la Musique: & l'on en doit dire autant touchant les passions, que l'art poétique exprime dans les poëmes.

* Voyez les Remarques.

Comme donc les anciens avoient grande attention aux caractères & aux mœurs, ils donnoient la préférence, en matière de Musique, à celle qui se distinguoit par sa gravité & par sa simplicité. On dit à ce propos, que les Argiens établirent une punition contre ceux, qui prévariqueroient dans la pratique de la Musique; & ^{248.} qu'ils mirent à l'amende celui, qui osa le premier employer chez eux plus de sept cordes à sa lyre, & ^{248.} franchir le mode Mixolydien. ²⁴⁹ Pythagore, ce Philosophe respectable, rejettoit le témoignage du sentiment en Musique, prétendant que * les principes de cette science ne donnoient de prise qu'au pur esprit. ²⁵⁰ Aussi n'avoit-il point recours, en cette occasion, au jugement de l'oreille; & il consultoit sur cela uniquement la proportion harmonique. Il suffisoit, selon lui, que la théorie de la Musique fût renfermée dans les bornes de l'octave.

* Voyez les Remarques.

²⁵¹ Mais nos Musiciens modernes ont entièrement banni le plus beau de tous ces genres, & celui qui pour sa gravité étoit le plus en estime & le plus cultivé chez les anciens: en sorte qu'il y a très peu de gens, qui ayent la plus légère perception des intervalles enharmoniques. La négligence de nos modernes sur ce point va jusqu'à soutenir, que le dièse enharmonique n'est absolument point du nombre des choses, qui tombent sous le sens de l'ouïe, & par conséquent jusqu'à l'exclure de leurs chants: adjoûtant que ceux qui ont fait cas de ce genre, & qui l'ont mis en usage, donnoient dans la bagatelle.

ἀπόδξεν δ' ἰχθυότατον τῷ Ἑλληνῷ λέγειν φέρειν οἷονται,
μαίλιπα σθῆ' πτω' αὐτῶν ἀναησιόσθην, ὡς παρ' ὃ, ἢ παρ' αὐ
αὐτοὺς ἐκφύρη, ὑπό καὶ δὴ παρ' αὐτοὺς ἀνυπαρκτοὺς ὅν παρ' αὐτοῖς
καὶ ἀχρηστον. ²⁵² εἴτα καὶ τὸ μὴ διώσασθαι λεηλοῦσθαι δὲ
συμφωνίας τὸ μέγας. κατὰ τὸ, τε ἡμίτερον καὶ τὸν ἕτερον,
καὶ τὸ λοιπὸν δὲ τῷ ἑταίρῳ ἀχρησμάτων.

253 Η γνοῦκασι δ' ὅτι καὶ τρεῖς μῆρας οὕτως αὐτῶν καὶ
 2 ἀδελφοὶ. P. πέμπτον ἐκβάλλοιτο καὶ τὸ ἔδωκεν. ὡς δὲ μὲν βίβλιν, τὸ
 πέντε, τὸ δὲ, ἐπὶ αὐτῇ διέσεων ἔστι. καὶ 254 κελεύου παρὰ τὴν ὅσα
 πλεονάζει φανεραὶ τῶν διασημάτων, ἀποδοκιμαζοῦνται αὐτὰς ὡς
 ἀχρηστα, καὶ ὅσα ὁσὲν αὐτὰς διασημάτων λαβὴν ἔστι.
 Ταῦτα δ' αὐτὰ ὅσα ὑπὸ τῆς ἐλαχίστης διέσεως μετρίται φησιν αὐτῶν.
 255 οἷς ἀκολουθεῖν ἀνάγκη καὶ τὸ μηδεμίαν τὴν τετραχρδικῶν
 διαφάσεων χρησάμενον (ἢ), πλὴν μόνον αὐτῶν, δι' ἧς
 B διαστήματα. πᾶσαν ὁσίοις χρῆται B διαστήμασιν συμβέβηκεν. αὐτὴ δ' αὐτὴ
 εἴη ἢ τε ὅσων καὶ διατόν, καὶ ἢ τῶν ὁσίων χρημάτων.

Χρῆσιν ἡμεσι καὶ τῶν ἀνδρῶν ὁ καλὸς Ὀμηρος ἐδίδαξε.

La plus forte preuve qu'ils croyent apporter de la vérité d'une telle proposition, consiste dans leur propre insensibilité : comme si tout ce qui leur échappe n'existoit point, & devenoit absolument impraticable. ²⁵³ Ils assurent de plus, que cet intervalle ne peut entrer dans ce qu'on appelle symphonie ou consonnance, comme y entrent le demi-ton, le ton & les autres intervalles.

²⁵³ Mais ils ne prennent pas garde, que suivant ce principe, ils devraient aussi donner l'exclusion au troisième, au cinquième & au septième intervalle, dont l'un est de trois dièses, l'autre de cinq, & le dernier de sept : ²⁵⁴ & qu'en général il faudroit rejeter comme inutiles tous les intervalles impairs, parce qu'on ne peut en former nulle consonnance. De ce nombre seroient tous ceux que le plus petit dièse ne peut mesurer qu'inégalement : ²⁵⁵ d'où il s'ensuivroit, que toute division du tétracorde seroit inutile, excepté celles-là seules qui rendent tous les intervalles pairs ; & ce seroient seulement celle du diatonique & celle du chromatique tonique.

Il n'appartient d'avancer, ni même d'imaginer de telles propositions, qu'à des gens qui veulent, non seulement combattre l'évidence, mais se contredire eux-mêmes. ²⁵⁶ Car il paroît, qu'ils sont les premiers à faire usage de ces divisions du tétracorde, suivant lesquelles la plupart des intervalles sont ou impairs ou * *irrationnels*. ²⁵⁷ En effet, ils relâchent & amollissent toujours les *lichanos* & les *paranètes* ; sans compter qu'après avoir baissé quelques-uns des sons fixes, (& cela suivant un intervalle *irrationnel*,) ils relâchent encore les *trites* & les *paranètes*. En sorte que, dans l'usage des systèmes *harmoniques*, ils n'estiment rien tant que ceux, où la plupart des intervalles sont *irrationnels* ; ²⁵⁸ relâchant non seulement les sons, qui de leur nature sont mobiles & variables, mais encore quelques-uns de ceux qui sont fixes & immobiles : comme le sentent distinctement les Musiciens, qui ont l'oreille assez fine pour appercevoir toutes ces différences.

Quant à l'utilité de la Musique, Homère nous apprend combien elle est convenable à un homme de cœur.

δηλὸν γὰρ ὅτι ἡ μουσικὴ πολλὰ καὶ χρησίμη, ὅν Α'χιλλεὺς
πεποίηκε τ' ὄργλιν πέτοντα τ' ὡς τὸν Α'γαμέμνονα, ὅτε
2 *uv. B. 3.* μουσικῆς ἢ ἑμάρτε ὡς τὸ σφωβέου 259 Χείρωνος.

Τόνδ' αἶρον [Φησὶ] φρένας περ πόλιν Φόρμιγ' ἰλιγίη,
Καλῇ, δαυδαλέῃ· ὡς δ' ἄργυρεον ζυγὸν ἦεν
Τίω ἀρέτ' ὅς ἐάρων πόλιν Ἡέπαιτος ὀλέσας·
Τῇ ὅγε θυμὸν ἔτερπεν, ἄλδε δ' ἄρα κλέα ἀνδρῶν.

μάθε (Φησὶν Ὀμήρου) πῶς δεῖ μουσικὴν χρῆσθαι. κλέα γὰρ
ἀνδρῶν ἄλδε καὶ ὡς ἔστιν ἡμετέρων ἔσπετεν Α'χιλλεὺς πρὸς
Πηλέως τῷ διακοσμοῦ. ἐπὶ δὲ καὶ ὅν καὶ τῆς χρηστεως
ὅν ἀρμότιοντα διδάσκων Ὀμήρου, ἄργυρῷ γυμνάσιον
ἔξωθεν ὡφέλιμον καὶ ἡδύ. πολεμικὴ γὰρ ὡν καὶ ὡς αἰνέως
ὁ Α'χιλλεὺς, ὅτε τίω θυομένη αὐτῷ ὡς τὸ Α'γαμέμνονα
μυῖν, ὅ μετέχε τῷ καὶ ὅν πόλεμον κινδυνώσκει. 260 ὡς ἦν
ἐν Ὀμήρῳ ὡς τὸν εἶ) τίω ψυχῇ τοῖς καλλίστοις τ' ὡς
b *παρὰ τὴν* τ' ἦρωα, ἢ ὅτι τ' μὲν μικρὸν αὐτῷ θυομένη
c *δηλον ὅτι* ἐξοδὸν πρὸς καθ' αἰσμένης ἢ. ὡς τὸ ὅ ἐποῖ c *δηλον ὅτι* θυομένη
cod. Ald. & τῷ πάσαι ὡς τὴν. ὡς αὐτῇ ὡς ἡ ἄρχαία μουσικὴ, καὶ εἰς
Bas. ὡς τὸ χρησίμη. Ἡ ἑκακλέα τε γὰρ ἀκούομεν κεχρημένον
μουσικῇ, καὶ Α'χιλλεὺς, καὶ πολλοὺς ἄλλους, ὡν παιδολιγὴς
ὁ σφωβέου Χείρων ὡς τὸ δέδοται, μουσικῆς τε αἶμα ὡν καὶ
διανοουμένης καὶ ἰατρικῆς διδασκαλίας.

b *παρὰ τὴν*
civ. P. R. 1. 2.
c *δηλον ὅτι*
cod. Ald. &
Bas.
δηλον ὡς R.

261 Καθόλου ὅ ὅ γε νοδὸν ἔχον, ὅ τῷ ὅτισημῶν ἔκκλημα
δήπου θείη, εἴπῃς αὐτῇς μὴ καὶ εἴποι χροῖτο, ἀλλὰ τῆς
τῷ χροῖτο κακίας ἴδον εἶ) ὡς τὸ νομίσθεν. εἴτ' αὖ
ὡς ὅν παιδολιγὴν τῆς μουσικῆς εἴποι ἐκπονήσας, τῷ
ὅτιμελείας τῆς ὡς τὸν καὶ ἐν τῇ τῷ παιδὸς ἡλικίᾳ,
ὅ μὲν καλὸν ἐπαμείσει τε καὶ ἀποδέξεται, ψέξει δὲ

En effet, voulant montrer que la Musique est utile en mille occasions, il feint qu'Achille, pour appaiser sa colère contre Agamemnon, employe le secours de cet art, que lui avoit enseigné ²⁵⁵ Chiron, ce sage Centaure. *Ils trouvèrent Achille, (dit Homère,) qui charmoit sa douleur, en touchant une lyre harmonieuse, des plus belles & des mieux travaillées, dont le chevillier estoit d'argent, & qu'il avoit prise dans le butin fait au saccagement de la ville d'Eétion. Il calmoit sa colère, par le son de cet instrument, & chantoit les actions glorieuses des grands hommes.* Apprends par là, (dit Homère,) quel usage on doit faire de la Musique. Car rien ne convenoit mieux au brave Achille, fils du très-équitable Pélée, que de chanter les exploits des hommes vaillans, & les faits héroïques des demi-Dieux. De plus, Homère, pour nous indiquer le temps propre à cet usage, en fait un exercice, qui remplit utilement & agréablement le loisir d'un homme désoccupé. Car Achille, qui estoit né pour les armes & pour les expéditions militaires, ne pouvant, à cause de son ressentiment contre Agamemnon, partager les périls de la guerre; ²⁶⁰ Homère croit ne pouvoir donner d'occupation plus décente à ce Héros, que celle d'exciter son propre courage par la Musique la plus noble; afin d'estre prest à se mettre en campagne à la première occasion, qui viendra s'offrir incontinent. Or c'est ce qu'Achille exécute, en se renouvelant le souvenir des grandes actions des siècles passés. Telle estoit donc l'ancienne Musique, & telle en estoit l'utilité. Car nous apprenons, qu'Hercule en a fait usage ainsi qu'Achille, & plusieurs autres, qui tous, suivant la tradition commune, ont eu pour maître le sage Chiron, également habile dans cet art, dans la Jurisprudence & dans la Médecine.

²⁶¹ En général, tout homme de bon sens n'imputera jamais aux sciences mêmes l'abus que quelques-uns en font; mais il ne s'en prendra qu'aux dispositions vicieuses de ceux qui les corrompent. Celui donc, qui s'appliquant à l'étude de la Musique, aura dès sa tendre jeunesse, esté instruit dans cet art avec tout le soin convenable, se trouvera dans la suite en estat d'approuver & d'admettre ce qu'il y a de bon, & de condamner

Ὁ ἑσθλὸν ὅν τε τοῖς ἀλλοῖς καὶ ὅν τοῖς καὶ μουσικῇ, καὶ ἔσται
ὁ τοιοῦτος καρπὸς πάσης ἀγνῆτος κατὰ φύσιν. ὁ καὶ μουσικῇ τε
πῶς μεγίστην ὠφέλειαν καρπωσάμενος, ὅφελος αὐτῷ μέγα
γίνοιτο αὐτῷ τε καὶ πολλῇ, μηδενὶ μὴ τε ἔργῳ μὴ τε λόγῳ
χρῶμενος ἀναρμόσῃ, σῶζαν αἰεὶ καὶ πᾶσι τοῖς κατὰ φύσιν
καὶ σῶφρον καὶ εὖσμοι.

2 διονυσία-
της. Ρ.

Ὅτι ὁ κύριος ἡμεῶν ἀνομοτάτους τὴν πόλεωσιν ὀπιμελές γεγῆναι
φρονέει· ποιήσας δὲ θηναίας μοισικῆς, πολλὰ μὲν καὶ ἄλλα
μὴ τύεια ᾠδῶν ἔστι. ²⁶² Τέρπουρον δ' αὖ τις ᾠδῶ-
ν ἄλκοι· ὅτι πάλιν θηρομῆλον ποτὲ ᾠδῶν Λακεδαιμονίοις εἴποι
καταλύσαντα, καὶ ²⁶³ Ὀδυσσεὺς ἐν Κρήτῃ, ὅν φασι κατὰ τὴν
περίχρησιν Λακεδαιμονίους ᾠδῶν θηρομῆλον εἶχε μοισικῆς
ἰδούσας, ἀπαλλάξαι τοῦ καταχρόνου λειμῶν ὅτι Σπάρτῃ,
κατὰ τὸ φησὶ Περικλῆος· ἀπὸ γὰρ καὶ ὁ μὲν τὴν καταχρόντα
λειμῶν τῆς ἑλλήνων πάντας λέγει εἶχε μοισικῆς. ἔφη γὰρ,

Οἱ δὲ πρῶτοι μολοῦσι θεὸν ἰλάσασθαι,
καλὸν αἰεὶ δὲ παρὸν καὶ ἄχαλιν,
μέλποντες ἑκάεργον· ὃ δὲ φρένα τέρπει' ἀκούων.

Τούτοις τοῖς σίχραις, ἀγαθὴ διδάσκαλε, χρυσώματα τῇ
 πατρὶ τῆς μουσικῆς λόγων πεποιήματα, ἐπὶ φθάσας σὺ τιμῶ
 μουσικῶν διδάμιν δὲ τούτων παρὰπέφηναις ἡμῖν· τὰ γὰρ
 οὐκ²⁶⁴ ὅτε παρθόνι αὐτῆς καὶ καλλίστοι ἐρῶν ἢ εἰς τοῖς θεοῖς
 διχάεστες ἔστιν ἀμοιβή·²⁶⁵ ἐπὶ πόρῳ δὲ τούτῳ καὶ δούτερον
 τῆς ψυχῆς καθαίρονται καὶ ἐμμελές καὶ ἑναρμόνιον σύστημα.
 ταῦτ' εἰπὼν ὁ²⁶⁶ Σωτήρχος, Ἐχάς (ἔφη)²⁶⁶ τοῖς^ο ἑπι-
 κυκλίοις πατρὶ μουσικῆς λόγους, ἀγαθὴ διδάσκαλε.

b Σωτήρας.
cod. Ald. & B.

с іπκωλ-
νίς. cod. Ald.

८. अथ भूतलम् ।

Εἵτα μετὰ τὴν ἰδίαν οὖν ὁ Σωτήρ, ὅτι τοῖς ὁμοῦσι
καὶ γὰρ ἐπέφανεν ἑξῆς τῷ ὁμοῦσι καὶ τῇ φωνῇ τῷ ὁμοῦσι
μοιουσικῇ ἀποδοῦναι. ὁ δὲ ἐμὸς διδάσκαλος, Μετὰ τῷ ὁμοῦσι (ἐφθ)

ce qu'il y a de mauvais, non seulement dans la Musique, mais encore en toute autre chose. Sa vie ne sera souillée d'aucune action qui soit indigne d'un honneste homme, & il recueillera de la Musique ce fruit important, qu'il pourra devenir très-utile à lui-même & à sa patrie, ne se permettant rien que de concerté ni dans la conduite ni dans le discours, gardant en tout temps & en tout lieu les loix de la bienséance, de la modestie & de l'honnêteté.

Or que dans les villes bien policées on ait donné une attention sérieuse à la bonne & saine Musique, c'est ce qu'il seroit facile de prouver par plusieurs exemples. ²⁶² On pourroit alléguer celui de Terpandre, qui par ce moyen calma autrefois une sédition chez les Lacédémoniens, & ²⁶³ celui de Thalétas de Crète, qui pour obéir à l'oracle de Delphes, vint à Sparte, où il délivra de la peste ces mêmes Lacédémoniens, comme l'assure Pratinas. Homère dit aussi que par le secours de la Musique, les Grecs arrêterent les ravages de la contagion qui désoloit leur camp; sur quoi il s'explique en ces termes; *Les Grecs employoient la mélodie pour se rendre Apollon propice, & chantoient pendant tout le jour, de beaux cantiques pour fléchir la colère de ce Dieu, qui prenoit plaisir à les entendre.*

Je terminerai d'autant plus volontiers mon Discours sur la Musique par ces vers, que vous-même, notre cher Maître, les avez d'abord mis en œuvre, pour nous faire mieux comprendre tout le pouvoir de cet art. Car véritablement ²⁶⁴ sa principale & sa plus noble fonction est d'exprimer nos sentiments de reconnoissance envers les Dieux. ²⁶⁵ La seconde, & qui suit celle-là de fort près, consiste à purifier l'ame, en y faisant régner une sorte de consonnance & d'harmonie. Sotérique ayant ainsi parlé, ²⁶⁶ Voilà, mon cher Onésicrate, (ajouta-t-il,) ce qui se peut dire de meilleur sur la Musique * dans un repas.

* Voyez les
Remarques.

Le discours de Sotérique fut admiré de toute la compagnie. Car ce convive fit assez connoître, & par l'air de son visage, & par le son de sa voix, combien il aimoit la Musique, & combien il y estoit versé. Alors mon Maître Onésicrate prenant la parole : Parmi les autres circonstances, (dit-il,)

καὶ ὑπο ἀποδέχμεν ἑκατέρω ὑμῶν, ὅτι πλὴν ἔξην ἑκατέρω πλὴν αὐτὸς αὐτὸν ἐφύλαξεν. ὁ μὲν γὰρ Λυσίας ὅσα μόνον χερουργίῃ καθαρώδῃ παρῴηκεν εἰδέναι, ὑπότοις ἡμᾶς εἰσέλασεν· ὁ δὲ Σωτήριος ὅσα καὶ παρὲς ὠφέλῃαν καὶ παρὲς φερέαν, ^a ἀλλὰ γὰρ καὶ διωάμεν καὶ χρῆσιν μουσικῆς σιωπείν, διδάσκων ἡμᾶς ἐπεδανφιδύσασθαι.

^a ἀλλὰ γὰρ.
T. V. B.

Ἐκεῖνο δ' οἶμαι ἐκόντας αὐτοὺς ἐμοὶ καταλελοιπέναι. οὐ γὰρ κατὰ γνώσομαι αὐτῶν δελία, ὡς αἰχμηθέντων καταπαθῶ μουσικὴν εἰς τὰ συσπία. ²⁶⁷ εἰ γὰρ που καὶ χρῆσιν καὶ ^b παρὰ τελευτῶς ὁ καλὸς Οὔμμερος, ἀπέφηνε,

^b παρὰ τελευτῶς.
R. 3.

²⁶⁸ Μολπή τ' (γὰρ που φησὶν) ὀρχηστὴς τε. τὰ γὰρ τ' ὀρχηστὰς δαγπὸς,

καὶ μοι μηδὲς ὑπολαβέτω ὅτι παρὲς τέρψιν μόνον χρῆσιν μὲν ὥσπερ μουσικὴν Οὔμμερος ὀρχηστῶν. ἀλλὰ γὰρ βασιλεὺς ἐστὶ νοῦς ἐκχεχυμμένος τοῖς ^c ἐπεσι. εἰς γὰρ ὠφέλῃαν καὶ βοήθειαν πλὴν μεγίστην ^d αὐτοῖς καχεῖς πρὸς ἐλάττω μουσικῇ, λέγω δὲ εἰς τὰ δεῖπνα καὶ τὰ σιωποῦσας τῇ δόξῃ. σιωπῶντι γὰρ εἰσπύεσθαι μουσικὴν, ὡς ἰχθυῶν ἀντιπαθῶν, καὶ παρῴηκεν τὴν τῷ οἴνου ἀποθήρμον διωάμεν. κατὰ τὸν ^e ὑμῆτερος. που φησὶ καὶ ὁ ^e ἡμέτερος Ἀριστοτέλης. ἐκεῖνος γὰρ ἔλεγε εἰσπύεσθαι μουσικὴν πρὸ ὅσον ὁ μὲν οἶνος σφάλλειν πέφυκε τῇ ἀδύῃ αὐτῇ χρησάμενων τὰ τε σώματα καὶ τὰς διανοίας. ἡ δὲ μουσικὴ τῇ παρὰ αὐτὴν τάξει τε καὶ συμμετεῖλα εἰς τὴν ἐναντίαν κατὰ τὴν ἀγὰρ τε καὶ παρῴηκει. παρὰ τὸν οὖν καχεῖν ὡς βοήθειαν τῇ μουσικῇ τοῖς δόξῃ φησὶ κεχρησθαι Οὔμμερος.

^c ἐπεσι. P.
^d ἡ τοῖς.
R. 3.

^e ὑμῆτερος.
R. 1.

Ἀλλὰ δὴ καὶ τὸ μέγιστον ὑμῖν, ὦ ἑταῖροι, καὶ μάλιστα σπουδαίῳ ἀποφάντ' μουσικὴν παρὰ λέλειπται.

je dois

je dois relever particulièrement celle-ci, que chacun de vous en parlant, a sçu conserver son propre caractère. En effet, Lysias nous a régalez à merveilles, en nous exposant seulement ce qui est du ressort d'un excellent joueur de cithare, dont l'adresse de la main fait le principal mérite. Sotérique de son côté, a parfaitement défrayé la compagnie, en l'instruisant sur la théorie de la Musique, sur l'usage qu'on en doit faire, sur la puissance de cet art, & sur l'utilité qu'on en peut tirer.

Quant à moi, j'estime que c'est à dessein qu'ils ont voulu l'un & l'autre me laisser l'honneur de montrer, combien il est avantageux d'introduire la Musique dans les festins. Car je ne veux point les accuser d'avoir obmis cet usage, par une espèce de timidité ou de mauvaise honte. ²⁶⁷ Si la Musique est donc utile en quelque occasion, * c'est principalement en celle-là; comme l'a déclaré l'incomparable Homère en ces termes: ²⁶⁸ *Le chant & la danse, (dit-il,) font les plus agréables ornements d'un festin.* Et que personne ne s'imagine qu'Homère, en cet endroit, fasse consister cette utilité de la Musique dans le seul plaisir. Il y a un sens plus profond, qui se trouve caché dans ces vers. Il paroît, en effet, que ce Poëte avoit recours à la Musique dans les conjonctures, où le secours de cet art sembloit le plus nécessaire; je veux dire dans les festins & les assemblées de nos ancêtres. Car on y faisoit entrer l'Harmonie, comme ce qu'il y avoit de plus capable de contrebalancer & d'adoucir la trop grande force du vin; suivant ce que dit en quelque endroit notre Aristoxène. Il assure que si l'on introduit la Musique dans les repas, c'est précisément à cause que le vin estant tout propre à exciter l'agitation & le trouble dans le corps & dans l'esprit de ceux qui en prennent excessivement; la Musique peut y rétablir le calme, en ramenant l'un & l'autre à leur état naturel, par l'arrangement & la symmétrie de ses sons. C'est donc en pareille occasion, que les anciens, selon le témoignage d'Homère, employoient le secours de la Musique.

* Voyez les Remarques.

Mais vous avez oublié, mes chers amis, le point capital & qui peut inspirer le plus de vénération pour cet art.

πύλῳ γὰρ τῆς ὀντων Φορῶν, καὶ τὴν τῆς ἀτέρων κίτησιν οἱ πῶλ
 Πυθαγόρην καὶ ²⁶⁹ Ἀρχύτῳ καὶ Πλάτωνα, καὶ οἱ λοιποὶ
 τῆς Σχολῆς φιλοσόφων, οὐκ αἶδ' μουσικῆς γίνεσθαι καὶ
 συνεστάναι ἔφασκεν. πάντα γὰρ κατ' ἀρμονίαν ὑπὸ τοῦ
 κατεσκέδαλτο φασι. ἀχρεοὶ δ' αὖ εἴη τοῦ ἐπεκτείνειν τοῖς
 πῶλ τοῦτο ^a λόγους. ²⁷⁰ αἰώτατον δὲ καὶ μουσικώτατον, ^b ὅ
 πῶλτι ὅτε παρῶσιν μέλλον ὅτι γίνεσθαι.

^a ὅτι.

R. 3.

b τῆς R. 3.

²⁷¹ Ταῦτ' εἰπὼν ἐπαμύνησε, καὶ ἀπείσας τοῦ Κρήτος
 καὶ τοῖς τοῦτο πασι τοῖς πῶσι, καὶ μουσικῆς, ἀπέλυσε τοῖς
 ἐστρωμένοις.

C'est que Pythagore, ²⁶⁹ Archytas, Platon & le reste des anciens Philosophes prétendent, que le mouvement de l'univers & le cours des astres ne s'accomplissent point sans quelque sorte de Musique. Car ils soutiennent que Dieu a créé tous les estres suivant les règles de l'Harmonie. Un discours plus étendu sur cette matière seroit à présent hors de saison. ²⁷⁰ Rien n'est plus digne de la * souveraine Sagesse, & rien en même temps n'est plus conforme aux loix de la Musique, que de renfermer chaque chose dans ses justes bornes.

* Voyez les
Remarques.

²⁷¹ En achevant ces mots, Onésicrate se mit à chanter l'Hymne; & après avoir fait des libations à Saturne & à ses enfants, à tous les autres Dieux & aux Muses, il congédia ses convives.

R E M A R Q U E S
S U R
LE DIALOGUE DE PLUTARQUE
TOUCHANT LA MUSIQUE.

A V E R T I S S E M E N T.

18. d'Aoult
1730.

APRÈS deux Dissertations assez étendues que j'ai données, l'une sur le véritable Auteur, l'autre sur l'histoire littéraire de ce Dialogue, dont j'ai eu soin d'exposer aussi toute l'économie par une exacte analyse ; il semble qu'il n'étoit plus question que de mettre au jour & d'abandonner au jugement du public la traduction Françoisse que j'ai faite de ce morceau, & qu'on vient de voir, telle qu'elle a esté lûë à diverses reprises, dans les assemblées particulières de l'Académie, en 1723. 1724. & 1725. Cependant elle n'avoit point esté imprimée jusqu'ici, parce qu'elle ne pouvoit paroître avec succès, sans estre accompagnée de tous les secours nécessaires pour devenir parfaitement intelligible : & c'étoit justement la partie de l'ouvrage la plus épineuse, sur laquelle il me restoit encore à travailler. Ce travail consistoit en premier lieu, à faire connoître plus particulièrement les Musiciens Grecs allégués en fort grand nombre par Plutarque ; sans oublier d'expliquer aussi plusieurs points d'antiquité, liés au principal sujet de ce Dialogue : & ce devoit estre la matière d'autant de remarques historiques. De plus, il étoit essentiel de corriger ou de rétablir dans le texte de l'Auteur plusieurs passages altérez, tronquez, ou totalement corrompus, & par-là très-capables d'y répandre l'obscurité ; ce qui demandoit à estre appuyé de plusieurs notes critiques. Il s'agissoit enfin d'éclaircir, & de faire bien entendre à un lecteur déjà suffisamment informé de la Musique moderne, ce qu'elle a de commun avec l'ancienne, dont le système étoit fort différent à plusieurs égards, & dont les termes sont aujourd'hui presque entièrement ignorez de la plupart de nos Musiciens ; ce qui ne pouvoit s'exécuter que par des remarques dogmatiques.

J'ai tâché de remplir le premier article de ce projet par des recherches exactes & curieuses, non seulement sur les antiquitez de la Musique en général, mais plus spécialement encore sur les vies & les ouvrages de plus de soixante & dix Poëtes-Musiciens, dont Plutarque fait ici mention : & c'est sur quoi je dois une partie de mes matériaux à l'excellente Bibliothèque Grecque du savant M. Fabricius, qui me les a fournis ou indiqués : de sorte qu'en les rassemblant tous, & les rangeant selon l'ordre chronologique, on pourroit former une histoire suivie & assez complète de l'ancienne Musique des Grecs.

A l'égard de la seconde tâche que je me suis imposée, & qui roule sur les corrections du texte de mon Auteur; outre celles dont je suis redevable à mes propres conjectures, à la sagacité de Méziriac ou de quelques autres, & aux diverses leçons recueillies dans les éditions de Francfort & de Paris, & tirées des MSS. d'Alde, de Bongars, de Petau, de Turnèbe & de Vulcob; j'ai conféré moi-même ce texte sur trois MSS. Grecs de la Bibliothèque du Roi, qui sont les seuls de cette Bibliothèque, où se trouve ce Dialogue, & dont le plus ancien, en parchemin, coté 1860. est du XIII.^e siècle; & les deux autres, en papier, cotés 2179. & 2717. sont du XVI.^e siècle. J'ai transcrit ici toutes les variantes, qui n'étoient pas visiblement des fautes de copistes; & y joignant, avec la même précaution, les anciennes variantes des éditions que je viens de spécifier, j'ai fait placer à la marge extérieure les unes & les autres, sans en admettre presque aucune dans le texte, que j'ai fait imprimer sur celui de l'édition de Francfort, comme l'un des plus corrects : renvoyant aux notes critiques la discussion du mérite de toutes ces diverses leçons. Celles qui viennent de la Bibliothèque du Roi, sont désignées par la lettre R. suivie des chiffres 1. 2. 3. & les autres le sont par les lettres A. B. P. T. V.

Quant aux remarques dogmatiques, qui forment le troisième article de mon plan, elles pourroient, étant réunies & rangées dans l'ordre le plus méthodique & le plus naturel, composer une théorie de l'ancienne Musique, laquelle jointe aux Dissertations particulières que j'ai données sur ce sujet, y laisseroient peu de choses à désirer.

Du reste, quoique toutes ces remarques soient au nombre de plus de trois cens; il n'y en a qu'environ un tiers d'imprimées dans ce volume: & ce sont seulement celles, qui avoient esté lues dans l'Académie, jusqu'au temps de l'impression commencée des tomes *IX.^e* & *X.^e* Toutes les autres ne paroîtront que dans les volumes suivans; c'est-à-dire, lorsqu'elles auront subi l'examen & le jugement de cette Compagnie. Elles répondront toutes très-exactement aux renvois du texte & de la version, marquez par des chiffres, dont les premiers (lorsqu'ils sont deux) indiquent les remarques numérotées en chiffres Romains; & les seconds renvoient aux divers articles de ces mêmes remarques, numérotés en chiffres vulgaires.

Au surplus, j'ose me flatter, qu'au moyen de cette traduction Française & de toutes ces notes, ce Dialogue si obscur jusqu'à présent & si peu entendu, se trouvera dans la suite à la portée de tous ceux, qui seront pour le moins initiés à la théorie de la Musique. Car il faudra toujours estre un peu Musicien pour le bien comprendre.

I. 1. **L** A femme de Phocion... disoit qu'elle n'avoit point de plus riche parure que les actions guerrières de son mari. *Ἡ μὲν Φωκίωνος... γυνή, &c.*] Plutarque rapporte ^a ailleurs ce beau mot de la femme de Phocion, & c'est dans la vie même de ce grand homme; ce qu'il fait en ces termes: Une Ionienne amie de cette femme, & qui logeoit chez elle, lui faisant montre de ses bijoux d'or enrichis de pierreries, & consistant en brasselets & en colliers magnifiques; son hôtesse lui dit: Pour moi, mon seul ornement c'est Phocion, qui depuis vingt années est toujours Général des Athéniens. ^b Phocion en effet fut élu quarante-cinq fois Capitaine-général, & toujours absent. ^c Il commandoit encore les Athéniens à l'âge de 80. ans. Il est bon de remarquer que dans les deux passages l'Auteur emploie deux termes de même signification, l'un primitif, l'autre dérivé, quoiqu'avec un différent tour; s'exprimant ainsi dans la vie: *ἐμὲν δὲ κόσμος ἔστι Φωκίων, εἰκὸς δὲ ἕτος ἤδη στρατηγὼν Ἀθηναίων*; & ici *κόσμος*

^a In Phoc. pag. 1377. edit. Stephan. Gr.

^b Plut. *ibid.* pag. 1367.

^c *Id.* de civ. instit. pag. 1465.

αὐτῆς ἔλεγον ἢ τὰ Φωκίωνος στρατηγήματα : où l'on voit d'un côté στρατηγῶν, & de l'autre στρατηγήματα : en sorte que le second passage, a besoin du premier pour estre bien entendu. C'est faute d'y avoir eu recours qu' Amyot a traduit , *Que ses bagues & joyaux estoient les beaux faicts d'armes de son mari; & que d'abord je l'avois rendu de cette manière : Qu'elle n'avoit point de plus riche parure que les actions guerrières de son mari.* Cela n'est point assez exact. Il le seroit davantage de traduire, *Que sa plus riche parure estoit son mari, toujours Général d'armée.* Στρατηγῶν est un Commandant, un Général d'armée : στρατηγήματα, la charge, les fonctions de Commandant, de Général; les Généralats. Au reste cette ressemblance d'expression pourroit fournir une nouvelle preuve, que Plutarque est véritablement auteur de ce Dialogue.

2. *Phocion surnommé l'homme de bien.* Φωκίωνος τῷ ἄριστῳ.] C'est de quoi rendent le même témoignage ^a 1.º Diogène-Laërce, par ces mots, Φωκίων ὁ ἐπὶ κλέῳ ἄριστος : ^b 2.º Dion-Chrysostôme, par ceux-ci, Φωκίωνα . . . ἄριστον . . . ὀνόμαδι : ^c 3.º Suidas, en ces termes, Φωκίων ἄριστος ἐκλήθη κοινῇ ψήφῳ ἐν ἐκκλησίᾳ, *Phocion fut surnommé l'homme de bien, d'un consentement unanime, dans une assemblée du peuple* : 4.º ^d Cornelius-Nepos dit de lui, *cognomine bonus est appellatus* : & 5.º ^e Valère-Maxime, *placidi, & misericordes, & liberales, omnique suavitate temperati mores Phocionis, quos optime profecto consensus omnium bonitatis cognomine decorandos censuit.* Il avoit mérité ce surnom à juste titre, par la douceur de ses mœurs, par le mépris des richesses, par le refus des présents les plus capables de tenter, par la frugalité de sa vie, par l'emploi qu'il faisoit de son peu de bien, pour soulager l'indigence de ses concitoyens, ^f dotant même les filles vertueuses, que leur pauvreté empêchoit de trouver parti.

3. *La sérieuse attention de mon Précepteur Onésicrate à cul-*

^a L. 6. S. 76. p. 350. ed. Amst.

^b Orat. 73. p. 634. B. edit. Par.

^c Voc. φρίτων,

^d In Phocion. XIX. init.

^e Lib. 3. cap. 8. Ext. 2.

^f Suid. ibid.

river les lettres. τὸ τῷ ἐμοῦ διδασκάλῳ πρὸς λόγους ἀπεδόν.] Ce Précepteur de Plutarque est, selon toutes les apparences, l'Onésicrate, dont il est parlé plus bas. Deux raisons semblent concourir à l'établissement d'une telle conjecture : l'une, qu'au moyen de cette supposition, l'exorde de cette pièce ne pourra plus se mettre au rang des préfaces de Saluste (comme je l'y ai mis moi-même, peut-être un peu trop légèrement, dans l'analyse que j'ai donnée ailleurs de ce Dialogue;) & qu'on appercevra sans peine la liaison de l'exorde avec le corps de l'ouvrage : l'autre, que Plutarque, à la fin du Dialogue, achevant de narrer ce qui s'y estoit dit de part & d'autre, & parlant d'Onésicrate, l'appelle ὁ ἡμῶν διδάσκαλος, mon maître, mon précepteur : ce qui me paroît décisif. Plutarque, dès la jeunesse, avoit étudié avec grand soin la Philosophie & les Mathématiques. Il avoit sans doute eu pour guide dans ces sciences cet Onésicrate, qui estoit aussi Médecin, comme nous l'allons voir. Il est assez ordinaire, que des gens de Lettres, même d'un mérite distingué, commencent leur carrière par estre précepteurs, & la terminent par estre Médecins.

4. *Et cela, sans les rendre meilleures.*] Plutarque répète ici, en changeant quelques termes, ce qu'il vient d'exprimer deux lignes plus haut par ceux-ci, σπασνέσθαι ἀλγίους, ἢ πόλεμιν μὲν, ἢ καὶ ἐν τῷ ἔθνει, sauver des dangers les plus pressans quelques soldats, ou une ville, ou une nation : à quoi il ajoute βελτίους δ' ἐδιδάμῳς ποιῶντες ἢ τοὺς σπασνέσθαι, ἢ τοὺς πόλεμιν, ἀλλ' ἐν τῷ τοῦς ὁμογενέσις : sans rendre meilleurs ces soldats, ces citoyens, ces compatriotes. J'ai cru devoir retrancher cette répétition, pour abrégier la période, qui n'est déjà que trop longue : outre que ces mêmes mots reviennent encore pour la troisième fois deux lignes plus bas.

II. 1. *Le second jour des Saturnales.* τῇ δευτέρῃ τῶν Κεραρίων ἡμερῇ.] Les Fêtes appelées Κεραρία chez les Grecs, parce qu'on les célébroit en l'honneur de Saturne (en Grec Κερόρ) répondoient pour le nom aux Saturnales des Romains. Y répondoient-elles pour le temps, pour la durée & pour les cérémonies?

cérémonies? C'est ce qu'il n'est pas facile de décider. Elles estoient anciennes chez les Grecs. Aristophane, dans ses ^a *Nuées*, en fait mention, si l'on en croit son scholiaste, qui s'est imaginé que lorsque Socrate apostrophe Strépsiade en ces termes, *Κερίων ὄζων & βεικασέλλω*, il lui reproche de sentir la fesse des Saturnales. Mais le scholiaste se trompe; il ne s'agit là que du siècle de Saturne, & nullement de la fesse. Cependant le scholiaste observe que ces festes estoient les mêmes que les Saturnales Romaines, τὰ ὡς δὲ Ῥωμαίοις καλέμεθα Σατουρνάλια. C'est ainsi que Meursius, dans sa ^b *Græcia feriatæ*, cite (tout sèchement à son ordinaire) ce scholiaste. Mais il obmet les deux derniers mots du passage, ἡ Ἀπατούρεια, ou les *Apaturies*: & dans ^c l'article de ces dernières festes, il ne rappelle ni les Saturnales, ni le passage du scholiaste.

Effectivement, il ne paroît pas que les *Saturnales* & les *Apaturies* eussent rien de commun, si ce n'est peut-être le temps où on les célébroit, & la durée de cette célébration. Les premières tomboient en Décembre, & les secondes au mois Attique nommé *Pyanérsiou*, qui, ^d selon quelques-uns, répondoit en partie à Novembre & en partie à Décembre. ^e La durée des premières avoit esté fixée par Auguste à trois jours, que dans la suite on étendit jusqu'à sept; & les ^f *Apaturies* duroient ordinairement trois jours & quelquefois quatre. Mais l'objet des unes & des autres estoit fort différent: ce qui ôte toute vraisemblance à l'alternative du scholiaste, & fait voir que c'est, ou corruption dans son texte, ou ignorance de sa part. On peut consulter les Dialogues de ^g Lucien sur la fesse des *Saturnales*; Macrobe & Lipse, dans leurs livres qui portent ce nom; & le traité de Pierre Castellan, ^h *de Festis Græcorum*. Meursius expédie en moins de six lignes tout ce qu'il nous en apprend dans celui de ses ouvrages que je viens de citer; & Fasold, autre compilateur sur la même matière, ne dit pas un mot de cette fesse.

^a *Act. 1. scen. 4. vers. 397.*

^b *Pag. 183.*

^c *Pag. 33.*

^d *Scal. emend. temp. pag. 21.*

^e *Macrobi. Saturn. lib. 1. c. 10.*

^f *Meurs. ibid.*

^g *Tom. 2. pag. 696. edit. Anst.*

^h *Pag. 186.*

2. *Onésicrate donna un festin.* Οἰνοκράτης ἐπὶ τῷ ἐστῆαι... Ὀνέσικρατης.] Il est parlé dans les ^a *Symposiaques* de notre Auteur, d'un Onésicrate Médecin. Plutarque nous y apprend, qu'à son retour d'Alexandrie, ses amis s'empressant de le régaler à l'envi, en lui donnant des festins, que la trop grande multitude des convives rendoit le plus souvent tumultueux, & faisoit dégénérer en cohue: cet Onésicrate l'invita chez lui à un repas, où il ne se trouva qu'un nombre choisi d'amis particuliers, & où l'on raisonna beaucoup sur ce qui convenoit le mieux à ces sortes d'assemblées. Il seroit assez vraisemblable que ce fut chez ce Médecin, que se donna le repas, dont il s'agit dans ce Dialogue, & où l'un des interlocuteurs est un nommé Sotérique d'Alexandrie, qui paroît ici sur la scène d'autant plus à propos, que Plutarque arrivoit nouvellement de cette capitale d'Egypte.

Du reste, après un témoignage si positif de notre Auteur sur son voyage d'Alexandrie, il est surprenant que M. Dacier, dans sa *Vie de Plutarque*, ait pu hasarder cette proposition: *Ceux qui ont écrit, qu'il voyagea en Egypte & à Lacédémone, l'ont avancé sans fondement; & dans tout ce qui nous reste de Plutarque, on ne trouve rien qui puisse le faire conjecturer. Tout ce qu'il nous dit des mœurs, des coutumes & des sentimens des Egyptiens, il ne l'a voit tiré que des livres qu'il avoit lus.*

3. *L'un de ceux, qui recevoient pension de lui.* εἰς τὴν τὰς συντάξιν παρ' αὐτῷ λαμβάνοντων.] Συντάξις, tributum, stipendium, pensitatio, se prend ici pour une pension, une gratification, que les Grecs d'un rang distingué faisoient à leurs clients, à leurs créatures, à ceux dont ils se déclaroient protecteurs, à ceux dont ils recevoient des services. Cela répondoit en quelque sorte, à ce qui estoit connu chez les Romains, sous le nom de *Sportula*, corbeille, où les clients recevoient de leurs patrons, à certains jours marquez, quelques provisions de bouche, qui furent ensuite converties en une somme d'argent, puis rétablies sur le premier pied; & toujours sous la dénomination de *Sportula*.

^a Lib. 5. Quæst. 5. pag. 1206. edit. Steph. Græc.

^b Tom. 8. pag. 262. edit. in-quarto.

4. *Quelle est la cause de la voix humaine.* τὸ μὲν αἴτιον τῆς φωνῆς φωνῆς.] Ceux qui seront curieux de voir cette matière sçavamment approfondie, & mise dans un plein jour par toutes les lumières qu'on peut fournir en ce genre la plus saine Physique & la plus exacte Anatomie; auront recours à ce qu'ont publié sur un sujet si intéressant Claude Perrault, dans le 2.^d tome de ses *Essais de Physique*, depuis la page 141. jusqu'à la page 146, inclusivement: & ils consulteront surtout M. Denys Dodart, dans trois Mémoires très-étendus imprimez parmi ceux qui composent les Recueils de l'Académie Royale des Sciences pour les années 1700. pag. 238. & 1707. pag. 136. & 388. On trouvera dans ces Mémoires, de sçavantes recherches sur les causes de la voix de l'homme & de ses différents tons; & par occasion, sur les expressions de l'ancienne Musique & de la moderne: d'où il paroît, combien celle-là étoit supérieure à celle-ci pour ce regard.

5. *Homère.*] Ce Poète est si connu de tout le monde, qu'il seroit fort inutile que je m'étendisse ici sur sa vie & sur ses ouvrages. Ceux qui voudront le connoître plus particulièrement, ou renouveler connoissance avec lui, liront ce qu'ont écrit sur ces deux articles divers sçavants, qui ne laissent rien à souhaiter de ce qu'il est possible de découvrir sur ce sujet. Tels sont 1.^o Hérodote & Plutarque, auxquels on attribue deux différentes vies du Poète Grec, écrites en cette même langue: 2.^o le Gyraldi; 3.^o G. J. Vossius; 4.^o Leon Allazzi, dans son traité de patria Homeri; 5.^o Ludolph Kuster, dans son *Historia critica Homeri*; 6.^o Tanegui le Févre; 7.^o Mad.^{me} Dacier; 8.^o l'*Apothéose d'Homère*, avec les explications de Gisbert Cuper & de J. C. Schott; &c. Mais on doit sur-tout recourir touchant cette matière à l'exact & sçavant M. Fabricius, dans sa *Bibliothèque Grecque*.

6. *Qui estes initiez à la Musique.* Μουσικὸς διακρινόμενος.] Θίασος (en latin *Thiasus*) signifie originairement une troupe de gens

^a Tom. 2. col. 89. ed. Lugd. Bat.

^b De Poët. Græc. & Lat. pag. 8.

^c Vies des Poëtes Grecs, pag. 1.

^d Lib. 2. cap. 1. tom. 1. p. 253.

assemblez pour danser & chanter dans la célébration de quelques festes, sur-tout de celles de Bacchus, où les festins alloient souvent jusqu'à la débauche. On dérive ce mot de ceux-ci *Θία ᾄσαι*, chanter les louanges des Dieux; & de *Σιός*, qui chez les Lacédémoniens, est la même chose que *Θεός*, Dieu; d'où vient *Θίασος* pour *Σίασος*. Ce mot *Thiasos* s'est pris dans la suite pour toutes sortes d'assemblées, de compagnies, de sociétés; mais principalement pour celles que formoit le motif, soit du plaisir, soit de l'instruction; & c'est conformément à cette dernière acception, que se doit entendre ici *Διασώτης*, compagnon, confrère initié dans la même société, camarade en fait de Musique: de même qu'on appelloit *Διασώτες* les lieux où se tenoient ces assemblées. On peut consulter sur ces mots Grecs, pour plus grand éclaircissement, ^a Athénée, ^b Pollux, Hesychius, Harpocraton, ^c Eustathe, Suidas, le grand Etymologique, &c.

III. *La plupart des Platoniciens, & les plus habiles Péripatéticiens se sont appliquez à traiter de l'ancienne Musique, & à montrer comment elle s'est corrompue.* τῶν τε γὰρ Πλατωνικῶν οἱ πλείους, & τῶν δὲ τῷ Δεσπότην φιλοσόφων οἱ δέισιν Δεῖ πῃ τῆς ἀρχαίας μουσικῆς συντάξαι ἐστέδασαν, & Δεῖ τῆς αὐτῆς γελημερίας ὡς φθόρεται.] Il n'est pas merveilleux que Plutarque, en plus d'un endroit, se plaigne de la dépravation ou de la corruption qui s'estoit glissée dans la Musique de son temps, & qui l'avoit si fort avilie. Avant lui, comme l'on voit, Platon, Aristote & leurs disciples avoient fait la même plainte; & cela dans un siècle si favorable à la perfection de tous les beaux Arts, & si fécond en grands hommes de toute espèce. Comment s'est-il pû faire, que lors même que l'on cultivoit avec tant de succès l'Eloquence, la Poésie, la Peinture, la Sculpture, qui ont des rapports si marquez avec la Musique, celle-ci, pour laquelle on n'avoit pas moins d'attention, se soit tellement dégradée? Sa grande liaison avec la Poésie en a esté la principale

^a Lib. 8. cap. 16. pag. 362. F.

^b Lib. 6. sect. 7 & 8.

^c Lib. 9. sect. 144.

^c Pag. 539. 635. 1119. 1702. edis. Rom.

cause, & l'on peut dire que ces deux sœurs ont eu à peu-près la même destinée. Renfermées d'abord l'une & l'autre dans l'imitation parfaite de la belle nature, elles n'avoient pour but que d'instruire en divertissant, & d'exciter des mouvements également utiles au culte des Dieux & au bien de la société. Pour cela elles employoient les expressions, les tours, les rythmes ou cadences les plus convenables. La Musique en particulier, toujours simple, toujours pleine de noblesse & de décence, se contenoit dans les bornes que lui avoient prescrites les grands maîtres, & surtout les Philosophes & les Législateurs, qui estoient la plupart & Poètes & Musiciens. Mais les spectacles du théâtre, & le culte de certains Divinitez, de Bacchus entre autres, dérangerent fort de si sages réglemens. Ils firent naître la Poësie dithyrambique, Poësie des plus licentieuses dans l'expression, dans le rythme, dans les sentiments. Il lui fallut une Musique de même genre, & par conséquent fort éloignée de cette noble simplicité de l'ancienne. La multitude des cordes, les traits, les diminutions, la broderie s'y introduisirent à l'excès, & la gâtèrent au jugement des Philosophes de ce temps-là. Peut-être leur trop grande prévention en faveur de la respectable antiquité les aura-t-elle un peu séduits au désavantage d'une Musique, plus propre à surprendre & à réjouir l'imagination qu'à toucher le cœur. Peut-être auront-ils tenu aux Musiciens de leur temps, trop peu de compte du travail pénible qu'avoit coûté à ceux-ci la fantaisie de sacrifier dans leurs pièces le beau naturel au brillant & à l'extraordinaire. Quoi qu'il en soit, ces plaintes des anciens ressemblent fort à celles de nos modernes, dont plusieurs regrettent fort sérieusement la Musique du siècle passé.

IV. *Ceux qui ont excellé dans la Grammaire & dans l'Harmonie, ont approfondi cette matière avec beaucoup de soin.* Ἀλλὰ γὰρ ἡ γραμματικῶν ἡ ἀρμονικῶν οἱ ἐπ' ἄκρον παιδείας ἐληγά-
κοτες πολλὴν σπουδὴν ποιεῖν τὸ πεποινην.] La Grammaire a grande liaison avec la science Harmonique, & ne peut s'en passer. Elle y tient infiniment par celle de ses parties qu'on

nomme *Proſodie*, qui roule, comme l'on ſçait, ſur la longueur, ou la brièveté des ſyllabes, dans la prononciation; ſur la meſure des vers, ſur leur rythme ou cadence, & principalement ſur la manière d'accentuer les mots; ce qui forme une eſpèce de chant ou de Muſique, ſoit dans le ſimple langage, ſoit dans la lecture & dans la déclamation plus ou moins ſoutenue. Tout cela, comme l'on voit, eſt du reſſort de l'Harmonie, & Plutarque a grande raiſon d'associer ici les Grammairiens aux Muſiciens: ſans compter que l'un & l'autre de ces arts, comme il l'a obſervé dans ſon exorde, ont la voix pour objet.

Du reſte, il employe ici une expreſſion toute poétique; οἱ ἐν' ἄκροι παρθείας ἐλλογόντες, ceux des Grammairiens & des Muſiciens, qui ont pouſſé leur courſe juſqu'au ſommet, juſqu'au faite de l'érudition en l'un & l'autre genre. Comme Plutarque poſſédoit parfaitement tous les Poètes Grecs, & ſe les eſtoit rendus familiers par une lecture aſſidue; ſouvent il lui arrivoit, non ſeulement de citer dans ſes écrits, des morceaux entiers de Poéſies, que ſa mémoire lui fournisſoit à propos; mais encore d'en inférer diverſes phraſes dans le tiſſu même de ſon diſcours, avec lequel elles ſ'incorporoient pour ainſi dire, & ne faiſoient qu'un tout. Le paſſage que j'explique en offre un exemple: car il y a grande apparence qu'en l'écrivant, Plutarque avoit en vue ^a cette expreſſion qu'il cite d'après le Poète-Philoſophe Empédocle, σοφίας ἐν' ἄκροις θαμύζειν, ſe promener fréquemment ſur les ſommets de la ſageſſe ou de la Philoſophie.

Recherches
ſur la vie &
les ouvrages
d'Héraclide
de Pont.

V. Héraclide, dans ſon recueil concernant la Muſique; *Ἡρακλείδης ἐν τῇ συναγωγῇ τῶν ἐν μουσικῇ.*] Si l'on en croit ^a Joſſius, il y a eu près de trente écrivains Grecs de ce nom. Mais M. Fabricius en a rasſemblé plus de cinquante dans ^b la *Bibliothèque Grecque*. Celui-ci eſt Héraclide de Pont fils ^c d'Euphron ou ^d d'Euthyphron, natif d'Héraclée, ville de ce pays-là; & qui ^e ſe diſoit iſſu de Damis, l'un des conducteurs de la

^a De mult. amicor. p. 161, edit. Steph. Græc.

^b De ſcript. hiſt. Phil. lib. 1. c. 2. art. 2.

^b Tom. 9. pag. 17.

^c Suidas.

^d Diog. Laert. lib. 5. ſect. 86.

^e Suidas.

colonie Thébaine, qui bâtit Héraclée. Il vint s'établir à Athènes, où il fut disciple ^f de Speusippe, ensuite ^g des Pythagoriciens, puis ^h de Platon, qui pendant son voyage de Sicile, lui laissa la conduite de son école; enfin ⁱ d'Aristote.

^k Sa Philosophie ne le rendoit pas ennemi des commoditez de la vie, sur-tout de la propreté dans les habits; & il estoit ordinairement vêtu des plus fines étoffes. ^l Il avoit dans sa prestance & dans sa démarche quelque chose de vénérable & de pompeux; d'où quelques-uns prenoient occasion d'équivoquer sur son surnom de *Pontique*, en l'appellant *Héraclide Pompique*. ^m On dit que Python & lui délivrèrent de la tyrannie Héraclée leur patrie & la Thrace, en tuant Cotys, qui s'en estoit emparé: ce qui fit beaucoup d'honneur à nostre Philosophe. Mais la vanité mal-entendue le deshonna auprès de ses compatriotes.

ⁿ Il nourrissoit chez lui depuis long temps un serpent, qu'il avoit eu soin d'appivoiser. Se voyant près de mourir, il chargea un de ses amis de brûler secrètement son cadavre, & de faire paroître en sa place le serpent sur le lit, en publiant qu'Héraclide estoit monté vers les Dieux, qui avoient ainsi transformé son corps. Au milieu de la pompe funèbre, où les uns pleuroient Héraclide, & les autres célébroient ses louanges; le serpent excité par le bruit sortit tout-à-coup de dessous le poisse; ce qui effraya plusieurs des assistants. Mais la momerie fut bientôt découverte, à la honte du défunt: & c'est sur quoi il nous reste quelque ^o Epigramme satirique. ^p Suidas raconte le même fait; mais avec quelque variété dans les circonstances. ^q D'autres assurent, que pour persuader aux hommes son immortalité, il estoit disparu en se précipitant dans un puits.

Hermippe cité par ^r Diogène-Laërcé, fait périr Héraclide d'une manière différente, mais aussi peu honorable pour lui.

^f *Diog. ibid.*

^g *Idem, ibidem. Suidas.*

^h *Idem, ibidem.*

ⁱ *Diog. Laert. ibid.*

^k *Idem, ibidem.*

^l *Idem, ibidem.*

^m *Idem, sect. 39. Plut. in Colon.*

pag. 2064. edit. Steph. Ge.

ⁿ *Diog. ibid.*

^o *Idem, sect. 90.*

^p *Ibidem.*

^q *Suid. ibid.*

^r *Ibid. sect. 92.*

Il rapporte, que dans une famine des plus pressantes, les habitants d'Héraclée ayant envoyé consulter l'Oracle de Delphes sur le remède à un si grand mal; Héraclide, à force d'argent, gagna les députés & la Pythie elle-même, pour lui faire prononcer de la part du Dieu, Que le seul moyen de faire cesser la famine, estoit d'honorer publiquement d'une couronne Héraclide, & de le révéler après sa mort comme un Héros: mais que le peuple s'étant assemblé au Théâtre pour ce couronnement, Héraclide y fut frappé d'apoplexie; & que les députés, ainsi que la Pythie, périrent tous malheureusement.

A ces supercheries mises sur le compte d'Héraclide, on en joint d'une autre espèce, & qui ne le flétrissent pas moins, en qualité d'homme de lettres. C'est-à-dire qu'on l'accuse de s'être approprié les ouvrages d'autrui, & d'avoir publié quelques-uns des siens sous des noms illustres. C'est de quoi l'on peut voir un détail plus circonstancié dans ¹ Diogène-Laërce; qui d'ailleurs, pour caractériser le stile de cet écrivain, le place dans le genre médiocre, en lui attribuant beaucoup de netteté, & beaucoup de cet agrément, qui soutient l'attention du lecteur, & l'engage à continuer sa lecture.

Outre les sciences Philosophiques, dont il fit son capital, il cultiva les belles lettres & l'Histoire, & composa en ces divers genres grand nombre d'ouvrages, dont il ne nous reste que les titres & quelques fragments. Parmi ces ouvrages se trouvoient quelques livres touchant la Musique. ¹ Athénée en cite le troisième. ² Cependant Diogène-Laërce, dans la vie de ce Philosophe, où est un dénombrement de ses écrits, ne compte que deux livres sur la Musique (ἑὶς Μουσικῆς.) Il est vrai que dans l'article qui précède immédiatement, on lit ἑὶς Μουσικῆς ἡ ἑὶς τῶν ἑὶς Εὐριπίδου ἑὶς Σοφοκλέους, α', β', γ': *Traitez de Musique, à propos de ce qui s'en trouve chez Euripide & chez Sophocle, en trois livres: ce qui joint aux deux autres en feroit cinq.* Peut-être y a-t-il faute dans le texte. C'est sur quoi les

¹ Ibid. sect. 92, 93.

² Lib. 10. cap. 21. p. 455. D.
edit. Lugd.,

Lib. 14. cap. 5. pag. 624. B.

³ Ibid. sect. 86. 87.

commentateurs de Diogène ne fournissent aucun éclaircissement, & c'est ce qu'ils n'ont pas même remarqué. Quoi qu'il en soit, * Porphyre, dans ses commentaires sur les *Harmoniques* de Ptolomée, cite un passage touchant la *Musique inventée & cultivée par Pythagore*, lequel passage est tiré d'Héraclide de Pont dans son introduction à la *Musique*, ἐν τῇ μουσικῇ εἰσαγωγῇ. Estoit-ce un ouvrage différent de celui que Plutarque allègue ici sous le titre de συναγωγὴ τῆς ἐν μουσικῇ? Il y a quelque apparence; & en ce cas, ce sera l'un des deux traitez spécifiés dans la liste de Diogène-Laërce.

VL. 1. *Amphion, fils de Jupiter & d'Antiope.*] Le plus Sur Amphion¹
ancien témoignage qui nous reste au sujet de cet Amphion,
(car il y en a eu plusieurs) est celui d'Homère dans * l'*Odyssée*.
Après Tyro, (dit Ulysse aux Phéaciens, en leur racontant ce
qu'il avoit vû dans les Enfers) je vis approcher la fille d'Asopus,
Antiope, qui se vantoit d'avoir dormi entre les bras de Jupiter. Il
est vrai qu'elle eut deux fils, Zéthus & Amphion, qui les premiers
jetterent les fondemens de la ville de Thèbes à sept portes, & qui
élevèrent ses murailles & ses tours; car quelque vaillants qu'ils
fussent, ils ne pouvoient habiter sûrement une si grande ville, sans
ses tours qui la défendent. Homère, ni en cet endroit ni ailleurs,
ne dit rien de la lyre d'Amphion, & ne le fait point connoître
comme grand Musicien. D'où l'on peut conjecturer, avec
Mad.^{me} Dacier, que la fable de Thèbes, bâtie au son de cette
lyre, est postérieure au temps du Poète Grec, qui n'auroit pas
manqué d'en orner son Poème s'il l'eût connu. Amphion,
suivant ^b Pausanias, acquit cette réputation en fait de Musique
pour avoir mis en vogue le mode Lydien, dont il avoit pris
connoissance chez Tantale en épousant Niobe fille de ce Prince;
& pour avoir joint trois nouvelles cordes aux quatre anciennes
qui composoient avant lui la lyre, ou la *cithare*. D'autres assû-
rent, selon le même ^c Pausanias, que ce fut Mercure qui lui
apprit à jouer de la lyre, pour récompense du soin qu'Amphion

* Lib. 1. cap. 3.
* Lib. 11. vers. 262.

^b Lib. 9. c. 5. p. 720. ed. Kuhn.
^c Ibid. pag. 721.

avoit eu de lui élever le premier un autel; & ils adjoûtent que par son chant, il mettoit en mouvement les pierres & les animaux: ce qui n'est qu'une allégorie, dont les anciens nous offrent trois explications toutes différentes, qu'on peut lire dans ^d Solin, dans ^e Maxime de Tyr & dans ^f Paléphate. Plutarque lui donne ici pour maître de Musique Jupiter même.

Quelques-uns, non contents de le faire briller par le talent de la Musique, y joignent encore celui de la Poësie, & font mention de ses vers. De ce nombre sont 1.^o Plutarque, dans le passage dont il s'agit à présent; 2.^o ^g Tatien, qui le range parmi les écrivains plus anciens qu'Homère; 3.^o ^h Philostrate dans la vie du sophiste Hippodrome, où il parle des Hymnes d'Amphion & les associe à celles d'Euripide. Cet Amphion pourroit bien n'être pas celui de Thèbes. Ce seroit plustost celui de Thespies, dont ⁱ Athénée cite le second livre touchant le *Museion* de l'Hélicon. Selon Plutarque, en cela d'accord avec les Poètes, Amphion chantoit des vers, qu'il accompagnoit des sons de sa lyre.

2. *Inventa le jeu de la cithare.* τὴν κιθάραν . . . ἐννοῦται.] Voyez sur la figure de la *cithare*, & sur ce qui la distinguoit de la lyre, la description que j'ai donnée de ces deux instruments, dans ma Dissertation sur la *Symphonie de l'ancienne Musique*, imprimée parmi les *Mémoires de Litterature* de cette Académie, Tom. 4. pag. 116.

VII. *Ce qu'il prouve par un registre conservé à Sicyone, d'après lequel il nomme les Prêtresses d'Argos, les Poètes & les Musiciens.* Πισοῦν) ὃ τῷτο ἐν τῇς ἀναγραφῇς τῇς ἐν Συκωνί δατοκαίρῳ, δι' ἧς τὰς τι ἱερείας τὰς ἐν Ἀργαί, ἐ τοὺς ποιητὰς, ἐ τοὺς μουσικοὺς ὀνομαζέει.] Ce registre de Sicyone est encore allégué plus bas (n.^o 54.) Les Prêtresses d'Argos, dont il est

^d Capit. 13.

^e Differt. 21. p. 218. ed. Cant.

^f Cap. 42.

^g Pag. 136. edit. Oxon.

^h Lib. 2. c. 27. sect. 4. p. 618. edit. Lips.

ⁱ Lib. 14. cap. 6. pag. 629. A. edit. Lugd.

ici parlé, sont ^a celles de Junon honorée d'un culte particulier dans cette ville-là. Elles y estoient si respectées, sous le nom d'*Héréfides*, ou de *Phalides*, que ^b l'on y comptoit les années par celles de leur Sacerdoce, d'où l'on datoit les événements mémorables. L'Histoire nous a transmis ^c les noms de sept de ces Prêtresses, dont la première fut ^d Callithye fille de Piranthe. On inscrivoit ces noms sur certaines Tables publiques, où l'on mettoit aussi ceux des Poètes & des Musiciens, qui avoient remporté les prix aux jeux Néméens & aux autres célébrez dans l'Argolide. Ce sont ces Tables ou registres publics, que cite ici Héraclide. Mais pourquoi ces registres estoient-ils conservés à Sicyone? Comme cette ville avoit esté de la dépendance d'Argos, dont elle estoit voisine; elle pouvoit en cette qualité avoir gardé quelques-uns de ces vieux titres: outre qu'on y célébroit aussi des jeux Pythiques en l'honneur d'Apollon, lesquels y avoient esté d'abord instituez par Adraste Roi d'Argos, & qui depuis y furent rétablis par Clisthène Tyran de Sicyone, selon ^e Pindare & son scholiaste.

VIII. *Il adjointe qu'en ce même temps Linus de l'Isle d'Eubée* Sur Linus. *composa des chants plaintifs.* αὐτὸς ἦν τῶν αὐτῶν ἡλικίας ὡς Ἀἰώνων τῶν Ἑυβοίας θριώσας πατριπικάναι λέγει.] Ce Linus est le plus ancien des Grecs de ce nom dont il soit parlé. Il estoit de Chalcide ville de l'isle d'Eubée. On est peu d'accord sur sa généalogie. ^a Quelques auteurs le disent fils d'Apollon & de Psamathe, fille de Crotope Roi d'Argos. Mais il ne faut pas confondre le Linus de Chalcide avec celui-ci, dévoré dès son enfance par les chiens de son nourricier, & dont la naissance équivoque & suspecte à son ayeul, coûta la vie à sa propre mère; comme le raconte plus au long le ^b Mythologiste cité

^a *Etymol. magn. in H.*

Syncell. pag. 172. A. edit. Par.

^b *Schol. Thucyd. lib. 2. pag. 100.*

Schol. C. edit. Steph. Græc. Lat.

Dion. Halic. lib. 1. p. 18. edit.

Francof.

^c *Marsham, Chr. Can. Sec. IX.*

pag. 131. edit. Lips.

Euseb. Chron. ann. 582.

Syncell. ibid.

^d *Euseb. Chron. ann. 376.*

^e *Nemean. Od. 9. v. 2. & 20.*

^f *Conon, narrat. 19.*

^g *Idem, ibidem.*

en marge, & que l'on peut consulter sur ce fait. ^c D'autres font naître d'Apollon & de Terpsichore ou d'Euterpe, le Linus dont il s'agit. Il estoit fils d'Uranie & de Mercure (selon ^d Diogene-Laërce) ou d'Amphimare issu de Neptune (selon ^d Pausanias.) Né de tels parents, il ne pouvoit manquer d'estre grand Poëte & grand Musicien. Il reçut, (selon ^e Censorin) d'Apollon son père, la lyre à trois cordes de lin. Mais pour avoir osé renchérir sur une si belle invention, en substituant à ces cordes de lin des cordes de boyau beaucoup plus harmonieuses, le Dieu irrité lui ôta la vie, comme nous l'apprenons ^f d'Eustathe. ^g D'autres le font tuer par Hercule devenu son disciple (ainsi que Thamyris & Orphée) mais en même temps, toujours peu docile & peu souffrant; & qui l'assomma d'un coup de lyre. Ce fut à Thèbes, dit-on, que ce meurtre fut commis: ce qui s'ajusteroit beaucoup mieux avec un autre ^h Linus plus récent, Thébain de nation, & fils d'Ismène. Quoi qu'il en soit, son tombeau estoit honoré dans cette même ville par une fête lugubre, célébrée aussi en d'autres pays, ⁱ & même en Egypte, sous le nom de *Manéros*, & accompagnée d'un chant lamentable, qui portoit le nom même du défunt, & dont parlent entre autres ^k Hérodote, ^l Pausanias, & peut-être ^m Homère, sur quoi l'on peut voir la note de Mad.^{me} Dacier, & celle de M. l'Abbé Gédéon sur Pausanias. A ce propos, on peut observer avec ⁿ G. J. Vossius & M. ^o le Clerc, sur Hésiode, que *Lin* en langue Phénicienne, désigne une *plainte*, un *gémissement*. J'observe de plus que *Hélin* en Hébreu signifie *murmurer*, & que de là pourroient bien venir les mots Grecs *λίον* & *αἴλιον* pris pour un *chant plaintif*.

Si l'on en croit ^p Pausanias & ^q Origène, Linus n'a rien

^c Schol. Homer. Il. l. 10 v. 435.

^d L. 1. sect. 4. Proem. ed. Amst.

^d Lib. 9. c. 29. p. 766. ed. Kuhn.

^e In fragm. cap. 12.

^f In Il. lib. 18. pag. 1163. lin. 57. edit. Roin.

^g Diad. lib. 3. pag. 201. C. edit. Rhodom.

^h Pausan. lib. 9. c. 29. p. 767.

ⁱ Idem, ibidem, pag. 766.

^k Lib. 2. cap. 79.

^l Ibidem, pag. 766.

^m Illad. lib. 18. vers. 570.

ⁿ De art. poet. nat. cap. 13. art. 3. pag. 78.

^o Pag. 328. edit. Amstel.

^p Ibidem, pagina 767.

^q Cont. Cels. l. 1. p. 14. ed. Cont.

écrit, ou du moins il ne nous est rien resté de ses écrits. * Dio-gène-Laërce témoigne au contraire, que Linus composa un Poëme sur la création du monde, sur le cours du soleil & de la lune, sur la naissance des fruits & des animaux; & il en cite le premier vers. † Sextus Empiricus le met au nombre de ceux qui ont cultivé la Poësie avant Homère; † & Stobée en rapporte quelques vers. † Diodore le fait inventeur du rythme & de la mélodie, ce que confirme * Suidas, qui le regarde comme le chef de la Poësie lyrique: sans compter que le même † Diodore lui attribue des Mémoires sur les exploits de l'ancien Bacchus & sur d'autres points de la Mythologie Grecque. A l'égard des *chants plaintifs*, dont Plutarque, d'après Héraclide de Pont, le fait ici auteur, je n'en trouve rien chez les anciens. J'y trouve seulement que sa mort a été l'occasion de plusieurs chants de cette espèce, composez pour honorer sa mémoire.

Voyez ce qu'ont recueilli sur Linus Jaq. Nicol. *Loensis*, dans ses *Epiphylides* ou *grapillures* (liv. 10. chap. 3. au 5.^e tom. du *Thef. critic. de Gruter*,) & M. *Fabricius*, dans sa *Biblioth. Grecq.* tom. 1. pag. 95.

IX. 1. *Anthès, originaire d'Anthédon en Béotie, fit des* Sur Anthès.
Hymnes. Ε ΑΨΗΝ τὸν ἐξ ΑΨΗΔΩΝΟΣ τῆς Βοιωτίας, ὕμνους.] Anthédon estoit une ville maritime de la Béotie au pied du mont Messape. Il en est parlé dans * Homère, dans † Pausanias qui nous en apprend quelques particularitez & ailleurs. Quant au Musicien-Poëte Anthès, on n'en sçait que ce qu'en dit ici Plutarque, d'après Héraclide. A moins qu'il ne fût l'Anthès, d'après qui † Estienne de Byzance allègue l'étymologie du mot *Halicarnasse*: ou l'Anthès cité par † Harpocraton, comme ayant écrit sur le sujet d'*Attis*. Il est vrai que dans le passage d'Harpocraton, où on lisoit *δεδύλων ὁ ΑΨΗΣ*, *Anthès a*

* Lib. 1. sect. 4.

† Adv. Mathem. lib. 2. cap. 10.
edit. Par.

† Eclog. Phys. cap. 13.

† Lib. 3. pag. 200.

* Υἱὸς, Διὸς.

† Ibidem, pag. 201.

* Iliad. lib. 2. vers. 15. Catal.

† Lib. 9. cap. 22. pag. 753. ed.
Kuhn.

† Voc. Halicarnassus.

† Voc. ΑΨΗΣ.

*manifesté, Maussac, sur l'autorité de Casaubon, corrige Νέανθος Νεάνθης, Néanthès a manifesté; & ce Néanthès est un auteur connu d'ailleurs. A l'égard de l'Anthès, l'un des fondateurs de la ville d'Halicarnasse, où il conduisit une colonie de Trézéniens, selon ^e Strabon, & ^f Estienne; peut-être pourroit-il avoir quelque chose de commun avec le Poëte - Musicien, par son antiquité. Quant à l'Anthès fils de Neptune & d'Alcyone fille d'Atlas, (selon ^g Pausanias) & fondateur de la ville d'Anthane ou d'Anthène en Laconie; ce ^h qu'Estienne nous apprend de celui-ci est hors de toute vraisemblance, & n'a pourtant été relevé par aucun des interprètes ou des commentateurs de ce Géographe. En effet, qui pourra croire qu'un fils de Neptune & un petit-fils d'Atlas, qui, comme tel, devoit être de la plus haute antiquité, ait été tué, comme l'assure Estienne, par Cleomène frère de Léonidas, qui vivoit du temps de Darius I. Roi de Perse; qu'ensuite on l'ait écorché, & qu'on ait écrit sur sa peau, qu'*ainsi s'accomplissoient les Oracles*: car c'est précisément ce que porte le texte d'Estienne, où on lit ἔγραψεν ἐν τῇ δέρματι τοὺς χρησμούς τρεπίσθαι. Sur quoi ⁱ Meursius est tombé dans une méprise assez singulière, ayant oublié le dernier mot du passage; en sorte qu'il résulte de la version Latine qu'il en donne, que *sur la peau d'Anthès on écrivoit des Oracles*. Cette bevuë relevée par ^k Berkel commentateur d'Estienne n'a pas empêché ce commentateur d'en faire plus d'une, par cette réflexion. *C'est (dit-il) un horrible exemple de cruauté dans ce chef des Lacédémoniens; & Pausanias en rapporte quelques autres*: puis confondant ce premier Cleomène avec le dernier Roi Lacédémonien de ce nom, il ajoute qu'*il en fut bien puni, ayant été écorché lui-même, puis crucifié par l'ordre de Ptolomée Philopator, comme le dit Plutarque*. Ce sont trois fautes grossières en moins de six lignes. 1.^o Anthès fils de Neptune n'a pu être écorché par Cleomène I.^r contemporain de Darius fils d'Hystaspe. 2.^o Ce 1.^{er} Cleomène n'a pu être puni de cette*

^a Lib. 14. p. 656. C. edit. Par.

^b Ibidem.

^c Ibidem.

^d Voc. Anthana.

^e Miscell. Lacon. lib. 4. cap. 4.

^f In Stephan. voc. Anthana.

cruauté trois cens ans après, en la personne de Cleomène III.^e du nom. 3.^o Il n'est pas vrai que celui-ci ait esté écorché par l'ordre de Philopator, ¹ qui se contenta de faire mettre en croix le cadavre de ce Prince.

2. *Fit des Hymnes.*] Les Hymnes estoient des cantiques consacrez au culte des Dieux & des Héros ; & que l'on chantoit dans les sacrifices qui leur estoient offerts, ainsi que dans les autres cérémonies religieuses. On s'y proposoit pour but de célébrer leurs louanges, de se les rendre favorables, de calmer leur colère, lorsqu'on les croyoit irrités, de solliciter leurs grâces & leurs bienfaits. Par conséquent, ces Hymnes estoient de différentes espèces, suivant la variété de leurs sujets : & le Rhéteur Ménandre en compte jusqu'à huit, qu'on peut voir chez lui, ou plustost chez le sçavant Ezéch. *Spanheim*, dans sa Préface & dans ses Notes sur Callimaque, où il traite cette matière avec beaucoup d'étendue & d'érudition. Nous y renvoyons. On y verra que les plus anciens de ces cantiques estoient regardez comme ayant esté dictés par les Dieux mêmes, ou du moins par des hommes véritablement inspirés. On y verra aussi que ces Hymnes prenoient divers surnoms, suivant qu'elles s'adressoient à différentes Divinités, & selon les circonstances, qui accompagnoient leur chant, & qui pouvoient le diversifier. De plus, on y trouvera les noms des plus anciens Poètes, qui se sont signalez en ce genre de cantiques ; tels qu'Olen, Pamphus, Thamyris, Orphée, Homère, &c. mais parmi lesquels *Spanheim* a omis le Poète-Musicien Anthès, dont il est ici question.

X. *Piérius, natif de Piérie, fit des Poèmes sur les Muses.* Sur Piérus. *Ἐ Πιρίων τὸν ἐκ Πιρίας, τὰ πρὸς τὰς μούσας ποιήματα.]* Les auteurs qui ont parlé de ce Poète-Musicien, le nomment tous *Piérus*, à l'exception de Plutarque ; & peut-être faudroit-il corriger en conformité le texte de celui-ci. Il fait ce Poète natif de *Piérie*, & l'on connoît entr'autres sous cette dénomination un petit pays de Macédoine avec la ville. C'est de quoi

¹ *Plut. in Cleomen. pag. 1509. lin. 6. edit. Steph. Gr.*

il s'agit en cet endroit. ^a Pausanias nous apprend que ce Piérus estoit Macédonien, qu'il avoit donné son nom à une montagne de Macédoine, & qu'estant venu à Thespies, ville de Béotie, il y avoit établi le culte des neuf Muses sous les mêmes noms qu'on leur donne aujourd'hui; soit qu'il le jugeât ainsi plus convenable (ajoute Pausanias) soit pour obéir à quelque Oracle, soit qu'il voulût en cela suivre la doctrine des Thraces, plus raffinez en toutes choses que les Macédoniens, & plus soigneux sur-tout du culte divin. D'autres (continue ^b Pausanias) ont dit que Piérus lui-même eut neuf filles, auxquelles il imposa les noms des neuf Muses, & dont il eut des petits-fils, qui portoient les noms que les Grecs ont attribuez depuis aux enfans des Muses mêmes.

^c Jean Tzetzés fait Piérus père de Linus, dont je viens de parler (*Φυράωρες*.) Le ^d Gyraldi soutient au contraire que Piérus estoit fils de Linus, & cite pour garant Charax historien Grec, que nous n'avons plus. Si l'on en croit M. Fabricius dans sa ^e *Bibliothèque Grecque*, on mettra d'accord ces deux écrivains, en lisant dans le texte de Tzetzés *Λίνυς Φυράωρες*, l'accent aigu sur l'antépénultième, *fils de Linus*, au lieu de *Λίνυς Φυράωρες*, l'accent sur la pénultième, *père de Linus*. Mais (ce que n'a pas observé ici M. Fabricius) comme il est essentiel aux vers politiques, tels que ceux de Tzetzés, composez de quinze syllabes, d'avoir l'accent sur la quatorzième; il faudroit donc alors transposer les deux derniers mots du vers, & lire *Φυράωρες Λίνυς*, au lieu de *Λίνυς Φυράωρες*. On ne peut guères à moindres frais accorder deux auteurs. Il n'en coûte qu'un accent déplacé, & la transposition de deux mots.

Du reste, si l'on considère l'extrême dévouement de Piérus aux neuf Muses, son zèle pour l'établissement de leur culte, les talents des Piérides ses filles pour la Poésie & pour la Musique; on ne doutera point qu'il n'ait lui-même excellé dans l'un &

^a Lib. 9. cap. 29. pag. 765. ed. Kuhn.

^b Ibidem.

^c Chil. 6. 90.

^d Hist. Poët. Dial. 2. tom. 2. col. 63. E. edit. Lugd. Bat.

^e Lib. 1. cap. 26. Sect. 2. tom. 1. pag. 157.

l'autre de ces arts, & que l'histoire fabuleuse de ces Divinitez, ainsi que leurs louanges, n'ayent fait le principal sujet de ses Poëmes; comme nous l'apprend ici Plutarque, toujours d'après Héraclide de Pont.

XI. *Philammon Delphien composa sur la naissance de Latone, de Diane & d'Apollon, des Poësies qui se chantoient, & fut le premier qui établit des Chœurs de Musique dans le Temple de Delphes.*] Il y a dans le Grec *Φιλάμμωνα τὸν ἀδελφόν*, *Philammon le frère*; & c'est ainsi qu'on lit dans toutes les éditions. Mais il est visible que c'est une faute, & que l'on doit corriger *Φιλάμμωνα τὸν Δελφόν*, *Philammon de Delphes*, comme on le trouve à la fin de la page suivante, *Φιλάμμωνα φασὶ τὸν ἀρχαῖον τὸν Δελφόν*. Aussi, nul des interprètes ne s'y est-il trompé; & cette vicieuse leçon ne paroît dans aucun des MSS. que j'ai consultez.

Recherches
sur la vie & les
ouvrages de
Philammon.

Philammon estoit frère jumeau d'AutoLyque, ayeul maternel d'Ulysse, & connu par la subtilité de ses larcins. Ils estoient fils de la Nymph^a Khione, que^b quelques-uns nomment Philonide, & dont le père^c Déion ou Dédalion, frère de Ceyx Roi de Trachine, ^d habitoit aux environs du Parnasse. ^e La beauté de cette Nymph^e, s'il en faut croire les Poëtes & les Mythologistes, la fit aimer d'Apollon & de Mercure en un même jour: & de ces amours naquirent au bout de neuf mois AutoLyque & Philammon, dont le premier estoit fils de Mercure, & le second l'estoit d'Apollon. ^f Khione fière d'avoir eû plaisir à ces deux Divinitez, osa se préférer à Diane. Elle en fut punie, & périt par les flèches de cette Déesse.

^g Philammon tenoit de son père le talent de la Poësie & celui de la Musique; faisant valoir l'un & l'autre par l'agrément de sa voix, qu'il accompagnoit des sons de sa lyre. ^h Il eut pour fils

^a Hygin. fab. 200.

^b Idem, ibidem.

Schol. anonym. Hom. Odyss. lib. 19. vers. 432.

^c Ovid. metam. lib. 11. vers. 270. 301.

^d Schol. anonym. Hom. ibidem. Tome X.

^e Ovid. ibidem.

Hygin. ibidem.

Schol. Hom. ibidem.

^f Ovid. ibidem.

Hygin. ibidem.

^g Ovid. ibid. vers. 317.

^h Suidas, voc. Philammon.

le fameux *Thamyris*. ⁱ *Tatien* range ce Poète-Musicien parmi les écrivains, qui ont fleuri avant *Homère*; & le ^k scholiaste d'*Apollonius de Rhode* assure, d'après *Phérécyde*, que ce fut lui, & non pas *Orphée*, qui accompagna les Argonautes dans leur expédition. ^l *Pausanias* raconte qu'aux jeux Pythiques, où l'on proposoit des prix pour la Poésie & pour la Musique, le premier qui les remporta fut *Chrysothémis* fils de *Carmânor*, le second *Philammon*; (que le sçavant traducteur François, trompé par la version Latine; fait fils de *Chrysothémis*) & le troisième, *Thamyris* ou *Thamyras*: qu'*Orphée* & *Musée* qui affectoit d'imiter en tout ce dernier, dédaignèrent de s'y mettre sur les rangs; & qu'un autre Musicien nommé *Eleuther* y mérita le prix par les seules graces de sa voix, & quoiqu'il n'eût chanté que la Poésie d'autrui. Or cette Poésie consistoit en des Hymnes à l'honneur d'*Apollon*, lesquelles se chantoient au son de la lyre ou de la *cithare*. On peut inférer de ce passage de *Pausanias*, (observe ^m *M. Fabricius*) que dans ces jeux chaque Poète chantoit ordinairement ses propres vers, & non ceux des autres. ⁿ Le même Historien ajoute, que *Philammon* passoit pour avoir institué les mystères des *Lernéens*: mais que la prose & la Poésie employées dans ces mystères, & composées l'une & l'autre en langage Dorien, démentoient une antiquité si reculée, puisqu'avant le retour des *Héraclides* dans le Péloponnèse, les *Argiens* n'avoient d'autre dialecte que l'*Attique*, & qu'au temps de *Philammon* le nom des *Doriens* n'estoit pas même connu.

1. Celui-ci composa donc, selon *Plutarque*, des cantiques; où il célébroit la naissance de *Latone*, de *Diane* & d'*Apollon*. Sur quoi j'observerai qu'*Amyot* dans sa version, omet *Latone*, soit par oubli, soit que ce nom manquât dans l'exemplaire Grec du traducteur; comme il manquoit apparemment dans celui du ^o *Gyraldi*, qui fait la même omission, en alléguant ce passage de *Plutarque*.

ⁱ Pag. 136 & 139. edit. Oxon.

^k Lib. 1. vers. 23.

^l Lib. 10. c. 7. p. 813. ed. Kuhn.

^m Bibl. Græc. lib. 1. cap. 26.

tom. 1. pag. 157.

ⁿ Lib. 2. cap. 37. pag. 198.

^o Tom. 2. col. 65. D. edit. Lugd. Bas.

2. Celui-ci, en second lieu, attribue à Philammon l'établissement des Chœurs de Musiciens autour du Temple de Delphes; ce qui est certifié par ^r Eusèbe & par ^q le Syncelle. Ces Chœurs, comme l'on sçait, estoient des troupes d'hommes ou de femmes, qui dansoient en chantant les louanges des Dieux au son des instruments de Musique; ce qui faisoit une partie considérable du culte divin.

3. Enfin Plutarque témoigne ^r plus bas, que ce même Philammon avoit composé quelques-uns de ces airs, ou chants appelez *Nomes* (Νόμοι) dont je parlerai ^f incontinent, & employez par Terpendre pour estre jouez aussi sur la *cithare*, dont le son accompagnoit celui de la voix, ou se faisoit quelquefois entendre séparément.

XII. *Thamyris, Thrace de nation, eut la voix la plus sonore & la plus mélodieuse de son temps.* Θάμυρις ὁ, τὸ ἄλπος Θράκη, ὡφρονότερον καὶ ἡμιελίστερον πάντων τῶν τότε ἀσμάτων.] Thamyris, que ^a Plutarque; ainsi que ^{a2} d'autres auteurs, appelle ailleurs *Thamyras*, estoit fils du Poëte-Musicien Philammon, dont je viens de parler, & de la Muse Erato, suivant ^b le scholiaste anonyme d'Homère. ^c Ce scholiaste, dans un autre endroit, lui donne pour mère la Nymphé Arsic, que ^{c2} quelques-uns nomment Arsiône; ^d Suidas, Arfinoë; ^e Apollodore & ^f Pausanias, Argiope, dont ^g Noël *Le Comte* a fait *Agriope*. Thamyris, quoique fils d'un Delphien, naquit selon ^h Suidas, à Brinches, ville des Edoniens peuple de Thrace, ou ⁱ selon d'autres, à Odryse, ville du même pays; où sa mère Argiope se réfugia pour cacher sa grossesse, sur le refus que fit alors Philammon

Recherches
sur la vie &
les ouvrages
de Thamyris.

^r Chron. ann. 733.

^q Pag. 162. D. edit. Par.

^a N.° 36. 2.

^f N.° 19.

^c Contr. Colot. lib. 1. pag. 2006.
Ann. 26. edit. Steph. Gr.

^{a2} Suid. in voc. Thamyris.

^b Iliad. lib. 40. vers. 435.

^c Iliad. lib. 2. catal. vers. 102.

^{e2} Gyrald. t. 2. col. 65. E. edit.

Lugd. Bar.

^d Ibidem.

^e Lib. 1. cap. 3. S. 3. edit. Gale.

^f Lib. 4. cap. 32. pag. 362. edit.

Kuhn.

^g Mythol. lib. 6. cap. 14.

^h Ibidem.

ⁱ Pausan. ibid.

Suid. ibid.

de l'épouser. ^k Homère dans son catalogue des vaisseaux Grecs, en parlant des différents peuples qui montoient ceux de Nestor, & parmi lesquels il compte les habitants de Dorion, dit que ce fut dans cette ville qu'arriva l'aventure de Thamyris avec les Muses, qu'il eut l'arrogance de défier au combat. ^l L'on en sçait les conditions & le succès. S'il estoit vainqueur, les Muses devoient se rendre à discrétion; s'il estoit vaincu, il devoit subir la peine dûë à sa témérité. Ayant eû le malheur de succomber, & livré à toute la vengeance de ces Déeses irritées, il en perdit la vûë, la voix, l'esprit, & même le talent de jouer de sa lyre, qu'il jeta de désespoir, dit-on, dans un fleuve de la Messénie, qui de-là prit le nom de *Bahre*, formé des deux mots Grecs βάλλειν, (*jetter*) & λύρα (*lyre*) comme le remarque ^m Pausanias. On ne nous apprend point qui estoit le juge d'un tel combat. Il y a grande apparence que ce fut de pure lassitude, que le pauvre Thamyris se vit contraint de rendre les armes.

Quoi qu'il en soit, dans la description que ⁿ Pausanias nous a laissée de ce merveilleux tableau de Polygnote, qui représentoit la descente d'Ulysse aux enfers, & qui faisoit un des ornements du temple de Delphes; cet Historien assure qu'on y voyoit assis près de Pélias Thamyris ayant les yeux crevez, l'air humilié, la chevelure & la barbe allongée à l'excès, sa lyre jetée negligemment à ses pieds, & dont les deux branches, ainsi que toutes les cordes, estoient cassées. Le même ^o Pausanias nous apprend, que parmi les statuës qui décoreient le mont Hélicon, estoit celle de Thamyris représenté aveugle, & tenant une lyre brisée. Mais cet ^p Historien est persuadé que Thamyris ne devint aveugle que par maladie, & que cette disgrâce lui fut commune avec Homère, à cette différence près, que celui-ci n'en fut point découragé, au lieu que celui-là renonça pour le reste de ses jours à la Poësie & à la Musique. ^q Il avoit appris l'une &

^k *Iliad. lib. 2. vers. 101.*

^l *Schol. anon. Homer. ib. v. 102.*

^m *Ibid. pp. 361 & 362.*

ⁿ *Lib. 10. cap. 30. pag. 873.*

^o *Lib. 9. cap. 30. pag. 767.*

^p *Lib. 4. cap. 33. pag. 363.*

^q *Diodor. lib. 3. pag. 201. C.*

edit. Rhodom.

l'autre dans l'école de Linus, dont il avoit esté disciple avec Hercule & Orphée; & s'il en faut croire ¹ Suidas, quelques-uns le regardoient comme le huitième Poëte épique en remontant avant Homère; d'autres, seulement comme le cinquième.

Quant à ses ouvrages, dont il ne nous reste aucun, l'antiquité nous a conservé les noms de plusieurs. Telle étoit une *Cosmogénie* ou création du monde en cinq mille vers, au rapport de ¹ Tzetzès, & une *Théologie* ou *Théogonie* en trois mille vers selon ¹ Suidas. Ces deux Poèmes pourroient bien n'en faire qu'un. Il excella de plus dans la composition des Hymnes; sur quoi ² Platon le met en parallèle avec Orphée, ³ adjoûtant que l'ame de celui-ci après sa mort avoit passé dans un cygne, & celle de Thamyris dans un rossignol. J'ai déjà observé dans la note précédente, qu'il étoit le troisième qui eût remporté le prix de Musique & de Poësie aux jeux Pythiques; & ce fut en y chantant une Hymne à l'honneur du Dieu qui y présidoit. Nous ne connoissons le Poëme de Thamyris sur la guerre des Titans contre les Dieux, que par ce qu'en dit ici Plutarque; d'après ⁴ Héraclide: & ⁵ Clément Alexandrin attribué à ce Musicien-Poëte l'invention de l'Harmonie Dorienne. Du reste, il faut consulter sur l'article de Thamyris, ce que *Bayle* nous en apprend dans son Dictionnaire; & sur-tout ce que *M. Fabricius* a recueilli touchant cette matière dans sa ⁶ *Bibliothèque Grecque*.

XIII. Que *Démodoque de Corcyre, autre Musicien de l'antiquité, en fit autant de la prise de Troye, aussi bien que des noces de Vénus & de Vulcain.* γαγονέναι ἢ καὶ Δημόδοκον Κερκυραίων παλαιὸν μουσικόν, ὃν ποιοιμένας Ἰλίου τε πόρῃσιν, καὶ Ἀφροδίτης καὶ Ἡφαιστοῦ γάμον.] Démodoque florissoit avant Homère, puisque celui-ci en parle avec éloge en plusieurs endroits de ⁷ l'Odyssée. Plutarque le fait ici Corcyréen, &

27. de Fevr.

1731.

Sur Démodoque.

¹ Ibidem.

² *Chiliad.* 7. *hist.* 108.

³ Ibidem.

⁴ *De legib.* lib. 8. pag. 643. B. *edit. Lugd. Lamar.*

⁵ *De Repub.* lib. 10. p. 521. B.

⁶ *Strom.* l. 1. p. 307. D. *ed. Par.*

⁷ *Tom.* 1. pag. 240.

⁸ *Lib.* 8. vers. 44. 254. *etc.*
Lib. 13. vers. 28.

Démétrius de Phalère cité par ^b Isâc Tzetzés, lui donne la même patric. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est ^c qu'Eustathe, sur l'autorité du même Démétrius, assure que Dêmodoque estoit Lacédémonien. Peut-être, sans qu'il fût de Corcyre, s'y estoit-il établi, & comme naturalisé. ^d Il fut disciple d'Automède de Mycènes, qui avoit écrit en vers le combat d'Amphitryon contre les Téléboëns, & la querelle de Cythéron & d'Hélicon, qui donnèrent leur nom à deux célèbres montagnes de Béotie. Quelques-uns, au rapport du même ^e Eustathe, ont conjecturé que ce pourroit bien estre de ce Poète-Musicien ^f qu'Homère a voulu parler, lorsqu'il dit qu'Agamemnon, en partant pour le siège de Troye, laissa auprès de Clytemnestre son épouse un excellent chante, pour veiller à la conduite de cette Princeesse.

A recueillir les témoignages des anciens, les principaux ouvrages de Dêmodoque se reduisoient à trois Poèmes, sçavoir les deux dont Plutarque fait ici mention, & celui où ce Poète chantoit l'adultère de Mars & de Vénus. Quant à ce dernier, ^g Homère le lui attribue formellement, ainsi que celui de la prise de Troye, & il les lui fait chanter l'un & l'autre chez Alcinoüs Roi des Phéaciens en présence d'Ulysse. A l'égard de celui des noces, Plutarque est le seul qui en ait parlé d'après Héraclide de Pont. Encore, si l'on en veut croire le ^h Gyraldi, Plutarque allègue-t-il seulement celui de l'adultère de Mars & de Vénus, & non pas celui des noces : ce qui est pourtant contraire à ce que portent aujourd'hui tous les exemplaires que nous connoissons de cet auteur Grec. Ou l'exemplaire dont se servoit l'Italien estoit différent des nôtres, & c'est à quoi il y a peu d'apparence; ou, ce qui est plus vraisemblable, en citant de mémoire ce passage, il s'est mépris, & a confondu ce que dit Plutarque avec ce que dit Homère.

Quoi qu'il en soit, peut-estre ces deux derniers Poèmes n'en

^b In *Lycophr. prolegom.* pag. 2.
lin. 30. edit. Basil.

^c In *Odyss. lib. 3.* pag. 1466.
lin. 56. edit. Rom.

^d *Ibid.*

^e *Ibid.* lin. 60.

^f *Odyss. liv. 3. v. 267.*

^g *Odyss. lib. 8. v. 266. 499.*

^h *De Poët. dial. 2. t. 2. col. 82. D.*
edit. Lugd. Bat.

faisoient-ils qu'un seul, où le Poëte, après avoir chanté les noces de Vénus & de Vulcain, décrivoit l'adultère de Mars avec cette Déesse; comme si cette aventure eût suivi de fort près le mariage, & qu'elle pût estre regardée comme un épisode qui sortoit naturellement du fonds même du principal sujet. D'où il est arrivé que les uns ont désigné ce Poëme par l'action qui en faisoit le commencement; & les autres, par celle qui en faisoit la fin. M. ⁱ *Fabricius* observe que ^k Ptolomée Hephestion, cité par Photius, assure qu'Ulysse disputant le prix dans des jeux célébrez en Tyrhénie, y chanta au son de la flûte le Poëme de Démodoque sur la prise de Troye, & fut déclaré vainqueur. Il remarque de plus que ce même Poëte devint aveugle, selon ^l Ovide; ce qu'il eut de commun avec Homère & avec Thamyras, dont j'ai parlé plus haut. Sur quoi j'observerai que le sçavant Bibliothécaire devoit sur ce fait citer préférablement à Ovide, le témoignage d'Homère lui-même, ^m qui le dit formellement.

XIV. *Et que Phémus d'Ithaque chanta le retour des Grecs, Sur Phémus.*
qui revinrent de ce fameux siège avec Agamemnon. Ἀλλὰ μὲν καὶ
 Φήμους Ἰθακήσιον, νόστον ἔχοντα Τρώας μετ' Ἀγαμέμνονος αἰα-
 κομίδωντων ποιῆσιν.] Phémus est fort célébré dans ^a l'Odyssée
 d'Homère. Il y est parlé de luy en trois endroits, & il y passe
 pour un chantre inspiré des Dieux mêmes. C'est lui qui par
 le chant de ses Poësies mises en Musique, & accompagnées des
 sons de la lyre, égaye ces festins, où les poursuivants de Péné-
 lope employent les journées entières. ^b Eustathe pousse encore
 plus loin l'éloge de Phémus, dont il fait un Philosophe. Mais
 c'est un titre que l'on prodiguoit assez volontiers dans ces
 anciens temps, aux Poëtes & aux Musiciens qui excelloient dans
 leur art. ^c Le même scholiaste le dit frère de Démodoque

ⁱ *Biblioth. Græc. lib. 1. cap. 5. Sect. 8. 10.^o 1. pag. 29.*

^k *Lib. 7. p. 335. edit. Th. Gale. in-8.^o*

^l *In Ithi, v. 274.*

^m *Ibid. v. 64.*

^a *Lib. 1. v. 154. lib. 17. v. 263. lib. 22. v. 331.*

^b *In Odyss. lib. 1. pag. 1404. lin. 15. edit. Rom.*

^c *Ibid. lib. 3. pag. 1466. lin. 61.*

(sur la foi de Timolaüs) adjoûtant qu'il accompagna Pénélope à Ithaque, lorsqu'elle vint y épouser Ulysse; & qu'il estoit auprès de cette Princesse en la même qualité que son frère Démodoque auprès de Clytemnestre. ^d L'auteur de la vie d'Homère attribuée à Herodote, assure que Phémus s'établit à Smyrne; qu'il y enseigna la Grammaire & la Musique à la jeunesse, & qu'il y épousa Critheïde, qui d'un commerce illégitime avoit eû pour fils Homère même, à l'éducation duquel ce beau-père donna ses soins, après l'avoir adopté. L'Historien Ephore cité par ^e Plutarque (dans le petit ouvrage qu'on lui attribue sur la vie & la Poësie d'Homère) dit la même chose, à quelques circonstances près.

Selon le prétendu ^f Herodote, Phémus n'épousa Critheïde qu'après le malheur de cette fille & la naissance d'Homère. Il conçut d'elle si bonne opinion, la voyant dans son voisinage uniquement occupée du soin de gagner sa vie à filer des laines; qu'il la prit chez lui, pour l'employer à filer celles, dont les écoliers avoient coutume de payer les leçons; & charmé de la sage conduite de cette fille, il en fit sa femme. Suivant ^g Ephore, Critheïde fut confiée par son père mourant à un tuteur qui estoit son oncle; & celui-ci, après avoir abusé de la pupille, crut que pour cacher le deshonneur de l'un & de l'autre, il ne pouvoit la marier trop promptement, & lui fit épouser Phémus.

XV. *Héraclide observe de plus, que le stile de tous ces Poèmes n'estoit pas une prose dégagée de toute mesure poétique.* ἡ δὲ λαλιὰ μὴ ἐστὶν ὡς ποιεῖται ἀλλὰ ὡς ποιημάτων λέγειν ἐ μέτρον οὐκ ἔχουσαν.] Les Grecs, non plus que les Romains, ne connoissoient nullement ces Poèmes en prose, dont quelques modernes ont voulu depuis peu enrichir notre langue. Toute Poësie chez eux, estoit un assemblage de vers, assujettis à une certaine mesure. Elle consistoit dans le nombre des syllabes; & dans leur quantité, qui les rendoit brèves ou longues.

^d Pag. 19. edit. Steph. Gr.

^e Pag. 40. ed. Steph. Gr. Opusc.

^f Ibid.

^g Ibid.

Quoique cette mesure, sur-tout chez les Grecs, fût susceptible de beaucoup de variété, & qu'on s'y permît une infinité de licences; elle ne laissoit pourtant pas de se faire sentir distinctement dans les différentes sortes de vers, qui par là devenoient propres à estre mis en Musique; & c'est à quoi la prose ne pouvoit prétendre. Mais dans les siècles de la barbarie, & de la décadence des Lettres, cette prose rimée ou non, ayant usurpé la place de la véritable Poësie, pour former des cantiques d'Eglise de plus d'une espèce; elle s'est aussi associée enfin la Musique, d'où il a résulté une sorte de composé bizarre, dans lequel le rythme ou la cadence est souvent très peu d'accord avec la quantité des syllabes : & tels sont la plupart de nos Motets & de nos autres Musiques ecclésiastiques par rapport au Latin. En seroit-il de même de la Musique Grecque d'aujourd'hui?

XVI. 1. *Mais qu'il estoit semblable à celui de Stésichore & d'autres Poëtes anciens.* Ἀλλὰ καὶ πάντες Στισιχόρου τοῦ Ἡρακλείου μελοποιῶν.] Quand Plutarque dit ici, d'après Héraclide, que le stile de tous les Poëmes alléguez plus haut estoit semblable à celui de Stésichore; il fait assez entendre que ces Poëmes estoient écrits dans le genre lyrique, qui admettoit, comme l'on sçait, plusieurs sortes de vers. Cela n'empêche pas que les autres genres, tels que l'épique, l'élégiaque, &c. ne fournissent aussi des Poësies *chantantes* (comme on le verra plus bas,) lesquelles estant accompagnées aussi du son de la lyre, pouvoient à cet égard estre mises au nombre des Poësies lyriques.

2. Quant à Stésichore, dont il est ici parlé; il tient un rang honorable parmi les Poëtes de cette espèce. Né dans la ^a xxxviii.^{me} Olympiade avant le Poëte ^b Simonide qui fait mention de lui, il doit passer pour l'un des plus anciens. Quelques-uns le font fils d'Hésiode, & de ce nombre est ^c Suidas. Car pour Philochore & Aristote, alléguez à tout hazard par ^d M. Fabricius en preuve de cette filiation, dont d'autres ne

Recherches
sur la vie & les
ouvrages de
Stésichore.

^a Suid. voc. Stesichorus.

^b Athen. lib. 4. cap. 21. pag. 172. E. edit. Lugd.

^c Ibidem.

^d Biblioth. Græc. lib. 2. cap. 15. art. 57. tom. 1. pag. 596.

conviennent pas ; je compte pour rien ces citations vagues , & qui ne peuvent se vérifier. Quoi qu'il en soit, Stésichore naquit à Himère ville de Sicile, & selon le calcul de ^c *Dodwel*, il pouvoit avoir douze ans lorsqu'Homère mourut. On l'appelloit d'abord ^f Tifias. Mais le changement qu'il introduisit dans les Chœurs de Musique & de danse, lui valut le surnom de *Stésichore*. Avant lui ces Chœurs en dansant & en chantant, tournoient autour de l'autel & de la statuë du Dieu, prenant leur marche par la droite (ce qui s'appelloit *Strophe*) & revenant par la gauche à l'endroit d'où ils estoient partis (ce qu'on nommoit *Antistrophe*) pour en repartir sur le champ sans s'y arrêter, & pour commencer un second tour. Mais Stésichore termina chacune de ces révolutions par une pause assez longue, pendant laquelle le Chœur, tourné vers la statuë du Dieu, chantoit un troisième couplet du cantique ou de l'Ode, appelé *Epode* ; ce qu'il faisoit quelquefois de bout, quelquefois assis, ^h n'employant dans l'Epode ni *anapestes*, ni *trochée* ; & c'est précisément cette pause, ou *station* du Chœur, que désigne le mot *Stésichore*. Ce Poëte, selon Plutarque, (ainsi qu'on le verra ⁱ plus bas) fut grand imitateur d'Olympe, dont il emprunta le Nom *ἀργεῖος* ou *du char*. Il fit usage du rythme dactylique, & on lui attribue quelque innovation dans l'art rythmique.

Stésichore estoit contemporain de Phalaris Tyran d'Agri-gente, & ^k l'on assure qu'ayant raconté à ses compatriotes la fable du cheval, qui pour se vanger d'une injure légère qu'il avoit reçue du cerf, se laissa mettre un frein ; il les empêcha de se soumettre à ce Prince, dont il encourut la disgrâce : mais dans la suite ils se reconcilièrent. Parmi les lettres attribuées à celui-ci, on en trouve plusieurs écrites à Stésichore, ou sur son compte, & qui contiennent quelques particularitez de sa vie, que le véritable auteur de ces lettres, (lequel est certainement ancien) pouvoit avoir recueillies d'auteurs encore plus anciens que lui,

^a *De atat. Phalarid. pag. 59.*

^f *Suid. ibid.*

^g *Mar. Victorin. l. 1. col. 2501.*
edit. Putsch. Gram. ant. Lat.

^h *Aristot. Poët. cap. 12.*

ⁱ *N.º 47.*

N.º 86.

^k *Aristot. Rhet. lib. 2. cap. 21.*
pag. 140. edit. Lond.

& que nous n'avons plus. Dès quatorze lettres de Phalaris concernant Stésichore, les unes sont remplies de témoignages d'estime & de bienveillance; les autres, de reproches & de menaces; celles-ci laissent appercevoir dans le Tyran beaucoup de disposition à user de clémence envers le Poëte, malgré les sujets qu'il prétendoit avoir de s'en plaindre; celles-là font foi d'une extrême considération pour Stésichore, même après sa mort.

Elle arriva à Catane dans la LVI.^{me} Olympiade, selon ¹ Suidas, & même plus tard, s'il est vrai qu'il soit mort à l'âge de 85. ans, comme l'assure ^m Lucien. Les Himéréens lui érigèrent dans sa vieillesse une statuë, où il paroissoit courbé, un livre à la main; ⁿ Cicéron en parle comme d'un chef-d'œuvre de l'art. On voit ^o son portrait gravé d'après l'antique, & qui le représente dans sa jeunesse. ^p On disoit qu'à son tombeau tout estoit au nombre de huit, sçavoir huit colonnes, huit degrés, huit angles, &c. & de là vient qu'au jeu des osselets, la face marquée de ce nombre s'appelloit *Stésichore*.

A l'égard de ses Poësies écrites dans le dialecte Dorique, & sur le caractère desquelles on peut consulter ^q Quintilien; elles composoient (selon ^r Suidas) vingt-six Livres, dont il ne nous reste que quelques fragments. Le sçavant & laborieux ^t M. Fabricius, qui m'a fourni ou indiqué la meilleure partie de tout ce détail, a recueilli de tous côtez ce qu'il a pû rencontrer sur les titres de ces Poësies. On peut les voir chez lui. On met au nombre des Poëmes de Stésichore ^u une invective contre Hélène; & l'on dit qu'en punition il devint aveugle; mais qu'ayant depuis chanté la palinodie, il recouvra la vuë. ^v On

¹ *Ibidem.*
^m *In Macrob. tom. 2. pag. 476.*
edit. Amst.
ⁿ *In Verr. orat. 2. sect. 35.*
^o *Antiq. Græc. Gronov. tom. 2.*
Tab. 38.
^p *Polux, lib. 9. c. 7. sect. 100.*
^q *Instit. lib. 10. cap. 1. p. 895.*
edit. Burm.
^r *Ibidem.*

^t *Bibliot. Græc. ibid.*
^u *Lucian. ver. hist. lib. 2. p. 673.*
tom. 1.
Plat. in Phæd. pag. 443. edit.
Lugd. Læmar.
^v *Isocr. in Helen. pag. 218. edit.*
Steph. Græc. Lat.
^w *Dio Chrysost. orat. 2. de regn.*
pag. 25. B. edit. Par.



lui donne encore un Poëme épique sous le titre du *sac de Troie*, & l'on prétend qu'Alexandre en estimoit l'auteur, le regardant comme un bon imitateur d'Homère. Le Grammairien * Diomède fait Stésichore inventeur d'une sorte de *mètre* ou vers nommé *Angélique*, & qui par le caractère & l'arrangement de ses pieds, imitoit la diligence d'un messager, ou courier qui porte des nouvelles. Le Grammairien Latin en donne pour exemple ce vers;

Optima Calliope miranda poematibus.

† Athénée & ‡ Eustathe font mention d'un Poëme de Stésichore, sur la triste aventure de la jeune Calycé. Eprise de trop d'amour pour l'indifférent Evathlus, qui refusoit de l'épouser, & qu'elle n'aimoit qu'en vuë du mariage; cette fille, après les vœux les plus ardents & les plus inutiles, pour se rendre Vénus favorable; de désespoir, se précipita du haut du rocher de Leucade: dernière ressource alors des amants infortunéz.

XVII. *Qui après avoir composé des vers, y ajustoient la Musique.* οἱ ποιῶντες ἔπη, τούτοις μάλῃ ᾠδισπιδεῖαν.] Cette liaison intime de la Musique & de la Poésie, chez les anciens Grecs, estoit duë principalement au rythme ou à la cadence; qui estoit commune à l'une & à l'autre. C'est-à-dire que la Poésie seulement prononcée faisoit sentir précisément la même cadence que lorsqu'on la chantoit après l'avoir mise en Musique. Celle-ci ne faisoit donc qu'ajouter à celle-là des sons convenables à l'expression des vers, & comme le Poëte connoissoit mieux que tout autre, quelle estoit la force de cette expression, sur-tout dans une Poësie dont il estoit l'auteur, personne n'estoit plus capable que lui d'y joindre les sons les plus propres & les plus énergiques. De là vient qu'alors toute Poësie n'estoit faite que pour estre chantée; ce qui doit s'entendre, non-seulement de la Poësie lyrique, mais encore de l'épique, de l'élégiaque, &c. Ainsi, tout Poëte estoit nécessairement Musicien, c'est-à-dire

* Lib. 3. col. 512. edit. Putsch.

† L. 14. c. 3. p. 619. E. ed. Lugd.

‡ In Iliad. 21. pag. 1236. l. 61.

edit. Rom.

compositeur de Musique; mais il ne s'ensuit nullement de là, que tout Musicien habile pour l'exécution, fût Poète.

Il n'en est pas de même parmi nous. Toute Poésie ne comporte pas la Musique. La versification qui paroît la plus lyrique n'obéit pas toujours à la mélodie. La cadence musicale estropie souvent celle des vers, laquelle ne consiste plus que dans une prononciation régulière des mots, qui fasse sentir les brèves & les longues où elles se rencontrent fortuitement; la structure du vers ne mettant dans ces syllabes aucun arrangement uniforme, comme l'y mettoient les anciens. En un mot, ces deux talents, qui font le Poète & le Musicien, se trouvent aujourd'hui si rarement réunis, que dans ces magnifiques spectacles, à la perfection desquels ces deux arts semblent concourir à l'envi, mais souvent avec très-peu de succès; le Poète accusé de cette disgrâce la mauvaise Musique, & le Musicien s'en prend à la mauvaise Poésie. J'observerai de plus, que les Poètes Grecs, non-seulement mettoient en Musique leurs propres ouvrages, mais encore ceux d'autrui, comme Plutarque l'assûre ici de Terpandre (dont je vais parler incontinent) qui notoît sur les Poésies d'Homère, des chants conformes aux airs qu'il avoit composez pour la *cithare*.

XVIII. *Il assure que Terpandre compositeur, &c. ἐπεὶ τὸν Τέρπανδρον ἴφην κισσαεφιδνῶν ποιεῖν, &c.*] Les auteurs ne sont point d'accord entr'eux sur la patrie de Terpandre; les uns le faisant Lesbien, les autres Béotien. Suivant les premiers, du nombre desquels sont ^a Estienne de Byzance & ^b Plutarque même, il estoit d'Antissa ville de Lesbos. Mais qu'on l'ait cru né à Méthymne dans cette même isle, comme l'assûre M. ^c Fabricius; c'est de quoi celui-ci ne produit aucun garant. ^d Tzetzés est un de ceux qui l'ont écrit. Suivant les seconds, parmi lesquels se trouve ^e Suidas, Terpandre estoit originaire d'Arne ou de Cume, villes de Béotie. Mais ce qui pourroit décider la

Recherches
sur la vie & les
ouvrages de
Terpandre.

^a Voc. Antissa.

^b N.° 197.

^c Biblioth. Græc. tom. 1. p. 234.

lib. 1. cap. 34. sect. 4.

^d Chil. 1. hist. 16.

^e Voc. Terpander.

question, c'est la ^f Chronique de Paros, qui le dit Lesbien & fils de Derdénée. Quelques-uns (selon ^g Suidas) l'ont fait descendre d'Hésiode ou d'Homère.

Les sentiments ne sont pas moins partagés sur le temps où il a vécu. L'opinion sur ce point la plus communément reçue, est celle ^h d'Eusèbe, qui le place dans la ^{xxxi} Olympiade; ce qui est confirmé par la ⁱ Chronique de Paros, & ce que semble autoriser le témoignage de Phanias cité par ^k Clément Alexandrin, & suivant lequel Terpendre est postérieur aux deux Poètes Archiloque & Leschès. Mais d'autres écrivains le disent beaucoup plus ancien. Ceux qui font remonter le plus haut cette ancienneté, comme ^l Hellanique, la poussent jusqu'à le faire contemporain de Midas & d'Homère même; temps, comme l'on voit, antérieur aux Olympiades. Ils assurent aussi que ce dernier Poète fit l'Épithaphe de Midas, rapportée par ^m Platon dans son Phédre, & que le prétendu ⁿ Hérodoté nous donne comme l'ouvrage de ce même Poète, quoique d'autres, & tel est ^o Diogène-Laërce, l'attribuaient à Cléobule. Mais, comme le remarque fort bien M. ^p Fabricius, outre l'ancien Midas, il y en a un autre plus moderne, mort dans la ^{xx} Olympiade, selon Eusèbe. S'il en faut croire ^q Elien & ^r Plutarque dans ce Dialogue, Terpendre estoit plus ancien qu'Archiloque & que Thalès ou Thalétas de Crète. Jérôme de Rhode (dans son livre *des joueurs de cithare* cité par ^s Athénée) le fait fleurir du temps de Lycurgue & de Thalès le Philosophe; & ^t Clément Alexandrin ajoute que Terpendre mit en vers les loix du premier. Mais ce qu'il y a de singulier dans cette variété de sentiments sur le véritable siècle de Terpendre, c'est que le même Hellanique cité plus haut d'après

^f *Marm. Oxon. Epoch. 35. pag. 166.*

^g *Ibidem.*

^h *Chron. pag. 122. edit. Amst.*

ⁱ *Ibidem.*

^k *Strom. l. 1. p. 333. A. ed. Par.*

^l *Ibidem.*

^m *Pag. 352. C. edit. Lugd. Læmar.*

ⁿ *In vit. Hom. pag. 23. edit. Steph. Græc.*

^o *Lib. 1. S. 89. p. 55. ed. Amst.*

^p *Ibidem.*

^q *Var. hist. lib. 12. cap. 50.*

^r *N.º 27. n.º 51. r. n.º 54.*

^s *Lib. 14. cap. 4. pag. 635. E. edit. Lugd.*

^t *Strom. lib. 1. pag. 308. C.*

Clément Alexandrin pour justifier la grande ancienneté de ce Poète, en parle sur un autre ton dans ^u Athénée, ou il le soutient plus jeune que Lycurgue & que Thalès, sur ce fondement, que ce Poète-Musicien fut le premier qui remporta le prix aux jeux Carniens, instituez à Lacédémone seulement dans la **xxvi.^{me}** Olympiade : d'où Athénée conclut, que Terpandre estoit seulement plus ancien qu'Anacréon : ce qui, comme l'on voit, le ramène vers un temps bien postérieur à celui de Midas & d'Homère.

Outre cette victoire remportée aux jeux Carniens, & qui fit honneur à la grande habileté de Terpandre dans la Poésie musicale; il signala encore ce même art en d'autres occasions des plus importantes. On a fort parlé de la sédition qu'il scut calmer à Lacédémone par ses chants mélodieux accompagnez des sons de la *cithare*; & M. ^{*} *Fabricius* donne un long dénombrement des auteurs qui ont fait mention de cet événement, parmi lesquels ^γ Plutarque n'est pas oublié. ^z Celui-ci, pour preuve que Terpandre excella dans l'art de jouer de la *cithare*, assure que ce Poète-Musicien remporta quatre fois de suite le prix aux jeux Pythiques. Il composa donc pour cet instrument plusieurs airs, dont je parlerai ^{aa} plus bas : mais il ne s'en tint point là, & il travailla aussi en ce genre pour les joueurs de flûte. C'est ^{bb} Pollux qui rapporte ce dernier fait d'après quelques auteurs, mais seulement pour le réfuter. Cependant ^{cc} la Chronique de Paros le met hors de doute, puisqu'il y est dit que *Terpandre enseigna des airs de lyre ou de cithare & des airs de flûte, & qu'il les exécuta lui-même sur ce dernier instrument en concert avec d'autres joueurs de flûte.* **ΤΟΤΣ ΝΟΜΟΤΣ ΤΟΤΣ ΑΥΡΑΣ ΚΑΙ ΑΥΑΩΝ ΕΔΙΔΑΞΕΝ, ΟΤΣ ΚΑΙ ΑΥΑΗΤΑΙΣ ΣΤΝΗΤΑΗΞΕ.** Sur quoi je ne puis me dispenser d'observer, que M ^{dd} *Fabricius* a pris ici le change, renvoyant à l'autorité de cette Chronique & à ^{ee} *Paulmier de Gretemesnil* qui la cite;

^u Ibid. E. F.

^{*} Ibid. pag. 235.

^γ N.^o 262.

^z N.^o 26.

^{aa} N.^o 24. 1.

^{bb} Lib. 4. cap. 9. sect. 65. pag.

384. edit. Amst.

^{cc} Ibidem.

^{dd} Ibidem.

^{ee} Exercit. ad Auct. Gr. p. 700.

comme à une preuve authentique de la fausseté du sentiment, qui attribué à Terpandre des compositions d'airs pour la flûte; au lieu qu'elle dit, comme l'on voit, tout le contraire, & que *Paulmier* ne l'allègue que pour combattre l'opinion de *Pollux*.

Quant aux changements, ou aux additions faites par Terpandre à la lyre ou *cithare* pour la perfectionner, la plupart des anciens s'accordent entr'eux sur ce fait, qu'il la monta de sept cordes le premier, au lieu de trois ou de quatre qu'elle avoit seulement, lorsqu'il se mit à la cultiver. C'est lui-même qui en rend témoignage dans ces deux vers, que lui attribuent ^{ff} *Euclide* & ^{ss} *Strabon*:

Ἡ μᾶϊς τοι πετάνηρ' αὖ ποτέρ' ἔσταις ἀοιδῶν,
Ἐπ' αὐτὸν φάρμαξι νέεε καλαδίσσομεν ὕμνους.

C'est-à-dire: *Pour nous, prenant désormais en aversion un chant qui ne roule que sur quatre sons, nous chanterons de nouvelles Hymnes sur la lyre à sept cordes.* Il est ici parlé, comme l'on voit, d'une lyre à quatre cordes, au lieu que ^{hh} *Plutarque* semble assurer que la lyre de Terpandre n'en avoit que trois. Mais ce passage a trompé les interprètes, & entr'autres *M.* ⁱⁱ *Fabricius*. En effet, lorsque *Plutarque*, à propos de la grande simplicité de la Musique pratiquée par *Olympe* & par Terpandre, s'explique en ces termes, *πείραται γὰρ οὐτὰρ ἀπλᾶ*, il n'est point question-là d'instruments. Il ne s'agit que de Poësies chantantes ou d'airs (*ποιήματα*) qui ne rouloient que sur trois cordes, quoique la *cithare* sur laquelle on les jouoit, pût actuellement en avoir sept. A s'en tenir au témoignage des deux vers que je viens de citer, Terpandre adjoûta trois cordes à la lyre qui n'en avoit que quatre; ce qui forma le double *tétracorde* conjoint ou l'*heptacorde*. ^{kk} *Suidas* dit seulement que ce Poëte rendit la lyre *heptacorde* ou à sept cordes, sans expliquer de combien de cordes il l'enrichit, & ^{ll} *Boëce* n'en dit pas davantage. ^{mm} *Nicomaque*

^{ff} *Introd. harm. pag. 19. edit. Meibom.*

^{ss} *Lib. 13. pag. 618. C.*

^{hh} *N.º 127.*

ⁱⁱ *Ibidem.*

^{kk} *Ibidem.*

^{ll} *De Music. lib. 1. c. 20. pag. 1384. edit. Basil.*

^{mm} *Lib. 2. p. 29. edit. Meibom.*

le Géraſénien,

le Géraſénien, dans ſon *Manuel harmonique*, ne fait point Terpandre inventeur de l'*heptacorde*; mais il raconte que la lyre à ſept cordes formée de l'écaille d'une tortuë par Mercure même qui en fit préſent à Orphée, fut jettée dans la mer après le meurtre de celui-ci; qu'elle fut pouſſée ſur la côte de Lesbos, où des pêcheurs la trouvèrent & la portèrent à Terpandre; que ce Poëte, après l'avoir encore perfectionnée dans ſon voyage d'Egypte, la fit voir aux Prêtres de ce pays-là, & ſ'en dit le premier inventeur.

ⁿⁿ Pſutarque, dans ſon livre *des loix de Lacédémone*, rapporte que Terpandre fut condamné à l'amende par les Ephores, pour avoir augmenté d'une ſeule corde le nombre de celles qui compoſoient la lyre ordinaire; & que la ſienne fut penduë à un clou. D'où il ſ'enſuivroit que la lyre de ce temps-là eſtoit déjà montée de ſix cordes. Cette ſévérité des Lacédémoniens envers un homme à la Poëſie muſicale duquel ils avoient des obligations ſi eſſentielles, comme on l'a vû plus haut, paroît très-peu vraisemblable. Peut-eſtre fut-il accusé d'innovation en ce genre, & mis en juſtice par les Ephores, Magiſtrats peu indulgents & qui n'épargnoient perſonne. Mais il y a grande apparence que ſon affaire ayant eſté portée devant le peuple, il fut renvoyé abſous. C'eſt ce que ſemble inſinuer °° la Chronique de Paros en ces termes, au ſujet de Terpandre: ΚΑΙ ΤΗΝ ΕΜΠΡΟΣΘΕ ΔΗΜΟΥ ΔΙΚΗΝ ΜΕΤΕΣΤΗΣΕΝ: car c'eſt ainſi qu'on doit avec pp *Lydiat* corriger ce paſſage, ſur la reſtitution duquel, ni ⁹⁹ *Selden*, ni ¹¹ *Paulmier* n'ont pas eſté heureux en conjectures. Les Lacédémoniens qui l'avoient appellé chez eux par l'ordre de l'Oracle, conſervèrent toujours pour lui tant d'eſtime, que l'éloge le plus flatteur qu'ils puſſent donner à un excellent Muſicien, conſiſtoit à le qualifier de ¹¹ *ſecond chantre de Lesbos*, μετὰ Λέσβιον ᾠδόν. ¹¹ Boëce nous apprend auſſi que la Muſique de Terpandre avoit la vertu de

ⁿⁿ Pag. 424. lin. 8. edit. Steph.
Græc. Opusc.

°° Ibidem.

pp Ibid. p. 44. edit. Oxon.

⁹⁹ Ibid. pag. 197. & 198.

Tome X.

¹¹ Ibid. pag. 701.

¹¹ Zenob. cent. 5. prov. 9.

Phil. de ſer. num. vind. p. 989.

lin. antep.

¹¹ Ibid. pag. 1372.

guérir diverses maladies, & que les Lesbien les compatriotes, ainsi que les Ioniens, en avoient souvent éprouvé l'efficace.

Sur les Nomes;

XIX. *Compositeur de Nomes ou d'airs qui se jouoient sur la cithare.*] Il y a dans le Grec *κισσαροδικῶν ποιητῶν ὄντα νόμων*. Ce terme *Νόμος* qui dans le propre signifie *une loi*, se prend dans le figuré pour ce que nous appelons en François *un air* à chanter ou à jouer sur les instruments. Il y avoit de ces *Nomes* ou airs pour la *cithare*; il y en avoit pour la flûte. Mais d'où leur venoit ce nom? ^a Plutarque nous l'apprend plus bas en ces termes: *On les nommoit ainsi, dit-il, parce qu'ils avoient tous différentes sortes de tons qui leur estoient affectez, & qu'on les regardoit comme des modèles ou des règles invariables dont on ne devoit point s'écarter. Aussi* (continuë-t-il) *les Musiciens avoient-ils grand soin de conserver à chacun de ces anciens airs le ton qui lui estoit propre.* ^b Suidas en donne à peu-près la même idée, en disant que le *Nome* pour la *cithare* est une sorte de mélodie, dont l'harmonie & le rythme sont réglez & déterminez: *Νόμος ὁ κισσαροδικὸς τρόπος τῆς μελωδίας ἁρμονίαν ἔχων τακτῶς & ῥυθμῶν ὡρισμένον.* ^c Aristote, dans ses problèmes, allègue une raison différente, qui a, selon lui, occasionné cette dénomination. *Pourquoi* (demande-t-il) *appelle-t-on loix les airs qui se chantent! Ne seroit-ce point, répond-il, parce qu'avant l'invention des lettres, ou de l'écriture, on mettoit les loix en Musique; & de crainte de les oublier, on les chantoit, comme font encore aujourd'hui les Agathyrses! D'où il est arrivé que les premiers airs, quoique d'un autre genre, qui dans la suite ont succédé à ceux-là, en ont retenu le nom.* *Διὰ τί νόμοι καλοῦνται οὗς ᾄδουσιν; ἢ ὅτι πρὶν ὀπίσασθαι γράμματα, ἤδον τοὺς νόμους, ὅπως μὴ ὑπὸ λήθωνται, ὅτε ἐν Ἀγαθύρσοις ἐπὶ εἰσάδειν; & ἢ ὅτι ὑστέρων ἐν ᾠδῶν ταῖς πρώταις τὸ αὐτὸ ἐκάλεισαν, ὅτε ταῖς πρώταις.* D'où il paroît que ce nom estoit particulièrement affecté aux airs les plus anciens.

^d *Saumaïse*, sur Capitolin, a fait une remarque fort étendue

^a N.º 38.

^b Voc. *Νόμος*. art. 2.

^c Sect. 19. probl. 28.

^d Anton. P. p. 263. ed. Lugd. Bat.

au sujet de ces *Nomes* ou chants, dont ^e Eusèbe assure que Mésomède estoit compositeur. Sur quoi un sçavant du premier ordre (*vir summus*, dit *Saumaïse*, qui entend par là Joseph *Scaliger*) observe que dans ce passage d'Eusèbe *καθαροῦ δὲ καὶ ῥόμων ποιητῶν* ne signifie point un Poète lyrique, mais seulement un compositeur d'airs de Musique. *Saumaïse* est fort fâché (dit-il) qu'une pareille méprise ait échappé à un si grand homme; & il entasse passages sur passages pour prouver que *Νόμος* estoit une Poésie mise en Musique, chantée, & accompagnée de la *cithare*, ou de la flûte; & il a raison sur ce point, parce qu'alors tous les Poètes estoient Musiciens. Ce qui n'empêche pas, qu'à la rigueur, il ne pût y avoir des Musiciens, qui, sans estre Poètes, composoient des airs seulement pour estre jouez sur les instruments. Sans compter que souvent, comme je l'ai remarqué ^e ailleurs, les Poètes mêmes notoient une Musique de leur façon sur les Poésies d'autrui; auquel cas ils pouvoient, par rapport à ces sortes de *Nomes*, appliquer à des pièces étrangères, ne passer que pour de simples Musiciens. Et c'est uniquement à cet égard, qu'on pourroit justifier en quelque sorte la décision de *Scaliger*.

Ces *Nomes* estoient des cantiques en l'honneur des Dieux, & ^f Pollux les met au nombre des différentes Musiques destinées au culte divin. Ils empruntoient leurs dénominations particulières de plusieurs circonstances, comme je le dirai ^g plus bas; & ils devoient avoir une étendue considérable, puisque le même ^h Pollux leur donne jusqu'à sept parties, qui avoient chacune leur nom indiqué par cet auteur, & qui devoient, selon lui, leur premier établissement à Terpandre. Voici ces noms : *ἑπαρχία*, *μέταρχα*, *κατάτροπα*, *μέτακατάτροπα*, *ὀμφαλός*, *σφραγίς*, *ἑπίλογος*. Il y en a huit dans le texte de Pollux. Mais au lieu du premier qui est *ἑπαρχα*, *Jungerman* conjecture avec beaucoup de vraisemblance qu'il faut lire *ἑπτα* ou *ἑπταρχα* sept, en sorte que le passage corrigé de cette façon

^e *Chron. pag. 168.*

^f *N.º 17. § 20. 1.*

^g *Lib. 4. cap. 9. sect. 65. pag.*

384. edit. Amst.

^h *N.º 23. 1. § c.*

ⁱ *Ibid. pag. 386.*

peut estre ainsi rendu : *Les parties du Nome ou cantique pour la cithare, suivant la distribution que Terpandre en a faite, sont au nombre de sept ;* sçavoir 1.^o *le commencement, les prémices, ou le prélude ;* 2.^o *la suite du commencement ;* 3.^o *la marche ;* 4.^o *la suite de la marche ;* 5.^o *la fin du cantique ;* 6.^o *le sceau ou cachet ;* 7.^o *l'épilogue.* Ces noms, comme l'on voit, ne donnent qu'une idée très-obscur de ce qu'ils pouvoient signifier dans la Musique des Grecs. Mais l'antiquité ne fournit là-dessus aucun éclaircissement.

On trouve dans les Notes de ⁱ *Selden* & de ^k *Prideaux* sur la Chronique de Paros, un très-long article sur les *Nomes*, dans lequel ces deux sçavants ont eu soin de rassembler, quoique assez confusément, presque tous les passages des anciens auteurs concernant cette matière. Ils paroissent l'un & l'autre, sur-tout le dernier, assez médiocrement instruits de l'ancienne Musique & de la moderne. Aussi ont-ils la précaution & la bonne foi d'en avertir le lecteur, de lui demander grace sur les méprises qui pourroient leur estre échappées, & de le renvoyer à des gens plus versez qu'eux en l'un & en l'autre genre. Les conjectures de *Prideaux* en particulier, sur ce qui caractérisoit les sept ou huit parties, dont chaque *Nome* estoit composé, selon Pollux, paroissent aussi hazardées, qu'elles sont peu satisfaisantes. Je doute fort que la comparaison qu'il fait de ces parties avec celles qui formoient anciennement le Poëme dramatique, ait beaucoup d'approbateurs. Aussi ne la propose-t-il que pour s'égayer (*animi gratia*) comme il s'en explique.

Conjecture pour conjecture, il me semble, que la comparaison des *Nomes* de Terpandre avec les Odes lyriques jetteroit plus de lumière sur la distribution des Cantiques de ce Poëte-Musicien en sept parties. 1.^o *ἔμπροσθεν* passeroit pour le *prélude*, l'*ouverture* du Cantique; ce qui vraisemblablement se réduisoit à quelque invocation préliminaire de la Divinité célébrée dans le *Nome*. 2.^o *μετὰ πρῶτον* seroit la suite du prélude, c'est-à-dire le commencement du corps de la pièce. 3.^o *κατά τεταρτον*, qui signifie quelque mouvement en avant, quelque progression,

ⁱ *Marin. Oxon. pag. 170.*

| ^k *Ibidem, pag. 174.*

quelque conversion vers la statue (*κατάτροπον, καταντις, ωρότροπον* ἢ τὸ ἐναντίον, ¹ dit Hesychius) marqueroit ce que l'on chantoit du *Nome* pendant un tel mouvement; ce qui répondoit en quelque façon aux *strophes* lyriques, dont j'ai parlé ^m plus haut. 4.^o *μετὰκατάτροπον* désigneroit ce que l'on chantoit du Canticque, pendant un mouvement qui estoit contraire, ou qui succédoit au précédent, & par lequel on retournoit au lieu d'où l'on estoit parti; ce qui avoit quelque rapport aux *antistrophes*. 5.^o *ὀμφαλός* seroit la fin du Canticque, de même que l'*épode* terminoit la *strophe* & l'*antistrophe* de l'Ode. 6.^o *σφραγίς*, qui dans le propre signifie *sceau* ou *cachet*, marqueroit ici quelque invocation finale, qui fermoit, pour ainsi dire, le *Nome*; de même que parmi nous, les *Gloria*, &c. les versets, les antienues ferment les Pseaumes ou Canticques ecclésiastiques. 7.^o enfin *ἐπίλογος*, l'*épilogue* regarderoit les assistants, que l'on renvoyoit munis de quelque réflexion religieuse ou morale; ainsi qu'on en usoit en finissant la plupart des Poèmes dramatiques. On pourroit imaginer quelque ressemblance entre ces *Nomes* & nos Musiques d'Eglise, ou bien entr'eux & ces petits Poèmes faits pour estre chantez, & que nous appellons *Cantates*.

On trouve ce terme *Nomos* employé par quelques auteurs Latins dans la signification de *canticque*. ⁿ Suétone, par exemple, s'en est servi en parlant de Néron dans ce passage: *Ac ne concussio quidem repente motu terræ theatro ante cantare destitit, quam inchoatum absolveret Noman*. C'est-à-dire, *et l'ébranlement du théâtre, causé par le tremblement de terre, ne l'obligea point à cesser de chanter, qu'il n'eût achevé le canticque qu'il avoit commencé*.

XX. 1. *Notoit la Musique sur les vers de chacun de ses Nomes de même que sur les vers d'Homère, pour les chanter ensuite dans les jeux publics.* καὶ τὸ μὲν ἔχοντες ὅτις ἴπποι ὅτις ἰαυτὲς ἔτι ὅτις ὁ μίμερος μάλιστα ὠκεπιδνῶν, ἄδων ἐν ὅτις ἀγῶσιν. Ni

¹ Voce *κατάτροπον*.
ⁿ N.^o 16. 2.

ⁿ In *Neron*. cap. 20.

l'interprète Latin, ni Amyot n'ont entendu ce passage. Ils ont pris l'un & l'autre le terme *Nomoi*, (*νόμοι*) pour des loix ou des règles de composition musicale, & ont traduit sur ce pied-là; faute d'estre instruits de la véritable signification de ce mot, & en cet endroit, & dans tout ce Dialogue, où *Νόμος* n'est autre chose qu'un air ou un cantique. Voici donc ce que veut dire Plutatque. Terpandre composoit d'abord des Poësies lyriques d'une certaine mesure, propres à estre chantées & accompagnées de la *cithare*. Ensuite, il mettoit ces Poësies en Musique, de façon que celle-ci pût s'accommoder au jeu de la *cithare*, qui alors ne rendoit précisément que les mêmes sons chantez par la voix du Musicien. Enfin, Terpandre notoit cette Musique sur les vers mêmes de chacun des cantiques de sa composition, & quelquefois il en faisoit autant pour les Poësies d'Homère; après quoi il étoit en état de les exécuter lui-même, ou de les faire exécuter dans les jeux publics.

Sur les prix
de Poësie & de
Musique, pro-
posez dans les
jeux publics.

2. Quant à ces jeux, où l'on proposoit des prix de Poësie & de Musique, l'une n'allant guères sans l'autre; il y en avoit chez les Grecs un assez grand nombre. Premièrement, les quatre grands jeux de la Grèce y estoient compris. Cléomène le *Rhapsode*, selon ^a Athénée, chanta aux jeux Olympiques, le Poëme d'Empédocle intitulé *les expiations*, & le chanta par mémoire. Néron y disputa le prix de Musique & de Poësie, & fut déclaré vainqueur, comme le témoignent ^b Philostrate & ^c Suétone, lequel s'en explique en ces termes: *Olympia quoque præter consuetudinem Musicum Agonæ commisit.* Cet Historien observe, comme l'on voit, que ce fut contre la coutume. Mais le passage d'Athénée fait foi que ce n'est pas la seule occasion, où l'on y ait dérogé: outre que, suivant la remarque de ^d Pausanias, il y avoit près d'Olympie un *Gymnase* appelé *Lalichmion*, ouvert à tous ceux qui vouloient s'exercer à l'envi dans les combats d'esprit ou littéraires de toute espèce, & d'où apparemment ceux de la Poësie musicale n'estoient point exclus.

^a Lib. 14. cap. 3. pag. 620. D.
edit. Lugd.

^b Vit. Apoll. lib. 5. cap. 7.

^c In Neron. cap. 23.

^d Lib. 6. cap. 23. pag. 512. ed.
Kuhn.

Il y a même beaucoup d'apparence, que le *præter consuetudinem* de Suétone (*contre la coutume, par extraordinaire*) ne tombe que sur la saison ou sur le temps, où ces jeux furent célébrés exprès pour Néron. Selon ^e Elien, Xénoclès & Euripide disputèrent le prix de la Poésie dramatique dans ces mêmes jeux, dès la LXXXI.^{me} Olympiade. Dans la XCVI.^{me} il y eut à Olympie un prix proposé pour les joueurs de trompette, & ce fut ^f Timée l'Eléen qui le gagna.

Autant que les combats de Musique semblent avoir été rares aux jeux Olympiques, autant estoient-ils ordinaires aux Pythiques, dont ils faisoient la première & la plus considérable partie. On prétend même que ceux-ci, dans leur origine, n'avoient été instituez que pour y chanter les louanges d'Apolon, & y distribuer des prix aux Poètes-Musiciens qui se signaleroient en ce genre. Le premier qu'on y couronna fut ^g Chrysothémis de Crète, après lequel reçurent le même honneur successivement Philammon & Thamyris, dont j'ai parlé plus haut; Eleuther par le charme seul de sa voix, car il ne chantoit que la Poésie d'autrui; puis Céphallès, grand joueur de *cithare*; Echembrote & Sacadas, excellents joueurs de flûte. On dit ^h qu'Hésiode y manqua le prix, faute d'avoir sçu accompagner de la lyre les Poésies qu'il y chanta.

Il paroît par un passage de ⁱ Plutarque, & par un autre de l'Empereur ^k Julien, que les combats de Musique & de Poésie trouvoient aussi leur place dans les jeux Isthmiques. A l'égard des Néméens, le passage ^l d'Hygin allégué sur ce point par ^m Pierre du Faur ne prouve que pour les jeux d'Argos; & quoiqu'en dise celui-ci, le Mythologiste ne les a point confondus avec ceux de Némée, dont il fait un article à part, où il n'est question ni de Poésie ni de Musique. Mais nous apprenons par un passage de Pausanias, que l'une & l'autre y estoient admises.

^e Var. Hist. lib. 2. cap. 8.

^f ἀταχῆα. Olymp. ad calc. Chron.

Euseb. pag. 323. edit. Amst.

^g Paus. lib. 10. c. 7. pag. 813.

^h Idem, ibidem.

ⁱ Sympos. lib. 5. quæst. 2.

^k Epist. pro Argiv. pag. 408. D. edit. Lips.

^l Fab. 273.

^m Agonistic. lib. 1. cap. 4. p. 17. 2.^e edit.

» C'est au chapitre 50.^e du 8.^e livre, où il est dit que « Phi-
 » lopémen assistant aux jeux Néméens, où des joueurs de *cithare*
 » disputoient le prix de Musique, Pylade de Mégalopolis, un
 » des plus habiles en cet art, & qui avoit déjà remporté le prix
 » aux jeux Pythiques, se mit à chanter un cantique de Timothée
 » de Milet, intitulé *les Perses*, & qui commençoit par ce vers :
 » *Héros qui rends aux Grecs l'aimable liberté*. Aussi-tôt tout le
 » monde jeta les yeux sur Philopémen, & tous s'écrièrent que
 » rien ne convenoit mieux à ce grand homme ».

On proposoit des prix de Poésie & de Musique non-seulement pour les grands jeux de la Grèce, mais encore pour ceux qu'on célébroit dans plusieurs villes de ce même pays : dans celle ° d'Argos ; à ° Sicyone ; à ° Thèbes ; à ° Lacédémone, dans les jeux Carniens ; à ° Athènes, pendant la fête des *pressoirs* (*λήναια*) & celle des *Panathénées* ; à Epidaure, dans les jeux établis pour la ° fête d'Esculape ; à ° Ithome dans la Messénie, pour la fête de Jupiter ; à Délos, dans les jeux célébrez dès le temps d'Homère, & que les Athéniens y rétablirent (selon * Thucydide) après avoir purifié cette île, dans la sixième année de la guerre du Péloponnèse ; à ° Samos, dans les jeux qu'on y donnoit en l'honneur de Junon & du Lacédémonien Lyfandre ; à ° Dion, en Macédoine, dans ceux qu'y institua le Roi Archélaus, pour Jupiter & pour les Muses ; à ° Patras ; à ° Naples, &c.

21. d'Aouft
1731.

Recherches
sur les ouvra-
ges de Clonas.

XXI. 1. *Qui'à son exemple Clonas premier auteur des Nomes ou des airs de flûte.* ὁμοίως ᾗ Τερπάνδρῳ Κλονᾶν, τὸν ἀρχαῖον συνηταῖς τοὺς αὐλωδικοὺς νόμους, &c.] Nous ne savons du Poëte-Musicien Clonas que ce que Plutarque nous en

° Pag. 701.
 ° Plut. *supr.* n.° 7.
 ° Idem, *ibidem*.
 ° *Ælian. var. hist. lib. 13. c. 25.*
 ° Plut. *infra* n.° 41.
 ° Schol. *Aristoph. Equit. v. 544.*
 Plut. *infra*, n.° 53.2.
 ° Plat. *Ion. pag. 143. D. edit.*
 Lugd. Læmar.

° Pausan. *lib. 4. c. 33. p. 361.*
 ° Lib. 3. pag. 117. *edit. Steph. Græc. Lat.*
 ° Plut. in *Lyfand. pag. 810.*
 lin. 28. *edit. Steph. Græc.*
 ° Diod. l. 17. p. 499. C. *ed. Rh.*
 ° Pausan. l. 7. c. 20. p. 574.
 ° Dio Cass. lib. 60. p. 668. D. *edit. Wech.*

apprend

apprend dans ce Dialogue. M. Fabricius l'a obmis dans sa *Bibliothèque Grecque*. Du moins n'y paroît-il ni parmi les anciens Poëtes lyriques, ni dans la Table générale. Plutarque ne cite pour garants de ce qu'il en dit ici, que 1.^o Héraclide, duquel il a emprunté tout ce qui précède; 2.^o les registres, ou plustost les Tables, où les Greffiers inscrivoient les noms des Poëtes & des Musiciens, qui avoient remporté les prix aux jeux publics; & sur l'article de Clonas, il allègue la Table de Sicyone dont il a déjà parlé ^a plus haut. C'est ce qu'il entend par *αἰαρχαὶ* & *αἰαρχαφόροις*. Clonas, selon lui, vivoit peu de temps après Terpancre. Il estoit de Tégée, suivant les Arcadiens; & de Thèbes, suivant les Béotiens. Il fut le premier, ou l'un des premiers, qui composa des airs sur la flûte: car quelques écrivains en font honneur à Ardale, qu'ils estiment plus ancien que Clonas, & qu'ils regardent comme celui qui a réduit en art la Musique de la flûte.

2. Clonas fut aussi compositeur de cantiques adressez aux Dieux & appelez *μελωδία* *Profodies*. C'est ainsi que ce terme est écrit dans le texte avec un *oméga* souscrit. Mais il faut y substituer un *omicron*, & lire *μελωδία*, comme dans ^a la vie de Paul Emile écrite par nostre auteur, où on lit *μέλος οὐ μελωδίων* & *πομπικόν*: une *mélodie*, qui ne sentoît point sa *procession* ni sa *pompe religieuse*. Ces deux mots Grecs *μελωδία* & *μελωδίων* ont des significations différentes. ^b Le premier se prend pour un chant, qui accompagne le son de quelque instrument de Musique. Le second signifie un cantique, une Hymne en l'honneur de quelque Divinité, vers l'autel ou la statuë de laquelle on s'avance en procession. Ces cantiques, selon ^c Pollux, s'adrescoient à Apollon & à Diane conjointement. ^d Suidas rapporte le commencement d'un de ces cantiques conçu en ces termes:

Τί γέλλιον ἀρχομένοισι, ἢ καὶ παυμένοισι,
 Ἡ^a Διὸς ἱππῶν ἐλατῆρας αἰείδουσιν;

^a N.^o 7.

^a Pag. 497. lin. 15. ed. Steph.
 Græc.

Tome X.

^b Hesych. voc. *μελωδία*.

^c Lib. 1. cap. 1. sect. 38.

^d Voc. *μελωδία*.

c'est-à-dire : qu'y a-t-il de plus beau, soit en commençant, soit en finissant, que de chanter les louanges des conducteurs de coursiers si rapides ! Outre ces *Profodies*, Plutarque attribue encore à Clonas des Poësies épiques ainsi que des élégiaques, composées toutes pour estre mises en Musique : car il n'est ici question que de celles de ce genre. Quant aux *Nomes* ou aux airs qui se chantoient au son de la flûte, Plutarque, sur l'autorité des Greffiers des jeux publics (*αιαγογραφοι*) dont je viens de parler ; le fait auteur de ces trois-ci, sçavoir 1.^o l'*Apothétos*, 2.^o le *Schænon*, 3.^o le *Trimérés*.

3. * Pollux fait mention du premier en deux endroits, & en parle comme d'un air de flûte ; mais sans expliquer l'origine de cette dénomination. A s'en tenir à la force du terme Grec, ce pouvoit estre un air de distinction, qu'on ne prodiguoit pas en toute rencontre, & qu'on mettoit en réserve pour les grandes fêtes, ou les cérémonies d'éclat : si l'on n'aime mieux supposer avec ^f *Jungerman* (d'après *Saumaïse*) que comme par ces mots, *ἄνδρες μῦθοι* ou *ῥήγαι*, on entendoit des fables secretes ou surannées concernant les Dieux & les Héros, des *Anecdotes* connues de peu de gens : de même *ἄνδρες ῥήγαι* estoient des Poësies ou des cantiques, qui rouloient sur ces fables anciennes & presque oubliées.

4. A l'égard du *Schænon*, dont ^s Pollux parle aussi comme d'un air de flûte, ainsi qu'Hesychius ; il devoit ce nom au caractère de Poësie & de Musique dans lequel il estoit composé : caractère, qui selon la remarque de *Casaubon* sur ^h Athénée, avoit quelque chose de lâche, de flexible (à la manière du jonc *ῥόγαι*) & d'efféminé. C'est dans ce sens, qu'on trouve chez Hesychius *ῥοιτὸν φωνὴν* pour une voix molle, rompue, efféminée.

5. Quant à l'air nommé *Trimérés* attribué à Clonas dans le registre, ou la liste de Sicyone, comme je viens de l'observer, il y a faute en cet endroit au texte de Plutarque, & il faut, au

* Lib. 4. cap. 9. sect. 65.

Cap. 10. sect. 79.

^f In Not. ad Polluc. ibidem.

^s Ibidem:

^h Lib. 14. cap. 4. pag. 621. B. edit. Lugd.

lieu de *Τεμπής*, y lire *Τεμάλης* comme il est écrit plus haut dans le dénombrement des airs de flûte. Cet air estoit partagé en trois *Strophes* ou couplets. La première *Strophe* se chantoit & se jouoit sur le mode Dorien; la seconde, sur le Phrygien; la troisième, sur le Lydien; & c'est de ces trois changements de modes que cet air tiroit son nom *τεμάλης*, comme qui diroit *air à trois mélodies*. C'est à quoi répondroit précisément dans nostre Musique, un air à trois couplets, dont le premier seroit composé en *C-sol-ut*, le second en *D-la-ré*, le troisième en *E-fi-mi*. Voilà tout ce que j'ai pu recueillir au sujet de Clonas.

XXII. 1. *Et que Polymnesté de Colophon qui vint après lui, fit usage de ces mêmes genres de Poësies.* Καὶ Πολύμνητον τὸν Κολοφώνιον τὸν μετὰ τῶν ὁμόμων τοῖς αὐτοῖς χρήσασθαι ποιήμασιν.] M. Fabricius, dans sa *Bibliothèque Grecque*, parle aussi peu de Polymnesté que de Clonas. * Le Gyraldi & ^b Gerard-Jean Vossius ne l'ont point passé sous silence. Mais ils sont tombez l'un & l'autre dans plusieurs méprises à son sujet, en mettant sur son compte diverses circonstances qui ne le regardent en nulle façon. Examinons d'abord ce que Plutarque nous apprend ici de ce Poëte-Musicien, & j'y joindrai les suppléments que me fourniront quelques autres écrivains de l'antiquité.

Recherches
sur les ouvra-
ges de Polym-
nesté.

^c Polymnesté estoit fils de Mélès, & non pas de *Miles* ou de *Miletus*, comme le disent le Gyraldi & Vossius; & ce Mélès estoit citoyen de Colophon, ville d'Ionie, célèbre par les Oracles qu'Apollon y rendoit. Quelques auteurs, dit Plutarque, font Polymnesté postérieur à Clonas & à Terpandre: d'autres le mettent après Terpandre, mais avant Clonas; Plutarque assure ici que Pindare & Alcman ont fait mention de Polymnesté. A l'égard d'Alcman, il faut en croire Plutarque sur sa parole; car comme il ne nous reste aujourd'hui que quelques fragments de ce Poëte lyrique, il est impossible de vérifier le

* *Hist. Poët. Diss. 3. tom. 2.* |
col. 162. edit. Lugd. Bat.

^b *De Poët. Græc. pag. 94.*

^c *Plut. infra, n.º 25.*

fait. Pour ce qui est de Pindare, il est vrai qu'il parle d'un Polymnesté ou Polymnaste; & c'est dans sa 4.^e Ode des Pythiques (vers 104.) Mais ce Polymnesté n'est point le nôtre. ^d C'étoit un des plus considérables citoyens de l'isle de Théra voisine de Crète, lequel fut père de Battus fondateur & premier Roi de Cyrène. Ainsi Plutarque s'est trompé; à moins qu'on ne suppose que dans quelqu'un des ouvrages de Pindare que nous n'avons plus, & qui existoit encore du temps de Plutarque, ce Poète eût parlé du Polymnesté dont il s'agit.

2. Celui-ci travailloit dans le même genre de Poësie-musicale que Terpandre & Clonas; c'est-à-dire qu'il composoit des airs de flûte, des *Profodies*, des chants élégiaques, des épiques. Ses airs de flûte s'appelloient de son nom *Polymnestiens* ou *Polymnastiens*. Le Poète comique Cratinus cité par le scholiaste d'Aristophane & par ^e Suidas, parle de ces airs, mais sans y donner de qualification : καὶ πολυμνήσει δαΐδι, dit-il, *Μισοκλήν τε μανθάνει* : il chante des airs Polymnestiens & il apprend la Musique. Aristophane en parle aussi dans sa ^f Comédie des Chevaliers, & quoiqu'il le fasse sans qualifier autrement ces airs, il est difficile de n'en pas concevoir très-mauvaise opinion, si l'on considère qu'il les fait chanter par des gens qu'il accuse des plus grandes infamies. C'est donc sur ce pied-là qu'en jugent & son scholiaste & Suidas copiste de celui-ci, lesquels expliquent en fort mauvaise part l'expression du Comique πολυμνήσεια ποιῆν; ce qui pourroit signifier à la lettre *faire des chansons dans le goût de celles de Polymnesté*, ou tout simplement *imiter Polymnesté*. Mais comme Aristophane n'en dit pas davantage, il est fort douteux qu'en cet endroit il ait eu en vûe le Poète-Musicien Polymnesté beaucoup plus ancien; & peut-être n'y veut-il désigner que quelque débauché d'Athènes très-décrié pour lors, & qu'il associe aux deux autres qu'il diffame impitoyablement.

Quoi qu'il en soit, & Plutarque compte Polymnesté parmi

^d Herodot. lib. 4. sect. 155. pag. 271. edit. Lugd. Bat.
^e Voc. Polymnestus.

^f Vers. 1284.
^g Infr. n.º 56.

ceux qui firent à Lacédémone le second établissement de la Musique, & qui introduisirent dans cette même ville, ainsi qu'en Arcadie & dans Argos, diverses sortes de danses dont je parlerai plus bas. ^b Il le fait aussi compositeur des airs de flûte appelez *Orthiens* (ὀρθιοί) auxquels il joignit la *Mélopée* ou la Musique vocale. C'est ce que j'expliquerai plus au long dans la suite. ⁱ Pausanias attribue à Polymneste un Poème composé pour les Lacédémoniens à la louange de Thalêtas qui les avoit délivrez de la peste. Mais pour celui que lui font composer au sujet des Sminthiens de l'isle de Rhode, le ^k *Gyraldi* & son copiste ^l *Vossius*, lesquels s'en expliquent en ces termes, *Sminthia quoque in Rhodo cecinit*, & qui citent Athénée pour garant; c'est un Poème absolument imaginaire, & il n'est question dans ^m Athénée que d'un ouvrage en prose au sujet des Sminthiens, composé par Philomneste ou Philodème, & nullement par Polymneste. ⁿ Plutarque met enfin celui-ci au nombre des Poëtes-Musiciens qui ont fait quelques innovations, quelques changements dans le rythme ou la cadence; & c'est par cette observation que Plutarque termine ce qu'il avoit à nous communiquer sur l'article de Polymneste.

XXIII. 1. *Les airs qui se jouoient sur la flûte du temps de ces Musiciens, estoient l'Apothétos, les Elégiaques, le Comarchios, le Schœnion, le Cépionien, le Ténédien & le Trimélès.* οἱ ᾗ νόμοι οἱ καὶ τοὺς..... αὐλοῦσιν οἱ πάντες, ἀπόθετος, ἐλεγχοί, κομαρχικός, χορινίαν, κηπίαν τε ἔστι δῖος, ἔστι περιμελής.] De ces sept espèces d'anciens airs de flûte, ^a j'en ai déjà expliqué trois, sçavoir l'*Apothétos*, le *Schœnion*, & le *Trimélès*. L'*Elégiaque* s'entend assez. Il ne reste donc à éclaircir que le *Comarchios*, le *Cépionien* & le *Déios*.

2. L'air ou le *Nome* appelé *Κομαρχικός*, ne se trouve dans aucun lexique, & ne se lit vraisemblablement que dans ce

Sur les Nomes
ou les airs pour
la Flûte.

^b *Ibid.* n.º 60. & 62.

ⁱ *Lib.* 1. cap. 14. pag. 35. edit. Kuhn.

^k *Ibidem.*

^l *Ibidem.*

^m *Lib.* 3. cap. 3. pag. 74. F. edit. Lugd.

Lib. 10. cap. 13. pag. 445. A.

ⁿ *Infr.* n.º 85. 2.

^a N.º 21.

Dialogue. *Καμάρχος* & *καμάρχος* est celui qui commande dans un bourg, ou dans un village; mais nostre *καμάρχος* ne vient point de là. Il paroît bien plustost un composé de *καμός* en Latin *comessatio*, une *débauche de table*; terme qui se prend aussi dans Suidas pour une sorte de flûte, qui anime des yvrognes, qui les excite à boire; *καμός* ἔστι, dit-il, *μεθύσας αὐλὸς ἐλχονίζοντες τῷ οἴνῳ ἐρεθίζων τὴν ἡδονάδιαι.* *Καμός* dans ^b Pollux est une espèce de *danse*; & une *danse lascive & dissolue*; *καμός* εἰδος ὀρχήσεως, & αἰεὶ πρὸς ὀρχήσεως: & dans ^c Athénée, comme dans Suidas, c'est un air de flûte. Car la plupart de ces danses se faisoient au son de cet instrument; en sorte que la danse & l'air n'avoient souvent que la même dénomination. *Ἡδύκαμος* est encore le nom d'une chanson dans Hétychius ainsi que dans ^d Athénée; & dans ^e Eustathe, celui d'une danse & d'un air de flûte. D'où il semble qu'on pourroit conclurre, que *καμάρχος* estoit un air de flûte, qui avoit le premier rang, parmi ceux que l'on jouoit dans les festins, dans les assemblées de débauche, auxquelles présidoit, comme l'on fait, le Dieu Comus.

3. L'air appelé *Κηπίων* ou *Cépion*, empruntoit son nom de son auteur élève de Terpandre. Comme celui-ci avoit composé pour la *cithare*, & pour la flûte, ainsi que nous ^f l'avons vû plus haut; le disciple apparemment s'estoit signalé aussi dans ces deux genres de compositions. De-là vient qu'on trouve ici un air *Cépionien* parmi les airs de flûte, dont Plutarque fait le dénombrement; & que quelques lignes plus bas paroît un second air de même nom dans l'énumération de ceux qui appartiennent à la *cithare*. Au sujet de ce compositeur d'airs, ou de *Nomes*, *Méziriac* fait une correction très heureuse dans le texte de ^g Clément Alexandrin, où on lit ces mots, *ἐπὶ τὸν Τερπανδρὸν ὁδον, ἐπὶ τὸν Κηπίωνος, ni le Nome de Terpandre, ni celui de Capiton. Méziriac* en retranchant une seule lettre, lit *Κηπίωνος*

^b Lib. 4. c. 14. S. 99. & 101.

^c Lib. 14. cap. 2. pag. 618. C. edit. Lugd.

^d Ibidem.

^e Iliad. lib. 21. pag. 1236. lin.

57. edit. Rom.

^f N.º 18.

^g Protrept. pag. 2. D. edit. Par.

au lieu de *Καπίτωνος*; ce qui n'est point douteux, puisque s'agissant ici du *Nome* de Terpandre, il est naturel qu'à la suite de celui-ci, vienne immédiatement celui de son disciple, nommé indifféremment *Καπίων* & *Κηπίων*, suivant la diversité des dialectes.

4. L'air de flûte nommé *Δείος* paroît plus difficile à déterminer que le précédent, quant à sa véritable signification. *Δείος* comme substantif poétique (pour *Δείος, εος, ους*) *crainte, frayeur*, ne se trouve que dans ^h l'Iliade d'Homère en deux endroits : *χλωεὺς ὑπαὶ δέιους*, & *χλωεὶ ὑπαὶ δέιους*, *pâles de frayeur*. Mais *Δείος* adjectif, comme il l'est ici (*Δείος νόμος*) n'est dans aucun Dictionnaire. Ce seroit, suivant cette signification, le *Nome* *craintif* ou *timide*. *Amyot* a traduit ce *Δείος* par *Ténédien*, comme s'il avoit lû dans le texte de Plutarque *Τενεδίος* au lieu de *π ε δέιος*. Mais il n'avertit point si ce mot se lisoit ainsi dans son exemplaire Grec, ou s'il l'a corrigé de son chef. *Méziriac* ne dit rien sur cet endroit, dans ses observations manuscrites sur le Plutarque d'*Amyot*. Soit véritable leçon, soit restitution hasardée, *Τενεδίος* ou *Τενέδος* me paroît préférable au mot *Δείος* que portent aujourd'hui tous les imprimez & tous les Mss. que j'ai consultez. On trouve dans Estienne de Byzance à l'article de *Ténédos* (l'une des îles Sporades de l'Archipel comme l'on sçait) *Τενέδος αὐλητής*, *joueur de flûte de Ténédos*; expression proverbiale, employée pour marquer *un faux témoin*. Mais on n'en peut rien conclurre en faveur de la leçon *Τενεδίος νόμος*. Il faudroit pour appuyer celle-ci, que le proverbe que je viens d'alléguer, ne pût s'entendre que d'un *joueur de flûte par excellence*. Alors on pourroit en inférer, qu'il y avoit un *Nome* particulier pour les joueurs de flûte de ce pays-là.

Peut-être le *Nome* *Δείος* tiroit-il sa dénomination de quelque ville de Grèce, où il estoit en usage. Il y en avoit plusieurs, connues sous le nom de *Dia* (*Δία*) & sous celui de *Dion* (*Δίων*) qu'on peut voir dans Estienne de Byzance & ailleurs. Peut-être Plutarque avoit-il écrit *Τείος*, & non *Δείος*; & en

^h Lib. 10. vers. 376.

l Lib. 15. vers. 4.

ce cas le *Nome* dont il s'agit auroit pris son nom de *Τέως* ville d'Ionie, ¹ célèbre pour avoir esté la patrie d'Anacréon Poète lyrique & de Scythinus Poète iambique.

Sur les *Nomes*
ou les airs pour
la cithare.

XXIV. 1. Quant à ceux (aux airs) qui se jouoient sur la cithare. . . . Terpandre. . . . le premier leur imposa les noms de Béotien, d'Eolien, de Trochaïque, d'Aigu, de Cépionien, de Terpandrien, & même de *Tétrædiados*. ἐκεῖνος γοῦν (Τέρπανδρος) τοὺς κισσαροδικαὺς παρτίους ὀνόμασι, Βοιωτόν τινα, ἔ Αἰόλιον, τροχαῖόν τι ἔ ὀξύ, κηπίονά τι ἔ Τερπανδρίον καλᾶν, ἀλλὰ μὲν ἔ πετραίοισιν.] Notre Auteur, comme l'on voit, compte ici sept sortes de *Nomes* ou d'airs pour la cithare, nommez par Terpandre. Suidas (au mot *Νόμος*) en compte tout autant. Mais comme au nombre de ces sept, dont il n'en nomme que trois, il met l'*Orthios* obnui par Plutarque; les deux dénombrements ne pourroient estre uniformes. ^a Pollux en spécifie jusqu'à huit, en joignant l'*Orthios* aux sept de Plutarque; en quoi il se trouve d'accord avec Suidas. Mais l'*Orthios* chez Plutarque est un air de flûte, & non pas un air de cithare, comme on le verra ^b plus bas. Pollux non seulement passe en revûe ces huit *Nomes*, mais de plus il rend raison des noms qu'ils portoient. Leurs noms venoient donc ou des peuples chez qui ils avoient cours, & tels estoient le *Béotien* & l'*Eolien*; ou du genre de rythme, de cadence, qui s'y faisoit sentir, comme l'*Orthios* & le *Trochaïque*; ou de la nature du mode, sur lequel ils estoient composez, comme l'*Aigu* & le *Tétrædiados*; ou de leurs autcurs, comme le *Cépionien* & le *Terpandrien*.

L'air *Trochaïque* estoit fait exprès pour accompagner une Poësie chantante, dans laquelle le pied dominant estoit le *trochée*, & qui donnoit la cadence & le mouvement à une danse courante & légère. Cette cadence ou ce ^c rythme, composé d'une longue & d'une brève ou de trois temps, deux

¹ Steph. Byz. voc. Τέως.

^a Lib. 4. cap. 9. S. 4. & 65.

^b N.º 49. & 62.

^c Arist. Quint. lib. 1. pag. 38.
edit. Meibom.

pour

pour le *frappé*, & un pour le *levé*, s'appelloit *Trochaïque* : & le *Nome* en empruntoit sa dénomination. L'air *Aigu* (ὀξύς) se jouoit sur les sons les plus hauts & les plus aigus de la *cithare*, c'est-à-dire sur le mode Lydien, ou sur quelqu'autre des modes supérieurs ; ce qui le rendoit propre à exciter les passions les plus vives.

2. Le *Nome*, ou l'air appelé *Tétrædios*, ou à quatre chants, estoit probablement de la nature de celui dont j'ai parlé plus haut (*Remar. 21.*) sous le nom de *Trimèles*, à trois mélodies : c'est-à-dire que comme celui-ci estoit composé de trois *Strophes* ou couplets, qui se chantoient sur trois modes différents ; de même le *Tétrædios* avoit quatre couplets qui se jouoient sur autant de modes, que je n'ai garde de déterminer. Jule-César *Scaliger* dans sa *Poétique* a été plus hardi que moi ; & il assure sans hésiter que ces quatre modes du *Tétrædios*, estoient l'*Eolien*, le *Terpandrien*, le *Cépien* & le *Béotien*. Mais où a-t-il pris cette anecdote musicale, dont il ne cite aucun garant ? Il n'a pu la tirer que de sa propre imagination, soutenue d'une mémoire quelquefois peu fidèle, quoique d'une prodigieuse étendue. On ne sauroit trop se tenir en garde contre les décisions d'un critique tel que lui, d'une érudition aussi confuse que variée, & qui néglige le plus souvent d'indiquer les sources où il puise.

Il prend ici le change sur deux articles. 1.^o Il confond les *Modes* avec les *Nomes*, quatre desquels il fait entrer dans la composition du *Tétrædios* ; au lieu d'y mettre quatre *modes*, tels que le Dorien, le Phrygien, le Lydien, &c. puisque c'est du mélange de ces modes que ce *Nome* empruntoit sa dénomination, comme le dit Pollux. 2.^o Il joint le *Nome Trochaïque* avec l'*Aigu* pour exemples d'airs qui tirent leurs noms des rythmes, suivant lesquels ils sont composés ; au lieu qu'il n'y a que le *Trochaïque* qui soit véritablement dans le cas, & que l'*Aigu* ne s'y trouve en aucune manière, puisque le même Pollux l'allègue pour exemple d'un *Nome* qui doit son nom à un mode & nullement à un rythme. Je parlerai plus bas du *Nome Orthien*, Ὀρθιος.

⁴ *Lib. 1. cap. 48.*
Tome X.

XXV. *Ce même Terpandre fit aussi pour la cithare des Hymnes en vers héroïques.* Περσίνῃ ἢ τῷ Τερπανδρῷ ἐπεσοίμια κιθαροδία ἐν ἱπποῖν.] Ce mot *επεσοίμιον* se prend en général pour un *prologue*, une *préface*, un *avant-propos*, un *prélude*. Mais il a une signification plus particulière, & se prend aussi pour une sorte d'Hymne ou de cantique adressé aux Dieux. On le trouve en ce sens dans un passage de ^a Thucydide, où cet Historien cite quelques vers d'Homère tirez du *Proème* (*επεσοίμιον*) d'Apollon, & qu'on lit aujourd'hui dans l'Hymne d'Homère adressée à ce Dieu. Sur quoi l'ancien scholiaste observe que les Hymnes s'appelloient *Πεσοίμια* : terme dérivé d'*οἶμον*, pris dans la signification de *cantus*, *chant*, *cantique* (suivant l'opinion la plus commune) ou dans celle de *via*, *chemin*, parce que l'on chantoit ces airs sur les grands chemins; & c'est l'opinion du second scholiaste d'Eschyle, sur le premier vers *des sept devant Thèbes*; comme le remarque M. Duker, nouvel Editeur de Thucydide.

C'étoit donc par ces sortes de cantiques ou d'invocations que préludoient, pour ainsi dire, les anciens Poètes-Musiciens, avant que de chanter les Poèmes de leur composition ou ceux d'autrui, les accompagnant des sons de la *cithare*. ^b Plutarque lui-même le confirme (une page plus bas) en ces termes : *C'est ainsi que ces Musiciens, après avoir offert aux Dieux les prémices de leurs chants, passoient aussi-tôt à la Poésie d'Homère & à celle des autres Poètes; comme il paroît manifestement par les Hymnes (Πεσοίμιας) de Terpandre.* Ces Hymnes ou *Proèmes* qui se chantoient au son de la *cithare*, estoient ordinairement composez en vers héroïques (ἐν ἱπποῖν :) car c'est en cette signification que se doit prendre ici l'expression Grecque. Plutarque le prouve par la conduite du Poète-Musicien Timothée, qui dans ses Poësies *chantantes* dithyrambiques, fit un mélange de ces anciens airs composez en vers héroïque ou hexamètres, afin qu'il ne parût pas avoir tout à coup enfreint les loix de l'ancienne Musique. Tels estoient donc les

^a Lib. 3. pag. 117. edit. Steph. Græc. Lat.

^b N.º 38.

Proèmes ou Hymnes pour la *cithare*. Ceux qui estoient destinez pour la flûte s'appelloient Πεγαῦλια; & ceux qui précédoient les *Nomes*, Προνόμια.

XXVI. *Timothée l'a montré suffisamment.* Τιμόθεος ἐδήλωσι.] Timothée Poète-Musicien des plus célèbres naquit à Milet, ville Ionienne de Carie, l'an 182. de la Chronique de Paros qui répond à la 3.^e année de la LXXXIII.^e Olympiade, 446. ans avant J. C. On lit encore aujourd'hui dans le texte de * Diodore de Sicile, même de l'édition de Rhodoman, Τιμόθεος Φιλήσιος pour Μιλήσιος, comme l'a remarqué *Meursius* dans ses ^b *Archontes*. On est peu d'accord sur le nom du père de Timothée, les uns l'appellant Thersandre, les autres Néomysé ou Philopolis, au rapport de ^c Suidas. Timothée florissoit en même temps qu'Euripide & Philippe de Macédoine. Il excelloit dans la Poésie lyrique & dithyrambique; & il estoit grand joueur de *cithare*. Il perfectionna cet instrument en adjoûtant quatre nouvelles cordes (suivant ^d Pausanias) ou deux seulement, la dixième & la onzième (selon ^e Suidas) aux sept ou aux neuf qui composoient la *cithare* avant lui.

Recherches
sur la vie & les
ouvrages de
Timothée.

Cette innovation dans la Musique n'eut pas l'approbation générale. Les Lacédémoniens la condamnèrent par un décret public que ^f Boèce nous a conservé. Il est écrit dans le dialecte du pays, dont la lettre ρα, qui est la consonne dominante, rend la prononciation très rude. Il commence par ces mots : ἐπὶ δὲ Τιμόθεος ὁ Μιλήσιος ὠδῶν ἀνάλωμα ἰς τὴν αἰνέεαν πόλιν, &c. & il contient en substance, que Timothée de Milet étant venu dans leur ville, avoit marqué faire peu de cas de l'ancienne Musique & de l'ancienne lyre : qu'il avoit multiplié les sons de celle-là, & les cordes de celle-ci : qu'à l'ancienne manière de chanter simple & unie, il en avoit substitué une plus composée, où il avoit introduit le genre chromatique :

* Lib. 14. S. 421. p. 273. D.

^b Cap. 16. pag. 132.

^c Voc. Timotheus.

^d Lib. 3. c. 12. p. 237. ed. Kuhn.

^e Ibidem.

^f De Music. lib. 1. cap. 1. pag. 1372. edit. Basil.

que dans son Poëme sur l'accouchement de Sémèle, il n'avoit point gardé la décence convenable : que pour prévenir les suites de pareilles innovations, qui ne pouvoient qu'être préjudiciables aux bonnes mœurs, les Rois & les Ephores avoient réprimandé publiquement Timothée, & avoient ordonné que la lyre seroit réduite aux sept cordes anciennes, & qu'on en retrancheroit toutes les cordes nouvellement adjointes, &c. On trouve cette histoire dans ^s Athénée, avec cette circonstance, que comme l'exécuteur se mettoit en devoir de couper ces nouvelles cordes, conformément au décret, Timothée ayant appercû dans ce même endroit une petite statuë d'Apollon, dont la lyre avoit autant de cordes que la sienne, il la montra aux Juges, & fut renvoyé absous. On voyoit encore à Lacédémone, du temps de ^b Pausanias, un édifice nommé *Skias*, à la voûte duquel il dit que fut suspenduë la lyre de Timothée. On a vû plus haut que ⁱ les Lacédémoniens avoient sévi contre Terpandre pour un pareil sujet.

Ce ne fut pas seulement à Sparte qu'éclata le mécontentement, par rapport à la nouvelle Musique de Timothée. Les Poètes comiques, sur-tout Phérécrate, se déchaînèrent contre lui, comme on le verra ^k plus bas dans ce Dialogue. Son Dithyrambe sur l'accouchement de Sémèle, ou sur la naissance de Bacchus, Poëme dans lequel il faisoit jetter à cette Princesse les hauts cris d'une manière très indécente, s'attira non-seulement la censure des Lacédémoniens, comme je viens de le remarquer, mais encore la raillerie d'un ^l Stratonique fécond en bons mots, qui sur cet endroit du Poëme dit plaisamment, *si Sémèle eût accouché d'un artisan, & non pas d'un Dieu, quels hurlements n'auroit-elle pas dû faire !* εἰ δ' ἐργολάβον ἔπαιεν, ἢ μὴ Θεὸν, ποίας αὖ ἠφίει φωνάς; On accusoit Timothée d'être froid & peu ingénieux dans ses Poësies, ce qui l'exposoit quelquefois aux brocards du public. ^m Athénée rapporte un passage

^s Lib. 14. cap. 4. pag. 636. E.
edit. Lugd.

^b Ibidem.

ⁱ N.º 18.

^k N.º 208.

^l Athen. lib. 8. cap. 11. pag.

352. A.

^m Ibid. cap. 5. pag. 341. D.

du Poète comique Machon, où celui-ci fait ainsi parler le Poète Philoxène bien malade, au Médecin, qui l'exhortoit à mettre promptement ordre à ses affaires : *Le Caron qui paroît dans la Niobe de Timothée, ne me permet pas de m'amuser & de perdre du temps ; il me crie de toute sa force que sa barque va partir.* ^a Polyidas tirant vanité de ce que Philotas son disciple avoit remporté le prix du chant sur Timothée, Stratonique, dont je viens de parler, lui dit, *je m'étonne que tu ne songes pas que Timothée fait des loix, & que Philotas se contente d'obtenir des arrests;* jouant ainsi sur le mot *νόμος* qui se prend également pour des *airs* de Musique, & pour des *loix*. Cela n'empêchoit pas que Timothée ne fût en très grande réputation ; & il paroît, par une Epigramme Grecque d'Alexandre Poète Etolien, conservée dans les *Saturnales* de ^o Macrobe, que les Ephésiens lui donnèrent mille pièces d'or pour composer un Poème en l'honneur de Diane, lorsqu'ils firent la dédicace du Temple de cette Déesse.

Ce Poète-Musicien, comme l'on vient de le voir, avoit composé en plusieurs genres, dans le lyrique, dans le dithyrambique, dans le dramatique, dans l'épique. On trouve une notice de ses Poésies dans ^p Suidas, qui lui attribue dix-neuf *Nomes* ou cantiques; trente-six *Proèmes*; dix-huit Dithyrambes; vingt-une Hymnes; le Poème de Diane; huit *Diascèves* ou descriptions; un Panégyrique ou Eloge; trois Tragédies, *les Perses* ou *Nauphus*, *Phinidas*, *Laërte*, auxquelles il faut en joindre une quatrième, qui est la *Niobe*, dont je viens de parler; sans oublier le Poème sur la naissance de Bacchus. ^q Estienne de Byzance le fait auteur de dix-huit livres de *Nomes* pour la *cithare* en huit mille vers, & de mille *Προόμια* ou préludes pour les *Nomes* de la flûte.

Timothée mourut, selon ^r Suidas, à l'âge de 97. ans. Mais, suivant la ^t Chronique de Paros, dont l'autorité est préférable, il n'en avoit que 90. & ce fut en Macédoine, comme le dit

^a *Ibid. cap. 11. pag. 352. B.*

^o *Lib. 5. cap. 22.*

^r *Ibidem.*

^q *Voc. Miletus.*

^t *Ibidem.*

^t *Marm. Oxon. Ep. 77. p. 173.*

¹ Estienne de Byzance, la 4.^e année de la c v.^{me} Olympiade, deux ans avant la naissance d'Alexandre le Grand. Il s'ensuit de là que le Timothée dont il s'agit ici, n'est point le fameux joueur de flûte si chéri de ce Prince, qu'il sçavoit animer par les sons de cet instrument jusqu'à le faire courir aux armes; & aux noces duquel il fut appelé ainsi que les autres Musiciens les plus fameux de ce temps-là, comme l'assure ^u Athénée. Cependant faute d'avoir égard aux dates Chronologiques & de se ressouvenir que de ces deux Timothées, l'un estoit Milésien, & l'autre ^x Thébain, on les a confondus jusqu'à présent, & l'on n'en a fait qu'un seul & même Poète-Musicien.

Sur Glaucus
d'Italie.

XVII. *Glaucus d'Italie, dans son Traité des Poètes & des Musiciens de l'antiquité.* Γλαῦκος ὁ ἐξ Ἰταλίας, ἐν συγγραμμάτων πινὶ τῶν ἀπὸ τῶν ἀρχαίων ποιητῶν ἔ μουσικῶν.] Ce Glaucus estoit de Rhége (aujourd'hui *Rheggio*) dans la grande Grèce, ou le Royaume de Naples. Il estoit contemporain de Démocrite le Philosophe, comme le témoigne ^a Diogène-Laërce, en assurant d'après Glaucus, que ce Philosophe avoit eu pour maître un Pythagoricien. On faisoit Glaucus auteur d'un écrit historique sur les Poètes & les Musiciens de l'antiquité; écrit que ^b d'autres aimoient mieux attribuer à l'Orateur Antiphon. ^c G. J. *Vossius* ne doute pas que ce ne soit ce même Glaucus, qu'allègue encore ^d Diogène-Laërce à propos d'Empédocle, Philosophe & Poète tout ensemble. Il est persuadé de plus, que le Glaucus que cite ^e Harpocraton, comme ayant fort parlé du Poète Musée, n'est autre que celui dont il est ici question, & c'est aussi le sentiment de *Maussac*.

^f *Jonstius* dans la *Bibliothèque des Historiens philosophiques*, observe que le ^g scholiaste anonyme d'Eschyle, cite un Glaucus

¹ *Ibidem*:

^u *Lib. 12. cap. 9. pag. 538. F.*

^x *Lucian. Harmonid. tom. 1. pag. 586. edit. Amst. in-octavo.*

^a *Lib. 9. sect. 38. p. 570. edit. Amst.*

^b *Plut. vit. X. Rhet. Antiph. p.*

¹ 532. lin. 14. edit. Steph. Græc.

^c *De Hist. Gr. lib. 4. pag. 437.*

^d *Lib. 8. sect. 52. pag. 527.*

^e *Voc. Μουσικός.*

^f *Lib. 1. cap. 4. sect. 4.*

^g *Init. Argum. Trag. Persar.*

qui a écrit sur les Tragédies de ce Poëte, & qui n'est vraisemblablement que le nôtre. Il remarque aussi, qu'il n'est pas surprenant que ce même Glaucus, dans son Histoire des Poëtes & des Musiciens, ait compris Démocrite, puisque ce Philosophe estoit grand Musicien, & avoit composé plusieurs livres concernant la Musique, selon ^h Diogène-Laërce.

XXVIII. *Le place (Terpandre) avant Archiloque.* περὶ τῆς πρὸ τοῦ ἀρχιλόχου ἀποφαντικῆς Γλαῦκος.]

On trouve dans le Dictionnaire de Bayle un article assez étendu sur ce Poëte, où sont rassemblées avec assez de soin, les principales circonstances de sa vie. D'un autre côté, mon illustre confrère M. l'Abbé *Sevin*, promet sur le même sujet une nouvelle Dissertation, qui fournira sans doute un ample supplément aux omissions du *Léxicographe*, & qui en découvrira les méprises. Ces deux considérations me dispensent de m'arrêter long-temps sur l'article d'Archiloque. Je me contenterai de parcourir légèrement ce qui touche la personne & ses ouvrages, en qualité de Poëte. Mais j'insisterai davantage sur ce qui le regarde en qualité de Musicien.

^a Il naquit à Paros, l'une des isles Cyclades. ^b Il estoit fils de Télésicle & ^c d'une esclave nommée Enipo (comme il le déclaroit lui-même dans ses Poësies.) Plutarque, dans ^d ce Dialogue, le fait postérieur à Terpandre & à Clonas, mais plus ancien que Stésichore & que Thalétas qui fut imitateur d'Archiloque. Or comme suivant la Chronique de Paros, Terpandre florissoit l'an 381. de cette Chronique, lequel répond à la XXXIII.^{me} Olympiade, & que Stésichore vint au monde dans la XXXIV.^{me} il s'ensuivroit de là, que selon Plutarque, Archiloque devoit estre placé entre ces deux époques. Mais c'est sur quoi les anciens auteurs ne sont point d'accord. ^e Hérodote le fait contemporain

15. de Févr.
1732.

Recherches
sur la vie &
les ouvrages
d'Archiloque.

^h Lib. 9. sect. 48. pag. 574.

^a Herodot. lib. 1. sect. 12. edit.

Gronov.

Dio Chrysost. or. 2. de regn. pag.

18. D. edit. Par.

Procl. Chrestom. p. 7. ed. Wechel.

^b Euseb. præp. lib. 6. c. 7. pag.

256. edit. Par.

Suidas, voc. Archilochus.

Steph. voc. Θάλας.

^c Ælian. var. hist. lib. 10. c. 13.

^d N.º 28. 34.

^e Ibidem.

de Candaule & de Gygès Rois de Lydie ; ce qui tombe vers la xviij.^{me} Olympiade. ^f Cicéron le place sous Romulus, dont la mort arriva dans la xvi.^{me} En un mot, à consulter là-dessus les différentes opinions, Archiloque auroit fleuri depuis la xv.^{me} Olympiade jusqu'à la xxxvii.^{me} ce qui rempliroit l'espace de 88. années. Mais c'est un point de Chronologie que je ne prétends pas décider ici.

Parmi les divers événements de sa vie, il y en a quelques-uns dont la mémoire s'est conservée jusqu'à nous. ^g Pressé par l'indigence, & en vertu d'un Oracle rendu à son père, il sollicita vivement ses compatriotes d'envoyer une colonie dans l'isle de Thafos, nommée *Aërie* auparavant ; & il abandonna Paros pour suivre la nouvelle peuplade. ^h Le changement de pays n'en fit aucun dans son caractère, où régnoit souverainement la médifance la plus effrénée. Il n'épargnoit ni amis, ni ennemis ; ce qui le faisoit haïr presque universellement. ⁱ Il ne laissoit pas de se picquer d'une sorte de galanterie, peu délicate à la vérité, & où ^k l'obscénité entroit pour beaucoup. ^l Quelques-uns le font amant de la fameuse Sapho. Mais ce qu'il y a de bien plus certain, c'est qu'il rechercha en mariage ^m Néobule, l'une des trois filles de Lycambe. Celui-ci, après l'avoir agréé pour gendre, ⁿ lui manqua de parole, & maria sa fille à un autre. Archiloque, outré de cet affront, se déchaîna contre toute cette famille, & mettant en œuvre tout son talent poétique, il la diffama de telle sorte par les traits de satire les plus envenimés, que ^o le père & les trois filles se pendirent de désespoir.

^p Il se mêla aussi de faire la guerre, & il vouloit passer pour brave. Mais il ne fut pas à beaucoup près si redoutable les armes

^f *Tuscul. lib. 1. cap. 1.*

^g *Ælian. ibid.*

^h *Idem, ibidem.*

ⁱ *Idem, ibidem.*

^k *Origen. in Cels. lib. 3. p. 125. edit. Cantabrig.*

Suidas, ibid.

^l *Athen. lib. 13. cap. 8. pag.*

599. *E. edit. Lugd.*

^m *Schol. Hor. Epod. 6. vers. 13.*

ⁿ *Horat. ibidem.*

^o *Anthol. Græc. lib. 3. cap. 25. Epigr. 18. 19. 20. pag. 391. edit. Wechel.*

Suid. voc. Lycambiades.

^p *Athen. lib. 14. c. 6. p. 627. C.*

à la main, qu'il l'estoit en Poësie; & ^q dans un combat contre les Sayens peuple de Thrace, il jeta son bouclier aux ennemis, pour fuir plus vite & plus commodément. Une telle poltronnerie jointe au soin qu'il prit de la justifier, le mit en fort mauvaise odeur chez les Lacédémoniens, prévenus déjà contre ses vers trop médisants & trop licencieux; en sorte ^r qu'ils lui interdirent l'entrée de leur pays, & défendirent la lecture de ses ouvrages. ^t Il fut tué dans un combat, on ne sçait à quelle occasion, par un certain Callondas surnommé Corax, qui ne fit ce meurtre que pour conserver sa propre vie. Du moins n'alléguait-il point d'autre excuse, lorsque l'Oracle d'Apollon le chassa du Temple de Delphes, pour venger la mort d'un Poëte, que son merveilleux talent avoit rendu cher à ce Dieu. Du reste, je n'oublierai pas d'avertir ici, que ^u nous ignorerions la plupart des faits qui deshonnorent Archiloque, s'il n'avoit pris la peine de nous en instruire lui-même; ce qui marque, sinon beaucoup de respect pour le public, au moins une extrême franchise.

^u Il cultiva la Poësie lyrique avec tant de succès, qu'on doit l'en regarder comme l'un des plus grands maîtres, quoiqu'il n'en soit pas l'inventeur. Il le fut (dit-on) du vers iambique trimètre & du vers *Scaron*; ^x & il passe pour avoir esté aussi excellent dans ce genre de Poësie, qu'Homère ^y dont il fut grand imitateur, l'est dans le sien. ^z Estienne de Byzance & ^{aa} Zénobius font Archiloque auteur d'*Epodes*, c'est-à-dire de ces petits Poëmes lyriques composez d'un iambique trimètre suivi d'un vers plus court; telles que sont les *Epodes* d'Horace. Parmi ces sortes de vers, ^{bb} on rangeoit les *demi-élégiaques*, composez d'un

^q Strab. l. 12. p. 549. D. ed. Par.

Aristop. in Pace, v. 1296. in Sch.

Plut. instit. Lacon. p. 425. lin.

27, edit. Steph. Græc.

^r Plut. ibidem.

Valer. Max. lib. 6. c. 3. Ext. 1.

^t Suidas, voc. Archilochus.

Plut. de Ser. num. vind. p. 994.

lin. 22. edit. Steph. Græc.

^u Ælian. ibidem.

^v Vell. Patere. lib. 1. cap. 5.

Tome X.

Quintil. instit. lib. 10. c. 1. pag. 740. edit. Lugd. Bat.

^x Dio Chrys. orat. 33. pag. 397. A. edit. Par.

^y Longin. S. 13. p. 47. ed. Oxon.

^z Voc. Πάρος.

^{aa} Centur. 5. Prov. 68.

^{bb} Diomed. lib. 3. col. 502. edit.

Putsch. Gram. vet. Lat.

Terentian. col. 2422. ejusd. edit.

Victorin. col. 2551. ejusd. edit.

H h

hexamètre & d'un demi-pentamètre, & on les attribue encore à nostre Poëte. ^{cc} Athénée lui donne aussi des Poësies *élégiaques*, & il est parlé dans ^{dd} Pindare du cantique d'Archiloque destiné à célébrer la victoire des Olympioniques. ^{ee} Estienne de Byzance & ^{ff} Hephestion citent comme de lui des chansons Bachiques appelées *ιοβαλχοι*. On peut consulter sur tous ces ouvrages (dont nous n'avons plus que quelques fragments) M. Fabricius dans sa ^{gg} *Bibliothèque Grecque*. Mais il me reste à examiner ici tout ce que Plutarque, dans ce Dialogue, met sur le compte d'Archiloque quant à la Musique, & c'est de quoi ce Bibliothécaire n'a presque rien dit, comme nous l'allons voir.

Cela peut se réduire à treize différents chefs; sçavoir 1.^o *Le rythme des trimètres*: 2.^o *le passage d'un rythme dans un autre d'un genre différent*: 3.^o *la paracataloge*: 4.^o *la manière d'accommoder à tout cela le jeu des instruments à cordes*: 5.^o *les Epodes*: 6.^o *les sétramètres*: 7.^o *le procritique*: 8.^o *le prosodiaque*: 9.^o *l'augmentation du premier*: 10.^o *l'Elégie*: 11.^o *l'extension de l'iambique jusqu'au péon épibate*: 12.^o *celle de l'héroïque jusqu'au prosodiaque & au Crétique*: 13.^o *l'exécution musicale des vers iambiques, dont les uns ne font que se prononcer pendant le jeu des instruments, au lieu que les autres se chantent*. Il faut expliquer en détail chacun de ces articles, & tâcher d'en donner une idée nette.

1. *Le rythme des trimètres*: ῥυθμὸς τριμετρῶν ῥυθμολογία.] C'estoit la cadence ou la mesure, suivant laquelle on chantoit les vers iambes trimètres ou de six pieds. Ce rythme ou cette cadence varioit selon la nature des pieds qui entroient dans la composition de ces vers. Lorsque ces pieds n'estoient que des iambes, le rythme estoit uniforme & toujours double, c'est-à-dire que la mesure se battoit à deux temps inégaux, ou à trois temps égaux. Lorsque ces pieds estoient en partie des iambes,

^{cc} Lib. 11. cap. 10. p. 483. D.

^{dd} Olymp. Od. 9. vers. 1.

^{ee} Voc. Βίχιν.

^{ff} Enchirid. pag. 55. lin. 9. edit. Turneb.

^{gg} Lib. 2. cap. 15. t. 1. p. 572.

& en partie des spondées ou des pieds équivalents, le rythme estoit tantost double ou inégal, & tantost égal dans l'étendue d'un seul vers; c'est-à-dire que la mesure se battoit, tantost à deux temps inégaux, tantost à deux temps égaux. On peut voir une explication plus circonstanciée de ces deux sortes de rythmes dans ma Dissertation sur ce même sujet, imprimée parmi les *Mémoires de Littérature* Tom. V. p. 152. Personne n'estoit plus en état qu'Archiloque même de régler le rythme ou la cadence des iambes trimètres, soit purs, soit non purs & *Scazons*, puisqu'il estoit l'inventeur de cette sorte de vers.

2. *Le passage d'un rythme dans un autre d'un genre différent.*
 α ἐκ τοῦ ἐξ ἀποσπῆς πρὸς ἑσῶς.] Il faut lire dans le Grec non *ἑσῶς*, comme le portent l'édition de *Henri Estienne*, & toutes les autres, mais *ἑσῶς*, comme il se lit cinq lignes plus bas & dans les trois MSS. que j'ai consultez. *ἑσῶς* doit se prendre ici pour le chant de la voix, ou le jeu des instruments, pour l'intonation en termes de Musique; d'*ἐσῶς*, entonner, faire entendre le ton ou le son. Ainsi l'expression Grecque signifie le chant ou le jeu qui se fait en divers rythmes, c'est-à-dire en passant d'un rythme dans un autre. Or ce passage pouvoit se faire, ou dans un même vers, par exemple, dans un iambe trimètre non pur, comme je viens de le dire, ou d'un vers à un autre, comme d'un hexamètre à un iambe pur, de quelque nombre de pieds qu'il fût composé; parce que le rythme du premier estoit égal, & celui du second inégal ou double. Ainsi dans cette ^a Epode d'Horace composée d'un hexamètre & d'un iambe pur trimètre,

Altéra jam teritur bellis civilibus ætas,

Suis & ipsa Roma viribus ruit;

Ce passage d'un rythme à un autre est très-sensible. Mais dans cette ^b Epode d'Archiloque composée de deux vers iambes,

^a Epod. 16.

^b Demet. Phaler. pag. 6. edit.
P. Victor.

Hephæst. Enchirid. pag. 70. lin.
14. edit. Turneb.

l'un trimètre ou de six pieds, l'autre dimètre ou de quatre, tous deux non purs,

Πάτερ Λυκάμβα ποῖον ἔφρασσω τόδῃ;

Τίς σὰς παρήειρε φρένας;

Père Lycambe que venez-vous de dire! Qui vous a troublé l'esprit! Dans cette Epode (dis-je) le changement de rythme n'arrive point en passant d'un vers à l'autre, il se fait dans chaque vers. Il faut conclurre de tout cela, que dans les premiers temps où la Poésie n'étoit composée que de vers héroïques, hexamètres, ou pentamètres, on ignoroit ce passage d'un rythme à l'autre; mais que dans la suite l'usage de la Poésie lyrique le rendit nécessaire, & qu'Archiloque étant un des premiers auteurs de cette Poésie, c'est avec fondement que Plutarque lui attribue ce changement de rythme.

3. *La paracataloge: Παρεκατάλογη.*] Ce mot est un terme de Musique, lequel n'est pas commun. Il ne se trouve qu'ici, & dans les ^c problèmes d'Aristote. Παρεκατέλειπο, verbe dont il pourroit dériver, est dans Hésychius, où il est rendu par celui-ci ὠδὴ κατέκειτο, *assidebat, accumbebat*. C'est par rapport à cette signification du verbe ὠδὴ κατέκειτο, qu'*Amyot* a traduit le mot Παρεκατάλογη de Plutarque par cette expression, *et la manière comme il les faut coucher* (i. e. les *rhythmes*) voulant dire sans doute par ces mots, *la manière de coucher ces rythmes par écrit, de les noter*. Mais cette signification n'est nullement celle de la *Paracataloge*, (Παρεκατάλογη,) de Plutarque; ainsi qu'en fait foi le passage d'Aristote, que voici: Διὰ τὴν (dit ce Philosophe) ἢ ὠδὴ κατέκειτο ἐν ταῖς ὥδαις τραγικόν· ἢ ἀφ' οὗ τὴν αἰωνομαλίαν; παθητικὸν γὰρ τὸ αἰωνομαλὲς ἐν μεγάλῃ τύχῃ ἢ λύπῃ· τὸ δ' ὁμαλὲς ἔλαττον γοῶδες. Voici présentement la version Latine de Théodore Gaza. *Cur immutatio et varietas in cantando tragicum sit! an ratione inaequalitatis hoc evenit! afficit namque tristitia quod inaequale est, accommodaturque magnitudini calamitatis et*

^c Sect. 19. probl. 6.

maioris: contra quod æquale, atque continens est, minus id flebile auribus accidit. D'où il paroît que *κατάλογη* en termes de Musique, signifioit la suite naturelle, simple & unie des tons ou des sons dans la manière de moduler un chant, aussi bien que dans sa cadence; & que *ἁδιακατάλογη*, au contraire, désignoit un désordre dans l'arrangement de ces sons & dans le rythme, d'où résultoit une modulation inégale, scabreuse, hétéroclite, & par là d'autant plus propre au tragique, au pathétique, comme le dit Aristote. Or si la *paracataloge* estoit convenable au tragique; elle ne l'estoit pas moins, lorsqu'il s'agissoit de médire, d'invectiver contre quelqu'un, de l'accuser avec véhémence, & de le diffamer: & comme c'estoit-là l'emploi principal de la Poësie lyrique ou iambique d'Archiloque, il ne faut pas estre surpris que Plutarque range la *paracataloge* au nombre des inventions de ce Poëte-Musicien.

4. *La manière d'accommoder à tout cela le jeu des instruments à cordes: & τὴν ὡς ταῦτα χρῆσιν.*] ^d *Amyor* a obmis cet article dans sa version. Il ne suffisoit pas dans l'ancienne Musique, d'ajuster un chant convenable à telle, ou telle sorte de Poësie. Il falloit de plus y accommoder de telle façon le jeu de la *cithare*, de la lyre & des autres instruments, qu'il suivît exactement la Musique vocale. Archiloque avoit donc enseigné l'art d'accommoder ce jeu, non-seulement au chant & au rythme des iambes trimètres, mais encore au passage d'un rythme à un autre, & à cette modulation bizarre appelée *paracataloge*.

5. *Les Epodes: Εἰς ἑπόδῃ.*] Le mot *Epode* se prend en plus d'une signification. 1.^o On appelloit ainsi chez les Grecs un assemblage de vers lyriques ou une stance, qui dans les Odes se chantoit immédiatement après deux autres stances nommées *Strophe* & *Antistrophe*. Ces trois sortes de stances se répétoient ordinairement plusieurs fois suivant ce même ordre dans le cours d'une seule Ode; & le nombre de ces répétitions remplissoit l'étendue de ce Poëme. La *Strophe* & l'*Antistrophe*

^d *Fol. 826. edit. Vascos. in-octavo.*

contenoient toujours autant de vers l'une que l'autre, & pouvoient par conséquent se chanter sur le même air. L'Epode tantost plus longue, tantost plus courte, leur estoit rarement égale. Elle devoit donc pour l'ordinaire se chanter sur un air différent. Elle terminoit le chant de ce que les Grecs nommoient *période*, & de ce que nous pourrions appeller *un couplet de trois stances*; & elle en faisoit comme la clôture (*clausulam*.) C'est aussi de cette circonstance que lui venoit son nom, dérivé du verbe *ἐπείδω*, chanter par-dessus, chanter pour finir. Après avoir chanté le premier couplet de l'Ode, composé de ces trois stances, on chantoit le second, puis le troisième, & ainsi des autres. Presque toutes les Odes de Pindare fournissent des preuves de ce que je viens d'avancer.

En second lieu, on donnoit le nom d'*Epode* à un petit Poème lyrique composé de plusieurs distiques, dont les premiers vers estoient autant d'iambes-trimètres, ou de six pieds, & les derniers estoient plus courts, & seulement des iambes-dimètres, ou de quatre pieds. De ce genre estoient les Epodes d'Archiloque dont parle ici Plutarque, telles que celle qui commence par ce vers *Πάτερ Λυγιάμβω*, &c. & celles d'Horace qui se lisent dans le 5.^e livre de ses Odes. S'il en faut croire ^e Victorin le Grammairien, c'estoit proprement le petit vers qui s'appelloit *Epode*, parce qu'il terminoit le sens du distique, de même que l'*Epode* des Odes en finissoit le chant. *Hinc sumptum vocabulum*, dit-il, *in has Epodos, quæ binos versus impares habent; nam ut illa canticum finiebat, sic hæ sensum versu insequenti.* ^f Ce Grammairien ajoute que comme dans l'Elégie le vers hexamètre ne peut par lui-même & sans le pentamètre qui le suit, remplir la mesure du distique élégiaque; il en est de même dans l'Epode, où chaque vers trimètre ne doit point se faire entendre, sans estre suivi du petit vers dimètre, qui en fait comme la clôture ou le complément. *Nam neque per se versus hexameter sine sequente pentametro Elegiacum metram implebit: neque in Epodis, singuli versus sine clausulis suis & assequelis audiri poterunt ἐπείδω.* ^g Il

^e Lib. 1. col. 2501. edit. Putsch.
Gram. vet. Lat.

^f Ibid. col. 2500.

^g Ibidem.

observe plus bas que dans ces distiques, dont les deux vers dépendent mutuellement l'un de l'autre, dans l'Élégie par exemple & dans l'Epode, les Grecs ont nommé les premiers vers *proodiques*, & les derniers, *épodiques*: sur quoi il s'explique en ces termes: *Hæc etiam in carminibus, quæ mutuo annexa ita ex se pendent, ut alterum sine altero audiri non possit, προοδικὰ & ἐποδικὰ vocaverunt*, id est, *antecantativa & præcantativa*: ut sic in hexametro προοδικὸν ipsum Epos, & ἐποδικὸν versus pentameter, qui ei subjungitur in Elegiis. Item cantativum erit trimeter iambicus, ut Ibis Liburnis inter alta navium. Erit dimeter postcantativum, Amice propugnacula. Ce passage qui est très-corrompu, a besoin de plusieurs corrections pour devenir intelligible. Il faut donc, au lieu de προοδικὰ & ἐποδικὰ vocaverunt, lire προοδικὰ & ἱποδικὰ vocaverunt: au lieu de antecantativa & præcantativa, il faut lire antecantativa & postcantativa: il faut mettre une virgule après ipsum, & au lieu d'Epos & ἐποδικὸν, qui ne fait aucun sens, il faut lire & ἱποδικὸν: pour item cantativum il faut corriger item antecantativum.

En troisième lieu, on a étendu la signification du mot *Epode*, jusqu'à désigner par là, tout petit vers mis à la suite d'un ou de plusieurs grands. C'est l'idée qu'en donne le Grammairien Grec ^h Hephæstion en ces termes: εἰσὶ δὲ ἐν τοῖς ποιήμασι & οἱ ἀρρενικῶς ἔτιω χαλούμενοι ἱποδοὶ, ὅταν μάλιστ' εἴχῃ ἀετὶδὸν π' ἐπιφύρη: c'est-à-dire: on appelle *Epodes* au masculin dans les Poèmes, lorsqu'à un grand vers en succède un petit: Car c'est ce que signifie en cet endroit ἀετὶδὸν qui veut dire proprement *impair* ou *non égal au premier*: & il cite pour exemple non-seulement l'Epode d'Archiloque Πάτερ Λυκάμεια, &c. mais encore celle-ci Εὐπὶ πρὸς ἀέθλα δηρὸς ἡθεστίζετο, Εἴ γ' ἔραυσσενδης, où le vers épodique est, comme l'on voit, non un iambe dimètre, mais le commencement d'un hexamètre ou d'un pentamètre. Le Grammairien Latin ⁱ Diomède en donne à peu-près la même notion en ces termes: *Epodi dicuntur versus quolibet modo scripti, & sequentes clausulas habentes particularum, quales sunt Epodi Horatii, in quibus singulis*

^h Pag. 70. lin. 12. edit. Turneb. | ⁱ Lib. 3. col. 482. edit. Putsch.

versibus singulæ clausulæ adjiciuntur: où il entend par ce mot (*particularum*) les petits vers qui sont autant de parties ou de fragments de vers plus étendus: & il cite pour exemples de ces Epodes d'Horace,

Nox erat & cælo lucebat luna sereno

Inter minora sidera; &

Altera jam teritur, &c.

Suis & ipsa Roma, &c.

qui ne peuvent passer pour Epodes que par extension, & ne sont nullement celles qui chez Horace méritent ce titre par excellence, comme étant composées de deux iambes, l'un trimètre, l'autre dimètre, placez alternativement. Ce Poète Latin ne nous en offre que dix de cette espèce comme le reconnoît le Grammairien-Poète ^k Térentien dans ces vers:

Tales (dimetros) trimetris subdidit Flaccus suis,

Ut carmina ostendunt decem:

Ibis Liburnis, &c.

Archilochus isto sævit ixtatus metro

Contra Lycamben & filias.

Cela ne l'empêche pas de prendre ^l ailleurs le mot *Epode* dans l'autre sens, & d'attribuer ce nom au vers demi-élégiaque: voici comme il s'en explique:

Præmisso hexametro dulcem subnectit Epodon:

Talis Epodus erit:

Diffugere nives, redeunt jam gramina campis,

Arboribusque comæ,

qui sont deux vers d'Horace. ^m Victorin qualifie aussi du même nom ce dernier vers, ⁿ & va jusqu'à prodiguer cette dénomination au vers Adonien, mis après trois vers Saphiques, & de plus à un petit Poème composé de plusieurs vers

^k Col. 2437. & 38. ejusd. edit.

^l Col. 2422.

^m Col. 2551. ejusd. edit.

ⁿ Ibid. col. 2564.

Adoniens rangez de suite. ° Aufone en fait autant pour les iambes dimètres, qui chez lui composent seuls une petite pièce de Poësie.

6. *Les tétramètres : τετράμετρα.*] On peut y rapporter 1.° les vers iambes de huit pieds, dont on ne trouve guères d'exemples que dans les Poëtes comiques : 2.° les iambes purs de huit pieds, défectueux d'une syllabe, & dont on voit quelques-uns dans Catulle : 3.° les heptamètres Archiloquiens, qui ont les quatre premiers pieds d'un hexamètre, suivis de trois trochées, comme ce vers d'Horace,

Solvitur acris hyems grata vice veris & Favoni.

7. *Le procritique : προκριτικός.*] Il faut sousentendre ῥυθμός : c'est de quoi il est ici principalement question. Cela signifioit à la lettre *un rythme qui méritoit la préférence*. Mais cette sorte de rythme est absolument inconnue dans l'ancienne Musique. Il n'en est pas de même du rythme *Crétois* ou *Crétique*, ῥυθμός κρητικός. On le trouve dans Suidas (κρητικός ῥυθμός ἔστιν ὅπου καλούμενος) & à l'occasion de ce mot il cite ce passage P d'Aristophane, ὑπανακινεῖν κρητικῶς τὰ πόδι, *remuer les pieds, danser suivant le rythme Crétique*. ¶ Aristide-Quintilien nous le fait connoître plus particulièrement. Il le met au nombre des rythmes mixtes, le compose de deux trochées, l'un pour le *frappé*, l'autre pour le *levé*, & assure que le nom de Crétique lui venoit du pays où il estoit originairement en usage. ¶ Aristophane à la fin de sa Comédie des *Harangueuses*, nous offre un échantillon de ce rythme qu'on peut voir. C'est une tirade de quinze vers, où se trouve un mot burlesquement formé de soixante & dix-sept syllabes, & qui remplit six de ces vers. Il y avoit une autre espèce de vers ou de rythme Crétique du nombre des rythmes simples, & qui se confondoit avec le péonique & le Bachique, ayant une longue & une brève pour le *frappé*, & une longue pour le *levé*. J'en

° Epistol. lib. 1. Epist. 16.

¶ Εκκλησιαζ. vers. 1157.

Tome X.

¶ Lib. 1. pag. 39. edit. Meibom.

¶ Vers. 1161.

parlerai plus bas. Il n'est donc pas douteux que dans le passage de Plutarque, au lieu de *μετρικόν*, il faut lire *κρητικόν*; ce qui est confirmé quatre lignes plus bas, où il s'agit du *rhythme héroïque augmenté jusqu'au profodique & au Crélique*, εἰς τὸν *μεσοδικόν* & τὸν *κρητικόν*: ce qui revient, comme l'on voit, au passage que j'explique, & τὸ *μετρικόν*, (il faut lire *κρητικόν*) & τὸ *μεσοδικόν* ὑποδίδω): on lui attribue, on lui donne l'invention du *rhythme Crélique & du profodique*.

8. Quant à ce dernier, ^f Aristide-Quintilien le fait de trois pièces. La 1.^{re} est composée de trois pieds, qui sont le pyrrhique, l'iambe & le trochée: la 2.^e de quatre, du pyrrhique, de l'iambe, du trochée & d'un autre iambe de surcroît: la 3.^e d'un Bachique ou choriambre (-υυ-) & d'un grand Ionien (--υυ.) Ce *rhythme* s'appelloit *profodique*, parce qu'il entroit dans ces cantiques nommez *Profodies*, dont j'ai parlé plus haut, & en régloit la cadence.

9. *L'augmentation du premier*: & ἡ τῶ *μετρικοῦ αὐξήσις*.] C'est-à-dire *l'augmentation du rhythme Crélique*. Le *rhythme* ou le vers Crélique, ainsi nommé du pied qui entroit dans sa composition, se confondoit avec le *rhythme* ou le vers péonique, parce que le pied Crélique ou *amphimacre* formé d'une brève entre deux longues, & le péon composé d'une longue & de trois brèves estoient équivalents. Ce vers s'appelloit aussi *Bachique* à cause du pied de ce nom, formé d'une brève & de deux longues, lequel y prenoit quelquefois la place du Crélique & du péon. Parmi ces sortes de vers, il y en avoit de dimètres ou de deux pieds, & de trimètres ou de trois, selon le Grammairien ^t Victorin qui en allègue des exemples. ^u Aristide-Quintilien assure qu'on augmentoit ce vers jusqu'au tétramètre & au pentamètre, ou jusqu'à quatre & à cinq pieds; ce que confirme ^x Victorin, qui ajoute qu'Aristophane en avoit fait d'hexamètres ou de six pieds. Le Grammairien ^y Diomède

^f *Ibidem*.

^t *Lib. 2. col. 2543. edit. Putsch.*

^u *Ibidem, pag. 55.*

^x *Ibid. col. 2544. ejusd. edit.*

^y *Lib. 3. col. 514. ejusd. edit.*

rapporte pour exemple de ces vers Crétiques de quatre pieds celui-ci,

Alma lux roscida prima flamma nitens.

C'est donc de ces augmentations du vers ou du rythme Créti-que, que Plutarque fait ici Archiloque auteur ; ce que semble-roit appuyer ce vers de ² Rufin le Grammairien :

Creticon Archilochus trimetro superaddidit ingens,

qu'on pourroit traduire ainsi, *le famienx Archiloque adjointa un nouveau pied Créti-que au vers trimètre de ce nom ; & par consé-quent en fit un tétramètre ou vers de quatre pieds.* Mais comme ce vers de Rufin est immédiatement suivi de cet autre,

Amphibrachum trimetro Hipponax supponit iambo,

il n'en résulte autre chose, sinon qu'Archiloque & Hippônax avoient tous deux allongé le vers iambe trimètre ou de six pieds ; le premier, en y joignant au commencement un pied Créti-que ; & le second, en y plaçant à la fin un amphibraque.

10. *L'Elégie : ὅτι ἐνίων ἢ ἐπὶ ἐλεγίῳ.*] Le Poème élégiaque est suffisamment connu, quant à son sujet & au genre de vers employé dans cette Poësie. Mais on est peu d'accord sur le nom de son inventeur. Les uns veulent que ce soit Ter-pandre ; les autres que ce soit Théoclès de Naxe ou d'Erétrie. Quelques auteurs, comme l'assure ici Plutarque, en attribuoient l'invention au Poète Archiloque. Mais on convient que Calli-nus d'Ephèse & Mimnerme de Colophon, furent les premiers qui excellèrent dans la composition de l'Elégie, & qu'après eux Callimaque de Cyrène & Philétas de Cos s'y firent un grand nom. Il faut consulter sur ce point ²² Gerard-Jean Vossius.

11. *L'extension de l'iambique jusqu'au péon-épibate : ἡ τὴν τῶν iambeis πρὸς τὸν ἐπιβάτον πάλιν αἰσθάνει.*] Ce n'est ici qu'une spécification de ce que Plutarque a dit plus haut en général (*art. 2.*) touchant le passage d'un rythme dans un autre d'un genre différent (*ἢ εἰς τοὺς οὐχ' ὁμογενεῖς ῥυθμοὺς αἰσθάνει*)

² Col. 2710. ejusd. edit.

| ²² Institut. poëtic. l. 3. cap. 11.

Il s'agit donc ici & dans l'article suivant, de deux cas particuliers de ce passage. Ici c'est le passage du rythme iambique ou double au rythme péonique ou sesquialtère, c'est-à-dire de 3. à 2. Selon ^{bb} Aristide-Quintilien, ce rythme péonique estoit de deux espèces, sçavoir 1.^o le péonique $\Delta\acute{\iota}\sigma\upsilon\varsigma$ ou $\Delta\acute{\iota}\sigma\upsilon\varsigma$, comme qui diroit à deux membres, composé d'un *frappé* de trois temps rythmiques ou d'une longue & d'une brève, & d'un *levé* de deux temps ou d'une longue: 2.^o le péonique-épibate ($\epsilon\pi\iota\beta\alpha\tau\acute{\iota}\varsigma$) dont il est ici question, composé de quatre parties, sçavoir 1.^o d'un *frappé* ou d'une longue; 2.^o d'un *levé* ou d'une autre longue; 3.^o d'un double *frappé* ou de deux longues; 4.^o d'un *levé* ou d'une cinquième longue; en cette manière —|—|—|—|; d'où il paroît que ce second rythme péonique estoit le double du premier, & répondoit pour l'arrangement de ses temps à celui des quatre syllabes du pied nommé péon-troisième & composé de deux brèves, d'une longue & d'une brève, en cette manière (uu-u) & c'est vraisemblablement pour cette raison, que ce rythme estoit désigné ou caractérisé par le surnom d' $\epsilon\pi\iota\beta\alpha\tau\acute{\iota}\varsigma$, comme qui diroit un péon qui monte sur un autre, un double péon.

12. *L'extension de l'héroïque augmenté jusqu'au prosodique & au Crétique: & ἡ τῷ ἡρώδῳ ἡρώδης ἐς τὸν προσοδιακὸν & τὸν κρητικόν.*] Il s'agit encore ici du passage d'un rythme dans un autre, c'est-à-dire du rythme égal tel qu'estoit le dactylique ou l'héroïque, dans le rythme double, tels qu'estoient le prosodique & le Crétique, que j'ai expliqué plus haut (art. 7 & 8.) Par l'héroïque augmenté, il faut entendre le rythme ou le vers dactylique ou héroïque, poussé jusqu'à sa plus longue mesure, qui est celle de l'héxamètre ou de six pieds. Ainsi Archiloque avoit enseigné le premier à passer d'un vers héroïque héxamètre dans un vers prosodique ou Crétique, & par conséquent il avoit mis en usage le passage réciproque entre les rythmes de même nom que ces vers, & qui leur étant analogues, répondoient parfaitement à leur mesure.

^{bb} Lib. 1. p. 38. edit. Maibom.

13. *L'exécution musicale des vers iambiques, dont les uns ne font que se prononcer pendant le jeu des instruments, au lieu que les autres se chantent.* ἐν δὲ τῇ ἰαμβείῳ τὸ τὰ μὲν λέγοντες

ᾠδὴ τιῶν κροῖον, τὰ δὲ ᾄδοντες, Ἀρχιλόχον φασὶ κατὰ δὴξαι, εἰδ' οὕτω χρῆσθαι τοῖς ῥαγμοῖς ποιήτας.] Ce passage nous apprend que dans la Poésie iambique il y avoit des iambes qui n'estoient que *déclamatoires*, qui ne faisoient que se réciter ou se prononcer; & qu'il y en avoit d'autres qui se chantoient.

Mais ce que ce même passage offre peut-être de moins connu, c'est que ces iambes *déclamatoires* estoient accompagnez des sons de la *cithare*, & des autres instruments à percussion ou à cordes (ᾠδὴ τιῶν κροῖον). Il reste à sçavoir de quelle manière s'exécutoit un tel accompagnement. Selon toutes les apparences, le joueur de *cithare* ne se contentoit pas de donner au Poète ou à l'acteur le ton général de sa déclamation, & de l'y soutenir par la monotonie de son jeu. Mais comme le ton du déclamateur varioit suivant les divers accents qui modifioient la prononciation de chaque mot, en sorte que cette déclamation pouvoit se noter; il falloit que l'instrument de Musique fît sentir toutes ces modifications, & marquât exactement le rythme ou la cadence de la Poésie qui lui servoit de guide, & qui, en vertu de cet accompagnement, quoique non chantée, en devenoit beaucoup plus expressive & plus affectueuse. A l'égard de la Poésie *chantante*, l'instrument qui l'accompagnait, s'y conformoit servilement (ὁμοσχερδία) & ne faisoit entendre que les mêmes sons entonnez par la voix du Poète-Musicien.

Il faut bien remarquer à ce propos, ce que Plutarque observe ici, Que les Poètes tragiques & les dithyrambiques adoptèrent pour leurs pièces cette sorte d'exécution musicale, à laquelle (dit-on) Archiloque le premier avoit donné cours.

XXIX. *Alexandre, dans ses Mémoires sur la Phrygie*: Ἀλ. ξανδρος δ' ἐν τῇ σύναγωγῇ τῇ πρὸς Φρυγίας.] C'est Alexandre surnommé *Cornelius* en qualité d'affranchi de Cornelius Lentulus, & qualifié de *Polyhistor* à cause de son érudition.

Sur Alexandre
Polyhistor.

universelle. Il florissoit à Rome dans la CLXXIII.^e Olympiade, & estoit contemporain de Sylla. Suidas le fait originaire de Milet. ^a Estienne de Byzance le dit fils d'Asclépiade & natif de Cotiée ville de Phrygie. Mais il ne faut point confondre cet Alexandre de Cotiée fameux Grammairien avec celui de Milet beaucoup plus ancien, & dont parle Suidas : erreur, dans laquelle est tombé l'exact & docte ^b *Jonsius*. Alexandre de Cotiée avoit eu pour disciple Aristide contemporain de Marc-Aurèle & de Commode, & qui fit l'Oraison funèbre de cet Alexandre, adressée au Sénat & au peuple de Cotiée. ^c Elle est venue jusqu'à nous. Alexandre le Grammairien mourut subitement sur ses livres, dans un âge fort avancé : au lieu qu'Alexandre *Polyhistor* périt malheureusement dans l'incendie de sa maison. Ce ne peut estre que de ce dernier que parle ici Plutarque, qui estoit plus ancien que l'autre & qu'Aristide.

Parmi un nombre infini d'ouvrages, il avoit composé des Recueils sur l'Histoire de ce pays-là, qu'il connoissoit mieux qu'un autre, & il y faisoit mention de plusieurs Phrygiens qui s'estoient distinguez dans la Musique. On peut consulter sur la vie & les ouvrages de cet auteur, dont il ne nous reste que des fragments, ^d Gerard-Jean *Vossius*, dans ses *Historiens Grecs*; *Jonsius*, dans l'endroit cité plus haut, & ^e M. *Fabricius*, dans sa *Bibliothèque Grecque*.

Recherches
sur la vie &
les ouvrages
d'Olympe.

XXX. Dit qu'Olympe fut le premier qui apprit aux Grecs l'art de toucher les instruments à cordes : *Κεσύματ' Ὀλυμπος ἔφη παλαιὸν εἰς τοὺς Ἑλλήνας κομίσαι.*] Il y a eu deux Olympes, l'un & l'autre fameux joueurs de flûte. Le premier ou le plus ancien, dont il est ici question, vivoit avant la guerre de Troie. Il estoit Mysien d'origine, & fils de Méon; & l'on prétend qu'il donna son nom à l'Olympe, célèbre montagne de ce pays-là. Il fut disciple de Marsyas, qui excelloit dans l'art de jouer de la flûte. Suidas, qui nous informe de ces

^a *Voc. Κονάτορ.*

^b *De scriptor. hist. Philos. lib. 2. cap. 16. sect. 1.*

^c *Aristid. tom. 1. p. 80 ed. Oxon.*

^d *Lib. 1. cap. 22.*

^e *Lib. 4. cap. 30. tom. 4. p. 379.*

circonstances, les tenoit sans doute d'auteurs plus anciens que lui, & que nous n'avons plus. ^a Platon, ^b Aristote, ^c Aristophane font mention de l'habileté d'Olympe en ce genre. : & le second lui rend ce témoignage, que *ses airs, de l'aveu de tout le monde, excitoient dans l'ame une sorte d'enthousiasme* : οὐδὲ γὰρ (Οὐλύμπου μέλη) ὁμολογουμένως ποιεῖ τὰς ψυχὰς ἐνθουσιαστικὰς. ^d Philostrate en a fait le sujet d'un de ses tableaux.

Le jeu de la flûte n'étoit pas le seul talent d'Olympe. Alexandre *Polyhistor* (comme on le voit dans ce passage) lui attribue l'art de toucher les instruments à percussion ou à cordes; ce que confirme aussi Suidas en ces termes : ἱγὰρ μὲν τε γυμνῶν τε καὶ κρουστικῆς μουσικῆς ἔ τῆς δὲ τῶν αὐλῶν : c'est-à-dire, *il fut un grand maître dans la Musique croumatique, ou dans l'art de jouer des instruments à cordes & dans celui de jouer de la flûte* : ce qui revient à ce qu'en dit Plutarque (quelques pages ^e plus bas) ἀρχηγὸς γυμνῶν τε καὶ ἐκκλησικῆς μουσικῆς, *qu'il fut le Chef ou le maître de la belle & bonne Musique chez les Grecs*. ^f Le Gyraldi qui apparemment ignoroit ce que ce pouvoit être que cette Musique *croumatique*, a cru devoir y substituer la Musique *chromatique*, en quoi il s'est trompé. Les deux genres de Musique, le *diatonique* & le *chromatique*, estoient en usage avant Olympe. Mais il passe, comme on le verra & plus bas, pour l'inventeur du genre *enharmonique*.

Il joignit au mérite de la Musique celui de la Poësie; & on le fait auteur de plusieurs ouvrages de ce genre. Il composa des *Elégies*, selon Suidas, & d'autres chants plaintifs; des cantiques funèbres ἑπιτύμβιοι, selon ^g Pollux; une plainte sur la mort de Python, dans le mode Lydien, comme l'assure Plutarque ^h ci-dessous; d'après Aristoxène, dans un traité que nous n'avons plus. Nul instrument ne convenoit mieux que la flûte

^a In *Minoe*, pag. 46. B. edit. Lugd. Lamar.

^b In *Ione*, pag. 144. G. ejusd. edit. D. legib. lib. 3. pag. 585. E. ejusd. edit.

^c *Politic.* lib. 8. cap. 5.

^d In *Equit.* vers. 9.

^e Lib. 1. imag. 21.

^f N.° 83.

^g De *Poët. Dial.* 2. col. 86. F. edit. Lugd. Bat.

^h N.° 64. 2.

ⁱ Lib. 4. cap. 10. sect. 79.

^j N.° 104.

à l'accompagnement du chant de ces Poësies, qui exprimoient des lamentations & des regrets. Aussi ⁱ Aristophane au commencement de sa Comédie des *Chevaliers*, où il introduit sur la scène les deux Généraux Démofthène & Nicias travestis en valets, & qui mécontents de leur maître, se plaignent de concert; leur fait-il dire, *Ξωαυλίας κλαύσωμεν, Ο' λύμπου νόμον*, *lamentons & pleurons comme deux flûtes, qui jouent quelqu'air d'Olympe*: après quoi ils prononcent ensemble un vers iambe pur, composé de la syllabe *μὴ* répétée douze fois avec l'accent grave & le circonflexe mis alternativement; ce qui forme une espèce de *miaulement* ou de chant plaintif des plus risibles.

Plutarque dans la suite, met sur le compte de ce Poëte-Musicien, divers *Nomes*, ou cantiques à l'honneur des Dieux; savoir ^k 1.^o celui de Minerve, ^l 2.^o celui des chars, appelé *Ἀρμάριος*, ^m 3.^o le *Polycephale* en l'honneur d'Apollon. Olympe eut Cratès pour disciple, comme on le verra ⁿ plus bas, & le Poëte ^o Stésichore se proposa le maître pour modèle en certains genres de Poësies. ^p Le scholiaste d'Aristophane observe, que comme la Musique avoit fait le malheur de Marfyas, vaincu, comme l'on sçait, & écorché par Apollon; de même elle avoit causé quelqu'infortune à Olympe disciple de Marfyas. Mais le scholiaste n'entre sur cela dans aucun détail: *Καὶ αὐτὸς οὐδενήσας δὲ τὴν Μουσικὴν* (dit-il) sans s'expliquer davantage.

A l'égard du second Olympe, ou du jeune, il estoit Phrygien, & ^q florissoit du temps de Midas. On verra ^r plus bas que quelques Poësies attribuées à l'ancien par certains auteurs, appartennoient à ce dernier, selon le sentiment de quelques autres.

Sur les Dactyles Idéens.

XXXI. *Ce que leur communiquèrent aussi les Dactyles du mont Ida.* *ἐπὶ δὲ καὶ τοῖς Ἰδαίοις δακτύλοις.*] Il s'agit ici des Dactyles Idéens de l'Isle de Crète. Ce furent eux qui les premiers fondirent la mine de fer, après avoir appris dans l'incendie

ⁱ *Act. 1. Scen. 1. vers. 9.*

^k *N.° 228 & 231.*

^l *N.° 47.*

^m *N.° 43.*

ⁿ *N.° 45.*

^o *N.° 51.*

^p *Ibidem.*

^q *Suid. voc. Olympus.*

^r *N.° 46.*

des forests

des foreſts du mont Ida, que cette mine eſtoit fuſible. ^a La Chronique de Paros met cette découverte dans l'année de cette Chronique 1168. ſous le regne de Pandion à Athènes, & l'attribué aux deux Daſtyles Idéens, Celmis & Damnanée. Ces Daſtyles Idéens eſtoient les Prêtres de Jupiter en Crète. On n'eſt d'accord ni ſur l'origine de leur nom, ni ſur leur nombre, ni ſur leurs fonctions. On les confond avec les Curètes, les Corybantes, les Telchines, & les Cabires. ^b Diodore de Sicile, au lieu de les placer en Crète, les met en Phrygie. On peut le conſulter ſur ce point. Il faut recourir auſſi ſur cet article à ^c Strabon, ^d au ſcholiaſte d'Apollonius de Rhode, à ^e Euſtathe ſur Homère, à ^f Pausanias, &c. Quant aux instruments de Muſique, dont Plutarque dit ici qu'ils apprirent l'uſage aux Grecs, & qu'il désigne par le mot κρέμαξα: il faut entendre par là, tous les instruments à percution, tels que ſont non ſeulement le tambour, la cymbale, le ſiſtre, les ſonnettes où grelots, &c. mais encore les instruments à cordes, tels que la cithare, la lyre, &c.

XXXII. Que Hyagnis fut le plus ancien joueur de flûte: Sur Hyagnis.
 Ὑαγνὶς ἦ παλαιὸν αὐλῆσαι.] Hyagnis floriſſoit à Célènes, ville de Phrygie, pendant qu'Erichthonius, qui le premier attela des chevaux à un char, régnoit dans Athènes, la 1242.^e année de la ^a Chronique de Paros, 1506. ans avant J. C. Nous tenons de cette Chronique ces circonſtances, & elle nous apprend de plus que Hyagnis fut l'inventeur de la flûte & de l'Harmonie Phrygienne, & qu'il compoſa des *Nomes* ou cantiques pour la Mère des Dieux (& non pas pour le Dieu Mars, comme le dit ^b M. Fabricius, in *Martem Deum*, pour in *Martem Deorum*) pour Bacchus, pour Pan & pour quelques autres

^a Epoch. 11. Marm. Ox. p. 163.
^b Lib. 5. p. 333. C. ed. Rhodon.
 Lib. 17. p. 491. C. ejusd. edit.
^c Lib. 10. p. 473. B. edit. Par.
^d Lib. 1. vers. 1129.
^e Iliad. lib. 2. pag. 353. lin. 20. edit. Rom.
^f Lib. 5. cap. 7. pag. 391. edit. Kuhn.
^a Epoch. 10. Marm. Oxon. pag. 160.
^b Bibl. Gr. lib. 1. cap. 17. t. 1. pag. 108. 2.^{de} edit.

Divinitez ou Héros du pays. Voici le passage de la Chronique. Καὶ Ὑᾱγνις ὁ Φρυγὸς αὐτοῦς πατρὸς πύρην ἐν Κελαίταις τῆς Φρυγίας, ἔτι καὶ ἀρμονίαν· τὴν καλουμένην Φρυγίαν πατρὸς πύλης, ἔτι ἄλλους νόμους Μητρὸς, Διονύσου, Πάνος, ἔτι ἐπιχειρῶν Θιᾶν, ἔτι Ἡρώων ἐτη ΧΗΗΔΔΔΔΗ, βασιλεύοντος Ἀθηναίων Ἐπειχονία τῷ τῷ ἄρμα ξύξαντος. Ce Hyagnis fut père de Marfyas, comme Plutarque l'assure ici, de même que ^c Nonnus : d'où il paroît ^d qu'Apollodore s'est trompé, en donnant à Marfyas Olympe pour père.

Que Hyagnis soit auteur de l'Harmonie Phrygienne, Aristoxène cité par ^e Athénée en fait foi ; & ^f Apulée, dans ses *Florides*, lui attribue non seulement l'invention de la flûte simple, mais encore celle de la double flûte. A l'égard du *Nome* ou cantique de la Mère des Dieux (νόμος Μητρὸς) ^g Athénée, sur l'autorité de quelques Poètes, en fait auteur un Numide nommé *Seirites*, auquel il attribue aussi l'invention de la flûte ; & de là vient, ajoute-t-il, que les Poètes, entre autres Douris, donnent aux flûtes le nom de *Libyennes* ou d'Africaines. Mais il semble que par rapport à l'un & à l'autre fait, la Chronique de Paros doit l'emporter sur le témoignage d'Athénée & de ses garants. Ce qui pourtant n'empêcheroit pas que le Numide dont je viens de parler, sans estre le premier inventeur de la flûte en général, ne pût l'avoir esté de quelque espèce de flûte singulière ; & cela paroîtroit d'autant plus probable, que ^h Pollux parle de deux sortes de flûtes, dont l'invention, dit-il, est dûe aux Libyens ; sçavoir 1.^o la flûte oblique ou courbe (πλάγινλος,) 2.^o la flûte pour les chevaux (ἵπποφορβος) faite de bois de laurier, auquel on a ôté le cœur & l'écorce, & qui rend un son très-aigu.

14. d'Aoust
1732.

Recherches
sur la vie de
Marfyas.

XXXIII. Que son fils Marfyas luy succéda. εἴτε ἢ ὅπου ὑὸν Μαρσύαν.] Marfyas, dont les Poètes ont fait un Silène, un Satyre, estoit de Célènes ville de Phrygie, & fils de Hyagnis,

^c Dionys. lib. 10. vers. 18. pag.

287. edit. Wech.

^d Lib. 1. cap. 4.

^e L. 14. c. 5. p. 624. B. ed. Lugd.

^f Lib. 1. sect. 3.

^g Lib. 14. cap. 2. pag. 618. C.

^h Lib. 4. cap. 10. sect. 74.

ou, selon ^a Hygin, d'Æagre (*Æagri*); auquel nom le commentateur *Munker* substituerait volontiers l'ancien genitif *Hyagni*. Humfroi *Prideaux* est du même avis, ^b dans ses notes sur la Chronique de Paros : & ils ont raison l'un & l'autre, puisque Æagre estoit père, non pas de Marfyas, mais d'Orphée. Quelques-uns, dit Plutarque, ont prétendu que le vrai nom de Marfyas estoit *Massès*. Il joignoit (suivant ^c Diodore) à beaucoup d'esprit & d'industrie une sagesse & une continence à toute épreuve. Il fit paroître son génie dans l'invention de la flûte, où il sut rassembler tous les sons, qui auparavant se trouvoient partages entre les divers tuyaux du chalumeau. Il eut un attachement singulier pour Cybèle fille de Dindyme & d'un Roi de Phrygie & de Lydie, appelé *Méon*; & les malheurs arrivés à cette Princeesse en conséquence de ses amours avec Attis, ne purent obliger Marfyas à se séparer d'elle. Chassée de la maison de son père, après le meurtre de son amant, devenue furieuse & vagabonde, elle eut en la personne de Marfyas un fidèle compagnon de ses courses & de ses voyages, qui les conduisirent l'un & l'autre à Nysé séjour de Bacchus, où ils rencontrèrent Apollon, fier de ses nouvelles découvertes sur la lyre.

On sçait la dispute de ces deux concurrents en fait de Musique, & quelle en fut l'issue. Ce ne fut (assure l'Historien) qu'en joignant sa voix aux sons de la lyre, qu'Apollon demeura vainqueur. ^d Diodore fait écorcher Marfyas par Apollon même. ^e Hygin prétend qu'un Scythe lui servit de bourreau. ^f Philostrate le jeune dit la même chose, dans le tableau qu'il nous a donné de cette exécution. D'où il paroît que *Saumaïse* n'a pas eu raison de taxer Hygin d'ignorance sur ce point, comme ayant mal entendu la force du verbe *δοκονίσαι* que portoit l'original Grec qu'il traduisoit, & comme ayant crû bonnement que ce verbe signifioit *donner commission à un Scythe*, au lieu

^a Cap. 165.

^b *Marm. Oxon. Not. pag. 169.*

^c *Lib. 3. p. 192. B. ed. Rhodom.*

^d *Ibidem.*

^e *Ibidem.*

^f *Imag. 2. pag. 865. edit. Lips.*

^g *Exercit. in Solin. pag. 581. edit. Ultraj.*

qu'il signifie seulement *écorcher* (*ἐξερπύειν*) selon Hesychius. J'avois observé cette méprise de *Saumaïse*; & depuis j'ai trouvé que *Rubens* avoit fait la même remarque.

Si l'on en veut croire ^h *Fortunio Liceti*, *Marsyas* écorché par Apollon, n'est qu'une allégorie. Avant l'invention de la lyre, dit-il, la flûte l'emportoit sur tous les autres instruments de Musique, & enrichissoit par conséquent ceux qui la cultivoient. Mais sitôt que l'usage de la lyre se fut introduit; comme elle pouvoit accompagner le chant du Musicien même qui la touchoit, & qu'elle ne lui défiguroit point les traits du visage comme faisoit la flûte, celle-ci en fut notablement décréditée, & elle fut abandonnée en quelque sorte aux gens de la plus vile condition, qui ne firent plus fortune par ce moyen. Or, adjointe *Liceti*, comme dans ces anciens temps la monnoye de cuir avoit cours, & que les joueurs de flûte ne gagnoient presque rien, les joueurs de lyre leur ayant enlevé leurs meilleures pratiques; les Poètes feignirent qu'Apollon vainqueur de *Marsyas* l'avoit écorché. ⁱ Ils ajoutèrent que son sang avoit esté métamorphosé en un fleuve qui portoit le même nom, & qui traversoit la ville de Célènes, où l'on voyoit dans la place publique, dit ^k *Hérodote*, la peau de ce Musicien, suspendue en forme d'outre ou de balon. D'autres l'ont fait mourir moins cruellement, & assurent que de désespoir d'avoir esté vaincu, ou, comme le dit *Suidas*, ayant l'esprit aliéné (*ᾠδῶδες*) il se précipita dans ce fleuve, & s'y noya.

L'ancienne Musique instrumentale lui estoit redevable de plusieurs découvertes, & ^l on le fait avec *Olympe* auteur du mode Phrygien & du Lydien, que d'autres attribuent à son père *Hyagnis*. Il perfectionna sur-tout le jeu de la flûte & du chalumeau, qui avant lui estoient simples. Il joignit ensemble par le moyen de la cire & de quelques fils, plusieurs tuyaux ou roseaux de différentes longueurs, d'où résulta le chalumeau composé, & il fut aussi l'inventeur de la double

^h In *Senec. de ira*, lib. 2. cap. 5.

ⁱ *Hierogl. cap.* 119.

^k *Hygin. ibidem.*

^l *Lib. 7. sect. 26. edit. Lond.*

¹ *Pollux, lib. 4. cap. 10. sect.*

flûte, dont quelques-uns cependant font honneur à son père, comme je l'ai remarqué plus haut. Quant au chalumeau composé, ^m Athénée le regarde comme l'ouvrage de Marsyas, & cela sur la foi de l'Historien Métrodore & du Poëte Euphorion.

Il est vrai que le passage qu'il cite de celui-ci, porte que *Silène inventa le chalumeau composé, & Marsyas le chalumeau lié, ou collé avec de la cire; τῷ δὲ πολυκάλαν (σύνεργα) Σιλῶν: Μαρσύαν δὲ τῷ κροσθέν.* Mais ⁿ Saumaise corrige très heureusement ce passage en y changeant la ponctuation, en'y supprimant le second δὲ, & en lisant de cette manière, *τῷ δὲ πολυκάλαν Σιλῶν Μαρσύαν ἢ κροσθέν:* c'est-à-dire, *& ce fut le Silène ou le Satyre Marsyas qui inventa le chalumeau composé, & collé avec de la cire.* Ce fut encore lui qui pour empêcher le gonflement du visage si ordinaire dans le jeu des instruments à vent, & pour donner plus de force au joueur, imagina une espèce de ligature ou de bandage composé de plusieurs courroyes, qui lui affermissoient les jouës & les lèvres, de façon qu'elles ne laissoient entre celles-ci qu'une petite fente pour y introduire le bec de la flûte. On appelloit ce bandage *φορβεία* ou *ᾠδισόμιον*; il en est parlé dans ^o Plutarque, dans le ^p scholiaste d'Aristophane, & ailleurs; & l'on en voit la figure sur quelques anciens monuments.

Les représentations de Marsyas décoreoient plusieurs édifices: ^q Il y avoit dans la citadelle d'Athènes une statue de Minerve qui châtioit le Satyre Marsyas, pour s'être approprié les flûtes que la Déesse avoit rejetées avec mépris. ^r Ces flûtes de Marsyas avoient esté consacrées dans le temple d'Apollon à Sicyone, par un berger qui les avoit recueillies. ^t On voyoit à Mantinée dans le temple de Latône un Marsyas jouant de la double flûte; & ^u il n'avoit point esté oublié dans le beau tableau de Polygnote

^m Lib. 4. cap. 25. pag. 184. A.
edit. Lugd.

ⁿ Ibidem, pag. 584.

^o Sympos. lib. 7. quæst. 8.

De cohib. ira. pag. 811. lin. 8.
edit. Steph. Græc.

^p In Equit. Act. 3. Sc. 2. v. 1147.

In Av. vers. 862.

In Vesp. vers. 580.

^q Pausan. lib. 1. cap. 24. p. 56.
edit. Kuhn.

^r Id. lib. 2. cap. 7. pag. 128.

^t Id. lib. 8. cap. 9. pag. 616.

^u Id. lib. 10. cap. 30. pag. 873.

dont j'ai fait mention plus haut ^u à l'article de *Thamyris*.
 x *Servius* le Grammairien atteste, que les villes libres avoient dans la place publique une statuë de *Marfyas*, qui estoit comme un symbole de leur liberté, à cause de la liaison intime de *Marfyas* pris pour *Silène* avec *Bacchus* connu des Romains sous le nom de *Liber*. y Il y avoit à Rome dans le *Forum* une de ces statuës avec un tribunal dressé tout auprès, où l'on rendoit la justice. Les Avocats qui gagnoient leurs causes avoient soin de couronner cette statuë de *Marfyas*, comme pour le remercier du succès de leur éloquence, & pour se le rendre favorable en qualité d'excellent joueur de flûte. Car on sçait combien le son de cet instrument & des autres influoit alors dans la déclama-
 tion, & combien il estoit capable d'animer les Orateurs & les Acteurs. J'en ai parlé ^y ² plus haut. ^z On voyoit de plus à Rome, dans le temple de la Concorde, un *Marfyas* garrotté, peint de la main de *Zeuxis*.

Recherches
 sur la vie &
 les ouvrages
 d'Orphée.

XXXIV. *Que Terpandre dans ses chants imita Orphée :*
 ἱζηλωνέναι ᾗ τὸν Τέρπανδρον Ὀρφείως τὰ μέλη.] Orphée est un nom des plus fameux & des plus anciens dans la Poësie & dans la Musique des Grecs. Sa réputation estoit florissante dès le temps de l'expédition des Argonautes, ^a du nombre desquels il fut; c'est-à-dire avant la guerre de Troye. Cependant s'il en faut croire ^b *Aristote*, ^c *Cicéron* & quelques autres, ce n'est qu'un vain nom; &, selon eux, il n'y eut jamais de Poëte Orphée. Quelques-uns, en récompense, tels que *Suidas*, en comptent jusqu'à cinq, dont ils nous apprennent quelques particularitez; & il y a beaucoup d'apparence qu'il en a esté d'Orphée comme d'*Hercule*, & qu'on a mis sur le compte d'un seul ce qui pouvoit appartenir à plusieurs. Quoi qu'il en soit, je ne

^u *N.º 12.*

^x *In Æneid. lib. 3. vers. 20.*

^y *Horat. Sat. lib. 1. Sat. 6. vers. 120.*

Senec. de benef. lib. 6. cap. 32.

Plin. lib. 21. cap. 3.

^z *N.º XXVIII. 13.*

^a *Plin. lib. 35. cap. 10.*

^b *Apollon. Rhod. Argon. lib. 1. vers. 23.*

^c *Ex Cicer. de nat. Deor. lib. 1. sect. 38.*

Ibidem.

n'amuserai point à rassembler tout ce que les Poètes & les Mythologistes ont débité de fabuleux au sujet de ce Musicien. Ce sont des faits trop connus de tout le monde pour les répéter ici. Je me bornerai à rapporter seulement ce que quelques auteurs Grecs, tels que Diodore, Pausanias & Plutarque nous en ont conservé d'historique.

^d Il estoit fils d'Æagre Roi de Thrace & de la Muse Caliope, ^e & on le fait père de Musée. Il excella dans la Poësie & sur-tout dans la Musique; ayant cultivé la *cithare* par préférence à tous les autres instruments. Aussi ceux qui vinrent après lui prirent-ils à tâche de l'imiter en cette partie; au lieu qu'il ne se proposa personne pour modèle, dit ^f Plutarque, puisqu'avant lui on ne trouve que des compositeurs d'airs pour la flûte. ^g On dit qu'il reçut de Mercure ou d'Apollon même la lyre ou la *cithare* à sept cordes, ^h auxquelles il en ajouta deux nouvelles; ⁱ & qu'il fut inventeur du vers hexamètre. La grande liaison de la Poësie dans ces premiers temps avec les sciences les plus sublimes, fit d'Orphée non seulement un ^k Philosophe, mais un Théologien. ^l Il s'abstenoit de manger de la chair, & il avoit en horreur les œufs en qualité d'aliment; estant persuadé que ^m l'œuf estoit plus ancien que la poule, & le principe de tous les estres. A l'égard de la Théologie, ⁿ son père Æagre lui en donna les premières leçons, en l'instruisant des Mystères de Bacchus, tels qu'on les pratiquoit alors dans la Thrace. ^o Il devint ensuite le disciple des Dactyles du mont Ida en Crète, & il puisa dans leur commerce de nouvelles idées sur les cérémonies de la Religion. ^p Mais rien ne contribua davantage à le perfectionner en ce genre, que son voyage en Egypte. Ce fut

^d *Diod. lib. 3. pag. 199. C. edit. Rhodom.*

Pausan. lib. 9. cap. 30. p. 768. edit. Kuhn.

^e *Diod. lib. 4. pag. 232. A.*

^f *Hoc in loco.*

^g *Nitaphor. ad Synes. de insomn. pag. 364.*

Nicom. Ger. p. 29. ed. Meibom.

^h *Schol. ad Arat. pluvnom. v. 269.*

ⁱ *Antip. Sidon. lib. 3. Anthol. cap. 25. Epig. 9. pag. 388. edit. Brod.*

^k *Plut. orac. Pyth. pag. 716. lin. 24. edit. Steph. Græc.*

^l *Id. conviv. Sap. pag. 276. lin. 17.*

^m *Id. Sympos. lib. 2. quæst. 3.*

ⁿ *Diod. ibidem.*

^o *Id. lib. 5. pag. 333. C.*

^p *Id. lib. 1. pag. 63. B.*

là que s'étant fait initier dans ¹ les Mystères d'Isis ou Cérès & d'Osiris ou Bacchus, il acquit sur les initiations, sur les expiations, sur les funérailles & sur d'autres points du culte religieux, des lumières fort supérieures à celles qu'il avoit eues jusqu'alors.

De retour chez les Grecs, il les leur communiqua, en les accommodant à leurs notions; & ¹ il se rendit respectable parmi eux, en leur persuadant qu'il avoit découvert le secret d'expier les crimes, de purifier les criminels, de guérir les malades & de fléchir les Dieux irrités. ¹ Sur les cérémonies funèbres des Egyptiens il imagina un enfer, dont l'idée se répandit dans toute la Grèce. ¹ Il institua les Mystères & le culte d'Hécate chez les Eginètes, ² & celui de Cérès à Sparte. ³ Sa femme étant morte, il alla dans un lieu de la Thesprotie nommé *Aornos*, où un ancien Oracle rendoit ses réponses en évoquant les morts. Il y revit sa chère Eurydice, & croyant l'avoir enfin retrouvée, il se flatta qu'elle le suivait. Mais ayant regardé derrière lui, & ne la voyant plus, il en fut si affligé qu'il se tua lui-même de desespoir.

⁴ Quelques auteurs le font périr d'un coup de foudre, en punition d'avoir révélé à des profanes les Mystères les plus secrets. ⁵ Suivant une autre tradition, les femmes de Thrace, fâchées de ce que leurs maris les abandonnoient pour le suivre, lui dressèrent des embûches; & malgré la crainte qui les retint pendant quelque temps, elles s'enivrèrent pour s'encourager & le tuèrent. ⁶⁶ Plutarque assure que jusqu'à son temps, les Thraces stigmatisoient leurs femmes, pour vanger cette mort. ^{bb} D'autres le font tuer encore par des femmes, mais en Macédoine près de la ville de Dion, où l'on voyoit son sépulcre, qui consistoit en une Urne de marbre posée sur une colonne. On dit pourtant que cette sépulture étoit d'abord près de Libèthre (où naquit Orphée) sur le mont Olympe, d'où elle

¹ *Id. ibid. pag. 20. A. 86. D.*

² *Pausan. lib. 9. cap. 30. p. 768.*

³ *Diod. lib. 1. pag. 86. D.*

⁴ *Pausan. lib. 2. cap. 30. p. 180.*

⁵ *Id. lib. 3. cap. 14. pag. 241.*

⁶ *Id. lib. 9. cap. 30. pag. 768.*

⁷ *Idem, ibidem.*

⁸ *Idem, ibidem.*

⁹ *De ser. nunn. vind. pag. 989.*

lin. 3.

^{bb} *Pausan. ibid. pag. 769.*

fut transférée à Dion par les Macédoniens, après la ruine de Libéthre enlevée sous les eaux dans un débordement subit, causé par un orage effroyable. ^c Pausanias raconte au long cet événement.

Quant aux Poësies d'Orphée, ses Hymnes, dit le même ^{dd} Historien, estoient fort courtes & en petit nombre. Les Lycomides, famille Athénienne, les sçavoient par cœur, & les chantoient en célébrant leurs Mystères. Du côté de l'élégance, continue Pausanias, ces Hymnes le cèdent à celles d'Homère. Cependant la Religion ayant adopté les premières, n'a pas fait le même honneur aux dernières. Il faut consulter M. *Fabricius* dans sa ^{cc} *Bibliothèque Grecque* sur le jugement qu'on doit faire des Hymnes qui nous restent aujourd'hui sous le nom d'Orphée, ainsi que de plusieurs autres Poësies attribuées à lui, ou à Onomacrite contemporain de Pisistrate, telles que les *Argonautiques*, le Poëme sur les pierres & divers fragments qui ne se trouvent nulle part en si grand nombre que dans le recueil publié par Henri Estienne sous le nom de *Poësis Philosophica*. Il faut lire aussi au sujet d'Orphée la Dissertation d'André-Christien *Eschenbach*, intitulée *Epigenes de Poësi ac Philosophia Orphica*, & imprimée à Nuremberg en 1702. in-quarto.

XXXV. Quelques auteurs écrivent qu'Ardale de Trézène. . . . ^{Sur Ardale.}
avoit réduit en art la Musique pour les flûtes. Ἀλλοι δὲ πρὸς τῶν
μουσικῶν Ἀρδαλὸν φανερῶς τριζώνιον. . . . τὴν αὐλοποιήσασθαι Mém.] Cet Ardale de Trézène ville du Pélopon-
nèse estoit fils de Vulcain, au rapport de ^a Pausanias, qui le fait
inventeur de la flûte. Il parle aussi d'une chapelle consacrée aux
Muses à Trézène par ce Musicien, qui non loin de cette cha-
pelle leur avoit encore dédié un autel. De là, dit ^b Estienne de
Byzance, ces Muses estoient surnommées *Ardalides* & *Ardal-
kotides*; & ^c Pausanias leur donne aussi le premier de ces deux

^{cc} Idem, ibidem.

^{dd} Id. ibid. pag. 770.

^{cc} Lib. 1. cap. 18. tom. 1. pag.

^a Lib. 2. cap. 31. pag. 184. edit.
Kuhn.

^b Voc. Ardalides.

^c Ibidem.

surnoms. ^d Plutarque en parle sous le nom de Muscs *Ardaliciennes*, Ἀρδαλίων Μουσῶν, où il faudroit peut-être corriger Ἀρδαλίδων conformément aux textes de Pausanias & d'Estienne de Byzance.

^e Plutarque met parmi les convives de son *Banquet des sept sages*, un Ardale de Trézène joueur de flûte & Prestre des Muses, auxquelles un autre Ardale plus ancien, dit-il, avoit fait bâtir un temple; & ce ^f second Ardale interroge le Scythe Anacharsis, pour sçavoir de lui si ses compatriotes avoient parmi eux des joueurs de flûte. ^g Pline attribue à un Trézénien, qu'il nomme *Dardanius*, la manière d'accompagner le chant de la voix par le jeu des flûtes, *cum tibiis canere voce Trægenius Dardanius instituit*. Mais il faut lire dans ce passage *Ardalus* au lieu de *Dardanius*, comme l'ont fort bien remarqué ^h Méziriac & le ⁱ P. Hardouin.

Sur
les Nomes
Polymnestiens.

XXXVI. 1. *Et que Polymneste. . . avoit aussi composé les Nomes qui portent son nom.*] Il y a dans le Grec γῳνῖται ᾗ ἐ Πολύμνητος ποιητῶν. . . ἐν Πολύμνητον τι ἐ Πολυμνήστιν νόμους ποιῆσαι. ^a Plutarque, ci-dessus, parle de ces airs qu'il nomme *Polymnastiens* (τὰ Πολυμνάσια καλούμενα) où il faut sousentendre μέλη ou ᾠσματά. Cette dénomination suppose que Polymneste n'avoit pas composé pour un seul air, mais qu'il y en avoit plusieurs de la façon. Aussi tous les auteurs qui allèguent les ouvrages de ce Musicien, les appellent-ils Πολυμνήστιαι; comme on peut le voir ^b plus haut dans la remarque touchant Polymneste; au lieu que les *Nomes* attribuez à d'autres Musiciens sont désignez au singulier, chacun par le nom de son inventeur, le *Nome Terpandrien*, le *Nome Cépionien*, &c. Il paroît donc par ce passage de Plutarque, que ces *Nomes* de Polymneste estoient au nombre de deux, dont l'un s'appelloit Πολύμνητος & l'autre Πολυμνήση. Amyot a traduit ridiculement

^d Conviv. VII. Sap. pag. 260.
lin. 3. edit. Steph. Gr.

^e Ibidem.

^f Ibid. pag. 261. lin. 9.

^g Lib. 7. cap. 56.

^h Not. in Plut. MSS.

ⁱ Not. in Plin. ibid.

^a N.º 22. 2.

^b N.º 22. 1.

ce passage en ces termes : *Il y eut aussi un Polymnestus Poëte, qui avec une femme nommée Polymnesté fit les loix des flûtes.*

Ces deux termes, chez ^c Pollux, sont au nombre de ceux qui s'appliquent aux gens à marier. Πολύμνητος est un homme recherché en mariage par plusieurs femmes, & Πολυμνήση est une femme qui a plusieurs soupirants. Polymnestes avoit apparemment composé un *Nome*, ou une chanson, dans laquelle il introduisoit quelque jeune homme que plusieurs filles vouloient épouser, & à qui chacune d'elles vantoit quelque mérite particulier qu'elle jugeoit capable de le déterminer en sa faveur : & le Poëte avoit appelé ce *Nome* Πολύμνητος. Il en avoit composé un second, où de jeunes gens sollicitoient quelque fille au mariage par les motifs les plus puissants & les plus propres à vaincre la résistance ; & l'auteur avoit désigné cette chanson par le nom de Πολυμνήση. Ces *Nomes* se chantoient, & la flûte les accompagnoit. Le Poëte y avoit sans doute traité ces sujets par préférence, à cause du rapport qu'ils avoient avec son nom. Peut-être aussi la pudeur y estoit-elle peu ménagée ; & de là vient que les airs *Polymnestiens* semblent avoir esté en mauvaise odeur dans l'antiquité, comme je l'ai insinué ^d plus haut.

XXXVI. 2. *Que l'ancien Philammon de Delphes composa quelques-uns des Nomes, employez depuis par Terpandre pour la cithare :* Τινὰς ὃ τῷ νόμων τῷ καταρχικῶν τῷ ὑπὸ Τερπάνδρου πεποιημένων Φιλάμμωνα φασὶ τὸν ἀρχαῖον τὸν Δελφὸν σῆσαι.] *Amyot a traduit pitoyablement ce passage en ces termes, & sans l'entendre : Et disent que Philammon ancien, natif de Delphes, composa les loix de la cithre, qui ont esté faites par Terpander.* Comment seroit-il possible, que Philammon beaucoup plus ancien que Terpandre, eût composé des airs de cithare faits par celui-ci ? Rien ; comme l'on voit, de plus absurde. Mais voici ce qui est arrivé. Philammon avoit composé des *Nomes* ou cantiques pour estre chantez. Terpandre, qui vint ensuite, trouva quelques-uns de ces *Nomes* si fort à son gré, qu'il les mit sur la cithare, & vint à bout de les exécuter

^c Lib. 3. cap. 3. sect. 48.

| ^d N.º 22. 2.

sur cet instrument, qu'il sçavoit varier au son de la voix qui le chantoit : πινὰς τῶν νόμων κιθαροδικῶν ὑπὸ Τερπάνδρου πεποιημένων : *quelques-uns de ces Nomes, dont Terpandre dans la suite fit des pièces de cithare.* Rien n'est plus intelligible.

Je ne dois pas me dispenser d'observer ici, que dans le MS. de *Petau*, on lit ὑπὸ Τερπάνδρου, ce qui pourroit signifier *avant Terpandre* : & alors il faudroit traduire, *Philammon rassembloit plusieurs Nomes pour la cithare, lesquels avoient esté composés avant le temps de Terpandre.*

Recherches
sur la vie de
Phrynys.

XXXVII. *La Musique propre à cet instrument (à la cithare) garda ce caractère de simplicité jusqu'au temps de Phrynys.* ἡ μὲν καὶ Τερπανδρον κιθαροδία, & μέχρι τῆς Φρύνιδος ἡλικίας πανταλῶς ἀπλή τις ὕστα διετέλεξ.] M. Fabricius dans sa *Bibliothèque Grecque*, n'a point parlé de ce Poète-Musicien. ^a Il estoit de Mitylène, capitale de l'isle de Lesbos. ^b Suidas, sur la foi d'Ister, dans les *Mélopéens* (Μελοποιοῖς) le fait fils de *Canope* (que ° Pollux nomme *Cabon*, ou *Camon*;) & Suidas adjoute qu'il fut d'abord cuisinier chez Hiéron le Tyran, qui le voyant s'exercer à jouer de la flûte, le mit avec quelques autres chez Aristoclide ou Aristoclite pour s'y perfectionner dans la Musique. Suidas, qui n'est presque ici que le copiste du ^d scholiaste d'Aristophane, trouve peu d'apparence de vérité dans ce témoignage de l'Historien Ister. Il est persuadé que si Phrynys eût esté originairement esclave & cuisinier, les Poètes comiques qui n'estoient pas de ses amis, & qui se sont déchaînez souvent contre lui, n'auroient pas manqué de lui reprocher la bassesse de sa première condition : (sur quoi ^{d2} le *Gyraldi* a pris le change.) Quoi qu'il en soit, il fut l'écoulier d'Aristoclite pour la *cithare*, & il ne pouvoit tomber en meilleures mains; ce maître estant un des descendants du fameux Terpandre, & florissant vers le temps de Xerxès; ce que le scholiaste exprime par ces mots, καὶ τὰ Μηδικά, confondant les Perles avec les Mèdes.

^a Suid. voc. Phrynys.

^b Ibidem.

^c Lib. 4. cap. 9. sect. 66.

[^d Ad Nub. Act. 3. Sc. 3. v. 961.
^{d2} Hist. Poët. Dial. 9. col. 449.
C. edit. Lugd. Bat.

Phrynis devint donc grand joueur de *cithare*, & fut, dit-on, le premier qui remporta le prix de cet instrument aux jeux des *Panathénées* célébrés à Athènes sous l'Archontat de Callias, c'est-à-dire vers ^e la 193.^e année de la Chronique de Paros, la 4.^e année de la LXXX.^e Olympiade, 457. ans avant J. C. Il n'eut pas le même bonheur, lorsqu'il disputa ce prix contre le Musicien Timothée. Car ce dernier fut proclamé vainqueur; comme il s'en glorifioit lui-même par ces vers, que ^f Plutarque nous a conservés.

Μακάριος ἦθα, Τιμόθεε, ὅτι κάρυξ εἶμι,

Νικᾷ Τιμόθεος ὁ Μιλήσιος τὸν Καβώνος, τὸν Ἰωνοκράμπτει :

(où il faut lire *Κάβωνος* au lieu de *Καβώνος* :) c'est-à-dire; *que tu estois heureux, Timothée, lorsque tu entendois le heraut publier à haute voix, Timothée de Milet a vaincu le fils de Cabon, ce joueur de cithare dans le goût Ionien.*

On doit regarder Phrynis comme l'auteur des premiers changements arrivez dans l'ancienne Musique, par rapport au jeu de la *cithare*. Ces changements consistoient, en premier lieu, dans l'addition de deux nouvelles cordes aux sept qui composoient cet instrument avant lui: 2.^o dans le tour de la modulation, qui n'avoit plus cette ancienne simplicité noble & mâle; mais qui étoit devenue efféminée, rompuë dans ses cadences, ornée de *fleuris*, de diminutions & d'inflexions de chants difficiles à exécuter & appelez en Grec *δυσκολόγραμματοι*, *ἰωνόγραμματοι*. Les Poètes comiques (dit ^g Suidas ou plustost le scholiaste cité plus haut) se soulevèrent contre ces nouveutez, & s'en mocquoient sur les théâtres; & de ce nombre estoient principalement Aristophane & Phérécrate. Car c'est ainsi qu'il faut corriger avec ^h *Méziriac* le texte du scholiaste qui porte *Aristocrate*, nom tout-à-fait inconnu parmi les comiques Grecs.

Voici l'endroit d'Aristophane où il est question de Phrynis.

^a Epoch. 60. Marm. Oxon. pag. | 7. edit. Steph. Græc.

^b Ibidem.

^c De laud. sui. pag. 957. lin. | ^d Not. in Plut. MSS.

L i iij

C'est dans la Comédie ⁱ des *Nuées*, où la Justice parle ainfi de l'ancienne éducation des jeunes gens. *Ils alloient ensemble chez le joueur de cithare. . . . où ils apprennoient à chanter l'Hymne de la redoutable Pallas, ou quelqu'autre cantique, entonnant les sons conformément à l'Harmonie qu'ils tenoient de leurs ancêtres. Si quelqu'un d'entr'eux s'avisait de chanter d'une manière bouffonne, ou de mêler dans son chant quelque inflexion de voix semblable à celles qui règnent aujourd'hui dans les airs de Phrynis (Φρυνιδάμειπτος) on le châtioit sévèrement.* Le Poëte Phérécrate nous a laissé sur ces innovations de Phrynis dans l'ancienne Musique, un détail plus circonstancié, que nous devons à Plutarque, & que nous verrons ^k plus bas.

Phrynis s'étant présenté pour quelques jeux publics à Lacédémone avec sa cithare à neuf cordes, ^l l'Ephore Ecprépès se mit en devoir d'en couper deux, & lui laissa seulement à choisir entre celles d'en haut & celles d'en bas. Timothée peu de temps après s'étant trouvé en pareil cas aux jeux *Carnians*, les Ephores en usèrent de même à son égard, comme je l'ai déjà remarqué ^m plus haut. ⁿ Proclus, outre la multiplication des cordes de la cithare, attribué encore à Phrynis d'avoir introduit dans la Poësie *nomique* l'union alternative d'un vers dithyrambique avec un vers hexamètre : *τάπη γὰρ ἑξάμετρον τῷ λελυμένῳ σωῶν τε, ἔ γάρδαις τῷ ἐπὶ ἀπείροσιν ἐρχόμενῳ.*

XXXVIII. *Les Musiciens avoient grand soin de conserver à chacun de ces anciens airs le ton qui lui estoit propre. ἐν γὰρ τοῖς νόμοις κεῖται διαφέρειν τιτὼ οἰκείαν τάπην.]* Τάπης est ici à peu près la même chose qu'*ένταπης* que j'ai expliqué ^a plus haut, c'est-à-dire le *ton*, l'*intonation* d'un air. C'est un terme affecté particulièrement aux cordes des instruments de Musique, où les divers sons ou tons dépendent des différens degrés de tension de ces mêmes cordes, en vertu desquels elles rendent un

ⁱ Ibidem.

^k N.º 206.

^l Plut. in *Agid.* p. 1466. *lin.* 27.

^m Id. de *prof. in virtut.* pag. 145. *lin.* 6.

ⁿ N.º 26.

Id. *Stat. Lacon.* p. 424. *lin.* 13.

^a *Chrestom.* pag. 9. *edit. Wechel.*

col. 986. *Phot. Bibliot.*

^a N.º XXVIII. 2.

fori plus grave ou plus aigu. Ce terme ne laisse pas de s'appliquer aussi à la voix, dont l'organe est susceptible des mêmes variétés de tension. Voyons présentement en quoi consistoit ce soin scrupuleux de conserver à chacun de ces airs son propre ton. Cela pouvoit rouler sur ces quatre circonstances. 1.^o L'air devoit estre composé sur un certain mode (le *Dorien*, le *Phrygien*, le *Lydien*, &c.) c'est-à-dire sur une certaine corde de la *cithare*, d'où il partoît, où il revenoit souvent dans le cours de la modulation, & où il se terminoit. 2.^o Cette modulation estoit renfermée dans un nombre déterminé de sons ou cordes, de trois, par exemple, de quatre, de cinq, &c. 3.^o Chaque son s'entonnoit & chaque corde se pinçoit toujours de la même manière; c'est-à-dire ou tout simplement & sans aucun ornement, ou supposé que quelques ornements y fussent aduiss, comme des ports de voix, des tremblements, des pincements, &c. ces agréments estoient fixes & invariables pour chacun des sons auxquels on les appliquoit. 4.^o Le rythme ou la cadence demeuroit toujours uniforme, puisque la Poësie qui en estoit la règle demeuroit toujours la même, tant que le *Nome* ou l'air subsistoit.

XXXIX. 1. *La cithare reçut au temps de Cépion une nouvelle forme.* ἐποίησεν ὁ ἐν τῷ πρώτῳ τῆς κίθαραις ἀρχὸν καὶ Κρίωνα. [Nous ne sçavons du Musicien Cépion que ce que Plutarque nous en apprend dans ce Dialogue. Cela se réduit à nous dire, 1.^o qu'il estoit disciple de Terpandre; 2.^o qu'il composa un *Nome* ou un air auquel il donna son nom, ce qui est confirmé par ^a Clément Alexandrin, par ^b Pollux & par ^c Hesychius; & 3.^o que de son temps la *cithare* reçut une nouvelle forme. Car c'est ce que signifie à la lettre le texte Grec, dont il faut faire ainsi la construction: ἐποίησεν τὸ πρῶτον ἡμῶν τῆς κίθαραις καὶ Κρίωνα: alors on fabriqua le premier modèle de la cithare faite à la manière, suivant l'idée ou le dessein de Cépion. Cette cithare estoit sans doute celle de Terpandre à sept cordes, dans

Sur Cépion.

^a *Protrept.* pag. 2. D. edit. Par. | ^c *Voc.* Κρίων.

^b *Lib.* 4. cap. 9. sect. 65.

la structure de laquelle on fit quelque changement, qu'il n'est pas possible de déterminer. Mais, en général, cet instrument paroît avoir esté sujet à beaucoup de variations pour la forme extérieure; & c'est de quoi il est aisé de se convaincre par l'inspection des divers monuments qui nous en restent de l'antiquité, & dont le P. de Montfaucon a fait graver un grand nombre dans son ^d *Antiquité expliquée*. On peut voir ce que j'ai recueilli sur la structure de la cithare & de la lyre dans ma Dissertation sur la Symphonie des anciens, imprimée dans le IV.^e Volume des *Mémoires de Littérature* de cette Académie (pag. 124.)

XXXIX. 2. Et on lui donna le nom d'*Afiade*, &c. ἐκλίσθη ὃν Ἀσία, &c.] Suivant les témoignages unanimes ^a d'Estienne de Byzance, ^b d'Eustathe sur Denys le Géographe, ^c du Scholiaste d'Apollonius de Rhode, ^d du grand Etymologique & ^e de Suidas, qui vraisemblablement se sont copiez l'un l'autre; la cithare fut nommée *Afiade*, parce que l'on fabriqua d'abord de ces instruments à trois cordes dans une ville nommée *Asia*, située au pied du mont Tmolus, en Lydie. On trouve cette dénomination employée dans ^f Aristophane, où on lit ces mots: κρέματά τ' Ἀσιαδός, par lesquels, ^g selon le grand Etymologique, ce Poète comique parodie un endroit de l'Erechthée d'Euripide; & qui signifient, non les danses sur la terre *Asiatique*, comme se le sont figurez les Scholiastes; mais le jeu de la cithare *Afiade*. ^h Euripide donne ailleurs à la cithare le surnom d'*Afiade*, en ces termes: λέγ' ὥς Ἀσιαδός σὺν αὖ ἡδὸν ἰσφον κίθαραις κλύοιμεν: c'est-à-dire: Parlez, & nous vous entendrons avec autant de plaisir, que le son de la cithare *Afiade*. Ce qui sembleroit confirmer encore cette origine de la cithare comme venuë de l'Asie; c'est l'autorité de ⁱ Strabon;

^d Tom. 3. part. 2. p. 346. Supp.
tom. 3. pag. 194. &c.

^a Voc. Ἀσία.

^b Versu 627.

^c Lib. 2. versu 779.

^d Voc. Ἀσία.

^e Voc. Ἀσία.

^f Theophr. versu 126.

^g Ibidem.

^h In Cyclop. versu 442.

ⁱ Lib. 10. pag. 471. B. ed. Par.

qui assure que toute la Musique estoit regardée comme originaire de l'Asie & de la Thrace. Le sçavant Ezech. *Spanheim*, dans ses notes sur Callimaque, a rassemblé la pluspart de ces passages, ainsi que quantité d'autres concernant quelques instrumens de l'ancienne Musique, tels que la *cithare*, la lyre, la flûte, &c. ce qui remplit plus de dix pages *in-octavo* d'un caractère fort menu, où pourront avoir recours ceux qui sont curieux d'une érudition approfondie & variée. J'observerai seulement, qu'à s'en tenir aux seuls termes de Plutarque, dans l'endroit dont il s'agit, comparé avec ce qui suit & ce qui précède; la *cithare* ne reçut le surnom d'*Asiade*, qu'après que le Poète-Musicien Cépion, disciple de Terpandre, eût changé la forme de cet instrument, soit pour la figure, soit pour le nombre des cordes; & qu'un pareil surnom ne lui fut donné pour lors qu'à l'occasion des Lesbiens, peuples voisins de l'Asie, qui adoptèrent cette nouvelle *cithare* perfectionnée par Cépion, & dont ils firent grand usage. Ce qui n'empêcheroit pas que dans des temps plus reculez, la *cithare* la plus simple & montée seulement de trois cordes, ne fût venue originairement de la ville d'*Asia*.

XL. *On assure aussi que Périclité, &c.*] Ce Musicien, de même que le précédent, n'est connu que par ce qu'en dit ici Plutarque. Périclité estoit originaire de Lesbos. On le croyoit plus ancien qu'Hippônax. Il fut le dernier de son pays qui remporta le prix proposé pour la *cithare* aux jeux *Carniens*, à Lacédémone; & sa mort mit fin à la succession non-interrompue des joueurs de *cithare* parmi les Lesbiens. Je ne sçais sur quel fondement le * *Gyraldi* fait Périclité auteur de la Poësie dithyrambique. C'est un fait qu'il avance, sans alléguer aucun garant; ce qui lui arrive quelquefois.

Sur Périclité.

XLI. *Aux Jeux Carniens à Lacédémone. ἐν Λακεδαιμόνι Καρνεία.*] C'estoit une feste célébrée à Sparte en l'honneur d'Apollon. Elle y fut instituée dans la * *xxvi.* Olympiade, &

Sur les jeux Carniens.

* *Hist. Poët. Dial. ix. col. 449.*
A. edit. Lugd. Bat.

| * *Athen. Lib. 14. cap. 4. pag.*
635. F. edit. Lugd.

telle en fut l'occasion , suivant ^b Pausanias. Un Acarnanien nommé Carnus, Devin fameux, inspiré par Apollon même, ayant esté tué par Hippotès fils de Phylas; Apollon frappa de peste tout le camp des Doriens. Le meurtrier fut banni, & les Doriens apaisèrent les manes du Devin par des expiations ordonnées dans cette vûë, sous le nom de *Festes Carniennes*. D'autres, continue Pausanias, leur donnent une origine toute différente. Ils disent que les Grecs, pour construire ce cheval de bois si fatal aux Troyens, ayant coupé sur le mont Ida beaucoup de cornouilliers (*κρανείαι*) dans un bois consacré à Apollon, irritèrent par là ce Dieu contre eux; & que pour le fléchir, ils établirent un culte en son honneur, lui donnant le surnom de *Carnien*, en transposant les lettres du nom de l'arbre, qui faisoit le sujet de leur disgrâce. ^c Cette feste *Carnienne* avoit quelque chose de militaire. On dressoit neuf loges en manière de tentes, que l'on appelloit *ombrages* (*σκιάδες*). Sous chacun de ces ombrages soupoient ensemble neuf Lacédémoniens, trois de chacune des trois Tribus; le tout conformément à la proclamation du crieur public; & cette fête duroit neuf jours. On y donnoit des jeux, & l'on y proposoit des prix aux joueurs de *cithare*. Nous avons vû plus haut que ^d Terpandre fut le premier qui y remporta le prix, & que ^e Timothée y reçut un affront.

23. de Fevr.
1733.

Recherches
sur la vie &
les ouvrages
d'Hippônax.

XLII. 1. *Ceux-là se trompent, qui croient qu'Hippônax ait esté contemporain de Terpandre, &c.* ἐνιοὶ δὲ πλανώμενοι νομίζουσιν τὸν ῥεόνον Τερπάνδρῳ ἰππώναντα γηρονέειν.] ^a Eusèbe, dans la Chronique, a suivi ce sentiment, puisqu'il y place Hippônax sous la XXIII.^e Olympiade. Il est vrai qu'il met Terpandre sous la XXXIII.^e 40. ans plustard; mais comme d'autres Chronologistes, ainsi que je l'ai observé ^b plus haut, font remonter celui-ci jusqu'à la XXVI.^e il s'ensuivroit de cette opinion que

^b Lib. 3. cap. 12. pag. 238.
edit. Kuhn.

^c Athen. lib. 4. cap. 9. p. 141. F.

^d N.^o 18.

^e N.^o 26.

^a Pag. 119. edit. Amstel.

^b N.^o 18.

Terpandre & Hippônax auroient esté contemporains. Plutarque a raison de n'estre pas de cet avis, & de croire même Hippônax postérieur à Périclité, puisque celui-là florissoit vers la LX.^e Olympiade, comme l'assûre.^c Pline, & sur-tout la ^d Chronique de Paros, qui le place après Cyrus vers l'an 277. de cette Chronique, lequel répond à cette Olympiade. ^e Proclus le met sous le règne du premier Darius vers la LXV.^e.

Hippônax ^f fils de Pytheas & de Protis, estoit né à Ephèse. Mais il en fut chassé par les Tyrans Athénagore & Comas, & fut obligé d'aller s'establiir à Clazoméne; ce qui l'a fait passer pour Clazoméniën chez quelques auteurs. La nature, loin de lui prodiguer les agréments de la physionomie, l'avoit fait d'une extrême laideur, d'une taille des plus petites & des plus minces; en un mot très-disgracié de toute sa personne. Son extérieur, fluët en apparence, ne l'empêchoit pas d'avoir les jointures très-fortes; de manière qu'au rapport ^g d'Athénéc, il jettoit à une très-grande distance un vaisseau (λίκυθον) quoique vuide, & par conséquent plus difficile à pousser fort loin, à cause de sa légèreté.

^h Cette laideur d'Hippônax fournit à deux sculpteurs qui ne l'aimoient pas, l'occasion de s'égayer à ses dépens. On les nommoit Anthérme ou Athénis & Bupale. Ils représentèrent sa ridicule figure, en chargèrent tellement tous les traits, qu'ils en firent un objet des plus grotesques, & l'exposèrent en spectacle. Pour s'en vanger, Hippônax mit en œuvre toute l'amertume de sa verve naturellement satirique, & décocha contre eux des vers si mordants, qu'ils furent, dit-on, réduits à se pendre de desespoir. Mais ⁱ Pline, qui raconte ce fait sur la foi de quelques écrivains, n'en paroît nullement persuadé; ajoutant que les sculpteurs, malgré toutes les invectives du Poëte, continuèrent à travailler de leur art dans les isles voisines, où ils multiplièrent sans doute les portraits d'Hippônax, mettant ainsi les ricurs de leur coûté.

^c Lib. 36. cap. 5.

^d Epoch. 43. Marm. Ox. p. 167.

^e Chreston. pag. 7. edit. Wechel.

^f Suid. voc. Hipponax.

^g Lib. 12. cap. 13. pag. 552. C.

edit. Lugd.

^h Suidas, ibid.

Plin. ibid.

Ælian. var. hist. lib. 10. cap. 6.

ⁱ Ibidem.

Il estoit si médifant dans sa Poësie, qu'il n'épargna pas même son père ni sa mère, s'il en faut croire une Epigramme Grecque de ^k Léonide, qui le qualifie de *τοῦτον ὃν βαύζας*, *abboyant contre ses propres parents*. Outre cette Epigramme, on en lit trois autres dans l'Anthologie; la 1.^{re} ^l d'Alcée, la 2.^e de ^m Théocrite, la 3.^e d'un ⁿ Anonyme, lesquelles sont autant d'Epitaphes, qui attestent le caractère dangereux de ce Poète. *Son Tombeau*, (suivant leur témoignage) *ne produit que des ronces & d'autres plantes capables de suffoquer & d'estrangler ceux qui en goûteroient : il recèle une guespe, un frelon qui paroît assoupi, mais qu'il ne faut point réveiller : c'est un sépulcre redoutable, d'où sort une grêle d'injures : les cendres qu'il renferme produisent encore des iambes en haine de Bupale; & ses vers, quoique boiteux, sont autant de traits, qui portent sûrement leur coup, &c.*

Quelque penchant naturel qu'il eût à la médifance, il ne laissa pas de rendre justice à la vertu de Bias de Priène, l'un des sept sages de Grèce : & lorsqu'il s'agissoit de louer un Avocat équitable, qui deffendoit avec chaleur le bon droit, il n'avoit point d'éloge plus flatteur pour un tel homme, que de le mettre au-dessus de Bias même, comme l'assûre ^o Diogène-Laërce. Cela n'empêche pas que dans ^p Cicéron, un éloge de la façon d'Hippônax, *praconium Hipponacteum*, & une satire ou un libelle diffamatoire, ne soient précisément la même chose. ^q Athénée, d'après Diphile Poète comique, le met ainsi qu'Archiloque, au nombre des amants de la fameuse Sapho.

Les vers iambes furent le genre de Poësie qu'il cultiva par préférence; & il fit sur-tout grand usage de l'espèce d'iambe surnommé *scaron* ou boiteux. Comme il avoit principalement en vûe d'invectiver contre ses ennemis, & de les diffamer (observe ^r Démétrius de Phalère) il estropia le vers iambe, & le rendit boiteux, le faisant marcher hors de cadence, au lieu d'aller droit comme auparavant. Or cette marche irrégulière

^k Anthol. lib. 3. cap. 15. Epig. 22.

^l Ibid. Epig. 23.

^m Ibid. Epig. 24.

ⁿ Ibid. Epig. 25.

^o Lib. 1. sect. 84. pag. 52. edit. Amstel.

^p Epist. ad famil. l. 7. Epist. 24.

^q Lib. 13. cap. 8. pag. 549. E.

^r De Elocut. artic. 325.

(continuë le Rhéteur Grec) estoit beaucoup plus convenable aux invectives & aux injures, que cette cadence bien réglée & bien ordonnée, qui caractérise plustost les éloges. [†] Priscien assure, d'après Héliodore, qu'Hippônax s'affranchissoit aisément des loix de la Poësie iambique; faisant un mélange des iambes de six pieds avec les *scazons*. [†] Térentien lui attribue le vers iambe tétramètre de quinze syllabes, & boiteux à la fin; & le Grammairien ^u Héphestion cite un vers de cette espèce, tiré des ouvrages de ce Poëte. * Athénée le fait inventeur des *Parodies*, & nous a conservé quatre vers, où ce Poëte en parodie quelques-uns de l'Iliade d'Homère. Les voici:

Μᾶσά μοι Εὐρυμέδοντ' ἄσθις τὴν ποντοχάρυβδιν,
 Τὴν ἱλασσιμάχαιαν, ὅς ἐδίδε κ' ἔκ' κόσμον:
 Ἐννεφ' ὅπως ψιφίδι κακῇ κακὸν οἶπον ὄληϊ),
 Βελῇ δημοσίῃ ᾠδᾷ σὶν' ἀλὸς ἀτρυγέιο.

c'est-à-dire: *Muse, chante-moi Eurymédon, ce gouffre insatiable, cet estomac d'autruche, ce goinfre qui dévoreroit si goulument: raconte-moi comme il a péri malheureusement, en vertu d'un arrest sinistre, rendu contre lui par le peuple assemblé sur le rivage stérile de la mer.*

De toutes les Poësies d'Hippônax, dans lesquelles ^v la pudeur estoit souvent peu ménagée, il ne nous reste que quelques fragments, qu'on peut voir dans les recueils de cette espèce. Il faut consulter sur l'article de ce Poëte le Dictionnaire de Bayle & la ^z *Bibliothèque Grecque* de M. Fabricius.

2. *Passons maintenant aux Nommes, qui appartiennent en particulier à la flûte.*] Le Grec porte ἐπὶ ᾧ τοὺς αὐλωδικούς νόμους ἐκιδασκαλικοὺς ὁμῶς τοὺς ἀρχαίους ἱμνωφανίστους, μετα-ἐπὶ νόμους τοὺς αὐλωδικούς. On lit dans le MS. de Petau & dans les trois MSS. de la Bibliothèque Royale *νόμους*,

[†] Gram. ant. Lat. col. 1327. 28. edit. Putsch.

^u Ibid. col. 2436. ejusd. edit.

^z Enchir. pag. 16. lin. 19. edit. Turneb.

^{*} Lib. 15. cap. 16. pag. 698. B.

^v Clem. Alex. Strom. lib. 1. pag.

269. A. edit. Par.

^{*} Lib. 2. cap. 15. art. 32. 1. 1. pag. 581.

au lieu de νόμος : ce qui fait un sens fort juste, sauve la répétition inutile du mot νόμος qui se sousentend assez, & fait mieux sentir l'opposition entre les deux termes ὁμοῖ (ensemble) & μόνος (séparément) : ἐπεὶ ὃ τοὺς αὐλωδικοὺς μόνος ἔκιδι παρθενικούς ὁμοῖ. . . ἐμπαρτίσμεν, μετὰ βησόμεθα ἐπὶ μόνος τοὺς αὐλωδικούς : après avoir parlé conjointement des anciens Nomes de flûte & de cithare ; passons maintenant à ceux, qui appartiennent seulement à la flûte.

Sur le Nome
ou l'air Polycéphale.

XLIII. *Olympe composa sur la flûte en l'honneur d'Apollon l'air ou le Nome appelé Polycéphale.* λέγει... τὸν... Ὀλύμπου... ποιῆσαι νόμον αὐλητικὸν εἰς Ἀπόλλωνα τὸν καλούμενον Πολυκέφαλον.] ^a Pindare, dans la dernière Ode Pythique, parle de ce cantique *Polycéphale* ou à plusieurs têtes, & l'appelle κεφαλῶν πολλῶν νόμον. Il en fait Pallas l'inventrice, ainsi que de la flûte même, qu'elle fabriqua pour imiter les gémissements des sœurs de Méduse, après que Persée lui eut coupé la tête ; ce que le Poète Grec exprime par ces beaux vers :

Αὐλῶν τεύχεν παμφωνον μέ-
λος, ὅφρα τὸν Εὐρυέλας
Ἐκ κερπαλιμῶν γήρυων
Χειμφομένη σὺν ἔστισι μι-
μίσσῃ· ἱερὰ δὲ γέναν γόνιν.

^b Le scholiaste de Pindare, en recherchant l'origine de la dénomination du cantique *Polycéphale*, en allègue ces trois raisons. 1.^o Les serpents qui couvroient la teste de Méduse, sifflaient sur différents tons ; & parce que la flûte imitoit cette variété de sifflements dans le cantique en question, on l'appella *Polycéphale* (à plusieurs testes) 2.^o D'autres prétendent que c'étoit à cause que cet air s'exécutoit par un Chœur de 50. Musiciens, auxquels un joueur de flûte donnoit le ton. 3.^o Quelques-uns enfin entendent par ce mot κεφαλῶν (testes) des *Proèmes*, des *Hymnes* ou *Préludes*, & assûrent que ce cantique en avoit plusieurs, qui précédoient apparemment les

^a Versu 34.

| ^b Ibidem.

différentes *Strophes* dont il estoit composé; & ces derniers en attribuoient la composition à Olympe; en quoi ils estoient, comme l'on voit, d'accord avec Plutarque. Mais celui-ci adjoûte, que cet air estoit consacré au culte d'Apollon, & nullement à celui de Pallas.

XLIV. *Et porta aux Grecs les chants enharmoniques.* τὸς ῥίμους τοὺς ἀρμονικοὺς ἐξέωσαν εἰς τὴν ἑλλάδα.] L'adjectif ἀρμονικὸς s'applique en général à l'*Harmonie*, à la Musique. Mais il se prend en particulier, comme ici, pour ce qui a rapport au genre de Musique appelé *enharmonique*, & désigné par le mot Grec Ἀρμονία, qui a le plus souvent la signification générale d'*Harmonie*. Nous verrons encore plus d'une fois dans ce Dialogue, l'adjectif Ἀρμονικὸς pris dans le même sens d'*enharmonique*.

Sur les genres
de la Musique
des Grecs.

On appelloit *genre* dans la Musique des Grecs, la manière de partager le tétracorde ou l'étendue de la quarte; c'est-à-dire la manière d'accorder les quatre cordes qui la composoient. Or; comme en général, cet accord pouvoit se diversifier de trois façons; cela constituoit trois principaux genres, qui estoient le *diatonique*, le *chromatique* & l'*enharmonique*. Dans le diatonique, la modulation procédoit par un demi-ton, un ton & un autre ton; *mi, fa, sol, la*: & comme les tons y dominoient, de là lui venoit son nom. Dans le chromatique, la modulation procédoit par un demi-ton, un autre demi-ton & une tierce mineure, ou un ton & demi; *mi, fa, fa* ✕, *la*: & comme cette modulation tenoit le milieu entre celle du diatonique & celle de l'*enharmonique*, y faisant pour ainsi dire, sentir diverses nuances de sons, de même qu'entre le blanc & le noir sont comprises diverses nuances de couleurs; de là vient qu'on l'appelloit *chromatique* ou *coloré*. Dans l'*enharmonique*, la modulation procédoit par un quart de ton, un autre quart de ton, & une tierce majeure ou deux tons; *mi, mi* ✕, *fa, la*: & comme elle se tenoit d'abord très-serrée, ne parcourant que de très-petits intervalles qui rendoient ce progrès presque insensible; de là vient qu'on la nommoit *enharmonique*, comme qui diroit *bien jointe*,

bien liée, bien assemblée, probe coagmentata. Parmi ces trois genres, les deux premiers formoient différentes espèces; le diatonique deux, & le chromatique trois; dont j'aurai occasion de parler dans la suite.

Outre ces genres suffisamment connus, il y en avoit plusieurs autres, qui résultoient des divers partages du tétracorde ou des façons de l'accorder, différentes de celles que je viens de spécifier; & ces genres, totalement obmis par tous les autres Musiciens de l'antiquité, nous ont esté conservés par le seul ^a Aristide-Quintilien, qui en compte six qu'il donne pour très-anciens (πέντε παλαιότατα); sçavoir le Lydien, le Dorien, le Phrygien, l'Ionien, le Mixolydien, & le Syntonolydien. De ces six genres, les uns remplissoient exactement l'étendue de l'octacorde ou de l'octave; les autres l'excédoient. Il y en avoit qui ne la remplissoient pas. On en peut voir le détail chez le Musicien Grec. Plutarque assure ici qu'Olympe fut le premier qui porta de l'Asie dans la Grèce Européenne les *Nomes* ou cantiques des Dieux, composés dans le genre enharmonique. D'où il s'en suivroit, qu'avant lui, les *Nomes* chez les Grecs ne se chantoient que dans les genres diatonique ou chromatique, plus anciens que l'enharmorique selon Plutarque; ainsi qu'on le verra ^b plus bas, lorsqu'il explique l'occasion, qui conduisit Olympe à la découverte de ce nouveau genre.

Sur Cratès. XLV. *Quelques-uns soutiennent que l'air Polycéphale est l'ouvrage de Cratès.* ἄλλοι δὲ Κρατήος εἶναι Φασι τὸ πολυκέφαλον νόμον.] Nous ne sçavons de ce Cratès, que ce que Plutarque nous en apprend ici; & nul autre n'a parlé de ce Poète-Musicien. ^a M. Fabricius observe que Meursius, dans sa *Bibliothèque Grecque* (pag. 1329.) a pris le change au sujet de ce Cratès, lui attribuant un fragment de dix vers hexamètres & pentamètres, & quelques autres vers tirez d'une Hymne adressée à la Frugalité, & citez par l'Empereur Julien, dans sa ^b sixième

^a Lib. 1. pag. 21. edit. Meibom.

^b N.º 66.

^c Biblioth. Græc. lib. 1. cap. 17.

tom. 1. pag. 108.

^d Pag. 199. edit. Lips.

harangue :

harangue : au lieu que ces morceaux sont de Cratès le Philosophe Cynique.

XLVI. *Mais Pratinas assure.*] Pratinas Poète tragique, ^a fils de Pyrrhonide ou d'Encomius, estoit de Phlionte ville du Peloponnèse voisine de Sicyone. Il florissoit vers la LXX.^e Olympiade, comme le témoignage ^b Suidas ; & non pas comme nous l'apprend Eusèbe dans sa Chronique, où il n'est fait aucune mention de Pratinas, quoi qu'en dise M. ^b *Fabricius* qui y renvoye ; au lieu de renvoyer ^c à la liste des Olympiades dressée par un Anonyme, qui range Pratinas sous la LXXI.^e ^c Ce Poète estoit contemporain d'Eschyle & de Chérile, qui écrivoient dans le même genre, & dont il fut le concurrent. ^d Il composa le premier de ces pièces de théâtre, connues des Grecs sous le nom de Satyres, & qui estoient des espèces de farces. ^e Pendant la représentation d'une de ses pièces à Athènes, les échafauds qui portoient les spectateurs se rompirent ; ce qui déterminâ les Athéniens à faire construire un théâtre dans les formes. ^f Pratinas composa jusqu'à 50. (N.) Poèmes dramatiques, (& non pas 60. (ἑξήκοντα) comme le dit M. ^g *Fabricius* :) parmi lesquels estoient comprises 32. Satyres.

Recherches
sur la vie & les
ouvrages de
Pratinas.

Mais le succès de toutes ces pièces ne fut pas heureux, puisqu'au rapport de ^h Suidas, ce Poète ne remporta le prix qu'une seule fois, (εἰς ἑκατόν ἡ ἀπαξ.) Je ne sçais où le ⁱ *Gyraldi* a trouvé que Pratinas avoit esté déclaré vainqueur dans toutes ses pièces satyriques ; ce qui en a imposé au sçavant traducteur François de ^k Pausanias, qui dit la même chose dans une de ses remarques. Peut-estre, dans l'exemplaire Grec de Suidas que consultoit le *Gyraldi*, lisoit-on εὐράματα μὲν ἐκδοίξας (N) ὧν

^a Suidas, voce Pratinas.
^b Ibidem.
^b Bibl. Gr. lib. 2. cap. 19. t. 1.
pag. 689.
^c A'rax. Olymp. pag. 318. edit.
Euseb. Amstel.
^c Suidas, ibid.
^d Idem.

^e Idem.
^f Idem.
^g Ibidem.
^h Ibidem.
ⁱ Hist. Poët. Dial. 6. col. 350. B.
edit. Lugd. Bat.
^k Lib. 2. pag. 177.

Σατυρικὰ πριάκοντα δύο ἐπίκμοι : ces deux derniers mots (ὃ ἀπαξ) ayant été obmis ou effacez. ¹ Pausanias nous apprend que Pratinas eut un fils nommé Aristias, qui se signala dans le même genre de Poësie, où l'un & l'autre ne le cédoient qu'à Elchyle; & qu'on voyoit à Phlionte le tombeau du fils.

Athénée parle de Pratinas en plusieurs endroits. ^m Il observe en 1.^{er} lieu, qu'on appelloit *danseurs* les anciens Poëtes, tels que Thespis, Pratinas, Cratinus & Phrynique, non seulement parce qu'ils avoient soin d'accommoder leurs pièces dramatiques aux danses du Chœur, mais encore parce que sans rapport à ces danses théâtrales, ils devenoient maîtres à danser de quiconque vouloit se perfectionner dans cet art. ⁿ Il remarque en 2.^d lieu, que Pratinas, dans une de ses pièces nommée les *Lacédémoniennes* ou les *Caryatides*, qualifie la caille d'oiseau à voix mélodieuse (ἀδύφωνον) ce qui paroît singulier, dit Athénée; à moins que les caillies à Sparte & à Phlionte n'ayent de la voix, comme en ont les perdrix en ces mêmes lieux. ^o Il rapporte outre cela un assez long fragment d'un *Hyporchème* de Pratinas, par lequel il paroît que ce Poëte souffroit impatiemment que les spectateurs se plaignissent de ce que dans les pièces de théâtre, les Chœurs chantoient sans estre accompagnez des flûtes comme ils l'estoient autrefois; & qu'au contraire les flûtes ne pouvoient jouer seules, & sans estre accompagnées des voix du Chœur. Le Fragment poétique est trop étendu pour estre transcrit ici. On peut le lire dans Athénée : il est des plus dithyrambiques. Enfin P Athénée, au sujet des divers caractères des modes de la Musique, allègue ces vers de Pratinas :

Μὴ συνίτοναι δῖωκα, μήτ' ἀνδροῦλον,
Ἰὰσι οὖσαν, ἀλλὰ πᾶν μέγαν νέον.
Ἀεθροῦσαν, ἀόλιζι πρὸς μέλα.

c'est-à-dire; *Ne suivez point un mode trop fort, ni un trop foible,*

¹ Lib. 2. cap. 13. pag. 141. edit. Kuhn.

^m Lib. 1. cap. 19. pag. 22. A. edit. Lugd.

ⁿ Lib. 9. cap. 11. pag. 392. F.

^o Lib. 14. cap. 2. pag. 617. C.

^p Ibid. cap. 5. pag. 624. F.

tel que l'Ionien; mais cultivez le mode Eolien, qui tient un juste milieu. Après quoi, ^a ce Poëte s'explique encore plus clairement par ces vers;

Πρέπει τοῖς πασιὶν αἰοῖσιν λαβεῖν αἰολικῆς
Αἰολικῆς ἀρμονίας.

c'est-à-dire : l'Harmonie Eolienne convient aux jeunes gens avides de chansons.

XLVII. Et pour le Nome appelé *Harmatios*, ou du char. Sur le Nême
Harmatios
ou du char.
τὸν ὃ καλέμενον Ἀρμάτιον νόμον.] Ce Nome ou cet air de flûte estoit très-ancien, puisqu'il estoit l'ouvrage du premier Olympe disciple de Marfyas; comme Pratinas l'assuroit, ainsi que l'historien Glaucus, l'un & l'autre citez ici par Plutarque. Or cet Olympe estant plus ancien que la guerre de Troye, il n'a pû, dans la composition de cet air, se proposer pour objet Hector attaché au char d'Achille, & trainé autour des murs de cette ville célèbre. C'est cependant ce que nous offre d'abord ^a l'Auteur du grand étymologique, en recherchant l'origine de cette dénomination. A la vérité il n'en demeure pas à cette première étymologie. Il en produit plusieurs autres; en sorte que le lecteur a dequoi choisir.

Il dit donc que les Phrygiens, en promenant la Mère des Dieux sur un char, accompagnoient d'un air de flûte cette marche; & que de là cet air tiroit son nom. Il adjoûte que suivant une autre opinion, cet air estoit destiné à la cérémonie des noces, dans laquelle on conduisoit la mariée sur un char. Il rapporte ensuite le sentiment de ceux qui prétendent que ce nom Ἀρμάτιος dérive d'un certain *Harmateus*, auteur d'un air consacré à Minerve & plein de vivacité. ^b D'autres croient que cet air n'a esté ainsi appelé qu'à cause de cette même vivacité, qui lui faisoit imiter la rapidité du mouvement des roues d'un char ou leur son aigu; & que c'est pour cette dernière

^a *Ibidem.*

^b Voc. Ἀρμάτιον. col. 145. edit. Basil.

^c *Hesych.* voc. Ἀρμάτιον μέλος.

raison qu'Euripide, dans son ^c Oreste, introduit sur la scène un eunuque Phrygien doué par sa condition d'une voix de cette espèce, & qui chante sur un ton plaintif ce qu'il appelle *αἰματίον μέλος* : sur quoi il faut consulter l'ancien scholiaste, qui dit à peu près les mêmes choses que l'étymologiste. Celui-ci, qui emprunte de Didyme & d'Alexandre tout ce que je viens d'exposer, allègue encore le sentiment de l'Historien Palamède, qui atteste que *άρμα* en Phrygien signifie *la guerre*, & que de là dérive *αἰματίος νόμος* pris pour un air guerrier, un air propre à exciter les chevaux attelés à un char.

Sur le rythme
dactylique.

XLVIII. *En faisant usage de ce même air exécuté suivant le rythme dactylique.* *ῥησάριμος τὰς Ἀρματίω νόμω ἐ τὰς καὶ δακτυλῶν εἶδῃ.* } *Τὸ εἶδος καὶ δακτυλῶν* est une espèce de rythme employée par les joueurs de flûte, suivant le scholiaste d'Aristophane sur la Comédie des *Nuées* : *κρέμαζι εἶδος καὶ δακτυλῶν ὃ ῥεῖν* } *οἱ αὐληταί.* Voici l'endroit du Comique Grec, qui semble fait exprès pour expliquer le passage en question : *εἴτ' ἐπαίει ὁποῖός ἐστι τὸ ῥυθμῶν, κατ' ἐνόμιον, χ' ὁποῖός αὖ καὶ δακτυλῶν.* Il faut ensuite apprendre, quelles sortes de rythmes ce sont que le *rythme guerrier*, & le *rythme par le dactyle*. Il s'agit ici du dernier. C'étoit le rythme égal ou qui se battoit à deux temps égaux. On le nommoit *dactylique*, à cause que cette égalité se rencontre dans le dactyle, pied composé d'une longue & de deux brèves équivalentes à une longue ; ce qui forme la mesure à quatre temps ou à quatre brèves, qu'on peut battre à deux temps égaux. Mais il ne faut pas s'imaginer, que cette sorte de rythme ou de mesure appelée *dactylique* n'appartînt qu'à une Poésie composée de dactyles. Elle s'appliquoit de même à l'anapeste, au pyrrhique, au procéleusmatique, au simple & au double spondée ; parce que la mesure de tous ces pieds peut se battre à deux temps égaux, comme celle du dactyle. Sur quoi l'on peut voir ma Dissertation concernant le *Rythme*, imprimée dans le V.^e Tome des *Mémoires de Littérature de cette Académie* ^b. Quant

^c Versu 1385.

^c Act. 2. Scen. 1. versu 650.

^b Pag. 155.

au passage du scholiaste d'Aristophane, on le trouve cité, & très-heureusement corrigé dans les sçavantes notes de *Meibom* sur *c* Aristide-Quintilien.

XLIX. *Et qui, selon quelques-uns, participe du Nome Orthien.* οἴπνεις ἔξ ὀρθίου νόμου φασὶν ᾗ.] Il faut lire au lieu de οἴπνεις, ὁ πνεις, en rapportant le relatif (ὁ) au mot εἶδει qui le précède immédiatement. Le *Nome Orthien* estoit un air de flûte, dont il est parlé dans Homère & dans Eustathe son commentateur, dans Aristophane & son scholiaste, dans Hérodote, dans Pollux, dans Suidas, dans Hesychius & ailleurs. La modulation en estoit élevée, le rythme plein de vivacité, ce qui le rendoit d'un grand usage dans la guerre pour encourager les combattants. Ὄρθιος νόμος καλούμενος δὲ τὸ ᾗ ὥστος ἐ ἀνὰ τῶν ἔχειν, dit le *a* scholiaste d'Aristophane. C'est sur ce haut ton que crie la Discorde dans *b* Homère pour exciter les Grecs au combat :

Sur le *Nome Orthien*.

Εἴδα σᾶσ' ἧῦσε θεὰ μέγατε, δεινόντε,
Ὄρθι', Ἀχαιοῖσιν, μέγα ᾗ δίνος ἔμβαλ' ἐκείτω
καρδίη.

C'estoit en jouant ce même air sur la flûte, que Timothée faisoit courir Alexandre aux armes, comme le remarque *c* Eustathe sur cet endroit d'Homère. C'estoit (au rapport *d* d'Hérodote) le *Nome Orthien* (νόμον ὀρθιον) que chantoit Arion sur la poupe du vaisseau, d'où il se précipita dans la mer. Plutarque témoigne *e* plus bas, que le Poète-Musicien Polymneste composa pour la flûte des airs de ce genre, & qu'il y joignit même la *Mélopée* ou la Musique vocale.

Le mot ὀρθιος, outre l'usage que je viens d'expliquer, en a deux autres qui ont rapport à la Poésie & à la Musique. C'est le nom d'un pied poétique composé de cinq temps ou de cinq syllabes brèves. C'est celui d'un rythme musical du genre

c Pag. 264.

d In Acharn. versu 16;

b Iliad. lib. 11. versu 11.

e Ibid. p. 826. lin. 64. ed. Rom.

d Lib. 1. sect. 24. ed. Lugd. Bat.

c N.º 62.

iambique ou double, composé de douze temps ou de six longues, deux pour le *levé* & quatre pour le *frappé*. On l'appelloit *Ὀρχήσιος*, dit ^f Aristide - Quintilien, à cause de la gravité de sa marche; *ἀφ' ὃ το σπυρόν τῆς ὑποκρίσεως ἔβασσεως*. Rien en apparence ne convenoit moins que cette extrême gravité au *Nome Orthien* destiné à inspirer du courage. Cependant, s'il en faut croire ^g Pollux, ce *Nome* empruntoit sa dénomination du rythme *Orthien*, malgré la lenteur de cette cadence. Peut-être pour la rendre plus vive & plus animée, changeoit-on dans le jeu de l'instrument la plupart des longues en brèves, faisant d'un spondée un dactyle, un anapeste, ou un procéleusmatique; ce qui ne dérangeoit rien dans la manière de battre le rythme ou la mesure. Peut-être pourroit-on comparer le rythme de ce *Nome* à la marche militaire de nos Suisses.

Sur Antiloque.

L. *Stésichore ne prétendit imiter en cela ni Orphée, ni Terpandre, ni Antiloque.* *ἔτι Ὀρφεία, ἔτι Τέρπανδρον, ἔτι Ἀντιλόχον.*] C'est ainsi qu'on lit dans tous les textes imprimez, dans tous les MSS. que j'ai consultez, & dans toutes les versions. Mais à peine connoît-on un seul auteur Grec nommé *Antiloque*; & M. *Fabricius*, dans sa *Bibliothèque Grecque*, n'en allègue aucun de ce nom; du moins n'en paroît-il aucun dans sa table générale. Ainsi il faut, sans hésiter, lire ici *Archiloque*, nom très-fameux dans la Poésie lyrique. On le trouve transformé de même dans ^a *Athénée*, où on lit *τὰ Ἀρχιλόχου, Σιμωνίδης ὁ Ζακύνθιος ἐν τοῖς θιάτροις ἔπι δῖφρου καθήμενος ἔρρα-ζομένη*: c'est-à-dire, *Simonide le Zacynthien, sur les théâtres, assis dans un fauteuil, chantoit les vers d'Antiloque*: & où il faut corriger *Ἀρχιλόχου* d'*Archiloque*, suivant ^b *Casaubon*, qui sur cet endroit d'*Athénée*, dit qu'il seroit charmé que quelqu'un pût lui apprendre qui est cet *Antiloque*; n'en connoissant point d'autre que celui d'*Homère* ou le fils de *Nestor*. Cependant il y a un Poète Grec de ce nom, contemporain de *Lyfandre*, & dont ^c *Plutarque*

^f Lib. 1. pag. 38. edit. Meibom.

^g Lib. 4. cap. 9. sect. 65.

^a L. 14. c. 3. p. 620. C. ed. Lugd.

^b Ibid. col. 894. n.° 10.

^c Pag. 810. lin. penult. edit.

^c Steph. Græc.

fait mention dans la vie de ce Capitaine. Celui-ci fut tellement satisfait de quelques vers assez médiocres, où ce Poète l'avoit loué, que pour l'en remercier, il lui donna plein un bonnet de pièces d'argent. Mais ce Poète Antiloque ne convient pour le temps, ni au passage de Plutarque dont il s'agit, ni à celui d'Athénée.

LL. 1. *Ni Thalétas. ὁ τὸ Θαλῆται.*] Thalès ou Thalétas, Poète-Musicien que quelques auteurs ont confondu mal à propos avec le fameux Philosophe Thalès de Milet, estoit de l'isle de Crète; & c'est sur quoi les sentiments ne sont nullement partagez. Mais on ne s'accorde pas sur la ville dont il estoit originaire, puisqu'on le fait maître à ^a Elyre, à ^b Cnossé & à ^c Gortyne, trois villes de cette même isle. ^d Il estoit contemporain de Lycurgue, Législateur des Lacédémoniens, & florissoit par conséquent environ 300. ans après la guerre de Troye. Thalétas vivoit donc vers le commencement des Olympiades, d'où il paroît que ^e Suidas a eu tort de le faire plus ancien qu'Homère, qui, suivant l'opinion la plus commune, n'estoit postérieur que d'environ 160. ans à l'Epoque Troyenne. Cependant ^f Diogène-Laërce fait un Thalès (qu'il donne pour très-ancien, & qui est sans doute nostre Thalétas) contemporain d'Homère, d'Hésiode & de Lycurgue : ce qui montre qu'en matière de dates chronologiques, cet Historien n'y regardoit pas de si près, puisqu'un siècle de plus ou de moins ne méritoit pas son attention. ^g Strabon est tombé dans le même anachronisme, en supposant une entrevûe de Lycurgue avec Homère dans l'isle de Chio; trompé, peut-estre (comme l'observe M. ^h Fabricius) par cette expression Grecque ἐν τοῦ χρόνου Ὁμήρου, & prenant la personne d'Homère même pour les

Recherches
sur la vie &
les ouvrages
de Thalétas.

^a Suidas, voce Thaletas.

^b Idem.

^c Plut. infra, n.º 54.

Pausan. lib. 1. cap. 14. pag. 35.
édit. Kuhn.

Boeth. de Music. lib. 1. cap. 1.
pag. 1372. edit. Basil.

^d Plut. in Lycurg. pag. 75. lin.
19. edit. Steph. Græc.

^e Ibidem.

^f Lib. 1. S. 38. p. 23. ed. Amstel.

^g Lib. 10. pag. 482. C. ed. Par.

^h Bibl. Gr. lib. 1. cap. 35. t. 2.
pag. 237.

ouvrages, que Lycurgue effectivement rencontra dans cette île, où les héritiers de Créophyle les conservoient, & qu'il acheta d'eux. Cette méprise de Strabon a depuis induit en erreur divers écrivains.

Thalétas, dit ⁱ Plutarque, estoit en apparence un Poète lyrique, mais au fond il passoit pour grand Philosophe & grand Politique. « Sous ombre de ne composer que des airs de Musique, il faisoit tout ce qu'on auroit pû attendre des Législateurs les plus consommez. Ses Odes estoient autant d'exhortations à l'obéissance & à la concorde, qu'elles inspiroient par l'agrément & la gravité de leur mélodie & de leur cadence; en sorte qu'elles adouciissoient insensiblement les mœurs de ceux qui les écoutoient, & que les portant à l'amour des choses honnestes, elles les délieroient des animosités qui régnoient entre eux ». (Je suis ici la version de M.^r Dacier.) Lycurgue, qui voyageoit alors dans la vûë d'emprunter des divers peuples les loix les plus convenables pour policer son pays, étant venu en Crète, il engagea Thalétas à s'aller établir chez les Lacédémoniens; où celui-ci en quelque sorte lui prépara les voyes pour l'instruction & la correction de ses citoyens.

M.^r Dacier, dans une de ses ^k remarques sur cet endroit de Plutarque, l'accuse d'avoir confondu ce Thalès avec le Thalès Milésien qui estoit un des sept sages de Grèce, contemporain, dit-il, de Crésus & de Solon. Mais cette accusation porte à faux pour deux raisons: 1.^o M.^r Dacier a mal traduit ces paroles du texte de Plutarque *ἐνα ὃ ἦν νομιζομένῳ ἐκεῖ σοφῶν & πολιτικῶν*, en les rendant par celles-ci, *qui passoit pour un des sages de Grèce & pour un très-grand politique*. Il n'a pas pris garde à la particule *ἐκεῖ*, là, qui jointe aux deux mots *νομιζομένῳ σοφῶν*, marque seulement *un sage de ce pays-là*, c'est-à-dire *un sage de Crète* & nullement *un des sages de Grèce*. 2.^o Il n'a pas observé que ce sage de Crète s'appelloit *Thalétas*, & non pas *Thalès*; que Plutarque ne lui donne pas d'autre nom dans son Dialogue sur la Musique, & qu'il faut corriger

ⁱ In Lycurg. ibidem.

^k Tom. 1. pag. 189. edit. Par. in-quarto.

par conséquent dans le texte de la vie de Lycurgue l'accusatif *Θαλήτα*, & lire *Θαλήταν*; d'où il paroît que Plutarque n'a point confondu ensemble ces deux Sages.

Il met sur le compte de Thalétas dans ce Dialogue plusieurs faits concernant la Musique, & que je vais spécifier. ¹ C'est à ce Poète-Musicien aidé de quelques autres, qu'on attribue le second établissement de la Musique à Sparte. Il y introduisit; ainsi qu'en Arcadie & dans Argos, plusieurs sortes de danses, dont je parlerai ^m incontinent. ⁿ Il composa, à ce que disent quelques-uns, des airs nommez *Péans*. Cependant c'est ce que d'autres révoquent en doute, sur ce fondement, que l'Historien Glaucus n'en dit pas un mot, & se contente seulement de remarquer que Thalétas estoit plus ancien que Xénocrite, & postérieur au Poète Archiloque, dont il imita les chants en y donnant, à la vérité, plus d'étendue, & faisant entrer dans la Mélopée de nouveaux genres de rythmes; & cela précisément à l'imitation d'Olympe. On donne à la Musique de Thalétas la vertu merveilleuse de guérir les maladies, & l'on assure que, pour obéir à l'Oracle de Delphes, il vint à Sparte affligée de la peste, & l'en délivra par ses chants. Ce fait est attesté par Pratinas qu'allègue ^o Plutarque, par ^p Pausanias & par ^q Martien-Capelle. ^r Nostre Auteur lui fait encore appaiser une sédition à Lacédémone par le secours de la Musique, *ἐπαδόντα ἐν Ὀδῶν μουσούμῳρον*: & là, il l'appelle *Thalès*. Malgré l'incertitude où Plutarque semble estre au sujet des *Péans* composez par Thalétas, ^s Porphyre ne laisse pas d'assurer dans la vie de Pythagore; que ce Philosophe chantoit les vieux *Péans* de ce Poète-Musicien. ^t Athénée témoigne qu'on chantoit à Sparte les airs de *Thalétas* & d'*Alcman*, & les *Péans* de *Dionysodote*; & le scholiaste de ^u Pindare, que *Thalétas* fut le premier qui composa

¹ N.° 54.

^m N.° 57, 58, 59.

ⁿ N.° 59, 60, 62, 63.

^o *Infra*, n.° 263.

^p *Lib. 1. cap. 14. pag. 35.*

^q *Lib. 9. pag. 314. edit. Grot.*

^r *De Dial. Princ. & Philosoph.*

Tome X.

pag. 1394. lin. 15. edit. Steph. Gr.

^s *Sect. 32. pag. 37. edit. Kuster.*

^t *Lib. 15. cap. 6. pag. 678. B. edit. Lugd.*

^u *Pyth. Od. 2. versu 127. pag. 190. edit. Lond.*

des Hyporchèmes pour les danses armées ou guerrières. Je parlerai
 * plus bas de ces Hyporchèmes.

Sur les Mys-
 siens.

2. Il y en a qui attribuent cet air (du char) aux Mysiens, en supposant d'anciens joueurs de flûte, originaires de ce pays-là. Ἄλλοι δὲ πινεὶς ὑπὸ Μουσῶν εὐρήσθαι τῆτον ἢ νόμον. γαρσίνας γὰρ πινεὶς ἀρχαίαις αὐληταῖς Μουσούς.] Les Mysiens, peuples de l'Asie mineure, y formoient deux provinces, resserrées dans la suite par les migrations des Eoliens, & ^a fertiles en *hestres* (μυσσοῖς) d'où elles tiroient leur nom. La petite Mysie, la plus septentrionale, & voisine de l'Hellespont, avoit la Propontide au Nord, la Troade au Midi; le mont Olympe, les villes de Lampsaque, de Cyzique, &c. La grande, plus méridionale & plus orientale, estoit située entre la petite, la Bithynie, la grande Phrygie, l'Eolide & la mer Egée, ayant pour villes principales Antandre, Pergame, Adramytte, &c. Ces Asiatiques, ainsi que la plupart de leurs voisins, tels que les Phrygiens, les Cariens, les Lydiens, estoient en assez médiocre considération chez les Grecs : & s'il en faut croire ^b Cicéron, ils avoient donné lieu à quelques expressions proverbiales, qui ne leur estoient pas avantageuses. On disoit des Phrygiens, par exemple, qu'ils ne devenoient meilleurs qu'à force de coups : que si l'on avoit à faire quelque épreuve périlleuse, il falloit choisir pour cela un Carien, comme n'ayant point assez d'esprit pour prévoir le danger : que dans les Comédies, les valets fripons estoient toujours des Lydiens : & que pour désigner un homme très méprisable, on l'appelloit *le dernier des Mysiens*, comme qui diroit *le dernier des hommes*. *Quid porro* (dit Cicéron) *in Græco sermone tam tritum atque celebratum est, quam si quis despiciatui ducitur, ut Mysorum ultimus esse dicatur*. L'on donne cependant à ce proverbe-ci une autre origine, qu'on peut voir dans ces sortes de ^c recueils. Ces Mysiens (dit on) souffroient

^a N.° 61.2.

^b Sirab. l. 12. p. 572. A. ed. Par.
 μυσσοῖς est un terme du pays, qui signi-
 fic un *hestre*, en Grec ὄξυν ou ὄξεια.

^b Pro Flac. sect. 27.

^c Append. Vatic. Prov. 1. 64.
 Suid. Prov. 7. 17.

patiemment les insultes, & l'on pouvoit les piller impunément: d'où vient qu'on appelloit proverbiallement un butin sûr & pour lequel on ne couroit nul risque, ^d *la proye, le butin de Mysie*.

Du reste, les Mysiens, quoique peu recommandables d'ailleurs, pouvoient s'être fait quelque nom dans la Musique: & lorsque Plutarque observe ici, que quelques auteurs attribuoient l'air *du char* aux Mysiens, & prétendoient qu'il y avoit eu d'anciens joueurs de flûte de ce pays-là; rien n'est plus aisé à prouver dans le système de ceux, qui reconnoissoient le premier Olympe pour l'auteur de ce *Nome*, puisque cet Olympe estoit originaire de Mysie, comme je l'ai remarqué ^c plus haut, dans l'article de ce Musicien. On voit dans la retraite des dix mille de ^f Xénophon, que parmi ces Mysiens, il se trouvoit de bons danseurs, qui excelloient sur-tout dans les danses *armées* ou guerrières, qu'on n'exécutoit qu'au son de la flûte.

LII. Il est encore parlé d'un ancien Nome appelé *Cradias*: 14. d'Aoust
ἄλλος δ' ἔστιν ἀρχαῖος νόμος, καλούμενος Κραδίας.] Ce mot 1733.
Κραδίας ou *Κραδής* ne se trouve qu'ici, & dans le lexique ^a Sur le *Nome*
d'Hesychius. Plutarque n'en dit autre chose, sinon que c'estoit ou l'air nom-
un ancien *Nome*, ou air de flûte, que Mimnerme, au rapport mé *Cradias*.
d'Hippônax, jouoit sur cet instrument. ^a Hesychius nous ap-
prend quelque chose de plus sur ce point, en disant que c'estoit
un air de flûte qu'on jouoit pendant la marche ou pendant la
procession des Victimes expiatoires appelées *Φαρμακίδι Κραδής*
νόμος, νόμον πνὰ ἐπαυλοῦσι τοῖς ἐκπεμπομένοις Φαρμακοῖς.
Cette expiation ou purification se faisoit à Athènes pendant
les festes appelées ^b *Thargelia*. Il y avoit deux Victimes expia-
toires, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes; & ces
Victimes estoient ou deux hommes, ou un homme & une
femme. On les appelloit *Φαρμακοὶ* & *καθάρματα*.

La première dénomination leur venoit d'un certain ^c *Phar-*
macos, qui anciennement fut lapidé, pour avoir dérobé les vases

^a Zenob. Prov. 5. 15. Diogenian.

Prov. 6. 42. Suid. Prov. 10. 38.

^c N. 30.

^f αἰαζάε. l. 6. p. 371. B. ed. Par.

^a Voce *Κραδής*.

^b Ηαρποκρ. voce *φάρμακος*.

^c Idem.

Etymol. magn. voce *φάρμακος*.

sacrez, destinez au culte d'Apollon; larcin, dans lequel Achille (dit-on) l'avoit surpris. Peut-être regardoit-on ces victimes humaines comme des médicaments (Φαρμακὰ) propres à purger Athènes de ses iniquitez. ^d Ces Victimes portoient des colliers de figues sèches : elles en avoient les mains garnies, & on les fraploit pendant la marche avec des branches de figuier sauvage; après quoi on les brûloit, & on jettoit leurs cendres dans la mer. Comme les figues entroient pour beaucoup dans cette cérémonie, de là vient que le *Nome* qu'on y jouoit sur la flûte s'appelloit *Κραδίας* (*Cradias*) de *Κραδὴ*, *figuier, branche de figuier*; comme qui diroit *l'air des figuiers*. Il faut consulter sur cette feste *Meursius* dans ses ^e *Leçons Attiques*, & dans sa ^f *Græcia feriata*.

Recherches
sur la vie & les
ouvrages de
Mimnerme.

LIII. 1. *Que Mimnerme.... jouoit sur la flûte. ὃν φησι.... Μίμνερμον αὐλῆσαι.*] Mimnerme originaire de Colophon, de Smyrne ou d'Astypalée, estoit fils de Ligyrtiade, selon ^a *Suidas*. Mais comme, quelques lignes plus bas, celui-ci le qualifie de *λειτουργίας* à cause de la douceur & de l'agrément de ses Poësies; peut-être aura-t-on fait de cette épithète défigurée le nom propre du père de Mimnerme. ^b *Suidas* place ce Poète dans la xxxvii.^e Olympiade, & le fait plus ancien que les sept Sages, ou leur contemporain. Mimnerme estoit antérieur à Hippônax, puisque celui-ci parle de Mimnerme. Or nous avons vu ^c plus haut qu'Hippônax florissoit dans la ex.^e Olympiade. D'ailleurs il paroît certain que ^d Mimnerme vivoit du temps de Solon; ce qui fixe en quelque sorte l'âge du Poète-Musicien. Il estoit joueur de flûte, comme on le voit par le passage que j'explique. Il fut l'inventeur du vers pentamètre, s'il en faut croire le Poète Hermésianax, cité par ^e *Athénée*, & qui ajoute que Mimnerme, dans sa vieillesse, devint amoureux d'une jolie fille nommée *Nanno*; que jouissant d'un doux loisir,

^a *Tzetzes, chil. 5. cap. 25.*

^b *Lib. 4. cap. 22.*

^c *Lib. 4. pag. 143.*

^d *Vocε Μίμνερμος.*

^e *Idem.*

^e *N.º 42.*

^d *Diog. Laërt. lib. 1. sect. 60. pag. 38. edit. Amst.*

^e *Lib. 13. cap. 8. pag. 597. F. edit. Lugd.*

il se livra aux plaisirs de la table; mais que pour se vanger d'Hermobius & de Phéréclès, deux hommes qui ne l'aimoient pas, il fit quantité de vers contre eux.

Il se distingua sur-tout par l'excellence de ses Elégies, dont il ne nous reste que quelques fragments : & en ce genre, ^e Horace le met au-dessus de Callimaque. Il décrivit en vers de cette espèce, (au rapport de ^f Pausanias) le combat des Smyrnéens contre Gygès Roi de Lydie. Il fit un Poëme en vers élégiaques, cité par ^g Strabon, sous le titre de *Nanno*, & dans lequel sans doute il estoit principalement question de sa maîtresse. Car en matière d'amour, ses vers valoient beaucoup mieux que toute la Poësie d'Homère, au jugement de ^h Pro-perce, qui s'en explique en ces termes;

Plus in amore valet Mimnermi versus Homero.

Ces deux vers ⁱ d'Horace font foi des sentiments du Poëte Grec au sujet de cette séduisante passion :

*Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocisque
Nil est jucundum, vivas in amore jocisque.*

C'est-à-dire, *si rien n'est agréable dans la vie sans l'amour & les jeux, comme le prétend Mimnerme; vivez donc dans l'amour & les jeux*; ce qui a rapport à dix beaux vers de ce même Poëte Grec, que ^k Stobée nous a conservez dans ses extraits, & que voici avec la belle version Latine de Grotius.

Τίς ὃ βίος, πῆ ὃ περπνὸν ἄτερ χρυσῆς Ἀφροδίτης;
Τεθναίω, ὅτε μοι μνηστὴρ ταῦτα μέλοι,
Κρυπταδὴν φιλότης, καὶ μάλιστα δῶρα, καὶ εὐνή.
Ἄνδρα τῆς ἥβης γίνεσθαι ἀρπαλῆα
Ἀνδράσιν ἠδὲ γυναῖξιν. ἐπὶ δ' ὀδυνηρὸν ἐπέλθῃ
Γῆρας, ὃ, τ' αἰχρὸν ὁμῶς & χαλὸν ἄνδρα πᾶσι,

^o Epist. lib. 2. Ep. 2. v. 101.

^f Lib. 9. c. 29. p. 766. ed. Kuhn.

^g L. 14. pp. 633 & 634. ed. Par.

^h Lib. 1. Eleg. 9. versu 11.

ⁱ Epist. lib. 1. Ep. 6. versu 65.

^k Tit. 63. pag. 243. edit. Grot.

Αἰεὶ μὲν Φρένας ἀμφὶ κακὰ τίεσσι μέμμαι,
 Οὐδ' αὖγὰς προσεῖν ἴρπειν ἡλίῳ.
 Ἀλλ' ἐχθρὸς μὲν πασὶν, ἀτήματός ᾗ γυναιξίν.
 Οὕτως ἀρχαλέον γῆρας ἔθηκε Θεός.

*Vita quid est, quid dulce, nisi juvet aurea Cypris!
 Tum peream, Veneris cum mihi cura perit.
 Flos celer ætatis sexu donatus utrique,
 Lectus, amatorum munera, tectus amor,
 Omnia diffugiunt mox cum venit atra senectus,
 Quæ facit & pulchros turpibus esse pares.
 Torpida sollicita lacerant præcordia curæ:
 Lumina nec Solis, nec juvat alma dies,
 Invisum pueris, inhonoratumque puellis.
 Tam dedit, heu, senio tristia fata Deus.*

Un de mes amis a traduit cette jolie pièce en vers François comme il suit, & l'a renduë avec plus de justesse que Grotius.

*Que seroit, sans l'amour, le plaisir & la vie!
 Puisse-t-elle m'estre ravie,
 Quand je perdrai le goût d'un mystère amoureux,
 Des faveurs, des lieux faits pour les amants heureux.
 Cueillons la fleur de l'âge, elle est bientôt passée:
 Le sexe n'y fait rien: la vieillese glacée
 Vient avec la laideur confondre la beauté.
 L'homme alors est en proie aux soins, à la tristesse;
 Haï des jeunes gens, des belles maltraité,
 Du soleil à regret il souffre la clarté.
 Voilà le sort de la vieillese.*

Sur les Panathénées.

2. Ainsi qu'on le peut voir par le registre des Panathénées. τοῦτο δὲ δηλοῖ ἡ τῆς Παναθηναίων γιορτή.] Les Panathénées estoient deux festes solennelles chez les Athéniens, * les

* Harpocrat. & Suid. voc. Παναθηναία.

grandes & les petites; célébrées en l'honneur de Minerve, patronne de ce peuple. Elles avoient esté instituées en premier lieu par ^b Orphée, & par le ^c Roi Erichthonius; puis renouvelées & rendues plus respectables par ^d Thésée, lequel y adjoûta quelques cérémonies. ^e Les grandes Panathénées revenoient tous les cinq ans. ^f Les petites, de trois en trois ans, ou même tous les ans, selon quelques-uns. ^g La célébration des unes & des autres, qui d'abord ne duroit qu'un jour, ^h s'étendit dans la suite à plusieurs jours.

On ^h y propoisoit des prix pour trois sortes de combats: ⁱ Le premier, qui se faisoit le soir, & dans lequel les Athlètes portoient des ⁱ flambeaux, ^k estoit originairement une course à pied: mais depuis elle devint ^l une course équestre, & c'est ainsi qu'elle se pratiquoit du temps de Platon. ^m Le second combat estoit *gymnique*, c'est-à-dire que les athlètes y combattoient nuds, & il avoit ⁿ son stade particulier, ^o construit d'abord par Lycurgue le Rhéteur, puis ^p rétabli magnifiquement par Hérode-Atticus. ^q Le troisième combat, institué par Periclès, estoit destiné à la Poésie & à la Musique: & c'est de celui-là qu'il s'agit dans le passage de Plutarque.

^b Theodoret. *Therapeut. lib. 1.*
^c Harpocrat. & Suid. *ibid.*
Apollodor. lib. 3. c. 13. p. 227.
edit. Gale.
^d Suid. *ibid.*
^e Harpocrat. & Suid. *ibid.*
^f *Id. ibid.*
Anonym. init. argum. Midian.
Orat. Demosthen.
^g Thucyd. *l. 6. sect. 56. p. 413.*
edit. Amst.
^h Schol. Euripid. *Hecub. v. 469.*
Aristid. Panath. orat. pag. 147.
to. 1. edit. Oxon.
ⁱ Pollux, *lib. 8. cap. 9. sect. 93.*
edit. Amst.
Aristid. ibid.
^j Xenoph. *Sympos. init.*
Athen. lib. 4. c. 19. p. 168. F.
edit. Lugd.
^k Plato, *de Republica, lib. 1.*

pag. 410. A. edit. Lugd. Læmar.
Aristoph. schol. Ran. v. 1129.
Harpocr. voc. ἀσπιδας.
^l *Aristoph. Ran. v. 1121.*
Plat. ibid.
^m *Plat. ibid.*
ⁿ *Athen. lib. 5. c. 2. p. 187. F.*
Euseb. Chr. p. 126. edit. Amst.
Zenob. Prov. cent. 4. Pr. 6.
^o *Hesych. & Harpocr. v. ἀσπιδας.*
Philostr. Soph. lib. 2. in Herod.
pag. 549. sect. 4. edit. Lips.
^p *Plut. vit. decem Rhetorum in*
Lycurg. pag. 1546. lin. 19. edit.
Steph. Gr.
^q *Philostr. ibid.*
Pausan. lib. 1. cap. 19. pag. 46.
edit. Kuhn.
^r *Aristid. ibid.*
Plut. in Pericl. p. 291. lin. 13.

On y voyoit disputer à l'envi d'excellents chanteurs, qu'accompagnoient des joueurs de flûte & de *cithare*, ^f & qui célébroient les louanges d'Harmodius, d'Aristogiton & de Thrasymbule. ^t Des Poètes y faisoient représenter des pièces de théâtre, jusqu'au nombre de quatre chacun; & cet assemblage de Poèmes dramatiques s'appelloit ^u *Tétralogie*. Les ^x prix de ces combats estoient une couronne d'olivier, & ^{x²} un barril d'une huile exquise, ^y que les vainqueurs, par une grace particulière accordée à eux seuls, pouvoient faire transporter où il leur plaisoit, hors du territoire d'Athènes. ^z Ces combats estoient suivis de sacrifices & de festins publics, qui terminoient la feste. Celle des grandes Panathénées l'emportoit sur celle des petites par cette circonstance, que l'on ^{aa} conduisoit en grande & magnifique pompe un navire orné ^{bb} du voile de Minerve, où ^{cc} la broderie représentoit les plus mémorables actions de cette Déesse: & ^{dd} après que ce navire accompagné du plus nombreux cortège, & qui n'alloit en avant que par des machines, avoit fait plusieurs stations sur sa route; on le ramenoit au même lieu, d'où il estoit parti, & qui estoit le ^{ee} Céramique hors de la ville.

Il faut consulter, pour plus grand éclaircissement, sur l'article des Panathénées, *Meursius* dans son livre intitulé *Panathenæa*, où il en traite expressément: & *Potter* dans son *Archæologia Græca*, (lib. 2. cap. 20. col. 391.) où cet Anglois nous donne un extrait assez exact du Traité de *Meursius*.

^r Pollux, lib. 4. cap. 10. sect. 83. pag. 396.

Suid. voc. Φρῦνις.

^t Philostr. de vit. Apollon. lib. 7. cap. 4. pag. 283.

ⁱ Diogen. Laert. lib. 3. sect. 56. pag. 197. edit. Amst.

^u Id. ibid.

^x *Suid. voc. Παναθηναία.*

Plin. lib. 15. cap. 4.

^{aa} Schol. Soph. Oed. Col. v. 730.

Lucian. de Gymna. to. 2. p. 273. edit. Amst.

^y Schol. Pindar. Nemean. od. 10. v. 64.

^z Aristoph. Nubib. v. 185. & ejus schol.

^{aa} *Suid. voce Πένθος.*

^{bb} Plat. Euthyphr. p. 149. G. Harpocr. voce Πένθος.

^{cc} Euripid. Hecub. v. 466.

Schol. Aristoph. in Equit. v. 563.

^{dd} Philostr. Soph. l. 2. in Herod.

pag. 550.

^{ee} Thucyd. l. 6. sect. 57. p. 414.

LIV. *Il y eut aussi un Sacadas d'Argos. Γέγωνε ὁ ἑ Σακάδας* Sur Sacadas. *Α'ργαῖος.*] Sans répéter ce que Plutarque nous apprend ici de Sacadas, j'observerai que ^a Pausanias est d'accord avec nostre Auteur touchant le témoignage rendu à ce Musicien par Pindare ; témoignage que nous ne pouvons vérifier, faute d'avoir aujourd'hui les pièces de Poësie, où Pindare en faisoit mention. C'est, dit ^b Pausanias, pour n'avoir pas entendu un *Proëme* de Pindare sur ce joueur de flûte, que le sculpteur qui en a fait la statuë qu'on voyoit sur le mont Hélicon, l'a représenté si petit, que sa flûte est aussi grande que lui. Selon le même ^c auteur, Sacadas composa & joua le premier à Delphes un air de flûte, nommé *Pythique*, & qui fut tellement au gré d'Apollon, qu'il procura la reconciliation de ce Dieu avec les joueurs de flûte, qu'il avoit pris en aversion depuis sa dispute contre le Silène Marfyas. ^d Pausanias ajoute, que dans la XLVIII.^{me} Olympiade, aux jeux Pythiques instituez par les Amphictyons, Sacadas joua de la flûte tout simplement, sans qu'elle servît d'accompagnement aux voix ; & qu'alors on ne couronnoit point encore le vainqueur : mais que Sacadas fut couronné aux deux Pythiades suivantes. ^e Il remarque de plus que lorsque l'on rebâtit la ville de Messène, tous les travaux le faisoient au son des flûtes ; mais qu'on n'y employoit que des airs Argiens ou Béotiens, & que ce fut particulièrement alors que les airs de Pronome & de Sacadas l'emportèrent sur tous les autres. ^f On voyoit encore dans Argos, du temps de Pausanias, le tombeau de ce Musicien.

LV. *A Xénodâme de Cythère.*] Xénodâme, dont ^a M. Fabricius a fait un *Xénodamas*, étoit de l'isle de Cythère. Nous ne sçavons guères de ce Musicien que ce que Plutarque nous en apprend dans ce Dialogue. Il introduisit à Lacédémone & ailleurs plusieurs sortes de danses, dont je parlerai ^b incontinent.

Sur
Xénodâme.

^a Lib. 9. cap. 30. pag. 768. edit. Kuhn.

^b Ibidem.

^c Lib. 2. cap. 22. pag. 162.

^d Lib. 10. cap. 7. pag. 813.

Tome X.

Lib. 6. cap. 14. pag. 487.

^e Lib. 4. cap. 27. pag. 345.

^f Id. lib. 2. cap. 22. pag. 162.

^a Bibl. Gr. tom. 1. pag. 600.

^b N.º 57, 58, 59.

Quelques-uns le faisoient compositeur de *Péans*; mais il est plus certain qu'il le fut de ces *airs à danser* nommez *Hyporchèmes*, que je décrirai ^c tout à l'heure. ^d Athénée fait mention de ce Xénodâme, qu'il appelle *Xénodème*. Il assure que ce Poète-Musicien, de même que Pindare, fit fleurir la danse *hyporchématique* (ὑπορχηματικὸς τῶπος ἥνθησεν ἐπὶ Ξενόδαμου καὶ Πινδαρου) & il adjoûte que l'*Hyporchème* estoit une danse, qui représentoit les choses mêmes exprimées dans les paroles de l'air qu'on chantoit *au son de la flûte* : & ἔστιν ἡ τοιαύτη ὄρχησις μίμησις ἧς ὑπὸ τῆς λέξεως ἐμυλωδομεῖται τραγμάτων : & il en produit pour exemple la danse que décrit ^e Xénophon, en racontant le festin fait par les Grecs aux Ambassadeurs de Paphlagonie; & non pas le festin fait aux Grecs par Seuthe Prince de Thrace, comme le dit ^f Athénée, qui prend l'un pour l'autre.

Sur
Xénocrite.

LVI. *A Xénocrite de Locres.*] Ce Poète-Musicien, qui estoit de Locres en Italie, naquit aveugle, au rapport ^a d'Héraclide de Pont. ^b Glaucus fait Xénocrite postérieur à Thalétas. ^c Plutarque l'associe à ce dernier, à Xénodâme, à Polymnesté & à Sacadas, pour le second établissement de la Musique & l'introduction de plusieurs danses à Lacédémone, en Arcadie & dans Argos. Mais ce n'est qu'avec incertitude ^d qu'il le donne pour compositeur de *Péans* : ^e & on le regarde comme un Poète qui s'exerça sur des sujets héroïques, dont quelques-uns reçurent le nom de *Dithyrambes*.

Sur les Gym-
nopédies.

LVII. *Les Gymnopédies.* Γυμνοπαιδίας.] La *Gymnopédie* estoit une danse célèbre chez les Lacédémoniens, & qui devoit son institution à Lycurgue, selon ^a Suidas. Mais il paroît par ce Dialogue, que Thalétas contemporain de ce Législateur & quelques autres Musiciens, dont je viens de parler, eurent part

^c N.º 61. 2.

^d Lib. 1. cap. 13. pag. 15. E.
edit. Lugd.

^e *Avat. lib. 6. init.*

^f *Ibidem.*

^a *In Republ. Locr. pag. 533. edit.*

Crag. Lugd. Bat.

^b N.º 64. 2.

^c *Hoc in loco.*

^d N.º 63.

^e N.º 64. 1. 64. 2.

^f *Vocē Γυμνοπιδ.*

à cet établissement. Cette danse faisoit partie d'une ^b fête célébrée à Lacédémone en mémoire de la ^c victoire remportée à Thyrée par les Spartiates sur les Argiens, au sujet de cette ville du Péloponnèse. ^d Deux troupes de danseurs nuds, la première de jeunes garçons, la seconde d'hommes faits, composoient cette *Gymnopédie*, & lui donnoient son nom. ^e Celui qui menoit chaque troupe, portoit une couronne faite d'une branche de palmier, & nommée *Thyréatique* à cause du sujet de la fête. ^f Tous, en dansant, chantoient les Poësies lyriques de Thalétas & d'Alcman, & les *Péans* de Dionysodote.

Ces danses se faisoient, & non dans le temple d'Amycles ; mais dans la place publique ; & la partie de cette place destinée à ces danseurs s'appelloit ^h le *Chœur* (χορος) ou la *danse*. Cette fête estoit consacrée à ⁱ Apollon, quant à la Poësie, & à ^k Bacchus, quant à la danse. ^l Celle-ci ressembloit à une ancienne danse, connuë sous le nom d'*αἰσώλη*, où les danseurs par les démarches entrecoupées & cadencées de leurs pieds, & par les mouvements figurez de leurs mains, présentoient aux yeux une image, quoique fort adoucie, de la lutte & du pancrace. On peut consulter sur la *Gymnopédie*, *Meursius* dans son *Traité* intitulé ^m *Orchestra*. On y trouvera un détail plus particulier de ce qui concernoit cette espèce de danse.

LVIII. *Les danses démonstratives.* Α'ποδείξεις.] On ne trouve rien sur ces danses ni dans le *Traité* de *Meursius*, qui sembleroit ne devoir laisser rien à souhaiter sur cette matière, ni dans aucun lexique, à l'exception de celui de *Constantin*, qui allègue le passage de Plutarque sans l'expliquer. Il est vrai cependant que ⁿ Pollux, dans son *Onomastique*, fournit plusieurs

Sur les Danses démonstratives.

^b Schol. Thucyd. lib. 5. sect. 82. pag. 338. edit. Oxon.

^c Athen. lib. 15. c. 6. p. 678. B. edit. Lugd.

^d Idem, ibidem.

^e Idem, ibidem.

^f Idem, ibidem.

^g Hesych. voce Γυμνοπαιδία.

^h Pausan. lib. 3. c. 11. p. 233. edit. Kuhn.

ⁱ Idem, ibidem.

^k Athen. lib. 14. c. 7. p. 631. B.

^l Idem, ibidem.

^m Pag. 11.

ⁿ Lib. 4. cap. 13. sect. 96, 97, 98. edit. Amst.

termes consacrez à la danse, & qui ont rapport à cette dénomination; tels que ἑνδύξις, ἑπίδύξις: ἐνδυτικὸν, ἐπιδυτικὸν: ἐπιδύξασθαι, ἐνδύξασθαι, παρενδύξασθαι, παρεπιδύξασθαι: ἐνδυτικῶς, ἐπιδυτικῶς. Mais comme le Grammairien Grec n'accompagne tous ces termes d'aucune explication, qui puisse en découvrir le sens propre; ils deviennent assez inutiles, pour déterminer la juste signification du mot ὑπόδυξις dont il s'agit.

Nous tirerons pour cette détermination plus de secours de ^b Plutarque même. Selon lui, l'une des trois parties, dont toute danse est composée, s'appelle Δέξις. Elle consiste moins (dit-il) à imiter quelque action ou quelque passion, qu'à désigner ou montrer par divers mouvements réglez & cadenccz, les choses mêmes & les personnes; le ciel, par exemple, la terre, les assistants, &c. Ainsi, l'on peut inférer de cette acception du mot Δέξις dans Plutarque, que les danses nommées Ἀποδύξις se distinguoient des autres, en offrant aux yeux des spectateurs grand nombre de ces sortes de démonstrations exécutées par différents gestes. Ces danses estoient sur-tout en usage parmi les Arcadiens. On trouvera quelques exemples de ces danses Arcadiennes dans ^c Xénophon & dans ^d Polybe. On peut voir ce que j'ai dit sur ce point dans mon ^e second Mémoire sur la *Danse des Anciens*, imprimé dans les *Mémoires* de cette Académie Tome 1. page 113.

Sur les
Endymaties.

LIX. *Les Endymaties: τὰ ἐνδυμένα καλόμενα.*] *Meursius* parle aussi peu de ces danses vétuës, que des danses démonstratives. Les dictionnaires n'en disent pas davantage, si ce n'est celui de *Constantin*, où ce seul passage de Plutarque est cité sans autre explication. Ainsi l'on ignore si ces danses entroient dans le culte religieux, si elles estoient militaires, ou si elles n'avoient lieu que dans les divertissemens soit publics soit particuliers. Quelle qu'en ait pû estre la destination, il paroît que les danseurs y estoient vêtus, & que par conséquent les Argiens y avoient plus d'égard à la pudeur, que les Spartiates leurs voisins n'en

^b *Sympos. lib. ult. quæst. 15.*

^c *Ἀποδύξας. lib. 6. init.*

^d *Lib. 4. pag. 403. edit. Amst.*

^e *Tom. 1. pag. 113.*

avoient dans leurs *Gymnopédies*, dont je viens de parler. Du reste, il est moins question ici de toutes ces danses, que des airs ou des *Nomes* composez pour la flûte, & au son desquels on les dançoit. C'est ce que fait suffisamment appercevoir l'expression Grecque τὰ ὧδ' αἱ γυμνοπαΐαι, τὰ ὧδ' αἱ ὑποδείξεις, où il faut sousentendre ἄσματά, αὐλήματα. Il faut de plus faire une correction dans le texte, & y lire καὶ σαδῆναι au passif, & non καὶ σαῖναι à l'actif, ce qui fait une construction vicieuse. Voici donc comme le passage doit estre corrigé : τέτων γδ εἰσηγηταῖων, τὰ ὧδ' αἱ γυμνοπαΐαι. . . . λέγει καὶ σαδῆναι (& non pas καὶ σαῖναι) τὰ ὧδ' αἱ ὑποδείξεις, &c. c'est-à-dire; après que ces Musiciens eurent introduit les Nomes pour les *Gymnopédies*. . . . on dit qu'alors furent établis ceux qui concernoient les danses démonstratives, &c. Cette correction se trouve justifiée par les trois MSS. de la Bibliothèque du Roi.

LX. *Thalétas, Xénodâme & Xénocrite composoient de ces cantiques nommez Péans* : ἦσαν ἃ οἱ ὧδ' Θαλήταν τε, & Ξενοδόκον, & Ξενοκρίτον ποιητὰ Παϊάνων] * Les Péans (Παῖνες) estoient originairement des cantiques en l'honneur d'Apollon & de Diane, qui renouvelloient le souvenir de la victoire remportée sur *Python* par ce Dieu; dont Παῖν estoit aussi l'un des surnoms, emprunté de la force de ses rayons ou de ses traits, exprimée par le verbe παῖν frapper. Ces cantiques estoient caractérisés par cette exclamation ἦ Παῖν, qui en estoit comme le refrain, & qui signifie proprement décoche tes flèches, Apollon. ^b On les chantoit pour se le rendre favorable dans les maladies contagieuses, que l'on regardoit comme des effets de la colère.

Dans la suite, on fit de ces *Péans* ou cantiques pour ^c le Dieu Mars; & on les chantoit au son de la flûte en marchant au combat. Il y en a divers exemples dans ^d Thucydide & dans

Recherches
sur les Péans.

* Menand. Rhet. lib. 1. cap. 1.
Etymol. magn. voc. Παῖν, p. 657.
edit. Sylb.

Procl. Chrestom. p. 8. ed. Wech.

^b Id. ibid.

^c Suid. voce Παῖν, to. 3. p. 65.
edit. Cantabr.

^d Lib. 1. sect. 50. pag. 29. ed.
Oxon.

° Xénophon : sur quoi le ^f scholiaste du premier observe, qu'au commencement d'une action, l'on invoquoit dans ces *Péans* le Dieu Mars; au lieu qu'après la victoire, Apollon devenoit le seul objet du cantique. & Suidas, qui dit la même chose, l'a copiée d'après le scholiaste. Mais enfin ces cantiques ne furent plus renfermez dans l'invocation de ces deux Divinitez. Ils s'étendirent à celle de quantité d'autres; & dans ^h Xénophon, les Lacédémoniens entonnent un *Péan* à l'honneur de Neptune.

On en fit même pour illustrer les grands hommes. ⁱ On en composa un, où l'on célébroit les grandes actions du Lacédémonien Lyfandre, & qu'on chantoit à Samos. ^k On en fit un autre, qui rouloit sur les louanges de Cratère le Macédonien, & qu'on chantoit à Delphes au son de la lyre. ^l Aristote honora d'un pareil cantique l'eunuque Hermias d'Atarne son ami; & il fut, dit-on, mis en Justice, pour avoir prodigué à un mortel un honneur, qu'on ne croyoit dû qu'aux Dieux. Ce *Péan* nous reste encore aujourd'hui, & ^m Jul. César *Scaliger* ne le trouve point inférieur aux Odes de Pindare. Mais ⁿ Athénée, qui nous a conservé ce cantique d'Aristote, ne tombe point d'accord que ce soit un véritable *Péan*, parce que l'exclamation (*ὦ Παιάν*) qui devoit le caractériser, dit-il, ne s'y rencontre en nul endroit; au lieu qu'elle ne manque point, continuë-t-il, dans les *Péans* composés en l'honneur d'Agémon Corinthien, de Ptolomée fils de Lagus Roi d'Egypte, d'Antigone & de Démétrius *Poliorcète*. Nous sommes redevables au même ° Athénée de la conservation d'un autre *Péan* adressé par le Poète Ariphron Sicyonien à Hygiène ou la Déesse de la santé.

LXI. 1. Xénodâme estoit compositeur, non de *Péans*, mais d'*Hyporchêmes*, ainsi que *Pratinas*. ἄλλοι ᾗ Ξενόδαμον Ὑπορχήματων ποιητὴν γινώσκοντες φασί, ἢ ἢ Παιάνων, καὶ δὲ

° *Cyrop.* l. 7. p. 176. D. ed. Par.

Ἀναξάστ. lib. 1. pag. 265. A.

^f *Ibid.*

^g *Ibid.*

^h *Hist. Græc.* l. 4. p. 533. E.

ⁱ *Athen. lib.* 15. cap. 16. pag.

696. E. edit. Lugd.

^k *Id. ibid.* F.

^l *Id. ibid.*

^m *Poët. lib.* 1. pag. 108.

ⁿ *Lib.* 15. cap. 16. p. 696. B.

° *Ibid. pag.* 702. A.

Περίνας.] Cette phrase est conçue en des termes, dont l'arrangement la rend très équivoque; car on peut la traduire de ces trois manières : d'autres, ainsi que *Pratinas*, disent que *Xénodâme*, &c. ou bien, d'autres disent que *Xénodâme* estoit compositeur, non de *Péans*, comme *Pratinas*, mais d'*Hyporchèmes*; ou bien, d'autres disent que *Xénodâme* estoit compositeur, non de *Péans*, mais d'*Hyporchèmes*, comme l'estoit *Pratinas*. Je crois le premier sens plus conforme à la régularité de la construction; quoique le dernier pût estre vrai, puisque *Pratinas* estoit auteur d'*Hyporchèmes*, comme je l'ai observé plus^a haut dans son article.

2. On appelloit *Hyporchème* chez les Grecs (*ὑπόρχημα*) une sorte de Poësie faite non-seulement pour estre chantée & jouée sur la flûte & sur la *cithare*, mais encore pour estre dansée au son des voix & des instruments. C'est un chant accompagné de danses, dit^b Proclus, τὸ μετ' ὀρχήσεως ἀδόμενον μᾶλόν ἐλέγετο, ἔρδ' οἱ παλαιοὶ τὴν (ὑπὸ) ἀντὶ τῆς (μετὰ) πολλάκις ἐλάμβανον. Or cette danse, selon^c Athénée, (comme je l'ai déjà remarqué) estoit une imitation ou une représentation des choses mêmes, exprimées par les paroles que l'on chantoit; ἔστιν ἡ ζωιατὴ ὀρχησις μίμησις τῇ ὑπὸ τῇ λέξεως ἐρμηνευομένων πραγμάτων. Lucien semble insinuer que ces *Hyporchèmes* se dansoient le plus ordinairement au son de la lyre ou de la *cithare*, lorsqu'il dit; ἔμπεπληστο ἤδη ποιέτων (ὑπορχημάτων) ἡ λύρα. Aussi estoit-ce, comme l'assure^e Athénée, une des trois espèces de Poësie lyrique, sur le chant desquelles on dansoit; & cette danse *hyporchématique*, continuë-t-il, avoit beaucoup de rapport avec la danse comique appelée *Cordax*, l'une & l'autre estant enjouée & badine (παργιώδεις δ' εἰσὶν ἀμφοτέραι.)

S'il en faut croire cependant le Rhéteur^f Ménandre; l'*Hyporchème*, ainsi que le *Péan*, estoit consacré au culte d'Apollon; & en ce cas-là, sans doute, la danse devenoit plus sérieuse. Elle se faisoit, dit^g l'auteur du grand étymologique,

Sur les Hyporchèmes.

^a N.º 46.

^b Chrestom. pag. 9. edit Wechel.

^c Lib. 1. cap. 13. pag. 15. E. edit. Lugd.

^d De salt. p. 792. t. 1. ed. Amstel.

^e Lib. 14. cap. 7. pag. 630. D.

^f In Proæmio.

^g Voces ὑπόρχημα.

autour de l'autel de la Divinité, pendant que le feu consumoit la victime. Sur quoi il est bon de remarquer d'après ^h Athénée, qu'anciennement les Poètes eux-mêmes enseignoient ces danses à ceux qui devoient les exécuter, leur prescrivoient les gestes convenables à l'expression de la Poésie, & ne leur permettoient pas de s'écarter du caractère noble & mâle qui devoit régner dans ces sortes de danses. On peut consulter sur ce point *Meursius* dans son Traité intitulé ⁱ *Orchestra*. Du reste, *Plutarque* observe ici qu'il y avoit de la différence entre les *Péans* & les *Hyporchèmes*; sur quoi il prend à témoin *Pindare* qui a, dit-il, cultivé l'un & l'autre genre de Poésie. Comme nous n'avons aujourd'hui rien de ce Poète ni en l'un ni en l'autre, qui puisse nous faire bien sentir cette différence; il faut s'en tenir à la décision de notre Auteur.

LXII. *Polymnestre employa la Mélopée dans l'air de flûte appelé Orthien*: Ε Πολύμνηστος εν τῷ ὀρθίῳ (νόμῳ) τῇ μελοποιίᾳ κέχρηται.]. On appelle en Grec *Mélopée* (μελοποιία) la composition d'un chant, & par conséquent celle d'une Poésie chantante; car l'une n'alloit guères sans l'autre. J'ai expliqué plus haut (*Remarq. 49.*) en quoi consistoit le *Nome* ou l'air *Orthien*. Cet air se jouoit ordinairement sur la flûte & sans servir d'accompagnement à la voix. Mais *Polymnestre* y joignit après coup une Poésie conforme au rythme ou à la cadence naturelle de l'air, & qui se chantoit à l'unisson ou à l'octave de l'instrument. Nous en faisons autant pour nos airs de violon, de flûte, &c. au chant desquels nous accommodons après coup des paroles; mais qui, pour suivre scrupuleusement la cadence du chant, se trouvent souvent estropiées dans la prononciation. Sur quoi les Grecs & les Latins, beaucoup plus délicats que nous ne le sommes à cet égard, n'estoient pas faciles à contenter, & se permettoient beaucoup moins de licence. On peut consulter ma Dissertation sur la *Mélopée de l'ancienne Musique*, imprimée dans le 5.^e volume des *Mémoires* de cette Académie page 169.

^h Lib. 14. cap. 6. pag. 628. D. | ⁱ Pag. 88.

LXIII. *Que Thalétas fit entrer dans sa Mélopée le rythme Maronien & le Crétois : Θαλιταῖον Μαρόνια & Κρητικὸν ῥυθμὸν εἰς τὴν μελοποιίαν ἐνθῆναι.*] Le rythme Crétois ou Crétique est suffisamment connu, & j'en ai parlé ^a plus haut avec assez d'étendue. Il n'en est pas de même du rythme Maronien; & il n'en est fait mention que dans ce seul passage. Il y paroît même sous la forme du substantif *Μάρον*, qui est sans doute le nom propre d'un homme; & en ce cas, le rythme porteroit apparemment le nom de son auteur, comme il est arrivé au *Nome Cépionien* appelé *Κηπίον* du nom même de son inventeur, ainsi qu'on l'a vu ^b plus haut. Mais on ne sçait qui pourroit estre ce Maron auteur d'un rythme. Seroit-ce le Lacédémonien Maron, à qui, de même qu'à son compatriote Alphée, ^c Pausanias assure qu'on avoit consacré une chapelle dans Lacédémone, en mémoire de la journée des Thermopyles, où ils n'avoient cédé en valeur qu'au seul Leonide? Mais ce Maron est trop moderne pour le Poëte-Musicien Thalétas, dont il est ici question; & d'ailleurs il semble ne s'estre signalé que dans les armes. Seroit-ce ^d l'Egyptien Maron, qui suivit Osiris ou Bacchus dans ses conquêtes, & qui bâtit en Thrace la ville de Maronée? Mais c'est remonter bien haut.

Il vaudroit mieux s'en tenir à la ville même, sans avoir recours à son fondateur. ^e Cette ville estoit renommée pour ses excellents vins, dès le temps ^f d'Homère; puisque c'estoit-là, selon lui, qu'Ulysse avoit pris celui, dont il enyvra le Cyclope. On sçait quelle est la vertu de cette liqueur, en matière de Poësie, de Musique & de danse. Ainsi il ne seroit pas hors de vraisemblance, qu'elle eût produit un rythme particulier aux habitants de cette ville de Thrace, & que ce rythme en eût tiré son nom. En ce cas-là, il faudroit lire dans le texte *Μαρονία* au lieu de *Μάρον*, en formant du substantif *Μαρονία* l'adjectif national *Μαρονεύς*, suivant la même analogie,

Sur
le rythme
Maronien.

^a N.° 28.

^b N.° 23. 3.

^c Lib. 3. c. 12. p. 237. ed. Kuhn.

^d Diodor. lib. 1. pag. 17. B. edit.

Rhodom.

Athen. lib. 1. cap. 25. p. 33. D.

edit. Lugd.

^e Plin. lib. 14. cap. 4.

^f Odyss. lib. 9. versu 197.

que d'Α'μασία, *Amasée*, l'on forme Α'μασις; de Χαερώνεια, *Chéronée*, Χαερωνίδης, &c. & Harpocraton parle, d'après Démophilène, d'un endroit de l'Attique appelé Μαερώνεια, *Maronée*. Mais il n'y a nulle apparence, que le rythme Maronien lui doive son origine.

Recherches
sur les Dithy-
rambes.

• LXIV. *C'est pour cela, que quelques-uns qualifient ces sujets héroïques du nom de Dithyrambes : Διὸ καὶ πῶς διδυράμβους καλεῖν ὡς τὰς ὑποθέσεις.*] Le Dithyrambe estoit chez les Grecs une sorte de Poësie consacrée à Bacchus, & dont il est bien plus facile de définir le caractère, que d'en assigner la véritable étymologie. Ceux qui la cherchent dans la langue Grecque, sont peu d'accord entre eux. ^a Les uns la tirent de la double naissance du Dieu (Δις διέας ἀμείλων:) les ^b autres, de l'autre à deux portes (Διδυεῖτη) où il fut nourri: ^c ceux-ci, du cri de Jupiter conçu en ces termes λῦθι ῥάμμα (décous la future) par lequel ce Dieu en travail demandoit à estre promptement délivré de l'enfant, qu'il portoit dans sa cuisse; ^d ceux-là, de l'éloquence communiquée par le vin aux buveurs, à qui cette liqueur semble ouvrir deux bouches à la fois (εἴμα διδυογν.) Quelques-uns, peu contents de ces étymologies Grecques, suivant lesquelles la première syllabe du mot διδυράμβους devroit estre brève, au lieu qu'elle est longue; croient trouver mieux leur compte dans les langues orientales, où ils vont en chercher d'autres, que je ne m'amuserai pas à recueillir ici.

On n'est pas moins partagé, sur le premier auteur de la Poësie dithyrambique. Selon ^e Hérodote, ce fut le fameux Arion de Méthymne, qui en donna les premières leçons à Corinthe. ^f Clément d'Alexandrie en fait honneur à Lasus ou Lassus d'Hermione, ainsi que le & scholiaste de Pindare, qui de plus nous apprend, que ce Poëte lui-même varioit sur le lieu, où

^a Voce Μαερώνεια.

^b Procl. Chrest. p. 8. ed. Wechel.
^c alii.

^d Idem, ibidem.

^e Idem, ibidem.

Etymol. magn. voce Διδυράμβ.

^d Phurnut. cap. 30.

^e Lib. 1. sect. 23. p. 9. ed. Gron.

^f Strom. l. 1. p. 308. C. ed. Par.

^g Olynp. od. 13. versu 27.

cette sorte de Poësie avoit pris naissance; disant dans ses *Hyporchèmes*, que c'étoit en l'isle de Naxe; dans le premier livre de ses *Dithyrambes*, que c'étoit à Thèbes; & dans l'endroit que je viens de citer, que c'étoit à Corinthe. Quoi qu'il en soit des premiers auteurs de cette Poësie, il y a beaucoup d'apparence ^h qu'elle doit son origine à des assemblées rustiques de buveurs, chez qui le vin seul échauffant le génie, développoit cet enthousiasme ou cette fureur poétique, qui faisoit, pour ainsi dire, l'ame du Dithyrambe.

De là, comme d'une source féconde, partoient six principales qualitez ou propriétés, qui caractérisoient cette espèce de Poësie; sçavoir, 1.^o la composition trop licencieuse de plusieurs noms joints ensemble, & d'où naissoient des expressions nouvelles, empoullées & propres à surprendre l'oreille : 2.^o des métaphores tirées de trop loin, trop dures, trop hardies, trop compliquées : 3.^o des renversements de construction trop fréquents & trop embarrassés : 4.^o le désordre apparent dans la disposition ou l'arrangement des pensées, quelquefois vraiment sublimes, souvent alambiquées ou trop guindées, & qui étourdissoient l'auditeur, sans qu'il conçût bien distinctement ce qu'il venoit d'entendre : 5.^o une versification trop libre & affranchie de la plupart des règles : 6.^o l'Harmonie ou la modulation Phrygienne, sur laquelle on chantoit cette Poësie mise en Musique, l'accompagnant du son des flûtes.

Ces caractères des Dithyrambes se font sentir à ceux qui lisent attentivement les Odes de Pindare, ainsi que les Chœurs des Tragédies & des Comédies Grecques; quoiqu'on ne doive regarder ni les unes ni les autres comme des Poèmes dithyrambiques. Il nous reste cependant (sans compter la Cassandre de Lycophron) quelques morceaux de ce dernier genre, sur lesquels on pourra s'en former une idée plus complète. Il faut consulter sur ce point ⁱ Gerard Jean *Vossius* & la Dissertation d'Erasmus *Schmid*, de *Dithyrambis*, imprimée à la fin de son Pindare.

Quant à ce que dit ici Plutarque touchant le Poète Xénocrite;

^h *Procl. ibid. pag. 9.*

ⁱ *Institut. Poët. lib. 3. cap. 16.*

qu'il traite des sujets héroïques remplis de faits ou d'actions, (ἡρώϊκων ὑποθέσεων πράγματα ἔχουσὼν ποιητὶν γέγονται) on ne conçoit pas à quoi sert ici la qualification donnée à ces sujets héroïques, de contenir des faits, des actions, (πράγματα ἔχουσων.) Y a-t-il dans la Poésie des sujets héroïques, qui ne roulent sur aucuns faits, sur aucunes actions? Mais, ce qui paroît encore plus incompréhensible, c'est la conséquence que Plutarque tire de cette qualification : de là vient, (dit-il) sçavoir, de cette circonstance, d'estre remplis de faits ou d'actions (πράγματα ἔχουσων) que quelques-uns donnent à ces sujets le nom de Dithyrambes; διὸ καὶ πᾶς διθυράμβος καλεῖν αὐτὰς τὰς ὑποθέσεις. Suffit-il à une Poésie héroïque, pour mériter le nom de Dithyrambe, de contenir des faits, des actions (πράγματα.) C'est pourtant, comme raisonne ici nostre Auteur: διὸ, c'est pour cela, (dit-il) de là vient, que quelques-uns qualifient de Dithyrambes les sujets héroïques traitez par Xénocrite.

Pour moi, je suis persuadé qu'il y a faute dans le texte de Plutarque, & que le mot πράγματα, qui ne fait aucun sens raisonnable, a pris la place de quelqu'autre. Je lis donc, au lieu de πράγματα, des faits, des actions, des affaires; Φρυγμάτα, des discours insolents & pleins de faste, des fanfaronnades, des rodomontades; ce qui fait un fort bon sens, & fort convenable à la suite du discours. Car on apperçoit aisément la raison pour quoi des sujets héroïques de ce genre passioient chez quelques-uns pour de véritables Dithyrambes, puisqu'ils en avoient le caractère & le stile. Φρυγμά se prend dans la signification de vanterie, de discours fastueux & pleins de vent, de clameurs de Bacchantes pleines du Dieu à qui elles sacrifioient. On lit dans une Hymne du ^k Poète Mésomède καὶ Φρυγμάτα θνατῶν, le vain-faste des mortels. ^l Proclus, dans sa Chrestomathie, assure que l'air Bachique appelé ἰόεαχος estoit assaisonné de toute la pétulance qui accompagnoit les festes de Bacchus, (βεβαητισμένος πολλὰ Φρυγμάται:) & ^m Plutarque lui-même

^k Ad. calc. Arati, pag. 51. edit.
Gr. Oxon. in-octavo.
^l Ibidem.

^m In Anton. pag. 1678. lin. 15.
edit. Steph. Græc.

employe dans le même sens le mot *Φρύαγματίας* dérivé de *Φρύαγμα*, en parlant de Marc-Antoine : *ἔχρητο ὃ τῷ καλειδῶνι Ἀσιατῶ ζῆλῳ τὸ λόγων αἰδοῦντι μάλιστα κατ' ἐμῆνον τὸν χεῖρον, ἔχων ὃ πολλὴν ὁμοιότητά ποτε τὸν βίον αὐτῷ κομπῶδη καὶ Φρυαγματίας ὄντα, κακοῦ γαυρώματος καὶ φιλοπρέπειας αἰωμάλου μέσον* : c'est-à-dire, *Il (Antoine) tâchoit sur-tout de former son stile sur le stile Asiatique, qui estoit fort en vogue alors, & qui avoit beaucoup de conformité avec sa vie fastueuse, bruyante, & toute pleine d'une vaine ostentation & d'une ambition inégale, qui n'avoit rien de suivi.* (J'emprunte ici la version de M. Dacier.) Sur le pied que Plutarque nous dépeint ici Marc-Antoine, ç'auroit esté un véritable sujet de Poëme dithyrambique.

LXV. *Ainsi que l'écrit Aristoxène : αὖς Ἀριστοξενός φησι.* Aristoxène naquit à Tarente ville d'Italie. Il estoit fils du Musicien Mnésias, autrement appelé Spinthare. Estant dans la ville de Mantinée, il y prit du goût pour la Philosophie, & s'estant de plus appliqué à la Musique, il n'y perdit pas son temps. Il fut en premier lieu disciple de son père & de Lamprus d'Erythrée; puis du Pythagoricien Xénophile; enfin d'Aristote, sous lequel il eut Théophraste pour compagnon d'étude. ^a Suidas, d'après qui j'ai transcrit ces différents faits, adjoute qu'Aristoxène picqué de voir qu'Aristote lui eût préféré Théophraste, en se nommant un successeur dans son école philosophique, déchira la mémoire de leur maître commun. Mais le Péripatéticien Aristocle, dans ^b Eusèbe, disculpe Aristoxène sur ce point, & assure que ce disciple parla toujours très-respectueusement & très-honorablement d'Aristote. ^c Aristoxène vivoit donc, comme l'on voit, sous Alexandre le Grand & ses premiers successeurs; & il fut contemporain du Messénien Dicéarque, Historien très-fameux.

De tous les ouvrages philosophiques, historiques, philologiques & autres, qu'Aristoxène avoit composcz, & dont on trouve une exacte notice dans la ^d *Bibliothèque Grecque de*

Recherches
sur la vie &
les ouvrages
d'Aristoxène.

^a *Voce Ἀριστοξενός.*

^b *Præpar. lib. 15. S. 2. p. 791.*
edit. Par.

^c *Suidas, ibidem.*

^d *Lib. 3. cap. 10. tom. 2. pag.*
257.

M. *Fabricius*, il ne nous reste aujourd'hui que ses trois livres des *Eléments harmoniques*; & c'est le plus ancien Traité de Musique qui soit venu jusqu'à nous. *Meursius* pour la première fois, en publia le texte, suivi de ceux de Nicomaque & d'Alypius, autres Musiciens Grecs, & des Notes de l'éditeur; le tout imprimé à Leyde en 1616. *in-quarto*. La version Latine d'Aristoxène & celle des *Harmoniques* de Ptolomée faites par Antonin Gogavin, avoient paru conjointement à Venise dès l'année 1561. *in-quarto*. Mais on a vû reparoître avec un nouvel éclat le texte Grec d'Aristoxène, revû & corrigé sur les MSS. accompagné d'une nouvelle Version Latine & des savantes notes de Marc Meibom, qui l'a fait imprimer à la tête de la belle édition qu'il nous a donnée des Musiciens Grecs, à Amsterdam en 1652. *in-quarto*, deux Vol. Il est parlé de cet ouvrage d'Aristoxène touchant la Musique dans plusieurs auteurs anciens, tels qu'Euclide, Cicéron, Vitruve, Plutarque, Athénée, Aristide-Quintilien, Ptolomée, Boëce, &c.

A l'égard de ses autres Traitez concernant la Musique, & qui sont perdus, ils rouloient 1.^o sur les joueurs de flûte, les flûtes & autres instruments de Musique; 2.^o sur la manière de percer les flûtes; 3.^o sur la Musique en général, ouvrage différent des *Harmoniques*, & dans lequel il s'agissoit, non seulement des autres parties de cet art, telles que la *Rhythmique*, la *Métrique*, l'*Organique*, la *Poétique*, & l'*Hypocritique*, mais encore de l'*Histoire de la Musique & des Musiciens*; 4.^o sur la danse employée dans les Tragédies; 5.^o sur les Poètes tragiques. Au reste, c'est de cet ouvrage d'Aristoxène sur la Musique en général qu'il est question dans la citation de Plutarque, laquelle fait le sujet de cette note; & de tous les Musiciens dogmatiques Grecs, que le temps nous a conservés, Aristoxène est le seul, dont Plutarque fasse mention.



R E F L E X I O N S
SUR L'ANDROMAQUE D'EURIPIDE,
ET SUR
L'ANDROMAQUE DE RACINE.

Par M. R A C I N E.

LE Poëte moderne que nous appellons quelquefois l'Euripide François, parce que dans les Tragédies d'Iphigénie & de Phèdre il a suivi presque pas à pas le Poëte Grec, s'est écarté si loin de son modèle dans l'Andromaque, qu'il n'est pas possible d'examiner cette Tragédie par une comparaison suivie avec l'original, de même que les deux autres. L'Andromaque d'Euripide & l'Andromaque de Racine sont deux pièces qui n'ont rien de commun que le titre; la même Princesse, à la vérité, en est le principal personnage, mais le caractère qu'elle a dans l'une est si éloigné du caractère qu'elle a dans l'autre, que ce sont, pour ainsi dire, deux Princeses différentes qui ont un même nom: il n'en faut point chercher d'autre raison que la différence des temps dans lesquels les deux Poëtes ont vécu, & celle des peuples pour lesquels ils ont travaillé. Chaque Poëte se conforme aux mœurs & au goût de sa nation. Si Racine eût vécu dans Athènes, il eût fait l'Andromaque d'Euripide; & si Euripide eût vécu parmi nous, il eût fait l'Andromaque de Racine. Pour montrer la vérité de ce que j'avance, il est nécessaire de donner en peu de mots le plan de la Tragédie Grecque.

1.^{er} de Fevr.
1732.

Le fils d'Achille, qui a épousé Andromaque sa captive, dont il a un fils nommé Molossus, & qui depuis a encore épousé Hermione la fille de Ménélas, dont il n'a point d'enfants, est allé consulter l'Oracle de Delphes. Hermione veut profiter de cette absence pour perdre Andromaque sa rivale; Andromaque,

pour éviter la fureur, s'est réfugiée dans le temple de Thétis, après avoir caché son fils; c'est dans ce temple qu'Euripide la représente gemissant sur ses malheurs passez, & sur ceux qu'elle craint encore. Hermione arrive, Princesse pleine d'orgueil, de jalousie & d'emportement; elle annonce à sa rivale une mort prochaine, & l'insulte sur son mariage avec Pyrrhus, lui reprochant d'avoir osé entrer dans le lit d'un homme qui est le meurtrier de son époux & de son fils. Il semble qu'Andromaque auroit dû s'excuser alors sur son esclavage, & la nécessité où elle estoit d'obéir à son maître; mais elle fait une réponse à Hermione, qui nous paroît peu décente suivant nos mœurs, sur-tout dans la bouche d'une Princesse. *Si vous aviez pour époux, lui dit-elle, un de ces Rois de la Thrace qui ont plusieurs épouses, & partagent leur lit tour à tour à chacune d'elles, oseriez-vous conspirer la mort de vos rivales! Vous jetteriez sur toutes les femmes le soupçon honteux d'estre insatiables d'un plaisir, dont la passion est plus violente chez elles que chez les hommes, mais qu'elles doivent cacher prudemment. Pour moi, ô mon cher Hector, je cherissois, pour l'amour de vous, jusqu'aux maîtresses mêmes vers lesquelles une passion étrangère vous faisoit égarer, & ma complaisance a esté souvent jusqu'à nourrir de mon lait les enfants que vous aviez d'elles : voilà ce qui m'attachoit le cœur de mon époux. Voila, je l'avouë, une maniere de s'attacher le cœur d'un mari qui nous paroît nouvelle; mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner, si l'attachement qu'une femme vertueuse doit conserver pour l'époux le plus infidèle, doit aller si loin.*

Dans ce moment, Ménélas qui a découvert Molossus, le vient présenter à sa malheureuse mere, & la menace d'égorger son fils à ses yeux si elle ne sort de son asyle. Andromaque n'ayant pû le fléchir, se resout enfin à sacrifier sa vie plustost que celle de son fils; elle quitte l'autel qu'elle tenoit embrassé, & se livre à la fureur de Ménélas. Lorsque ce Roy cruel & perfide fait traîner au supplice la mere & l'enfant, arrive le vieux Pelée qui s'y oppose. Il s'élève entre lui & Ménélas une dispute qui dégénere bientost en injures personnelles. Pelée reproche à Ménélas le peu d'attention qu'il a eu à garder Helene sa femme,
la moins

la moins sage de toutes les femmes; au lieu de renoncer pour jamais, lui dit-il, à une épouse capable de se laisser enlever par un jeune homme, l'envie de la reprendre vous a fait armer toute la Grece, & allumer une guerre si funeste à tant d'illustres personnages: enfin lorsqu'après la ruine de Troye vous deviez massacrer cette infidèle dont vous redeveniez le maître, à la première vûe de ses charmes, le poignard vous tomba des mains, & vous daignâtes prodiguer vos caresses à celle que vous ne deviez regarder qu'avec horreur. A de pareils reproches, capables de percer le cœur du mari le plus insensible, Ménélas se contente de répondre, que la faute d'Hélène est celle des Dieux; que cette faute a esté avantageuse à toute la Grece, puisqu'elle a causé une guerre qui a formé les peuples au mestier des armes. Reconnoissons dans cette réponse la grande différence des mœurs antiques & des nostres.

Après cette dispute, Pelée fait rendre la liberté à Andromaque & à Molossus; Ménélas se retire, réservant sa vengeance à un autre temps. Les remords s'emparent d'Hermione, & lorsque, dans la crainte du retour de Pyrrhus, elle veut se donner la mort, elle voit arriver Oreste, à qui elle avoit esté promise avant que d'estre à Pyrrhus; elle luy raconte ses malheurs, & luy demande du secours. Oreste profite de cette circonstance pour la reprendre. A peine Pelée a-t-il appris l'enlèvement d'Hermione, qu'on vient luy annoncer la mort de Pyrrhus. Oreste a esté l'auteur de ces deux événements, qui se suivent de trop près, pour que le dernier paroisse vraisemblable. Oreste s'est trouvé à Delphes, a soulevé le peuple contre Pyrrhus, & s'est mis à la tête de ceux qui l'ont assassiné. Le corps de Pyrrhus est apporté sur le théâtre, & tandis que Pelée s'abandonne à la douleur, il est consolé par Thétis, qui luy annonce que rien n'est arrivé que par l'ordre des Dieux, & luy prédit les honneurs de la Divinité qu'il doit bientôt recevoir.

Ceux qui font l'injustice aux anciens de les juger sur nos mœurs, trouveront sans doute de grands défauts dans cette Tragédie. Est-ce-là, diront-ils, cette Andromaque si fameuse par son attachement pour Hector? elle ne pleure que pour un Molossus qui ne nous intéresse point; & elle appelle l'ail de sa

vie cet enfant, qui doit estre le sujet de sa honte. Virgile la fait parler bien différemment ; au seul nom de Pyrrhus elle baisse les yeux & s'écrie, qu'*heureuse est la Princesse qu'une prompte mort a dérobée aux caprices d'un vainqueur insolent* :

Nec victoris heri tetigit captiva cubile.

Quel Prince odieux & méprisable que Ménélas ! diront encore ces mêmes critiques. Il épouse la jalousie de sa fille, jusqu'à vouloir tremper ses mains dans le sang d'une femme & d'un enfant : & ce Roy cruel est encore le plus lâche de tous les hommes ; il essuye tranquillement les injures grossières de Pelée, & ne connoît d'autre parti que celui d'une retraite honteuse.

Pour répondre à ces objections, il suffit de se transporter à Athenes dans le temps d'Euripide. La guerre du Péloponnèse estoit alors dans sa plus grande chaleur, & la peste qui avoit ravagé Athenes, avoit donné lieu à deux loix, dont la première admettoit au droit de citoyen les fils d'Athéniens, quoyque nez d'une mere étrangere, & la seconde dont parle Athenée, permettoit d'épouser deux femmes, pour réparer les pertes qu'avoit causées la peste. Le but d'Euripide dans cette piece, est de rendre odieuse la seconde loy, en montrant les inconveniens de la Polygamie, & de rendre la première agréable, par la vûe de Molossus issu du sang des Grecs, mais d'une mere étrangere, dont cependant les descendants regnoient encore dans l'Epire.

Comme un Maître dispoit alors de ses esclaves à son gré, Andromaque dans le lit de Pyrrhus ne paroissoit pas aux Athéniens moins chaste ni moins fidèle à Hector ; elle ne leur paroissoit au contraire que plus malheureuse. Son fils Molossus les intéressoit beaucoup plus qu'Astyanax, puisqu'il estoit le sang d'Achille & de Pyrrhus, & le chef d'une famille qu'ils voyoient encore sur le trône. Enfin, l'animosité qui regnoit alors entr'eux & les Lacédémoniens, leur rendoit agréables les portraits satiriques qu'Euripide dans cette piece fait des mœurs de Sparte, le mépris dont il couvre leur Roy Ménélas, & le caractère odieux qu'il donne à sa fille Hermione. Les pieces de

ce temps avoient souvent un rapport très-direct avec les affaires de l'Estat, comme on le voit par les Comédies d'Aristophane: Il estoit permis aux Poètes de dire sur le théâtre d'une ville libre, ce qu'il estoit permis à tout Citoyen de dire dans la tribune aux harangues.

Cette liberté ne peut estre permise parmi nous, & nos Poètes n'ayant pour objet que le plaisir des auditeurs & l'utilité des mœurs en général, sans aucune application aux affaires de l'Estat, c'est avec raison que Racine dans cette Tragédie a abandonné le sujet d'Euripide pour en faire un qui fût propre pour nous.

Il conserve à Hermione le même caractère, elle est pleine d'amour, de jalousie & de fureur; c'est sur elle que doit tomber l'indignation du spectateur, dont toute l'admiration doit estre pour Andromaque, qui est la seule qu'on admire & qu'on plaint, parce qu'elle est un modèle de malheur & de vertu.

Les malheurs d'Andromaque ne sont pas moins célèbres dans l'antiquité que ses vertus. Homère & Virgile nous la font assez admirer; Ovide même, peu accoutumé à louer les femmes, fait cet éloge de Tecmesse & d'Andromaque, que quand il cherchera une maîtresse, ce ne sera jamais à l'une d'elles qu'il osera s'adresser. *Quoyque je vous voye des enfants*, leur dit-il, *j'ay encore peine à me persuader que vous ayez pû répondre aux tendresses de vos époux.*

Credere vix videor, cum cogar credere partu;

Vix ego, cum vestris concubuisse viris.

Après ces témoignages de la vertu d'Andromaque, les Poètes ont bien pû la donner pour exemple de l'amour conjugal & de la tendresse maternelle. Il est vray qu'elle eut des enfants de Pyrrhus, & même un troisième mari;

Me famulam, famuloque Heleno permisit habendum,

Æn. id. 3.

mais son état de captive la rend excusable:

Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbam

Servitio enixæ tulimus.

D'ailleurs, Helenus son troisième mari estoit le frere d'Hector.

Cependant ces circonstances auroient, suivant nos mœurs, défiguré le modèle de vertu que le Poëte vouloit présenter; c'est pourquoy il suppose Andromaque toujours libre, & le fils d'Achille moins violent que l'antiquité ne le dépeint. Il laisse Andromaque maîtresse de son sort; loin de la traiter en esclave; il la traite en Reine, il est son esclave luy-même, il soupire à ses pieds, & n'ambitionne que la conquête de son cœur. Cette supposition ne choque point la vraisemblance, puisque dans tous les temps le véritable amour a dû inspirer des sentiments respectueux. Le Poëte suppose aussi qu'Astyanax vit encore, & cette supposition n'a rien non plus qui choque la vraisemblance, comme il l'observe dans sa préface.

Par ces deux suppositions, Andromaque devient le modèle de la vertu la plus parfaite qu'une femme puisse avoir; cette vertu est éprouvée par un cruel & dangereux combat: elle voit son maître à ses pieds, ce maître est un Prince aimable qui luy offre son cœur, son Empire, son bras même pour relever les ruines de Troye, venger Hector & couronner Astyanax. Andromaque doit-elle rejeter ces offres, le peut-elle même, puisque le Prince qui parle à ses pieds peut se relever quand il le voudra, & parler en maître? Rien n'est capable cependant d'ébranler son austère vertu, que la menace qu'on luy fait d'immoler son fils à ses yeux; elle voit d'un côté la couronne qui luy est offerte, & de l'autre le fer prêt à tomber sur la tête de l'innocent Astyanax. Quel parti doit-elle prendre? Sera-t-elle une mere barbare, ou une épouse infidèle? On dira peut-être que cette fidélité aux cendres d'un époux est une vertu imaginaire, & que la mort ayant rompu les liens de l'hymen, la veuve redevient maîtresse de sa foy. Andromaque est persuadée du contraire, lorsqu'elle s'écrie:

Hélas! pour la promettre, est-elle encore à moy!

J'avoue qu'un second mariage n'est point un crime, mais il est du moins une preuve de foiblesse; une personne dont le cœur n'a jamais été occupé que du même objet, est plus estimable qu'une personne dont le cœur a été livré successi-

vement à deux objets différents, & quand le Poëte fait dire à son héroïne :

*Ma flamme pour Hector fut jadis allumée,
Avec luy sous la tombe elle s'est enfermée,*

il ne luy donne qu'un sentiment ordinaire que la nature imprime en nous, & dont Didon estoit pénétrée :

*Ille meos, primus qui me sibi junxit, amores
Abstulit, ille habeat secum servetque sepulcro.*

Æneid. 4.

Cette vertu n'est donc point imaginaire : elle est rare à la vérité, mais la Tragédie doit proposer les modèles des vertus les plus rares.

Si Andromaque est l'exemple de l'amour conjugal, elle ne l'est pas moins de l'amour maternel : ce n'est point comme dans Euripide pour un Molossus, enfant dont le sort intéressoit les Athéniens, mais nous auroit esté fort indifférent, que nous voyons couler ses larmes, elle ne pleure qu'Astyanax, ce gage unique d'un hymen qui lui est si cher, *ce fils sa seule joye, & l'image d'Hector* : ce dernier rejetton d'une famille si illustre & si nombreuse, *reste de tant de Rois sous Troye ensevelis.*

Le noble caractère d'une épouse si fidèle, & d'une mere si tendre, digne toujours d'admiration & de compassion, a causé sans doute le succès de cette Tragédie, & a réparé la foiblesse des trois autres personnages, que je trouve défectueux, parce que je ne puis ni les admirer, ni les plaindre. La critique que je vais en faire, paroîtra trop sévère à ceux qui sont charmez d'estre les témoins du désespoir d'Oreste, des emportements d'Hermione, & des incertitudes de Pyrrhus. Le Poëte, disent-ils, a dans ces trois personnages, qui aiment tous trois avec la même violence, quoyque d'une manière différente, réuni tous les mouvements divers que cette passion produit en nous. Je reconnois la perfection du tableau, mais je ne trouve pas qu'il convienne à la dignité du lieu où il est placé : persuadé que dans le poëme tragique tout doit estre noble & sublime, tout doit exciter en nous la terreur ou la pitié, je n'y voudrois pas

voir la peinture de nos foiblesses, ou pour mieux les nommer, de nos extravagances amoureuses. C'est à des acteurs en brodequin à nous amuser par ces puérilités, & non point aux héros dignes de paroître sur la scène tragique. Je veux bien être indulgent pour le rôle d'Hermione; sa jalousie & ses fureurs servent à relever par un beau contraste, la sagesse & la vertu d'Andromaque: mais je méprise le fils d'Agamemnon, l'ambassadeur de toute la Grece, quand il ne sçait m'entretenir que des rigueurs de sa maîtresse, que tantôt il renonce à la voir, tantôt il est résolu de l'enlever; & qu'enfin par complaisance pour elle, il se détermine à un indigne assassinat. Je ne méprise pas moins le fils d'Achille, le vainqueur de Troye, qui court sans cesse de la fille d'Hélène, à la veuve d'Hector, sans sçavoir laquelle des deux il veut perdre ou couronner, qui quitte Hermione, & la reprend, lui manque de parole aussi bien qu'à Oreste, tantôt offre à sa captive un bras prest à relever Ilion, & tantôt luy présente ce même bras, prest à égorger Astyanax. Telle est, dira-t-on, l'image de l'homme.

Terent.

*In amore hæc omnia insunt vitia, injuriæ,
Suspiciones, inimiciæ, induciæ,
Bellum, pax rursum.*

L'amour traîne à sa suite tous ces vices, les injures, les soupçons, les perfidies, la guerre & la paix. Ouy, j'y reconnois l'image de l'homme, mais non pas celle d'un héros.

Je sçais que de toutes nos foiblesses, celles de l'amour ont un privilege plus favorable que les autres. Je n'entreprends pas icy de leur disputer ce privilege; je consens qu'un héros y succombe sans rien perdre de sa gloire, mais on doit aussi avouer avec moy, que la gloire n'en tire aucun éclat: lorsqu'il combat cette passion qui l'entraîne malgré luy, & qu'une autre passion plus noble s'y vient sans cesse opposer, c'est dans ce combat qu'il peut être admirable, & digne de paroître sur la scène tragique, mais lorsqu'il s'y livre sans résistance, & ne m'entretient que des rigueurs de sa maîtresse, je m'intéresse peu à son prétendu malheur, parce que tout héros qu'il est,

je ne vois rien en luy qui ne luy soit commun avec le dernier des hommes. C'est par cette raison que j'ose critiquer cette scène d'Andromaque qui a tant de partisans, & qui commence par ce vers :

Eh bien Phénix, l'amour est-il le maître ?

Je me souviens d'avoir entendu dire à Boileau, qu'il avoit long-temps comme un autre admiré cette scène, mais qu'il avoit depuis changé de sentiment, ayant reconnu qu'elle ne convenoit point à la dignité de la Tragédie. Il m'ajouta qu'il se repentoit d'avoir fait cette réflexion trop tard, parce que s'il l'eût faite dans le temps, il auroit exigé de l'auteur la suppression de cette scène ; en quoy je remarquay le solide jugement de ce grand critique, & la docilité de son ami, puisqu'il ne doutoit point qu'à une sage réflexion, cet ami n'eût sacrifié sans peine une scène si brillante. Osons en effet le nom de Pyrrhus de cette scène, ne songeons plus au fils d'Achille, qu'y trouverons-nous que la peinture ordinaire des folies de l'amour ? Un amant dans sa colère croit haïr la personne dont il parle toujours, & il en parle toujours, parce qu'en effet il ne la hait point ; c'est la même peinture que Molière nous présente dans la scène qui se passe entre Cléonte & Covielle, & la même de ce vers de Terence :

Exclufit, revocat, redeam ! non, fi me obsecr.

Je ne sçais si cette critique sera du goût de tout le monde ; mais je suis certain qu'elle eût esté du goût du grand Corneille. Il vit avec chagrin ces nouvelles Tragédies disputer le rang aux siennes ; il s'en explique ainsi dans une lettre qu'il écrit à S.^t Evremond. « Vous m'honorez de vostre estime, dans un « temps qu'il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser « aucun. Je pense avoir quelque droit de traiter de ridicules « ces vains trophées qu'on établit sur les débris imaginaires des « miens, & de regarder avec pitié ces opiniâtres entêtements « pour les anciens héros refondus à nostre mode. J'ay crû jusqu'icy « que l'amour estoit une passion trop chargée de foiblesses, pour « estre la dominante dans une pièce héroïque : j'aime qu'elle y

» serve d'ornement & non pas de corps, & que les grandes ames
 » ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus
 » nobles impressions : nos doucereux & nos enjouez sont de
 » contraire avis ». Je ne veux point chercher à qui ce grand
 homme donne le titre railleur de *doucereux* ; il avoit peut-estre
 raison de se plaindre, mais il avoit tort d'attribuer le succès
 des pièces dont il estoit jaloux, à ces héros refondus à nostre
 mode. Alexandre n'a pas eu le succès d'Andromaque, quoy-
 qu'Alexandre puisse estre appelé, pour me servir de l'expression
 de Corneille, un héros refondu à nostre mode. Bérénice &
 Bajazet, quoyque ces pièces ne respirent que l'amour, ne vont
 point de pair avec Andromaque, parce que nous n'y trouvons
 point de caractère comparable à celui de la veuve d'Hector,
 & qu'une Tragédie ne sera jamais également admirée en tout
 temps, que quand elle est soutenue par de solides beautez,
 indépendantes du temps & de la mode.

Ce n'est pas seulement au personnage d'Andromaque, que
 j'attribuë l'heureuse fortune de cette pièce, je l'attribuë encore
 à sa versification, qui est différente, non-seulement de la ver-
 sification des autres Poètes tragiques, mais même de celle des
 autres pièces du même auteur. Il n'est pas inutile de s'arrêter
 sur cette réflexion.

Le véritable stile de la Tragédie est peu connu. Il ne doit
 pas estre pompeux comme le stile du Poëme héroïque, il ne
 doit pas non plus estre simple comme le stile de la Comédie.
 Chez les Grecs & les Romains, le vers iambe estoit le vers
 propre à toutes les pièces de theatre, parce qu'il est comme
 dit Horace, *alternis aptus sermonibus*. Il est propre à la conver-
 sation, & s'éloigne moins que les autres vers de la prose
 Grecque & Latine, où les iambes sont frequents. Nostre langue,
 dont la versification ne consiste pas dans la mesure des syllabes
 brèves ou longues, n'a point de vers propres à chaque espèce de
 Poëme, ce n'est que par un stile plus ou moins élevé, qu'on
 se conforme au goût du sujet qu'on traite ; & la Tragédie
 estant un poëme en dialogues, ne doit point estre écrite en
 vers pompeux qui ne conviennent point à une conversation,

ni en vers simples, parce que cette conversation est noble. C'est donc ce milieu entre la pompe du vers héroïque & la simplicité du vers comique, cette noblesse sans affectation, & ce naturel sans bassesse qu'il est difficile d'observer toujours. Le défaut des vers trop poétiques n'est pas ordinairement le défaut de nos Poètes médiocres; mais nos meilleures Tragédies n'en sont pas exemptes. Est-il naturel, par exemple, qu'une nourrice s'exprime avec tant de pompe?

*Le soleil a trois fois chassé la nuit obscure
Depuis que vostre corps languit sans nourriture,
Et les ombres trois fois ont obscurci les Cieux,
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux.*

Est-il naturel qu'une jeune fille emploie cette image hardie?

*Le fer moissonna tout, & la terre humectée
But à regret le sang des neveux d'Erectée.*

Les vers d'Andromaque sont à l'abri de cette critique; ils sont toujours simples sans bassesse, & harmonieux sans pompe. Je ne citeray pour exemple que cet endroit, qu'un génie médiocre auroit embelli par de grandes figures. Lorsqu'Andromaque, résolue de s'immoler elle-même en descendant de l'autel, recommande son fils à Céphise, qu'on examine les vers qu'elle prononce, on n'y trouvera ni images, ni figures, ni même d'épithètes; ce ne sont que des expressions simples, aussi naturelles que les sentiments: la rime seule les distingue de la prose, & cependant les vers sont nobles & harmonieux.

Si tu vivois pour moy, vis pour le fils d'Hector

*Fais connoître à mon fils les Héros de sa race;
Autant que tu pourras, conduis-le sur leurs traces:
Dis-luy par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plustost ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont esté.*

*Parle-luy tous les jours des exploits de son pere,
Et quelquefois aussi parle-luy de sa mere;
Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger,
Nous luy laissons un maître, il le doit menager.
Qu'il ait de ses ayeux un souvenir modeste;
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste:
Et pour ce reste enfin, j'ay moy-même en un jour
Sacrifié mon sang, ma haine & mon amour.*

Voilà mes réflexions sur une piece dont j'ay relevé les beautés & les défauts, en tâchant de me dépouiller de toute prévention particulière. J'avouë cependant que mes louanges aussi-bien que mes critiques, doivent estre suspectes. Si j'estois moins prévenu pour l'auteur, j'admirerois peut-estre moins le rôle d'Andromaque; & peut-estre aussi l'intérêt que je prends à un ouvrage dans lequel je voudrois que tout fût parfait, m'a fait regarder avec des yeux trop sévères les foiblesses d'Oreste & de Pyrrhus.

DISSERTATION

SUR

LA TRAGÉDIE DE RHESUS.

Par M. HARDION.

LE sujet de cette Tragédie a esté tiré tout entier du X.^e 6. de Juillet
 Livre de l'Iliade, ou, pour mieux dire, elle n'est autre 1731.
 chose que le recit du X.^e Livre de l'Iliade mis en action.
 Hector, selon Homere, avoit repoussé les Grecs jusques dans
 leurs retranchements, & auroit pû dès ce jour-là même em-
 braiser leurs vaisseaux, si la nuit qui estoit survenue n'eût sus-
 pendu son impetuosité. Mais il demeura sur le champ de ba-
 taille, bien resolu de recommencer l'attaque dès que le jour
 paroîtroit, & fit allumer des feux de tous côtez, pour em-
 pêcher qu'à la faveur de l'obscurité les Grecs ne luy dérobaissent
 leur fuite.

Cependant Agamemnon estoit agité des plus vives inquié-
 tudes. Non content d'avoir pris les mesures nécessaires pour
 éviter toute surprise nocturne, il assembla dans sa tente les
 principaux Chefs de l'armée, pour délibérer avec eux tant sur
 les malheurs présents que sur ceux qu'ils avoient encore à
 craindre. Nestor proposa que quelqu'un d'entr'eux passe secre-
 tement dans le camp des Troyens, pour tâcher de découvrir
 leurs desseins. Diomède se présente le premier, & parmi ceux
 qui s'offrent pour l'accompagner, il choisit Ulysse comme le
 plus sage, le plus adroit, & celui de tous les Grecs que Minerve
 chérissoit le plus. Ils se disposent à partir; la nuit est avancée, &
 il n'en reste plus que le tiers.

C'estoit le moment où les Troyens fatiguez alloient goûter
 les douceurs du repos; & comme les feux commençoient à
 s'éteindre, on pouvoit espérer d'entrer dans leur camp sans
 estre apperçû.

Hector tenoit conseil de son côté. Il ne soupçonnoit pas que les Grecs pussent tenter le moindre effort contre luy. Il estoit seulement en peine de sçavoir s'ils faisoient bonne garde, & s'ils ne songeoient point à s'embarquer furtivement. Il se détermine, pour cet effet, à envoyer un espion dans leur camp, & promet à celuy qui se chargera de cette commission, un char magnifique, & les deux plus beaux courriers de l'armée Grecque. Dolon s'offre, mais il demande nommément le char & les chevaux d'Achille; Hector s'engage à les luy donner, & il part plein de confiance & de resolution. Il estoit vêtu de la peau d'un loup, & une peau de fouine couvroit sa tête. Diomède & Ulyssé le rencontrent & le tuent, après avoir tiré de luy tous les éclaircissements qu'il pouvoit leur donner. Il leur dit, entr'autres choses, que les Troyens n'avoient point de gardes réglées, & que Rhésus Roy de Thrace fils d'Eionée, qui venoit d'arriver avec un corps de troupes, estoit campé dans un quartier séparé du reste de l'armée Troyenne. Inspirez par Minerve, ils marchèrent droit à ce quartier, & pendant que Diomède tuë Rhésus & douze des principaux de sa troupe, Ulyssé enleve ses chevaux, qui estoient d'un prix inestimable. Diomède vouloit continuer le carnage, mais Minerve qui le guidait, luy ordonne de regagner au plustost les retranchements des Grecs.

L'auteur de la Tragédie de Rhésus établit le lieu de la scene vis-à-vis la tente d'Hector, & la durée de l'action n'occupe qu'environ les trois dernières heures de la nuit. Elle commence par le chœur, composé du détachement qui faisoit la garde à la tête du camp pendant la quatrième veille. Il vient informer Hector que les Grecs ont allumé beaucoup de feux, & que le mouvement qu'on apperceoit vers la tente d'Agamemnon, fait soupçonner quelque chose d'extraordinaire. Hector ne s' imagine point que les Grecs osent former aucune entreprise contre luy, & se persuade qu'ils n'ont d'autre intention que de prendre la fuite. Il veut les aller attaquer même avant qu'il soit jour; Enée qui survient luy remontre qu'il seroit imprudent de s'engager de nuit dans leurs retranchements sans les avoir fait

reconnoître. Il luy conseille de laisser reposer ses troupes, & d'envoyer un espion dans l'armée Grecque, afin que sur ce qu'il rapportera, on puisse prendre une bonne résolution. Le chœur approuve ce conseil. Hector s'y soumet, & Dolon accepte la commission de passer dans le camp ennemi, mais après s'estre fait promettre pour recompense le char & les chevaux d'Achille. Il dit qu'il se couvrira tout entier de la peau d'un loup, & qu'il imitera la démarche de cet animal. Il se flatte que sous ce déguisement on ne pourra le reconnoître pour un homme. Le chœur se recrie sur ce stratagème, & fait des vœux pour le succès de son entreprise; c'est ce qui fait la matière du premier intermède.

Un berger du mont Ida vient ensuite annoncer à Hector l'arrivée de Rhésus Roy de Thrace, & fils du fleuve Strymon.

Le Prince Troyen qui, dans l'état où sont les affaires, croit pouvoir se suffire à luy-même, dédaigne un secours qui luy paroît venir trop tard; il se plaint de la négligence de Rhésus, & le regarde comme un de ces faux amis toujours lents à partager le péril, mais empressés à recueillir les fruits de la victoire. Il est tenté de le renvoyer honteusement, mais le chœur combat ce dessein, & luy représente qu'il doit au moins respecter, à l'égard de ce Prince, les droits sacrez de l'hospitalité. Hector consent donc à le recevoir; & le chœur qui craint que son orgueil & sa présomption n'ayent offensé les Dieux, & n'attirent contre luy le courroux de Némésis, prie cette Déesse de ne point punir de si superbes discours: il proteste que Rhésus sera reçu avec joye, & que tous le regarderont comme leur libérateur.

Ce second intermède est suivi de l'entrevûe des deux Princes. Rhésus, en abordant Hector, luy marque l'impatience qu'il avoit de le venir trouver. Il le félicite sur l'heureux succès de ses armes, & luy dit qu'il vient l'aider à renverser les retranchements des Grecs. Hector qui ne sçait point dissimuler, luy déclare avec franchise le mécontentement qu'il a de sa lenteur à le secourir; qu'il n'a pas tenu à luy que les Troyens ne succombassent sous les efforts de leurs ennemis; qu'il attendoit de sa

part plus de zèle & plus de reconnoissance pour les services qu'il luy avoit rendus, en combattant pour les interets contre les peuples de son voisinage : « je vous parle, luy dit-il, avec liberté, » je me plains de vous, & je ne crains point de vous le dire à vous-même.

Rhésus répond avec la même franchise, & fait gloire de dire librement la vérité ; il ne s'offense point des reproches que luy fait Hector, parce qu'il ne les a pas mérités : il luy dit simplement qu'il a esté plus fâché que luy-même des obstacles qui l'ont retenu dans ses Estats, mais que dans le moment qu'il alloit partir, un peuple voisin luy avoit déclaré la guerre ; qu'après beaucoup de fatigues & de dangers il estoit venu à bout de se dompter, & que sur le champ il s'estoit mis en état de se rendre auprès de luy ; qu'à la vérité il est venu tard, mais encore assez tost pour luy estre utile : que depuis dix ans Hector combat contre les Grecs sans avoir pû mettre fin à la guerre ; que Rhésus ne demande que ce jour seul pour les attaquer, pour forcer leurs retranchements, pour les tailler en pièces, & qu'il repart dès le lendemain ; que c'est ainsi qu'il veut le dédommager de son absence. Il adjoute plus bas, que lorsqu'ils auront, Hector & luy, consacré aux Dieux les dépouilles de leurs ennemis, ils pourront suivre les Grecs jusques dans leur pays, & leur rendre tous les maux qu'ils ont fait souffrir aux Troyens.

Hector qui connoissoit les Grecs par une longue expérience, ne se figure point qu'il soit aussi aisé que le prétend Rhésus, d'entreprendre la conquête de la Grece, & il s'estimeroit heureux d'estre délivré par leur retraite, des allarmes qu'ils luy causent depuis si long-temps. Il exhorte ensuite Rhésus à faire reposer ses troupes, & va luy-même luy marquer l'endroit où il pourra camper pendant le reste de la nuit. Il luy dit le mot du guet, & ordonne en passant à la garde de s'avancer un peu hors du camp, pour recevoir Dolon prêt à revenir, & de veiller avec une nouvelle attention.

Le chœur reste seul, & dans ce troisième intermède, il n'est occupé que de l'impatience qu'il a d'estre relevé. Il juge à l'aspect des étoiles que l'aurore va paroître, & se plaint de la

pareffe des Lyciens qui font commandez pour la cinquième garde. Il témoigne enfuite quelque furprife de ce que Dolon ne revient point. Enfin, cedant à fon impatience, il va reveiller les Lyciens, & laiffe le theatre vuide.

Pendant ce temps-là Diomède & Ulyffe paroiffent fur la fcene; ils avoient tué Dolon, après avoir fçu de luy le mot du guet, & le quartier où eftoit la tente d'Hector. Ils font confiermez de ne l'y point trouver, car c'eftoit à luy feul qu'ils en vouloient, & ils ne fçavoient point l'arrivée de Rhéfus. Diomède, qui voudroit fe signaler par quelque action d'éclat, propofe d'aller attaquer Enée ou Pâris; mais Ulyffe toujours prudent, luy remontre qu'il y auroit trop de témérité à pénétrer fi avant dans le camp ennemi. Il penfe qu'il leur fuffit d'avoir tué Dolon, & fur le confeil qu'il luy donne de ne rien entreprendre de plus, ils alloient s'en retourner, lorsque Minerve leur apparôit, & leur dit, que fi les Dieux ne leur permettent pas d'attaquer Enée ou Pâris, ils peuvent au moins aller furprendre Rhéfus qui vient d'arriver. Que le falut des Grecs dépend de fa mort, & que s'il vit jufqu'au lendemain, ni Achille ni Ajax ne pourront l'empêcher de forcer leurs retranchements. Elle leur apprend qu'il eft fort proche, & dans un camp feparé de l'armée Troyenne. Diomède prend fur luy l'attaque de Rhéfus, pendant qu'Ulyffe enlevra les chevaux. Ils en eftoient là, lorsque Minerve apperçoit Pâris qui venoit droit à eux. Le premier mouvement de Diomède eftoit de fondre fur luy, mais Minerve le retient, & luy ordonne d'aller fans perdre de temps chercher Rhéfus. Elle aura foin d'amuser Pâris fous la forme de Vénus; ils partent, & le Prince Troyen, quelque proche qu'il fût, n'avoit rien entendu de ce qu'elle leur avoit dit. Il venoit avertir Hector qu'il s'eftoit gliffé dans le camp, ou des ennemis, ou des voleurs. La fauffe Vénus le raffure, & luy dit qu'il s'alarme fans fujet; qu'Hector eft allé marquer à Rhéfus le quartier où il doit camper; que les Troyens font en fûreté; qu'elle veille fans cefle à leur falut; & qu'enfin elle n'a rien tant à cœur que leur profpérité. Elle adrefle enfuite la parole à Ulyffe & à Diomède du lieu même où elle eft, quoyqu'ils

soient dans le camp de Rhésus, & sans que Pâris, qui estoit présent, puisse l'entendre. Elle les avertit qu'il est temps qu'ils se retirent, & que les ennemis, qui ont pris l'alarme, sont en mouvement pour les surprendre.

Ulysse, en revenant, est arrêté par la garde, qui le prend pour un des voleurs qu'on soupçonnoit de roder dans le camp; elle luy demande le mot du guet, & s'il n'a point tué Rhésus. Ulysse dit le mot, & on le laisse aller. Le chœur, c'est-à-dire, cette même garde qui estoit revenuë sur la scène en poursuivant Ulysse, commence icy le quatrième intermède. Il se demande qui peut avoir esté assez téméraire pour pénétrer dans les rangs de l'armée Troyenne. Est-ce un Thessalien, un Locrien ou quelqu'Insulaire? Ne seroit-ce point plustost Ulysse, qui les a déjà trompez par un si grand nombre de stratagèmes? Il marque la crainte qu'il a qu'Hector irrité ne luy impute le crime d'avoir laissé entrer des ennemis dans le camp.

Dans ce moment arrive l'Ecuyer de Rhésus, & c'est icy que doit commencer le cinquième Acte, vers 727. & non, comme dans toutes les éditions, au vers 754. Cet Ecuyer vient déplorer la mort de son maître, & en raconte fort au long toutes les circonstances. Hector qui a appris cette fâcheuse nouvelle, accourt transporté de fureur contre les sentinelles, & les menace des plus rudes châtimens. L'Ecuyer prend ces menaces pour un artifice d'Hector, qui voudroit par-là détourner le soupçon qu'on auroit, qu'il eût luy-même tué Rhésus pour avoir ses chevaux. Car comment des ennemis eussent-ils pû, pendant la nuit, trouver le camp de Rhésus, à moins qu'un Dieu ne les y eût amenez luy-même? Hector veut en vain le détromper, l'Ecuyer s'obstine à l'accuser; & rien ne l'eût persuadé, si Terpsichore mere de Rhésus, & l'une des neuf Muses, ne fût venuë elle-même débrouiller cette intrigue. Elle tient son fils dans ses bras, & après avoir pendant quelque temps laissé parler sa douleur, elle fait l'histoire de ses amours avec le fleuve Strymon, de la naissance de ce fils, & des précautions qu'elle avoit prises pour prolonger ses jours, en l'empêchant de venir à Troye. Après quoy elle fait entendre que ce n'est point à

Diomède

Diomède ni à Ulysse qu'elle doit imputer son malheur, mais à Minerve, qui a conduit leurs coups.

Elle emporte le corps de son fils dans un antre de la Thrace, où loin du commerce des hommes, & consacré au service de Bacchus, il jouira des avantages attachez à l'estat d'un demi-Dieu. Cependant Hector, dont le courage estoit supérieur aux plus grands revers, se promet de tirer une prompte vengeance de la mort de Rhéus. Il donne les ordres nécessaires pour l'attaque des retranchements des Grecs, & se flatte que le soleil prest à paroître, va éclairer l'heureux moment de la délivrance des Troyens.

La fable de cette Tragédie est si simple, & par elle-même si peu chargée d'incidents, que le Poète quelques efforts qu'il ait faits, n'a pû la pousser jusqu'à mille vers, quoyque l'étendue ordinaire des Tragédies Grecques fût d'environ quinze cens vers. L'unité de lieu, de temps & d'action y est parfaitement observée, & les caractères des principaux personnages, sont tels précisément qu'Homère les avoit donnez. Je n'excepte que celui de Rhéus, que l'auteur de la Tragédie a formé luy-même, mais il ne diffère presque en rien de celui d'Hector; même bravoure, même franchise, & seulement un peu plus de présomption. Les mœurs, les sentiments, les maximes de politique & de morale, tout, jusqu'à un grand nombre d'expressions a esté imité d'Homère. On y reconnoît même ce beau tour de vers, & cette richesse d'expression que la lecture d'Homère pouvoit communiquer à ceux qui sçavoient en profiter.

Mais, cette Tragédie peche, à mon avis, dans un point bien essentiel, s'il faut en juger par les préceptes des anciens maîtres de la Poétique. * L'objet de la Tragédie, selon Aristote, doit estre d'exciter la terreur & la pitié, & de purger en nous ces deux passions en les faisant naître. Or, il n'y a rien dans la Tragédie de Rhéus qui tende à cette fin; & je n'en veux d'autre preuve, que ce que dit Aristote luy-même, que l'action

* ἐστὶν οὖν τραγῳδία μίμησις . . . | τῶν κατὰ τὴν κάθαρσιν. *Arist. Poët.*
 ὅς ἐστιν ἐξ ὅσων μεγίστη τὴν πόνον | *cap. 6.*

* d'un ennemi qui tue son ennemi dans une juste guerre, ne peut exciter aucune compassion, mais tout au plus ce sentiment d'humanité qu'inspire le mal même, sans aucun rapport à la personne qui le souffre; & la raison en est, qu'on voit sans peine traiter un ennemi comme on sent qu'on le traiteroit soy-même dans une pareille occasion. On peut remarquer de plus par rapport aux spectateurs du Rhésus, qu'une action qui ne pouvoit avoir d'autre objet que de leur rappeler le souvenir des avantages que leurs ancêtres avoient eus par leur prudence & par leur bonne conduite sur les peuples de l'Asie, ne pouvoit par conséquent exciter en eux que des sentiments agréables, & propres à flatter leur vanité. Le sujet du Rhésus n'estoit donc pas convenable pour une Tragédie, puisque, suivant les principes reçus dans le temps où cette piece a esté faite, il luy manque ce qui constituë essentiellement une action tragique.

Si les défauts dont j'ay esté frappé en examinant le chœur du Rhésus, sont tels que j'ay cru les voir, ils ne donneront pas une opinion avantageuse du jugement de l'auteur; mais je puis estre dans l'erreur, & ce doute-là même m'engage à rendre compte de mes observations. Le chœur est composé, comme je l'ay dit, du détachement commandé pour faire la garde à la tête du camp des Troyens, & l'on voit que pendant le cours de l'action il n'est pas un moment dans son poste; car la scene est vis-à-vis la tente d'Hector, & ce poste en estoit fort éloigné. L'auteur le fait entendre dès le commencement de la piece, & semble s'accuser luy-même, lorsqu'il fait dire par Hector aux » sentinelles: « Pourquoi, quittant vostre poste, venez-vous » répandre l'alarme dans le camp, si vous n'avez quelque chose » d'important à m'annoncer? Ne sçavez-vous pas que nous passons la nuit en armes à la vûe des ennemis? »

Versu 18.

Τί σὺ γὰρ φυλαχὸς περιλιπὼν ἤδη

Κινεῖς στρατὸν, εἰ μὴ τιν' ἔχῃς

Νυκτηροῖαν; ὅτε οἶδ'α δαεῖς

* Ἄν' μὲν οὖν ἐχθρὸς ἐχθρὸν ἀποκτείνῃ | δαίμονας, πλὴν κατὰ αὐτὸ τὸ ποιεῖ.
οὐδὲν ἐλεῖται, οὐτὶ πικρὸν, οὐτὶ μέλαινα | *Ibid. cap. 14.*

Πάλας Ἀργείῃς τυχεῖαι ἡμεῖς

Κοίταν πανόπλοισι κατέχοντας;

Hector ordonne au même chœur, vers 523. de s'avancer à la tête du camp pour recevoir Dolon, & de faire une garde exacte. Cependant il ne paroît pas qu'il se mette en devoir d'obéir; il n'est occupé que de l'impatience d'être relevé, parce qu'il succombe à l'envie de dormir: & ne pouvant enfin résister à cette impatience, il quitte tout pour aller reveiller les Lyciens. Il est vray que le Poëte avoit besoin qu'il s'éloignât de la scène, pour pouvoir y faire venir Ulysse & Diomède; mais pour sortir d'un mauvais pas, falloit-il se précipiter dans un autre plus dangereux?

Homere, beaucoup plus sage, avoit fait dire par Dolon qu'il n'y avoit point de garde réglée dans l'armée d'Hector; que les Troyens veilloient seuls dans leur quartier, parce qu'ils avoient leurs femmes & leurs enfants à défendre; mais que les allies, qui n'avoient pas le même intérêt, s'en reposoient absolument sur eux. Cette attention d'Homere sauve toutes les difficultez, & rend beaucoup plus vraisemblable l'expédition de Diomède & d'Ulysse; au lieu que le chœur du Rhésus tombe nécessairement dans une desobéissance inexcusable, sur-tout après les ordres précis qu'il a reçus. C'est pourquoy lorsqu'Hector apprend la mort de Rhésus, il en rejette uniquement la cause sur la honteuse négligence du chœur, vers 808. & le menace des supplices destinez aux plus grands crimes.

On peut encore observer que ce même chœur qui, à la fin du troisième intermède, quitte le théâtre pour aller reveiller les Lyciens, revient sur la scène, & y demeure jusqu'à la fin de la pièce. On devoit s'attendre à voir un nouveau chœur, composé du détachement des Lyciens.

Mais ce qui m'a paru le plus insoutenable dans la Tragédie de Rhésus, c'est la nécessité où le Poëte s'est mis, de faire intervenir une Divinité dans le cours de son action. Dans Homere; Diomède & Ulysse apprennent de Dolon l'arrivée de Rhésus, & le quartier où il est campé. Dans la Tragédie, Dolon leur

enseigne seulement où est la tente d'Hector. Ils y viennent, & ne le trouvant point, ils ne savent plus que devenir; en sorte que la Tragédie finissoit au commencement du quatrième Acte, si Minerve ne fût descenduë du Ciel, pour leur dire ce qu'ils avoient à faire. Mais le Poëte se jette un moment après, & sans aucune raison, dans un plus grand embarras, lorsqu'il fait venir Pâris à la rencontre d'Ulysse & de Diomède. Il luy faut une nouvelle machine pour démêler ce nœud, & Minerve imagine habilement d'emprunter la figure de Vénus pour amuser Pâris. Elle parle en même temps à Pâris & aux deux Grecs, & ce qu'elle dit à ceux-ci n'est point entendu de Pâris. Il faut convenir que la Tragédie n'admet point un merveilleux qui choque si étrangement la vraisemblance. Minerve, dans le Poëme d'Homere, apparôit à Diomède & à Ulysse; mais elle n'est autre chose que la prudence qui conduit leurs pas, & leur fait prendre de justes mesures pour le succès de leur expédition. L'allégorie est sensible, & n'a rien de forcé, quoyque dans le Poëme épique, qui ne subsiste, pour ainsi dire, que par la fiction, le merveilleux puisse estre porté même jusqu'au déraisonnable; au lieu que l'auteur du Rhésus l'a porté à un excès ridicule, dans un Poëme qui ne se soutient que par la vraisemblance.

Les anciens maîtres de l'art poétique estoient fort sévères sur l'usage des machines, & ne l'ont toléré, tout au plus, que dans le prologue, lorsqu'il estoit nécessaire de faire connoître d'avance des choses qui devoient arriver, car il n'y avoit que les Dieux qui pussent en estre instruits; & à la fin de la pièce, lorsque le dénouement ne pouvoit absolument se faire sans le secours d'une Divinité.

Terpsichore fait icy le dénouement de la Tragédie; & il ne s'agissoit que de justifier Hector contre les soupçons de l'Ecuyer de Rhésus. Ces soupçons estoient si éloignés de la vérité, qu'il ne falloit pas, ce me semble, faire tant d'appâts pour les détruire. Le caractère d'Hector estoit connu; & depuis dix ans, comme il le dit luy-même, qu'il vivoit avec ses allies, il n'avoit essuyé de leur part aucun reproche. Ces raisons pouvoient

suffire pour le justifier pleinement, & pour ne laisser aux spectateurs aucune impression contre luy. Il eût peut-estre esté encore mieux, qu'Hector n'eût point esté soupçonné du tout; la présence de Terpsichore n'estoit donc pas nécessaire pour le dénouement.

Je termineray icy mes observations, pour passer à l'examen des doutes qu'on a formez, il y a déjà long temps, sur l'auteur de la Tragédie de Rhésus. On lit dans l'argument Grec qui est à la tête, que quelques anciens critiques soupçonnoient qu'elle n'estoit point d'Euripide, parce qu'elle tient plus du génie & du caractère de Sophocle, mais qu'on la trouvoit dans toutes les Didascalies ou catalogues des anciennes Tragédies, au nombre de celles d'Euripide; & que pour la croire de ce Poète, il suffisoit de remarquer (dans le troisième intermède) l'affectation qui luy est ordinaire, de décrire curieusement l'état du Ciel. Entre les modernes qui ont traité ce point de critique, Scaliger, dans sa Préface sur Manile, décide affirmativement qu'elle n'est point d'Euripide; & se fonde premièrement sur ce qu'elle est d'un genre plus sublime que ne le sont ordinairement les Tragédies de ce Poète; & en second lieu, sur ce que les observations celestes du troisième intermède sont trop exactes pour estre d'Euripide, qui, dans son Iphigenie en Aulide, en avoit fait une très-fausse. Cependant il conclut sur ce que luy indiquent ces observations mêmes, que la Tragédie est d'un Poète très-ancien, & il est porté à la croire de Sophocle. Josué Barnes oppose au sentiment de Scaliger plusieurs expressions de cette Tragédie, qui sont particulières à Euripide, & qu'on ne trouve que chez luy. Mais on peut luy répondre qu'il y a aussi dans cette même Tragédie un grand nombre d'expressions qui ne se trouvent point dans les autres pièces d'Euripide, & qui sont particulières à Sophocle; & j'infererois de là, que le Rhésus n'est ni de l'un ni de l'autre, mais d'un Poète postérieur, qui les ayant bien étudiés, avoit emprunté d'eux les expressions dont il avoit eu besoin, comme nous voyons qu'encore aujourd'huy nos Poètes empruntent de Corneille & de Racine, des expressions, des hémistiches, & même des vers entiers.

Quand je considère les défauts de cette Tragédie, je ne puis l'attribuer ni à Sophocle, le plus regulier & le plus judicieux des Poëtes tragiques, ni à Euripide, moins exact à la verité, & moins regulier dans la conduite & dans la disposition de ses sujets, mais qui est d'ailleurs, selon le témoignage de toute l'antiquité^a, le plus tragique des Poëtes, c'est-à-dire, le plus pathétique & le plus touchant. J'ajoutéray à cette réflexion, une conjecture que me fournit un passage du Rhésus, que les interpretes me paroissent n'avoir point du tout entendu.

La Muse Terpsichore déclare, comme nous l'avons vû, que la mort de son fils est l'ouvrage de Diomède & d'Ulysse. Elle dit ensuite, par réflexion, qu'elle n'en accuse ni Ulysse ni le fils de Tydée, & que Minerve est la seule cause de son malheur; » & cependant, *continuë-t-elle, en adressant la parole à Minerve,*
 » nous honorons particulièrement, mes sœurs & moy, la ville qui
 » vous est consacrée, & nous y faisons nostre séjour favori. Orphée,
 » cousin germain de ce malheureux fils que vous m'avez enlevé,
 » y a porté les cérémonies des mysteres secrets. C'est nous qui
 » avons instruit Musée, ce citoyen si respectable; c'est par nous
 » qu'un mortel unique s'y est élevé au plus haut degré de la sagesse.
 » Pour récompense de tant de bienfaits, je suis réduite à pleurer
 » ce fils que je tiens dans mes bras; non, n'esperez pas que je
 » forme jamais pour vostre ville aucun autre Philosophe. »

Vers 941:

Καί τοι πόλιν σὴν σύγχονοι πρὸς βόλοισιν
 Μῆσσαι μέλιστα, καὶ τιχρώμεσθαι χθονί.
 Μυσηείων τε ἧδ' ἀπορρήτων φάνας
 Ἐδύξεν Ὀρφεὺς αὐτάνεμος νεκρῷ
 ὃ Τῦδ' ὃν ἔχεις κτείνασα· Μυσαῖόν τε σὸν
 Σεμνὸν πολίτην, καὶ πῖ πλεῖστον ἄνδρ' ἔνα
 Ἐλθόντα, Φοῖβος σύγχονοί τ' ἠσκήσαμεν.
 Καὶ πῶνδε μῦθον, πᾶδ' ἔχουσ' ἐν ἀγκάλαις
 Ὀρφεῶ. σοφιστὴν δ' ἄλλον οὐκ ἐπαύρομεν.

^a ὃ ὁ Εὐριπίδης αἰ εἰς τὰ ἄλλα μὴ
 οἰκονομαί, ἀλλὰ πραγματώσας γὰ
 τῶν ποιητῶν φαίνεται. *Arist. Poët. cap.*
 14.

^b J'ay adopté icy la leçon de Canterus, sans la croire vraye; mais il n'y en a point de meilleure, & cela est indifférent pour le sens du passage.

Le sens dans lequel j'explique ce passage me paroît indubitable, & il a fallu que les interpretes se soient donné une violente torture pour en trouver un autre. Selon eux, l'apostrophe de Terpsichore est à Rhésus son fils. Les mots *ὅτι πόλιν* doivent s'entendre, non d'une ville, mais de toute la Thrace. Ils disent, avec raison, qu'Orphée étoit de Thrace; mais ils ne font pas attention que, suivant l'opinion générale, Orphée leur avoit apporté d'Egypte les cérémonies de leurs principales fêtes, c'est-à-dire, des Panathénées, des fêtes de Bacchus, des Thesmophories, & sur-tout des mystères qui se célébroient à Eleusis. Ils veulent que Musée, disciple d'Orphée, fût de Thrace; mais la tradition constante des Athéniens étoit directement contraire à cette opinion. Musée étoit de l'Attique, né dans le bourg d'Eleusis, & il n'y avoit sur cela aucun doute. Les interpretes confondent Musée avec ce mortel unique, qui s'étoit élevé au comble de la sagesse, & ils ne prennent pas garde que le texte les distingue très-nettement. Enfin, ils ont entendu ridiculement de Thamyris, la menace que fait Terpsichore, de ne donner aucun autre Philosophe. Ce seroit abuser du temps, que de s'occuper sérieusement à réfuter une explication si peu raisonnable. Et en établissant comme une chose certaine, que l'apostrophe est à Minerve & à la ville d'Athènes, je dis que par ce mortel unique, que le Poète ne nomme pas, & qui s'est élevé au comble de la sagesse, il paroît avoir voulu désigner énigmatiquement Socrate, qui, de son vivant, & encore plus après sa mort, étoit regardé comme le plus sage des hommes. Ces mots *ὅτι πλείστον ἀνδρ' ἔνα ἑλθόντα* se rapportent parfaitement à ce que l'Oracle avoit prononcé au sujet de Socrate, & au jugement qu'on portoit de ce grand homme dans toute la Grece.

Cela supposé, je pense que la menace que fait Terpsichore aux Athéniens; de ne leur donner à l'avenir aucun autre philosophe, est un reproche secret que leur fait le Poète d'avoir fait mourir Socrate, & de s'être rendus indignes du présent que le Ciel leur avoit fait en sa personne.

Σοφιστὴν δ' ἄλλον ὅκ' ἐπαίξομαι,

Car, que pourroit signifier cette menace, si on l'appliquoit au temps où l'action s'estoit passée, non au temps où elle a été représentée? Il n'y auroit rien de plus absurde, que de faire dire par Terpsichore aux Athéniens dans le temps du siège de Troye, qu'elle ne leur formera aucun autre philosophe. Si ma conjecture est vraie, j'auray démontré que la Tragédie de Rhésus, n'estoit ni de Sophocle, ni d'Euripide, * puisque Socrate estoit mort cinq ans après Sophocle, & six ans après Euripide; & cette observation peut conduire à découvrir à peu près le temps où cette Tragédie avoit été représentée.

Lorsqu'après l'expulsion des trente Tyrans, les Athéniens se furent un peu rétablis de leurs pertes, ils tournèrent toutes leurs pensées à faire la guerre au Roy de Perse, l'ennemi commun de la Grece. Ils estoient en particulier d'autant plus animez contre luy, que les secours qu'il avoit donnez aux Lacédémoniens dans les dernières années de la guerre du Péloponnèse, avoient esté une des principales causes de l'abbaissement de la Republique d'Athènes. Ils souhaitèrent pour cet effet, quoyqu'inutilement, que tous les Estats de la Grece voulussent sacrifier à une vûe si utile, leurs haines & leurs jalousies reciproques, comme lorsqu'autrefois ils s'estoient réunis pour la guerre de Troye. Les Orateurs pour les flatter, leur remettoient sans cesse cet objet devant les yeux, tel est entr'autres le but du Panegyrique d'Isocrate ^b, & les Poètes non moins jaloux de leur plaire, concouroient de leur part à les entretenir dans cette idée. C'est pourquoy, de toutes les fables qu'on presentoit aux Athéniens, il n'y en avoit point, dit Isocrate ^c, qu'ils vissent avec autant de plaisir, que celles dont les sujets estoient tirez de l'histoire des Troyens ou des Perses, parce qu'elles leur rappelloient le souvenir des malheureuses aventures de ces peuples. *ὥς τε καὶ ἡ μῦθος, ἥ δὲ σαυτοῦ τεύχεσσι τοῖς Τρωικοῖς & Περσικοῖς, δι' ὧν ἔστι παρδάνειται τὰς ἐκείνων συμφορὰς.*

* Voyez les Marbres d'Arondel, & la vie d'Euripide, par Barnes.

^b Voyez le Panegyrique d'Isocrate,

p. 43. de l'édition d'Henry Estienne.
^c Dans son Paneg. p. 73.

L'auteur du Rhésus semble avoir composé sa Tragédie uniquement dans le dessein de s'accommoder à ce goût qui dominoit à Athènes après la guerre du Péloponnèse. Il ne paroît pas avoir eu intention de remuer les spectateurs par les ressorts ordinaires de la Tragédie, & sa pièce ne pouvoit effectivement les intéresser, qu'en ce qu'elle flattoit leur passion favorite. De là je concludrois volontiers, qu'elle a esté représentée dans les trente années ou environ, qui se sont écoulées depuis l'expulsion des Tyrans, jusqu'au temps où Isocrate a composé son Panegyrique:

Cette conjecture jointe aux précédentes, peut les fortifier, & en tirer elle-même quelque force; & il doit me suffire, pour mon dessein, qu'en les considérant toutes ensemble, on puisse croire avec fondement, que la Tragédie de Rhésus n'est ni de Sophocle ni d'Euripide.

R E M A R Q U E S C R I T I Q U E S

S U R

L E T R A I T E' D E P L U T A R Q U E ,

Π Ε Ρ Ι Τ Υ Χ Η Σ .

Par M. l'Abbé S A L L I E R .

18. de Mars
1732.*Diog. Laërt.*
lib. 5. Sec. 44.
Cicer. lib. 3.
Tusc. n. 10.

THÉOPHRASTE avoit fait un Traité de l'Affliction, *περὶ πένθους*, & il l'avoit intitulé Callisthene. Le Philosophe plaignoit en ce Traité le malheur & la mort de son ami Callisthene. Je ne sçais si c'est l'excès de la douleur ou le sentiment de la verité, qui arracha cet aveu-cy de Théophraste,

Τύχη τὰ θνητῶν ἀνάγκη ἐστὶν ἐὼς ἐλευθέρια.

Les affaires humaines dépendent de la fortune, & non de la prudence. L'approbation que Cicéron nous apprend que Théophraste donnoit à ce mot dans son Traité, le mit en butte aux traits des Philosophes qui parurent après luy; & qui luy reprochèrent en toute occasion sa lâcheté. Parler ainsi, c'estoit, à leur avis, mettre au nombre des vrais biens ceux de la fortune; reconnoître que la possession en est nécessaire pour la vie heureuse, & par conséquent rendre, non la vertu, mais le caprice du fort maître du bonheur ou du malheur de l'homme. Tel est l'abus qu'ils reprochoient à Théophraste d'avoir fait de ce vers;

Lib. 5. Tusc.
n. 2.

& tel est le sens de ce mot, selon l'explication de Cicéron.

Plutarque ne l'a pas entendu de même dans le petit ouvrage qu'il a fait sur la Fortune, où, après avoir donné à ces paroles une autre signification, il combat le sens qu'elles semblent renfermer.

Au rapport de Plutarque, l'auteur a voulu faire comprendre que la fortune seule decidoit de tout dans le cours de la vie, & que la prudence humaine n'avoit aucune part aux événements

qu'elle sembloit quelquefois produire; voilà du moins ce que l'on peut conclurre des raisonnemens contenus dans le Traité de la Fortune. On ne peut aujourd'huy prononcer sur la différence qui se trouve entre l'explication de Théophraste & celle de Plutarque. Sans m'arrêter à cette difficulté, je vais donc parcourir ce Traité, & proposer des observations sur quelques endroits.

P R E M I È R E R E M A R Q U E.

Si la prudence ne peut rien sur les affaires, dit Plutarque, il ne faut jamais faire de délibération; la considération des différens moyens est inutile, & c'est en vain que l'on s'engage dans des recherches: Sophocle estoit dans l'erreur, & nous trompoit, lorsqu'il disoit que nous pouvions obtenir ce que nous voudrions poursuivre avec soin.

Πᾶν τὸ ζητούμενον

Ἀλωτὸν, ἐκφεύγει δὲ τὰ λείπον.

L'inspection de ces vers dans la Tragédie de l'Œdipe Roy, *Oedip. Tyr. versu 110.* où ils se trouvent, nous apprend à rétablir le mot nécessaire dans la seconde partie de cette pensée; il faut lire ἀμαλόμενον au lieu d'ἀλέμενον, & le sens est juste: nos efforts nous rendent maîtres des choses, mais nostre négligence nous les fait manquer, ce que nous négligeons nous échappe.

———— ἐκφεύγει δὲ τὰ μαλόμενον.

S E C O N D E R E M A R Q U E.

La nature nous a donné la vûe, l'ouïe, le goût, l'odorat, & les autres parties du corps avec leurs puissances, dit Plutarque, pour ministres de la sagesse & de la prudence; car c'est l'esprit qui voit, c'est l'esprit qui entend, tout le reste est sourd & aveugle: νῆς ὄρα, νῆς ἀκούει. Plutarque ne nomme point en cet endroit l'auteur de ces paroles; mais nous sçavons d'ailleurs par plusieurs autoritez, qu'elles sont du Poëte Epicharme, &

par-là même nous apprenons à rétablir dans le Traité dont il s'agit icy, la mesure qui manque au vers en lisant ainsi :

*Vit. Plut. l. 2.
edit. Par. pag.
336. 961.*

νῦς ὄρα
καὶ νῦς ἀκούει, τ' ἄλλα καὶ ἐν πυφλά.

Quand le soleil est absent, continué Plutarque, nous sommes dans les ténèbres, & la présence de mille autres astres, quelque brillants qu'ils soient, ne nous rend pas la lumière. Disons en autant de la raison & de l'intelligence ; si l'homme n'en étoit pourvû, malgré tous les sens que la nature nous a donnez, nostre vie ne différeroit en rien de celle des brutes. Ainsi ce n'est point par un coup du hazard ni sans fondement, que nous avons la supériorité sur les animaux, & que nous les maîtrisons ; nostre raison est le principe de cette supériorité, & c'est elle qui nous fait trouver parmi les animaux des bêtes de charge pour nous soulager du poids des fardeaux, des bœufs & des taureaux pour suppléer à nostre foiblesse, & pour fournir à nos travaux, dit Eschyle,

Ἰππων ὄγων τ' ὀχίᾱ ἐ ταύρων γοναί
Δὺς ἀντίδωρα ἐ πόγων ἐνδίκτορα.

Il faut mettre δὺς ἀντίδουλα au lieu de δὺς ἀντίδωρα, la raison a soumis les animaux à nostre puissance, & nous nous en servons comme d'esclaves, dont la disette se trouve par-là réparée. Si la justesse de ce sens ne suffit pas pour autoriser le changement que je fais au vers d'Eschyle, il faut renvoyer à Plutarque même & à Porphyre, dans le livre Περὶ ἀποχῆς ; ces paroles ne sont pas là rapportées suivant la leçon ordinaire des imprimez, mais suivant la restitution que je propose.

*Plut. p. 964.
tom. 2.*

La nature, dit-on, a traité les animaux, à qui elle a refusé la raison, plus favorablement qu'elle n'a traité l'homme ; mais l'excellence du présent qu'elle a fait à l'homme, le dédommage des autres avantages qu'on ne luy a point accordez. La force de l'homme est petite, mais la multiplicité & la variété de ses inventions luy soumet ce qu'il y a de plus puissant dans la mer,

sur la terre & dans les airs : *τῶν μὲν αἰθέρος αἰσθάν.* Il n'est pas douteux que *τῶν* doit estre changé en *βῶν*.

TROISIÈME REMARQUE.

La fortune, continuë l'auteur, n'a aucune part aux ouvrages des artisans; l'Architecte, le Statuaire & le Fondateur ne dépendent point, dans l'exercice de leur art, des coups du hazard; & enfin ce n'est point la Fortune, mais Minerve qui préside, & que l'on représente comme assistant à leurs productions. Témoin celui qui écrit ainsi :

*Bᾱτ' εἰς ὁδὸν πᾶς ὁ χειρὸν ἄλ' λειῶς
Οἱ πλὴν Διὸς γοργῶπιν Ἐργάνην σατοῖς
Λίκνοισι περὶ πᾶσι.*

Clément d'Alexandrie rapporte ce même passage & dans les mêmes termes, si ce n'est qu'au lieu de donner à la Divinité des artisans le nom d'*Ἐργάνην*, comme Plutarque le fait icy & dans les Symposiaques, Clément d'Alexandrie l'appelle *Ἐργάνην*, ce qui revient au même. Mais après cela les vers sont plus régulièrement construits dans le passage de Clément d'Alexandrie que dans le Traité de la Fortune; *Protreptis*
Pag. 664.

*Bᾱτ' εἰς ὁδὸν πᾶς ὁ χειρὸν ἄλ' λειῶς
Οἱ πλὴν Διὸς γοργῶπιν Ἐργάνην θύον
Σατοῖς Λίκνοισι περὶ πᾶσι.*

Mettez-vous en chemin, troupe d'Artisans, vous qui adressez vos vœux à la Déesse Ergatis, puissante fille de Jupiter, & qui portez en son honneur des vases mystérieux.

REMARKES

Sur quelques passages de Platon, citez par d'anciens auteurs.

LE but de ces remarques est de faire connoître la fausseté de l'interprétation que quelques auteurs ont donnée de plusieurs passages de Platon, & de marquer la véritable pensée du Philosophe dans ces mêmes endroits.

Les conséquences qui résultent de cette sorte de critique, sont peu favorables à ces systèmes de philosophie, que l'on croit pouvoir attribuer à beaucoup d'anciens Philosophes. On comprend en effet par-là, que nous ne devons pas recevoir avec une confiance aveugle, ce que des écrivains postérieurs rapportent du sentiment de ceux qui les ont précédés, lorsque nous ne pouvons comparer le témoignage des derniers avec le corps de doctrine des premiers, & lorsqu'il ne nous reste des ouvrages de ceux-ci que des fragments décousus, entre lesquels nous ne voyons pas de liaison, & dont nous ne connoissons pas le rapport. On doit alors craindre que l'amour de la vérité, la fidélité, & la justesse n'ayent eû peu de part à ce que les uns nous disent des autres : s'en tenir à ces autorités, seroit s'abandonner à des guides qui s'égarent, ou qui veulent nous égarer.

J'avouë que ces maximes sont de nouvelles armes que l'on fournit au Pyrrhonisme, il est naturel après cela de ne pas se croire plus instruits de ce que les anciens Philosophes ont pensé sur les choses de l'univers, que des ressorts cachez, par lesquels la nature opère ses effets merveilleux. J'en conviens, mais j'ajoute que le Pyrrhonisme n'est pas toujours condamnable; il n'est dangereux que par l'abus qui s'en fait, & s'il se renferme dans de justes bornes, il n'est point contraire à l'étendue de nos connoissances, ni à l'avancement des sciences.

Quoy qu'il en soit, voicy quelques-uns des passages de Platon, qui me paroissent mal interpreter.

*Lib. 3. Phys.
cap. 4.*

Aristote. traite de l'infini *ὅτι τὸ ἀπείρου*, ou si l'on veut, de l'indéfini, & après quelques reflexions préliminaires à ce sujet, il dit que les Pythagoriciens & Platon parlent de l'infini comme d'une chose qui subsiste par elle-même, & qui n'est point accidentelle à une autre. Il remarque plusieurs différences qui se trouvent entre le sentiment de Pythagore & celui de Platon, enfin il dit que ce dernier reconnoît deux sortes d'infinis, *ὅτι τὰ ἀπείρα*, l'un qui est le grand infini, *τὸ μέγα*, l'autre qui est le petit, *τὸ μικρόν*.

Je ne crois pas qu'au travers du voile de ces expressions, on puisse assez pénétrer la pensée d'Aristote, pour dire ce qu'il concevoit en parlant ainsi; les écrits de Platon même ne peuvent fournir aucun éclaircissement là-dessus; ce Philosophe n'a établi dans aucun endroit le principe qu'Aristote luy attribue, je n'imagine pas même ce qui peut luy avoir servi de fondement; à moins qu'on ne prétendît que le dialogue du Philebe présente une idée à peu près semblable, mais pourtant l'examen en fait voir une différence assez considérable. Voicy ce que c'est.

Socrate entreprend de montrer en ce dialogue, que le plaisir des sens ne peut estre le souverain bien de l'homme, & après avoir détruit d'abord quelques légères difficultez dont ses adversaires embarrassoient la question, il commence à proposer les preuves de son sentiment. Les Dieux, dit-il, nous ont appris à faire deux classes des choses qui existent; il y en a d'infinies, *τὸ ἀνέμεν*, il y en a de finies, *τὸ μέγα*. Socrate appelle infinies toutes celles qui sont susceptibles du plus & du moins, elles peuvent recevoir une augmentation, ou bien diminuer à l'infini, il en cite plusieurs exemples; il appelle finies, celles qui ont un terme, une borne, comme l'égal, l'égalité, le double.

Socrate, après une assez longue explication de ce principe, dont il ne fait usage que dans ce Dialogue, & pour rendre plus clair ce qu'il doit dire, sçait en tirer un raisonnement très-propre à son sujet; il seroit étranger à celui que je traite, & je le laisse: cecy suffit pour montrer combien Aristote nous fait illusion sur la doctrine de Platon, s'il a eu en vûe le passage du Philebe, ou combien il hazarde sur le sentiment de ceux qu'il veut réfuter.

Socrate, dans le quatrième Livre de la République, ne veut pas qu'il soit permis aux citoyens de la République qu'il forme, de posséder en particulier du bien; il ordonne que tout soit commun entr'eux: c'est-là l'unique moyen d'établir la concorde entre les différents membres de l'Estat, & d'introduire l'unité, Page 422. & suivantes.

pour ainsi dire, dans un corps politique où il y a tant de parties. Dans les autres sociétés, celles qui semblent être les plus unies, sont intérieurement divisées; car on y voit la République des riches & celle des pauvres. Si donc, adjointe-t-il, en vue de maintenir cette unité, vous me demandez quelle règle nos Magistrats auront à suivre pour aggrandir la République, & pour fixer l'étendue du terrain qu'elle doit occuper, je vous répondrai, tant que l'unité vous paroîtra pouvoir subsister, il vous sera libre d'étendre & d'augmenter la République; dès que cette même unité vous semblera menacée d'être détruite, resserrerez la République, & bornez-en l'étendue.

*Chap. 1. Pol.
liv. 2.*

Telle est la maxime qu'Aristote combat dans l'ouvrage de Platon: je ne veux que traduire son discours. Il est évident, dit-il, qu'à mesure que vous rendrez plus une la République, *μᾶλλον*, vous la détruisez. Car une République, par la nature, est une multitude d'hommes; si donc vous y introduisez une unité parfaite, vous formez une famille, & non pas un Etat: ainsi, quand même il seroit permis d'en venir à cette unité, il ne faudroit pas y songer.

Il reprend ainsi un peu plus bas. . . . C'est une mauvaise chose que de chercher à rendre la République parfaitement une; *ἐν ἑνὶ ζῳῳ*; car une famille peut bien plutôt se suffire à elle-même qu'un seul homme, & une République plus qu'une famille: or le but de ceux qui fondent des Etats, est de faire en sorte que la société trouve en elle-même de quoy fournir à ses besoins.

On ne peut, en lisant ces paroles, s'empêcher d'accuser Aristote d'avoir manqué de bonne foy ou de justesse, quand il a voulu réfuter ainsi le sentiment de Socrate; & c'est-là se faire des chimeres pour les combattre.

Liv. 2. c. 5; Sextus Empiricus n'est pas plus fidèle dans ce qu'il rapporte de Platon. Sextus Empiricus prétend que nous n'avons aucune règle sûre qui puisse nous aider à discerner le vrai d'avec le faux. Nous ne pouvons imaginer cette règle, & nous ne savons pas même, à son avis, ce que c'est que l'homme, il nous est

est impossible de le concevoir, ἀνέννοος : c'est le sentiment de Socrate, dit-il, qui avouë, dans les écrits de Platon, qu'il ignore s'il est un homme ou quelque autre chose, μήτις ἀνθρώπος ἢ ἄλλο τι. . . . Le sens de ces dernières paroles de Socrate est tout-à-fait différent de celui qu'on leur attribue. Socrate s'est exprimé deux fois à peu-près en ces termes, dans le Phédre & dans le Théétète; dans l'un & dans l'autre de ces Dialogues, c'est par rapport à la sagesse, c'est par rapport à la vertu, c'est par rapport à cette grande maxime de morale, Connoissez-vous vous-même, qu'il avouë ne pas sçavoir s'il est un homme ou quelque autre chose : il n'a point dit dans un sens rigoureux ni métaphysique, qu'il ne luy fût pas possible de se faire une juste idée de l'homme.

Phaed. p. 338.
Theat. p. 127.

Ce que Sextus Empiricus adjoûte au même endroit de la définition de l'homme, dont il rapporte que Platon est auteur, n'est pas mieux fondé; & on ne voit rien dans les écrits de Platon, qui puisse autoriser le reproche que luy fait Sextus Empiricus.

Lib. 1. advers.
Logic.

Lorsque Denys d'Halicarnasse veut, dans sa Lettre à Pompée, rendre raison du jugement peu avantageux qu'il avoit porté du stile de Platon, en le comparant avec celui de Démosthène, il commence, à la vérité, par de grands éloges, à rendre justice au mérite de cet Ecrivain; mais en même temps il renouvelle & charge ses premières accusations contre luy. Platon, dit-il, n'a jamais entrepris de parler avec quelqu'abondance, ou d'écrire dans le genre élevé, qu'il n'ait esté fort inférieur à luy-même. . . . Il sentoit son insuffisance de ce costé-là, & on en peut juger par les précautions que la défiance luy fait prendre contre la critique de ses lecteurs. Denys d'Halicarnasse tire ses exemples & ses preuves du Dialogue de Platon, intitulé le Phédre; il ne fait mention d'aucun autre ouvrage.

J'ose avancer que le Rheteur n'a point pris, dans cet endroit, le sens du Philosophe, ni le fil de son discours. Si je voulois répondre aujourd'huy aux difficultez de Denys d'Halicarnasse;

je m'engagerois dans un trop long détail sur la composition de ce Dialogue. Je me propose d'en faire connoître un jour l'artifice, que j'ay tâché de démêler; je me contenteray donc de dire, que l'auteur de la Lettre à Pompée n'a point fait attention au lieu de la scène du Dialogue, ni au caractère de Socrate, ni au but, soit général, soit particulier, de l'ouvrage de Platon, ni enfin aux liaisons de toutes les parties de ce Dialogue.

QUATRIEME ODE
DES OLYMPIQUES DE PINDARE;
*A Psaumis de Camarine, vainqueur à la course
des Chars.*

Par M. l'Abbé SALLIER.

A R G U M E N T.

LORSQUE Psaumis remporta cette victoire, il estoit dans la force de l'âge; mais il avoit déjà les cheveux tout blancs. Nous verrons de quelle maniere Pindare a sçu nous apprendre cette particularité. Il commence par invoquer Jupiter; & marque le sujet pour lequel il s'adresse à ce Dieu preferablement à tout autre. Il expose ensuite une raison particulière qu'il a de célébrer le vainqueur; & cette raison est l'amitié dont ils sont unis. Il dit aussi un mot à la gloire de ses vers qu'il vantoit en toute occasion; & peut-estre même à l'excès.

10. de Juillet
1731.

Après ces legers préludes, il vient enfin aux vertus de son héros; & le loue sur son ardeur pour la gloire, sur la magnificence de sa dépense, sa liberalité, ses vûës pleines de droiture, ses inclinations douces & pacifiques. Il finit par un écart apparent. C'est un éloge magnifique d'Ergine, qui fut un des Argonautes, & qui nonobstant la blancheur prématurée de ses cheveux, se signala dans une occasion éclatante, à la cour d'Hypsipyle Reine de Lemnos. Il supprime le motif qui l'engage à citer ce fameux exemple, & laisse au lecteur le soin d'en faire l'application. Cette Ode est une des plus courtes de Pindare; mais elle ne cede aux autres qu'en ce point: car du reste le caractère sublime du Poète y regne par-tout.

DIEU suprême qui faites partir du haut des cieux, & voler dans les airs vos tonnerres comme des courriers infatigables, les Heures, ces Décées soumises à vos ordres, & chargées du soin d'amener successivement les saisons, en renouvelant aujourd'huy les fameux spectacles de Pise qui vous sont dediez, m'envoyent à vous, Grand Jupiter, ma lyre à la main, pour célébrer par des chants mêlez à ses accords, la magnificence de ces jeux, & la gloire d'un ami qui vient d'y remporter le prix de la course des chevaux. Il est naturel, & la vertu même l'exige de nous, que nous applaudissions aux heureux succès des personnes qui nous sont chères.

Recevez donc, fils de Saturne, qui sur l'Etna, théâtre de vostre victoire, triomphez du superbe Typhon à cent testes, écrasé de vostre foudre, & gemissant sous le poids de cette montagne célèbre; recevez cet hymne qui vous est offert en actions de grâces, & qui doit répandre sur le mérite un éclat immortel. Il vient monté sur le char même de Psaumis que vous avez favorisé. Ce vainqueur couronné des branches de l'olivier de Pise, se hâte d'aller par sa présence, adjoûter un nouveau lustre à Camarine sa patrie.

Grand Dieu, soyez propice à ses autres vœux, car c'est avec justice que je le loue, orné de toutes les vertus, mais distingué par cette noble passion, & cet art où il excelle d'élever, d'entretenir, & de dresser de genereux courriers; par une libéralité & une hospitalité sans bornes, & par un amour sincère de la tranquillité & du repos de sa patrie, que les préceptes purs & sages d'une heureuse éducation luy ont inspiré.

Je ne dis rien que *de vrai & de connu*; loin de l'éloge de Psaumis tout ce qui peut ressembler au mensonge, c'est par les faits certains & réitérez, c'est par les épreuves qu'on doit juger des mortels.

Les épreuves changèrent autrefois en admiration le mépris & les railleries que les femmes de Lemnos faisoient du fils de

Clymenus sur ses cheveux blancs : Vainqueur dans la carrière où l'on court armé de toutes pièces, vous voyez, dit-il à Hypsipyle, en s'avancant pour recevoir la couronne de ses mains, vous voyez quel homme je suis dans la course; la force de mon bras, & mon courage, égalent l'agilité de mes pieds. Ne jugez plus par les cheveux blancs, qui viennent souvent avant le temps aux plus jeunes & aux plus robustes.

NOTES.

I:

A Psaumis de Camarine.] Camarine estoit une ville de la Sicile, située près d'un lac qui avoit le même nom, & dont les eaux exhaloient une odeur fort desagréable : de là vint ce mot, μή κινῆς Καμαρίνου, ne remuez pas l'eau du lac de Camarine; ce qui faisoit dire de toute eau croupissante & qui sentoît mauvais, qu'il falloit prendre garde d'y toucher. Cette façon de parler estoit encore susceptible d'un autre sens, dont nous n'avons pas besoin quant à présent. Voicy l'origine de ce proverbe. Les eaux du lac de Camarine étant devenuës basses, causèrent une contagion dans le pays. Les habitants allèrent consulter Apollon, recours ordinaire des peuples dans les calamitez publiques, pour sçavoir s'ils ne devoient pas dessécher entièrement le lac. L'Oracle leur répondit par ce vers, qui pouvoit s'entendre de plusieurs manières :

* Μὴ κινῆς Καμαρίνου, ἀλὺντος γὰρ ἀμείνων :

Malgré une défense si expresse, les habitants ne laissèrent pas de saigner le lac, & de le mettre à sec. La contagion cessa, disent les auteurs, & les habitants s'applaudissoient du succès, lorsque les ennemis survinrent; & profitant du passage que l'on avoit ouvert, ils entrèrent dans la ville & la saecagèrent. Ce malheur apprit aux habitants qu'ils s'estoient trompez sur la signification de l'oracle d'Apollon.

* Servius sur Virgile, à l'occasion | *Fatis nunquam concessa moveri, &c.*
de ce vers :

I I.

Dieu suprême.] Le debut de cette Ode est magnifique. Le choix & l'arrangement des mots, la hardiesse des figures, la noblesse de la pensée, tout s'y rencontre; & l'image est si vive, que l'on croit voir la vitesse, & entendre le bruit de la foudre de Jupiter. Le texte porte à la lettre : *Dieu suprême, qui poussez l'impetueuse & l'infatigable foudre.* Le terme *ἐλαττω* se dit dans le propre, d'un Cavalier qui pousse à toute bride un cheval : j'ay cru devoir prendre une periphrase, pour exprimer ce que je ne pouvois rendre mot pour mot. Mais par-là même on sent combien on affoiblit un auteur qui sçait dire avec force beaucoup de choses en peu de paroles.

I I I.

Les Heures, ces Déeses soumises à vos ordres.] Le mot grec *ῥεαί* peut signifier les saisons, les différentes parties du jour & de la nuit, & ce court espace de temps qui fait la vingt-quatrième partie du jour naturel; mais je n'ay pris ce mot dans aucun de ces sens, & j'ay cru qu'un auteur si accoutumé à créer, pour ainsi dire, & à donner de l'ame aux choses les moins capables de vie, n'avoit garde de ne pas adopter une idée, qui de son temps avoit déjà passé dans l'usage du langage poétique. Homère personifie les Heures dans un des chants de l'Iliade.

I V.

Fils de Saturne, qui triomphez du superbe Typhon.] Typhon un des Géants que Jupiter abbattit d'un coup de foudre, & qu'il couvrit d'une vaste montagne. Les anciens ne convenoient pas du lieu où cette montagne estoit. Strabon rapporte jusqu'à sept opinions différentes sur ce sujet. Pindare estoit pour celle qui plaçoit Typhon dans la Sicile; Virgile le mettoit ailleurs. Ovide qui estoit du sentiment de Pindare, décrit plus en détail l'attitude forcée du Géant; il dit que la Sicile en accable le corps, & le mont Etna la tête :

*Metamorph.
lib. 5 :*

*Vasla giganteis injecta est insula membris
Trinacris, & magnis subjectum molibus urget....
Degravat Ætna caput, &c.*

V.

Du fils de Chymenus.] C'estoit Ergine, un des Argonautes; qui disputa, dans l'isle de Lemnos, le prix de la course, & le remporta sur les fils mêmes de Borée. Il avoit blanchi de bonne heure, & dans le temps qu'il jouissoit encore de toute la vigueur de l'âge. Ce qui donna lieu à ce proverbe des anciens : *Les cheveux blancs d'Ergine*, pour dire des cheveux blancs qui cachent beaucoup de force & de courage.

O D E C I N Q U I E M E
O L Y M P I Q U E D E P I N D A R E ,
A U M E S M E P S A U M I S ,

Sur trois victoires qu'il avoit remportées; l'une à la course équestre; l'autre à la course du char attelé de chevaux; la troisième à la course du char attelé de mules.

Par M. l'Abbé SALLIER.

A R G U M E N T.

Assemblée
publique
22. d'Avril
1732.

ON voit par ce titre, qu'il s'agit en cette Ode du même Psaumis qui a esté célébré dans la précédente; le Poète a adjouté en celle-cy, au nom du vainqueur, le nombre & le genre des victoires qui font le sujet de cette pièce. Le plan général de l'Ode paroît avoir quelque chose d'un peu trop uniforme; car l'apostrophe est la figure qui regne dans tout l'ouvrage, & qui en forme le tissu. Pindare adresse successivement la parole à la Nymphé Camarine, à Pallas honorée dans la patrie du vainqueur, à Jupiter, & enfin à Psaumis luy-même. Mais le Poète me semble faire oublier ce défaut, & saisir l'attention & l'admiration par la foule de pensées hardies & d'expressions énergiques dont il varie chaque partie de son ouvrage.

O D E.

RECEVEZ, fille de l'Océan, Nymphé des eaux de Camarine, recevez avec joye cet éloge des plus hautes vertus, cette fleur précieuse des couronnes que l'on cueille à Olympie. Agréç ce cantique, présent de Psaumis, qu'une course également infatigable & rapide a rendu vainqueur de ses rivaux. Il vient de porter à son plus haut point la gloire d'une Ville à qui vous avez donné vostre nom, & qui nourrit un peuple nombreux

nombreux en son sein. Trois nouveaux triomphes ont été suivis de pompeux sacrifices dont il a chargé les six autels des douze grandes Divinités d'Olympie, pendant cinq jours que durent nos festes solennelles. Nymphes, c'est à vos pieds que Psaumis met pour offrande les couronnes qu'il a obtenues. L'honneur en rejaillit & sur son pere Acron dont la voix du héraut a fait entendre le nom, & sur sa patrie, qui, rebâtie depuis peu, a recouvré la splendeur de sa première origine.

Ces victoires vous intéressent, Minerve, Déesse tutélaire de cette Ville. Depuis que Psaumis, revenu du séjour aimable où regnoient autrefois Œnomaüs & Pélops, a paru dans votre chère Camarine, il fait retentir du bruit des chants d'allégresse, & le bois sacré où l'on vous adore, & les rives de l'Oane, & le lac qui baigne la contrée, & ces utiles & larges canaux par où le fleuve Hipparis, portant à tout un peuple la richesse & l'abondance, va leur verser tout ce qui sert à élever en un moment dans les airs une forêt de superbes & solides édifices. Que ne doit-on pas à ce Psaumis ! Il a tiré ses citoyens de l'inaction & de l'obscurité ; il a répandu sur eux l'éclat de la gloire qui l'environne. Un travail opiniâtre & une généreuse dépense font triompher la vertu des obstacles qui s'opposent aux grandes & périlleuses entreprises, & des succès heureux font vanter la sagesse de ceux qui ont couru la carrière.

Conservateur de l'univers, vous à qui les nuées servent de trône, vous qui, sur le mont fameux du Dieu votre pere, montrez à Olympie votre puissance, Jupiter, qui honorez d'une protection particulière le cours majestueux de l'Alphée & l'autre vénérable du mont Ida, je viens au son des flûtes Lydiennes, implorer vos faveurs pour les habitants de Camarine : Faites, Grand Dieu, que par leurs vertus & leurs exploits, ils renouvellent sans cesse la gloire d'une Ville déjà illustre : & vous, ô Psaumis, que la noble passion pour ces fiers animaux dont Neptune a fait présent à la terre, vient de faire triompher en Elide, puissiez-vous, en conservant toujours un goût si beau, jouir d'une douce & honorable vieillesse, entourée d'une florissante famille. Quand un mortel possède la santé & les

richesses, & qu'à ces avantages il joint une réputation brillante, content de son sort, qu'il n'envie point celuy des Dieux.

P R E M I È R E R E M A R Q U E.

LE scholiaste de Pindare assure que cette cinquième Ode ne se trouvoit point dans les anciens exemplaires que l'on avoit des ouvrages du Poëte : cette autorité a fait croire à quelques critiques, que l'Ode pourroit bien n'estre pas l'ouvrage de Pindare, & une nouvelle preuve de ce sentiment a esté la remarque que ces critiques ont faite sur l'arrangement des strophes de cette Ode, tout autre, disent-ils, qu'il n'a coûtume d'estre dans celles de ce Poëte. Nicolas le Sueur semble avoir déclaré qu'il ne reconnoissoit point celle dont il s'agit, pour estre de Pindare, lorsqu'en traduisant les Olympiques, il a omis de faire même mention de cette cinquième Ode.

La remarque des critiques, l'autorité du scholiaste, & le silence du traducteur, ne me paroissent pas des raisons décisives pour faire croire que cette Ode ait esté adjouctée à Pindare, & je dis en premier lieu, qu'il est facile de donner aux trois strophes le même ordre qu'elles ont dans les autres Odes, que l'on reconnoît pour estre de véritables productions de Pindare. Il y a grande apparence que c'est par la faute seule des copistes qu'est arrivé le dérangement que l'on relève icy. De neuf Manuscrits qui sont à la Bibliothèque du Roy, & qui contiennent, ou le total, ou quelque partie des ouvrages de Pindare, j'ay non seulement trouvé cette cinquième Ode en six de ces manuscrits ; mais l'un des plus anciens la rapporte sans aucune différence d'avec les autres Odes du même auteur : d'ailleurs, Didyme, dont l'autorité est d'un grand poids en ces matières, n'a eu aucun soupçon que cette pièce fût supposée, & il la met au nombre de celles de Pindare. Enfin, le stile paroît décider la question : il est entièrement conforme à celuy des autres Odes ; on y voit la manière & le caractère du Poëte ; le début est une invocation des Dieux ou des Déeses tutélaires de la patrie du vainqueur : dès qu'il y parle de ses vers, c'est en termes

pompeux, & il ne craint point de porter trop loin la hardiesse des figures. Il annoblit les choses les plus ordinaires par la magnificence de son expression; & s'il employe une ou deux sentences en cette Ode, il neglige, comme dans presque toutes les autres, d'en faire l'application, ou de marquer des liaisons exactes avec ce qui précède. Il se repose sur ses lecteurs de ce soin, pour suivre son enthousiasme, qui n'est qu'un mystere de l'art, où le Poëte plein d'un beau feu qu'il gouverne à son gré, paroît entraîné par le demon de la Poësie, plutôt que guidé par la raison. Je conclus donc que cette Ode est si Pindarique dans sa brieveté, qu'on peut, sans beaucoup risquer, la croire l'ouvrage de Pindare luy-même.

SECONDE REMARQUE.

A Psaumis.] L'histoire ne nous apprend rien sur ce vainqueur, & son nom n'est venu jusqu'à nous qu'à la faveur de celui de Pindare, & de deux Odes que ce Poëte luy avoit adressées; tout ce qu'elles nous font connoître, c'est qu'il eut pour pere Acron; qu'il estoit de Camarine ville de Sicile; qu'il tenoit un rang considerable parmi ses citoyens, & qu'il remporta quatre fois le prix aux jeux Olympiques.

TROISIÈME REMARQUE.

PENDANT cinq jours que durent nos Festes solennelles.] Cet endroit de Pindare nous apprend plusieurs particularitez historiques, entr'autres, que les jeux Olympiques consacrez au plus grand des Dieux, instituez par Hercule le plus grand des Héros, estoient les plus célèbres de la Grece; qu'ils duroient cinq jours; qu'on s'y exerçoit à différentes sortes de combats; qu'il y avoit à Pise six autels où les combattants faisoient leurs offrandes; que chacun de ces autels estoit élevé à l'honneur de deux Divinitez. Il ne seroit peut-estre pas hors de propos d'entrer en quelque détail sur chacun de ces points, si la curiosité de ceux qui aiment ces sortes de discussions ne trouvoit

à s'instruire dans la nouvelle & élégante traduction de Pausanias, à fond, & plus agréablement qu'elle ne pourroit faire, même dans les plus longues remarques de ma façon.

QUATRIÈME REMARQUE.

UNE forest de solides & superbes édifices.] J'ay traduit le grec à la lettre : *σολύων θαλάμων ὑψηλῶν ἄλσος*. Figure peut-être un peu hardie dans nostre langue, mais qui peut servir à donner quelque idée du caractère de Pindare, heureux dans ses hardiesses ; il fait allusion par ces mots à l'état où se trouvoit alors Camarine, qui venoit d'être augmentée & embellie considérablement.

CINQUIÈME REMARQUE.

UN travail opiniâtre & une généreuse dépense font triompher la vertu.] Pindare aimoit beaucoup à trouver dans les Héros qu'il célébroit, cette noblesse de cœur qui nous apprend à faire un honorable emploi des richesses, & cette fermeté d'ame que les difficultez de l'entreprise ne rebutent point. C'est à ces qualitez qu'il faut, à son avis, rapporter les plus grands succès ; il réduit tout à ces deux points. Voicy comme il s'en explique dans la première Ode Isthmique.

» Quand la vertu s'applique à satisfaire toutes ses nobles incli-
 » nations, & qu'elle joint le travail à la magnificence de la dépense,
 » ceux en qui elle se trouve méritent qu'on leur prodigue sans re-
 » serve les applaudissements & les éloges. »

Dans une autre où il parle avec plus d'énergie, & une audace vraiment dithyrambique, il dit :

» Celuy qui aimant à répandre les richesses & à tenter de labo-
 » rieuses entreprises, pratique les vertus dont il n'appartient qu'aux
 » Dieux de jeter les fondemens dans nos ames, & qui par là
 » obtient une éclatante réputation ; celuy-là a déjà mouillé l'ancre
 » à la demeure de la plus parfaite félicité. »



R E F L E X I O N S

S U R

UN ANCIEN PHENOMENE CELESTE,
OBSERVE AU TEMPS D'OGYGES.

• Par M. FRERET.

VARRON, le plus sçavant des Romains de son temps, nous apprend dans un fragment conservé par S.^t Augustin, que Castor l'historien avoit fait mention d'un changement singulier observé dans la couleur, dans la grosseur, dans la figure, & dans le cours de la Planete de Vénus : Varron adjoûte que selon deux célèbres Astronomes, ce prodige avoit esté vû sous le regne d'Ogygès : voicy les termes de S.^t Augustin, *Est in Marci Varronis libris, quorum inscriptio de gente populi Romani, Castor scribit in stella Veneris. . . . tantum portentum exstitisse ut mutaret colorem, magnitudinem, figuram, cursum: quod factum ita, neque antea, neque postea sit. Hoc factum Ogyge rege dicebant Adrastus Cyzicenus & Dion Neapolites Mathematici nobiles.* Castor est antérieur au Grammairien Apollodore qui le cite, & florissoit par conséquent vers l'an 150. avant l'Ère Chrestienne. Il avoit publié plusieurs ouvrages sur l'ancienne histoire, & sur l'ancienne chronologie Grecque. Le temps des deux Astronomes citez par Varron n'est pas connu, mais il est probable qu'ils estoient postérieurs à Castor, au recit duquel ils avoient adjoûté la date du phénomène, qu'il n'avoit apparemment pas donnée.

14. de Nov.
1732.Aug. de Civ.
Dei, lib. 2.
cap. 8. N. 2.Apoll. biblioth.
lib. 2. c. 3.

L'époque d'Ogygès, sous le regne duquel ils le plaçoient, estoit une chose constante dans l'histoire Grecque; Jules-Africain, cité par Eusèbe, nous apprend que tous les Chronologistes, & entr'autres Hellanicus, Philochorus, Castor, Thallus & Diodore de Sicile s'accordoient à placer le deluge d'Ogygès 1020. ans avant la première Olympiade. Cette Olympiade

Eusèb. Præp.
evangel. l. 1.
cap. 9.

estoit sans aucun doute celle de Corœbus, ou des Chronologistes, célébrée vers le solstice d'Esté de l'an 776. avant J. C. ainsi ce deluge d'Ogygès estoit de l'an 1796. avant l'Ere Chrestienne.

*Cometograph.
lib. 7. p. 373.*

Hevelius, Astronome célèbre du siècle passé, propose trois explications différentes du phénomène rapporté par Castor : la première est de regarder ces changements observez dans la grosseur, la couleur & la figure de Vénus, comme une simple apparence produite par quelque réfraction extraordinaire de nostre atmosphère, & semblable à ces Halons ou couronnes que l'on apperçoit autour des astres. Hevelius remarque qu'au rapport d'Aristote, les Astronomes Égyptiens n'avoient pas cru ces Halons indignes de tenir une place parmi les phénomènes astronomiques qu'ils rapportoient dans leurs Annales.

*Aristotele de
Meteoris, l. 2.
cap. 6.*

La seconde explication proposée par Hevelius attribué le phénomène observé au temps d'Ogygès, à quelque changement arrivé dans la planète même de Vénus; il n'explique point en quoy pouvoit consister ce changement, mais sans doute qu'il entendoit par-là quelques-unes de ces revolutions qui peuvent arriver dans les globes des planetes, comme des deluges ou des conflagrations. C'est ainsi que feu M. le Comte de Boulainvilliers explique ce phénomène dans son Histoire universelle manuscrite.

La troisième explication, ou celle qu'Hevelius adopte, rapporte ce phénomène à un changement arrivé dans l'atmosphère même de Vénus. Cette explication luy paroît si certaine, qu'il ne craint pas de donner sur ce seul fondement une atmosphère à la planète de Vénus. Aucune de ces trois explications ne rend raison de la plus singulière circonstance de ce phénomène, c'est-à-dire du changement observé dans le cours de la planète de Vénus.

Il ne convient, ni à l'étendue prescrite à ce Memoire, ni à la nature de nos études, d'examiner si l'on peut trouver dans les loix naturelles de nostre univers, la cause d'un changement assez considérable dans la planète de Vénus, ou dans son atmosphère, pour être apperçu par les habitants de la terre.

Mais, en supposant même cette cause une fois trouvée, il en faudra chercher une autre qui ait obligé la planète de Vénus de quitter son ancienne route pour en prendre une nouvelle, & de quitter encore cette nouvelle route au bout de quelque temps pour reprendre son ancien cours; car c'est-là l'idée que présentent les termes de Varron, *Tantum portentum exstitisse in stella Veneris, ut mutaret colorem, magnitudinem, figuram, cursum: quod factum ita, neque antea, neque postea sit.*

L'apparition d'une comete que l'on auroit confonduë avec la planète de Vénus, seroit, ce me semble, un moyen simple & naturel d'expliquer toutes les circonstances de ce phénomène; & il est sans doute très-singulier que cette idée ne soit venue ni à Hevelius ni aux autres Cometographes. Une comete dont la tête se montra le soir & le matin auprès du soleil, quelques jours après que Vénus s'étoit plongée dans les rayons de cet astre, fut prise d'abord pour Vénus elle-même; & cette comete ayant pris une chevelure ou une queue les jours suivants, on attribua ce changement de grosseur, de couleur & de figure à la planète de Vénus. Le mouvement propre de la comete l'éloignant tous les jours de plus en plus du soleil, & lui faisant traverser le ciel par une route très-différente de celle de Vénus, on ne douta point que cette planète, qui demeure quelquefois cachée dans les rayons du soleil pendant plusieurs jours, n'eût abandonné son ancien cours pour en suivre un nouveau. La comete ayant cessé d'être visible au bout de quelque temps, & la planète de Vénus s'étant montrée auprès du soleil, on conclut qu'elle étoit revenue occuper son ancienne place.

L'histoire des cometes fourniroit plusieurs exemples de semblables méprises, mais cette discussion m'engageroit dans des détails qui ne sont pas de l'objet de nos recherches. La comete d'Ogygès (qu'il me soit permis de nommer ainsi le phénomène de Castor) cette comete, dis-je, ayant été confonduë avec la planète de Vénus, nous pouvons nous former une idée de la grosseur sous laquelle elle se montra au sortir des rayons du soleil, supposer qu'elle étoit égale à cette planète, & par conséquent la croire assez semblable à la fameuse comete de 1680.

*Flamsted, hist.
caelest. p. 105.*

*Newton, de
mundi Systemat.
pag. 20.*

Cette comete, qui fut apperçue le 27. Novembre 1680. ayant esté mesurée le 21. Decembre suivant au sortir des rayons du soleil, par M. Flamsted, se trouva avoir un peu plus d'une minute de diametre dans le Noyau lumineux que l'on decouvroit au centre de son atmosphere enflammée, c'est-à-dire, un diametre égal à celui que les plus exactes observations donnent à Vénus.

Comme il est assez ordinaire qu'une première conjecture en amene une seconde, & que l'on croye même cette seconde propre à donner du merite à la première, la ressemblance que j'ay cru appercevoir entre la comete d'Ogygès & celle de 1680. m'a fait penser que ce phenomène, observé au temps d'Ogygès, pourroit bien n'estre autre chose qu'une ancienne apparition de la comete de 1680. que de très-habiles Astronomes croient s'estre déjà montrée plusieurs fois, & revenir tous les 575. ans.

*Arist. de Calo,
lib. 2. §. 72.*

*Aristot. de
Meteor. lib. 1.
cap. 6.*

Le systeme du retour périodique des mêmes cometes assez universellement adopté par nos Astronomes, n'est pas un sentiment nouveau; il a esté seulement renouvelé par les modernes. C'estoit l'opinion de ces mêmes Pythagoriciens de la Secte Italique, qui soutenoient le mouvement de la terre autour du soleil. Aristote qui regardoit les cometes comme des météores sublunaires formez par un assemblage fortuit des exhalaisons inflammables de nostre atmosphere, reconnoît que ces Pythagoriciens croyoient les cometes des planetes d'une espèce particulière, qui n'estoient visibles que dans une petite partie de leur orbite. Il adjoute qu'Hippocrate de Chio (ce Géometre si connu par son problème de la Quadrature d'une portion circulaire indéterminée du cercle) avoit adopté le systeme Pythagorien, & qu'il attribuoit la queue & la chevelure qui accompagnent les cometes à la refraction des rayons du soleil, dans la colonne de vapeurs que les cometes traînent après elles.

*Senec. quæst.
natural. lib. 7.
cap. 3. & 14.*

Apollonius de Mynde, célèbre Astronome, nous apprend dans Senecque, que les Chaldéens chez lesquels il avoit étudié, estoient de la même opinion. Ils regardoient les cometes comme des planetes, dont la revolution se faisoit dans des orbites très-excentriques

excentriques à la terre, & qui estoient seulement visibles dans la partie inférieure de cet orbite: *Altiora mundi fecat cometes, & tunc demum apparet, cum in imum cursus sui venerit.* Les mêmes Chaldéens prétendoient, au rapport d'Apollonius, connoître le cours des cometes, *teneri cursus eorum*, & la durée de leurs periodes. Diodore de Sicile dit la même chose en deux endroits différents de son histoire, & donne cette opinion comme celle des Philosophes Grecs, au temps de la comete qui parut l'an 372. avant J. C. comete dont la lumière égaloit celle de la lune. Pline, Plutarque & Stobée parlent assez clairement de ce même système des Pythagoriciens & des Chaldéens; mais l'abondance des choses qui me restent à traiter, m'oblige de supprimer leurs passages, & les éclaircissements auxquels ils pourroient donner lieu.

*Diod. lib. 15.
pag. 483.
Lib. 11. pag.
82.*

*Plin. 2. c. 25.
Plut. de placit.
lib. 3. cap. 2.
Stob. Eclog.
Physic. lib. 1.
pag. 62.*

Le système d'Aristote, selon lequel les cometes ne sont, comme on l'a vû, que de simples météores, ayant pris le dessus dans les écoles de Philosophie, on oublia le système Chaldéen. Tycho & Moestlinus sont les premiers qui l'ayent osé rappeler dans ces derniers siècles; ils montrèrent, à l'occasion de la comete de 1577. que les cometes sont des corps supralunaires, qui traversent, par leur mouvement propre, les orbites des planetes. En plaçant ainsi les cometes au-dessus de la lune, il falloit ôter à ces orbites la solidité qu'Aristote leur avoit donnée après Empedocles; & c'estoit-là une chose à quoy les Philosophes ne pouvoient se résoudre. Chrestiens, Juifs & Mahometans, tous avoient adopté cette opinion de la solidité des spheres celestes, & ils en avoient fait une espèce d'article de foy, quoyqu'elle fût absolument rejetée par Ptolémée*.

*Vid. Tycho;
progymnasim. p.
181, tom. 2.*

*Stob. ibid. p.
52.
Plut. de placit.
lib. 2. cap. 11.*

Cette opinion fut la source de bien des contradictions que ces deux Astronomes essuyèrent; mais enfin ces contradictions ont cessé, & les choses ont même tellement changé depuis, que les Philosophes, non contents de faire nager les planetes dans un tourbillon de matière fluide, commencent à les placer dans un

* Ptolémée, *almag. l. 13. c. 12.* | qui ne fait aucune résistance à leurs
prétend que les corps celestes ou les | différents mouvements.
Astres nagent dans un fluide parfait,

espace rempli par une étendue parfaitement pénétrable, dépouillée de presque toutes les propriétés du corps, & plus semblable au vuide des anciens Atomistes qu'à la matière des Peripateticiens.

Lors du renouvellement du système Chaldéen, Tycho & Moestlinus donnèrent des orbites circulaires aux comètes; Kepler qui vint après eux, & qui eut occasion d'observer exactement quatre ou cinq comètes différentes, crut avoir la preuve que leur mouvement se faisoit dans des lignes droites qui traversoient toutes les sphères des planètes, en sorte que le même mouvement qui avoit approché les comètes de la terre & du soleil, les en éloignoit pour jamais: cette hypothèse, qui détruisoit entièrement l'ancienne opinion du retour périodique des mêmes comètes, fut embrassée par Descartes & par Hevelius. La Cometographie du dernier porte toute entière sur ce principe; mais ce mouvement rectiligne des comètes est absolument abandonné aujourd'hui; & quoique les Astronomes varient entr'eux sur la nature des courbes qu'elles décrivent, tous s'accordent à leur faire décrire des courbes, & à reconnaître que la même comète peut reparoître plusieurs fois.

Princip. Mathem. 2.^e édit. pag. 405.

M. Newton a montré en particulier, au sujet de la comète de 1680. (dont l'identité, ou du moins la ressemblance avec celle d'Ogygès, m'a engagé dans cette digression,) que l'orbite de cette comète est une ellipse très-allongée, à l'un des foyers de laquelle se trouve le soleil, & que le temps de sa révolution est de plus de 500. ans. Cette hypothèse de la courbure elliptique de l'orbite des comètes avoit été proposée dès l'année 1665. par M. Petit, dans son Traité sur la comète de cette même année; & ce qu'il avoit avancé comme un simple soupçon, est devenu, par les calculs de M. Newton, une opinion plus que probable. M. Halley ayant examiné avec soin l'hypothèse de M. Newton, a déterminé le temps de cette période, avec plus de précision, à 575. ans; & il a fait voir, en examinant les circonstances des diverses comètes rapportées par les Historiens, que celle de 1680. étoit la même que celles des années 1106. & 530. de J. C. & la même que celle qui parut l'année de la mort de Jule-César, 44. ans avant l'Ere Chrestienne.

Petit, Observ. sur la comète de 1664. & 1665. p. 309.

Vershon Angloise de Gregor. p. 901, 902, 903.

Whiston. Append. Theory. of the Earth.

Je ne rapporterai point icy les preuves des apparitions de cette comete dans ces trois différentes années ; on les trouvera dans l'Appendice de la théorie de la Terre de M. Whiston. Je me contenterai d'observer, que les cometes des années 530. & 1106. sont marquées dans les abrégés latins que nous avons des annales Chinoises, ce qui montre qu'elles furent visibles par tout nostre hémisphere.

Les quatre apparitions de cette comete étant du mois de Novembre 1680. du mois de Février 1106. du mois de Novembre 530. de l'Ere Chrestienne, & du mois de Septembre de l'an 44. avant cette Ere, chaque periode se trouvera d'un peu moins de 575. ans. Si l'on compte en remontant du mois de Septembre 44. trois autres revolutions égales, ou 1723. ans & deux mois, on aura le milieu de l'an 1767. avant l'Ere Chrestienne, pour le temps de la septième apparition de cette comete, qui precede de 3446. ans celle de l'an 1680. après J. C. L'année 1767. avant J. C. est la 30.^e après celle où les Chronologistes Grecs plaçoient le Déluge d'Ogygès ; & elle convient, comme on le voit, parfaitement avec la date que les Astronomes Adrasle & Dion donnoient au phenomène rapporté par Castor, car cette date n'étoit pas celle du Déluge d'Ogygès, mais celle du regne de ce Prince ; ainsi il n'y a nul inconvenient à supposer, comme j'ay fait, que la comete d'Ogygès pouvoit estre la même que celle de 1680.

Il resteroit pour la verification de cette hypothese, de trouver les preuves de l'apparition ou du retour de cette même comete dans les années 1193. & 618. avant l'Ere Chrestienne ; mais le défaut des anciens monuments historiques rend cette verification très-difficile : nous n'avons plus l'histoire des comètes écrite par Charimander, dont parle Senecque. Les abrégés latins des annales Chinoises ne marquent aucune comete depuis l'an 2242. jusqu'à l'an 431. avant J. C. On nous annonce, à la verité, dans l'excellente histoire de l'Astronomie Chinoise du P. Gaubil, un catalogue exact des météores & des cometes observées à la Chine ; mais ce catalogue n'est peut-estre pas encore venu en Europe : les plus anciennes histoires détaillées

Annales Chinoises du Pere Complot.

Annales publiées dans le Recueil de Theren.

Senec. quæst. natural. 7. 4.

Vol. 11. pag. 238.

des autres nations remontent à peine jusqu'à l'an 500. avant l'Ere Chrestienne. Ainsi, au défaut des monuments historiques, il faut avoir recours aux ouvrages des Poëtes, dont les fictions les plus absurdes peuvent avoir eu pour fondement quelques anciens événements, que ces Poëtes n'ont pas toujours défigurez au point de les rendre méconnoissables.

Les anciens ont débité, par exemple, au sujet des Pleïades, une fiction, dans laquelle il m'a semblé reconnoître des traces assez sensibles de l'apparition d'une comete vers l'an 1193. avant J. C. On compte, dit Ovide dans ses Fastes, sept étoiles dans la constellation des Pleïades, quoyqu'il n'y en ait plus que six :

Quæ septem dici, sex tamen esse solent.

parcequ'Electra, femme de Dardanus, l'une de ces sept Nymphes filles d'Atlas, s'est cachée, pour fuir le spectacle des malheurs de Troye ;

*Troja spectare ruinas
Non tulit ante oculos, opposuitque manum.*

Hygin, contemporain d'Ovide, rapporte cette même fable, mais avec des circonstances propres à faire imaginer le fait historique qui peut y avoir donné lieu. Electra, dit-il, ne pouvant plus soutenir la vûe des danses de ses sœurs, abandonna le Zodiaque au temps des malheurs de Troye, & se retira vers le Pole Arctique, marchant dans le désordre d'une personne accablée de la plus vive douleur. Ses cheveux épars & négligés luy firent donner le nom de Comete ; *Dicunt Electram non apparere, ideo quod Pleïades existimentur choream ducere stellis; sed postquam Troja fuit capta, & progenies ejus quæ à Dardano fuerit, sit eversa, dolore permotam, ab his se removisse, & in circulo qui Arcticus dicitur constituisse, ex quo tam longo tempore lamentantem capillo sparso videri : itaque è facto Cometem esse appellatam.* Ailleurs, en parlant de cette même Pleïade, il dit ; *De choro sororum expulsa, mærens crinem solutum gerit quæ Cometes appellatur. . . . sive Longodes. . . . sive Xiphias. . . . ea autem stella luctum portendit.*

*Astron. poët.
lib. 2. de Tauris.*

Fabula 192.

Le scholiaste latin d'Aratus dit la même chose : *Electram*

dissolutis crinibus propter luctum ire asserunt, & propter comas, quidam Cometem vocant.

Avienus, dans sa paraphrase d'Aratus en vers latins, rapporte la même chose au sujet d'Electra, mais il cite pour garant le Poëte Mynthès ou Smynthès, que l'auteur du Commentaire Grec sur Aratus, publié par le P. Petau, met au rang de ceux qui ont travaillé sur les phénomènes de ce Poëte. Aux circonstances rapportées dans le passage d'Hygin, Smynthès adjoûtoit qu'Electra se remontroit de temps en temps aux mortels, mais toujours avec l'appareil d'une comete.

*pag. 96. Arat.
edit. Grotii.*

*Non nunquam Oceani tamen istam surgere ab undis
In convexa Poli, sed sede carere sororum,
Diffusamque comas cerni, crinisque soluti
Monstrare effigiem, diros hos fama Cometæ
Commemorat tristi procul istâ surgere formâ,
Vultum ardere, diam perfundere crinibus æthram,
Sanguine sub pingui, rutiloque rubere cruore.*

Les différentes circonstances de cette fable, dans laquelle on supposoit qu'une des Pleïades, avec la figure & le nom d'une Comete abandonnant le Zodiaque, avoit esté se cacher vers le Pole au temps de la guerre de Troye, & qu'elle se remontroit encore de temps en temps sous la même forme pour effrayer les mortels; ces circonstances font, ce me semble, une allusion manifeste à l'apparition d'une comete, qui s'estant montrée d'abord entre les constellations du Belier & du Taureau aux environs des Pleïades, traversa la partie septentrionale du ciel, & alla disparoître vers le cercle arctique.

Le temps de l'apparition de cette comete est déterminé par la date de la prise de Troye, & de la consommation des malheurs de la famille d'Electra. Par conséquent, l'année dans laquelle cette comete estoit rapportée par les anciennes traditions que Smynthès avoit suivies, estoit celle-là même à laquelle les Chronologistes de son temps plaçoient la prise de Troye; & ce fut en réunissant ces deux événements, qu'il bâtit la fable que l'on vient de voir. Ce Poëte estoit postérieur à Aratus,

*Diod. lib. 5.
init.
Polyb. Excerpt.
Valef. pag. 50.
Suid. in Tim.*

contemporain des premiers successeurs d'Alexandre, & on peut supposer qu'il suivoit les calculs de l'historien Timée. Cet historien commença le premier à déterminer exactement la chronologie de l'histoire générale de la Grece, & compara le premier la suite des Olympiades avec celle des Rois, des Ephores, des Archontes & des autres Magistratures annuelles des diverses Républiques Grecques, ce qui luy acquit une grande reputation. Il comptoit, selon Censorin, 417. ans entre la première olympiade & la prise de Troye; & par conséquent il plaçoit cet événement vers le milieu de l'Esté de l'an 1193. ce qui est précisément le temps du retour de la comete d'Ogygès. L'Astronome Thrasyllus suit la même chronologie que Timée, dans son Canon chronologique, conservé par Clement d'Alexandrie. Velleius Paternulus, l'historien Ephorus & le chronologiste Castor de Rhodes, ne s'éloignent guères du calcul de Timée. Eratosthenes, dont la chronologie parut quelque temps après celle de Timée, & fut adoptée de tout le monde, plaçoit la prise de Troye huit ans plustard, & dans l'Esté de l'an 1184. Selon ce calcul, la comete seroit de la première année du siege de Troye, & du commencement des malheurs de la famille d'Electra. Il n'est fait mention de cette comete ni dans Homere, ni dans aucun des Poëtes anciens qui ont parlé de la guerre de Troye, parce que, dans la verité, cette comete estoit postérieure de près d'un siècle à cet événement. Selon Hérodote, Thucydide & plusieurs autres anciens écrivains, la prise de Troye est antérieure de 800. ans au passage de Xerxès dans la Grece, & par conséquent, au plustard, de l'an 1280. avant J. C.

*Pag. 32. No-
tar.*

Nous lisons dans les notes de M. Hidde sur le catalogue des étoiles, dressé par *Ouloug-beg*, une fable Arabe, qui avoit, ce me semble, un fondement pareil à celle du Poëte Smyntes. Sokeil, c'est le nom Arabe de *Canopus*, épousa, dit *Abduramen Suphi*, la constellation al *Giauza*. Les Arabes nomment ainsi la constellation d'Orion, & ils en font une femme. Sokeil, qui brûloit pour *Algiauza* de l'amour le plus ardent, s'abandonna aux transports de sa passion, & dans la vivacité de ses premiers embrassements, il blessa sa nouvelle épouse, *ipsius*

vertebram ac dorsum fregit, dit la traduction Latine : Sokcil, accablé de douleur après cet accident, abandonna le séjour du Zodiaque, traversa le fleuve celeste, & s'alla refugier auprès du Pole Austral. Si cette fiction a quelque fondement historique, ce fondement ne peut estre autre chose qu'une Comete, qui s'estant montrée dans la constellation d'Orion, se sera avancée par son mouvement propre vers le Pole Austral, & aura cessé d'estre visible aux environs de Canopus. On voit, au reste, dans cette fable un échantillon de la différence qui se trouve entre la Mythologie astrale des Grecs & celle des Arabes. Les Arabes faisoient de la constellation d'Orion, une femme, & une femme très-foible, tandis que les Grecs en faisoient un héros vainqueur des monstres les plus féroces, & qui dans ses brusques galanteries s'estoit rendu redoutable aux Nymphes les plus sages, & aux Déeses les plus severes; Diane elle-même eut peine à se sauver de ses mains. Et lorsqu'il eut esté transporté dans le ciel auprès des Pléiades, son voisinage parut encore si redoutable, selon quelques poëtes, à cette Electra dont nous avons parlé, que ce fut pour échapper à ses poursuites, qu'elle abandonna ses sœurs, & s'alla cacher vers le Pole Arctique.

*Hygin. Astron.
Poët. Orion. &
fable 195.*

*Avienus Arat.
Phæn. p. 96.
Hygin. Astron.
lib. 2.*

La preuve que je donne icy de l'apparition d'une comete dans les Pléiades vers l'année 1193. paroîtra, sans doute, d'une espece singulière à ceux qui n'estant pas faits à comparer les diverses nuances de la probabilité historique, ne peuvent se résoudre à distinguer entre le moins certain & le douteux, & entre l'incertain & le faux. Au défaut des monuments historiques, il peut estre permis d'avoir recours à des preuves du genre de celle-cy, j'espere même que l'on me permettra d'en produire encore de semblables; pour établir l'apparition de cette même comete, à la fin de la periode suivante, dans l'année 618. avant J. C. car ce sera dans les vers Sibyllins que j'isay la chercher.

Quelque parti que l'on prenne dans la controverse qui a partagé les Théologiens & les critiques sur l'inspiration, & même sur l'existence des Sibylles, on ne peut s'empêcher de

reconnoître que l'ouvrage qui est venu jusqu'à nous sous leur nom, n'est autre chose qu'une compilation informe de plusieurs propheties différentes, supposées la plupart vers le premier ou le second siècle du Christianisme, par quelques-uns de ces hommes, qui joignant la fourberie avec le fanatisme, ne font point de scrupule d'appeller le mensonge & l'imposture au secours de la vérité. Les vers Sibyllins sont remplis de choses très-fortes & très-sensées contre l'idolâtrie, & contre la corruption des mœurs qui regnoit alors dans le paganisme; & l'on ne peut s'empêcher de reconnoître que les auteurs de ces vers ont eu soin, pour accrediter leurs propheties prétendues, d'y insérer plusieurs circonstances véritables que leur fournissent les anciennes histoires qui subsistoient de leur temps, mais que la barbarie des siècles postérieurs a détruites. On doit donc regarder à certains égards, ces auteurs, comme les témoins des traditions historiques reçues de leur temps, témoins à la vérité très-suspects, mais dont le témoignage peut être admis lorsqu'il estoit de leur intérêt de dire vrai.

Dans le troisième livre de cette collection des vers Sibyllins; il est fait mention d'une comete, que l'auteur de ces vers assure devoir précéder certains événements qu'il prédit à coup sûr, puisqu'ils estoient arrivez plusieurs siècles avant luy; & il est très probable que l'apparition de cette comete estoit une circonstance qu'il avoit tirée des mêmes historiens qui luy avoient fourni les événements généraux qu'il annonçoit comme les suites de cette apparition : ainsi la date des événements déterminera celle de la comete qui les avoit précédé.

*Ed. Gali.
pag. 389. &
397.*

Au septième âge des Monarchies, dit la prétendue Sibylle; il paroîtra une comete dans l'Occident, elle sera accompagnée de violents tremblements de terre qui renverseront les villes les plus fortes; les eaux du Tanais seront détournées de leur lit, elles prendront un nouveau cours, & laisseront à sec le lac que ce fleuve forme à son embouchure. Ces prodiges annonceront le courroux du ciel contre les plus puissantes nations, le glaive vengeur ravagera l'Egypte, la guerre, la famine, la peste désoleront ce pays, & la captivité dispersera sur la face de la

de la terre les malheureux restes de ses habitants; les peuples de l'Ethiopie & de la Libye occidentale partageront les fleaux qui accableront l'Egypte; ils seront justement punis, pour avoir violé l'asyle de l'Eternel, & pour en avoir brisé les portes. Gog & Magog, c'est-à-dire les Scythes, éprouveront un sort encore plus cruel, la terre sera abreuvée de leur sang, les campagnes les plus vertes & les plus fleuries en seront inondées, & les malheurs qui accableront ces peuples, passeront en proverbe parmi les hommes.

Le quatrième livre des vers Sibyllins détermine la date du septième âge, & par conséquent celle de ces événements. On y lit que la durée des temps est divisée en dix âges, dont la puissance des Assyriens occupera les six premiers; mais que cette puissance sera détruite par les Medes, dont l'Empire ne subsistera que deux générations, après quoy ces peuples seront assujettis par les Persans. La puissance des Medes a subsisté selon cet arrangement pendant la septième & la huitième génération. Le regne de ces peuples sera rempli de prodiges, continuë l'auteur des vers Sibyllins, au quatrième livre; la lumière du soleil s'éteindra au milieu de sa course; une nuit obscure couvrira la terre en un instant; la lune paroîtra teinte de sang; des étoiles abandonneront le ciel, & la terre ébranlée fera sortir de nouvelles isles du sein de la mer.

Les deux générations que doit durer la puissance des Medes après la destruction de l'Empire Assyrien, sont sans doute les deux regnes d'Astyages déthrôné par Cyrus en 560. & de son pere Cyaxare vainqueur des Assyriens, celui-là même qui détruisit leur Empire, & rasa Ninive leur capitale; son regne commença vers l'an 635. & ce fut vers l'an 606. ou 607. qu'il prit Ninive.

L'éclipse totale dont parle la Sibylle, est la fameuse éclipse prédite par Thalès, qui arriva sous le regne de Cyaxare, & qui separa les deux armées des Medes & des Lydiens au milieu d'une bataille sanglante. Les tremblements de terre sont apparemment ceux qui avoient ravagé les côtes de l'Asie mineure

*Strabon cite
Xanthus au livre
12. pag. 579.
& Democlès au
liv. 1. pag. 58.*

Plin. 11. 87.

Arist. de Météor. lib. 1. cap. 14.

sous les Rois de Lydie; ils estoient marquez dans l'histoire de Lydie, écrite par Xanthus contemporain de Darius I. & dans l'ouvrage de Democlès ancien historien, que Denys d'Halicarnasse assure avoir précédé Xanthus, & même Hellenicus de Lesbos. A l'égard de ces nouvelles isles sorties du sein de la mer, les exemples en sont assez fréquents dans l'Archipel, & ils se sont renouvellez de nos jours: Pline en rapporte plusieurs des années 236. & 106. avant l'Ere Chrestienne; mais il reconnoît qu'il y en avoit de plus anciens, qui avoient précédé les temps historiques, & c'estoit sans doute quelqu'un de ces derniers que l'auteur des vers Sibyllins avoit en vûe. Le changement marqué par le même auteur dans le cours du Tanais, ne se trouve point ailleurs; on pourroit cependant soupçonner qu'Aristote y fait allusion, au premier livre de ses Météores, lorsque, pour prouver que la mer gagne sur la terre en quelques endroits de nostre continent tandis qu'en d'autres elle est contrainte de luy ceder, il cite l'exemple des changements arrivez à la profondeur du Palus Mæotide.

A l'égard des malheurs annoncez aux Scythes par la Sibylle, dans le cours de cette septième génération, la prédiction doit avoir en vûe le massacre presque général fait par les ordres de Cyaxare, de l'armée de ces Scythes, qui pendant vingt-huit ans entiers avoient ravagé une grande partie de la haute Asie. Ce massacre précéda immédiatement la prise de Ninive, & arriva la 29.^e année du regne de Cyaxare, en l'an 607. avant l'Ere Chrestienne; le temps & les circonstances de ce massacre quadreront parfaitement avec la prédiction de la Sibylle.

L'invasion de ces Scythes dans la Judée est clairement marquée dans la première Prophetie de Jérémie, de l'an 13. de Josias, ou de l'an 626. le dixième depuis leur entrée en Asie. Ce peuple barbare dont la langue est inconnuë, dit le Prophete, sorti du fond du Septentrion, se répandra sur la terre & la couvrira comme un nuage épais; ses chevaux sont plus vîtes que les aigles, ses chars sont plus rapides que les orages; la mort habite dans son carquois, les fleches que lancent ses cavaliers

portent par-tout une mort inévitable, & leur férocité n'épargne ni l'âge ni le sexe. Le Prophete Joël parlant de la même invasion de ces peuples septentrionaux, annonce le carnage qui en sera fait, & dit que le jour de la vengeance de l'Eternel sera précédé par les prodiges les plus effrayants; que la terre sera ébranlée jusqu'en ses fondemens; que le soleil & la lune perdront leur lumière, & que l'on verra dans le ciel un feu accompagné d'une vapeur semblable à la fumée : *dabo prodigia in cælo . . . ignem & vaporem fumi*. Ce feu & cette vapeur qui paroîtront dans le ciel, ne pourroient-ils pas être pris pour la comete dont parle la Sibylle?

Le crime qu'elle reproche aux Æthiopiens & aux Libyens, ou celui d'avoir violé l'asyle de l'Eternel, & d'en avoir brisé les portes, ne peut se rapporter qu'à l'expédition que firent ces peuples contre la Judée sous la conduite de Nechao, dans la guerre qu'il entreprit contre Josias Roy des Juifs. Ce Prince étant mort d'une blessure reçue au combat de Meghiddo, l'an 608. Nechao s'empara de Jerusalem à main armée, déposa le Roy élu par les Juifs, en mit un autre sur le trône, & luy imposa un tribut : c'est la seule fois que les peuples de l'Æthiopie & de la Libye occidentale, nommez par le Prophete Jérémie *Lud & Phut*, soient entrez dans la Judée, & la seule occasion dans laquelle ils aient violé l'asyle du Seigneur, & forcer Jerusalem. Le Prophete Nahum qui prédit la désolation de ces peuples, assure qu'elle doit précéder la ruine de Ninive. Les deux mêmes Prophetes annoncent les malheurs qui doivent accabler l'Egypte vers le même temps, & l'histoire nous apprend que cette prédiction fut accomplie lors de l'expédition entreprise contre les Egyptiens par Nabuchodonozor; ainsi l'on ne peut douter que la comete qui a dû précéder tous ces événements & les annoncer, ne soit antérieure de quelques années à la mort de Josias, arrivée au commencement de l'an 608. avant l'Ere Chrestienne; & par conséquent, rien ne peut nous empêcher d'en placer l'apparition dix ans avant la prise de Jerusalem par Nechao, ou l'an 618. qui est le temps marqué pour la fin de la periode de cette comete.

Plin. 11, 25.

Pline parle d'une comete dont les peuples d'Egypte & d'Æthiopie sentirent les effets funestes, & qui par là pourroit estre celle dont il s'agit. Il en fait une peinture effrayante; il adjoute qu'on luy donna le nom de Typhon, & dit qu'elle parut en Hyver, & dans les signes meridionaux. La description qu'il en fait mériteroit un examen particulier, dans lequel le temps ne me permet pas d'entrer.

Le retour de la comete d'Ogygès aux années 1193. & 618. avant l'Ere Chrestienne, & les sept différentes apparitions de la comete de 1680. à 575. ans les unes des autres pendant un intervalle de 3446. ans, peut estre regardé comme une espèce de preuve de la conjecture que j'ay proposée touchant l'identité de la comete d'Ogygès & de celle de 1680. M. Whiston de qui j'ay déjà parlé, ayant remarqué que selon les calculs de M. Halley, cette même comete de 1680. avoit dû passer si près de nostre orbite annuelle lorsqu'elle descendoit vers le soleil le 11. Novembre 1680. qu'elle n'en estoit éloignée que d'environ 144. mille lieux ou d'un demi-diametre du soleil, il a pensé à en faire un usage beaucoup plus important pour la Physique, & même pour la Théologie. Il est persuadé que si la terre se fût trouvée alors dans le point de son orbite voisin de la comete, elle auroit esté nécessairement engagée dans la colonne de vapeurs qui formoit la queue de cette comete.

*Whiston. New.
Theory. of the
Earth,*

On conçoit quels affreux ravages auroit dû produire cette colonne de vapeurs, soit par son action immediate sur nostre globe, soit par les vapeurs dont elle eût rempli nostre atmosphère. On sçait que c'est par une semblable hypothèse du passage de nostre terre à travers la queue d'une comete, que M. Whiston explique dans sa Théorie de la Terre tous les phenomenes du deluge universel décrit par Moyse : on ne peut disconvenir que cette hypothèse de M. Whiston ne soit également ingénieuse & satisfaisante; mais on ne luy accordera pas aussi facilement que ce soit la comete de 1680. qui ait causé cette terrible revolution, & que cela soit arrivé vers l'an 2340. avant l'Ere Chrestienne, & au commencement de la periode

de 575. ans qui précède l'apparition de cette comete sous Ogygès.

Sans m'engager icy à examiner si les circonstances physiques de la grosseur & du mouvement de la comete de 1680. conviennent à l'usage qu'en fait M. Whiston, je me contenteray de montrer que le deluge de Noë est beaucoup plus ancien que l'an 2340. auquel il le place.

Les textes formels de l'Ecriture ne permettent pas de douter 1.^o que la naissance d'Abraham ne soit antérieure à l'an 2200. avant l'Ere Chrestienne, 2.^o que la terre ne fût dès lors remplie d'habitants, que les hommes divisez en diverses nations ne formassent des Royaumes considérables, entre lesquels il y avoit des guerres, & dont quelques-uns avoient déjà pensé à faire des conquestes assez éloignées, en un mot que la terre ne fût dès lors à peu près au même estat quant à la *Poblation* où elle se trouvoit au temps de Moyse; ainsi, quelque parti que l'on prenne sur la chronologie de l'intervalle antérieur à Abraham, il faut reconnoître que la naissance de ce Patriarche devoit estre postérieure au deluge d'un assez grand nombre de siècles, & que cet effroyable événement décrit par Moyse, ne peut estre arrivé l'an 2340. c'est-à-dire 100. ans avant Abraham, comme le suppose M. Whiston.

Les annales Chinoises font mention d'une Comete d'une grosseur très-considerable, puisqu'elle égaloit la Lune lorsque la moitié du disque de cette planete est éclairée: elle estoit accompagnée, disent les annales, d'un nuage coloré d'une maniere extraordinaire. Ce phénomène est marqué à la 16.^e année du successeur d'Yao, ce qui tombe, suivant la chronologie suivie par le tribunal d'histoire & de mathématique, à l'an 2242. avant l'Ere Chrestienne. On trouve aussi dans les fragments qui nous restent des annales de Manethon, un prodige rapporté au regne de Necherophes contemporain de Menes, qui pourroit n'estre autre chose que l'apparition d'une comete semblable à celle des annales Chinoises. Sans entrer icy dans l'examen chronologique de la date de ces deux phénomènes, je me

*Annales du P.
Couplet.
Annales publi.
par Thevenot.*

*Jul. Afric.
apud Syncellum.
pag. 56.*

contenteray d'observer que la grosseur de ces cometes, égales à la Lune Dichotome, n'a rien qui doive nous étonner, & nous empêcher de recevoir le témoignage de ces annales.

L'histoire des temps connus avec plus de certitude, nous apprend que l'on a vû de semblables cometes, & même de plus grosses, non-seulement à la Chine, mais encore dans nostre Occident : je renvoye là-dessus à l'histoire des cometes, qui forme le XII.^e Livre de la Cometographie d'Hévélius. Ce célèbre Astronome en observa luy-même une en 1652. dont le diametre estoit égal à celui de la lune dans son plein; elle fut vûe dans le même temps dans l'Occident & dans l'Orient, par plusieurs autres Astronomes.

*Biblioth. German. Vol. XII.
art. 5. p. 157.*

*Herodot. VII.
37.*

*Herodot. IX.
cap. 10.*

*Vide Ricciol.
Almag. Vol. I.
pag. 364.*

La grosseur de ces cometes doit faire penser que si par leur mouvement propre elles avoient passé entre le soleil & nous; elles nous auroient caché cet astre, & qu'elles auroient causé des éclipses que jamais le calcul n'auroit pû prévoir. C'est une réflexion qui est dûe au sçavant M. des Vignoles; il explique par là l'éclipse totale qui parut, selon Hérodote, au Printemps de l'an 480. & qui ayant éteint la lumière du soleil, causa des ténèbres égales à celles de la nuit, dans un temps où le ciel estoit sans aucun nuage. Cette obscurité interrompit la marche de l'armée de Xerxès dans l'Asie mineure, & obligea ce Prince de consulter les Mages Persans sur la signification de ce prodige. Les Grecs de leur côté n'en furent pas moins effrayez; Cléombrote Général des Lacédémoniens, qui présidoit à la construction du retranchement entrepris pour fermer aux Perses l'entrée du Péloponnèse, offroit alors un sacrifice; frappé de ce présage effrayant, il abandonna l'armée pour se retirer à Sparte; & il y mourut peu de jours après.

Les plus habiles Astronomes ont cherché en vain par leur calcul, une éclipse totale de soleil dans cette année 480. les tables ne leur en ont donné aucune; & comme il n'est pas possible de rejeter un témoignage aussi formel & aussi circonstancié sur un fait sensible comme celui d'une éclipse totale arrivée trente ou quarante ans, au plus, avant le temps auquel

Hérodote écrivoit son histoire, l'embarras des Astronomes & des Chronologistes est très-grand : l'hypothèse de M. des Vignoles les en tire d'autant plus heureusement, que vers le milieu de cette même année 480. il parut, au rapport de Pline, une très-grande comète, de l'espèce de celles qu'il nomme Ceratias ou cornuës. Charimander disoit dans son histoire des Comètes, que la queue seule de cette comète fut visible, & qu'elle fut observée pendant plusieurs jours par le Philosophe Anaxagore ; la tête demeura toujours engagée dans les rayons du soleil, & par conséquent ne s'éloigna guères de cet astre : ainsi elle avoit pû estre quelque temps auparavant en conjonction avec luy, & l'éclipser pour une partie de la terre.

Dion parle d'une autre éclipse totale de soleil, qui précéda la mort d'Auguste de quelques jours. Cette éclipse, qui est fautive, si l'on consulte le calcul astronomique, deviendra possible, en l'attribuant à la comète qui parut cette même année, au rapport de Senèque témoin oculaire. Le rapport de Dion, au sujet de cette éclipse, est confirmé par d'autres Ecrivains anciens ; ainsi l'on ne peut douter qu'il n'y ait eu véritablement une éclipse de soleil avant le 19. Aoust de l'an 14. de l'Ere Chrestienne. Si nous avons le catalogue des 372. éclipses de soleil, & des 832. éclipses de lune rapportées dans les annales Egyptiennes, nous trouverions sans doute de nouvelles occasions de faire usage de la conjecture de M. des Vignoles.

*Senec. quest.
natur. l. 1. c. 1.
& l. 7. c. 17.
Adde Hevel.
Cometogr. XII.
803.*

C'est aux Théologiens à décider si l'on pourroit employer cette même hypothèse à un usage plus important, & s'il seroit permis d'expliquer par là l'éclipse surnaturelle du soleil qui arriva, selon plusieurs auteurs ecclésiastiques, à la mort de Jesus-Christ. Les Evangelistes marquent formellement que le soleil perdit sa lumière ; & le plus grand nombre des Interpretes supposent qu'il s'agit là d'une véritable éclipse, quoyqu'ils reconnoissent en même temps que la lune estant alors dans son plein, & en opposition avec le soleil, elle n'a pû se trouver naturellement entre cet astre & nous. Le passage d'une comète sous le

soleil leveroit toute la difficulté ; & quoyque l'on ne parle d'aucune comete observée alors, rien n'empêche d'en supposer une, car il y a des cometes qui demeurent ensevelies dans les rayons du soleil tant qu'elles sont dans la partie de leur orbite où elles pourroient estre visibles, telle estoit celle dont
Lib. 7. c. 20. parle Seneque, après Posidonius, & que l'on apperçut pendant une éclipse de Soleil. Mais ces sortes de questions sont de celles que la critique doit respecter, sans entreprendre de les résoudre.

D E L' A N T I Q U I T E
E T D E L A C E R T I T U D E
D E L A C H R O N O L O G I E C H I N O I S E

Par M. F R E R E T.

LA Chronologie Chinoise, qui fait l'objet de ce Memoire; 1.^{er} de X.^{lee}
1733.
 Est uniquement celle des temps historiques; les bornes prescrites à nos lectures publiques ne me permettent pas de m'arrester à l'examen de ces temps fabuleux, qui, chez les Chinois, de même que chez presque toutes les nations, précèdent les temps historiques. Je me contenteray d'observer en general, que les énormes durées qu'assignent les Chinois modernes aux temps fabuleux de leur histoire, n'ont guères d'autre fondement que des speculations cabalistiques sur les proprieté de certains nombres, ou qu'elles marquent tout au plus des Períodes astronomiques imaginées pour donner la conjonction des Planetes dans certaines constellations, conjonction que les Astronomes Chinois prenoient volontiers pour l'Epoque de leurs tables.

Les trois différents Abrégez Latins * que nous avons des annales de *Se-ma-couang* (annales suivies maintenant à la Chine, & qui furent publiées vers l'an 1064. de l'Ere Chrestienne) font commencer les temps historiques avec le regne de l'Empereur Hoamti, 2697. ans avant Jesus-Christ; mais les annales mêmes remontent encore 634. ans plus haut; & comptent neuf regnes avant celui de Hoamti, en sorte qu'elles placent le commencement de *Fouhi*, fondateur de la monarchie Chinoise, à l'an 3331. avant l'Ere Chrestienne.

* Ces abrégés sont 1.^o celui du P. Martini, *Hist. Sinic. Decas* 1. 8.^o 1659. *Amstelod.*

2.^o Celui du P. Couplet, *Synopsis chronologica. Fól.* 1686. *París.* à la

suite du Confucius.

3.^o Celui de l'anonyme publié par Melch. Thevenot. Recueil de voyages. Fol.^o dans le 4.^e vol.



Les auteurs des Abrégés Latins prétendent que ces regnes antérieurs à Hoamti passent pour peu certains à la Chine, mais un Missionnaire très versé dans la littérature Chinoise, le R. P. Parennin, ne convient pas de ce fait, il assure au contraire dans une lettre écrite à M. de Mairan de l'Académie des Sciences, que l'existence de ces neuf Rois antérieurs à Hoamti est aujourd'hui à la Chine une chose incontestable. L'espérance de concilier plus aisément la chronologie Chinoise avec celle de l'Écriture, semble avoir été le seul motif du retranchement fait par les auteurs des Abrégés, cependant cette conciliation n'en est pas devenue plus facile, car l'an 2697. avant J. C. ou le commencement de Hoamti précède encore le Déluge de plus d'un siècle dans la chronologie du Texte Hébreu, & dans celle des Septante il ne se trouve postérieur que de 200. ans à la dispersion des peuples, & à la naissance de Phaleg. Or ces 200. ans sont à peine suffisants pour conduire les fondateurs de la colonie Chinoise, eux & leurs troupes depuis les plaines de Sennaar jusqu'à l'extrémité Orientale de l'Asie à travers des pays absolument deserts, que les suites du déluge universel avoient dû rendre impraticables. De plus, dans le système chronologique des Septante, où les générations sont de 130. & de 150. ans, ces 200. ans ne font guères qu'une génération; & l'on ne peut imaginer que la première colonie conduite à la Chine, qui ne devoit former qu'une seule famille, ait pû devenir assez nombreuse pendant ce court espace de temps pour former une nation aussi considérable que l'étoit celle des Chinois au temps de Hoamti suivant le récit des annales.

Ces difficultés ont porté dans les derniers temps plusieurs Missionnaires à supposer que l'histoire des premiers Empereurs Chinois, & même celle de Hoamti & de quelques-uns de ses successeurs, n'étoit autre chose que l'histoire de Noë & de ses ancêtres portée à la Chine par les conducteurs de la colonie qui peupla ce pays au temps de Phaleg. Ces Missionnaires croient même reconnoître encore les principaux traits de cette histoire de Noë & de ses ancêtres dans les anciennes traditions

Chinoises. Ce système proposé depuis quelques années en Europe par un sçavant Missionnaire, * n'a pas encore fait une grande fortune; nos Critiques ont mieux aimé pour la plupart rejeter entièrement l'ancienne histoire Chinoise, & la regarder comme un amas de traditions confuses & peu assurées, que les écrivains des siècles postérieurs ont liées les unes aux autres pour en former un seul corps.

Ces deux différentes hypothèses supposent également que le système chronologique des annales de *Se-ma-couang*, système reçu depuis six à sept cens ans, est le seul que l'on puisse suivre pour l'ancienne histoire; mais on ne voit point que cette supposition soit le résultat d'un examen critique & détaillé des différentes parties qui composent les annales de *Se-ma-couang*. Cet examen est cependant un préliminaire essentiel, sans lequel on ne peut prononcer sur la certitude de la chronologie des annales Chinoises. C'est d'un semblable travail que je me propose de donner icy l'ébauche; je sens combien il me manque encore de connoissances importantes pour l'exécution de cette entreprise, malgré les éclaircissements considérables que j'ay tirés de l'excellent ouvrage du R. P. Gaubil sur l'Astronomie Chinoise ^b, & de quelques Mémoires manuscrits qui m'ont été envoyés de la Chine ^c: mais j'ay cru que le meilleur moyen d'obtenir les connoissances qui nous manquent, c'étoit de commencer à faire usage de celles que nous avons.

Les auteurs des Abrégés Latins des annales Chinoises donnent tous à ces annales les plus grands éloges, & il faut convenir qu'à plusieurs égards elles peuvent les mériter. A la Chine le soin d'écrire l'Histoire n'est point abandonné aux particuliers; un Tribunal érigé exprès sous le titre de *Haneline*, & composé des Lettres les plus habiles, préside à la confection des Annales. C'est à luy que sont remis tous les Mémoires authentiques de ce qui arrive dans l'Empire; ces Mémoires sont conservés avec soin dans un dépôt, & lorsque l'établissement

* Le R. P. Fouquet, de la Compagnie de Jesus.

^b Vol. II. & III. des Observations

Physiques & Mathématiques faites à la Chine, in-quarto, Paris. 1732.

^c Par les PP. de Premare & Gollet.

d'une nouvelle famille Imperiale, ou du moins quelque révolution considerable dans le gouvernement a diminué le peril auquel l'amour de la verité expose nécessairement ceux qui écrivent l'histoire de leur pays, on remet les Mémoires entre les mains des plus habiles Lettrez, pour en composer l'histoire d'un certain espace de temps ; & cette histoire , avant que d'estre publiée, est encore revûe par le tribunal du Haneline, dont l'approbation luy donne le dernier degré d'authenticité. Le tribunal d'Astronomie est presque toujours réuni à celui d'Histoire, & il a soin de faire marquer exactement dans ces annales, les éclipses & les autres phenomenes celestes, ce qui fournit un moyen de verifier la chronologie Chinoise, en comparant les dates de ces phenomenes dans les annales, avec celles que fournit le calcul des tables.

Telle est l'idée que nous donnent de l'histoire Chinoise tous ceux qui ont esté à portée de consulter les annales où elle est contenuë. Il ne s'agit point icy d'examiner s'il ne faut rien rabattre de cet éloge ; il suffira d'observer que ce portrait ne peut convenir au corps entier des annales, & qu'elles sont composées de deux parties, dont la certitude & l'authenticité sont très-différentes. Celle de ces deux parties qui commence à l'an 206. avant J. C. est écrite sur des Mémoires contemporains, & n'a esté publiée qu'après un examen authentique ; ainsi elle peut estre regardée comme revêtuë de la plus grande certitude historique. Cette partie des annales comprend l'histoire de la famille des Hanes & des seize Dynasties qui leur ont succédé, jusqu'à celle des *Mings* inclusivement ; la Dynastie des *Mings* est celle qui a précédé les *Mantchous* ou Tartares Orientaux qui regnent maintenant à la Chine. La partie des annales qui comprend l'histoire des temps antérieurs aux Hanes, ou celle des quatre premières familles Imperiales & des Princes que la tradition fait regner à la Chine avant l'établissement de l'ordre successif, est d'une espèce très-différente ; c'est une histoire restituée après coup, & dans un temps où loin d'avoir des monuments authentiques ou contemporains, on trouvoit à peine quelques fragments des anciennes histoires composées sur ces monuments.

C'est sur la chronologie de cette première partie des annales, ou sur celle des temps antérieurs aux Hanes, que tombe toute la difficulté, & c'est uniquement cette chronologie que je me propose d'examiner dans ce Mémoire. Je montreray d'abord l'impossibilité dans laquelle la perte des monuments anciens a mis les Ecrivains Chinois, de restituer cette première partie de leur histoire; je feray voir ensuite les variations continuelles de ces mêmes Ecrivains au sujet de l'ancienne chronologie, après quoy j'essayeray d'en déterminer la durée, en fixant la véritable époque de la fin des temps fabuleux. Le temps ni le lieu ne me permettront pas d'entrer là-dessus dans un détail aussi approfondi que je le desirerois; j'espère cependant que j'en diray assez pour établir clairement le véritable point de la difficulté, & pour rendre sensibles les raisons sur lesquelles je me détermineray : la matière est par elle-même très-seche & très-abstraite, mais elle est assez importante pour que je me flatte d'obtenir l'attention dont j'auray souvent besoin.

Les Abrégez Latins des annales Chinoises, & même les relations des voyageurs ont appris à tout le monde que l'Empereur *Tfine Tchi Hoamti*, qui monta sur le trône de la Chine l'an 246. avant J. C. entreprit, on ignore par quel motif, d'abolir la Littérature dans ce pays, & de détruire tous les livres qui ne traitoient ni d'Agriculture, ni de Medecine, ni de Divination. L'usage du papier n'estoit pas encore connu; on peignoit les caractères sur des tablettes ou sur de petites planches de Bambou, ce qui rendoit le volume des moindres écrits très-considérable, & par conséquent très-difficile à cacher. *Tchi Hoamti*, à son aversion près pour les Lettres, estoit un grand Prince; ce fut luy qui entreprit & qui acheva l'ouvrage de cette fameuse muraille qui met la Chine à couvert de l'invasion des Tartares de l'Occident. Son habileté & sa fermeté estoient égales, & il vint à bout d'exécuter son projet de la suppression de tous les anciens livres; c'est un fait dont nous avons maintenant quelque peine à concevoir la possibilité, mais qu'il n'est pas permis de revoquer en doute, car il est attesté par tous les Ecrivains Chinois, & par ceux-là

même qui vivoient un siècle après l'incendie de ces livres.

Trois ans après la mort de *Tchi Hoamti*, l'Empire passa à une nouvelle famille, à celle des Hanes, qui commença l'an 206. avant J. C. *Caotzé*, fondateur de cette famille, & les Princes ses successeurs, affectèrent une conduite toute opposée à celle de Hoamti; ils protégèrent les Lettres, & favorisèrent ceux qui les cultivoient. Caotzé fut à peine monté sur le trône, qu'il fit rechercher tout ce qui estoit échappé à l'incendie général des livres; on ramassa avec soin jusques aux moindres fragments, car il ne se trouva presque aucun ouvrage entier: on rejoignit, le mieux que l'on put, ces fragments & ces lambeaux, & l'on en forma neuf volumes, qui sont aujourd'hui ce que la Chine a de plus ancien & de plus authentique. De ces neuf volumes, il y en a cinq qui portent le titre de *Kings* ou de sacrez, & qui sont les restes des plus anciens livres Chinois, abrégés ou commentez par Confucius, qui vivoit vers l'an 450. avant J. C. Les quatre autres sont des fragments des ouvrages moraux de ce Philosophe, & des écrits de ses premiers disciples. Ces neuf livres, que nous connoissons sous le nom de *Livres classiques*, sont la base de la Littérature, de la Philosophie, & même de la Théologie Chinoise, si l'on peut donner le nom de Théologie à un système aussi peu religieux que celui des Lettrez modernes de ce pays.

Parmi les *Kings* ou livres sacrez, il y en a trois qui renferment presque tous les fragments des anciens livres historiques échappés à l'incendie. Ces trois livres sont le *Chouking**, le *Chiking* & le *Tchune-Tséou*. Le *Chouking* ou le livre d'histoire; contient 38. articles ou sections de l'Abrégé qu'avoit fait Confucius, d'une histoire générale de la Chine, qui commençoit au règne d'Yao, & finissoit vers l'an 900. avant J. C. au

* Ce détail touchant le Chouking est tiré d'un passage des annales de Sematienne, auteur des annales publiées au commencement des Hanes, cap. 61. fol. 1. Le même Ecrivain ajoute que des 38. articles il y en eut 20. restitués de mémoire par un

vieux Lettré âgé de 90. ans, au temps de *Caotzé*, & qui avoit été témoin de l'incendie: les 38. autres furent tirés d'un vieil exemplaire du *Chouking*, très-défectueux, & dont on ne put déchiffrer qu'une partie.

regne de Mo-Vang cinquième Empereur de la troisième famille. Cette ancienne histoire, intitulée *Chanchou*, estoit partagée en 3330. sections ou chapitres; Confucius les réduisit à cent, & de ces cent l'on en a perdu quarante-deux, ce qui forme nécessairement plusieurs vuides dans la suite de l'ancienne histoire.

Le Chiking est un recueil d'anciennes Poësies, qui contient 300. pièces de vers composées sur différents sujets; plusieurs sont des éloges des Princes qui ont régné à la Chine, d'autres sont des satires de leur conduite; il s'en trouve quelques-unes qui sont des vers amoureux, & quelquefois même des vers un peu libres, mais que les Commentateurs ont soin d'expliquer d'une manière allégorique, pour justifier le titre de *King* ou de sacré que porte ce recueil. De courtes prefaces* qui sont au moins du temps même des Hanes, & que plusieurs Chinois croient beaucoup plus anciennes, nomment les auteurs de ces pièces, & rapportent l'occasion pour laquelle chacune a été composée. Une de ces Poësies marque le mois & le jour d'une éclipse de soleil^b, que le calcul astronomique nous montre être arrivée au temps où la chronologie Chinoise la place, quoyque cette chronologie ait été réglée dans un temps où l'on ignoroit absolument le calcul des éclipses. Observons en passant que cette éclipse, qui est de l'an 776. avant J. C. fixe la chronologie Chinoise depuis cette même année.

*Memoires
MSS.*

Mem. MSS.

Le troisième des *Kings* historiques est le *Tchune-Tchéou*; Confucius avoit écrit sous ce nom les annales du Royaume de *Lou* sa patrie, pays situé dans le *Châneton*, ou *Xantong*, au Nord de la rivière jaune. Il ne nous reste qu'un fragment de cet ouvrage de Confucius, & même qu'un fragment assez peu étendu, mais il est extrêmement important, parce qu'il contient les dates précises de 35. éclipses de soleil: ces éclipses vérifiées par le calcul astronomique des tables modernes, fixent la chronologie Chinoise depuis l'an 720. jusqu'à l'an 481.

* Il est sûr que les Prefaces sont plus anciennes que *Mao tchang*, qui publia sous les *Hanes* un Commentaire sur le *Chiking*.

^b Le P. Gaubil a publié une Dissertation sur cette éclipse du Chiking, page 151. du second volume des Observations.

A l'égard des *Quatre Livres*, c'est le nom que l'on donne aux ouvrages moraux de Confucius & de ses disciples, ils ne contiennent rien pour l'ancienne histoire qui ne soit tiré des *Kings*, ou qui n'y soit relatif.

On ne peut guères douter que l'on n'eût retrouvé au temps des Hanes, des fragments de plusieurs autres livres anciens; mais apparemment que ces fragments parurent moins importants, car on ne voit point qu'ils ayent esté rassemblez en corps, & publiez d'une manière authentique, comme ceux qui composent les *Kings*. Cet article, au reste, est un de ceux sur lesquels nous aurions besoin d'un plus ample éclaircissement: une notice exacte des livres & des fragments sauvez de l'incendie général, nous mettroit en état de prendre une idée plus certaine de l'ancienne Littérature Chinoise, & sans une semblable notice, nous n'en pourrions jamais avoir que des notions fort confuses.

P. Gaub. vol. 2. pag. 6. Environ un siècle après le commencement des Hanes, & lorsque l'on crut avoir rassemblé tous les fragments des anciens livres, on pensa à en faire usage, & à les rendre publics. Sematane, President du Haneline, & son fils Sematsiene, furent chargez de cet ouvrage: Sematsiene publia, la 41.^e année de l'Empereur Vouti, ou l'an 97. avant J. C. un corps complet de l'ancienne histoire Chinoise; il remontoit jusqu'au commencement de Hoamti, & comptoit 2431. ans depuis la première année de la Monarchie Chinoise jusqu'à la 41.^e année de Vouti. Suivant ce calcul, l'an 2527. avant l'Ere Chrestienne estoit celui du commencement de la Monarchie; cette date est postérieure de 170. ans à celle des annales modernes, qui font commencer Hoamti l'an 2697. comme je l'ay déjà dit.

P. Gaub. p. 7. Sematane rassembla de son côté les fragments des vieux calendriers, & tout ce que l'on put trouver de Mémoires de l'ancienne Astronomie; mais quoyque luy-même, son fils Sematsiene & quelques autres Lettrez habiles eussent tenté d'en former un corps d'Astronomie, cet ouvrage ne fut achevé & publié que 30. ans après eux par Lieouhine, l'an 66. avant J. C. & sous le nom d'Astronomie des *Sane-tong*, ou des trois Principes.

Le R. P.

Le R. P. Gaubil a donné un extrait des hypothèses de Lieouhine; & l'on voit par cet extrait; qu'il estoit absolument impossible que les éclipses anciennes marquées dans les Kings, & rapportées dans les annales de Sematsiene (30. ans avant Lieouhine) eussent esté déterminées après coup par un calcul astronomique; à peine pouvoit-on calculer les Syzygies d'une année à l'autre avec les hypothèses de Lieouhine: c'est une remarque que je fais icy une fois pour toutes, au sujet des Observations astronomiques rapportées dans l'histoire Chinoise. On doit observer encore que Lieouhine est le premier auteur de ces périodes imaginaires dont j'ay parlé plus haut. Sa période estoit de 143127. ans; les Astronomes postérieurs en imaginèrent de bien plus longues, de deux cens, & même de trois cens millions d'années.

*P. Gaub. p. 7.
ou suivantes.*

Gaub. ibid.

Les Empereurs de la famille des Hanes ayant transporté le siège de l'Empire du *Chenefi*, ou de l'occident de la Chine dans le *Honane* Province orientale, vers la 30.^e année de l'Ere Chrestienne, on regarda ce changement comme l'époque d'une nouvelle Dynastie, & Pane-Cou fut chargé, 55. ans après, de revoir les annales de Sematsiene, & de les continuer jusqu'à la fin des Hanes occidentaux. Pane-Cou n'estoit pas meilleur Astronome que ceux qui l'avoient précédé, mais il avoit de la littérature, & même assez de critique; il conserva, à la vérité, les noms de *Fouhi*, d'*Hoamti* & des autres Rois antérieurs à *Yao*, mais il ne crut pas que l'on pût déterminer la durée de leurs regnes, & ce fut à celui d'*Yao* qu'il commença de marquer les années: il comptoit 2097. ans depuis le commencement de ce Prince jusqu'à l'établissement des Hanes occidentaux, ce qui donne l'an 2303. avant J. C. pour la date de ce commencement d'*Yao*. Pane-Cou convenoit cependant que les Chronologistes qui l'avoient précédé retranchoient 171. ans de cette durée: par le calcul de ces Chronologistes, le regne d'*Yao* auroit commencé l'an 2132. seulement avant J. C. Il y a beaucoup d'apparence que Sematsiene estoit un de ces Chronologistes dont parle Pane-Cou, car nous avons vû plus haut qu'il faisoit l'époque de *Hoamti*, & conséquemment celle de

Couplet, Chronol. Sinic.

Gaub. pag. 27.

Gaub. pag. 37.

Idem, pag. 71.

Yao, moins ancienne de 170. ans que ne l'ont faite les Chronologistes postérieurs.

Mem. MSS. / Deux siècles après Pane-Cou, ^a un Lettré fameux, nommé *Houang fou mi*, publia un livre d'histoire, dans lequel il marque la première année des Tsines pour la 2422.^e après le commencement d'Yao. La première année des Tsines est la 265.^e après Jesus-Christ, donc ce commencement d'Yao sera de l'an 2156. avant Jesus-Christ. Au temps même de ce Lettré, on trouva ^b en ouvrant le tombeau d'un Prince de la famille Impériale de *Tcheou*, un vieux livre écrit en caractères anciens sur des tablettes de Bambou, & antérieur à l'incendie des livres. Il contenoit divers morceaux de l'ancienne histoire Chinoise; mais ce qu'il y avoit de plus important dans cet ouvrage, c'est qu'en réunissant les durées particulières qu'il assignoit aux différents intervalles de cette histoire, on en formoit une chronologie suivie, ce qu'il estoit impossible de faire avec les seuls fragments des Kings historiques, ces fragments laissant entr'eux des vuides considerables. Le *Tsou-Chou*, c'est le titre de ce livre, remontoit jusqu'à Hoamti : il mettoit le commencement de ce Prince à l'an 2386. avant Jesus-Christ, c'est-à-dire 141. ans plus tard que la chronologie de Sematfiene, & 312. ans plus tard que ne font les annales modernes. A l'égard du commencement d'Yao, il tombe suivant la chronologie du Tsou-Chou à l'an 2145. date qui tient précisément le milieu entre celle de l'an 2132. des anciens Chronologistes, & celle de l'an 2157. de *Hoang foumi*.

*Gaub. vol. 3.
pag. 10.*

L'Empereur *Tchi Tsou Vouti*, qui mourut l'an 289. de l'Ere Chrestienne, ordonna au Tribunal de Haneline d'examiner la chronologie du Tsou-Chou; mais, comme cette chronologie se trouvoit contraire aux sentimens reçûs, & qu'elle alloit à diminuer l'ancienneté de la nation, ce Tribunal la rejetta, non pas comme tirée d'un livre supposé, mais comme

^a Le P. Parenin en fait mention dans sa lettre à M. de Mayran, comme d'un Ecrivain cité dans la glose qui accompagne le texte des annales.

^b Le P. Gaubil, pag. 1. du 2.^d

vol. & 18. du 3.^e des Observat. dit vers l'an 280. après J. C.

Le P. Parenin parle aussi du *Tsou-Chou*.

fondée sur de faux calculs, c'est ce que nous apprend le P. Gaubil. Ce livre estoit pourtant le seul monument authentique qui représentât la chronologie que l'on suivoit avant l'incendie des livres; & comme cette chronologie est absolument conforme (pour les temps postérieurs à l'an 776. avant J. C.) à celle qui résulte des Éclipses du *Chiking* & du *Tchune Tsiéou*, dès que l'on reconnoît le *Tsou-Chou* pour un livre ancien & non supposé, il est difficile d'imaginer quelles raisons on pouvoit avoir de rejeter ses calculs pour une partie, tandis que l'on estoit forcé de les recevoir pour l'autre; aussi, malgré la décision du Tribunal, ce livre a esté très-souvent cité avec éloge par les plus habiles lettrez.

Le besoin que l'on avoit de déterminer en particulier l'époque du regne d'Yao à cause de l'Astronomie dont ce Prince avoit donné les premières notions aux Chinois, ce besoin, dis-je, est cause que l'on a plus souvent parlé de cette époque que des autres, mais elle n'en est devenue que plus incertaine; on trouve jusqu'à onze opinions différentes sur ce point de chronologie, & ces opinions renferment un espace de 284. ans; dans lequel tombent les onze époques qu'elles établissent; je ne doute pas même qu'une plus grande connoissance de la Littérature Chinoise ne nous fournisse encore un plus grand nombre de variétez au sujet de cette date.

Les incertitudes furent enfin terminées par la publication authentique d'un nouveau corps d'annales; elle fut faite sous le regne de l'Empereur *Ine-Tsong*, qui mourut l'an 1068. après un regne de quatre ans. Ces annales sont celles de *Se-ma-couang* descendu de Sematfiene le plus ancien Annaliste, leur chronologie fut également adoptée par le Tribunal d'histoire & par le Tribunal de mathématiques, & elle a toujours esté suivie depuis ce temps-là. *Se-ma-couang* remontoit jusqu'à Hoamti, dont il plaçoit le commencement à l'an 2697. avant Jésus-Christ, & 170. ans plustost que n'avoit fait Sematfiene; mais comme cette antiquité ne paroissoit pas assez grande, on ajouta dans la suite aux annales de *Se-ma-couang* l'histoire de neuf Rois antérieurs à Hoamti, que l'on faisoit regner pendant 634. ans.

Complet, Chronol. Sinic. In-4um.

Lettre manuscrite du P. Paterlin.

Cette histoire estoit tirée du *So-Yne* de *Se-ma-tching*, l'un des ancêtres de *Se-ma-couang*; & pour porter encore plus loin l'antiquité de la Monarchie Chinoise, *Leou-Chou-Tsé* contemporain de *Se-ma-couang*, & auteur du *Vaiki*, livre cité souvent dans la glose jointe au texte des annales, adjouâta encore quinze nouveaux Rois entre Fouhi & Chinnong, & leur donna 1560. ans de regne.

Toute imparfaite qu'est cette notice des historiens Chinois*, elle suffit pour nous convaincre de leurs variations continuelles au sujet de la chronologie des temps antérieurs aux Hanes, & par conséquent du peu de certitude de cette partie des annales, ainsi que du droit que nous avons de les examiner. Pour proceder à cet examen d'une manière utile, il est absolument nécessaire de considerer séparément les différents intervalles de cette histoire, en remontant des derniers temps aux temps plus anciens & moins connus, & de distinguer ceux de ces intervalles dont la durée est uniforme dans les différents calculs, & par conséquent plus assurée, d'avec ceux dont la durée est diversément rapportée.

Tous les Chronologistes Chinois s'accordent à placer l'éclipse du Chiking à l'année 776. avant l'Ere Chrestienne, année qu'ils supposent la sixième de Yeou-Vang douzième Empereur de la troisième famille Imperiale, ou de celle des Tcheou; ce Prince a donc commencé l'an 781. avant l'Ere Chrestienne, & c'est là un point fixe, depuis lequel la chronologie Chinoise est constante. La durée des onze premiers Rois de cette troisième famille a été, selon *Se-ma-couang* & selon *Pane-Cou*, de 341. ans, donc cette famille a commencé, dans leur système, l'an 1122. avant l'Ere Chrestienne. Le *Tsou-Chou* qui ne donne que 269. ans à la durée de ces onze Empereurs, les fait commencer l'an 1050. seulement avant la même Ere.

La famille des Changs, ou la seconde famille Imperiale,

* Un Abrégé du livre Chinois du Lettré *Lopi*, intitulé *Lou Sé*, nous apprendroit tout ce que nous pouvons desirer sur cet article. Ce livre rap-

porte toutes les diverses opinions des Chronologistes, avec un examen critique de ces opinions & de leurs fondements. *Mem. MSS.*

précéda celle des Tchou, elle compte 28. régnes ; mais ces régnes ne font que quinze générations*, parce que l'ordre de ces générations a été plusieurs fois interrompu par des successions collaterales. Se-ma-couang donne 644. ans, & Pane-Cou 629. à ces quinze générations : c'étoit sur la durée de cette même famille que tomboit la différence de 171. ans, qui se trouvoit entre la chronologie de Pane-Cou & celle des historiens antérieurs ; ainsi ces historiens luy donnoient seulement 458. ans : le T'sou-chou donnoit 509. ans à cette même famille, c'est-à-dire, 51. ans de plus que les anciens historiens. Les quinze générations prises à trois pour un siècle, ce qui est leur durée ordinaire, ne font que 500. ans, & les calculs du T'sou-chou & des anciens chronologistes se rapportent assez avec la durée naturelle des 15. générations à quoy se réduisent les 28. régnes successifs : il n'en est pas de même dans la chronologie de Pane-cou & dans celle de Se-ma-couang, ces deux historiens sont contraincts de donner en un endroit 104. ans de durée à une seule génération, & dans un autre, 284. ans à trois autres générations ; ils comptent ainsi 388. ans pour quatre générations, ce qui est absolument contraire à l'ordre de la nature, & à tous les exemples que nous fournit l'histoire des temps connus avec certitude.

La durée de la famille Hia, qui précéda celle des Changs, & qui fut la première des familles Impériales, ne souffre aucune difficulté ; elle est, selon Pane-Cou, Sematsienc & le T'sou-chou, de 432. ans, & selon Se-ma-couang, de 441. ans. On voit par là que le commencement de cette première famille, ou celui des régnes successifs, peut avoir quatre dates différentes. Suivant les annales modernes, il sera de l'an 2207. avant J. C. suivant Pane-Cou, il sera de l'an 2183. suivant Sematsienc, de l'an 2012. enfin, suivant le T'sou-chou, de l'an 1991. On doit observer au sujet de cette variété, 1.^o que les chronologistes ont augmenté de plus en plus la durée de ces familles, & que Se-ma-couang, le dernier de tous, leur donne 216. ans de plus que ne faisoit le T'sou-chou, qui est le plus ancien

* Voyez les Tables généalogiques jointes aux annales du P. Couplet.

monument de la chronologie Chinoise. 2.^o Que la différence la plus considérable tombe sur la seconde famille, dont la durée est manifestement fautive dans Se-ma-couang & dans Pane-Cou, qui supposent des générations de près d'un siècle de durée.

Les regnes d'Yao & de Chune, les deux Législateurs de la Chine, précédèrent immédiatement les familles imperiales. Se-ma-couang leur donne 150. ans de durée, Panecou 120. ans, & le Tsfou-chou 156. Sematiene & Se-ma-couang marquent avant Yao quatre regnes successifs pendant 332. ans. Le Tsfou-chou n'en compte que trois pendant 241. ans, & Panecou s'est contenté de rapporter le nom de ces Rois sans déterminer la durée de leurs regnes, qui lui avoit sans doute paru une chose peu assurée. Les Chronologistes postérieurs ont été plus hardis que lui, & sans avoir d'autres memoires que les siens, ils ont augmenté le nombre des regnes antérieurs à Yao jusqu'à 13. suivant les uns, & jusqu'à 28. suivant d'autres, & ils ont assigné à ces regnes une durée de 966. ans, ou même de 2526.

*Lettre du P.
Paramin,*

Il est singulier que tous ces Rois antérieurs à Yao, aient été une chose inconnue à * Confucius; & c'est-là, ce me semble, une preuve démonstrative, que si du temps de ce Philosophe on avoit déjà imaginé ces regnes, il les regardoit comme une partie de l'histoire fabuleuse, qui ne devoit point entrer dans un ouvrage sérieux. Tous les Commentateurs du Chouking conviennent que Confucius commençoit son extrait du Chanchou au regne d'Yao, & qu'il ne parloit dans ce livre ni de *Fouhi*, ni même de *Hoamti*, mais l'on n'en est pas réduit aux seules preuves négatives pour établir son opinion sur cet article: on lit dans les fragments qui nous restent du Chouking de ce Philosophe, un discours de l'Empereur Yao, où ce Prince dit que les eaux qui se sont élevées autrefois jusqu'au ciel, baignent encore le pied des plus hautes montagnes, couvrent les collines moins élevées, & rendent les plaines qu'elles inondent

*Chouking, lib.
2. c. 1. fol. 6.
Mem. MSS.*

* Sematiene dit formellement au chap. 61. cy-dessus cité, que le *Chanchou* abrégé par Confucius, com-
mençoit à l'arrière-petit-fils de Hoamti, c'est-à-dire, à Yao. *Mem. manuscrits.*

impraticables. Sur quoy un célèbre Interprète des Kings ob- *Hou-gan-Coué.*
serve* qu'il ne s'agit pas là des suites d'une inondation nou-
velle & passagère, comme le prétendent les annales; mais que
Confucius parle des vestiges de l'état primordial de nostre terre,
ou de celui dans lequel elle s'estoit trouvée au temps de sa
première formation. Les Chinois, de même que les autres
nations Orientales, & les plus anciens Philosophes Grecs sup-
posent que l'eau, ou le fluide, est le premier principe des
Estres, & que ces Estres n'ont esté formez que par la sépara-
tion & la réunion des diverses portions de matière qui na-
geoient confusément dans le fluide immense du cahos; c'est
par-là que le Siao-ulh-lune publié en Chinois & en Latin
par Mentzelius, commence l'histoire de la Chine.

Meng-Tzé, le plus célèbre des disciples de Confucius, qui *Meng-Tzé, a.*
vivoit vers l'an 350. avant J. C. & dont les écrits font partie *3. fol. 11.*
des Livres classiques, dit « que jusqu'au temps d'Yao la Chine « *Mem. MSS.*
estoit inculte & presque inhabitée, parce que les montagnes «
estoit couverte de forêts épaisses, & que les plaines inondées «
par des eaux qui n'avoient point d'écoulement, estoient autant «
de marais impraticables. Yao, continuë Meng-Tzé, ayant «
rassemblé les hommes qui vivoient épars dans les forêts, & les «
ayant policez, il leur montra le moyen de défricher les mon- «
tagnes, en mettant le feu aux forêts qui les couvroient, & de «
dessécher ces plaines marécageuses, en creusant des canaux qui «
portassent les eaux à la mer; il leur enseigna les arts, mais sur- «
tout celui de l'agriculture, & leur apprit non seulement à se «
nourrir des graines que produisent plusieurs plantes, mais en- «
core à multiplier ces plantes par la culture, &c. »

Il n'est pas question d'examiner icy la vérité de ces tradi-
tions, qui font passer rapidement les premiers habitants de la
Chine, de la barbarie à l'état de la plus parfaite police dans le
cours d'une seule génération; il me suffit que ces traditions se

* Comment. sur le Tchune Tsiéou,
Tom. 1. cap. 4. *Aquarum eluvionem
tempore Regis Yao non accidisse, sed
existare in Sinis, vel jam ab orbe con-
disco absque quod recessum obtinuisse,*

quare Rex Yao, &c. Ce sont les ter-
mes du passage de *Hou-gan-Coué*,
selon la traduction que j'en trouve
dans mes Mémoires manuscrits.

trouvent rapportées dans les Livres sacrez & authentiques des Chinois, & qu'elles soient fondées sur le témoignage des deux Ecrivains les plus confiderez de cette Nation, pour estre en droit d'en conclurre, que les opinions contraires à ces traditions sur l'histoire des temps antérieurs à Yao, sont des opinions nouvelles & sans aucune autorité.

Les annales de Se-ma-couang marquent sous le regne de Tchouene Yo, qui commença 150. ans avant celui d'Yao, une conjonction de toutes les Planètes, arrivée le 45.^e jour après le solstice d'Hyver, & dans la constellation Ché. On avoit cru jusqu'à présent que cette conjonction estoit rapportée sur la foy de quelques monuments, ou du moins de quelques traditions anciennes & authentiques, & de là on concluoit que l'existence de ces Rois antérieurs à Yao estoit une chose indubitable : mais le R. P. Gaubil nous a appris que cette prétendue conjonction des planètes n'avoit d'autre fondement qu'un Calendrier publié au temps des Hanes, sous le nom de Tchouene Yo, & regardé par les plus habiles Chinois comme une piece supposée. Il faut observer que le texte de l'histoire Chinoise ne parle point de cette conjonction, c'est dans la glose ancienne adjoutée au texte, qu'elle est rapportée ; d'où l'on peut conclurre qu'elle est regardée comme une chose peu assurée.

Deux habiles Astronomes, feu M. Cassini ^a & M. Kirch, avoient calculé cette conjonction, & ils avoient cru la trouver : M. Kirch ^b, au temps même où les annales placent Tchouene Yo, & M. Cassini, plus de 400. ans après le regne de ce Prince ; mais aucune de ces deux conjonctions calculées ne remplit les conditions de l'observation des annales, & par conséquent ne peut estre celle du calendrier de Tchouene Yo.

Cette prétendue observation ne doit donc pas nous empêcher de regarder tout ce qui précède le regne d'Yao, comme faisant partie de l'histoire fabuleuse de la Chine, & d'assurer que l'époque de ce Prince, qui tira les hommes de la barbarie suivant Confucius, est la véritable époque du commencement

^a A la fin de la Relation de M. de
Loubere.

^b *Miscell. Berlin. Continuat.*
secund. anni 1727. pag. 166.

des temps historiques ; mais quelle est la date de cette époque, & à quelle distance se trouve-t-elle de l'Ere Chrestienne? c'est-là le point duquel dépend toute la chronologie Chinoise, & celui qui me reste à examiner.

J'ay remarqué plus haut que nous connoissions jusqu'à onze dates différentes du commencement d'Yao, & que ces onze dates renfermoient un intervalle de 284. ans, ce qui montre combien les déterminations chronologiques de cette époque estoient conjecturales. Le temps ne me permet pas de les examiner en détail ; on peut même les reduire à quatre, sçavoir, à celle de Sematsiène, à celle de Pane-Cou, à celle du T'sou-chou & à celle de Se-ma-couang. Sematsiène mettoit le commencement d'Yao à l'an 2132. avant J. C. & le T'sou-chou à l'an 2145. Pane-Cou assignoit l'an 2303. pour ce même commencement ; & dans les annales de Se-ma-couang, il tombe à l'année 2357.

On trouve dans le Chouking de Confucius un passage, qui donne le caractère chronologique d'un des jours du douzième mois de la première année de Taïkia second Empereur des Tchou, & ce passage doit servir à vérifier les différents calculs des chronologistes Chinois ; car il est clair que les systèmes dans lesquels ce caractère ne pourra convenir à quelqu'un des jours de la douzième lune de la première année de Taïkia, doivent être absolument rejettés, comme étant contredits par le Chouking. Par cet examen, dont je me contente d'indiquer icy le résultat, j'ay trouvé que les seules Chronologies du T'sou-chou & de Se-ma-couang pouvoient quadrer avec le passage du Chouking, ce qui exclut absolument les deux autres calculs de Sematsiène & de Pane-Cou ; en sorte que le choix ne doit plus rouler qu'entre l'opinion de Se-ma-couang, qui place le commencement d'Yao à l'an 2357. avant J. C. & celle du T'sou-chou, qui le place à l'an 2145. c'est-à-dire, 212. ans plus tard.

Les partisans du calcul de Se-ma-couang alléguent en sa faveur une éclipse de soleil, marquée dans le Chouking à la première année du regne de Tchong-Cang, le cinquième des

successeurs d'Yao. On trouve par le calcul astronomique, une éclipse de soleil au même mois & dans le même lieu du ciel, que celle du Chouking, & cela pour l'an 2155. avant Jésus-Christ, qui tombe, selon Se-ma-couang, au commencement du regne de ce même Tchong-Cang. Il semble que cela devroit décider la question, mais les réflexions suivantes montreront qu'elle subsiste dans tout son entier, puisque si ce passage du Chouking n'est point altéré, & s'il regarde Tchong-Cang, l'éclipse dont il parle ne peut estre la même que l'éclipse calculée.

1.^o Le lieu de l'éclipse rapportée dans le Chouking, n'est pas connu avec certitude. Le nom de *Fang* donné à la constellation Chinoise où se trouvoit alors le soleil, & qui désigne aujourd'hui les étoiles de la tête du Scorpion, est un nom moderne *, & différent de celui que portoient encore ces mêmes étoiles du Scorpion plus de 1600. ans après Tchong-Cang, au temps de Confucius & du dictionnaire *Eulya*. Si dans le Chouking le nom de *Fang* désigne la constellation du Scorpion, il faut qu'il ait été adjoint après coup.

2.^o L'éclipse de Tchong-Cang fut une éclipse de soleil extrêmement considérable, & qui causa, selon le texte du Chouking, d'autant plus d'effroi aux peuples, qu'elle n'avoit point été prédite par les Astronomes. On doit observer d'abord que ce récit suppose l'art de calculer & de prédire les éclipses, une chose ancienne au temps de Tchong-Cang, & par conséquent connue sous Yao, ce qui n'est nullement probable, vû l'état de barbarie duquel Yao avoit tiré les Chinois; car l'art de prédire les éclipses de soleil est nécessairement le resultat d'une très-longue suite d'observations exactes comparées entr'elles. De plus, l'éclipse trouvée par le calcul des Astronomes, est une éclipse horizontale de soleil, & de moins d'un doigt, c'est-à-dire, une

* Le P. Gaubil, Astron. Chin. pag. 16. & 30. donne un éclaircissement sur le Dict. *Eulya* & sur le *Yao-sien*, où l'on voit qu'Yao nomme *Ho*

ou feu la constellation nommée *Fang* sous les Hanes. L'auteur du Diction. *Eulya* postérieur à Confucius, la nommoit encore *Ta Ho*, ou grand feu.

éclipse invisible pour d'autres que pour des Astronomes avertis : une semblable éclipse ne ressemble guères à celle du Chouking, qui fut assez considérable pour effrayer les peuples.

3.^o Enfin le fragment du Chouking où il est parlé de cette éclipse, est une pièce remplie de tant d'absurditez, qu'il y a lieu de croire qu'elle n'a jamais fait partie de l'ancien Chouking de Confucius, & qu'elle a esté mal-à-propos jointe par les premiers collecteurs aux autres fragments de cet ouvrage. On y lit que les deux Astronomes chargez du Calendrier, ayant manqué à prédire l'éclipse, l'Empereur Tchong-Cang déclara que selon les loix anciennes, ils avoient mérité la mort ; & que pour executer cet arrêt, il manda le Général *Ine*, avec toutes les troupes de l'Empire. Les troupes étant rassemblées, le Général marche à leur tête contre les deux Astronomes, & lorsqu'il est en présence, il harangue ses troupes pour les animer au combat, comme s'il s'agissoit d'attaquer l'ennemi le plus redoutable, & non pas de punir deux Astronomes negligents *.

On trouve dans le Chouking & dans le Chiking plusieurs articles qui regardent Tchong-Cang, & de ces articles, il faut conclure, suivant l'opinion des plus habiles critiques Chinois, que ce Prince ne regna que de nom à la Chine, étant demeuré dans une solitude, tandis que les deux usurpateurs *Yé* & *Tcho* furent les maîtres de l'Empire. Ces deux usurpateurs, qui avoient chassé du trône le frere aîné de Tchong-Cang, l'occupèrent pendant quarante ans, & ne furent dépouillés que par Chaocang petit-fils de Tchong-Cang ; en sorte qu'il ne put y avoir de place pour le regne effectif de ce dernier. Conçoit-on qu'un Prince, dans la situation où il étoit, leve une armée

Mém. MSS.

* Le P. Gaubil, dans sa Dissertation sur cette éclipse, n'a point rapporté les endroits du texte qui pouvoient faire soupçonner son authenticité. Il faut pourtant convenir qu'il a laissé entrevoir à la page 45. de son Histoire de l'Astronomie Chinoise, qu'il n'étoit pas trop persuadé que l'éclipse du Chouking fût la même

que l'éclipse calculée. Son ouvrage envoyé en Europe par parties, n'a pu recevoir la forme qu'il luy auroit donnée en le revoyant avant l'impression. De là viennent sans doute quelques répétitions & quelques variations que l'on y apperçoit, mais que l'on ne doit pas imputer à son auteur.

pour punir une erreur de calcul de deux Astronomes, tandis qu'il abandonne ses Etats à un usurpateur *?

Mém. MSS.

Ce fait avoit paru si absurde à Sematsiène & aux auteurs des premières Annales ^b, qu'ils n'ont eu garde d'en faire mention dans leurs histoires; peut-être même n'avoit-on pas encore mis de leur temps le nom de Tchong-Cang à la tête de l'article du Chouking, dans lequel il est parlé de l'éclipse manquée par les Astronomes; car comme ce nom ne se trouve plus répété dans la suite du récit, il pourroit avoir été adjoint après coup. On doit conclure de tout cela, que cet article du Chouking est sujet lui-même à trop de difficulté, & qu'il est trop suspect de supposition pour pouvoir servir à déterminer la chronologie.

On trouve dans l'ouvrage du P. Gaubil ^c la traduction d'un autre fragment du Chouking, qui semble très-propre à fixer la date du règne d'Yao; c'est une ordonnance, dans laquelle cet Empereur règle la forme de l'année, & donne les premiers principes d'une Astronomie sensible & populaire, telle qu'elle pouvoit avoir lieu dans les premiers temps. Yao parle dans cet article, de l'usage de la 13.^e lune intercalaire, & suppose une année solaire semblable à l'année Julienne; il marque que l'objet de l'intercalation est de ramener les quatre saisons de l'année aux mêmes lunaisons, tout cela pourroit avoir été imaginé après coup, par des Ecrivains postérieurs à Yao: mais ce que dit ce Prince au sujet des quatre constellations qui servent à reconnoître les jours des équinoxes & des solstices,

* *Sematching*, suivi en cela par tous les critiques Chinois, reprend *Sematsiène* d'avoir donné 13. ans de règne effectif à *Tchong-Cang*, & 27. à son fils, ces 40. ans étant ceux de l'usurpation d'*Yé* & de *Tcho*, pendant laquelle la famille *Hia* fut dépouillée de toute l'autorité.

^b Mémoires manuscrits. 1.^o *Sematsiène* n'a fait aucune mention de cette éclipse. 2.^o *Lieou Hivene* Astronome des Souy, est le premier qui l'a

calculée vers l'an 600. de J. C. 3.^o l'usage de désigner le lieu du soleil par la constellation, n'est pas une chose ancienne; on n'en trouve aucun exemple dans les 37. éclipses du *Chiking* & du *Tchune-Tsieou*. Cet usage n'a commencé que sous les Hanes, & depuis le rétablissement de l'Astronomie.

^c *Astronomie Chinoise*, page 6. Ce fragment est tiré du premier article du Chouking, intitulé *Yao-siène*.

ne peut l'avoir été. Ces quatre constellations & les étoiles qui les composent, sont connues avec certitude, & ce que dit Yao de leur usage astronomique pour régler les quatre saisons de l'année, n'étoit plus vrai au temps où Confucius composa le Chouking; mais il avoit dû l'être autrefois, parce qu'alors les étoiles se trouvoient dans les colures des équinoxes & des solstices, comme le disent les anciens interpretes du Chouking. *Cambil, ibid. pag. 8.*

Il est constant que le mouvement des étoiles fixes étoit inconnu aux Astronomes Chinois long-temps encore après le rétablissement des Lettres sous les Hanes, & que la première notion qu'ils en ont eue étoit uniquement fondée sur cet article du Chouking, & sur la comparaison de ce qui arrivoit de leur temps avec ce qui est marqué dans l'ordonnance d'Yao. Les premières idées qu'ils eurent de ce mouvement des étoiles furent très-incertaines & très-fausSES, & c'étoit en conséquence de ces idées qu'ils varioient si fort sur l'époque d'Yao; du temps des Hanes, ils n'étoient pas encore en état de déterminer par un calcul retrograde, le lieu des étoiles au siècle d'Yao: ainsi l'on ne peut guères douter que ce fragment ne soit une pièce plus ancienne, que la publication des fragments de Confucius, & d'un temps au moins très-voisin d'Yao. Aujourd'hui que le mouvement des fixes est connu avec certitude, nous serions en état de déterminer précisément l'époque de son regne, s'il s'agissoit, dans cette ordonnance, d'une observation exacte & astronomique; mais comme on n'y parle que d'une observation populaire, il restera toujours une incertitude de quelques degrés dans le lieu des étoiles, & de quelques siècles dans la date de l'observation; ainsi ce moyen est insuffisant pour décider entre la chronologie de Se-ma-couang & celle du T'sou-chou, car elles ne diffèrent, comme on l'a vu, que de 212. ans, qui ne donnent pas trois degrés entiers de différence dans le lieu des étoiles. En supposant l'observation exacte, elle tomberoit vers l'an 2000. avant Jesus-Christ, ou sur la fin du regne d'Yao, selon la chronologie du T'sou-chou, & plus de 200. ans après la

date de ce même regne dans les annales de Se-ma-souang.

L'insuffisance de tous ces moyens pour déterminer avec précision la date du regne d'Yao m'a porté à en imaginer un autre, duquel il est étonnant que personne n'ait encore parlé, & dont je vais rendre compte à la compagnie. C'est par-là que je termineray ce Memoire, cet article demandera un peu d'attention, mais il est d'une telle importance pour la chronologie Chinoise, que j'espère qu'on voudra bien m'accorder cette attention.

Dès le temps de l'Empereur Yao, l'usage de l'intercalation d'une treizième lune estoit établi à la Chine, l'objet de cette intercalation estoit de fixer, ou du moins de ramener les quatre points des Solstices & des Equinoxes à certaines Lunes : on employoit un Cycle ou periode de 60. années communes, dans laquelle on intercaloit vingt-deux fois, cette periode contenoit 742. lunaisons, & l'on supposoit qu'elle ramenoit les mêmes points de l'année solaire aux mêmes jours de l'année lunaire. Cependant cette opinion qui subsista encore quelque temps, même après le rétablissement des Lettres & de l'Astronomie sous les Hanes, estoit absolument fautive, car il s'en faut $2^{\circ} 48'$ que la soixantième révolution solaire ne soit achevée, lorsque la 743.^e lunaison commence le nouveau cycle sexagenaire.

Ces $2^{\circ} 48'$ s'accumulant de cycle en cycle, le *Sine-Niene*, c'est-à-dire la première Lune du nouvel an, dût reculer contre l'ordre des Signes dans l'année solaire, & les Lunes attachées aux quatre points cardinaux durent précéder ces mêmes points d'abord d'un certain nombre de jours, & ensuite d'une & même de plusieurs lunaisons entières. L'histoire Chinoise nous apprend que ce reculement du *Sine-Niene* est une chose réelle, & elle a eu soin d'en faire mention.

Au temps de la première famille Imperiale qui succéda à Yao, le *Sine-Niene*, ou la première lune de l'année Chinoise commençoit vers le 15.^e degré d'*Aquarius* le 45.^e jour avant l'équinoxe du Printemps. Cet équinoxe tomboit donc au

milieu de la seconde lune , le solstice d'Esté au milieu de la cinquième , l'équinoxe d'Automne au milieu de la huitième , & le solstice d'Hyver au milieu de la onzième. Les mêmes annales nous apprennent que sous la seconde famille, le *Sine-Niene* répondoit au 15.^e de *Caper*, & que le même reculement d'un signe entier avoit eu lieu par rapport aux quatre points cardinaux; que sous la troisième famille, le même *Sine-Niene* répondoit au 15.^e du *Sagittaire*, & ainsi de suite. Le témoignage des annales est confirmé d'une manière indubitable par le calcul des éclipses du Chiking & du Tchune-Tsieou, car les dates de ces éclipses dans l'année lunaire mettent le *Sine-Niene* d'autant plus près du 15.^e d'*Aquarius*, qu'elles sont plus anciennes.

Lors du rétablissement des Lettres sous les Hanes , la reformation du Calendrier fut un des principaux soins des Empereurs , & l'on se proposa de rétablir les choses comme elles avoient été au temps d'Yao, & de la première famille, c'est-à-dire de remettre le *Sine-Niene* au 15.^e d'*Aquarius*, car on n'a jamais douté à la Chine que ce n'ait été le lieu où l'avoit placé Yao; c'étoit-là un point duquel on pouvoit avoir des preuves dans les fragments des anciens calendriers & des livres d'Astronomie, & peut-être même dans les livres de divination échappés à l'incendie général. On ne soupçonnoit point encore que l'imperfection de la période de 742. lunaisons fût la cause du dérangement, & l'on croyoit qu'il étoit produit par des intercalations omises ou placées trop tard. Ce que le P. Gaubil nous apprend de l'astronomie des Hanes ne nous permet pas d'en douter; on croyoit encore de leur temps, que les 742. lunaisons égaloient les soixante révolutions solaires.

Ce sçavant Missionnaire ne nous a rien dit de la manière dont se fit la reforme du Calendrier, mais il est facile d'y suppléer, en comparant la date de l'éclipse de soleil du 6. Septembre 776. avant J. C. rapportée dans le Chiking, avec celle de l'éclipse observée sous les Hanes le 7. Aoust 198. avant J. C. L'intervalle de ces deux éclipses est de 211085. jours, ou de 7148. lunaisons; mais si l'on détermine le nombre des

lunaifons de cet intervalle, en comptant les lunes régulières du cycle sexagenaire depuis la dixième lune de la seconde année d'un cycle jusqu'à la sixième lune de la quarantième année du neuvième cycle suivant, il ne s'en trouvera que 7145. & de là il faut conclurre qu'il y avoit eu à la fin de ces neuf cycles, trois lunes intercalées extraordinairement, pour ramener le *Sine-Niene* au 15.^e d'*Aquarius*.

La quantité de l'intercalation donne celle du reculement du *Sine-Niene*, & la quantité du reculement doit déterminer la durée du temps pendant lequel il s'estoit fait. Les trois lunaifons font 88. jours 14. heures 12'; mais comme les lunes civiles sont toujours composées de jours entiers, il faut compter 89. jours pendant lesquels le mouvement du soleil est de 87° deux tiers, qui seront la mesure du reculement du *Sine-Niene* dans l'année solaire.

Ce reculement estant de 2° 48' dans chaque cycle de 60. années Chinoises, le reculement de 87° deux tiers, se fera fait en 1880. ans *, en sorte que la reformation du calendrier, sous les Hanes, ne sera postérieure que de 1880. ans à l'établissement de ce même calendrier, fait sur la fin du regne d'Yao, ou dans les premières années de Tayu fondateur de la première famille Imperiale. La date de la reformation du calendrier sous les Hanes est de l'an 104. avant l'Ere Chrestienne, & l'établissement de ce calendrier ayant précédé de 1880. ans la reformation, il sera nécessairement de l'an 1984. avant Jesus-Christ.

Dans la chronologie de Sc-ma-couang, cette année est la 273.^e après la mort d'Yao, & la 223.^e après le commencement de Tayu. Cet historien suppose qu'au temps de ce Prince le *Sine-Niene* tomboit au 15.^e d'*Aquarius*, ce qui ne peut

* Si l'on compare de même l'éclipse du 7. Aoust, 198. avant Jesus-Christ avec quelqu'une de celles qui ont été observées au commencement du regne de Camfû, on trouvera cette même différence de trois lunaifons en 1800.

ans, entre le nombre des lunaifons astronomiques & celui des lunes ordinaires du cycle civil; c'est-là un point qui merite d'estre encore mieux éclairci.

convenir avec la chronologie, & il se trouve par là en contradiction avec luy-même, & avec tous les écrivains Chinois sans aucune exception. Dans la chronologie du T'sou-chou au contraire, cette année 1984. est la 8.^e du regne de Tayu, & la distance de l'établissement du calendrier par ce Prince à la reformation sous les Hanes, est précisément la même que celle qui suit nécessairement de la quantité de l'intercalation ; d'où il résulte que la chronologie de ce livre, qui est d'ailleurs le monument le plus ancien & le plus authentique que l'on ait à la Chine, doit être préférée à toutes les autres. Il est donc indubitable que les regnes d'Yao & de Chune, les deux fondateurs & les deux législateurs de la Monarchie Chinoise, auxquels Tayu a succédé immédiatement, ont fini 1991. ans seulement avant l'Ere Chrétienne. La durée de ces deux regnes est, au plus, de 156. ans, ainsi ils ne peuvent avoir commencé que vers l'an 2147. dix ans environ après la vocation d'Abraham ; & du temps même de l'expédition des Elamites dans le pays de Chanaan.

On doit remarquer au sujet de ces fondateurs Yao & Chune, que leur histoire se ressent un peu du voisinage des temps fabuleux auxquels elle touche ; de là vient sans doute la longue durée de leurs regnes, car celle des regnes suivans est beaucoup plus courte. On peut même observer que dans le système Chinois, la durée de la vie des hommes étoit dès lors à peu-près la même qu'elle est maintenant ; les annales font vivre, à la vérité, Yao 118. ans, & Chune 110. ans, mais elles supposent que plusieurs années avant leur mort, l'un & l'autre de ces deux Princes se trouvant, par leur grand âge, hors d'état de porter le faix du gouvernement, ils s'en étoient déchargés sur un Collegue qu'ils avoient associé à l'Empire.

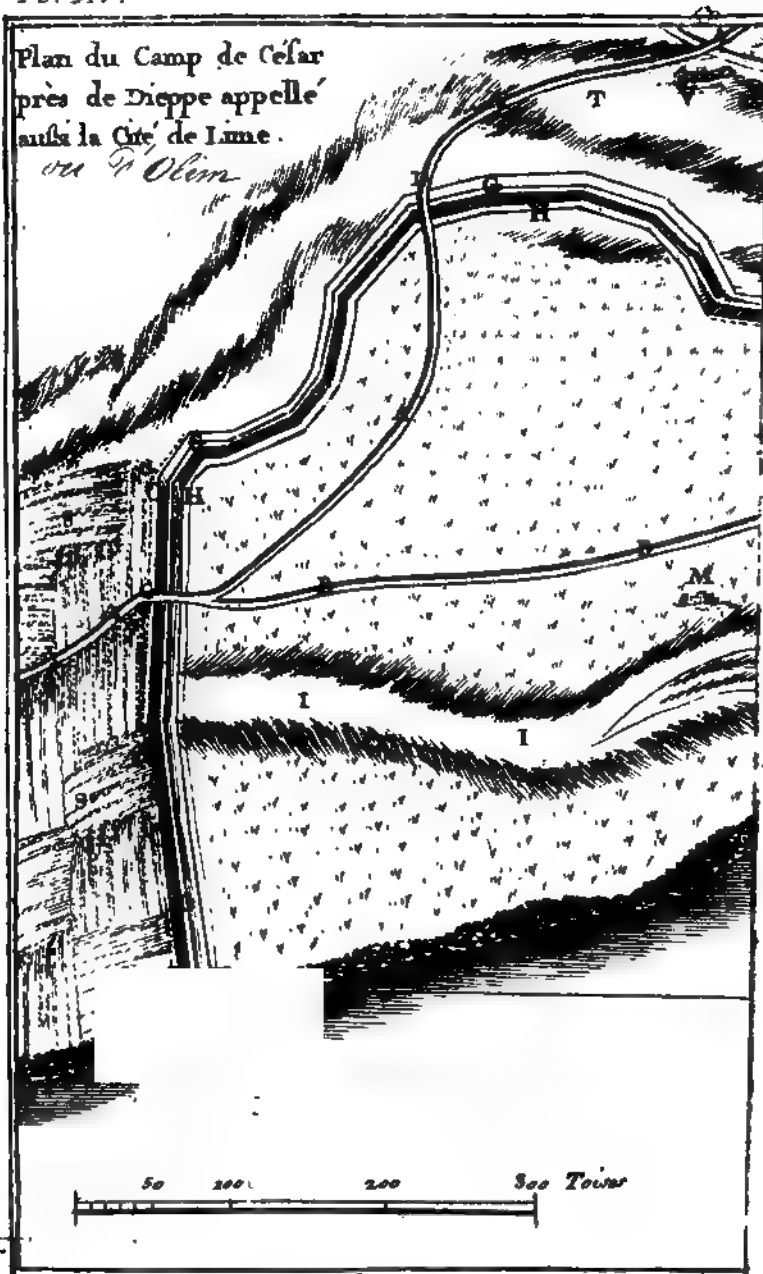
Ce raccourcissement des regnes d'Yao & de Chune n'est pas même une chose nécessaire pour concilier la chronologie Chinoise avec celle de l'Ecriture ; car quelque durée que l'on donne à ces deux regnes, la fondation de la Monarchie Chinoise se trouvera toujours postérieure à la vocation d'Abraham, & elle sera d'un temps auquel, suivant le témoignage formel

de l'Ecriture, la terre estoit remplie d'habitants, auquel les hommes multipliez à l'infini, avoient perdu le souvenir de leur première origine, & formoient un grand nombre de nations différentes, parmi lesquelles il s'en trouvoit de très-nombreuses. Les Royaumes des Egyptiens & des Chaldéens subsistoient depuis plusieurs siècles avec éclat, & les conquêtes des Elamites avoient formé un Empire qui s'étendoit depuis la Perse jusqu'aux frontières de l'Egypte, lorsque les Chinois sortoient à peine de la barbarie dans laquelle la dispersion des hommes & la confusion des langues avoient plongé les descendants de Noé au temps de Phaleg. Les temps historiques des Chinois remontent beaucoup moins haut que ceux des Egyptiens, & même que ceux des Chaldéens.

Pl. XV.

Plan du Camp de César
près de Dieppe appelle
aussi la Cité de Lime.

ou d'Olim



Dieppe

DISSERTATION

*Sur quelques Camps connus en France sous le nom
de CAMPS DE CÉSAR.*

Par M. l'Abbé DE FONTENU.

PREMIERE PARTIE.

Sur le Camp qui est près de Dieppe.

QUOIQUE la castrametation, ou l'art de former un camp, semble estre du ressort des Mathématiques, principalement de la Geométrie, qui prescrit des regles pour les mesures, les dimensions & les fortifications, & paroisse dès-là ne devoir point entrer dans les objets différents de l'Académie des Belles Lettres; cependant, comme ce sujet peut estre envisagé du côté des liaisons qu'il a avec l'histoire, j'ay crû ne point sortir de la sphère de nos recherches, en donnant une description exacte des camps qu'on trouve encore en plusieurs endroits de la France, & qui la plupart portent le nom de *Camps de César*.

27. d'Avril
1731.

Pour réussir dans ce dessein, j'ai visité quelques-uns de ces camps, & j'en ay pris les mesures, & fait lever les plans; & quant à ceux que je n'ay pas pû voir moy-même, je m'en suis rapporté à des personnes éclairées, qui m'ont envoyé les plans & les mesures de ceux qui sont dans leur voisinage.

Peut-estre n'aurois-je pas rempli tout ce qu'on attendoit de moy sur cette matière, si je m'estois contenté de ne donner que des descriptions sèches de ces monuments; ainsi j'ay eu soin de joindre aux détails les regles de l'ancienne castrametation des Romains: & j'ose me promettre qu'on ne sera pas fâché, en lisant les descriptions topographiques de ces camps, de voir en même temps l'application des regles que leurs plus

Ecc ij

grands Capitaines avoient si grand soin de mettre en pratique, lorsqu'ils estoient obligez de camper, & de se retrancher, règles que Polybe, Hygin, Végèce, & quelques autres nous ont conservées.

Ce sujet m'a paru d'autant plus propre à fournir un morceau d'histoire intéressant & utile, que Polybe, à qui on peut s'en rapporter sur ce point qu'il a traité si sçavamment, non en Mathématicien, mais en Historien, assure au commencement de l'ouvrage qu'il a composé sur la castrametation des Romains, que rien n'est plus digne de l'entretien & de la curiosité des gens de lettres que ce qui concerne cette matière.

En effet, si les Grecs & les Romains soumirent tant de nations, & se rendirent supérieurs à tous leurs voisins, ils ne furent pas moins redevables de leurs progrès à leur habileté à sçavoir bien se camper & se retrancher, qu'à leur courage & à leur valeur. C'est encore particulièrement par la connoissance de cette partie de l'art militaire, que la plupart des grands Capitaines anciens & modernes se sont acquis une gloire immortelle. Parmi les anciens, Cyrus, Pyrrhus, Annibal, Fabius, les deux Scipions. Chez les modernes, Gonsalve, surnommé le Grand-Capitaine, le Connétable de Montmorency, sous François I.^{er} le Prince Maurice, le Marechal de Turenne, & tant d'autres.

Mais de tous les héros que nous connoissons, aucun ne s'est plus distingué dans l'art de bien camper que César. Il suffit d'ouvrir ses Commentaires, pour se convaincre que jamais Capitaine ne sçut mieux que luy prendre des postes avantageux, les fortifier, y mettre une armée non-seulement en sûreté, mais avec tant de commoditez, qu'elle n'en auroit pas eu davantage dans une ville. La complaisance même avec laquelle il parle des situations avantageuses qu'il avoit sçû choisir, des précautions qu'il avoit prises pour s'y fortifier, faire de-là de nouveaux progrès, & arrêter ceux de l'ennemi, prouve que la castrametation estoit la partie favorite de ce grand Capitaine, si profond d'ailleurs dans tout ce qui regarde l'art militaire. Ambiorix & Vercingentorix reconnoissant qu'il devoit la

conquête des Gaules à son habileté à bien prendre ses postes, & à sçavoir s'y retrancher, crurent ne pouvoir luy résister qu'en formant des camps à la manière des Romains, circonstance que César nous apprend luy-même dans ses Commentaires.

Quoyque la plupart des anciens camps qu'on trouve en France & ailleurs; portent le nom de *camps de César*, cependant l'attrait de l'antiquité qu'une tradition même assez constante leur donne, ne m'a point séduit, & dans l'examen que j'en ay fait, je suis persuadé que du moins dans l'estat où on les voit aujourd'huy, ils ne sont pas tous aussi anciens qu'on le croit communément, ou que du moins ceux qui s'en sont servis dans la suite pour y camper, y ont fait divers changements.

Le lieu si connu dans le pays de Caux sous le nom de camp de César, que j'allay visiter exprès en 1730. est à près de trois quarts de lieuë de Dieppe, vis-à-vis le village de Braumont à une demi-lieuë de là, sur la grande route de la Ville d'Eu : la situation en est des plus avantageuses, & telle que César auroit pû la choisir luy-même.

Il occupe le sommet d'une haute falaise, élevée perpendiculairement de 30. à 35. toises au-dessus de la mer qui la borne au Nord; un profond & large vallon, au bas duquel est le village du Puy, & une ravine sèche qui va se rendre à la mer, séparent cette falaise de celle du Paulet, principal fauxbourg de Dieppe.

La figure de ce camp est une espèce de triangle scalene, c'est-à-dire, à trois côtez inégaux. Le premier côté qui est le plus étendu, ayant près de 800. toises de long, est appuyé sur le bord de la mer : comme ce camp est inaccessible par cet endroit, l'on n'y a fait aucun retranchement. Le second côté qui regarde le vallon, quoyque d'un accès fort difficile par son affiette sur la cime d'un costeau dont la pente est fort roide, est cependant encore revêtu d'un boulevard ou rempart en glais des deux côtez, haut de 35. à 40. pieds, qui après avoir suivi depuis la mer une ligne presque droite d'une assez grande étendue, se recourbe ensuite en deux demi-cercles, l'un saillant au-dessus du grand chemin de Dieppe qui traverse le camp, & l'autre

triangle scalene

étendue

800 toises

rentrant pour regagner le côté du boulevard qui domine sur la campagne.

La partie du boulevard la plus exposée en dehors vers la marine, est défendue depuis le second chemin qui entre dans le camp jusqu'à la mer, par un fossé fort large, avec un chemin couvert, revêtu d'un épaulement ou rideau de 7. à 8. pieds de haut, & dont quelques endroits paroissent affaîsez.

Ce retranchement commande le vallon & la falaise du Paulet, & défend un ancien chemin ferré, qui dans les temps passez alloit des bords de la marine, en ligne diagonale, au haut du camp, vers son quart. Ce vieux chemin est aujourd'huy impraticable aux charrois, tant à cause qu'à la longue le talus de la falaise est devenu trop incliné, que parce que la mer a tellement creusé l'embouchure de la ravine qui traverse en bas ce chemin, qu'à présent un homme de pied, ainsi que je l'ay éprouvé, a besoin du secours de ses mains pour le franchir & y grimper, en s'accrochant à de gros cailloux assez pointus dont cet endroit est herissé, & en posant ses pieds sur d'autres cailloux en guise d'échelons.

Enfin, le troisième côté qui est le plus court, n'ayant que 325. toises de long, répond sur la plaine de Braemont, où passe le chemin qui va à la Ville d'Eu. Comme ce côté qui fait le front du camp, est celui par où il peut estre plus aisément insulté, l'art a suppléé à ce que la nature luy a refusé.

On l'a donc revêtu dans toute sa longueur, d'un boulevard à dos d'âne, de 45. pieds de haut au moins. Il coupe la plaine en ligne droite depuis le haut du vallon jusqu'à la mer; je me suis assuré de la hauteur de ce boulevard, par le moyen d'un long cordeau au bout duquel j'avois attaché une pierre, que je jettois du haut en bas de ce rempart dans le fossé qui le couvre du côté de la campagne.

Il doit avoir eu, dans son origine, encore plus de hauteur qu'il n'en a aujourd'huy, car outre qu'il n'a pû manquer de s'affaîser depuis quelques siècles qu'il est sur pied, le terre-plain de son sommet s'est tellement éboulé à droite & à gauche, qu'il n'y regne plus d'un bout à l'autre, qu'une arête si aiguë, qu'elle

laisse à peine, en plusieurs endroits, autant d'espace qu'il en faut pour passer un homme.

Je n'observeray point icy que ce boulevard, ainsi que celui qui est du côté du vallon, a dû autrefois estre muni d'un parapet; peut-estre a-t-il aussi esté frezé & palissadé. Ce boulevard est défendu le long de toute son étendue du côté de la campagne, par un fossé de près de 50. pieds de large, profond encore à présent de 2. pieds $\frac{1}{2}$ à 3. pieds.

Mais quelque remarquable que soit ce camp, considéré en dehors, il le paroît bien davantage quand on vient à l'examiner en dedans.

L'on ne peut qu'estre surpris en y entrant. Du premier côté du triangle qu'il forme, se présente la mer à perte de vûe; des deux autres côtes s'élevent les boulevarts d'une hauteur extraordinaire, aux pieds desquels, dans toute leur longueur, se voyent encore les vestiges d'anciens fossés de 30. à 35. pieds de large, qui vont aboutir de part & d'autre vers la marine.

Il est aussi très-singulier de trouver l'intérieur de ce camp divisé en trois parties, qui semblent y former autant de petits camps séparés, comme pour se défendre l'un l'autre, & se prêter un secours mutuel en cas que les boulevarts vinssent à estre forcez.

Le premier de ces quartiers occupe près d'un tiers du terrain; c'est un triangle oxygone presque isoscele, dont le plus court côté regarde le boulevard qui domine sur la plaine. Le second côté de ce triangle suit les bords de la mer.

Le troisième côté coupe le camp dans sa longueur, depuis le boulevard où il est appuyé jusqu'à la mer. La moitié de ce côté pose sur les bords des traces d'un ancien fossé, & l'autre moitié va sur les bords d'une profonde ravine sèche, qui naît vers le milieu du camp dans sa longueur, vers les deux tiers de sa largeur.

Ce qui attire encore davantage l'attention, c'est de voir dans cette enceinte, vers les deux tiers de sa largeur, les restes d'un ancien fossé, qui paroît avoir eu au moins 160. pieds de large.

Ce fossé est à présent presque à fleur de terre; il coupe le camp dans une partie de sa longueur, & se rend dans la ravine qui y prend son origine. Comme ce fossé & ceux qui environnent les dedans du camp en côtoyant les boulevarts, paroissent avoir esté creusés pour la défense de ses quartiers, il est très-vraysemblable que pour mettre à couvert le soldat, les bords de ces fossés, & même de la ravine, furent anciennement palissadez de toutes parts: il devoit y avoir aussi sur le large fossé du milieu, & peut-estre même sur la ravine, quelque pont pour la communication d'un quartier à l'autre.

Cette ravine, dont les côtes sont assez escarpez, s'élargissant à mesure qu'elle avance pour se précipiter dans la mer, partage, vers son extrémité, la falaise en deux croupes, qui commandent l'embouchure de la ravine dans la mer.

En dedà du grand fossé de cette ravine, qui en est en quelque sorte la continuation, sont plus des deux autres tiers du camp, renfermez en un quarré oblong mais irregulier, qui comprend les deux autres quartiers de ce camp. Le premier de ces deux quartiers, aussi de figure oblongue, contient à peu près les trois quarts du terrain. Le second quartier forme un triangle presque équilateral, qui autrefois estoit séparé du premier quartier par un gros mur, qui des bords de la ravine alloit se terminer au boulevard opposé, près de la sortie du camp sur l'ancien chemin qui menoit le long des bords de la mer.

Il ne reste aujourd'huy de cet ancien mur que des monticules couverts de gazon, & séparez les uns des autres sur la même ligne, à distances presque égales; au milieu de ces débris est un espace assez large, qui paroît avoir esté l'entrée de ce réduit.

Ce dernier quartier est beaucoup moins spacieux que les deux autres, mais aussi estoit-il considérablement plus fort, & bien mieux retranché que le reste.

Le front en estoit anciennement couvert d'une forte muraille, dont il ne paroît plus que des ruines ensevelies sous les monticules dont je viens de faire mention. Le côté de la droite est appuyé sur le rivage de la mer, & en partie sur le bord de la ravine; & le côté gauche est flanqué sur une partie du boulevard
qui

qui domine le vallon, & qui, en cet endroit, est couvert de deux fossés fort larges, l'un en dedans, l'autre en dehors; celui-cy est muni du chemin couvert & de son épaulement dont j'ay parlé.

On reconnoît assez, par la situation & par les retranchements de ce quartier, qu'il estoit comme la forteresse ou citadelle du camp; de sorte que les deux autres quartiers venant à estre enlevés par l'ennemi, celui-là estoit la dernière ressource du soldat, soit pour s'y défendre & obtenir une capitulation honorable, soit même pour avoir le temps de se sauver sur mer par la ravine, le bas de laquelle peut avoir esté bon autrefois pour l'ancrage des vaisseaux.

Car je ne doute nullement que ceux qui se logèrent les premiers sur cette falaise, n'ayent esté alors maîtres de la mer. Toute la disposition de ce camp, tant en dedans qu'en dehors, en fait naître la pensée: & même, comme dans les temps passés cette falaise avançoit beaucoup plus dans la mer qu'elle ne fait aujourd'huy, une partie en ayant esté submergée; il est très-vraysemblable qu'il y eut anciennement à l'embouchure de la ravine un havre propre à contenir des vaisseaux. L'on pouvoit en ce cas débarquer aisément des troupes, & les faire remonter dans le camp par la ravine, dont le talus des bords ne devoit point estre en ce temps-là aussi droit & escarpé qu'il l'est maintenant.

Outre tout ce que je viens de rapporter touchant l'intérieur du camp, l'on peut encore soupçonner qu'il y eut aussi autrefois un fortin sur un des bords de la ravine, au-dessous de la jonction au grand fossé qui traverse une partie de ce camp.

Un assemblage de cailloux, qui paroissent estre des débris de quelque ancien édifice, m'a fait naître cette idée. Un Fort en cet endroit-là estoit très-utile, tant pour faciliter la retraite par mer à ceux qui auroient esté forcez dans le camp, que pour arrester quelque temps l'ennemi, & l'empêcher d'aller par la ravine se saisir des vaisseaux qui pouvoient estre à l'ancre à son embouchure.

Il me reste encore à expliquer quelles sont les entrées de

1^{er}
ce camp, elles se trouvent au nombre de trois. L'on rencontre la première vers le tiers du boulevard qui regarde la plaine, cette entrée est fort large, & flanquée des deux côtez en dedans de hautes levées de terre appuyées au boulevard : peut-estre estoit-elle anciennement revêtuë d'autres ouvrages en dehors; mais il n'y en a plus à présent aucune apparence, le labourcur ayant étendu ses travaux jusques sur le bord du fossé qui est entièrement comblé vis-à-vis cette entrée, pour donner passage au grand chemin de Dieppe à la ville d'Eu.

2
La seconde entrée de ce camp est vers le quart de l'autre boulevard, qui commande le vallon en venant au camp par l'ancien chemin qui alloit le long de la Marine. Cette entrée, à laquelle on ne peut à présent arriver que par ce chemin dont la pente est fort roide, estoit encore soutenue en dehors par le grand retranchement qui commande le vallon & la falaise du Paulet.

3
Enfin, la troisième entrée perce ce même boulevard vers les deux tiers de sa longueur au-dessus du village du Puy. La grande route de Dieppe à la ville d'Eu y passe en traversant une partie du camp, & gagne la plaine par la première entrée.

Cette troisième entrée estoit la plus difficile à franchir, c'est un chemin creux, ou plustost un long défilé très-étroit & escarpé, dont la descente quand il pleut est si glissante, ainsi que je l'ay éprouvé, qu'on ne peut s'y tenir qu'à peine sans tomber.

Ce poste estoit encore soutenu par le grand front que prête en cet endroit le boulevard, qui venant à se courber en demi-cercle saillant, couvre d'un côté une grande partie de ce défilé, & de l'autre une partie de la courtine du boulevard.

Mais ce qui rendoit encore ce camp hors d'insulte, si on eût voulu le tâter par cet endroit, estoit un ancien Fort qui deffendoit l'entrée de ce défilé au sortir du village du Puy.

Je conjecture qu'il y eut là anciennement un Fort, par les restes d'un ancien bâtiment qui s'y voyent encore aujourd'huy, avec sa court & quelques arcades presque entièrement ruinées; on y remarque aussi en dehors les ruines d'un vieux mur fort

épais & très-solide, fait de petits cailloux quarrez, larges de trois à quatre pouces, disposez les uns au-dessus des autres par assises égales, & liez ensemble par un ciment très-dur.

L'autre côté de ce défilé estoit aussi fortifié autrefois d'un mur de pareil ouvrage que celui dont je viens de parler. Je n'en apperçus d'abord aucun indice, mais en examinant ce lieu avec attention, j'en découvris quelques restes presque à fleur de terre dans le même goût.

Je ne dois pas oublier que dans les ruines de ce vieux édifice, se trouve encore sous une arcade un ancien puits comblé maintenant, & couvert de broussailles. Il y a eu aussi des puits au milieu du camp, j'y en ay remarqué les apparences de deux, qui sont entièrement comblez.

Je rapporteray à ce sujet, que M. le Cordier, Professeur Royal de Mathématiques, homme fort sçavant, m'a mandé depuis mon retour à Paris, qu'on voyoit encore il y a quelque temps des vestiges de plusieurs puits pratiqués de distance en distance, au nombre de sept, depuis la levée du Paulet, jusqu'à la gorge qui est à l'entrée du village du Puy, & qu'un homme fort âgé, qui est mort depuis quelques années, ayant eu la curiosité de faire creuser un de ces puits, on y trouva une espèce d'ancien chaudron presque entièrement usé, avec deux petites fioles de verre.

Mais pour revenir à notre camp, je ne dois pas oublier qu'il fut, dans les siècles passés, plus étendu du côté de la mer qu'il ne l'est aujourd'hui. Quand même la tradition unanime des habitants de Dieppe ne l'attesterait point, ce qui s'y passe encore à présent, & dont je me suis convaincu par moy-même, est une preuve assurée de ce qui y est arrivé dans les siècles précédents.

Rien n'est plus certain qu'en même temps que la mer se retire du rivage de Dieppe & de plusieurs autres lieux de la côte, à cause des monceaux de galet qu'elle y jette, fleau autrefois inconnu dans le pays, elle empiète au contraire sur différents terrains le long de ses bords, principalement sur la falaise du camp; elle en a détaché depuis plusieurs siècles, des pièces

énormes, dont une espèce de chaussée, qu'on voyoit au-delà en pleine mer il y a cent ans, n'étoit qu'un débris.

Il n'est pas hors de propos d'observer icy, que dans cette espèce de marne des falaises qui sont aux environs de Dieppe, il se rencontre des couches ou lits de cailloux fort durs & noirs, de l'épaisseur de quatre à cinq doigts, rangez horizontalement, & posez par étage de distance en distance les uns au-dessus des autres.

Je ne doute point que l'on n'ait employé de cette sorte de cailloutage dans la construction des boulevarts du camp. Un amas confus que j'en apperçus par hazard à un endroit où le pied d'un des boulevarts estoit découvert, la croute de terre qui le cachoit s'en étant détachée, m'a donné occasion de le penser ainsi.

Cela m'a paru d'autant plus vraisemblable, que pour élever des masses aussi prodigieuses que le sont les boulevarts, il a fallu bien d'autres matériaux que tout ce qu'on a pû tirer des fossés du camp, tant en dedans qu'en dehors.

Il me reste encore un mot à dire de la destination présente de ce camp : comme le terroir des environs de Dieppe produit naturellement quantité d'herbes fines, excellentes pour la nourriture des bestiaux, on laisse exprès sur les falaises, dont d'ailleurs le dessus est de terres labourables d'un très-bon produit, on laisse, dis-je, des cantons incultes, destinez seulement pour des pâturages ; c'est à quoy sert aujourd'huy l'enceinte du camp, dont toute la surface n'est qu'un tapis verd jusqu'à la cime même des boulevarts.

Si de la description de ce camp je remonte à son origine, pour sçavoir au juste par qui & en quel temps il a esté formé, j'avoueray que je n'ay pû tirer sur ce point aucune lumière de tous les auteurs que j'ay pû consulter.

Cependant j'ose assurer, malgré les préjugés des habitants du pays, que ce camp ne peut estre, ni de César ni d'aucun autre Empereur Romain. S'il falloit s'en tenir à la tradition populaire, ou à l'autorité même de quelques sçavants, il n'y auroit pas lieu de douter que ce camp ne fût un de ceux que

César fit établir dans la Gaule Belgique, pour y mettre en quartier d'hyver les Legions qu'il avoit rassemblées sur les côtes pour la seconde expédition en Angleterre. Mais l'on sçait assez combien sont fautives ces sortes de traditions; & l'on ne doit aussi avoir égard aux opinions particulières des gens de lettres mêmes, qu'autant qu'elles sont appuyées sur des témoignages authentiques d'anciens Ecrivains.

Sur quoy donc peut estre fondé le sentiment de ceux qui ont les premiers attribué ce camp à César? si ce n'est qu'ignorant sous qui il avoit esté construit, ils ont cru qu'ils ne pouvoient luy donner une origine plus illustre, & qui fit plus d'honneur au pays de Caux, que de la rapporter au conquerant des Gaules.

Mais on ne fait pas attention qu'il n'y a point de preuve que César ait jamais résidé aux environs de Dieppe, ni qu'il y ait fait hyverner quelque détachement de ses troupes.

Au contraire, il raconte dans ses Commentaires, que l'hyver avant la seconde campagne en Angleterre, il alla mettre ordre aux affaires de la Lombardie & de l'Illyrie, dont il avoit aussi le département avec celui des Gaules; & qu'au Printemps suivant il se rendit dans la contrée des Morins, entre la Somme & l'Escaut, où estoit le rendez-vous général de ses troupes; pour s'y embarquer au port Ictius, parce que, dit-il, ce port estoit le plus commode, & que le trajet de là en Angleterre n'estant que de trenté milles, c'estoit le plus court qu'il pût choisir pour s'y rendre.

Il ne faut donc écouter ni la tradition populaire du pays de Caux, ni l'auteur dont Sançon fait mention dans une Dissertation manuscrite sur le port Ictius, qui veulent que ce port d'où César fit voile, soit celui de Dieppe; car la traversé de là aux Isles Britanniques, est au moins de soixante-dix milles, bien loin de n'estre que de trente milles, & l'on ne peut rapporter cette dernière distance, ou qu'au port de Calais, qui est l'opinion la plus commune, ou qu'à celui de Wîsan dans le Boulonnois; selon M. du Cange, dans ses Remarques sur la vie de St. Louis, ou qu'à celui de Boulogne, comme le prouve assez solidement

*César fait son
campement de la
2. campagne en
Angleterre.
Aussi d'un des
troups. Chez le
Morins*

le P. le Quien, dans la sçavante Dissertation qu'il a publiée depuis peu sur ce sujet. Toutes ces Villes sont de l'ancien pays des Morins, & ne sont qu'à trente milles des côtes d'Angleterre, un peu plus ou moins, car on ne doit pas toujours exiger une exactitude si scrupuleuse dans les distances marquées chez les anciens.

Mais, me dira-t-on, quand même il seroit vray que César n'auroit point fait faire le camp de Dieppe, au moins ne peut-on nier que ce ne soit le camp de quelqu'un de ses successeurs; puisque c'est un fait attesté par une médaille de Jule-César, une de Commode & plusieurs autres, que l'on a trouvées dans ce camp ou aux environs.

Cette preuve seroit de quelque poids, si l'on ignoroit qu'il est très-ordinaire de trouver des médailles Romaines en terre. Elles y sont semées, pour ainsi dire, en tant d'endroits, surtout dans la France, qu'il n'est pas surprenant qu'on en ait déterré quelques-unes par hazard dans ce camp.

Comme les Romains ont esté les maîtres de la Gaule pendant plus de 500. ans, & que leurs monnoyes ou medailles y ont encore eu cours plusieurs siècles après, combien ne s'y en est-il pas perdu de toutes parts? & combien même n'y en a-t-on pas enfoui dans des temps de guerres & de revolutions? Indépendamment de cette raison, on doit en déterrer de tout métal, éparçs çà & là, & une à une, en autant de lieux qu'il peut y en avoir où l'on a enterré des payens; & ces médailles ou monnoyes ne sont autres que celles que l'on mettoit dans la bouche des morts pour leur passage en l'autre monde: aussi est-ce vraisemblablement à cause que cet usage a esté aboli peu à peu par le christianisme, qu'il est si rare de trouver séparément en terre quelques-unes des monnoyes qui ont eu cours en Europe depuis les monnoyes Romaines, & qu'il est plus ordinaire de les trouver en tas renfermées dans des vases. Il est à remarquer icy, que la plupart des medailles d'or qui composoient le cabinet de feu M. Oulon, Chanoine d'Amiens, & qui sont passées dans celui de M. le Président de Maisons, ont esté trouvées par des payfans une à une à différentes distances, en plusieurs endroits des environs du camp de Pequigny & de

médaill
Camp

celuy de l'Etoile, qu'on appelle aussi *Camp de César*. Ainsi les medailles Imperiales que l'on a déterrées dans le camp des environs de Dieppe, peuvent à la vérité marquer que quelques Romains y eurent anciennement leur sepulture, mais elles ne prouvent nullement que ce camp ait esté dressé par César, ou par quelqu'un de ses successeurs.

De plus, ce camp porte des caractères trop sensibles de nouveauté, pour pouvoir en mettre l'origine du temps des Empercurs Romains. Le premier caractère de la nouveauté de ce camp paroît dans sa belle conservation, qui est telle qu'il n'y a personne, qui, pour peu qu'il s'y connoisse, ne juge dès le premier coup d'œil, qu'il ne peut estre que des derniers siècles. De tant de vieux camps qui passent pour estre de César, il ne s'en trouve aucun aussi entier à beaucoup près, & d'un air aussi moderne que celui de Dieppe, quoyqu'ils soient la plupart plus à l'abri des insultes des saisons que celui-ci. Et comment pourroit-on se persuader qu'exposé comme il l'est sur le sommet d'une falaise, à toute la fureur des vents & des tempestes, & aux autres injures des temps, il eût pû se conserver jusqu'à présent, presque neuf pour ainsi dire, & en bien meilleur estat, je ne dis pas qu'aucun des anciens camps que l'on attribue aux Romains, mais même que plusieurs des camps formez dans les derniers temps?

D'abord, à l'aspect de ses boulevarts, on ne peut qu'estre surpris, que nonobstant leur extrême élévation de 40. à 45. pieds, ils se soient maintenus jusqu'à cette heure à une hauteur presque uniforme, & comme tirée au cordeau dans toute leur étendue, sans paroître s'estre considérablement affaïssiez; car s'ils ont perdu de leur hauteur & de leur largeur ancienne, ce n'est que vers le sommet, qui s'estant également éboulé sur le glacis des deux côtez, est devenu si étroit, qu'à peine un homme peut-il y passer seul à son aise en plusieurs endroits.

Il y a d'ailleurs une très-grande disproportion entre l'élévation des boulevarts de ce camp, & l'élévation des boulevarts des anciens camps Romains qui restent dans nos provinces, dont les retranchements n'ont la plupart que 8. à 10. pieds de haut.

Le caractère de nouveauté se manifeste encore davantage dans les vastes fossés qui environnent la plus grande partie de ce camp, tant en dedans qu'en dehors.

Pour ne faire mention icy que du fossé qui est en dehors au pied du boulevard vers la plaine, son lit presque égal & uni par-tout dans une longueur & une largeur extraordinaire, ses bords qui se sont soutenus dans leur première direction, sans s'être démentis ni écroulés dans presque aucun endroit, une profondeur de près de trois pieds sur un fond qui ne permet pas de le creuser beaucoup plus avant, tant à cause de la fermeté du tuf qui se trouve au-dessous, qu'à cause de la dureté extrême des lits de cailloux qu'on y rencontre, & qu'on n'auroit pu surmonter qu'avec des peines & des travaux infinis, sont autant d'apparences qui annoncent, non des travaux de 1800. ans, mais-un ouvrage assez moderne.

Comment même se pourroit-il faire que des fossés creusés depuis tant de siècles fussent encore en si bon estat, pendant que ceux de tant d'anciens camps, & même quelques uns de camps assez nouveaux sont à présent entièrement comblez, & au niveau de la campagne.

Mais après tout, rien ne détruit davantage l'ancienneté que l'on donne au camp de Dieppe, que la différence de la construction d'avec celle des camps Romains, différence que l'on remarque, non-seulement dans les dimensions particulières de leurs retranchements en dehors, mais aussi dans la disposition singulière de leurs quartiers en dedans.

En effet, pour parler d'abord des dimensions qui estoient en usage du temps de César dans la castrametation, nous apprenons de ses Commentaires qu'on ne donnoit alors aux boulevarts d'un camp que 10. 12. ou 16. pieds de hauteur au plus, & à ses fossés que 15. ou 20. pieds au plus de largeur.

Ainsi les remparts que cet Empereur fit élever autour de son camp sur l'Aisne contre l'armée des habitants du pays de Reims, n'estoient que de 12. pieds de haut avec un fossé de 15. pieds de large. Il ne fit porter aussi qu'à cette même hauteur les retranchements du camp qu'il opposa aux troupes du Beauvoisis.

Il ne

Il ne donna que 15. pieds de haut aux boulevarts, & 20. pieds de large aux fossés de la première circonvallation de la ville d'Alexia, & les fossés de la seconde circonvallation dont il entoura encore cette place, & ceux de la contrevallation n'étoient que de 15. pieds de large. Les retranchements qu'il fit autour de la ville de Bourges, n'eurent que 12. pieds de haut, & il ne donna que 16. pieds d'élévation aux lignes qu'on tira depuis le Lac de Geneve jusqu'au Mont Jura, pour fermer aux Suisses l'entrée des Gaules.

Végèce, & les autres écrivains qui ont traité de la castrametation, ne nous apprennent point que les Romains depuis César ayent donné à leurs retranchements plus de hauteur & plus de largeur, que ce Général n'en donnoit aux fortifications de ses camps. S'ils en usèrent ainsi, c'est que dans ce temps-là ces seules fortifications suffisoient, tant pour mettre le soldat à couvert des efforts de l'ennemi, que pour rendre inutiles, ou d'un effet mediocre, tous les traits qu'il pourroit lancer.

Mais depuis l'invention des armes-à-feu qui portent incomparablement plus loin que toutes les armes offensives des anciens, il a fallu, pour s'en mettre à l'abri, leur opposer de nouvelles fortifications, dont les distances & l'épaisseur fussent proportionnées à la portée & à la force du canon.

De-là donc est venue la nécessité de faire autour des villes & des camps, des retranchements beaucoup plus élevez & plus larges que ceux qui estoient en usage du temps des Romains.

Or c'est selon cette façon assez moderne qu'ont esté construites les fortifications du camp de Dieppe. Ce rempart de près de 45. pieds de haut, qui le couvre du côté de la plaine avec un fossé large de 50. pieds au moins, ne peut estre un ouvrage élevé seulement contre l'effort des flèches & des dards des anciens.

Des travaux si surprenants n'ont pû estre entrepris que pour arrester la furie & les puissants efforts des armes-à-feu; ce camp ne doit donc avoir esté dressé que depuis qu'elles ont esté inventées, & non dès le temps de César, ou de quelqu'un de ses successeurs.

*baillon de
Retranchemen.
de Camp*

Il n'auroit aussi esté nullement nécessaire que du côté de Dieppe, au-dessus d'un profond & très-large vallon, dont la montée au camp est fort escarpée, on élevât encore un autre boulevard à la hauteur de 35. à 40. pieds, si ce n'eût esté pour couvrir le camp contre les batteries de canon qu'on pouvoit dresser à l'opposite sur la falaise du Paulet. Le vallon qui separe les deux falaises est trop spacieux, pour que d'un poste à l'autre il y ait eu d'autres armes à craindre que le canon. Quelques endroits même qui paroissent affaibles avec quelque sorte de régularité à l'épaulement du chemin couvert dont j'ay parlé, pourroient bien avoir esté des embrasures faites exprès, pour y pointer une contre-batterie de canons.

*premier de l'ennemi
en face.*

J'observeray encore que si les boulevards de ce camp estoient un ouvrage des Romains, l'on y verroit d'espace en espace quelque vestige des plattes-formes anciennes qu'on faisoit sur les boulevards des camps, pour y placer de ces hautes tours de bois qu'on opposoit aux machines des ennemis dans les attaques, & qui servoient aussi à défendre en flanc les courtines du camp, ainsi qu'autrefois les tours de pierres, dont les bastions tiennent lieu à présent, défendoient aussi les courtines des places de guerre.

Mais de tous les caractères de nouveauté qui se remarquent au dehors du camp de Dieppe, aucun ne frappe davantage que le chemin couvert, revêtu d'un épaulement de 7. à 8. pieds de haut, qui regne le long de la contrescarpe du grand fossé, qui du pied du boulevard regarde le vallon sur son extrémité vers la mer.

Cette espèce de fortification pourroit seule suffire pour détruire absolument l'ancienneté prétendue de ce camp. L'on sçait que cette manière de défendre les dehors ou d'une ville ou d'un camp, est assez nouvelle; & l'on ne trouve ni dans les Commentaires de César, ni dans l'Histoire Romaine, aucun exemple de pareils retranchements pour s'y loger, & pour y disputer les approches & la descente d'un fossé à l'ennemi. Jules César ne sçavoit point l'éloigner autrement des postes de son armée, que par un second fossé au-delà d'un premier, comme il le pratiqua au siège de Bourges, ou même par un

troisième fossé au-delà d'un second, ainsi qu'il en fit creuser un au siège d'Alexia, pour tenir encore les ennemis plus loin de son principal retranchement.

Mais il ignoroit entièrement, ou négligeoit de pratiquer la manière observée dans les derniers siècles, de faire de nouvelles levées de terre aux dehors d'une ville ou d'un camp, le long du glacis des fossés, afin d'arrêter les assiégeants dès les dehors, & leur en disputer le terrain pied à pied.

Ce n'est pas seulement dans le dehors du camp de Dieppe que se trouvent des preuves incontestables de sa nouveauté; on en voit encore des marques convaincantes dans la disposition particulière de ses dedans, toute différente de l'ordonnance des dedans d'un camp Romain.

Sans parler icy ni de la disposition du quartier du Prétoire, qui occupoit presque le tiers d'un camp, ni de la situation des portes Prétorienne, Decumane, & des deux qu'on nommoit principales : sans entrer aussi dans un détail trop circonstancié de la distribution des deux autres tiers d'un ancien camp, ce qui me meneroit trop loin, je me contenteray d'observer qu'un camp Romain étant tracé sur le modèle d'une ville, on ne l'environnoit pas seulement de profonds fossés & de hautes levées de terre, mais qu'on en partageoit aussi tous les dedans en différents quartiers séparés les uns des autres. Ces quartiers divisés par compartiments réguliers, avec tout l'ordre & la symétrie possibles, conformément cependant à la situation & à la figure des différents lieux où l'on se postoit, servoient à y placer les corps de troupes, chacun selon son rang; de sorte que le soldat, à son arrivée dans le camp, sçavoit où son logement étoit marqué.

A la vue d'un camp Romain, l'on auroit cru découvrir une ville bien ordonnée, & partagée en ses différents quartiers; les longues & larges allées tirées au cordeau & parallèles, qui, en traversant le camp dans sa longueur & dans sa largeur, le coupoient à angles droits en plusieurs quarrez réguliers, représentoient les rues qui séparent une ville en différents cantons.

Entre les boulevarts & le logement des troupes, étoient

*première - la 3^e ou
camp.*

des allées fort spacieuses, à l'instar du *Pomarium* intérieur d'une ville. Là se mettoient les bêtes de somme, les bagages de l'armée, les munitions de guerre & de bouche, & autres choses.

On y laissoit aussi, le long du logement des troupes, un grand espace vuide, tant pour la libre communication des quartiers les uns aux autres, que pour y exercer les soldats dans les évolutions militaires, & pour y faire défiler l'armée plus commodément & sans confusion, soit en sortant du camp, soit en y entrant.

Telle estoit en partie la disposition des dedans d'un camp Romain, disposition bien différente de celle de l'intérieur du camp de Dieppe. Là, au lieu de longues & larges allées, sont de vastes fossés qui enveloppent une grande partie de son enceinte; un autre fossé bien d'une autre largeur que les autres venant encore à le diviser en deux portions inégales dans la moitié de sa longueur, vers le tiers de sa largeur, rompt cette belle ordonnance, & cette distribution géométrique de quartiers, dont les Romains avoient pris le modèle sur le camp de Pyrrhus, & que Philippe Roy de Macédoine, pere de Persès, ne pouvoit s'empêcher d'admirer.

Mais sur-tout rien n'a moins de rapport à l'état d'un camp Romain dans l'enceinte de celui de Dieppe, que le canton à l'écart, qui séparé du reste par un gros mur, estoit si bien retranché de tous côtez, qu'il formoit comme un autre petit camp beaucoup plus fort que le grand.

Cette façon de se retrancher dans l'intérieur d'un camp pour y contester le terrain jusqu'à la dernière extrémité, fut entièrement inconnue aux Romains; de leur temps, les boulevarts estoient-ils emportez? tout estoit perdu: plus de ressources dans les dedans du camp, ni aucun poste à y défendre.

Les camps des Grecs ne furent point autrement fortifiez que ceux des Romains; les anciens Perses se retranchoient de même. Cyrus, dit Xénophon liv. 3. ne se contentoit pas de se mettre à couvert derrière un fossé, comme faisoient les Assyriens, & les Barbares à leur exemple; il se mettoit encore à l'abri derrière de hautes élévations de terre.

Ce n'est que dans les derniers siècles qu'on s'est avisé de tenir bon, & de se fortifier dans les dedans d'une ville ou d'un camp; aussi de tous les anciens camps qu'on voit en France, sur-tout en Picardie, & dont il s'en trouve jusqu'à trois dans le Boulonnois, ancienne contrée des Morins, il n'y en a aucun qui ait des retranchements dans son enceinte. Ils ne présentent plus aujourd'hui que des restes de vieux boulevarts à la hauteur seulement de huit à dix pieds, sans presque même aucun vestige des anciens fossés qui les environnoient en dehors.

Après toutes les preuves que je viens de rapporter, je ne crois pas qu'il y ait lieu de douter que le camp des environs de Dieppe ne soit un ouvrage des derniers siècles, & qu'il n'ait été appelé camp de César, à cause que l'on en ignore l'origine : ainsi donne-t-on le nom de César à quantité d'anciens monuments dont les fondateurs sont inconnus.

Comme nous n'avons aucune époque certaine du temps de la construction de ce camp, qui ne peut avoir l'ancienneté qu'on lui donne, on pourroit dire avec assez de vraisemblance, qu'il fut formé vers le milieu du x v.^e siècle, en 1442. lorsque les Anglois vinrent mettre le siège devant la ville de Dieppe, sous la conduite du Général Talbot; car ce siège ayant duré très-long-temps, & les Anglois s'opiniâtrant à vouloir prendre cette place, ils se retranchèrent autour de tous côtes, élevèrent des terrasses d'où ils pouvoient la battre avec succès, sur-tout du Fort Paulet qu'ils construisirent aussi alors, & dont on voit encore quelques restes du côté du Fauxbourg qui en porte le nom.

Les Anglois ayant donc pris le parti de passer l'hiver devant la ville de Dieppe plustôt que d'en lever le siège honteusement, il y a toute apparence qu'ils se fortifièrent de leur mieux sur la falaise voisine de celle du Fort Paulet. Ils ne pouvoient choisir un poste mieux situé, tant pour en faire leur place d'armes, que pour y loger un corps de troupes de réserve toujours prêt à rafraichir les assiégeants, outre qu'ils pouvoient facilement y recevoir leurs provisions par mer, y mettre leurs vaisseaux à l'abri des injures de la saison, & les y radoubes.



D I S S E R T A T I O N

*Sur quelques Camps connus en France sous le nom
de CAMPS DE CÉSAR.*

Par M. l'Abbé DE FONTENU.

S E C O N D E P A R T I E.

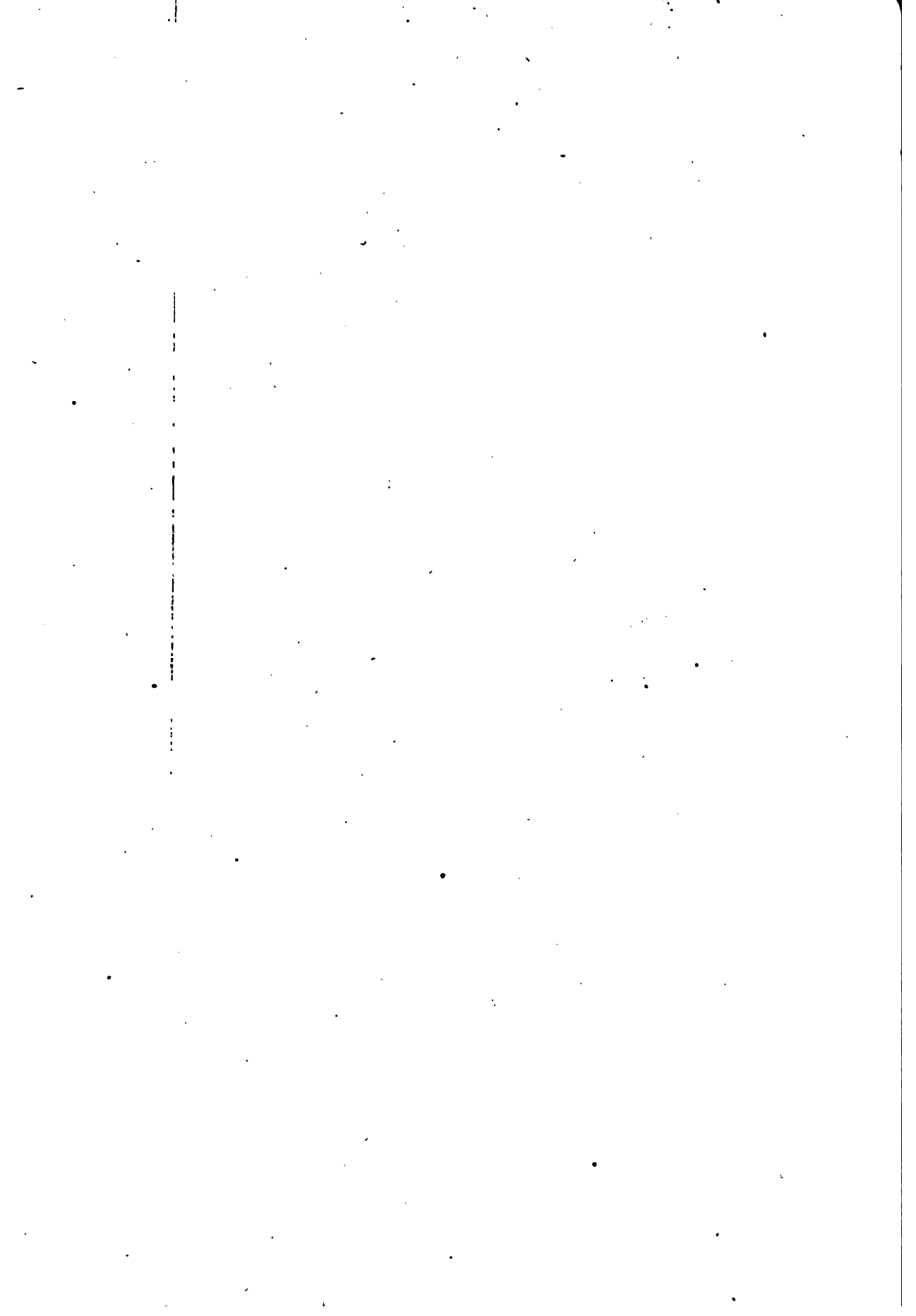
*Sur le nom que porte le Camp de Dieppe, appelé la Cité
de Lime, & sur le camp de S^t Leu d'Esferan.*

29. d'Avril
1732.

ON sera sans doute surpris d'apprendre que la Falaise, si connue dans le pays de Caux sous le nom de *Camp de César*, & qui n'est presque plus aujourd'hui qu'un vaste champ couvert de verdure, & environné de levées de terre, soit aussi appelée la Cité de Lime *Civitas Limarum* : c'est le nom que luy donnent d'anciens actes, & c'est aussi sous ce nom que M. Fremond qui estoit de Dieppe, a désigné ce lieu dans sa Carte générale du Diocèse de Rouen, nom que M. de Fer a défiguré sous celui de *Cité d'Olime*, dans sa Carte des Côtes de Normandie, gravée en 1690.

Comme un tel nom ne peut avoir esté attribué à ce lieu sans cause & sans fondement, il s'agit de deviner à présent quelle a pû donc avoir esté la raison de cette dénomination.

Personne n'ignore que le nom de *Cité*, qui dans le haut Empire se donnoit à l'association ou communauté de tout un peuple, à quoy répond le terme de Canton chez les Suisses, se donna dans le bas Empire à la Ville principale ou Chef-lieu de chaque communauté ou peuple particulier. Depuis ce temps-là même, ce nom est resté affecté, dans plusieurs Villes capitales, à certains quartiers, qui originairement comprenoient dans leur enceinte les anciennes petites Villes, autour desquelles plusieurs de nos grandes Villes se sont formées peu à peu : ainsi



Paris, Amiens, Beauvais & quelques autres Villes considérables du Royaume, se sont étendues au loin autour du quartier originaire, qui y retient encore son ancien nom de *Cité*.

Il n'est pas moins certain qu'il ne se trouve en France ni ailleurs, aucun lieu du nom de *Cité*, qui n'ait été Ville ou Bourg dans son origine, ou au moins qui n'ait été habité par un certain nombre de personnes formant société; ce qui étant ainsi, il y a sujet de croire que la Falaise qu'on appelle à présent également le *Camp de César* & la *Cité de Lime*, a eu autrefois des habitants, & qu'elle a même peut-être été la Ville principale ou Chef-lieu du peuple voisin. Il n'a pas tenu à moy, pendant le peu de séjour que j'ay fait à Dieppe l'année dernière, d'avoir des preuves de ce que j'avance; mais aucun des sçavants que j'y ay consultez ne m'a pû rien apprendre sur ce sujet, qui m'ait satisfait. M. l'Abbé le Gordier Professeur Royal des Mathématiques à Dieppe, que j'avois prié de faire toutes les perquisitions possibles sur l'origine du nom * de *Cité de Lime*, m'a même mandé depuis mon retour à Paris, qu'il n'avoit pû rien découvrir de certain touchant la Falaise du camp de César, & sur son nom de *Cité de Lime*, dans le peu de pancartes qui sont restées à Dieppe depuis son bombardement: que celles où il devoit en être fait mention avoient été consumées dans l'embrasement de la Ville. Que l'on ne trouvoit pas plus de lumières dans les anciens actes que les particuliers pouvoient avoir, & que cette Falaise étant depuis plusieurs siècles une commune destinée pour la pâture des bestiaux, elle n'avoit eu depuis ce temps-là aucun maître qui ait pû en laisser à ses descendants des titres authentiques, pour nous instruire de ce qu'étoit ce lieu autrefois. M. le Gordier me marque cependant dans la même lettre, premièrement, qu'un Notaire de Dieppe, homme d'esprit, & fort habile dans sa profession, l'avoit assuré qu'il avoit vû quelques pièces assez anciennes, dans lesquelles

* Ce nom ne viendrait-il point du terme Anglois *Lime*, qui signifie de la chaux? le fond des falaises qui sont | aux environs de Dieppe est excellent pour en faire.

cette Falaise estoit également nommée le *Camp de César* & la *Cité de Lime*.

2.^o Qu'une personne fort intelligente, qui a quelque bien auprès de ce lieu, luy avoit dit que cette Falaise estoit même encore plus connuë dans le pays sous le nom de *Cité de Lime*, que sous celui de *Camp de César*; j'ay sçu aussi par moy-même, que les payfans des environs luy donnent indifféremment ces deux noms.

3.^o Qu'un Sçavant de Dieppe luy avoit affirmé qu'il se souvenoit très-bien d'avoir lû, il y a plusieurs années, dans un Auteur latin, les termes de *Civitas Limarum*, en parlant de la Falaise dont il est question; mais qu'il ne pouvoit se ressouvenir quel estoit cet auteur, ni s'il estoit ancien ou moderne. M. de la Boissiere Lieutenant de Roy du château de Dieppe, m'a aussi assuré qu'il avoit lû un manuscrit sur les Antiquitez de Dieppe, où ce camp estoit nommé *Civitas Limarum* & *Cité de Lime*. Or comme il paroît par tous les témoignages que je viens de rapporter, que cette Falaise a toujours retenu le nom de *Cité de Lime*, il y a, ce me semble, tout lieu de penser que ce lieu a esté autrefois habité, quand même ce n'auroit point esté une Ville principale ou chef-lieu de tout un canton ou communauté. L'ancien terme latin de *Civitas*, quand il se dit d'un lieu particulier, signifiant toujours un endroit où il y a eu des habitants, il est aussi fort probable que le nom primitif de cette Falaise a esté celui de *Cité de Lime*, & que le nom de *Camp de César* ne luy a esté donné que très-long-temps après, dans les derniers siècles, depuis que l'on y eut effectivement formé un camp sur les débris des anciennes habitations. Les raisons principales qui pourroient faire soupçonner qu'il y auroit eu autrefois en cet endroit-là une ville ou bourg, sont :

La première, qu'il est sans exemple qu'on ait jamais élevé autour d'un simple camp, des boulevarts de 45. à 50. pieds de haut, avec des fossés de 40. à 45. pieds de large; des retranchements d'une telle hauteur & d'une telle largeur ne peuvent guères convenir, à ce qu'il me paroît, qu'à une Ville fortifiée: aussi ai-je tout lieu de soupçonner que ces boulevarts
surprenants,

surprenants, dont les glais font revêtus des deux côtez d'un beau tapis de gazon, couvrent les débris des murs de quelque Ville ancienne; & ce qui m'affermir encore davantage dans ma conjecture, c'est qu'à un endroit où le pied du boulevard estoit déchaussé, par l'éroulement d'une croute de terre épaisse de cinq à six pouces qui le couvroit, je remarquay qu'il s'y trouvoit un assemblage de cailloux rapportez, ce qui me fait croire que le massif du dessous de ce boulevard pouvoit bien estre entièrement formé de semblables cailloux, qui seroient les ruines des anciens murs dont ce boulevard auroit esté environné.

La seconde raison est que les restes de l'ancien bâtiment & du vieux mur que l'on voit encore aujourd'huy à l'entrée du défilé qui monte au camp, annoncent non l'entrée d'un simple camp, mais bien plustost une ancienne porte de Ville.

Ma troisiéme raison est fondée sur ce qu'on voit encore dans ce camp les vestiges d'une ancienne muraille, beaucoup plus propre à former un quartier séparé de la Ville, qu'à faire la division d'un camp: je ne dis point que quelques puits comblez, & quelques ruines de vieux bâtimens qu'on voit encore sur cette Falaïse, semblent bien plustost désigner des débris de quelque Ville, que des restes d'un vieux camp.

Il est vray qu'il est difficile de se figurer qu'il y ait eû une ville en un lieu où il ne se présente à présent presque autre chose à la vûe qu'une assez belle plouze revêtue de pâturages; mais que découvre-t-on aujourd'huy en tant d'endroits de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, où estoient autrefois des villes très-peuplées, si ce n'est des champs, sans presque aucun vestige qu'il y ait jamais eu là des édifices? Plusieurs anciennes Citez dans les Gaules même & ailleurs ont esté ensevelies de telle maniere sous leurs propres ruines, qu'on ignore entièrement à présent les lieux où elles existèrent autrefois; & que reste-t-il aujourd'huy de la plus grande partie de la superbe Rome, que de vastes jardins & que terres labourables? Peu d'années suffisent quelquefois pour effacer de dessus terre presque toute apparence de spacieux & solides bâtimens qui y ont esté construits. Sans sortir même de mon sujet, j'ay observé

avec étonnement que la Falaise sur laquelle avoit esté construite la Citadelle de Dieppe, rasée seulement sous le regne de Louis XIV. n'estoit plus maintenant qu'un champ où les bestiaux alloient paître, & qu'elle différoit déjà fort peu de la Falaise appelée la *Cité de Lime*, ou le *Camp de César*. A peine peut-on y distinguer à présent les traces des anciennes fortifications qui en faisoient un des meilleurs postes du pays.

La Falaise sur laquelle estoit de l'autre côté le Fort Paulet, est aussi métamorphosée, pour ainsi dire, en un lieu de pâturage, où l'on ne voit plus aujourd'hui que quelques débris de vieux retranchements qui y estoient.

L'on peut encore observer que rien n'est plus ordinaire que de voir reduire en poussière les ouvrages qui paroissent les plus durables; à peine sont-ils renversez, qu'on les voit non-seulement se couvrir d'année en année de différents lits de terre, formez par le fumier des plantes qui s'y pourrissent annuellement; mais aussi se convertir souvent en terre, sur-tout quand ils sont de matériaux faciles à estre pénétrez par la pluie & par l'humidité de l'air, ainsi que le sont les pierres blancheâtres & de craye des Falaises de Dieppe : or, comme les maisons de l'ancienne Cité de Lime furent vraisemblablement bâties de cette sorte de pierres, il n'est point étonnant qu'elles ayent esté tellement reduites en poudre, qu'il ne reste maintenant presque aucune marque que cette ville ait existé; mais après tout rien n'a plus contribué à me rassûrer dans ma conjecture, qu'une observation que je fis l'année dernière estant à Abbeville. Quelques parties des anciens murs des remparts de la ville, qui sont de pierres blanches & tendres, ayant esté renversées depuis plusieurs années, je remarquay qu'un grand pan de ces murs avoit esté entièrement transformé en une terre noirâtre, qui avoit emprunté la couleur d'un lit de terreau fort noir qui le couvroit, & qui s'y estoit formé tant par les immondices qu'on y avoit jettées, que par la pourriture des plantes qui y croissent chaque année.

D'abord à la première vûe, toute la masse ne m'en parut qu'un monceau de terre d'une même consistance & qualité;

mais l'ayant ensuite examinée très-attentivement, à cause du soupçon que j'avois que ce devoit estre un ancien pan de mur bouleversé par l'injure des temps, je reconnus évidemment que je ne m'estois point trompé dans ma conjecture.

En effet, j'apperçus les suites alternatives des assises de pierres dont ce mur avoit esté anciennement construit, qui se faisoient remarquer par des trainées du vieux ciment qui en avoit fait la liaison, & qu'on ne distingue du reste que par la couleur, qui est d'un noir moins foncé que celui des assises de pierres. Sans les traces de ce ciment, il seroit impossible de reconnoître que cette masse de terre fut muraille autrefois.

J'observay aussi que quelques moëllons jaunâtres qu'on avoit entremêlez dans les materiaux de ce mur, s'estant trouvez plus fermes & moins poreux que les pierres blanches, & par conséquent plus rebelles à la dissolution, n'avoient encore pris qu'une demi-teinture de noir; de sorte que n'estant changez en terre qu'à demi seulement, ils avoient leurs molecules bien moins friables & bien plus rudes au toucher que celles des pierres qui avoient esté blanches dans leur origine.

Je ne m'arrêteray point à remarquer icy, que le changement de ces anciennes pierres blanches en une terre noirâtre, a esté causé principalement par l'eau de pluie, qui filtrée à travers du terreau noir de la surface d'enhaut, en a pris la teinture, qu'elle a communiquée aux pierres d'au-dessous, en les enveloppant & pénétrant de toutes parts, d'où est arrivée la desunion & l'entière dissolution de leurs parties, & conséquemment leur métamorphose en terre noire; ainsi voyons-nous les vieux pavez des ruës de Paris prendre dans toutes leurs parties intérieures la teinture noire de l'eau des bouës qui les pénètre & les résout en sable.

De tout ce que je viens de dire, je conclus qu'encore qu'on ne voye aujourd'huy presque autre chose que de la terre revêtue de gazon sur la Falaise où fut apparemment bâtie l'ancienne Cité de Lime, ce n'est pas néanmoins une raison suffisante pour décider que cette Cité n'y ait point existé, puisque les pierres, & presque tous les materiaux dont elle fut bâtie, ont

pû, depuis tant de siècles, estre redevenus terre d'une même couleur, & de la même nature que celle qui est sur les lieux; ainsi que je l'ay remarqué à l'égard des matériaux de l'ancien Fort Paulet & de la Citadelle de Dieppe, dont la plupart sont réduits en un terrain d'une même apparence & d'une même consistance que celui des Falaises sur lesquelles ces Forts avoient esté élevez: je puis même assurer que d'icy à quelques siècles il n'y aura aucun vestige qu'il y ait jamais eu des bâtimens en ces endroits-là. Mais quoy qu'il en soit de l'existence de l'ancienne Cité de Lime, il me reste à faire une observation importante sur le camp qui en occupe le terrain; sçavoir, touchant sa figure triangulaire, ce qui en même temps me donnera occasion de faire quelque mention de plusieurs autres camps qui portent aussi le nom de César, sur-tout de celui qui se trouve auprès de Saint Lcu d'Esfran sur l'Oyse. Si nous en croyons Polybe, dans son livre sur la Castrametation qui estoit en usage de son temps, sçavoir sous Scipion l'Africain, les camps Romains estoient presque toujours de figure quarrée ou ovale, comme étant les figures les plus propres à disposer des troupes dans un camp avec plus de regularité & de symmétrie; ce qu'on ne doit néanmoins entendre qu'autant qu'un Général estoit maître de choisir son terrain, sinon il falloit qu'il se conformât à la disposition des lieux où il estoit obligé de camper.

Aussi Végèce, qui vivoit plusieurs siècles après Polybe, assure qu'un camp Romain n'avoit point de figure déterminée; qu'on le faisoit rond, ovale, triangulaire ou quarré, selon les conjonctures où l'on se trouvoit, & selon la situation particulière des lieux où il falloit se retrancher.

Mais comme il y a peu d'affiette plus avantageuse pour bien camper, qu'une hauteur au confluent de deux rivières, ou entre la jonction soit d'une rivière ou ravine, soit d'un profond vallon à un marais impraticable ou à la mer même, j'ay remarqué que la plupart des anciens camps qu'on attribue à César sont placez sur des éminences situées ainsi, & sont par conséquent de figure triangulaire, figure la plus convenable à une pareille affiette, aussi-bien qu'à rendre un camp presque inaccessible; car

deux de ses côtes se trouvant flanquez comme par de larges & profonds fossez naturels, il ne reste plus qu'un côté ou le front à fortifier, qu'il est d'autant plus aisé de garantir de toute insulte, qu'il a moins d'étendue, & qu'il présente moins de face à l'ennemi; aussi estoit-ce là l'endroit du camp qu'on avoit soin de retrancher avec le plus d'attention, en le couvrant de hauts boulevarts, avec de larges & profonds fossez.

C'est ainsi qu'entre tant de camps, auxquels on a donné dans nos provinces & ailleurs le nom de *Camps de César*, sont fortifiez: 1.^o les deux camps de César, dits aussi de l'Etrun, l'un dans l'Artois & l'autre dans le Hainaut; le premier se voit à une lieuë d'Arras, entre le confluent de la haute & de la basse Scarpe, dont la première prend sa source à Montenaucourt, & la seconde à Vandelicourt près d'Aubigny.

Ce camp est un tertre qui forme un triangle presque équilatere, dont chaque côté, selon le rapport que l'on m'en a fait, peut avoir deux cens cinquante à trois cens toises de longueur. Le côté qui barre les deux rivières, & qui fait le front du camp, est encore marqué par des restes d'anciens retranchements, dont les fossez sont à présent entièrement comblez.

On voit aussi quelques vestiges d'anciennes levées de terre le long des bords de ces deux rivières, qui se joignent du côté d'Arras vers l'Orient. Au bas du camp est la célèbre Abbaye de l'Etrun, où l'on ne reçoit que des filles de familles distinguées.

Le second camp de César, nommé aussi le camp de l'Etrun; est, de même que le premier, de figure triangulaire; il se trouve près de Bouchain, entre le confluent de l'Escaut & de la petite rivière du Sanlé, sur une hauteur fort élevée, & escarpée vers ces rivières, où il paroît encore quelques traces de vieux retranchements de terre, qui s'étendent, ainsi que l'on m'en a assuré; trois cens cinquante à quatre cens toises le long de l'Escaut, mais beaucoup moins le long du Sanlé.

L'on ne peut dire combien ce camp avoit autrefois d'étendue, à cause que les fortifications qui devoient en couvrir le front d'une rivière à l'autre, selon les règles de la Castrametation, ont esté entièrement applanies, & rendues de niveau au reste

de la campagne, qui est de très-bonnes terres labourables.

2.^o Le camp nommé encore de César, au-dessus du Port d'Ik en Bretagne, près de Saint-Brieux. De tous les anciens camps que je connois sous le nom de César, aucun ne ressemble davantage à celui de Dieppe, tant par la situation que par la figure, que ce camp, posé de même sur le haut d'une Falaise en triangle; il est aussi flanqué d'un côté par la mer, & de l'autre par un profond vallon où coule la petite rivière d'Ik, qui donne son nom à un Bourg, & à un Havre capable de contenir des bâtimens de six-vingt tonneaux.

Le troisième côté répond sur la campagne, sans aucune trace des anciens retranchemens qui devoient en défendre autrefois les approches. Comme le paysan de ces cantons-là est fort laborieux, & qu'il a grand soin de mettre tout à profit, il n'a pas manqué d'en applanir tout le terrain, pour en faire des jardins fruitiers qui lui sont d'un très-bon produit. L'on ne doute nullement dans le pays, que César n'ait campé en ce lieu du temps de son expédition en Bretagne. A la pointe du camp se voit une tour très-ancienne, rebâtie depuis peu, qui commande le Port d'Ik, & qu'on a toujours appelée *la Tour de César*; les Bretons croient fermement qu'elle a été élevée par les ordres de ce Général: elle servoit autrefois de fanal pour ce port.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de remarquer icy, que le nom de Port d'Ik que l'on donne au havre qui est aux pieds de ce camp, a fait croire à quelques sçavans de ces quartiers-là, mais contre la vérité de l'histoire, que ce lieu étoit le fameux *Portus Ictius* dont parle César dans ses Commentaires, & d'où il fit voile pour la conquête de la grande Bretagne.

Cet endroit est un Bourg avec titre de Baronie, qui appartient à M. le Comte de Moron, d'une des meilleures Maisons de Bretagne.

La petite rivière d'Ik, qui donne son nom au Bourg, prend sa source dans le Marquisat de Plelo, dont est aussi Seigneur M. le Comte de Moron, & dont M. son fils, Ambassadeur de France en Danemarck, porte le nom. Cette rivière, qui n'est qu'à deux lieues & demie de la mer, ne vient cependant s'y

jetter qu'après de longs tours & détours de six à sept lieues ; dans une vaste & fort belle prairie où elle semble se plaire à serpenter. Plusieurs hameaux & villages qui sont sur les bords de cette rivière, en prennent leurs terminaisons en ik, ainsi que Binik & autres lieux.

3.^o Enfin le camp appelé aussi *Camp de César*, près de Saint Leu d'Esseran, village sur l'Oyse, renommé pour les belles carrières de pierres, & où se voit une grosse Abbaye de l'Ordre de Clugny, à une lieue & demie de celle de Royaumont, sur le chemin de Beaumont sur l'Oyse, & à une petite lieue en deçà de Chantilly.

Ce camp, que j'ay esté visiter exprès, est encore beaucoup plus digne d'attention qu'aucun de ceux dont je viens de faire mention à l'occasion de celui de Dieppe ; situé sur le sommet d'une haute montagne en dos d'âne fort escarpée, au confluent de l'Oyse & de la Nonette, autrement dite la rivière de Chantilly ou de Senlis, il commande les campagnes voisines : hors de toute attaque du côté de ses deux flancs, qui sont presque inaccessibles par leur situation naturelle, il n'a de front que très-peu de terrain à défendre ; il est de plus à portée du fourrage, de l'eau & du bois, sans quoy un camp, si fort qu'il puisse estre, soit par l'art, soit par la nature, n'est pas long-temps tenable.

Ce camp est aussi en triangle, mais ce triangle est assez irrégulier, sur-tout vers la Nonette, où se recourbant en espèce de demi-cercle saillant, suivant le contour de la côte, il embrasse une assez grande étendue de terrain.

Les deux côtes qui regardent, l'un vers l'Oyse, & l'autre vers la Nonette, sont fort roides & escarpez, si ce n'est à leur extrémité ou à l'angle de réunion qui répond vers la jonction de ces deux rivières, où la pente de la montagne est beaucoup moins droite qu'ailleurs ; aussi l'accès en estoit-il défendu par des élévations de terre dont il reste encore des vestiges.

Ce retranchement pouvoit aussi avoir esté élevé pour couvrir la porte Décumane & le quartier du Pretoire, s'il est vrai que ce camp soit un ancien camp Romain. Quant au troisième côté qui fait la tête du camp, comme c'est son endroit foible ;

Camp de S. Leu

se trouvant de niveau à la plaine qui regarde Chantilly & S.^t Maximin, il est muni d'une lisière de la montagne à l'autre, par un boulevard de seize à dix-huit pieds de haut, plus ou moins, en quelques endroits.

Ce boulevard, qui s'est assez bien conservé dans toute son étendue, est percé de trois ouvertures ou entrées, dont celle du milieu, qui est la plus spacieuse, a seize de mes pas de large; & les deux autres qui en sont, l'une à droite, l'autre à gauche, à la distance de cent de mes pas, dont quatre sont sept pieds, n'ont de largeur que douze de ces pas.

Je ne doute nullement que, selon les règles de l'ancienne Castramétation, il n'y ait eu autrefois au pied de ce boulevard de bons fossés; mais ils sont aujourd'hui entièrement comblés, soit par la suite des années, soit par les soins du laboureur, qui fait valoir, autant qu'il le peut, tout le terrain de ce canton, qui est d'un très-bon revenu en grains.

Les dedans du camp, aussi de terres labourables, sont très-bien cultivées; & vers le milieu sont deux remises à lapins, qui nourris des fines herbes qui y naissent, sont estimées dans le pays.

Le front de ce camp, qui est couvert par le boulevard, a peu d'étendue en comparaison de ses flancs, ce qui en rend la défense assez facile; il n'a au plus de longueur que quelques six cents de mes pas, au lieu que le côté vers la prairie qui regne le long de la Nonette en a dix-huit cents cinquante à soixante, & que celui qui commande la prairie qui s'étend le long des bords de l'Oyle, en a seize cents soixante à soixante-dix.

Je m'étois proposé d'avoir les dimensions de ce camp dans la dernière exactitude, mais je ne pus les prendre qu'à peu-près & en diligence; une violente tempête dont je fus assailli sur le lieu, ainsi que je l'avois été au camp des environs de Dieppe, m'obligea de décamper plus vite que je ne l'aurois désiré, & de me sauver dans une carrière voisine que je trouvai très-à-propos à la descente de la colline hors du camp. Au reste, la hauteur sur laquelle est situé le camp de Saint Leu n'est connue de temps immémorial dans le pays, que sous le nom de *Camp de César*;

César; elle est aussi marquée sous ce nom dans les Cartes géographiques, ainsi que dans celle des environs de Paris, par Jaillot. Des personnes habiles qui se picquent d'être versées dans l'histoire de ces quartiers-là, m'ont assuré qu'elle s'appelle ainsi dans les plus anciens titres qu'on en ait, dont les originaux se conservent à Chantilly, dans le trésor des Archives de M. le Duc, Seigneur de ce lieu.

La tradition constante de tout le voisinage est aussi que *César* a campé en cet endroit, & que le quartier des environs qu'on a nommé dans tous les temps la *Garenne*, estoit alors une forêt fort épaisse & étendue, qu'il fit abattre pour pouvoir découvrir tout le pays d'alentour, & empêcher l'ennemi de venir s'y cantonner pour l'inquiéter dans son camp, & surprendre ses convois.

Les habitants de Montaterre, bourg au-delà de l'Oyse, à une lieue du camp, prétendent même tenir par une tradition immémoriale de père en fils, que *César* vint les visiter, & qu'il ne put s'empêcher d'admirer la charmante situation de ce lieu, d'où la vue est des plus diversifiées, & des plus vastes qu'il y ait dans tout ce pays. Mais quoy qu'il en soit de ces traditions populaires, sur lesquelles il ne faut pas faire beaucoup de fond, je crois que le camp de Saint Leu peut passer pour beaucoup plus ancien que celui de Dieppe, puisqu'on n'y trouve aucun des caractères de nouveauté qu'on découvre dans celui-cy; rien même ne s'oppose à le croire un camp Romain. En effet, ses boulevarts sont de l'élévation que les anciens donnoient ordinairement à ceux de leurs camps; l'on n'y voit ni ouvrages avancés dans les dehors, ni aucune trace de retranchements dans les dedans, ni d'inégalité de terrain qui interrompe la communication des postes les uns aux autres, & qui puisse empêcher d'en disposer les quartiers avec toute la régularité & toute la symétrie que demandoit l'ancienne castramétation: ainsi l'on pouvoit y placer facilement les différents corps de troupes d'une armée Romaine, chacun selon son rang, *Legionnaires*, *Alliés*, *Auxiliaires*, *Volontaires*, *Cavaliers* & *Fantassins*; ces troupes s'y trouvant disposées séparément les unes des autres,

dans les distances nécessaires, les mouvements & les évolutions militaires pouvoient s'y faire en fort bon ordre & sans confusion.

Les quatre ouvertures qui donnoient entrée dans ce camp pourroient bien avoir esté la porte Prétorienne, la porte Décumane, & les deux portes nommées Principales.

La porte Prétorienne auroit esté cette grande ouverture de seize de mes pas, qui est au milieu du boulevard, à laquelle auroit répondu depuis le quartier du Prétoire, la grande rue qui devoit partager le reste du camp en deux parties égales. Les deux autres ouvertures qui percent aussi le boulevard à distance presque pareille, l'une à droite, l'autre à gauche, où devoient aboutir deux rues paralleles à celle du milieu, auroient esté les deux portes dites Principales, qu'on plaçoit aux deux flancs d'un camp, & qui répondoient l'une à l'autre par une grande rue tirée au cordeau, quand la disposition du terrain le permettoit.

Car lorsque les flancs d'un camp estoient trop escarpez & peu accessibles, ainsi que le sont ceux du camp près Saint Leu d'Esseran, on ne pouvoit mieux faire alors que d'ouvrir dans le boulevard même qui couvroit le front du camp, les deux portes nommées Principales, ainsi qu'on l'a pratiqué dans le camp de S.^t Leu.

Quant à la porte Décumane, elle devoit estre à la queue ou extrémité de ce camp, derrière le quartier du Prétoire, à l'endroit où la pente de la montagne devenant plus douce, facilitoit la descente dans la prairie qui se rencontre entre le camp & le confluent de la Nonette & de l'Oyse.

Le quartier du Prétoire, qui dans un camp Romain en occupoit près d'un tiers, auroit esté établi à cette extrémité, où vraisemblablement la porte Décumane estoit placée.

Là se voyent encore aujourd'huy les restes d'un ancien épaulement qui couvroit les derrières de ce quartier, auquel une grande esplanade qui s'étend en cet endroit-là le long du bord de la montagne, donnoit au camp toute l'étendue nécessaire, & laissoit encore assez de largeur à son *Pomarium*, ou large & longue allée qui devoit regner autour de tout le camp.

Enfin, après tout ce que je viens de rapporter du camp près de Saint Leu d'Esseran, il paroît fort probable que c'est un ancien camp Romain, formé, si ce n'est dès le temps de César même, du moins sous le regne de quelqu'un de ses successeurs.

Je voudrois pouvoir terminer ce discours par la description d'un autre camp célèbre aussi de figure triangulaire, attribué encore à César. Ce camp est situé au confluent des rivières d'Aube & de Ronay qui en défendent deux côtez; son front s'étend du côté de Brienne, & est soutenu par des retranchements encore très marquez & assez élevez, malgré le soin qu'on a eu de les applanir pour labourer les terres voisines. Le Fermier de M. le Comte de Brienne à qui ce terrain appartient, y a souvent trouvé des médailles Romaines, & même, depuis quelques années, une épée antique avec un casque de fer, qu'on voit encore dans sa basse-cour. M. l'Abbé Banier qui a vû ce camp, & des lumières de qui je fais gloire de profiter, m'a promis de m'en avoir une description plus particulière, avec le plan, dont j'auray l'honneur de faire part à la Compagnie, ainsi que de quelques autres camps dits aussi de César, qui pourront venir à ma connoissance.

Brienne.

D I S S E R T A T I O N

*Sur quelques Camps connus en France sous le nom
de CAMPS DE CÉSAR.*

Par M. l'Abbé DE FONTENU.

T R O I S I È M E P A R T I E

Du Camp de Pequigny sur la Somme.

9. de Juin
1733.

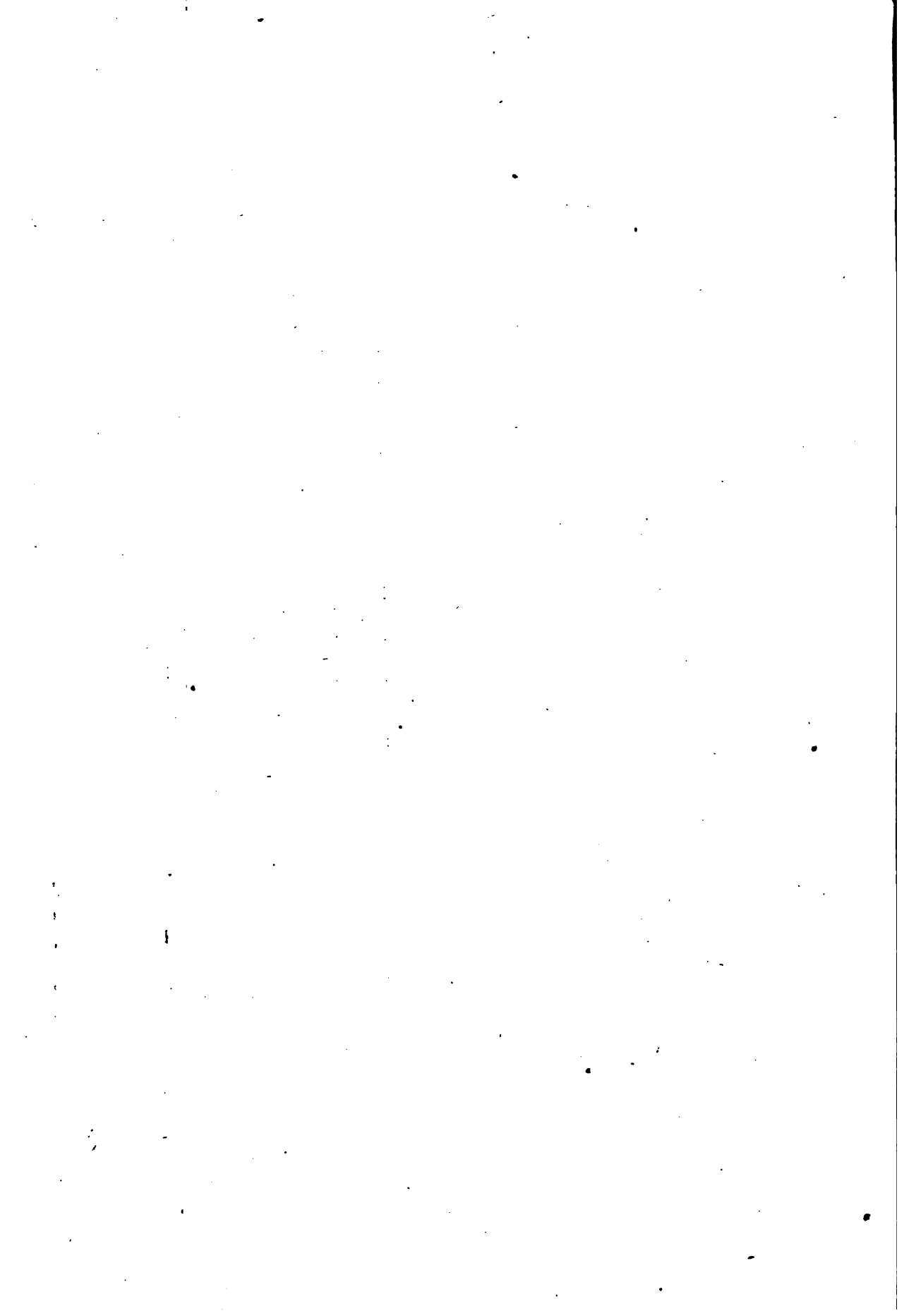
AVANT que d'entrer dans aucune discussion sur l'origine du camp de Pequigny, il est à propos d'en donner la description avec quelques observations qui semblent naître du sujet. Il se trouve au de-là de la Somme, sur les territoires de Tirancourt, de S.^t Waast & de S.^t Sauveur, à une petite demi-lieuë de Pequigny ou Picquigny, petite ville, ou plustost bourg à trois lieues d'Amiens, connu dans les anciens titres sous les noms de *Pinconium*, *Piconium*, *Pinkeniacum*, *Pinquiniacum*, *Pinkeni* & *Pinkenei*.

La situation de ce camp sur le sommet d'une éminence qui commande tous les lieux d'alentour, est des plus avantageuses, telle que Polybe, Végèce, & les autres auteurs qui ont écrit sur les campemens, la recommandent, & telle aussi que César la choisissoit, autant qu'il le pouvoit, selon les occasions. On sçait combien la supériorité du lieu donne de facilité à se deffendre contre un agresseur, qui doit en même temps surmonter l'ennemi qui le domine & l'obstacle du terrain.

D'ailleurs, l'air pur & libre qu'on respire ordinairement sur les lieux élevez doit les faire préférer à tout autre pour la santé du soldat, sur-tout si l'on est à portée des necessitez de la vie, & de tous les besoins d'un camp: *Castra*, dit Végèce, *praesertim hoste vicino, tuto semper facienda sunt loco, ubi &*

Lib. 1. c. 22.

Memoires Tom. X. Pag. 436.



lignorum, & pabuli, & aquæ suppetat copia, & si diutius commorandum sit, loci salubritas eligitur.

Les hauteurs sont encore principalement recherchées quand elles sont dans le voisinage de quelque rivière considérable, par laquelle on puisse aisément faire venir des provisions pour des troupes, quand de-là on peut battre tout un pays, en tirer des vivres & des contributions, arrêter l'ennemi qui voudroit avancer, luy fermer un passage de consequence, qui le rendroit maître d'une vaste contrée, où il pourroit établir ses quartiers, & en tirer sa subsistance.

Or, tels sont les avantages du camp de Pequigny; au pied une rivière fort navigable, deux grandes prairies à deux de ses côtez, en face une campagne fertile, & garnie passablement de bois, peuvent fournir abondamment tout ce qui est nécessaire dans un camp. De-là vous dominez les environs, vous tenez en respect tout un pays, vous envoyez des partis au loin, vous écarter vos ennemis, & leur bouchez un passage des plus importants de la Somme.

Adjoûtez à tous ces avantages la figure triangulaire de ce camp, qui de toutes les figures est une des plus convenables pour une bonne deffense, sur-tout quand deux côtez du camp se trouvant fortifiés, pour ainsi dire, par les mains de la nature, en rendent les côtez presque inaccessibles, & que le front en estant bien retranché par l'art, se trouve à couvert de toute insulte.

Or voilà l'estat du camp de Pequigny; le côté qui regarde la prairie de Tirancourt, & qui se replie en dedans vers le milieu pour gagner l'extremité de l'angle, estant fort roide & escarpé de 50. à 60. pieds de hauteur, est hors de toute attaque: le côté qui répond en ligne droite à la rivière de Somme, qui est à 200. toises de-là, n'est guères plus accessible, se trouvant couvert de collines ou monticules assez droits, & hauts de 50. à 60. pieds. Quant à la face de ce camp qui se recourbe en quart-de-cercle vers la campagne, les boulevards de 7. à 8. pieds de haut, dont il est encore revêtu aujourd'huy avec des fosses assez larges & profonds, nous apprennent par

l'affaiffement qu'ils doivent avoir souffert depuis tant de siècles, de quelle hauteur & de quelle force ils devoient estre autrefois.

Lib. 3. c..

Quant à ce qui concerne la figure triangulaire, il est à observer que cette figure estoit anciennement fort en usage dans la castrametation. Encore que les Romains eussent coutume de faire leurs camps, ou ronds, ou ovales, ou quarrez, ou triangulaires selon la nécessité des lieux, *castra*, dit Végèce, *pro necessitate loci, vel quadrata, vel rotunda, vel trigona, vel oblonga constitues*, cependant il s'en trouve beaucoup plus de triangulaires que d'aucune autre figure, tels que sont les camps de S.^t Leu d'Esseran, de Pequigny, & plusieurs autres connus en différentes provinces de l'Europe sous le nom de *Camps de César*. Ces sortes de camps sont ordinairement aisez à deffendre, assis le plus souvent sur la cime d'une montagne, ils sont presque toujours impraticables vers leurs côtes à droite & à gauche, qu'ils ont appuyez ou sur des rivières, ou sur des marais, ou sur de profonds vallons & précipices, de sorte que ne pouvant estre entamez que par le front qui répond pour l'ordinaire au niveau de la campagne, on y trouve employé pour deffendre ce côté foible, tout ce que l'art peut inventer de mieux pour se bien retrancher. A cet endroit se creusoient de profonds & larges fosses revêtus de boulevarts élevez qu'on ne manquoit pas de palissader, fraiser, & munir de tours d'espace en espace dans les nécessitez urgentes, telle qu'estoit celle où se vit Quintus Cicero, quand Ambiorix chef des Eburons, c'est-à-dire des Liegeois, vint l'attaquer dans son camp.

On sçait combien César estoit attentif à rendre inaccessibles les flancs d'un camp ou d'une armée, selon la disposition du terrain où il se rencontroit. Ne luy estoit-elle pas favorable, il suppléoit à ce défaut par tout ce que l'étendue & la pénétration de son génie & sa grande expérience dans l'art militaire pouvoient luy suggérer. C'est dont il donna un si bel exemple dans le fameux combat qu'il livra aux Belges sur les bords de la rivière d'Aîne dans le pays des Rhemois. Là, se trouvant en danger d'estre pris en flanc, & d'estre enveloppé

par le nombre prodigieux de leurs troupes, il rendit toutes leurs forces presque inutiles, & remporta sur eux une victoire des plus signalées, en couvrant les flancs des deux ailes de son armée par de larges & profondes tranchées, garnies sur les bords d'une extrémité à l'autre, de hautes tours remplies de soldats qui empêchèrent les ennemis d'oser le prendre en flanc à la droite ou à la gauche, de sorte que ne pouvant être attaqué que de front qu'il égala à celui des ennemis qui venoient le combattre, il ne lui fut point difficile par la valeur supérieure de ses troupes, de tailler en pièces leur armée.

Mais, quoique la plupart des anciens camps qu'on attribue aux Romains, soient de figure triangulaire, néanmoins, si nous en croyons Polybe, leurs Généraux d'armée aimoient, sur-tout quand ils estoient maîtres du terrain, à former leurs camps en quarré à la façon de leurs villes, dont ils vouloient qu'un camp fût une représentation parfaite, tant par la disposition & distribution des quartiers, que par la symmetrie & la regularité de ses compartiments; ainsi les Grecs, & entre les autres les Lacédémoniens, dont les villes estoient ordinairement construites en rond, se plaisoient à faire leurs camps de figure ronde, comme Lycurgue l'avoit ordonné par ses loix.

Les Romains avoient encore une attention particulière à fortifier leurs camps plus ou moins selon le séjour qu'ils avoient à y faire. Ne faisoient-ils que passer, ils dressoient des camps à la hâte, fort sûrs néanmoins, qu'ils nommoient *subita, temporanea, tumultuaria castra*, environnez de fosses passablement larges & profonds, munis d'une levée de terre, ou petit rempart bien palissadé; ce qui se faisoit avec une diligence extrême, chaque soldat se mettant à l'ouvrage à l'instant qu'il arrivoit à son poste. Mais devoient ils s'arrêter du temps en un lieu, ils formoient alors des camps fixes & à demeure, où ils employoient tout l'art de la fortification, qu'ils appelloient *stativa castra*, distinguez en *æstiva* & *hyberna castra*, selon qu'ils devoient y passer leur quartier d'hyver ou d'esté.

Ils s'y retranchoient avec un soin extrême par des levées de terre de 13. à 15. pieds de haut, & même davantage

quelquefois, environnées de fossez de 9. de 11. de 13. & même de 17. pieds de large, profonds à proportion, car la coutume estoit d'observer dans leurs dimensions le nombre
Lib. 3. impair, *fossam milites aperiunt*, dit Végèce, *latam novem, undecim, tredecim, vel ubi major adversariorum vis metuitur pedibus decem & septem, imparem enim numerum observari moris est.* Superstition qui venoit de ce que les payens s'imaginoient que le nombre impair estoit aussi heureux qu'agréable à la Divinité.

Ainsi selon les regles de la castrametation des anciens, les fossez du camp de Pequigny, de même que ceux des autres camps anciens, doivent avoir esté dans leur origine de 15. à 17. pieds de large, profonds à proportion, & leurs boulevarts doivent avoir eu 13. à 15. pieds de haut, & plus peut-estre : dimensions que la longue suite des siècles a reduites à l'estat où nous les voyons aujourd'huy, non-seulement au camp de Pequigny, mais aussi à plusieurs autres camps d'égale antiquité.

étendue

Je ne diray rien icy ni de l'étendue du camp dont il s'agit, qui est de 450. toises dans la plus grande longueur, & de 350. dans la plus grande largeur, ni de ses entrées ou portes, dont l'une est prise au milieu de ses boulevarts, & l'autre à travers de ses collines vers la riviere de Somme. Les reflexions que je pourrois faire à cette occasion, soit sur les différentes dimensions d'un camp Romain, selon le nombre des troupes qui devoient s'y loger, soit sur les diverses portes ou entrées qu'on avoit coutume d'y faire par rapport à la disposition du terrain, me meneroient trop loin. Je passe donc aux raisons qui peuvent faire conjecturer que le camp de Pequigny a esté formé dès le temps de César, ou du moins du temps de quelqu'un de ses successeurs, & que c'est par conséquent un camp Romain.

En effet, de tous les anciens camps qui sont connus en Europe sous le nom de *Camp de César*, peut-estre n'y en a-t-il aucun auquel ce nom convienne à plus juste titre qu'à celui de Pequigny; puisque César ne fut jamais en aucun des cantons où plusieurs de ces sortes de camps sont situés, & qu'il n'y mit
 jamais

jamais de troupes en quartier; au lieu que le camp de Pecquigny se trouve non seulement placé au milieu du Belgium proprement dit, (cette province s'étendoit depuis Arras jusqu'à Beauvais, Amiens vers le centre) pays dans lequel seul César avoit disposé jusqu'à trois legions, pendant qu'il n'en tenoit pas plus d'une dans chacune des provinces voisines à cent milles à la ronde, mais qu'il n'étoit aussi qu'à six à sept milles de Samarobrinc^a, c'est-à-dire d'Amiens, où César fit un séjour beaucoup plus long qu'en aucun autre lieu de la Gaule, puisqu'il y passa tout un quartier d'hyver.

Ce Prince, à son retour de sa seconde expédition dans la grande Bretagne, choisit Amiens préférablement à toute autre ville, pour y tenir l'assemblée générale des Estats de la Gaule; en faire la place d'armes & le centre de toutes ses legions repandues dans les contrées voisines; y placer les magasins de son armée qui avoit beaucoup à souffrir dans les provinces, par la famine qu'y caufoit la sécheresse; enfin pour y fixer sa résidence, jusqu'à ce qu'il eût réglé tout ce qui regardoit le département de ses legions dans leurs quartiers d'hyver.

Voicy ce qu'il nous en apprend luy-même dans ses Commentaires^b: César, dit-il, après avoir retiré ses vaisseaux à sec, vint tenir les Estats des Gaules à Samarobrinc^e, où il changea son ordre accoutumé pour la répartition des quartiers d'hyver de ses troupes, à cause de la disette que la sécheresse avoit causée dans tout le pays; il fut donc obligé de distribuer ses legions en plusieurs provinces, *coactus est legiones in plures civitates distribuere*. Il en mit une chez les Morins, sous la conduite de Caius

^a Cette Ville est encore nommée dans les auteurs Latins *Samarobrinsa* & *Samarobriga*, c'est-à-dire Pont sur Somme.

^b Lib. 5. Comment. *Subductis navibus consilioque Samarobrincæ peracto, quod eo anno frumentum in Gallia propter siccitates angustius provenerat, coactus est aliter ac superioribus annis exercitum in hybernis collocare, legionesque in plures civi-*

tates distribuere, ex quibus unam in Morinos ducendam Caio Fabio Legato dedit, alteram in Nervios Quinto Ciceroni, tertiam in Eburacum Lucio Roscio, quartam in Rhemis cum Tito Labieno in confinis Trevirorum hyemare jussit, tres in Belgio collocavit, his Marcum Crassum Quæstorem, Lucium Munacium Plancum & Caium Trebonium Legatos præfecit.

Fabius son Lieutenant, une autre chez les Nerviens, commandée par Quintus Cicero, une troisième chez les Efluens, sous les ordres de Lucius Roscius, une quatrième dans l'Etat des Rhemois vers les frontières des Treviriens, sous Titus Labienus; mais il en établit jusqu'à trois dans le Belgium seul, *tres in Belgio collocavit*, sous Marcus Crassus Questeur, Lucius Munacius Plancus, Caius Trebonius ses Lieutenants. Or de ces trois legions que César répandit dans le Belgium, dont Amiens étoit le centre, où pouvoit-il en placer une partie plus commodement, & qui fût plus à portée de recevoir ses ordres, qu'au camp de Pequigny, éloigné de luy de deux lieues & demie seulement? Comme l'éminence sur laquelle il est situé est le poste le plus avantageux qu'il y ait en ces cantons-là, il se trouvoit trop à la bienséance de ce Général, pour ne s'en estre pas emparé d'abord. D'ailleurs, comme c'étoit par la Somme qu'il faisoit venir une bonne partie de ses provisions, des bleds sur-tout, dont il avoit un si grand besoin pour remplir les magasins de son armée qu'il avoit établis dans Amiens, il ne pouvoit mieux en assurer le transport, qu'en mettant des troupes dans les lieux les plus importants des bords de cette riviere, & par conséquent sur la hauteur où se voit aujourd'huy le camp de Pequigny, poste des plus recommandables du pays, tant par sa situation que par sa force naturelle. De plus, dès qu'il en étoit maître, il entretenoit des deux côtes de la Somme une communication beaucoup plus libre avec ses autres quartiers, dispersés en différents cantons du Belgium.

Mais quoy qu'il en soit, je veux bien même reconnoître que comme il s'agit icy de la première répartition que César fit de ses legions à son retour de la seconde expédition dans l'Isle Britannique, il n'étoit point alors absolument nécessaire d'avoir un camp près de Pequigny, soit parce que les Gaules paroissant estre assez tranquilles, un corps mediocre de troupes auprès de sa personne dans Amiens, pouvoit suffire pour maintenir la paix dans les provinces, soit à cause que les trois legions du Belgium occupoient une trop grande étendue de pays pour pouvoir aisément placer différents camps dans des quartiers si près les uns des autres.

Mais peu de temps après l'arrivée de César dans Amiens, les Gaulois s'étant revoltés en différents endroits, sur la nouvelle qu'ils eurent qu'Ambiorix, après avoir entièrement défait Sabinius & Cotta dans le pays des Eburons, estoit venu fondre avec une armée des plus formidables sur le camp de Quintus Cicero près de Tournay, ce Général fut alors obligé de prendre de nouvelles mesures, & de changer ses premiers projets. Il n'eut donc pas plustost appris le danger où estoit Quintus Cicero, qu'il vole à son secours avec son activité & sa diligence ordinaires, à la tête de deux legions seulement; & le délivre, après avoir presqu'entièrement détruit l'armée d'Ambiorix.

César ne fut pas plustost de retour à Amiens après cette grande victoire, qu'il resolut non seulement de rester pendant tout son quartier d'hyver dans cette ville, contre sa coutume, qui estoit de passer cette saison dans la Lombardie & dans l'Illyrie, qui estoient aussi de son département, mais même de resserrer encore davantage les quartiers des trois legions qu'il avoit dans le Belgium pour les avoir plus à la main, & estre en état de se mettre en campagne à la première nouvelle de quelque soulèvement dans les Gaules.

Ayant donc renvoyé Fabius avec sa legion chez les Morins, comme il fut averti des complots qu'on tramoit tous les jours dans les Gaules contre les Romains, il rassembla autour de luy ses trois legions, & leur assigna des quartiers d'hyver aux environs d'Amiens dans trois camps différents, ainsi qu'il le déclare luy-même dans ses Commentaires: *Fabium cum sua legione in hyberna remittit, ipse cum tribus legionibus circum Samarobrinam tribus hybernis hyemare constituit; & quod tanti motus Galliae extiterant, totam hyemem ipse cum exercitu manere decrevit, nam illo incommodo Sabini morte perlato, omnes ferè Galliae civitates de bello cogitabant.* Lib. 5. Comment.

César fait donc icy une seconde distribution de ses troupes; qu'il rassemble, pour ainsi dire, sous ses yeux; ce qu'on doit sur-tout remarquer, c'est que les trois legions dont il avoit étendu les quartiers dans tout le Belgium, se trouvent à présent resserrées dans le seul territoire d'Amiens en trois différents.

camps, & très-près par conséquent l'un de l'autre; *ipse cum tribus legionibus circum Samarobrinam tribus hybernis hyemare constituit*. Quoique César ne spécifie point les lieux particuliers des environs d'Amiens où il mit ses trois légions, l'on peut cependant conjecturer très-vraysemblablement, qu'il en logea un détachement considérable sur la hauteur de Pequigny, qu'on a toujours depuis nommée le *Camp de César*. Ce poste, qui est fort près d'Amiens, est d'une situation trop heureuse; & César devoit en sçavoir trop bien l'importance, pour ne l'avoir pas, en cette rencontre, préféré à tous les autres postes d'autour d'Amiens. Ne seroit-ce point même alors qu'auroit esté formé le camp de l'Etoile village sur la Somme, à trois lieues de Pequigny, sur la route de Pontdormi, autrement dit Pont de Remy? Là se voyent encore sur la cime d'une montagne, les vestiges d'un ancien camp de César, dont j'ay fait aussi tirer le plan. Cicéron, dans une lettre à Trebatius, fait encore mention d'un camp qu'avoit César à Samarobrinæ, c'est-à-dire sur le territoire de cette ville; & peut-estre ce camp estoit-il placé sur la hauteur qui y domine, où dans la suite des temps l'on a bâti la forteresse qui s'y voit à présent, & qui, avant qu'on eût porté l'art de fortifier les places au degré de perfection où il est aujourd'huy, passoit pour une des meilleures forteresses de l'Europe. Il y eut là un ancien château, dont les Seigneurs prenoient le titre de Châtelains d'Amiens, & que les Antiquaires de cette ville prétendent même avoir esté fondé dès le temps de César, ce qui confirmeroit encore qu'il établit un camp en ce lieu-là.

Ce grand Capitaine, en distribuant ainsi ses troupes dans des camps assis sur des éminences le long de la Somme, ne faisoit que suivre les maximes de la castramétation des Romains, qui aimoient à camper, autant qu'il se pouvoit, le long des rivières sur des élévations, & à prendre leurs quartiers d'hiver hors des villes, dans la crainte que le luxe & la mollesse qui y regnent ordinairement ne vinssent à corrompre & à affoiblir le courage du soldat, & à le dégoûter du métier pénible & dangereux de la guerre.

Les raisons qui m'engagent à faire remonter jusqu'à César l'origine du camp de Pequigny, sont encore soutenues par deux forts préjugés, sçavoir, sur la tradition constante du pays, & sur le nom de César qu'on donne de temps immémorial à ce monument.

La gloire qu'ont eue les Amiennois d'avoir possédé ce grand Capitaine chez eux pendant un quartier d'hyver, leur a fait avoir dans tous les siècles une vénération particulière pour sa mémoire, & doit avoir perpetué chez eux de pere en fils, au moins le souvenir des principaux lieux où il fit hyverner ses legions, lorsqu'il fut dans leur pays. Et quelle raison auroient-ils eue de nommer dans tous les temps le camp de Pequigny & celui de l'Etoile *Camps de César*, si ce Général eût mis ses troupes ailleurs? Ce nom même, au défaut du témoignage des historiens, sert de titre public, & des plus authentiques, pour attester la vérité de ce fait, ou du moins pour le rendre très-vraysemblable.

Dès qu'il est même certain que César eut trois de ses legions autour d'Amiens, dans trois camps différents, *ipse cum tribus legionibus circum Samarobrinam hyemare tribus hybernis constituit*, où peut-on croire plus probablement qu'il en mit une partie, que dans un lieu qui a toujours retenu son nom? S'il n'en est pas ainsi, je ne vois point pourquoy l'on auroit donné cette dénomination à ce camp, à moins qu'on ne veuille dire qu'il la tiendrait de quelqu'un des successeurs de César, seconde conjecture qui a aussi sa vraysemblance.

Or dans cette hypothèse, ce monument doit estre encore très-ancien, puisqu'on ne peut en mettre l'origine au-dessous du v.^e siècle, la domination Romaine ayant alors esté entièrement éteinte dans les Gaules par les établissemens qu'y firent les Visigots, les Bourguignons, les Bretons, mais sur-tout les Francs, qui estoient les plus puissans de tous ces peuples, & qui y jetterent les fondemens de leur Monarchie, dont même, selon Mezeray & quelques autres de nos historiens, Clodion & Merovée mirent le Siège dans Amiens.

Mais quoyqu'il ne soit pas facile de déterminer dans quel

*Cesar place III
legions autour
d'Amiens.*

siècle, depuis César jusqu'à l'expulsion des Romains des Gaules, le camp de Pequigny auroit esté posé, on peut cependant conjecturer que ce fut dans le iv.^e ou v.^e siècle de J. C. au plustard, jusqu'au temps qu'Aëtius, alors le seul soutien de l'Empire en Occident, ne se trouvant plus en état d'en défendre les frontières contre l'inondation des différentes nations de Barbares venuës d'au-delà du Rhin, fut obligé d'abandonner à quelques-uns de ces peuples ce qu'ils avoient conquis, & même de se liguer avec Merovée Roy des Francs, & Théodoric Roy des Gots, contre Attila. Avant l'irruption des Barbares dans les Gaules, les Romains s'y estoient maintenus assez tranquillement, & avoient repoussé avec vigueur tous ceux qui avoient osé s'y jeter; mais enfin n'ayant pû arrêter le torrent de tant de différents peuples, vers la fin du iv.^e siècle & au commencement du v.^e il fallut les laisser s'établir en deça du Rhin dans plusieurs provinces des Gaules, entr'autres dans celle qu'on nomma depuis les *Pays-bas*, d'où ils étendoient leurs courses jusqu'à la Somme. Cette riviere estant devenuë alors la barriere de l'Empire de ce côté-là, les Romains se virent contrains de se fortifier de leur mieux le long de ses bords, d'en défendre les principaux passages, & de poster des corps considerables de troupes dans les lieux d'une assiette avantageuse. Or comme la montagne sur laquelle est posé le camp de Pequigny est d'une situation des plus favorables qu'il y ait sur la Somme, qu'elle couvre un de ses passages les plus importants, & qu'elle commande le pays circonvoisin, il est fort à présumer que les Romains ne manquèrent point alors de s'y retrancher, pour ôter aux Barbares l'esperance de pénétrer dans le cœur des Gaules. Il estoit même de leur interest de s'établir dans ce poste préféablement à tout autre, pour la sûreté des convois & des marchandises qu'ils faisoient remonter depuis l'embouchure de la Somme jusqu'à Amiens, où estoit un des sept arsenaux qu'avoient les Romains dans les Gaules, selon la notice de l'Empire, qui nous dit que cette riviere estoit une de celles sur lesquelles ils entretenoient des flottes, ainsi que sur la Seine; (dont les *Nautæ Parisiaci* sont si connus,) tant pour faciliter

le commerce dans toutes les provinces voisines, & transporter à moins de frais les provisions & les munitions des légions Romaines répandues dans les contrées des environs, que pour s'opposer aux entreprises & aux irruptions des ennemis, & les empêcher de ravager les Etats de l'Empire situés le long de ces rivières.

L'on pourroit encore avancer icy une troisième conjecture sur l'origine du camp de Pequigny, qui paroît aussi assez probable; sçavoir, qu'il auroit esté formé sous quelque'un des Empereurs Romains qui tinrent leur Cour à Amiens pendant quelque temps, ainsi que Constantius, Constantin le Grand, Constans, Julien l'Apostat, mais principalement Valentinien & Gratiën, qui firent un plus long séjour dans cette ville qu'aucuns de leurs prédécesseurs. Plusieurs de leurs ordonnances citées dans le Code Théodosien, sont datées de ce lieu; & même, selon Cassiodore, Valentinien y associa à l'Empire son fils Gratiën, *Gratiamum filium*, dit cet auteur, *Valentinianus Imperatorem Samarobrige constituit.*

Comme les troupes qui accompagnoient ces Princes devoient se disperser dans le pays à la ronde, & former différents camps dans les endroits où ils avoient à rester, où pouvoient-elles mieux s'établir que sur la hauteur où est le camp de Pequigny? aucun lieu des environs n'estoit plus propre à s'y loger, & l'on n'auroit esté dans aucun autre plus à portée de se rendre auprès du Prince au premier ordre.

Mais quoy qu'il en soit des conjectures que je viens de proposer sur l'ancienneté du camp de César, on ne manquera pas d'objecter que les boulevarts de ce camp étant aussi-bien conservés qu'ils le sont, à la hauteur encore de sept à huit pieds, avec des fossés au bas, profonds aussi de quelques pieds, & larges à proportion, ils ont un air de nouveauté qui paroît bien opposé à l'antiquité que je donne à ce monument.

A quoy l'on peut répondre que ces boulevarts ayant dû avoir dans leur origine quinze à seize pieds d'élevation, avec des fossés profonds de quinze à dix-sept pieds, ainsi que les Romains le pratiquoient dans les fortifications des camps fixes

& à demeure, l'on ne doit point estre étonné que ces boulevarts ayent subsisté jusqu'à nous, depuis tant de siècles, dans l'état où nous les voyons aujourd'huy, puisqu'ils doivent leur belle conservation à l'admirable structure des anciens camps Romains, dont les remparts revêtus de gazons fort épais, & formez en glacis des deux côtez, sur une base fort large & très-ferme, composent une masse des plus solides, capable de résister à toutes les injures des temps & des saisons, étant d'une consistance aussi durable que le peuvent estre des collines naturelles couvertes de verdure, sur lesquelles les orages les plus violents ne font presque que glisser sans les entamer en apparence. Il est vray qu'elles diminuent & s'affaissent peu à peu à la longue, mais c'est d'une manière si imperceptible, qu'on ne peut s'en appercevoir qu'après une très-longue suite d'années. C'est dont nous sont garants les précieux restes de plusieurs monuments aussi anciens que le peut estre le camp de Pequigny, qui néanmoins se sont maintenus jusqu'à présent en assez bon état. Entre ces monuments n'admire-t-on pas encore aujourd'huy dans le Valais les anciennes fortifications du camp de Galba Lieutenant de César, & ne voit-on pas aussi maintenant avec surprise, entre le lac de Geneve & le mont Jura, une partie des retranchements que César y fit élever pour fermer aux Suisses le passage dans les Gaules. Quoyque ces ouvrages surprenants n'ayent esté faits que de simples levées de terre revêtue de gazons, ils se soutiennent néanmoins toujours de manière, qu'il faut encore bien des siècles avant qu'on les voye réduits au niveau du terrain des environs.

Mais quand même l'on conviendrait qu'il est presque impossible que des fortifications faites seulement de terres revêtues de simples gazons, si bien affermies qu'on les suppose, ayent pû le soutenir jusqu'à nous, pendant près de dix-huit cens ans, sans estre entièrement anéanties, & au niveau du terrain d'alentour, je n'en croirois pourtant pas le camp de Pequigny moins ancien que je ne le fais, parce qu'il y a tout lieu de croire que ce monument peut avoir esté relevé & réparé en différents temps, ainsi que l'ont esté quantité d'autres monuments antiques. Je n'attribuerois donc cet air de nouveauté qui frappe d'abord
ceux

ceux qui vont visiter le camp de Pequigny, qu'aux réparations qu'on aura pû y faire en diverses occasions. En effet, ce poste est trop bien situé, & d'une trop grande conséquence, pour qu'on ait manqué de s'en saisir dans quelques-unes des guerres qui ont esté allumées dans le pays en différents siècles, sur-tout lorsque la Somme s'est trouvée servir de barriere à la France contre ses ennemis; & combien de fois n'en a-t-elle pas servi?

Premièrement, sans parler icy des guerres précédentes, cette riviere fut dans le *ix.^e siècle*, pendant quelques années, le rempart de nos provinces de ce côté-là, contre la fureur des peuples du Nord ou Normans, quand ces barbares vinrent ravager tous les pays d'au-delà de la Somme. En ayant même depuis forcé les passages, ils pillèrent & détruisirent la plupart des villes qui estoient sur les bords de cette riviere, & dans les contrées voisines.

Secondement, dans le *xiv.^e & le xv.^e siècles*, la Somme devint souvent la principale barrière de la France contre les Anglois, principalement depuis la prise de Calais en 1347. un an après la bataille de Crecy sous Philippe de Valois; avant même cette funeste journée, tous les passages de cette riviere se trouvèrent si bien gardez, qu'Edouard III. après avoir porté le fer & le feu jusqu'au cœur de la France, se vit contraint de descendre jusques vers l'embouchure de la Somme, pour gagner au-dessous d'Abbeville le fameux Gué de Blanquetaque, qui luy fut livré ou lâchement abandonné par du Fay. On sçait aussi qu'avant la fatale bataille d'Azincourt en 1415. sous Charles VI. Henry V. Roy d'Angleterre ne pouvant gagner Calais en traversant la Somme, dont tous les passages luy estoient fermez par les troupes Françoises, fut contraint de remonter jusques vers sa source, pour prendre sa route par le Comté de Saint Paul.

Les Anglois n'osèrent encore, en plusieurs autres occasions, tenter de pénétrer en France par la Somme, en ayant trouvé les principaux postes trop bien gardez.

Troisièmement, contre les Bourguignons, lorsque sous le Regne de Louis XI. la Somme, pendant quelques années, vint à

servir de limite entre les États de ce Prince & ceux de Charles Duc de Bourgogne & Comte de Charolois.

Quatrièmement enfin, dans les premières guerres de la France contre la Maison d'Autriche, qui devenue héritière de celle de Bourgogne, n'eut souvent à franchir que la Somme pour venir insulter les provinces d'au-delà de cette rivière.

Or il est très-vraysemblable que dans quelqu'une de ces conjonctures, & peut-être même dans quelqu'autre encore moins éclatante, l'on n'aura pas négligé d'occuper l'ancien camp de Pequigny, de s'y retrancher, & d'en relever les anciens retranchements, pour se rendre maître de la campagne par le moyen de ce poste, écarter l'ennemi des bords de la Somme, & couvrir le pont de Pequigny, une des clefs de l'Amienois & du Vimeux. Ce pont est renommé dans l'Histoire, par la fameuse entrevûe de Louis XI. avec Edouard IV. en 1475. dont Philippe de Commines nous a laissé le détail; mais s'il y eut jamais une rencontre où il fut nécessaire de s'assurer de ce poste & d'en rétablir les anciens retranchements, ce fut dans la guerre qu'eut Louis XI. contre Charles Duc de Bourgogne.

Les bords de la Somme devinrent alors le théâtre de la guerre & la barrière des deux États, depuis que le Roy en 1471. se fut saisi d'Amiens, & de la plupart des places d'en deçà de cette rivière, que Charles VII. dès 1435. pour détacher Philippe Duc de Bourgogne des intérêts du Roy d'Angleterre, lui avoit cedés par le célèbre Traité d'Arras qui fut le salut de la France, & comme s'exprime Mezeray, un coup de massue pour l'Angleterre. Car pour lors la Picardie fut comme démembrée & partagée en deux portions par la Somme, de sorte que pendant que d'un côté l'armée du Roy, sous les ordres du Maréchal de Gamaches, estoit répandue dans toutes les places de conséquence depuis S.^t Valery jusqu'à Pequigny, que le Bourguignon avoit repris; d'un autre côté les troupes du Duc, sous la conduite du S.^r des Querdes ou de Gorde, depuis Maréchal de France, occupoient tous les postes importants depuis le Crotoy à l'embouchure de la Somme jusqu'au-dessus de Pequigny. Le reste des bords de la Somme en remontant

jusques vers la source, estoit aussi gardé de part & d'autre par les plus fameux Capitaines des deux partis.

Or dans cette conjoncture, où le Duc de Bourgogne pouvoit-il mieux placer un détachement considérable de troupes pour s'y retrancher, que dans le camp de Pequigny? c'estoit mettre le pont de cette place hors de toute insulte, reprimer les courses de la garnison d'Amiens qui battoit la campagne d'au de-là de la Somme, & garantir son pays des contributions qu'elle vouloit en exiger. On dut alors réparer les fortifications de l'ancien camp de César, en la maniere à peu près qu'on le voit aujourd'huy.

Ce que j'ay dit jusqu'à présent du camp de Pequigny n'en regarde seulement que l'exterieur, & ce qui se découvre à la vue; mais si l'on vient à en examiner l'interieur, & ce qu'il cache à nos yeux, on reconnoitra qu'il n'est pas moins digne de l'admiration que de l'attention des gens curieux: car avec quelle surprise ne doivent-ils pas apprendre que le terrain sur lequel est assis ce monument, qu'on avoit cru jusqu'à présent estre plein & massif sous son fond, sans que jamais main d'homme y eût travaillé, est creux néanmoins avec des souterrains d'une étendue immense.

Je suis redevable de ce que j'en ay à raconter icy à M. du Cardonnoy, ancien Conseiller du Présidial d'Amiens, renommé parmi les Antiquaires, tant pour son goût pour les belles Lettres, que par sa capacité dans la science des Medailles antiques & modernes, dont il a un cabinet des plus curieux & des plus riches. On avoit ignoré jusqu'à nos jours, qu'on eût jamais pénétré sous le camp de Pequigny, & qu'on en eût fouillé les dedans, mais tout le pays fut dans le dernier étonnement, quand on vint à découvrir par hazard il y a près de trois ans, que non-seulement les dessous en estoient creux de toutes parts, mais encore tout l'interieur des territoires voisins.

M. le Sénéchal un des principaux habitants d'Amiens, qui possède une maison de plaisance près de ce lieu sur la seigneurie de Tirancourt, ayant obtenu la permission de ceux à qui appartient le fonds du Camp de César, d'y faire travailler pour

en tirer des pierres, ordonna qu'on commençât l'ouvrage à l'endroit marqué *F. F.* dans le plan que M. du Cardonnoy m'en a fait tirer sur les lieux, & où commence un chemin qui à travers des collines dont le camp est couvert de ce côté-là en guise de rempart, va descendre dans la prairie qui s'étend le long des bords de la Somme.

Entrée
Les ouvriers après quelques jours de travail, furent fort étonnez de se trouver tout à coup dans de vastes & spacieux souterrains, où regne une obscurité affreuse. S'étant mis à les reconnoître, flambeaux & lanternes à la main, ils s'aperçurent que ces souterrains se perdoient de toutes parts bien au de-là des bornes du camp, sous les terres des seigneuries de Tirancourt & de S.^t Wast; mais comme ils se voyoient dans une espece de labyrinthe où ils couroient risque de se perdre, ils ne voulurent pas se hasarder d'en reconnoître les extremitz qui sont encore ignorées, personne n'ayant osé tenter de pénétrer jusqu'au fond.

Là se rencontrent quantité de larges voutes creusées dans le roc, où se voyent encore des traces & des ornières de roues de charrettes qui y passèrent autrefois, sans doute pour en transporter les pierres qu'on a tirées de cette carrière.

On a reconnu en suivant ces routes, que plusieurs avoient leurs sorties en dehors, sous les rideaux du camp marquez *CC. DD.* dans le plan. Il ne reste au dehors aucuns vestiges de ces sorties, parce que depuis plusieurs siècles elles ont été entièrement bouchées par l'éroulement & l'affaissement des pierres & des terres supérieures, causez tant par leur propre poids que par les pluies, les degels & autres accidents inséparables d'une longue suite de siècles.

La voute de cette caverne immense est fort exhaussée, & soutenue sur quantité de gros piliers disposez de distance en distance, tels qu'on en voit dans les carrières qui sont au-dessous de quelques fauxbourgs de Paris & de leurs environs.

En plusieurs endroits de ces sentiers sont entassez des monceaux ou piles de pierres taillées de trois faces, & d'autres amas de pierres brutes, qui dispersées çà & là sans aucun ordre, y

forment par leurs tours & détours un véritable labyrinthe, où le fil d'Ariadne ne seroit pas moins nécessaire que dans le labyrinthe de Crete. En effet, plusieurs particuliers s'étant engagés dans ces circonvolutions, y ont été égarés des vingt-quatre heures entières, sans qu'on ait pû les retrouver qu'à la faveur de lanternes & de flambeaux allumés, & en les appelant à haute voix; & même comme les vapeurs grossières & humides qui s'exhalent dans ces souterrains éteignoient souvent les lumières, on étoit obligé de les rallumer par le moyen de pierres à fusil & de méches dont on avoit pris soin de se munir.

La nature des vapeurs qui s'élèvent dans ces lieux de ténèbres est bien différente de la qualité du terrain des prairies voisines, lequel étant desséché au soleil & découpé en pièces uniformes qu'on nomme des tourbes, devient matière combustible qui sert de chauffage aux gens du commun : la Providence divine, toujours attentive aux différents besoins du genre humain, suppléant ainsi à la disette de bois qui regne dans ces cantons-là. Il est encore à remarquer que les pierres de la carrière du camp de Pequigny tirent sur le gris; qu'elles sont grandes, d'un très-bon grain, & de la même espèce que celles dont est bâtie la célèbre Cathédrale d'Amiens. Aussi ne doute-t-on plus aujourd'hui dans cette Ville de la vérité de la tradition du pays, qui a toujours publié que c'étoit des environs de Pequigny que l'on avoit fait venir la quantité prodigieuse de pierres qui sont entrées dans la construction de cette superbe Eglise, qui, dans le goût Gothique, est un édifice des plus majestueux, des plus réguliers & des mieux entendus qu'il y ait dans l'Europe, principalement pour la Nef.

Ce bâtiment, dont les pierres qui le composent doivent renouveler le souvenir du camp de Pequigny, puisqu'elles en sont tirées, est un monument éternel de la piété des anciens Evêques d'Amiens; & de combien d'indigents plusieurs de ces saints Prelats n'ont-ils pas soulagé les besoins pendant un demi-siècle entier, en occupant les uns à creuser les vastes souterrains du camp de Pequigny, & les autres à employer les pierres qu'on en tiroit pour la construction de la maison du Seigneur.

Evrard, quarante-troisième Evêque d'Amiens, jeta les fondements de ce grand édifice en 1220. & fut le premier de ces Prelats qui fit travailler à cet effet aux carrières du camp de Pequigny, d'où cinq de ses successeurs continuèrent à faire venir des matériaux, jusqu'à ce qu'ils eussent porté à la perfection le merveilleux ouvrage de leur Eglise. Godefroy, successeur d'Evrard, l'éleva jusqu'à la voute en 1228. Arnould ou Arnould après luy, en entreprit la même année la voute, qui ne fut achevée qu'en 1251. Evrard second, en 1252. Alcaume, en 1258. & Bernard, en 1260. firent faire les combles, les couvertures & les clochers de ce chef-d'œuvre d'architecture Gothique, qui fut enfin achevé en 1269. sous ce même Prelat, qui mourut en 1276. Cette Eglise a 132. pieds de haut, 366. de long, & la croisée, d'une porte à l'autre, 182. pieds. Quelle quantité surprenante de pierres n'a-t-il pas fallu tirer de dessous le camp de Pequigny pour un tel ouvrage! Cependant comme le vuide qu'elle a pû former dans cette carrière ne répond nullement à la vaste étendue des souterrains qui s'y voyent, on ne peut douter qu'il n'en ait aussi esté tiré une infinité de matériaux pour la construction de beaucoup d'autres édifices sacrez & profanes.

Comme donc dans les premiers temps les Seigneurs de Pequigny estoient les maîtres de ce terrain, il est très-vraysemblable qu'ils se servirent de cette carrière avant même les Evêques d'Amiens dont j'ay parlé, pour faire bâtir tant d'Abbayes, de Prieurez & autres Benefices dont ils ont esté les Fondateurs, entre les autres, de la célèbre Abbaye du Gard près de Pequigny, en 1141. de celle de Saint-Jean d'Amiens, en 1151. de la Collégiale de Saint-Martin de Pequigny, dans leur Château, en 1066. & même auparavant. Cette Maison de Pequigny s'est tellement distinguée entre les plus illustres de France par ses bienfaits envers l'Eglise, que, selon la Morliere, la plupart des Benefices considérables de l'Amiennois luy sont redevables de leur fondation, & qu'il s'y trouve peu de Communautéz & d'Eglises qui n'ayent de grandes obligations à la magnificence de ces Seigneurs, ainsi que s'exprime cet auteur.

On peut donc dire que plusieurs des principales Eglises de l'Amienois sont sorties, en quelque manière, des souterrains du camp de Pequigny, & que ces différents ouvrages de l'art se doivent mutuellement leur première origine, ceux-cy s'étant étendus sous terre à mesure que les autres s'élevoient au-dessus. La tradition du pays veut encore qu'il y ait eu autrefois une belle chaussée de deux cens toises de long, qui du bas du camp alloit à travers la prairie, pour y voiturier, comme on le croit à présent, jusqu'aux bords de la Somme, les pierres de la carrière, qui de là estoient transportées à Amiens par eau; mais l'injure des temps a tellement ruiné cette levée, qui n'avoit été faite qu'à ce seul usage, qu'il n'en paroît plus aucun vestige à présent.

Mais ce qui doit encore intéresser particulièrement les amateurs de l'antiquité, c'est qu'au temps passé l'on trouvoit souvent dans le terrain du camp de César des médailles Romaines, qu'on regarde sur les lieux comme une preuve indubitable que les Romains avoient formé ce camp. L'on m'a même assuré que c'est de là que sont venues la plupart des belles médailles d'or de feu M. Houlon, Chanoine de la Cathédrale d'Amiens, grand amateur d'Antiques.

Feu M. le President de Maisons, ce digne Magistrat qu'on ne peut trop regretter, en avoit enrichi son cabinet, déjà très-nombreux & de grand prix. Ces médailles sont passées de là dans le cabinet de M. du Vau, qui possède une suite très-nombreuse de médailles d'or. Enfin, je ne dois pas oublier icy, avant de finir ce discours, que le fonds du camp de Péquigny, qui est de terres labourables d'un assez bon revenu, appartient aujourd'hui aux Chanoines du Chapitre de l'Eglise Collégiale de Saint-Martin de Pequigny, fondée dans le x^e siècle, en 1066. par Eustache de Pequigny & par ses deux freres, Jean, Archidiaque, ou, selon l'ancien stile, Archilevite d'Amiens, & Hubert. Le titre original appelle ces Seigneurs *Pinconii Pares*. Les biens de cette ancienne & très-illustre Maison de Pequigny étant tombez dans celle d'Ailly, vers le milieu du xiv^e sont depuis fondus, sous le regne de Louis XIII. dans

la Maison d'Albert, en la personne d'Honoré d'Albert Duc de Chaulnes, Chevalier des Ordres du Roy, Mareſchal de France, Gouverneur & Lieutenant général pour le Roy en Picardie, & frere du fameux Duc de Luynes, Connétable de France, favori de ce Prince.

Le Chapitre de Saint-Martin de Pequigny jouit du terrein du camp de Céſar en titre d'arrière-fief, qui releve des Seigneurs de Pequigny, Baronie de franc-alieu des plus anciennes du Royaume, du nombre de celles qu'on nomme primitives; dont dépendent plus de trois cens ſoixante fiefs, & qui jouiſſoit autrefois du droit de faire battre monnoye. Les Barons de Pequigny, comme Vidames nez de l'Egliſe d'Amiens, c'eſt-à-dire, comme ſes avouez ou deſſenſeurs, ont voulu relever, depuis plus de mille ans, du Bras de Saint-Firmin Martyr, dit la Morliere, ce qui ſignifie qu'ils ſe ſont déclarez dès ce temps-là vaffaux des Evêques d'Amiens.

Cet auteur, dans ſon livre des Antiquitez de cette Ville, voudroit faire paſſer le titre de Vidame, que prennent les Barons de Pequigny, *Vicedomini Pinconienſes* ou de *Pinconio*, diſent les vieilles Chartres, pour eſtre auſſi ancien que l'établiſſement de la Foy dans Amiens, l'an 301. de Jeſus-Chriſt, ſous Saint Firmin premier Evêque de cette Ville, dit le Martyr, pour le diſtinguer de ſon troiſième Evêque Saint Firmin le Confeſſeur.

D I S S E R T A T I O N
S U R U N M O N U M E N T
D E L A H U I T I E M E L E G I O N D ' A U G U S T E .

Par M. SCHEPFLIN.

IL y a environ dix ans, que des ouvriers, en creusant les fondemens d'une maison à Strasbourg, trouvèrent différens anciens tombeaux Romains, * ni construits, ni rangez à la maniere des hypogées, connus sous le nom de *Columbaria*. Ils n'avoient pas non plus la forme des sepulcres ordinaires des Romains, tels qu'on en voit en grand nombre encore aujourd'huy sur les grands chemins des environs de Rome & de Naples; mais ils tenoient beaucoup plus de la façon de ceux appelez *Obrendaria*, du mot *Obruendaria*, selon la conjecture de M. Rigault, parce qu'on les couvroit de terre: L'urne, qui contenoit les cendres & les ossemens brûlez, n'estoit point renfermée dans une autre urne, appelée *sarcophage*, ou *cercueil*; on y avoit suppléé par huit briques, qui garantissoient de toutes les injures de l'air le vase ossuaire, qui contenoit les os. Le tout estoit accompagné de lampes sepulcrales, & de différentes sortes de fioles, nommées vulgairement, mais improprement *lacrymatoires*, les unes de terre, les autres de verre. Une de celles-ci représente sur la base la Victoire écrivant sur un bouclier à côté, V. P. *vota publica*, avec la legende: *Gloria Augustorum*.

10. de Juillet
1731.

Les huit briques, partagées en deux rangs, formoient un toit, représentant les deux côtez d'un prisme triangulaire. Chaque brique avoit 1. pied 9. pouces & demi de hauteur, & 1. pied 4. pouces de largeur sur 1 pouce d'épaisseur. Il y

* On en trouva aussi de pareils l'an 1663. Voyez *Bebel. Antiq. Eccl. Argent.*

L. J. C. 10. avoit de plus un rebord aux deux extremités de chaque tuile, ce qui convient parfaitement avec ce que dit Vitruve sur la dimension & la figure de ces tuiles; & on lisoit sur chaque brique, partant huit fois sur le même tombeau :

LEG. VIII. AUG.

Inscription, qui quoyque renfermée en trois mots abrégés, présente deux différents sens; le premier, que c'est le sepulcre d'un soldat de la huitième legion d'Auguste, auquel cas il faudroit sous-entendre *miles*; le second, que les pieces qui composent le tombeau, furent fabriquées par cette legion, & c'est alors qu'il faudroit sous-entendre *opus*.

Le premier de ces sens, qui paroît d'abord le plus naturel, & le plus convenable, est celui que les curieux semblent avoir adopté. Cependant si nous considérons en général le stile le plus usité des Epitaphes, & en particulier celui des Romains; nous n'y trouvons guères cet usage établi. Pourquoi en effet réitérer huit fois la même chose, uniquement pour faire connoître que le deffunt estoit de la huitième legion, sans y adjoûter aucune des circonstances que les Romains avoient tant de soin d'exprimer dans leurs inscriptions sépulcrales? dans cette hypothèse la repetition seroit certainement superflue.

Il paroît donc plus convenable de s'en tenir au second sentiment, suivant lequel l'inscription n'a point de rapport à la qualité du deffunt, mais uniquement à ceux qui ont fabriqué les briques.

Nous trouvons des exemples pareils sur les pierres gravées des anciens, qui portent souvent le nom de l'ouvrier; comme ΣΟΛΩΝΟΣ, ΑΣΠΑΣΙΟΥ, ΥΛΛΟΥ, ΛΕΥΚΙΟΥ, ΜΥΚΩΝΟΣ, ΠΑΜΦΙΛΟΥ, ΠΕΡΓΑΜΟΥ, ΣΩΣΤΡΑΤΟΥ, ΑΠΟΛΛΟΔΟΤΟΥ, ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ; dont quelques-uns ont été pris mal-à-propos par les Antiquaires pour le nom de la personne représentée sur la pierre. On voit dans le tome III. des Memoires de cette illustre Académie, que M. Baudelot a pris à tâche de

refuter ce sentiment dès l'année 1716. de même que M. Stofch dans un ouvrage publié exprès sur ce sujet. L'unique difficulté qui resteroit, seroit de dire qu'il n'y a aucune vraisemblance qu'une legion Romaine, qui dans son origine n'estoit composée que de citoyens Romains, ait voulu s'abaisser jusqu'à fabriquer des tuiles: objection plus specieuse que solide; & c'est ce qu'il convient d'établir. Lorsqu'on adopte cette lecture, *legionis octavæ Augustæ*, & qu'on y supplée *opus figulinum*, cela ne doit nullement induire à penser que la legion y ait travaillé elle-même, mais que les briques furent fabriquées dans sa tuilerie; que ces tuiles sont du nombre de celles dont la huitième legion se servoit dans les ouvrages & fortifications.

On appelloit ces briques, *opus doliare, doliæ*, ou *figulinum*, parce qu'on les fabriquoit de la même matiere qu'on employoit aux tonneaux pour le vin: il y en a encore aujourd'hui une grande quantité en Italie. A la *Tolfa*, qui est l'ancien *Forum Claudii*, il se trouve un de ces vases qui doit tenir trente barrils (*cados*) on y monte par des échelles de 12. degrez. * L'ancienne Rome appelloit *doliolum* ce qui est connu dans la moderne sous le nom de *Monte testaceo*, parce que cette colline se forma peu à peu des débris de differents vases de brique qu'on y avoit accumulez.

Pour peu qu'on rapproche & confronte ce qui nous reste de monuments de cette espece, on y reconnoît bientôt que les Romains avoient coûtume de marquer les tuiles, pots de terre, lampes, urnes, vases, & autres ouvrages de brique, des noms tantôt de l'ouvrier, tantôt de la fabrique, d'autres fois de celui qui en estoit le maître, souvent même des noms des Consuls, pour désigner le temps où l'ouvrage avoit esté fait. J'ay vû à Rome près de cent pieces marquées ainsi des Consuls, qui pouvoient même servir à rectifier les Fastes consulaires; c'estoit du moins l'idée de feu M. Bianchini.

A l'égard des autres, j'en ay des preuves en main; sçavoir

* *Ciampini de sacr. ædif. cap. 9. pag. 128.*

des fragments de briques que j'ay apportez de Rome; sur l'une on voit cette legende :

OPVS. DOLIARE. EX. PRAEDIS. AVGG.
NN. FIG. C. TERTIT.

Opus doliare ex prædiis Augustorum nostrorum figulo Cais Tertitio.

Une autre a, OP. DOL. EX. PR. M. AVRELL
ANTONINI. AVG. N.

Opus doliare ex prædiis M. Aurelii Antonini Augusti nostri.

Une autre, EX. PR. L. AELI. AVG. PII. F. OP.
DOLIAR. ARISTIO. SVCCCESS. GALLIC.
ET VETER. COS.

Il a plû à M. Spon, qui a vû une pareille piece, de lire *ex palatio Ælii Aug.* à la place de *ex prædio L. Ælii Aug.* Plus d'une bevûe de cette nature se rencontrent dans ses ouvrages. Quoy qu'il en soit, le Consulat marqué dans l'Inscription que nous venons de rapporter, tombe dans l'an de l'Ere Chrest. 150. ou 151.

Pour revenir en particulier aux legions, ce n'estoit point la huitième seule, qui faisoit fabriquer des briques. *Lambecius* en a produit bien d'autres, trouvées en Autriche sur les frontieres de Hongrie* avec cette Inscription, LEG. XIII. GEM. *Legio XIII. gemina.* On en a vû d'autres, qui portent LEG. XXX. Une autre, EX. GER. INF. *Exercitus Germaniæ inferioris*, en sorte que voilà une fabrique pour toute une armée. Et ce qu'il ne faut pas oublier icy, les deux dernières Inscriptions furent marquées sur des tuiles appellées *imbrices*, qui sont creuses, & par consequent peu propres à en construire des tombeaux.

Il nous reste d'autres pieces, qui font connoître les ouvriers des briques pour les legions mêmes. La preuve s'en trouve

* *Carnunti inter rudera veterum hybernorum.* Ciampinus cap. 4.

particulièrement dans des Inscriptions rapportées par *Gruter* :
 LEG. V. C. SEVI. *Legionis quintæ Caius Seuius*. & LEG.
 V. P. SATRI. *Legionis quintæ Publius Satrius*.

Ce qui acheve de convaincre, que c'est le nom de l'ouvrier plutôt que celui d'un soldat Romain, c'est qu'il s'en trouve d'autres comme celle-cy, qui a déjà esté rapportée par M. Cuper, ^a où on lit : LEG. XXX. VITALIS FECIT. Tant de raisons fondées sur les monuments antiques, ne suffisent-elles point pour démontrer que c'est-là le véritable sens de l'Inscription du tombeau en question ?

À l'égard de la huitième légion, un passage de Ptolémée donne un grand jour à notre monument. Ce fameux géographe en parlant ^b de la ville *Ἀργυροῦρατον* adjointe : *λεγιὼν ἡ σελάζη*. *Legio VIII. Augusta*; il est donc certain, que de son temps la huitième légion y estoit en garnison. Or, Ptolémée ayant vécu sous l'Empereur Marc-Aurele, cette époque peut naturellement estre rapportée au regne de cet Empereur, & nous indiquer le temps auquel le tombeau peut avoir esté construit. Il y a plus, comme Marc-Aurele fut le premier à partager le titre d'Auguste ^c avec un Collègue, (c'estoit *L. Aurelius Verus*; de là les revers de plusieurs médailles de ces Princes, *concordia Augustorum*, *liberalitas Augustorum*;) la legende, *Gloria Augustorum*, couchée sur la base d'une des fioles du tombeau, confirme parfaitement notre conjecture, & ne laisse plus rien à desirer sur la certitude du temps de la construction de ce monument. Je remarque à cette occasion, qu'il faut que l'usage de brûler les morts ait esté encore alors assez commun, puisqu'on le voit pratiqué dans notre monument. Cet usage commença effectivement à diminuer dans l'Empire Romain vers ce temps-là; mais je n'oserois estre garant qu'il cessa dès lors entièrement, comme l'avancent la plupart des Antiquaires; du moins est-il fait mention de corps brûlé dans une Inscription du troisième siècle, rapportée par Fabretti.

^a Monum. Antiq. pag. 231.

^b Au chap. 9. du second livre de sa Géographie.

^c *Jul. Capitolin. in M. Anton. cap. 7.*

L'urne posée dans nostre tombeau, & que je conserve dans mon cabinet, ne contient que des ossements; il n'y a presque point de cendres: j'ay fait la même remarque dans une infinité d'autres que j'ay vûes en Italie. Le peu de cendres qui y est quelquefois vient des ossements mêmes, dont une partie se reduit en poudre par la longueur du temps; & c'est ce qui m'induit à penser qu'après avoir brûlé les corps on n'avoit soin que de recueillir les restes des ossements, sentiment qui couperoit court à beaucoup de raisonnemens sur la manière dont on prétend que les anciens distinguoient les cendres des corps de celles du bucher. Ce qu'il y a de constant, c'est qu'on appelloit ordinairement les petites urnes *ossuaria*; & l'*ossilegium* estoit le grand service qu'on rendoit aux parents & aux amis après leur mort. Je ne disconvien dray cependant point pour cela, qu'on n'ait cherché en certaines occasions à conserver les cendres par le moyen de la toile nommée *asbeste*. La pièce qu'on a trouvée à Rome l'an 1702. dans un Sarcophage, le prouve assez. Mais comme

Lib. 19. c. 1. Pline dit que ce lin incombustible estoit aussi rare & aussi cher que les perles, & qu'on ne s'en servoit que pour envelopper les corps des Rois avant que de les brûler, pour en conserver les cendres, il faut que cet usage n'ait esté ni ordinaire ni commun.

Dans l'urne dont je viens de parler, on trouva aussi plusieurs fioles, qui par leur figure annoncent qu'on ne pouvoit point s'en servir pour recueillir les larmes, mais bien pour y mettre des baumes & onguents liquides dont ils arrosoient les ossements brûlez; il y a apparence que tout ce qu'on appelle *lacrymatoires* dans les cabinets, doit estre rapporté à cette espèce de fioles, uniquement destinées à ces sortes de baumes.

Je reviens à nostre inscription. Soit qu'on y lise *Legionis octavae Augusti* ou *Augustæ*, il n'y a nulle différence. Cependant cette dernière façon de lire est celle qui est autorisée par Ptolémée & par d'autres monuments, où le mot *Augustæ* est exprimé en entier. C'est sans doute l'Empereur Auguste qui a mis cette legion sur pied, ou qui a augmenté ses privileges. Dion Cassius m'apprend que cet Empereur ayant changé l'état de la République Romaine en Monarchie, établit plusieurs legions,

*Gruter. Ins-
cript. p. 492.
n. 9.
Lib. 38.*

auxquelles on donna les noms suivant l'ordre de leur établissement, *sexta*, *octava*, *decima*, &c. Dans la suite elle acquit le surnom d'*Antoniniana*, soit parce que cet Empereur la rétablit, soit qu'elle ait donné quelque preuve de valeur singulière sous son regne. Elle eut en outre le nom de *Gemina*, ce qu'elle a de commun avec plusieurs autres légions, qui de temps à autre ont été doublées. La ville de *Novia* ayant été secourue sous l'Empire de Commode par la valeur de cette légion, elle obtint de nouveau plus d'un surnom glorieux, celui de *Pia*, celui de *fidelis*, celui de *constans* & *Commoda*, du nom même de l'Empereur. Caius Velsius Vindex estoit alors un de ses Tribuns; ce que confirme une inscription dans Gruter. Enfin il est constaté par une médaille de Gallien, que cette même légion ayant apparemment contribué par ses exploits à accélérer la conclusion de quelque traité de paix, a été surnommée *pacifica*. LEG. VIII. PAC. VI. P. VI. F. *sextum pia*, *sextum fidelis*. Le type décrit par M. Vaillant & par Mezzabarba est une Victoire passante, qui d'une main tient une couronne & de l'autre une branche de laurier, quoique le rapport nécessaire du type à la légende me porte à croire que c'est plutôt une branche d'olivier que celle d'un laurier; ce qui à la vérité est difficile à distinguer sur des médailles aussi petites & aussi mal travaillées que le sont presque toutes celles de Gallien.

Gruter. Inf.
cript. p. 476.
n. 5.

Pag. 485. n. 8.

A l'imitation de *Legio Augusta*, nous trouvons aussi *Legio Claudia*, *Flavia*, *Trajana*, *Ulpia*, *Gordiana*, qui ont toutes tiré ces noms des Empereurs auteurs de leur établissement. S'il restoit encore quelque réflexion à faire à l'occasion de ce monument, ce seroit celle sur l'antiquité de l'*Argentoratum*. Le passage de Ptolémée qui donne de l'éclaircissement à notre inscription, est le premier où il soit fait mention de cette ville. Cet auteur la place dans le canton ou province des Vangions; mais elle appartient certainement aux Tribocques. Les Vangions & les Tribocques n'étoient pas même limitrophes, puisque les Nemetes devoient être situés entre ces deux peuples. Je ne diray pas pour cela qu'*Argentoratum* ait commencé en ce temps-là seulement; comme c'étoit une ville déjà fameuse

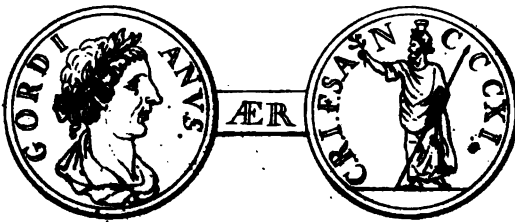
dans le second siècle, où elle eut pour garnison une légion entière, il ne faut pas douter qu'elle ne doive repeter son origine de temps bien plus reculez. Cependant comme le nom d'*Argentoratum* paroît Romain, je ne voudrois pas placer cette origine au-delà des temps de la conquête des Gaules par César. Il y a même apparence qu'elle estoit un des cinquante châteaux ou forteresses que Drusus beau-fils d'Auguste avoit bâties le long du Rhin, pour la défense du pays contre les Germains, & que c'est de là qu'elle a tiré son origine. L'Empereur Julien, dans sa lettre aux Athéniens, nomme cette ville *Ἀργυροῦρα*, en quoy il a esté suivi par l'historien Zosime. Le nom de *Straßbourg* ne se trouve point avant le sixième siècle; Gregoire de Tours est le premier qui en parle, l'appellant *Strateburgum*. Les fréquentes irruptions des Allemans dans les Gaules, au troisième & quatrième, & des autres Barbares, dans le cinquième siècle, désolèrent & ruinèrent tellement cette ville, que dans la suite elle perdit beaucoup de son ancien lustre. Elle fut même plus maltraitée que les autres situées sur le Rhin, ce qui est causé que Worms, Spire, Mayence peuvent encore montrer plus de restes d'antiquitez Romaines que Strasbourg.

D I S S E R T A T I O N
S U R
UNE MEDAILLE DE GORDIEN-PIE,
ET SUR L'HISTOIRE
DE LA VILLE DE SINOPE,
Où cette Medaille a esté frappée.

Par M. l'Abbé DE FONTENU.

COMME un des objets de nostre Académie est la connoissance des Médailles antiques, j'ay cru qu'il ne seroit pas inutile de le mettre sous nos yeux, à l'occasion d'une Médaille peu commune qui m'est venue du Levant,

9. de X.^{me}
1732.



A ne regarder que superficiellement cette pièce, qui est de moyen bronze, on n'y découvre d'abord rien d'extraordinaire, & le sujet même pouvoit en paroître fort borné : d'un côté l'on ne voit que la tête de Gordien-Pie couronnée à l'ordinaire de laurier, pour legende, son nom seulement, sans prénom ni surnom, ni titre ; de l'autre côté est une Divinité seule, pour inscription, cinq lettres initiales suivies d'une époque. Mais quelque simple que semble estre ce monument, si l'on vient à

Tome X.

N n n

l'examiner en détail, & à en faire, pour ainsi dire, l'analyse, on reconnoîtra avec surprise qu'il est non seulement très-curieux, mais qu'il offre encore à l'esprit une vaste carrière à parcourir.

Outre des points considérables de Géographie, de Chronologie, de Mythologie & d'Histoire que cette médaille nous rappelle, elle nous remet encore le souvenir de plusieurs des plus grands hommes de l'antiquité, sçavoir, des Gordiens, de Lucullus, de Mithridate-Eupator, de Jules-César & d'Auguste, personnages dont la mémoire doit d'autant plus intéresser ceux qui aiment la littérature; que ces illustres personnages n'ont esté guères moins célèbres par leur sçavoir & leur amour pour les gens de lettres, que par la gloire des armes & l'éclat de leurs exploits: la ville même où cette médaille a esté frappée a produit aussi les sçavants, & avoit Minerve & Apollon entre ses Divinités tutélaires.

Mais avant que d'entrer dans ces discussions, il est à propos d'examiner la fabrique de cette pièce. On voit du premier coup d'œil sur l'original, qu'elle est d'un coin étranger & de colonie, & non d'un coin Romain, & que la ville où elle fut fabriquée estoit alors peu occupée à cultiver les beaux arts, quoyqu'ils y eussent fleuri précédemment.

Le dessin de la tête & de la figure du revers est peu correct; & même assez grossier dans l'original, dont on a corrigé en partie les défauts dans la copie que j'en ay fait graver. La draperie de la Divinité représentée sur le revers est mal jetée & pesante; les caractères des legendes sont mal formez, les uns plus longs que les autres & à distance inégale, & le C. des cinq premières lettres initiales n'y paroissant plus, il a fallu le suppléer, par d'autres médailles où il se trouve.

Il n'en est pas ainsi des médailles d'un poinçon Romain; l'on n'y voit qu'avec admiration l'habileté des graveurs à attraper au juste la physionomie des personnes qu'ils y représentent, ce qui nous découvre en même temps l'attention toute particulière qu'apportoient les Intendants des monnoyes à n'admettre aucun coin qui ne fût très-ressemblant à l'original.

Aussi l'habileté des graveurs Romains à prendre les ressemblances estoit telle, qu'on remarque sur les différentes médailles d'un même Empereur jusqu'à la dégradation de sa ressemblance, selon les différents âges, ainsi que dans Commode & autres Empereurs, & qu'on reconnoît même jusqu'à l'air de famille dans les enfants, ainsi que dans Maxime fils de Maximin, qui nous redonne dans son portrait sur ses médailles l'image de Pauline la mere d'une manière si parfaite, que sans cette ressemblance nous ignorerions encore à présent que cette Princesse estoit femme de l'Empereur Maximin.

Spon observe à ce sujet, que la ressemblance des personnes est si bien exprimée sur les médailles Romaines, que les bons physionomistes y lisent dans les traits de leurs visages jusqu'à leurs inclinations naturelles & leurs passions dominantes. C'est ce qu'on remarque principalement dans les portraits que nous avons d'Antonin-Pie & de Gordien-Pie sur leurs médailles, lesquelles nous annoncent si bien leurs caractères, que la bonté & la douceur de leur naturel semblent estre gravées dans les traits qui y caractérisent leur physionomie.

En effet, celle de Gordien-Pie ne dément point ce que Capitolin, Cordus & autres historiens disent de ce Prince, sçavoir, que par son humeur gracieuse & bienfaisante il se fit aimer de tout le monde plus qu'aucun de ses prédécesseurs ne l'avoit esté; que le soldat l'appelloit son enfant, le Senat son fils, & le peuple sa joye & ses delices.

Aussi eut-il toutes les qualitez nécessaires pour bien regner, & pour se faire également respecter & chérir de ses sujets. Quel malheur pour l'Empire Romain, qu'un si bon Prince ait fini ses jours dans la fleur de sa jeunesse, la vingtième année de son âge, & la sixième seulement de son regne, l'an de Rome 996. de J. C. 244.

Mais après tout, quelque habiles qu'ayent pû estre les graveurs Romains à saisir la physionomie de ceux qu'ils vouloient représenter sur le bronze, je ne puis convenir avec Angeloni, que cette ressemblance du portrait à l'original ait toujours esté des plus parfaite; ainsi, sur un principe aussi faux que l'est

celuy de cet antiquaire, je n'ay garde de créer, à son exemple, un quatrième Gordien qui fût seulement César, & différent de Gordien-Pie.

On remarque, dit-il, une entière différence de traits entre Gordien César & Gordien-Pie, donc ce sont deux Princes distinguez l'un de l'autre. Mais outre que cette différence de physionomie n'est pas aussi réelle que cet auteur se l'imagine, comme le prouvent quelques médailles de Gordien César, une entr'autres, qui de mon cabinet est passée dans celui de M. de Surbek; aucun des anciens auteurs, dont plusieurs sont même contemporains de ce Prince, ne fait mention d'un Gordien César différent de Gordien-Pie, & qui auroit esté fils de Gordien II. surnommé l'Africain, & petit-fils du vieux Gordien. Gordien II. eut à la vérité bon nombre d'enfants naturels de ses vingt-deux concubines, puisqu'il en eut trois ou quatre de chacune d'elles; mais de legitimes il n'en eut aucun, n'ayant jamais esté marié. C'est donc sans preuves que Cordus & un autre auteur inconnu avancent, selon Capitolin, contre l'autorité de tous les autres historiens, que Gordien-Pie estoit fils de ce Prince; il n'estoit que son neveu par sa sœur *Metia Faustina* aussi fille du vieux Gordien, & qui ayant épousé Junius Balbus homme Consulaire, en eut Gordien-Pie.

On ne lit sur nostre médaille que le seul nom de ce Prince, sans aucun prénom & surnom, GORDIANVS, rien de plus simple; mais cette simplicité même fait la singularité de l'inscription.

Car si ce n'est quelques médailles d'Auguste, d'Hadrien, d'Ælius & de Verus, sur lesquelles l'on ne trouve quelquefois que le seul nom de ces Empereurs, toutes les autres médailles du haut Empire nous donnent toujours les noms propres des Empereurs, accompagnées de quelque prénom ou surnom, ou de quelque titre & qualité, qui caractérise la souveraine puissance dont ils estoient revêtus, telle que la qualité d'*Imperator* ou d'*Augustus*, dont celle d'*Imperator* précède le plus souvent le nom propre du Prince, qui est ordinairement suivi du titre d'*Augustus*.

Quantité de médailles Imperiales sont encore non seulement surchargées des titres honorifiques des principales dignitez de la République Romaine, que les Empereurs avoient réunies en leurs personnes pour se rendre les maîtres absolus de toutes les affaires de la Religion & de l'Estat; mais elles portent aussi assez souvent des dénominations & des épithetes particulières, qui ont rapport ou aux actions militaires ou à la vie civile.

Les différents titres que l'on donnoit aux Empereurs ne sont pas moins prodiguez sur les médailles de Gordien-Pie, (excepté sur la nostre,) que sur celles de ses prédécesseurs; & tous ces titres rassemblez forment la legende entière d'*Imperator Caesar Marcus Antonius Antoninus Gordianus Pius Felix, Pontifex Maximus, Tribunitia potestate VII. Pater Patriæ, Consul II. Augustus Imperator II.*

Quoyque toutes ces dénominations ne se trouvent jamais toutes ensemble sur une même médaille, la plupart néanmoins s'y lisent assez fréquemment; de toutes les médailles de ce Prince qui sont en très-grand nombre, celle dont il s'agit icy est l'unique que l'on connoisse sur laquelle son nom propre se trouve isolé pour ainsi dire, sans estre précédé ou suivi d'aucun titre, qualification, prénom ou surnom.

Ne seroit-ce peut-estre point par emphase qu'on n'y auroit mis que le nom seul de Gordien, de même que par distinction le seul nom d'Auguste a esté gravé sur quelques-unes de ses médailles autour de la teste, & au revers dans une couronne de laurier.

Le nom de Gordien estoit alors le nom le plus révéré qu'il y eût depuis long-temps dans l'Empire. La famille des Gordiens descendue des Gracques par le côté paternel, & des Ulpies, dont estoit Trajan, par le côté maternel, illustrée de plus par quantité de consulats & autres dignitez de l'Estat, n'estoit pas seulement la plus riche & la plus puissante qu'il y eût alors dans Rome, elle avoit encore nouvellement donné pour Empereurs les deux Gordiens surnommez Africains, l'un grand pere, & l'autre oncle de Gordien-Pie. Ces trois Princes douez aussi de toutes les rares qualitez qu'on peut désirer dans

les grands hommes, s'estoient fait adorer pour ainsi dire de tout le monde; le seul nom de Gordien donnant donc en ce temps-là l'idée la plus avantageuse que l'on peut avoir d'un homme, emportoit avec lui tout titre, surnom & qualité.

Au reste, les Gordiens tenoient leur nom d'Ulpiâ Gordiana, de la famille de Trajan. Cette princesse avoit épousé Metius Marullus, que d'autres nomment Marcellus, qui par distinction pour la grande naissance de sa femme donna le nom de Gordien au fils qu'il en eut. Les grandes qualitez de ce fils l'ayant dans la suite élevé à l'empire, il fut surnommé l'Africain, soit parce qu'il avoit esté placé sur le trône par l'armée d'Afrique qui s'estoit révoltée contre Maximin, soit à cause qu'on le disoit descendu de Scipion l'Africain: son fils & son petit-fils qui furent aussi l'un & l'autre empereurs, prirent de même le nom de Gordien, comme le nom le plus glorieux qu'ils pussent porter.

Les Gordiens se prénomèrent encore Marc Antoine, soit par descendance, soit par alliance, soit par adoption, les historiens ne se sont point expliqués sur ce sujet; ils s'appellèrent aussi Marc Antonin, soit qu'ils fussent de la famille des Antonins, ainsi que l'ont cru quelques écrivains, soit qu'ils voulussent se faire honneur d'estre entrez dans l'alliance d'Antonin-Pie, dont le vieux Gordien avoit épousé une petite nièce nommée Fabia Orestilla de qui il eut Gordien second, dit aussi Africain, & Metia Faustina mère de Gordien-Pie.

Il fit porter le nom d'Antonin à son fils Gordien second, dès son enfance, & voulut qu'il fût aussi inscrit sous ce nom dans les registres publics, comme nous l'apprend Capitolin.

Quelques médailles, ainsi que celles de Dionysiopole dans la basse-Mesie, & quelques inscriptions antiques, dont Tristan en cite une, donnent de même le nom d'Antonin à Gordien-Pie. Mais pourquoy même le prénom abrégé de Gordien-Pie *An. Ant. Anto. Anton.* qu'on lit si fréquemment sur ses médailles, ne signifieroit-il pas également Antonin & Antoine, puisque ce Prince tenoit ces deux noms tant de son aïeul Gordien premier, que de son oncle Gordien second, qui selon quelques auteurs l'avoit adopté?

Quoy qu'il en soit, Gordien troisième est encore bien plus connu sur les monuments publics & chez les historiens par le surnom de *Pius*, que par les prénoms de Marcus Antonius & de M. Antoninus. Ce surnom que ses prédécesseurs (plusieurs sans l'avoir mérité), avoient fait gloire de porter depuis Antonin-Pie, ainsi que celui de *Felix* depuis Commode, luy fut attribué par une distinction particulière; car ce ne fut pas tant pour le différencier des deux Gordiens surnommez Africains, comme on se croit ordinairement, que pour publier qu'on voyoit revivre en sa personne les grandes qualitez qu'on avoit admirées à juste titre dans Antonin-Pie, dont il estoit le parfait imitateur par la bonté de son naturel, la droiture de ses sentimens & la sagesse de sa conduite.

Après avoir commenté la medaille de Gordien-Pie du côté de la teste, il s'agit d'en expliquer le revers. Icy s'offre un nouveau champ bien plus vaste que celui que nous venons de parcourir : l'on pourroit beaucoup plus s'étendre sur ce revers, s'il n'estoit à propos de se renfermer dans de justes bornes; car outre que le type est un des principaux objets de la Mythologie, les cinq premières lettres de l'Inscription sont toutes lettres initiales, qui forment autant de sujets de discussion que de caractères, & l'époque qui les suit, ne demande pas moins d'examen. Pour commencer par les cinq premières lettres initiales de cette legende, elles parurent énigmatiques aux premiers Antiquaires qui les virent sur une medaille de Gordien-Pie, citée d'abord par Trifan, & d'après luy par M. M. Patin, Vaillant, & le P. Hardouin.

Cette medaille est néanmoins différente de la mienne; 1.^o par l'inscription qui est autour de la teste, où on lit, IMP. GORDIANVS AVG. & non simplement GORDIANVS sans prénom ni surnom : 2.^o par le type du revers qui n'est que le buste de Serapis, & non la figure entière : 3.^o par la date qui est de l'an 308. de l'Ere de Lucullus, au lieu que celle de nostre medaille est de l'an 311. Trifan, à qui les Sçavants ont tant d'obligation pour les belles découvertes qu'il a faites dans la science des medailles, a esté le

premier qui ait entrepris de déchiffrer la legende dont il est icy question. Il a donc prétendu que les cinq lettres initiales de son commencement, sçavoir C. qu'il a pris pour un G. R. I. F. S. signifioient que Gordien Empereur des Romains estoit fils de Serapis, *Gordianus Romanorum Imperator filius Serapidis*. Patin, quoyque peu content de cette interpretation, n'a pas laissé de l'adopter faute d'avoir pû en trouver une autre qui fût plus satisfaisante.

Mais cette explication n'ayant pas esté goûtée des autres Sçavants, M. Vaillant & le P. Hardouin, antiquaires des plus ingénieux, & des plus habiles à pénétrer le sens caché des Inscriptions antiques, nous ont appris, par le secours de quelques autres legendes pareilles, mais plus étendues & à demi-énoncées, que ces cinq lettres C. R. I. F. S. vouloient dire que la ville de Sinope estoit une colonie Romaine, surnommée *Julia Felix : Colonia Romana Julia Felix Sinope*. Ceux qui examinent les medailles avec attention, sçavent qu'il s'en trouve plusieurs dont les legendes ne sont aussi que de lettres initiales, quelquefois même en plus grand nombre que sur nostre medaille. Les legendes de quelques medailles de Babba dans la Mauritanie Tingitane, d'Hippone en Afrique, & de Norba en Portugal, sont de six lettres initiales C. C. I. B. D. D. *Colonia Campestris Julia Babba decreto Decurionum*. C. G. I. H. A. P. *Colonia Gemella Julia Hippo Augusta Pia*. C. C. N. C. D. D. *Colonia Concordia Norbensis, Casariana, decreto Decurionum*. Il se trouve même jusqu'à huit lettres initiales de suite pour legende, au revers de quelques medailles de Carthage l'ancienne. C. I. C. A. A. P. D. D. *Colonia Julia, Carthago antiqua Augusta Pia, decreto Decurionum*. C. I. C. A. Genio; P. R. D. D. *Colonia Julia, Carthago antiqua, Genio populi Romani, decreto Decurionum*.

On lit même sur les marbres antiques des Inscriptions composées encore d'un plus grand nombre de lettres initiales. Ces Inscriptions, qui signifient beaucoup en peu de caractères, estoient si familières aux anciens, qu'ils en pénétoient le sens à la première inspection. Mais comme nous n'avons pas la

clef

claf de plusieurs de ces sortes d'Inscriptions, elles font devenues indéchiffrables, pour ainsi dire, & comme autant d'énigmes à nostre égard.

Quant aux cinq lettres initiales de la legende du revers de Gordien-Pie, dont on fçait le dénouement, elles nous font entrevoir des points trop importants sur l'histoire de Sinope, pour ne pas nous y arrêter, & même pour ne point entrer dans quelques détails de ce que les auteurs nous difent d'intéreffant au fujet de cette ville, dont l'histoire a une liaifon toute particulière avec nostre médaille, tant à raifon des titres que s'y donne Sinope, qu'à caufe du type du revers & de l'époque qui s'y lit.

Sinope donc, ville de Paphlagonie fituée au 43.^e degré de latitude feptentrionale fur le bord meridional du Pont Euxin près d'une riviere du même nom, à quelques milles en deçà de l'Halys, fut une des villes des plus célèbres & des plus anciennes du Royaume de Pont, dont la Paphlagonie, province entre l'Halys & le Parthenius, faifoit partie.

Urbs antiqua fuit Ponti celebrata Sinope, dit Ovide, de Ponto, lib. 1.^e

Cette ville, au rapport de plusieurs écrivains, doit fa fondation à Sinope, une de ces Amazones fameufes qui habitoient le long des rivages du Thermodon, & que quelques auteurs prétendent avoir été une colonie des Amazones de Libye, que Scfoftris menoit avec luy dans fes expéditions, & dont il laiffa, dit-on, une partie fur les bords de cette riviere lorsqu'il paffa dans ces contrées-là.

Mais d'autres écrivains croient que Sinope, qui fonda en Afie la ville de fon nom, étoit Grecque d'origine, & fille d'Afope, petit Prince établi à Thèbes ou pluftoft à Phlafié; où il étoit venu de l'Afie d'auprès des rivages du Méandre: comme il avoit paffé la mer pour fe rendre en Grece, on, en fit, en langage mythologique, un fils de l'Océan & de Tethys, ou de Neptune & de Ceglufe; & le fleuve Afope, à qui il donna fon nom, n'étoit autre, fuyant le même ftilé, que le Méandre

même, qui ayant suivi Alope sous les eaux de la mer, estoit venu reparoître sur les terres que ce Prince avoit acquises près de la ville de Phliasie ou Phigalie.

Pausanias fait mention d'un autre Prince nommé aussi Alope, le plus ancien des Rois de Platées après Cytheron. Ce fut luy qui donna son nom à un autre fleuve appelé Alope, qui couloit près de Thèbes, & à l'Alopie, canton des environs de cette ville.

En ces temps-là les Dieux, c'est-à-dire, les Princes ou Seigneurs de quelque contrée, aimoient à se signaler par l'enlèvement des jeunes personnes qui estoient en reputation de beauté. Alope le Phliasien avoit, dit-on, vingt filles, entre lesquelles il s'en trouvoit quelques-unes dont le mérite & la beauté faisoient beaucoup de bruit jusques dans les pays étrangers. Ce fut entre les jeunes Seigneurs d'alors à qui en enleveroit quelqu'une. Le petit Souverain de l'isle d'Oenone, qu'on qualifie du nom de Jupiter, se saisit d'Egine, dont il eut Éacus pere de Pelée, qui le fut d'Achille, & l'isle d'Oenone fut depuis appelée Egine. Le Seigneur d'une autre isle, qu'on honora du nom de Neptune, parce qu'il avoit passé la mer, surprit Corcyre, qu'il emmena dans son isle de Schérie, qu'on nomma dans la suite Corcyre, à présent Corfou. Un autre Corsaire qu'on tira aussi du nom de Neptune, pour la même raison, s'accommoda de Salamine, qui donna son nom à l'isle où il la transporta.

Mars, c'est-à-dire quelque guerrier, ravit Harpinne, & un jeune aventurier venu du Levant, qu'on décora pour cette raison du nom d'Apollon, surprit Sinope une des autres filles d'Alope, qu'il transporta jusques dans une peninsule ou Chersonnese de la côte meridionale du Pont Euxin, qu'il luy ceda, en luy laissant, dit-on, sa virginité. Quelques auteurs prétendent au contraire beaucoup plus vraisemblablement, qu'il l'épousa, & qu'il en eut un fils qu'on appella Syrus, qui donna son nom à la Syrie; qui, selon Eustathe sur Denys le Géographe, commençoit dans les premiers temps dès la ville de Sinope.

La situation du lieu où Sinope avoit esté transplantée de la Grece, estoit trop charmante pour pouvoir ne s'y pas plaire.

Cette Princesse s'y fixa donc volontiers, & y jetta les fondemens de la ville de son nom, qui devint dans la suite si fameuse par ses richesses, par le grand nombre de ses habitants, par la beauté de ses édifices, tant publics que particuliers, par la puissance sur terre & sur mer, & même par les grands hommes qu'elle a produits dans les arts & les sciences, ainsi que Strabon *Lib. 11. Cap.* & autres auteurs en rendent témoignage.

S'il y a quelque fond à faire sur ce qu'on raconte de l'origine de cette ville, car les sentimens sont assez partagez sur ce sujet, elle auroit commencé vers le temps de l'expédition de Phryxus dans la Colchide, où il épousa Chalciope fille d'Æetes Roy du pays, une génération avant la conquête de la Toison d'or par les Argonautes; car Asope pere de Sinope estoit contemporain de Sisyphe Roy de Corinthe, & d'Athamas Roy de Thèbes & pere de Phryxus, qui le fut d'Argus l'Argonaute, à qui l'on attribue la construction de la navire Argo. Sinope estoit aussi tante, par Echine sa sœur, d'Eacus pere de Telamon l'Argonaute & de Pelée. Que la ville de Sinope ait esté fondée avant le voyage des Argonautes en Colchide, c'est ce que supposent Diodore de Sicile dans son Histoire, & Apollonius de Rhodes dans ses Argonautiques, puisque l'un & l'autre auteur font passer les Argonautes par cette ville.

C'estoit aussi une tradition constante chez les habitants de Sinope, qu'Autolycus fils de Mercure, c'est-à-dire, de quelque fameux négociant de ces temps-là, & oncle de Jason par sa sœur Polypheme, estoit venu s'établir dans cette ville à son retour de la campagne qu'il avoit faite sous Hercule contre les Amazones du Thermodon. On va même jusqu'à dire que ce Capitaine s'estant rendu maître de Sinope, en avoit chassé les habitants, & s'en estoit fait le fondateur, en y mettant une nouvelle colonie. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Sino-piens luy déferèrent les honneurs héroïques; qu'après Serapis ou Jupiter, Plutus, Apollon & Minerve, ils le révérent comme patron de leur ville, & qu'ils alloient le consulter dans son Temple comme un Oracle.

C'est luy, ce me semble, que représente une medaille de

Sinope, citée par Spanheim, sur laquelle se voit un buste de héros le casque en teste, & au revers une figure de femme voilée avec un casque & un javelot à ses pieds, pour signifier peut-estre, dit M. Spanheim, l'amazone Sinope, suivant l'opinion de quelques auteurs qui veulent que l'on donna le nom d'Amazone à Sinope la Grecque, parce qu'elle aborda de son pays chez les Amazones par l'embouchûre du Thermodon, d'où Apollon la mena dans la Cherfonnese du Pont Euxin, où elle fonda Sinope.

Cette ville après avoir esté très-florissante pendant plusieurs siècles, fut presque entièrement ruinée sous le regne d'Ardys bifaïeul de Crésus. Les Cimmeriens ayant esté chassés alors de leur pays par les Scythes, se sauvèrent sur la côte meridionale du Pont Euxin, & se saisirent de la peninsule de Sinope, & de plusieurs autres villes de conséquence de l'Asie. Mais Halyatte, pere de Crésus, les ayant contraints depuis d'abandonner leurs conquestes, ils furent aussi obligés de quitter Sinope qu'ils avoient presque entièrement détruite.

En ce temps-là Milet, première ville de l'Ionie, & mere de plus de soixante & dix colonies, comme le dit Plin, se trouvant maîtresse de la Mediterranée & du Pont Euxin, jettoit sur leurs côtes des colonies Grecques de toutes parts depuis le lieu appelé le mur des Milesiens sur les bords d'un des bras du Nil, jusqu'à Panticapée à l'entrée du Bosphore Cimmerien.

Lib. 12. Geog. Mais de toutes les colonies qu'ils fondèrent, nulle ne fut plus célèbre que celle de Sinope. Rien ne les engagea davantage, selon Strabon, à s'établir dans cette ville qu'ils trouvèrent presque deserte, que les charmes & les avantages de son assiette, placée à la pointe d'une peninsule qui commandoit à la mer de tous côtez; elle estoit presque inaccessible par mer à cause des rochers qui la bordoient jusqu'à l'entrée de ses deux ports, l'un à l'Orient, & l'autre à l'Occident des extrémités de son isthme.

Comme cet isthme aussi n'avoit que deux stades de largeur, il estoit très-aisé d'en deffendre l'entrée du côté de terre, ce qui

rendoit cette Chersonnese d'un accès fort difficile à l'ennemi.

L'établissement des Milesiens à Sinope se fit vraisemblablement vers le commencement du regne de Cyaxare dans la XXXVII.^e Olympiade, où quelques Chronologues placent la fondation de cette ville.

Elle reprit bientôt son premier éclat, & estoit très-illustre du temps du jeune Cyrus. Après sa mort, les Grecs dans leur fameuse retraite sous Xenophon ayant pris leur route par cette ville, y furent reçus très-favorablement. Outre toutes sortes de rafraîchissements dont ils pouvoient avoir besoin, les habitants leur fournirent aussi tous les bâtimens nécessaires pour les conduire à Heraclee de Bithynie, où plusieurs débarquèrent, pour de-là continuer leur chemin par terre.

Strabon nous apprend que la ville de Sinope devint si puissante par mer & par terre, que non-seulement elle fut fondatrice de plusieurs colonies très-considérables sur la côte meridionale du Pont Euxin, telles que Trébizonde, Cerasus, Cotyore, Armene, & autres, mais qu'elle acquit aussi l'empire de cette mer depuis la Colchide jusqu'aux Isles Cyanées, près de l'entrée du Bosphore de Thrace. *Lib. 12. Geog.*

Ses flottes passèrent même dans la Mediterranée, où elles rendirent, selon Strabon, de grands services aux Grecs dans plusieurs combats de mer. Cependant les Sinopiens, pour se soutenir contre les puissances qui les environnoient, & auxquelles ils caufoient beaucoup d'ombrage, firent une alliance perpetuelle avec les Rhodiens, qui depuis que les Milesiens eurent perdu la domination de la mer, s'y estoient rendus les plus redoutables.

Une alliance si avantageuse contribua beaucoup à maintenir les Sinopiens contre leurs voisins, sur-tout contre les rois de Pont qui en avoient conçu une jalousie violente. La ville de Sinope estoit aussi trop à leur bienfaisance, pour qu'ils n'eussent pas toujours le dessein de l'envahir dès qu'il s'en présenteroit une occasion favorable.

Mithridate 4.^e du nom, & huitième Roy de Pont croyant l'avoir trouvée, fut le premier des Souverains de ce royaume

qui osa attaquer les Sinopiens ouvertement. Leur ayant donc déclaré la guerre, il vint aussi-tôt les assiéger, croyant les prendre au dépourvû. Mais comme ils eurent le temps d'envoyer des Ambassadeurs aux Rhodiens, ils en reçurent un secours *Lib. 5. Hist.* si prompt & si puissant, ainsi que le raconte Polybe, que Mithridate fut obligé de lever honteusement le siège, après avoir perdu beaucoup de monde. Cecy arriva l'an des Seleucides 93. de Rome 534.

Mais trente-sept ans après, Pharnace son fils & son successeur fut plus heureux, car étant venu assiéger Sinope par mer & par terre avec deux nombreuses armées, lorsque les habitants s'en défioient le moins, il les força de se rendre, sans qu'ils eussent eu le temps de se reconnoître & d'estre secourus des Rhodiens leurs alliez, qui furent inconsolables de la prise de cette ville. Ils firent toutes les tentatives imaginables, mais inutilement, auprès des Romains pour leur persuader de déclarer la guerre à Pharnace, qu'ils traitoient de perfide.

Sinope perdit ainsi sa liberté l'an de Rome 571. après l'avoir conservée glorieusement pendant plusieurs siècles contre toutes les forces des Médes, des Lydiens, des Perses, des Macédoniens, & des premiers Souverains du royaume de Pont, puissances dont les estats alloient jusqu'aux portes de cette ville, pour ainsi dire. En effet, selon Hérodote, l'empire des Médes sous Cyaxare s'étendoit jusqu'à l'Halys qui confinoit au territoire de Sinope, & Pterie qui touchoit presque à l'Isthme de la Chersonnèse de cette ville estoit sous Crésus du royaume de Lydie; ce fut là où ce Prince, au rapport d'Hérodote, vint se poster à sa première campagne contre Cyrus, & c'est de-là qu'il ravageoit les terres des Syriens, c'est-à-dire des Cappadociens, que les Grecs nommoient alors Syriens, dit encore cet historien.

Car il est à remarquer que dans ces temps là, on appelloit Syrie, selon Eustathe sur Denys le Géographe, tout le pays qui s'étend depuis le mont Casius, sur les frontières d'Egypte jusqu'aux costes méridionales du Pont Euxin. Strabon & quelques autres Géographes assurent même que les Cappadociens

furent toujours appelez Leucosyriens. Ainsi, l'on ne doit pas estre surpris qu'Apollonius de Rhodes donne à la partie de la mer noire qui bat les bords de la péninsule de Sinope le nom de mer Assyrienne, c'est-à-dire de Syrienne, puisqu'ainsi qu'Eustathe le remarque, les barbares, c'est-à-dire les étrangers; appelloient Assyrie le pays que les Grecs nommoient Syrie.

Comme Apollonius de Rhodes suppose que Sinope estoit comprise dans la Syrie, cette ville devoit estre la première de cette province du côté du Pont Euxin, & c'est-là peut-estre la raison qui a fait dire aux anciens, en stile mythologique, que ce pays tenoit son nom de Syrus fils de Sinope & d'Apollon. Mais pour en revenir à l'histoire particulière de cette ville, à laquelle se rapporte en général ce que je viens de dire, Mithridate V. dit Evergete ou le Bienfaiteur, successeur de Pharnace son pere, ne se contenta pas seulement de réparer Sinope ruinée en partie dans le dernier siège; il en fit la capitale de son Estat, & le séjour le plus ordinaire de sa Cour; mais il eut le malheur d'y estre assassiné par ses confidens mêmes, & y fut enterré.

Les Sinopiens, en reconnoissance des bienfaits qu'ils avoient reçus de ce Prince, luy donnèrent le titre d'Evergete, qu'ils firent graver sur leurs monnoyes, où se lit βασιλέως Μιθραδάτου εὐεργέτου.

Sinope ayant donc esté entièrement rétablie par la liberalité de ce Prince, reprit sa première splendeur; on y admiroit surtout la magnificence de ses portiques, de la Place publique, de son Gymnase ou Académie, & de ses remparts. La beauté des faubourgs répondoit à celle de la ville; & les dehors embellis de jardins agréables, estoient des plus charmants. Aussi Estienne de Byzance nomme-t-il Sinope la ville la plus illustre du Pont, πόλις διαφανέστατη τῷ Πόντῳ, titre qu'elle méritoit encore d'une manière plus glorieuse en mémoire des hommes de lettres qui y avoient pris naissance, entre lesquels Strabon nomme Diogene le Cynique, Timothée le Philosophe, Diphile Poète comique, Bathon qui avoit écrit l'histoire de Perse.

Cette ville, qui eut aussi Minerve & Apollon pour patrons, doit avoir produit beaucoup d'autres sçavants, dont les ouvrages

& les noms même ne sont point arrivez jusqu'à nous; puisque Asterius Evêque d'Amasée témoigne que Sinope, ville ancienne, estoit très-féconde en grands hommes & en Philosophes: *Sinope civitas antiqua, nota præclarorum virorum ferax, & Philosophorum.*

- Mais entre tant de personnages célèbres qui y prirent naissance, aucun ne l'a plus illustrée que Mithridate sixième du nom, dit Eupator, le fleau & la terreur des Romains, & que Cicéron, dans son Lucullus, nomme avec raison le plus grand des Rois après Alexandre: *Regum post Alexandrum maximus.*

Ce Prince que son goût pour les arts & les sciences, que sa mémoire prodigieuse qui luy faisoit entendre & parler vingt-deux langues usitées dans ses Estats, & que la vaste étendue de son génie à qui rien n'échappoit, doivent rendre recommandable aux sçavants, se plaisoit principalement à faire sa résidence à Sinope & à Amise; il orna ces deux villes, & les remplit de tout ce qu'il put ramasser de plus rare & de plus précieux: *Sinope & Amisus domicilia Regis Mithridatis, omnibus rebus ornata & referta*, dit Cicéron *pro Manilio*. Mais le malheur des guerres que ce Prince eut à soutenir contre les Romains, qui de tous les peuples de la terre estoient les seuls capables de le vaincre, luy fit perdre cette ville & tous ses Estats, après néanmoins avoir gagné huit ou neuf batailles contre autant de Généraux Romains, avoir causé des pertes immenses à la République Romaine, & après une résistance des plus opiniâtres pendant près de trente années, contre trois de ses plus fameux Capitaines, Sylla, Lucullus & Pompée.

Il y avoit déjà soixante-huit ans que la ville de Sinope estoit au pouvoir des Rois de Pont, lorsqu'elle passa sous celui des Romains.

Ils n'avoient pû dompter entièrement Mithridate dans les deux premières guerres qu'ils eurent contre luy sous la conduite de Sylla & de Murena. Ce Prince s'estoit toujours relevé de toutes ses pertes encore plus redoutable que jamais, & la dernière paix qu'il avoit conclüe avec eux luy fut des plus avantageuses; mais il succomba enfin dans la dernière guerre, & y périt.

Lucullus

Lucullus qui s'étoit déjà fort signalé sous Sylla dans la première guerre contre ce Prince, eut dans la troisième guerre le commandement des armées Romaines. Il fut très-heureux dans ses premières campagnes, remporta des victoires signalées contre Mithridate, le chassa de son Royaume, & conquit la petite Arménie, avec le pays des Tibareniens & celui des Chaldéens, nommez Chalybes auparavant.

Après ces glorieux exploits, qu'il termina en trois années, il retourna dans le Pont, où il luy restoit encore à prendre quelques-unes des principales villes, dont Sinope étoit la plus importante: cette place, devant laquelle il se rendit en personne, auroit pû tenir fort long-temps contre toutes les attaques; elle n'étoit pas seulement pourvue de toutes les munitions nécessaires pour une longue & vigoureuse défense, un grand nombre de pirates de Cilicie, gens déterminez, s'y étoient encore jettez, & de plus elle pouvoit recevoir des renforts continuels par mer, dont elle étoit la maîtresse.

Mais la division s'étant mise parmi les Chefs, tous ces avantages devinrent inutiles; & pour surcroît de malheur, le feu ayant pris à la ville dans un tumulte, les Romains y donnèrent un assaut général dans l'effroy de l'incendie, la prirent sans presque aucune résistance, & 8000. pirates qui ne purent gagner leurs vaisseaux furent passez au fil de l'épée. Ce tragique événement arriva sur la fin de l'an de Rome 683. ou au commencement de l'année suivante 684.

La plupart des habitants de Sinope n'ayant pû supporter l'insolence des pirates qui s'étoient jettez dans cette place pour la défendre, avoient esté contrainsts de l'abandonner pendant le siège, & s'étoient retirez par mer où ils avoient pû. Lucullus étant maître de la ville, leur ordonna de revenir dans leurs maisons, dont il avoit eu grand soin de faire éteindre le feu aussi-tôt que ses troupes furent entrées dans la ville.

Il en remit aussi-tôt les habitants en possession de tous leurs biens, & par un excès de générosité, il leur accorda la liberté & le droit de vivre selon leurs loix, comme le rapporte Appien; graces dont il favorisa aussi les habitants d'Amise, autre ville

capitale du Pont, & ancienne colonie des Athéniens, qu'Ale-xandre le Grand, en considération de cette glorieuse origine, avoit aussi laissé en liberté.

Lucullus se signala encore à la prise de Sinope par son desin-téressement, qui fut tel, qu'entre les richesses immenses & les pièces curieuses & précieuses dont cette ville estoit remplie, il ne voulut retenir, dit Strabon, que la sphère de Billarus célèbre Astronome, dont le nom cependant ne se trouve que dans cet auteur, & la statuë d'Autolycus, du cizeau de Sthenis fameux Sculpteur.

Plutarque raconte aussi que les Sinopiens furent redevables de tous les bienfaits dont ce Général les combla à Autolycus, qu'ils réveroient, après l'Amazone Sinope, comme leur fon-dateur. Il dit que ce héros étant apparu en songe à Lucullus, l'avoit appelé à son secours, & qu'il s'en fit ensuite reconnoître par sa statuë, que les pirates de Cilicie qui purent se sauver de Sinope avoient laissée sur le rivage de la mer, n'ayant pas eu le temps de la transporter sur leurs vaisseaux. Si nous voulons nous en rapporter à M. Vaillant, dont l'autorité est d'un grand poids sur l'interprétation des médailles antiques, le titre de colonie Romaine avec l'ére de Lucullus qu'on lit sur la médaille de Gordien-Pie, suppose que ce Général laissa une colonie de soldats Romains dans Sinope, ainsi qu'il en avoit mis une de soldats Grecs dans Amise, pour remplacer les habitants qui avoient perdu la vie dans les sièges de ces deux villes.

Les Sinopiens regardèrent l'année du recouvrement de leur liberté & de leur érection en colonie Romaine, selon ce sçavant antiquaire, comme l'année de la renaissance de leur ville; & ce fut pour en conserver la mémoire à la postérité, qu'ils quittèrent l'ére des Rois de Pont, dont ils s'estoient servis depuis qu'ils estoient devenus leurs sujets, pour prendre celle de Lucullus, que l'on comptoit de l'an de Rome 684. qu'ils recouvrèrent leur liberté.

C'est de la première année de cette ére, remarque M. Vail-lant, que la ville de Sinope se glorifie sur ses médailles, d'avoir été érigée en colonie Romaine, & d'être la plus ancienne de

toutes les colonies établies en Asie par les Romains ; raison pour laquelle , à ce qu'il conjecture , la ville de Sinope prend sur ses médailles la qualité de *Romana* avant celle de *Julia* : *Si fides nummo*, dit-il , à l'occasion d'une médaille de Sinope au revers de Gordien-Pie , datée de l'an 308. *coloniam ibi Lucullus constituit, ideo Sinope Romanam ante Juliae nomen se appellat, & omnium vetustissimam Romanorum in Asia coloniam esse gloriatur.* Cette médaille & la mienne semblent supposer ce fait , mais comme il n'est fondé sur le témoignage d'aucun historien , & que Strabon , sans décider par qui cette colonie fut fondée , *Lib. 12. Geog.* observe seulement que de son temps Sinope estoit occupée par une colonie Romaine , qui partageoit avec les habitants les maisons de la ville & les terres qui en dépendoient : *οὐκ ἔστιν ἔτι Ῥωμαίων ἀποικίαν Νόδικον* & *μέγας τῆς πόλεως*, le P. Hardouin prétend , mais sans autorité d'aucun auteur , que cette colonie doit sa fondation à Jule-César , après qu'il eut repris cette ville sur Pharnace fils de Mithridate-Eupator & Roy du Bosphore ; que ce fut pour cette raison qu'elle se donna le titre de *Julia, Colonia Romana Julia Sinope*, & qu'elle se servit aussi de l'ère de Jule-César de même que de celle de Lucullus , ainsi qu'en font foy quelques médailles de Marc-Aurèle & de Caracalla , frappées à Sinope. Quant à la qualité de *Romana* que prend cette colonie avant celle de *Julia*, le P. Hardouin croit que c'est pour faire honneur à la majesté Romaine , & aussi à cause qu'elle avoit esté soumise aux Romains avant que Jule-César l'eût érigée en colonie.

L'on peut observer icy qu'entre tant de colonies Romaines qui sont connues , celle de Sinope est la seule qui prenne le titre de Romaine sur ses médailles , & qu'il ne se lit que sur celles qui ont esté fabriquées à l'honneur de Gordien-Pie ; dont il n'y a point , ce me semble , d'autre raison , si ce n'est que par cette dénomination les Sinopiens prétendoient se mettre au-dessus de quantité d'autres villes des plus célèbres de l'Asie , qui ne pouvoient se prévaloir que du titre de colonie Grecque , auquel même celle de Sinope paroïssoit renoncer , comme à une qualité beaucoup inférieure à celle de colonie Romaine.

Ce fut encore pour se distinguer au-dessus de quantité d'autres colonies Romaines, que celle de Sinope prit aussi le surnom de *Julia* sur ses monnoyes, *Colonia Romana Julia*, disent-elles.

Si par cette qualité les habitants de Sinope n'ont point prétendu reconnoître Jule-César pour leur fondateur ou pour le restaurateur de leur colonie, ils ont au moins eu le dessein de publier qu'ils luy estoient redevables de les avoir rétablis dans leurs biens, & maintenus dans leurs anciens privilèges.

A peine en effet cette ville si fameuse commençoit-elle à respirer & à jouir de la liberté que luy avoit acquise Lucullus, qu'elle en fut dépouillée par Pharnace, qui enleva aussi aux habitants une partie de leurs possessions. Ce Prince, après la mort de Mithridate-Eupator, avoit obtenu de Pompée le Royaume du Bosphore, qu'avoit possédé Macharès son frere.

Mais il n'eut pas plustost appris que la guerre s'estoit allumée entre César & Pompée, que voulant profiter d'une si belle occasion de rentrer dans l'héritage de ses ancêtres, il se jeta sur le Royaume de Pont, prit d'abord Sinope qu'il pilla en partie, battit Domitius Général de l'armée Romaine en Asie, & conquit en très-peu de temps les Estats que son pere avoit possédez.

Mais toutes ces prospérités s'évanouirent presque en un instant. César victorieux de tous ses ennemis, passa en diligence d'Alexandrie en Syrie, l'an de Rome 706. vint de là dans le Pont, où il ne fait que paroître pour vaincre Pharnace, & tailler ses troupes en pièces à la fameuse journée de Ziela, lieu qui plusieurs années auparavant avoit esté si funeste aux Romains, par la victoire importante que Mithridate y avoit remportée contre Triarius Lieutenant de Lucullus; ainsi le nom Romain fut vengé de l'affront qu'il avoit reçu en cet endroit, où César, en monument de sa victoire, fit dresser un trophée, à l'opposite de celui que Mithridate y avoit fait élever à la honte des Romains.

Après le gain de cette bataille tout ceda au vainqueur; le Royaume de Pont rentra sous l'obéissance de la République Romaine, & Pharnace qui s'estoit sauvé dans Sinope avec mille

cavaliers seulement, fut obligé de rendre cette ville à Domitius Calvinus Lieutenant de César, & de s'enfuir par mer dans le Bosphore, où il n'eut pas plustost mis pied à terre, qu'Asandre, qui s'estoit soulevé contre luy, le fit périr, & s'empara du Royaume.

Sinope estant ainsi retombée sous la puissance des Romains, n'eut pas moins à se louer de la générosité de César que de celle de Lucullus; il ordonna qu'on en retablît les habitants dans tous leurs biens, & qu'on leur rendît, ainsi qu'aux Romains qui estoient établis parmi eux, tous les effets que Pharnace leur avoit fait enlever, peut-estre même augmenta-t-il d'un nouveau renfort de soldats Romains la colonie que Lucullus y avoit mise, s'il n'en fut pas même le fondateur, comme le croit le Pere Hardouin. Car ce grand homme n'avoit rien tant à cœur que de répandre de nouvelles colonies dans tout l'Empire Romain, ou de rétablir & d'augmenter les anciennes. *Diem. lib. 427*

Il en jetta en Afrique, en Asie & dans la pluspart des provinces de l'Europe; il en peupla, pour ainsi dire, les Gaules & l'Espagne, ayant dispersé dans toutes ces contrées 80000. Romains. Il avoit même formé le dessein, avant sa mort, d'augmenter considérablement le nombre des colonies Romaines par tout l'Empire; & dans les Mémoires que l'on trouva après sa mort, il recommandoit expressément d'exécuter son projet. Il regardoit, en grand politique, l'établissement des colonies dans les pays conquis comme un des moyens des plus efficaces pour en conserver la possession; en quoy il ne faisoit que suivre une maxime d'Estat constamment observée chez les Romains depuis leur origine, sçavoir, de multiplier les colonies à mesure qu'ils reculoient les bornes de leurs provinces. D'abord ils en semèrent, pour ainsi dire, dans toute l'Italie, & dans la suite ils n'eurent pas plustost franchi les mers qui les séparoiert des autres pays, qu'ils inondèrent de leurs colonies tous les Estats depuis les bords du Rhin & les confins de l'Espagne jusqu'à Nisibe & Singare en Mesopotamie.

Ces colonies estoient autant de garnisons Romaines réparties de toutes parts, pour retenir & affermir les nouveaux

sujets dans l'obéissance, les accoutumer insensiblement à la domination Romaine, & leur en faire goûter à la longue les loix & les coutumes; c'estoit d'ailleurs la digne récompense des travaux & des fatigues militaires du soldat veteran, & une décharge de cette multitude prodigieuse de citoyens dont Rome se trouvoit accablée.

On avoit soin de mettre ordinairement ces colonies dans les lieux les plus avantageux & les mieux situez de chaque contrée, sur-tout dans les Villes capitales & dans les Metropoles, dont l'exemple influé le plus souvent sur toutes les provinces, & leur donne pour ainsi dire le ton.

De toutes les villes d'Asie, Sinope, tant à cause de sa situation que de sa puissance sur mer, fut une de celles où il convenoit le plus d'entretenir une colonie Romaine, & de la rendre la plus florissante qu'il se pouvoit, soit en la fortifiant par de nouvelles recrues de soldats veterans, soit en la maintenant dans ses anciennes franchises, soit même en luy accordant de nouvelles prérogatives.

C'est par de pareils bienfaits que César sçut affermir dans l'amitié du peuple Romain non seulement Sinope, mais encore quantité d'autres villes des plus considerables de l'Empire; aussi combien n'y en eut-il pas, selon les anciens auteurs, & sur-tout selon les médailles, qui firent gloire de porter le nom de *Julia*, ou simple, sans autre dénomination, ainsi que *Julia*, Juliers en Germanie, *Julia* aujourd'huy Fidence ou Borgo-San-Donino en Italie; ou composé, ainsi que *Juliopolis* en Bithynie, *Juliobriga* dans la Tarragonoise, *Juliodunum* Loudun dans la Celtique, *Juliomagus* Angers, *Julia-Bona* Vienne en Autriche! Ou joint avec quelque épithete ou quelque qualité particulière, comme *Julia Campestris Babba* dans la Mauritanie Tingitane, *Julia Nova* dans le Royaume de Naples, *Julia restituta Segeda* dans la Betique, *Julia traducta Tingi* dans la Mauritanie, *Julia liberabitas Eborac*, *Claritas Julia Astubi* dans la Betique; ou réuni simplement avec les anciens noms des villes, par exemple, *Colonia Julia Berytus*, *Colonia Julia Diensis* ou *Diam* en Macédoine, *Colonia Julia Aeci* ou *Aecitana*, *Colonia Julia Sinope*, & autres.

Les colonies Romaines & quantité d'autres villes ne se firent pas moins d'honneur du titre d'*Augusta* que de celui de *Julia*. Les habitants de ces villes estoient persuadés qu'ils ne pouvoient mieux marquer à Auguste leur reconnoissance & la vénération qu'ils avoient pour son nom, qu'en l'adoptant; il fut même consacré en quelque sorte à désigner la capitale & le chef-lieu de quantité de peuples particuliers : de-là l'*Augusta Trevirorum*, l'*Augusta Taurinorum*, l'*Augusta Vindeborum*, *Suessimorum*, *Veromanduorum*, *Trinobantum*, &c.

Plusieurs colonies prenoient même conjointement la qualité de *Julia* avec celle d'*Augusta*; rien de plus ordinaire que de lire sur les médailles, *Colonia Julia Augusta Berytus*, *Colonia Julia Augusta Apamea*, *Colonia Julia Augusta Pella*, *Colonia Julia Augusta Heliopolis*, & tant d'autres. Les unes, parce que Auguste les avoit fondées, en exécution des dernières volontés de Jule-César, ou augmentées par de nouvelles bandes de soldats vétérans; les autres, à cause qu'il les avoit confirmées dans leurs anciens droits & privilèges, ou qu'il leur en avoit accordé de nouveaux.

Ce fut sans doute pour quelques-unes de ces raisons que Sinope se donne aussi quelquefois sur ses médailles le surnom d'*Augusta* de même que celui de *Julia*, *Colonia Julia Augusta Sinope* dans Vaillant, au revers de Caracalle, *Colonia Augusta Sinope* dans Mezzabarbe, au revers de Gordien-Pie.

Auguste maintint apparemment cette colonie dans ses immunités & ses franchises, & luy en octroya peut-être encore de nouvelles pendant le voyage qu'il fit en Asie l'an 12. de son Empire, de Rome 743. 20. ans avant J. C. car ce fut principalement alors, comme nous l'apprennent les historiens, qu'il récompensa dignement les villes qui s'estoient distinguées par leur fidélité, & qu'il punit sévèrement celles qui s'estoient écartées de leur devoir, ainsi que Cyzique, Tyr, Sidon, & qu'il confirma plusieurs Princes amis du peuple Romain dans leurs Etats, & en priva quelques autres qui s'estoient rendus suspects; c'est apparemment cette année-là même que Sinope prit la qualité d'*Augusta* avec celle de *Julia*.

Si nous voulons nous en rapporter à la conjecture de M. Vaillant, Sinope se donna encore dans la suite le titre d'*Aurelia* sous Caracalle, vraisemblablement en reconnaissance de quelque grace particulière qu'elle avoit obtenue de ce Prince, ou de son pere Septime Severe, qui voulant, pour ainsi dire, enter son fils dans la famille des Antonins, l'avoit fait nommer Marcus Aurelius Antoninus, quoyque très-indigne de porter un nom si honorable.

Il estoit aussi d'usage que les villes prissent les noms des familles Imperiales auxquelles elles avoient des obligations essentielles, d'où vinrent les surnoms de Φλαυία, d'Οὐλπία, d'Αντωνινία & autres, que s'approprièrent plusieurs villes Grecques, & même celuy de *Pia* qu'eurent quelques colonies Romaines, en mémoire d'Antonin-Pie, ainsi que Carthage l'ancienne, Hipponne, Ælia Capitolina, Gadara, &c.

Au reste, l'on ne doit pas estre surpris de voir la ville de Sinope revêtuë de trois différens surnoms d'Empereurs; Amasie dans le Pont en a jusqu'à quatre sur ses médailles; Α'δριαή, Σευηριαή, Αντωνινιαή, Α'λεξανδριαή : Æges en Cilicie en a six, Α'δριαή, Κομμοδίαή, Σευηριαή, Αντωνινιαή, Μακρυνόπολις, Α'λεξανδρούπολις. Tarse dans la même province en a même jusqu'à huit, Α'δριαή, Κομμοδίαή, Σευηριαή, Αντωνινιαή, Αντωνινιούπολις, Μακρυνιαή, Α'λεξανδριαή, Α'λεξανδρούπολις.

Il est vray cependant que pour éviter la confusion & la longueur des legendes, on ne mettoit que fort rarement sur la même médaille plus de quatre ou cinq de ces surnoms; il n'y en a même quelquefois aucun sur les médailles des villes qui s'en donnoient davantage, ainsi que sur celles de Tarse. Voulons-nous à présent rassembler tous les titres dispersés que porte Sinope sur les différentes médailles? nous en formerons la legende entière de *Colonia Romana Julia Augusta Aurelia Felix Sinope*; de tous ces titres, il ne me reste plus à expliquer que celuy de *Felix* qui suit ceux de *Romana* & de *Julia*, que Sinope se donne sur la médaille de Gordien-Pie.

Entre les différens titres qui se lisent sur les monuments antiques,

antiques, celui de *felix* ou *felicitas* est un de ceux qui s'y trouvent le plus souvent. Sylla que la fortune combla de ses faveurs jusqu'à la mort, quoique sa cruauté l'en eût rendu très-indigne, fut le premier des Romains qui prit le surnom de *felix*, heureux.

Mais à qui ou à quoy dans la suite ne prodigua-t-on pas ce glorieux titre de *felix* ou de *felicitas* ! il fut attribué au temps présent, *felicitas temporis*, *felix temporum reparatio* ; au siècle, *saeculi felicitas* ; au peuple, *felicitas populi Romani* ; au Senat, à la République, à Rome, *Romæ felici*, sous Macrin ; à l'Empire ; *felicitas Imperii* ; à toute la terre, *felicitas orbis*, mais sur-tout aux Empereurs, depuis que Commode, Prince cependant détesté de tout l'Empire, se le fut approprié : on leur donna même celui de *felicissimus* dans le bas Empire, la mode s'étant introduite alors de monter au superlatif la plupart des titres, *beatissimus*, *nobilissimus*, *piissimus*.

À l'exemple de l'Etat Romain & des Empereurs, quantité de colonies se picquèrent aussi de se dire heureuses sur leurs monnoyes, soit par la satisfaction qu'elles avoient d'être sous la domination des Romains, soit par pure flatterie pour les Princes regnans, dont elles vouloient gagner les bonnes grâces, en se vantant de jouir d'une félicité parfaite sous leur gouvernement.

Entre les colonies qui prirent le titre de *felix*, les médailles nomment Carthage, *Ælia Capitolina*, c'est-à-dire Jérusalem, *Carrha*, Ravenne, *Jadera*, dont plusieurs prennent aussi, de même que Sinope, les surnoms de *Julia* & d'*Augusta*, ainsi que Beryte, Héliopole de Célésyrie, Cremne en Pisidie, &c. *Colonia Julia Augusta felix Berytus*, & dans Pline, *Colonia felicitas Julia Berytus*, *Colonia Julia Augusta felix Heliopolis*, *Colonia Julia Augusta felix Cremna*, &c.

Les provinces mêmes, à l'imitation des villes, affectèrent aussi sur les monuments publics de se-proclamer heureuses. La Dace, dans une ancienne Inscription sous Hadrien, s'en donne le titre, pour avoir été réunie à l'Empire par Trajan. Elle publie aussi sur ses médailles sous Philippe le pere, qu'elle est heureuse ; *Dacia felix*, y est-il marqué. L'on poussa même la flatterie sous



Commode, jusqu'à faire graver sur les médailles de ce Prince, que le monde estoit heureux d'estre sous son empire : *Κομμόδου βασιλεύοντος ὁ κόσμος ὠτυχεῖ*, lit-on sur le devant d'un autel qui soutient le mont Argée, au revers d'un Commode très-rare de moyen bronze, qui de mon cabinet a passé dans celui de M. le Maréchal d'Estrées.

Les cinq lettres initiales de la légende du revers de Gordien-Pie que je viens de développer, sont suivies de sept autres caractères qui donnent la date de ce monument, sçavoir 311. AN. CCCXI. date qui par son importance merite quelque attention. On sçait que de toutes les connoissances où nous mène la science des Médailles, aucune n'est peut-être plus utile que celle qui se tire des époques qu'on trouve sur cette sorte de monuments. Quels éclaircissements l'histoire tant sacrée que profane n'en a-t-elle pas reçûs ? Que de dates déplacées, douteuses ou inconnues, ont été rectifiées, débrouillées, ou découvertes par leurs secours !

Les époques marquées sur les médailles servent aussi à nous instruire, ou de l'année que les villes ont été fondées, ou de celle qu'elles ont été érigées en colonie, ou du temps qu'elles ont reçu leur liberté, & qu'elles ont été déclarées autonomes, ou de celui qu'elles ont obtenu quelques privilèges ou quelque autre grâce particulière, soit du Senat Romain, soit des Empereurs, soit d'autres Princes.

Ce n'est donc pas sans raison qu'entre les médailles antiques que les curieux recherchent & ramassent de toutes parts avec tant de soin & de dépenses, ils donnent ordinairement la préférence à celles qui sont datées, & qu'entre celles-là ils estiment sur-tout celles sur lesquelles se trouvent différentes éres selon la diversité des événements & des temps.

Antioche, par exemple, se sert de deux éres différentes sur ses médailles qu'elle date tantôt de l'ère de Jules-César, tantôt de celle d'Auguste. Tripolis de Syrie prit d'abord sur ses monnoyes l'ère de Pompée, & revint sous Auguste à celle des Séleucides. On trouve jusqu'à quatre éres différentes sur les médailles de Séleucie de Syrie, sçavoir deux du temps que

cette ville estoit sous la domination des Rois de Syrie, & deux autres lorsqu'elle estoit sous celle des Romains, d'abord l'ère de Pompée, ensuite celle d'Auguste; & sans parler de plusieurs autres villes, celle de Sinope dont il s'agit icy, nous donne trois éres différentes sur ses medailles.

La première qu'on y lit, est celle des Rois de Pont qui y fut usitée lorsqu'elle estoit soumise à leur domination. Cette ére commence l'an de Rome 448. sous Mithridate II. sixième Roy de ce pays, Lucien le nomme *ἡνίκᾱ*, fondateur. Cette ére se compte de l'année que ce Prince, qui avoit suivi Alexandre dans ses expéditions, affranchit son royaume sous Antigone, du tribut qu'il avoit toujours payé aux Rois de Perse depuis son origine sous Darius fils d'Hystaspe. C'est de cette ére que s'est servi si utilement M. Vailant dans son histoire des Rois de Pont par les medailles.

La seconde ére marquée sur les medailles de Sinope, est celle de Jule-César, qui commence l'an de Rome 706. année des plus heureuses pour les habitants de cette ville, puisque ce fut alors que Pharnace ayant esté contraint de l'abandonner après la défaite, ils obtinrent de César la conservation de leurs privileges avec la restitution de leurs biens, & peut-être une augmentation de leur colonie par quelque renfort de soldats veterans, s'il n'en fut pas même le fondateur, comme le croit le P. Hardouin.

Les Sinopiens datent de cette ére les medailles d'Ælius Verus, de Marc-Aurele, de Caracalle, & le P. Hardouin l'a employée très-utilement, pour prouver qu'Ælius fut créé César dès l'an de Rome 886. de J. C. 133. & non comme le décident la plupart des historiens, l'an de Rome 889. de J. C. 136. trois ans plus tard.

Enfin la troisième ére gravée sur les medailles de Sinope; est celle de Lucullus, qui commence l'an de Rome 684. depuis que ce grand Capitaine après avoir repris Sinope sur Mithridate-Eupator, l'eut remise en liberté, & qu'il y eut établi une colonie Romaine. Les Sinopiens n'ont employé cette ére que sur les medailles qu'ils firent frapper à l'honneur de Gordien-Pic.

S'ils jugèrent à propos alors de substituer cette ère à celle de Jule-César, qui estoit postérieure de quelques années, ce fut vraisemblablement pour faire valoir leur ville par son ancienneté de colonie Romaine, & de ville libre, au-dessus de toutes les autres villes de Pont, telles qu'Amise, Heraclée, Aniastris, sur-tout Amasie qui avoit obtenu sous Hadrien la dignité de Metropole, dont dans la suite l'Evêque de Sinope fut suffragant, du temps que le Christianisme y regna.

La colonie de Sinope, en faisant remonter son époque à Lucullus, prétendoit aussi se donner la gloire d'ancienneté de colonie Romaine au-dessus de quantité de villes d'Asie qui tiroient seulement leur époque, ou de l'ère de Pompée, qui commence l'an de Rome 690. ou de celle de Jule-César, qui commence l'an de Rome 706. ou de celle d'Auguste en 725. année de la victoire d'Actium, ou de l'ère de quelques-uns des autres Empereurs ses successeurs.

Car il est à remarquer qu'entre toutes les villes Grecques qui se sont servies d'époques Romaines, il ne s'en trouve aucune sur les medailles qui ait une date plus ancienne que la ville de Sinope, si ce n'est quelques villes d'Asie dont l'époque commence dès l'an de Rome 565. que les Romains victorieux d'Antiochus le Grand les remirent en liberté, & les déclarèrent autonomes. L'ère d'Ilium bâtie sur les ruines de l'ancienne Troie, estoit aussi antérieure à celle de Sinope, & se comptoit dès l'an de Rome 673. année que Sylla remit cette ville en liberté, & dans la jouissance de tous ses privileges, que Fimbria lui avoit ôtez, après l'avoir presque entièrement détruite.

Quant à l'année 311. de l'ère de Lucullus, que nous lisons sur la medaille de Gordien-Pie, elle répond à la quatrième année du regne de ce Prince, l'an de Rome 994. de J. C. 241. puisqu'il se trouve au juste 311. années en remontant depuis l'an de Rome 994. jusqu'à l'an 684. où commence l'ère de Lucullus, lorsqu'après s'être rendu maître de Sinope, il accorda la liberté à ses habitants, comme le rapporte Appien: *Λούκουλλος δὲ τὴν πόλιν ἐὼς οὗς ἐλευθέρων ἐποίησε.*

Cette ville s'estoit rendue à Lucullus au commencement de

l'an 684. de Rome, ou sur la fin de l'année précédente 683. car ce Général faisoit également la guerre en hyver, & dans les autres saisons de l'année; d'où ses troupes prirent occasion d'exciter contre luy de grands murmures, qui depuis luy furent si funestes, & arrestèrent le progrès de ses conquestes.

Une medaille de Sinope datée au revers d'un Gordien-Pie de l'an 308. de l'ère de Lucullus, que citent M. Vaillant, & le P. Hardouin, fixe incontestablement vers cette année-là la prise de Sinope, & par conséquent sa liberté, que Lucullus luy donna. Car, comme l'observe le P. Hardouin, l'an 608. de l'ère de Lucullus ne peut tomber que la première année du regne de Gordien-Pie, l'an de Rome 991. de J. C. 238. & nullement à aucune des années suivantes de l'empire de ce Prince, parce qu'alors le commencement de l'ère de Lucullus ne répondroit plus à l'année que Sinope recouvra sa liberté, mais à quelques-unes des années suivantes, pendant lesquelles Lucullus alla chercher Mithridate dans l'Arménie, & faire la guerre contre Tigrane gendre de ce Prince.

Ainsi Eutrope, & quelques autres historiens se méprennent, quand ils placent la prise de Sinope vers l'an de Rome 681. avant la célèbre victoire que Lucullus remporta sur Mithridate près de Cabires, & la conquête de la petite Arménie, du pays des Tibareniens, & de celui des Chaldéens, autrement des Chalybes, peuples des environs du Thermodon; exploits qui coûtèrent à Lucullus deux ou trois campagnes, après lesquelles il retourna dans le royaume de Pont, & y prit en peu de temps Sinope, & plusieurs autres places considérables, qu'il s'étoit contenté de tenir bloquées pendant son absence, ainsi que nous l'apprenons d'Appien d'Alexandrie, de Plutarque, & de plusieurs autres historiens.

La quatrième année du regne de Gordien-Pie, à laquelle répond l'an 311. de l'ère de Lucullus, qu'on lit sur la medaille de ce Prince, est d'ailleurs des plus remarquables,

1.º Par l'entrée de Gordien dans son second Consulat, dont la cérémonie est représentée sur quelques-unes de ses medailles, où cet Empereur paroît dans un quadrigé comme en triomphe.

2.^o Par la cinquième année de la puissance Tribunitienne, dont la première année avoit commencé dès qu'il fut déclaré César, lorsque Pupien & Balbin furent proclamez Augustes. Eutrope se méprend encore, lorsqu'il dit que Gordien-Pie fut créé Auguste avec ces deux Princes, ce ne fut que l'année suivante après leur mort, à laquelle il est faux aussi qu'il ait contribué, comme Jornandes le prétend.

3.^o Par l'ouverture des portes du Temple de Janus, pratique dont il n'est plus fait mention dans la suite chez les historiens, l'Empire Romain ayant toujours esté agité depuis ce temps-là de guerres continuelles jusqu'au regne de Constantin le Grand, sous qui cet usage fut absolument aboli.

4.^o Par les préparatifs extraordinaires qui se firent alors dans tout l'Estat Romain contre Sapor roy de Perse, qui après avoir succédé l'an 240. de J. C. à Artaxerxès son pere destructeur du royaume des Parthes, & restaurateur de celui de Perse, s'estoit saisi de la Mesopotamie, & avoit pénétré dans la Syrie jusqu'à la ville d'Antioche avec une armée des plus formidables, qui jetta l'épouvante dans toute l'Asie. Ce Prince causa dans la suite de terribles maux aux Romains, après avoir défait & pris l'empereur Valerien.

5.^o Par le mariage de Gordien-Pie avec Furia Sabinia Tranquillina fille de Misithée, personnage généralement estimé, tant par son éloquence & son sçavoir, que par sa prudence & par sa sagesse.

J'ay observé au commencement de ce discours, que la médaille de Gordien-Pie nous rappelloit la memoire de plusieurs grands hommes de l'antiquité, qui ayant fait leurs delices de cultiver les sciences, & de protéger les gens de lettres, devoient interesser tous les sçavants. J'ay déjà fait mention du grand sçavoir de Mithridate-Eupator, à qui Lucullus enleva Sinope capitale de ses Estats. Il suffit de nommer Jule-César & Auguste restaurateurs & bienfaiteurs de la colonie de Sinope, pour recueillir les idées les plus avantageuses, comme de Princes qui de toute l'antiquité ont le plus chéri les Muses, & sous qui les arts & les sciences ont fleuri avec le plus d'éclat.

Je ne diray rien d'Antonin-Pie & de Marc-Aurèle-Antonin, dont Gordien-Pie & les deux Gordiens d'Afrique ont porté le nom, personne n'ignore que leur inclination naturelle, & leur passion pour les belles lettres ne les ont pas rendus moins recommandables à la postérité, que la droiture de leurs sentiments, & la sagesse de leur gouvernement.

Gordien-Pie leur parfait imitateur, de qui est notre médaille, donna les preuves les plus éclatantes de son amour pour la littérature, & pour ceux qui s'y attachoient. En effet Capitolin remarque à cette occasion, que le goût qu'eut ce Prince pour les sciences auxquelles il avoit esté très bien instruit dès sa jeunesse, & l'estime particulière qu'il faisoit des sçavants, furent les principaux motifs qui l'engagèrent à choisir Mithrée pour son préfet du Prétoire, son favori & son beau-pere.

L'affection naturelle que ce Prince avoit pour les belles lettres, & pour ceux qui y estoient initiez, luy venoit comme par héritage des deux Gordiens d'Afrique Empereurs, l'un son aïeul, & l'autre son oncle : le premier fut un des plus sçavants hommes de son siècle, & aussi bon poëte qu'excellent orateur ; il avoit composé un poëme en trente livres, sous le titre d'*Antoniniade*, dont le sujet estoit les vies d'Antonin-Pie & de Marc-Aurèle, il donna aussi en prose les éloges de tous les Antonins qui l'avoient précédé.

Gordien l'Africain II.^e du nom, qui estoit son fils, s'acquit aussi une haute réputation par son éloquence, par sa grande littérature, & par la beauté de sa mémoire : il composa plusieurs ouvrages de goût en vers & en prose, où sur-tout brilloit l'esprit, mais dont le stile estoit trop négligé : il eut la plus riche bibliothèque de ces temps-là ; elle estoit composée de quarante-deux mille volumes, que son gouverneur Severus Sammonianus très-sçavant homme luy avoit laissé par testament. Quant à Lucullus vainqueur de Mithridate, & fondateur de la colonie Romaine de Sinope selon M. Vailant, il posséda toute la délicatesse des langues Grecque & Latine, & composoit également bien tant en prose qu'en vers dans l'une & dans l'autre ; il fut aussi un des plus sçavants hommes de son siècle,

& se déclara le protecteur des gens de lettres, à qui son palais, qu'on pouvoit nommer le Temple des Muses, servoit d'asyle.

Quantité de pièces des plus rares en tableaux, en statues, sur-tout une nombreuse Bibliothèque de livres choisis ouverte à tous les sçavants, en faisoient le principal ornement.

Ce grand homme se plaisoit aussi à faire fleurir les beaux arts; il se distingua dans la Grece sous Sylla, par la fabrique de cette monnoye d'un si beau coin, qu'on nomma par excellence la *monnoye Lucullienne*, que les curieux recherchoient avec grand soin, comme la plus belle qui eût esté fabriquée jusques alors chez les Romains.

Elle avoit esté faite de l'or & de l'argent que Sylla avoit enlevé des temples d'Apollon de Delphes & d'Esculape d'Epidaure, avec si peu de scrupule, qu'il disoit en plaisantant qu'il ne pouvoit manquer de vaincre Mithridate, puisque les Dieux faisoient eux-mêmes les frais de la guerre.

L'on peut aussi placer Lucullus au rang des hommes les plus curieux qu'il y ait eu chez les anciens, puisque entre quatre-vingt mille écus de présents que Ptolémée Aulete Roy d'Egypte luy offrit lorsqu'il vint à sa Cour de la part de Sylla, pour en obtenir un secours de vaisseaux contre Mithridate, il ne voulut accepter qu'une pierre gravée d'un goût exquis. Si Plutarque ne m'apprenoit qu'un morceau si précieux portoit gravé le portrait de Ptolémée, j'aurois volontiers conjecturé qu'il auroit eu celui de Serapis, première Divinité d'Alexandrie & de Sinope, dont l'on voit tant de figures sur les pierres gravées antiques, mais encore beaucoup plus sur les médailles; c'est celle même qui est représentée au revers de la médaille de Gordien-Pie. Or cette figure n'est autre que celle du Jovis-Diis, espèce de Panthée qu'on nommoit par distinction, selon Eustathe sur Denys le Géographe, *Ζεὺς Σινωπίας*, le Jupiter de Sinope, parce qu'il estoit particulièrement révéé dans cette ville, d'où son culte avoit passé à Alexandrie, selon le même auteur, Corneille-Tacite & Plutarque.

Cette double Divinité adorée sous la forme d'une seule, figuroit Jupiter qui commande au ciel & à la terre, & le Dieu
Plutus

Plutus ou Pluton qui préside aux enfers & à tous les lieux souterrains, sur-tout aux mines, & par conséquent aux richesses, puisqu'on les en tire ; c'est à cause de ces deux différents rapports qu'on représente ce Dieu sur les médailles tantost avec un aigle sur sa main droite, ainsi qu'on le voit au revers d'une médaille de Mithridate V. pere de Mithridate-Eupator, & d'une autre médaille de Caracalle, où Serapis paroît à demi couché sur un *Triclinium*, espèce de sofa ou de canapé ; tantost avec le Cerbere à ses pieds, ainsi qu'il est si souvent gravé sur les médailles de plusieurs villes d'Asie, de Thrace & de Grece, par exemple, sur celles de Pergame, de Laodicée, de Sidé en Pamphylie, de Nyssa en Carie, d'Amasie dans le Pont, où se voit dans le champ de la medaille une étoile pour marquer la puissance de ce Dieu dans les cieux, des Callatiens dans la Thrace, des Pheneates en Arcadie, & même des Marcianopolitains dans la basse Mœsie.

Sérapis tel qu'il est gravé sur la medaille de Gordien-Pie, a un boisseau ou un panier sur sa tête à la maniere des Divinités d'Égypte, d'où il venoit originairement : type qui signifie non-seulement, que l'abondance & tous les biens venoient des Dieux, mais aussi que c'estoit eux qui mesuroient, c'est-à-dire, qui regloient tout sur la terre selon leur volonté. On donne particulièrement ce symbole à Sérapis comme inventeur de l'agriculture : il luy convient encore comme Dieu des richesses, pour marquer qu'elles procurent abondamment aux hommes tous les biens & tous les besoins de la vie ; d'où vient que les anciens luy mettoient quelquefois une corne d'abondance à la main, comme il paroît sur quelques medailles.

La figure de Sérapis est icy vêtue à la Grecque, ou plutôt à l'Égyptienne, avec une longue robe presque tout d'une venue, & des manches courtes & larges. Si ce n'est par modestie qu'il est ainsi vêtu contre l'ordinaire de Jupiter dont il est l'image, qui le plus souvent est entièrement nud sur les monuments antiques, ce peut estre pour signifier que les richesses fournissent à souhait toutes les commoditez que l'on peut désirer, dont l'habillement est une des principales.

Ce Dieu, dont le caractère est de ne faire que du bien à tout le genre humain, & de le combler de ses bienfaits, n'a point icy la foudre à la main, ainsi que la porte le plus souvent Jupiter, comme Divinité terrible & menaçante; mais il tient seulement dans sa main gauche *hastam puram*, sceptre qui caractérise la divinité, & qui étant émouffé par le haut sans fer aigu à la différence des lances ordinaires, désigne que la bonté & la clémence sont le propre des Dieux.

La main droite de notre figure, & ses regards levez vers le ciel, semblent attester que Sérapis ne commande pas moins aux cieux, que sur la terre & aux enfers.

C'est l'attitude qu'a ce Dieu sur plusieurs medailles de villes de l'Egypte, de Syrie, d'Asie & de Thrace : on le voit ainsi sur les medailles de Boufiris, de Cabase, de Ménélas, d'Oxyrinche, de Prosope, de Marcotis, de Coptos, & d'autres villes d'Egypte, si ce n'est que cette Divinité porte souvent sur la main droite l'animal ou autre symbole de la ville dont elle est la patronne, par exemple un lion, un cerf, un ibis, le lotus, une palme, & autres types.

Sérapis a la même attitude sur les medailles d'Amasie, de Tomes & d'Anchiale dans le Pont, de Nicée, de Ciune en Bithynie, de Mida en Phrygie, de Nyssa en Carie, de Césarée la Germanique en Syrie, de Césarée de Cappadoce, mais avec le mont Argée sur la main droite, de Perinthe, de Sardis, de Bizuene, de Callasie, de Mesembrie dans la Thrace, &c.

Ce Dieu sur toutes ces dernières medailles, excepté celles de Césarée de Cappadoce, a la main droite élevée & étendue vers le ciel; mais sur celle de Gordien-Pie, il tient un rameau ayant en même temps la tête tournée du côté de l'Occident; comme pour assurer ce semble, par cette position l'empereur Gordien qui se dispoisoit alors à partir pour l'Orient contre les Perses; qu'il le prenoit sous sa protection, & qu'il l'invitoit à venir au plutôt au Levant y cueillir des lauriers sous ses auspices. On sçait que sur les medailles, ainsi que dans les tableaux des grands maîtres, tout y est animé pour ainsi dire; & que tout y parle, l'attitude, l'air, la position, le geste des

figures qui y sont représentées. Peut-estre aussi sous le symbole de ce rameau de laurier, Sérapis félicitoit-il Gordien de la victoire qu'il avoit remportée sur les Germains par la valeur d'Aurelien son Général, qui depuis parvint à l'Empire.

Ce ne fut point sans de grandes raisons que les Sinopiens prirent Jupiter Plutus, c'est-à-dire Sérapis, pour leur Divinité tutélaire; car outre que plusieurs auteurs prétendent que ce fut Jupiter même, & non pas Apollon qui transporta de Grece en Asie Sinope fondatrice de la ville de ce nom; les Sinopiens estoient aussi persuadés que c'estoit à Jupiter Plutus Dieu des Mines, qu'ils estoient redevables de l'opulence où les mettoit le grand trafic qu'ils faisoient sur toutes les côtes de la Mer Noire, d'une quantité prodigieuse de fer qu'ils tiroient des Mines de leur contrée, & des pays voisins : raison pour laquelle vraisemblablement Pomponius Mela nomme les Sinopiens *Chalybes*, c'est-à-dire, comme l'explique Eustathe sur Denys le Géographe, *forgerons, artisans, ou marchands en fer*, & leur canton *Chalybie*, comme pour faire entendre que les habitants s'adonnoient sur-tout à la fabrique du fer, & qu'ils en tiroient leur principale richesse.

Car les autres Géographes placent les Chalybes, les uns vers le Thermodon, les autres encore plus haut au-dessus des Tibariens, ce fameux peuple, qui toujours porté à la joye, mettoit le souverain bien à rire & à jouer, *cui in risu lusuque summum bonum est*, dit Pomponius Mela.

Outre le profit immense que le négoce du fer produisoit aux Sinopiens, ils en tiroient encore un très-considérable de la pêche du thon qui se faisoit sur leur rivage, où en certain temps, selon Strabon, ce poisson se vendoit en quantité, raison pour laquelle ils le représentoient sur leurs monnoyes, comme il paroît par les medailles de Geta. Ce poisson venoit des Palus-Meotides, d'où il passoit à Trébizonde & à Pharmacie où s'en faisoit la première pêche, il alloit de-là le long de la côte de Sinope où s'en faisoit la seconde pêche, & traversoit ensuite jusqu'à Byzance, où s'en faisoit une troisième pêche.

Maintenant veut-on savoir en quel pays du monde le

culte de Jupiter Plutus avoit pris naissance? il est très-vray-semblable que ce fut en Egypte; quand même Plutarque sur Osiris & Isis, n'assûreroit pas que ce Dieu n'est autre que le Sérapis Egyptien, on ne pourroit le méconnoître à son boisseau sur la tête, à son habillement à l'Egyptienne, à son attitude, à son air de tête & de mains élevées vers le ciel. Il ne faut que confronter plusieurs medailles de villes d'Egypte, sur lesquelles Sérapis est représenté avec le revers de nostre medaille de Gordien-Pie, & plusieurs autres medailles de villes Grecques, sur lesquelles on voit le Jupiter Plutus des Grecs, pour reconnoître aussitôt que ce n'est qu'une seule & même Divinité. Le cerbère enchaîné quelquefois sur les monuments antiques aux pieds de Jupiter Plutus en est une preuve assurée; de même que le buste de l'un & de l'autre gravé sur quantité de medailles Grecques & Egyptiennes sous la même ressemblance.

Au reste, la ville de Sinope avoit pû recevoir le culte de Serapis, si ce n'est immédiatement des habitants des provinces voisines, qui le tenoient des Syriens & des Pheniciens chez qui il estoit passé de l'Egypte, au moins des Colches, colonie Egyptienne, avec qui Sinope estoit en grande relation de commerce; ou bien même des Milesiens, dont cette ville estoit colonie, & qui, depuis Psammiticus, ayant toujours entretenu une grande liaison avec les Egyptiens chez qui ils avoient établi une fameuse colonie, devoient estre fort instruits de la Religion Egyptienne.

Il est donc très-probable que les Milesiens ayant puisé en Egypte la connoissance du culte de Serapis, la communiquèrent, par le moyen de leurs nombreuses colonies, à une bonne partie de l'Asie mineure, à la Thrace & aux habitants de toutes les côtes du Pont Euxin, avec qui ils avoient un très-grand commerce, & chez qui ils eurent aussi des établissemens fort considérables, ayant peuplé ces contrées de leurs colonies.

Je pourrois encore adjoûter que les Athéniens, de qui les Milesiens mêmes estoient une colonie, avoient en trop grande vénération Isis & Serapis, dont ils avoient reçu la connoissance

de l'Egypte par Cecrops & Erechthée, deux de leurs Rois, qui estoient de ce pays-là, pour n'avoir pas établi ou affermi le culte de ces deux Divinités sur les côtes du Pont Euxin, où ils furent si puissants pendant un assez long espace de temps, & où ils fondèrent tant de célèbres colonies.

Quand même les historiens se taisoient sur ce point, quantité de médailles nous apprennent que Jupiter-Plutus ou Serapis fut la Divinité tutélaire de plusieurs villes des plus considérables des environs de cette mer, sur-tout de la Thrace & de la Moésie inférieure; c'est dont, entre plusieurs villes de cette dernière province, rendent témoignage les médailles de Marcianopole; d'Odessa, de Dionysiopole, sur lesquelles on voit en regard les bustes de Serapis & de Gordien-Pie. D'où l'on peut même conjecturer, ou que ce Prince avoit une dévotion particulière pour cette Divinité; ou que les habitants de ces villes s'imaginoient que Gordien devoit à la protection de Serapis les grands avantages qu'il avoit eus contre les Barbares qui ravageoient ces deux provinces, quand il y passa pour se rendre au Levant contre Sapor.

Les médailles nous disent encore que ce Dieu ne fut pas moins révérend dans l'Arabie, la Phénicie & la Syrie qu'en Asie, en Thrace & dans la basse Moésie; c'est dont nous assûrent les médailles de Bosra, de Ptolémaïs, de Césarée de Palestine, d'Ælia Capitolina, d'Antioche de Syrie, où il eut même un temple fameux.

Je ne m'arrêteray point à remarquer icy, que les colonies Egyptiennes & Phéniciennes, sous Cecrops, sous Cadmus, sous Danaüs & autres, avoient porté le culte de ce Dieu jusqu'en Grèce; que de là il estoit passé en Italie, sur-tout à Rome, où il fut tantôt aboli, tantôt rétabli.

Mais de tous les pays, il n'y en eut aucun où l'on rendît de plus grands hommages à Jupiter-Serapis qu'en Egypte. Son culte y avoit pris naissance, & il en estoit, avec Isis, la Divinité suprême. Saint Augustin le nomme le plus grand de tous les Dieux d'Egypte, *Serapis omnium maximus Ægyptiorum Deus est;* & au rapport de Tacite, les Egyptiens, nation superstitieuse, *Lib. 4. Hist.*

révéroient Sérapis plus qu'aucune autre Divinité: *Serapis dedita gens superstitionibus super alios colit.*

Ce n'étoit pas seulement le Dieu tutelaire de toute l'Egypte en général, plusieurs des principales villes de ce Royaume l'avoient aussi choisi pour leur patron particulier, & le firent graver sur leurs monnoyes en cette qualité; mais entre toutes ces villes, aucune ne luy rendit des honneurs plus solennels & plus surprenants que celle d'Alexandrie: *Alexandria civitas que conditorem Alexandrum Macedonem gloriatur, Serapin atque Iſu*
Lib. 1. Saturn. *cultu penè attonitæ venerationis observat,* dit Macrobe.

On l'y adoroit, selon Tacite, comme une espèce de Divinité universelle, qui représentoit Esculape, Osiris, Jupiter, Pluton: *Deum ipsum multi Æsculapium quod medeatur agris corporibus, quidam Osiris antiquissimum illis gentibus numen, plerique Jovem ut rerum omnium potentem, plurimi Ditem patrem insignibus quæ in ipso manifesta aut per ambages, conjectant.* On le prenoit aussi pour Jupiter-Ammon, pour le Soleil, selon Macrobe, pour le Nil & pour Neptune. Le buste de Sérapis, au revers d'Antonin-Pie, nous le montre, dans Seguin, sous presque tous ces différents rapports, le boisseau sur la tête, la couronne rayonnée, les cornes de belier, la corne d'abondance devant luy, & derrière luy un sceptre à trois pointes entortillé d'un serpent, même avec la cuirasse, comme le Dieu Mars.

On s'étoit aussi formé de Sérapis une idée comme d'un Dieu unique, qui comprenoit les attributs de toutes les autres Divinitez, ce qui donna lieu aux Payens de publier que les Chrétiens & les Juifs, qui ne reconnoissoient qu'un seul Dieu, adoroient Serapis; c'est ce qu'assûre l'Empereur Hadrien dans
Vie de Saturnin. une lettre à Severianus, rapportée dans Vopiscus d'après Flegon: *Illi, dit-il, qui Serapin colunt Christiani sunt, & qui se Christi episcopos dicunt, unus illis Deus est; hunc Christiani, hunc Judæi, hunc omnes venerantur & gentes.*

C'est à cette Divinité que les Alexandrins consacrerent un temple des plus superbes & des plus respectez qu'il y eût dans le monde, & digne de la magnificence de leur ville. Ce temple, dit Denys le Géographe, est tout éclatant d'or, & l'on

n'en trouve aucun sur terre qui soit plus respectable, & pour lequel on ait plus de devotion.

Χρυσὸς πηλίκῃ κακοσμένῳ ὥσπερ αὐτὸ ἐκείνου
Νηὸν ἐν ἀνθρώποισι θιώτερον ἄλλον Ἰδαίῳ,
Οὐδὲ μὲν ἀφνειὸν ἐπὶ τὸν πόλιν.

γ. 256.

La courſe que je viens, pour ainſi dire, de faire de Sinope à Alexandrie, pourroit peut-eſtre paroître m'éloigner autant de mon ſujet, que ces deux villes ſont diſtantes l'une de l'autre; rien cependant ne m'en approche davantage, je ne fais que ſuivre la Divinité que l'on voit représentée au revers de la médaille de Gordien-Pie.

Je la retrouve en effet dans ce temple magnifique d'Alexandrie dont je viens de parler; ce ſuperbe édifice eſtoit conſacré à Jupiter de Sinope, & en portoit le nom. Dans Alexandrie, dit Denys le Géographe, eſtoit l'ancien temple du grand Jupiter de Sinope.

Εἶθα Σινωπίται Διὸς μεγάλῳ μέλῳ.

Ce qu'il ne dit qu'à cauſe que la ſtatue de ce Dieu qui y eſtoit adoré, & qui, ſelon Plutarque & Euſtathe, n'eſtoit autre que Jupiter-ſcrapis ou Pluton, y avoit eſté transférée de Sinope même.

Il eſt très-ſingulier que les Alexandrins, qui avoient cette Divinité chez eux, pour ainſi dire, puisqu'elle eſtoit la première Divinité de toute l'Egypte, ſe ſoient aviſez de l'aller chercher au-delà des mers, & dans une ville auſſi éloignée de celle d'Alexandrie que l'eſtoit Sinope, & d'adorer Jupiter-ſcrapis, Divinité Egyptienne, ſous le titre d'un Dieu étranger, ſçavoir, ſous celui de Ζεὺς Σινωπίτης, Jupiter de Sinope.

Tacite, Plutarque & Euſtathe nous en diſent la raiſon. Comme le détail en ſeroit trop long à raconter, je me contenterai de faire l'extrait de ce que ces auteurs en rapportent. Entre pluſieurs temples des plus magnifiques dont Ptolémée-Soter fils de Lagus avoit orné la nouvelle ville d'Alexandrie, qu'il avoit choiſie pour la capitale de ſon Royaume, il en avoit

fait bâtir un beaucoup plus superbe qu'aucun autre; & tout éclatant d'or. Comme il estoit en suspens à quel Dieu il devoit le dédier, un Génie d'une beauté charmante & d'une taille au-dessus de l'humaine, luy estant apparu en songe, luy conseilla de faire venir la statuë du Pont, après quoy il disparut, en s'élevant dans les airs environné de flammes.

Ce Prince ayant raconté sa vision à Timothée, sçavant Athénien de la race des Eumolpides, il apprit de luy que près de Sinope ville de Pont, estoit un vieux temple consacré à Jupiter-Plutus, dont la statuë estoit en très-grande vénération chez les habitants de cette contrée-là. Sur cet avis, Ptolemée envoya Timothée en ambassade à Scydrothémis Roy de Sinope, pour le prier, en luy offrant en même temps de riches présents, de vouloir bien luy accorder ce Dieu.

Scydrothemis fit d'abord de grandes difficultez, & cependant retint Timothée à sa Cour le plus long-temps qu'il put, en l'amusant toujours de belles promesses. Mais enfin au bout de trois ans, le Dieu, dit-on, se déclara de luy-même, & se rendit de son temple sur le vaisseau de l'Ambassadeur, qui aussi-tôt ayant mis à la voile, arriva, par un miracle encore plus inouï, en trois jours dans Alexandrie.

Cette Divinité y fut reçue avec toutes les marques possibles de la plus grande vénération, & à l'instant Ptolemée la fit mettre dans le temple qu'il luy avoit destiné, avec d'autant plus de pompe, qu'il reconnut que c'estoit le portrait même du Génie qui luy estoit apparu, & que c'estoit aussi l'image de Jupiter-Serapis, qui estoit adoré en Egypte pour le Dieu

San Ofris & Isis. Pluton : εἰς Ἀλεξάνδρειαν κομίδως, dit Plutarque, τὸ ὄνομα Αἰγυπτίους ὄνομα τῷ Πλούτωνος ἐκπέσαι τὸν Σέραπιν. C'est

Lib. 9. Epig. 95. Zeὺς Αἰγυπτιος, & Martial le *Jupiter Pharius*, comme étant la Divinité du Nil.

Scis quoties Phario madeat Jove fusca Syene.

Le temple fameux où fut mise cette Idole, estoit dans le quartier de Rhacotis, & il arriva, par un effet extraordinaire du hazard,

hazard, qu'il fut construit à l'endroit même où il y avoit eu autrefois une chapelle ou oratoire dédié à Osiris & Isis. Cet édifice néanmoins, selon Macrobe, n'estoit point dans l'enceinte de la ville, mais hors des murs, ainsi que celui de Saturne, parce que, suivant les loix de l'Egypte, il estoit défendu d'immoler des victimes sanglantes à ces deux Divinitez dans l'enclos des villes, de peur de les profaner par le sang de telles hosties : *Serapidis fanum*, dit cet auteur, *extra muros extructum erat, quod ipsi hostiæ mactarentur.... quia nunquam fas fuit Ægyptiis pecudibus aut sanguine, sed precibus & thure solo placare Deos; his autem duobus advenis (Saturno & Serapidi) hostiæ erant ex more mactandæ, fana eorum extra pomerium locaverunt, ut & illi sacrificii solenni sibi cruore colerentur, nec tamen urbana templa pecudum morte polluerentur: nullum itaque Ægypti oppidum intra muros suos aut Saturni aut Serapidis fanum recepit.*

Lib. 1. Saturn.

Tacite nous apprend aussi que le Jupiter de Sinope, c'est-à-dire Jupiter-Serapis, estoit encore en très-grande vénération de son temps dans Alexandrie, qu'on s'adressoit à luy comme à un Oracle; & que l'Empereur Vespasien étant venu dans cette ville, s'estoit fait renfermer luy seul dans le temple de ce Dieu, pour le consulter en particulier sur les affaires de l'Empire.

Lib. 4. Hist.

On publia même que ce Prince avoit operé quelques miracles par la puissance divine de Serapis, faux bruits qu'on eut néanmoins grand soin de semer parmi le peuple, tant pour y accréditer davantage le culte de cette Divinité, que pour rendre la majesté Imperiale encore plus respectable aux Egyptiens.

Ni l'histoire, ni les monuments antiques ne nous font point connoître de quelle manière estoit faite la statuë de Jupiter de Sinope, dont, à ce qu'on disoit, l'original estoit dans le temple d'Alexandrie, dès le temps que Ptolémée fils de Lagus l'y avoit fait venir de la ville de Sinope; mais comme il est très-probable que les Sinopiens ne se défirent point de cet original, sans avoir eu soin auparavant d'en faire tirer une copie fidèle, à laquelle ils continuèrent de rendre toujours les mêmes honneurs qu'à son modèle, on peut, ce me semble, raisonnablement

conjecturer qu'ils la firent aussi toujours représenter de la même manière sur leurs monuments publics, sur-tout sur leurs monnoyes, & que par conséquent la figure de Serapis que nous voyons au revers de la médaille de Gordien-Pie, est une copie véritable, tant de la statuë de ce Dieu, qu'on alloit adorer dans son temple d'Alexandrie, que de celle devant laquelle on alloit offrir ses vœux dans celui qu'il avoit à Sinope.

S'il estoit même permis de pousser la conjecture encore plus loin, je dirois que les Sinopiens n'avoient eu garde de se défaire de leur original, & qu'ils n'amuserent pendant trois ans l'Ambassadeur de Ptolémée, que pour se donner le temps de tirer une copie si parfaite de la statuë de leur Divinité, avec l'air & la couleur antique, qu'il leur fut fort aisé de tromper l'Ambassadeur, en substituant la copie à l'original, qu'ils avoient toujours conservé chez eux.

R E C H E R C H E S
SUR LES POETES COURONNEZ,
P O E T Æ L A U R E A T I.

Par M. l'Abbé DU RESNEL.

L'USAGE de couronner les Poètes, est presque aussi ancien que la Poësie même; mais il a tellement varié dans tous les temps, qu'il n'est pas aisé d'établir rien de certain sur cette matière. Je me contenteray d'observer que cet usage subsista jusqu'au regne de Théodose; ce fut alors que les combats Capitolins, dans lesquels les Poètes estoient couronnez avec éclat, furent abolis, comme un reste des superstitions du paganisme. Vinrent après les inondations des Barbares, qui pendant plusieurs siècles désolèrent l'Italie & l'Europe entière. Les beaux arts furent enveloppez dans la ruine de l'ancienne Rome: on vit à la vérité, depuis ce temps, sortir encore quelques Poètes de ses débris; mais comme il n'y avoit presque plus personne qui fût en état de les lire, & qu'effectivement ils ne méritoient guères d'estre lûs, il n'est pas étonnant que pendant plusieurs siècles les Poètes soient restez sans honneur & sans distinction.

Ce ne fut que vers le temps de Petrarque que la Poësie reprit avec son ancien lustre, les prérogatives qui luy avoient autrefois esté attachées. Dès que ce rare génie eut trouvé le moyen de rappeler les Graces à la suite des Muses, & qu'il leur eut rendu ces ornemens également simples & magnifiques, dont il retrouva le modèle chez les anciens, on le regarda comme un homme divin; tous d'une commune voix le jugèrent digne de la couronne poétique. Paris & Rome se disputèrent la gloire de le couronner; mais avant que de recevoir cet honneur, le Poète voulut faire preuve de ses talents dans

Assemblée
publique 13.
de Novembre
1733.

*Vie de Petrar-
que, à la tête de
ses ouvrages.*

un examen juridique, qu'il soutint en présence de Robert Roy de Naples.

Cet examen dura trois jours, & sur le témoignage authentique d'un Prince qui passoit alors pour le pere & pour le juge des sçavants, le jour même de Pâques de l'année 1341. & dans le Capitole, Petrarque fut couronné de laurier par les mains du Comte d'Anguillara, un des Senateurs qui gouvernoient la ville pendant le séjour des Papes à Avignon. Après cette cérémonie qui fut généralement applaudie, on le conduisit en pompe à l'Eglise de Saint Pierre de Rome, il suspendit sa couronne à la voûte de cet auguste Temple; & afin que toute la terre le reconnût en qualité de Poète lauréat, car tel est le titre que portèrent les Poètes qui depuis ce temps-là furent couronnés par autorité publique, on luy en fit expédier de magnifiques lettres, dont j'auray occasion de parler dans la suite: je remarqueray seulement icy, que ceux qui furent chargez de les rédiger, n'estoient pas fort versez dans l'histoire des anciens temps, ni même dans celle du siècle où ils vivoient.

*V. le privi-
lege, tom. 3.
de ses auvres,
pag. 6.*

Voicy comment ils s'expriment dans ces lettres. « Quoy-
qu'on n'ignore pas que dans l'antiquité on eut coutume de cou-
ronner les Poètes dans le Capitole, de la même manière dont
on y couronnoit les conquerants à qui on accordoit l'honneur
du triomphe, néanmoins la mémoire de cet usage est tellement
abolie, que depuis 1300. ans il n'en reste aucun vestige ». Mais
ce que je viens de dire de la durée des combats Capitolins,
prouve évidemment le contraire, & je vais montrer que Petrar-
que n'est pas le premier Poète qui dans ces derniers temps ait
esté couronné.

*Scalig. lib. 1.
Ausonian. lectio-
num, cap. 10.*

C'est cependant sur cette pièce que la plupart des sçavants, non contents de regarder le renouvellement des lettres comme l'époque du temps où l'on rétablit l'usage de couronner les Poètes, se sont encore imaginez qu'il tiroit son origine des combats capitolins. Mais dans ces combats la couronne estoit un prix qui n'estoit donné qu'à celui dont les poésies l'avoient emporté sur celles de tous ses concurrents. D'ailleurs, cette couronne estoit de chêne, & non pas de laurier: adjoutez à cela que les lettres

*Raderus ser
Marial, folio
615. Calvisius,
Onuphrius Pan-
vinus, &c.*

estoit encore ensevelies dans une barbarie grossière à la fin du XII.^e siècle, & que cependant il y avoit dès lors des Poètes couronnez. Saint Bonaventure dont j'employe icy les termes, rapporte que S.^t François^a eut la gloire de convertir & d'associer à son Ordre « un ingenieux compositeur de chansons profanes, qui avoit merité d'estre couronné par l'Empereur, & qui depuis ce temps-là avoit esté nommé le Roy des vers. »

Or c'est précisément dans cet âge, c'est-à-dire au commencement du XIII.^e siècle, qu'on fixe^b l'établissement des divers degrez de Bachelier, de Licencié & de Docteur dans les Universitez; ceux qui en estoient trouvez dignes estoient dits avoir obtenu le laurier de Bachelier, le laurier de Docteur, *laurea Baccalaureatus*, *laurea Doctoratus*: non seulement les Docteurs en Medecine de la fameuse Université de Salerne établie par Frederic II. prenoient le titre de Docteurs *laureats*, mais à leur reception, on leur mettoit encore une couronne de laurier sur la tête.

Les Poètes ne furent pas long-temps sans revendiquer un honneur qui leur appartenoit incontestablement, & il est naturel de croire que leurs protecteurs cherchèrent à les encourager par des distinctions & des privilèges à peu-près semblables à ceux qui venoient d'estre établis en faveur des Théologiens, des Jurisconsultes, des Medecins, &c. telle est donc l'origine des Poètes couronnez. Les cérémonies pratiquées à leur couronnement ne permettent pas d'en douter; on pourroit dire même que la poésie fut comme aggregée aux quatre Facultez, mais cependant confondue dans la Faculté de Philosophie, avec laquelle on luy trouvoit quelque rapport.

Mais comme la Poésie ne faisoit alors, pour ainsi dire, que sortir de son tombeau^c, que paroissant encore sans agréments, elle paroissoit aussi sans utilité, & que d'ailleurs elle ne menoit pas par elle-même, comme les autres sciences qu'on enseignoit

^a Vie de Saint François par Saint Bonaventure, chap. 4.

^b Filesc, de origine Statutorum Facultratis Parisiensis, pag. 21.

Conringius, de Antiquitatib. Aca-

demic. Dissertat. 4.^e

Camill. Borell. l. 1. de Magistrat.

Edict. cap. 8. n.^o 11.

^c Observationes Halenses, tom. 6.

Observat. 7.^e

dans les Universitez, aux honneurs, aux emplois, ou aux richesses; on ne doit pas estre surpris que les Poëtes n'ayent pû parvenir que vers l'an 1300. à obtenir une partie des prérogatives dont les Théologiens, les Jurisconsultes, &c. estoient en possession depuis plus d'un siècle.

*Histoire de
Toulouse, par la
Faillie.*

Du dessein qu'on prit insensiblement d'égaliser les Poëtes aux Graduez, naquirent sans doute les jeux Floraux qui furent instituez à Toulouse en 1324. & quelques années après, l'usage d'y donner des degrez en Poësie, à l'imitation de ceux qu'on recevoit dans les Universitez. Il suffisoit d'avoir remporté un prix aux jeux Floraux pour estre reçu Bachelier; mais il falloit les avoir obtenus tous trois, car pour lors il n'y en avoit pas davantage, pour meriter le titre de Docteur. Dans leur reception, au lieu de les couronner de laurier, on leur mettoit le bonnet Magistral sur la tête, & on y suivoit les autres cérémonies qui se pratiquoient en pareille occasion dans les Universitez, avec cette différence, que les lettres de ces Docteurs *en gaye science*, c'est ainsi qu'on appelloit la Poësie dans leur Académie, estoient expédiées en vers, & qu'il n'y estoit point permis de s'exprimer autrement.

*Lib. 9. c. 33.
apud verum Ita-
licar. scriptores,
par M. Muratori,
tom. 13.*

A peu-près dans le même temps, on voit par un passage de Villani, que la qualité de Poëte entraînoit avec elle certaines distinctions qui luy estoient particulières. Cet historien observe que le Dante, qui mourut en 1325. fut enterré avec beaucoup d'honneur, & en habit de Poëte : *fù sepolito à grande honore in habito di Poeta*. Quel estoit cet habit de Poëte? par quelle autorité le Dante le portoit-il? doit-on le compter parmi les Poëtes couronnez? c'est ce que je laisse à d'autres à examiner.

*Scardanius, de
Antiquitat. Pa-
tavinae urbis,
classé 10. folio
130.*

Il est du moins certain qu'on ne peut refuser ce titre à Albertinus Mussatus, qui ne survécut le Dante que de quatre ans. Persuadé qu'on ne pouvoit trop honorer un homme qui dans ses vers & dans sa prose commençoit à faire revivre le bon goût du siècle d'Auguste, l'Evêque de Padouë luy donna la couronne poétique; il fut arrêté que tous les ans au jour de Noël, les Docteurs, Regents & Professeurs des deux Colléges de Padouë, un cierge à la main, iroient, comme en procession, à la maison

de Mussatus, luy offrir une triple couronne; honneur, dit Scardonius, qui n'avoit point encore eu d'exemple, & qui vraisemblablement n'en aura jamais.

Après le couronnement de Mussatus vient immédiatement celui de Petrarque. On ne sera peut-être pas fâché de voir icy la formule dont on se servit en le créant Poète. Le rapport qu'elle a avec la formule qu'on employe encore aujourd'huy dans les Universitez, pour y conferer les degrez de Bachelier, de Licencié, &c. montre clairement la vérité de ce que j'ay avancé sur l'origine des Poètes couronnez.

Voicy comment parle le Comte d'Anguillara en couronnant Petrarque. « Nous, Comte & Senateur, pour nous & nostre Colleague, déclarons François Petrarque grand Poète & Historien, & pour une marque spéciale de sa qualité de Poète, nous avons mis de nos mains sur sa tête une couronne de laurier; luy donnant par la teneur des présentes, & par l'autorité du Roy Robert, du Senat & du peuple Romain, dans l'art poétique comme dans l'art historique, & généralement dans tout ce qui appartiendra ausdits arts, tant dans cette très-sainte Ville que par-tout ailleurs, la libre & entière puissance de lire, de disputer & d'interpréter les livres anciens, d'en faire de nouveaux, & de composer des Poèmes, qui, Dieu aidant, dureront dans les siècles des siècles. »

*An te me 3.
de ses œuvres,
pag. 6.*

On assure que ce fut bien moins la vanité qui engagea Petrarque à accepter cet honneur, que l'esperance de trouver sous le laurier poétique un sûr abri contre les foudres dont luy & les Poètes ses confrères estoient continuellement menacez. Si on en croit quelques auteurs, il suffisoit de faire des vers pour devenir suspect d'hérésie & de magie. On ne pouvoit pas s'imaginer qu'on pût estre Poète sans avoir commerce avec les démons; c'estoit tout à la fois avoir une grande idée de la Poësie, & une bien mauvaise opinion des Poètes. Les mêmes auteurs font mention d'un Frere de Solipodio, Dominicain, qui revêtu du titre de grand Inquisiteur, fut long-temps la terreur de ceux qui osoient faire des vers.

*Vie de Petrarque, par Squar-
casio.*

Petrarque luy-même ne fut pas exempt de cette persécution.

*V. la Préface
que M. Mura-
sori a mise à la
tête des Poësies
de Petrarque.*

Il nous apprend dans ses lettres, que les uns avoient voulu le faire passer pour un Negromant, & les autres pour un hérétique, parce qu'il lisoit Virgile. Mais si le laurier le mit à couvert de la persécution des Inquisiteurs, ce fut pour luy un foible bouclier contre les traits d'une infinité de censeurs, que la singularité de cet honneur luy attira. « Il se plaint que cette couronne n'ajouta rien à sa science, & qu'elle augmenta le nombre de ses envieux ». Un des plus grands Poëtes latins qui ayent paru depuis la décadence des lettres, n'a pû s'empêcher de taxer Petrarque d'une ridicule vanité; il ne sçauroit sur-tout luy pardonner de s'estre fait donner, pour constater sa qualité de Poëte laureat, des lettres dont les pensées & les expressions ont véritablement quelque chose de si ampoullé & de si pompeux, qu'elles en deviennent burlesques.

*Lib. 3. de »
Educatione
liberorum.*

Les ayant lûes, dit Maffée, ces lettres, « j'avouë que je ne pus m'empêcher de rire; & qui ne riroit, ajoute-t-il, en voyant qu'un Poëte qui ne peut tirer sa gloire que du concert unanime de tous les hommes qui s'accordent à le louer, soit assez fou pour faire dépendre sa réputation du certificat d'un ignorant de Notaire? »

*De artis Poë-
tica natur. cap.
10.*

C'est-là outrer la critique, & condamner une chose bonne en elle-même, à cause de l'abus qu'on en fait. Car s'il est permis, comme Vossius le remarque judicieusement, d'honorer par un témoignage authentique & public le mérite de ceux qu'on suppose avoir acquis une connoissance profonde dans la Théologie, la Médecine, &c. pourquoy seroit-il deffendu d'en user de même avec ces heureux génies qui nous charment & nous enlèvent tour à tour par la douceur ou par la force de leur poésie?

*Lilio Giraldi
Dialog. 1. de
l'Hist. des Poët.*

Je ne dissimuleray pas néanmoins qu'il ne soit arrivé à la couronne poétique, ce qui arrive à la plupart des autres marques d'honneur: elles ne sont censées telles, & ne méritent communément de l'estre que dans les premiers temps de leur institution; à mesure qu'elles s'éloignent de leur origine, elles s'avilissent insensiblement. Le nombre & le peu de mérite de ceux qui les obtiennent, vont même quelquefois jusqu'à rendre ces honneurs ridicules.

On ne

On ne peut cependant pas accuser absolument les Italiens d'avoir prodigué le titre de Poète couronné: mais l'abus qu'en firent quelques autres nations, les dégoûta peut-être d'un titre, qui devenu trop commun, n'avoit plus rien qui pût flater l'amour propre de leurs Poètes.

Depuis Petrarque je ne connois que François Philelphe, qui en 1453. reçut cet honneur. On voit par plusieurs de ses lettres, qu'Alfonse Roy de Naples luy donna la couronne poétique en présence d'une nombreuse cour, & au milieu du camp que ce Prince avoit formé dans la campagne de Capouë. Mais cette action marque plustost la générosité d'Alfonse, que son discernement; car Philelphe quoyqu'homme de beaucoup d'esprit, ne tient pas parmi les Poètes, le même rang qu'il tient parmi les Grammairiens & les Orateurs.

Épîtres de Philelphe, liv. 11. fol. 79 & 80.

Environ dans le même temps je trouve un Publius Faustus Andrelini couronné par l'Académie de Rome à l'âge de vingt-deux ans. Le desir de faire fortune l'ayant attiré en France, ses poésies tout insipides qu'elles sont, luy acquirent des protecteurs à la Cour, & il quitta le titre de Poète couronné pour prendre successivement celui de Poète des Rois Charles VIII. Louis XII. & François I.^{er} Il estoit assez heureux du côté de l'expression, mais il manquoit de génie, ce qui fait dire à Vossius, en parlant de ses ouvrages, *que c'estoit une riviere de paroles sans une goutte d'esprit.*

Baillet, Jugement des Savants, tom. 5.

Quelques-uns placent le Mantouan parmi les Poètes couronnez, mais il ne paroît pas qu'il l'ait esté de son vivant; aussi n'y a-t-il que le grand nombre des vers qui sont sortis de sa plume, qui puisse le faire regarder comme un grand Poète. Après sa mort, quelques-uns de ses compatriotes s'avisèrent de luy faire ériger une statuë couronnée de laurier; & au scandale de toute la Nation poétique, ils la placèrent à côté de celle de Virgile, & sous une même arcade.

Les hommes que la nature a favorisez de quelques talents rares, se flattent aisément; ils n'ont pas besoin des honneurs littéraires pour se croire véritablement grands, ni même pour s'imaginer qu'ils paroissent tels, du moins aux yeux des gens

éclairer. Seroit-ce par cette raison que l'Arioste & le Triffin, persuadés que le laurier poétique ne pouvoit rien adjoûter à leur gloire, n'ambitionnèrent point de le porter?

Voyez sa vie, à la tête de ses ouvrages.

Quoy qu'il en soit, le Tasse n'eut pas cette fausse délicatesse. Les différentes disgrâces dont toute sa vie ne fut qu'un triste enchaînement, les cruelles vicissitudes où la réputation de ses Poèmes fut long-temps exposée, l'obligèrent sans doute à se prêter à la bonne volonté du Cardinal Aldobrandin neveu de Clément VIII. Ce Prélat, en luy donnant la couronne poétique, vouloit apprendre à l'univers que le Tasse avoit enfin trouvé un protecteur digne de luy; mais ce Poète infortuné cessa de vivre, lorsqu'il commençoit à espérer de voir cesser ses malheurs. Il mourut la veille même du jour que tout estoit préparé pour la cérémonie de son couronnement.

Baillas, jugement des Scavans, tome 5. édition de M. de la Monnoye.

Depuis ce temps-là, je ne connois aucun Poète distingué qui ait esté couronné en Italie, car je ne parleray point icy de Querno. Ce misérable faiseur de vers, qui à la honte de la poésie, ou pour mieux dire, de l'humanité, estoit plustost le bouffon de Léon X. que son Archipoète, quoyqu'il en portât le nom.

Ibidem.

L'amour qu'Urbain VIII. avoit pour les Poètes, parmi lesquels il tient luy-même un rang distingué, en produisit un grand nombre sous son Pontificat. Comme il est difficile de ne pas récompenser ce que l'on aime, ce Pontife n'oublia rien pour montrer combien ceux qui cultivoient les Muses luy estoient chers. Il écrivit à Chiabrera un Bref, pour le féliciter sur le succès de ses poésies, honneur que les Papes ne font qu'aux Rois. Charmé d'un Poème que Bracciolini luy avoit présenté sur son exaltation, il luy permit d'adjoûter à son nom ordinaire le surnom *Delle-api*, des abeilles, qui estoient les armes d'Urbain VIII. Cependant, quelque zèle qu'il eût pour la gloire des Poètes, on ne voit pas qu'il en ait élevé aucun au rang de Poète laureat.

Ibidem.

Il faut dire la même chose d'Alexandre VII. & je remarqueray à cette occasion, que les Muses ne sont pas toujours ingrates envers ceux qui les servent, & que c'est encore avec plus d'injustice qu'on les accuse de faire tourner la tête à leurs

favoris. Voicy dans le même siècle deux hommes assez poètes pour faire imprimer leurs vers, mais en même-temps assez heureux & assez sages pour être jugez dignes d'occuper la première place du monde chrestien. On connoît la fameuse Pléiade appelée l'*Alexandrine*, parce que ceux qui la composoient estoient pour la plupart domestiques d'Alexandre VII. quelques-uns d'entr'eux sont parvenus aux premières dignitez de l'Eglise, aucun à celle de Poète *laureat*.

On a cependant essayé de la faire revivre à Rome il n'y a pas long-temps, en faveur du Chevalier Bernardin Perfetti, célèbre par la facilité qu'il a de mettre sur le champ en vers tous les sujets qu'on luy présente; son couronnement s'est fait avec beaucoup de pompe, & sur le modèle de celui de Petrarque. On trouve le détail de cette cérémonie dans le journal de Verdun; il y avoit plus d'un siècle qu'on n'en avoit vû à Rome de pareille. Charles Paschal, dans son *Traité des Couronnes*, dit expressément que de son temps, c'est-à-dire sous Henry IV. il ne connoissoit plus que l'Allemagne où l'usage de couronner les Poètes subsistât encore.

Année 1715.

Lib. 5. pag.
329. cap. 14.

Nous y avons déjà vû un Poète couronné par Frederic I.^{er} cependant plusieurs sçavants prétendent que les Poètes y doivent le rétablissement de cet usage à Frederic III. & ils regardent Conradus Celsus Protuccius comme le premier des Allemands qui ait reçu la couronne poétique. « Il fut du moins le premier de la nation qui y transporta le goût de l'éloquence Romaine, joint à quelque connoissance de la langue Grecque. » S'il est plus difficile de retrouver un art qui estoit dans l'oubli que de le porter à la perfection lorsqu'il est une fois connu, ce Poète estoit véritablement digne des plus grands honneurs.

Squarello,
« dans la vie de
Conrad. Cels.
« ses.

Æneas Sylvius qui occupa le Saint Siège sous le nom de Pie II. fut encore déclaré Poète par le même Empereur Frederic. C'est ainsi que luy-même raconte ce fait dans une lettre au Cardinal Sbigneus.

Voyez ses Lettres, c'est la
402.^e

« Nous avons fait, luy écrit-il, autrefois des vers, composé des élegies, des élogues & même une satire; cependant nous n'avons pas pris le nom de Poète de nostre autorité privée. »

- » Nous n'avons commencé à porter ce titre, que lorsque l'Em-
 » pereur Frederic, après avoir vû quelques-unes de nos épîtres,
 » nous eut couronné de laurier à Francfort. »

*Lanſus, de
Academiis.*

*Squarſico,
vie de Conradus
Celtes.*

*Zieglerus,
Diſp. 6. de jure
majest. 5. 35,
37. 38.*

*Paulus Hac-
kembergus, Ger-
mania media,
Diſſert. 6.ª n.º
8.*

*Linnaeus Enu-
cleat. 1. 2. c. 15.
n. 16.*

*Shubardus, de
Comitib. Palat.*

Malgré la protection dont cet Empereur honoroit tous les beaux arts, il y eut cependant peu de Poètes en Allemagne jusqu'au temps de Maximilien I.^{er} que ce Prince, en 1504, fonda à Vienne un Collège poétique. Il estoit composé de quatre Professeurs, un pour la Poésie, le second pour l'Eloquence, & les deux autres pour les Mathématiques. On luy donna le nom de Collège poétique, parce que le Professeur de poésie avoit la prééminence sur tous les autres. Ce fut ce même Protucciis dont nous venons de parler, qui fut choisi pour remplir cette place; & l'Empereur luy accorda le pouvoir, à luy & à ses successeurs, de créer des Poètes laureats, mais toutefois sans déroger, comme il le dit formellement dans ses lettres patentes, au droit qu'il avoit, en vertu de la dignité Imperiale, d'en créer par luy-même. Il ne faut donc pas estre surpris qu'un Jurisconsulte Allemand compte ce droit parmi les droits Regaliens. Il trouve même fort mauvais que le Pape en use, à cause des prétentions que cet auteur protestant attribué aux Empereurs sur les Estats du Saint Siège.

Depuis le regne de Maximilien, il semble qu'une espèce de fureur poétique se soit emparée de la nation. Tous ceux qui avoient quelque teinture des lettres s'y criurent Poètes, ou voulurent le devenir. Un de leurs auteurs croit cependant qu'il y auroit encore eu un plus grand nombre de Poètes en Allemagne depuis la fondation de ce Collège poétique, & il reconnoît même de bonne foy qu'ils auroient esté beaucoup meilleurs, si la couronne de laurier n'avoit esté prostituée à des ignorants, & si la bassesse & la pauvreté de ceux qui s'adonnoient à la poésie, n'avoit dégradé un art qu'il appelle Divin. On peut même dire que l'ardeur que les Empereurs eurent pour l'ennoblir, fut la cause de son avilissement. Peu contents de créer par eux-mêmes des Poètes, ils transmirent ce pouvoir non seulement à quelques Universitez, mais encore à des Comtes Palatins à brevet, s'il m'est permis de parler de la sorte, gens de

lettres pour la plupart, mais qui avoient souvent trop peu de bien & de naissance pour s'attirer de la considération.

Il est vray que les Empereurs dans leurs patentes, enjoignoient aux Universitez & aux Comtes Palatins, de ne donner la couronne poétique qu'à ceux qui en auroient esté trouvez dignes par le suffrage de trois Examineurs. Mais les uns & les autres se relâchèrent bientôt sur la sévérité de cet examen; en sorte que les Poètes couronnez devinrent aussi communs en Allemagne, que les bons Poètes sont rares en tout pays. On fit en Italie & en Allemagne de sanglantes satires contre ceux qui usurpoient un honneur dont ils estoient indignes, & contre ceux qui l'accordoient sans discernement. Elles n'empêchèrent pas cependant que le laurier d'Apollon n'eût toujours des charmes pour les Allemans, lors même qu'au jugement des autres Nations, il eut esté flétri, pour avoir passé sur un trop grand nombre de têtes.

*Vossius, de art.
Poëtica natura,
cap. 1 o. p. 58.
Lilio Giraldi,
Dialogue 1. de
l'Hist. des Poët.*

*Observat. Ha-
lenses, tom. 6.
Observat. 7.*

Il seroit donc aussi inutile qu'ennuyeux, de faire icy le dénombrement de cette legion de Poètes que les Empereurs, les Universitez & les Comtes Palatins dont j'ay fait mention, ont couronnez. Mais je crois devoir dire quelque chose des cérémonies avec lesquelles on conféroit encore la couronne poétique à Strasbourg au commencement du dernier siècle. Je tire-
ray ce détail de deux actes qui en ont esté imprimez.

Georges Obrecht célèbre Professeur en Droit de l'Université de Strasbourg, ayant reçu en 1616. des lettres patentes de l'Empereur Ferdinand II. qui le créoient Comte-Palatin, & par lesquelles entre autres privileges attachez à cette dignité, on luy accordoit celuy de donner la couronne poétique, le nouveau Comte jugea à propos de la mettre sur la tête de Jean Crusius, poète que je ne crois pas fort connu. La cérémonie se fit avec grand appareil, tous les corps de la ville y furent invitez par un programme conçu en termes fastueux.

*Apud Selden.
Titles of honour.*

Le jour marqué, Crusius recita un poème de trois cens vers hexamètres & pentamètres sur le néant de l'homme, sujet qu'il avoit choisi luy-même. Ces vers sont appelez dans l'acte de création, *specimen pro impetranda laurea.*

Après quoy lecture faite par un Notaire de la patente de l'Empereur qui autorisoit George Obrecht à créer des Poètes laureats; ce même Notaire lût encore la formule du serment que Crusius devoit prêter, & par laquelle « il promettoit une fidélité inviolable à l'Empereur & à ses successeurs; il s'engageoit de relever par ses vers la gloire de l'Empire, de ne point abuser du titre de Poète laureat, ni pour injurier, ni pour médire; de s'abstenir de tous libelles satiriques, de faire, & d'exercuter généralement tout ce qui de droit ou de coutume convient à un Poète imperial, vray, loyal & Germanique. »

Crusius ayant juré l'observation de tous ces articles sur les S.^{ts} Evangiles, & avec les termes consacrez, *Sic me Deus adjuvet*, &c. le Comte-Palatin luy mit une couronne de laurier sur la tête, & un anneau d'or au doigt, en luy disant ces mots :

« Jean Crusius, nous te couronnons, te décorons, & te recompensons de cette couronne. Nous te déclarons, proclamons, faisons, créons, promouvons Poète laureat. Nous t'ornons & te décorons de cet anneau d'or; & par ce fait t'investissons de toutes les marques & titres propres à la dignité poétique. Nous t'admettons, t'aggregeons, & t'associons au nombre, à l'ordre & à la compagnie des Poètes... Nous t'accordons en outre une pleine faculté, autorité & licence de lire publiquement dans la faculté poétique, d'enseigner, d'écrire, d'interpréter, de commenter, de monter en chaire, & de disputer dans toutes les villes, citez, communautéz, universitéz, colleges & academies quelconques de tout le S.^t Empire, & même par toute la terre; d'y executer, faire & exercer tous & chacun des actes poétiques appartenants à la dignité de Poète laureat. Enfin, d'user & jouir sans fraude, dol, contradiction & empêchement aucun, de tous ornements, marques d'honneur; prééminences, faveurs, indults & graces dont les autres Poètes laureats usent & jouissent, soit de droit, soit de coutume. »

Je passe légèrement sur plusieurs circonstances de cette cérémonie, qui sont singulières, & encore plus singulièrement exprimées, pour en décrire encore en peu de mots une semblable, qui fut célébrée dans la même Ville de Strasbourg,

mais par l'Université, & avec quelques différences.

En 1621. l'Empereur Ferdinand II. ayant augmenté les privilèges de l'Université de Strasbourg, & luy ayant donné en particulier le droit de créer des Poètes, elle ne fut pas longtemps sans us^{er} d'une si grande faveur; l'examen de trois Candidats qui se présentèrent pour la recevoir, fut renvoyé à la Faculté de Philosophie, & il fut arrêté qu'ils seroient couronnez le même jour qu'on devoit conferer les degrez de Philosophie à différents sujets qui en avoient esté jugez dignes.

*Apud Lanfrum,
de Academiis.*

Ce jour, qui avoit esté annoncé avec beaucoup d'éclat, estant arrivé, après que la cérémonie qui regardoit les Philosophes eut esté terminée par un concert de Musique vocale & instrumentale, le Syndic de l'Université fit un discours plus ingénieux que solide, sur la liaison qui se trouve entre la Philosophie & la Poësie.

Aussi-tost qu'il eut cessé de parler, les trois Candidats furent soumis à une espèce d'examen public; ils recitèrent différentes pièces de leur composition, & montrèrent par les réponses qu'ils firent aux questions qu'on leur proposa sur la Poétique, qu'ils estoient en état d'en donner tout à la fois des préceptes & des exemples.

Ensuite le Doyen prit la parole; & après avoir applaudi à ces *favoris des Muses*, « il se plaignit amèrement de ce qu'il « arrivoit, par l'ignorance & par la corruption des temps, que le « laurier sacré, qui n'estoit proprement que pour la tête des Césars, « se donnoit & se vendoit, pour ainsi dire, à des Poètes que la pe- « santeur, la dureté & l'insipidité de leurs vers rendoient indignes « de ce nom; mais il ne manqua pas d'assurer son auditoire, que « l'Université de Strasbourg, en couronnant les trois Poètes dont « nous avons parlé, ne seroit jamais exposée à de semblables « reproches. »

Avant que de proceder à leur couronnement, le Chancelier leur fit jurer 1.^o « Qu'ils soutiendroient les privilèges de l'Uni- « versité. 2.^o Qu'ils ne recevroient la couronne poétique d'au- « cune autre Université, ni d'aucun Comte Palatin, même héré- « ditaire. 3.^o Que dans toutes leurs Poësies ils se proposeroient «

» pour objet la gloire de Dieu, & l'honneur de Sa Majesté Impé-
 » riale ; qu'ils banniroient de leurs ouvrages tout ce qui pourroit
 » blesser la réputation des autres ; & que dans leurs mœurs &
 » dans toute leur conduite, il ne leur échapperoit rien qui pût
 » tourner à la honte des lettres, ni au deshonneur de l'Université.»

Tous sans difficulté ayant prêté ce serment, le Chancelier
 » parla ainsi : * « Moy, Chancelier de l'Université de Strasbourg,
 » en vertu du privilège accordé à ladite Université par S. M. I.
 » après vous avoir préalablement fait asseoir sur une chaire élevée,
 » vous avoir ornés d'une couronne entrelacée de laurier & de
 » lierre, & enfin décidez d'un anneau d'or, je vous crée, qualifie
 » & institue Poètes laureats, & vous déclare tels, au nom de la
 » très-Sainte Trinité, le Père, le Fils & le Saint Esprit. »

« Du reste, continua-t-il, après vous avoir ainsi créés, pro-
 » mûs & déclarez Poètes laureats, je vous accorde en même-
 » temps tous les honneurs, ornements, privilèges, prérogatives
 » & immunitez, dans la meilleure forme possible, tout ainsi
 » qu'en usent & jouissent les autres Poètes laureats, & ce non-
 » obstant toutes loix & coutumes qui sembleroient déroger à
 » cette concession & grace Imperiale. »

On se demandera sans doute quels sont ces privilèges & ces
 immunitez qu'on accorde avec tant d'emphase & de profusion ;
 j'avoue qu'il n'est pas aisé d'en donner quelque idée. Dans le
 Droit, on voit une loy de l'Empereur Philippe, qui déclare
 formellement que les Poètes ne jouissent d'aucunes immunitez :

*De professione
 Poëta, Cod. lib.
 10.*

*Lib. 2. Pa-
 pæ. cap. 1.*

Poëtæ nulla immunitate donantur. Ce n'est pas, dit Cujas à cette
 occasion, qu'ils n'en soient très-dignes, mais uniquement
 parce qu'il n'y a rien de statué sur ce point. Quelques Juris-
 consultes adoptent ce commentaire ; d'autres au contraire sou-
 tiennent qu'il faut regarder cet endroit du Code moins comme
 marquant une obmission, que comme une disposition précise,
 qui exclut les Poètes de toutes immunitez.

* *Ego vos . . . ingenios & stre-
 nuos Poëtas cultores in cathedram
 eminentiorem collatos, ornatos corona
 à lauro & hedera complicatis, decora-
 tos denique annulo aureo signatorio,*

*Poëtas laureatos creo, dico, facio,
 factosque palam renuntio, in nomine
 sacro-sanctæ Trinitatis, Patris, Filii
 & Spiritûs Sancti. Amen.*

Mais

Mais sans entrer là-dessus dans des discussions qu'on peut voir ailleurs, il est du moins certain qu'il n'y a dans le Droit aucunes immunités attachées à la profession de Poète. Il s'agit donc d'examiner celles que la Coutume leur accorde. Or on ne peut disconvenir que les récompenses qu'elle leur donne n'aient assez de rapport avec l'idée que le commun des hommes se forme des Poètes & de la Poésie; c'est-à-dire que ces récompenses n'aient plus de brillant que de solide, plus d'apparence que de réalité; & qu'en supposant que les ouvrages des Poètes ne tendent qu'à flatter l'imagination, on ne croye bien les payer en les comblant de faveurs & de distinctions imaginaires, distinctions qui les rendent souvent un objet d'envie à tous leurs confrères, tandis qu'ils sont l'objet de la stérile compassion de leurs admirateurs.

On ne peut douter que l'Espagne, nation toujours avide des titres d'honneur, n'ait été jalouse de celui dont il est icy question. Nicolas Antoine dans sa Bibliothèque des auteurs Espagnols, n'oublie pas que le sçavant Arias Montanus reçut le laurier de Poète, avec les cérémonies ordinaires, dans l'Académie d'Alcala, & il adjoint que la coutume de couronner les Poètes est aussi établie dans l'Université de Seville; mais il n'entre là-dessus dans aucun détail.

Le Tassoni dans l'espece de Preface qu'il a mise à la tête des œuvres de Petrarque, parle d'un Ausias March qui estoit Catalan, & dont les poésies qu'il avoit composées en langue Limosine, avoient été traduites en Castillan; il cite un auteur Espagnol, qui dit en parlant de cet Ausias, qu'il fut Poète laureat, & aussi estimé dans son temps, que Pétrarque l'avoit été dans le sien : *fue Ausias laureado por poeta, no menos affamado, que lo fue el doctissimo Petrarca, en nuestros tempos.* On voit par ses ouvrages qu'il vivoit sous Calixte III. environ quatre-vingt ans après Pétrarque. Du reste on ne marque point en quel lieu, ni par quelle autorité il fut couronné; & il ne m'a pas été possible de rien découvrir de plus sur ce qui s'est passé en Espagne, par rapport à la matière présente.

Biblioth. Ef-
pagn. tom. 1.
pag. 163.

V. l'Edit. des
Poësies de Pe-
trarque, par M.
Muratori.

*Apud Selden.
Titl. of honour.*

L'Angleterre offre aussi quelques exemples de Poètes couronnez. Jean Kay dans son histoire du siege de Rhodes, écrite en prose, & dediée à Edouard IV. qui mourut à la fin du xv.^e siècle, prend le titre d'humble Poète laureat de ce Prince,

*Balaus, de
Scriptorib. An-
glicis.*

his humble Poet laureate. On voit dans l'église de S.^{te} Marie Overies à Londres, la statue de Jean Gower célèbre poète, qui florissoit dans le siècle suivant sous Richard II. Gower y est représenté avec un collier comme Chevalier, & avec une couronne de lierre mêlée de roses comme poète, dit un auteur

*Actes de Rhy-
mer, tom. 12.
pag. 317.*

Anglois. Je trouve dans les Actes de Rhymmer une charte d'Henry VII. sous ce seul titre *pro Poëta laureato*, pour un Poète laureat. Elle est en faveur de Bernard André qui estoit de Toulouse, & religieux Augustin. La bibliotheque Cotto-nienne rapporte le titre de quelques-unes de ses poësies, & le qualifie aussi de Poète laureat.

*M. Carte, au-
rement M. Phil-
lips.*

Je tiens d'un sçavant de ce pays-là, que dans l'un des registres de l'Université de Cambridge, on lit cette note sous les années 1504. & 1505. *Conceditur Johanni Skelton poëta laureato, quod possit constare eodem gradu hic, quo stetit Oxoniis, & quod possit uti habitu sibi concessio à Principe.* Il est accordé à Jean Skelton poète laureat, de conserver icy le même rang dont il jouit à Oxford, & d'y porter l'habit que le Prince luy a accordé. Par ce Prince j'entends Henry VII. car la patente qui declare Skelton poète laureat d'Henry VIII. est datée de la cinquième année de son regne, ce qui tombe en 1512. ou 1513.

Selden, lib. cit.

Il ne paroît pas néanmoins, que parmi les Anglois les Poètes ayent jamais esté couronnez avec autant de solemnité qu'ils l'ont esté en Italie & en Allemagne. Selden qui a fait quelques recherches sur cette matière, se contente de dire qu'on en voit quelques traces dans la nation. Il est certain que les Rois d'Angleterre ont eu de temps immemorial un Poète à leur Cour, qui prenoit la qualité de Poète du Roy. C'estoit comme une espece de charge ou d'office auquel il y avoit quelques appointements attachez. Dans les comptes de l'Hôtel

d'Henri III. qui vivoit au commencement du XIII.^e siècle, il est fait mention d'une somme d'argent payée au Versificateur du Roy, *Verfficatori Regis*. Il y a donc apparence que dans la suite, ceux qui ont porté ce titre, pour se donner plus de relief, y ont adjoint celui de Poète laureat, lorsque l'usage l'eut rendu éclatant.

L'illustre Dryden l'a porté comme Poète du Roy; & c'est en cette qualité que le S.^r Cyber comedien de profession, & auteur de plusieurs pièces comiques, est actuellement en possession du titre de Poète laureat, & qu'il jouit en même temps de deux cens livres sterlings de pension, à la charge de présenter tous les ans deux pièces de vers à la famille Royale.

L'Empereur a aussi son poète d'office. M. Apostolo Zeno aussi connu par son érudition, que par son talent pour la poésie, jouit présentement de cet honneur. Il se qualifie seulement de Poète & d'Historiographe de Sa Majesté Imperiale; mais une grosse pension toujours jointe à ce titre, le dédommage de celui de Poète couronné qu'il ne se donne point, & de trois operas qu'il est obligé de faire tous les ans.

L'impossibilité où se trouvent quelquefois les politiques de décerner toujours au mérite des honneurs réels, les réduit souvent à la nécessité d'en inventer d'imaginaires. Mais lorsque ceux qui gouvernent, sont assez heureux pour avoir autant de générosité que de puissance, c'est par des récompenses solides, & non par des ornemens extérieurs, & par de vains titres qu'ils nourrissent l'émulation parmi ceux qui consacrent leurs talens à l'avantage & à la gloire de l'Etat. Je croirois volontiers que c'est par cette seule raison, qu'on ne trouve point en France de Poètes couronnez. Ce titre n'y estoit pas cependant inconnu. L'Université de Paris se croyoit en droit de l'accorder. J'ay même déjà insinué qu'elle l'offrit à Petrarque.

Quoyque Ronfard soit ordinairement représenté avec une couronne de laurier, je ne sçache point qu'il l'ait reçue dans les formes; cependant jamais Poète ne fut peut-estre plus honoré que luy. Charles IX. ne dédaigna pas de composer

des vers à la louange : je les rapporteray icy, parce qu'ils font autant d'honneur à ce Prince, qu'à Ronfard même.

*L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit estre à plus haut prix que celui de regner.
Tous deux également nous portons des couronnes;
Mais Roy je les reçois, Poëte tu les donnes.
Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur,
Eclatte par soy-même, & moy par ma grandeur.
Si du côté des Dieux je cherche l'avantage,
Ronfard est leur mignon, & je suis leur image.
Ta lyre qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits, dont je n'ay que les corps;
Elle t'en rend le maître, & te sçait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.*

Un Prince qui pensoit, & qui s'exprimoit de la sorte, avoit-il besoin de recourir au laurier, pour assurer l'immortalité à un Poëte qu'il en jugeoit digne? Et d'un autre côté, les faveurs signalées dont la plupart de nos Rois, sur-tout depuis François Premier, ont comblé ceux qui cultivoient les Muses, les premières dignitez de l'Eglise & de l'Estat qui devinrent souvent leur recompense, leur inspirèrent sans doute de l'indifférence pour une couronne qu'on n'accordoit ailleurs aux Poëtes, que parce qu'on n'avoit communément rien de mieux à leur donner.

Il n'est donc pas surprenant que nous ayons eu parmi nous plusieurs Poëtes, tels que cet Andrelini dont j'ay déjà parlé, Dorat, Nicolas Bourbon, &c. qui se soient glorifiés du titre de Poëte du Roy, tandis que nous n'en connoissons aucun qui ait pris celui de Poëte laureat.



EXAMEN CRITIQUE

*D'une opinion de M. le Comte de Boulainvilliers,
sur l'ancien gouvernement de la France.*

Par M. DE FONCEMAGNE.

SELO**N** les maximes des auteurs qui ont écrit du droit public *, les Royaumes que l'on nomme proprement *héreditaires*, ont été rendus tels par le consentement libre des peuples, qui sont présumez avoir élu originairement un premier Roy, & avoir attaché la royauté à sa famille. De-là s'est formé ce préjugé commun, que les peuples, qui se dépouillèrent alors de leur droit primitif en faveur d'un seul homme, eurent aussi la faculté de limiter & de restreindre le pouvoir qu'ils luy confioient. Sur ce principe, & dans la vûe de démêler (s'il estoit possible) les progrès successifs de la puissance royale, plusieurs sçavants se sont appliquez parmi nous à comparer l'ancien gouvernement de la France, sous les Rois Merovingiens, avec celui qui s'est établi sous les deux races suivantes. Ils n'ont pas dû s'étonner de ce que l'autorité souveraine paroît en effet, dans ses commencements, moins étendue & moins absolue qu'elle ne l'a été depuis : parce qu'il est comme essentiel à l'autorité, d'aller toujours croissant d'âge en âge, & de s'affermir en vieillissant, sur-tout si légitime dans son origine, elle a de plus l'avantage d'avoir été constamment exercée avec autant de modération que de fermeté, par une longue suite de Princes, toujours animez des mêmes intérêts.

22. d'Avril
1732.

Mais quelques-uns des écrivains dont je parle, ont fait une application également fautive & dangereuse du principe général. De ce que la puissance royale leur a paru moins absolue, à

* *Grot. de jure bel. & pac. lib. 1. cap. 3. §. 10.*

Id. lib. 2. cap. 7. §. 12.

Vitriar. institut. jur. nat. & gent. cap. 7. art. 41.

certain égard, dans la première Race, que dans les suivantes, ils ont conclu qu'elle résidoit moins dans celui qui étoit revêtu du titre de Roy, que dans l'assemblée de la Nation, à qui seule, disent-ils, appartenoit le pouvoir législatif avec le droit de faire la guerre ou la paix, & de nommer le chef qui devoit commander les troupes : car les Rois, ajoutent-ils, n'étoient point par leur dignité les Généraux nez de l'armée François. Chacun de ces points méritoit d'être examiné séparément : je m'arrête au dernier.

Franco-gall.

6. 10. 11. 12.

Le Jurisconsulte Hotman a jetté dans son *Franco-gallia*, les premiers fondemens de l'opinion que je vais refuter. Je ne l'aurois pas tirée de l'oubli où elle étoit justement tombée avec l'ouvrage de cet auteur, si je ne la voyois renouvelée de nos jours par un autre écrivain, dont le nom & la réputation peuvent donner un grand poids aux sentimens qu'il embrasse. M. le Comte de Boulainvilliers a écrit * que les François s'étoient réservé la faculté d'élire, outre leurs Rois, d'autres chefs pour les conduire à la guerre : qu'ils les choisissent indifféremment ou dans la famille Royale ou dans une autre ; ne s'attachant en cela qu'à la valeur, à la capacité, & à la réputation du bonheur personnel. Que Clovis déjà proclamé successeur de Childéric, eut encore besoin des suffrages des soldats, pour être élu Général : que la distinction du généralat & de la royauté a subsisté pendant toute la durée de la première Race ; & que les Maires du Palais étoient, par leur titre même, Commandans des armées, indépendamment de la volonté du Prince. Ces propositions, qui sont une exacte analyse de plusieurs passages de M. de Boulainvilliers, se réduisent naturellement à deux.

I.^{re} PROPOSITION. Les François avoient le droit d'élire d'autres chefs que leurs Rois ; & ce fut en vertu d'une élection, que Clovis joignit le généralat à la royauté.

II.^e PROPOSITION qui n'est qu'une extension de la précédente. Les François ont continué de jouir du même droit, depuis Clovis jusqu'à Pepin ; & le Maire du Palais, que la

* Hist. de l'ancien gouvern. de la France, tome 1. in-12. pp. 17. 18. 25. 26. 27. & 28.

Nation choisissoit, estoit par le privilege de sa charge Général de l'armée. L'une est destituée de preuves, on n'a jamais dû l'avancer : l'autre est absolument fausse ; on ne sçauroit la soutenir. Je commence par la première.

Ce que Tacite a dit des Germains, *duces ex virtute sumunt*, Tacit. de mor. Germ. est la seule autorité que M. de B. allegue en faveur de son opinion. Il conclut de ce passage, que les Francs désignez par le nom de Germains, ont eu dans tous les temps, & jusqu'à Clovis, le pouvoir d'élire d'autres chefs que leurs Rois. Il suppose donc que ce qui a esté dit des Germains en général, peut estre dans tous les temps appliqué aux Francs en particulier ; parce que les Francs estoient originairement compris sous l'appellation commune de Germains. Mais la supposition estant sans fondement, comme je vais le montrer, la conséquence dont elle est le principe, demeure sans preuve.

Les Germains dont Tacite a décrit les mœurs, éliisoient leurs Rois. *L'assemblée*, dit cet historien, *établit dans chaque canton ou dans chaque bourgade des Rois particuliers, dont les fonctions se terminent à l'administration de la justice* *. On les prend, dit-il ailleurs, *dans les familles nobles : Reges ex nobilitate sumunt*. Ibid. Tant que cette forme de gouvernement a subsisté parmi les Germains, il est certain qu'ils éliisoient aussi leurs généraux, *duces ex virtute*. La pluralité des Rois rendoit nécessaire l'élection d'un chef, en qui residât pendant la guerre l'autorité, que plusieurs partageoient pendant la paix : & à prendre à la lettre les termes de Tacite, l'élection pouvoit absolument ne pas tomber sur les Rois, du moins tous les Rois ne pouvoient pas estre élus. La face de la Germanie changea bientôt après : plusieurs des nations qui l'habitoient, s'unissant ensemble sous le nom de *Francs*, formèrent cette ligue fameuse, qui les rendit si redoutables à l'Empire Romain. Alors les Francs, dont le nom comprit & renferma toutes les nations confédérées, devinrent un peuple nouveau sous une nouvelle forme de gouvernement, qui n'eut plus rien de commun avec

* *Eliguntur in iisdem conciliis & principes, qui jura per pagos vicisque reddunt*. Tacit. de mor. Germ.

celuy des anciens Germains. Un peuple toujours rassemblé dans un même camp, n'avoit besoin que d'un seul Roy; ou plutôt, un peuple toujours armé n'avoit besoin que d'un chef. Les deux qualitez de Chef & de Roy ainsi réunies, se confondirent nécessairement dans la même personne. Et que pouvoient estre en effet les souverains d'une nation toute composée de soldats, sinon des Généraux d'armées? De-là, les premiers Rois des Francs, dont l'histoire ait fait mention, sont indifféremment appelez par les historiens *Reges* ou *Duces*: en sorte même que Gregoire de Tours, expliquant le terme *Duces*, suivant l'idée que l'on y attachoit de son temps, penchoit à croire que les Francs estoient gouvernez au commencement, non par des Rois, mais par des Ducs*.

Cette réflexion prouve clairement que ce qui a esté dit des Germains en général, ne sçauroit convenir aux Francs considerez depuis l'établissement de la ligue, qui est proprement l'époque où commence leur histoire. Comment donc a-t-on entrepris d'étendre jusqu'au regne de Clovis, l'application du passage de Tacite?

Page 18.

A ce passage, M. de B. joint une preuve de fait. *Clovis*, dit-il, *succeda à la dignité de Roy des Ripuaires, & fut peu après élu Général de l'armée, par les Saliens qui la composoient; & pour justifier ce fait, il adjoute: Nous avons dans le recueil de du Chesne une lettre de S.^r Remy Evêque de Rheims, adressée à Clovis, par laquelle il le félicite sur le choix fait de sa personne pour remplir cette dignité de Général de sa Nation. Je doute néanmoins, continuë-t-il, qu'on puisse la rapporter à cette occasion, tant à cause de la trop grande jeunesse de Clovis, que parce qu'il n'estoit pas encore Chrestien.*

Ibidem.

Ce doute ainsi exprimé ne tombe pas sur le sens de la lettre; que l'auteur juge incontestable; il tombe uniquement sur la circonstance particulière dans laquelle elle a esté écrite. Mais au

* *Nam cum multa de eis (Franco-
corum Regibus) Sulpicii Alexandri
narret historia, non tamen regem pri-
mum eorum ullatenus nominat; sed*

*Duces eos habuisse dicit. Et un peu
après: Nescimus utrum reges fuerint,
an vices tenuerint regum. Greg. Tur.
lib. 2. cap. 9,*

lieu de s'en tenir à un simple doute, il falloit décider positivement que la lettre estant certainement postérieure au baptême de Clovis, on ne pouvoit la supposer écrite dès le commencement de son regne, ni par conséquent faire servir cette supposition de fondement à une opinion nouvelle. Il suffit de lire la lettre de S.^t Remi, pour se convaincre que Clovis estoit Chrestien quand il la reçut.

« Nous apprenons par les bruits publics *, luy dit l'Evêque de Rheims, que vous estes sur le point d'entreprendre une nouvelle guerre ; il n'est pas étonnant qu'un Prince issu d'aïeux conquérants, veuille leur ressembler. Cependant un objet plus important devoit vous occuper. La miséricorde du Seigneur s'est manifestée sur vous ; travaillez à ne la pas rendre inutile. L'humilité, dont vous avez donné un exemple éclatant, a commencé l'ouvrage de vostre justification ; c'est à la persévérance à le consommer, selon cette maxime populaire, *la fin couronne l'œuvre*. N'admettez à vos conseils que des hommes capables d'assurer la gloire de vostre regne. Soyez bienfaisant & liberal ; mais sanctifiez ces vertus purement humaines en elles-mêmes, par la droiture & la pureté de vos intentions. Honorez les Ministres de nos saints Autels, qui sont devenus les vôtres ; ayez souvent recours à leurs lumières : vostre union avec eux fera la tranquillité de vostre gouvernement. Soulagez vos

* *Rumor ad nos magnus pervenit, administrationem vos secundum (Alf. secundam) rei bellicæ suscepisse. Non est novum ut cœperis esse, sicut parentes tui semper fuerunt. Hoc imprimis agendum, ut Domini judicium à te non vacillet, ubi tui meriti, qui per industriam humilitatis tuæ ad summum culminis pervenit ; quia, quod vulgus dicitur, ex fine actus hominis probatur. Consiliarios tibi adhibere debes, qui famam tuam possint ornare : & beneficium tuum castum & honestum esse debet : & sacerdotibus tuis honorem debes deferre, & ad eorum consilia semper recurrere. Quod si tibi bene cum illis convenerit, provincia*

tua potest melius constare. Cives tuos erige, afflictos releva, viduas fove, orphanos nutri, si potius est quam erudies ; ut omnes te ament & timeant. Justitia ex ore vestro procedat : nihil sit sperandum de pauperibus vel peregrinis ; ne magis dona aut aliquid accipere velis. Prætorium tuum omnibus pateat ; ut nullus exinde tristis abscedat. Paternas quæcumque opes possides, captivos exinde liberabis & à jugo servitutis absolves. Si quis in conspectu vestro venerit, peregrinum se esse non sentiat. Cum juvenibus joca ; cum senibus tracta ; si vis regnare, nobilis judicari. Du Chesné, tome I. page 849.

» sujets ; consolez les affligés ; protégez les veuves ; nourrissez les
 » orphelins, si vous ne pouvez étendre vos soins jusqu'à les in-
 » struire vous-même. L'amour & la crainte des peuples seront le
 » double fruit de cette conduite. Que l'équité habite sur vos
 » lèvres & parle par votre bouche. N'exigez rien de l'étranger
 » & du pauvre : faites encore plus ; refusez les présents qu'ils vous
 » offriront. Que votre Palais soit ouvert à tout le monde, &
 » que personne n'en sorte mécontent. Rachetez les malheureux
 » qui gemissent dans l'esclavage ou dans les fers : c'est le plus
 » noble usage que vous puissiez faire de vos trésors. Recevez avec
 » bonté & sans acception de personne, tous ceux qui se présen-
 » teront devant vous. Appelez les jeunes gens à vos jeux, & les
 » vieillards à vos délibérations. C'est ainsi que vous serez verita-
 » blement un grand homme & un grand Roy. »

J'ay traduit le texte, qui est souvent obscur & embarrassé, le plus fidèlement qu'il m'a été possible, en me donnant seulement la liberté de choisir entre les diverses interprétations dont une même phrase est quelquefois susceptible, celle qui m'a paru faire un sens plus suivi & plus naturellement lié avec le reste.

Il est évident que cette lettre ne peut avoir été écrite avant le baptême de Clovis, parce que les excellentes leçons dont elle est remplie n'ont pû être données qu'à un Roy chrétien. Ainsi, mal-à-propos voudroit-on la rapporter au commencement de son regne, pour la faire concourir avec son élévation sur le Pavois. Le sentiment du P. Sirmond, qui la place au temps de la guerre des Goths *, est assez probable. Cette entreprise est la seule, depuis la bataille de Tolbiac, dont l'importance réponde à la force du mot, *Rumor magnus ad nos pervenit* ; & peut-être aussi la seule qui ait pû mériter une espèce de compliment de la part de S.^t Remi, aux yeux de qui elle estoit consacrée par le motif de la Religion.

Mais à quelque circonstance du regne de Clovis qu'on rapporte la lettre, on n'y découvre rien qui nous annonce que l'objet de S.^t Remi fût de *féliciter Clovis sur le choix fait de sa*

* Le P. Sirmond met ce titre à la tête de la lettre : *Epistola hortatoria*, | *cum Rex ad bellum Gothicum se accingeret.* Concil. Gall. tom. 1.

personne, pour commander l'armée des Francs. La première phrase est la seule qui ait pû donner lieu à cette opinion; *Rumor ad nos magnus pervenit, administrationem vos secundam rei bellicæ suscepisse.* M. de Valois paroît avoir entendu ce passage dans le même sens que M. de B. avec cette différence, que l'un ^a propose comme une induction conjecturale, ce que l'autre avance comme une conséquence nécessaire. Examinons l'expression en Grammairiens. *Suscipere administrationem rei bellicæ*, signifie à la lettre, se charger de la conduite d'une guerre, ou de la disposition des moyens qui peuvent en assurer le succès: *res bellicæ* renferme également ces deux objets. Dans le stile de S.^t Remi, & dans les auteurs du même temps, *suscipere administrationem rei bellicæ*, peut signifier encore, *entreprendre une expédition, se préparer à une expédition militaire.* C'est dans cette acception que le P. Sirmond l'a prise; & je l'ay adoptée dans ma traduction. Or, si Clovis avoit esté, ce qu'on suppose qu'il n'estoit pas, Général né de l'armée Françoisé, par la qualité de Roy, & que l'Evêque de Rheims luy eût écrit au sujet d'une expédition entreprise par le seul mouvement de son autorité; quels autres termes auroit-il pû employer? *La Renommée nous apprend que vous entreprenez une nouvelle guerre.* Il n'y a rien soit dans le tour, soit dans les mots, qui rappelle l'idée d'une élection. La phrase suivante semble même l'exclure formellement: ^b *il n'est pas étonnant que vous soyez tel que vos peres ont toujours esté; c'est-à-dire, qu'un Prince issu d'aïeux guerriers, veuille leur ressembler.* Cette continuité de possession, *semper*, si l'on peut en inférer quelque chose, prouvera plustost un droit réel attaché au caractère de ceux qui l'exercent, qu'une concession personnelle dépendante d'un choix arbitraire. S.^t Remi ne pouvoit nous dire plus clairement, que tous les Rois prédecesseurs de Clovis avoient eu, comme ce Prince, le commandement des troupes; & en cela, nos anciens historiens sont d'accord avec luy. Clo-

M. de Beau-
lain. p. 18.

U^t supra.

^a *Quibus verbis nihil aliud, nisi faller, Remigius indicat, &c. quod Remigius Remorum Episcopus . . . docere videtur, &c.* Hadr. Valer. rer.

Francic. tom. 1. pag. 316.

^b *Non est novum ut caperis esse, sicut parentes tui semper fuerunt.*

Greg. Tur. lib.
2. cap. 9.
Vita S. Remigii, apud du
Chefne, tom. 1.
p. 524.
Vita S. Genesii, Bolland.
Jan. c. 6. n. 1.
& Gregor. L. 2.
cc. 18. 19.

dion, Merovée & Childeric ont en même-temps regné sur les Francs & conduit l'armée François : le premier entra dans la forest Charboniere, prit Tournay & Canbray, & s'avança jusqu'à la Somme. Le second se joignit avec Aëtius contre Attila, pénétra dans la seconde Belgique & dans la première Germanie, & prit la ville de Trèves. Le dernier assiégea Paris, donna une bataille près d'Orléans, & s'empara d'Angers. Cette observation détruit, en passant, une autre proposition du même auteur, qui prétend que Clovis est le premier des Rois Mérovingiens qui ait joint le Généralat à la Royauté.

On ne peut donc pas conclure de la lettre de S.^t Remi, que *les Saliens Gallicans aient élu Clovis pour leur Général*; & conséquemment, cette proposition, *les Francs avoient le droit d'élire d'autres Chefs que leurs Rois*, demeure sans preuve.

M. de Boulainvilliers adjoute qu'ils ont continué d'user de ce droit, depuis Clovis jusqu'à la déposition de Childeric; & que le Généralat, essentiellement séparé de la Royauté pendant toute la durée de la première race, appartenoit de droit au Maire du Palais, que la Nation choisissoit. C'est la seconde Proposition.

Je remarque d'abord qu'elle avoit besoin de quelque modification, en ce qui regarde le pouvoir d'élire les Maires du Palais, que l'auteur attribué à la Nation. Il est vrai que les François assemblez au champ de Mars, eurent souvent beaucoup de part à l'élection des Maires; mais il falloit nécessairement que la volonté du Prince concourût avec leurs suffrages: & le Prince, en les associant au droit d'élire conjointement avec luy, n'avoit pas pour cela renoncé à la faculté de fixer leur choix, en certaines occasions, par des ordres absolus, selon la force de cette expression d'un ancien écrivain : *Protadius, per la faveur de Brunehaut & les ordres de Thiéri, fut fait Maire du Palais*^a; & conformément à ce passage de Fredegaire : ^b *les*

^a *Protac'us, instigante Brunichilde, Theoderico jubente, Major domus efficitur. Gesta Reg. Franc. cap. 47.*

^b *Franci, consilio accepto, Varatonea... cum jussione Regis, Majorem domus Palatii constituunt. Fredeg. Chr. cap. 27.*

François ayant délibéré, établirent, par ordre du Roy, Varaton Maire du Palais.

Cependant, supposons le droit des François aussi étendu qu'on nous le dit, il naîtra une nouvelle difficulté sur la manière dont ils l'exerçoient; car on peut demander si l'élection imprimoit à celui sur qui elle tomboit, un caractère permanent, qui durât autant que sa vie, ou si le pouvoir qu'elle communiquoit estoit limité à la durée d'un seul regne; enfin, si on la renouvelloit autant de fois que l'on entreprenoit de nouvelles guerres. L'auteur n'a prévenu aucune de ces questions, & je doute qu'il fût aisé d'y satisfaire.

Je reviens à la proposition principale; & je dis que pour l'établir solidement, il falloit prouver l'une de celles-cy: ou qu'en effet aucun des Rois Mérovingiens, depuis Clovis, n'a commandé les armées Françaises; ou que les Rois qui les ont commandées tenoient leur titre & leur autorité du choix de la Nation. Mais tous les monuments de nostre Histoire déposent du contraire.

Pour ne pas embrasser trop de matières, je me borne à l'exemple des fils & des petit-fils de Clovis. Rois comme luy, ils ont aussi, comme luy, entrepris des guerres, fait des conquêtes, étendu les bornes de leur Royaume; & ils ne devoient ni leur Couronne au consentement des peuples, ni le Généralat au vœu des soldats. Que l'on ouvre Gregoire de Tours & Fredegair, on y verra que dans les déclarations de guerre, dans les levées de troupes, dans la conduite des expéditions, ces Princes agissent toujours avec une autorité absolue, & que l'armée toujours fidèle à leurs ordres, les suit où ils veulent la faire marcher. C'est à la persuasion de Clotilde que Clodomir & ses freres entreprennent la guerre contre les Bourguignons*: c'est par ordre de leur pere que Théodebert & Gonthaire vont combattre les Visigoths: l'Empereur Justinien envoie des Ambassadeurs à Théodebalde, pour l'engager à prendre les

*Greg. lib. 3.
cap. 21.
Procop. de bello
Goth. edit. Græc.
pag. 135.*

* *Indignamini quæso, dit Clotilde à ses fils, injuriam meam, & patris matrisque meæ injuriam vindicare.*

Hoc illi audientes, Burgundias petunt. Greg. lib. 3. cap. 6.

Greg. lib. 6. cap. 42. armes contre les Ostrogoths ; l'Empereur Maurice invite Chil-
debert à passer en Italie, pour attaquer les Lombards.

Les principes du gouvernement ne changèrent point à cet égard, lorsque de fréquentes minoritez & la foiblesse de quelques Rois firent tomber l'autorité entre les mains des Ministres. Si l'on vit alors le Généralat séparé de la Royauté, l'un rempli par le premier Officier du Royaume, connu sous le nom de Maire du Palais ; l'autre reduite à un vain titre que deshonoroit souvent celui qui en estoit revêtu, il faut en conclurre que le droit de commander les troupes estoit si essentiellement attaché à la Royauté, que les Rois ne s'en sont dépouillez qu'en cessant de regner par eux-mêmes ; & que les sujets ne l'ont exercé qu'après qu'ils eurent usurpé la puissance souveraine. Nous pouvons avouer que la prétendue *distinction du Généralat & de la Royauté* commença réellement à s'introduire, au temps où les Maires du Palais s'emparèrent de toute l'autorité ; en sorte que si l'on eût refrainé la proposition à ces temps malheureux, elle auroit eu quelque apparence de probabilité : aussi n'auroit-on pû, dans ce cas, en tirer aucun avantage, puisque l'usurpation ne fonde pas un droit. Mais la proposition renferme toute la durée de la première Race. Selon l'auteur que j'ose attaquer, le Maire du Palais a toujours esté, par son titre seul, & sans aucune distinction de temps, Commandant de l'armée Françoisé ; ou plustost les noms de *Maire* & de *Général* estoient, selon luy, deux termes identiques *. Les réflexions suivantes mettront les lecteurs en état de juger s'il avoit une idée juste de cette dignité.

1.^o Elle estoit déjà connue en France sous les fils de Clovis ; c'est-à-dire, sous des Princes qui certainement n'abandonnoient pas à leurs Ministres la gloire de commander. Badochifile Maire du Palais de Neustrie sous Clotaire I. n'eut aucune part aux expéditions militaires de ce Roy ; & Gregoire de Tours ne le nomme que pour nous apprendre qu'il succéda

* Il est certain, dit-il, que la fonction de *Général d'armée* ou de *Maire*, car c'est sous ce dernier nom que nous la connoissons le mieux, ne pou-

voit manquer de devenir plus considérable que la Royauté, chez un peuple dont le génie estoit tout martial. pp. 28. 29.

à Domnole dans le Siège épiscopal du Mans. C'est icy la première fois que nostre premier historien parle de la dignité de Maire. *Greg. lib. 6. cap. 9.*

2.^o Ceux d'entre les Maires que l'on voit à la teste des armées, dans les regnes suivans, tenoient du Roy seul leur caractère & leur pouvoir : ainsi Clotaire *envoye* son Maire Landeric avec des troupes, pour attaquer celles dont Thiéri avoit *donné le commandement* à son Maire Bertoalde. *Fredg. Chron. cc. 24. 29.*

3.^o L'exemple de S.^t Leger Evêque d'Autun & en même-temps Maire du Palais *, ne nous permet pas de penser que le Généralat fût une attribution essentielle de cette charge. Quo diray-je de l'exemple de deux autres Maires, Gaulois ou Romains d'origine, Protadius & Claudius, qui se succedèrent immédiatement. On ne se persuadera pas que les François, jaloux de la prééminence de leur Nation, ayent choisi leurs Chefs parmi des étrangers devenus leurs sujets, & peut-estre leurs esclaves. *Id. cc. 24. 27. 28.*

Enfin, s'il estoit vray que les Maires du Palais fussent aussi indépendans & aussi absolus dans l'exercice des fonctions militaires, que le Roy devoit l'estre dans l'administration du dedans de son Royaume, il seroit au moins probable qu'ils partagerent aussi avec le Roy le privilège de ne pouvoir estre déposés : cependant Clotaire II. pour engager Varnachaire à accepter cette charge, luy promit avec serment qu'il ne seroit jamais destitué. *Id. cap. 42.*

Quel estoit donc dans son institution, l'état de Maire du Palais ? Rappelions-nous les différens noms sous lesquels il est connu dans nos historiens : ils indiquent assez clairement ses veritables fonctions. *Major domûs regiae, Palatii gubernator, rector, moderator, praefectus* ; le Maire du Palais, tel à peu-près qu'est aujourd'huy le Grand-Maitre, estoit le premier Officier de la maison de nos Rois, chargé de la gouverner, & de maintenir la discipline parmi les Officiers d'un ordre inférieur, *Recherches de Pasquier, liv. 2. chap. 11.*

* *Vita sancti Leodeg. cap. 4.* Je sçais que quelques sçavants ont disputé à S. Leger le titre de Maire du Palais ; mais je ne crois pas que leurs conjectures doivent l'emporter sur le témoignage positif de l'auteur contemporain qui a écrit sa vie. *Vide Glossar. Cang. ad vocem Major-Domûs.*

attachez sous luy au service de la maison & de la personne des Rois. C'est l'idée la plus simple & la plus naturelle que nous donnent les dénominations indifféremment employées par nos anciens auteurs. Et une nouvelle preuve que les fonctions des Maires estoient originairement renfermées dans l'enceinte du Palais, c'est que les Reines avoient aussi un Maire particulier, chargé de conduire leur maison. Lorsque Rigunthe partit pour l'Espagne, où elle devoit épouser Recarede, Chilperic son pere nomma Waddon, pour Maire de son Palais. Je conviens qu'il ne faut pas trop appuyer sur cet exemple unique, parce que le titre donné icy à Waddon, pouvoit, à la rigueur, emporter dans la personne le commandement de l'escorte qui accompagnoit la Princesse.

*Greg. lib. 6.
cap. ult.*

*Chron. Herm.
Contr. apud
Canis. tom. 1.
pag. 505.
Geneal. Reg.
Franc. apud du
Chesne, tome 1.
pag. 795.*

La puissance des Maires s'accrut après la mort de Dagobert I. que l'on peut regarder comme l'époque de la décadence de l'autorité royale. Dagobert avoit laissé deux fils : l'aîné âgé d'onze ans, regnoit en Austrasie ; le second entroit à peine dans la quatrième année, lorsqu'il fut proclamé Roy de Neustrie. Tous deux furent confiés par leur pere mourant, aux soins des Maires de leurs Palais, qui se trouvèrent à la fois Gouverneurs des jeunes Princes & Regents de leurs Royaumes. En ce temps, dit Fredegaire, Grimoalde fut *solidement affermi* dans la dignité de Maire, tant *pour le Palais de Sigebert, que pour tout le Royaume d'Austrasie* *.

L'effet des minoritez qui succéderent aux regnes de Sigebert & de Clovis II. fut de perpétuer le ministère dans la personne des Maires ; & ceux-cy le convertirent bientôt en patrimoine héréditaire. Telle estoit alors la situation de la France : Rois enfants ou imbecilles, les premiers ne pouvoient rien, les seconds n'osoient rien. La puissance souveraine sembloit demander un dépositaire qui pût au moins la conserver ; & cet honneur regardoit plus particulièrement les Maires du Palais. Les fonctions de leurs charges, qui les approchoient sans cesse de la personne du Prince, estoient pour eux une occasion continuelle

* *Gradus honoris Majoris domus in Palatio Sigiberti & omni regno Au-* | *strasiorum, in manu Grimoaldi confirmatus est vehementer.* Chron. c. 88.
ou de

ou de luy plaire en flattant les inclinations, ou d'étudier ses défauts & les foiblesses, pour en profiter un jour contre luy : ces deux routes les conduisoient également au même but. Le Ministre complaisant, qui s'est rendu agréable, sçait bientôt se rendre nécessaire ; le Ministre ambitieux, qui est parvenu à mépriser, par système, son Souverain, sçait bientôt s'en faire craindre. C'est ainsi que s'établit & s'augmenta l'autorité des Maires du Palais. Le progrès qu'elle fit en peu de temps, se remarque d'une manière sensible, dans les nouvelles dénominations qui furent substituées aux anciennes : ce premier Officier de la maison Royale, connu d'abord sous les noms de *Reclor*, *moderator* ou *præfectus Palatii*, prit dans la suite ceux de *Dux Francorum*^a, *Dux & Princeps*^b, *Subregulus*^c ; & quelques écrivains postérieurs n'ont pas fait difficulté de donner la qualité de Roy à Charles Martel & à Carloman^d.

Les Maires du Palais arrivent jusqu'à la suprême puissance ; par les degrez que j'ay marquez, furent certainement les Chefs de la milice Françoisé, comme ils l'estoient en même-temps de toutes les parties du gouvernement : *Palatium cum regno gubernabat* ; dit Aimoin. Mais le Généralat n'estoit point une prérogative spéciale de leur dignité dans son institution. Mais le Généralat n'a point esté essentiellement séparé de la Royauté dans la première Race. C'est ce que j'avois à prouver.

*Aim. lib. 4.
cap. 35.*

Je placeray icy quelques autres observations sur le même ouvrage de M. D. B. lesquelles n'ayant rien de commun avec les précédentes, n'ont pû entrer dans ce Memoire ; & qui ne sont pas d'ailleurs assez étendues, pour meriter que l'on en fasse un article séparé.

I. OBSERVATION.

L'auteur dit à la page 17. « Clovis succeda à la dignité

^a *Epist. 1. Bonifac. ad Zachar. Concil. Gall. t. 1. pag. 530.*

^b *Præfat. Concil. Lipt. ibid. pag.*

537. Epist. Zachar. ibid. p. 541.

& præfat. Concil. Sueff. ibid.

^c *Epist. Zachar. ad Car. Mart.*

Tome X.

quæ incipit : Domino excellentissimo filio Carolo, Subregulo. Ibid.

^d *Vita S. Sturm. apud du Chef. t. 3. p. 377. Mirac. S. Bened. ibid. pag. 439. &c.*

» de Roy des Ripuaires ou des Francs en la Gaule Belgique,
 » qu'avoit son pere Childeric; & fut peu après élu Général de
 » l'armée par les Saliens qui la composoient ».

Icy l'on voit les François divisez en deux corps : les uns sous le nom de Ripuaires, toujours sédentaires dans la Gaule Belgique; estoient gouvernez par un Roy : les autres, sous le nom de Saliens, soldats par estat, estoient conduits par un Général : en sorte que le Général n'avoit point d'autorité sur les Ripuaires, & que les Saliens ne reconnoissoient point le Roy. Cette distinction n'est appuyée d'aucune preuve; j'ignore d'ailleurs de quel usage elle peut estre dans le système de l'auteur.

I I. O B S E R V A T I O N.

» Il dit pp. 29 & 30. « Tous les François estoient libres,
 » & par conséquent non sujets, à prendre ce terme à la rigueur.
 » Ils estoient tous compagnons, & c'est pour cela qu'ils furent
 » appelez *Leudes* du mot Allemand *Leuch*, dont ils usoient entre
 » eux, qui veut dire *compatriotes, gens de même société & con-*
 » *dition*. Ce mot traduit en latin, s'exprimoit par le terme de
 » *fidelis*; & c'est pourquoy il est seul employé par les Rois, dans
 » les adresses de leurs plus anciennes ordonnances : *omnibus regni*
 » *fidelibus*, ou bien *Centenariis regni fidelibus*. Les Rois traitoient
 » les François, leurs inférieurs en dignité & en autorité, comme
 » ils se traitoient eux-mêmes entr'eux; ils estoient tous recipro-
 » quement *Leudes*, fidèles compagnons & non pas sujets.
 Pag. 45. » C'est aussi pour cette raison, dit-il ailleurs, que le nom d'*alleu*,
 » qui exprimoit les sortes de biens propres aux *Leudes* ou Fran-
 » çois, présente encore à nostre imagination l'idée d'une terre
 libre & indépendante. »

Je n'examine point si M. de B. a eu raison de renfermer dans des bornes si étroites la puissance des Rois Mérovingiens : je m'arrête à la preuve qu'il donne de son sentiment. Tous les François, dit-il, estoient libres & indépendants, parce qu'ils estoient tous appelez *Leudes*. 1.^o Je le trouve en contradiction avec luy-même, sur le sens de cette expression, qu'il entend tout différemment dans son *Traité de la Noblesse*, où il parle

ainsi * : « Ils (les François) se saisirent seulement des domaines des Romains, soit ceux du fisc, soit ceux des particuliers, & laissèrent aux naturels du pays leurs possessions héréditaires, dans l'état où ils les trouvèrent, en les chargeant néanmoins de certains tributs & de servitudes, d'où ces biens furent nommez *allodiaux*, du mot Allemand *leud*, qui signifie *homme sujet*. » Je ne crois pas qu'il soit possible de concilier ces deux passages : dans l'un, le mot *alleu* s'entend d'une terre libre & indépendante ; dans l'autre, les biens *allodiaux* sont ceux dont le possesseur est tenu d'un service réel. Dans le premier, *leudes* signifie *fidèles compagnons*, & non sujets ; dans le second, *leud* signifie *homme sujet*.

2.° L'auteur suppose, sans preuve, que le nom de *Leudes* étoit commun à tous les François. M. du Cange & le P. Ruinart ont pensé, après Jérôme Bignon, qu'il désignoit seulement les Seigneurs les plus distinguez.

3.° Il adjoint que le mot *fidelis*, synonyme de *Leudes*, étoit seul employé dans les adresses des anciennes ordonnances de nos Rois. J'ay parcouru avec soin ces ordonnances, recueillies par M. Baluze, & je puis assurer que la formule qu'on dit avoir été commune à toutes celles qui nous restent, ne se trouve dans aucune.

III. OBSERVATION.

« Les Rois de ce temps, (dit-il à la page 32.) entroient même dans cet esprit (de travailler au bien commun de la Nation, en maintenant sa liberté) malgré le penchant qu'ils avoient naturellement à accroître leur autorité, aux dépens des inférieurs. La preuve de cette vérité se trouve dans les chartes anciennes, où l'on voit que la fidélité des *Leudes* n'est pas appliquée au Roy, mais à l'Estat : *Regni fidelibus*, fidèles à la Nation & au gouvernement François. »

Je n'entre point dans le fond de l'opinion ; je dis seulement qu'elle est mal appuyée, & que le raisonnement porte à faux.

* Ce Traité est imprimé dans les Mémoires de Littérature & d'Histoire, tom. 9. part. 1. pag. 31.

En lisant avec attention les monuments de nostre histoire, on verra que les termes *Leudes*, *fideles*, sont très-rarement joints à *regni*, & presque toujours construits avec *Regis*: *leudes Regis*, *fideles Regis*. Les Bourguignons pleins d'admiration pour la sagesse d'Aurelien Ambassadeur de Clovis auprès de leur Roy,

*Gesta Regum
Franc. c. 12.*

s'écrient dans un ancien auteur: *vivat Rex qui tales habet Leodos.*

*Greg. Tur. lib.
2. cap. 4.*

Clovis corrompt par des présents les *Leudes de Ragnachaire*

*Greg. Tur. lib.
2. cap. 4.*

Roy de Cambray; *hæc dedit Leudibus ejus*. Un des articles du Traité entre Gontran & Childebart, portoit que les deux Rois s'abstiendroient respectivement d'attirer à leur service les *Leu-*

*Greg. lib. 9.
cap. 20.*

des qui leur estoient attachez: *convenit ut nullus alterius Leudes sollicitet*. Thiéri est porté par ses *Leudes* à faire la paix avec

*Fredeg. Chron.
cap. 27.*

Theudebert: *Theudericus hortabatur à Leudibus suis ut cum Theudeberto pacem iniret*; & plus bas, dans le même historien,

*Cavitul. Ba-
luz. t. 1. p. 24.*

on lit: *Theudericum Leudes sui tenebant*. Les reglements que nous venons de prescrire, disoit Clotaire à la fin de son ordonnance de l'an 615. ont été arrêtez en presence des Evêques, des principaux Seigneurs du Royaume, & de *nos fideles*: *deliberationem quam cum Pontificibus vel tam magnis viris optimatibus aut fidelibus nostris instituimus*.

Ces exemples pris au hazard sur un plus grand nombre d'autres que je pourrois citer, suffisent pour faire voir que la fidélité des *Leudes* n'est pas toujours appliquée à l'Etat, comme l'auteur l'a prétendu; & que l'indépendance des François est mal établie, si elle n'a point d'autre fondement que sa supposition.

Au reste je sens bien qu'il y auroit de l'injustice à vouloir juger les ouvrages historiques de M. D. B. suivant les regles d'une critique sévère. Moins né pour compiler que pour réfléchir, ses réflexions estoient, sans doute, le resultat de ses lectures: mais comme il les redigeoit pour son usage particulier, dans l'unique dessein d'employer selon son goût le loisir dont il jouissoit; nous ne devons pas exiger de luy toute l'exaëtitude & toute la justesse que nous sommes en droit d'attendre des écrivains ordinaires, qui se livrent au public par leur choix, & se devouent par estat à nostre instruction. Ainsi les observations que je viens de proposer, & quelques autres du même

genre, qu'il seroit aisé d'ajouter, ne feront rien perdre à cet illustre écrivain, de la réputation que luy ont justement acquise & la beauté de son esprit, & l'étendue de ses vûes.

M E M O I R E

Sur la Chronique de Morigny, & sur les auteurs qui l'ont composée.

Par M. DE LA CURNE DE S.^{TE} PALAYE.

LA Chronique de Morigny Abbaye de l'ordre de Saint Benoist près d'Estampes ^a, contient trois livres qui ont esté composez à plusieurs reprises par différents écrivains. Teulfus a composé le premier; le second, si l'on prend à la lettre le mot *Nas* qui y est toujours employé, sera de plusieurs mains : par la même raison le troisième, où l'auteur ne parle presque jamais qu'au singulier, semble estre l'ouvrage d'un seul. De ces différents écrivains nous ne connoissons que Teulfus. C'est de luy même & de ses continuateurs que j'ay tiré les détails que j'en rapporteray.

27. d'Avril
1731.

Il estoit Moine de Saint Benoist dans le monastere dont il nous donne l'histoire; ^b il y avoit esté élevé dès sa jeunesse, disent ses continuateurs, & il avoit rendu à l'Abbaye des services que nous pouvons appeller *litteraires*, suivant son propre témoignage. Après avoir fait un grand éloge d'un Religieux qui en augmenta beaucoup le temporel : *Pour moy, dit-il, je ne sçais si j'ay esté d'une grande utilité à cette maison, si ce n'est que j'en ai ponctué & corrigé ^c la Bible à commencer depuis le livre de la Genese jusqu'à la dernière Epistre de Saint Paul, le traité de Saint Augustin de Trinitate Dei, celui de Verbis Domini super Joannem, les Morales de Saint Gregoire, & quelques*

P. 360. G.

^a Il n'y a plus dans cette Abbaye que cinq ou six Religieux qui n'ont point reçu la reforme.

^b *Juvenis in ecclesia ista nutritus.*

^c *Excepto quod totam bibliothecam hanc à Genesi usque ad ultimam Pauli epistolam, &c.*

procentor.

autres : je fus long-temps Chantre dans ce Monastere, & j'y ay depuis esté chargé de l'office de Prieur, mais je ne m'en acquittay pas comme il convenoit, je manquois du sçavoir, de l'activité & de la force, non pas du corps, mais de l'esprit, qui sont necessaires pour exercer dignement un pareil employ. Teulfus estoit modeste : le portrait qu'il fait de luy-même est démenti par les témoignages avantageux que luy rendent ses continuateurs : ils parlent avec éloge de sa capacité, & le représentent dans tout ce qu'ils racontent de sa conduite, comme un homme pacifique & modéré.

Ils disent que Renaud I. Abbé de ce Monastere, estant mort la seconde année du regne de Louis VI. les Moines élurent à sa place Teulfus homme de reputation, qui sçavoit beaucoup, & qui estoit déjà Prieur du Monastere : mais ces mêmes Religieux mal disciplinez & indociles, se repentant bientôt d'avoir fait un trop bon choix, ^b accablèrent d'outrages leur nouvel Abbé, & le destituèrent avant qu'il eût esté beni. Teulfus voulut bien consentir à sa déposition. Les mêmes auteurs parlant de luy dans leur prologue, disent qu'il a esté Abbé de ^c S.^t Crespin & S.^t Crespinien de Soissons. Il seroit difficile de déterminer s'il a rempli cette dernière dignité avant ou après son élection à l'abbaye de Morigny. Messieurs de S.^{te} Marthe croyent que ce fut après : le P. Basile Fleureau, auteur des Antiquitez d'Estampes, tranche la question d'une maniere plus décisive, il dit que Teulfus fut élu Abbé de S.^t Crespin en 1125. & qu'il mourut dans cette Abbaye en 1138. Il seroit à souhaiter qu'il nous eût fait part des raisons qu'il a eues pour adopter ce sentiment.

Gall. Christ. Au reste, je ne puis me dispenser de relever la méprise dans laquelle Messieurs de S.^{te} Marthe sont tombez, lorsqu'ils ont mis l'élection de Teulfus à l'Abbaye de Morigny en 1062. Cette date est visiblement fautive : Teulfus n'a dû estre élu que

^a *Hominem bonæ famæ, & satis
litteratum ex Prioratu promovent in
Abbatem, pag. 362. B.*

^b *Contumelias eum afficiunt. pag.*

362. C.

^c *Commu aujourd'hui sous le nom
de S. Crespin le Grand.*

la seconde année du regne de Louis VI. dit le Gros, qui tombe à l'an 1109. ou 1110. cette année est celle de la mort de Renaud predecesseur de Teulfus.

On peut encore observer que Messieurs de S.^{te} Marthe ayant fait mention à l'article de Morigny de l'élection de Teulfus pour l'Abbaye de S.^t Crespin & S.^t Crespinien, ils ont oublié à l'article de celle-cy, de le mettre au nombre ^a des Abbez qui l'avoient gouvernée. pag. 504.

Je n'ay rien trouvé qui puisse me faire connoître les auteurs qui ont travaillé au 2.^e livre, si ce n'est qu'ils disent avoir esté témoins oculaires des choses qu'ils rapportent ^b.

L'auteur du 3.^e livre vivoit aussi dans le temps dont il a écrit l'histoire. Il la termine par la mort de l'abbé Thevinus, dont le successeur Landricus, suivant *la Gaule Chrestienne*, est mentionné dans des chartes en qualité d'abbé de Morigny dès l'an 1152. Tous ces continuateurs, ainsi que le premier écrivain, estoient des Religieux de la même Abbaye. On lit au titre de la Chronique, *Chronicon Morigniacensis Monasterii ab anno Christi 1108. usque ad annum 1147. quo Rex Ludovicus VII. in Terram-Sanctam profectus est. Autoribus Teulfo, & aliis ejusdem loci monachis.* Ce titre me paroît avoir esté mis, non par l'auteur, mais par quelque copiste, puisque l'on trouve dans la Chronique des faits postérieurs au retour de Louis VII. temps où elle devoit finir suivant le titre; telle est entre autres la mort de l'Abbé Thevinus, qui semble n'estre arrivée que plus de trois ans après la Croisade terminée.

Du Chesne avertit qu'il manque beaucoup de choses dans le premier livre de cette Chronique. En effet, il y a dans les livres suivans plusieurs faits rappelez, comme ayant esté rap- major pars
deest. portez dans le premier, qui ne s'y trouvent cependant pas. Ce livre comprenoit l'histoire de la fondation de l'Abbaye, & des premiers accroissemens qu'elle avoit reçus de la libéralité de

^a Le premier Abbé qu'ils nomment est Olo, & ils en parlent sous l'an 1118. ce qui est bien postérieur à Teulfus, qui dût l'estre peu après l'an 1062. qu'il fut dépossédé de

l'Abbaye de Morigny.

^b *Eorum quæ vidimus & audivimus pauca prælibantes. Preface p. 362. A.*

capitulum.
thuribulum.

les bienfaiteurs; comme on peut en juger par le fragment qui s'est conservé jusqu'à nous, & par les citations de la partie qui nous manque, répandues dans les autres livres. Il commence par une lamentation pathétique de l'auteur, au sujet des persécutions que son monastère avoit essuyées, & des maux qu'y avoit causés la defunion des Religieux. Ensuite, comme s'il reprenoit une matiere interrompue, il détaille plusieurs donations faites à ce monastère, jusqu'à des vitres qui avoient esté placées au *chevet* de l'église, & des presents qu'on luy avoit faits d'un calice & d'un encensoir d'argent. Ces détails n'ont rien d'intéressant, & ne nous donnent pas lieu de regretter ceux qui les precedoient; mais ils finissent par un portrait qui m'a paru très propre à faire juger de l'esprit dans lequel l'historien écrivoit : c'est celui d'un Moine nommé *Baudoin*, qui s'estoit entièrement livré au temporel de l'Abbaye. L'auteur parlant du domaine de ^a *Mesuns*, que les moines de Morigny achetèrent des Religieuses de S. Eloy ^b. « Comme nous cherchions, » dit-il, & que nous ne pouvions trouver dans toute nostre » congregation un sujet capable de remettre cette terre en valeur, » Baudoin qui s'estoit donné tant de soins pour bâtir nostre » monastère & nostre dortoir, non seulement ne fut point effrayé » de l'immensité de ce travail; mais rempli de zele pour le bien » de ses freres, il s'offrit de luy-même à se charger d'un poids si » énorme. De quelles expressions me serviray je pour raconter » les peines qu'il eut à supporter dans une entreprise si laborieuse; celui-même qui a pu les soutenir, ne pourroit peut-estre pas les rapporter. Il remit la culture dans un lieu où elle avoit esté long-temps abandonnée, méchantes herbes, racines, épines, buissons, & tout ce qui peut nuire au labourage fut arraché des entrailles de la terre : la charrue, la bêche, & tous les instruments de l'agriculture furent mis en usage; près de

^a *Villam quæ dicitur Mesuns.* Elle est désignée dans le titre original de 1120. que le P. Fleureau en a rapporté page 496. de ses *Antiquitez d'Estampes*, par ces mots *in Belsia Carnotensi villa quæ Maisons appel-*

latur. Maisons village du diocèse de Chartres, est près d'Auneau.

^b Le Prieuré de S. Eloy qui est devant le Palais à Paris, où résident à présent les PP. Barnabites. p. 498. des *Antiq. d'Estamp.* par Fleureau.

quatre-vingt familles * se donnèrent au service de l'Abbaye, & s'y établirent. Cependant quelques impies jaloux du succès de ses travaux, suscitèrent, sous divers prétextes, mille persécutions à Baudoin; on luy demandoit d'un ton menaçant, tantôt un droit, tantôt un autre; on luy disputoit tantôt cecy, tantôt cela; tous les jours nouvelle chicane; enfin ils le tourmentoient sans cesse luy seul résistoit à cette multitude d'ennemis, & faisoit cesser leurs demandes, soit en les traduisant devant les Tribunaux, ou en leur donnant de l'argent. La moisson estoit-elle venue, vous l'eussiez vû aller tête levée faire la ronde dans toute la Beaussé, exiger sans remise le payement des grains qui luy estoient dûs, puis, en sage ceconome, employer le produit de ces grains, soit à mettre dans ses interets ceux qui avoient des prétentions à exercer sur la terre, soit à l'affranchir des redevances auxquelles elle estoit sujette. Dans un temps de moisson il fut tellement tourmenté de douleurs aux jambes & aux pieds, qu'il ne pouvoit plus ni marcher, ni se tenir à cheval; rien ne put l'arrêter, il se fit traîner dans une charrette ^b à travers la Beaussé, & alla ainsi faire la recolte; armé d'une sainte effronterie, il ne rougit point de cet équipage, ou du moins il en préfera la honte à celle de ne point achever un ouvrage qu'il avoit si bien commencé. Dieu luy en rende la récompense, & luy fasse miséricorde ». Mais je crains que ma version n'affoiblisse les traits dont il est peint, les voicy tels qu'ils sont dans l'original; ils serviront, je pense, à faire porter un jugement assez avantageux du stile de l'auteur.

Cum in omni Congregatione nostra aliquem tanto operi aptum quæreremus, & non inveniremus, Bauduinus ille de quo longè supra mentionem feci, quem in Monasterii, & dormitorii opere P. 360. b. c.

* Du Cange qui cite ce passage, explique ainsi ces mots *HOSPITES OBLATIARIOS*. *Il qui sese cum universa familia, & bonis suis monasteriis offerebant, & mancipabant.* A quoy il adjoute: *Dati, seu Donati hospites etiam dicuntur in Concilio Senonensi An. 1269.*

^b La charrette portoit alors un caractère d'infamie, estant employée à traîner les Nobles qui s'estoient deshonorez par leur lâcheté dans les tournois ou dans les batailles, & les autres que l'on donnoit en spectacle au peuple.

tantum laborasse narraui, nunc quoque adhuc laboris immensitate imperterritus, ultroneus sese obtulit, & pro fratrum suorum utilitate onus penè importabile insumpsit. Quibus verbis viri hujus labores referam, quibus iterum in ædificatione villæ laboravit! credo quod nec ipse qui passus est facile referre posset. Locum diu incultum excoluit, vepres & tribulos, filices & dumos, & cætera rudera terræ visceribus in hærentia nunc aratro, nunc ligonibus, nunc cæteris rusticorum armis eradicavit. Hospites oblatarios pene octoginta inibi congregavit. Quidam impii viri videntes ita locum proficere, cæperunt laceffere, & calumnias quasdam inferre facere: quorum alii sibi minaciter expetebant fursuragium, alii gallinagium, alii tutamentum, quod vulgo dicitur tensamentum. Mea est, aiebat iste, viaria. Ille petebat illa, iste ista, & ita Baudevinum nostrum, verè nostrum, tribulabant vexatione continua. Ille pro posse urus multis obsistebat, & nunc placitando, nunc pecuniam dando impetus irruentium refringebat. Hac necessitate compulsus, tempore messis totam prope Belsiam circuibat, obduratâ fronte ab omnibus pecuniam petebat: de qua aliquanta conquistata pecunia tyrannidem impotentium limebat, & terram à consuetudinariis gravaminibus relevabat. Quodam messis tempore, cum nimio tibiærum, surarum, vel pedum dolore laboraret, & neque pede, neque equo ire valeret, eo vehiculo quod vulgo birotum dicitur, circumferri per Belsiam ad petendum annonam pie frontosus non erubuit, imo erubescere quam cæpta non perficere maluit. Homo tantæ devotionis Bauduinus erga locum hunc extitit. Retribuat ei Deus quæ bene, probe, fideiiter gessit. Nec solum illi, sed & omnibus hujus loci extructoribus, provectoribus, tutoribus, vel quocumque loco substantiatoribus misereatur Deus.

Le second livre de la Chronique commence par une préface qui contient un tableau du Clergé tel qu'il estoit alors, comparé avec les premiers siècles de l'Eglise. Ce tableau fait honneur au discernement & à la bonne foy des auteurs qui nous peignent si naturellement les desordres de leur siècle, & des personnes

- » même de leur profession. « On voit, disent-ils, dans les Actes
- » des Apôtres, l'usage où estoient les premiers Chrestiens, de
- » n'avoir plus rien en propre dès qu'ils avoient reçu le baptême,
- » & de mettre tous leurs biens en commun avec leurs freres:

cette pieuse coutume a continué jusqu'au temps du Pape Urbain, qui au lieu de faire vendre les biens des Fidèles, les porta à en disposer en faveur des saints Ministres des autels; de là l'excessive richesse de l'Eglise. La prédiction d'Isaïe est accomplie; l'Egypte par son industrie, l'Ethiopie par son commerce, sont devenues les tributaires: il s'est fait dans ce sacré déposit un si prodigieux amas de biens, qu'il n'est point d'homme qui les puisse calculer, ni de terme qui puisse en exprimer le nombre. L'Eglise de France a eu plus de part qu'aucune autre à cette religieuse prodigalité. Clovis, premier Roy chrestien, & plusieurs de ses successeurs, ont fondé ou comblé de biens une grande multitude d'Eglises; tous les Seigneurs & tous les Ordres du Royaume concouroient au même dessein: ainsi la paille des premiers siècles de l'Eglise s'est convertie en des monceaux d'or. Bientost la Religion fut mise en oubli, la cupidité prit la place; les Moines eux-mêmes, je l'avoue les larmes aux yeux, ne se sont pas garantis de la contagion. De saintes ames ont enfin ouvert les yeux sur cet abus; elles ont distribué leurs biens à de nouvelles Eglises, ou plustost à des pauvres, & c'est ce qui a donné lieu à la fondation de nostre Monastere de Morigny.

Qui croiroit que ces Religieux, qui viennent de parler avec tant de sagesse sur le déreglement des gens de leur état, dussent eux-mêmes y tomber si-tost? car tout le second livre de la Chronique, comme nous l'allons voir, ne respire que l'esprit de cupidité, contre lequel les auteurs déclament, dans leur Préface, avec un zèle si amer.

Ces auteurs écrivoient les événements de leur temps à mesure qu'ils se passaient. Le seul objet qu'ils se proposoient,

* *Ab illo igitur tempore usque ad nostram aetatem terrenis opibus mirabiliter excrevit Ecclesia. Cum enim juxta vaticinium Isaïæ, labor Ægypti, & negotiatio Æthiopiæ, virique sublimes sæculi videlicet istius Principes ad Ecclesiam venirent, tot tantisque possessionum beneficiis eam per diversa loca totius hujus orbis ditave-*

runt, ut nulla hominum memoria, nulloque sermone valeat comprehendere.

^b *Unde post aliquanto tempore factum est ut paleæ quæ intra Ecclesiam erant divitiis intumescerent, & nostri etiam Ordinis professores, quod non sine gemitu dicendum est, Religione calcata, post concupiscenciâ suas effluerent.*

ainsi qu'ils le disent, estoit de rendre compte aux Moines qui viendroient après eux, des progrès de l'Abbaye naissante, de ses accroissements au dehors, des embellissements faits dans la maison; tout y est rapporté avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Les terres dont elle fut enrichie par la pieuse libéralité des Seigneurs voisins & par d'autres personnes, & par le travail ou l'industrie des Abbez & des Religieux. Les charrucs, les bestiaux, les moulins, les pressoirs, les acquisitions faites au profit du Monastere; ses divers bâtiments, les meubles, rien n'est omis de ce qui peut servir à l'instruction des successeurs. L'histoire des procès continuels qu'il fallut soutenir contre des Chanoines * d'Estampes, dont les prébendes devoient estre réunies à l'Abbaye, est accompagnée de ses plus petites circonstances; les artifices que les Chanoines employèrent auprès du Roy & du Pape, pour s'appuyer de leur autorité contre les prétentions des Moines, sont rapportez avec un soin qui ne laisse rien à desirer aux lecteurs, s'ils en estoient curieux: on n'oublie pas même d'y faire mention d'une aventure scandaleuse d'un des Religieux de l'Abbaye, dont les Chanoines se prévalurent

Pag. 370. pour les décrier. Les Moines se vengent par les épithetes les plus odieuses, qu'ils prodiguent à leurs ennemis: si la bienfaisance en est blessée, la reconnoissance ne l'est pas moins par celles

Pag. 371. qu'ils donnent aux héritiers de leurs bienfaiteurs; ils y sont traitez sans ménagement, lorsqu'ils n'ont pas exécuté avec assez de fidélité, au gré des auteurs, les charges auxquelles ils estoient obligez. Enfin, si on vouloit former un terrier bien exact des biens du Monastere, & rassembler des titres contre tous les voisins, je doute qu'on pût trouver ailleurs de meilleurs mémoires que dans le second livre de cette Chronique.

Sur de pareils détails, il est aisé de juger que les auteurs ne se sont pas fort étendus sur l'histoire du Royaume; elle n'est, en effet, entrée qu'incidemment dans leur dessein, & qu'autant qu'elle pouvoit avoir quelque rapport avec celle de l'Abbaye.

* C'estoient les Chanoines de l'Eglise de Saint Martin d'Estampes-les-Vieilles, dont le Chef portoit le titre

d'Abbé. Voyez *Fleureau, Antiquité d'Estampes*, pag. 476.

L'avènement de Louis le Gros à la Couronne après la mort de son pere, par où ils commencent, & le peu de faits qu'on y lit concernant nostre histoire depuis l'année 1108. jusqu'en 1137. y sont rapportez très-superficiellement, & presque sans aucun ordre chronologique; voicy les principaux, sur lesquels on trouve quelque détail. La guerre de Louis le Gros contre le Roy d'Angleterre & le Comte Thibaud, celle du saint Siège contre l'Empire au sujet des Investitures, le Schisme causé par l'Antipape, la venue du Pape Gélase II. en France, sa mort, l'élection de ^a Calixte II. le voyage qu'il fit en France, ^b la faveur, la disgrâce & le rétablissement d'Estienne, Chancelier & Seneschal de France, la mort du Pape Honorius II. les contestations recommencées au sujet des Investitures, le nouveau schisme qu'elles produisirent, le voyage que fit en France Innocent II. le legitime Pape, reconnu depuis en cette qualité par l'Empereur Lothaire, & par les Rois d'Angleterre & des Espagnes; le Concile que ce Pape tint à Rheims, la mort tragique de Philippe fils de Louis le Gros, & le couronnement de Louis VII. son autre fils, au même Concile. Une lettre des Chartreux au Pape Innocent termine ce second livre.

L'auteur du troisiéme s'est proposé des vûes bien différentes de celles qu'avoient eues les auteurs du second. Il ne fait entrer que par occasion l'histoire de son Monastere dans celle du Royaume & de l'Eglise, qui semblent avoir esté son objet principal, & sur laquelle il nous donne des éclaircissements considérables. Il commence au départ du Pape Innocent II. qui venoit de tenir le Concile de Rheims, & s'en retournoit en Italic, & à la mort de Guillaume Comte de Poitou, qui estant près de mourir durant son pelerinage à S.^t Jacques, avoit fait jurer aux Seigneurs de sa Comté qu'ils donneroient sa fille Eléonôr en mariage à Louis fils de Louis le Gros, avec le Comté dont elle devenoit héritière: l'auteur décrit pompeuse-

^a Gui Archevêque de Vienne, oncle de la Reine.

^b *Interea defuncto Willelmo Anfelli Dapiferi germano, Stephanus*

*Cancellarius frater amborum
Major Regiæ domûs effectus est, &c.
pag. 373.*

ment & assez bien la cérémonie de ces illustres noces, & la triste nouvelle de la mort de Louis le Gros, qui arriva au milieu de la solennité de la feste. Il reprend l'histoire du Pape Innocent, que les écrivains du livre précédent avoient entamée, & dont luy-même avoit touché quelque chose au commencement de celui-cy : il rapporte les démêlez d'Innocent avec l'Antipape Pierre ^a, dont la mort fut suivie de la tenue d'un Concile à Rome, qui le déclara intrus, & déposa les Prelats de sa nomination, en leur ôtant les Crosses & les Anneaux qu'ils avoient reçus de l'Antipape. A ce recit succède l'histoire de ce qui concerne Thevinus Abbé de Morigny, la sentence par laquelle Henry Archevêque de Sens le suspendit de ses fonctions, pour ne s'estre pas trouvé au Concile; la levée de l'interdit, & la démission que Thomas donna ensuite de son Abbaye. Ce détail n'est point de l'espèce de ceux que nous avons vûs dans le livre précédent; il est très-intéressant, par les lumières qu'il nous donne sur nos antiquitez ecclesiastiques. Le Metropolitain n'avoit point consenti à la démission de Thomas, l'élection de l'Abbé qui le devoit remplacer avoit souffert de grandes difficultez, l'autorité Royale qui estoit intervenue avoit gêné la liberté des suffrages; cependant l'élection s'estant faite suivant le vœu des Moines & les regles prescrites par les Canons, le Roy accorda son consentement. Tous les obstacles n'estoient pas encore levez, il fallut que la démission du prédécesseur fût reçue par l'Archevêque de Sens, Metropolitain; la forme dans laquelle elle devoit se faire donna lieu à de nouvelles contestations, l'Abbé Thomas prétendant ^b qu'il suffisoit pour tout cérémonial, de remettre un livre entre les mains de l'Archevêque; mais celui-cy l'obligea à luy rendre une crosse telle qu'il la luy avoit donnée, comme le signe du droit d'exercer les fonctions pastorales. La démission revêtue de toutes ses formalitez, ayant esté admise, le Metropolitain, avant que de

^a Pierre de Leon, qui prit le nom d'Anacle, & mourut en 1138.

^b *Cumque curæ Pastoralis ministerium quod per baculum acceperat per librum reddere voluisset, renuit Hen-*

ricus, dicens, quia sicut facta fuerat regiminis per cambuta susceptionem traditio, ita fieret per ejusdem remissionem demissio. Pag. 386. A.

confirmer la nouvelle élection, voulut que Macaire Moine de Cluny, sur qui elle estoit tombée, luy apportât un démissoire de son Abbé. Enfin cette élection, que le Roy avoit approuvée depuis long-temps, reçut sa dernière perfection par la confirmation du Metropolitain; toutes ces diverses circonstances sont déduites avec autant d'exactitude que de netteté. Ce récit est suivi de l'interdit jetté en 1141. par Innocent II. sur les terres du Roy de France, qui ne vouloit point recevoir Pierre de la Chastre, que le Pape avoit fait élire Archevêque de Bourges, & de l'absolution accordée par le Pape Celestin II. successeur d'Innocent. Comme Macaire Abbé de Morigny avoit esté employé dans les négociations qui se firent avec la Cour de Rome, l'auteur n'oublie pas les graces qu'il avoit obtenues du saint Siège pour son Abbaye, & les reliques qu'il en avoit rapportées.

*Litteras eman-
cipatorias, pag.
386. B.*

Macaire étant passé à l'Abbaye de Saint Benoist-sur-Loire pour y mettre la reforme, Thevinus fut nommé en sa place Abbé de Morigny. Icy l'on voit un sommaire des augmentations que fit Thevinus aux bâtimens & aux biens de l'Abbaye; sur quoy l'auteur, moins attaché à ces détails que ceux qui le précédent, se contente de renvoyer au cartulaire de l'Abbaye. L'année de l'élection du nouvel Abbé fut celle où l'on apprit en France la prise d'Edesse par les Infidèles; l'auteur rapporte le discours que le Roy fit à Vezelay, pour exhorter les Seigneurs de son Royaume à le suivre dans la guerre qu'il entreprenoit contre les ennemis de la Foy. Il nomme plusieurs de ceux qui prirent les armes, & parle du voyage que le Pape Eugene fit en France; pour donner le socau de la benediction à une entreprise dont l'exécution ne répondit pas aux saintes vûes qui l'avoient formée. Il y a plusieurs lacunes dans cet endroit du manuscrit, ainsi qu'en avertit l'Editeur; cependant on y trouve encore le retour du Roy, qui après avoir esté visiter le Saint Sepulcre, ramena en France ses troupes entièrement ruinées, sans aucun avantage pour la Chrestienté.

Pag. 388.

Ce troisième livre est terminé par le récit de la mort de Thevinus, qui, autant qu'on en peut juger par le texte toujours

très-défectueux, arriva la 4.^e année après le retour des Croisés : cette date s'accorde avec ce qu'on lit dans la Gaule Chrestienne, que les premières Chartes où il soit parlé de son successeur, sont de l'an 1152. * L'auteur, en finissant son ouvrage, paroît le dédier à l'Abbé sous lequel il écrivoit, par ce vers :

Pater sancte, vale, tibi donum spirituale.

La Chronique de Morigny est imprimée dans le quatrième tome de la Collection de du Chesne, qui dit l'avoir tirée d'un manuscrit de Claude Petau, Conseiller au Parlement de Paris. Dom Basile Fleureau, Barnabite, a donné avec l'histoire des Antiquitez de la Ville & du Duché d'Estampes, celle de l'Abbaye de Morigny, d'après la Chronique, & les titres de ce Monastere, dont il a rapporté un grand nombre. Outre les instructions qu'il donne sur l'histoire de cette Abbaye, il éclaircit la Chronique par des généalogies des Seigneurs qui y sont nommez, & par d'autres remarques sur les terres données à l'Abbaye, & sur quelques points de l'Histoire de France; il est bon d'en joindre la lecture à celle de la Chronique. Le P.
Biblioth. Hist. de Fr. le Long observe que Papire Masson cite dans ses *Annales Morigniacensis Cœnobii Annales*, & que c'est sans doute le même ouvrage que cette Chronique.

On a vû que le premier livre de la Chronique de Morigny a esté perdu presque en entier; il y a plusieurs lacunes à la fin du troisième. Je ne sçais si le second a esté plus exempt de l'altération que les temps ont apportée au manuscrit, puisque l'on n'y trouve pas un privilège accordé à l'Abbaye, que l'auteur, à la page 367. avoit promis de rapporter dans la suite.

* Le retour des Croisés est placé sous l'an 1148. dans le même livre de la Gaule Chrestienne.



M E M O I R E

Sur la Vie du Moine Helgaud, sur l'Epitome de la Vie du Roy Robert, & sur trois Fragments qui sont imprimez à la suite de cette Epitome, dans la Collection des Historiens de France.

Par M. DE LA CURNE DE S.^{TE} PALAYE.

HELGALDUS ou Helgaudus, auteur de l'*Epitome* de la Vie du Roy Robert, nous apprend dès la Préface de son ouvrage, qu'il vivoit sous le regne de ce Prince, qui mourut en 1033.^a *Nous commencerons, dit-il, par faire le portrait de sa figure & de sa taille, tel que nous l'avons vû de nos propres yeux.* Il dit en plusieurs endroits de son Histoire, qu'il avoit souvent approché de sa personne, & qu'il en estoit connu très-particulièrement: c'est à quoy se réduit presque tout ce que nous avons à dire de la vie de cet Historien.

30. d'Avril
1731.

Helgaud estoit Moine de l'Abbaye de Fleury, autrement S.^t Benoist-sur-Loire, du temps de Gosselin^b fils naturel de Hugues Capet, lequel fut en 1004. Abbé de Fleury, & mourut en 1030. Archevêque de Bourges. Ce fut par les ordres de Gosselin, comme il le dit, qu'il bâtit dans le territoire de l'Abbaye de Fleury, une Chapelle, sous l'invocation des Saints Martyrs Denys, Rustique & Eleuthere; le Roy Robert, qui estoit à Vitry^c, vint visiter cette Eglise, où sa vénération pour les Saints qui y estoient honorez, l'attira, plusloft que la beauté de

Pag. 74

^a *Initio autem descriptionis omnem vultus illius habitudinem, corporis-ve elegantiam, prout ipsi perspeximus, propalamus.* pag. 63.

^b Gosselin avoit succédé à l'Abbé Ahbon, mort en 1004. *Fleury, hist. Eccl. tom. 2. l. 58.* & fut Archevêque de Bourges en 1013. *ibidem.*

Tome X.

^c Vitry, dépendant du Monastere de Fleury & de l'Archidiaconat de Pitiviers dans la forest d'Orléans, différent de Vitry-aux-Loges, suivant M. de Valois, Not. à l'art. *Victoriacum*. Le Dictionnaire de la France ne fait mention que d'un lieu ainsi nommé dans l'Orléanois.

A a a a

l'édifiée, qui n'étoit que de bois. Helgaud étant depuis allé à Paris, ce Prince luy donna pour la même Eglise, des Reliques des Saints Martyrs. à qui elle avoit esté dédiée; elles y furent reçues par l'Abbé Gosselin, le premier jour d'Octobre scilicet de S.^t Germain, S.^t Remy & S.^t Waast, Confesseurs. *Dieu ayant permis dans la suite, pour punir les pechez des hommes, suivant les termes de l'historien, que cette Chapelle fût brûlée,* Helgaud la rebâtit, mais de pierres, car d'abord il ne l'avoit faite que de bois. La dédicace s'en fit alors par Odolric luy-même, qui la première fois en avoit chargé Gosselin Abbé de Fleury. L'auteur ne dit point quel estoit cet Odolric, mais il est hors de doute que ce fut Odolric de Broyts * Evêque d'Orléans, dans le Diocèse duquel estoit située l'Abbaye de Fleury dont cette Eglise dépendoit; d'où il s'ensuit qu'elle fut bâtie, brûlée & réédifiée dans l'espace d'onze ans que dura l'Episcopat d'Odolric. Helgaud parle avec éloge de ce Prelat, qui l'honoroit, dit-il, d'une protection particulière, & qui ne luy avoit jamais rien refusé de ce qu'il luy avoit demandé. Les termes dont il se sert sont juger qu'au temps où il écrivoit l'Evêque estoit déjà mort.

Le soin qu'Helgaud avoit pris de faire construire de nouveau la Chapelle des S.^{ts} Martyrs, fut célébré dans des vers qui se lisoient au-dessus de l'autel de S.^t Denys: les voicy tels qu'il les rapporte.

*Ista Dionysius penetrantes limina sanctus
Auxilio sancto consociet Domino.
Quem quicumque petis Dominum deposce tonantem
Quatenus Helgaudum servet amore suum.
Cujus amor Christo sic sic venerabile templum
Construxit Domino atque Dionysio.*

A droite du même autel on lisoit ces autres vers.

*Est don us ista Deo sine fine dicata superno,
Helgaudi studio consilioque boni.*

* Odolric Evêque d'Orléans en 1022. mourut vers l'an 1033. S.^{te}. | *Marthe, Gallia Christiana, tom. 2. pag. 243.*

Hinc Paradisiaci pulsatur juncia regni,

Hinc pia plebs Domino conjubilat supera.

Intrantes pariter Christus conservet Iesus.

Dicite cunctis

Voce fidei

Omne per ævum

Sic fiat. Amen. Amen. Amen.

Si nous avions la date précise de la réédification de la Chapelle, nous aurions aussi celle d'un voyage qu'Helgaud fit dans ce même temps à Paris auprès du Roy Robert, qui ^a l'aimoit comme son propre fils. Le Roy, vers qui il estoit envoyé avec deux autres Religieux pour quelques affaires de son Monastere, le remit, pour luy rendre une réponse, jusqu'au Carême suivant qu'il devoit aller à Poissy; comme les trois Moines suivoient ce Prince, peu s'en fallut que leurs chevaux, qu'ils avoient embarquez avec eux dans le même bateau, ne les fissent périr au passage de la Seine, dans un lieu appelé *Caroli-venna* ^b: Helgaud ne nous a épargné aucun des détails de cette aventure, plus occupé, ce semble, de la frayeur qui luy en restoit encore, que de l'intérêt de ses lecteurs, pour qu'il tout ce récit n'a rien de fort utile. Il peint des couleurs les plus vives les allarmes du Roy, qui estant, sur le bord de l'eau, spectateur du danger des bons Peres, se vouoit ^c pour eux à tous les Saints; enfin ils gagnèrent heureusement la rive, où Robert les reçut avec de grandes démonstrations de joye: ils passèrent trois jours auprès de luy, charmez de sa personne & de ses entretiens.

^a *Affectu diligebat paterno.*

^b *Carolivenna, locus ad flumen Sequanam inter Alpecum (le Pec) & Rotoialum (Ruel) Chalevane vulgo, vel Chalcaine hodieque nuncupatur, suivant la Notice de Valois. Chalevane ne se trouve ni sur les Cartes, ni dans les Géographes modernes, & ne subsiste plus apparemment, il est placé sous le nom de Chalevane près de la rive gauche de la Seine, entre la Malemaison & la Chaussée, à égale distance de Luciennes & de Bougival,*

dans deux Cartes anciennes de l'Isle de France, l'une de 1598. par Fr. de la Guillotiere, *Guillotierius*, l'autre sans date, mais à peu-près du même temps, par Damien Templeux. L'Abbaye de S. Denys eut en 1273. la haute & basse Justice de Chalevane. V. *Felibien, Hist. de l'Abbaye de S. Denys*, pag. 251.

^c *Sanctum Dionysium, sanctumque Benedictum & omnes Sanctos Dei in adiutorium nostrum provocabat, lacrymis perfusus oculis.*

S'il n'y a rien de bien intéressant dans le peu de faits que j'ay pû recueillir de la vie du Moine Helgaud, celle qu'il nous a laissée du Roy Robert ne nous en offre guères de plus importants; elle est intitulée *Helgaldi sive Helgaudi Floriacensis Monachi, Epitoma Vitæ Roberti Regis, ex alterius Monachi scriptis*. Suivant ce titre, l'histoire d'Helgaud ne seroit autre chose que l'abrégé d'un ouvrage plus étendu, composé avant luy par un autre Moine. Le mot *Epitoma* pris absolument, peut s'entendre icy ou d'un abrégé de la Vie du Roy Robert, composé d'après l'histoire d'un écrivain antérieur, ou d'une Vie abrégée de ce Prince, telle que le Moine Helgaud semble l'avoir faite, puisqu'il dit luy-même qu'il se borne à le faire connoître par ses vertus chrestiennes *. Si je montre que le dernier sens est le seul qu'on puisse admettre, il s'ensuivra que les mots *ex alterius Monachi scriptis*, ont été adjoutez par les copistes, qui prenant mal-à-propos *Epitoma* dans le premier sens, ont réduit Helgaud à la qualité de simple Abbréviateur; or plusieurs raisons me persuadent qu'Helgaud est icy auteur original: il n'est pas vraisemblable qu'un écrivain qui a vû par luy-même les événements de la vie d'un Prince, n'en parle que sur le récit d'un autre historien qu'il ne cite jamais. Helgaud, dans tout le cours de son histoire, parle en son propre nom, & comme ayant été le témoin de la plupart des choses qu'il raconte; d'ailleurs, on lit dans un fragment dont je vais donner la notice, que quiconque veut s'instruire de la vie du Roy Robert, doit avoir recours à celle qu'Helgaud en a donnée. Comme l'auteur de ce fragment estoit presque contemporain du Roy Robert & du Moine Helgaud, il auroit certainement connu l'historien qui auroit servi de modèle à celui-cy, & y auroit renvoyé directement, plutôt qu'à son abrégiateur. Adjoûtons que le stile diffus de ce prétendu abrégé, où l'on est entré dans les plus petits détails, n'a rien qui ne tienne du caractère d'un auteur original; on n'y reconnoît ni la forme ni le ton d'un extrait.

Helgaud avant que de commencer la vie du Roy Robert, rapporte en peu de mots la fondation de l'Abbaye de Fleury

* On trouvera ses termes dans la suite de ce Mémoire.

par Leodebodus, & donne ensuite le testament que fit cet Abbé en faveur de son nouveau Monastere : ce monument ne paroît pas d'une grande authenticité aux meilleurs critiques. Adrien de Valois en le citant dans sa Notice des Gaules, le traite d'ouvrage supposé ou corrompu ^a. On ne voit pas le rapport que peuvent avoir avec la vie du Roy Robert l'histoire de la fondation de l'Abbaye de Fleury & le testament de Leodebodus, puisque ces deux pieces étant du VII.^e siècle ont précédé le regne de Robert de plus de 300. ans; mais aussi loin de regarder cette vie comme l'objet principal que l'auteur se soit proposé, je pense qu'elle n'étoit que la suite & le supplément d'un ouvrage plus considerable qui le precedoit, & que nous n'avons plus. Cet ouvrage estoit probablement l'histoire des Abbayes ^b de S.^t Aignan & de Fleury; l'écrivain qui l'a composée, ou celui qui l'a continuée, après le récit des grands biens que Leodebodus fit à l'Abbaye de Fleury, & des donations dont il l'enrichit par son testament, n'aura pas voulu laisser ignorer à la posterité les bienfaits qu'elle avoit aussi reçus du Roy Robert, & c'est ce qui a pu luy donner occasion d'écrire la vie de ce Prince, dont la plus grande partie contient en effet ce qu'il fit en faveur de ce monastere. Les termes dont se sert Helgaud dans une petite Préface qui suit le testament de Leodebodus, & qu'il a mise à la tête de son histoire, me paroissent appuyer suffisamment la conjecture que je propose. « Dieu, dit-il, ayant établi sur la terre des Pontifes, « des Abbez, & d'autres Ministres pour gouverner son Eglise, « a aussi choisi des Empereurs, des Rois & des Princes, pour « reprimer les crimes, & se faire rendre la gloire qui luy est « due dans tous les siècles : & comme ce discours a commencé « par les Abbez du monastere de S.^t Aignan, il est utile & nécessaire de traiter à présent de celui que Dieu a constitué sur les hommes, pour estre leur pere & leur soutien. Puisque nous avons suffisamment fait mention du testament du venerable,

^a *Testamentum Leodebodi Abbatis Floriacensis, quod ab Helgardo Regis Roberti æquali suppositum est aut*

corruptum. pag. 509. col. 1.

^b Aujourd'huy Collegiale Royale de la ville d'Orléans.

» Leodebodus Abbé de S.^t Aignan, par lequel il laisse tous ses
 » biens à S. Pierre d'Orléans, à S.^{te} Marie, & à S.^t Pierre de
 » Fleury, adjouçons icy à présent que le Roy Robert, dont la
 » piété retentit dans tout le monde, a aimé, chéri & décoré
 » ce saint (lieu) autant qu'il a pû, &c. Ces paroles supposent;
 hunc san- ce me semble, très-naturellement, qu'il y avoit eu une com-
 ctum. pilation faite par Helgaud, ou par d'autres Moines de S.^t Aignan
 & de Fleury, de l'histoire de ces deux Abbayes, & que le
 testament de Leodebodus & la vie du Roy Robert qui nous
 restent aujourd'huy, n'estoient qu'une partie, & une espèce de
 continuation de cet ouvrage.

Si l'on n'estoit point averti par cette Préface, que l'auteur
 a eu dessein d'écrire une histoire, on seroit tenté de la prendre
 pour quelque sermon, ou pour une oraison funèbre dans le
 goût du siècle, où il auroit voulu exciter la reconnoissance &
 la piété des Moines ses auditeurs par le souvenir des grands
 biens que le Roy Robert avoit faits, & des grands exemples
 qu'il avoit donnez pendant sa vie. La maniere dont il débute,
 & les derniers mots par où il finit l'éloge de ce Prince ^a en
 luy souhaitant la gloire éternelle, ressembleront fort à un sermon;
 & tout le reste de l'ouvrage répond parfaitement à cette idée.
 Ce n'est en effet qu'une longue déclamation qui roule unique-
 ment sur la piété du Roy Robert, sur sa devotion envers les
 saints, sur ses jeûnes, ses mortifications, ses prières, sur sa
 charité pour les pauvres qui se glissoient jusques sous sa table;
 & luy coupoient quelquefois des morceaux de ses habits, sur
 l'affection qu'il portoit aux Moines, sur les biens dont il les
 combla, les grandes fondations qu'il fit dans l'Ordre de S.^t
 Benoît, & particulièrement dans l'Abbaye de Fleury, enfin
 sur plusieurs miracles qui luy furent attribuez. Il ne faut point
 chercher icy des faits historiques d'une autre nature: Helgaud
 convient ^b luy-même qu'il n'a point voulu parler des guerres
 où Robert se distingua, ni des affaires politiques, & qu'il laisse

^a *Cujus regnum & imperium per-
 manet in sæcula sæculorum.*

^b *Cætæra quæ sunt de sæculi mi-*

*litis, hostibus devictis, honoribus vir-
 tutis & ingenio acquisitis, Historio-
 graphis scribenda relinquimus. p. 79.*

aux Historiographes le soin d'en transmettre la mémoire à la postérité; j'estime donc que la collection de nos historiens n'en seroit guères moins complete quand celuy-cy ne s'y trouveroit pas, & que la lecture en est assez inutile, si ce n'est que les détails où l'auteur est entré sur l'intérieur de la maison de nos Rois, nous offrent une peinture très-naïve & très-singulière de la simplicité des mœurs du temps.

L'*Epitome* d'Helgaud a été imprimée dans la Collection de Pithou en 1596. & dans celle de du Chesne en 1641. Ils n'ont marqué ni l'un ni l'autre d'où ils l'avoient tirée; les deux éditions sont entièrement semblables, excepté que la dernière est plus correcte. Cet ouvrage est le seul qui nous reste du moine Helgaud : Vossius néanmoins, sur la foy de Baronius, le fait encore auteur d'une vie d'Abbon, qui mourut Abbé de Fleury au commencement du XI.^e siècle; mais il est manifeste que Baronius s'est trompé, puisque les sçavants compilateurs des Actes de l'Ordre de S.^t Benoît n'en ont eu aucune connoissance, & n'en ont fait aucune mention.

En 1004.
Fleury Hist.
Eccl.

On lit dans du Chesne à la suite de l'*Epitome* de la vie du Roy Robert, dont je viens de parler, deux fragments de deux pages chacun, qui appartiennent à l'histoire de ce même Prince, sur-tout pour ce qui se passa sous son regne dans l'Aquitaine.

P. 80. 81.
82. & 83.

Le premier est la suite d'un autre fragment de deux pages, que du Chesne avoit rapporté dans le 2.^e tome de sa Collection. Quelque court que soit ce fragment, on y trouve des faits qui concernent l'Empire d'Orient & celuy d'Occident, les expéditions des Normans en Italie, & les guerres des Sarasins en Espagne & dans la Terre-Sainte; mais ces faits étant mieux connus d'ailleurs, l'utilité principale qu'on en peut tirer se réduit à quelques détails sur l'histoire de l'Angoumois, du Perigord, du Limousin, du Poitou, de la Champagne, de l'Anjou & de la Touraine, lesquels servent d'éclaircissement ou de supplément aux auteurs de ce temps, dont la sécheresse & le peu d'exactitude ne nous ont laissé que trop de choses à souhaiter dans leurs récits. C'est dans ce morceau que nous trouvons le trait fameux qui caractérise la hauteur ou l'intolence

depuis la page
632. jusqu'à
la page 635.

Aldebertus.

des Seigneurs François au commencement de la troisième Race. On y lit qu'en vain le Roy Hugues & son fils Robert entreprirent de faire reconnoître leur autorité à Audebert Comte de Perigord, qui assiégeoit la ville de Tours : *nequaquam Rex Hugo, & Robertus filius ejus ausi sunt eum provocare ad bellum, & que comme ils luy firent demander de qui il tenoit sa comté, il repliqua, & vous de qui tenez-vous vostre royauté? sed hoc ei mandaverunt, quis te, inquiunt, comitem constituit! & Adalbertus remandavit eis, qui vos Reges constituerunt!* Je n'ay rien trouvé dans ce fragment qui puisse faire juger quel en est l'auteur, ni en quel temps il vécut.

*Pag. 82.**Pag. 83.**Cænobia Ange-
viacensi.*

Le second fragment se trouve joint au premier dans le M^s mais, selon l'observation de du Chefne, il est d'une écriture différente : il roule presque entièrement sur l'histoire de Guillaume d'Angoulême, particulièrement sur ce qui regarde les guerres qu'il eut à soutenir contre les Normans, qui de son temps vinrent ravager l'Aquitaine, & il y est parlé de ce Prince avec de grands éloges. L'auteur estoit d'Aquitaine, puisque parlant des ravages que les Normans y firent, il use de ces mots *nostros vicos, nostros fines* : & il vécut du temps même du Comte Guillaume, car après avoir rapporté la découverte qui se fit du chef de S.^t Jean dans le monastere d'Angely au retour du voyage que ce Prince avoit fait à Rome, il dit que le bruit * s'en répandit de son temps, & que l'on accourut de toutes parts en devotion à ces saintes reliques.

*Pag. 80.**A la fin de la
page 81.*

Pithou avoit imprimé ces deux fragments en 1596. mais avec un grand nombre de fautes, qui rendoient souvent le texte inintelligible. ; du Chefne qui avoit vû sans doute un autre manuscrit, les a corrigées, & ce n'est pas le seul avantage de son édition sur la précédente : ce qu'on lit dans la collection de du Chefne au premier fragment, depuis ces mots, *Urbem quoque Turonis obsidione captam, &c.* jusqu'à ces autres, *cui est gloria in sæcula sæculorum*, avoit esté déplacé dans celle de Pithou, & ne se retrouvoit qu'à la fin du second fragment. L'arrangement que du Chefne a observé est le plus naturel.

* *Audita fama tam præclara nostris diebus.*

Une généalogie des Comtes d'Angoulesme & de Perigord, termine, dans les éditions de Pithou & de du Chesne, ces deux morceaux historiques, & les éclaircit en plusieurs endroits; le texte est entièrement le même dans l'une & dans l'autre.

La généalogie est suivie d'un troisième fragment, qui comprend ce qui s'est passé depuis l'année 997. que mourut le Roy Hugues Capet, jusqu'à l'année 1110. sous laquelle est rapportée une éclipse. L'auteur, qui ne nous est pas connu; passe légèrement sur le regne de Robert fils de Hugues Capet; il est plus étendu sur les regnes de Henry I.^{er} & de Philippe I.^{er} il raconte la mort de ce Prince arrivée en 1108. & comme il ajoute qu'il fut témoin d'un phénomène de trois soleils, qui parurent cette même année à Scyrs * sur les bords de la Garonne, on doit conclure qu'il vivoit au moins sur la fin du temps dont il nous a laissé l'histoire.

Ce dernier auteur ne donne pas une grande opinion de sa critique & de son discernement dans le choix de ses garants; puisqu'il nous renvoie à l'historien Helgaud pour ce qui regarde la vie du Roy Robert. Nous serions en effet peu instruits, s'il ne nous avoit pas donné luy-même plus de détails sur les Rois Henry I.^{er} & Philippe I.^{er} que le Moine Helgaud ne nous en a laissé sur le regne de Robert. Il ne s'est pas borné dans ces deux derniers regnes, à rapporter l'histoire de l'intérieur du Royaume; il traite assez au long de la conquête d'Angleterre par Guillaume Duc de Normandie, & de celle que les peuples d'Aquitaine & d'autres firent en Espagne sur les Sarasins, des affaires survenues entre le Saint Siège & l'Empire, des ravages des Turcs dans la Terre-Sainte, & de la fameuse Croisade de France, qui vengea d'une manière si éclatante l'injure faite aux Saints lieux par les Infidèles. Pag. 853

J'ay remarqué entre autres choses, dans ce qu'il a écrit de la Guerre sainte, qu'il contredit un fait consacré, ce semble, par la notoriété publique. Il passe pour constant que Godefroy de V. le Tasse:
Pasquier, &c.

* Squires, nommée depuis en latin *Regula*, & dans la langue du pays, *la Reole*, à cause de la Regle de Saint Benoist que les Moines y observèrent exactement. V. la Notice de Valois, à l'article *Regula*.

Bouillon, lorsqu'il fut fait Roy ^a de Jerusalem, refusa de prendre la couronne dans une Ville où le Sauveur avoit esté couronné d'épines; ce pieux scrupule, selon nostre auteur, vint des Croisez mêmes, qui crurent ^b que Godefroy ne devoit pas se permettre de porter la couronne dans Jerusalem.

Du Chesne n'est pas le premier qui ait donné au public ce précieux fragment; il se trouvoit déjà dans la collection de Pithou de 1596. Ils disent l'un & l'autre qu'ils l'ont copié d'après un ancien manuscrit de l'Abbaye de Fleury; du Chesne fait remarquer que c'est la suite d'un fragment qu'il a donné dans le second tome ^c de sa Collection. Il y a très-peu de différence entre ces deux éditions.

^a *Ducem*, suivant les termes du fragment.

^b *Cauti in hoc, quod nequaquam ei licere judicant regium diadema infra*

urbem eandem portare. pag. 92.

^c Depuis la page 630. jusqu'à la page 633.

M É M O I R E.

Sur deux Ouvrages historiques concernant Louis VII. intitulé, l'un, Gesta Ludovici VII. Regis, filii Ludovici Grossi; & l'autre, Historia gloriosi Regis Ludovici, filii Ludovici Grossi, ab anno 1137. usque ad annum 1165. & sur les Auteurs de ces Ouvrages.

Par M. DE LA CURNE DE S.^{TE} PALAYE.

JE ne suivray point dans ce Mémoire, l'ordre que je me suis prescrit dans les précédents. Au lieu de traiter d'abord de ce qui concerne personnellement les auteurs de ces deux ouvrages, je donneray d'abord la notice de ce qu'ils contiennent, en marquant les différences que j'ay observées entr'eux: ensuite j'examineray quels sont ceux qui peuvent les avoir composés. Je crois devoir préférer icy cette methode, pour donner plus de clarté aux discussions dans lesquelles je suis obligé d'entrer.

4. de May
1731.

Les *Gestes* de Louis VII. commencent avec le regne de ce Prince, & continuent jusqu'au second mariage qu'il contracta vers l'an 1152. avec Constance de Castille. L'éditeur adjoute qu'ils alloient encore plus loin, mais que le reste manque dans le manuscrit sur lequel il les a fait imprimer.

Pag. 4173

L'*Histoire* de Louis VII. commence à la même époque, & finit à l'an 1165. ces deux ouvrages sont presque entièrement conformes jusqu'à l'an 1152. où le manuscrit des *Gestes* est demeuré imparfait; outre que les faits y sont les mêmes, l'ordre dans lequel ils sont arrangez, leurs circonstances, les pensées; les transitions, les tours de phrases, les expressions ont dans l'un & dans l'autre une si grande ressemblance, qu'on ne peut douter qu'ils ne soient l'ouvrage du même auteur. Il faut pourtant convenir qu'il y a quelques différences; par exemple, on

B b b b ij.

trouve dans les Gestes un détail fort étendu sur la Croisade, & il n'en est presque rien dit dans l'Histoire.

Plusieurs écrivains * ont attribué à Suger l'Histoire de Louis VII. ce qui a pû les induire à le croire, c'est que cette histoire se trouve dans les manuscrits que l'on sçait estre de Suger, à la suite de la vie de Louis le Gros, & que l'auteur semble dire qu'il avoit aussi écrit la vie de ce Prince. La première de ces raisons ne me paroît pas estre d'un grand poids; on sçait que dans quelques manuscrits les copistes ont souvent rassemblé plusieurs ouvrages de différens auteurs dans un même volume sous un seul titre, sans marquer la différence des auteurs & des ouvrages. La seconde raison n'est pas d'une plus grande solidité; elle ne roule que sur ces mots dont l'auteur se sert au commencement de son histoire, en parlant de Louis VII. qui apprit la mort de son pere: *lugubri tanti patris demigratione comperta*; ce mot *tanti* semble faire entendre qu'il en auroit parlé dans un ouvrage précédent. A ces preuves, sur lesquelles ceux qui font Suger auteur de l'*Histoire* de Louis VII. appuyent leur opinion, j'opposeray la date de la mort de Suger, arrivée en 1152. qui ne permet pas qu'on le fasse auteur d'une histoire qui s'étend jusqu'en 1165. comme celle de Louis VII.

Il y auroit plus de fondement à le croire auteur des *Gestes*: j'ay dit qu'ils estoient entièrement semblables à l'*Histoire*, pour le temps qui s'est écoulé depuis l'avènement de Louis VII. à la Couronne, jusques vers l'an 1152. où ils finissent; cette année 1152. est précisément celle de la mort^b de Suger, & il est dit au commencement des *Gestes*, d'une manière encore plus positive

* Belleforest, dans ses Annales, traduisant mot pour mot, sous l'an 1138. tom. 1.^{re} pag. 500. plusieurs passages de cette Histoire, les cite comme estant de l'Histoire de Louis VII. par Suger; Vossius la luy attribue pareillement, & le P. le Long, *Biblioth. des Hist. de France*, N.^o 6995. dit qu'elle suit dans le manuscrit celle du Roy Louis VI. composée par l'Abbé Suger, ce qui fait croire à

quelques-uns qu'il en pourroit bien estre aussi l'auteur.

^b Je suis l'opinion de D. Gervaise, auteur de la Vie de Suger, *in-douze, trois volumes*, qui me semble avoir fort bien prouvé qu'il ne pouvoit estre mort qu'en 1152. contre le sentiment de D. Felibien Historien de l'Abbaye de S.^t Denys, qui avoit placé la mort sous l'an 1151.

que dans l'*Histoire*, que celui qui en estoit l'auteur avoit fait auparavant la vie de Louis le Gros, puisqu'après avoir rapporté la mort de ce Prince, de qui il semble avoir parlé auparavant, maintenant, dit-il, parlons de son fils; & il adjoûte plus bas: *aggrediamur igitur historiam quæ ad continuandum præcedentibus sequentia sic loquitur*; & qu'enfin en parlant du mariage de Louis VII. avec Eleonor de Guienne, il dit encore: *sicut superius est expressum in vita patris sui*. Mais l'éditeur du manuscrit des *Gestes*, ainsi que je l'ay d'abord remarqué, nous apprend que ce manuscrit, tel que nous l'avons, est imparfait, & qu'il s'étendoit au-delà de 1152. temps de la mort de Suger. J'observeray de plus, que dans ce qui nous reste, il est parlé du mariage de Marguerite fille de Louis VII. avec Henry fils du Roy d'Angleterre, qui estant née en 1152. fut fiancée à ce Prince en 1160. & mariée seulement en 1170. par conséquent bien des années après la mort de Suger. D'ailleurs, l'auteur, dans le détail qu'il fait de la Croisade, dit * qu'il a appris des gens mêmes du pays, ce qu'il rapporte de la trahison des François établis dans la Syrie; cette circonstance ne sçauroit convenir à Suger, qui avoit la Regence du Royaume pendant la Croisade, & qui n'alla jamais dans la Syrie. Malgré ces difficultés, j'estime avec D. Gervaise, que les *Gestes* de Louis VII. sont de Suger, à la reserve des événements postérieurs à sa mort, qui auront esté adjoûtez par un autre écrivain. Mais D. Gervaise auroit dû, ce me semble, excepter encore ce qui regarde la Croisade. On peut dire pareillement de l'*Histoire*, que tout ce qu'on y lit de conforme aux *Gestes*, a esté composé par Suger, & que le reste est une addition.

Le stile & la forme des deux morceaux, que je regarde comme des augmentations, prouve assez qu'ils ne sont pas de la même main que l'ouvrage dont ils font partie; l'histoire de la Croisade inserée dans les *Gestes*, est recommandable par

*Hist. de Suger,
Dissert. 3. pag.
54. & suiv.*

* *Ipse qui scripsit historiam à pluribus indigenis inquisivit*, p. 408. C. ce qui se trouve traduit ainsi dans les Chroniques de S.^t Denys, Paris,

1514. pag. 201. Celui même qui a écrit cette *Histoire*, fit sa demande plusieurs fois à maints gens du pays.

l'exactitude & par la netteté qui y regnent, au lieu que ce qui est attribué à Suger est écrit avec autant de sécheresse que de confusion. Pour ce qui regarde l'addition ou le supplément qui se lit dans l'*Histoire*, depuis 1152. jusqu'à 1165. ce morceau consiste principalement dans le récit de quelques guerres de Seigneurs particuliers avec le Roy, ou contre des Monasteres dont le Roy prenoit la défense; on ne trouve rien de semblable dans tout ce qui précède, & l'attention que l'auteur de cette addition a eue, de s'étendre sur ce qui regarde les Abbayes de Cluny & de Vezelay, me porteroit à croire que c'estoit un Moine qui avoit quelque liaison avec ces deux Monasteres, ou qui y avoit fait sa demeure.

La Croisade de Louis VII. fait la plus considérable partie des *Gestes*, puisque de vingt-deux pages que l'ouvrage entier comprend dans l'imprimé, elle en remplit dix-neuf^a. On y apprend de quelle manière le Roy Louis VII. & l'Empereur Conrad partirent de leurs Estats pour cette guerre, la reception que l'Empereur des Grecs leur fit dans Constantinople, & comment leurs troupes innombrables campèrent près de Calcedoine^b. La description des deux armées, de leur force & de leur éclat, est pompeuse, & n'est pas mal écrite pour le temps; on voit le récit du désastre des troupes de l'Empereur, trompées par des guides infidèles; l'avantage que le Roy de France remporta sur les bords du Mæandre, & qui fut bientôt contrebancé par la défaite de son arrière-garde; son arrivée à Antioche, puis à Jerusalem où il trouva l'Empereur; les projets de guerre qui furent concertez entre ces deux Princes & le Roy de Jerusalem; le siège mis devant Damas; les progrès des Chrétiens devant cette fameuse place, qui auroit esté prise sans la jalousie des Seigneurs François établis dans la Syrie; enfin la retraite peu glorieuse du Roy & de l'Empereur dans leurs Estats. L'histoire de cette expédition est très-bien faite; l'auteur écrit avec ordre & netteté, il détaille en homme instruit, & qui,

^a Depuis la page 1392. jusqu'à la page 1410. inclusivement.

^b *Ante urbem Calcedonia*, ou Chal-

cedoine, ancienne Ville d'Asie en Bithynie, sur le Canal de la Mer Noire.

comme il semble le dire, auroit esté luy-même dans le pays, toutes les circonstances topographiques des divers lieux où se passèrent les principaux événements. On y peut remarquer particulièrement la description des dehors de la Ville de Damas. Il regne dans toutes les narrations assez de vraisemblance & de bonne foy, cependant on pourroit reprocher à l'auteur de n'avoir pas toujours osé dire toutes les veritez qu'il sçavoit ; il ne ^a nomme point les Seigneurs François établis en Syrie, qui firent échouer le siège de Damas, de peur, dit-il, de blesser ceux de leurs amis ou de leurs parents qui vivoient encore.

J'ay examiné tous les historiens connus qui ont écrit de la Croisade de Louis VII. pour voir si ce morceau d'histoire n'auroit point esté tiré de quelqu'un d'entr'eux ; je n'ay rien trouvé de semblable, & je ne crois pas qu'on puisse faire difficulté de le regarder comme une pièce originale.

L'histoire de ce qui se passa en France depuis le commencement du regne de Louis VII. jusqu'à l'an 1152. estant, comme je l'ay dit, presque la même dans les deux ouvrages dont je rends compte, ce que je vais dire sera commun à l'un & à l'autre.

Après le récit de l'avènement de Louis VII. à la Couronne, & une légère digression sur les désordres arrivez dans l'Empire & dans le Royaume d'Angleterre, à l'occasion de la succession à ces deux Couronnes, les deux auteurs ^b, sans se mettre trop en peine de l'ordre chronologique, rapportent la mort de Guillaume Duc de Guienne arrivée en 1137. & le mariage que Louis VII. contracta la même année avec Eleonor fille de Guillaume, qui luy apporta la propriété de cette province. La nouvelle de la prise d'Edeffe ^c, & des autres malheurs qui affligèrent les Chrestiens dans la Terre-Sainte, suit presque

^a *Verum est quod illi Barones tantæ perfidiæ actores de terra Syriæ fuerunt, sed eorum nomina, & generis sui principia, & terras suæ dominationis tacet historia, quia erant adhuc aliqui sui generis successores, qui si audissent suos parentes vel amicos pro-*

ditionis vocatos crimine, æquo animo non tulissent. pag. 407. B.

^b Quand je dis les deux auteurs, c'est relativement aux deux ouvrages que j'ay dit plus haut estre de la même main.

^c Ville Metropole de Mesopotamie.

immédiatement le récit de ce mariage. On y voit de quelle manière les prédications de S.^t Bernard, & les pieux exemples du Roy & de la Reine, armèrent toute la Noblesse & presque toute la Nation Françoisse, l'Empereur même, plusieurs autres Princes chrestiens, & une grande partie de l'Empire, pour aller combattre les ennemis de la Religion; c'est icy qu'au lieu du détail qui se lit sur cette expédition dans les *Gestes*, l'auteur de l'*Histoire* se borne à dire que le Roy, après bien des peines essuyées dans sa route, arriva au S.^t Sepulcre, où il adora la Croix de Nostre Seigneur, & revint enfin sain & sauf dans ses Etats.

En cet endroit les deux auteurs recommençant à marcher ensemble, racontent comment Louis accorda sa protection à Geoffroy Comte d'Anjou & à Henry son fils, contre le Roy d'Angleterre; l'ingratitude de ce même Henry, à qui il avoit fait ceder la Normandie, la juste vengeance que le Roy en tira; enfin la dissolution canonique de son mariage avec Eleonor, la restitution de la Guienne, & le nouveau mariage que Louis contracta avec Constance fille du Roy d'Espagne. Le manuscrit des *Gestes* est resté imparfait à cette époque, mais l'auteur de l'*Histoire* continue, & rapporte le troisième mariage de Louis avec Adelle fille de Thibaud Comte de Blois, la naissance du Prince qui fut le fruit de ce mariage, & le baptême où il reçut le nom de Philippe: l'écrivain termine son ouvrage à cet événement, qui arriva en 1160.

Parmi ces faits concernant nostre histoire générale, sont mêlez d'autres événements, soit étrangers, soit particuliers. Tels sont l'élection du Pape Alexandre III. sa venue & son séjour en France, quelques guerres du Roy contre les Seigneurs divisez entre eux pour des usurpations reciproques, ou qui tyrannisoient les Eglises, principalement contre les Comtes de Clermont & du Puy, & le Vicomte de Polignac, qui opprimoient leurs Evêques & les Abbez voisins; contre les Comtes de Châlon & de Nevers, dont l'un désoloit l'Abbaye de Cluny, & l'autre soutenoit les bourgeois de Vezelay contre l'Abbaye, dont ils vouloient secouer le joug en établissant une Commune.

Dans les deux ouvrages dont je viens de parler, l'histoire du
Royaume

Royaume est traitée fort superficiellement; si de pareils monuments peuvent avoir quelque prix, c'est uniquement parce que nous n'en avons point de meilleurs pour le regne de Louis VII. un des plus stériles de la troisième Race en historiens.

Quoyque j'aye dit qu'il y a entre ces deux morceaux historiques une conformité presque entière pour les faits arrivez au dedans du Royaume, depuis le commencement du regne de Louis VII. jusqu'à 1152. on y remarque cependant quelques légères différences: la plupart consistent dans des changements faits au stile, qui est peut estre un peu plus châtié dans les *Gestes* que dans l'*Histoire*. Les récits y ont aussi un peu plus d'étendue: par exemple, lorsqu'il est parlé dans l'*Histoire* de l'Evêque de Bourdeaux, un de ceux qui assistèrent au Concile de Baugency, pour la cassation du mariage de Louis VII. l'auteur adjoute qu'il n'en sçait pas le nom, au lieu que dans les *Gestes* il est nommé *Lanfredus*.

L'ouvrage intitulé *Gesta Ludovici VII.* a esté publié pour la première fois par Pithou, en 1596. & c'est sur cette édition, conférée avec un manuscrit de S.^t Denys, & corrigée en quelques endroits, qu'elle a esté réimprimée en 1641. dans la Collection de du Chesne. Ces deux éditions sont peu différentes l'une de l'autre, cependant la dernière mérite quelque préférence. Cet ouvrage se trouve inferé dans les Chroniques de S.^t Denys, & il y est traduit assez littéralement. Le Compilateur l'a suivi avec tant d'exactitude, qu'il ne dit rien de la vie de Louis VII. au-delà de ce qui en est rapporté dans les *Gestes*, & laisse un vuide de vingt-quatre ans dans la Chronique, jusqu'au regne de Philippe Auguste fils & successeur de ce Prince, où il reprend la suite de l'Histoire générale du Royaume, d'après un nouvel historien.

L'ouvrage qui a pour titre *Historia Ludovici VII.* a esté imprimé par du Chesne, dans sa Collection de 1641. & il l'a donné d'après un manuscrit de J. B. *Hautin*, Conseiller au Chastelet, où il est précédé, dit-il, de la Vie de Louis le Gros par Suger, & suivi de plusieurs autres ouvrages copiez en 1515. sur un manuscrit plus ancien de S.^t Magloire de Paris:

Tome X.

Cccē

Cujus nomen
non teneo. pag.
415. a.

Pag. 411. a.

A la p. 136.
et suiv. de sa
Collect. f.^o

Tom. 4. pag.
320.

Tom. 4. pag.
412.

il avoit déjà esté imprimé plusieurs fois dans la continuation d'Aimoin où il est inséré. J'ay examiné l'édition donnée en 1602. à Paris par du Breul, qui passe pour la meilleure; mais outre qu'il y a des interpolations, ainsi que dans toute l'histoire d'Aimoin, on y trouve des fautes qui sont corrigées dans l'édition de du Chesne. L'Abbé le Gendre, parmi ses Jugemens sur nos historiens, dit que *cette histoire est moins une histoire complète & suivie, qu'un discours de ce que l'auteur avoit vu & ouï dire*: je ne sçais où il a pris cette dernière circonstance.

Tom. 4. pag.
443.

Je ne dois pas omettre icy, qu'il se trouve dans la Collection de du Chesne un fragment du troisième livre des Chroniques d'un auteur anonyme, dont le manuscrit d'une écriture récente, est conservé dans la Bibliothèque de S.^t Victor de Paris; on y lit onze lignes de suite qui contiennent presque mot pour mot tout ce qui est dit dans les *Gestes* & dans l'*Histoire* sur la guerre de Louis VII. contre Estienne Roy d'Angleterre, qui fut obligé de rendre la Normandie à Henry fils de Geoffroy Comte d'Anjou. Vraysemblablement l'anonyme aura transcrit ces onze lignes de l'un de ces deux ouvrages, ou même de l'auteur original, d'où peut-être l'un & l'autre ont esté transcrits.

Pag. 410. b. c.
Pag. 414. b. c.

M E M O I R E S
P O U R S E R V I R A L' H I S T O I R E
D E R O B E R T D' A R T O I S.

Par M. LANCELOT.

P R E M I È R E P A R T I E.

LORSQUE je lus il y a quelques années, un Memoire 21. de Juillet
1733.
pour justifier la conduite de Philippe de Valois dans le
procès de Robert d'Artois, je m'engageay à donner la suite
& les détails de cette affaire, à décrire la maniere dont furent
fabriquez les faux titres, les peines que plusieurs des coupables
subirent; enfin les differents événements de la vie de Robert
d'Artois.

Je satisfais aujourd'huy à cet engagement, d'autant plus vo-
lontiers que presque tous nos historiens modernes ont alteré
ce point considerable de nostre histoire, pour n'avoir pas con-
sulté les pièces originales, & s'estre contentez de copier Froissard
& les grandes Chroniques de France, guides très-souvent peu
sûrs & peu fidèles.

Robert d'Artois III.^e du nom, arriere-petit-fils de Robert I.
Comte d'Artois, chef de cette branche, estoit fils de Philippe
d'Artois Seigneur de Conches, & de Blanche de Bretagne. Il
naquit en 1287. On apprend par les dépositions de quelques-
uns des témoins qui furent entendus dans son procès, qu'il fut
nourri à Lens & à Avesne-le-Comte, * là où l'on nourrissoit
les enfants Monsieur Philippe d'Artois, & especialement Monsieur
Robert d'Artois à présent Comte de Beaumont, que Mademoiselle
Marguerite nourrissoit ledit Monsieur Robert, & Damoiselle
Ysabeau nourrissoit Madame de Foix, & estoit leur gardien
Monsieur Simon de Malregart, la Dame de Champigny sa
femme, & Monsieur Thiebault de Malregart qui adonc estoit

Deposition de
Simon d'Ou-
vrier, ou de
Dourin. fol.
16. v.^o de la
copie originale
de la Chambre
des Comptes.

Deposition
d'Eude Ma-
rie. fol. 37. de
la copie orig.
de la Ch. des
Comptes.

Escuyer, ou comme il est dit dans un autre endroit que Monsieur Tombert d'Aubin & Monsieur Thiebault de Malregart estoient adonc Maistres desdits hostienlx des enfans:

A peine Robert d'Artois estoit-il sorti de l'enfance qu'il fut envoyé à Paris pour y estre élevé avec Louis, Philippe & Charles fils de Philippe le Bel. Il se forma dès lors une tendre amitié entre eux & Robert, elle fut encore cependant plus étroite avec Charles, qui regna depuis sous le nom de Charles le Bel, pendant le regne duquel Robert d'Artois eut beaucoup de credit.

Art. 93.

Cont. chron.
de Nang. Spic.
tom. XI. pag.
609.

Philippe d'Artois son pere estant mort en 1298. des blessures qu'il avoit reçues à la bataille de Furnes, Robert II. Comte d'Artois prit soin de l'éducation du jeune Robert son petit-fils. Le Comte estant mort aussi en 1302. * Mahault femme d'Othelin Comte de Bourgogne, & tante de nostre Robert, se présenta pour recueillir la plus grande partie de la succession, entre autres le Comté d'Artois, fondée sur ce que estant la plus proche héritière du Comte son pere, elle devoit estre préférée à son neveu & à ses nièces, la représentation n'ayant pas lieu dans la coutume d'Artois. Philippe le Bel décida en sa faveur, & mit en cette même année 1302. Othelin son mari en possession dudit Comté, en reservant cependant à Robert & à ses sœurs les droits qu'ils pouvoient y avoir. Robert d'Artois attendit à les proposer qu'il eût atteint vingt-un ans. C'estoit l'âge que les loix prescrivoient dans ces temps-là pour la majorité des nobles mâles, comme celle des femmes nobles estoit fixée à quinze ans; car pour les roturiers ils estoient majeurs à quatorze ans. L'Ordonnance de S.^t Louis du mois de May 1246. à Orleans, les Etablissements du même Prince aux chapitres 73. & 142. le décident ainsi; on peut voir aussi la 249.^e décision de Jean Desmares fameux Avocat general sous Charles VI.

Robert d'Artois devenu majeur en 1308. fit sa demande tant en son nom qu'en celui de ses sœurs, du Comté d'Artois; dont Mahault leur tante paternelle avoit esté mise en possession;

* Il fut tué à la bataille de Courtray le 11. de Juillet 1302.

& en cas qu'il fût jugé que ce Comté appartenoit à Mahault, il requit qu'elle leur fît raison de quatre mille livres de rente qui avoient esté promises à Philippe d'Artois son pere lors de son mariage avec Blanche de Bretagne. Après quelques procedures, Robert & la Comtesse Mahault convinrent de s'en tenir à l'arbitrage de Philippe le Bel, avec un dédit de cent mille livres contre celuy des deux qui refuseroit de s'y soumettre. Le Roy prononça en faveur de Mahault, le Comté d'Artois luy fut adjudgé pour elle & pour ses hoirs à toujourns; elle fut seulement chargée de donner à Robert, tant pour ses droits que pour ceux de ses sœurs & de sa mere Blanche de Bretagne, quatre mille livres de rente, qui seroient assignées, non pas sur le Comté, mais sur les terres de Charny, de Château-Regnard, & autres qui furent indiquées. Pour les autres chefs de demande de Robert, il fut dit que Mahault luy donneroit de plus mille livres de rente aussi en terre, & vingt-quatre mille francs payables en quatre ans. Robert d'Artois & Blanche de Bretagne sa mere ratifièrent ce jugement solennel, comme il est dit expressément dans celuy de 1318. dont nous parlerons cy-après. Pendant le reste du regne de Philippe le Bel, sa décision ne fut point attaquée.

*Ces lettres sont
données à Asnie-
res, le 3 Octob.
1309.*

Robert observa le même silence sous celuy de Louis Hutin. Il s'y présenta cependant une occasion qui auroit pû luy estre favorable. Il ne paroît pas qu'il se soit donné aucun mouvement pour en profiter, ou du moins s'il a eu quelque part à l'évenement dont je vais parler, ses intrigues ont esté si secretes qu'il n'en est resté aucun vestige dans l'histoire.

* La Noblesse d'Artois & du Cambresis, celle des frontières

* L'ancienne Chronique de Flandres, chap. 55. nomme les chefs de ces Conféderez. Premièrement de Champagne y estoit Sire Gerard de Marteuilg : de Vermandois, le Sire de Hanghest & le Sire de Raineval : de Cambresis, le Sire de Walencourt : de Corbiois, le Sire de Helly & Messire Jehan de Mailly : d'Amienois, le Sire de Picquigny & Messire Guerrard

& Messire Ferris ses freres : de Ponthieu, Sire Autain de Cayen & Messire Aiquerry : de la Comté de S. Pol, le Sire de Beauval & le Sire Sonastre, & d'Artois, le Sire de Renty, le Sire de Fiennes, le Chastelain de Berghes, le Sire de Haut-Pont & le Sire de Vuillerval. Tous ceux s'assemblerent à Bethune & jurerent tous par foy & par serment de maintenir leur aliance, &c.

de Picardie & de Champagne, mécontente du gouvernement de Mahault, qui ne suivoit que les conseils de Thierry d'Irechon ou de Herisson alors Prévoit d'Aire, & depuis Evêque d'Arras, se souleva contr'elle, & se confedera pour s'opposer aux abus que l'on supposoit s'estre introduits dans l'administration de la justice & des finances du pays. La première démarche de ces confédérez fut de faire demander par quelques-uns d'entr'eux à la Comtesse, qui estoit à la Cour de France, la permission de venir luy faire leurs représentations. On a la réponse de cette Princesse à cette requeste, datée de Paris du lendemain de la feste de S.^t Laurent 1314. par laquelle elle déclare qu'elle n'entendoit avoir ni faire guerre à ses Nobles & feaux Vassaux, & qu'elle ne les vouloit traicter que par justice, équité & raison. Cette réponse vague ne satisfit point les confédérez, ils prirent les armes, & forcèrent le Chasteau de Hesdin, pour en tirer un Gentilhomme qui y estoit detenu prisonnier.

Inventaire des Chartes d'Artois. Layet. Baumes, piece cotée 80.

Louis Hutin parvenu à la Couronne pendant ces mouvements, en sentit la conséquence, & n'oublia rien pour en arrêter le cours. Il se fit remettre par les confédérez les griefs qu'ils prétendoient avoir contre la Comtesse, & les demandes qu'ils avoient à faire en conséquence. La Comtesse luy communiqua aussi ses réponses. C'est ce qu'on apprend par des lettres de ce Prince, données à Paris le 12. Juillet 1315. On crut pouvoir terminer cette affaire en faisant donner par la Comtesse des lettres, par lesquelles elle promettoit de conduire & gouverner les sujets du Comté d'Artois selon les coutumes anciennes observées du temps de S.^t Louis, & de supprimer les nouvelles, s'il s'en estoit introduit quelques-unes. Mais cet expédient ne réussissant pas, & les Nobles voulant avoir d'autres garants des promesses qu'on leur faisoit, que de simples lettres de la Comtesse, le Roy leur ordonna de se rendre auprès de luy à Compiègne vers la Toussaints. On n'y traita, à proprement parler, que les interets des Nobles du pays d'Artois; ceux des autres provinces furent renvoyez à un autre examen. Le Roy commença par exiger des parties qu'elles s'en tiendroient exactement à ce qu'il prononceroit. La Comtesse le promit solennellement,

Ibidem, pieces cotées 43. & 95.

Elles sont données à Paris le 16. Octobre 1315. V. Inv. des Chart. d'Artois, Layet. Baumes, n. 29.

Contin. Chron. Nang. p. 665.

en présence de tous les Princes du Sang, entre lesquels Robert d'Artois est nommé, des Comtes de Savoye, de Boulogne, de Forest, &c. de tout le Grand Conseil du Roy.

Les droits de la Comtesse & les plaintes de ses sujets ayant esté examinées, le Roy rendit son jugement au mois de Decembre 1315. Il ordonna *quatre aux Loix & Coutumes de la Province, tant celles qu'il avoit scellées que celles qui n'estant point scellées, seroient trouvées avoir esté usées au pays d'Artois dou temps S.^r Loys, la Comtesse les scellera & les fera observer*; que les terres que la Comtesse detient sans jugement préalable, soient restituées: que si la Comtesse refuse de rendre droit à quelque personne que ce soit, la Justice de la Chastellenie où se passera ce deni, cesse, &c. Qu'jusqu'à ce que le pays fût rétabli dans une pleine tranquillité, le Roy nomméroit à la Comtesse les Baillis qu'elle y établiroit; qu'il seroit fait enqueste des griefs que chacun prétendoit avoir. Enfin, que l'Evêque de Terrouenne recevroit les dépositions que l'on voudroit faire contre le Prévoist d'Aire. *Et est bien nôtre intention, adjoute le Roy, que pour ce li dit maistre Thierry est moult hay au pais que en nuls cas, comment que il adviegne, il ne demeure au pais de Picardie, ne ses freres, ne sa seur, ne ses neveux.*

Après avoir ainsi travaillé à pacifier les troubles du Comté d'Artois, Louis Hutin passa ensuite à l'examen des griefs des autres conféderez. On trouve dans l'Inventaire des Chartres d'Artois, des Lettres de ce Prince, données à S.^r Germain-en-Laye l'an 1315. au mois de Mars, contenant *certaines privileges & provisions baillées par iceluy Seigneur Roy, sur plusieurs doléances & requestes à lay faites par les Nobles du Bailliage de Vermandois, des Prevostez de Laon, de Chaumy sur Oise, de Saint Quentin, de Ribemont, de Peronne, Mondidier & Roye.*

Il ne s'agissoit plus, pour remettre les choses en l'état où elles estoient avant ces mouvements, que de rétablir le Prévoist d'Aire, Thierry d'Irechon, dans la possession de ses biens, que le Roy avoit fait mettre sous sa main, de même qu'il y avoit mis le Comté d'Artois. C'est ce que ce Prince fit, par ses

Au Bois de Vincennes.
Cod. Diplom.
Lain p. 86.

C'est celui de Boulogne à présent.
Thierry d'Irechon.

Inv. des Chartres d'Artois,
Loyett. Artois.
n. 50.

*Ibid. Loy. du
Testament & af-
faires de Thierry
d'Artois. n. 7.*

Lettres données à Paris le 15. May suivant 1316. Il manda à Hugues de Conflans Marechal de Champagne, & son Gouverneur alors du Comté d'Artois, de rendre & faire rendre au Prévost tout ce qui avoit esté pris & levé sur ses biens; que si cependant il s'y trouvoit *aucuns bleds, il eust à les prendre à gracieux prix* pour luy Seigneur Roy.

Cette pacification sembloit devoir estre solide; mais outre que les principaux des confédérez, tels qu'estoient les Sires de Renty & de Fiennes, & le Chastelain de Berghes, n'y avoient ni assisté ni adhérent, les grands événements qui la suivirent de près en empêchèrent l'exécution. La mort prématurée de Robert fils unique de la Comtesse, arrivée vers ce temps-là, & celle de Louis Hutin *, qui est du cinq Juin de la même année 1316. firent reprendre les armes à la Noblesse d'Artois. Le prétexte fut que Mahault n'avoit point ratifié par son scel les convenances faites par le Roy Louis, en Decembre & en Mars 1315. & qu'elle ne satisfaisoit à aucun des articles qui y avoient esté reglez. Mais il y a beaucoup d'apparence que Robert d'Artois qui avoit affecté une neutralité apparente dans les premiers troubles, flatté de la conjoncture avantageuse qui se présentoit, fut le principal instigateur de ces derniers mouvements.

Devenu par le décès du jeune Robert son cousin, le seul mâle de sa Maison, il crut que cette qualité luy donneroit la préférence, dans l'esprit des peuples, sur les deux filles qui restoient à sa tante la Comtesse Mahault. D'ailleurs, la France estoit dans une espèce d'interregne; on y attendoit quel seroit l'enfant postume dont la Reine estoit enceinte. Philippe Comte de Poitiers, depuis Roy sous le nom de Philippe le Long, estoit à la verité dépositaire de l'autorité Royale, sous le titre de Regent; mais Robert avoit lieu de croire que ce Prince auroit à discuter des affaires plus intéressantes pour l'Estat & pour luy,

* Louis Hutin mourut le 5. Juin 1316. V. le testament de Clemence de Hongrie, veuve de Louis Hutin, *Preuves des Mem. de Dauphiné,*

pag. 217. Et le cinquieme jour de Juin que notre très chier Seigneur le Roy Loys mourut.

que celles de l'Artois : il se déclara donc ouvertement pour la Noblesse de ce Comté contre la Comtesse Mahault, & se rendit sur la frontière de Picardie.

Le Regent cependant avoit pris les précautions les plus sages pour prévenir les suites fâcheuses de ce nouveau soulèvement d'Artois; dès les premiers jours de la Regence, il envoya dans ce pays, qui restoit toujours sous la main du Roy, & dans le même état qu'il estoit du temps du Roy Louis, Gaucher de Chastillon Connestable, Jean de Beaumont Marechal de France, & Regnault de Lor. Munis du pouvoir du Regent, ces Commissaires firent un Traité provisionnel avec les Nobles d'Artois & les autres alliez de la *Leingue Picarde*. Ce Traité est sans date; M. Leibnitz qui l'a donné, le met sous l'année 1315. c'est visiblement une faute, il est du temps de la Regence de Philippe le Long, qui n'a commencé qu'au mois de Juin 1316. & il doit estre antérieur à l'invasion de Robert en Artois, qui est du mois de Juillet suivant, puisqu'il n'y en est fait aucune mention; ainsi on doit le placer vers la fin de Juin ou le commencement de Juillet de cette année.

*Leibnitz, Cod.
Diplomat. pag.
85. Sa copie est
peu exacte.*

Par ce Traité, les alliez doivent remettre en la main du Connestable, pour le Regent, les châteaux d'Artois, & rendre les chatez & meubles levez; eux de leur côté requièrent que jusques à ce que la Comtesse d'Artois aura scellés les convenances faictes entre li & les alliez pardevant le Roy Loys, Gouverneur soit mis au pays d'Artois de par le Roy, qui ne soit mie suspec-neux auxdits alliez, li quex jurra au Roy ou à son Lieutenant à garder le pays d'Artois selon les us & coutumes anciennes, & jurra à garder toutes les convenances faictes entre lesdits alliez & la Comtesse, à les garder aussy eulx & leurs ensuivans à son pouvoir de toutes forces de tous dommages qui advenir leur pourroient de par la Comtesse d'Artois, ou de par les siens, pour les débats qui ont esté & sont encore entr'eux jusques aujourd'huy, &c.

Item. Ils veulent que le Roy ait en convent que ladite Comtesse n'entrera en Artois jusques à tant qu'elle aura scellé & accordé les convenances qui furent entre li & lesditz alliez, desquelles Messire Regnault de Lor en porte le transcript.

Item. *Que li diz Regens baillera ses lettres especiaulx en la forme & maniere que le Roy Loys les bailla, & les fera sceller de ses freres & de ses oncles.*

Item. *Se il se trouve que ladite Comtesse ou sa gent ait levé aucunes choses à tort desdiz Nobles, li diz Regens est tenuz dou faire restabliir.*

Ce Traité provisionnel n'arrêta point les projets de Robert d'Artois; son intérêt particulier demandoit qu'il mît à profit la conjoncture où se trouvoit le Royaume, & le mécontentement des Nobles d'Artois & des provinces voisines: ainsi, sans égard pour le jugement de Philippe le Bel, rendu sept ans auparavant, après un mûr examen de la question; sans respect pour son propre acquiescement à ce jugement pendant ce long intervalle de temps, & en conséquence duquel il avoit esté investi des terres qui luy avoient esté déléguées, & payé des sommes qui luy avoient esté promises; enfin sans s'embarrasser des Traitez de Louis Hutin, des mois de Decembre & Mars 1315. & du dernier provisionnel fait depuis peu de jours par les Commissaires du Regent, il passa en Artois vers la Fête de la Magdelaine (Juillet 1316.) & s'estant mis à la tête des alliez, il profita de leurs forces pour s'emparer du Comté. Heldin, Avesnes-le-Comte, Arras lui ouyrirent leurs portes; les habitants de S.^t Omer ne furent pas si faciles: j'ay rapporté ailleurs la réponse judicieuse qu'ils luy firent. Ils se rendirent cependant à la fin, s'il en faut croire le Continuateur de Nangis*, quelques efforts que fist le Connestable pour s'y opposer.

Robert d'Artois fit plus. Après avoir ainsi porté le fer & le feu dans l'Artois, il écrivit à Mahault sa tante, *qu'il luy peise & pesera à toujours que ladite Mahaut l'a empesché à tort en son droit de la Conté d'Artois, lequel ne veult plus souffrir. A cette cause luy mande qu'il y vat à mettre conseil & à recouvrer le sien le plusloft qu'il porra.* Ces lettres sont datées d'Oisemont (en Vimeu) le merquedy 22. Septembre 1316.

Le même Continuateur de Nangis dit que Robert fut cité

Chronique de Flandres, c. 58 pp. 116. 117.

Justificat de la conduite de Phil. de Valois. Mem. de l'Acad. Tom. VIII. pag. 661.

Inventaire des Chart. d'Artois. Layett. du différend entre Mahault & Robert d'Artois. n. 16. Contin. Chron. Nang. p. 668.

* *Civitatem Attrebatum, castrum-que Sancti Audomari vi armorum ac-* | *cepit.* Continuat. Chron. Nang. pag. 668.

à venir répondre au Parlement sur cette invasion faite contre toute sorte de droit, & contre les décisions les plus respectables, mais qu'il refusa de comparoître, Sans discuter si ce fait est vray pour le temps auquel cet historien le place, il est certain que le Regent, picqué de la conduite de Robert & des confédérez d'Artois, résolut de marcher en personne contr'eux. Le samedy avant la Toussaints, il vint prendre la Bannière Royale à S.^t Denys, de l'Evêque de S.^t Malo. Le même Continuateur qui rapporte ce fait, remarque qu'on n'observa pas en cette occasion toutes les cérémonies ordinairement observées à la levée de l'Oriflamme. Un célèbre historien moderne prétend que ce fut parce que le Regent qui levoit cette Bannière n'estoit pas Roy. Ne seroit-ce point plustost parce qu'il ne s'agissoit que d'une très-petite expédition, contre un Prince du Sang, & contre des sujets & des arrière-vassaux du Roy, qui se portoient à une desobéissance criminelle? Quoy qu'il en soit, le Regent vint à Amiens avec un gros corps de troupes.

Cette approche intimida les confédérez; les principaux, du nombre desquels estoit Ferry de Picquigny, se rendirent auprès du Regent; & dès le 6. Novembre ils obtinrent de luy le pardon qu'ils luy demandèrent humblement. Par les lettres qui en furent dressées, il paroît qu'ils *amenderent & gaigierent l'amende de ce qu'ils avoient pris avant la venue de Robert d'Artois, soit châteaux, maisons, joyaux, meubles ou vivres en ladite Conté d'Artois sus la main du Roy*, le Regent regardant en ce leur obeissance & leur humilité, à la priere des nobles hommes du païs voisin, leur remet toutes ces amendes, à condition de rendre à la Comtesse ses châteaux, meubles & vivres pris par eux, excepté des vivres *mangez ou beus tant par eauls, comme par leur mesniee & leurs chevaux es maisons de ladite Contesse*; si ladite Comtesse vouloit les recouvrer, les Comtes de Evreux nostre oncle, de la Marche nostre frere, du Mans nostre cousin, de S.^t Pol nostre oncle & de Foures, & les Seigneurs de Noyers, de Creon & de Rinel les en promistrent à delivrer. Ces lettres contiennent plusieurs autres dispositions, soit concernant la Ville de Saint Omer contre laquelle le Seigneur de Fiennes estoit en

*Contin. Chron.
Nang. p. 668.*

*Reg. 53. du
Tresor des Char-
tes, piece 169.
Inventaire des
Chart. d'Artois,
Loy. du différend
de Mahault &
de Robert d'Ar.
n. 43.*

guerre, & que le Regent promet de défendre contre ledit de Fiennes, soit pour la restitution des biens pris en Artois, &c. Enfin le Regent admet à cette grace & paix tous ceux qui viendront avant la Chandeleur prochaine, *gaigier & ratifier ladite amende pardevant luy, ou pardevant Jean des Grez ou Jean de Biaumont Marefchaux de France*, &c. Ces lettres ainsi accordées & octroyées à Amiens le 6. de Novembre, du temps de la Regence de Philippe le Long, furent scellées à Paris le lundy après Noël suivant, luy estant parvenu à la Couronne. Les articles de paix qu'elles contenoient eurent besoin dans la suite de nouveaux éclaircissements, comme on le dira cy-dessous.

Pour les conventions entre la Comtesse & Robert, s'il en faut croire le Continuateur de Nangis, qui est le seul historien qui fournisse quelques détails là-dessus, elles portent qu'on nommeroit des arbitres pour prononcer sur les prétentions de Robert d'Artois contre la Comtesse Mahault sa tante; que si ces arbitres ne pouvoient parvenir à accorder les parties, elles seroient jugées par les Pairs & les grands Seigneurs du Royaume, les choses cependant remises en l'état où elles estoient à la mort de Robert II. aïeul de Robert : que les Comtes de Valois & d'Evreux seroient les sequestres du Comté d'Artois, & qu'ils en recevroient les revenus. Enfin, que Robert se remettroit en prison jusqu'à la décision du procès.

V. le Jugem.
de 1318.

*Inventaire des
Chartes d'Art,
Lay. Bapaum.
n. 78.*

*Ibid. Lay. Art.
n. 41.*

*Contin. Chron.
Nang. ad ann.
1316. p. 670.*

Ce Traité ainsi conclu, le Regent revint à Paris, & Robert se rendit prisonnier dans les prisons du Châtelet, & ensuite dans celles de l'Abbaye de Saint Germain-des-Prez. Pour la Comtesse Mahault, elle protesta contre cette paix, *entant comme il li peut ou pourroit estre dommageuse* : & peu de jours après; c'est-à-dire, le mardy après l'Octave S.^t Martin (1316.) elle passa procuration, portant tout pouvoir d'agir en son nom contre les principaux confédérés. Elle adressa aussi, environ le même temps, une supplication au Pape Jean XXII. pour engager Sa Sainteté à luy faire rendre justice des dommages à elle faits en son Comté d'Artois, par Robert son neveu & ses complices.

L'auteur qui nous apprend ce fait de la prison de Robert

d'Artois après la paix d'Amiens, met son élargissement vers le mois de Février suivant. Il adjoute que ce fut après quelques discussions, tant en forme judiciaire qu'autrement, & qu'il se fit un traité à l'amiable, par lequel Robert renonça entièrement à ses droits, à condition que le Roy y pourvoiroit selon la justice.

Eo pacto videlicet quod Rex in hoc facto debuit providere. Ibid.

Ce récit n'est pas exact. L'auteur a rapproché des faits éloignez entr'eux de près de deux ans. Le traité d'Amiens est du 6. Novembre 1316. comme je viens de le marquer. Le petit Roy Jean dont la Reine Clemence de Hongrie accoucha le 15. du même mois, n'ayant vécu que cinq jours, il se présenta de plus grands intérêts à discuter que ceux de Robert d'Artois. Quoique le Regent fût appelé de droit, par sa naissance, à la Couronne, il trouva cependant quelques oppositions. Le Comte de Valois son oncle, le Duc & la Duchesse de Bourgogne, suivis de plusieurs grands Seigneurs & Barons du Royaume, vouloient qu'on examinât les droits que Jeanne Reine de Navarre, fille de Louis Hutin, pouvoit avoir sur les Royaumes de France & de Navarre. Le Comte de la Marche luy-même, frere du Regent; & Roy après luy sous le nom de Charles le Bel, se retira, le matin du jour du Sacre, de Rheims, où il s'estoit rendu pour assister au Couronnement. Ces oppositions n'empêchèrent pas, à la verité, que la cérémonie ne se fît, & que la plus grande partie du Royaume ne reconnût pour Roy Philippe le Long; ce qui fut encore plus solennellement déclaré dans l'Assemblée qui se tint vers la Chandeleur, en présence du Cardinal Pierre d'Arrablay, peu auparavant Chancelier, à laquelle les Barons furent convoquez avec des Prélats, les principaux Bourgeois de Paris, & l'Université en Corps. Pendant ces mouvements si intéressants pour tout l'Estat, peut-on avoir eu le temps d'examiner & de terminer le procès du Comte d'Artois?

Contin. Chron. Nang. p. 667. 670.

Chron. Joann. Canonici Sancti Victoris Paris.

V. le Traité de la Majorité des Rois, p. 67. & suivantes.

Balz. Vita Paparum Avinionens. Tom. 1.

pp. 114. 119. Contin. Chron. Nang. p. 670.

Les grandes Chroniques de France arrangent ces faits autrement, c'est après le Sacre de Philippe le Long * qu'elles mettent

* Philippe fut couronné en Roy, & la nuit de la Tréphaine fut à Paris reçu comme Roy, & tantost appella le dessusdit Robert d'Artois, & luy fist

tenir prison longuement tant que l'accord fust fait, & quitta la Comtesse d'Artois, & on luy donna le Comté de Beaumont.

la prison de Robert d'Artois; & elles adjoûtent *qu'il la tint longuement tant que l'accord fust fait*: cela seroit plus conforme aux pièces qui nous restent.

*Inventaire de s
Ch. d'Art. Lay.
du differend de
Mahault & de
Robert d'Art.
pièce 53.]*

Quoy qu'il en soit de cette prison de Robert, il est certain que son differend avec la Comtesse Mahault ne fut point décidé par des arbitres, comme le Continuateur de Nangis le dit: il fut jugé en forme de Pairie, & dura près de deux ans. C'est ce que prouvent les différentes pièces qui nous en restent. La première est un arrest du Parlement, du mercredi après la Chaire de S.^t Pierre (Janvier 1316.) qui prononce que la Cour est bien & suffisamment munie & garnie, que l'adjournement y mentionné est suffisant; & que si les parties, Mahault & Robert d'Artois, Chevalier, Comte de Beaumont-le-Roger, veulent proposer quelque chose l'une contre l'autre, elles seront ouyes par la Cour, pour leur faire raison & justice.

Idem. n. 2.

En obéissant à cet arrest, Mahault se présenta au Parlement le lundy 7. du mois de Mars suivant 1316. & y proposa ses griefs contre Robert, pour les outrages & dommages qu'il luy avoit faits. Robert fournit apparemment ses réponses. Les formalitez observées dans ce procès, peut-estre aussi les différents délais des parties, & quelques autres incidents dont je parleray cy-après, le traînèrent en longueur. On a des lettres de con-

*Preuv. de l'hist.
de Bretagne, col.
470. le P. Loë
bureau met la
date de ces let-
tres au 14. Juin
1316. c'est une
erreur, elles sont
de 1317.*

vocation du 14. Juin 1317. adressées au Duc de Bretagne, pour qu'il eût à se trouver, en qualité de Pair de France, en la Cour de Parlement, dans l'Octave de la Chandeleur prochaine, au jugement qui devoit estre rendu sur cette affaire: ce jugement fut encore différé de trois mois. Enfin, après plusieurs procédures tant sur le fonds de la propriété du Comté d'Artois que sur les dommages que la Comtesse prétendoit avoir soufferts de la part de Robert, lors de son invasion, il y eut un arrest solennel de la Cour de France, rendu en plein Parlement au mois de May 1318. par lequel il fut dit:

*Tres. des Char-
tes.
Copie originale
du procès de Ro-
bert d'Artois, en
la Chambre des
Comptes, folio
87. verso.*

1.^o Que ledit Comté & Pairie d'Artois avec toutes ses dépendances, demeureroit perpétuellement à la Comtesse, à ses hoirs & successeurs; & perpetual silence fut imposé sur ce à Robert & à ses successeurs.

2.^o Pour peines ou dommages demandez à Robert par la Comtesse, il fut ordonné que ledit Robert en demeureroit quitte & absous de tout le temps passé jusques aujourd'huy, & que toutes rancunes & toutes felonies, se aucunes en avoient entr'eux & leurs gens, cessassent du tout, & que *ledit Robert amast ladite Comtesse comme sa chiere tante, & ladite Comtesse ledit Robert comme son bon nepveu*. Le Roy se retint le pouvoir de éclaircir tout doute, toute obscurité qui pourroit estre sur lesdites choses; ordonne qu'avec ses lettres lescdites parties bailleront sur ce les leurs scellées de leurs sceaux l'une à l'autre; & avec ce ledit Robert pourchassera que le Comte de Richemont (Jean de Bretagne frere de la mere) & le Comte de Namur (mari de la sœur Marie d'Artois) pendront leurs sceaux aux lettres scellées du scel dudit Robert à plus grande seureté de tenir & garder bonne pez entre lesdites parties, & prometttront que toute cette ordonnance seront garder par ledit Robert, & se il alloit à encontre en aucune maniere, ils aideroient à contraindre ledit Robert à la tenir & encore avec ce pourchassera ledit Robert, que nos oncles (Charles Comte de Valois, & Louis Comte d'Evreux) nostre frere (Charles Comte de la Marche) & nos cousins (Louis Comte de Clermont, Philippe de Valois Comte du Mans & Charles son frere) donnent aussi leurs lettres patentes que de leur conseil & assentement ledit Robert a ratifié & emologué toutes les choses desdites, & que se il vouloit venir encontre, ils ne li donroient aide, ainçois aideroient à le contraindre à tenir & garder les choses desdites, &c. Les deux parties se soumirent sur le champ, & en présence du Roy, à ce jugement, & jurèrent par leurs serments donnez sur saintes Evangiles, de l'observer. Les Princes du Sang, par qui le Roy avoit ordonné que cette décision seroit ratifiée, donnèrent leurs lettres en conséquence, le dimanche avant l'Ascension Nostre Seigneur, c'est-à-dire, le 28. de ce même mois de May 1318. C'est de ce même jour que les ratifications particulières de Robert d'Artois, Jean de Bretagne son oncle, & Jean de Namur son beau-frere, sont aussi dattées. Ainsi fut terminé pour la seconde fois, le differend sur le Comté d'Artois. La Comtesse Mahault obtint le dix-neuf Septembre

*Copie originale
du procès de Rob.
d'Artois, en la
Ch. des Compt.
fol. 89. verso.*

*Ibid. folio 90.
verso.*

Par Lettres

données en
l'Abbaye N.
D. la Reale
près Pontoise.
*Inventaire des
Chartes d'Art.
Layert. Artois,*
n. 93.

suivant, la main-levée du Comté, mis sous la main du Roy
dès le temps du Roy Louis.

Pendant le cours de cette longue instance, il se passa diffé-
rents événements dans cette province, auxquels on ne peut
douter que Robert d'Artois n'ait eu part. La paix d'Amiens,
du 6. Novembre 1316. souffrit quelques difficultez. Philippe
le Long, après l'avoir scellée le lundy après Noël, comme nous
avons vû, envoya son frere, le Comte de la Marche, pour la
faire mettre à exécution. Les Nobles d'Artois firent des repré-
sentations à ce Prince sur trois articles de cette paix. Le pre-
mier regardoit les dommages & pilleries faites dans le pays
depuis la Magdelaine que Robert y entra, & qu'il avouoit &
prenoît sur luy. Ils demandèrent, en conséquence de cet aveu
de Robert, d'estre quittes & déchargez de ces prises, depuis la
Magdelaine jusqu'à ladite paix d'Amiens. Par le second, ils
demandèrent que le Roy s'obligeât de garder & faire garder
l'accord fait par le Roy Louis, & ladiite paix d'Amiens. Enfin,
que quoyque quelques-uns des confédérez qui n'estoient pas à
Amiens lors de ces convenances, ne se fussent pas rendus par-
devers les deux Marefchaux de France dans le temps prescrit,
pour adherer à la paix & amender, en la manière que ceux qui y
estoint présens l'avoient fait, ils fussent cependant déchargez
de l'amende, Ferry de Picquigny ayant amendé pour tous. Le
Comte de la Marche leur accorda ces trois articles, & Philippe le
Long les ratifia, par ses lettres données à Paris le 8. May 1317.
dans lesquelles lettres la paix d'Amiens se trouve rapportée.

*Regist. 53. du
Tres. des Chart.
piece 169.*

Les Sires de Fiennes, de Renty & quelques autres ne vou-
lurent point acquiescer à ces conventions de paix; ils persistè-
rent dans leur rebellion * contre la Comtesse. Jean de Fiennes
& sa mere Isabel se portèrent même à former une accusation
contre cette Princesse, pour plusieurs crimes qu'ils luy imputé-
rent. Mahault obtint un arrest du 9. Octobre 1317. qui la
déchargea, & la déclara innocente de tout ce qu'on proposoit
contre elle.

*Regist. du Tre-
sor des Chartes,
entr'autres le
53. piece 25.*

*Inventaire des
Chartes d'Art.
Lay. Boullogne,
&c. & lettres
justificatives de
Mahault, n. 1.
p. 63.*

* Pour un procès entre Mahault & Jean de Mailly, un de ces confédérez, | au sujet d'injures, violences, &c. V. *Registres du Parlement, 1317.*

Cette

Cette justification ne rendit point la tranquillité au pays d'Artois. Les ennemis de Mahault, ou plustost ceux du Prevost d'Aire son Ministre, ne cessèrent d'inquieter cette Princesse : les procédures continuèrent. On a un adjournement, du mercredi veille S.^t Matthieu 1318. donné à Mahault, pour venir ouir telles requestes & conclusions que les Nobles d'Artois voudront prendre contre elle. Enfin au mois de Juillet 1319. il y eut un traité ou appointment fait entre la Comtesse & ces Nobles, qui fut ratifié par Philippe le Long, par ses lettres données à Longchamp, des mêmes mois & an ; par Charles le Bel en 1326. & par Philippe de Valois en 1328. En vertu de cet appointment, Philippe le Long donna à Mahault mainlevée du Comté d'Artois, & manda aux Nobles de l'Artois qu'ils eussent à luy obéir.

Quelque authentique que fût cette paix, Mahault trouva encore de la résistance de la part de quelques Seigneurs & Communautez de ce pays ; elle obtint un nouvel arrest du Parlement du 9. May 1321. contre ceux des alliez de Robert d'Artois, qui ayant fait plusieurs pilleries, violences & dommages dans ses maisons & châteaux, refusoient encore de luy donner satisfaction. La nuit de Saint Martin d'hiver 1321. les maire & communauté d'Hesdin transigèrent enfin avec elle, & promirent de luy payer onze mille livres parisis, aux noms y déclarez, pour avoir rompu & brisé la porte du parc à Hesdin. En 1324. Pierre de Grigny, Chevalier, s'engagea pour luy, pour le Châtelain de Berghes & pour le Sire de Renty, de payer cinq mille livres & quinze sols parisis, d'une part, & trois cens livres aussi parisis, d'autre, en quoy ils avoient esté condamnez par arrest du Parlement, pour les dommages & interets faits à ladite Dame & à ses biens, rabbattu néantmoins ce qu'elle auroit recouvré d'ailleurs. Quatre ans après, Jean de Fiennes passa une semblable obligation de cinq mille neuf cens cinq livres pour même sujet. Cette somme n'estoit pas encore payée en 1333. on a de nouvelles lettres du même Jean de Fiennes au profit d'Eudes Duc de Bourgogne & de sa femme, pour la

Inventaire des Chartes d'Art. Lay. du différend de Mahault & de Rob. d'Artois; n. 50.

8. Juill. 1319.

Ibid. Lay. Baupnes, n. 25. 28. 39.

Ibid. Lay. du diff. de Mah. & Rob. d'Art. n. 42.

Ibid. n. 21.

Ibid. Layett. Hesdin. n. 7.

Du vendredy avant les Bransons, 1324.

Ibid. Layett. du diff. de Mah. & Rob. d'Art. n. 54.

Du jeudy après la fête S.^t Denys 1328.

Ibid. n. 47.

Du samedi 21. Aoust 1333. Ibid. n. 48.

omme de cinq mille livres, en quoy il reconnoît avoir esté condamné envers Mahault.

J'ay cru devoir rapporter de suite ces différentes procédures, ces mouvements de desobéissance, & ces attentats de la Noblesse d'Artois, soutenue, tantost ouvertement, & tantost par pratiques secretes, par Robert, pour ne point interrompre ce que j'ay à dire des autres événements de la vie de ce Prince.

Après que le célèbre arrest du mois de May 1318. eut adjugé irrevocablement l'Artois à la Comtesse Mahault, comme je l'ay dit cy-dessus, Robert d'Artois rendu, du moins en apparence, à ses devoirs & à ce que sa naissance exigeoit de luy, se disposa à aller servir sur les frontières de Flandres; la trêve qui avoit esté conclue l'année précédente avec les Flamans, devoit finir à la Pentecoste; le Roy faisoit défilér des troupes de ce côté-là. On a un acquit de Robert d'Artois, de douze cens quatre-vingt-treize livres quinze sols tournois, à compte du service que luy, *deux autres Chevaliers Bannerets, seize autres Chevaliers sans Banniere, & soixante onze Escuyers de sa Compagnie entendoient faire au Roy, en la Compagnie Monsieur le Comte d'Evreux es parties & es frontieres de Flandres.* Cet acquit est du lundy 5. Juin 1318. huit jours après les lettres de ratification de l'arrest; mais ces préparatifs de guerre se terminèrent encore par une nouvelle trêve d'un an.

Ce fut pendant cette tranquillité dont la France jouit le reste de cette année, que Robert épousa Jeanne de Valois fille de Charles Comte de Valois, & sœur de Philippe depuis Roy de France. On ne peut douter que ce mariage n'ait esté postérieur au jugement sur le Comté d'Artois. Ces Princes ne traitent dans leurs lettres de ratification dont j'ay parlé, Robert d'Artois que de cousin. Ils l'auroient appelé fils & frere, si le mariage eût esté fait.

L'histoire ne nous apprend rien des actions de Robert d'Artois sous les autres années du regne de Philippe le Long.
1322. On sçait que ce Prince mourut le 3. Janvier 1321. (ancien stile) & que Charles le Bel Comte de la Marche son frere luy succeda.

J'ay déjà remarqué cy-dessus qu'il y avoit toujours eu une liaison intime entre le nouveau Roy & Robert d'Artois. Aussi celui-cy eut-il plus de part aux affaires sous ce regne, qu'il n'en avoit eu sous les précédents. Ce fut particulièrement par son conseil que le Roy *feist adjourner tous les Pairs de France, & tous les Princes & Barons du Royaume, & leur feist commander que tous fussent à Rheims à son sacre le dimanche devant les brandons* *.

*Chronique de
Fland. ch. 61.
pag. 122.*

Quoyque le Roy d'Angleterre fût tenu envers nos Rois de leur prêter hommage pour le Duché de Guyenne, le Comté de Ponthieu, & les autres terres qu'il possédoit en France; il avoit toujours différé de venir le rendre, & quelques sommations que les Rois Louis Hutin & Philippe le Long luy en eussent faites, il s'estoit servi de differents pretextes pour éloigner cette cérémonie. Un des premiers soins de Charles le Bel parvenu à la couronne, fut de demander à Edouard qu'il eût à s'acquitter de ce devoir de vassal de la couronne. Edouard cherchant encore à éluder, Charles le Bel prit le parti de l'y contraindre. Il se joignit à ces délais de prestation d'hommage un autre sujet de mécontentement entre les deux Rois. Le Seigneur de Montpezat ayant élevé un château ou bastide dans un lieu qu'il prétendoit estre du domaine du Roy d'Angleterre, les officiers du Roy soutinrent au contraire qu'il estoit du domaine de France, & le château fut saisi. Le Seigneur de Montpezat soutenu par le Seneschal & les troupes d'Edouard, reprit par force le château, & fit égorger les François qui s'y trouvèrent. Charles le Bel résolu de tirer vengeance d'un pareil attentat, forma le dessein d'envoyer des troupes pour mettre sous sa main la Guyenne. Charles de Valois son oncle, à qui il donna le commandement de cette armée, eut ordre d'estre à Bergerac le premier jour du mois de May 1324. avec quatre cens hommes d'armes & mille Arbalestriers. Ce Prince s'y

*Bastidam J.
Sacerdotis la
Bastie S. Sar-
dos. Rymer tome
4. pag. 74.*

*Corps Dipl.
to. 1. part. 2.
page 69.*

*Contin. chron.
Nang. p. 707.
708. & 709.*

*Invent. du Tr.
des Ch. Valois
2. n.º 50.*

* Le Roy l'admit dans son conseil, & l'on trouve des lettres expédiées à sa relation en 1323. Voyez le *Regist.* 62. du *Treſor des Chartes*, n.º 51.

52. &c. Par le Roy à la relation M. Robert d'Artois, Comte de Beaumont-le-Rogier.

rendit avec ses deux fils Philippe & Charles, Robert d'Artois son gendre, Matthieu de Tric Marechal de France, & l'élite de la Noblesse du Royaume. Il fit sommer toutes les villes de Gascogne & de Guyenne de se rendre, & toutes refusèrent d'obéir, en conséquence des ordres qu'Emond Comte de Kent, oncle d'Edouard, que ce Prince avoit envoyé pour commander dans ces provinces, & s'opposer aux desseins des François, leur avoit donnez. Charles de Valois entra donc à main armée dans le pays : on rasa la bastide du Seigneur de Montpezat, cause en partie de cette guerre. La plupart des villes ouvrirent leurs portes, mais il fallut assiéger en forme la Reole, dans laquelle le Comte de Kent s'enferma. Ce siege dura environ

Corps Diplom.
10. 1. part. 2.
p. 71.

un mois : enfin le samedi 22. Septembre 1324. lendemain de la S.^t Matthieu, le Comte de Kent capitula. Par ce traité il fut dit qu'il rendroit la Reole, & qu'il y auroit une trêve jusques à l'octave de Pâques entre les deux nations. On profita de cette trêve pour negocier un traité de paix ; mais le point principal qui estoit l'hommage, souffroit toujours de la difficulté. Charles le Bel vouloit avant toute autre condition, que le Roy d'Angleterre le rendit en personne, & celui-cy ne pouvoit se déterminer à passer la mer pour un pareil sujet ; ou plustost les Spenfers ses favoris qui le gouvernoient absolument, & qui avoient un très-grand interest à ne pas le perdre de vûe un seul instant, ne vouloient pas le luy permettre ; enfin ils imaginèrent un moyen qu'ils crurent le plus convenable à leurs fins. La Reine d'Angleterre estoit sœur de Charles le Bel. Ils se flattèrent que par le crédit qu'elle pouvoit avoir sur luy, elle consommeroit l'affaire du traité ; par-là même ils éloignoient une Princeesse qu'ils sçavoient leur estre très-oppoée. Il fut donc resolu qu'elle passeroit en France.

Rymer tom. 4.
p. 140.

1325.

On a une lettre du Roy Edouard son mary au Pape Jean XXII. du 8. Mars 1324. (ancien stile) où il marque qu'il se détermine enfin à envoyer la Reine en France pour traiter avec le Roy. Je remarque cette date, parce que Froissard semble avancer ce voyage de deux ans, & le mettre en 1323. puisqu'il dit dans un endroit que la Reine d'Angleterre demeura

Froissard, l. 1.
chap. 7.

à Paris l'espace de trois ans. Or il est certain qu'elle entra en Angleterre le 22. Septembre 1326. il faudroit donc qu'elle fût arrivée en France en 1323. mais Froissard se trompe, son voyage qui est postérieur à l'expédition de Guyenne, laquelle dura depuis le mois de May 1324. jusqu'à la fin de Septembre de la même année, est sûrement du mois de Mars suivant (1325.) & par conséquent son séjour tant en France qu'en Hainaut ne fut que d'environ dix-huit mois. Le même historien se trompe encore dans le sujet du voyage de cette Princesse; il fait entendre que le seul motif qui la détermina à passer en France, fut de venir demander la protection du Roy son frere contre les Spenfers, que son départ fut secret, qu'elle emmena le Prince de Galles avec elle : tous faits que les pieces qui nous sont restées nous démontrent estre faux. Elle partit d'Angleterre, comme je l'ay déjà remarqué, parce qu'Edouard le souhaita, & le sujet de ce voyage, qui n'estoit rien moins qu'un voyage fait furtivement, estoit de moyenner la paix entre les deux Rois, son frere & son mari. Elle y réussit, & le traité fut conclu le trente-un May suivant 1325. mais soit que cette Princesse eût en vûe d'embarasser les Spenfers, soit plustost que Charles le Bel ne voulût point se relâcher sur un point aussi essentiel, la prestation de l'hommage par le Roy d'Angleterre en personne y estoit stipulée expressément. Il s'en falloit beaucoup que cet article pût accommoder les Spenfers : resolu à ne pas laisser partir Edouard, dont l'absence les auroit mis à la merci de leurs ennemis, ils le déterminèrent à ceder le Duché de Guyenne & le Comté de Ponthieu au Prince de Galles, ce qu'il fit les 2. & 10. Septembre 1325. Charles le Bel de son côté voulut bien se prêter à cet arrangement; & ce fut pour venir rendre cet hommage, que le Prince de Galles s'embarqua à Douvres le 12. du même mois, c'est-à-dire plus de six mois après le passage de la Reine sa mere; ainsi cette Princesse ne l'avoit point enlevé, comme Froissard le rapporte. Il est vray que lorsqu'il fut arrivé à la cour de Charles le Bel, elle l'engagea à y rester plus long-temps qu'Edouard ou ses favoris ne le souhaitoient. Elle mettoit alors tout en usage

*Rymer, to. 4.
p. 230. 231.*

*Froissard, l. 1.
chap. 5.*

*Ibid. p. 154.
Corps Diplom.
to. 1. part. 2.
p. 109.*

*Rymer, to. 4.
p. 163. 165.
Ibid. p. 164.*

Ibid. p. 168

*Froissard, l. 1.
chap. 5.*

*Froiss. l. 1. ch.
6.*

*Rym. tom. 4.
pp. 180. 181.
182.*

Ibid. p. 194.

*Froiss. liv. 1.
chap. 7.*

Ibid. chap. 8.

pour se procurer des secours d'hommes & d'argent, qu'elle vouloit employer à arracher le Roy son mari d'entre les mains des Spensers. Elle excita autant qu'elle put, le Roy Charles son frere à entrer dans ses vûes. Charles y consentoit assez volontiers dans les commencemens, sans néanmoins se déclarer trop ouvertement. Robert d'Artois *qui lors estoit l'un des plus grands de France*, suivant l'expression de Froissard, estoit le principal ministre de cette negociation. Il avoit esté envoyé au devant de cette Princesse lorsqu'elle débarqua à Boulogne. Il ne cessa depuis ce temps-là d'estre dans la plus intime confidence, & n'oublia rien pour la servir; mais après que la paix eût esté conclue entre les deux Rois, & que l'hommage du Duché de Guyenne eût esté prêté par le Prince de Galles, Edouard écrivit à la Reine & au Prince de Galles qu'ils eussent à revenir en Angleterre, & sur leurs délais, ou plustost sur leurs refus, il se plaignit hautement, & engagea le Pape d'en écrire à Charles le Bel pour le solliciter de renvoyer la Reine auprès de son mari, qui la redemandoit avec instance. Charles ne put se dispenser de se prêter à une demande si juste. Il fit dire à sa sœur, à laquelle de long-temps n'avoit parlé, qu'elle vindast hastivement de son Royaume, ou il la feroit vuider à honte. ce sont les expressions de Froissard. Le Continuateur de Nangis raconte le fait un peu autrement, & par ce qu'il dit il ne paroît pas que Charles le Bel se fâcha si fort contre sa sœur. Quoy qu'il en soit, en revenant au récit de Froissard, cet ordre de Charles le Bel embarrassâ beaucoup la Reine d'Angleterre, elle se vit en un instant abandonnée de tous les Barons, *et n'avoit à nul confort ne recours, fors tant seulement à son cher cousin Messire Robert d'Artois*: celui-cy ayant sçu que le Roy estoit en volonté de faire prendre sa sœur & son fils, & le Comte de Kent, & Messire Roger de Mortimer, & de les mettre ès mains du Roy d'Angleterre, & de Messire Huë le Depensier, le vint dire de nuit à la Reine, & l'advisa du peril où elle estoit, dont fut la Dame moult esbahie, & requit tout en pleurant audit Messire Robert conseil; lequel luy dit, je vous conseille que vous vous tirez devers l'Empire, où il y a plusieurs grands Seigneurs qui bien vous

pourront aider, & par especial le Comte Guillaume de Hainaut & son frere : les deux sont grands Seigneurs, preudhommes & loyaux, crains & redoutez de leurs ennemis. La Reine suivit ce conseil : elle partit avec son fils & le Comte de Kent, Roger de Mortimer, & les autres amis, & passa en Hainaut. Il y a beaucoup d'apparence que ce conseil venoit de la part du Roy Charles, qui ne pouvoit pas interieurement abandonner sa sœur & son neveu à la merci de leurs ennemis; mais la politique l'obligeoit de garder quelques mesures avec le Roy d'Angleterre : & ce qui doit le prouver, c'est que ce conseil estoit donné par Robert d'Artois, le Prince qui avoit le plus de part aux bonnes grâces du Roy; d'ailleurs le Comte de Hainaut avoit épousé Jeanne de Valois, belle-sœur de Robert, & cousine du Roy : tout cela marque un concert formé en faveur de la Reine d'Angleterre, que les seules conjonctures du temps empêchoient de déclarer ouvertement. Cette Princesse trouva en Hainaut les secours qu'elle en pouvoit attendre; on luy donna des troupes & des vaisseaux : Jean de Hainaut frere du Comte s'embarqua avec elle. J'ay déjà dit cy-dessus que le débarquement en Angleterre se fit le 22. Septembre 1326. l'expédition fut courte. Dès le 26. du mois d'Octobre suivant, Edouard II. sort de Londres, & les Grands assemblez à Bristoll donnent le gouvernement du Royaume au Prince de Galles. Le 20. Novembre suivant, Edouard fait son entière abdication, remet le grand sceau à l'Evêque de Hereford pour la porter à la Reine & au Prince, ce qui fut fait le lendemain 26. Enfin le Prince est couronné Roy sous le nom d'Edouard III. le dimanche après la feste de la Conversion de S.^t Paul (1327. stile nouveau.)

*Rymer, to. 4.
p. 230. 231.
& 237.*

*Ibid. p. 237;
238.*

Le Roy Charles le Bel ne survécut pas beaucoup à cette révolution. Le jour de Noël de cette même année 1327. il fut saisi d'une maladie dangereuse, qui termina ses jours le premier Février suivant, laissant enccinte la troisième femme Jeanne d'Evreux. La Regence du Royaume fut déferée à Philippe Comte de Valois; & la Reine estant accouchée d'une fille, le Vendredy-Saint premier Avril, ce Prince parvint à la Couronne, malgré les vains efforts du Roy d'Angleterre, qui

prétendoit devoir luy estre préféré, attendu qu'il estoit le plus proche parent du Roy dernier mort, estant fils d'une fille de Philippe le Bel, & par conséquent neveu de Charles, au lieu que Philippe de Valois n'en estoit que le cousin : mais les Grands du Royaume se conformant à la loy de tout temps observée en France, prononcèrent que le Roy d'Angleterre ne pouvoit avoir d'autre droit que celui que sa mere luy donnoit ; or cette Princessé estant excluse de la Couronne par son sexe, son fils en estoit aussi exclus. Entre les Grands du Royaume qui rendirent cette décision, on ne peut douter que Robert d'Artois ne tint un des premiers rangs ; il avoit beaucoup de crédit à la Cour, & il estoit beau-frere de Philippe. Mais lorsque l'ancienne Chronique de Flandres luy donne tout l'honneur de cette décision, elle en dit trop, & les termes dont elle se sert ne sont pas exacts. *Et n'estoient mie les Barons d'accord de faire Roy, mais toutesfois par le pourchas de Messire Robert d'Artois fut tant la chose demenée que Messire Philippe (qui fut fils de Messire Charles de France Comte de Valois) fut élu à Roy de France.*

Chap. 67. pag.
235.

Philippe de Valois ne fut point élu par les Grands, sa naissance luy donnoit droit à la Couronne, exclusivement à tout autre, & indépendamment d'aucune élection. Tout ce que les Barons firent en cette occasion, ce fut de reconnoître ce droit, & de le proclamer. Ce ne fut pas aussi *au pourchas du seul Robert d'Artois* que Philippe de Valois fut reconnu Roy, les autres Princes & Grands du Royaume y concoururent unanimement, si on en excepte quelques partisans de l'Anglois.

Philippe de Valois donna à Robert d'Artois des marques de sa confiance, dès qu'il fut monté sur le thrône. Il y avoit déjà trois ans que Robert de Bourgogne Comte de Tonnerre, frere de la Reine sa femme, avoit esté fait prisonnier à la bataille de Varey, servant dans l'armée du Comte de Savoye son beau-frere. Quoique le Roy Charles le Bel eût employé ses bons offices pour que le Dauphin Guignes, entre les mains duquel il estoit, luy rendît la liberté, on n'avoit pû convenir des conditions. Philippe de Valois plus intéressé encore à la délivrance du prisonnier son beau-frere, crut ne pouvoir trouver personne qui eût

1335.

eût plus de talents pour y réussir que Robert d'Artois. Il le chargea de négocier cette affaire avec la Reine Clemence de Hongrie* veuve de Louis Hutin, & tante maternelle du Dauphin Guignes, & avec la Dame d'Arlai, Beatrix de Viennois, veuve de Hugues de Châlon Sire d'Arlai, aussi tante paternelle du même Prince, qui devoient stipuler pour luy. Robert répondit à l'attente de Philippe de Valois: il engagea les deux Dames à consentir que le prisonnier seroit remis entre les mains du Roy, qui le garderoit *jusques à Pasque prochain*, & que dans cet espace de temps il seroit traité de la paix entre le Dauphin & le Comte de Savoye, & leurs alliez. Philippe de Valois ratifia ce traité, par ses lettres données à Paris le 1.^{er} Juin 1328.

Par Traité
du 13. May
1328. V. Mem.
de Dauph. aux
preuv. p. 208.

Ibidem.

Peu de jours après il alla à Rheims pour la cérémonie de son Sacre, qui se fit le dimanche de la Trinité 29. du même mois, & revint ensuite à Paris, non seulement pour y faire son entrée solennelle, mais encore pour travailler aux préparatifs d'une expédition qu'il méditoit. Il avoit promis à Louis Comte de Flandres de le venger de ses sujets rebelles. Pour satisfaire à cet engagement, il donna ordre aux Barons & aux autres vassaux de la Couronne, de se trouver tous armés à Arras dans l'octave de la Magdelaine. Robert d'Artois fut un de ceux qui se distinguèrent le plus dans cette guerre; il conduisoit l'arrière-garde avec vingt-deux bannières: c'estoit le plus gros corps de troupes qu'il y eût dans cette armée, si on en excepte celui du Roy, qui en avoit vingt-neuf. On sçait que cette guerre finit par la défaite entière des Flamans, la veille de S.^t Barthelemy, à Cassel.

Chronique de
Flandres, chap.
67. pp. 131.
132.

Ibid. p. 132.

Philippe de Valois ne crut pouvoir mieux reconnoître ce service, & les autres que Robert d'Artois avoit rendus aux Rois ses prédécesseurs, qu'en l'élevant à la dignité de Pair, & en érigeant sa terre de Beaumont-le-Roger en Comté & Pairie de France; les lettres qui sont données à Paris au mois de Janvier 1328. font honneur à Robert d'Artois. Le Roy y fait l'éloge

* Il paroît que la Reine Clemence avoit beaucoup de confiance en Robert d'Artois. Elle le fit un de ses executeurs testamentaires, le 5. Octobre de la même année 1328. Mem. de Dauphiné, preuves, pag. 220.

de ses actions de valeur, de l'excellence de ses conseils, de son application continuelle, de la vivacité & de son habileté à servir utilement l'Estat.

Si Robert d'Artois eût continué à se conduire avec les mêmes sentiments, si une ambition mal entendue ne l'avoit pas engagé dans des crimes qui le deshonorèrent, avec quelle gloire paroîtroit-il dans l'histoire de son siècle? Mais flatté de la distinction que sa naissance, ses actions, l'honneur qu'il avoit d'estre beau-frere du Roy, luy attiroient, faussement persuadé que ce Prince luy avoit de grandes obligations, & plus encore se fiant sur le crédit qu'il avoit gagné sur son esprit^a, il crut qu'il pouvoit tout entreprendre, & que rien ne s'opposeroit à l'exécution des projets qu'il oseroit former.

^b Il ne pouvoit digerer intérieurement que la Comtesse Mahault sa tante eût esté maintenue dans la possession du Comté d'Artois. Le nouveau regne de Philippe de Valois luy parut estre une conjoncture favorable pour renouveler ses prétentions. Mais sous quel nouveau titre les reproduire en public? l'affaire avoit esté discutée avec tant d'exactitude, ses raisons examinées si mûrement & avec tant d'équité, qu'il n'y avoit pas lieu d'esperer de réussir, si on n'avoit de nouveaux moyens à proposer.

De toutes les ressources qui pouvoient se présenter en pareille situation, la plus odieuse estoit de faire de fausses pièces, de se menager des faux témoins, & de mettre tout en ulage pour les faire recevoir comme vrais & authentiques.

C'est à cette idée que Robert d'Artois se livra. Au retour du voyage qu'il fit à Avignon vers le mois de Février 1328. je ne sçais pour quel sujet, car nos historiens n'en font aucune mention, & ce n'est que par la déposition d'un des témoins du procès que ce voyage m'est connu, un de ses Sergents d'armes

Déposition
vraye de Mar-
tin de Nuef-
port.

^a Presque tous les témoins conviennent du crédit immense de Robert d'Artois.

Celui qui a fait l'extrait de ce procès, que je crois estre Simon de Bucy alors Procureur général, dit luy-même

que le Roy l'avoit moult chier, & en très grand amour.

^b Robert qui tousjours en son cuer a tenu celle ardeur & très desloyal convoitise d'avoir contre Dieu & raison ladire Conté. Extrait du procès.

nommé Maciot l'Allemand, luy procura la connoissance d'une femme très-capable de le seconder dans ses projets ; elle s'appelloit Jeanne de Divion, fille d'un Gentilhomme de la chastellenie de Bethune, & mariée à Pierre de Broyes. Tous les crimes luy estoient familiers, & les témoins^a convenaient qu'elle estoit généralement diffamée. Quelques-uns donnent à entendre qu'elle avoit entretenu un commerce scandaleux avec Thierry d'Irechon ou de Hériflon^b, dont j'ay déjà parlé cy-dessus, mort à Hêl'din le 20. Novembre 1328. Evêque d'Arras. Cet homme, né dans le Bourbonnois, avoit passé la plus grande partie de sa vie auprès des Comtes d'Artois ; il avoit esté Clerc, & ensuite Chancelier du Comte Robert II. après la mort duquel il passa, en la même qualité, au service de la Comtesse Mahault sa fille : il en devint le Ministre^c absolu, & nous avons vû que son crédit demesuré occasionna le soulèvement de la province d'Artois en 1315. & 1316. Il est le fondateur de la Chartreuse de Gonnay-lez-Bethune, & d'un Hôpital qui a subsisté plusieurs années près de cette maison. Ce qui peut faire croire que le commerce que les témoins attribuent à ce

^a Déposition de Marie de Fouquieres & autres.

A pluribus annis super vitio incontinentia, adulterii, sacrilegiorum & aliorum criminum multipliciter diffamata. Déposition de Jacq. Rondelle.

^b La Comtesse se tenoit trop mal apayée de la vie qu'ils menoient entre eulx deux. Guill. de la Planche.

La Demoiselle de Divion qui estoit moult amie & privée dudit Mestre Thierry, Regnault d'Arras.

Disoit l'en & encore dit-on communement en la Ville d'Arras que la Demoiselle de Divion qui moult a esté acointe amie & privée dudit Mestre Thierry, & li quierz Mestre Thierry l'arroit moult & avoit chiere ; en esteertainz, quar il a veu moult de fois leurs privautez tant en l'ostel dudit Mestre Thierry, comme en l'ostel de lui qui arle. Jean Foretlier.

^c La Comtesse Mahault cherissoit beaucoup ce Prelat.

Damoiselle Sainte de Gones, un des témoins, dépose qu'elle a ouy dire à maistre Gobert le fisciën, qui avoit esté à la maladie & à la mort dudit Evêque, que la Comtesse, qui y assistoit aussi, en faisoit moult grand deuil, en disant las, las, je perds le meil eur, le plus sage & la fleur de tout le monde ; certes je en dois bien estre courreciée, quar il m'a rescous par trois fois la Conté d'Artois. Gobert déposa les mêmes choses, & ajouta que la Comtesse disoit au malade : Or soyés sages & hardis contre l'anemy & faites bien vostre testament, & se vos biens ne souffissent, je vous abandonne la Conté d'Artois à le parfaire. Copie origin. fol. 30. v.^o & fol. 31. Item fol. 32. v.^o

Prelat avec la Divion n'est point une calomnie, c'est que Jean Hocsemius ^a qui écrivoit dans le même temps l'histoire des Evêques de Liege, le dit aussi positivement, & que nous apprenons par la déposition d'un autre témoin ^b, que la Divion avoit eu une assez grosse somme d'argent des biens de Thierry, ce qui indisposa beaucoup contre elle la Comtesse Mahault, qui estoit exécutrice du testament de cet Evêque.

Déposition
vraye de Mart.
de Nuefport.

Elle la poursuivit pour la restitution de cet argent, & ne pouvant même souffrir qu'une femme aussi perdue de réputation que la Divion restât dans ses Etats, elle employa toutes sortes de moyens pour l'obliger d'en sortir. La Divion, dans le dessein de se venger, vint à Paris, accompagnée de Martin de Nuefport un de ses confidants; & ayant trouvé moyen de s'introduire auprès de Madame de Beaumont femme de Robert d'Artois, elle luy fit la fausse confidence qu'elle estoit dépositaire des pièces qui prouvoient que Robert d'Artois avoit un droit incontestable sur l'Artois. Cette première tentative ne luy réussit pas; la Dame de Beaumont parut négliger cet avis. La Divion s'en retourna en Artois, mais elle en repartit seule peu de jours après pour Paris. A peine estoit-elle arrivée, que Robert d'Artois revint d'Avignon. Le Sergent d'armes, Maciot l'Allemand, la présenta au Prince, comme je l'ay marqué cy-dessus; il l'écouta avec grande satisfaction, luy promit de la combler de bienfaits, & l'engagea à retourner à Arras pour aller querir la pièce qu'elle luy propoisoit. C'estoit une prétendue

^a Hocsemius, né en 1278. finit son ouvrage en 1348.

Quædam mulier nobilis & forinosa quæ fuerat M. Theodorici, Comitissæ Atrebatensis Consiliarii & totius ejus gubernatoris, concubina.

Gest. Episcoporum. Leod. Chapeauville in Adolpho à Marka. pag. 408. tom. II.

Corneille Zantfliet repete les mêmes termes dans sa Chronique, publiée par D. Martene. *Anpl. Collect. t. V.*

^b Marie de Foulquieres dépose que la Divion, qui estoit sa cousine, plo-

roit & faisoit moult grantz regrets de la mort dudit Mestre Thierry, en disant que par la mort de li elle avoit perdu, & que pour ce Madame d'Artois qui estoit mal meue contre li senz cause... fors pour ce seulement qu'elle avoit amie & accointe dudit Mestre Thierry, lu vouloit mal mener & grever, & li demandoit une grant somme d'argent que ladite Comtesse disoit que celle Damoiselle avoit eu des biens dudit Mestre Thierry. Fol. 23. de la copie origin.

lettre qu'elle supposoit que l'Evêque Thierry luy avoit confiée pour la remettre à Robert, & dans laquelle il avouoit qu'il avoit supprimé le veritable contract de mariage de Philippe d'Artois son pere. Voicy la teneur de cette lettre.

*Jou me rent coupables à vous & vous en cri mercy Monsieur Robert d'Artois Conte de Beaumont, de chou que jou ay tant cette chose celée, & vous fais assçavoir & jure par les ordres que j'ay, que li drois de la Contée d'Artois appartient audit Monsieur Robert, & en est & doit estre droictes Contes par les convenances qui furent faictes au mariage de Monsieur Philippe & de Madame Blanche, & se devesti de la Contée d'Artois Messire d'Artois que Diex absoille, sauve sa vie, & en furent faictes deux paires de lettres scellées de sept sceaux & furent enregistrées pardevers la Cour, desquelles lettres jou en ay une, & les autres ou traictié du mariage Madame la Royne Jehanne furent par un de nos grands Seigneurs * gettées ou feu, & après chou fu planez li registres de la Cour, & ne sceut oncques nuls que jou en eusse autant, ne jou n'en osav oncques parler à Madame, ne elle n'en sot oncques riens. Et scachiez que aussy tost que Monsieur d'Artois fu mort, jou eu grant volenté de bailler lesdites lettres à Madame Blanche mere Monsieur Robert, mais Madame me retint, si tost que jou m'en souffry & sui à des souffert jusques à ores. Sy supplie pour Dieu audit Monsieur Robert qu'il le me veuille pardonner, & pour chou que jou scay bien que il est & doit estre droictes Comites d'Artois, & que jou n'ay riens qui ne viengne de la Contée d'Artois, jou li lais tous mes biens après ma mort, meubles & non meubles où que ils soyent & puissent estre trouvés. Et sont les lettres où il a les sept sceaulx ès mains d'un pruthomme qui a en convenant de bailler les à Monsieur Robert ou à son hoir après la mort de Madame la Contesse d'Artois, quar en nulle maniere il ne les eust autrement bailliées. Et tout ce sçet bien li Chanceliers à cui jou m'en suis desouvert & à cui jou ay baillié une telle lettre seellée de mon seel pour bailler au Roy ou à Monsieur Robert après ma mort, se jou*

*Fol. 35. verso
de la cop. origin.
de la Chambre
des Comptes.
Déposition
de Jacq. Ron-
deles.*

* On vouloit apparemment indiquer icy Enguerrand de Marigny. On vena cy-après que quelques faux

témoins disoient qu'il avoit supprimé ou brûlé ces prétendues p.èces.

mouroie avant que Madame. Et supplie au Roy Monseigneur & à Monsieur Robert que ils laissent jouir Madame de la Contée d'Artois toute sa vie, & Tassart mes clerks le sçet bien. Et prie à Monsieur Robert d'Artois qu'il fasse courtoisie à celi qui li portera ces lettres. Donné l'an mil trois cens vingt huit ^a.

Déposition
vraye de Mart.
de Nuefport.

Il estoit très-faux que l'Evêque d'Arras eût écrit cette lettre; elle n'estoit pas encore faite lorsque la Divion en parla à Robert d'Artois: il y a bien de l'apparence que ce Prince luy en donna luy-même le modèle. Ce qu'on sçait certainement, c'est que de retour à Arras, elle la fit écrire sur du parchemin^a par Jacques Rondelle, & luy en fit faire deux copies, en luy enjoignant qu'il changeât sa main le plus qu'il pourroit, *par quoy l'en ne peust cognoistre qu'il l'eust écrite. Ensuite elle pris un scel à une lettre qui estoit scellée dudit Eveque Thierry, & par barat engigneur l'osta de cette lettre vieille & la plaça à la nouvelle. Et à ce faire furent presens Jeanne & Marie, meschines (c'est-à-dire domestiques) de ladite Divion, laquelle Marie tenoit la chandelle, & Jehanne li aidait.* Cette miserable commençoit alors à le donner le pernicieux secret de falsifier les sceaux; elle devint plus habile dans la suite, comme je le diray cy-après.

Munie de cette prétendue reconnoissance de l'Evêque Thierry, la Divion revint à Paris, & feist dire à Robert d'Artois qu'il li envoyast lettres sous son scel du don^b de la terre qu'il li avoit fait, & elle li rendroit les lettres que elle li avoit promises. Mais ces

^a En vertu de cette prétendue déclaration, Robert s'opposa à ce que Jeanne Reine de France & de Navarre, fille de la Comtesse Mahault, jouît des biens de l'Evêque, prétendant que ce Prelat les luy avoit donnez pour le dédommager des dommages qu'il luy avoit faits, & que c'estoit à tort que Mahault, en qualité d'exécutrice du testament de Thierry, s'en estoit emparée. Le Roy, par ses lettres données à Vincennes les 6. & 7. Janvier 1329. mit ces biens sous sa main souveraine, & nomma des Commissaires pour ce sequestre, jusqu'à ce

que les parties eussent produit leurs raisons, &c. V. Copie originale, fol. 191. 192. & 193.

^b Déposition de Martin de Nuefport.

La Divion parle elle-même de ces lettres de don dans sa déposition.

Item. Elle dit que Monsieur Robert luy envoya unes lettres de son scel de deux mille livrées de terre que il li donnoit par heritage assis sur Danfront en Passais, & dit que elle les rendi & que elle ne voulut riens retenir. Folio 44. de la copie originale de la Chambre des Comptes.

premières lettres ne suffisoient pas, il s'agissoit d'avoir les actes dont le Prelat parloit dans sa prétendue déclaration; ils n'estoient pas encore fabriquez, & il falloit du temps pour y proceder. Dans la vûe d'en gagner, Robert d'Artois & son conseil imaginèrent de faire entendre des témoins qui attestassent la verité de ce que Thierry disoit, c'est-à-dire, de la soustraction des pièces qui établissoient le droit de Robert. La Divion se chargea de son côté de trouver des témoins, Robert s'en procura aussi du sien; prieres, menaces, violences, présents, tout fut employé. Nous en apprenons le détail par les vrayes dépositions de ceux d'entre ces faux témoins dont on put se saisir. Jacques Rondelle convint qu'on luy avoit promis que s'il dépositoit, *ce luy vaudroit un voyage à S.^t Jacques en Galice.* Simon Dourin ou Dourier, depuis son faux témoignage, fut toujours aux dépens de l'hostel dudit Monsieur Robert. Le Sire de Sailly, depuis qu'il l'ot tesmoigné, Monsieur Robert l'a pris de son mesnage & de ses draps, qui pardevant n'en avoit oncques esté. Gerard de Juvigny ^a Varlet de chambre du Roy & ollogeur demeurant au Louvre, déclara qu'il avoit rendu faux témoignage à la requeste dudit Monsieur Robert, qui venoit chiez luy si souvent qu'il en estoit tout ennuyé, & ne li finoit de dire & enseigner comment il le tesmoignast, en li promettant grands biens à faire... comme pour la paour qu'il avoit que ledit Messire Robert par la grant poissance qu'il avoit, ne li feist perdre ses gages du Louvre; s'il ne le tesmoignoist. Guillaume de la Planche ^b Bailly de Bethune, puis de Calais, dit qu'il a fait sa fausse déposition pour la paour

Fol. 63. de la copie originale.

Ibidem.

Ibid. fol. 44, verso.

^a Guerart de Juvigny, appelé de Soissons, Ollogeur, demourant au Louvre, &c.

Dans la liste des témoins il est appelé Girart Palogeur de Juvigny, ollogeur, demourant en l'ostel du Roy au Louvre. Folio 136. de la copie originale.

^b Il estoit alors en prison au Chastellet de Paris, pour la mort d'un nommé Tassart le Chien, de Calais, pour l'avoir justicié tout mort, de trainer

& de pendre. La Divion, après luy avoir fait entendre dans la prison, où elle alla le trouver, que pour la justice hastive qu'il avoit faite à Calais, il avoit mort deservie, si comme de traîner ou de pendre, ou de la teste copper du moins, luy promit que s'il vouloit témoigner pour Robert d'Artois, ce Prince le tireroit d'affaire, en parlant à Monsieur de Noyers & aux Messires de la Court en sa faveur. Folio 140. de la copie originale.

des menaces & pour doubte de mourir ou de demeurer longuement en prison & le sien gaster, car il sçavoit comment on servoit les autres qui ne voloient rien tesmoignier pour ledit Monsieur Robert, qui adonc estoit si grans & si puissans & si doubtez par le Royaume, comme l'en sçet, & qu'il estoit si avant environ le Roy. Andry de

*Fol. 141. v.^o
& 124. de la
copie originale.*

Mouchy, Soyer de la Chaullée & plusieurs autres, convinrent que le crédit excessif de Robert les a obligez à se prêter à ses volontez, n'osant pas luy refuser ce qu'il exigeoit d'eux. Il n'y eut pas jusqu'à la Divion qui voulut s'excuser sur ce même crédit, quoyqu'elle se fût portée de son propre mouvement à

Fol. 48. v.^o ibid.

tout ce tissu de friponneries. Elle dépose dans un endroit, qu'elle n'osoit escondire Monsieur de Beaumont, tant estoit fort & poissant & bien de Court, & dist qu'elle l'eust plustost refusé au Roy & à tous ceulx du Royaume, que audit Monsieur de Beaumont. Dans un autre, elle adjoute que Monsieur de Beaumont la menaçoit de la faire noyer.

Ibidem.

Il avoit encore employé un autre moyen, c'estoit d'insinuer à quelques-uns que le Roy, tout disposé à luy rendre justice sur le Comté d'Artois, ne demandoit que la plus petite preuve pour le luy adjuger. Le Roy, disoit-on, a promis à Madame de

Fol. 44. ibid.

Beaumont que *se il li en peut monstrer lettre, ja si petite ne sera, que il li delivrera la Comté.* Cette Dame, qui estoit devenue du moins aussi vive dans cette affaire que son mari, alloit en-

*Fol. 46. ibid.
Folio 48. v.^o
ibidem.*

core plus loin. Elle fit entendre à la Divion que le Roy luy avoit dit que si elle Divion ne luy donnoit les lettres, il la feroit mourir. *J'ay voulu vous excuser,* adjoûtoit-elle, en luy représentant *que vous n'aviez nulle desdites lettres, & il m'a repondu qu'il vous feroit ardoir se vous ne l'en bailliez.*

Ibidem.

Quand par de pareils moyens on se fut assuré de témoins tels qu'on pouvoit souhaiter, Robert choisit le temps de la cérémonie de l'hommage du Roy d'Angleterre à Amiens, où la Cour estoit très-nombreuse, pour demander à Philippe de Valois qu'il nommât des Commissaires pour entendre les témoins qu'il avoit à produire sur ses prétentions au Comté d'Artois. Le Roy le luy accorda, & fit expedier des lettres (d'Amiens

6. Juin 1329.

(d'Amiens du 7. Juin 1329. lendemain de l'hommage) par lesquelles, sur ce qu'il luy a esté donné à entendre que au traité de mariage de Philippe d'Artois avec Blanche de Bretagne, il fut convenu que le Conté d'Artois viendroit audit Philippe, & après luy à ses hoirs, duquel traité furent faites deux paires de lettres ratifiées par Philippe le Bel en cire vert & en lacs de soye, dont l'une demeura vers le Conte Robert pere dudit Philippe, & l'autre fut mise en l'archif de nostre Palais à Paris pour y estre gardée, & furent enregistrées en nostre Cour ès Registres, lesquelles lettres depuis le deceds dudit Conte ont esté fortraites par nostre chiere cousine Mahault d'Artois, qui ores tient ladite Contée, ou par autres en sa faveur ou à son pourchas; & que parce que lesdites lettres ont esté ainsi emblées & fortraites, & lesdits Registres ainsi effacez, aucuns arrests ont esté donnez en Parlement ès temps de nos devanciers judis Rois, par lesquels la dicte Contée a esté adjudgée à ladite Mahault, lesquels arrests n'eussent oncques esté donnez & pronunciez, se lesdites lettres n'eussent esté fortraites, & les Registres effaciez; voulant que de ce la verité soit sceue, il commet M.^e Thiebault de Sancerre Arcediacre de Bourges, M.^e Andrieu de Florence Tresorier de Reims, Clerc, Bouchart de Montmorency, le Seigneur de Soocourt, Pierre de Roye, Pierre de Cugneres, Jean du Chastelier, Chevaliers & Pierre de Villebrefme ses conseillers, pour informer des choses dessus-dictes, l'information faite la luy rapporter ou envoyer sous leurs sceaux enclose, appeller, faire venir à eulx, prendre & arrester les personnes par qui ils cuideront que la verité desdites choses soit trouvée & sceue, les mettre en sa garde & conduite, &c.

En vertu de cette Commission cinquante-cinq témoins furent entendus, les uns en Artois, les autres à Paris. On peut remarquer que les dépositions qui furent reçues à Paris, furent la plupart faites dans les prez situez derriere S.^{te} Genevieve, S.^t Bernard, &c. Martin de Nuefport fit sa premiere en ung prael près de S.^{te} Genevieve, & sa seconde ou prael de la maison de Monsieur de Bouville à Paris. Manessier de Lannoy fit la sienne ou preau derriere l'Eglise S.^t Bernard de Paris, &c. *

* Je connois trois manuscrits du | procès de Robert d'Artois, redigez
Tome X. Gggg

Entre ces témoins, il y en avoit dont la déposition ne faisoit rien à l'intention de Robert d'Artois, sur quoy celuy qui a recueilli ce procès fait cette reflexion. Ces témoins.... furent amenez par cautele, aussi, comme se ledit Robert vouffist dire que il feist faire de bonne foy celle information, en disant, bien appert que les témoins n'ont pas esté subornez, quar plusieurs en y a qui ne déposent point pour moy, mais ainçois contre moy; & par ce fist ledit Robert croire au Roy & à son conseil qu'il eust très-bonne cause, & pour ce ot-il du Roy lesdictes graces de proposer son droict, non contrestans les arrests autrefois donnez sur cette besongne.

Ceux qui déposent favorablement pour Robert d'Artois, varioient même entre eux. Ils convenoient tous à la verité à dire que les veritables lettres de mariage de Philippe d'Artois pere de Robert, dans lesquelles le droit sur le Comté d'Artois luy avoit esté reservé, avoient esté supprimées, mais les uns disoient que c'estoit * Enguerrand de Marigny ou temps qu'il estoit en son pooir, qui avoit soustrait ces lettres du Tresor & des Registres de la Cour, & qu'il les avoit vendues à Madame d'Artois, qui luy avoit donné pour cela 40. ou 50. mille francs. Les autres, & c'estoit le plus grand nombre, attribuoient cette manoeuvre à l'Evêque d'Arras, Thierry d'Irechon.

& écrits dans le temps même de ce procès. Il y en a deux au greffe de la Chambre des Comptes, l'un est apparemment la minute, car il s'y trouve des ratures & des renvois. Il est signé à toutes les pages, *J. de Meleun, Gorly, Cordier, Molefine & du Bois*, la séance du Lit de Justice est représentée en miniature à la teste de ce Registre.

L'autre est une copie faite d'après cette minute & dans le même temps, elle est sans signature au bas des pages, & sans miniatures. C'est le manuscrit d'après lequel j'ay cité les extraits que je donne de ce procès; parce qu'il est mieux arrangé que la minute, je l'ay indiqué sous le nom de copie originale.

Le troisieme Registre se trouve dans les manuscrits que M. de Harlay a leguez à Monf. le Garde des Sceaux. Ce Registre est signé par les mêmes, *J. de Meleun, Gorly, Cordier, Molefine & du Bois*. Il y a au commencement la représentation du Lit de Justice en miniature, semblable à celle du Registre de la Chambre des Comptes. Ce manuscrit est beau, bien écrit.

* V. cy-dessus la pretendue declaration de Thierry d'Irechon, où il dit que ces lettres furent par un de nos grands Seigneurs jetées au feu. On vouloit désigner Enguerrand de Marigny. C'est aussi ce que dépose Gilles Flamand E'cuyer, demeurant

Il est étonnant que cette fausseté ait pû trouver créance dans un temps aussi peu éloigné de celui où le mariage de Philippe d'Artois avoit esté fait. Combien de témoins oculaires existoient encore pour un événement passé depuis moins de cinquante ans. Que de voix pouvoient reclamer contre cette histoire controuvée, contre ce prétendu droit sur le Comté d'Artois, conservé, disoient ces faussaires, à Philippe, & par conséquent à son fils.

Pendant qu'on entendoit ces faux témoins, & que contre toute vraisemblance, Robert d'Artois & ses amis faisoient valoir dans le public leurs fausses dépositions, la Divion travailloit avec ses complices aux pieces que l'on devoit présenter. Il estoit impossible que les recherches que l'on faisoit pour

à Roc en la terre de Guines.

Guillaume de Maleval autre faux témoin, dit que ces lettres furent arses par Enguerrand de Marigny. Manessier de Lannoy au contraire veut que ce soit la Comtesse d'Artois elle-même qui les mit au feu, & les fit ardoir. Mais la plus singulière de ces dépositions, est celle de Pierre de Machaus. Elle m'a paru meriter d'estre icy inferée tout au long. Il dit par son serement que le jour que le Sire de Marigny fu menez justicier, le Roy Loys li commanda que il alast audit Sire, & que entre les autres choses li demandast se il savoit riens de la besoigne de entre Monsieur Robert d'Artois & la Contesse d'Artois. Si li demanda cil qui parle devant le gibet, li estant encores en la charrette tout arresté, présent Monsf. Pierre de Dicy, Monsf. Thomas de Marfontaine, & si comme il li semble, Monsf. Hues de Conflans, lequel Sire de Marigny respondi que lettres en avoient esté faites, dont Mestre Thierry de Hericon savoit bien parler, & plus dist-il, quar il ne cuidoit pas que ces lettres on retrouvast, & semble à celui qui parle, que par le parler du Sire de Marigny elles fussent despeciées.

Et puis encore qu'il fu descendus de la charrette, & mis dedens le gibet, li demanda cils qui parle, se il en vouloit autre chose dire, & il respondi qu'il estoit vray ce qu'il en avoit dit, & dist outre que ces lettres estoient au proffit de l'un & de l'autre, & toujours se rapportoit à la sceuë dudit Mestre Thierry. Et dist celui qui parle, qu'il est bien souvenanz que au Bois de Vincennes, quant ledit Seigneur de Marigny fu approchiez, & les articles furent proposez contre luy, especiaument aucuns que Madame d'Artois fist proposer, entre lesquels elle li demandoit restitution de quarante mile livres qu'il avoit eus en nom de elle de ceuls de Cambray, dont elle ne li avoit donné que quatre mile, cil qui parle tout présent qui là l'avoit mené du commandement du Roy, où ledit Sire dist à Madame d'Artois, présent grant multitude de gens qui y estoient, qu'il se merveilloit moult que elle li estoit si contraire, & qu'il ne cuidast en nulle fin que elle li deust riens demander, tout eust-il lesdites quarante mile livres, & qu'il avoit bien tant servi que elle s'en deust bien souffrir.

avoir ces témoins, & des modèles des lettres & des sceaux que l'on vouloit contrefaire, ne vinssent aux oreilles de la Comtesse Mahault. D'ailleurs cette Princesse ne pouvoit ignorer la commission donnée pour informer sur le prétendu droit de Robert au Comté d'Artois, & sur la soustraction des titres que l'on disoit qui le prouvoient. Allarmée de ces démarches auxquelles elle ne devoit pas naturellement s'attendre, elle agit fortement par elle-même, & par ceux qui luy estoient attachez, pour découvrir quels estoient les souterrains de cette intrigue. Elle fut bientôt instruite que ^a la Divion en estoit le principal mobile. Elle fit prendre sur le champ Marie la Noire & Marie la Blanche, *meschines* de cette malheureuse, qui se trouvoient pour lors à Arras, afin de tirer d'elles le secret de cette affaire. La Divion ayant appris cette nouvelle à Amiens où elle estoit, *si se trait devers Monsieur Robert d'Artois, & li dist, hay, mi cher sire, mes meschines sont prinsees à Arras en la prison Madame d'Artois, qui gardoient mes biens, dont je ay grand paour que ja aye tout perdu. Et pour Dieu faites que elles soient delivrées, & qu'elles veignent à vous. Adonc feist Monsieur Robert que Maciot Lallemand, Jehan le Servoisier, & un autre Sergent d'armes, vinrent à Arras de par le Roy, & delivrèrent les deux meschines qu'ils emmenèrent à Amiens.*

meschines domestiques.

Déposition
de Martin de
Nuesport. fol.
146 de la cop.
originale.

Ce coup ainsi paré par la Divion, Mahault se vit obligée de venir à la Cour deffendre ses droits. Philippe de Valois estoit alors à S.^t Germain en Laye; la Comtesse s'y rendit, & y eut une longue conference avec le Roy sur cette affaire. A son retour à Paris ^b, elle se trouva mal en chemin, sa maladie ne dura que huit jours. Elle mourut en cette ville le 29. Octobre

*Copie origin.
fol. 24.*

^a Damoiselle Marie de Foulquieres dit dans sa déposition que Mahault l'ayant fait venir devant elle, luy demanda si elle ne sçavoit rien de la lettre que l'on disoit que la Divion avoit, qui prouvoit que l'Artois appartenoit à Robert... *S'il me dites se vous l'avez, & où elle est, & se vous la veistes oncques. Car par D... se vous aviez perdue votre cote vous en*

seriez moult courreciée; aussi pavez savoir que je seroie moult courreciée se je perdoie la Contée d'Artois.

^b *Revertentem Parisius de sancto Germano in Laya ubi colloquium habuerat cum Rege, &c. in via gravis agritudo arripuit, & infra octavam diem sequentem mortua est. Cont. Nang. pag. 743.*

1329. le bruit commun vouloit qu'elle eût esté *enherbée*, c'est-à-dire empoisonnée.

*enherbée,
Chr. de Fland.
c. 69. p. 138.*

La Reine Jeanne sa fille aînée, veuve de Philippe le Long, obtint à la vrité de Philippe de Valois la jouissance provisionnelle de l'Artois, mais en même temps ce Prince admit la requeste de Robert d'Artois, qui demandoit à estre ouy à dire & proposer en la meilleure maniere que il li semblera à faire contre ladite Reine pour cause de ladite Contée d'Artois, non contreflans tous arbitrages, arrests, sentences, ordenances, traictez, que l'en dict estre faictes, &c.

On ne donna pas le temps à la Reine Jeanne de continuer les perquisitions que Mahault sa mere avoit commencées pour découvrir les faussetez que l'on employoit. Après avoir rendu hommage de l'Artois au Roy, elle partit pour cette province avec grand appareil. Arrivée à Roye en Vermandois, elle y attendit ses gens. *Si fut une nuit avec ses dames en son deduit, & leur prit talent de boire clarey, & elle avoit un bouteiller qu'on appelloit Huppin, qui avoit esté avec la Comtesse sa mere : celuy Huppin apporta clarey en un pot d'argent, & porta un temproir pour la bouche de la Reine, & la burent aise, & puis allèrent coucher. Tantost que la Royne fut en son liêt, si luy prit la maladie de la mort, & assez tost rendit son esprit, & luy coula le venin par les yeux, par la bouche, par le nez & par les oreilles, & devint son corps tout taché de blanc & de noir.*

Ibidem;

*clarey, espèce
d'hypocras.
temproir,
coupe ou hanap.*

Ces deux morts de la mere & de la fille, à trois mois l'une de l'autre, & toutes deux de poison, furent attribuées dans la suite à Robert d'Artois & à la Divion sa principale ouvriere, avec beaucoup de vraysemblance. Michelet Gueroult un des témoins entendus dans ce procès, semble le vouloir insinuer.

*Fol. 80. de la
copie originale.*

Jeanne Duchesse de Bourgogne, fille aînée de Philippe le Long & de la Reine Jeanne, se présenta comme héritière du Comté d'Artois. Philippe de Valois voulut bien luy faire la

* Par lettres données à Paris le jeudy après Noël 1329. Voy. copie originale du Procès en la Chambre des Comptes. fol. 37. v.°

^b Le 31. Janvier 1329. (1330. nouv. stile) un mois après l'admission de la requeste de Robert.

même grace qu'il avoit faite à la mere. Il luy accorda la jouissance de ce Comté, & l'admit elle & son mary à luy en rendre hommage; mais il reserva aussy à Robert le droit *de proposer ses raisons, même à faire prompte foy, tant par lettres, que autrement, & ordonna que pour ce faire certain jour seroit assigné aux parties pardevant luy.* Les lettres portant ce jugement provisionnel, sont données à Becoyfel en Brie le jeudy penultième jour d'Aoust 1330. Enfin par autres lettres datées de Longpont en Valois la veille de la Toussaints, & adressées au Duc & à la Duchesse de Bourgogne, ce jour auquel Robert d'Artois devoit proposer ses moyens, & montrer que le Comté d'Artois & le Fief de l'Esprevier luy appartenoient, fut assigné à la quinzaine de la prochaine feste de S.^t André.

*Copie origin.
de la Cham. des
Compt. fol. 39.*

*Ibid. fol. 39.
verso.*

Robert continuant toujours de profiter du crédit immense qu'il avoit sur l'esprit de Philippe de Valois, avoit fait donner ces délais qui emportèrent près d'une année, afin que ses ouvriers eussent le temps d'achever la fabrication des lettres qu'il prétendoit produire en justice.

*Ibid. fol. 40.
verso.*

Ibid. fol. 41.

Il nous en est resté quatre. La première est le faux traité de mariage de Philippe, avec la ratification du Roy. La seconde, une déclaration de Robert Comte d'Artois son pere, portant que lors de ce mariage, il avoit donné à sondit fils l'investiture dudit Comté, s'en reservant seulement la jouissance sa vie durant, & que Mahault sa fille y avoit consenti, & renoncé audit Comté. Cette déclaration scellée des sceaux des Bailliages d'Arras, de S.^t Omer & d'Aire, & de ceux des Seigneurs de S.^t Venant, de Liawe & Waillepaielle, Chevaliers, est datée du 28. Juin 1302. La troisième, autre déclaration du même Robert Comte d'Artois, semblable à la précédente; il y adjoute seulement qu'il fait cette déclaration en présence de Guy Comte de S.^t Pol, de Robert de Waurin Sire de S.^t Venant, & de Waillepaielle, Chevaliers, & de Thierry d'Irechon son Clerc, & les prie *que se Diex faisoit sa volenté de ly, que il le denuncie à nostre Seigneur le Roy, par quoy les hoirs de son fils n'en soient desheritez.* Ces lettres scellées de son scel & de ceux des Seigneurs cy-dessus nommez, le samedi 7. Juillet 1302.

Enfin la quatrième est la déclaration prétendue de Mahault Comtesse d'Artois, qui reconnoît aussi que Philippe son frere a eu, lors de son mariage, le Comté d'Artois, qu'elle y a consenti & renoncé par ledit accord, confessant en verité ladite *Contée estre de droit à son cher neveu Robert d'Artois, nonobstant traitiez ou accort depuis faits entre elle & luy en aucune maniere.* Daté du 10. Mars 1324. *Fol. 42. de la copie originale.*

La première de ces pièces à laquelle on travailla, ce fut celle de Madame Mahault d'Artois; on attendit apparemment que cette Princesse fût morte pour la fabriquer. La supposition auroit esté trop grossière, si on luy avoit présenté de son vivant une prétendue déclaration de sa façon, si opposée à ses sentimens, & à son droit legitime sur l'Artois.

Ce fut Pierret ou Perrot de Sains qui écrivit cette pièce *avec une penna ou plume d'airain, pour sa main desguisier.* Pour celle à six sceaux, Robert Rossignol beau-pere de Jean Olicette, l'écrivit, *en une maison où la Divion estoit à hostel à la porte Bandoyer, & pour ce qu'il pensoit bien que c'estoit faulseté & mauveistie que la Divion vouloit, il mit à escient en la datte 1322. tout du long, & y avoit en la note que ladite Damoiselle luy baillait, l'an 1302. Après avoir écrit, il vouloit s'en aller, mais la Divion le retint, & en sa presence tira d'un coffret un seel, & iceli plaça en la premiere queue de la lettre que ledit Robert avoit escripte. Tantost ledit Robert s'escria à haulte voix, hay, hay, Damoiselle, qu'est-ce que vous faites! c'est faulsetez, traisons & deloyauter, on vous devroit ardoir & croy que vous serez encore arse. Ladite Damoiselle luy respondit. Tais-toy chaisly, c'est pour Monseigneur Robert d'Artois qui est si grans homme & si puissant comme tu soez, & si ne seras ja si hardy que tu en parles ne que tu oses dire que tu l'aies escripte.* *Ibid. fol. 42. v.°*

Déposition de la Divion.
Déposition de Robert Rossignol, fol. 82. vers. de la copie originale.

Pierre Tesson Notaire Royal*, raccommoda cette fausse date, en raturant 1322. & y substituant 1302. Il consultoit

* Pierre Tesson qui assista à la lecture de cette pièce, dit au sujet de la fausse date de 1322. au lieu de 1302. ce n'est que vice de Notaire, il pourra bien estre amendé. V. la déposition de

Guill. de Prety, fol. 73. de la copie originale.

V. aussi les dépositions de Pierre Tesson, & ses lettres, fol. 60. 61. &c. Ibidem.

Déposition de
Michelet Gue-
roult valet de
Pierre Tesson,
fol. 79. & 80.
de la cop. origin.

pour cela l'Archidiacre d'Avranches J. de Tournay, & l'Evêque de Comminges; on luy fit son procès dans la fuite, malgré l'excuse qu'il alleguoit. Il disoit qu'il avoit cru bien faire, de rayer un mot au-dessous duquel il y avoit deux points. C'est l'usage observé dans tous les manuscrits, de mettre ainsi des points au-dessous des lettres ou mots qui doivent estre effacez.

Après que ces deux lettres eurent esté fabriquées, il fut question d'y appliquer des sceaux pour les rendre authentiques. Le premier projet avoit esté d'en contrefaire. Voicy comme la Divion s'en explique dans sa déposition vraye du mardy après la S.^t Pierre d'Aoust 1331. sur ce que Madame de Beaumont luy dit que l'on contrefaisoit bien les sceaux, & qu'elle en feroit contrefaire. Elle luy répondit, *Madame je ne sai comment ce porroit estre fait, mais n'y essayez pas jusques à tant que vous sachiez se l'en les pourra contrefaire, quar vous en pourriez estre deshonorée. & nous avecques. Et assez tost ladicte Demoiselle vint à Paris & parla à un faiseur de seaux au Palais, & li dit, tenez mon seel & m'en faites un autel. Et le seelleur li dit, Demoiselle, l'en ne puest seel contrefaire qui ne seroit bien cogneus. Se un autre que vous en seelloit il porroit estre hommi, quar l'en le connoistroit trop bien qu'il seroit fauls, quar il seroit tantost cogneu à fauls. La Damoiselle li respondi, comment l'en ne pourroit pas bien contrefaire seaux qui ne fussent cogneus, & il li respondi que vrayement non; lors elle s'en alla & passa oultre, & en remporta son seel & s'en revint à Madame, à qui elle rendit compte de ce qu'elle venoit d'apprendre.*

Un autel, un
semblable.

Il fallut donc recourir à quelqu'autre expédient. Jehannette, la domestique de la Divion, avoit déjà quelque teinture de l'art de détacher un sceau d'un titre pour le replacer à un autre, & elle en fit usage sur la prétendue déclaration de l'Evêque Thierry, qu'elle enseigna & aida à sceller; mais il faut que ce coup d'essai ne leur eût pas réussi, & que la fausseté en fût trop visible, puisque Robert d'Artois n'osa jamais la produire, & qu'on n'en sçait la teneur que parce que Jacques Rondelle ou Rondelet, l'a rapportée toute entière dans sa déposition. Si on en doit croire la Divion, ce fut Jean Olette de Lillers qui leur

Déposition de
la Divion, le
jour qu'elle fut
justifiée, folio
49. de la copie
originale.

Fol. 191. ibid.
Fol. 35. verso
ibidem.

montra

montra le premier comment il falloit proceder; on mit à profit ses avis. La Divion & Jeannette s'essayèrent à plus de quarante sceaux, soit du Chastelet ou d'autres, qu'elles fondoient. La Dame de Beaumont qui estoit dans leur secret, y travailloit elle-même; elle dépeça à Reuilly un sceau du Comte d'Artois: mais la Divion y devint la plus habile. Jeannette convint devant ses juges, luy avoir entendu dire les paroles suivantes, en tenant entre ses mains un grand sceau du Roy en cire verte. *Je leverroie bien cest seel & l'ouveroie bien si par si dehors, en le seignant & demonstrent à son droit tout entour, en tele maniere que l'ymage & la bordure demourroit touz entiers, & en osteroie le laz de foye qui y est & remettraie en une autre lettre celui laz, & replaqueroie si le seel que nul ne s'en appercevroit.* J'ay déjà rapporté dans mon premier Mémoire, la manière dont elle faisoit cette opération avec un fer chaud, comme le disent les Chroniques de France & celle de Flandres, ou, si l'on veut, avec un coustel, suivant la déposition de Jeannette sa domestique. Jean Hocsemius, & après luy Corneille Zantfliet, la décrivent autrement; ils disent qu'elle se servoit pour cela d'un cheveu préparé avec certaine liqueur, qu'elle le glissoit entre le parchemin & la cire, & fendoit le sceau en deux, après quoy faisant chauffer à petit feu une des moities, & l'appliquant à la nouvelle lettre qu'elle vouloit sceller, elle la rejoignoit à l'autre.

La Divion parvenue ainsi à ce degré d'habileté dans cet art, travailla à mettre des sceaux aux lettres qu'elle avoit fait faire. L'Evêque d'Evreux fournit deux de ces sceaux, & les envoya par Frere Pierre confesseur de Madame de Beaumont, qui les apporta sous sa chappe; la Divion les li en vit traire: Jean Oliette donna presque tous les autres.

Les deux pièces dont je viens de parler ne parurent pas encore suffisantes, on crut qu'il falloit les appuyer d'une seconde lettre du feu Comte d'Artois, & on envoya la Divion en Artois pour chercher un sceau de ce Prince: la Dame de Beaumont luy remit la note de la pièce toute dressée. Arrivée à Arras, elle la fit grossier par Pierre de Sains son faussaire ordinaire; cependant elle cherchoit de tous côtez un sceau du

Fol. 49. de la
copie originale.
Fol. 46. ibid.

Ibidem.

Fol. 51. ibid.

Chronique de
Flandres, pag.
136.
Fol. 49. de la
copie originale.

J. Hocsemius,
gest. Episc. Leod.
diens. tom. 2.
pag. 408.

Chron. Corn.
Zantfliet apud
Maricne, ampl.
collect. tom. 5.
col. 200.

Fol. 46. verso
de la cop. origin.
Fol. 42. ibid.

Fol. 46. de la
copie originale.

V. la déposition
de Perrot de
Sains, fol 5 r.
vers. de la copie
originale.

Fol. 45. vers.
ibidem.

Fol. 43. ibid.

Comte. Marie de Fouquieres luy indiqua un bourgeois d'Arras, Ourslon le Borgne dit le beau Parisis, *qui en avoit une lettre en cire vert & en lacs de soye.* Avant que d'en faire l'acquisition, la Divion la fit examiner par Pierre de Sains, & sur son témoignage, elle entra en marché avec Ourslon; celui-cy voulut en avoir trois cens livres: la Divion le manda à Madame de Beaumont, qui luy répondit *que s'il devoit couster mil livres, qu'elle feist tant que elle le eust.* La Divion n'avoit pas assez d'argent pour payer ces trois cens livres; elle offrit à Ourslon, pour gage, un cheval noir sur lequel Pierre de Broyes son mari avoit jousté à Arras, mais Ourslon n'en voulut point. Enfin Marie de Fouquieres se rendit caution, & la Divion, autorisée en cela par son mari, déposa des joyaux, sçavoir, *deux couronnes, trois chapeaux, deux affiches, deux anneaux, le tout d'or, & prisé sept vingt quatre livres paris.* Monsieur & Madame de Beaumont retirèrent dans la suite ces gages * de leurs deniers. Aussi-tost que la Divion fut maîtresse de la lettre, elle en détacha le sceau, & l'appliqua à celle que de Sains *avoit grossée,* rompit la note que la Dame de Beaumont luy en avoit donnée, & la jetta aux chambres aisées.

Ces trois paires de lettres, comme cette faulsaire s'exprime dans sa première déclaration, furent *faites & scellées entre la Panthecouste & la Toussaints (1330.)* L'une fu faite & scellée à Arras, une autre fu scellée en l'hostel de Ruilli en une chambre, & l'autre à Paris en l'ostel à l'Esgle, *afin que l'en ne peust appercevoir en chascun lieu trop longue demeure, que l'en ny pensast mal.* Aucune fois elle en portoit aucune à Monsieur Robert, ou luy envoyoit par sa Damoiselle, en disant teles paroles, *Sire vees ci copie des lettres que nous avons, gardez si elle est bonne; & il respondoit, si je l'avoie de celle fourme, il me souffiroit.*

* Item. Elle dit que ledit Monsieur Robert depuis que il ot toutes les lettres pardevers soy, il paya trois cens livres paris pour desgagier les joyaux de ladite Demoyelle, qui estoient engagiez pour l'achat du seel dudit Comte, & qu'il sçavoit bien qu'elle

l'avoit achetée trois cens livres paris, quar ledit Perrot dit audit Monsieur Robert, si comme ledit Monsieur Robert le dit à ladite Demoyelle. *Déposition de la Divion le jour qu'elle fut justifiée, folio 48. de la copie originale.*

Aux différentes opérations qu'il fallut faire pour appliquer ces sceaux, la Dame de Beaumont, la Divion & Jeannette assistèrent seules, & n'y avoit à faire que elles trois tant seulement. Il fut aussi convenu que la Divion les remettrait à Robert d'Artois en présence de ses Chevaliers, comme pour leur donner plus d'authenticité. Cela fut ainsi exécuté dans ce même séjour de Reuilly, en la chambre Loys, en la présence de Monsieur de Bouville, du Sire de Hangeft & de Monsieur Guillaume de Precy.

Fol. 45. vers.
de la cop. origin.

Ibidem.

La Divion porta ses vûes encore plus loin. Elle conseilla à Robert d'Artois de les faire approuver & montrer à gens connoissans, ce qu'il fit; elles furent examinées par de bons scelleurs de Paris: il les fit aussi lire devant son conseil, en présence de maître Pierre de Maucieux, l'Archidiacre de Tournay, & plusieurs autres Avocats & plusieurs Chevaliers, qui tous n'y purent appercevoir de fausseté. Regnault d'Arras & maître Pierre de Maulcieux (al. Maucieux) protestèrent * qu'ils prenoient sur leur teste que l'on ne pourroit pas prouver qu'elles fussent fausses, & que l'en ne preuvoit pas aisément une lettre à fausse.

* Déposition de la Divion, folio 43. v.º de la copie originale.

Il n'estoit pas vray que ces lettres fussent approuvées de tous les connoisseurs. On voit par la déposition de Guillaume de Precy, que lorsqu'on fut à Reuilly, le vendredy après la Penthecouste 1330. la lettre aux six sceaux en présence de Monsieur & de Madame de Beaumont, Monsieur de Hangeft, Monsieur de Bouville, l'Arceidiacre d'Avrenches, Mestre Pierre Tesson, Madame Marie d'Orbec & la Demoiselle de Divion, tous furent à accord que elle n'estoit pas bonne quant ils oirrent la date, & luy & tous les autres qui y estoient ô* Monsieur & ô Madame illec à ceste heure, distrent que elle n'estoit pas bonne apporter devant juge. Et dist que Mestre Pierre Tesson dit lors, ce n'est que vice de Notaire, il pourra

bien estre amendé. Et oit que ledit Arceidiacre qui lut ladite lettre dit en celle présence que celle lettre, ne celle au seel de la Comtesse d'Artois qui furent illec leues ne li plaisoient point, & que le langage qui y estoit li sembloit trop sauvage, & dist à la Damoiselle, Damoiselle avez vous autres lettres que cestes apportées à Monseigneur? Se vous n'en avez de autres, cestes ne li sont de rien profitables. Et elle respondi. Se elles ne sont pas bonnes, si les me rendez. Et l'Arceidiacre li dist, tenez. Et li bailla celle qu'il tenoit des six sceauls, & li firent toutes deux presentes rendues. Ce ne sceut il comment ils furent puis rebailliées, ne de la rasure il ne sceut, ne riens n'en vit, ne en sot, car assez tost il fu malades & a esté long temps. Copie originale de la Chambre des Comptes, fol. 73.

* ô, avec.

H h h h ij

2.^e Déposit.
de la Divion,
folio 47 de la
copie originale.

Déposition de
Simon Dorin,
fol. 63. *ibid.*

Il ne s'agissoit plus, pour avoir à peu-près les pièces nécessaires pour prouver le droit de Robert, que de fabriquer les lettres de mariage de Philippe d'Artois son pere, avec la confirmation ou ratification du Roy Philippe le Bel. La Divion y avoit travaillé, mais elle vouloit y joindre les noms *des douze Pers de France qui estoient au temps de ce mariage*. Robert d'Artois envoya à S.^r Denys pour avoir ces noms^a; cela fit perdre du temps, & empêcha que la Divion pût achever son ouvrage: Jeannette la Demoiselle s'en chargea. Nous avons vû cy-dessus que cette Jeannette Desquelines, des Chainnes, de Charennnes, de Piré ou Dupré, car elle porte tous ces noms, avoit appris, en même temps que sa maîtresse, à appliquer des sceaux: voicy comme on proceda pour ces lettres de confirmation. Simon Dorin ou Douvrin, qui avoit esté Notaire du feu Comte d'Artois, en donna le modèle, & dit qu'il falloit qu'elle fût en latin, *pour ce que le Roy Philippe avoit accoustumé de faire ses lettres en latin*. Robert d'Artois & la Dame de Beaumont son épouse s'adressèrent à Thibault de Meaux^b, jadis Chapelain & Notaire de la Reine Clemence, & qui depuis avoit passé à leur service, & le chargèrent de leur donner le commencement & la fin d'une lettre de confirmation en latin, qu'ils luy dirent devoir servir au mariage de Jean d'Artois leur fils avec la Demoiselle de Leuze. C'estoit un bon homme, il les crut, & dicta cette formule cinq ou six jours avant le dimanche que Madame

^a Guillaume de Precy dit aussi la même chose. Interrogé par les Commissaires s'il sçait que Monsieur de Beaumont envoyast oncques à Saint Denys savoir les noms des douze Pers de France qui estoient au temps des convenances, & savoir à quele fin, il repondit que il vit le messagier Monsieur de Beaumont qui a non Regnault de Soissons, qui portoit, ce li dist, lettres au Mestre Prieur de S.^r Denis, si comme il entendoit, pour savoir les noms des douze Pers & le non d'un Abbé du temps, lequel la Damoiselle de Divion faisoit entendre à Monsieur de Beaumont que J. Abbé de S.^r

Denis d'iceil temps avoit esté au mariage. Quant est de la fin, à quoy & pourquoy il li envoyoit, diz que riens n'en sçet. Copie originale, fol. 74.

^b J'avoie fait . . . une yssue & une entrée en latin sans moyenne lettre & sans mois & sans date, du commandement Monsieur & Madame, qui disoient que c'estoit pour le mariage Jehan d'Artois leur fils & la Damoiselle de Leuze sa femme, laquelle on devoit envoyer à Maître Pierre Barriere pour en faire la chartre. Déposition de Thiebaut de Meaux, fol. 66. verso de la copie originale.

d'Alençon* *relevât de sa fille* à Nostre-Dame des Champs. On la donna ensuite à copier sur du parchemin à Colin Dufour, clerc de ladite Dame de Beaumont, mais il y fit trop de ratures; on s'adressa à Jean Lescrivain d'Evreux, qui l'écrivit plus nettement. Jeannette détacha ensuite le sceau d'une lettre de Philippe le Bel, en cire verte, & l'attacha à celle-cy. Ce fut le dernier titre auquel on put travailler: Jeannette convint qu'elle l'avoit faite après la mort de la Reine Jeanne, peut-être même ce fut après l'enlèvement de la Divion, qui doit être de la fin de l'année 1330. Jeannette estoit alors retirée à la Verderie de Conches.

Déposition de
Colin Dufour,
fol. 64. v.° de la
copie originale.
Déposition de
J. Lescrivain,
fol. 65. ibid.

Robert muni de ces quatre pièces, eut l'assurance de les produire au jour assigné. Le Duc & la Duchesse de Bourgogne, qui pouvoient déjà les soupçonner par les avis qu'ils avoient reçus, mais que l'inspection de ces titres rendoit encore plus certains de la fausseté, demandèrent que le Roy en restât saisi, *& que par la main de la Cour ils les veissent.* A en examiner le stile, le parchemin, le pli, les sceaux, elles furent jugées fausses; mais ce qui acheva d'en convaincre, ce fut la prise de Pierre de Sains, qui les avoit presque toutes écrites, de Pierre Tesson, &c. La Divion elle-même fut prise à Conches, & amenée à Paris dans les prisons de l'hostel de Nesle; elle y avoua tous ses crimes, son faux témoignage, la seduction des autres faux témoins, la fabrication des faux titres, & l'application des sceaux.

Philippe de Valois, quoyque surpris de ce que Robert s'estoit prêté à une manœuvre si indigne, voulut essayer des voyes de la clemence; il le prit seul à seul, luy montra les lettres, & les preuves qu'on avoit de leur fausseté: non content de cela, il les luy fit montrer par ceux de son lignage, enfin par des Prelats, en présence de la Divion, de Perrot de Sains & des autres faussaires, qui luy disoient comment ils les avoient fabriquées. Robert soutint au contraire qu'elles estoient vrayes, qu'il prétendoit s'en servir, & jura au Roy, *mains levées vers les Saints, que un homme vestu de noir aussi comme l'Archevesque de*

* Ce devoit être Jeanne Comtesse de Joigny, femme de Charles | Comte d'Alençon, mais on ne luy connoît point d'enfants.

*Rouen luy avoit baillé lesdites lettres de confirmation. J'ay déjà remarqué ailleurs quelle estoit cette équivoque; cet homme vêtu de noir estoit Frere Jean Aubery, Jacobin, confesseur dudit Robert, à qui il avoit donné * ces lettres. Le Moine les luy avoit rendues, moyennant quoy il protestoit qu'il les tenoit d'un homme vêtu de noir.*

Je ne repeteray point icy ce que j'ay dit dans mon premier Memoire, que les lettres furent déclarées fausses, & comme telles, cancellées; qu'après beaucoup de difficultez, Robert consentit enfin à ne plus s'en servir, mais que cependant il continua à protéger les faussaires, à leur donner retraite dans ses terres, à leur en procurer ailleurs, & à engager Frere Jean Aubery son confesseur, à faire la fausse déposition, & à débiter son Roman d'un voyage fait en Bretagne, & de la découverte de la fausse lettre de confirmation dans cette province: que malgré une conduite si éloignée de celle qu'il auroit dû tenir, le Roy ne se détermina à permettre qu'à la requeste du Procureur général il fût mis en justice, qu'après avoir attendu depuis le 23. Mars jusqu'au commencement du mois d'Aoust; qu'alors Robert d'Artois ne donnant aucune marque de repentir; au contraire, se répandant en plaintes ameres & même en menaces, il fut enfin adjourné personnellement pour le jour de la S.^t Michel, par lettres données à Breteuil en Normandie le 8. Aoust 1331. Cet adjournement fut signifié à Robert par Jean Loncle Garde de la Bailie de Gisors, qui se transporta pour cela le lendemain 9. à Conches manoir dudit M.^{re} Robert d'Artois, & à Beaumont chef-lieu de son Comté.

Robert ne songeoit à rien moins qu'à se rendre à cet adjournement. On instruisoit le procès de la Divion & de ceux des autres faussaires & complices qui avoient esté arrêtez; il craignit qu'il n'y eût pas de sûreté pour luy, à l'instigation de qui tous les faussaires avoient travaillé. S'abandonnant à son désespoir, après avoir fait embarquer à Bordeaux ses chevaux & son tresor, qui, selon les historiens qui racontent ce fait, estoit moult grand,

*Chronique de
Flandres.
Chronique de
Saint Denis,*

* En l'Abbaye Saint Taurin d'E- | sagne trouva Robert d'Artois. Folio
greux, où le Moine revenant de Bre- | 177. v.^o de la copie originale.

& les avoir envoyez en Angleterre, il sortit du Royaume, & passa à Bruxelles auprès du Duc de Brabant. vers le mois de 7.^{bre} 1331.

Cette retraite indisposa Philippe de Valois, qui auroit souhaité que Robert eût suivi des conseils plus sages & plus conformes à ses devoirs. On saisit toutes ses terres & ses biens, & comme il ne parut point au jour assigné, il y eut défaut prononcé contre luy au Louvre emprès Paris, *la Cour suffisamment garnie de Pers & d'autres* : Et par le même arrêt, Fol. 96. de la copie origin.

second adjournement donné pour la quinzaine de la feste de S.^t André 14. de Decembre. Cet adjournement fut signifié le samedi 12. Octobre à Madame de Beaumont, étant alors Ibid. 97.

à Jouy-le-Chastel près de Chateaufort, par Pierre d'Aucerre Conseiller, & Michel de Paris Bailly de Troyes & de Meaulx; le lundy suivant 14. à Conches, & le mardy à Beaumont & à Orbec. Pour le troisième adjournement assigné au lendemain de la quinzaine de la feste de la Chandeleur, il y eut d'autres formalitez observées. Les mêmes Commissaires, Pierre d'Au-

cerre & Michel de Paris, commencèrent par faire leurs proclamations de cet adjournement dans la Grand-Chambre du Parlement, ensuite dans la grande Salle du Palais, à la Table de Marbre. Ils allèrent après à Conches, où ils ne purent parler à la Dame de Beaumont, firent seulement leur proclamation à la porte de sa chambre, *à si haulte voix qu'elle la pust entendre*; de-là à Orbec & à Beaumont. Soit que Philippe de Valois crût que Robert comparoitroit à ce troisième adjournement, soit qu'au cas qu'il ne s'y présentât pas, ce Prince eût résolu de prononcer enfin un jugement contre luy, il voulut que Jean Duc de Normandie son fils eût séance au Parlement au jour désigné pour cet adjournement; & pour cela il l'émancipa, & luy donna les Pairies de Normandie, d'Anjou & du Maine, pour y avoir un rang convenable à sa naissance. Les lettres d'émancipation & de concession des Pairies cy-dessus sont données à Paris au Louvre le 17. Fevrier, propre jour de ce troisième adjournement. Robert n'y comparut point, mais il donna Par Lettres données à Bruxelles le 13. Fev. 1331.

procuration à Monsieur Henry Doyen de Bruxelles, Monsieur Thiebaut de Meaux Chanoine de Cambray, Messire Jean de

Broisselles Seigneur de Lois, & Mestre Jean Copelet, de s'y présenter pour luy & proposer ses causes d'absence; mais comme leur commission portoit pour le mardy après la quinzaine de la Chandeleur, & que l'adjournement estoit pour le lundy, le Procureur general demanda qu'ils ne fussent point entendus, & qu'on luy donnât défaut contre Robert. Cela fut ainsi jugé par la Cour garnie de Pairs: mais le lendemain 18. le Roy estant au Louvre leur donna audience hors jugement, écouta les raisons qu'ils alleguerent pour excuser l'absence de Robert, répondit à tous les articles du memoire qu'ils remirent, enfin promit un sauf-conduit à Robert pour qu'il pût se présenter en jugement, luy & ceux qu'il voudroit amener avec luy, & s'en retourner en toute sûreté. Cet acte de bonté de Philippe de Valois est d'autant plus à remarquer, qu'il avoit de nouvelles raisons d'estre animé contre la conduite de Robert d'Artois. On s'estoit enfin saisi de Jeannette des Quesnes, qui après différentes retraites tant dedans que dehors le Royaume, avoit esté enlevée à Namur. On avoit reçu ses dépositions ce même jour lundy 17. Fevrier*, & on avoit appris par-là le détail de la falsification de la confirmation de Philippe le Bel, & tous les moyens dont Robert d'Artois & la Dame de Beaumont son épouse s'estoient servis pour soustraire cette malheureuse à la justice.

Fol. 134. de la copie origin.

Ibid. 131.

Ibid. 133.

Déposition de Jehannette.

Fol. 50. de la copie origin.
Ibid. 151. v.

Ibid. 150. v.
Id. 152.

De la Verderie de Conches Robert l'envoya avec Amaury son mary dans la forest d'Andaine près Domfront, de-là dans l'isle de Gersey, puis elle revint à Andaine, alla ensuite à Mehun sur Yevre, passa dans le pays de Foix & vers Arragon. Madame de Beaumont auroit souhaité qu'ils eussent abandonné entièrement le Royaume, & elle leur promettoit de leur assigner sur son propre héritage trois cens livres de rente, à quoy Amaury répondit *je n'en feray riens, quand nous serions hors du Royaume, nous ne venrions pas querre nostre rente.* Ce fut pour semblable raison & par desconfort, qu'ils quittèrent les frontières

* Lesquelles choses toutes & chacune d'icelles furent ainsi confessées à Paris en l'ostel du Louvre en plaine

Court, comme dit est, le 17.^e jour de Fev. l'an de grace 1331. *Fol. 51. de la copie originale.*

d'Espagne;

d'Espagne, & revinrent à Andaine, & de-là à Conches de nuit, où Jeannette fut gardée par la Dame de Beaumont elle-même dans une chambre pendant six jours, lorsque le Roy estoit à *la Noë*; de-là elle fut envoyée à Cambrai, puis à Namur où elle fut prise.

Je crois que
c'est l'Ablaye
de la Noüe
entre Evreux
& Conches;

Malgré ces découvertes, qui alloient toutes à la charge de Robert d'Artois, & quoyqu'après trois adjournements on eût pu prononcer le jugement contre luy, le Roy se portant toujours aux voyes de la clemence, voulant aussi luy laisser le moyen de profiter du sauf-conduit qu'il luy offroit, & s'il en faut croire le Continuateur de Nangis, se rendant aux instantes prieres de Jean Duc de Normandie son fils aîné, & du Roy de Boheme, qui se prosternèrent à ses genoux pour qu'il accordât un nouveau délai; il adjourna pour la quatrième fois Robert à venir répondre en sa propre personne le mercredi avant Pâques fleuries prochainement venant, & il commit ses Conseillers Renaut de Lyonart Chevalier, Pierre Belagent & Pierre de Muis Bailly d'Anjou, pour en faire la publication. Le Chevalier Renaut de Lyonart fit la sienne le lundy après la chaire S.^t Pierre, 24. Fevrier environ l'heure de Prime, en la Grande-Chambre, & en la présence de M.^{rs} tenants le Parlement, & en la grande Salle du Palais à la Table de Marbre. Pierre Belagent & le Bailly d'Anjou arrivèrent le même jour à Conches, où l'adjournement fut publié. Le lendemain mardy ils se rendirent à Quatre-mares où Madame de Beaumont estoit, & à qui ils le lurent, & le voulurent laisser. Elle leur répondit qu'ils le remissent à Pierre d'Auceurre qui gouvernoit la terre de par le Roy; cependant ce fut à elle-même qu'ils le laissèrent.

Contin. Chron.
Nang. p. 755.

Fol. 117. de
la copie origin.

Ibid. 111.

Enfin le mercredi avant Pâques fleuries (qui estoit le 8. Avril, & non pas le 19. Mars, comme je l'ay marqué dans mon premier Memoire, induit en cette erreur par le Continuateur de Nangis) terme du quatrième adjournement, Robert ne comparut point. Après une desobéissance aussi marquée, & les nouvelles qu'on recevoit de tous côtez de ses pratiques & de ses liaisons avec les bannis & les mal intentionnez qu'il put trouver en Flandres, Philippe de Valois ne put se dispenser

*Fol. 130. de
la copie origin.*

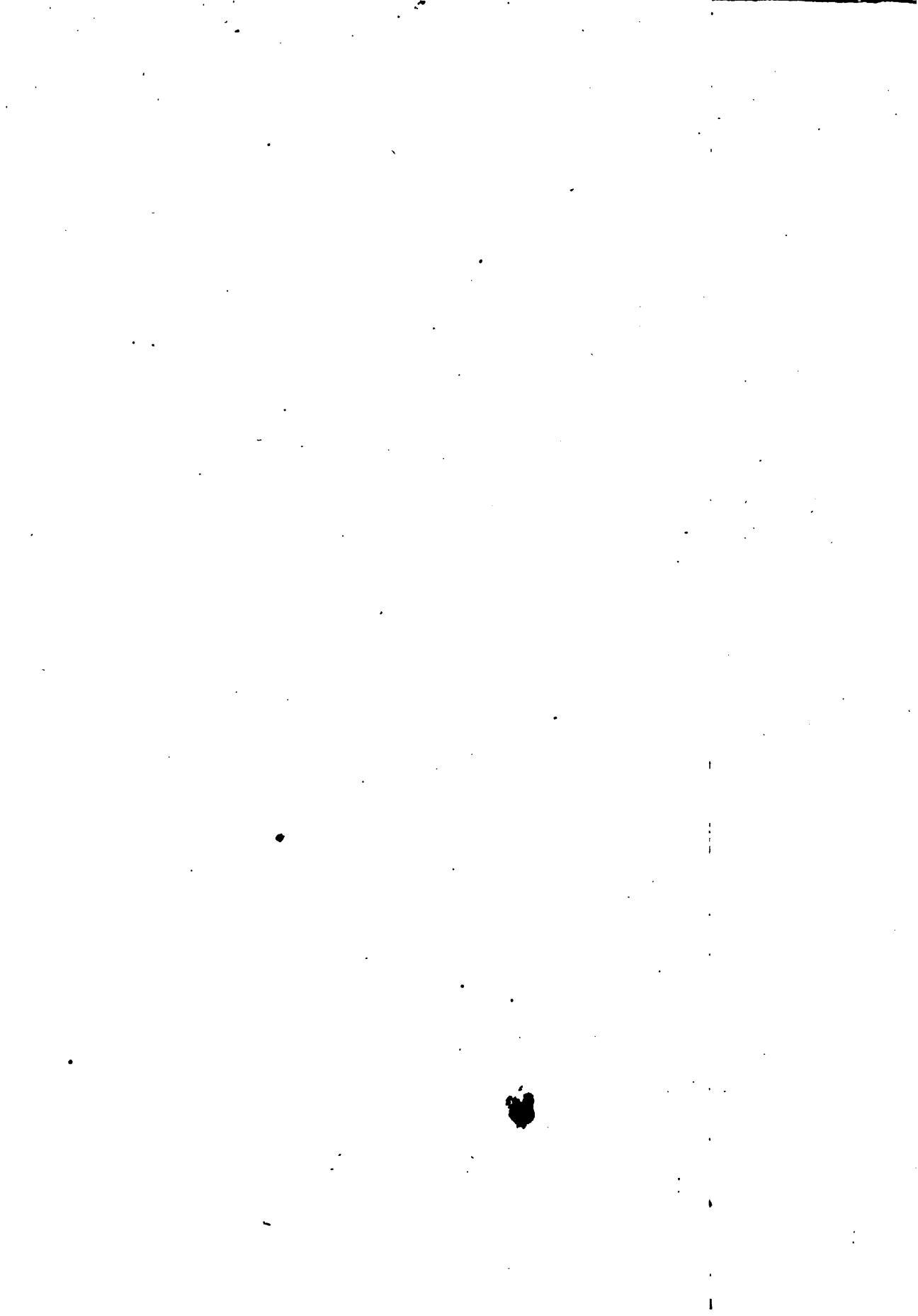
de suivre le cours ordinaire de la Justice. Il avoit fait observer très-exactement les formalitez alors usitées, & nécessaires dans les procès des Pairs de France. Les Pairs avoient esté invitez par des lettres du Roy, de se trouver aux jours d'adjournement donnez contre Robert. Ils y avoient tous assisté, si on en excepte le Roy d'Angleterre Duc de Guyenne absent, le Duc de Bourgogne & Robert d'Artois luy-même, de la cause desquels il s'agissoit. Avec les Pairs, le Roy y avoit convoqué les autres Princes du Sang qui n'estoient pas Pairs, les grands Officiers de la Couronne, les principaux Barons du Royaume, beaucoup de Prélats, Conseillers, &c. Les adjournements avoient esté signifiés à Robert dans ses principales terres, par des Chevaliers & des Conseillers: enfin toutes les séances s'estoient tenues en Lit de Justice au Louvre, le Roy y présidant, & on avoit toujours eu soin de marquer ces circonstances dans les arrests qui avoient esté rendus, en disant *la Cour suffisamment garnie de Pairs & autres, adjoûtant quelquefois, en plein Parlement, &c.*

Ibid. 129.

Pour décerner le quatrième défaut contre Robert, & prononcer enfin les peines qu'il avoit encourues, l'assemblée fut encore plus nombreuse. On a la liste de ceux qui y assistèrent. Outre les Pairs Ecclesiastiques & Laïcs, on y voit les Archevêques de Sens, d'Aix, les Evêques d'Arras, d'Autun, de Comminges, de Senlis, de Poitiers, &c. les Abbez de Clugny, de S.^t Denys, de Corbie, de Vendôme, &c. le Roy de Bohême; les Comtes de Foix, de S.^t Paul, d'Auxerre, de Bar, de Roucy, de Comminges, de Blois, de Forest, de Vendôme, le Duc de Lorraine, Jean & Guillaume de Hainaut, le Connestable, les deux Mareschaux, les Seigneurs de Chastillon, de Noyers, de Melun, de Fiennes, de Socourt, de Sepoy, de Garençieres, &c. Ce fut en présence & de l'avis d'une assemblée si auguste, que le Roy après une mûre délibération prononça enfin l'arrest contre Robert, portant bannissement hors du Royaume, & confiscation de ses biens.

*Ibid. 124.
#26. v.º 6º.*

J'ay déjà remarqué cy-dessus, qu'on avoit deux miniatures représentant ce Lit de Justice, l'une dans l'original signé, qui se trouve parmi les Mss. de M. de Harlay, l'autre dans la minute



PLXX

Memor

originale de ce procès, qui se conserve dans le greffe de la Chambre des Comptes; car pour l'autre manuscrit, qui est au même greffe, & que j'ay dit estre une copie non signée, faite dans le temps même, il n'y a point de miniatures.

Ces deux miniatures sont conformes l'une à l'autre pour l'arrangement de la séance. Le Roy est assis dans son thrône, il est revêtu de son habit royal, semé de fleurs de lys d'or, & a la couronne sur la tête: il s'incline vers les Pairs Laïcs, & semble demander leurs avis sur ce qui se propose. Son thrône est sans dais & sans pavillon: c'est un siége à bras, & ces bras sont terminez par une tête de lion: à la droite, & sur la même ligne que son thrône un peu au-dessous, sont deux Princes ou Pairs assis, que leurs écussons posés au-dessus de leurs têtes désignent certainement pour estre le Roy de Boheme & le Roy de Navarre. Un peu au-dessous, & sur la même ligne, on voit huit autres Pairs aussi assis, & ayant leurs écussons au-dessus de leurs têtes; ils paroissent estre étonnez de ce qu'ils viennent d'entendre: ces Pairs sont le Duc de Normandie, le Comte d'Alençon, le Duc de Bourgogne, le Duc de Bourbon, le Duc de Guyenne, le Comte de Flandres, le Duc de Bretagne, & le Comte d'Estampes. Ce n'est pas que ces Pairs ayent tous assisté à ce Lit de Justice. J'ay déjà fait observer que le Roy d'Angleterre & le Duc de Bourgogne ne s'y trouvèrent pas, mais le dessinateur a mis les écussons des Pairies qui subsistoient alors. Il ne les a pas non plus arrangez comme ils auroient dû l'estre: on a eu soin d'en avertir les lecteurs par ces paroles qui sont écrites au-dessus des écussons, *ils ne sont pas pains si comme ils doivent seoir, mais l'ordre est ou feuillet précédent.* On trouve effectivement cet ordre au feuillet qui précède cette miniature dans les deux registres originaux.

A gauche du thrône sont assis sur des bancs les six Pairs Ecclesiastiques, revêtus de leurs chapes, & ayant leurs mitres en tête. Les écussons sont aussi placez au-dessus d'eux; & comme leurs rangs n'y sont pas gardez exactement, on a repeté la même remarque, *Ils ne sont pas pains, &c.*

Au-dessous des bancs des Pairs, & dans le milieu de la salle,

on voit un groupe de personnes assises par terre. Ce doit estre ou les gens du Parlement, & autres Officiers convoquez à cette assemblée, ou les Abbez, & autres Ecclesiastiques du second ordre.

*Cerem. Franç.
60. 2 p. 430.*

Ils sont placez dans la même situation au Lit de Justice du mois de May 1369. contre le Rôy d'Angleterre Duc de Guyenne *.

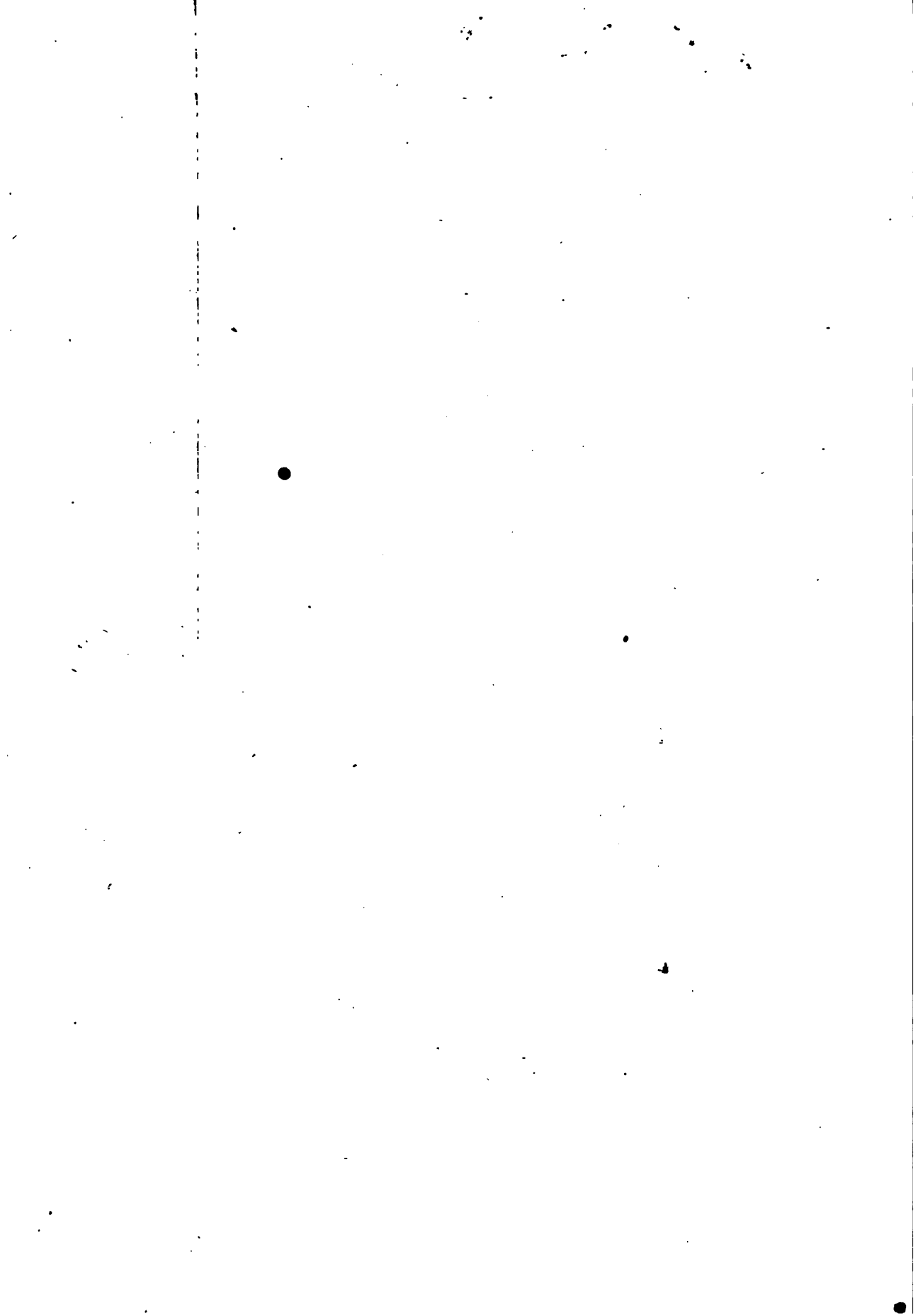
Entin au bout de la salle sont deux autres groupes, chacun de six personnes toutes debout, en face du Roy, & ayant derriere elles un banc qui termine la séance. Celles qui sont à droite du côté des Pairs Laïcs, doivent estre les Procureur & Avocat du Roy, & les Commissaires du procès. Le premier d'entre eux, que je crois estre le Procureur général, Simon de Bucy, semble parler avec action, & se porter pour accusateur contre Robert d'Artois. L'autre groupe qui est à gauche au-dessous des Pairs Ecclesiastiques, doit estre des députez & agens de ce Prince; ce qui le prouve, c'est que l'écusson de Robert est posé au-dessus d'eux. Le premier de ces agens est dans l'attitude d'un homme qui répond.

Au revers de cette miniature on en voit une autre beaucoup plus petite. Le Roy y est représenté dans son thrône avec son manteau royal & sa couronne; à ses deux côtez sont des personnes debout: il semble parler à celles qui sont à gauche. Je crois qu'on a voulu désigner l'instant où Philippe de Valois donne audience hors jugement aux agents de Robert d'Artois le 18. Fevrier, le lendemain du jour de l'expiration du troisième adjournement.

*Tome II. des
Monuments de
la Monarchie
Françoise.*

Le R. P. D. Bernard de Montfaucon a fait graver un dessin de ce Lit de Justice, qu'il dit avoir tiré *d'après la peinture qu'en a fait faire M. de Gaignieres sur celui des deux manuscrits de la Chambre des Comptes, qui représentoit les choses en meilleur ordre.* Mais il faut que le dessinateur de M. de Gaignieres ait esté un copiste fort peu exact, son plan est tout différent de celui des manuscrits. Il met les Pairs Laïcs & Ecclesiastiques vis-à-vis les uns des autres, formant deux lignes allongées en avant du

* Sauval croit même que la natte qui couvre au Parlement en hiver le parterre du barreau des chambres, est | une trace de cette ancienne coutume. *Antiq. de Paris, to. 2. p. 641.*



thrône, & n'ayant plus leurs écussons au-dessus de leurs têtes. Dans cette situation, les gens assis par terre se trouvent estre dans le milieu des mêmes Pairs. Les miniatures originales, plus conformes à la vraie disposition de la séance, représentent celle des Pairs à peu-près sur la même ligne que le thrône du Roy; ils ne sont point en face les uns des autres, ils regardent les gens qui représentent les parties; & ceux qui sont assis par terre sont hors de l'Estrade des Pairs, & dans le milieu du Barreau.

Nous apprenons du continuateur de Nangis, copié en cela par les grandes Chroniques de France, que Philippe de Valois esperant toujours que Robert viendrait à résipiscence, & voulant luy donner une dernière marque de sa bonté, suspendit la publication de l'arrest rendu contre luy jusqu'à un mois après Palques: mais Robert persista dans sa desobéissance. Le mois revolu, c'est-à-dire, le 19. * May 1332. Palques ayant esté cette année le 19. Avril, le Roy fit publier à son de trompe par tous les carrefours de Paris, non seulement l'arrest de bannissement, mais même les raisons qu'on avoit eu de rendre ce jugement, & l'adressa aux Prevost de Paris, Baillis de Rouen, de Gisors, de Vermandois, de Bourges, d'Aix, & aux Seneschaux de Tholose & de Carcassonne, pour qu'ils eussent à le mettre à exécution.

*Contin Chron.
Nang. ad ann.
1332.p.756.*

Robert d'Artois estoit encore alors dans les Estats du Duc de Brabant. J'ay dit cy-dessus qu'à sa sortie du Royaume vers le mois de Septembre 1331. il avoit passé à Bruxelles. A peine y fut-il arrivé, que du consentement du Duc de Brabant, il prit à son service l'Avoué de Huy, moyennant quarante livres de rente & trois cens florins, & Berthelot son valet à deux cens livres de rente & cent florins. Ces deux hommes luy furent fort utiles dans la suite.

*Fol. 181. 2.
la copie origin.*

Son séjour ne fut pas long à Bruxelles; le Duc de Brabant luy conseilla d'aller s'établir à Louvain. Il y resta jusqu'à ce que

* Il y a dans l'édition que le Pere d'Achery en a donnée, le 19. de Mars, mais c'est visiblement une faute, qui

se trouve corrigée par les grandes Chroniques, où on lit le 19. jour de May.

Fol. 181. v.° de la copie orig. le mariage^a de Jean fils du Duc avec Marie fille du Roy Philippe de Valois, ayant esté conclu, une des conditions de ce

Ibidem.

Ibid. fol. 182.

Dans la copie originale, ce Chanoine est appelé *Ernoul*.

Fol. 182. de la copie orig.

Ibidem.

Froissart, l. 1. ch. 26. p. 131.

Fol. 182. de la copie orig.

traité fut que Robert sortiroit des Estats de Brabant. Cette sortie ne se fit pas sur le champ; Robert se tint pendant quelque temps sur les frontières, allant de châteaux en châteaux, & bien le savoit le Duc de Brabant. Il estoit à celuy du Seigneur de Bostelle, lorsqu'il demanda à l'Avoué de Huy de luy trouver quelqu'un qui connust le pays, & qu'il pust employer en ses besongnes. L'Avoué en parla à Frere Henry Sagebran, de l'Ordre de la Trinité, son chapelain. Frere Henry, luy dit-il, je vous prie que vous alliez es besongnes Monsieur Robert en ce sauvage pays, ses valets sont congus & ne savent le pays. Le Moine y consentit, à condition qu'il ne feroit point de voyage en France, car il y estoit aussi connu^b. Robert d'Artois le luy promit d'autant mieux, qu'il avoit à ses gages Monsieur Enreit le Chanoine, qui se chargeoit de ces voyages. Il assigna au Moine cent vingt florins par an, tant qu'il fut pourveu de bonne prouvetde. Le Moine le remercia... Sire Diex le vous mire.

Cependant Robert fatigué d'errer ainsi de lieux en lieux; d'estre même quelquefois obligé de tenir la campagne, proposa à l'Avoué de Huy de luy procurer une retraite plus fixe dans la maison de Regnault d'Argentieu son cousin, qui estoit bonne & forte. L'Avoué négocia cette affaire; Robert s'y rendit. Froissart a fait mention de la retraite de Robert en ce château, qu'il appelle Argentueil; c'est Argenteau situé sur la Meuse, entre Liege & Vizet, de la dépendance du Brabant: il fut pris 15 ans après sur le même Regnault ou Renard d'Argenteau par les Liegeois, & détruit entièrement. Robert fut bien trois mois dans cette maison, suivant la déposition du Moine Sagebran: Il fut obligé d'en sortir, parce que Gillet de Neelle son valet le diffama, pour la ribaudie d'iceluy Gillet.

Robert plus embarrassé que jamais pour trouver un asyle;

^a Le contrat fut fait à Crevecoeur en Brie, le 8. Juillet 1332. & le mariage fut célébré le jour de Saint Michel suivant.

^b Quar je y suis cagneus des Freres de nostre Ordre. Si en seroit blasmez & en vaudroye pis. Fol. 182. de la copie originale.

tint conseil avec l'Avoué, Berthelot & le Moine, & leur dit qu'il luy convenoit d'aller à Namur, car il estoit *anuyez*^a au Duc de Brabant, qui l'avoit *desaguré*^b. Il partit d'Argentiau tout par nuit, & vint ainçois qu'il fut jour à une pource maison de *lez Huy* qu'on appelle le Sartir. Il y a encore actuellement un lieu de ce nom à une demi-lieue de cette ville. Robert ne voulut point s'y arrêter, quoyque Frere Henry qui l'accompagnoit y fût tombé malade, parce que c'estoit sur les terres de l'Evêque de Liege, qui ne l'aimoit point. Il se rendit dans la maison du valet Berthelot, n'osant pas entrer dans le château de Barth qui appartenoit à l'Avoué de Huy, pour les gens qui dedens estoient.

Fol. 182. de
la copie origin.

Ibidem

Ce fut dans cette maison qu'il attendit la décision du conseil du Comte de Namur son neveu; il s'agissoit de sçavoir si on luy donneroit retraite dans la ville. Le resultat de la délibération fut qu'il demeureroit dans la maison de Sauffons appartenant au Comte, tant que le Comte fust parti du pays pour aller delà les monts^c auprès du Roy de Behaingne; qu'alors il viendrait à Namur, vouldroit ou chastel, ou en la Ville. Robert choisit le château, & y fit un assez long séjour. Vers la S.^t Jean-Baptiste 1333. il depêcha vers Frere Henry, pour luy dire de venir luy parler, se il devoit se faire apporter. C'estoit pour luy communiquer une prétendue nouvelle qu'il disoit avoir reçue de France, qu'on avoit fait sur luy certains *brieves escriz* (des brevets ou billets) pour mettre sur sa tête, & que tant qu'il les auroit, il dormiroit si fort que l'on le porteroit tout dormant où l'en vouldroit, si sauroye vellentiers se on le pueft faire, si m'en garderoie. Par m'ame Sire, répondit le Frere, je n'en croy riens, ce sont paroles de Truseurs pour faire les gens musier. Scachiez, ce dist Monsieur Robert, que c'est voirs. Les Roynes de France & les Chevaliers qui furent mis à mort le confesserent bien, & bien le scay. Il vouloit parler des belles-filles de Philippe le Bel, & des deux freres de Launay leurs amants. L'intention de Robert n'estoit pas de se

alt. Saucon.

Fol. 182. v.
ibidem.

Ibidem.

Ibidem.

Voirs, vray:
Fol. 182. v.
ibidem.

^a Dans le registre de la Chambre des Comptes, il y a *accusez*. Fol. 182. copie originale.

^b *Desaguré*, *desassuré*, terme qu'on

trouve dans nos anciens auteurs.

^c Il y a dans la copie originale, *delà le Mans*; dans les deux autres manuscrits, il y a *delà les monts*.

garantir de ce prétendu malefice, mais plustost de s'en servir. Il indiqua au Moine un homme de Huy, nommé Henry Fourriau, qu'on luy avoit dit avoir le secret de faire l'encre nécessaire pour faire cette opération. *C'est ung pources homs*, repliqua le Moine, *se il scavoit telles choses se il seroit riches à pooir*. Il se chargea cependant de luy parler; l'homme convint qu'il scavoit faire cette encre: le marché fut conclu à deux florins. L'homme fit l'encre en présence de Robert, elle estoit noire & rouge: Robert écrivit luy-même *ce que le maistre ly devisa, & fit le brevet ou nom de Gillet de Neelle varlet de Robert pour scavoir se c'estoit voirs*. Et bien plut à Monsieur Robert, & dit Monsieur Robert que c'estoit près des paroles des Roynes que elles & les Chevaliers avoient confessé.

A quelques jours de là, Frere Henry demanda des nouvelles de ce brevet à Robert, qui luy dit qu'il n'avoit pas réussi. *Mais il ne scet*, adjoute-t-il dans sa déposition, *se il se gardoit de lui pour ce que ledit Gillet de Neelle n'amoit de riens ledit Frere Henry; pourtant qu'il luy avoit dit autres fois pardevant l'Advoué que il avoit diffamé ledit Monsieur Robert pour sa ribaudie*.

Le même jour que Robert fit confidence au Moine du prétendu secret pour faire dormir, il luy en fit un autre d'une plus grande conséquence. *Ce fut de luy ordonner de luy chercher des compaignons pour aller en France pour mettre à mort ceux qui plus li faisoient de mal & de tourment pardevers le Roy, & qu'il dit estre le Duc de Bourgogne, le Chancelier, Pierre Forget*, le Mareschal de Trie & le Comte de Bar*. Gillet de Neelle dit qu'il conduiroit ces compaignons, qu'il en avoit déjà trouvé à Namur *qui vollontiers vendront avec luy*. *Ce sont*, dit Berthelot, *des bannis & meurtriers pour argent, ce n'est mie bien fait ne honneur, prenez bonnes gens de vostre lignage, & guerroyez ceux qui vous grievent, soit Rois, soit autres*. Robert repliqua, *je n'ay pas conseil de guerroyer ouvertement, mais par la voye que disoit Gillet de Neelle, voldroye je bien aller avant*. Ce fut aussi à cette

* Pierre Forget estoit Tresorier, | Seconde déposition de la Divion, du
c'est la qualité qui luy est donnée, | 4. Aoust 1331.
parqu'il assilla comme témoin à la |

voye indigne qu'il se fixa. Ces malheureux assassins partirent pour se rendre à Paris. Ils s'arrêtèrent à Cambray chez le Chanoine Thiebaut de Meaux (le même qui avoit donné la formule de la lettre de confirmation) s'y associèrent de nouveaux camarades, & vinrent jusqu'à Rheims, où ils cuidoyent trouver le Comte de Bar à une feste qu'il y devoit tenir pour Dames, & come l'en disoit, & illec leur manda ledit Frere Henry qu'ils s'en retournassent, car on sçavoit ja leur chemin en France, & qu'il desplaisoit à l'Advoué de cette emprinse. Si s'en retournerent de Rheims, car les Fors-jugiez de Huy doutoient trop l'Advoué.

Fol. 184. de
la copie origin.

Ibidem.

Cette entreprise n'ayant pas réussi, Robert forma le dessein de faire luy-même un voyage incognito en France. Le coup estoit hardi. Ses conseils, l'Avoué de Huy & Frere Henry, tâchèrent de l'en dissuader. L'Avoué à qui Robert proposa de l'y accompagner, le refusa constamment. *Je n'iray pas, ne il seroit pas bon pour vous que j'y allasse, car je sui connu en France & y ay esté moult de fois, & à la dernière fois que je y fui, ce fu en la compaignie de Monsieur le Duc de Breban à qui je sui, & fu après que le mariage fut fait de la fille du Roy & de Jean de Breban fils de Monsieur le Duc, & servi Monsieur le Duc au Tournoi, & à celle fois me donna li Roys une coupe, & avec ce sui congny de Monsieur de Bourbon, & sui de ses draps avec Mess. Fastres de Roaux à qui j'estoie, & si suy à Monsieur de Bar & à ses bienfaiz. Si que je seroie tantost congny, & je ne voudroie jamais qu'il vous mescheist en ma compaignie, ne je ne conseille point que vous y aiez, ne par mon conseil vous n'irez, quar ce seroit grand peril à vous.* Robert parut se rendre à ces raisons, mais il changea bientoist de sentiment, & partit trois ou quatre jours après avec Gautier de Jupelcu*, Gillet de Neelle & autres, au nombre de cinq ou six bien armez. Si comme Collignon Colle Maire de Namur, qui disna avec ledit Monsieur Robert le jour qu'ils s'en partirent, le dit à Frere Henry. Il n'employa à tout son voyage que quinze jours, dont il en passa quatre avec sa femme. De retour à Namur, & s'entretenant avec l'Avoué & Frere Henry, il se plaignit à eux de ce que le Roy le faisoit aller ainsi par

Vers le mois
de Septembre
1333.
Fol. 184. v.
de la cop. origin.

alut. Rautz

Cole:
Fol. 184. v.
de la cop. origin.

Ibidem.

* Jupelcu, peut-estre Jupille ou Jopil, près de Liege.

Par mucettes,
roussier, cacher.

Fol. 185. de
la copie origin.

mucettes, qu'il le récompensoit mal du bien qu'il luy avoit fait, que sans luy il n'auroit point esté Roy; que s'il venoit à mourir, il ne feroit pas au fils comme il avoit fait au pere. Et sur ce que l'Avoué luy dit, ore, Sire, vous aviez grand vellenté de couchier avec Madame, car vous en avez mis vo corps en grant aventure. Ce n'est mie pour cela, repliqua Robert, quar il a assez de femmes. à Namur, mais je sçay mieux de la bouche de la Comtesse de Beaumont comment il est du commune de France que je ne sçauroye par messagé, & si m'a dit & nommé ceux qui sont mes amis & aussi ceux qui sont mes ennemis; sçachiez que j'ay bien des amis à Paris, quar ils me pleurent li grand & li petit, & se je avoie mis à mort le Roy à Paris & les autres qui me griesvent, si arois-je plus grand confort & plus grand aide à Paris de ceux même de Paris, que n'auroit le Roy. Il y a encore tels cent bourgeois qui me aide-roient chacun de nul livres, se je voloye.

Ibidem.

Ce discours frappa l'Avoué & Frere Henry. En s'en retour-nant à Huy, l'Avoué dit au Moine, Madame de Beaumont honnit Monsieur Robert. Elle li a fait perdre les honneurs de France, & après li fera le corps perdre. Il n'est point alez en France pour bien, quar se il eut veu son cop, il eust fait dou mal assez... du premier qu'il commença à estre mal du Roy, il se feust gettez en sa mercy, se ne feust la deffense & le conseil de elle.

Fol. 185. v.
Ibidem.

A quelques jours de là, c'est-à-dire, entre la S.^t Remy & la Toussaints de la même année 1333. Frere Henry fut mandé par Robert, qui, après beaucoup de caresses, débuta par luy faire derechef une fausse confidence, & luy dit que ses amis luy avoient envoyé de France un volt * ou voust, que la Reine avoit fait contre luy. Frere Henry luy demanda que est ce que voust! C'est une image de cire, répondit Robert, que l'en fait

* Voust, envouster. Ce terme, selon Menage, vient d'invotars. Il y a plus d'apparence qu'il vient d'invultuare, vultum effingere, mot usité dans la moyenne latinité pour exprimer cette représentation de quelqu'un en cire ou en terre glaïse. V. Glossar. lat. du Cange, aux mots invultuare & vultu-voli. Aussi la copie originale de la

Chambre des Comptes met toujours volt ou vout. Ces images de cire estoient assez communes alors. Jeanne de Lagny veuve d'Enguerrand de Marigny, accusée de vultibus cereis olim ut dicitur factis contra personam dilecti & fidelis K. Comitis Valsu. patrui nostri, après avoir esté plusieurs fois appliquée à la question, fut

pour baptiser, pour grever ceux que l'on veut grever. L'en ne les appelle pas en ces pays voulz, repliqua le Moine, l'en les appelle manies. Robert ne soutint pas long-temps cette imposture; il avoua à Frere Henry que ce qu'il venoit de luy dire de la Reine n'estoit pas vray, mais qu'il avoit un secret important à luy communiquer; qu'il ne le luy diroit qu'après qu'il auroit juré qu'il le prenoit sous le sceau de la confession. Le Moine jura, la main mise au piz. Alors Robert ouvrit un petit escriu, & en tira une image de cire enveloppée en un quevre-chief crespé, laquelle image estoit à la semblance d'une figure d'un jeune homme, & estoit bien de la longueur d'un pied & demi, ce li semble, & si le vit bien clerement par le quevre-chief qui estoit moult deliez, & avoit entour le chief semblance de cheveux aussi comme un jeune homme qui porte chief. Le Moine voulut y toucher; n'y touchiez Frere Henry, luy dit Robert, il est tout fait, icesluy est tout baptisiez, l'en le m'a envoyé de France tout fait & tout baptisié; il n'y faut riens à cestuy, & est fait contre Jehan de France & en son nom, & pour le grever. Ce vous dis-je bien en confession, mais je en voudroye avoir un autre que je voudroye que il fut baptisié. Et pour qui est-ce, dit Frere Henry, c'est contre une Deableffe, dit Robert, c'est contre la Royne, non pas Royne, c'est une Dyableffe, ja tant comme elle vive elle ne fera bien ne ne fera que moy grever; ne ja que elle vive je n'auray ma paix, mais se elle estoit morte & son fils mort, je auroie ma paix tantost au Roy, quar de luy ferois je tout ce qu'il me plairoit, je ne m'en doute mie. Si vous prie que vous le me baptisiez, quar il est tout fait, il n'y faut que le baptisme, je ay tout prest les parrains & les maraines & quant que il y a mestier, fors le baptisement. . . . Il n'y fault à faire fors aussi comme à un enfant baptiser, & dire les nons qui y appartiennent.*

*Fol. 185. de
la copie origin.*

*Dyableffe, dé-
bleffe, indiffé-
remment,*

déchargée de cette accusation, par jugement du dernier Avril 1319. V. *Registre* 59. du *Tresor des Chartes*, n.° 20.

* *Manies*. . . Dans la déposition suivante de J. Aimery, il y a *manies*, *forceries*. Je ne sçais s'il ne faudroit pas lire *forcenneries*, comme on le lit

dans un glossaire manuscrit de l'Abbaye Saint Germain. *Mania*, *forcerie*, *desverie*. *Mania*, selon Festus, sont des figures faites de pâte, *fieta quædam ex farina in hominum figuras*. Ce sont aussi ces esprits, ces revenants dont les nourrices sont peur aux enfants, *formidimmi imagines*.

Kkkk ij

*Fol. 186. de
la copie origin.*

Ibidem.

Le Moine refusa son miniftre pour de pareilles opérations, remontra que c'eftoit mal fait d'y avoir créance, que cela ne convenoit point à *fi hault homme comme il eftoit, vous le voulez faire fur le Roy & fur la Royne qui font les perfonnes du monde qui plus vous peuvent ramener à honneur.* Monsieur Robert repondit, *je ameroie mieux eſtrangler le dyable que le dyable m'eſtrangleſt.* Robert voyant que le Moine ne vouloit point ſe prêter à ce qu'il luy demandoit, le chargea de luy trouver quelqu'un qui fit ce baptême. Frere Henry ſ'excufa, & luy dit d'envoyer chercher celuy qui avoit baptifé l'autre. *Il eſt venus de France,* repliqua Robert, qui voyant qu'il ne pouvoit engager le Moine, termina la converſation par exiger de luy encore une fois, que tout ce qu'il venoit de luy dire fût ſous le ſceau de la confeſſion. Le Moine adjoûte que le jour même que Robert luy fit cette confidencce, *vint aval devant ceſtuy hoſtel Jehannete qui porte les meſſageries de Monsieur Robert d'Artois, & va en guiſe d'homme portant un fardelet à ſon col, laquelle eſtoit venue de hors, pourquoy il cuide que elle euſt apporté nouvellement le vouſt de France, quar oncques mais par de devant ne li en avoit parlé ledit Monsieur Robert.*

Frere Henry fut encore mandé vers les feſtes de Noël de la même année 1333. par Robert, à l'occafion de quelques bleſſûres * qu'il ſ'eſtoit faites au col & au viſage, en voulant retirer la teſte du treillis d'une fenêtre, dans lequel il ſ'eſtoit

* Frere Henry... revint environ Noël dernier paſſé l'an 1333. pardevers M. Robert, à Namur en la meſon d'un bourgeois appellé Jean Ornet, ſy come il li ſemble. Et eſtoit ledit M. Robert à une fenêtre treilliee de fer, & au devant de ſes yex il avoit une naſſe à prendre poiſſon, entre luy & la fenêtre, pour voir, & pour non eſtre vû, pour une joutes que l'en faiſoit devant cette maiſon. Si avint que M. Robert oy deux des joutans choquer l'un à l'autre, & cheurent avec leurs chevaux, & donnèrent trop mallement grand bruit &

grand cas. Si leſſa M. Robert cheoir ladite naſſe, & ſe haſta tant de mettre ſa teſte parmy le treillis de la fenêtre pour veoir cela; & avant qu'il puſt yſſir il travailla forment, & n'en pooit iſſir, & y demoura longuement. Et à l'iſſue pour ce qu'elle eſtoit eſtroite, il ſe navra ou bleſſa trop laidement le col & le viſage, & li enſla forment, ſi que il fut bien gros. Si ſe fit mettre en un lit, & appella Frere Henry, & li diſt par une maniere de confeſſion aucunes choſes qu'il ne welt pas dire, ne demander ne li welt l'en.

engagé. Robert luy dit alors *par une maniere de confession aucunes choses qu'il ne welt pas dire, ne demander ne li welt l'en.* *Ibid. v.*

On apprend tous ces détails de la déposition de ce Frere Henry faite juridiquement le 31. Janvier 1334. en présence de l'Evêque de Paris, dans les prisons de qui il estoit, de l'Evêque d'Arras, de Pierre Archidiacre de Langres, Hugues de Pomiers Chanoine de Paris; des Conseillers, Martin des Effarts, Jean de Milon Tresorier, & Pierre Belagent Prevost de Paris, de Simon de Bucy Procureur, & Estienne de Gyen Clerc ou Avocat du Roy. Il avoit fait les mêmes declarations quelques jours auparavant, non seulement au Roy, mais encore aux Archevêques de Rouen & de Sens, à l'Evêque de Paris, au Comte d'Alençon, & à plusieurs Seigneurs du Sang, & autres Nobles & Conseillers.

Elles furent confirmées par une autre déposition que Jean Aimery Prêtre du diocèse de Liege, aussi prisonnier dans les prisons de l'Evêque de Paris, fit le même jour 31. Janvier 1334. en présence des mêmes personnes. Il déposa que Messire Arnoul de Courtray Chanoine de S.^t Albin de Namur, luy proposa de s'attacher à M. Robert d'Artois, qui estoit si puissant qu'il pouvoit luy faire beaucoup de bien, *qu'il luy donneroit cent & cent mailles d'or. Quel service li porroie-je faire, dit le prestre... pour gagner si grand avoir! je n'ay point accoustumé à recevoir tel guain ny si grant. Je me suis bien tenu apayer, & oncquorres fais quand je puis gaagner huit deniers ou douze ou quatorze le jour à chanter ma messe.* Messire Arnoul repliqua, *Cest Roy de France, M. Robert le fit Roy, ne n'eust oncques esté Roy se ce ne feust M. Robert d'Artois. Vous estes uns homs qui avez esté par tous pays, & oultre les monts & ailleurs, si avez moult veu & sceu des choses que plusieurs ne scevent mie : & se vous voulez faire ce que l'en vous dira, le Roy de France ne sera pas Roy dedans un an. Et comment, repliqua le prestre! Vous sçavez bien, luy dit-on, faire manies ou forceries, ou autres choses par quoy le Roy porra mourir briefvement.* Cette proposition irrita le prestre : il dit au Chanoine qu'il prit le profit pour luy, & qu'il fist l'affaire, qu'il devoit en sçavoir plus que luy, *Ibid. r87. v. & r88.*

maynes ou
forceries.
*Fol. r88. de
la copie origi.*

si faites choses, si laides choses.
Fol. 188. de la copie origin.
Ibid. 189.
 quar vous congnoissez les p..ains de Paris, de Bruges, & de tout cest pays... & povez trop mieux sçavoir faire si faites choses que moy, si me laissez en pais. Cette tentative n'ayant pas réüssi, M: Gautier l'Avoué de Huy en fit une seconde. Il engagea le prestre à venir avec luy voir le champ de bataille qui devoit estre à Liege. Arrivez à Namur, l'Avoué alla faire un tour en ville, & au retour il s'enferma avec le prestre, & luy demanda pourquoy il ne vouloit pas se prêter à ce qu'Arnoul de Courtray luy avoit proposé. Vous sçavez bien faire manies & forceries, & autres choses, par quoy le Roy de France pourra bientoist mourir. Si serez le plus honorez clerc de vostre pais... & si orez or & argent, & ce que vous voudrez, & bien monté & arré.

Ibidem.
 Le prestre ne fut pas plus tranquille à cette proposition, qu'il l'avoit esté à celle d'Arnoul de Courtray. Il dit à l'Avoué qu'il croyoit qu'il l'aimoit, que cependant il le vouloit perdre, qu'il ne feroit jamais telle entreprise, qu'il ne sçavoit point faire ce qu'il luy proposoit, que quand il le sçauroit, il ne le feroit pas pour tout l'argent du monde, spécialement envers le Roy. Si je voulois faire malefices, adjousta-t-il, j'aurois plus chier de murtrir de glaive les hommes par les chemins que faire si faite mauvestié, ne telle chose ne deust cheoir en vous à dire ne à conseiller, qui estes tenu si bon chevalier; & l'Advoué li dit, Aymery, il n'est nient hardis de gagner qui ne se met en aventure de perdre. Si respondit le prestres, sire ne vous desplaise, quar de tels gains ne de telles aventures je n'ay que faire..... Vous avez M.^{re} Jean Scafer prestre, & Frere Henry Sagebran qui sont tous vostres, & à vostre commandement, & plusieurs autres qui doivent plus sçavoir de teles choses, & sont plus malicieux que je ne suis... sy m'en laissez en paix.

L'Avoué cessa de luy en parler, & le pria seulement de luy garder le secret.

La découverte de ces attentats, & la nouvelle qu'on reçut du passage de Robert en Angleterre, firent beaucoup d'impression sur Philippe de Valois. Ce Prince se vit contraint de se livrer à la severité des loix. La Dame de Beaumont, qui avoit tant de part à ces horribles projets, & qui, si l'on en

troit le Continuateur de Nangis, faisoit tous les efforts pour exciter des troubles dans le Royaume, fut enlevée & menée au Château de Chinon. On envoya les enfans à Nemours en Gastinois, d'où ils furent transferez au Château-Gaillard d'Andely en Normandie. Ce Chasteau, qui est à présent ruiné, avoit déjà servi de prison quelques années auparavant aux deux Reines épouses de Louis Hutin & de Charles le Bel.

Après s'estre ainsi assuré de la Dame de Beaumont, Philippe de Valois jugea à propos de faire prester serment aux Princes du Sang, Pairs, Prelats & Barons plus notables du Royaume, qu'ils ne donneroient jamais aucun secours ou conseil à Robert d'Artois, ou à ses enfans, qu'au contraire ils prendroient en tout temps la deffense de ceux qui avoient servi dans ce procès. On a la formule du serment qui fut presté: on a même les sermens de la Reine Jeanne veuve de Charles le Bel, du 17. Juin 1334. de Charles d'Evreux Comte d'Estampes, & depuis Roy de Navarre neveu de Robert, du 13. Novembre suivant, & de Charles Comte d'Alençon, du 14. du même mois.

Enfin le Roy ordonna qu'on fist le procès aux faux témoins, & qu'on les punit de telle punition *qu'il fust exemple au peuple.* La commission qu'il adressa pour cela au Parlement de Paris est datée du 17. Fevrier 1334.

De tous les criminels la Divion seule avoit esté brûlée le 6. Octobre 1331. dans la place aux pourceaux près Paris. Frere Jean Aubery Jacobin, Pierre Tesson, &c. avoient esté condamnés par l'Evêque de Paris à une prison perpetuelle. On avoit toujours differé de punir les autres. En vertu de la nouvelle commission, le Parlement instruisit le procès de ceux dont on put se saisir, sçavoir de Guillaume de la Planche, Sohier de la Chaucie, Jean le Blont, Alleaume de Chaccleu, Gerard de Juvigny, autrement appellé de Soissons, horlogeur demeurant au Louvre, Guillaume de la Chambre demeurant à S.^t Germain en Laye, Jeannette de Charennés, ou du Piré, Martin de Nuefport, Robert Corbeau prestre, & Jacques Rondelle clerc. Pour leurs autres complices, quelques-uns s'enfuirent,

*Contin. chron.
Nang. ad ann.
1334. pag.
762.*

*Fol. 189. v.
de la copie orig.
Ibid. 190. &
191.*

Ibid. 136. v.

*Ibid. 137.
jusqu'à 152.*

& ne purent estre trouvez, d'autres moururent avant que d'estre * *aprouchiez*; enfin Robert d'Artois fut soupçonné d'en avoir fait mourir d'autres. Dans la liste de ces témoins, il est rapporté qu'on ne sçait ce qu'est devenue Marote de Betencour, mais qu'on dit que M. Robert l'a fait mourir. Robert Rossignol parlant de Jean Oliette son gendre, dit qu'il ne sçait ce que luy & sa femme sont devenues, & *cuide mieux que M. Robert les ait fait mourir que autrement, &c.*

Fol. 83. de la copie origin.

Ibid. 152:

Le procès des prisonniers ayant esté instruit, il y eut arrest du Parlement du 13. May 1335. portant que Guillaume de la Planche est condamné à mettre *ez Eglises Nostre-Dame de Paris & Nostre-Dame d'Arras, deux bacins d'argent de six marcs, & les chaennes d'argent pour les pendre esdites Eglises; c'est à sçavoir à chacune desdites Eglises un bacin d'argent de trois marcs, qui demourront pendus auxdites chaennes d'argent à perpetuité, & avec ce à chacun desdits bacins aura un cierge de cire, chacun cierge de trois livres de cire, qui ardront à toijours, tant & si longuement comme on chantera chacun jour en chacune desdites Eglises la grande Messe, de le commencement jusques en la fin. Et pour ce faire, & pour ce qu'il soit exemple à tous, ledit Guillaume de la Planche se partira & sera mené de nostre Palais à Paris avec lesdits deux bacins d'argent, garnis comme dessus de chaennes d'argent & de cierges, pour aller tout droit à Nostre-Dame de Paris, où il lessera l'un desdits bacins & cierge; & après ce, sera envoyez & menez ledit Guillaume à Arras avec l'autre bacin d'argent garni de chaennes d'argent & de cierge... Et sera pris sur tous ses biens le pris & la value que toutes ces choses pourront coustler.*

* Approcher, approchier, approuchier, c'est adjourner, appeller en justice.

Approcher aussi entre Normans-Praticiens, c'est convenir, ou faire venir aucun pardevant un Juge par adjournement. Selon ce ils disent faire approcher aucun au bailliage, c'est le faire adjourner à y comparoistre. Vadimonium denūciare, & appro-

cher les témoins, les faire adjourner & venir à justice, soit pour déposer, ou estre confrontez, lesquels sont dits partant estre reprochez par celui contre qui ils sont approchez quand il les blâme si pertinemment que leur témoignage demeure esventé, rejetté & renvoyé au loing, s'il se peut ainsi dire. Nicot.

Sohier de la Chaucie, Jean le Blont, Girard de Juvigny & Guillaume de la Chambre seront mis au pilori, c'est à sçavoir, *une fois en la Ville de Paris, & aura chacun d'eulx vestu une chemise semée de testes d'hommes, qui auront en paincture les langues rouges qui ystront de leurs bouches; & en semblable maniere seront mis ou pillory une autre fois lesdits Sohier, Jehan le Blont & Gerard de Juvigny en la Ville d'Arras, & ledit Guillaume de la Chambre en la Ville de S.^t Germain-en-Laye.*

Ledit Gerard de Juvigny, Guillaume de la Chambre & Sohier de la Chaucie *privez de tous offices Royaux, & perdront les gaiges qu'ils en avoient.* Outre ce, ledit Gerard de Juvigny banni à toujours sans rappel du Royaume de France, & s'en ira demourer hors dudit Royaume sans jamais retourner.

Robert Corbeau Prêtre, & Jacques Rondelle Clerc, *seront rendus à leurs Juges ordinaires chargiez de leurs faictz, pour eulx punir selon leurs meffaietz.*

Jeannette de Charennnes, autrement dite du Piré, *tenue en prison & gardée seurement pour luy punir de plus grans peines, tant pour cause de son faulx temoignage, comme pour autres causes, malefaçons & faulseté de lettres & de seauls Royaux.*

Aleume Cacheleu, avant la prononciation de cet arrest, estant mort de sa mort naturelle en prison à Paris où il estoit détenu, ladite Cour *a lessié à proceder à sa condamnation & punition.*

Enfin, considéré que *Martin de Nuesport aussi faulx temoin, assez tost après sa fausse déposition vint à repentance de son meffaiet, & revela de son propre mouvement que il & les autres faulx temoins avoient porté faulx temoignage, Nous de par grace special li avons remis & pardonné toutes les peines que il avoit encourues pour cause de sondit faulx temoignage & pour autre cause, si comme il est plus plainement contenu en nos lettres que il a de nous sur ce. En tesmoing de ce nous avons faict mettre notre sceel à ces presentes lettres: Donné à Paris en nostre Parlement, le XIII.^e jour de May, l'an de grace 1335.*

En exécution de cet arrest, les dessusdits Sohier de la Chaucie, Jean le Blont, Gerard de Juvigny & Guillaume de la

*Fol. 154. v.
& 155. de la
copie originale.*

Planche furent mis au pilori; ledit Guillaume de la Planche, à heure de la grande Messé le jour de la feste de l'Ascension 1335. porta lesdits deux bassins d'argent, du Palais du Roy à Paris, à ladite Eglise de Nostre-Dame, pour les causes cy-dessus, qui furent declariés au peuple publiquement & solennement.

Jehan du Mur
& Robert de
Champmoret.
Galeran de
Vauls.

Il y eut commission donnée le 17. May de la même année 1335. à deux Conseillers & au Bailly d'Amiens, pour l'exécution de l'arrest à Arras, en conséquence de laquelle le samedi veille de la Pentecouste au matin, environ heure de Prime, en la Ville d'Arras, lesdits Commissaires firent sonner le son de la Communauté pour faire assembler le peuple, & après ce firent mener en une charrette des halles de l'Eschevinage de ladite Ville, Sohier de la Chaucie, Jehan le Blont & Gerard de Survigny, vestus si comme contenu est esdites lettres, en lieu commun appelé le grand Marchié, ouquel est assis le pillory, & present grant multitude de peuple, les firent mettre & attacher audit pillory, & firent crier & publier solennement present ledit peuple, la cause pour laquelle il estoit ainsy justicié, & les y firent tenir jusques à l'heure de midy & plus, & après ramener auxdites Halles.

Le Dimanche ensuivant feste de la Pentecouste, firent mener au Chastel de ladite Ville, environ heure de Tierce, Guillaume de la Planche, portant en ses mains publiquement & solennement le bacin, chienne d'argent & cierge jusqu'à l'Eglise qui est grande distance, & le firent aller par ladite Eglise tenant le dessusdit bacin, chienne & cierge . . . avec la Proceffion de ladite Eglise, & partout où elle alla environ ladite Eglise offrir ledit bacin & cierge sur le grand autel, & publier au Letrin la cause pour laquelle il faisoit lesdites choses.

Le jugement de Jeannette suivit de près cet arrest. Le samedi avant l'Ascension, qui estoit le 20. du même mois de May, elle fut condamnée à estre arse, ce qui fut exécuté le même jour en la place aux pourceaux* près la Ville de Paris. On a conservé les noms des Chevaliers & des Conseillers qui,

Fol. 155. v.
de la cop. origin.

* Cette place estoit hors la porte Saint Honoré, vers la butte S.^t Roch.
V. les Preuves de l'Histoire de Paris

de D. Lobineau, tom. 4. pag. 590.
Savay. Antiq. de Paris.

après grande délibération, prononcèrent ce jugement, & assistèrent aux confessions que cette femme fit de ses crimes avant que d'être menée au supplice.

Cependant Robert d'Artois desespéré de voir que ses pratiques criminelles estoient découvertes, avoit pris le parti de se retirer auprès d'Edouard Roy d'Angleterre; & sa retraite dans les Estats d'un Prince qu'il sçut déterminer à se déclarer ennemi de la France, formant une nouvelle époque dans sa vie, & ayant donné lieu à divers événements considérables, nous en renvoyons le récit à un autre Memoire qui suivra de près celui-cy.

M E M O I R E S
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DE ROBERT D'ARTOIS.

Par M. LANCELOT.

S E C O N D E P A R T I E.

ON a vû dans les premiers Memoires que j'ay donnez pour servir à l'Histoire de Robert d'Artois, que tous ses projets ayant esté découverts, & ne pouvant plus rester en sûreté dans les Pays-bas où il avoit erré de lieux en lieux pendant trois années, il prit enfin le parti de passer en Angleterre; pour n'estre point reconnu dans ce trajet, il se déguisa en marchand. Froissart met ce voyage de Robert avant l'expédition faite en Ecosse par le Roy Edouard III. & avant la prise de Berwick. Mais comme cette prise est du mois de Juillet 1333. ainsi que nous l'apprenons par le Traité fait avec le Gouverneur, les 15. & 16. du même mois, portant qu'il y aura suspension jusqu'au mardy suivant jour de S.^{te} Marguerite, au soleil levant, auquel jour, s'il n'y est point venu de secours, on doit livrer la Ville; & que d'ailleurs nous avons vû que Robert d'Artois estoit encore malade à Namur aux festes de Noël de la même année 1333. il faut nécessairement que Froissart se trompe,

22. de X.^{bre}
1733.

Chap. 27.
pag. 32.

Rymer, tom. 4.
pp. 564. 566.

& que Robert ne soit passé en Angleterre qu'après la prise de Berwick, c'est-à-dire vers les premiers mois de 1334.

*Froissart, chap.
27. pag. 32.*

Edouard le reçut avec joye & amitié. Le même Froissart dit que ce Prince le retint de son Conseil, & luy assigna le Comté de Richemont qui avoit esté à ses antecesseurs.

Je doute de la verité de ce dernier fait. Les raisons que j'ay d'en douter sont :

1.^o Que la petite Généalogie des Comtes de Richemont, inserée dans le premier volume du *Monasticon Anglicanum*, & qui vient jusqu'à 1341. ne parle point de Robert d'Artois, & qu'après Jean de Bretagne Comte de Richemont, qui mourut le 17. Janvier 1333. elle met immédiatement Jean Duc de Bretagne son neveu.

*Rymer, tom. 4.
pag. 602.*

2.^o Cette succession du neveu à l'oncle, & la possession de ce Comté par le Duc de Bretagne jusqu'à sa mort, arrivée en Avril 1341. se trouvent confirmées par les titres qui ont esté publiez dans le Recueil des Actes d'Angleterre. On y voit une procuration donnée par Edouard Roy d'Angleterre, à Jean Archevêque de Cantorbéry, Guillaume de Clynton, & Geoffroy le Scrop ses Commissaires, pour traiter avec le Duc de Bretagne, au sujet de la succession de Jean de Bretagne, Comte de Richemont, mort depuis peu, recevoir son hommage, &c. Cette procuration est du 30. Mars de cette même année 1333. c'est-à-dire, deux mois & demi après la mort du Comte. Les Commissaires ayant arrangé ce qui concernoit cette succession, & le Duc de Bretagne ayant presté son hom-

*ibid pp. 611.
& 612.*

mage, * le Roy d'Angleterre ordonna aux Receveurs de son Domaine, de délivrer au Duc ou à ses créanciers, toutes les terres de ce Comté & ses dépendances. Ces ordres sont du 24. May & 4. Juillet 1334. Le Duc de Bretagne n'ayant pas fait remettre à l'Echiquier les sommes qu'il devoit au Roy d'Angleterre, pour la prise de possession de ce Comté, obtint

* *Testificatum est coram nobis quod dilectus consanguineus & fidelis noster Johannes Dux Britanniae, qui in partibus transmarinis natus & ibidem baptizatus fuit, est consanguineus & propinquior hæres Johannis de Britannia, nuper Comitis Richemundiae defuncti, &c.*

DE LITTERATURE. 637

par Lettres du 16. Fevrier 1334. (1335.) un délai pour ce paiement jusques à la quinzaine de la S.^t Michel prochaine. *Pymr, tom. 4. pag. 634.*

Le 26. May suivant Edouard le sollicita de faire rendre au maistre d'un Bâtiment Anglois, nommé *le Pater noster*, qui avoit échoué sur les costes de Bretagne, les armes & les cordages que des Bretons avoient pris. Il l'appelle son cher & féal Duc de Bretagne, Comte de Richemont. Le même Prince donna le 8. Avril 1336. un saufconduit à des Députés du Duc de Bretagne Comte de Richemont, qui venoient en Angleterre pour certaines affaires. Lorsqu'Edouard fit confisquer tous les biens que les François possédoient en Angleterre en 1337. il en excepta nommément ceux d'un Bailly du Duc de Bretagne Comte de Richemont, & ce, à la considération du Duc. Il luy accorda le 4. Mars de cette même année 1337. (1338. nouv. stile) un nouveau répit d'un an, pour le paiement de ce qu'il devoit à l'Echiquier; & le 15. du même mois des Lettres de procuration generale (*de generali attornatu*) sous les noms de Jean Coupegeorge & Pierre de Richemont, qui devoient durer aussi un an. Enfin le 11. Fevrier 1340. (1341.) Edouard écrit à son même cher & féal Jean Duc de Bretagne & Comte de Richemont, en faveur des habitants de Bayonne, pour qu'il eût à les laisser commercer librement dans ses Estats. Le Duc mourut peu après, c'est-à-dire, le 30. Avril suivant; on sçait que sa succession fut disputée entre Jean de Montfort & Charles de Blois. Aussi-tost que le Roy d'Angleterre eut appris cette mort, il fit mettre sous sa main le Comté de Richemont, & toutes les autres terres que le Duc avoit en Angleterre, & en donna la garde à Thomas de Fencotes & à Pierre de Richemont le 16. May suivant. Trois jours après (le 19. du même mois) il affecta les revenus de ce Comté & des autres terres, à l'entretien de Leonnel, de Jean, de Jeanne & Isabelle ses enfants. Quand Jean de Montfort eut fait alliance avec luy, & qu'en conséquence de cette alliance Philippe de Valois eut confisqué son Comté de Montfort, Edouard en dédommagement luy donna le Comté de Richemont, pour en jouir jusqu'à ce que ledit Comté de

*Pymr, tom. 4.
pag. 634.*

Ibid. p. 647.

Ibid. p. 743.

Ibid. p. 792.

*Idem, tom. 5.
pag. 11.*

Ibid. pag. 18.

Ibid. p. 228.

Ibid. p. 249.

Ibidem.

*Rymer, tom. 5.
pag. 280.
Ibid. p. 299.*

Montfort luy eût esté rendu, par Lettres du 24. Septembre 1341. Par autres Lettres du 20. Fevrier suivant, il changea cette disposition, & détermina la jouissance de ce Comté en faveur du même Jean de Montfort, jusques à ce qu'il l'eût fait pourvoir d'autres terres en France de la même valeur que le Comté. Enfin, le 20. Novembre 1342. Edouard donna l'investiture du Comté de Richemont à Jean de Gand son troisiéme fils; & parce que ce Prince estoit en trop bas âge pour l'administrer par luy-même, & voulant d'ailleurs pourvoir à l'entretien dudit Jean, de Leonnel & Edmond ses freres, de Jeanne & d'Isabelle ses soeurs, il veut que Philippe de Hainaut Reine d'Angleterre sa femme, mere desdits enfants, ait la garde d'eux, & du Comté de Richemont.

Par cette suite, non interrompue, des vrais possesseurs de ce Comté, il me paroît que Robert d'Artois n'a jamais pû en estre investi ni en avoir eu la propriété. Lorsqu'il passa en Angleterre, le Duc de Bretagne estoit en pleine possession du Comté, possession qu'il a gardée jusques à sa mort, comme on le voit par les Lettres du 11. Fevrier 1341. citées cy-dessus. C'est cependant dans ce même temps que Froissart donne le titre de Comte de Richemont à Robert d'Artois. Son sentiment doit-il estre préféré aux monuments historiques qui nous restent? J'ay prouvé aussi que Robert n'a pû avoir ce Comté après la mort du Duc de Bretagne, puisqu'il fut, ou affecté à l'entretien des enfants d'Edouard, ou donné en dédommagement à Jean Comte de Montfort.

Tout ce qu'on pourroit conjecturer en faveur de Froissart, c'est que pendant que le Duc de Bretagne servit Philippe de Valois dans les deux Campagnes de 1339. & 1340. qui durèrent environ un an, Edouard donna la jouissance du Comté de Richemont à Robert d'Artois pendant ce petit espace de temps: cependant les actes ne nous en disent rien; ils nous apprennent seulement qu'Edouard pourvût à la subsistance de Robert, mais ce ne fut que par des pensions qu'il luy assigna. Encore ne trouve-t-on de ces assignations, que lorsque la rupture entre Philippe de Valois & Edouard eût

esté déclarée en 1337. & la pluspart sont à prendre sur les biens des Ecclesiastiques François, qu'Edouard venoit de confisquer.

Il est à croire cependant qu'il y en avoit eu d'antérieures, mais Edouard les tenoit secrètes, ne voulant pas dans les commencemens de la retraite de Robert en Angleterre, se porter pour son protecteur déclaré, contre Philippe de Valois leur Seigneur commun.

Robert tâcha de mériter ces gratifications, par les conseils pernicieux & violents qu'il insinua à Edouard. Si l'on en croit tous les historiens contemporains, ce fut luy qui excita ce Prince à déclarer la guerre à Philippe de Valois, & qui le porta enfin à revendiquer le Royaume de France, qu'il disoit luy appartenir. Trop heureux dans cette funeste négociation, qui a coûté tant de sang aux deux nations.

Edouard ne se détermina pas tout d'un coup à cet éclat; il paroît que la bonne intelligence se soutint entre les deux Rois pendant l'année 1334. année dans laquelle j'ay dit que Robert a dû passer en Angleterre. Il commença à s'élever quelque jalousie entre eux en 1335. la guerre d'Ecosse en fut le prétexte. Philippe de Valois offrit la médiation, pour appaiser les troubles qui ravageoient ce pays. Edouard donna aux députés de Philippe la liberté qui leur estoit nécessaire pour conférer avec les Ecossois; mais il crut que Philippe songeoit plus à les entretenir dans les dispositions où ils estoient de venger leur liberté, qu'à les ramener aux voyes de conciliation. Il est vray qu'il se faisoit dans le même-temps un armement de marine en France, & que le Roy demandoit aux principales villes du Royaume une imposition pour subvenir aux frais d'une guerre par mer, si le cas arrivoit qu'il y en eût une avec quelque Prince voisin. On a les traitez * que Nicolas Behuchet, dont je parleray dans la suite, fit avec les villes de la Rochelle & de Saint Jean d'Angely à ce sujet, dans le mois de Novembre 1335. & un autre traité semblable, fait avec la commune d'Amiens, du 16. Avril suivant; mais il paroît que ce n'estoit encore que des précautions, qui

Les 7. Janv.
& 22. Mars
1334. Rymer,
tom. 4. p. 632.
637.
29. May &
16. Septembre
1335. *ibid.* pag.
667. 701.

* *Mémorial de
la Chambre des
Comptes, B. fol.
62. & 63. v.
Tres. des Char.
Ley. 197.
Du Tillot,
Traité de France
& d'Angleterre,
pag. 229.*

répondoient à celles qu'Edouard prenoit de son costé. Il avoit donné ordre dès le 28. Juin de cette même année 1335. qu'on s'informât s'il y avoit des vaisseaux à Calais destinez à quelque expedition en Ecosse. Il écrivit le 25. Juillet au Sénéchal de Gascogne, qu'il fust appareiller tous les bâtimens qui se trouveroient à Bayonne, & dans les autres ports de son département.

Ces mesures réciproques ne produisirent point encore de rupture ouverte; on voyoit au contraire des marques d'une union assez sincere: on s'envoyoit de part & d'autre des Ambassadeurs. Ceux qu'Edouard députa en France au mois d'Aoust 1336. estoient chargez d'arranger tout ce qui estoit nécessaire pour la guerre Sainte, à laquelle le Pape avoit invité tous les Princes Chrestiens dès 1333. & de demander pour ce sujet une entrevûë entre les deux Rois; mais ces dispositions pacifiques en apparence, changèrent vers la fin de cette année. Philippe de Valois, qui avoit de si justes raisons de se plaindre des attentats contre sa personne, & celles de la famille royale, projettez par Robert d'Artois, comme les témoins & ses complices l'avoient déclaré; instruit d'ailleurs de ses pratiques criminelles à la Cour d'Angleterre, & de l'acharnement avec lequel il tâchoit d'animer Edouard contre la France, avoit écrit à ce Prince, & luy avoit fait dire par ses députez, qu'il le prioit de luy marquer *s'il estoit vray qu'il tint avec luy & en sa compaignie Robert d'Artois, son ennemy mortel & banni du Royaume.* Edouard ne fit point de réponse; Philippe de Valois prit le parti d'écrire au Sénéchal de Gascogne le 26. Decembre de cette année 1336. Dans ces lettres, après avoir marqué qu'il est étonné de ce que le Roy d'Angleterre ne luy a point répondu, & encore moins executé ce qu'il luy demandoit, *quoiqu'il fust tenu à luy, tant pour la prochaineté de lignage, come pour ce qu'il est tenu nos homes liges & Per. de France, & à nos doit foy & loyauté en ce cas;* il manda au Seneschal qu'il écrit encore à son Maître, qu'il luy renvoye ledit Robert d'Artois, *& le fasse conduire en lieu du Royaume si seur qu'il puisse envoyer de ses gens pour le recevoir & amener devers luy;* il le

*Tref. des Char.
Manuscrits de
Brienne.*

*Preuves des P.
pag. 474.*

il le charge d'en écrire aussi à Edouard, & de luy rendre réponse. *Nous ne sçavons, adjoute-t-il, hors nostre Royaume, Roy ne Prince, tant nos soit étrange, & qui ne nous soit tant tenus par lignage que autrement comme nostredit Cousin nous est tenus, que volontiers ne le envoyast si nos le requerions ainsy comme l'en prions.* Philippe de Valois chargea le Seigneur d'Erquery & Galois de la Baume Maître des Arbalestriers, de remettre ces lettres au Seneschal: elles n'eurent pas plus d'effet que les précédentes; Edouard, ni personne pour luy, ne répondit. Philippe de Valois prit alors le parti de déclarer publiquement Robert d'Artois son ennemi mortel; & en conséquence, de deffendre à tous ses hommes liges & feaux, de quelque estat qu'ils soient, demourans dans le Royaume ou dehors, & à tous ses autres fugiez à moyen ou sans moyen, sur tout ce que il peuvent meffaire envers luy en corps & en biens, qu'audit Robert ils ne prestent conseil, confort, aide ne secours par quelque maniere que ce soit, & ne le soutiennent en apert ne en repost, pour ne combien de temps que ce soit, ne receptent ou sueffrent à demeurer en leurs terres, juridictions, maisons & destroiz de eulx ne leurs subgiez, &c. Il ordonna de plus, que ses présentes Lettres fussent publiées par tout où il seroit nécessaire; elles sont datées du Bois de Vincennes le 7. Mars 1336. avant Pâques.

Loin qu'Edouard fût disposé de déferer à ces ordres, qui le regardoient personnellement, puisqu'il avoit donné retraite à Robert dans ses Estats; il manda les 20. & 30. du même mois, & le premier Aoust suivant, aux habitants de Bayonne, qu'ils eussent à équiper tous les bastiments qu'ils pourroient avoir, & de courir sur les sujets du Roy de France; il leur promit de les indemniser des pertes qu'ils souffriroient en cette occasion, & de ne jamais faire de traitez de paix qu'ils n'y fussent compris: enfin il avoua publiquement la protection qu'il avoit accordée à Robert d'Artois. Par Lettres données à Westmunster le 23. Avril de cette année 1337. il luy permit de loger dans les châteaux de Guldeford, Walyngford & Somerton, toutes les fois qu'il viendrait s'y promener. Il luy

*Tref. des Char.
Manuscrits de
Bricme.
Preuves des P.
pag. 472.
Copie orig. du
procès de Robert
d'Artois, de la
Ch. des Compt.
fol. 197. verso.*

*Rymer, tom. 4.
pp. 740. 741 &
742.*

Ibid. p. 747.

Rymer, tom. 4. pag. 752. assigna le 5. May suivant, pour sa subsistance, 1200. marcs ou livres d'argent; pension que l'on voit dans la suite réduite

Ibid. tom. 5. pp. 19. 20. 69. 108. &c.

Ibid. tom. 4. p. 745.

à 800. & qui fut payée à Robert jusqu'à sa mort.

Edouard feignoit cependant de vouloir écouter des propositions d'accommodement; il avoit nommé dès le 18. Avril des Commissaires pour traiter avec Philippe de Valois, mais ce n'estoit pas le véritable objet de leur Commission; on le voit plus clairement dans d'autres Lettres, datées du lendemain 19. Edouard leur donne un ample pouvoir pour faire des alliances avec tous les Princes qui voudroient se joindre à luy. Ces Plenipotentiaires s'acquittèrent heureusement de cette dernière Commission; ils engagèrent dans le parti de leur Prince le Duc de Brabant, les Comtes de Hainaut & de Gueldres, le Marquis de Juliers & autres Seigneurs particuliers. Ces confédérations, & les moyens dont on se servit pour y parvenir, n'échappèrent point à Philippe de Valois. Avant que d'en venir à un parti extrême, il jugea à propos de notifier à

Ibid. pp. 752. 754. 55. 59. 760. 61. 63.

Tref. des Char. Lay. Bourgog. VI. n. 107.

Jeanne de Valois Comtesse de Hainaut, & à Jean de Hainaut, Sire de Beaumont son beau-frere, qu'il avoit accordé à Robert d'Artois, banni du Royaume, un sauf-conduit, pour qu'il eût à venir en sa Cour, & ouïr droit sur ce qui seroit proposé contre luy, adjouçant que les vassaux du Roy ne peuvent tenir en leurs terres qu'ils tiennent au Royaume de France, ceux qui sont bannis dudit Royaume, ains sont tenus les rendre aux gens du Roy, après qu'ils en seront requis & acertenez dudit ban, & qu'il veut bien rendre justice audit Robert en sa Cour garnye de Pairs & autres gens de son conseil, combien que ledit Robert ne soit pas Pair, mais privé de tous honneurs & estat de Pairie.

Alt. 26.

Ces Lettres, qui sont du 16. May 1337. n'ayant produit aucun effet, Philippe de Valois se détermina enfin à procéder contre Edouard, suivant les droits que le Souverain a sur ses vassaux, & commit Pierre de Marmande Seneschal du Perigord & du Quercy, pour mettre sous sa main le Duché de Guyenne. Pierre des Motes, Helie Sudor, & Raynaud de Lion, furent chargez de l'exécution de cette main-mise; les deux premiers se rendirent le Vendredy après la Pentecoste

Tref. des Char. Manuscrits de Brienne.

Preuves des P. fol. 476.

Ibid. pp. 478. 479.

(13. Juin) 1337. à Libourne, où Olivier d'Ingham Seneschal de Gascogne pour le Roy d'Angleterre se trouvoit alors; ils luy signifièrent leur Commission, & le sommèrent de leur remettre le Duché avec toutes ses dépendances: le Seneschal répondit, qu'il se garderoit bien de faire ce dont ils le requeroient; que quand même il le voudroit, les gens du Duché ne le souffriroient pas. Sur ce qu'il adjôta, que l'affaire estant de conséquence, & n'ayant pas un conseil suffisant à Libourne pour délibérer, il demandoit que les Commissaires consentissent qu'il allât à Bourdeaux, capitale de tout le Duché, & qu'ils luy donnassent un délai de quinze jours, ou au moins de huit, pour prendre conseil, & notifier leur Commission aux parties éloignées du Duché, comme Bayonne, les Landes, &c. afin d'avoir l'avis de la Noblesse & des Preudhommes du pays; les Commissaires repliquèrent, que l'affaire demandoit célérité, qu'ils ne pouvoient luy accorder de si longs délais sans craindre d'estre repris; que cependant, par respect pour le Roy d'Angleterre Duc & Pair, & pour qu'on ne crût pas qu'ils voulassent procéder en cecy avec trop de précipitation, ils consentoient à un délai jusqu'au mardy suivant, jour auquel on leur rendroit une réponse précise à Bourdeaux. Le Seneschal convint du lieu, mais dit que l'assignation estoit trop courte; fit ses protestations, *& en appella au Roy & à sa grande Cour, à laquelle les causes des Pairs de France sont portées.*

Au jour assigné, qui estoit le 17. Juin, cet Officier fit sa réponse aux Commissaires qui s'estoient rendus à Bourdeaux: elle consistoit à dire, qu'il ne pouvoit executer ce qu'ils luy demandoient, parce que depuis dix à douze jours Maistre Girard de Capurio ayant créance de Simon d'Arquery & de Galois de la Baume Maistre des Arbalestriers, luy avoit présenté des Lettres, portant ordre de la part du Roy de France à luy Seneschal, d'écrire & de notifier au Roy d'Angleterre Duc de Guyenne, qu'il eût à rendre Robert d'Artois, son ennemi mortel, banni du Royaume, qu'il gardoit dans ses Estats; qu'en conséquence de cet ordre, il avoit envoyé ses messagers pour signifier ces choses au Roy d'Angleterre, auxquels ledits

M m m m ij

*Preuves des P.
p. 481. & suiv.*



d'Arquery & de la Baume avoient accordé un sauf-conduit pour se rendre à la Cour de France, & le Roy de France leur en avoit donné un autre pour passer en Angleterre; que tant que ces sauf-conduits dureroient, & que ses messagers ne seroient point de retour de leur voyage, leur nouvelle commission ne devoit point avoir lieu; que d'ailleurs Robert d'Artois n'estoit point en Guyenne, & qu'il ignoroit pleinement ce qui pouvoit le concerner: enfin, qu'il leur demandoit un sauf-conduit, pour un exprès qu'il chargeroit d'aller en Angleterre, pour instruire le Roy son maître de leur demande, & travailler à ce que l'ancienne amitié entre les deux Princes fût continuée: Que si lesdits Commissaires ne luy accordent ses demandes, *il en appelle au Roy, & à sa respectable Cour garnie de Poirs.* La réplique des Commissaires fut, qu'en vain le Seneschal prétendoit son refus sur les Lettres qu'il alléguoit luy avoir esté remises; que celles dont ils estoient porteurs estoient d'une date fort postérieure, & scellées du grand sceau royal à double queue, auquel tout sujet du Roy devoit obéir, & n'en devoit point appeler. Le Seneschal refusa de se rendre à ces raisons; on fit des protestations réciproques, & les Commissaires se retirèrent. Ils allèrent ensuite à Puymirol & à la Penne d'Angenois, les mercredi & jeudi après la S.^t Jean-Baptiste, mais des gens armez les empêchèrent d'y entrer, & ils ne purent exécuter leur Commission.

*Preuves des
M.m. des P.
pag. 496.*

Pendant qu'on procedoit ainsi en Guyenne, Edouard n'oublioit rien pour se mettre en état de défendre ce pays, & même les côtes d'Angleterre, où il paroissoit qu'une flotte François* vouloit faire une descente. Il ne put empêcher néanmoins que des coureurs de mer n'en fissent une dans les Isles de Gerzey & de Garnezey. Ces nouvelles, & celle de la main-mise sur la Guyenne, le portèrent à confisquer tous les biens des François, tant ecclesiastiques que séculiers, situez en Angleterre. Cette confiscation est du premier Juillet. Il ratifia aussi tous les traitez

*Rymer, tom. 4.
pag. 769.
Ibid. p. 777.*

* Actes du 27. Juin.
*De navibus congregandis contra
classam Regis Franciæ, &c.*

*Accepimus quod Rex Franciæ pacis
tractatui cum Nuntiis nostris habendo
omnino renuens consentire, &c.*

d'alliance que ses Plenipotentiaires avoient conclus avec le Duc de Brabant, les Comtes de Hainaut & de Gueldres, &c. On peut remarquer que dans celuy qu'il fit le 26. Aoust avec Louis de Baviere Empereur, il commença à ne plus appeller Philippe de Valois Roy de France, mais seulement *se portant pour Roy de France*. Appuyé de toutes ces alliances, il publia le 28. du même mois d'Aoust un écrit ou manifeste contenant les griefs qu'il prétendoit avoir contre Philippe de Valois, & qui auroient pu estre retorquez contre luy avec plus de justice. Il se garda bien sur-tout de parler de Robert d'Artois, de la protection ouverte qu'il luy accordoit, & du refus constant qu'il avoit fait de le rendre, nonobstant les sommations réitérées de Philippe de Valois. Silence qu'il observoit très-exactement toutes les fois qu'il écrivit, soit au Pape, soit à d'autres Princes, pour excuser son procedé contre la France. Enfin ne mettant plus de bornes à son ambition, & s'abandonnant aux impressions que Robert d'Artois ne cessoit de luy donner, il prit le titre de Roy de France, nomma pour ses Lieutenants généraux en ce Royaume le Duc de Brabant, le Marquis de Juliers, le Comte de Hainaut, & Guillaume de Bohun Comte de Northampton, avec pouvoir de notifier le droit qu'il y prétendoit avoir, & en prendre possession en son nom. Il y joignit un ordre à tous les François, de leur prêter toutes sortes d'obeissance & de secours. Ces différentes lettres sont du 7. Octobre 1337.

Philippe de Valois n'en estoit pas encore instruit, lorsqu'il fit expedier des lettres du 9. du même mois, dont il chargea deux Chevaliers pour sommer de sa part les Comtes de Gueldres & de Juliers de venir le secourir contre Edouard, qui avoit donné retraite à Robert d'Artois son ennemi capital, suivant qu'ils s'y estoient obligez par un traité passé au mois de May 1332. Il y a apparence que la réponse que ces deux Comtes firent le 28. du même mois d'Octobre 1337. à cette sommation, estoit conforme aux nouveaux engagements qu'ils avoient pris avec le Roy d'Angleterre.

Pendant tous ces mouvements reciproques d'une guerre à

M m m m iij

*Rymer, tom. 4.
pag. 807.*

*Ibid. p. 798:
Nunc pro Rege
Francia se ge-
rentem.
Rymer, ibidem;
pp. 804. 805.*

Ibid. p. 818.

Ibid. p. 819.

*Tref. des Char.
Du Tillet,
Trait. de France
& d'Angleterre,
pag. 228.
Manuscrits de
Brienne, Vol.
236.237. fol.
54.
Preuves des P.
pp. 502. 503.*

laquelle les deux Rois se dispoſoient avec une chaleur & une vivacité extraordinaires, le Pape Benoît XII. interpoſa ſes bons offices. Il envoya en Angleterre ^a deux Cardinaux, qui eurent bien de la peine à déterminer Edouard à une ſuſpenſion d'armes.

*Rymer, to. 4.
p. 826. 831.*

Ibid. 833.

837.

*Ibid. to. 5. p.
2. 3.*

Ibid. 36.

*Ibid. to. 4.
p. 839. &c.
Ibid. to. 5.
p. 10.*

Il promit enfin le 24. Decembre qu'il differeroit ſon expedition juſqu'au premier du mois de Mars ſuivant. Il y eut le 24. Fevrier ſuivant une nouvelle prorogation juſqu'à la feſte de S.^t Jean, mais cette prorogation n'eut pas lieu dans tout ſon entier; dès le 6. May Edouard la revoqua. Ces variations venoient ſelon qu'il réuſſiſſoit plus ou moins dans les alliances qu'il recherchoit. Preſque tous les Princes de l'Europe avoient eſté ſollicitez d'entrer dans l'un ou dans l'autre parti. Edouard croyoit avoir engagé dans le ſien les Rois de Caſtille & d'Aragon, la République de Genes, le Comte de Savoye, le Dauphin, le Comte de Geneve, différens Princes d'Allemagne, des Pays-bas, &c. Philippe de Valois en ramena pluſieurs à leurs véritables intereſts, qui eſtoient ceux de la France. Tels furent les ^b Genoïs, ^c le Dauphin, ^d le Comte de Savoye, &c. Il s'assûra auſſi de toutes les villes de Flandres, qui n'avoient pas voulu ſuivre l'exemple de Gand, de Bruges & d'Ypres dans leur revolte contre le Comte de Flandres leur Souverain. Il fit entrer des troupes dans Tournay, dans Cambray, &c. Ces meſures eſtoient d'autant plus néceſſaires, qu'on ne pouvoit douter que le deſſein d'Edouard ne fût de porter le fort de la guerre de ce côté. Les alliances de ce Prince avec le Brabant, le Hainaut, & plus encore avec les trois villes rebelles dont je viens de parler, & leur chef Jacques d'Artevelle, l'y déterminoient. Auſſitôt qu'il eut appris que ſes députez avoient renouvelé ^e le traité de ligue fait avec ces revoltez dès l'année

^a Pierre du titre de S.^{te} Praxede, & Bertrand de S.^{te} Marie in Aquiro.

^b Les Geroïs eſtoient de l'armée navale de France lors du combat de l'Écluse, 1340. V. cy-après.

^c Pour le Dauphin, voyez les ordres donnez par ce Prince pour la conſecration de la Nobleſſe, &c. *Mem.*

de Dauphiné, pages 361. 375.

^d Pour le Comte de Savoye, V. Guichenon, *hiſtoire de la Maiſon de Savoye*, page 392. Froiſſart, &c.

^e Du mercredi après la Trinité, 11. Juin 1338. Item du 26. du même mois, & du 8. Juillet.

précédente, il mit à la voile du Port d'Orewel dans la province de Suffolc le 16. Juillet 1338. suivi d'une flotte nombreuse, & débarqua à Middelbourg, d'où il se rendit à Gand. Philippe de Hainaut sa femme, dont la présence pouvoit luy estre utile dans ces quartiers où elle avoit pris naissance, fut de ce voyage. Je ne crois pas que Robert d'Artois en ait esté. La Chronique de Flandres rapporte qu'Edouard ordonna en partant *Messire Edouard de Bailleul à garder la Marche d'Ecosse, & fait garde de son pays d'Angleterre Messire Henry de Percy, & avoit baillé à Monsieur Robert d'Artois un des meilleurs chasteaux d'Angleterre, qu'on appelloit Netingen, & laissa son fils en garde à Monsieur Henry de Beaumont, puis se mit en mer, &c.* Edouard ne crut pas apparemment devoir mener Robert à cette première expedition en Flandres, il le laissa en Angleterre, & luy donna la garde ou gouvernement de Nottingham. Il y estoit encore au mois d'Octobre suivant. Le 20. de ce mois le Duc de Cornouaille Regent du Royaume, & fils aîné d'Edouard, luy continua la jouissance du château de Walyngford pour son habitation. Le 7. Janvier 1339. il y eut ordre de luy délivrer un tonneau de froment & un tonneau de vin, deux autres tonneaux semblables, qui luy avoient esté donnez pour la subsistance de luy & des siens dans un voyage qu'il devoit entreprendre, ayant esté consummez par le séjour forcé qu'il avoit esté obligé de faire à cause des vents contraires. Ce voyage pouvoit estre également pour les côtes d'Angleterre, comme pour celles de Flandres.

Les hostilités qu'il y eut dans les Pays-Bas le reste de l'année 1338. furent de peu de conséquence. Les deux Rois songèrent principalement à se mettre en état de faire la guerre avec vigueur la campagne suivante. Le Pape toujours animé du desir de les reconcilier, offrit encore la mediation, mais inutilement. Edouard, qui dans une tournée qu'il fit sur les frontieres d'Allemagne prit possession du titre de Vicaire de l'Empire que Louis de Baviere luy avoit conféré, & qui avoit grossi son parti du Duc d'Autriche, & de quelques autres Princes Allemands, éluda les propositions du S.^r Pere.

*Rymer, to. 5.
p. 65.*

*Ch. 73. p.
145.*

*1338.
Rymer, to. 5.
p. 86.*

Ibid. 97.

*Chr. de Flan.
c. 74. p. 146.*

*Rymer, to. 5.
p. 97. 101,
107.*

Philippe de Valois de son côté ne perdoit point de temps pour mettre la France à couvert des entreprises de ses ennemis. Les peuples s'empressèrent à luy donner des marques de leur fidélité & de leur attachement. La Province de Normandie

*Tref. des Char.
Du Tille,
Traitez entre les
Rois de France
& d'Angleterre.
p. 216. 232.*

se distingua en cette occasion. Ses députez, qui furent présentez par Jean fils aîné du Roy le 23. Mars 1338. (1339.) à Vincennes, offrirent quatre mille hommes d'armes, & quarante mille Sergents à pied, dont le quart seroit d'Arbalestriers. Le Roy n'accepta que la moitié de ces offres. Les Estats de la Province donnèrent leur soumission pour l'exécution de cet engagement, le mercredi avant la S.^t Marc 1339. On trouve dans les Registres de la Chambre des Comptes l'estat de la dépense à laquelle pouvoient monter la solde de ces troupes, & les frais pour leur transport dans la mer d'Ecosse, où le projet estoit de faire diversion. Les bâtimens nécessaires pour cette expedition devoient estre pris dans les ports de la Province. On peut juger par cet estat quel estoit celuy de la Marine en ces temps-là.

*Regist. Crois,
fol. 183.
Memorial 2.
fol. 117.*

*Rymer, to. 5.
p. 92. 93. 95.
1173*

On renouvela encore de temps en temps des propositions d'accommodement. Edouard donna de nouveaux pouvoirs à ses Plenipotentiaires pour entrer en conference avec ceux de Philippe de Valois, mais ce n'estoit que pour satisfaire en apparence le Pape. Enfin on se mit en campagne : après quelques légères expeditions de part & d'autre, Edouard vint se présenter devant Cambray avec une armée de quarante mille hommes, & en forma le siege. ^b Jean Duc de Normandie suivi d'une grande partie de la Noblesse de France, & de plus de cinq mille hommes de troupes, s'y estoit jetté. Les assiegez se deffendirent avec tant de valeur qu'Edouard fut obligé de lever le siege. Il prit alors le parti de s'avancer vers la frontière de Picardie. Il estoit à Markoin en Cambresis les 26. 27. Septembre & 4. Octobre : il vint ensuite au Mont S.^t Martin : il y estoit le 13. de ce mois, pendant que Philippe de Valois

*Ibid. 124:
125. 126.
Ibid. 1312*

* On peut voir dans l'histoire de Tournay les soins que se donnèrent les habitants de cette ville pour la

deffense des autres villes & châteaux voisins. *Hist. de Tournay p. 131.*

estoit

estoit à S.^t Quentin à trois lieues de-là. Les deux armées s'approchèrent encore davantage, les Anglois vinrent camper à la Flamenguerie, & les François à Buironfosse, deux lieux situez près la Capelle en Thierasche environ à une lieue l'un de l'autre. On crut qu'estant ainsi en présence, ils ne pourroient se dispenser de livrer un combat. Dans cette vûe la ville de Tournay envoya au Roy vers la feste de S.^t Luc mille hommes à pied, soudoyez à ses dépens, avec lesquels furent à cheval trente-quatre bourgeois de cette ville : mais ces deux armées, après avoir esté en bataille pendant tout un vendredy daps la plaine de Buironfosse, se retirèrent sans en venir à une action. Edouard estoit déjà de retour à Gand le 2. Novembre, & les troupes de Tournay rentrèrent dans leur ville ce même jour, n'ayant esté que dix-huit jours à leur voyage.

Si l'on en croit Froissart, Robert d'Artois estoit toujours delez le Roy (Edouard) & de son plus privé conseil, lors du siège de Cambray. Quand un plus bas il dit qu'il s'agit de lever le siège de cette place, le même Edouard se conseilla avec ceux de son pays & principalement à Messire Robert d'Artois, auquel il avoit grant fiance : Enfin, selon cet Historien, à la journée de Buironfosse le Roy (Edouard) monta sur un palefroy bien emblant, accompagné tant seulement de Messire Robert d'Artois, de Messire Regnaud de Gobehén, & de Messire Gautier de Mauny. J'ay déjà remarqué cy-dessus que Robert n'avoit point suivi Edouard à son passage en Flandres, que ce Prince luy avoit donné la garde du château de Nottingham, & qu'il estoit encore en Angleterre au commencement de cette année 1339. Je doute aussi qu'il ait esté au siège de Cambray, & à cette journée de Buironfosse : ce qu'il y a de certain, c'est que le 8. Novembre 1339. c'est-à-dire, six jours après le retour d'Edouard à Gand, il estoit à la Cour du Regent*, qui ordonna

*Froiss.
Chron. de Flandres.
Hist. de Tournay, &c.*

*18. Octobre.
Hist. de Tournay par Cousin,
page 132.*

*Rymer, to. 5.
p. 133.
Hist. de Tournay, p. 132.*

*Chap. 39.
p. 46.*

Ibid. p. 47.

*Chap. 42.
p. 51.*

*Rymer, to. 5.
p. 127.*

Ibid. 133.

* *Dilecto & fideli suo Willielmo Trussel Admirallo Flotæ navium ab ore Aquæ Thamisie versus partes Occidentales, SALUTEM. Quia volumus quod navis vocata la Nief de Seint Jak de Baiona, unde Domyng-*

ton Bydard est Magister, in Portu de Sandiwico existens, dilecto & fideli nostro Roberto de Arteys pro obsequio nostro liberetur ob certas causas ei expositas ex parte nostra. Vobis mandamus quod his presentibus naven-

ce jour là qu'on luy délivrât le Navire appelé le *S.^r Jacques de Bayonne*, qui estoit dans le port de Sandwich, pour s'en servir conformément aux ordres qu'il avoit reçus. Ces ordres estoient apparemment de passer incessamment en Flandres, Edouard jugeant qu'il luy seroit beaucoup plus utile dans ce pays, où il estoit connu, qu'il ne l'estoit dans son Gouvernement de Nottingham; Robert s'embarqua, & se rendit près du Roy d'Angleterre. Il rechercha ses anciens amis & alliez, qu'il tâcha d'attirer au parti qu'il servoit. On trouve une lettre de luy, sous le nom de Robert Cuens d'Artois, du mois de Mars 1339*. le jedy devant Pâques Fleuries, par laquelle il retient « noble homme Monseigneur Guillaume de Fienne, son amé & féal, li & autres Bannerets, à condition qu'il fera li disiesme de Chevaliers, pour estre avec luy en son service en la guerre que li Roy d'Angleterre avoit esmeue contre Monseigneur le Roy de France, pour 4000. livres tournois qu'il luy devoit furnir pour toute l'année; à charge que li diz Sire de Fiennes, ne pourroit demander pour ly ny pour ses compagnons, robes ne bouche à court, ne nulle autre chose, fors tant seulement restor de grans chevaux pour ly & ses compagnons, au pris qui y sera mis par ciaux à ce establis. Et en ladite chevauchée de 1339. ledit Monseigneur Gui de Flandre avoit 60. hommes d'armes, &c.

*Chastellains
de Lille, l. 2.
page 232.*

L'hyver de 1339. fut employé, soit à attaquer différentes villes & châteaux de part & d'autre, soit à renouer des conférences pour une suspension d'armes. Edouard nomma le 2. de Janvier l'Evesque de Lincoln, les Comtes de Derby & de Salisbury ses Commissaires, pour traiter avec *Philippe de Valois*, se portant pour Roy de France. On peut juger de la sincérité

*Rymer, to. 5.
p. 149.*

predictam duplici skippanem munitam, vel unam aliam navem bonam & sufficientem sic munitam, si dicta navis vocata la Seint-Jak, alius liberata existat, predicto Roberto sine dilatione liberatis pro obsequio vestro supradicto, & hoc nullatenus omittatis. Teste. Edwardo. Duces Cornubie

& Comes Gloucestria, filio suo carissimo custode Angliae. Octavo die Novembris. (1339.) per Conciliū.

* Il y a dans l'imprimé 1394. mais c'est une faute grossière d'impression. Quelques lignes plus haut & plus bas, la vraie date de 1339. se trouve bien exprimée.

de ses intentions en cette occasion, de même que dans les précédentes, par le traité qu'il négocioit en même-temps avec les villes rebelles de Flandres, & qui fut signé le 4. du même mois; elles le reconnurent enfin pour Roy de France, & luy prestèrent le serment de fidélité: ce procédé insolent des Flamans, & d'Artevelle leur chef, autorisa Edouard à prendre ce titre dans les actes publics ^a. On en trouve dès le 26. de ce même mois de Janvier, qui sont datez de l'an 1.^{er} de son regne en France; le 8. Fevrier suivant, il notifia à tous les sujets de ce Royaume, le prétendu droit qu'il y avoit, en vertu duquel il en avoit pris le titre, & les invita à le reconnoître pour leur légitime Souverain; il publia en même-temps un manifeste, où il tâcha d'expliquer les raisons qui l'avoient engagé à cette démarche.

*Rymer, to. 5.
p. 153.*

*Ibid. 155.
156. 158.*

Ibid. 163.

Ibid. 160.

Pour la soutenir, il avoit besoin de puissants secours; ses alliances avec différents Princes qu'il falloit payer, & les dépenses de la campagne précédente, l'avoient épuisé; il avoit fait des emprunts considérables; il avoit mis en gage la Couronne Royale, celle de la Reine son épouse, & ses pierreries. Ces différents expédients ne suffisant point à ses besoins, il se vit obligé de passer en Angleterre, pour y chercher de nouvelles ressources; il y débarqua le 21. Fevrier (1340.) A peine y estoit-il arrivé, qu'il reçut un Bref du Pape, qui l'exhortoit à abandonner le titre de Roy de France, n'y pouvant avoir aucun droit, puisque l'ancienne ^b coutume du Royaume, qui n'avoit encore reçu aucune atteinte, n'admettoit point les femmes à la Couronne; il luy représentoit les dangers auxquels il s'exposoit par cette frivole prétention, & luy ^c remontoit, qu'à tort il se confioit en l'alliance des Allemands & des

Ibid. 170.

^a J'ay déjà indiqué cy-dessus des actes du mois d'Octobre 1337. où Edouard s'estoit donné ce titre, mais il avoit discontinué de le prendre.

^b *Consuetudo hactenus inconcussa servata, successionem ad regnum Franciæ per femininam lineam non admittit.*

^c *Nec est tibi... multum confidendum de Teutonicis & Flamingis, nam eos affabiles & propitios tibi reperies quamdiu facultates tuas poterunt exhaurire, alias autem de ipsorum assistentia non confidas, &c. Datum Avinioni 3. Nonas Martii.*

Flamans; qu'il ne les trouveroit fidèles à leurs engagements; que jusques à ce qu'ils l'eussent épuisé.

Rymer, to. 5.
p. 195.
dans la Prov.
de Suffolc.

Froiss, ch. 51.
page 67.

Edouard négligea ces avis; sans vouloir entrer dans les vûes pacifiques du S.^t Pere, il ne songea qu'aux préparatifs d'une nouvelle expédition, & y travailla avec tant de succès & de célérité, qu'il eut une armée navale très-puissante prête à mettre à la voile le 3. de Juin de cette année 1340. Il partit du port d'Orewel un jeudy 22. de ce mois; Robert d'Artois fut de cet embarquement: le 24. Edouard parut à la vûe de l'Ecluse, port de Flandres, où une flotte Françoisé l'attendoit au passage. Elle estoit composée de 400. bastiments; Barbevaire commandoit les Genoïs, Hugues Quieret & Nicolas Behuchet commandoient les Normans, les Bidaux * & les Picars. Il y a peu de noms qui ayent esté plus alterez par nos historiens, même les plus estimez, que celui de Nicolas Behuchet; c'estoit cependant un des personnages des plus employez de son temps; il avoit esté un des Commissaires nommez en 1331. pour recevoir les dépositions vraies des témoins & complices de

* Bidaux, *Bidaldi*, gens de pied. La Chronique de Flandres en parle au sujet de la bataille & de la prise de Furnes en 1297. Jean de Gaure, qui s'estoit retiré dans cette ville, ne vouloit point se rendre, mais les *Bidaux* luy suillirent au col par derrière, & l'abbatirent, & le tuèrent. Guillaume Guyart, qui en fait aussi mention sous les années 1298. 1302. 1304. semble vouloir dire qu'ils tiroient leur origine des frontieres d'Espagne:

*De Navarre & devers Espagne
Reviennent Bidaux à grans routes,
Desquies les compaignies toutes
En guerre par accoustumance
Portent deux Dards & une lance,
Et un coutel à la ceinture,
D'autres armeres n'ont cure.*

M. de Caseneuve prétend après Jo. Hocsemius dans ses Gestes des Evêques de Tongres (*l. 1. ch. 24.*) que les Bidaux estoient ainsi appelez

à *binis dardis*, des deux dards qu'ils portoient. Ne pourroit-on point croire que ce nom leur estoit plustoit donné, à cause du pays d'où ils sortoient, des environs de la riviere de Bidassô? Il est certain du moins que les auteurs les appellent plus ordinairement Bidaux, *Bidaldi* que *Bidarii*, il n'y a que Hocsemius qui leur ait donné ce nom Latin pour l'approcher davantage de sa prétendue étymologie. Il paroît que les Bidaux n'estoient pas de fort honnes troupes, souvent ils lâchoient pied, lançoient leurs dards en s'enfuyant. *Bidaux retraient, & dards ruent* dit Guillaume Guyart. Le Continuateur de Nangis parle d'eux à peu près de même à la bataille de Cassel, *Bidaldis fugientibus, sicut soler, aliquantula commorio in exercitu Francorum habetur, & statim sedatur.* V. aussi l'Etymologique de Menage au mot *Pitiaux*.

Robert d'Artois^a; & en cette qualité il avoit reçu celles de la Divion (à l'exécution de laquelle il assista) de Marie d'Orbec, Regnault d'Arras, Pierre Tesson, &c. il estoit Trésorier & Conseiller du Roy, & avoit esté envoyé, comme je l'ay remarqué cy-dessus, par Philippe de Valois, aux villes de la Rochelle & de S.^t Jean d'Angely en 1335. pour regler avec elles la manière dont seroit levée l'imposition qu'il demandoit pour les frais de la guerre, en cas qu'elle arrivât. Les différentes commissions dont il fut chargé pour les Ports de mer, le mirent en goût de servir dans la marine; il fut un des Commandants des bastiments, qui, en 1339. firent une descente en Angleterre, où l'on brûla & pillâ quelques villes situées sur les côtes. En cette année 1340. il fut associé pour le commandement de la flotte qui devoit attaquer les Anglois, à Hugues Quieret Amiral de France. Les Chroniques de France & de Flandres remarquent que si la bataille dont je vais parler, fut désavantageuse aux François, ce fut la faute, ou plutôt la convoitise de ce Trésorier, qui ne voulut oncques souffrir Gentilhomme ou bon Sergent, pour ce qu'il luy sembloit qu'ils vouloient avoir trop grands gages, & pour avoir bon marché prit pauvres poissonniers & pauvres mariniers, & de telles gens fit son armée.

*Anc. Chroniq.
de France, ch.
19. de Phil.
de V.
Chron. de Fl.
c. 78. p. 152.*

Edouard, à qui le vent estoit favorable, & qui scût profiter de tous les avantages que le temps & la disposition des bastiments François purent luy donner, les attaqua. Il ne s'estoit point vû depuis long-temps un si gros armement sur mer: on se battit de part & d'autre avec beaucoup de valeur; les commencements du combat furent favorables aux François, une de leurs nefs, appelée *le Riche de Leurve*^b ou *de Leurre*, coula à fond une autre nef Angloise toute garnie d'Ecuyers,

*Anc. Chr. de
France. Froiss.*

^a La présentation des fausses lettres de confirmation de Philippe le Bel, des prétendues convenances de mariage (de 1286.) faite par le Procureur du Roy à l'Evêque de Paris contre frere Jean Aubery (Juillet 1331.) *Est presentibus honorabilibus & discretis viris Dominis Guillelmo de sancta Maura Cancellario Dom.*

Regis, Domino Hugone advocato Morinensi milite, Domino Aymerico Gueraudi, Martino de Essartis, Nicolao Behucheti Thesaurario, & Johanne de Milon Præposito Parisiensi, Consiliariis Dom. Regis testibus, &c. Fol. 167. Copie originale.

^b Leurve, Leurre, Port près de Harfleur, autrefois fort fréquenté.

qui, dans la vûe de mériter d'estre faits Chevaliers, l'avoient attaquée avec une bravoure extraordinaire; mais il n'en fut pas de même de la fin de l'action.

Les François s'estoient resserrez dans un si petit espace, qu'ils ne purent manoeuvrer facilement. Barbevaire * qui s'aperçut dès le commencement de la faute qu'ils faisoient, leur conseilla de se mettre en haute mer. Son avis n'ayant pas esté agréé, il se retira avec quatre galeres hors de ce trou. Enfin la victoire se déclara pour les Anglois, une partie des bâtimens François fut prise; l'Amiral Quieret fut tué, & Behuchet fait prisonnier fut pendu au mast de son vaisseau. Les anciennes Chroniques de France disent que *ce fut par despit du Roy de France*, d'autres historiens veulent qu'Edouard voulut par cette mort infame se venger du pillage, & des autres désordres que Behuchet avoit permis qu'on fît en Angleterre les années précédentes. S'il faut adjouër foy à ce que ce Prince marque dans son Manifeste du 8. Fevrier, il s'y estoit commis des cruautés qui font horreur. On dit que cette victoire coûta plus de trente mille hommes aux deux partis; Edouard luy-même y fut blessé à la cuisse, & resta sur son bâtiment jusqu'au lendemain: les autres Généraux, & entr'autres Robert d'Artois, mirent pied à terre le soir même du combat. On fut bientôt instruit en Angleterre de cet avantage; le 8. du même mois de Juin, le Regent adressa à l'Archevêque de Cantorbery des ordres pour en rendre grâces à Dieu. Edouard, dont la blessure n'avoit pas esté dangereuse, écrivit de Bruges le 6. Juillet suivant, aux Prelats, Comtes, Barons & autres, qui devoient s'assembler à son prochain

*Ancien. Chron.
de France.*

*Rymer, tom. 5.
pag. 160.*

*Les mêmes
Chroniques &
Historiens.*

*Le Continuat.
de Nangis, pag.
779.*

*Rymer, tom. 5.
pag. 195.*

* Pierre Barbevaire estoit Genoïs, mais il servoit depuis quelque temps en France. En 1337. Philippe de Valois luy donna cent livres de rente à prendre sur les émolumens de la Prevosté de la Rochelle. Cette pension fut augmentée de cent autres livres de rente le 12. Janvier 1340. en considération de ce qu'il entend faire venir des parties de Genes sa femme & ses enfans en France, pour

y faire dorenavant leur résidence; ce qui fut confirmé par autres lettres du mois de Juin 1343. avec cette clause, que ledit Barbevaire jouira desdites deux cens livres de rente sa vie durant, & que ses héritiers en auront après sa mort la moitié en héritage propre. Cette rente fut depuis assignée sur la recette de Beaucaire & de Nîmes, au mois de Février 1344. V. *Registre des Chartes* 75. n.º 311.

Parlement à Westmunster, pour leur notifier cette gracieuse nouvelle, & pour leur demander les secours dont il avoit un extrême besoin pour les projets dont on estoit convenu. Ces projets (résolus dans un conseil tenu à Vilvorde entre les Alliez) estoient que luy-même feroit le siège de Tournay avec cent mille hommes, & que Robert d'Artois seroit envoyé avec cinquante mille autres à Saint Omer : ces lettres sont datées du regne d'Angleterre le quatorzième, & de France le premier. C'est la première fois qu'on voit le nom de Robert d'Artois employé par Edouard dans des lettres publiques pour une expédition militaire. Il n'avoit jusques-là osé l'avouer pour un de ses Généraux, gardant encore quelques égards pour Philippe de Valois.

L'ouverture du siège de Tournay ayant esté déterminée dans le Conseil de Vilvorde pour le jour de la Magdelaine, Edouard se rendit à l'armée, & se logea à Chin-lez-Tournay, le dimanche 23. Juillet lendemain de cette feste. Dès les premiers jours du siège, il s'aperçut que la prise de cette Ville seroit difficile. Elle estoit bien fortifiée, & pourvue abondamment d'hommes & de toutes sortes de munitions. Soit qu'il fût excité par cette raison à chercher un moyen plus court de terminer la guerre, soit que ce fût par pure ostentation, comme la suite le montra, il envoya un défi à Philippe de Valois de se battre l'un contre l'autre; ou, s'il ne vouloit accepter ce combat, de se battre avec cent hommes de chaque côté, ou enfin de livrer une bataille entre les deux armées, dix jours après la date de sa lettre: elle estoit donnée à Chyn sur les champs de lez Tournay, le 26. Juillet 1340. l'an de son regne de France le premier, & d'Angleterre le quatorzième, & commençoit ainsi: *De par Edouard Roy de France & d'Angleterre, & Seigneur d'Irlande, Philippe de Valois. Par long temps avons poursuy, &c.* Le Roy répondit à ce cartel insultant, que les lettres qui avoient esté envoyées à Philippe de Valois ne luy estant point adressées, il n'y faisoit point de réponse; que néanmoins ne pouvant douter que luy Roy d'Angleterre ne voulust porter dommage à son Royaume de France, contre ce qu'un homme lige

*Rymer, tom. 5.
pag. 197. &
198.*

*Hist. de Tournay, pp. 136.
137.*

*Ancien. Chron.
de France, chap.
20. 21.
Chronique de
Flandres, c. 80.
pag. 159.
Rymer, tom. 5.
pp. 198. 199.
200.*

doit garder à son Seigneur, son entente estoit de le chasser hors dudit Royaume, &c. Donné souz les champs près de la Priorie Saint Andreu lez Aire le 30. Juillet 1340.

*Inv. du Tresor
des Chart. An-
gleterre, 1330-
1350. n. 12.
Du Tiller,
Traitez des Rois
de France &
d'Angl. p. 218.*

Celuy qui porta cette réponse à Edouard, fut chargé de luy dire de bouche qu'à son cartel il n'aventuroit rien du sien, & exposoit seulement la seigneurie d'autrui, ce qui n'estoit raisonnable; que s'il vouloit mettre contre le Royaume de France celui d'Angleterre, encore qu'il fust notoirement beaucoup moindre, ledit Roy Philippe se combattoit à luy seul à seul en champ clos, à condition que le vainqueur demurerait paisible possesseur des deux Royaumes. Edouard se garda bien d'accepter cette condition.

*Froissart, chap.
36. pag. 44.*

Froissart qui avoit apparemment entendu parler de ce cartel, en a confondu le temps, & le place à l'année précédente. Il fait plus, il dit que tous ceux qui estoient chefs de l'armée avec le Roy d'Angleterre, défièrent aussi Philippe de Valois, & de ce nombre il met *Messire Robert d'Artois*. Ce fait ne paroît pas estre vraysemblable: outre ce que j'ay remarqué cy-dessus, que Robert demeura toute la campagne de 1339. en Angleterre, y a-t-il de l'apparence que né sujet du Roy, banni du Royaume, il eût osé envoyer défier son Souverain legitime, son maître par tant de titres? quel fruit auroit-il pû tirer d'un pareil cartel? Mais Froissart, par je ne sçais quel motif, a affecté de mettre par-tout le nom de Robert d'Artois, & de luy attribuer la plus grande partie des événements de cette guerre.

Ce jour du cartel d'Edouard, 26. Juillet, est mémorable par un autre événement, qui prouve encore que Robert n'estoit point auprès d'Edouard lorsqu'il défia Philippe de Valois, puisque c'est ce même jour qu'il fut défait à Saint Omer.

Edouard & ses Alliez l'avoient chargé du commandement des troupes qui devoient passer en Artois, estimant qu'il trouveroit parmi les Nobles & les Communes du pays plus de facilité qu'aucun autre pour y faire des conquêtes. Son armée estoit composée de plus de cinquante mille hommes, avec lesquels il entra dans cette province; il pilla & brûla une partie du plat pays, mais il n'osa former aucun siège. Il en vouloit principalement à S.^t Omer, place dont les Alliez estoient le plus jaloux,

jaloux, parce qu'elle estoit la plus voisine de leurs Estats. Il courut jusques dans ses fauxbourgs qu'il brûla, mit tout en usage pour surprendre la ville, harcela sa garnison par des escarmouches & des allarmes continuelles. Le Duc de Bourgogne qui s'y estoit renfermé pour deffendre son propre héritage, avoit reçu ordre de Philippe de Valois de ne s'engager à aucune action de conséquence, jusqu'à ce qu'il fût arrivé luy-même avec l'armée qu'il conduisoit à son secours. Lassé cependant à la fin de ces insultes fréquentes, le Duc sortit de la ville avec la Noblesse qu'il avoit auprès de luy & quelques troupes d'élite, & marcha contre celles de Robert; les Flamans de Bruges, de Bergues, de Furnes & de Cassel, &c. qui en faisoient la plus grande & la meilleure partie, furent bientôt mis en déroute: ils abandonnèrent leur camp & leurs provisions, se dispersèrent & s'en retournèrent chacun dans leur ville. Ce combat fut donné le 26. Juillet, jour du cartel d'Edouard. Robert après cette défaite n'eut rien de mieux à faire qu'à se retirer luy-même; il vint à Cassel avec les débris de son armée, & y courut risque de la vie par la mutinerie des Flamans irrités contre luy, de ce que les ayant assurés qu'il avoit des intelligences secrètes dans Saint Omer, par le moyen desquelles les portes luy seroient ouvertes aussi-tôt qu'il paroîtroit, & qu'il abandonneroit la ville au pillage, l'effet avoit si mal répondu à ses paroles. Ne se trouvant donc en sûreté ni à Cassel, ni à Ypres où il se rendit ensuite, & où il demeura bonne piece de temps, il se traîst le plus tost qu'il put vers l'ost du Roy d'Angleterre qui estoit devant Tournay.

*Contin. Nang.
pag. 780.
Chr. de Fland.
c. 79. p. 154.
Froissart, &c.*

*Chr. de Fland.
Les Chron. de
France,*

*Chr. de Fland.
c. 79. p. 158.
159.*

Edouard n'estoit pas plus heureux à ce siège, que Robert l'avoit esté dans son entreprise; les assiégés se deffendoient avec beaucoup de courage. Philippe de Valois s'estoit avancé avec une armée considérable jusqu'à Bouvines, à trois lieues de Tournay, & paroïssoit vouloir en venir à un combat. Edouard que ces mauvais succès rendirent plus traitable, se rendit enfin aux sollicitations de la Comtesse de Hainaut sa belle-mere, & soeur de Philippe de Valois; cette Princesse ne cessoit d'exhorter les deux Rois d'en venir à un accommodement. On nomma

des Commissaires de part & d'autre, qui convinrent d'une Treve jusqu'à la feste de la Saint Jean prochaine; on y comprit nommément les Espagnols, Catalans, Genoïs, Provençaux, Cambrai & son district, le Seigneur d'Albret, Gaston de Lisse, Jean de Vervins & le Seigneur de Roye. On accorda liberté entière d'aller & de venir dans les deux Royaumes, à tous les Alliez des deux Princes; on en excepta néanmoins ceux qui auroient été bannis de leur pays pour autre raison que pour la guerre présente. Il semble que cette exception regardoit plus particulièrement Robert d'Artois qu'aucun autre. Cette Treve fut signée le 25. Septembre 1340. dans l'Eglise d'Esplechin, située entre les deux armées; elles se separèrent aussi-tôt.

Tref. des Char.
Anglet. depuis
1330 jusqu'en
1350
Rymer, tom 5.
pag. 205.
Ibid. p. 216.

Chr. de Fland.
c. 81. p. 163.
Ancien. Chron.
de France, t. 2.
fol. 148.

Edouard après avoir séjourné quelque temps à Gand, repassa en Angleterre, & arriva à Londres le jour de Saint André. Robert d'Artois ne partit point avec luy; la raison que la Chronique de Flandres & celles de France en donnent, est que Robert instruit du mécontentement d'Edouard contre l'Archevêque de Cantorbery & aucuns grands Maîtres qui estoient demeurez en Angleterre, de ce qu'ils ne luy avoient point envoyé de secours d'argent, quoyqu'ils eussent des fonds, négligence à laquelle il attribuoit le mauvais succès du siège de Tournay, *pensoit bien qu'il en feroit correction quand il seroit arrivé en Angleterre, & il n'en vouloit point avoir le mal gré, ou, comme disent les Chroniques de France, le mal talent desdits Seigneurs.* Il aimait mieux séjourner quelque temps dans ces quartiers, *& après avoir jousté à une grande feste à la Veure en Brabant, si s'en alla en Angleterre, & fit la paix de l'Archevêque de Cantorbie, & aux autres fait pardonner leur vie.*

Ce trait anecdote de la vie de Robert d'Artois n'est point appuyé par des actes du temps. On y voit bien les sujets de mécontentement d'Edouard contre l'Archevêque de Cantorbery, les plaintes qu'il porta contre ce Prélat, des 10. Février, 14. & 31. May 1341. mais il n'y est jamais parlé de R. d'Artois. Il se peut faire cependant qu'il ait eu quelque part à la réconciliation de l'Archevêque. Un autre fait concernant le même Robert, & rapporté par Froissart, est beaucoup plus incertain. Cet

Rymer, tom. 5.
pp. 225. 236.
240.

historien écrit que lors de la Treve du 25. Septembre, dont j'ay parlé, il fut réglé que les Plenipotentiaires des deux Rois se rendroient à certain jour marqué à Arras, pour y travailler avec les deux Cardinaux médiateurs à une paix solide entre ces Princes; ce que firent de la part de Philippe de Valois, le Comte d'Alençon, le Duc de Bourgogne, le Comte de Flandres, le Comte de Blois, l'Archevêque de Sens, les Evêques de Beauvais & d'Auxerre; & de la part d'Edouard, les Evêques de Lincoln & de Durham, le Comte de Warwick, Messire Robert d'Artois, &c. Je crois que Froissart s'est encore trompé dans ce fait. 1.^o Il est le seul de nos historiens qui ait parlé de cette conférence* d'Arras, on n'en trouve aucun vestige dans les actes publics. 2.^o Quelle apparence y a-t-il que Philippe de Valois eût souffert que son plus cruel ennemi, son sujet, banni du Royaume, & qui comme tel avoit esté excepté de la permission générale donnée à tous les alliez du Roy d'Angleterre, d'aller & de venir en France, eût esté de cette conférence, à laquelle d'ailleurs le Duc de Bourgogne, partie déclarée de Robert d'Artois, estoit un des Commissaires du Roy? Aussi son nom ne paroît-il jamais dans les pleins-pouvoirs donnez par Edouard, soit pour la paix générale, soit pour la prorogation de la Treve.

*Froissart, chap.
64. pag. 80,
81.*

Avec les bons offices du Pape, & ceux des autres Princes bien intentionnez pour la paix, la Treve fut prorogée le jeudy après la Feste-Dieu, jusqu'à la Decollation S.^t Jean-Baptiste (29. Aoust.) Avant qu'elle expirât, Edouard fit ses préparatifs de guerre; pour y concourir, Robert d'Artois se chargea de lever une Compagnie de cent vingt hommes d'armes, entre lesquels il devoit y avoir quatre Bannerets; on luy assigna pour cela quatre cens livres: on a l'ordre qui luy fut expédié pour le paiement de cette somme, le 14. Aoust 1341. Une seconde prorogation de la Treve jusqu'à la feste de S.^t Jean de l'année suivante, suspendit encore le renouvellement de la guerre, mais cette tranquillité fut de peu de durée; la mort du Duc de Bretagne, arrivée dès le 30. Avril de cette année 1341. excita

*Rymer, tom. 5,
pag. 260.*

*Ibid. p. 276,
277.*

Ibid. p. 281,

* Cette conférence d'Arras n'est pas stipulée dans le traité de Trêve que Rymer a fait imprimer.

de nouveaux troubles. Charles de Blois & Jean de Montfort se disputèrent la succession : la question portée à la Cour des Pairs, fut décidée en faveur de Charles de Blois, par le fameux Jugement rendu à Conflans le 7. Septembre. Jean de Montfort qui ne vouloit point acquiescer à une décision si contraire à ses prétentions, rechercha la protection du Roy d'Angleterre, & ce Prince, qui ne cherchoit que de nouveaux prétextes pour porter la guerre au milieu de la France, la luy accorda bien volontiers. On trouve dans toute la conduite d'Edouard des preuves de son acharnement constant contre ce Royaume; il proroge la Treve avec Philippe de Valois le 27. Septembre; cependant trois jours auparavant, c'est-à-dire le 24. il avoit donné la jouissance du Comté de Richemont, & des autres terres que le Duc de Bretagne possédoit en Angleterre, à Jean de Montfort, qui refusoit de se soumettre au Jugement de Conflans, & qui ne songeoit qu'à s'emparer de la Bretagne par la force des armes. Dès le 3. Octobre suivant, il donne ordre d'arrester tous les bastiments qui se trouveront dans les ports d'Angleterre, pour servir au passage des grands & autres ses sujets qu'il veut envoyer en Bretagne; le 6. du même mois il dote la prestation du serment que luy rend Bernard d'Albret, de la seconde année de son regne en France, & de la quinzième en Angleterre: toutes infractions à la Treve qu'il avoit ratifiée solennellement huit jours auparavant, & qui annonçerent la nouvelle guerre qu'il méditoit. Il fit partir dans le mois de Novembre des secours d'hommes & d'argent pour la Bretagne; Robert d'Artois, Robert de Morle, Gautier de Mauny, destinez à y passer, eurent des assignations pour leur dépense & celle de leurs Compagnies le 10. de ce mois; celle de Robert d'Artois fut de trois cens livres, celle de Gautier de Mauny estoit de cinq cens livres.

Je ne crois pas que Robert d'Artois ait esté des premiers détachements qui passèrent dans cette province; quoyqu'il eût esté nommé pour y aller servir dès le mois de Novembre, comme je viens de le remarquer, il ne s'y rendit apparemment

*Rymer, tom. 5.
pag. 282.*

Ibid. p. 280.

*Ibid. pp. 282.
304.*

Ibid. p. 291.

que lorsqu'Edouard y envoya un corps de troupes assez considérable. S'il falloit en croire Froissart, ce fut environ la feste de Pâques 1342. qu'il dit avoir esté cette année *si hautes, qu'environ Pasques closes l'on eut l'entrée du mois de May;* mais selon la coutume, qui est d'estre un très-mauvais Chronologiste, & de brouiller tout, il s'est trompé, on eut Pâques cette année le 31. Mars, ainsi sa remarque n'est pas juste; d'ailleurs Robert d'Artois n'estoit pas encore parti pour la Bretagne au mois de Juillet 1342. Dans des lettres du 3. de ce mois, Edouard en luy assignant des fonds pour ses cent vingt hommes d'armes, & cent vingt archers, dit positivement, que Robert est près de partir pour cette province. Froissart luy-même le fait assister à la feste & aux joustes qu'Edouard donna à la Comtesse de Salisbury à la mi-Aoust, qui, selon l'ordre qu'il a observé dans sa Chronique, doit estre de 1342.

Sans adopter ce fait, qui pourroit estre encore révoqué en doute, Robert s'embarqua sur la flotte destinée pour la Bretagne, vers ce mois d'Aoust 1342. Il paroît par les lettres qu'Edouard adressa aux Archevêques d'Yorck & de Cantorbéry le 15. de ce mois, qu'elle estoit déjà partie, & que luy-même se dispoit à passer la mer incessamment; ce qu'il ne fit néanmoins qu'environ le 8. ou 10. Octobre.

Cette flotte rencontra celle de France à la hauteur de l'isle de Garnezey; elles en vinrent à une action, que la nuit, & une tempeste qui survint terminèrent, sans qu'aucun des deux partis pût s'attribuer la victoire: elles se retirèrent en différents ports. Robert d'Artois aborda avec quelques bastiments près de Vannes; après avoir rassemblé ses troupes, il vint assiéger cette ville: elle se defendit quelque temps, mais Robert ayant fait faire deux fausses attaques, qui attirèrent toutes les forces des assiégez, Gautier de Mauny se présenta d'un autre costé, emporta la place d'assaut, & la livra à la fureur du soldat.

Peu de jours après, les Bretons honteux d'avoir reçu cet échec, par une surprise qu'ils auroient pû prévoir, ayant appris qu'une partie des troupes Angloises en estoit sortie, sous les

*Chap. 9 r. p.
108.1*

*Rymer, tom. 5.
pag. 326.*

*Froiss. rt. chap.
90. p. 107.*

*Rymer, tom. 5.
pag. 328.*

*Froiss. ch. 92.
pp. 108. 109.
Chr. de Fland.
c. 85. p. 172.
Annal. de Bre-
tagne, d'Al.
Bouchard, fol.
112. v.*

*Ancien. Chron.
de France, tom.
2. fol. 150. v.º*

ordres du Comte de Salisbury, pour s'approcher de Rennes; revinrent l'assiéger à leur tour, & la forcèrent. Robert d'Artois qui la deffendoit, fut blessé dangereusement à la cuisse, & pensa estre fait prisonnier; il se sauva par une poterne, & se retira à Hennebont, où la flotte Angloise estoit à l'ancre: il y resta quelque temps, mais à sa blessure qui devenoit tous les jours plus dangereuse, la dyssenterie s'estant jointe, il se rendit aux avis de ses amis, qui luy conseillèrent de passer en Angleterre, où il luy seroit plus facile de trouver du secours: l'agitation de la mer augmenta son mal, & envenima ses playes; à peine fut-il débarqué à Londres, qu'il mourut. Froissart dit qu'il fut enterré dans l'église de S.^t Paul de cette ville; la Chronique de Flandres rapporte au contraire, qu'il le fut à Cantorbéry.

*Rymer, tom. 5.
pag. 344.*

Il y a plus de certitude pour le temps de sa mort; il vivoit encore le 6. Octobre 1342. mais il semble qu'on craignoit alors pour sa vie. Il y a des lettres datées de ce jour, qui luy assignent quatre cens livres, payables au terme de Pâques suivant, pour acquitter les dettes qu'il a contractées en Bretagne; lequel payement sera dévolu à ses créanciers, quand même, ce qu'à Dieu ne plaise, il viendrait à mourir avant ce terme^a. Cette clause singulière ne donne-t-elle pas lieu de le conjecturer? d'ailleurs, selon Henry de Knyghton^b, Robert estoit mort avant qu'Edouard eût débarqué à Brest, & cet historien met ce débarquement avant la Toussaints; il est donc hors de doute, qu'on doit placer ce décès après le 6. Octobre, & avant le commencement de Novembre^c, & que tous les historiens qui le renvoient à l'année suivante 1343. se sont trompez.

Robert d'Artois fut très regretté par Edouard, qui jura, dit Froissart, *que jamais n'entendrait à autre chose, tant qu'il aurait*

^a *Licet idem Robertus ante diem festum Paschæ (quod absit) moriatur.*

^b *Henricus de Knyghton, de eventibus Angliæ, lib. 4. (Hist. Angl. scriptores X.) tom. 2. pag. 2581. 2582.*

^c Il y a des lettres données par le Regent d'Angleterre, le 20. Novembre 1342. qui marquent positivement que Robert d'Artois estoit mort alors. *Roberto de Artoys, ut dicitur, defuncto.* Rymer, tom. 5. pag. 349.

venge la mort de lui, & iroit lui mesmes en Bretagne, &c. Pour la decharge de l'ame du deffunt, & pour satisfaire les créanciers, *Rymer, tom. 5. p. 362. & 380.* il continua le payement des pensions qui luy avoient esté assignées. Il chargea de l'arrangement de ces créances Maître Jean de Thoresby, que Robert avoit nommé un de ses executeurs testamentaires; & au cas qu'il se trouvât des fonds au-delà des dettes, Edouard ordonna qu'ils seroient distribuez aux domestiques de Robert d'Artois; ces lettres sont du premier May & 22. Aoust 1343. enfin, il accorda une pension viagere à Druet Godyn, pour les bons services qu'il avoit *rendus à son cousin Robert d'Artois.* On a des ordonnances pour le payement de cette pension, des 18. Octobre 1343. & 5. Octobre 1344. *Ibid. p. 390. & 429.*

C'est ainsi que finit, à l'âge de cinquante-cinq ans, un Prince dont on ne pourra jamais excuser les attentats commis contre son Souverain, & contre sa patrie.

M. E M O I R E

SUR LA VIE DE FROISSART.

Par M. DE LA CURNE DE S.^{TE} PALAYE.

• 3. de Fevr.
1733.

*Liv. 3. c. 75.
pag. 213.*

*Liv. 2. c. 85.
p. 157.*

Ann. 169.

JEAN^a FROISSART Prestre, Chanoine & Tresorier de l'Eglise collegiale de Chimay, Historien & Poëte, naquit à^b Valenciennes ville du Haynaut, vers l'an 1337. cette date qui paroît contredite par un seul passage de sa Chronique, est constatée par un grand nombre d'autres^c tant de sa Chronique même que de ses Poësies manuscrites. Quelque attention qu'il ait eue à nous apprendre les plus petites circonstances de sa vie, il ne dit rien de son extraction. On peut seulement conjecturer d'un passage de ses^d Poësies, que son pere qui s'appelloit Thomas, estoit peintre d'armoiries. Nous trouvons dans son histoire un *Froissart Meullier* jeune Ecuyer du Haynaut, qui signala sa valeur à l'assaut du Château de Fighieres en Espagne; que les Anglois & les Gascons attaquèrent en 1381. Son pays & son nom donnent lieu de penser que nostre Historien pouvoit bien estre son parent, & comme luy d'une famille noble. Froissart est qualifié Chevalier à la teste d'un Ms. de l'Abbaye de S.^t Germain des Prez, mais comme il n'a ce titre dans aucun autre Ms. quoyque nous en ayons de plus anciens, & de plus authentiques, il est vraysemblable que le copiste le luy aura donné de sa propre autorité.

^a Son nom se trouve écrit de plusieurs façons différentes dans sa Chronique même, & dans ses Poësies mss. *Froissart, Froissard & Froissars.*

^b Voyez la Chronique de Froissart, liv. 3. p. 26. de l'édition de Sauvage, imprimée à Lyon en 1559. qui est celle à laquelle je renvoye toujours dans ce Memoire.

^c Chron. liv. 2. Prol. p. 1. liv. 4.

ch. 101. p. 316. Preface du 4.^e liv. dans les Mss. de la Bibliothèque du Roy, n.º 8329. 8331. & 8341. & de la Bibliothèque de S.^t Germain des Prez, n.º 169.

^d Dans une Pastourelle à la page 284. de ses Poësies mss. n.º 7214. de la Bibliothèque du Roy, qui est celui que je citeray toujours, quoy qu'il y en ait un autre, n.º 7215.

Son

Son enfance annonça ce qu'il devoit estre un jour. Il montra de bonne heure cet esprit vif & inquiet, qui pendant le cours de sa vie ne luy permit pas de demeurer long-temps attaché aux mêmes occupations & aux mêmes lieux. Les differents jeux propres à cet âge, dont il nous fait un tableau également curieux & amusant, entretenoient en luy un fond de dissipation naturelle, qui exerça souvent dans le temps de ses premières études la patience & la severité de ses maîtres. * Il aimoit la chasse, la musique, les assemblées, les festes, les danses, la parure, la bonne chere, le vin, les femmes; & ces goûts, qui se développèrent presque tous dès l'âge de 12. ans, s'estant fortifiez par l'habitude, se conservèrent même dans sa vieillesse, & peut-estre ne le quittèrent jamais. L'esprit & le cœur de Froissart n'estoient point encore assez occupez, son amour pour l'histoire remplit un vuide que l'amour des plaisirs y laissoit, & devint pour luy une source intarissable d'amusements. Il ne faisoit que sortir de l'école; il avoit à peine vingt ans, lorsqu'à la prière de son cher Seigneur & Maître Messire Robert de Namur, Chevalier Seigneur de Beaufort, il entreprit d'écrire l'histoire des guerres de son temps, particulièrement

*Espinette
amoureuse page
86. de ses Poës.
msf.*

*Chron. liv. 74
Prol. p. 1 & 2
& la Preface du
4.^e liv. dans les
Mss.*

* Tres que n'avoie que douze ans
Estoit forment goulousans
De veoir danses & carolles,
D'oïr menestrels & parolles
Qui s'apertienent à deduit,
Et de ma nature introduit
D'amer par amours tous ceauls
Qui aiment & chiens & oiseauls:
Et quant on me mist à l'escole,
Où les ignorans on escole,
Il y avoit des pucelestes,
Qui de mon temps erent jonettes,
Et je qui estoie puceaus,
Je les servois d'espinceaus,
Ou d'une pomme ou d'une poire,
Ou d'un seul anelet d'ivoire,
Et me sambloit au voir enquerre
Grant proece à leur grasce acquerre.

.....
Et lors devisoit à par mi
Tome X.

Quant revendra le temps por mi
Que par amour porai ainer.
Espinette amoureuse, p. 83. de
ses Poësies msf.
Et si destoupe mes oreilles,
Quant j'oc viut verser de bouteilles,
Car au boire prens grant plaisir,
Aussi suis en beaux draps vestir,
En viande fresche & nouvelle.
Violettes en leur saisons,
Et roses blanches & vermeilles
Voi volentiers, car c'est raisons,
Et chambres plainnes de candeilles,
Jus & danses, & longues veilles,
Et beaux lis pour li rafreschir,
Et au couchier pour mieulx dormir.
Espèces, claires & rocelle
En toutes ces choses veir
Mon esperit se renouvelle.
Ballade, à la p. 315. de ses
Poësies msf.

PPPP

En 1356.

*Espin. amour.
p. 95. & 96.
de ses Poës. mss.*

*Buisson de Je-
nesse p. 345. de
ses Poës. mss.*

*Espin. amour.
p. 89. & 90.
de ses Poës. mss.*

*Mss. p. 88.
jusqu'à 98.*

de celles qui suivirent la bataille de Poitiers. Quatre ans après, étant allé en Angleterre il en présenta une partie à la Reine Philippe de Haynaut femme d'Édouard III. Quelque jeune qu'il fût alors, il avoit déjà fait des voyages dans les provinces les plus reculées de la France; l'objet de celui qu'il fit en Angleterre, estoit de s'arracher au trouble d'une passion qui le tourmentoit depuis long-temps. Elle s'alluma dans son cœur presque dès son enfance, elle dura dix années, & les étincelles s'en reveillèrent encore dans un âge plus avancé, malgré sa tête cheue, & ses cheveux blancs. Quand les Poëtes chantent leurs amours, on ne les en croit pas toujours sur leur parole: comme Froissart ne parle du sien que dans les Poësies, on pourroit traiter ce qu'il en dit de pure fiction, mais le portrait qu'il en fait est si naturel, que l'on ne peut se dispenser d'y reconnoître le caractère d'un jeune homme amoureux, & l'expression naïve d'une véritable passion. Il feint qu'à l'âge de douze ans Mercure luy apparut suivi des trois Déeses dont Pâris jugea autrefois le disferend, que ce Dieu rappelant à sa memoire la protection qu'il luy avoit accordée depuis l'âge de quatre ans, luy ordonna de revoir le procès des trois Divinitez, qu'il confirma la sentence de Pâris, & que Venus luy promit pour récompense une maîtresse plus belle que la belle Hélène, & d'un si haut rang que jusqu'à Constantinople il n'y avoit Comte, Duc, Roy, ni Empereur qui ne s'estimât heureux de l'obtenir. Il devoit servir cette beauté pendant dix ans, & toute sa vie devoit estre consacrée au culte de la Divinité qui luy faisoit de si belles promesses.

Froissart avoit aimé de bonne heure les Romans, celui de Cleomades fut le premier instrument dont l'amour se servit

• ... Je te donne don si noble,
Il n'a jusque Constantinoble
Emperour, Roy, Duc, ne Comte,
Tant en estoit on faire de conte,
Qui ne s'en tenist apaitiez (content.)
Espinette amoureuse p. 92.
• Et Venus adonc me regarde,
Et me dit, dix ans tous entiers
Seras mon droit servans rentiers,

Et en après sans penser visce
Tout ton vivant en mon service
Ibid.

• Le Roman de Cleomades ne pouvoit manquer d'estre fort à la mode dans le pays de Froissart, une Princesse de Brabant, (Marie Reine de France, 2.^{de} femme de Philippe le Hardy) en avoit dicté l'histoire,

pour le captiver. Il le trouva entre les mains d'une jeune personne qui le lisoit, & qui l'invita à le lire avec elle; il y consentit; de pareilles complaisances coûtent peu: il se forma bientôt entr'eux un commerce de livres. Froissart luy prêta le Roman du *Baillou d'Amours*, & en le luy envoyant, il y glissa une ballade dans laquelle il commençoit à parler de son amour. Ce feu naissant devint un embrasement que rien ne put éteindre, & Froissart ayant éprouvé toute l'agitation qu'une première passion fait sentir, fut presque réduit au desespoir, quand il apprit que sa maîtresse estoit sur le point de se marier: l'excessive douleur dont il fut frappé, le rendit malade plus de trois mois. Il prit enfin le parti de voyager pour se distraire, & pour rétablir sa santé. Comme il s'estoit mis en chemin avec plusieurs personnes, il fut obligé de s'observer pour cacher son trouble; après deux jours de marche, pendant lesquels il n'avoit cessé de faire des vers à l'honneur de sa dame, il arriva dans une ville que je crois estre Calais^b, où il s'embarqua. Une tempeste qui survint, & qui menaçoit le vaisseau d'un prochain naufrage, ne fut pas capable de suspendre l'application avec laquelle il travailloit encore à un Rondeau pour sa maîtresse; la tempeste estoit calmée, & le Rondeau achevé, lorsqu'il se trouva sur une côte où l'on aime mieux, dit-il, la guerre que la paix, & où les estrangers sont très-bien venus; il parle de l'Angleterre: l'accueil qu'on luy fit, les amusements

Espin. amour.
p. 105. & suiv.

Ibid. p. 121.

Ibid. 123.

ou plutôt la fable au *Roy Adenez* menestrier de son pere Henry III. dit le Débonnaire, Duc de Brabant, & il estoit dédié à un Comte d'Artois. Voyez dans Fauchet, recueil des Poètes François, un grand détail de ce Roman & de son Auteur. Parmi plusieurs Mss. curieux du Cabinet de M. de Sardièrre, il y en a un de la fin du XIII.^e siècle, in-fol. sur velin, très-beau & très-bien conservé, qui contient huit ou dix ouvrages de nos plus anciens Poètes, dont le premier est le Roman de Cleomades.

* Je ne connois point ce Roman. Le

Mem. Tome X.

Baillou d'Amours signifie sans doute le *Baillif d'Amour*.

^b Elle n'est désignée que par ces vers:

Que nous venins à une ville

Où d'Avoles a plus de mille,

Et illec nous mesfins en mer.

Calais est le port où Froissart s'embarqua lorsqu'il repassa depuis en Angleterre en 1395. comme il le dit liv. 4. c. 61. p. 191. de sa Chronique. Le nom d'*Avolés*, suivant Froissart, liv. 1. ch. 30. fut donné à ceux que Jacques d'Artevelle avoit bannis des villes de Flandres, parce qu'ils estoient contraires à son parti.

* P p p p ij

qu'on luy procura dans les societez des *Seigneurs, des Dames & des Demoiselles*, les caresses dont on l'accabla, rien ne charmoit l'ennuy qui le dévoroit, en sorte que ne pouvant supporter plus long-temps les tourmens de l'absence, il res-
Espin. amour. p. 131. & suiv. solut de se rapprocher. Une Dame (la Reine Philippe de Haynaut) qui le retenoit en Angleterre, connut par un Virelay qu'il luy présenta, le principe de son mal : elle y compatit, & luy ordonnant de retourner dans son pays, à condition néantmoins qu'il reviendrait, elle luy fournit de l'argent & des chevaux pour faire le voyage. L'amour le conduisit bientôt
Ibid. pp. 137. 138. 142. auprès de la Dame qu'il aimoit; Froissart ne laissa échapper aucune occasion de se trouver dans les lieux où il pouvoit la voir, & s'entretenir avec elle. Nous avons vû plus haut qu'elle estoit d'un rang si distingué, que *les Rois & les Empereurs l'auroient recherchée*; ces termes pris à la lettre, ne conviennent qu'à une personne issuë du Sang des Rois, ou de quelque Souverain; mais comment accorder l'idée d'une si grande naissance avec le détail qu'il nous fait des conversations se-
cettes, des jeux & des assemblées où il avoit la liberté de se trouver & le jour & la nuit? Comme si ces traits n'eussent pas suffi de son temps pour la faire connoître, il semble avoir voulu la désigner plus clairement par le nom d'Anne^a, dans des vers énigmatiques qui font partie de ses Poësies mss. On pourroit présumer que cet amour si vif & si tendre eut le sort de presque toutes les passions. Froissart parle dans un de ses Rondeaux, d'une autre Dame qu'il avoit aimée, & dont le nom composé de cinq lettres, se rencontroit dans celui de ^b Polixena: ce pourroit estre une *Alix* qu'on écrivoit anciennement *Aelix*. Il y a lieu de croire qu'il en eut une 3.^e appelée *Marguerite*,

^a . . . Plaisance m'a accusé
A dire tout ce que je di:
Autrement ne m'en escondi,
Mais tellement nous pense mettre,
Sans nommer nom, surnom ne lettre,
Que qui assener y saura,
Assez bon sentement aura;
Nom pourquant les lettres sont distes
En quatre lettres moult petites,

Entre nous fismes, & le temps
Si venir y volés à temps,
La trouverés, n'en dousés mie,
Pour congnoistre amans & amie.
Dans les quatre lettres qui forment
le nom de *Jean* que portoit Froissart,
on trouve celui d'*Anne*.
^b Ballade à la page 316. de ses
Poësies manuscrites.

& que

& que c'est elle qu'il célèbre indirectement dans une pièce^a faite exprès sous le titre, & à l'honneur de la fleur de ce nom. Peut-être chercha-t-il dans des goûts passagers quelque remède à une passion, qui selon luy fut toujours malheureuse. Du moins nous sçavons que desespéré du peu de succès de ses assiduez & de ses soins auprès de sa première maîtresse, il prit la résolution de s'éloigner encore une fois. Cette absence fut plus longue que la précédente; il retourna en Angleterre, & s'attacha au service de la Reine Philippe. Cette Princesse sœur de la Comtesse de Namur, femme de Robert, dont Froissart paroît avoir esté domestique, voyoit toujours avec plaisir les gens du Haynaut son pays; elle aimoit les lettres; le College d'Oxford qu'elle fonda, & qui est encore aujourd'huy connu sous le nom de *College de la Reine*, est un illustre monument de la protection qu'elle leur accordoit: ainsi Froissart réunissoit tous les titres qui pouvoient meriter l'affection de la Reine Philippe. L'histoire^b qu'il luy présenta, comme je l'ay dit, soit au premier voyage, soit au second (car il n'est pas possible de décider) fut très-bien reçue, & probablement luy valut le titre de Clerc (c'est-à-dire *Secrétaire* ou *Ecrivain*) de la Chambre de cette Princesse, qu'il avoit dès l'an 1361.

*Chron. liv. 1.
Prol. p. 1.*

*Ibid. liv. 4. ch.
101. p. 316.*

Au siècle de Froissart on estoit persuadé que l'amour estoit le motif des plus grandes actions de courage & de vertu; les Chevaliers en faisoient parade dans les Tournois. Les guerriers s'exposoient aux combats les plus périlleux pour soutenir la beauté & l'honneur de leurs Dames. On croyoit alors que l'amour pouvoit se borner à un commerce delicat de galanterie & de tendresse. C'est presque toujours sous cette forme que nous le voyons représenté dans la plupart des ouvrages d'esprit qui nous restent de ce temps: les Dames ne rougissoient pas de connoître une passion si épurée, & les plus sages en faisoient

^a Ditié de la fleur de la Margherite, p. 70. & suiv. de ses Poës. mss.

^b Parlant des guerres de son temps. Si empris-je assez hardiment moi issu de l'escole à dicter & à ordonner les guerres dessus dites, & porter en

Angleterre le livre tout compilé, comme je fei, & le presentay adonc à Mad. Philippe de Haynaut, Roïne d'Angleterre, qui liement & doucement le receut de moy, & m'en fit grand profit.

le sujet ordinaire de leurs conversations. La Reine d'Angleterre prenoit souvent plaisir à faire composer par Froissart des poésies amoureuses; mais cette occupation ne devoit estre regardée que comme un délassement, qui ne ralentissoit aucunement des travaux plus sérieux, puisqu'il fit aux frais de cette Princesse pendant les cinq années qu'il passa à son service, plusieurs voyages, dont l'objet paroît avoir esté de rechercher tout ce qui devoit servir à enrichir son histoire. J'ay tiré ces dernières circonstances d'une ^a Preface qui se lit dans plusieurs Mss. à la tête du 4.^e volume de la Chronique de Froissart; comme elle ne se trouve point dans les Imprimez, j'ay crû qu'il ne seroit point hors de propos de l'insérer icy en entier.

« A la requeste, contemplation & plaïssance de très-haut, &
 » noble Prince, mon très-cher Seigneur & mon Maistre Gui de
 » Chastillon, Comte de Blois, Seigneur d'Avesne, de Chimay
 » & de Beaumont, ^b d'Esconnehove & de la ^c Gode : Je Jehan
 » Froissard Prestre, Chapelain à mon très-cher Seigneur dessus
 » nommé, & pour le temps de lors Tresorier & Chanoine de
 » Chimay & de l'Isle en Flandres, me suis de nouvel reveillé &
 » entré dans ma forge, pour ouvrer & forgier en la haulte &
 » noble matiere de laquelle du temps passé je me suis enfonnié,
 » laquelle traicte & propose les faits & les advenues des guerres
 » de France & d'Angleterre, & de tous leurs conjoins & leurs
 » adherans, & comme il appert clerement par les traictiés qui
 » sont clos jusqu'au jour de la presente datte de mon reveil. Or
 » considerez entre vous qui le lisez, & avez leu, ou orrez lire,

^a Cette Preface estoit indiquée dans la Table des Chapitres du 4.^e volume de l'un des abrégés mss. sur lesquels Sauvage a corrigé son édition, mais elle n'y estoit pas rapportée. Voyez la 1.^e Annot. de Sauvage sur le 4.^e vol. On la trouve en partie au commencement du chap. 51. p. 168. du 4.^e livre de la même édition, mais elle y est déplacée & tronquée. Ce que le Mss. contient de plus que l'imprimé se lit icy en caractères Italiqu.

^b C'est Schonhove petite ville des

Provinces-unies, sur la riviere de Leck, à trois lieues de Rotterdam. Voyez *Maty Dictionn. Geogr. & les Delices des Pais bas.*

^c Goudé, Gouda, ou Ter-gow, ville des Provinces-unies, à l'embouchure de la petite riviere de Gou d'où elle tire son nom, à trois lieues de Rotterdam, & à cinq de Leyde. Voy. *la Martiniere, Dict. Geogr. & les Delices des Pais-bas*, to. 2. p. 291. & suiv.

comment je puis avoir sceu ne rassemblé tant de faiz desquels je «
 traicte & propose, & tant de parties, & pour vous informer de «
 la verité je commence jeune de l'âge de vingt ans, & je suis venu «
 au monde avec les faiz & adrehues, & si ay tousjours prins grant «
 plaisir plus qu'à autre chose. Et si Dieu m'a donné tant de «
 grace que j'ay esté bien de toutes parties, & des Hostels des Roys, «
 & par especial du Roy Edouard, & de la noble Reyne sa femme «
 Madame Philippe de Haynaut, Royne d'Angleterre, Dame d'Ir- «
 lande & d'Aquitaine, à laquelle en ma jeunesse je fu Clerc, & «
 la desservioie de beaux dictez & traictez amoureux, & pour «
 l'amour du service de la noble & vaillant Dame à qui j'estoie, «
 tous autres grands Seigneurs, Ducs, Comtes, Barons & Che- «
 valiers, de quelconques nations qu'ils fussent, m'amoient & me «
 veoient volentiers, & me faisoient grant prouffit; ainsi au titre «
 de la bonne Dame, & à ses coustages, & aux coustages de haults «
 Seigneurs, en mon temps je cherché la plus grande partie de la «
 Chrestienté voire qui à chercher fait, & par-tout où je venoie je «
 faisoie anqueste aux anciens Chevaliers & Escuyers, qui avoient «
 esté es fais d'armes, & qui proprement en savoient parler, & aussi «
 à anciens heraux de credence, pour verifïer & justifier toutes les «
 matieres; ainsi ay-je rassemblé la noble & haute histoire, & «
 matiere; & le gentil Comte de Blois dessus nommé y a rendu «
 grans peine. Et tant comme je vivray par la grace de Dieu, «
 je la continueray, car comme plus y suis, & plus y labeure, «
 & plus me plaist. Car ainsi comme le gentil Chevalier ou «
 Escuyer qui aime les armes, en perseverant & continuant il «
 se nourit & parfait, ainsi en labourant & ouvrant sur cette «
 matiere je m'abilite, & délite.

De toutes les particularitez de la vie de Froissart pendant
 son séjour en Angleterre, nous sçavons seulement qu'il assista
 aux adieux que le Roy & la Reine firent en 1361. au Prince
 de Galles leur fils, & à la Princesse sa femme, qui alloient
 prendre possession du Gouvernement d'Aquitaine, & qu'il
 estoit entre Elten & Westminster en l'année 1363. au passage
 du Roy Jean, qui retournoit en Angleterre. On trouve dans
 ses Poësies * une Pastourelle, qui semble ne pouvoir convenir

*L'air qu'il est
 alors âgé de 24.
 ans.*

** Recueil de ses
 Poësies manusc.
 fol. 276. & sui-
 vants.*

*Chron. liv. 7.
ch. 1. pag. 2.
Poës. Mss. Dit
dou Florin, pag.
426.*

Haindebourg.

*Poës. Mss. Dit
dou Florin, pag.
426.*

Ibid. Pastour.

pag. 277.

*Chron. liv. 1.
ch. 236. pag.
310.*

qu'à cet événement. A l'égard des voyages qu'il fit étant au service de la Reine, il employa six mois à celui d'Ecosse, & pénétra jusqu'à l'Ecosse qu'il appelle *Sauvage*: il voyageoit à cheval, ayant sa malle derrière luy^a, & suivi d'un levrier^b. Le Roy d'Ecosse, & plusieurs Seigneurs dont il nous a conservé les noms, le traitèrent si bien, qu'il auroit souhaité d'y aller encore une fois. Guillaume Comte de Douglas le logea pendant quinze jours dans son château d'Alquest à cinq lieues d'Edimbourg; nous ignorons la date de ce voyage, & d'un autre qu'il fit dans la Norgalle, que je crois du même temps. Il estoit en France à Melun-sur-Seine vers le 20. Avril 1366. peut-être des raisons particulières l'avoient conduit par cette route à Bourdeaux, où on le voit à la Toussaints de la même année, lorsque la Princesse de Galles accoucha d'un fils, qui fut depuis le Roy Richard II.

Le Prince de Galles étant parti peu de jours après pour la guerre d'Espagne, & s'étant rendu à Auch^c, où il demeura quelque temps; Froissart l'y accompagna, & comptoit de le suivre dans tout le cours de cette grande expedition, mais le Prince ne luy permit pas d'aller plus loin; à peine estoit-il arrivé qu'il le renvoya auprès de la Reine sa mere. Froissart ne dut pas faire un long séjour en Angleterre, puisqu'il se trouva l'année suivante dans plusieurs Cours d'Italie. Ce fut la même année, c'est-à-dire en 1368. que Lyonel Duc de Clarence; fils du Roy d'Angleterre, alla épouser Ioland fille de Galeas II. Duc de Milan; le mariage fut célébré le 25. Avril, & Lyonel mourut le 17. Octobre suivant. Froissart, qui vraisemblablement estoit de sa suite, assista à la magnifique reception que luy fit à son retour Amedée Comte de Savoye, surnommé le Comte Verd; il décrit les festes qui furent données à cette occasion durant trois jours; il n'oublie pas de dire qu'on y dansa un Virelay de sa composition: de la Cour de Savoye il

*Poësies manusc.
Prison amoureuse.
se. p. 155. Dit
dou Florin. pag.
428.*

^a *Poësies manuscrites, Debat dou cheval & dou levrier, pag. 81.*

^b *Poës. manusc. Buisson de Jonece, pag. 343. & sa Chronique, liv. 4. chap. 1. pag. 2.*

^c On lit *Asten Gascogne*. Ce même lieu est nommé *Ach*, liv. 4. p. 191. & Sauvage dit que c'est *Auch*. Trois manuscrits de la Bibliothèque du Roy mettent *Dax*.

retourna à Milan, où le même Comte Amedée luy donna une bonne *cotte-hardie*^a de vingt florins d'or, puis à Boulogne & à Ferrare, où il reçut encore quarante ducats de la part du Roy de Chypre^b, & enfin à Rome^c. Au lieu de l'équipage simple avec lequel nous l'avons vû voyager en Ecosse, il marchoit en homme d'importance, avec un *Rouffin & une haquenée*.

Ce fut à peu près dans ce temps que Froissart fit une perte dont rien ne put le dédommager : Philippe de Haynaut Reine d'Angleterre, qui l'avoit comblé de biens, mourut en 1369. Il composa un Lay sur ce triste événement, dont il ne fut cependant pas témoin ; puisqu'il dit ailleurs, qu'en 1395. il y avoit 27. ans qu'il n'avoit vû l'Angleterre. Si l'on en croit plusieurs auteurs^d, il écrivit la Vie de la Reine Philippe ; mais cette opinion n'est fondée sur aucune preuve^e.

Indépendamment de l'employ de Clerc de la Chambre de la Reine d'Angleterre que Froissart avoit eu, il avoit esté de l'*hostel* d'Edouard III. son mari, & même de celui de Jean Roy

^a *Cotardie*, ou comme il se trouve plus souvent écrit, *cotte hardie*, espèce de cotte, habillement commun aux hommes & aux femmes, icy un pourpoint. C'estoit une des liberalitez que les Seigneurs estoient dans l'usage de faire ; ils mettoient de l'argent, comme on le voit par cet exemple, dans la bourse qui, suivant l'usage du même temps, y estoit attachée.

^b *Et c'est raison que je renomme
De Cypre le noble Roy Pere,
Et que de ses bienfaits me pere.
Premiers à Boulongne la grafce,
D'Escouflan Monseigneur Eustace
Trouvai, & cilz me dit dou Roy
Dessus dit l'affaire & l'arroi,
Lequel me receut à ce tens
Com cilz qui moult étoit sentens
D'onneur & d'amour grant partie
Lient en ceste partie,
Et me delivra à Ferrare
Sire Tierceles de la Bare,
A son compant lame sus faultre,
Quarente ducats l'un sur l'autre.*

Tome X.

Buiffon de Jeunesse, pag. 343. de ses *Poësies manuscrites*.

Ce Roy de Chypre pere estoit Pierre premier, qui mourut le 18. Janvier 1368. *V. hist. geneal. tom. 2. pag. 598. & 599.*

^c Froissart rapporte dans son Temple d'honneur, qu'estant à Rome il y avoit vû un Empereur. Ce pourroit estre l'Empereur Charles IV. qui passa en Italie. en 1368. s'il ne disoit dans une de ses Pastourelles, qu'il n'a jamais vû cet Empereur ; ainsi ce doit estre l'Empereur Paleologue, qui alla à Rome en 1369.

^d *Vossius, de Historicis latinis, lib. 3. cap. 4.*

Bullart, Académie des Sciences, tom. 1. pag. 124.

^e Il n'en est fait aucune mention dans le livre de Pitseus des Historiens d'Angleterre, ni dans le catalogue des illustres Ecrivains de la grande Bretagne, par Baleus.

Pag. 32. de ses Poësies manuscrites.

Pag. 81. ibid.

de France. Comme il se trouve encore plusieurs Princes & Seigneurs de l'*hostel*^a desquels il dit avoir esté, ou qu'il appelle *ses Seigneurs & ses Maîtres*, il est bon d'observer, que par ces façons de parler, il ne désigne pas seulement les Princes & Seigneurs à qui il avoit esté attaché comme domestique, mais encore tous ceux qui luy avoient fait des présents ou des gratifications, ou qui l'ayant reçu dans leurs Cours, ou dans leurs châteaux, luy avoient donné ce qu'on appelle aujourd'huy *bouche-à-cour*.

Froissart ayant perdu la Reine Philippe sa bienfaitrice, au lieu de retourner en Angleterre, alla dans son pays^b, où il fut pourvû de la Cure^c de Lestines^d. De tout ce qu'il fit dans l'exercice de son ministère, il ne nous apprend autre chose, sinon que les *Taverniers* de Lestines eurent *cinq cens frans* de son argent dans le peu de temps qu'il fut leur Curé. On lit dans un Journal^e manuscrit de l'Evêque de Chartres Chancelier du Duc d'Anjou, que *suivant des lettres scellées du 12. Decembre*

*Poësies manusf.
Dit dou Florin,
folio 424. &
426.*

^a Parlant du Seigneur de Coucy, il dit, *un de mes Seigneurs & Maîtres*; & du Comte Beraud Dauphin d'Auvergne, *un mien Seigneur & Maître*, *Chron. liv. 4. chap. 1.* On verra plus bas qu'il fut de l'*hostel* du Comte de Foix.

^b Froissart à son retour d'Italie, ne suivit pas la même route qu'il avoit prise en y allant: pour voir de nouveaux pays, il estoit revenu par l'Allemagne, comme il se fait entendre dans son Dit dou Florin: le sujet de cette piece est un entretien que le Poëte feint d'avoir eu avec le seul florin qui luy restoit de beaucoup d'autres qu'il avoit dépensés, ou qui luy avoient esté votés, & ce florin luy reproche qu'il l'avoit bien promené, car il avoit appris avec luy le François & le Thiois, c'est-à-dire l'Allemand.

^c Robert de Geneve transféré depuis peu de l'Evêché de Terouenne à celui de Cambrai dont Lestines dépendoit, avoit pû donner cette Cure

à Froissart, en considération du Comte de Savoye son pere.

^d Lestines, autrefois un Palais des Rois de France, connu sous le nom de *Liptinae* ou *Lestinae*. Froissart l'appelle Lestines, & d'autres auteurs Letines, Liptines & Lessines. Ce dernier nom est celui qu'elle a retenu. C'est une petite Ville située sur la rivière de Denre à deux lieues d'Ath au Sud, & de Grammont vers le Nord, & à quatre lieues d'Enguien. *L'Eglise paroissiale est dédiée à Saint Pierre, & son Curé est un des Archiprestres de la Chrestienté, sous le Diocèse de Cambray.* V. Valois Not. au mot *Liptinae*, les Délices des Paysbas, tom. 2. pag. 60. & suivantes, & Maty, Dict. Geog.

^e N.º 587. de la Bibliothèque de Colbert, réunie à celle du Roy. Ce manuscrit est le même dont le Laboureur a rapporté un extrait à la tête de l'Histoire de Charles VI. pag. 57. jusqu'à 70.

1381. ce Prince fit arrester cinquante-six quoyers de la Chronique de Jehan Froissart Recteur de l'Eglise Parrochiale de Lescines, que l'historien envoyoit pour estre enluminez, & ensuite portez au Roy d'Angleterre ennemi de la France.

Froissart s'attacha depuis à Vencefflas de Luxembourg Duc de Brabant, peut-estre en qualité de Secrétaire, suivant l'usage dans lequel estoient les Princes & les Seigneurs, d'avoir des Clercs qui faisoient leurs affaires, qui écrivoient pour eux, ou qui les amusoient par leur sçavoir & par leur esprit. Vencefflas avoit du goût pour la poésie : il fit faire un recueil de ses Chançons, de ses Rondeaux & de ses Virelais par Froissart, qui joignant quelques-unes de ses pièces à celles du Prince, en forma une espèce de Roman, sous le titre de *Meliador* *, ou du *Chevalier au soleil d'or*; mais le Duc ne vécut pas assez longtemps pour voir la fin de l'ouvrage, étant mort en 1384 *.

* Suiv. l'Hist. genealogique, & 1383. suivant Froissart,

* Le Roman de Meliador est nommé de plusieurs façons différentes dans les manuscrits de la Chronique de Froissart, & dans ses Poésies. L'historien parlant de son voyage chez le Comte de Foix, qu'il fit depuis en 1388. dit, j'avoye avec moy apporté un livre, lequel j'avoye fait à la requeste & contemplation de Vincelaus de Boheme Duc de Luxembourg & de Brabant, & sont contenus audit livre qui s'appelle le Meliader (Meliades ou Malliades dans quelques-uns) toutes Chançons, Balades, Rondeaux & Virelets que le gentil Duc fit en son temps, desquelles choses parmi l'imagination que j'avoye à dicter, en ordonnay le livre que le Comte de Foix veit moult volontiers.

Il fait encore mention de cet ouvrage dans ses Poésies manuscrites. On lit à la page 427. de son Dit dou Florin,

*Un Livre de Meliador
Le Chevalier au soleil d'or.
Et quelques vers après,
Dedans ce Romant sont encloues
Toutes les chançons que jadis,*

*Dont l'ame soit en Paradis,
Que fut (f. fit) le bon Duc de Brabant
Wincelaus, dont on parla tant;
Car un Prince fu amoureux,
Gracious & chevalerous,
Et le livre me fit ja faire,
Par très grant amoureux à faire,
Coment qu'il ne le veist oncques.
Ayant demandé dans son Paradis d'Amour, pag. 16. col. 1. & 2. qui estoient plusieurs Damoiseaux qu'il y voyoit, il apprend que ce sont des sujets de l'Amour, & on luy nomme entre autres Héros célèbres dans les Romans, Meliador, eils à ce beau soleil d'or, par où estoit désigné certainement le Héros de celui qui l'avoit composé.*

Il ne faut point confondre ce livre avec les Poésies manuscrites de Froissart, qui renferment à la vérité un grand nombre de Chançons, Rondeaux, Balades & Virelais, avec des Lays & des Pastourelles, distribués chacun dans leur classe, mais où le titre de Meliador ne se trouve nulle part.

En 1385.

Pag. 28. &
suiv. de ses Poës.
manuscrites.

Chron. liv. 3.
chap. 106. &
111.

Ibid. l. 3. c. 1.

Presqu'aussi-tost Froissart trouva un nouveau Protecteur : il fut fait Clerc de la Chapelle de Gui Comte de Blois, & il ne tarda pas à signaler sa reconnoissance pour son nouveau Protecteur, par une Pastourelle^a sur les fiançailles de Louis Comte de Du-nois fils de Gui, avec Marie fille du Duc de Berry : deux ans après le mariage s'étant fait à Bourges, il le célébra par une espèce d'Épithalame assez ingénieuse pour le temps, intitulée *le Temple d'honneur*.

Dit dou Flor.
p. 427. & suiv.
de ses Poës. mss.
Pag. 283.
ibidem.

Chron. liv. 4.
c. 27. p. 115.

Ibid. l. 3. c. 4.
pag. 8.

Il passa les années 1385. 86. & 87. tantost dans le Blaisois, tantost dans la Touraine; mais le Comte de Blois l'ayant engagé à reprendre la suite de l'histoire qu'il avoit interrompue, il resolut en 1388. de profiter de la paix qui venoit de se conclure, pour aller à la Cour de Gaston Phœbus Comte de Foix & de Bearn, s'instruire à fond de ce qui regardoit les pays étrangers & les provinces du Royaume les plus éloignées, où il sçavoit qu'un grand nombre de guerriers se signaloient tous les jours par de merveilleux faits d'armes. Son âge & sa santé luy permettoient encore de soutenir de longues fatigues; sa mémoire estoit assez bonne pour retenir tout ce qu'il entendroit dire, & son jugement assez sain pour le conduire dans l'usage qu'il en devoit faire. Il partit avec des lettres de recommandation du Comte de Blois pour Gaston Phœbus, & prit sa route par Avignon. Une de ses Pastourelles nous apprend qu'il séjourna dans les environs d'une Abbaye^b située entre Lunel & Montpellier, & qu'il s'y fit aimer d'une jeune personne qui pleura son départ : il dit dans la même pièce qu'il menoit au Comte de Foix quatre levriers^c pour luy en faire présent. Gaston aimoit passionnément *le déduit des chiens*, il en avoit toujours plus de seize cens, & il nous reste de ce Prince un traité de la Chasse, que l'on conserve manuscrit dans plusieurs bibliothèques, & qui a esté imprimé^d en 1528. Froissart alla de Carcassonne à Pamiers dont il fait une agréable description, & s'y

^a Pag. 290. & 291. de ses Poës. manuscrites.

^b Probablement S.^t Geniez Abbaye de filles, à une lieue & demie du chemin qui mène de Montpellier à Lunel.

^c Ils y sont nommez *Tristan, Hector, Brun & Rollant*.

^d V. du Verdier, à l'art. *Gaston Comte de Foix*.

arrêta trois jours, en attendant que le hazard luy fit rencontrer quelqu'un avec qui il pût passer en Bearn. Il fut assez heureux pour trouver un Chevalier du Comté de Foix, qui revenoit d'Avignon, & ils marchèrent de compagnie. Messire Espaing du Lyon (c'est le nom du Chevalier) estoit un homme de grande distinction*; il avoit eu des commandemens considérables, & fut employé toute sa vie dans des négociations aussi délicates qu'importantes. Les deux voyageurs se convenoient parfaitement : le Chevalier, qui avoit servi dans toutes les guerres de Gascogne, desiroit avec passion d'apprendre ce qui concernoit celles dont Froissart avoit connoissance; & Froissart plus en état que personne de le satisfaire, n'estoit pas moins curieux des événements auxquels le Chevalier avoit eu part : ils se communiquèrent ce qu'ils sçavoient avec une égale complaisance : ils alloient à côté l'un de l'autre, & souvent aux pas de leurs chevaux : toute leur marche se passoit en des conversations où ils s'instruisoient réciproquement. Villes, chasteaux, masure, plaines, hauteurs, vallées, passages difficiles, tout reveilloit la curiosité de Froissart, & rappelloit à la mémoire du Seigneur Espaing du Lyon, les diverses actions qui s'y estoient passées sous ses yeux, ou dont il avoit oui parler à ceux qui s'y estoient trouvez. L'historien, trop exact dans le récit qu'il nous fait de ces conversations, rapporte jusqu'aux exclamations par lesquelles il témoignoit au Chevalier sa reconnoissance, pour toutes les choses intéressantes qu'il vouloit bien luy apprendre. S'ils arrivoient dans une ville avant le coucher du soleil, ils mettoient à profit le peu de jour qui restoit, pour en examiner les dehors, ou pour observer les lieux des attaques qui s'y estoient faites : de retour à l'hostellerie, ils continuoient les mêmes propos ou entre eux seuls, ou avec d'autres Chevaliers ou Écuyers qui s'y trouvoient logez; & Froissart ne se couchoit point qu'il n'eût écrit tout ce qu'il avoit entendu. Après une marche de six jours, ils arrivèrent à Ortez : cette ville, une des plus considérables du Bearn, estoit le séjour ordinaire de Gaston Comte de Foix & Vicomte de Bearn, surnommé *Phæbus* à

*V. les premiers
chap. du 3.^e liv.*

*Froiss. se sert
du mot hostel.*

* Froissart en parle souvent dans le 3.^e & le 4.^e livre de sa Chronique.

causé de sa beauté. Froissart ne pouvoit choisir une Cour plus convenable à ses vûes. Le Comte de Foix âgé de cinquante-neuf ans, estoit encore l'homme de son siècle le plus vigoureux, le plus beau & le micux fait : adroit à tous ses exercices, valeureux, consommé dans l'art de la guerre, noble & magnifique, il ne venoit chez luy aucun guerrier qui n'emportât des marques de sa liberalité : son château estoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de braves Capitaines qui s'estoient distinguez dans les combats & dans les tournois : les entretiens n'estoient que d'attaques de places, de surprises, de sièges, d'assauts, d'escarmouches, de batailles : les amusements n'estoient que des jeux d'exercice, d'adresse & de force, des joûtes, des tournois & des chasses, plus penibles, & presque aussi périlleuses que la guerre même. Ces détails méritent d'estre lûs dans Froissart, je ne puis que tracer imparfaitement ce qu'il a si bien peint.

Chron. liv. 3.

Ibid. l. 3. c. 8.

Le Comte de Foix ayant esté informé par Messire Espaing du Lyon, de l'arrivée de Froissart, qui estoit déjà connu à la Cour d'Ortez par les deux premiers volumes de sa Chronique, l'envoya chercher chez un de ses Ecuyers * qui le logeoit, & le voyant venir de loin, luy dit d'un air riant, & *en bon françois*, *qu'il le connoissoit bien quoyqu'il ne l'eust jamais veu, mais qu'il avoit bien oui parler de luy, & le retint de son hostel.* Cette expression, comme on l'a déjà dit, ne signifie pas que Froissart eût un logement dans le château, car on voit le contraire, mais seulement qu'il fut défrayé aux dépens du Comte durant l'hiver qu'il passa auprès de luy. Son occupation la plus ordinaire pendant ce temps, estoit d'amuser Gaston après son souper, par la lecture du Roman de Meliador qu'il avoit apporté : tous les soirs il se rendoit au château à l'heure de minuit, qui estoit celle où le Comte se mettoit à table : personne n'eût osé interrompre le lecteur, Gaston luy-même qui l'écoutoit avec une attention infinie, ne l'interrompoit que pour luy faire des questions sur cet ouvrage; & jamais il ne le renvoyoit qu'il ne luy eût fait

*Dit dou Flor.
p. 428. & suiv.
de ses Poës. mss.*

* *Je descendy à l'hostel de la Lune chez un Escuyer du Comte, qui s'appelloit Ernauton du Pin lequel me receut moult joyeusement pour la cause de ce que j'estoye François. Ce sont les propres paroles de l'historien.*

vider auparavant tout ce qui estoit resté du vin de sa bouche.

Quelquefois ce Prince prenoit plaisir à l'instruire des particularitez des guerres *Chron. liv. 3. chap. 8.* dans lesquelles il s'estoit distingué. Froissart ne

tira pas moins de lumières de ses fréquents entretiens avec les Ecuyers & les Chevaliers qu'il trouva rassemblez à Ortez, sur-
tout avec les Chevaliers d'Aragon & d'Angleterre, de l'hostel *Le Bourg d'Espagne, le Seign. de Valenchin & autres.*

du Duc de Lancastre, qui faisoit alors sa résidence à Bourdeaux : ils luy racontèrent ce qu'ils sçavoient des batailles des Rois Jean de Castille & Denys de Portugal, & de leurs alliez : entre les autres, le fameux *Bastot de Maulion*, en luy faisant l'histoire de sa vie, luy faisoit celle de presque toutes les guerres arrivées dans les différentes provinces de France & même en Espagne, depuis la bataille de Poitiers où il avoit commencé à porter les armes. Quoyqu'appliqué sans relâche à ramasser des mémoires historiques, Froissart donnoit encore quelques moments à la Poësie : nous avons de luy une Pastourelle qu'il paroît avoir composée au pays de Foix, en l'honneur de Gaston Phœbus : *Pag. 284. de ses Poësies mss.* il dit qu'estant

*En beau pré vert & plaisant
Par dessus Gave la riviere,
Entre Pau & Ortais-seant,*

il vit des bergers & des bergeres qui s'entretenoient de divers Seigneurs & de leurs armoiries : il se sert adroitement de cette fiction pour nommer avec éloge ceux de qui il avoit reçu quelques bienfaits, & termine sa liste par le Comte de Foix.

Après un assez long séjour à la Cour d'Ortez, Froissart songeoit à s'en retourner : il fut retenu par Gaston, qui luy fit *Chron. liv. 3. chap. 141.* espérer une occasion prochaine de voyager *en bonne compagnie.* Le mariage de la Comtesse de Boulogne, parente du Comte, ayant esté conclu avec le Duc de Berry, la jeune épouse fut conduite d'Ortez à Morlas, où les équipages du Duc son mari l'attendoient : il partit à la suite, après avoir reçu des marques de la liberalité de Gaston *, qui le pressa instamment de revenir

* Page 429. de ses Poës. manus. | *Dou Chevalier au soleil d'or
Et quant j'oc tout parlit l'histoire* | *Que je nomme Meliador,*

le voir : il accompagna la Princesse à Avignon, & dans le reste de la route qu'elle fit à travers le Lyonnais, la Bresse, le Forez & le Bourbonnois, jusqu'à Riom en Auvergne. Le passage d'Avignon fut fatal à Froissart, on le vola : cette triste aventure fait le sujet d'une longue Poësie^a, dans laquelle il place plusieurs circonstances de sa vie, dont j'ay fait usage dans ce mémoire. On voit par cette pièce, que le desir de visiter le tombeau du Cardinal de Luxembourg mort en odeur de sainteté, n'estoit pas le seul motif qui l'eût porté à repasser par Avignon en suivant la jeune Princesse, mais qu'il avoit une commission particulière du Seigneur de Couci. Il auroit pû, dit-il, chercher à se dédomniager de la perte de son argent, en sollicitant quelque benefice; mais cette ressource n'estoit pas de son goût : il faisoit plus de fonds sur la générosité du Seigneur de la Riviere & du Comte de Sancerre qui accompagnoient la Duchesse de Berry, & sur celle du Vicomte d'Asci. Il se donne, dans la même pièce, pour un homme d'une grande dépense. Outre le revenu de la Cure de Lestines, qui estoit considérable, il avoit depuis vingt-cinq ans touché deux mille francs dont il ne luy restoit plus rien : la composition de ses ouvrages luy en avoit coûté sept cens, mais il ne regrettoit pas cette dépense; *car aussi ay-je fait*, dit-il, *mainte histoire dont il sera parlé dans la postérité* : le reste avoit esté consommé tant chez les *Taverniers* de Lestines que dans ses voyages, qu'il faisoit toujours en bon équipage, bien monté, bien vêtu, & faisant par-tout bonne chère.

*Chron. liv. 3.
chap. 100.*

Froissart avoit esté présent à toutes les fêtes qui furent données au mariage du Duc de Berry, célébré la nuit de la Pentecoste à Riom en Auvergne. Il composa une Pastourelle pour le lendemain des noces; puis *retournant en France* avec le Seigneur de la Riviere^b, il se rendit à Paris. Son activité naturelle, & sur-tout la passion de s'instruire dont il estoit sans-cesse occupé,

*Pag. 292. de
ses Poësies mss.*

*Je pris congé, & li bons Contes
Me fit par sa Chambre des Comptes
Delivrer quatre vins florins
D'Arragon tous pesans & fins,
Et mon livre qu'il m'ot laissë.*

^a Dit dou Florin, pag. 423. & suiv. de ses Poësies manuscrites.

^b Chron. liv. 3. dans le manuscrit, N.º 8325. de la Bibliothèque du Roy.

ne luy

ne luy permirent pas d'y demeurer long-temps. Nous l'avons vû en six mois passer du Blaisois à Avignon, ensuite dans le Comté de Foix, d'où il revint encore à Avignon, & traversa l'Auvergne pour aller à Paris. On le voit, en moins de deux ans, successivement dans le Cambresis, dans le Haynaut, dans la Hollande, dans la Picardie, une seconde fois^a à Paris, dans le fond du Languedoc, puis encore à Paris & à Valenciennes; de là à Bruges, à l'Ecluse, dans la Zelande, enfin dans son pays. Il accompagne dans le Cambresis le Seigneur de Couci au château de Crevecœur que le Roy venoit de luy donner: il luy raconte ce qu'il avoit vû, & apprend de luy différentes circonstances des négociations entre la France & l'Angleterre. Après avoir donné quinze jours à sa patrie, il passe un mois en Hollande auprès du Comte de Blois, l'entretenant de ses voyages: il va s'instruire par luy-même du détail des négociations de la paix qui se traitoit à Lelighen^b. Il assiste à la magnifique entrée que la Reine Isabelle de Baviere fait dans Paris. L'exactitude avec laquelle il parle du cérémonial observé entre le Pape & le Roy Charles VI. à Avignon, semble prouver qu'il avoit assisté à leur entrevûe, d'autant plus qu'il est certain que Charles VI. estant allé d'Avignon à Toulouse recevoir l'hommage du Comte de Foix, Froissart s'y trouva, & entendit leur conversation. Il ne se passoit rien de nouveau, comme on le voit, dont Froissart ne voulût estre témoin: festes, tournois, conférences pour la paix, entrevûes de Princes, & leurs entrées, rien n'échappoit à sa curiosité. Il paroît qu'au commencement de 1390. il retourna dans son pays, & qu'il ne songeoit qu'à reprendre la suite de son histoire, pour la continuer sur les instructions qu'il avoit amassées de tous côtez avec tant de peines & de fatigues: mais celles qu'il avoit eues au sujet de la guerre d'Espagne, ne le satisfaisoient pas encore: il luy survint quelque scrupule de n'avoir entendu qu'une des deux parties, c'est-à-dire les Gascons & les Espagnols qui avoient tenu pour le Roy de Castille. Il estoit du devoir d'un écrivain exact

*Chr. n. liv. 4.
chap. 1.*

*Ibi i. chap. 8.
Ibid. liv. 3. c.
26.*

En 1389.

^a *Chron. liv. 4. ch. 2. & une Paf-
sourelle à la pag. 293. de ses Poës. mss.*

^b Il y a *Belighen* dans le texte,
mais c'est une faute.

& judicieux de sçavoir aussi ce qu'en disoient les Portugais : sur l'avis qu'on luy donna qu'il pourroit en trouver à Bruges un grand nombre, il s'y rendit. La fortune le servit au-delà de ses espérances, & l'enthousiasme avec lequel il en parle, peint l'ardeur avec laquelle il désiroit de tout approfondir. A son arrivée il apprit qu'un Chevalier Portugais, *vaillant homme & sage, & du Conseil du Roy de Portugal*, nommé Jean Ferrand Portelet^a, estoit depuis peu à Middelbourg en Zelande. Portelet qui alloit alors en Prusse à la guerre contre les Infidèles, s'estoit trouvé à toutes les affaires de Portugal : aussi-tost Froissart se met en marche avec un Portugais ami du Chevalier, va à l'Ecluse, s'embarque & arrive à Middelbourg, où son compagnon de voyage le présente à Portelet. Ce Chevalier *gracieux, amiable & acointable*, luy raconta, pendant les six jours qu'ils passèrent ensemble, tout ce qui s'estoit fait en Portugal & en Espagne depuis la mort du Roy Ferrand jusqu'à son départ de Portugal. Froissart aussi content des récits de Portelet que de sa politesse, prit congé de luy, & revint dans sa patrie, où réunissant toutes les connoissances qu'il avoit acquises dans ses différents voyages, il en composa un nouveau livre, qui fait le troisième de son histoire.

*Chron. liv. 3.
ch. 26. p. 88.*

Le passage d'où sont tirées ces circonstances, adjoute que Froissart, en quittant la Zelande, & avant que de retourner dans son pays, alla encore une fois à Rome. Quoyqu'en cela les exemplaires imprimez soient conformes aux manuscrits, ce voyage, dont il n'est point parlé ailleurs, me paroît hors de toute vraisemblance. Denys Sauvage assure, à la marge, qu'au lieu de *Romme* il faut lire l'*Ecluse*, *Bruges* ou *Valenciennes*; il est plus naturel de lire *Damme*^b, port voisin de l'Ecluse, où l'on a vu que l'historien s'estoit embarqué. On ne sçauroit déterminer la durée du séjour que Froissart fit dans le Haynaut, on sçait
Ibid. l. 4. c. 38. seulement qu'il estoit encore à Paris en 1392. lorsque le

^a Froissart l'appelle *Porteck*, au 76.^e chap. du 3.^e liv. de sa Chron.

^b *Dam* ou *Damme*, Ville de Flandres, à une lieue de Bruges tirant vers

l'Ecluse, dont elle est éloignée de deux lieues. Voyez le *Diction. de la Martinière & les Délices des Pays-bas*, tom. 1. pag. 306.

Connestable de Clifson fut assassiné par Pierre de Craon; & à Abbeville, sur la fin de la même année, ou au commencement de la suivante, pendant les conférences qui se tenoient entre les Plénipotentiaires de France & d'Angleterre, lesquelles opérèrent enfin une treve de quatre ans. Chron. liv. 4.
chap. 56.

Dès l'année 1378. Froissart avoit obtenu du Pape Clément VII. l'expectative d'un canonicat de Lille^a; on voit dans le recueil de ses Poésies, qui fut achevé en 1393. & dans une préface qui se trouve dans plusieurs manuscrits à la tête du quatrième volume de son histoire, composé vers le même temps, qu'il se qualifioit Chanoine de Lille^b; mais Clément VII. étant mort en 1394. il abandonna la poursuite de son expectative, & commença à ne prendre que la qualité de Chanoine & Tresorier de l'Eglise Collégiale de Chimay^c, qu'il devoit probablement à l'amitié dont le Comte de Blois^d l'honoroit: la Seigneurie de Chimay faisoit partie de la succession que ce Comte avoit recueillie en 1381. par la mort de Jean de Chastillon Comte de Blois, le dernier de ses freres. Voy. les chap.
14. & 61. du
4.^e liv. de son
Histoire.

Il y avoit vingt-sept ans^e que Froissart estoit parti d'Angleterre, lorsqu'à l'occasion de la treve qui se fit entre les François & les Anglois, il y retourna^f en 1395. muni de lettres de

^a V. son dit dou Florin parmi ses Poésies manuscrites, pag. 430. le florin adressant la parole à l'auteur.

Car du bon Seigneur de Couci

. *avés vous*

L'expectative lointaine

Sur les chanessies de Lille,

Cent florins vous a par S.^r Gille

Moult bien coustüé cette grasse

Qui n'est près bonne ne grasse,

Mais mal revenans à prouffit,

Quoyque dou preinier an est dit

Dou Pape que la grasse avés,

Mes voirement vous ne scavés

Quant vous en serés pourvéüs,

Ne à Chanounes receüs.

^b Froissart, au commencement & à la fin de ses Poésies, prend le titre de Tresorier & Chanoine de Chimay, & de Lille en herbes, expression qui

désigne son expectative.

^c Dans le Comté de Haynaut, au Diocèse de Liege.

^d *Gui de Chastillon Comte de Blois, Sire d'Avesnes, de Cymay, de Beaumont, de Strumchove & de la Gode, (ou de Beaumont, de Schonove & de Goude, comme on l'a vû au premier chapitre du troisième volume.) Je Jehan Froissart Prestre & Chapelain à mon très-cher Seigneur, & pour le temps de lors Tresorier & Chanoine de Cymay & de l'Isle en Flandres, livre 4. chap. 51. pag. 161. Préface du 4.^e livre dans plusieurs manuscrits.*

^e Chron. liv. 4. ch. 61. pag. 190. il dit 28. à la page suivante.

^f V. sa Chron. liv. 4. chap. 61. 62. & 63.

Edmond oncle
du Roy.

Maison Royale
à sept lieues
Angloises de
Londres.

recommandation pour le Roy & pour ses oncles. De Douvres où il débarqua, il alla à *Saint Thomas de Cantorbery*, fit son offrande sur le tombeau du Saint; & par respect pour la mémoire du Prince de Galles de qui il avoit esté fort connu, il visita son magnifique Mausolée. Là il vit le jeune Roy Richard, qui estoit venu rendre graces à Dieu des succès de sa dernière campagne en Irlande: mais malgré la bonne volonté du Seigneur de Persy Seneschal d'Angleterre, qui avoit promis de luy procurer une audience du Roy, il ne put parvenir à luy estre présenté, & fut obligé de suivre ce Prince dans les différents lieux qu'il parcourut jusqu'à son arrivée à Ledos. Ce ne fut pas un temps perdu pour l'historien: les Anglois estoient encore pleins de leur expédition en Irlande, il se fit raconter & leurs exploits, & les choses merveilleuses qu'ils y avoient vûes: estant enfin à Ledos, il remit au Duc d'Yorck les lettres du Comte de Haynaut & du Comte d'Ostervant. *Maistre Jehan*, luy dit le Duc, *tenez-vous toujours de lès nous & nos gens, nous vous ferons tout amour & courtoisie, nous y sommes tenus pour l'amour du temps passé & de nostre Dame de mere à qui vous fûtes; nous en avons bien la souvenance.* Ensuite il l'introduisit dans la chambre du Roy, qui le reçut avec des marques de bonté très distinguées. Richard prit les lettres dont il estoit chargé, luy dit, après les avoir lûes, que *s'il avoit esté de l'hostel de son ayeul & de Madame son ayeule, encore estoit-il de l'hostel d'Angleterre.* Cependant Froissart ne put encore présenter au Roy le Roman de Meliador qu'il luy avoit apporté, & Persy luy conseilla d'attendre une circonstance plus favorable. Deux objets importants occupoient alors Richard tout entier: d'une part, le projet de son mariage avec Isabelle de France, de l'autre, l'opposition des peuples de l'Aquitaine à la donation qu'il avoit faite de cette province au Duc d'Yorck son oncle. Les Prélats & les Barons d'Angleterre ayant esté convoquez à Elten pour délibérer sur ces deux affaires, Froissart suivit la Cour. Il écrivoit chaque jour ce qu'il apprenoit des nouvelles du temps dans ses conversations avec les Seigneurs Anglois; & Richard de Servy * qui estoit du

* Il avoit vû Froissart à la Cour d'Edouard III. & du Comte Venceslas de Brabant.

Conseil estroit du Roy, luy confioit exactement les résolutions que l'on y prenoit, le priant seulement de les tenir secrètes jusqu'à ce qu'elles fussent divulguées.

Enfin le dimanche qui suivit la tenue de ce Conseil, le Duc d'Yorck, Richard de Servy & Thomas de Perly trouvant le Roy moins occupé, luy parlèrent du Roman que Froissart luy avoit apporté: ce Prince demanda à le voir, *si le vit en sa chambre*, dit l'historien, *car tout pourveu je l'avoie & luy mis sur son liect, & lors l'ouvrit & regarda dedans, & luy plut très grandement, & plaire bien luy devoit, car il estoit enluminé, escrit & historié, & couvert de vermeil veloux à dix cloux d'argent dorez d'or, & rose d'or ou milieu à deux gros fermaux dorez & richement ouvrez, ou milieu rosiers d'or.* Adonc, continue Froissart, *demanda le Roy de quoy il traitoit, & je luy dy d'Amour. De ceste responce fut tout resjoui, & regarda dedans le livre en plusieurs lieux, & y lisit, car moult bien parloit & lisoit françois, & puis le fit prendre par un sien Chevalier qui se nommoit Messire Richard Credon, & porter en sa chambre de retrait, dont il me fit bonne chere.*

cabinet.

Henry Castede Ecuyer Anglois, qui avoit esté présent à cet entretien, & qui sçavoit d'ailleurs que Froissart écrivoit l'histoire, l'aborda en luy demandant s'il estoit informé des détails de la conquête que le Roy d'Angleterre venoit de faire en Irlande: comme Froissart, pour l'engager à parler seignit de les ignorer, l'Ecuyer se fit un plaisir de les luy raconter. Tout ce que l'Historien entendoit, entre autres le récit du repas que le Roy d'Angleterre donna aux quatre Rois qu'il venoit de subjuguier, excitoit en luy de nouveaux regrets de n'estre pas venu en Angleterre un an plustost, ainsi qu'il s'y preparoit, lorsque la nouvelle de * la mort de la Reine Anne rompit son dessein: il n'auroit pas manqué de passer en Irlande pour voir tout par luy-même, car il avoit un interest particulier de recueillir les moindres circonstances de cette expedition dont il vouloit faire part à *ses Seigneurs*, le Duc de

Chron. liv. 4.
ch. 63.

* Anne de Luxembourg fille de | 1382. à Richard II. Roy d'Angle-
l'Empereur Charles IV. mariée en | terre, & morte en 1394.

^a Baviere & son-fils, qui avoient sur la Frise les mêmes prétentions que le Roy d'Angleterre sur l'Irlande.

Après trois mois de séjour en Angleterre, Froissart prit congé du Roy: ce Prince qu'il avoit suivi dans tous ses voyages aux ^b environs de Londres, luy fit donner pour dernier témoignage de son affection ^c cent Nobles dans un ^d gobelet d'argent-doré pesant deux marcs.

*Chron. liv. 4.
c. 119. p. 348.
& suiv.*

La triste catastrophe de Richard arrivée en 1399. est rapportée à la fin du 4.^e volume de l'Histoire de Froissart, qui s'acquie de ce qu'il devoit à la memoire de ce Prince, par la maniere touchante dont il déplore ses malheurs. Au même endroit il observe que dans cet événement il voyoit l'accomplissement d'une prédiction faite au sujet de Richard lorsqu'il naquit à Bordeaux, & d'une ancienne Prophetie du livre ^e du Brust, laquelle désignoit le Prince par qui il devoit estre détrôné. La mort de Guy Comte de Blois suivit de près le retour de Froissart dans son pays; il la place dans sa Chronique sous l'année 1397. Il avoit alors ^f soixante ans, & vécut encore quatre ans au moins, puisqu'il raconte quelques événements de l'année 1400. Si l'on en croyoit Bodin & la Popeliniere, il auroit vécu jusqu'en 1420. mais ces deux Ecrivains ont peut-estre esté trompez par ces mots qui commencent le dernier.

Liv. 4. c. 89.

*Methodus historiarum.
Histoire des
histoires.*

^a Aubert Duc de Baviere, Comte de Haynaut, de Hollande & de Zelande, pere de Guillaume de Baviere.

^b *A Elten, à Ledos, à Kinkestove, à Cenes, à Cartesée & à Windesore.*
Chron. liv. 4. ch. 119. p. 348.

^c Cette somme peut revenir à celle de 600. livres de nostre monnoye d'aujourd'huy.

^d Un gobelet, c'est ce que nos anciens auteurs appellent une *henepée*, *id est* hanap plein d'argent, d'où le Tresor Royal d'Angleterre s'appelle *hanapier*.

Lib. 2. p. 82.

^e Fauchet met à la tête de nos plus anciens Poëtes François, *Maistre Wistace* ou *Huistace*, auteur du Ro-

man appelé Brut en vers, qui fut composé en 1155. Nous avons aussi un Roman en prose du Brut, Brust ou Bret, qui fait partie du S.^t Graal, ou des Chevaliers de la Table ronde, dans plusieurs Mss. de la Bibliothèque du Roy. Il contient l'origine des peuples de la Grande Bretagne descendus de Brutus.

^f J'ay dit au commencement de ce Memoire, qu'il me paroissoit que Froissart estoit né plustost en 1337. qu'en 1333. c'est dans cette supposition que je ne luy donne icy que 60. ans, il en auroit eu 64. ou 65. s'il estoit né en 1333.

chapitre du dernier livre de son histoire, *En l'an de grace mil quatre cent ung moins*, au lieu de *lire ung*, ainsi qu'il est écrit dans plusieurs Mss. & dans les éditions gothiques, ils auront lû *vingt*. 1399.

Un autre passage de Froissart pourroit donner lieu de penser qu'il a vécu jusques vers le milieu du xv.^e siècle: en parlant du bannissement du Comte d'Harcourt, qui engagea les Anglois à faire une descente dans la Normandie, il * dit que plus de cent ans après on vit les suites funestes de leur irruption. Ces termes ne doivent pas estre pris à la lettre; l'auteur écrivoit plustost comme prévoyant les malheurs à venir qu'il craignoit, que comme le témoin de leurs derniers progrès.

Au reste, il n'est pas possible de décider en quelle année il mourut, il paroît seulement que ce fut au mois d'Octobre, puisque son *Obit* est indiqué pour ce mois dans l'Obituaire de l'Eglise collegiale de S.^{te} Monegunde de Chimay, dont on trouvera un extrait à la fin de ce Memoire. Selon une ancienne tradition du pays, il fut enterré dans la Chapelle de S.^{te} Anne de cette Collegiale; & il est en effet assez probable qu'il vint finir ses jours dans son Chapitre.

Le nom de Froissart a esté commun à plusieurs personnes qui ont vécu dans le même temps que nostre historien: outre le Froissart Meullier jeune Ecuyer du Haynaut, dont j'ay parlé au commencement de ce Memoire, on trouve dans la Chronique de nostre Historien un Domp Froissart, qui s'estoit signalé au Siège que le Comte de Haynaut avoit mis en 1340. devant la ville de Saint Amand. Ce Moine défendit long-temps une brèche qui avoit esté faite au mur de l'Abbaye, & ne l'abandonna qu'après avoir tué ou blessé dix-huit hommes. On lit à la fin de quelques Chartes du Comte de Foix une signature de *J. Froissart*, ou *Jaquinot Froissart*, c'estoit un Secrétaire du Comte, & peut-estre un parent de

*Chron. liv. 1:
ch. 61:*

* Liv. 1. ch. 115. p. 131. *Ceste haine* (du Roy Jean contre Messire Godefroy de Harecourt) *cousta grandement au Royaume de France, espe-*

cialement au pais de Normandie, car les traces en parurent cent ans après, comme vous l'orrez en l'histoire.

*Au mois d'Octobre, Voy. Reg. 107. piece CCIIII**IIII.*

l'historien; & il est encore fait mention dans les Registres du Tresor des Chartes, d'une Remission accordée en 1375. à Philebert Froissart Ecuyer, qui avoit esté en la compagnie des Galcons au pays de Guyenne sous Charles d'Artois Comte de Pezenas.

Pour ne point interrompre le fil de la narration, j'ay renvoyé icy à la fin de ce Memoire l'examen d'un passage des Poësies^a de Froissart, qui indique en termes obscurs une des principales circonstances de sa vie. Il rappelle les fautes de la jeunesse, & se reproche sur-tout d'avoir quitté un métier sçavant, pour lequel il avoit des talents naturels, & qui luy avoit acquis une grande consideration (il paroît désigner l'histoire ou la poësie) pour en prendre un autre beaucoup plus lucratif, mais qui ne luy convenoit pas plus que celui des^b armes, & qui luy ayant mal réussi, l'avoit fait décheoir du degré d'honneur où le premier l'avoit élevé; il veut, dit-il, réparer sa faute, & revenant à ses anciens travaux, transmettre à la posterité les glorieux noms des Rois, Princes & Seigneurs, dont il avoit éprouvé la générosité. Dans tout le cours de la vie de Froissart, je ne vois aucun temps où l'on puisse placer ce prétendu changement d'estat, ni rien qui puisse nous faire connoître ce métier lucratif dont il parle, & que luy-même appelle *marchandise*. L'indécence de l'expression ne nous permet pas d'imaginer que ce fût l'estat de Curé; quoyqu'il ait dit quelque part que la Cure de Leptines estoit d'un revenu considerable: seroit-ce la profession de Praticien, ou celle de son pere, qui estoit, comme nous l'avons dit, Peintre d'Armoiries? Une acception

^a Dans son Buïsson de Jeunesse, p. 338. & suiv. de ses Poësies mss. Cette Piece est incontestablement postérieure à l'an 1370. puisqu'il y est fait mention de la Croisade en Prusse qui s'estoit faite cette année: mais elle ne fut composée vraisemblablement qu'encore bien long-temps après; puisqu'elle est une des dernières du recueil qui fut fini en 1393. & qu'elle precede immédiatement le dit

du Florin composé à Avignon lorsqu'il y repassa en 1389. enfin il s'y donne comme un homme vieux & chenu.

^b Or me cuiday trop bien parfaire
Pour prendre ailleurs ma Calendise,
Si me mis en la marchandise,
Où je sui ossi bien de raille,
Que d'entrer ens une bataille
Où je me trouveroie envys, &c.

p. 338. v.º & 339. R.º

singulière

singulière du mot *merchandise* dans Commines, pourroit nous fournir une explication plausible. Commines né dans le même pays, & qui n'étoit pas bien éloigné du temps de Froissart, employe ce terme pour signifier une négociation d'affaires entre des Princes. Le métier de Négociateur, ou plutôt d'homme d'intrigue, qui cherche sans caractère à pénétrer le secret des Cours, seroit peut-être celui auquel Froissart se repent de s'être livré : les détails dans lesquels nous sommes entrez sur ses différents voyages, sur les longs séjours qu'il a souvent faits dans des circonstances critiques auprès de plusieurs Princes, & sur les talents qu'il avoit pour s'insinuer dans leurs bonnes grâces, me paroissent s'accorder avec cette conjecture.

Extrait d'un Manuscrit tiré des archives du Chapitre de Sainte Monegunde à Chimay, dans lequel se retrouvent les obits & fondations pieuses faites audit Chapitre, & autres antiquitez. Folio 39. & 40.

« L'obit de Messire Jean Froissard né de Valenciennes, « Chanoine & Tresorier de ladite Eglise qui florissoit l'an 1364. « pourra icy prendre place pour la qualité du personnage, comme « ayant esté Chapelain-domestique du prenomé Guy de Chatillion, « Comte de Soisson & de Blois, Seigneur d'Avesne, Simai, « Beaumont, &c. qui a aussi esté très-célèbre Historiographe de « son temps, & a écrit les guerres & chroniques, & choses les « plus remarquables depuis l'an 1335. jusqu'à l'an 1400. selon « que luy-même le rapporte en divers lieux de son histoire, & « particulièrement au livre 4.^e chap. 5.^e * & comme aussi se voit « par son éloge dressé à sa louange par tel que s'ensuit :

Cognita Romane vix esset gloria gentis,

* *Plurimis hunc scriptis nū decorasset honos:*

Tanti nempe refert totum scripsisse per orbem,

Quelibet & doctos secula tulisse viros !

Commementent alios alii, super æthera tollam

Froissardum, historie per sua secula ducem.

* Il faut lire;
sans doute, *plu-*
ribus.

* On a voulu dire le 51.^e où ces particularitez sont en effet rapportées.

Tome X.

SSSS

*Scripsit enim historiam mage sexaginta per annos,
Totius mundi que memoranda notat,
Scripsit & Anglorum Regine gesta Philippe
Que Guilielme^a, tuo tertio^b, juncta toro.*

Honorarium.

*Gallorum sublimis honos & fama tuorum;
Hic, Froissarde, jaces, si modo forte jaces:
Historie virus studuisti reddere vitam,
Defuncto vitam reddet at illa tibi.*

Joannes Froissardus Canonicus & Thesaurarius Ecclesie Collegiate S.^{te} Monugundis Simaci, vetustissimo ferme totius Belgii oppido.

*Proxima dum propriis florebit Francia scriptis,
c Fania dum ramos, d Blancaque fundet aquas,
Urbis ut hujus honos, templi sic * fauva vigebis,
Teque ducem historie Gallia tota colet,
Belgica tota colet, Cyneaque vallis amabit,
Dum rapidus proprios Scaldis obibit agros.*

Ledit Obiit se dit en Octobre.

^a *Hic erat Hollandia & Han-*
nonia Comes. Faute du Poëte, Phi-
lippe Reine d'Angleterre estoit fille de
Guillaume III. Comte de Haynaut,
& femme d'Edouard III.

^b Je crois qu'il faut lire *tertium* au lieu de *tertio*.

^c La Faigne de Chimay, petite foret qui en dépend.

^d La Blanche-eau, riviere qui passe à Chimay.



M E M O I R E S

POUR LA VIE DE FRANÇOIS PHILELPHE.

Par M. LANCELOT.

FRANÇOIS PHILELPHE naquit à Tolentino dans la Marche d'Ancone, le 25. Juillet 1398. Rien ne devoit être moins incertain que ces faits. On trouve en cent endroits de ses lettres des preuves que cette Ville estoit sa patrie. Je ne citeray qu'un passage tiré de celle qu'il écrivit aux Prieurs de la République de Tolentin^a. Pour le jour & l'année de sa naissance, il a pris un soin particulier de ne point les laisser ignorer; il affectoit chaque année de l'écrire à quelqu'un de ses amis^b.

Ses parents ne devoient pas être aussi pauvres qu'on le veut faire entendre; il paroît qu'il avoit du patrimoine dans la Ville de Tolentino & aux environs, & qu'il auroit pû en tirer des provisions pour l'entretien de sa maison, mais il pensoit plus noblement^c.

Il fit un partage de ses biens avec Nicolas son frere, à qui il

13. de Nov.
1731.

14561

^a *Prioribus Reipublicæ Tolentiniatis*, du premier Mars 1473. *Sum mirum in modum delectatus, cum perspicuè viderim me esse patriæ meæ carissimum, Tholentinas enim sum civis, non modo naturâ, sed etiam voluntate, caritateque perpetuâ, &c.* lib. 36. fol. 256. v.^o

^b Lib. 36. fol. 252. *Epist. Nichodemo Tranchedino Ducali Senazori.*

Singulis ferè annis consuevi ad te potissimum scribere progressum ætatis meæ, quod cum facere destitero, si affueris, intelliges actum esse de Philelpho tuo. Natus sum, inquam, octavo Kal. August. anno à natali Christiano nonagesimo octavo supra trecen-

tesimum ad millesimum annum. Itaque hoc ipso die qui est vigesimus- quintus Julii dies, & is sanè pro illa prisca origine Saturno dicatus, cui Sabbato nomen est apud nostros, initium dedi septuagesimo-quinto ætatis anno, & sum, ut vides, in summa & barbæ & capilli canitie, valetudine, pro divina dignitate, omnino prospera & sensibus integris, atque membrorum omnium eo robore, ut nihil de me mihi desiderandum animadvertam. Oculorum autem aciem, colorisque bonitatem vel ipse coram admirareris, &c.

^c *Nèque enim sum animo ita humili, ita abjecto, ut istinc velim ulli visæ alimenta mihi offerri.* Lib. 13. fol. 92. v.^o

laissa cependant la jouissance du tout sa vie durant. Après la mort de ce frere, il eut la même générosité pour un de ses cousins, mais toujours à condition que la propriété luy en resteroit, & que l'usufruitier ne pourroit faire aucune aliénation:

1466. il veut même que ses procureurs discutent la manière dont la
Lib. 27. fol. 185. v.º dot de sa niece * a esté prise sur ces biens. *Præterea quia ille (frater meus) ab intestato diem obiit, & ejus filia ex communibus bonis dotata est, quod juris est id volo etiam observetur, quò nemini prorsus fiat injuria.*

Epist. lib. 26. fol. 182. v.º Il étudia à Padouë, & y fit de si grands progrès, qu'à peine avoit-il dix-sept à dix-huit ans qu'il y enseigna l'éloquence. Il le fit même avec tant de succès, qu'il fut appelé à Venise pour y donner des leçons à la jeune noblesse, sur le même art oratoire & sur la Philosophie morale.

Ce choix de la République dément ce que Pogge & ses autres ennemis ont débité de ses prétendues débauches à Padouë, qui forcèrent, ajoutent-ils, le Magistrat à le chasser de la ville. Les Venitiens auroient-ils confié le soin d'enseigner chez eux la morale, à un homme flétri pour son libertinage à Padouë?

Ibidem. il a répondu avec beaucoup de force à ces calomnies. On peut voir la lettre écrite à Louis Cribelli, dans laquelle il nia ce fait de Padouë. Il estoit si peu livré au libertinage, que pendant ce

Ibid. lib. 1. fol. 7. séjour de Venise, il songea à prendre l'habit de S.^t Benoist dans le Monastere de S.^t George le Grand, mais Jérôme Fracanzanus l'en détourna, en luy représentant, non pas, comme on le dit, qu'un état de continence ne pourroit convenir long-temps à un homme d'un temperament tel que le sien, mais qu'en vain il avoit employé tant de temps à l'étude, s'il vouloit aller se confiner dans un cloître, & passer sa vie dans l'oraison. Phi-

Ibidem. lelphe crut son ami, qui pensa autrement pour luy-même, car il se fit Religieux. Philelphe luy en fait même des reproches dans une de ses lettres: *Decepisti Philelphum tuum, nec tamen*

* Sa niece Alphina estoit, lorsqu'elle mourut en 1476. en très-grande considération dans la ville de Tolentin. Voy. la lettre ou discours

consolatoire qu'il adressa à Pierre Justin Philelphe son neveu, à l'occasion de cette mort.

accuso judicium tuum. Ita enim visum est immortalī Deo.

La République fut si contente de la manière dont il s'acquitta de sa fonction d'enseigner, qu'elle luy accorda des lettres de citoyen de Venise, & qu'il fut nommé par un decret public, *Publico Decreto*, Secrétaire du Bayle, ou Ambassadeur à Constantinople. Il donne à cet emploi un nom plus honorable dans ses satires, *Magistratum*, & adjoute que la République le luy accorda, pour seconder l'envie qu'il avoit d'aller apprendre l'éloquence en Grece ^a.

Cette charge honorable donnée à un jeune homme de vingt-un à vingt-deux ans, qui n'estoit point né dans l'Estat de la République, & que sa bonne conduite avoit fait aggréger au nombre des citoyens, dément encore les calomnies de ses ennemis. Il dût partir de Venise vers le mois de May 1419. puisqu'il est certain qu'il demeura à Constantinople sept ans & cinq mois, & qu'il ne s'y embarqua pour son retour en Italie, qu'au mois de Septembre 1427. Il fut cinq mois à faire le trajet, & employa ce temps à parcourir les Villes de la mer Adriatique & de l'Archipel ^b.

Arrivé à Constantinople, il y exerça pendant deux ans son emploi de Secrétaire, mais s'estant fait connoître à la Cour par son érudition & par le talent naturel qu'il avoit pour l'éloquence, l'Empereur Jean Paléologue l'attacha à son service, & l'employa utilement. Il le députa à différents Princes; non pas à la vérité au Pape Eugene IV. comme quelques-uns ont dit, (il n'auroit pas manqué d'en parler dans les occasions qu'il a

^a *Quæ (Respublica) me statuit civilibus uti
Atque frui titulis, & civis munera ferre.
Quæque meis rectè studiis dum consulit, ultro
Lissa magistratum, sileo nam cætera, pulchrum
Illustremque dedit, melius quo Thracas & urbem
Byzantos peterem, cupiens quid Græcia posset
Eloquio sacunda suo perdiscere carmen. Decad. IX. Satir. 1 V.*

^b *Dein quidquid sæva Propontis
Ioniumque premit pelagus, vix denique menssem
Ad quintum Byzantis opus, celsamque superbe
Constantine tuam video jam lætior urbem. Decad. IX. Satir. VIII.*

*Epist. lib. 20.
fol. 141. v.
edit. 1502.*

eûes de détailler ses services) mais à Amurath second pere de Mahomet second, & à l'Empereur Sigismond. Il décrit ce dernier voyage qu'il fit en Hongrie, dans une lettre qu'il écrivit au Cardinal de Pavie le 23. Janvier 1464. Il y dit qu'après s'estre acquité de la commission auprès de cet Empereur à Bude, il fut invité, en qualité d'Orateur Imperial, par Ladislas IV. Roy de Pologne, de venir assister à la cérémonie de son mariage, & du couronnement de la Reine son épouse. Il se rendit pour cet effet à Cracovie, & prononça, le jour de la cérémonie, un discours en présence de l'Empereur Sigismond luy-même; d'Eric (qu'il appelle Emeric) Roy de Dannemarck, de tous les Electeurs, & de plusieurs autres Princes & Seigneurs qui assistèrent à cette feste. Cromer met cet événement au 12. Février 1424. Philelphe estoit revenu en Hongrie à la suite de Sigismond, lorsque son Prince, Jean Paléologue, y vint aussi luy-même. Celuy-cy le renvoya sur le champ à Constantinople; pour s'opposer aux mouvements que Démétrius son frere pourroit exciter dans cette ville pendant son absence. Il parle en beaucoup d'endroits des honneurs & des bienfaits qu'il a reçus de ce Prince.

*Lib. 19. inter
hist. Polon. pag.
679.*

Enfin après avoir passé sept ans & cinq mois dans cette Cour, comme on l'a déjà dit, après avoir employé ce long séjour à s'instruire dans la langue & dans les sciences des Grecs, & avoir mis à profit pour cela les facilités que luy donnèrent le mariage qu'il y contracta, les leçons qu'il reçut de son beau-pere Jean Chrysoloras, & après la mort de celuy-cy, celles de Cryfococce*; ses liaisons avec ce qu'il y avoit de plus distingué & de plus sçavant en littérature alors, il resolut de repasser en Italie. Il y fut déterminé par les vives instances que plusieurs Nobles Venitiens luy firent de revenir à Venise où il avoit professé avec tant de réputation, & par les magnifiques espérances qu'ils luy donnèrent d'un établissement aussi honorable

* C'est chez ce Chryfococce qu'il acquit la connoissance du fameux Bessarion depuis Cardinal. Voy. une lettre à ce Cardinal, de Janv. 1448. fol. 41.

*Qui me eum ab usque Constantino-
poli noris, vel in publico discendi ludo,
ubi post obitum mei foveri Chrysolore,
sumus apud Chryfococem discipuli, &c.*

qu'utile. Il partit de Constantinople le 26. Septembre 1427. & débarqua à Venise le 10. Octobre suivant, avec sa femme Théodora âgée de seize ans, son fils Jean-Marius-Jacques qui avoit quatorze mois & dix-sept jours, quatre filles esclaves, un esclave & un valet. Il trouva cette ville désolée par la peste, tous ses protecteurs à la campagne, ou enfermez dans leurs maisons. Il ne tira aucun secours d'eux, pendant quatre mois qu'il attendit ce qu'on feroit pour luy. Il se plaignoit auérement de ce qu'on luy tenoit si mal les paroles qu'on luy avoit données, & de ce qu'on luy avoit fait quitter un établissement considérable; enfin une de ses esclaves, jeune personne, estant morte en deux jours de la peste, cet accident joint à son mécontentement, luy fit prendre le parti d'abandonner Venise, sans sçavoir précisément où il iroit. Il écrivit ce dessein à Leonard Justiniani, celuy des Nobles de cette République qui avoit le plus contribué à le faire voyager en Grece, & ensuite à l'engager de repasser en Italie. Il luy marqua qu'il iroit à Boulogne, où il s'arrêteroit si on luy faisoit une condition honorable. Son attente ne fut point trompée: il partit de Venise le 13. Février 1428. A son arrivée à Boulogne, il y eut un concours extraordinaire. * Dès le lendemain il fut admis à l'audience du Cardinal d'Arles, Louis Aleman Legat de cette ville; qui le reçut avec distinction. On l'engagea d'y enseigner l'Eloquence & la Philosophie morale, & on luy assigna quatre cens cinquante écus d'or d'appointement. Les factions ayant divisé cette ville, les Canneloli, famille puissante, s'y estant emparez du gouvernement, & le Legat ayant esté contraint d'en sortir après avoir vû piller la plus grande partie de ses meubles, Martin V. donna ordre à Dominique Capranica d'en faire le siège; pour reduire ceux qui estoient rebelles à son autorité. Cette situation des affaires de Boulogne, & la misere qui la suivit de près, dégoûtèrent Philelphe de ce séjour. Il songea à le quitter; & s'adressa à Pallas Strozzi noble Florentin, qui à son retour du siège de Brescia, luy avoit déjà proposé de venir à Florence. Philelphe luy écrivit qu'il estoit prêt à s'y rendre, si on luy

Lib. 1. fol. 1.

Epist. lib. 1.
fol. 2. 3.

Ibid. fol. 4.

Sat. VI. Dec.
VIII.

Ibid. fol. 6.

* Epist. Joanni Aurisp. 7. Kal. Mart. 1428. Epist. lib. 1. fol. 4.

faisoit un parti honneste. Cette lettre est du 30. Aoust 1428. Pallas ne fut pas long-temps à luy répondre, & luy manda que la République de Florence luy assignoit trois cens écus d'or pour cette année, avec promesse qu'on luy augmenteroit ses appointements l'année suivante. Philelphe accepta cette proposition, mais à condition qu'il seroit payé très-exactement ^a. Sa réponse est du 19. Septembre suivant, ainsi cette négociation se fit en très-peu de temps. Il seroit parti sur le champ pour se rendre à Florence, s'il avoit eu des mulets pour le transport de ses livres & de ses meubles qu'il avoit apportez de Constantinople. C'est ce qu'il écrivit le 30. du même mois de Septembre à Nicolo Nicolo, dont j'auray lieu de parler dans la suite, en le priant de luy louer six mulets pour cela; mais malgré son empressement; son départ ne put estre si prompt. Le Général des troupes du Pape avoit ménagé des intelligences dans Boulogne par le moyen d'un Moine, & tant qu'il eut lieu d'espérer que les conspirez luy faciliteroient l'entrée dans la ville, il ne voulut permettre à personne d'en sortir. Pendant que Philelphe estoit ainsi arresté à Boulogne, la Cour de Rome & le Prince de Mantoue luy proposèrent des établissemens, mais il s'en excusa, disant qu'il s'estoit engagé avec les Florentins, & qu'il n'avoit rien de plus cher que sa parole ^b.

*Epist. lib. 7.
fol. 7.*

Ibid. verso.

Ibid. fol. 8.

Enfin lassé d'attendre, il écrivit le 13. Février 1429. à Leonard Aretin, pour l'engager à faire demander par la République de Florence au Général Romain, qu'il eût à luy accorder la liberté de sortir de Boulogne. Leonard Aretin estoit son ami, & comme il estoit Secrétaire, ou plustost Chancelier de cette République, il estoit fort en état de luy procurer les recommandations qu'il souhaitoit; mais cette précaution fut inutile. La conspiration qui se tramoit dans Boulogne fut découverte; les assiégez renouvelèrent leurs attentions pour n'estre point surpris, & le Général voyant son projet avorté, devint plus facile à

^a *Quare quos trecentos aureos mihi recipis in hunc annum nomine tue florentissimæ Reipublicæ, ita mihi datum iri volo, ut sine quotidianis molestiis ii mihi suis temporibus numeren-*

tur. Epist. l. 1. f. 7. Pallanti Strozze.

^b *Nec mihi quicquam duco honorabilius fide. Fidem dedi Reipublice Florentinæ, quam certè inviolatè conservanterque servabo.*

accordet

accorder des passe-ports. C'est ce que Philelphe annonça au même Leonard Aretin, par sa lettre du 4. Avril suivant. Il partit sur le champ pour Florence. Il y fut reçu avec des honneurs infinis, que son amour propre ne luy a pas permis de taire^a. Toute la ville s'empressa à luy aller rendre visite. Cosme de Medicis même, à qui ses richesses immenses donnoient un grand crédit dans l'État, fut des premiers à le prévenir. Leonard Aretin luy avoit déjà porté des paroles obligeantes de sa part, lorsqu'il luy écrivit à Boulogne. Cosme les luy repeta encore luy-même, en adjoûtant qu'il ne luy manqueroit jamais en aucune occasion, pourvû que de son côté il ne luy manquât pas, & qu'il s'attachât sincèrement à luy. Philelphe fut charmé de ce début. Ces honneurs, l'affluence d'auditeurs qu'il y avoit à ses leçons, de personnes de tout âge & de tous pays^b, le flattèrent excessivement; mais il s'attira bientôt des envieux. Il n'y avoit pas encore quatre mois qu'il estoit à Florence, qu'il écrivit à son ami Jean Aurispa, que ce qu'il luy avoit prédit lorsqu'il avoit refusé le poste que le Marquis de Ferrare luy avoit offert, estoit arrivé; qu'il s'appercevoit que Nicolo Nicolo & Carlo d'Arezzo estoient indisposez à son égard. Le Nicolo qu'il appelle dans ses satires *Nicolaus Uti*, estoit, selon luy, un vieillard satirique, ennemi de ceux qui se distinguoient par leurs connoissances, & qui se vantoit d'avoir fait sortir des États de Florence le célèbre Manuel Chrysoloras. Pour Carlo, que Philelphe a désigné dans ses satires sous le nom de *Codrus*, il estoit de la famille des Marsuppini d'Arezzo. Il succeda à Leonard Aretin dans l'emploi de Chancelier de la République de Florence en 1443. & mourut au mois d'Avril 1453. Ces deux hommes, qui avoient d'ailleurs leur mérite particulier, ne virent qu'avec une

*Epist. lib. 1.
fol. 8.*

Lib. 2. fol. 9.

*Storia di Bata
ninsegni, folio
79. & 102.*

^a *Univerſa in me civitas converſa eſt. Omnes me diligunt, honorant omnes, ac ſummis laudibus in cœlum efferunt. Meum nomen eſt in ore omnibus, nec primarii cives modo, cum per urbem incedo, ſed ipſæ etiam nobiliſſimæ ſæminæ honorandi mei gratia locum cedunt, tantumque mihi deferunt, ut me pudeat tanti*

cultus. Epist. lib. 2. fol. 9.

^b Il dit qu'il y en avoit plus de quatre cens, & *hi quidem magnâ ex parte viri grandiores & ex ordine Senatorio*, lib. 2. fol. 9. Dans un autre endroit il adjoûte qu'on en voyoit à *Gadibus uſque & Cypro, & ab ultimis Galliæ & Germaniæ populis. Epist. lib. 26. fol. 178.*

extrême jalousie le concours extraordinaire qu'il y avoit aux leçons de Philelphe, & qu'il estoit aimé & chéri de tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans l'Estat. Ils cherchèrent tous les moyens de luy nuire, & se prévalant de l'accès qu'ils avoient auprès de Cosme de Medicis, ils luy insinuèrent que Philelphe estoit intimement lié avec la faction des Albizzi, faction contraire à celle de Cosme. Cette première tentative ne fit pas beaucoup d'impression sur Cosme, c'est ainsi que Philelphe en parle dans ses lettres; mais ils eurent plus de temps & plus de commoditez pour parvenir à leurs fins, dans le voyage que Cosme fit à Verone vers la fin de 1430. pour éviter la peste qui désoloit Florence, & où ils le suivirent. Ce fut là qu'ils achevèrent de le prévenir contre Philelphe; cependant celui-cy contracta, pendant leur absence, au mois de Juillet 1431.

Epist. lib. 2. fol. 12. un nouvel engagement avec la République, pour professer encore trois ans, qui devoient commencer au dix-huit Octobre suivant, à trois cens cinquante ducats par an. Cosme, mais plus encore ses deux amis, de retour à Florence, ne gardèrent plus de ménagement avec Philelphe. Ils crurent avoir trouvé un moyen pour luy faire abandonner son emploi. Ce fut de faire réduire par les Magistrats les appointemens des Professeurs. Philelphe plaida en plein Conseil la cause commune de ses confrères, & le fit avec tant de succès, que malgré les efforts des partisans de Cosme, de trente-sept voix il y en eut trente-quatre pour faire remettre les gages des Professeurs sur le même pied qu'ils avoient esté premièrement assignez. Ce moyen n'ayant pas réussi à ses deux ennemis, ils en devinrent plus animez contre luy; plus ils s'appercevoient que la considération qu'on avoit pour luy augmentoit, plus ils s'acharnèrent à le faire sortir de Florence. Il apprit qu'on en vouloit à sa vie, & qu'on parloit publiquement de le faire périr par le fer ou par le poison. Ces menaces le déterminèrent à écrire à Cosme, à Nicolo & à Carlo. Les lettres qu'il adressa à ces deux derniers sont pleines de hauteur & de mépris; pour celle de Cosme, elle est infiniment plus mesurée. Après luy avoir représenté qu'il a tort de se livrer à la passion de Nicolo & de Charles

Ibid. fol. 10.

Ibid. fol. 12.

Ibid. fol. 11. verso.

Ibid. fol. 12.

d'Arezzo; il finit par luy dire qu'il est surpris de ce qu'il leur donne la préférence dans son amitié; la méritent-ils, dit-il, par leur esprit, leur science, leur éloquence, leurs mœurs, l'intégrité de leur vie? Que s'il n'est pas aussi assidu qu'eux à luy rendre visite tous les jours, ses occupations en sont cause; d'ailleurs il craint de passer pour parasite, encore plus pour vil adulateur. Que s'il a quelque service à exiger de luy, il le trouvera toujours prêt à luy prouver combien il l'aime & l'honore, comme il a toujours fait, même avant qu'il vint à Florence, & comme il est facile de le voir par les témoignages qu'il luy en a donnez en toutes les occasions qui se sont présentées, & en particulier par les différents ouvrages qu'il a consacrés à sa mémoire, & destinez à faire passer son nom à la postérité.

Ces lettres sont des mois d'Avril & May 1433. Elles n'appaisèrent point la fureur de ses deux antagonistes, qui la poussèrent enfin jusqu'à charger un nommé Philippe Bruni de Casal de l'assassiner. Cet homme manqua en partie son coup, parce que Philelphe qui estoit fort & vigoureux, se défendit: il reçut cependant une blessure au visage, dont il garda la cicatrice toute sa vie. Peu de temps après la faction des Nobles ayant prévalu sur celle de Cosme, celui-cy & tous ses amis furent bannis de l'Estat. Cosme fut relegué pour cinq ans dans les Estats de Venise. Cecy se passa au mois de Septembre 1433. Philelphe jouit alors d'une pleine tranquillité, mais elle fut de peu de durée. Le parti de Cosme qui estoit celui du peuple, reprit le dessus. Les Nobles furent chassés à leur tour, & Cosme rappelé dans les derniers jours du mois de Septembre 1434. Philelphe n'eut rien de mieux à faire alors qu'à songer à sortir promptement d'une ville où ses ennemis alloient rentrer triomphants. La ville de Sienne se présenta fort à propos pour executer ce dessein, en luy offrant trois cens cinquante écus d'or d'appointements. Quoyqu'il perdit beaucoup au change, puisqu'on avoit augmenté les siens à Florence jusqu'à quatre cens cinquante, il accepta ces offres pour deux ans, aimant mieux, dit-il, moins de gages en repos & sans danger pour sa vie, que de plus considérables au milieu des

L. 3. fol. 170

L. 2. fol. 133

glaises & du poison ^a. Il partit de Florence avant que Cosme de Medicis y fût revenu, c'est-à-dire vers la fin de cette année 1434. ^b

Octob. 1437.
Lib. 2. fol.
14. v.^o

Il estoit à Sienne au mois de Janvier 1435. très-content de s'estre retiré si heureusement, à ce qu'il croyoit, des mains de ses ennemis, mais il se trompoit. Cosme de Medicis de retour dans sa patrie luy fit parler de reconciliation; Ambroise de Camaldule fut chargé de cette commission. Philelphe luy répondit fièrement qu'il ne vouloit point en entendre parler, que Cosme eût à se servir de ses poisons, que pour luy il se serviroit de son esprit & de sa plume; & dans une autre lettre il luy dit qu'il ne veut point de l'amitié de Cosme, & qu'il méprise son inimitié, qu'il n'y a rien de si dangereux qu'une bienveillance simulée, & qu'il est si bien armé des armes de la prudence, qu'il ne craint point ses embûches. Ces réponses, mais plus encore les satires sanglantes qu'il publia, irritèrent tellement Cosme de Medicis qu'il le fit mettre au nombre des proscrits, dix mois après sa retraite, c'est-à-dire vers le mois d'Octobre 1435. C'estoit le moins que Cosme pût faire contre un Satirique aussi emporté, & qui luy imputoit presque tous les crimes possibles, comme il est facile de le voir par plusieurs de ses satires, où il a répandu contre luy le fiel le plus amer, & où il n'a eu d'autres menagements que de latiniser quelque fois son nom de Cosme en celui de *Mundus* ^c. Malgré cette

^a *Sed malo minorem pecuniam quietè
& sine vitæ discrimine, quàm multo
majorem inter gladios & venena.*

^b *Ac feci id tempestivè. Nam si
ad reditum Cosmi Medicis in tantâ
gladiorum impunitate continuassem
Florentiæ, actum esset de musis &
de Philelfo; si enim quâ tempestate
minus virium habebat Cosinus, impinè
sicarius erat paratus qui me trucidare
ret, quid factum non foret, quo tem
pore ejectis omnibus viris optimatibus,
omne jus Reipublicæ ad unum Cos
mum delatum est. Epist. l. 2. fol. 13.*

^c Voyez Decad. 1. satir. 2. 3.
Decad. 2. satir. 1. Decad. 4. sat. 1.

9. 10. Decad. 5. sat. 2. 5. 6. 8. 9.
Decad. 6. sat. 4. Decad. 7. sat. 4.

*Turpis & impurus qui conjugis in
tima profert,*

*Quæque pudicitia debentur claustra
facello*

*Proscribit, floremque suæ dat con
jugis auro.*

*Dicam ego Pontifici qui cesserit
ære Joanni*

*Prima nocte thorum, sobolemque
è sanguine sacro*

*Partam leno suam nondum appel
lare rubescit;*

*Famoso illustris damnatus crimini
furti, &c. Decad. 7. satir. 4.*

proscription, le Pape Eugene IV. qui résidoit alors à Florence, essaya deux ans après d'y faire revenir Philelphe. Il luy fit proposer dans cette vûe de s'attacher à luy, & luy offrit une place de Secrétaire, dont la fonction seule seroit de travailler à des traductions. Philelphe s'excusa sur la haine de Cosme & de sa faction, adjouçant que quelques paroles que Sa Sainteté voulût bien luy donner, il avoit appris à ses propres dépens toute la perfidie de ses ennemis; qu'au reste, au milieu de tant de sçavants & de gens de lettres il ne manqueroit pas de gens qui luy traduiroient du Grec en Latin, & du Latin en Grec. Ces différentes tentatives n'ayant pas réussi, ses ennemis résolurent enfin de le faire perir. Ils envoyèrent à Sienne le même assassin qui l'avoit blessé à Florence, pour le poignarder. Philelphe estoit alors heureusement pour luy allé aux Eaux minerales de Petriolo ^a. L'assassin fâché de ne le point trouver à la ville, s'informe où il est. On en donne avis sur le champ à Philelphe, qui de retour dénonce le malheureux au Capitaine de la garnison, lequel se contenta de le condamner à cinq cens livres d'amende. Philelphe en appella au Magistrat, dont la sentence fut plus rigoureuse. L'assassin eut la main coupée, & il eût esté condamné à mort, si Philelphe n'eût intercedé pour luy. On se contenta de le confiner dans une prison perpetuelle. Ce détail peut servir à faire voir que c'est à tort qu'on reproche à Philelphe ^b d'avoir lâchement abandonné le parti de Cosme de Medicis son bienfaiteur. Il n'y avoit rien qui le dût attacher particulièrement à luy & à sa faction, qui, comme j'ay déjà dit, estoit celle du peuple. Philelphe au contraire, qui avoit esté appelé par la République, devoit estre naturellement de la faction des Nobles qui gouvernoient alors. Pallas Strozzi son amy particulier, & qui avoit eu si grande part à son establissement à Florence,

*Epist. lib. 2.
fol. 15.
3. non. Sept.
1438.*

*Epist. lib. 3.
fol. 17.*

*Mem. pour
l'histoire des
hommes illustr.
to. 6. p. 82.*

^a *Ad Petriolanas Balneas, Bagni de Petriolo, dans le Siennois à 17. milles de Sienne.*

^b *... Flenti truncatur dextra Philippo*

Illa tuo, faciem quæ dudum vulnere nobis

Fœdarat; tenebris, vinclisque addictus in omnem

Est vitam, nobis etiam nolentibus ipsis. Decad. 5. satir. 6.

estoit un des principaux de cette faction, & en cette qualité ennemi déclaré de Cosme, qui le fit mettre luy & ses fils au nombre des proscrits en 1434. Philelphe ne tenoit rien de la liberalité de Cosme, il estoit aux appointements de la République, ainsi nulle ingratitude de sa part en cette occasion.

*Epist. lib. 2.
fol. 15.*

Pendant qu'il estoit à Sienne, son ancien Maître, l'Empereur Jean Paléologue, luy écrivit. Il luy faisoit cet honneur assez souvent, & quand ses lettres estoient en Grec, Philelphe y répondoit en la même langue. A ces dernières qui estoient en Latin, & par lesquelles l'Empereur l'invitoit à venir le rejoindre, sa réponse, aussi en Latin, fut qu'il le prioit de l'excuser s'il ne pouvoit accepter ces offres obligeantes; qu'il n'y a personne au monde à qui il voulût plus volontiers obéir; qu'il n'oubliera jamais les graces & les bienfaits qu'il en a reçus; mais qu'il est engagé avec les Siennes; que dans les circonstances où il se trouve, il ne peut se dégager de la parole qu'il leur a donnée; qu'en vain Sa Majesté Imp. se flatte d'obtenir cette permission d'eux, qu'ils ne manqueroient pas d'imputer à luy Philelphe d'avoir mendié cette invitation, qu'ils l'accuseroient de legereté, de cupidité, de mauvaise foy: qu'au reste, puisqu'il souhaite avoir son fils Marius à sa Cour, il le luy enverra de tout son cœur, n'ayant rien plus à souhaiter que de voir ce cher fils élevé dans le palais & sous les yeux d'un Prince, qui par son rang & par sa vertu est le plus grand des Princes Chrétiens. Dans le même temps le Duc de Milan, les villes de Perouse & de Boulogne luy offrirent de l'employ. Resolu de quitter Sienne, dont le séjour par la proximité de Florence estoit très-dangereux pour luy, il accepta les offres de la dernière, c'est-à-dire de Boulogne, elles estoient magnifiques, & flattoient agréablement son inclination qui le portoit à la dépense; on luy donnoit pour six mois quatre cens cinquante ducats, prix, dit-il, qui n'a jamais esté donné à personne ni à Boulogne, ni dans toute l'Italie: ces six mois passés il s'estoit engagé au Duc de Milan, qui le sollicitoit depuis long-temps de s'attacher à luy. Entre ses satires il y en a une où il s'excuse envers les Siennes de ce qu'il quitte leur ville, il dit qu'il y

*Epist. lib. 2.
fol. 15. v.º*

est contraint par les dangers auxquels il y est exposé, les prie de luy en accorder la permission; que s'ils ne jugent pas en cela devoir déferer aux empressements des Boulonois qui le sollicitent d'aller chez eux, ils l'accordent du moins au Duc de Milan *. Il fait ensuite l'éloge de leur ville, de son terroir, de sa beauté, & de ses habitants. Le détail qu'il adjoute cependant de leurs mœurs, n'est guères honorable pour l'un & pour l'autre sexe. Il arriva à Boulogne le 16. Janvier 1439. Il ne remplit pas le temps qu'il avoit promis d'y professer; sous prétexte de courir après son fils Marius qui s'estoit enfui la nuit du 25. Avril suivant, il vint à Plaisance où il le retrouva. Le Gouverneur de cette ville pour le Duc de Milan l'estant venu visiter à son hôtellerie, luy représenta qu'il ne pouvoit se dispenser de voir ce Prince. Il se laissa persuader, & partit pour Milan où il arriva le 2. May. Cette prétendue fuite de son fils qui n'avoit alors que treize ans, cette invitation du Gouverneur de Plaisance d'aller à Milan, paroissent estre concertées. Philelphe vouloit sortir de Boulogne où il y avoit encore des troubles, & se rendre auprès du Duc Philippe-Marie qui l'attendoit depuis long-temps. Son établissement ne fut pas cependant réglé sur le champ, il passa plusieurs mois à suivre la Cour à Pavie & ailleurs, & il n'alla se fixer à Milan avec toute sa famille que le 11. Fevrier 1440. A peine y fut-il établi qu'il songea à envoyer son fils Marius à Constantinople. Celuy-cy y estoit déjà arrivé au mois de Juin de la même année 1440. il s'y appliqua peu à étudier, c'est ce dont se plaint Philelphe à un de ses amis, *Petro Perleoni*, qui estoit aussi dans cette

*Epist. lib. 3.
fol. 17.*

l'id. fol. 18.

*Decad. 6.
satir. 2.*

*Epist. lib. 4.
fol. 26. v. 6.
fol. 28.
Epist. lib. 5.
fol. 30. v. 31.*

* *Concedas, cara necesse est
Insubrium Ligurumque duci mea
Sena Philippo.
Ille etenim totiens Princeps clarif-
simus unum
Franciscum placidâ deposcit voce
Philesum,
Idque iterum crebris repetens ite-
rumque tabellis,
Exoret, dignus tibi ne censetur,
idem*

*Qui totiens de te meruit bene? nescio
dignum
Quem liceat censere tibi: recte an-
nuis; ibo
Et servabo fidem: me pulchra Bo-
nonia primum
Audiat, indè brevi post tempore
grata Philippi
Ora petam, &c. Decad. 5. satir.
10.*

ville pour y apprendre à fond la langue Grecque. Ce n'est pas qu'il ne luy eût donné de très-bons avis sur sa conduite, ils remplissent la première satire de la sixième Décade.

Philelphe eut peu de temps après le malheur de perdre sa chere femme *Theodora Chrysolarina*, qui mourut un mercredi 3. May 1441. Il écrivit cette triste nouvelle à son fils Marius, en luy ordonnant de quitter Constantinople, & de revenir chez luy. Cette perte luy fut si sensible, qu'il fut quelque temps dans la ferme resolution de ne point se remarier. Il fit plus, quoyque pere de huit enfants, il songea à entrer dans l'Ordre ecclesiastique, & écrivit pour cela à Eugene IV. mais le Pape ne luy ayant donné aucune réponse, & le Duc Philippe luy ayant de son côté défendu de suivre ce projet, il l'abandonna pour ce moment, & passa même peu après à un second mariage.

*Epist. lib. 5.
fol. 31.*

*Decad. 9.
Satir. 8.*

Le poste qu'il occupoit à la Cour de ce Prince luy estoit honorable & lucratif. Il n'a pas jugé à propos de dire précisément quel il estoit, je crois qu'il avoit le titre de Secrétaire, dont la fonction regardoit seulement l'érudition & l'éloquence. Il est certain du moins qu'il n'est point dans la liste des Professeurs de l'Université de Milan *, dressée en 1448.

Une seule chose luy déplaisoit dans son employ, c'est que Philippe-Marie prenoit peu de plaisir au Latin, & luy Philelphe estoit obligé de se conformer quelquefois à ce goût, & d'écrire en Toscan. C'est à cette nécessité que l'on doit ses commentaires sur les Sonnets de Petrarque. Il paroît que ce genre d'occupation le dégoûtoit assez dans de certains moments, pour qu'il excitât sa bile & son inquietude naturelle, comme on peut l'induire de sa 3.^e Satire de la 7.^e Décade, où il se plaint de l'oïveté dans laquelle son Prince le laisse, & dit qu'il aimeroit mieux s'en retourner à Sienne, à Boulogne, même à Constantinople. Cependant la generosité du Duc à son égard compensoit bien ces petits desagrémens. Ce Prince l'avoit fait

* Vide *Epist. Joannis de Sitonis in calce operis, cui titulus, Notizie storiche intorno à Medici Scrittori* |

Milanesi da Bartolomeo Corte, pag. 283.

aggreger au nombre des citoyens de Milan pour avoir plus d'occasions de luy procurer des graces, il luy accordoit souvent des gratifications, entr'autres il luy donna une très-belle maison *.

Philelphe estoit d'ailleurs aimé & considéré de tous les principaux de l'Estat, & recevoit une infinité de présents; en falloit-il plus pour le dédommager agréablement de la contrainte où il estoit quelquefois? Ce qui luy restoit de temps après le travail qu'on exigeoit de luy, il l'employoit à des ouvrages qui le flattoient davantage. Outre les satires dont la plus grande partie fut faite pendant le regne de ce Prince, il commença aussi ses livres *de Exilio*, ses *Convivia Mediolanensia*, &c.

Sur la fin de ce regne, quelques amis communs entreprirent sa reconciliation avec Cosme de Medicis. Angelo Acciaïoli en fut le principal mobile. Il porta de la part de Cosme des paroles à Philelphe, & celui-cy consentit à se dédire des injures & des traits satiriques que la colere luy avoit dictés. C'est à quoy est employée la 7.^e satire de la 7.^e Decade.

Il convient qu'il rougit des choses qu'il a écrites contre luy & contre sa famille, qu'il en est honteux, qu'il luy demande son amitié, mais à condition qu'elle sera sincère & sans aucune dissimulation; que luy-même Cosme rendra aussi la sienne à sa Patrie, & aux bannis qu'il en a chassés. Le reste de cette Epistre contient les préceptes qu'il luy donne pour parvenir à rétablir la paix dans la République de Florence, & à se concilier la bienveillance de tous ses concitoyens. Pierre de Medicis fils de Cosme, qui avoit esté écolier de Philelphe, & qui avoit toujours conservé de la reconnoissance pour cet ancien Maître, eut part aussi à cette démarche. Elle n'eut pas pour lors tout l'effet qu'il en attendoit. Cosme fut moins prompt à tenir les paroles qu'il avoit fait porter par Acciaïoli. C'est ce dont Philelphe se plaint à celui-cy par ses lettres d'Avril & de Novembre

* *Hæc ideo nostro molimur testa Maria,
Quod me munificus laqueatis ædibus heros
Donavit fulvo penitus splendentibus auro.* Decad. 7. satir. 2.

1448. & Aoust 1449. il y declare qu'il retirera aussi les paroles qu'il a données. Cette affaire ne fut entièrement consommée que quelques années après, comme je le diray dans la suite.

Je ne sçais s'il ne faut pas aussi mettre dans les dernières années du regne de Philippe-Marie, le voyage que Philelphe fit à Genes, & qu'il décrit dans la 10.^e satire de la 9.^e Decade. Je sçais qu'à suivre exactement l'ordre des temps, qui semble avoir esté observé dans l'arrangement de ces satires, celle-cy doit estre de 1448. puisque dans la même Decade il est parlé de la prise de Plaisance, qui est du mois de Novembre 1447. Mais comment Philelphe auroit-il pû faire ce voyage en 1448. ou 1449. luy qui n'avoit pas alors la liberté de sortir de Milan, & à qui elle fut toujours constamment refusée, jusqu'à ce que François Sforce s'en fut rendu maître en 1450. Il le repete en différents endroits ^a de ses lettres. Dans celle entre autres où il répond aux calomnies de Louis Cribelli, il dit que ceux qui estoient à la tête de la République auroient regardé son départ comme une chose honteuse ^b pour eux.

Quoy qu'il en soit du temps de ce voyage, Philelphe décrit Genes & ses palais, son port, ses Eglises & ses autres beautez avec assez de noblesse & de vivacité; mais on ne peut luy pardonner la liberté cynique avec laquelle il expose les débauches qu'il dit y avoir vûes, & qui paroissent estre contre la vraisemblance. C'est cependant pour se plaindre du peu d'égard qu'on a dans cette ville à la pudeur publique, qu'il entre dans ces détails. Je reviens au Duc Philippe-Marie. Ce Prince qui devoit estre si cher à Philelphe, mourut la nuit du 13. au 14. Aoust 1447. Celuy-cy tourna aussi-tost ses vûes du côté de la Cour de Rome. Leonel d'Este Marquis de Ferrare, & d'autres Princes ou Estats luy proposèrent des postes honorables. Mais

^a Voyez ses lettres du premier Septembre 1447. 12. Janvier, premier Fevrier & 8. Decembre 1448. 27. & 28. Aoust & 20. Octobre 1449. Fol. 40. v.^o 41. 42. v.^o 43. v.^o 44. 46.

^b *Hinc abundi facultas non datur;*

non modo Romanam Curiam petere, sed ne portas quidem urbis egredi mihi licebat, quod ii penes quos erat jam Reipublicæ dedecori sibi futuram censebant, ut ipse etiam nosti, abstinere meam. Epist. lib. 26. fol. 181.

les Milanois qui, laissez d'obéir à un Prince, voulurent s'ériger en République, ne luy permirent pas, comme je viens de le remarquer, de sortir de leur ville. Les commencements de cet Estat républicain furent très-beaux. Dans la guerre qu'ils eurent avec les Venitiens, ils leur prirent la ville de Plaifance, ils battirent leur flotte sur le Po à Casal-Maggiore, & enfin remportèrent sur eux une victoire complète à Caravaggio. Ils devoient ces prosperitez à la valeur & à la prudence de François Sforce, qu'ils avoient fait leur Général. Mais s'estant apperçus qu'il vouloit profiter de ces avantages pour s'emparer de l'Estat de Milan, sur lequel il avoit des prétentions par sa femme, fille du dernier Duc Philippe-Marie, ils voulurent entrer en négociation de paix avec les Venitiens à son insçu; ce qui leur réussit si peu, que les Venitiens eux-mêmes traitèrent avec François Sforce, & que ce Général ainsi débarrassé de cette guerre, ne songea plus qu'à réduire les Milanois à le reconnoître pour leur souverain. Toutes les villes & tout le pays se soumirent à luy, après quoy il approcha de Milan avec ses troupes, en boucha toutes les avenues, & s'empara des fauxbourgs. La misere mit bientôt la division dans la ville; la principale noblesse en sortit. Le gouvernement passa en partie entre les mains du peuple; mais réduit à la fin à manger les chiens, les chats & les choses les plus immondes, il se lassa de souffrir, & se souleva. Dans ce soulèvement, qui se fit la nuit du 25. au 26. Février 1450. il dépêcha à François Sforce, pour luy mander qu'il eût à se rendre aux portes de la ville le lendemain matin, & qu'elles luy seroient ouvertes. Sforce qui campoit à Vimercato distant de cinq lieues de Milan, marcha en toute diligence, & entra ce même jour 26. dans Milan, qui le reçut comme son souverain *. Philéphe rapporte un peu différemment cet événement dans l'oraison funébre du même François

*Epist. lib. 6.
fol. 44.*

Nov. 1447.

Juill. 1448.

Sept. 1448.

Aoust 1449.

*Epist. lib. 6,
fol. 43.*

*Ibid. lib. 7. fol.
46. v.º*

* *Franciscus Sfortia Vicecomes, Dux IV. & animo invictus & corpore, anno M. CCCCL. ad 1 v. Kal. Martias, hora x x. dominio urbis Mediolani positus est.*

Cette Inscription est sur un marbre

qui est dans la cour d'une maison à côté de la paroisse de San Donnino à Milan.

V. Notizie Istoriche intorno a' Medici Scrittori Milanesi, di Bartolomeo Corte, pag. 35.

Sforce. Il dit qu'il y eut une députation faite par les Magistrats, pour aller inviter ce Prince, qui estoit alors à Monza, d'entrer en triomphe dans la ville *; que cette députation estoit composée de deux Députez par quartiers, ou, ce qui est la même chose, par portes, ce qui en faisoit douze; que luy Philelphe fut nommé surnumeraire, & chargé de porter la parole: que quoyqu'il eût disposé son discours d'une manière propre à le persuader, François Sforce refusa d'y entrer de cette façon, & leur dit qu'il se croiroit encore plus honoré, si en entrant dans la ville il trouvoit tout pacifié, & les haines & divisions particulières éteintes; que pour luy il pardonnoit volontiers tout ce qu'on avoit fait contre luy.

*Decad. 1^x.
Sat. 2.*

Ibid. Sat. 5.

Ibid. Sat. 7.

Pendant ces troubles de la ville de Milan, qui durèrent près de trois ans, Philelphe se trouva assez embarrassé. N'étant pas le maître d'aller chercher ailleurs une situation plus tranquille, il fut obligé de se conformer, autant qu'il put, aux différents intérêts de ceux qui gouvernoient. Déterminé par leurs vûes, & peut-estre aussi quelquefois par les siennes, il employa le talent qu'il avoit d'écrire en prose & en vers, à exhorter quelques Princes à secourir les Milanois, ou même à se rendre maîtres de leur Estat. Son premier point de vûe fut l'Empereur Frederic IV. immédiatement après la mort du Duc Philippe-Marie, il invita ce Prince à passer en Lombardie. Mais les affaires de la nouvelle République ayant tourné autrement qu'il ne l'avoit prévu, il s'adressa au Roy Alphonse, & le pressa de venir au secours du Milanois, qui estoit attaqué de différents côtez par les Venitiens, les François & les Allemands. Ce moyen luy réussit aussi peu que le précédent. Après la prise de Plaisance, il fit une nouvelle invitation à l'Empereur, luy représenta qu'il ne pouvoit trouver une occasion plus favorable pour reduire ses ennemis, qui sont aussi ceux du Milanois; qu'il faut profiter de l'étonnement où cette défaite a jeté les

* *Si vellet universis civibus rem facere gratam & per jucundam, triumphali urbem ingrederetur more majorum.*

Oratio parentalis de divi Francisci Sphortie Mediolan. Ducis fecit.

François * (c'est-à-dire les troupes de Charles Duc d'Orleans & du Roy René) & les Venitiens; que si on leur laisse le temps de se reconnoître, ils pourront se mettre en état de rendre la victoire douteuse; que les François animez par leur propre fureur & par leur disposition naturelle à envahir & à piller les terres des autres nations, ne s'en tiendront pas à ce dont ils se sont déjà emparez: que les Venitiens n'aspirent pas moins qu'à la Monarchie universelle, & que s'ils font la conquête du Milanois, il ne leur reste plus rien pour faire celle du monde entier. Tous ces traits d'éloquence outrée n'engagèrent point l'Empereur à embrasser le parti que Philelphe vouloit luy inspirer, & il laissa aux Milanois le soin de se débarrasser eux-mêmes de leurs ennemis. Toujours animé du désir de procurer la liberté de l'Estat, Philelphe ne se rebuta point; il continua d'écrire, suivant que la situation des affaires paroïssoit l'exiger, tantost aux Magistrats qui gouvernoient la République, telle est la quatrième satire de la dixième Decade, tantost à Charles de Gonzague célèbre Capitaine de ce temps, qui s'estoit attaché aux Milanois, & qui gouvernoit presque despotiquement dans Milan, tantost à ses concitoyens. Dans toutes ces lettres il représentoit la triste situation où cette guerre réduisoit le pays, les ravages & les pilleries des gens de guerre, le massacre & la proscription des plus honnêtes gens de l'Estat, & il exhortoit à mettre fin à ces désordres. Ces exhortations estant inutiles, il s'adressa à la République de Florence, & par une longue lettre datée du 13. Aoust 1449. il la pria de se rendre médiatrice entre les Milanois & François Sforce, & d'envoyer des Ambassadeurs pour travailler à les reconcilier. Il fait voir l'honneur que les Florentins acquerront dans cette négociation, & l'utilité que l'Italie, & en particulier les commerçants, en retireront. Les réflexions que Philelphe mêle dans cette lettre sur la conduite

Satyr. 7. Decad. X.
Sat. 8. *ibid.*

Epist. lib. 7.
fol. 46. v.^o

* *Nuper pugna truces tanto discrimine Francos
Stravit, ut incolumis vix nuncius ullus abiret,
Qui cladem docuisset suos & vulnera posset.
Contenti ne suo Franci fortasse quiescant,
Quos immanis alit rabies, & prædâ per omne
Solicitat furibunda nefas. . . .*

de Sforce à l'égard des Milanois, & dont celuy-cy ne devoit pas estre content, semblent prouver que Philelphe n'estoit pas encore déclaré pour ce Général.

Je serois très porté à croire qu'il écrivit cette lettre de luy-même, ou du moins excité par quelques particuliers touchez de l'état miserable de la République, sans que ceux qui la gouvernoient alors y eussent part. L'emportement & la fureur qui les animoient ne peuvent se concilier avec la moderation qui y regne, & la médiation qui y est proposée. Aussi, soit que cette lettre fût desavouée par les Chefs, soit que les Florentins ne crussent pas devoir interposer leurs bons offices entre des ennemis si acharnez, elle n'eut aucun effet.

*Petro Thomas.
Epist. lib. 7. fol.
46.*

Sat. 9. Dec. x.

Philelphe dut estre mécontent de ce peu de réussite. Pénétré d'ailleurs de douleur des maux infinis que commettoient ceux qui vouloient conduire la République, il se jetta dans le parti de Sforce. On ne peut douter qu'il ne fût soupçonné d'en estre vers la fin de cette même année 1449. Dans une lettre du premier Decembre, il se plaint à un de ses amis de la misère extrême où Milan est réduite; qu'on y meurt de faim par trouppes; que pour luy il se trouve sans ressources; que quand même il pourroit tirer quelque petite somme de quelque endroit, elle ne luy suffiroit pas pour avoir du pain; que ses ennemis l'accusent d'estre du parti de Sforce; que sous ce prétexte on luy refuse quelquefois du pain, dans la répartition qui s'en fait, comme à un partisan de l'ennemi commun. Il se déclara ouvertement peu après. La penultième de ses satires ou épîtres est employée à solliciter celuy qui commandoit dans la ville de Creme (il l'appelle Gaspar) de faire tous ses efforts pour rendre maître de l'Estat François Sforce, dont il fait un éloge magnifique; que son droit sur Milan est incontestable, qu'il en résultera de grands biens à tout le pays, que la Providence le veut; que tout y concourt, qu'on y sera contraint tost ou tard, &c. Nous apprenons même par l'oraison funèbre du même Duc, que j'ay déjà citée, que ce qui détermina principalement les Magistrats à députer Philelphe à ce Prince*, lorsqu'ils l'invitèrent

* *Univerſa urbs in ſex partes diſtributa eſt quas Portas appellant,*

à faire une entrée triomphante, fut qu'il devoit luy estre très-agréable, pour avoir osé, dans le fort des troubles & de l'impunité, prononcer deux harangues très-vives contre les cruels tyrans qui renversoient toutes les loix divines & humaines, & cela dans l'Eglise Cathedrale, en présence de toute la Magistrature & de tous les Ordres de l'Estat.

Après ce que nous venons de voir que Philelphe fit pendant ces divisions du Milanois, après toutes ses lettres, ses harangues, ses démarches auprès de différents Princes & Seigneurs, pour les engager dans les partis qui luy paroissent convenables, doit-il estre cru lorsqu'il proteste, dans quelques-unes de ses lettres, qu'il ne se mêle point des affaires de l'Estat, qu'il ne parle à personne, qu'il se renferme avec ses livres, sans vouloir entrer dans aucune intrigue, &c. Mais Philelphe estoit obligé alors de masquer quelquefois ses sentiments. Il avoit des ennemis, & il falloit se garantir des traits de leur malignité. Un des plus acharnez estoit Petrus Candidus Decembrius; celuy-cy le denonça plusieurs fois comme ennemi de l'Estat, il mit en usage tout ce qu'il crut pouvoir le perdre. Philelphe de son costé ne l'épargna pas dans ses lettres, & moins encore dans ses satires, sous le nom de Leucus qu'il a substitué à celuy de Candidus. Leur inimitié avoit commencé quelques années avant la mort du Duc Philippe-Marie. Une lettre de Philelphe du 9. Fevrier 1445. le prouve clairement; il y a apparence que cette haine venoit de jalousie de profession. Petrus Candidus Decembrius estoit aussi homme de lettres, & ne se trouva pas d'humeur de ceder à Philelphe le premier rang, que celuy-cy prétendoit avoir parmi les sçavants.

Enfin ce que Philelphe avoit souhaité dans les derniers temps

*Epist. lib. 6.
fol. 43. v.
Lib. 7. folio
46.*

*Sat. 4. 56.
de la 10.^e Dec.
Sat. 3. de la
8.^e & Sat. 2.
de la 10.^e
Epist. lib. 6.
fol. 38.*

*oratores duodecim lecti sunt, bini pro
singulis portis. Tertius-decimus lectus
est publico decreto Franciscus Philel-
fus, sive linguae dicendique beneficio
factum fuerit, sive quod hunc existi-
maverint Imperatori esse pergratum,
ut qui non metuerit in summa gladio-
rum impunitate duas ad populum*

*acerrimas habere orationes in teterri-
mos illos immanesque tyrannos, qui
divina omnia humanaque jura vexa-
rent atque confunderent, & id quidem
in sacratissimo hoc Templo, in no-
ximâ omnium magistratuum ordi-
nataque frequentia.*

de l'estat républicain de Milan, arriva : François Sforce en devint le Souverain, comme on l'a dit cy-devant. Cet événement fut avantageux à Philelphe : le nouveau Duc fut sensible à ce qu'il avoit fait pour luy : il estoit d'ailleurs genereux, & aimoit les gens de lettres. Philelphe s'attacha à ce Prince, & la mort seule les sépara.

*C'est la 8.^e
de ses Satires de
la 9.^e Decade.*

Philelphe estoit veuf depuis plus de deux ans : sa seconde femme Ursina Holnaga estoit morte vers la fin de l'année 1447. & luy avoit laissé trois filles. Philelphe reprit alors l'idée de se faire ecclésiastique. Il écrivit au Pape Nicolas V. & le supplia de luy accorder les dispenses qui luy estoient nécessaires à cause de ses deux mariages : son Epître en vers est vive & pressante. Il représente à Sa Sainteté que dès sa plus tendre jeunesse il a eu envie d'entrer dans l'estat ecclésiastique, & luy donne pour témoin un Prestre Espagnol appellé Gomez *; mais la passion d'apprendre luy fit abandonner ce dessein, & passer en Grece : si après la mort de sa premiere femme il n'a pas pris ce parti, c'est qu'Eugene IV. à qui il avoit écrit ne luy fit aucune réponse, & que le Duc Philippe-Marie l'engagea à contracter un second mariage; qu'à présent il est libre : que son estat de bigame ne doit point estre un obstacle; les bigames sont-ils plus criminels, meritent-ils plus d'estre exclus des Ordres que les adulteres, & les ennemis du nom chrestien? que les uns & les autres y ont esté autrefois admis; que si Sa Sainteté luy accorde cette grace, il s'attachera inviolablement à Elle, il executera tout ce qu'Elle jugera à propos de luy ordonner, dût-il estre exposé au fer & au feu, & aux animaux les plus feroces. Le Pape luy accorda apparemment sa demande, puisqu'il l'en remercia par une autre Epître aussi en vers, mais Sa Sainteté n'avoit pas entendu toute l'étendue de sa requeste. La dispense n'en faisoit qu'une partie; ce qui interessoit davantage Philelphe, c'est qu'elle fût accompagnée de dignité ecclésiastique, ou d'un poste à la Cour Romaine. Je suis en estat, dit-il dans cette seconde Epître, de rendre des services

*C'est la 4.^e
Sat. de la 10.^e
Decade.*

* *Scit, me vera loqui Gometius ille, Sacerdos
Clarus in Hispanis, & religionis verendus.*

à l'Eglise;

à l'Eglise; j'ay étudié la Sainte Ecriture & les Peres; j'ay médité, j'ay réfléchi, j'ay dompté mes passions, & ce que le jeûne & la sobriété n'ont pas fait, l'âge, la vieillesse l'ont achevé : ce n'est pas l'intérêt qui me mene, je suis en meilleure situation qu'aucun des sçavants de ce siècle : tirez-moy seulement, Saint Pere, des dangers qui m'environnent. Il veut désigner par-là les mouvements & les troubles au milieu desquels il se trouvoit alors à Milan. On ne voit point qu'il ait suivi ce projet. L'avènement de François Sforce luy fit apparemment perdre ses vûes de ce côté-là. Il y a lieu de s'étonner qu'après avoir rendu publique cette requeste & ces Eptres insérées dans ses Satires; que tout le monde avoit entre les mains, il ait osé nier cette dispense à Leodryse Crivelli. Celuy-cy luy reprochoit que Nicolas V. qui, selon luy, luy vouloit tant de bien, ne l'avoit pas fait Evêque, même Cardinal. *Comment Sa Sainteté, répond Philelphe, auroit-elle pû me conferer quelque dignité ecclesiastique; Epist. lib. 26. fol. 480. v.°* puisque j'ay eu deux femmes, celuy-là seul, adjouâ-t-il, qui n'a eu qu'une femme pouvant estre Evêque, ce qu'il faut entendre non-seulement de l'épouse charnelle, mais même de l'épouse spirituelle, telle qu'est une Eglise, & c'est pour cela que Gregoire de Nazianze fut exclus du Siège episcopal de Constantinople, parce qu'il en avoit occupé un autre.

La peste qui vint ravager Milan en 1451. obligea Philelphe d'en sortir le 9. Septembre de cette année avec toute sa famille pour se refugier à Cremone; mais sa servante * estant morte subitement dans le batteau où il l'avoit laissée pendant qu'il cherchoit un logement dans la ville, cet accident qu'on soupçonna estre un effet de la maladie contagieuse, excita tout le peuple contre luy : on le relegua dans une petite maison où tout luy manquoit, *præter culices, pulicesque & muscas.* Il y souffrit beaucoup d'incommodité, & n'en put partir que le 10. d'Octobre qu'il vint à Pavie, où il se fixa jusqu'à ce que la peste eut entièrement cessé à Milan. Il y rentra le 31. Decembre suivant, il se plaint amèrement dans ses lettres de

* *Serva mercenaria ex familia non ignobili Alipranda, nomine Antonia, & ea quidem puella non invereconda.*

*Jacobo Camerlinati.
Epist. lib. 9.
fol. 69. v.*

la dureté des Cremonois en cette occasion. Revenu à Milan; il reprit ses études & son commerce épistolaire, celui-cy estoit très-étendu en Italie. Il avoit aussi quelques correspondances en Allemagne, mais plus encore en France. Il écrivoit assez souvent à Guillaume Jouvenel des Ursins Chancelier de France, & à Thomas Coronæus Medecin du Roy Charles VII. On a aussi une lettre de luy à Charles VII. deux à Louis XI. trois au Roy René, une à Guillaume Havard Secrétaire du Roy, une autre *Stephano Cornelio Regio Secretaria.*

Alfonse Roy de Naples, auprès duquel il avoit quelques amis, ayant témoigné qu'il recevroit avec plaisir ses dix livres de Satires en dix mille vers Latins, qu'il avoit envie de luy présenter, Philelphe résolut de les luy porter luy-même. Il s'écoula plus de quatre ans avant qu'il pût executer ce dessein, soit parce que la copie qu'il en fit faire, demanda beaucoup de temps pour estre belle & correcte, soit parce que son maître le Duc de Milan ne vouloit point luy permettre de sortir de ses Estats. Ce Prince qui connoissoit son inclination à la dépense, craignoit toujours de le perdre sur l'appât d'une fortune plus éclatante qu'on luy offriroit ailleurs. Philelphe ne se rebuta point, il réitéra ses instances si souvent & si vivement, il importuna tant ce Prince, soit dans ses audiences particulières à Milan, soit en allant le trouver à l'armée (il estoit au camp de Calvisiano, d'où il s'échappa jusqu'à Ferrare au mois de Decembre 1452.) qu'enfin le Duc de retour dans sa Capitale luy accorda cette permission, mais elle n'estoit que pour Rome, & à condition de n'employer que quatre mois à ce voyage. A peine l'eut-il arrachée qu'il l'écrivit à Inigo d'Avalos son principal patron à la Cour de Naples *. Comme il aimoit la dépense, qu'il ne sçavoit ménager rien pour les besoins qui pouvoient se présenter, il se trouva presque sans fonds, lorsqu'il fallut entreprendre ce voyage, qu'il vouloit

*Epist. lib. 11.
fol. 78.*

* *Hinc sum concessurus Roman quem ad usque locum libera profectio mihi data est, inde ad te ipse mihi meo jure eundi veniam dabo, nam*

qui liber & natus sum, & semper nixerim, me servum fieri nullo pacto pariam.

cependant faire avec dignité, par honneur pour son Prince & pour luy^a. Il eut recours à l'expédient dont il s'est servi dans toutes les occasions pressantes de sa vie, c'estoit d'écrire aux Princes, Cardinaux & Prelats, dont la liberalité luy estoit connue. Il demandoit à l'un cent ducats, à l'autre une plus grande ou plus petite somme, suivant que les arrangements le comportoient. Ce fut à Louis de Gonzague Prince de Mantoue, & à Alexandre Sforce Prince de Pesaro, qu'il s'adressa pour son voyage de Naples. Ses lettres sont du commencement d'Avril 1453. Il se présenta dans le même temps, ou peut-estre il supposa qu'il se présentoit un parti convenable pour une de ses filles. Il n'avoit pas de quoy luy constituer une dot : il luy falloit deux cens cinquante ducats. Nouveau pretexte pour quester^b. Il en imposa cinquante sur le même Prince de Mantouë qu'il luy demanda par sa lettre du 22. Juin de la même année (1453.) Il ne taxa à aucune somme le Patriarche d'Aquilée, mais il le pria de contribuer de ce qu'il voudroit.

Epist. lib. 1. r.
fol. 76.

Ibid. fol. 78.

Ibid. fol. 79.

Enfin ayant ramassé quelque argent il partit. Il arriva à Rome le 18. Juillet suivant. Il vouloit passer sans y voir personne, afin d'achever plus promptement son voyage de Naples, remettant à son retour à y rester quelque temps; mais le Pape Nicolas V. ayant esté instruit de son arrivée, & ayant parlé avantageusement de luy à cette occasion, il ne put se dispenser d'aller à son audience; il en fut reçu avec toutes les marques de bonté qu'il pouvoit desirer. Sa Sainteté demanda à voir les livres de Satires qu'il alloit porter au Roy Alphonse. Elle les lut tout entiers. Cela fit séjourner Philèphe une huitaine de jours à Rome; mais il fut bien payé de ce retardement. A son audience de congé Sa Sainteté luy proposa de se fixer à la Cour, luy fit expédier des lettres de Secrétaire Apostolique, luy^c donna cinq cens ducats, & luy promit qu'avant trois

Ibidem.

Epist. lib. 3. 6.
fol. 181. r.

^a *Et mihi tamen habenda est ratio dignitatis Sphortiana, eò præsertim concessurus ubi cultus exterior non paucioris quàm interior solet vestigiari.*

^b *Hi mihi ab amicis comparandi sunt.*

^c *Et quod habebat sub vestimentis sericum marsupium protulit, lata facie & hilariter vultu inquit, Hic*

ans il pourvoiroit si bien à sa fortune, que ni luy ni sa famille n'auroit point à craindre de tomber dans l'indigence. Les projets du S.^r Père estoient que Philelphe après avoir mis ordre à ses affaires à Milan, reviendroît à Rome, où il s'occuperoit à traduire des ouvrages Grecs, entr'autres l'Iliade & l'Odyssée, que pour cela il luy donneroit *gratis* une charge de Scribeur (*Scriptoris, ut vocant, munus*) avec six cens ducats de pension, une très-belle maison à Rome, & un bien de campagne dans les environs de cette ville, qui suffiroit à entretenir toute sa famille avec honneur. De plus Sa Sainteté devoit déposer entre les mains d'un Banquier qu'Elle-même avoit choisi, dix mille ducats qui seroient remis à Philelphe, lorsqu'il auroit achevé la traduction Latine d'Homère.

Ces magnifiques conditions, & le présent réel de cinq cens ducats le touchèrent si sensiblement, qu'il entreprit d'écrire la vie de son cher bienfaicteur (c'est apparemment son *Carmen saphicum adonicumque de laudibus Papæ Nicolai V.*) mais Nicolas V. ne voulut pas par modestie permettre que l'ouvrage parût : il se contenta, pour en dédommager l'auteur, de remettre pour luy à Xenophon son second fils deux cens ducats, & de l'exhorter par lettres à exécuter leur projet. Si cet établissement si utile & si honorable pour Philelphe n'eut pas lieu, c'est qu'il représenta au Pape qu'il ne pouvoit se dispenser de demander auparavant le consentement de son Prince le Duc de Milan, & de marier une de ses filles qui estoit nubile. Pendant qu'il travailloit à terminer ces deux affaires, Nicolas V. mourut. Je reviens au voyage de Naples.

Il mourut
le 24. Mars
1455.

Epist. lib. 11.
fol. 79. v.^o

Philelphe fut reçu fort honorablement du Roy Alphonse qui le combla de graces & de biens, il le créa Chevalier le 17. Aoust suivant, & luy accorda le même jour le privilege de porter ses propres armes. Cette ceremonie se fit à Capoue où la Cour de Naples estoit alors. Quatre jours après Philelphe estant allé prendre congé de ce Prince, celuy-cy luy donna

sunt aurei ducati quingenti, quos accipias volumus pro initio renovatæ amicitiae nostræ. Priusquam præter-

eant anni tres ita providebimus rebus tuis, ut neque tu neque tui posteri sint paupertatem verituri.

la couronne poétique, & luy en mit sur la teste une de laurier très-magnifiquement ornée, en présence d'une nombreuse Cour, & au milieu du camp qu'il avoit formé dans la campagne de Capoue. Philelphe repassa par Rome où il estoit le 28. Aoust; de-là il vint à Tolentino pour revoir sa chere patrie & son frere : ses compatriotes l'engagerent à écrire en leur faveur au Pape, à l'Archevêque de Ravenne, & au General des Hermites de S.^t Augustin. Ces lettres sont datées des 19. & 21. de Septembre; il partit ce même jour pour revenir à Milan. Je ne sçais où un auteur moderne a trouvé que Philelphe conçut tant de vanité des honneurs qu'il reçut dans ce voyage, qu'il oublia entièrement son bienfaicteur François Sforce. Il ne paroît rien de semblable dans sa conduite, au contraire on voit qu'il ne voulut accepter aucun établissement, si ce Prince ne luy en donnoit la permission. Il fut exact à observer la condition qu'il luy avoit imposée de n'estre absent que quatre mois, & il resta toujours attaché à son service jusqu'à sa mort. Y a-t-il rien en cela qui indique ce prétendu oubli?

*Epist. lib. 14.
fol. 80.*

Ibidem, v. 2.

A peine Philelphe fut revenu à Milan, qu'un de ses amis l'exhorta à venir voir le Roy René dans son camp. Ce Prince avoit passé en Italie avec des troupes pour agir de concert avec le Duc de Milan contre les Venitiens & leurs alliez. Philelphe répondit le 24. Octobre qu'il falloit demander au Roy René, si un homme fait Chevalier, & décoré d'armes & de la couronne poétique par son adversaire le Roy Alphonse, seroit en sûreté au milieu des troupes Françoises. La réponse qu'on luy fit fut très-gracieuse. Philelphe avoit l'honneur d'estre connu du Roy René depuis le séjour de son fils Marius à la Cour de ce Prince vers 1450. & il avoit eu soin d'entretenir cette connoissance par les lettres qu'il luy écrivoit de temps en temps. Il partit sur le champ, vint premièrement au camp du Duc de Milan son maître, & il se disposoit à passer à celui de René, qui n'en estoit éloigné que de cinq milles, lorsque des affaires domestiques, qui luy survinrent au sujet de la succession de sa seconde femme, l'obligèrent de revenir à Milan.

*Renato Regi.
30. Kal. Dec.
1453. Epist.
lib. 11. fol.
80. v.º & 81.*

*Epist. lib. 11.
fol. 81. & 82.*

*Epist. lib. 27.
fol. 182.*

*Epist. lib. 12.
fol. 86. v.º*

La lettre par laquelle il fait ses excuses à ce Prince, de ce que ces contre-temps l'avoient privé de l'honneur de le voir, & luy promet de l'aller joindre aux festes de Noël prochaines, est du 22. Novembre, mais les nouvelles qu'il reçut peu de jours après rompirent entièrement ce voyage. Il apprit que les Turcs avoient pris Constantinople, & que sa belle-mere Manfredina Doria avoit esté faite esclave avec ses deux filles. Cette nouvelle l'affligea beaucoup, il ne fut plus occupé que du moyen de les tirer de ce pitoyable estat. Le Duc de Milan entra dans ses vûes, ou pour mieux dire, curieux de sçavoir quels estoient les desseins des Turcs contre les Chrestiens, il se servit de l'occasion que Philelphe luy procuroit, pour parvenir à cette fin. On envoya deux jeunes gens entendus, que Philelphe chargea d'une lettre & d'une Ode pour Mahomet II. par lesquelles il luy demandoit la liberté de sa belle-mere & de ses deux belles-sœurs. Ce moyen luy réussit, Mahomet touché des vers & de l'éloquence de Philelphe, rendit, sans exiger de rançon, la liberté à ces femmes qui se retirèrent en Candie. Les deux députez instruisirent à leur retour le Duc de Milan de ce qu'ils avoient vû & découvert à Constantinople. Il semble que ce fut environ ce temps-là que sa reconciliation avec Cosme de Medicis fut entièrement consommée. Il demanda au mois de Juillet 1454. qu'en vertu de cette reconciliation, Cosme voulût bien travailler à faire lever la proscription de l'Estat de Florence, qui avoit esté prononcée contre luy en 1435. que s'il veut s'y interesser sincèrement, cette grace luy sera facilement accordée. Je suis, dit-il, dans un cas différent des autres proscrits. Je n'ay jamais rien commis contre la République, je n'ay jamais esté d'aucune faction; la malignité seule & la fourberie de mes ennemis m'ont attiré cette disgrâce. Il adjoute que Pierre de Medicis doit y contribuer; que s'il a de l'érudition & de l'éloquence, il la luy doit toute entière; & que les écoliers sont obligez aux mêmes devoirs envers leurs maîtres, que les enfants envers leurs peres. Je ne sçais s'il obtint alors ce qu'il demandoit; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut depuis ce temps en liaison avec les Medicis, qu'il

leur envoyoit les ouvrages qu'il publioit, que cette liaison ne s'est point démentie dans la suite, & qu'elle estoit si étroite entre luy & Pierre de Medicis, que celuy-cy voulut bien estre le parrain de deux de ses enfants.

Philelphe fut envoyé au mois d'Avril 1455. par le Duc de Milan son maître à la Cour de Ferrare, pour y reciter l'épithalame qu'il avoit composé sur le mariage de Beatrix d'Este avec Tristan Sforce. Cette pièce fut critiquée par Guarin de Verone, qui prétendit entr'autres que Philelphe ne s'estoit pas assez étendu sur la grandeur & l'ancienneté de la maison d'Este. Ce que Philelphe répondit à cette critique est fort sage : il avoit à parler des Marquis de Ferrare & des Sforces; l'origine de ceux-cy au service desquels il estoit, & par qui il estoit député en cette occasion, estoit très-recente. Il se crut obligé de proportionner à peu près ce qu'il diroit de la maison d'Este, à ce qu'il pouvoit dire des Sforces. D'ailleurs il avoit consulté les principaux officiers du Marquis de Ferrare, & c'estoit sur leurs memoires & sur leurs avis qu'il avoit travaillé : enfin il avoit eu trop peu de temps pour s'étendre davantage.

Sur la fin de la même année 1455. il imagina un nouveau projet de voyage. Les liaisons que j'ay déjà dit qu'il avoit avec le Chancelier de France Guillaume Jouvenel des Ursins, avec le Medecin de Charles VII. qu'il appelle Thomas Coronæus & quelquefois Thomas Francus *, & avec un Secretaire du Roy, (Stephanus Cornelius) luy firent naître l'idée de dédier & d'aller présenter à ce Prince ses dix livres d'Odes contenant dix mille vers, où il a traité, dit-il, tout ce qui concerne la Musique. Il leur envoya la première Ode, afin qu'ils jugeassent de l'ouvrage; il y joignit ses livres *de Exilio*, & la longue lettre qu'il avoit écrite à Charles VII. le 17. Fevrier 1451, pour l'exciter à la guerre contre les Turcs. Son fils Jean Marius qui estoit alors à Turin, servoit d'entrepôt aux lettres qui

*Epist. lib. 13.
fol. 96. v.
Joanni Medici.
Ibidem Petro
Medici.*

*en 1461. &
1463.
Epist. lib. 17.
fol. 121. & lib.
19. fol. 137.
v.
Epist. lib. 12.
fol. 88. v. &
89. v.*

*Ibid. 89. v.
& 90.*

*Ibid. fol. 90.
v. & 91.*

* Je crois que Thomas Græcus, comme on le trouve dans un endroit, est une fautive d'impression, au lieu de

Thomas Francus. *Epist. Idib. Novemb. 1455.*

*Lib. 13. fol.
94. v. & 95.*

*Lib. 12. fol.
91.*

furent écrites de part & d'autre; il fit même un voyage à la Cour de France à l'insçu de son pere. Mais ce projet, qui flattoit beaucoup Philelphe, n'eut pas d'exécution; le Duc François Sforce ne voulut jamais luy en accorder la permission. On trouve dans une de ses lettres du 1.^{er} Novembre 1455. qu'il avoit resolu de partir peu après pour l'Espagne, où il vouloit aller s'acquitter d'un vœu qu'il avoit fait à S.^t Jacques en Galice. N'estoit-ce point le prétexte dont il se servoit pour obtenir son congé du Prince, & pour faire son voyage de France, comme il avoit prétexté celui de Rome pour aller à Naples? Quoy qu'il en soit, il conservoit encore quelque espérance de le fléchir au mois de Juillet 1456. mais ce fut inutilement.

*Tom. VI. pag.
81.
Epist. lib. 13.
fol. 91.*

Quelques mois auparavant il avoit écrit au Pape Calliste III. cette longue lettre dont parle l'auteur des Memoires pour l'histoire des Hommes illustres, où après avoir rendu à la mémoire de Nicolas V. son prédecesseur, ce qui luy estoit si justement dû pour sa liberalité, son amour pour les lettres & pour les sçavants, ses soins & ses dépenses immenses employées à faire rechercher & traduire les ouvrages des anciens auteurs, & en enrichir la Bibliotheque apostolique, il l'exhorte à prévenir le malheur que la négligence de ceux qui sont préposés à la garde de ce trésor, y apportera infailliblement. Il l'invite encore à continuer les gratifications & les pensions que Nicolas V. faisoit aux sçavants; que toute la terre sçait que ses intentions sont droites, mais que cela ne suffit pas; qu'il faut encore qu'il remédie soit à l'ignorance, soit à la mauvaise volonté de ses officiers; que l'on voit ordinairement que le public rend les maîtres responsables des fautes & des friponneries de leurs domestiques. Cette lettre est du 19. Fevrier 1456. C'est de cette façon qu'il faut entendre ce que dit l'auteur que je viens de citer; que Philelphe s'opposa fortement à ce que Calliste III. vendit la Bibliotheque que Nicolas V. avoit amassée à grands frais. Philelphe n'avoit pas d'autre moyen de s'y opposer, qu'en écrivant, comme il fit, avec assez de décence & de fermeté. Au reste, ce ne fut pas uniquement à cette lettre qu'il dut la gratification que Pie II. luy assigna peu de temps après

après son élection en 1458. il y eut plusieurs autres motifs qui l'y engagèrent. Pie II. avoit étudié sous Philelphe à Florence en 1429. & avoit même esté son pensionnaire pendant deux mois. Philelphe luy avoit rendu des services importants. La fortune d'Æneas Sylvius estoit alors fort médiocre; son pere ne pouvoit luy fournir, sans s'incommoder beaucoup, l'argent nécessaire pour sa subsistance. Il souhaita trouver un poste qui le tirât de cette situation. Philelphe luy en procura un auprès d'un jeune Seigneur Messinois, à quarante ducats par an. Æneas Sylvius garda cet employ pendant deux ans, pendant lesquels il ne perdit aucune des leçons de Philelphe; & il ne le quitta que lorsque la peste qui survint l'obligea de sortir de Florence. Il alla à Milan; Philelphe luy donna des lettres de recommandation ^a, une entr'autres, qui estoit très-forte, pour le Sénateur Nicolas Arcimboldi, dont la connoissance contribua beaucoup dans la suite à son élévation. Les liaisons de Philelphe & d'Æneas Sylvius continuèrent toujours depuis. Ils s'écrivoient souvent, & celuy-cy parvenu aux plus grands honneurs, devint le protecteur de l'autre, lorsqu'il s'agissoit de solliciter des graces à la Cour de Rome pour luy, pour sa famille ou pour ses amis. Il prévenoit quelquefois même ses desirs, & imaginoit de luy-même des manieres de luy estre utile: c'est ce que Philelphe éprouva à l'occasion de son fils Xénophon ^b.

Enfin la nouvelle de la mort de Calliste III. arrivée le 8. d'Aoust 1458. au grand plaisir de tout le monde, (*in maxima omnium lætitia*) étant venue à Milan le 12. du même mois, Philelphe écrivit le lendemain à Æneas Sylvius, & luy marqua que ce qu'il luy avoit prédit par une inspiration poétique, commençoit à s'exécuter; qu'il souhaita ardemment que tout s'accomplisse; qu'il l'espère ainsi, & qu'il le veut: c'estoit luy annoncer assez clairement la Thiare, Sa joye fut extrême quand il scut que sa prédiction estoit accomplie, & qu'Æneas Sylvius

Lib. 26. fol.
177.

*Honesto natus
familia.*

VIII. Id. Aug.
Bessarion. Epist.
l. 14. fol. 102.

^a *Hominem tibi tanto studio commendo, ut majore nequeam.* Epistol. lib. 2. fol. 10. Voyez aussi lib. 26. fol. 177. v.^o

^b *Quod de Xenophonte filio scripsisti, non solum probo, sed etiam gaudeo quod omni in re dignitatis meæ rationem habeas.* Lib. 14. fol. 100.

son disciple & son ami avoit esté élevé au souverain Pontificat. Il conçut les espérances les plus flatteuses pour sa fortune. Pie II. de son costé ne luy fit pas attendre long-temps des marques de sa liberalité: dès le mois d'Octobre suivant, il luy assigna une pension de deux cens ducats par an, qui devoit luy estre payée en quelque lieu qu'il fût établi. Il y joignit un autre présent auquel Philelphe fut très-sensible; celui-cy avoit perdu un manuscrit de Plutarque, le Pape nouvellement élu ordonna qu'on luy en donnât un autre de la Bibliothèque du Vatican. Philelphe ressentit si vivement ces actes de générosité, qu'il ne se contenta pas de luy en témoigner sa reconnoissance par une lettre du premier Novembre suivant; mais il prit le parti de l'aller remercier luy-même à Rome. Son Prince le luy permit: il devoit estre accompagné de ses deux fils Marius & Xénophon.

Epist. lib. 14. fol. 102. verso. Il partit de Milan le 19. Decembre, & vint à Mantouë, où Louis de Gonzague l'arrêta quelques jours. Passant de là par Revere, il alla à Ferrarè, à Bologne, à Cescene, à Imola: il fut reçu dans toutes ces villes, par les Princes de la Maison d'Este, par les Malatestes & Jacques Picinino fameux Général de ce temps-là, avec de grands honneurs & beaucoup de présents. Il arriva à Rome vers le 12. Janvier 1459. eut une audience favorable du Pape, & revint à Milan au mois de Fevrier suivant. Il suivit, vers le mois d'Octobre de la même année, son maître le Duc de Milan à Mantouë, où le Pape s'estoit rendu avec plusieurs Princes & Ambassadeurs, pour aviser aux moyens de faire la guerre aux Turcs. Il y prononça un discours sur cette matière, qui fut fort applaudi. Pie II. en fait l'éloge luy-même dans ses Commentaires. Ce fut dans ce voyage que Philelphe reçut le premier payement de sa pension de deux cens ducats. Pie II. avoit même ordonné à Gregoire Lolli son Secrétaire de luy en donner cent autres pour la demi-année précédente, mais Philelphe ne put jamais les tirer de luy; c'est même le seul payement qu'il ait eu de cette pension, inexactitude dont il s'est plaint tant de fois dans ses lettres au Pape même, & à tous ses autres amis. Ce qui pourroit excuser la vivacité sur ce point, c'est que ses affaires estoient en mauvais

Ibid. lib. 15. fol. 108.

Ibid. lib. 16. fol. 119. verso. 120.

Lib. 17. fol. 121.

Lib. 18. fol. 123.

état. Son Prince ne le payoit point, parce que la guerre épuisoit les finances. Il écrivit aux Cardinaux Bessarion & de Pavie au mois de Juin 1463. que ses livres, ses habits estoient en gage, que tout luy manquoit. Je ne sçais s'il n'y avoit pas de l'exagération. En tout cas, la générosité qu'il avoit faite un an auparavant au Duc de Milan, auroit esté fort hors de propos. Un Sénateur de Venise (Jacques-Antoine Marcello) luy envoya un très-beau bassin d'argent, de la valeur de plus de cent ducats. Il le porta sur le champ à son Prince, & luy en fit présent.

*Epist. lib. 16.
fol. 116.
Lib. 19. fol.
130.
Ibid. 130. r.*

*Epist. lib. 18.
fol. 127.*

Il n'y eut rien qu'il ne mît en usage pour se faire payer de la pension de Rome. Il alla même jusqu'à insinuer que si on ne le secouroit, il prendroit un parti extrême; qu'il passeroit dans un lieu qui déplairoit au Pape; que toute la terre estoit la patrie du sage, lequel peut vivre par-tout en homme de bien: qu'il ne regarde comme barbares que ceux qui le sont par leurs mœurs. Le Cardinal de Pavie à qui il avoit fait cette confidence, crut entrevoir dans ces expressions une menace de la part de Philelphe, de passer chez les Turcs^a. Une pareille idée si éloignée des sentiments de tout honnête homme, excita le zèle du pieux Cardinal. On a deux lettres de luy adressées à Philelphe. Il luy représente l'indignité d'un pareil projet, qu'il traite d'égarement; (*parum confirmata mentis est signum*) qu'il ne peut croire qu'il parle sérieusement: que si cependant il estoit assez malheureux pour penser de cette façon, qu'il ait attention à sa réputation, à sa propre tranquillité & aux remords de sa conscience, mais encore plus à l'éternité: que par là il donneroit de la réalité aux calomnies que Pogge a répandues contre luy, & qu'il a si bien réfutées^b. Qu'au reste il a parlé au Pape en sa faveur; que Sa Sainteté luy a répondu qu'Elle aimoit Philelphe, mais que la situation de ses affaires ne luy permettoit pas alors de luy estre utile; que la guerre a épuisé son trésor; qu'il a fallu vendre les charges, & suspendre le payement des

^a *Dicis enim te esse in metu ne extrema necessitas urgeat te ad locum Pontifici ingratum, id est, ut interpretor ego, ad Turcos.* Jac. Card. Pap. Epist. lib. 26. pag. 468.

^b *Inventiones omnes Poggii tui, quas disertissimè refutasti, probabis & Evangelia facies.* Jacobi Cardin. Papienf. Epist. 25. pag. 468.

*Jacobi Cardin.
Papens. Epist.
26. pag. 469.*

gages, même des pensions de ses neveux : qu'il attende que ce temps orageux soit passé. Le Cardinal luy donne ensuite des conseils, l'exhorte à diminuer sa dépense ; que si dans les temps heureux où les libéralitez des Princes luy venoient en abondance, il avoit trois valets, il se reduise à un ; qu'il se renferme dans sa maison ; qu'il se conforme, non à son cœur, mais à ses moyens : que s'il estoit en estat luy-même de luy faire quelque gratification, il seroit ravi qu'il en pût recevoir une de la main d'un pauvre Cardinal, &c.

*Phil. Epist.
1.26. fol. 182.*

Ce projet de passer chez les Turcs luy fut aussi reproché dans la suite par Crivelli, & il y répondit avec beaucoup de vivacité, faisant voir le ridicule qu'il y avoit à l'accuser d'une pareille folie, luy dont les sentiments sur les Turcs, leur barbarie, leur cruauté devoient estre assez connus, par les différents écrits qu'il avoit adressez aux Papes, aux Rois de France & aux Venitiens, pour les exciter à porter la guerre dans les terres de ces infidèles. Effectivement à juger de ses dispositions à l'égard des Turcs, par ce qu'il en a dit dans ses lettres & dans ses discours, & par la manière dont il releva sur ce point le calomniateur Crivelli, on ne peut se dispenser de croire que le Cardinal de Pavie luy a trop légèrement attribué cette idée, aussi indigne qu'elle estoit peu vraisemblable.

*26. Janvier
1464.*

Philippe crut ne pouvoir mieux se justifier, qu'en faisant au même Cardinal une proposition diametralement opposée à ce dont il le soupçonnoit. Ce fut de s'offrir à suivre l'armée que Pie II. se dispoisoit d'envoyer contre les Turcs. Personne, dit-il, entre les Latins ne connoît si bien que moy le pays, la langue & les mœurs des Grecs. J'ay parcouru l'Archipel, la Thrace, la Hongrie & leurs frontières. Je suis en état de rendre de grands services dans la guerre qu'on y veut porter. Je seray toujours prêt à executer les ordres de Sa Sainteté. Cette expédition n'eut pas lieu. Le Pape mourut le 4. d'Aoust suivant. Paul II. luy succeda. Quinze jours après son élection, Philippe luy écrivit une longue lettre, dans laquelle, après l'avoir félicité sur sa dignité suprême, il l'exhorte à se livrer tout entier à la guerre contre les Turcs. Il le supplie ensuite de luy faire payer la pension, & s'emporte en invectives contre Pie II.

*Il fut élu le 29.
Aoust 1464.*

Ces traits injurieux indisposèrent contre luy les créatures du Pape défunt. Ils en portèrent hautement leurs plaintes : ils engagèrent même les Cardinaux dans leur ressentiment, s'il faut adjoûter foy à une lettre qui se trouve inscrite dans les lettres du Cardinal de Pavie. Elle est supposée écrite au nom du Sacré College à François Sforce Duc de Milan, pour le remercier de ce qu'en punition des satires en vers & en prose que François Philelphe & son fils Marius ont publiées contre Pie II. mort depuis peu, il a fait mettre l'un & l'autre en prison. Me seroit-il permis de revoquer en doute ce fait si singulier de la vie de Philelphe, quoyqu'appuyé sur un témoignage aussi précis, & de conjecturer que ce fut un trait imaginé par ses ennemis, & particulièrement par Gregoire Lolli. Cet homme qui estoit parent de Pie II. avoit esté son confident, & Secrétaire des Brefs; malgré les ordres exprès que le Pape luy avoit donnez de faire payer exactement la pension de Philelphe, il en avoit toujours arresté le payement. Du moins Philelphe le croyoit ainsi, & il s'en plaint avec aigreur dans ses lettres. Ces plaintes avoient fort animé Lolli, qui chercha les occasions de s'en venger. Dans cet esprit, accoustumé à dresser des brefs & des lettres, il a pu composer celle-cy qui a esté insérée parmi celles du Cardinal de Pavie, comme on en a inféré plusieurs autres du même Lolli, de Jo. Anti. Campanus, de Philelphe, de Donato Acciaïoli, & autres sçavants de ce temps-là. Cette lettre ainsi projetée, soit sur un faux bruit qui se répandit à Rome, que le Duc de Milan indigné contre Philelphe l'avoit fait mettre en prison, soit pour exciter ce Prince à le faire, ne fut point apparemment envoyée, ni même rendue publique. Ce qui m'induit à le croire, c'est, 1.^o que Crivelli, dont je parleray dans la suite, reprocha bien à Philelphe que ces injures contre Pie II. avoient irrité les Cardinaux, mais il ne dit point qu'elles luy eussent attiré l'affront d'estre mis en prison. Auroit-il oublié un trait aussi deshonorant pour un homme contre lequel il a eu soin de ramasser tout ce qui pouvoit donner quelque atteinte à sa reputation, jusqu'à inventer même des calomnies. Philelphe de son côté nia même

*Jac. Cardin.
Papiesf. Epist.
43. p. 490.*

nuper defunctum.

*Epist. lib. 26.
fol. 176. v. o.*

que ce fait de la prétendue colére des Cardinaux fût vray, & traita Crivelli d'imposteur^a. Il convient seulement qu'un homme avoit fait tous ses efforts pour animer le sacré College contre luy, mais qu'il luy pardonne d'autant plus qu'il a esté assez puni, puisque la mort de Pie II. luy a fait perdre son crédit & son autorité. Il est facile de voir que Philelphe a voulu désigner par-là le Lolli, qui fut effectivement obligé de quitter la Cour de Rome, & de se retirer à Sienne sa patrie. 2.^o Tous les Cardinaux furent si peu indisposez contre Philelphe, qu'il ne discontinua pas un moment depuis le mois d'Aoust 1464. temps de la mort de Pie II. jusques vers le milieu de l'année suivante 1465. d'écrire à plusieurs d'entr'eux, & de les solliciter vivement, de même que ses autres amis & protecteurs, pour le payement de sa pension; il imagina même de demander un employ à la Cour de Rome. Dégoûté, dit-il, du métier de courtisan qui ne convient plus à son âge (il avoit alors 66. à 67. ans) il veut prendre un genre de vie plus tranquille, & plus propre aux Muses; le Duc son maître y consent; ce n'est point par inquiétude qu'il se resout à le quitter, s'il vouloit continuer à servir dans une Cour, il préféreroit celle de ce Prince à toute autre, mais il est temps qu'il cherche du repos. Il faut au reste que l'employ qu'on luy donnera, soit decent pour luy, car un poste lucratif sans dignité ne luy convient point, & il ne veut pas non plus une dignité sans émoluments^b. Si le College des Cardinaux, si toute la Cour de Rome avoit esté si fort animée contre Philelphe; s'il avoit esté flétri par

Lib. 23. fol.
158. 159.
a 60.

Ibid. 161. v.

Ibid. 160.

Ais ea re universos Cardinales adversus me concitatos, offensos, irritatos, exacerbatos. O quantas tragedias jactitas! Sed nemo tibi credit homini futili & mendaci. Num potuit ullis artibus, ullis dolis, ullis fraudibus malivolis & insidiosus quispiam ita reverendissimos & sapientissimos illos patres in suam sententiam agere, ut mihi, quod maxime studebat, incommodaret? nam quod in perniciem meam molitus sit omnia,

nemo est qui nesciat. Verum ego isti, quisquis tandem is fuerit, eo sum æquior quod in unius Pii Secundi obitu non parum fortassis amisit & auctoritatis & potentiae. Quantum vero in me lædendo laudi suæ consulerit, ipse viderit. Nam ego plane lapideus factus sum.

^a *Nam neque ullum emolumentum genus mihi probari potest quod dignitate careat, neque dignitatem incipem possim admittere.*

un emprisonnement, auroit-il osé demander un établissement, auroit-il osé exiger que cet établissement eût de la distinction ?

Il y a plus, un de ceux à qui il s'adresse avec plus d'assurance, est le Cardinal de Pavie. Ce Cardinal estoit une des créatures de Pie II. il luy devoit toute sa fortune, & en avoit même esté adopté. Philelphe ne croyoit pas apparemment qu'il fût si fort irrité contre luy; en tout cas ce refroidissement entr'eux dura peu. J'auray occasion de parler de leur reconciliation. Si Philelphe pecha alors contre ce que l'on prétendoit qu'il devoit à la memoire de Pie II. cette faute luy fut commune avec un grand nombre de personnes de toutes conditions. A peine ce Pape eut-il terminé sa vie, qu'il se fit un concert general de plaintes & de reproches contre luy. Chacun s'ingera de critiquer sa conduite, ses mœurs, ses ouvrages. Le Cardinal de Pavie entreprit de le justifier; c'est à quoy sont destinées deux de ses lettres. Non content d'avoir rempli ce devoir à l'égard de son bienfaiteur, il engagea Jo. Ant. Campanus d'en écrire la vie, il la corrigea, & en supprima des morceaux qui auroient pû interesser l'honneur du défunt, avant que de permettre qu'elle fût rendue publique. Dans ces différentes démarches il montra toujours beaucoup de moderation. Il n'en fut pas de même de Crivelli Milanois, & de Lolli dont je viens de parler. Ils répandirent des écrits sanglants contre Philelphe. On trouve celuy de Lolli dans les lettres du Cardinal de Pavie, il est plein de fiel & d'amertume contre Philelphe; les termes les plus meprisants y sont employez : on luy reproche sa medifance & son acharnement à attaquer les plus honnestes gens, & sa malignité à leur attribuer ses propres vices; que s'il luy arrive de louer quelquefois quelqu'un, ce n'est jamais que dans la vûe d'une vile recompense; qu'il ne songe uniquement qu'à se procurer de l'argent à quelque prix que ce soit; que lorsqu'il entrevoit qu'on n'est pas disposé à racheter par des presents les traits mordants de sa langue satirique, il prend aussitôt le parti de composer des libelles affreux; qu'il est plus injuste qu'un autre, en accusant Pie II. d'avarice, puisqu'il a reçu deux fois des gratifications de luy, l'une à Rome, l'autre à Mantoue; qu'on

*Lib. 23. fol.
159. 160.*

*Lettres 49. &
50.*

*Epist. Jac.
Cardin. Papiens.
n. 47. f. 492.*

pourroit dire que Pie II. a très-mal placé alors ces effets de sa libéralité, qui auroient dû tomber sur un plus honnête homme que Philelphe; qu'il n'y a aucun avantage à en estre loué; que Nicolas V. a si bien senti cette verité, que Philelphe s'estant avisé de composer son éloge, ce Saint Pere le paya, mais le jetta aussitôt au feu; enfm on luy nie positivement que Pie II. eût jamais esté son écolier: l'écrit de Crivelli est à peu près du même stile. On a la réponse de Philelphe à ce dernier: elle n'est pas moins vive que les écrits de ses adversaires, il répond à leurs differents chefs d'accusation. Sur ce qu'il a inseré d'injurieux contre la memoire de Pie II. dans sa lettre à Paul II. il dit qu'il voudroit qu'il luy fût permis de soutenir ce qu'il y a avancé, mais comme il ne le pourroit faire sans offenser le Duc de Milan son maître, qui avoit fait un traité d'alliance à Mantoue avec Pie II. & sans encourir la colere du Cardinal de Sienne neveu de ce Pape, dont il souhaite de conserver la bienveillance, il se contentera de dire que ce n'est point par passion qu'il a lâché quelques traits contre Pie II. mais uniquement entraîné par l'intereit commun de tous les sçavants de ce siècle, à qui ce Pape n'a fait aucun bien; que pour luy il aime ce Saint Pere même après sa mort. Il prouve ensuite que le même Pie II. a étudié sous luy à Florence, & qu'il luy estoit redevable des premiers emplois qu'il a eus. Cette apologie qui est très-longue, luy donne occasion de parcourir les differents événements de sa vie. Elle est du premier Aoust 1465.

*Philelphe epist.
lib. 26. fol.
176. v.*

Philelphe avoit discontinué depuis quelque temps ses sollicitations auprès de la Cour de Rome, soit qu'effectivement ses patrons, indisposés par toutes ces satires, ces réponses & ces repliques, s'y fussent refroidis à son égard, soit, ce qui est plus vraysemblable, parce que son Prince, le Duc de Milan, luy donna de nouvelles marques de bonté, qu'il luy accorda des gratifications, & le flatta d'une fortune considérable. C'est ce qu'il annonça à un de ses amis. * de Rome & à son fils

* *Jo. Petro Eutychio. Ego hunc | antea nunquam. Nam & pulcherri-*
Principi carissimus sum, quantum | mis muneribus me in praesentia affecti,
Xenophon,

Xenophon^a, par ses lettres des 17. Avril & 30. Juillet précédent. Ces présents & ces espérances calmèrent pendant quelque temps ses inquiétudes. Il ne songea plus qu'à se livrer à ce qui faisoit la douceur de sa vie, je veux dire à ses travaux littéraires. Il supplia Paul II. de luy faire prêter un Appien, qu'on luy avoit dit avoir esté mis dans la Bibliothèque apostolique par Nicolas V. afin qu'il pût le traduire. Dans cette même vûe il demanda à un de ses amis un Dion-Cassius. Il rechercha les *œuvres d'Albert le Grand, & entre autres un Traité de cet auteur, de Natura Deorum, qu'on luy avoit indiqué.* Mais cette heureuse tranquillité fut bientôt interrompue. Son maître, le Duc François Sforce, mourut^b le 8. Mars 1466. âgé de 64. ans sept mois & treize jours. Philelphe en fut pénétré de douleur. Aussi, outre l'attachement particulier qu'il avoit toujours eu pour ce Prince, même avant qu'il fût devenu son souverain, il ne put jamais reparer la perte qu'il fit en cette occasion; & ses affaires allèrent presque toujours depuis en décadence. Galeas-Marie fils & successeur de François, le retint bien à son service, en l'assurant qu'il seroit encore plus pour luy que n'avoit fait son pere; mais Philelphe s'aperçut bientôt que ce n'estoit que de vaines paroles. Il se plaignit vivement de sa situation; il représenta que pour les services de trente ans qu'il avoit rendus à l'Etat, il n'avoit aucune récompense; qu'il étoit sans biens, sans fonds, sans argent: que tout luy manquoit jusqu'au nécessaire. Cependant il songeoit toujours à quelque autre établissement. Il semble qu'il tourna une seconde fois ses vûes sur la France; du moins on trouve une lettre à Guillaume Havart Secrétaire, ou, comme il l'appelle, Referendaire du

*Epist. lib. 26.
fol. 184.*

*Ibid. 27. fol.
185. v.º*

Ibid. fol. 186.

*Ibid. 28. fol.
191.*

*Ibid. fol. 192;
verso.*

Premier Avril
1467.
*Lib. 27. fol.
190. v.º*

Et oratione est proximo dominicæ Resurrectionis die, in publico Principum totiusque aulicæ celebritatis convivio, honorifica prosecutus, adeo ut me etiam patrem appellaret, & spem attulit maximam meæ futuræ & dignitatis & utilitatis. Itaque propediem fore spero ut quàm lætissimum nuncium de rebus meis accipias. Epist. lib. 25. fol. 168. v.º

^a *Nos hic valeamus omnes; & pulcherrime habemus. Nam & Princeps nos singulari benevolentia prosequitur atque honorat, muneratque egregiè, & spem affert lætissimæ fortunæ. Epist. lib. 25. fol. 176.*

^b Philelphe prononça son oraison funebre en présence du Senat de Milan.

*Epist. lib. 28.
fol. 197.*

*Jacobi Cardin.
Pap. epist. 199.
pag. 619.*

*Ibidem, Epist.
273. du 28.
Juillet 1468.*

*Phil. ep. lib.
29. fol. 204.
v.*

Fol. 214.

Roy, pour le prier de luy faire sçavoir incessamment la volonté de son Prince le Roy Louis XI. & de se souvenir qu'il ne luy avoit donné que deux mois pour avoir réponse. Il continua aussi ses pratiques & ses sollicitations à la Cour de Rome; il chercha à se reconcilier avec le Cardinal de Pavie, & la lettre qu'il luy écrivit le 20. May 1468. luy réussit. Le Cardinal luy répondit le 14. Juin suivant, qu'il luy rendoit son amitié, qu'il tâcheroit de luy rendre aussi celle du Cardinal de Sienn & des autres Piccolomini, s'il vouloit se retracter de ce qu'il avoit dit contre Pie II. qu'il luy conviendrait de faire cette démarche digne d'un homme de probité & de la réputation. Il luy demanda outre cela un catalogue de ses ouvrages. Cette réponse charma Philelphe, qui saisit volontiers l'idée que le Cardinal luy proposa. Il travailla à cette palinodie, ou, si l'on veut, à un panegyrique de Pie II. avec tant de célérité, que dès le mois de Juillet de la même année il fut en état d'en envoyer des morceaux au Cardinal, qui l'en remercia, & l'exhorta à continuer un ouvrage qui ne pouvoit que luy faire honneur. Philelphe l'avoit aussi prié de faire en sorte que les Siennois le rappellassent dans leur ville pour y professer. Le Cardinal luy rend compte de ce qu'il a fait sur cette affaire; luy dit qu'il trouve des difficultez; que les appointemens qu'il demande ont paru trop forts; que la condition qu'il y met, qu'ils luy soient payez d'avance, est extraordinaire; que d'ailleurs il y a peu de goût pour l'étude dans Sienn : qu'il renouvra cependant ses négociations au mois d'Octobre prochain.

En vain Philelphe formoit tous ces projets. Le Duc Gale Marie s'obstina, comme son pere avoit fait, à luy refuser la permission de sortir de ses Estats. Ce moyen luy manquant, il en imagina un autre, qui pût du moins luy servir de ressource dans le besoin où il se trouvoit. Ce fut de traduire la Cyropédie de Xenophon, & de la dédier au Pape Paul II. Son ami Jean Arcimboldi Evêque de Novarre, & depuis Cardinal, la présenta à Sa Sainteté vers le mois de Janvier 1469. Il eut quatre cens ducats de gratification, qui se firent un peu attendre, mais enfin il les reçut au mois d'Aoust suivant. Ce secours luy servit

à faire un voyage à Sienne, où il conduisit un fils & une fille de la fille Panthée, que son gendre Jérôme Bindoti ne se pressoit pas de rappeler auprès de luy, quoyque le fils eût 18. ans & la fille 15. * Dans ce voyage qu'il fit au mois d'Octobre (1469.) il passa par Florence, où tous les Medicis le reçurent avec empressement & avec amitié, entr'autres Pierre & Laurent. Celuy-cy même luy prêta 25. ducats qu'il luy demanda, dans la crainte que ses fonds luy manquaissent. Sa suite estoit nombreuse, & l'engageoit à une grosse dépense. Mais ce qui luy fit encore plus de plaisir, Laurent luy promit de luy envoyer incessamment en présent un manuscrit d'Appien. Philelphe retourna à Milan le 21. Novembre. L'exemplaire d'Appien luy ayant esté remis vers les derniers jours de Decembre, il en commença sur le champ la traduction. Il l'annonça à Frederic Comte d'Urbain dès le 6. Janvier suivant, & luy dit qu'il l'avoit entrepris, parce qu'il n'avoit pû souffrir qu'un auteur aussi éloquent ne parût qu'un barbare, par la mauvaise version que Petrus Candidus Decembrius en avoit donnée, & qu'il ne demandoit que trois mois pour achever la sienne. Au mois de Juillet suivant, Alexandre Sforce Seigneur souverain de Pesaro, frere du feu Duc François, & oncle du Duc regnant, vint à Milan. Philelphe profita du séjour de ce Prince en cette ville, pour luy faire ses remontrances sur la situation où on le laissoit languir. Il luy représenta que le Duc Galeas-Marie son neveu avoit diminué de moitié tout ce que son pere luy avoit assigné pour la subsistance, que même cette moitié ne luy estoit pas payée; que cependant il n'avoit rien à se reprocher depuis trente ans de service à la Cour

*Epist. lib. 31.
fol. 215. &c.*

Ibid. verso.

Ibid. 218. v.

Ibid. 219.

9. Juill. 1470.

*Ibid. 32. fol.
224.*

* *Erant apud me jam annos quatuor duo Pantheæ liberi ex Hieronymo Bindoto viro suo, Joannes Maria natus annos octo ac decem, & Arminia annos nata quindecim & amplius. Cum suum ille adventum cunctaretur & quotidie verba daret, essetque puella & formosa & nubilis, non longius mihi cunctandum existinavi, præsertim cum jam agerem ætatis annum secundum & septuagesimum. Eos*

igitur liberos duxi ad patrem, apud quem Arminiam reliqui. Nam Joannes Maria apud illum esse nullo pacto voluit. Itaque mecum rediit, estque apud me. Sum ab omnibus in ea peroratione mirifice honoratus, imprimisque Florentiæ ab universa civitate, & egregiè à Medicibus omnibus, &c. Xenophonti filio, xv. Kal. Junias 1470. Epist. lib. 31. fol. 221. v.

de Milan : que la nécessité l'obligeoit à chercher des établissemens ailleurs. Rien ne pouvoit, dit-il, me flatter davantage que de vous voir arriver en cette ville, avant que j'aye pris la résolution fixe d'en sortir. Je me laisseray conduire par vos avis, afin qu'on ne puisse pas m'accuser d'avoir manqué en aucune chose à la Maison Sforce. On ne sçait que penser de toutes ces plaintes & lamentations. Six jours après il écrit à son ami Nicodeme Tranchedini, qu'il n'est point assez dépourvu d'argent pour ne pas acheter des livres; qu'il a résolu d'acquiescer de ceux qui se font à présent sans peine, sans plume, & avec des formes^a. Il le prie de sçavoir combien on vend un Plin, un Tite-Live & un Aulu-Gelle.

25. Juillet
1470.
Epist. lib. 32.
fol. 224. v.º

Ibid. 33. fol.
229.

Il est étonnant qu'avant cette année 1470. on ne trouve rien dans ses lettres qui puisse faire croire qu'il fût informé de l'invention de l'imprimerie. Il y avoit déjà quatre ans que l'on imprimoit à Rome, & plus de deux ans que l'on imprimoit à Venise. Comment un homme aussi répandu dans le commerce du monde, d'une réputation aussi étendue, ignore-t-il si longtemps la découverte d'un art qui l'intéressoit si fort? Quand cette connoissance fut parvenue jusqu'à luy, il ne manqua pas d'exciter, par ses conseils^b, Jean André Evêque d'Aleria, & Théodore Gaza, de continuer leurs soins à publier tous les bons auteurs. Il leur fit remarquer que leurs impressions n'étoient pas fort correctes. Ce fut pour prévenir cet inconvénient à l'égard de sa traduction de la Cyropédie de Xenophon, que le même Evêque d'Aleria méditoit de mettre sous la presse, qu'il luy indiqua la meilleure copie qu'il y en eût. On luy demanda aussi ses Commentaires sur Petrarque, qu'il avoit composés autrefois par ordre du Duc Philippe-Marie. Il répondit qu'il

Ibid. 31. fol.
221.

Ibid. 32. fol.
225. 229.

Dans la lettre
du 9. Aoust
1470.
Fol. 229. v.º

^a *Ne putes me omnino esse mendicum, institui quosdam ex istis codicibus qui nunc labore nullo neque arundine, sed formis quibusdam, ut ipsi vocant, ita formantur, ut ex accuratissimi librarii manu profecti possint existimari.*

^b *Ingenuum laborem tuum & ex-*

quisitum studium in iis codicibus emendandis vel instaurandis potius, qui per novos artifices pulcherrime imprimuntur, non solum probe, verum etiam & egregie laudo & admiror plurimum. Lettre du 9. Aoust 1470. fol. 225.

n'en avoit point de copie, & qu'il ne sçavoit où en trouver. Cct ouvrage, qui ne parut que six ans après à Milan, n'est pas le premier de Philelphe qui ait esté imprimé. En publiant les vies de Plutarque en 1471. on y avoit inseré la traduction des vies de Lycurgue, de Numa-Pompilius, de Galba & d'Othon; & on luy avoit attribué celles de Thésée & de Romulus. On a une lettre de luy du 20. Octobre de la même année 1471. où il desavoue ces dernières, dont il dit que Lapus de Florence, qui avoit esté son écolier, est auteur, de même que de quelques autres dont on faisoit honneur, dans cette même édition, à Antoine de Todi aussi son écolier, mais fort inférieur à Lapus pour l'esprit & pour la science : il adjoute que l'éditeur s'est encore trompé, en donnant à Jacques Angelus les vies d'Alexandre & de César, & celle de Ciceron à Léonard Aretin. Pour celles qu'on attribue à Donat Acciaïoli, que luy-même Donat en rende témoignage, & son témoignage sera sincère. Qu'au reste il y a plusieurs de ces traductions qui sont mauvaises, & qu'il faut que luy Evêque d'Aléria ait beaucoup d'attention à ce que les fautes des autres ne le fassent errer luy-même.

*Lib. 34. fol.
238.*

*Donato Acciol.
nobili & facun-
dissimo juveni.*

Pendant qu'il travailloit ainsi à procurer le progrès & la correction de l'Imprimerie, ses affaires domestiques n'en devenoient pas meilleures. Ses appointements n'estoient pas payez, & il luy estoit dû plus de sept cens ducats. Il estoit réduit à demander à ses amis les choses les plus nécessaires à la vie. Pour surcroît de chagrin, il apprit la mort de son fils Xenophon, qu'une fièvre lente emporta le 27. Aoust 1470. à Raguse, après avoir languï plus d'un an. Il fut très-sensible à cette perte, parce que c'estoit le plus cher de ses enfants, quoyque la fureur de courir ne luy eût jamais permis de se fixer dans la maison paternelle : il eut honte luy-même de sa foiblesse en cette occasion. Enfin Paul II. mourut aussi le 25. Juillet 1471. L'élection de Sixte IV. luy donna de nouvelles espérances. Il renouvela ses instances pour qu'on l'appellât à la Cour de Rome. Il écrivit au nouveau Pape, aux Cardinaux de Pavie, de Vicence, de Gonzague, & à ses autres patrons. Il écoutoit

*Ep. 1. 32. fol.
224. 226.
Ibid. 33. fol.
231. v.^o*

*Ibid. fol. 228.
verso. 229.
Lib. 31. fol.
221. v.^o*

*Elle est du 9.
Aoust 1471.
Epist. lib. 33.
fol. 233. 236.
239.
V. aussi Epist.*

Jac. Card. Pap.
Epist. 383. p.
725.

Epist. lib. 34.
fol. 239. verso.

en même-temps les propositions qui luy estoient faites par Hercule d'Este Duc de Ferrare, & il l'assuroit (Octobre 1471.) qu'aussi-tôt qu'il auroit reçu ses derniers ordres, il voleroit à la Cour pour s'y fixer, & y passer le reste de ses jours. Toutes ces tentatives furent inutiles. Le Duc de Milan continuoit à luy refuser la permission de sortir de Milan. Il luy fit même insinuer qu'il luy feroit plaisir s'il recommençoit à instruire la jeunesse. Philelphe ne pouvant mieux faire, obéit. A l'âge de 73. ans, & après une interruption de vingt-cinq ans; il reprit son ancienne profession, & se chargea d'expliquer les Politiques d'Aristote. La harangue qu'il prononça à l'ouverture de ces leçons, est la cinquième de ses *Orationes diversæ* ^a.

Ce fut à cette occasion que Galeas-Marie s'informa du détail des affaires de Philelphe. Celuy-cy qui en fut instruit, pria le Medecin de la Cour de remercier ce Prince de la bonté qu'il luy témoignoit; & par un trait de plaisanterie assez mauvaise, de luy dire qu'il avoit esté enlevé dans le Chœur des Anges ^b; où l'on n'a plus besoin de manger, de boire & de se vêtir; que par-là il estoit devenu le plus heureux des hommes.

Ibid. fol. 240.
verso.

Il travailloit alors à deux Elégies, l'une en vers latins, l'autre en vers grecs, sur la guerre contre les Turcs, qu'il envoya à Sixte IV. au mois de Novembre de la même année 1471. Il parut une comète dans les premiers jours de Janvier de l'année suivante 1472. Philelphe dit qu'elle estoit du genre de celles que les Grecs appellent *δελιονός*, & les Latins *Veru*; qu'elle se levoit vers minuit, & dispaeroissoit au jour; qu'elle partoît du Levant, declinoit ensuite vers le Midy, traînant une longue

Ibid. 35. fol.
246. verso.

^a *Non sum veritus tertium jam & septuagesimum agens ætatis annum docendi arma resumere. . . . Evocatur miles emeritus post quintum & vigesimum annum in aciem docendi, & ne is quidem invitus, cum intelligat hujusmodi benignitatis munere se rem faciurum excellentissimo suo Principi Galeacio-Mariæ non gratam solum, verum etiam perjucundam. . . . Ubi pristinus ille vocis vel sonorus concen-*

tus! Ubi firmitudo laterum! Ubi linguæ in omnem motum vel celeritas vel facilitas, &c.

^b *Dein etiã exponas me assumptam esse in Angelorum chorum, apud quos neque esculentis ullis, neque potulentis, neque vestimentis locus est. Ex quo licet intelligi me unum esse, quo alius sit beator nemo. Lazaro Philosopho Medicoque Ducali, Epist. lib. 34. fol. 240.*

queue, & s'alloit perdre au Couchant : qu'au reste il n'ose pas prononcer affirmativement sur ce qu'elle peut produire, car ses effets sont différents, mais toujours mauvais. Il se détermine cependant à déclarer qu'elle menace le Turc. Ce phénomène luy fit adjoûter douze vers à chacune de ses élégies. Elles luy attirèrent de nouvelles promesses de Rome, sur la foy desquelles il sembloit qu'il dût partir d'un jour à l'autre. On luy fit même entendre que le Pape luy avoit assigné une pension de cinq cens ducats ; il l'écrivit ainsi à Leonard Foscarini Procureur de S.^t Marc, & adjoûte qu'il attendoit d'heure en heure des lettres ; qu'aussi-tost qu'il les aura reçues il s'embarquera sur le Po jusqu'à Ferrare *, & de là par le canal à Bologne, d'où il fera le reste du chemin par terre. Tous ces projets n'eurent pas plus d'effet cette année que les précédentes. Il ne put partir de Milan, & son état devint plus misérable que jamais. Il sembloit même que tout concourût à l'accabler de douleur. Son fils Marius s'estoit toujours si mal comporté, soit à son égard, soit pour sa propre fortune & pour son établissement, qu'il avoit tout lieu d'en estre mécontent. Ce fils luy donna sur la fin de cette année 1472. un nouveau sujet de mortification, qui le toucha plus vivement qu'aucun autre. Il écrivit deux lettres à son pere ; dans la première, il trouvoit mauvais que celuy-cy luy eût représenté le tort qu'il avoit de n'estre pas plus exact à remplir les devoirs de son emploi de Professeur, & pouissoit sa mauvaise humeur jusqu'à luy reprocher sa décrépitude.

*Nam ejus varii
sunt effectus, &
omnes mali.*

*Epist. lib. 36.
fol. 253.*

Dans l'autre, s'abandonnant aux mouvements de sa colere, il luy conseilloit de faire son testament, afin, disoit-il, de ne point avoir de procès avec ses freres. Philelphe fut indigné de ces lettres insolentes. Il répondit à cette dernière, qu'il estoit ravi de voir un fils déjà âgé de 47. ans, donner des avis à son pere qui en avoit 75. & ne vouloir pas en recevoir de luy ; que la précaution qu'il prend est inutile ; qu'il se porte mieux que luy ; qu'on peut justement leur appliquer à l'un ce demi-vers de

Ibid. 255. v.

* *Per Padum Ferrariam & inde
rursus per navigabilem fossam illam,
Bononiam usque, unde per continen-*

tem equestri itinere ad urbem utar.
Epist. lib. 36. fol. 253.

Virgile, *Sed cruda deo viridisque senectus*, à l'autre cet autre vers d'Ovide, *Filius ante diem*, &c. qu'il s'estoit jusques alors flatté que si luy Marius le survivoit, ce qu'il souhaite plus qu'il n'espere, il voudroit bien tenir lieu de pere à ses freres & sœurs, qui estoient presque tous dans l'enfance; mais puisqu'il luy fait voir son mauvais cœur, il mettra si bon ordre à ses affaires, qu'il n'aura rien à discuter avec ces mineurs; qu'il peut n'établir toutes ses espérances que sur luy seul; qu'il fera en cela ce que Philelphe luy-même a fait: qu'au reste la première lettre a indisposé contre luy tous ceux à qui il l'a montrée; qu'on a trouvé ridicule qu'un fils ne voulût pas souffrir les conseils d'un pere; qu'il a eu l'attention de ne luy écrire qu'en Toscan, afin que ce qu'il luy disoit ne devînt pas public; que c'est uniquement pour son bien, qu'il l'a fait souvenir que son peu d'assiduité luy a fait perdre les emplois de Bergame, de Verone, de Venise & de Bologne, & qu'il eût à prendre garde qu'il n'essuyât le même sort à Ancone où il estoit alors: enfin que c'est un trait digne de sa gravité & de son respect pour son pere, que de le traiter de radoteur, parce qu'il a voulu s'intéresser à la fortune & à la réputation. Cette lettre est du 18. Decembre 1472.

Mars & Avril
1473.
Lib. 36. fol.
257. 258.
263. 264. v.

Cette mauvaise disposition de Marius engagea Philelphe à songer sérieusement à établir une de ses filles, qui estoit nubile*. Il trouva un mari pour elle, mais il n'avoit point de dot à luy donner. Il fut donc obligé de recourir à son expédient ordinaire, & de demander aux Princes, aux Prélats & aux Seigneurs qui le confideroient, une contribution pour faire la somme qu'il desiroit luy constituer. Ces demandes estoient accompagnées de quelqu'un de ses ouvrages. Il envoya aux uns son Elégie grecque contre les Turcs, aux autres la traduction du petit morceau de Pollux sur la Pourpre, (*de Purpura*.) Cela luy réussit, du moins à l'égard de Louis de Gonzague Duc de Mantouë, & de Jean Estienne Botigella Evêque de Cremone.

* *Filia mihi est jam nubilis, pecunie autem esse quæ possint, cum jam tot annos nulli mei proventus fuerint... Dos mihi comparanda est, gener enim*

non deest, & egregius quidem... Nullam præscribo pecunie quantitatem, &c. Lib. 36. fol. 257.

Ils donnèrent généreusement leur contingent ; Philelphe fit des emprunts pour le reste. Cette affaire ainsi arrangée, il recommença ses sollicitations à la Cour de Rome, ne pouvant plus se soutenir à celle de Milan, où l'on ne payoit point ses appointements depuis plusieurs années. Il écrivit au Cardinal Pierre-Marie Riari neveu du Pape, & au Cardinal de Pavie, & les supplia de se souvenir de leurs promesses. Il envoya à ce dernier le 9.^e livre de sa *Sfortiade*^a. Enfin Sixte IV. se rendit à ses instances. Il fut appelé à Rome sur la fin de l'année 1474. pour y professer la Philosophie morale. La mauvaise saison, la longueur du voyage, l'âge tendre de ses enfans, & peut-être aussi l'incertitude où il estoit des avantages qu'il trouveroit dans ce nouvel établissement, le déterminèrent à laisser sa famille à Milan. Il se rendit seul à Rome. Il auroit souhaité en arrivant, pouvoir aller haranguer Sa Sainteté, & la remercier de ce que par sa munificence il se trouvoit dans la Capitale du monde ; mais un enrouement^b causé par la fatigue du voyage fait en hiver, & dans la 77.^e année de son âge, ne le luy permettant pas, il y suppléa par une lettre ou petite harangue, qui est la sixième de ses Oraisons diverses. Cette incommodité fut apparemment de peu de durée, puisqu'il fit l'ouverture de ses leçons sur les Questions Tusculanes de Cicéron, dès le 12. Janvier suivant^c (1475.) Dans la même année^d, & dans la même ville de Rome^e, il composa ses livres de *Morali disciplina*,

Lib. 36. fol.
257. 258.

Ibid. fol. 258.
259.

Epist. 551.
epist. 552. Jac.
Card. Papiens.
pag. 811.

^a Ce Cardinal ne l'avoit pas encore reçu au mois d'Octobre suivant (1473.)

^b *Hanc non mediocriter offendit importuna hæc vocis raucitas, quam partim itineris difficultas, partim asperitas hyemis intulit homini seni, utpote jam agenti septimum atque septuagesimum ætatis annum. . . . accersitus in hoc domicilium orbis terre, &c.*

^c *Oratio VII.^a habita in principio Questionum Tusculanarum M. Tullii Ciceronis, in Studio urbis Romæ, prædiæ Idus Januar. 1475. (Tum mihi potissimum qui ætatis jam annum*

agens septimum ac septuagesimum, tandiu sum in omni Orationis genere per universam propemodum exercitatus Italiam, &c.)

Alexander ab Alexandro, lib. 1. cap. 23. Dierum Genial. rapporte, que dans sa jeunesse il a assisté aux leçons que Philelphe donnoit à Rome sur les Tusculanes.

^d *Qui jam agens septimum & septuagesimum ætatis annum, nihil diutius possum durius pati.*

^e *Quare si quis intueatur hic Romæ duos istos equos marmoreos, & duos item marmoreos juvenes, &c.*

que François Robortel fit imprimer sur l'original de l'auteur, à Venise en 1552. Il ne se donna pas le temps de les achever^a. Son inquiétude naturelle luy fit quitter cette Capitale. Sous prétexte d'aller chercher sa famille, il repassa à Milan. Il y estoit le 4. Juin 1477. jour auquel il prononça une harangue^b à l'occasion du Traité d'alliance entre la Duchesse Bonne & son fils Jean-Galeas d'une part, & Hercule d'Est Duc de Ferrare d'autre-part. Mais le véritable objet de son voyage estoit de voir si la mort violente de Galeas-Marie (arrivée en 1476.) & la regence de la Duchesse sa veuve, n'apporteroient aucun changement avantageux pour sa fortune. En vain avoit-il formé de nouvelles espérances sur cette révolution. Les affaires de l'Estat de Milan n'estoient pas assez tranquilles, pour que le nouveau Gouvernement songeât à procurer à Philèphe un employ qui répondît à tous ses besoins. Il eut seulement la douleur de voir périr devant ses yeux deux de ses enfants, l'un^c âgé de sept ans, & l'autre^d de huit; & sa femme frappée de ces malheurs, arriva immédiatement après une fausse couche qu'elle avoit eue, tomber dans une maladie mortelle. Ces revers le contraignirent de quitter encore une fois Milan, & de retourner seul à Rome. On a la lettre ou harangue^e dans laquelle il annonce son retour à Sa Sainteté, & luy offre ses services. Je ne sçais pas précisément s'ils furent agréés. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il estoit revenu à Milan au mois de May 1481. puisque c'est de cette ville qu'il date l'Epître qu'il écrivit à Louis Sforce, en luy dédiant l'édition de ses Harangues & de ses Opuscules. Il avoit alors quatre-vingt-trois ans presque accomplis. Malgré ce grand âge, le mauvais état de sa fortune ne luy permit pas de refuser l'offre qui luy fut faite par Laurent

^a Le cinquième livre est imparfait.

^b *Oratio habita Mediolani in arce Portæ Jovis, sexto Idus Junias 1477.*
^{1.} *Orat. Nuptial.*

^c Un garçon, *Cæsar Fredericus-Agatus.*

^d Une fille, *Laura Magdalena.*

^e *Oratio VIII.^e de suo in urbem*

reditu, ad Sixtum-Quartum Pontif. Max. Hinc Mediolanum repetens, adducendæ familiæ meæ gratiâ, me obstrinxeram tuæ Benivolentiæ, ecce, ut vides, redii contemptis cæteris rebus omnibus & publicis & privatis. Fateor equidem serius me rediisse quam pusillam, &c.

de Medicis, de l'employ de Professeur en Grec à Florence. Mais les fatigues du voyage fait dans les plus grandes chaleurs de l'esté, jointes à cette extrême vieillesse, luy donnèrent la mort le 31. Juillet de la même année 1481. Cette date du décès de Philelphe, qui jusqu'à présent avoit esté si différemment rapportée par les historiens, est devenue certaine par un passage de la Chronique de Barthelèmi Fontio ou della Fonte^a son successeur dans l'employ de Professeur en Grec à Florence, que les Journalistes de Venise ont donnée dans leur xviij.^e Volume. *Franciscus Philelphus, vir græce latineque doctissimus, & Mediolano Florentiam accitus ut publice profiteretur, æstu ac labore itineris confectus, pridie Kalend. Augusti Florentiæ moritur, anno ætatis quinto & octogesimo^b, cujus nos in vicem successi sumus.* Le P. Foresti, connu sous le nom de Jacques. Philippe de Bergame^c, dans son *Supplementum Chronicorum*, met aussi cette mort à Florence en 1481. & adjointe que Philelphe fut enterré dans l'Eglise des Servites, dite l'Annonciade.

On ne peut disconvenir que Philelphe n'eût des défauts. Il estoit haut, vain, & affectoit trop de se louer luy-même. Il repetoen plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'il est le seul des Latins qui ait composé des volumes en tout genre; que Virgile n'a écrit qu'en vers, & Cicéron en prose, encore seulement en leur langue maternelle; que pour luy il a donné des pièces d'Eloquence, de Poësie & de Philosophie en différentes langues, en Grec, en Latin & en Toscan; enfin qu'il est le premier des mêmes Latins qui ait osé entreprendre de faire des vers grecs. Il estoit aussi trop mordant & trop satirique, & ne supportoit pas assez pattemment les critiques qu'on faisoit de ses œuvres & de sa personne; mais c'estoit le goût qui dominoit dans le siècle où il a vécu. Presque tous les sçavants & les

*Epist. lib. 14.
fol. 100. 101.
l. 24. fol. 162.
Orat. divers.
7.^a De Morali
discipl. lib. 5.*

^a On a une traduction des Epîtres de Phalaris du Latin en Italien par ce Barthelèmi Fontio, imprimée en 1471.

^b Philelphe n'estoit point dans sa quatre-vingt-cinquième année, mais dans sa quatre-vingt-quatrième qui ne

faisoit que commencer, estant né le 25. Juillet 1398. C'est peut-être une faute de copiste, *quinto* au lieu de *quarto*.

^c *Jac. Phil. Bergom. (al. Foresti) Chronicor. supplement. Edit. Venet. 1503. fol. 398.*

restaurateurs des belles-lettres en Italie dans le xv.^e siècle, n'ont pas été plus modérés que luy : d'ailleurs il semble qu'il n'a jamais été l'agresseur, c'est du moins ce qu'il fait entendre à l'égard du Pogge, de Pierre Candidus Decembrius, de Louis Crivelli, de Charles d'Arczzo & des autres, contre lesquels il écrivit avec tant d'emportement. On luy reproche encore le crime d'ingratitude, & on cite pour exemple ce qu'il a fait contre Cosme de Medicis & contre Pie II. J'ay déjà montré cy-dessus qu'on l'accuse à tort d'avoir été ingrat envers Cosme. Pour Pie II. il faut convenir qu'il auroit été plus beau à Philelphe de respecter la mémoire de ce Souverain Pontife qui avoit toujours été son ami, mais il faut avouer aussi qu'il auroit dû s'attendre à plus de graces & plus de bienfaits qu'il n'en reçut de luy. Philelphe avoit été très-utile au jeune Æneas Sylvius, & avoit beaucoup contribué à son élévation ; c'étoit à Æneas Sylvius à ne jamais oublier ces services importants : & après avoir tant fait que de luy assigner une pension, falloit-il se borner à ne luy en payer que la première année, pendant six années de Pontificat ? Adjoûtons que ce Pontificat ne fut pas favorable aux gens de lettres, & que Philelphe crut bien faire de prendre la défense de la cause générale ; mais enfin il se retracta, & lava par ce moyen la tache de prétendue ingratitude qu'on pourroit luy reprocher.

Il fut d'ailleurs assez modéré à l'égard des autres Princes ou gens élevez en dignité. On voit aussi dans ses ouvrages peu de traits de prévention contre toute une nation. Il disoit à cette occasion, qu'il estoit injuste d'attribuer à un peuple entier les vices de quelques particuliers^a ; qu'ainsi on auroit tort d'appeller les Allemans yvrognes, les François peu chastes^b, les Espagnols voleurs, & les Anglois grands mangeurs, parce que quelques-uns d'entr'eux avoient ces défauts.

^a *Non enim par est paucorum flagitia universis populis ac Principibus vitio dare. Sic enim & Germanos bibulos, & Francos incestos, & Hispanos prædones, & Britannos edaces appellabimus, quoniam eorum pauci*

quidam aut in potum aut in prædam & sanguinem maxime alacres, aut in cibum intemperantes se gerunt. Epist. lib. 5. fol. 30.

^b *Incestos n'a-t-il point icy la signification d'incestos ?*

Ce qu'on ne peut pardonner à Philelphe, c'est son inconstance & son inquiétude continuelle; presque toujours mécontent de sa situation, il passa toute sa vie à chercher ce qu'il n'étoit pas en luy de se procurer, je veux dire la tranquillité: sa dissipation mal entendue, ce mépris de l'argent dont il se pare à chaque instant, l'obligèrent de faire des bassesses qui répondoient peu à la prétendue noblesse de ses sentiments. Disons cependant pour sa justification, 1.^o Que tel estoit le caractère qu'il avoit apporté en naissant. Il estoit noble & généreux, donnoit volontiers, ne pouvoit prendre sur luy l'attention de ménager pour se procurer des ressources dans la nécessité: il aimoit le faste, vouloit avoir des valets, & recevoir honorablement ses amis. 2.^o Il avoit une famille nombreuse, des enfants & petits enfants des trois femmes qu'il avoit épousées, entre lesquels quelques-uns luy coûtèrent beaucoup. 3.^o Il n'épargnoit rien pour acheter & pour faire copier des livres; cette passion si louable ne l'abandonnoit pas dans la plus extrême misère: un manuscrit à acquérir l'emportoit sur les besoins les plus pressants de sa maison. Au reste, il estoit très-sobre^a, beuvoit très-peu de vin, & n'en beuvoit jamais sans eau; préferoit les légumes aux mets les plus recherchés^b. C'est ce qui luy avoit conservé cette santé dont il se vante assez souvent dans ses lettres, pour donner de l'ennuy à ses lecteurs; son temperament estoit fort & vigoureux, & il n'avoit jamais voulu se servir de Medecins, aussi n'avoit-il aucune incommodité, même dans sa plus grande vieillesse.

On trouve dans ses écrits, & particulièrement dans ses lettres où il se montre au naturel, une morale saine, des sentiments, & une érudition aussi variée & aussi étendue que son siècle le comportoit.

^a *At nobis qui vilioribus utimur obsoniis, nulla opus est pecuniarum copia. Paucis enim contenti sumus, plurisque lactucam & pirum facimus quam cinnama ac zucharum. Nullo delectamur mulso, sed aut aqua persape merâ, aut vino & debili & dilutissimo. Epist. lib. 5. fol. 33. v.^o*

^b *Quis autem ab omni delicatioris cibo uno me abstinentior, qui eo vili semper utar & pauco? Num hæc à me finguntur, aut minus nota sunt omnibus? Nam vino quando me usum unquam non dilutissimo aut vidisti aut audisti? Epist. lib. 26. fol. 179. v.^o*

J'ay déjà dit qu'il eut trois femmes, la première estoit d'une naissance distinguée, étant fille de Jean Chrysoloras, & petite-fille du célèbre Manuel, mort au Concile de Constance en 1415. qui avoient l'honneur d'estre alliez aux Empereurs de Constantinople, & de Manfredina Doria de l'illustre Maison de ce nom. S'il en faut croire Philèphe, ce fut Jean Chrysoloras luy-même qui souhaita de l'avoir pour gendre, & qui déploya toute son éloquence pour le déterminer à épouser la fille Theodora. Le parti estoit trop avantageux pour que Philèphe ne se laissât pas persuader; naissance, richesse, beauté, tout s'y trouvoit en un degré éminent; mais ce qui le détermina principalement à contracter cette alliance, fut-qu'il se flatta que par ce moyen il pourroit parvenir à connoître à fond les beautés & les finesses de la langue Grecque & de sa prononciation. Il convient qu'il ne fut point trompé dans cette esperance, & qu'il fut redevable des progrès qu'il y fit, non seulement aux leçons de son beau-pere, mais encore à ses conversations avec sa femme Theodora dont les mœurs estoient très-douces, qui avoit beaucoup de politesse, & qui parloit la langue Attique dans toute la pureté *.

Sat. 3. Decad.
VI.

Il l'épousa vers le mois de Septembre ou Octobre 1425. puisque son fils aîné avoit quatorze mois & dix-sept jours lorsqu'il débarqua à Venise le 10. Octobre 1427. Elle estoit

* *Nec inficier tamen ad Græcam locutionem plurimum conduxisse primam illam uxorem quæ mihi vitâ ipsâ carior fuit, Theodoram Chrysolorinam summi illius viri Manuelis Chrysoloræ nepotem... nam & litteraturam & cæteras Græcorum disciplinas splendidissimus eques auratus socer meus Johannes Chrysoloras hujus pater me docuit, at uxor illa mea Theodora locutione erat admodum moderatâ ac suavi & maxime Attica, ut pote quæ nihil haberet peregrini ineptique sermonis admixtum. Nam quoniam illæ mulieres nobiles Constantinopolitanæ pro veteri quodam more se domi continerent, neque inter-*

diu unquam egrederentur, sed noctu quandoque thynstaxat, dum & equites & facie velatâ, & à domesticis iisdemque conjunctissimis comitatæ aut templum aliquod festis diebus peterent, aut officii gratiâ necessarios inviserent, ob hujusmodi solitudinem, antiquitatem etiam illæ observabant incorrupti sermonis. Quam ego consuetudinem puto Constantinum angustum unâ cum colonia ex urbe Roma Constantinopolim transtulisse. Audimus enim Romanas quondam mulieres à mulierum sermone vehementer abstinuisse, & sese domi continere solitas, &c. Lib. 20. fol. 30. 31. Lib. 37. fol. 261. v.

fort jeune^a, & elle luy fut toujours très-chère. Elle mourut à Milan le 3. May 1441. âgée d'environ trente ans. Pour son beau-pere Jean Chrysoloras, nous avons vû qu'il estoit mort avant que Philelphe partît de Constantinople. Sa belle-mere Manfredina fut faite esclave avec les deux filles qui luy restoient, lors de la prise de cete ville. par les Turcs au mois de May 1453. Après avoir obtenu leur liberté par le moyen de Philelphe, elles passèrent toutes trois en Candie^b, où Manfredina mourut vers la fin de 1464. elle avoit eu quelque envie de se retirer auprès de son gendre, mais cela ne s'executa pas : le même dessein manqua aussi en 1466. à l'égard de Zambia sa fille^c, qui luy survécut. Philelphe auroit souhaité de luy rendre ce service, mais il n'en fut pas le maître, les lettres qui avoient esté écrites à Zambia pour cela, ne parvinrent pas jusqu'à elle.

Philelphe eut de son mariage avec Theodora quatre^d enfants, deux garçons, Jean-Marius & Xenophon, & deux filles, Angela & Panthea. Ainsi quand, à l'occasion de la prise de Constantinople, il appelle ses deux belles-sœurs les *e tantes* de ses quatre fils, il faut entendre ce terme *filis*, *filiorum*, par celui d'enfants. Les Jurisconsultes l'employent en ce sens. De ces deux filles, Angela quoyque l'aînée, ne fut mariée que vers Pâques^e 1457. La seconde, Panthea, l'estoit déjà avant le mois de Mars 1451. avec Jérôme Bindoui de Sienne, pour lequel Philelphe demandoit en même temps une charge, *Præ-*
turam, à Casal, & qui estoit en prison à Florence au mois de

*Epist. lib. 9.
folio 62. verso.
XIV. Kalend.
Mart. 1451.*

^a Elle ne pouvoit avoir qu'environ 14. ans, puisqu'elle n'en avoit que 16. en 1427.

^b *Epist. Xenophonti filio, xviii. Kal. Febr. 1465. V. Epist. lib. 24. fol. 166. & lib. 27. fol. 186.*

^c *Lauro Quirinio & Xenophonti, Epist. lib. 27. fol. 186.*

^d *Nec sterilem nobis secundis gesserat uxor*

Illa, viro peperit quæ quatuor ordine natos,

Nam Marium genuit, genuit Xenophonta, puellas

Angela prima patrem norunt, Panthea secunda,

Qui inxtim facie referunt vultibus parentes. Sat. 3. Decad. vi. V. eum Sat. 8. Decad. ix.

^e *Socrum mihi carissimam. Manfredinam Auriam ac duas ejus & socreri mei Joannis Chrysoloræ filias meorum quatuor filiorum materteras. Epist. lib. 11. fol. 82.*

^f *Angela soror tua ad Christianam resurrectionem tradetur viro cui desponsata est. v. Kal. April. 1457. Epist. lib. 13. fol. 96.*

*Epist. lib. 9.
fol. 71.*

Septembre 1452. Elle estoit morte en 1465. laissant un fils, Jean, âgé de dix-huit ans, & une fille, Arminia, âgée de quinze, lorsque Philelphe alla les remener à Sienné en 1469. comme il a esté dit cy-dessus.

L'aîné des fils, Jean-Marius-Jacques, né à Constantinople le 24. Juillet 1426. suivant la supputation indiquée cy-dessus, donna à son pere de grands sujets de mécontentement pendant tout le cours de sa vie. Nous avons déjà vû que l'Empereur Jean Paleologue le luy ayant demandé pour le faire élever à sa Cour, il l'y envoya au printemps de l'année 1440. mais Theodora sa mere étant morte, & Philelphe apprenant qu'il perdoit son temps dans cette ville, il luy écrivit le 31. May 1441. de revenir en Italie. Ce retour ne se fit cependant tout au plus, qu'au mois de May de l'année suivante 1442. Il resta peu auprès de son pere; il parcourut différents pays, & ne resta jamais long-temps dans aucun lieu. Il estoit à Marseille au mois de Novembre 1450. & y exerçoit un employ de Magistrature que le Roy René luy avoit donné. Il quitta cette ville, passa à Genes, à Milan, à Ferrare, à Casal, puis à Turin où il séjourna plus long-temps. Il paroît qu'il y faisoit la fonction d'Avocat ou de Jurisconsulte, ce qui déplaisoit à Philelphe, qui luy en dit son sentiment : *Tu, velim, à Minervâ ne desiscas. Itaque malle te debes & Oratorem & Poëtam, eumdemque Philosophum quam Jurisconsultum & rabulam mercenarium.* C'est de-là qu'il partit pour la Cour de France à l'inscû de son pere, au nom duquel cependant il supposa qu'il faisoit ce voyage. Il revint peu après en Italie, alla trouver le Pape Pie II. à Mantouë en 1459. qui luy offrit de le faire Avocat consistorial; il le refusa, vint professer à Bergame, à Verone, enfin fut reçu en 1460. à Venise pour y enseigner l'Eloquence & la Philosophie morale, aux appointements de la République, ce qui n'avoit encore esté fait pour aucun autre; mais son peu d'assiduité à remplir son devoir, ses parties fréquentes de campagne, sa dissipation, les compagnies peu convenables que luy & sa femme fréquentoient (car il estoit marié * au moins dès 1450.)

*Ibid. 11. fol.
82. verso.*

*Thomæ Franc.
xv. Kal. Jun.
1456. Epist.
lib. 13. fol. 94.*

*Ibid. 15. fol.
109.*

*Ibid. 18. fol.
127.*

* Sa femme n'est désignée que par | son nom de baptême, *Maria.* Il luy

luy firent perdre cet établissement vers 1470. aussi-bien que ceux de Bologne & d'Ancone, qu'il eut en 1471. Les représentations & les conseils de son pere ne faisoient rien sur son esprit; au contraire, il les supportoit impatiemment, ce qui irritoit Philelphe au point de l'abandonner à sa mauvaise conduite & à sa mauvaise fortune. Cette colere s'augmenta encore lorsque ce fils luy proposa de faire son testament au mois de Decembre 1472. Marius n'estoit cependant pas sans mérite; il estoit assez bon Poëte. Louis Marchenti en luy dédiant le Poëme qu'il avoit composé sous le titre de *Benacus*, au sujet de la victoire remportée par les Venitiens sur le lac de Garde contre l'armée Milanoise, l'appelle *summus, maximus Poëta*. Si cette qualité de Poëte luy valut quelquefois des éloges, même de la part de son pere, elle luy attira aussi des mortifications. Nous avons vû cy-dessus qu'on dit qu'il fut mis en prison par les ordres du Duc de Milan, pour avoir écrit contre Pie II. D'ailleurs, si l'on en croit Leodryse Crivelli, cet écrivain si envenimé contre Philelphe & tout ce qui luy appartenoit, c'est à Marius qu'il faut rapporter ce trait de la vie du même Pape Pie II. où pour payer des vers que quelqu'un avoit présentez à Sa Sainteté dans la vûe d'une gratification, Elle n'y répondit que par ces deux autres vers :

*Pro numeris numeros vobis sperate, Poëtæ,
Mutare est animus carmina, non emere.*

Il est vray que Philelphe nia expressement que cette aventure regardât son fils Marius, que Pie II. avoit au contraire fort bien reçu, & à qui il avoit voulu donner le titre d'Avocat consistorial, comme je viens de le dire; & que c'estoit à Antoninus Pontanus que cette réponse avoit esté faite, lequel repliqua par cet autre distique assez impoli :

*Si tibi pro numeris numeros fortuna dedisset,
Non esset capiti tanta corona tuo.*

Le Cardinal de Pavie donne une autre origine aux deux vers

avoit déjà une fille en 1451. *Mariam* | *valere opto. VII. Kal. Febr. 1451.*
nurum & neptem Johannam bene | *Epist. lib. 8. fol. 55.*

Tome X.

Bbbbb

*Epist. lib. 34.
fol. 243.*

*Mario filio,
VIII. Id. Octob.
1470. Epist.
l. 32. fol. 228.
verso.
Ibid. 36. fol.
255. verso.*

*Giornale de
Letterati di Ve-
netia. Tom. XI.
pag. 292. &c.*

*Epist. lib. 26,
fol. 180.*

de Pie II. qu'il prétend n'avoir esté faits qu'en badinant, & sans avoir aucun Poëte en vûe. Le détail de la conversation qui y donna lieu, se trouve dans la 49.^e des lettres de ce Cardinal. Marius Philelphe estoit aussi Orateur & Philosophe; il en donna des preuves lorsqu'il disputa contre Crivelli en présence du Duc & du Senat de Milan, & lorsqu'il fit une leçon publique devant celui de Venise, qui luy mérita l'honneur d'estre reçu Professeur aux gages de la République. Il brilla dans ces deux actions, quoyqu'il ne s'y fût point préparé. Le Marquis de Mantouë ayant attiré Marius dans sa Capitale, il y mourut en 1480. dans sa 54.^e année. Dans la vive dispute que son pere eut avec luy, celui-cy luy avoit en quelque façon prédit qu'il ne luy survivroit pas. On a quelques ouvrages de Marius on prose & en vers.

Chron. supplement. edit Venet. 1503. folio 409. verso.

Le second fils de Philelphe, appelé Xénophon, naquit à Florence le 25. Mars 1433. Il luy donna ce nom de Xénophon par amitié pour l'ancien auteur grec de ce nom^a. La satire 5.^e de la x.^e Decade est adressée à ce cher fils. Elle contient des conseils importants pour son instruction; il luy dit qu'il a seize ans accomplis, qu'il va prendre la robe virile, peut-estre le même jour que Virgile la prit aussi au même âge; que ce doit estre un engagement pour luy à suivre les Muses^b, &c.

Elle doit estre par conséquent de Mars 1449.

Ce fils si chéri ne mit guérés en pratique les avis de son pere. Il fut aussi inconstant que son frere Marius, & ne put jamais se déterminer à aucune profession. Il commença à quitter la maison paternelle dès 1451. & parcourut les différentes Cours d'Italie, sans pouvoir se fixer à aucune. Enfin il passa à Raguse, où il se maria sans le consentement de son pere. L'envie de voyager, que son pere disoit estre l'effet de son nom, Xénophon, mais que plus sérieusement il attribuoit aux mauvais

Epist. lib. 9. fol. 63. 64.

Ibid. 33. fol. 228. 229.

*..... In cujus tantum recreabar
amore,
Ut dulcem de te natum Xenophonta
vocarim. Sat. 10. Decad. VIII.*

*Jam tibi quarta fluit omnis olympi
pias ortus,*

*Cras toga, mi fili, fuerit sumenda
virilis,
Virgilium quo forte die prætecta
reliquit.*

*Illius auspiciis venerandas, matre,
Camæneas
Hospitio dignare tuas.*

conseils qu'il avoit suivis, ne le quitta qu'avec la vie. Il tomba en phthisie, & mourut dans la 38.^e année de son âge. Il estoit aussi homme de lettres, & la République de Raguse le députa, en qualité de son Orateur, à Ferdinand Roy de Naples, en 1461. Philelphe, qui le pleura, conseilla à sa veuve Jacoba de le venir trouver avec les enfants qu'elle avoit, l'assurant qu'elle n'auroit pas à se repentir si elle prenoit ce parti. C'estoit le moins qu'il pût faire pour la mémoire de Xénophon, qu'il convenoit avoir esté son fils bien aimé, quoyqu'il n'eût jamais pû le retenir près de luy.

A Raguse, un
lundy 27. Août
1470.
Epist. lib. 17.
fol. 120. verso.
Ibid. 33. fol.
229.

J'ay dit cy-dessus qu'après la mort de Théodora (en 1441.) Philelphe qui en fut très-touché, conçut le dessein d'entrer dans l'Ordre ecclesiastique, & qu'il en demanda la permission à Eugene IV. mais cette idée ne se soutint pas long-temps. Le Duc Philippe-Marie luy ordonna de l'abandonner. Le Pape ne luy fit aucune réponse. On luy proposa une jeune Milanoise, belle & richement dotée: Philelphe l'accepta. Il faut que ce second mariage ait esté contracté dès cette même année 1441. ou au moins dans la suivante, puisqu'Ursina Hofnaga, c'est le nom de cette femme^a, qui mourut vers le mois d'Aoust ou de Septembre 1447. avoit eu trois filles qu'elle laissa vivantes, & un fils qu'elle vit périr à l'âge de neuf mois. La mort de ce fils, Olympus Flavius^b, dont Philelphe vante fort la beauté,

^a *Mihi uxor est, tametsi ægrotans ægrotatione quam, quod vehementer doleo, nunquam sit evasura. Patitur enim tabem ejusmodi ut hujus vita diuturna esse non possit. Catoni Sacco, VIII. Kal. Aug. 1447. Epist. lib. 6. fol. 40.*

^b *Proxima nocte, horâ septimâ morte mihi sublati est dilectissimus mihi filius Olympus Flavius, qui mihi natus ex uxore secundâ, Ursinâ Hofnagâ matronâ pudicissimâ, adeoque formosâ ut Horæfina dici posset. Nondum mensem nonum implebat. Itaque naturæ imbecillitati consensienti non possum non esse in luctu, præsertim quod ex omnibus liberis meis erat is*

pulcherrimus, & præ se ferebat imaginem indolis cujusdam egregiæ. Vale. VII. Kal. Junias 1446. Epist. lib. 6. fol. 39.

Quæ fuit Insubribus formâ prælata puellis

Omnibus, Artemidi ut quæ nec concederet ipsi,

Hofnagâ de gente fluens mihi jungitur uxor,

Vulgari ne dote quidem, peperitque puellas

Tres Ursina viro quæ nunc vescuntur & c.

At quartus formæ splendor cui nomen Olympo

B b b b b ij

occasionna celle de la mere. Elle se livra si vivement à la douleur qu'elle eut de le perdre, qu'elle tomba en langueur, & mourut d'une fièvre lente.

C'est à l'occasion de ces cinq filles qu'il avoit, deux de la Chrysolorina, & trois de la Hofnaga, qu'il propose en badinant à son ami Bornio Sala Jurisconsulte, un échange assez plaisant.

Sat. 3. Decad. x. Les biens des amis, luy dit-il, doivent estre communs. Faites-moy part de l'argent que vous gagnez dans votre profession, & moy je partageray avec vous les sept enfans que j'ay. Je garderay les deux garçons, & je vous donneray les cinq filles.

On ne trouve pas dans les œuvres de Philelphe les noms de ces trois filles du second mariage : une seule y est appelée

Epist. lib. 16. fol. 120. Pridie Id. Febr. 1461. Ibid. 19. fol. 130. Augusta. Il s'agissoit de la marier, & de luy chercher une dot en 1461. Peut-estre l'estoit-elle en 1463. lorsqu'elle envoya quelques petits présents à son frere Xénophon résident alors à Ragule; peut-estre aussi estoit-ce avec un Joannes Angelus qu'il appelle son gendre, & qu'il recommande à un de ses amis en 1465. On voit aussi qu'il méditoit un mariage d'une de ses filles en 1473.*

Philelphe devenu libre une seconde fois par la mort d'Ursina Hofnaga, fit de nouvelles instances pour estre admis à l'Estat Ecclesiastique. Je ne repeteray point ce qu'il écrivit à ce sujet au Pape Nicolas V. en 1448. & 1449. Sa situation ayant changé lorsque François Sforce fut devenu Duc de Milan, il changea aussi ses projets. Il fut cependant quelque temps sans songer à un troisième mariage. Il n'y estoit pas encore déterminé au mois de Janvier 1454. s'il faut prendre littéralement ce qu'il répondit alors à Nicolas Ceva son ami, qui l'avoit prié de luy mander s'il luy conseilloit de se marier; & en cas qu'il le luy

Ibid. 11. fol. 81. verso.

*Indiderat, patrum dum festinasset
Olympum
Attulit heu miseræ mortem. Nam
mæsta dolore,
Dum noctesque diesque sum collu-
get Olympum,
Liquitur infelix morbo cōfecta la-
renti. Satir. 8. Decad. 1x.*

* Joanni Stephano Botigellæ Epi-
scopo Cremonensi. Filia mihi est jam
nubilis, pecuniæ autem esse quæ pos-
sint, cum jam tot anno. nulli mei pro-
ventus fuerint! Dos mihi comparanda
est, gener enim non deest & egregius
quidem, &c. Epistol. lib. 36. fol.
257.

conseillât, s'il falloit qu'il prît une fille ou une veuve, une jeune personne ou une personne d'un certain âge. Philelphe luy écrit qu'il ne peut rien faire de plus convenable que de se marier, & qu'il faut qu'il épouse une jeune fille. Que pour luy il a déjà eu deux femmes, l'une Grecque & l'autre Milanoise, qu'elles estoient toutes deux très-jeunes; & que s'il avoit à se marier une troisième fois, il suivroit la même méthode, sans en estre détourné par son âge de cinquante-six ans. Je ne sçais si Philelphe, en supposant ainsi en 1454. qu'il estoit encore à marier pour la troisième fois, ne déguisoit point la verité, puisque lorsqu'il annonce la mort de son fils Olympe-Gellius du 8. Mars 1461. il dit qu'il avoit huit ans, *natum annos jam octo*. Il n'en auroit eu que six tout au plus. Mais peut-estre ce troisième mariage fut tenu secret pendant quelque temps. Quoy qu'il en soit, cette troisième femme s'appelloit Laura, & luy donna beaucoup d'enfants. Cette fécondité qui dura plus de vingt-cinq ans, flattoit infiniment Philelphe. J'ay déjà remarqué qu'il estoit sur cela d'une vanité qui devient insupportable, & qu'il n'avoit pas encore abandonnée à plus de quatre-vingt ans, comme on l'a vû cy-dessus, lorsqu'il offrit ses derniers services à Sixte IV. vers 1481. Comme on ne peut gueres douter que cette vigueur ne fût réelle, on doit s'appercevoir aussi qu'il en avoit bien imposé plus de trente ans auparavant * à Nicolas V. lorsqu'il l'assuroit que la vieillesse avoit détruit en luy tous les sentiments de la chair, & amorti ses passions.

S'il y a quelques enfants de ce troisième mariage qui aient survécu à leur pere, l'histoire ne nous a rien appris de leur état. On trouve bien dans quelques-uns des ouvrages de Philelphe des noms propres d'hommes qu'il désigne par les pronoms *meus* & *noster*, *Cæsar meus*, *Cyrus meus*, *Franciscus meus* ou *noster*, sans autre dénomination qui puisse donner à entendre la raison

*Epist. lib. 17.
fol. 117. verso.
8121.*

*Ibid. 16. fol.
116. verso
Lib. 33. fol.
232. 86.*

*Sat. 7. Decad.
x.*

* *Corporeos enim stimulos & vulnera
carnis
Non castis demuere modo jejunia
curis.
Quin etiam per se penitus jam sustu-
lit atas,*

*Canities quam multa gravi premis
undique collo.
Naudé, dans son Mascurat, p. 223.
sur la foy de Cælius Rhodiginus, le
met au nombre de ceux qui ont esté
apipxig.*

pour laquelle il les appelle ou *meus* ou *nosser*. Mais il me semble qu'il est facile de prouver qu'ils n'estoient point les enfans.

Cæsar devoit estre son petit-fils, fils legitime de Marius Philelphe écrivant à celui-cy au mois d'Aoult 1460. témoigne beaucoup de joye de ce que Cæsar qui estoit auprès de son pere, commence à faire des progrès dans les Lettres ^a. Il pouvoit avoir alors neuf à dix ans. Deux ans après cette joye fut diminuée par quelque nouvelle que Philelphe apprit au sujet de cet enfant ^b. Il n'est plus fait aucune mention de luy après cette année.

Cyrus estoit fils du cher Xénophon, mais vraisemblablement fils illégitime ^c. Pour le *Franciscus* ^d qu'il envoya à Raguse lorsqu'il apprit la maladie mortelle de ce dernier, en

^a *Quod Marieta meliuscule valet, gaudeo. Cæsarem meum bene in litteris proficere plurimum lætor... X. Kal. Septembris. 1460. Epist. lib. 16. folio 117.*

^b *Ego autem jucundius aliquid audissem de Cæsare meo. Epist. Alberto Zanchario, 111. Non. Jul. 1462. Epist. lib. 18. fol. 127.*

^c Cyrus estoit fils de Xénophon. Philelphe annonce à celui-cy, en Octobre 1461. qu'il luy enverra à Raguse cet enfant quand il le souhaitera. *Cyrum, cum voles, mittam ad te, modo significes cui puer Venetiis sit commendandus. (Epist. lib. 17. fol. 120. v.º)* Le premier Septembre de l'année suivante il luy marque qu'il luy a envoyé son fils Cyrus. *Filium tuum Cyrum misi ad te, & id quidem non admodum libenter. Versor enim ne tuâ negligentia puerum imbuas. Itaque facito ne ejus depravetur ingenium. Est enim ad litteras natus. Kalend. Sept. 1462. (Epist. lib. 18. fol. 127. v.º)* Il falloit que cet enfant eût huit ou dix ans, pour soutenir le voyage de Milan à Raguse. Il devoit donc estre né vers 1451. Or Xénophon ne se maria qu'en 1461. Son pere, qui apprit son mariage fut à Ra-

guse sans son consentement, s'en plaignit dans des lettres du mois d'Aoult 1461. (*Epist. lib. 17. fol. 117 v.º*) Donc Cyrus fils de Xénophon, né près de dix ans auparavant, ne pouvoit estre que son fils naturel. Ce Cyrus quitta Raguse & son pere, vint joindre son oncle Marius, d'où il repassa chez son grand-pere Philelphe en 1470. Il luy avoit toujours donné de grandes espérances par son application à l'étude, & par la douceur de ses mœurs. *Qui Grammatica regulas inter navigandum Cyro subripuit, & minore est in culpa quod non tam questus quam doctrinæ gratiâ id potuit fecisse. Cura ne puer abs te neglectus judicetur. (1463. Epist. lib. 19. fol. 130.)* Cyrus relâché Mario ad nō venit, datque operam litteris diligenter. *Hunc ego puto magnæ nobis voluptati fore. Est enim & verecundus & minime ignavus. (1470. Epist. lib. 31. fol. 221. v.º)* Cyrus a dû parvenir à un âge assez avancé, puisqu'il étoit l'élève de Gregorio Giraldi, mort en 1552. l'avoit consulté sur les ouvrages des Philelphe. Il se trompe, au reste, comme M. de la Monnoye l'a remarqué dans ses Notes sur Baillet, Tom. IV. pag. 298. quand il le dit

DE LITTERATURE. 751

Septembre 1470. il ne pouvoit estre son fils ni du premier mariage, il n'en avoit eu que Marius & Xénophon; ni du second, il n'en estoit resté que des filles; ni du troisiéme contracté vers 1454. Ce François n'auroit pû avoir en cette année 1470. que quatorze ou quinze ans. Philelphe auroit-il chargé un jeune homme de cet âge d'aller de Milan à Raguse, pour mettre ordre aux affaires de Xénophon, & avoir soin de sa famille désolée? Ce François estoit peut-estre un neveu ou un élève attaché particulièrement à Philelphe.

frere de Marius. *Ex Cyro fratre au-*
divi, &c. Il n'estoit que son neveu.
^d *Xenophonti filio. . . . Franciscus*
noster pridie Nonas Septembris mare
Venetius est ingressus ad te, jussu nostro,

navigaturus, &c. 111. Kal. Octob.
1470. Epistol. lib. 32. folio 228.
Bartholomæo Sphondrado... Fran-
ciscus meus secum detulit, &c. VI. Id.
Octob. 1470. Ibid. fol. 229.

Fin du Tome dixième.

64656953

and the Lighthouse across the

